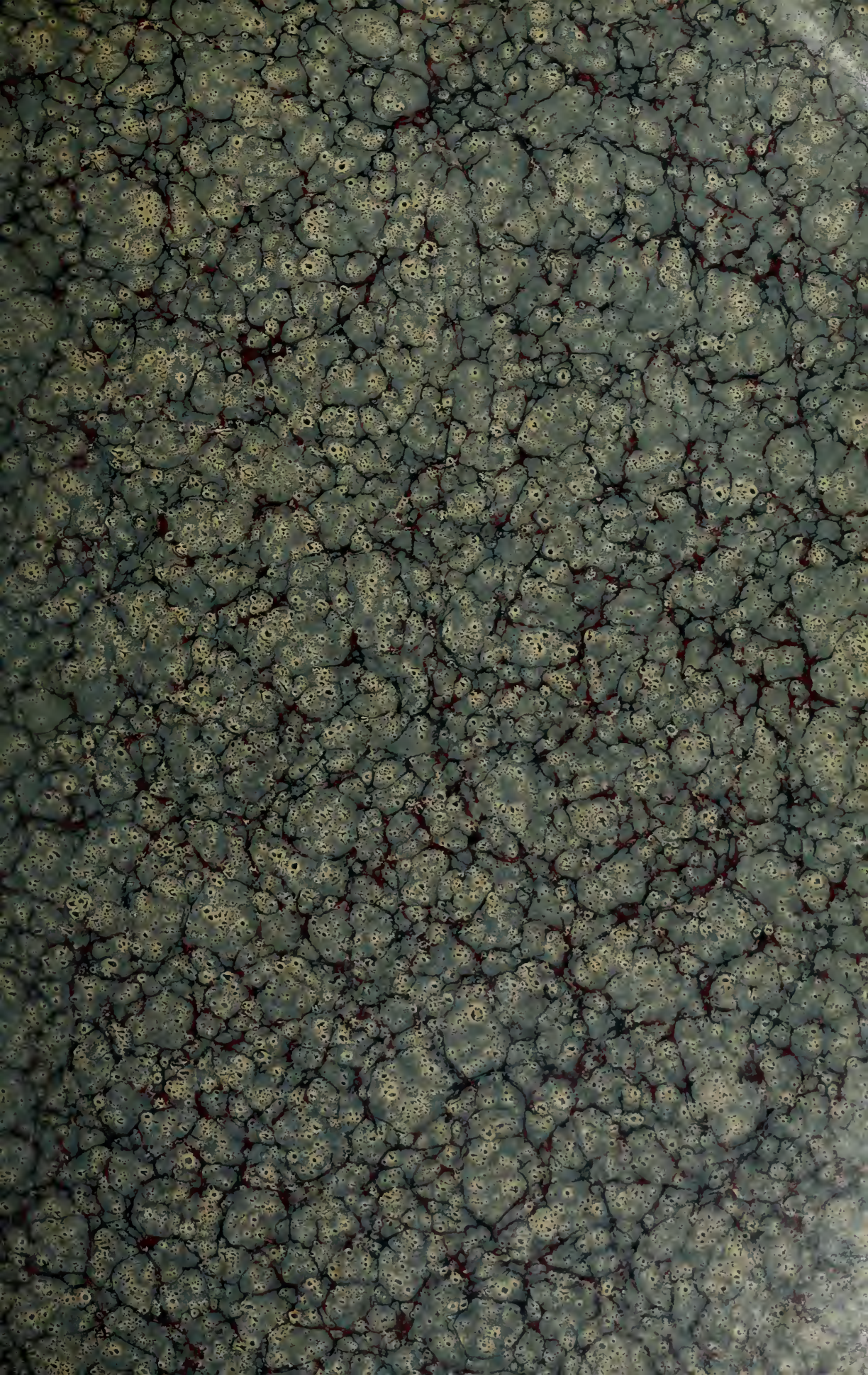


PQ
2318
.L82
1800
SMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/blalaitiredem00kock

LA LAITIÈRE DE MONTFERMEIL

Je ne puis voir une figure agréable, sans éprouver un doux tressaillement. (P. 2.)

I

CONVERSATION EN CABRIOLET

— Car, mon lieutenant, ça ne peut pas toujours aller ainsi, et vous en conviendrez vous-même. Le grand Turenne ne menait pas quatre batailles de front et ne se trouvait pas à six affaires dans une même journée...

— Non, mon cher Bertrand, mais César dictait en même temps quatre lettres dans différentes langues, et Pic de la Mirandole se flattait de connaître et de pouvoir discuter *de omni re scibili*...

— Pardon, mon lieutenant, mais je ne sais pas le latin.

— C'est-à-dire qu'il prétendait connaître toutes les langues, approfondir toutes les sciences, réfuter toutes les sectes, concilier tous les théologiens.

— Comme je ne crois pas, mon lieutenant, que vous ayez tant d'amour-propre, je ne vous comparerai pas à ce M. de la Mirandole, qui voulait savoir tout. Quant à César, j'en ai entendu parler comme d'un grand homme ; mais je suis bien sûr qu'il n'avait pas autant de maîtresses que vous.

— Tu te trompes, Bertrand ; les grands hommes de l'antiquité avaient de nombreuses esclaves, des concubines, et répudiaient souvent leurs femmes pour en prendre de nouvelles. L'Amour, la Volupté avaient des temples en Grèce : et ces fiers Romains, qu'on nous peint si sévères, ne rougissaient pas de se livrer aux plus folles débauches, de se couronner de myrte et de roses et de prendre parfois dans leurs banquets le costume de leurs premiers parents.

— Pour Dieu, mon lieutenant, ne me brouillez pas avec les Romains, avec lesquels je n'ai jamais tiré un coup de fusil, et revenons à nos moutons...

— Je veux te prouver, mon pauvre Bertrand, que bien loin de passer en folies les générations qui nous ont précédés, nous sommes beaucoup plus sages qu'elles.

— C'est pour ça que vous avez quatre maîtresses...

— J'aime les femmes, je l'avoue ; je dirai plus, je m'en glorifie : ce penchant est dans la nature.

Je ne puis pas voir une figure agréable, de beaux yeux, sans éprouver un doux tressaillement, une émotion, un je ne sais quoi, enfin, qui prouve mon extrême sensibilité. Est-ce donc un crime d'être sensible dans un siècle où l'égoïsme est poussé si loin ; où l'intérêt est le mobile de presque toutes les actions des hommes ; où nous voyons des auteurs préférer l'argent à la gloire ; des hommes en place ne s'occuper que du soin de conserver la leur, au lieu de songer au bien qu'ils pourraient faire ; des artistes mendier les suffrages des gens qu'ils méprisent, et tendre la main à la sottise lorsqu'elle est en faveur ; des hommes de lettres fermer avec soin la route à leurs confrères lorsqu'ils aperçoivent en eux un talent qui pourrait faire pâlir le leur, où partout, enfin, la porte est fermée au mérite obscur, et s'ouvre devant l'impudence, la fatuité que la richesse

accompagne? Si l'égoïsme ne s'était pas glissé dans toutes les classes, si l'amour de l'argent ne remplaçait pas l'amour du prochain, en serait-il ainsi? Et tu me fais un crime de ma sensibilité! Tu me reproches de ne pouvoir entendre sans en être attendri le récit d'une belle action ou d'une touchante infortune; de donner mon argent à des gens dont je suis la dupe; de me laisser prendre comme un sot aux discours d'un enfant qui me dira qu'il mendie pour sa mère, ou d'un pauvre ouvrier qui m'assurera qu'il est sans ouvrage et sans pain! Eh bien, mon cher Bertrand, j'aime mieux ma sensibilité que leur froid égoïsme, et je trouve dans mon âme des jouissances que les cœurs indifférents ne connaîtront jamais.

Cette conversation avait lieu dans un charmant cabriolet auquel était attelé un cheval fringant, et qui roulait sur la jolie route du Raincy à Montfermeil; un petit jockey de douze à quatorze ans était derrière la voiture, dans laquelle Bertrand était assis près d'un jeune homme mis avec élégance, qui, tout en lui répondant, fouettait de temps à autre le coursier fringant qu'il dirigeait.

Bertrand s'était retourné à demi pendant la fin du discours de son maître ; et pour cacher l'émotion qui commençait à le gagner, il s'était mouché et avait pris une forte prise de tabac; un peu remis alors, il avait prononcé d'une voix où perçait l'attendrissement :

— A Dieu ne plaise, mon lieutenant, que je vous fasse un crime de votre sensibilité! je connais votre bon cœur ; je sais combien vous êtes obligeant, serviable!... et je pourrais citer de vous mille traits dont bien des gens se seraient vantés, tandis que vous les avez cachés avec soin.

— Ceux qui se vantent du bien qu'ils ont fait ressemblent à ces gens qui vous offrent quelque chose de façon que vous n'acceptiez point : les uns et les autres ne donnent qu'à regret.

— Sans chercher bien loin, moi-même, mon lieutenant, ne m'avez-vous pas comblé de vos dons, recueilli, logé, nourri?

— Tu es un imbécile, Bertrand; ne me sers-tu pas d'intendant, de factotum, d'homme d'affaires, de confident... et d'ami, ce qui vaut mieux que tout le reste, et ce qui ne peut se payer?

Ici, Bertrand se retourne entièrement, et se mouche de nouveau, parce qu'une grosse larme est tombée de ses yeux, il prend deux prises de tabac ; et après avoir serré avec effusion la main que son maître lui tendait, il prononce d'une voix attendrie :

— Oui, monsieur, vous êtes le meilleur des hommes, vous avez mille qualités! et il ne faudrait pas que quelqu'un vînt me dire le contraire!... Morbleu! mon sabre n'est pas encore rouillé!

— Allons, tu vas faire mon éloge, maintenant ; songe donc, Bertrand, que c'est pour me gronder que tu as commencé cet entretien.

— Vous gronder !... non, mon lieutenant, mais vous faire observer qu'il serait plus raisonnable de n'aimer qu'une seule femme à la fois; sauf à changer dès que vous en verriez une autre qui vous plairait davantage.

— Écoute, Bertrand, je vais te faire une comparaison que tu sentiras tout de suite...

— Vous n'y mettrez pas de Grec et de Romain, mon lieutenant?

— Pas un seul. Tu aimes le vin, Bertrand?

— C'est vrai, mon lieutenant, j'avoue qu'une vieille bouteille... d'un bon cru ! il n'y a rien qui vous égaye comme ça !

— Tu aimes le beaune?

— Beaucoup, mon lieutenant.

— Le bordeaux?

— Ah ! ça sent la violette ; c'est un bouquet délicieux !

— Et le volney?...

— Je n'ai jamais su lui résister !...

— Et le chambertin?

— Je me mettrais à genoux devant, mon lieutenant.

— Si tu avais une bouteille de chacun de ces vins devant toi, est-ce que tu en abandonnerais trois pour n'en boire que d'une seule?

— Je vous réponds, mon lieutenant, qu'elles y passeraient toutes quatre et que je ne m'en trouverais pas plus mal.

— Pourquoi donc veux-tu, quand je suis entre quatre jolis minois qui ont chacun quelque chose de séduisant, que j'en abandonne trois pour ne faire la cour qu'à un seul?

— C'est parbleu vrai, mon lieutenant, vous ne le pouvez pas, il faut que vous les buviez... je veux dire que vous les aimiez toutes les quatre, et je vois bien maintenant que c'est moi qui ai tort.

C'était presque toujours ainsi que se terminaient les discussions entre Bertrand et Auguste Dalville. Auguste avait vingt-sept ans et vingt mille livres de rente ; son père était mort lorsqu'il était encore au berceau, et sa mère lui avait été enlevée depuis six ans ; c'était de cette époque que dataient les folies d'Auguste, qui avait voulu se distraire d'une douleur bien naturelle, puis avait fini par n'être plus le maître de résister à un sexe près duquel il ne cherchait d'abord que des distractions.

Cependant, le désir de porter un joli uniforme et peut-être de gagner des épaulettes, avait engagé Auguste à entrer au service. On était en paix ; mais un jeune homme qui a de l'instruction, de l'éducation, ne reste pas

Une jeune paysanne chassait devant elle un âne chargé de paniers. (P. 11.)

simple soldat. Auguste, qu'on avait fait sous-lieutenant, se plaisait à écouter Bertrand, qui avait servi comme caporal des voltigeurs, et s'était trouvé à Austerlitz, à Eylau, à Friedland. Bertrand n'avait encore que quarante-quatre ans; il mettait dans le récit de ces combats le même feu, la même ardeur qu'il avait eus dans l'action, et Auguste ne pouvait se lasser de l'entendre. Les discours du caporal enflammaient son courage; il regrettait de n'être pas né quelques années plus tôt, pensant qu'il aurait pu, comme Bertrand, se trouver à ces belles campagnes qui feront toujours la gloire de la France.

Vers cette époque, Auguste fut envoyé avec son régiment devant Pampelune, dont les Français faisaient le siège. Bertrand se trouva sous les ordres du jeune officier, qui fut fait lieutenant. Mais, la guerre était terminée, Auguste quitta l'état militaire, et retourna à Paris pour se livrer de nouveau à son goût pour les plaisirs. Il proposa à Bertrand de le suivre; celui-ci obtint facilement son congé, et suivit Dalville, auquel il était sincèrement attaché, et qu'il continua, par habitude, autant que par goût, d'appeler son lieutenant.

Bertrand avait à Paris une mère très âgée et infirme. Le premier soin d'Auguste fut d'assurer à cette pauvre femme une pension qui la mît au-dessus du besoin, et lui permît de se procurer dans sa vieillesse mille douceurs qu'elle n'avait jamais pu goûter pendant le cours d'une carrière laborieuse et infortunée.

Alors, Auguste ne fut plus un maître pour Bertrand, il le considéra comme un bienfaiteur; son amitié, son dévouement ne connurent plus de bornes; et après la mort de sa mère, qui arriva trois ans après, Bertrand s'attacha entièrement à Dalville, et se promit de consacrer sa vie à lui prouver sa reconnaissance. Bertrand n'avait pas reçu d'éducation, il commettait souvent des gaucheries dans les messages dont son maître le chargeait; mais Auguste le lui pardonnait, parce qu'il connaissait le bon cœur et l'attachement de l'ancien caporal; celui-ci, comme nous venons de le voir, se permettait quelquefois de faire à son supérieur des représentations, parce qu'encore étranger au train de vie du grand monde, les folies d'Auguste l'effrayaient, et qu'il craignait à chaque instant que ses intrigues n'amenassent des événements sérieux; mais Auguste parvenait toujours à calmer les alarmes de Bertrand, qui terminait sa conversation en disant : C'est moi qui ai tort.

J'aurais encore bien des choses à vous apprendre sur les deux personnages qui viennent de causer ensemble. Je devrais vous faire leur portrait et vous dire exactement le genre de figure d'Auguste Dalville... Mais à quoi bon? Sans doute l'une de ses nombreuses conquêtes parlera de lui.

Je m'exposerais donc à des répétitions inutiles en vous faisant d'abord son portrait. Nous pouvons seulement présumer qu'il est bien, puisqu'il a le bonheur de plaire aux dames. « Ce n'est pas une raison, me direz-vous et quand on a vingt mille livres de rente, cela tient lieu de grâces, et cache la laideur. » Ah! mes chers lecteurs! quelle idée! certes, ce n'est pas une de mes lectrices qui me répondrait cela, et j'ai trop bonne opinion de ces dames pour ne pas penser qu'il faille autre chose que vingt mille livres de rente pour les captiver.

Mais le cabriolet vole, nous ferons nos réflexions une autre fois.

— Bébelle va très bien... Vous avez chaud, mon lieutenant; voulez-vous que je prenne les guides?

— Non; cela m'amuse de conduire...

— Nous serons à onze heures à la campagne de M. Destival.

— C'est bien assez tôt, et jusqu'à cinq heures que l'on dîne... Mais j'avais promis depuis longtemps. D'ailleurs, Mme Destival est assez bonne musicienne, nous tâcherons de faire quelque chose en attendant le dîner.

— Et moi, mon lieutenant, pourquoi m'avez-vous emmené?... Je ne ferai pas de musique, et comme ma place n'est pas dans le salon, où serai-je de faction?

— Sois tranquille. M. Destival m'avait expressément recommandé de t'emmener. Il vient de se prendre de belle passion pour la chasse, et il désire que tu lui apprennes le maniement des armes.

— Fort bien, mon lieutenant; je lui apprendrai tout ce que je sais, ça ne sera pas long.

— Cette pauvre Virginie!... Comme elle sera furieuse... Je lui avais promis de la mener à Feydau...

— Elle vous a souvent promis bien autre chose, et elle vous a manqué de parole...

— Comment sais-tu cela, Bertrand?

— C'est que je vous ai entendu dire, mon lieutenant, que Mlle Virginie était extrêmement menteuse.

— C'est vrai, oui, j'en ai eu la preuve plus d'une fois.

— C'est bien mal, après tout ce que vous avez fait pour elle!... Mais vous êtes si bon, vous vous laissez toujours attendrir! Ah! mille carabines! si la demoiselle s'était tuée toutes les fois qu'elle a dit qu'elle voulait *se périr* parce qu'elle n'avait pas de quoi payer son terme...

— Allons, monsieur Bertrand, taisez-vous; vous êtes une mauvaise langue... Allez donc, Bébelle... Vous vous endormez, je crois...

— Et un soir que vous étiez sorti, et qu'elle m'a conté ses chagrins!... elle m'a dit que si elle a eu une faiblesse pour vous, c'est parce qu'elle est

trop aimante ; mais que décidément elle veut changer de conduite, ne plus vous voir et se raccommoder avec sa tante. Moi, je croyais cela tout bonnement ; elle avait même un air si pénétré, que je me sentais prêt à pleurer!... Ne voilà-t-il pas que quand elle apprend que vous êtes au bal masqué elle s'écrie : « Je veux y aller aussi, Bertrand, prête-moi tes habits, je vais me mettre en homme! — Comment, mademoiselle, lui dis-je, quand vous parlez de devenir sage, de ne plus revoir M. Auguste... » La-dessus, elle se met à rire comme une petite folle, et m'appelle un vieux dindonneau!... Ma foi, mon lieutenant, je ne comprends rien à une femme comme celle-là.

— Je le crois bien, mon pauvre Bertrand ; moi, qui la connais plus que toi, je ne la comprends pas moi-même.

— J'aime mieux cette petit dame blonde... Vous savez bien, mon lieutenant, celle dont vous avez fait la connaissance en m'envoyant lui porter le petit carlin qu'elle avait perdu, et que j'ai trouvé le soir couché contre notre porte...

— Tu veux parler de Léonie.

— Non, je veux dire Mme Saint-Edmond.

— Léonie, Saint-Edmond, c'est la même chose.

— Je ne savais pas, mon lieutenant.

— Ah! par exemple, Bertrand, si j'ai fait cette connaissance, c'est toi qui en es cause.

— C'est bien plutôt le carlin, mon lieutenant

— Léonie demeurait dans la même maison que moi, et je ne la connaissais pas.

— Parbleu, mon lieutenant, est-ce qu'on connaît ses voisins à Paris! excepté les portiers et les cuisinières, qui savent cela par état.

— Enfin, tu trouves ce carlin, je t'engage à demander au portier si quelqu'un de la maison le réclame...

— On me dit qu'il y a au troisième une jeune dame qui n'a pas dormi de la nuit de chagrin d'avoir perdu son chien, et que sa bonne, après avoir couru de la cave au grenier, est allée faire faire des affiches qui promettront trente francs de récompense à qui rendra le petit animal. J'avoue que je ne me doutais pas que le carlin, qui ne faisait que grogner, valût quatre mois de paye d'un soldat: mais je m'empressai de monter au troisième et de faire contremander les affiches, en rendant à sa maîtresse, le petit animal, qui, pour sa rentrée au logis, commença par gratter un beau fauteuil de satin bleu et mettre ses pattes dans la tasse de chocolat de madame, ce qui n'empêcha pas celle-ci de l'appeler bijou! et de me faire les plus grands remerciements ! Dans tout cela, mon lieutenant, je ne

vois rien qui vous forcât de devenir amoureux de Mme Léonie Saint-Edmond.

— Tu ne dis pas tout, Bertrand, tu oublies qu'en descendant du troisième tu me fis un portrait fort piquant sur cette dame... tu me dis qu'elle avait des yeux... et puis une voix... et une certaine taille...

— Dame, mon lieutenant, il me semble que toutes les femmes ont des yeux, une taille et une voix!

— Oui, sans doute ; mais enfin je fus curieux de connaître cette jeune voisine qui montrait tant de sensibilité...

— Et il paraîtrait, mon lieutenant, que vous avez débusqué le carlin, car, depuis ce temps, Mme Saint-Edmond est sans cesse sur vos pas ; et moi, on me questionne, on veut me faire parler... et on me fait monter pendant que madame déjeune... et, tout en m'offrant un petit verre de malaga et un biscuit, on me demande où vous avez passé la soirée la veille...

— Et monsieur Bertrand, attendri par le malaga, rapporte mes actions à ma voisine?...

— Ah! fi donc, mon lieutenant! pour qui me prenez-vous?... moi, aller trahir les secrets de mon maître... il y aurait devant moi six bouteilles de malaga que je ne dirais rien!... Il est vrai que je n'aime pas le malaga...

— Eh! mon Dieu, mon pauvre Bertrand, je ne te gronde pas!... Tu sais bien que je ne fais pas mystère de mes folies... même à celles qui auraient sujet de s'en plaindre... Il ne s'agit dans tout cela que d'amourettes, d'étourderies...

— C'est égal, mon lieutenant, je me trouve vraiment fort embarrassé. Sans cesse questionné par celle-ci, par celle-là... L'une m'appelle son petit Bertrand, l'autre son véritable ami... et toutes ces dames sont fort gentilles.

— Ah! monsieur le caporal s'en est aperçu...

— Parbleu, mon lieutenant, on a des yeux tout comme un autre, et si mon cœur n'est pas aussi facile à s'enflammer que le vôtre, il n'est pas pour cela invulnérable. Et quand je vois une de ces dames porter son mouchoir à ses yeux... quand j'entends votre voisine se jeter sur un fauteuil en disant qu'elle va se trouver mal ; enfin quand Mlle Virginie s'écrie qu'elle veut *se périr!* moi, je ne sais plus où j'en suis... Je cours de l'une à l'autre, je leur offre du vinaigre et de l'eau-de-vie, je me désole, je pleure même quelquefois avec elles... Tenez, d'honneur, j'aimerais mieux monter six fois à l'assaut que de me trouver à ces scènes-là.

— Ah! ah! ah!... ce pauvre Bertrand!...

— C'est cela, vous riez ; cela vous est égal qu'on vous appelle *traître, perfide, barbare, monstre, cruel!*

— Ce sont des douceurs: dans la bouche d'une jeune femme, ces mots-là veulent dire : Je t'aime, je t'adore, tu es charmant!

— Ah! monstre veut dire tu es charmant!... c'est différent, mon lieutenant, je ne pouvais deviner cela... maintenant, me voilà au fait. Mais ces pleurs que vous faites répandre, est-ce que cela veut dire aussi qu'on vous trouve gentil?

— Eh! mon vieil ami!... en amourettes, crois-tu que les larmes soient toujours sincères?...

— Dans la quantité, mon lieutenant, il peut bien en tomber quelqu'une pour tout de bon, et il me semble qu'on doit se reprocher la peine que l'on fait à un joli minois.

— Bertrand, je te promets de me corriger, d'être plus sage dans l'avenir!... Moi, qui adore ce sexe charmant, qui mets tout mon bonheur à lui plaire, peux-tu penser que je cherche à lui causer de la peine?...

— Non, mon lieutenant : je sais bien que vous voudriez, au contraire, faire plaisir à toutes les jeunes beautés que vous rencontrez... mais c'est ce plaisir-là qui leur amène des regrets, des soucis... et vous-même... car, comme je vous le disais tout à l'heure : le grand Turenne...

Auguste n'écoutait plus Bertrand, il avait avancé la tête hors du cabriolet, et regardait une jeune paysanne qui venait de sortir de la forêt et suivait la même route que nos voyageurs, en chassant devant elle un âne chargé de paniers, dans lesquels étaient plusieurs boîtes en fer-blanc qui servent à contenir le lait que les villageois portent aux habitants de Paris. Comme l'âne n'allait pas aussi vite que Bébelle, Auguste retenait son cheval et le mettait au pas, afin de voir plus longtemps la jeune fille.

— Voulez-vous que je donne un petit coup de fouet à Bébelle, dit Bertrand étonné de ne plus aller qu'au pas.

— Non, non... elle va bien...

— Oui, mon lieutenant, vous ferez fort bien de devenir sage... J'entends sage, pour vous; d'ailleurs votre fortune ne suffirait pas à toutes vos dépenses; vous m'avez nommé votre intendant, je puis donc me permettre de compter avec vous, et, sans être fort grand calculateur, je vois bien que lorsqu'on prend toujours dans une caisse, elle se vide promptement. Cette année vous n'êtes pas heureux à ce maudit jeu que vous jouez si souvent... vous savez, mon lieutenant, celui dans lequel on retourne les rois...

— De la fraîcheur... une jolie taille... des yeux charmants... c'est vraiment extraordinaire!...

— Et puis les cachemires que vous envoyez à l'une... le mémoire de marchande de modes que vous payez pour l'autre...

— Et tout cela dans une laitière !...

— Comment, une laitière?... Est-ce que vous payez aussi leurs mémoires, mon lieutenant?

— Qui diable te parle de mémoires! Regarde donc cette jolie enfant qui suit la même route que nous...

— Eh bien ! c'est une laitière, voilà tout !...

— Tu ne vois pas comme elle est jolie... et ce sourire malin, toutes les fois que ses yeux se portent de notre côté.

— Elle veut peut-être nous vendre du fromage à la crème?

— Nigaud! qui ne voit là-dedans que des fromages !... Va, ce corset de bure, ce double fichu de toile, fermé jusqu'au haut du cou, cachent bien des trésors...

— Des trésors !... des trésors !... Parbleu ! on devine bien à peu près ce que cela doit cacher, quoique ça trompe souvent : mais enfin, de tels trésors ne sont pas rares ; est-ce que c'est pour ceux de cette petite laitière que nous allons comme une voiture de fariniers?

— Non, non... c'est que je commence à me fatiguer d'être en cabriolet... le temps est si beau !... je sens que cela me fera du bien de marcher. Nous ne sommes plus qu'à un petit quart de lieue de chez M. Destival ; tiens, Bertrand, prends les guides ; moi, je vais faire le restant de la route à pied...

— Comment, mon lieutenant, vous voulez...?

Auguste a déjà arrêté son cabriolet, il saute lestement sur la route malgré les murmures de Bertrand, et lui dit : — Va toujours avec Toni...

— Mais que dirai-je chez M. Destival?...

— Que je te suis... j'y arriverai aussitôt que toi...

— Mais...

— Bertrand, je le veux.

Bertrand ne réplique plus ; mais il jette un regard d'humeur sur la petite laitière, et donne un coup de fouet à Bébelle qui a bientôt emporté le cabriolet loin d'Auguste.

II

LA CULBUTE

La petite continuait son chemin, tenant à la main une branche de noisetier, et chassant son âne devant elle, sans avoir l'air de remarquer le jeune homme qui venait de descendre du cabriolet ; elle ne tournait pas

Auguste arrive dans ce moment. (P. 17.)

la tête en arrière, et se contentait de prononcer de temps à autre : Hue donc, Jean le Blanc, et Jean le Blanc n'en allait pas plus vite.

Auguste a bientôt rejoint la laitière. Il marche quelques instants derrière elle, pour l'examiner : elle est bien faite, autant qu'on peut en juger sous les doubles déshabillés qui l'étouffent; son pied doit être petit, quoique enfermé dans de gros souliers, et ses bas de laine couvrent une

jambe bien prise, que l'on peut voir à l'aise, parce qu'une laitière porte des jupons très courts.

Auguste s'avance ; la jeune fille le regarde et semble étonnée de voir le jeune homme du cabriolet marcher à côté d'elle. Cependant elle détourne la tête, et se contente de prononcer un hue donc!... qui n'a rien de romantique.

Notre petit-maître regarde attentivement la jeune fille, qui porte un bonnet placé sur le haut de la tête, ce qui ne cache aucun de ses traits, et il se dit : Elle est gentille... de beaux yeux, une jolie bouche, un teint rose ; mais après tout, rien d'extraordinaire. C'est la fraîcheur d'une villageoise ; c'est une beauté rustique, et j'aurais aussi bien fait de rester en cabriolet. Cependant, puisque j'en suis descendu, tâchons que ce soit pour quelque chose...

Et le jeune homme continuait de considérer la laitière et souriait en la regardant, lorsque celle-ci, que l'examen du beau monsieur semblait importuner, lui dit d'un ton brusque :

— Avez-vous bientôt fini de me regarder?

— Est-ce qu'il n'est pas permis de vous admirer?

— Non, je n'aime pas qu'on me *fisque* comme ça...

— Si vous n'étiez pas si jolie, on vous regarderait moins...

— Si c'est comme ça que vous parlez aux femmes de Paris, vous devez avoir ben des visages dans la tête!... on reconnaît les gens quand on les regarde de si près ; mais chez nous, je ne trouvons pas ça honnête!... et faudrait pas venir y faire vot' gentil de cette manière-là!...

— J'ai eu tort de descendre de cabriolet, se dit Auguste ; cependant il continue de marcher près de la petite, et lui dit au bout d'un moment : Vous êtes laitière?

— Pardi!... ça se voit ben... Est-ce que vous venez seulement de le deviner?

— Voulez-vous me vendre du lait?

— Je n'en ai plus.

— Est-ce que vous en portez à Paris?...

— Je ne vais pas si loin que ça...

— D'où venez-vous donc?

— Vous êtes ben curieux.

Le ton de la jeune fille n'était pas encourageant, et Auguste regarda au loin s'il apercevait son cabriolet ; mais déjà le char léger avait disparu, car Jean le Blanc s'arrêtait fort souvent pour manger des feuilles, malgré les coups de houssine dont sa maîtresse le gratifiait.

— Savez-vous, dit Auguste, que vous n'êtes pas fort aimable, ma

belle enfant? En vous voyant si jolie, je vous aurai crue plus douce... moins farouche.

— C'est ça, monsieur pensait me tourner la tête avec ses compliments !... mais j'sommes habituée à rencontrer des jeunes gens de Paris... c'est toujours la même chanson ! ils croient se faire ben venir en me disant que j'suis jolie !... ah! vous êtes des enjôleurs !... mais je ne vous écoutons pas, allez !...

— Qu'on nie encore que la vertu habite au village! se dit Auguste. Ah ! je vois bien, moi, que c'est aux champs qu'on retrouve ces mœurs pures des anciens patriarches, ces rosières chantées par les poètes, ces... Ce diable de Bertrand avait bien besoin de mener Bébelle si vite... il l'aura fait par malice !... Et quand je disais que nous étions arrivés, je mentais... Encore trois quarts de lieue au moins !...

Pour achever de désoler le jeune homme, la laitière quitte la grande route pour prendre un chemin de traverse dans le bois; Auguste reste un moment indécis au coin du sentier... Prendra-t-il la route qu'a tenue son cabriolet? Suivra-t-il la jeune fille?... Le premier parti est le plus raisonnable, c'est sans doute pour cela qu'il se décide en faveur du second.

Le temps qu'Auguste avait passé à se décider au coin de la route avait éloigné de lui la laitière; celle-ci continuait son chemin dans le petit sentier, et, persuadée que le jeune homme avait suivi la grande route, elle chantait en poussant devant elle Jean le Blanc :

Si tu dis que tu m'aimes,
Prouve-le-moi tout d'même;
Mais t'es un beau monsieur,
Qui veut nous enjôler.

— Très joli !... quoique la rime ne soit pas riche, dit Auguste en doublant le pas pour rattraper la petite. Celle-ci se retourne, et paraît surprise en voyant le jeune homme dans le sentier qu'elle a pris.

— Comment ! vous venez par ici? dit la laitière d'un ton de voix mal assuré.

— Sans doute... ce chemin est charmant.

— Vous n'allez donc pas retrouver vot' cabriolet?

— Je n'ai pu me résoudre à vous quitter...

— Ah! vous perdez vot' temps, monsieur, et je vous assure que vous feriez ben mieux de courir après vot' voiture...

— Et moi, j'aime beaucoup mieux marcher près de vous... quoique vous me traitiez avec rigueur; mais j'ai dans l'idée que vous n'êtes pas aussi méchante que vous voulez le paraître...

— Eh ben, vous vous trompez, je ne suis pas bonne du tout; demandez à tous les jeunes gens de Montfermeil, comme je les reçois quand ils veulent jouer... Ah! c'est que Denise Fourcy est connue dans le pays...

— Denise Fourcy... bon, je sais votre nom.

— Eh ben, après? à quoi cela vous avance-t-il?

— A pouvoir aisément avoir de vos nouvelles, à vous retrouver, enfin, quand je le voudrai.

— Pardi! je n'suis pas perdue, et on me trouve facilement.

— Quoi! Denise, à votre âge et jolie comme vous l'êtes, est-ce que vous n'avez pas un amoureux?

— Est-ce que ça vous intéresse?

— Oh! beaucoup!

— Au village nous ne sommes pas si pressées que vos demoiselles de la ville.

— N'a-t-on pas un cœur au village comme ailleurs?...

— Oui, mais il ne prend pas feu comme le vôtre, qui m'a l'air d'un petit cœur d'amadou.

— Elle est vraiment drôle! dit Auguste en riant.

— Elle! dit la jeune laitière d'un air fâché ; comme ces messieurs sont honnêtes!... *Elle!*... ne dirait-on pas que nous nous connaissons depuis longtemps?...

— Il ne tient qu'à vous que dans un moment nous soyons les meilleurs amis du monde... et pour commencer, il faut que je vous embrasse...

— Non pas... non pas, monsieur... point de ces façons-là... s'il vous plaît... Oh! prenez garde!... j'vas vous égratigner!...

Auguste, qui est accoutumé à braver de telles défenses, saisit la petite laitière par le milieu du corps, et tâche d'approcher ses lèvres des joues fraîches et vermeilles de la jeune villageoise ; mais celle-ci se défend autrement que les dames de la ville ; il est vrai qu'une paysanne est moins gênée dans ses habillements, qu'elle ne craint point de se faire chiffonner, et que l'entournure de son corset ne lui empêche pas de remuer les bras; voilà sans doute pourquoi un baiser est plus difficile à obtenir d'une paysanne.

Le baiser est pris enfin ; mais il a coûté cher à Auguste, qui porte au-dessous de l'œil gauche la marque de deux ongles qui ont entamé et mis au vif la figure du beau monsieur de Paris. Chacun des combattants est donc vaincu, car chacun porte les preuves de sa défaite... Cependant la guerre semble encore déclarée. Denise, deux fois plus rouge qu'avant le combat, arrange son fichu, en jetant sur le jeune homme des regards

courroucés ; et celui-ci porte ses mains à sa figure, et, s'apercevant qu'il y a du sang, l'essuie avec son mouchoir, tout en regardant la jeune laitière avec moins de tendresse, car les deux coups d'ongle ont singulièrement apaisé son ardeur.

— C'est bien fait, dit enfin la petite ; ça vous apprendra, monsieur, à vouloir embrasser les filles malgré elles.

— Il est certain que je ne m'attendais pas à être traité ainsi... Pour un baiser... me défigurer!...

— Si toutes les femmes faisaient de même, vous ne seriez pas si entreprenant...

— Dieu merci, toutes ne pensent pas comme vous... Vous m'avez fait un mal affreux!...

— Oh! ce qui vous fâche le plus, c'est que ça se verra ; vous avez peur d'être moins gentil...

— Non, je vous assure que ce n'est pas là ce qui m'occupe... Je suis fâché de vous avoir vraiment mise en colère... Je sens que j'ai eu tort... Tenez, Denise, faisons la paix.

— Non, monsieur ; non, je ne vous écoute plus.

Et la laitière, croyant que le jeune homme veut encore l'embrasser, court à son âne, et afin de s'éloigner plus vite, saute sur la croupe de Jean le Blanc et fouette à coups redoublés sa monture. Mais l'âne avait pour habitude de revenir paisiblement au village en broutant ce qu'il trouvait sur son passage, et sans jamais ramener sa maîtresse sur son dos. Troublé dans sa course journalière par cette charge inattendue, Jean le Blanc prend un trot accéléré, et entre dans le bois malgré les efforts de sa maîtresse, qui veut lui faire suivre le sentier battu. Auguste entend les cris de la petite, qui veut en vain retenir son âne, et qui a beaucoup à faire pour éviter les branches qui viennent à chaque instant frapper son visage. Oubliant les marques que Denise a imprimées sur sa joue, Dalville court sur les traces de la laitière, afin de ramener son âne dans le bon chemin ; mais en entendant courir derrière lui, le maudit animal redouble de vitesse ; il se lance au hasard dans les endroits les plus épais du bois... Bientôt une forte branche barre le passage à la laitière. Tandis que sa monture file dessous, elle fait la culbute à terre, et en tombant une seconde branche retient sa jupe, ce qui fait que la pauvre Denise tombe la face contre terre, ayant son jupon par-dessus la tête, et par conséquent ne l'ayant plus... où il doit être ordinairement.

Auguste arrive dans ce moment... Vous devinez ce qui frappe sa vue... et ce que le jupon ne couvrait plus, cela était blanc, frais et bien rond... Mais il faut rendre justice au jeune homme : au lieu de s'amuser à

considérer tant de jolies choses, il court à Denise : elle criait, pleurait, se dépitait. Il parvient à lui débarrasser la tête de dedans ses jupons, puis recouvre bien vite... ce que vous savez bien.

Denise se relève; mais elle est toute honteuse, elle n'ose plus lever les yeux sur le jeune homme, qui, loin de profiter de son embarras, s'informe avec empressement si elle n'est pas blessée.

— Oh! non... ce n'est rien... dit Denise en rougissant encore. Je n'y penserais déjà plus si cette maudite branche... Pardi, faut que je sois ben malheureuse!

— Quoi! parce que vous êtes tombée? mais, ma chère enfant cela peut arriver à tout le monde.

— Oui; mais... on peut tomber sans montrer... sans faire voir... C'est égal, vous êtes ben le premier qui l'ayez vu, toujours.

— Ah! je voudrais bien être aussi le dernier... Allons, pourquoi cet air boudeur?... Eh bien! je vous assure que je n'ai rien vu ; je n'ai songé qu'à vous secourir... J'avais si peur que vous ne fussiez blessée!... J'en aurais été la cause; car, sans mes étourderies, vous auriez continué tranquillement votre route et tout cela ne serait pas arrivé.

Denise écoute Auguste, sa colère est passée, elle sourit même en lui disant : — Je ne vous en veux plus... Vous avez été plus honnête que je ne croyais; si j'étais tombée comme ça devant les garçons du village, ils auraient commencé par rire, et puis m'auraient dit des bêtises... et puis ça n'en aurait pas fini... au lieu que vous m'avez relevée bien vite... et d'un air si effrayé!... A présent, je suis fâchée de vous avoir donné des coups d'ongle... Tenez, embrassez-moi... pour me prouver que vous me le pardonnez. Auguste profite de la permission. Denise était si jolie lorsqu'elle souriait! et une femme qui se défend si vigoureusement fait trouver bien plus de prix aux faveurs qu'elle accorde.

La paix est donc faite entre la laitière et le jeune homme. Mais Jean le Blanc n'est plus là; enchanté de s'être débarrassé de son fardeau, il a continué de trotter à travers le bois. — Oh! je n'en suis pas inquiète, dit Denise; je suis sûre qu'il est allé chez nous. Prenons ce sentier, nous serons bientôt au village.

On se remet en chemin. La petite marche auprès d'Auguste, qui recommence à la trouver charmante depuis qu'elle lui sourit et qu'elle lui a permis de l'embrasser. En effet, la physionomie de Denise n'était plus la même ; un air méchant ne sied point à un joli minois, et ce qui est fait pour inspirer l'amour ne devrait jamais peindre la colère. Mais on est bientôt sorti du sentier, et l'on descend une colline qui conduit à Montfermeil.

— Voilà mon village, dit Denise; et, tenez, voyez-vous mon âne qui trotte là-bas?... Oh! j'savais ben qu'il irait chez nous... Est-ce que c'est dans le pays que vous avez affaire?

— Non... pas précisément... Je vais à la campagne de M. Destival, La connaissez-vous?

— Certainement; c'est moi qui porte du lait chez eux, lorsque Mme Destival y reste l'été. Elle me recommande toujours ses petits fromages... Ah! c'est que je les fais bons... J'en ai porté un plus gros ce matin, parce que mam'zelle Julie, la bonne de madame, m'a dit qu'on attendait du monde de Paris...

— En ce cas, il est probable que j'aurai le plaisir de goûter de vos fromages...

— Mais si vous allez chez M. Destival, il ne faut pas prendre le chemin du village. J'vas vous enseigner la route qu'il faut suivre.

— Vous seriez bien plus aimable de me conduire; puisque vous n'êtes plus inquiète de votre âne, rien ne vous presse maintenant...

— Oh! monsieur, non! j'vois ben que vous êtes honnête; mais vous aimez trop à embrasser les filles... D'ailleurs ma tante m'attend... Il est midi passé, v'là l'heure du dîner... Tenez, monsieur, suivez ce chemin qui monte là-bas... puis le premier sentier à gauche... puis le chemin vert... vous vous trouverez devant l'endroit où vous allez.

— Je ne me souviendrai jamais de tout cela... Vous serez cause que je me perdrai.

— Fallait pas quitter votre voiture...

— Ce sont vos jolis yeux qui m'ont tourné la tête.

— Ah! vous allez recommencer... Allez donc ben vite, on mangera le fromage à la crème sans vous!

— J'en serais fâché, puisque c'est vous qui l'avez fait.

— La route qui monte... puis à gauche... puis le chemin vert... Adieu, monsieur...

— Encore un baiser, Denise...

— Non, non... Oh! ces choses-là ne doivent pas se faire souvent... vous n'y trouveriez plus de plaisir.

Et Denise descend vivement la colline, puis prend le chemin qui la mène au village. Auguste la suit des yeux pendant longtemps, en se disant : — Elle est fort gentille... et elle a de l'esprit. Quel dommage qu'elle n'habite pas Paris!... Qu'est-ce que je dis donc? si elle était à Paris, elle ressemblerait à mille autres; c'est parce qu'elle est laitière que sa figure et son esprit m'ont frappé. Allons, suivons la route qu'elle m'a indiquée, et hâtons-nous d'arriver... Je suis sûr qu'on s'impatiente

après moi; ce pauvre Bertrand ne saura que dire, et Mme Destival me fera une moue!... mais une moue!... Ah! mon Dieu, et ces coups d'ongle? que diable vais-je dire pour cela?... Ah! ma foi, c'est en cueillant des noisettes, je me serai écorché... C'est dommage qu'il n'y ait pas d'épines aux noisetiers... Après tout, ils en croiront ce qu'ils voudront.

Auguste se décide à se mettre en marche; mais il jette encore un coup d'œil sur le village de Denise, et murmure en s'éloignant : Je viendrai faire connaissance avec Montfermeil.

III

L'ENFANT ET LA MARMITE

Auguste suivait la route que Denise lui avait indiquée, il pensait encore à la petite laitière; l'homme le plus volage conserve le souvenir de la dernière femme qui a su lui plaire, jusqu'à ce qu'un nouvel objet agréable, en lui faisant éprouver d'autres désirs, efface de son esprit les attraits auxquels il rêvait auparavant.

Tout à coup des plaintes et des pleurs tirent le jeune homme de sa rêverie ; il regarde autour de lui, et aperçoit à dix pas, près d'un gros arbre, un petit garçon qui peut avoir six ans au plus, habillé comme les enfants des paysans : avec une petite veste, un pantalon déchiré en plusieurs endroits, point de bas, de mauvais sabots et la tête nue, garantie seulement par une forêt de cheveux blonds.

Auguste s'approche du petit, qui pleure très fort en regardant à ses pieds et d'un air stupéfait les débris d'un vase de terre dont le contenu est épars sur le chemin, l'enfant ne se retourne pas pour regarder la personne qui l'appelle, toutes ses idées semblent concentrées sur la marmite cassée; il ne peut que pleurer en portant de temps à autre à sa tête et à ses yeux de petites mains bien noires, qui, mouillées par les larmes, barbouillent sa figure ronde.

— Mais qu'as-tu donc à pleurer ainsi, mon garçon? dit Auguste en se baissant pour être plus près de l'enfant. Le petit lève un moment sur le jeune homme des yeux d'un bleu clair, autour desquels ses petites mains avaient fait des cercles noirs, puis il les reporte sur les morceaux du vase brisé, en murmurant :

— J'ai cassé la marmite... hi hi hi!... et la soupe de papa était dedans... hi hi hi!... J'vas être battu... comme l'autre fois... hi hi hi!...

— Diable! voilà un grand malheur, en effet... Mais, calme-toi, mon

En chemin, j'ai rencontré votre fils Coco. (P. 23.)

garçon, nous pourrons peut-être réparer cela. Tu portais donc la soupe à ton père?...

— Oui, et j'ai cassé la marmite...

— Je le vois bien... Mais aussi pourquoi te fait-on porter un vase si grand?... Tu es encore trop petit... Quel âge as-tu, mon garçon?

— Six ans et demi... et j'ai cassé la marmite... et la soupe à papa...

— Oui, oui. elle est à terre!... il n'y faut plus penser...

— C'était de la soupe aux choux... hi hi!...

— Oh! je le sens bien... Mais ne pleure donc plus. Je te dis que tu ne seras pas battu...

— Si... j'ai cassé la marmite... et bonne maman m'avait dit de prendre bien garde...

— Allons, écoute-moi : comment t'appelles-tu?

— Coco... et j'ai cassé la marmite...

— Eh bien, mon petit Coco, je vais te donner de quoi acheter une autre marmite et faire trois fois autant de soupe aux choux. J'espère que tu ne pleureras plus.

En disant cela, Auguste tire de son gousset une pièce de cent sous et la met dans la main de l'enfant; mais Coco regarde la pièce en ouvrant encore plus ses grands yeux bleus, et cependant il continue à pousser de gros soupirs en répétant :

— Papa va me battre et bonne maman aussi...

— Comment! lorsque tu leur présenteras cet argent?...

— Papa attend la soupe pour dîner... et quand il ne verra pas la marmite...

— Allons, se dit Auguste, je vois qu'il faut que je me charge moi-même d'arranger l'affaire... Cela me retardera encore; mais ce pauvre petit est si gentil!... et ils seraient capables de le battre malgré la pièce de cent sous... J'ai perdu une heure pour conter fleurette à une laitière, je puis bien en sacrifier une seconde pour sauver des coups à cet enfant. Viens, Coco; en avant, mon garçon!... Conduis-moi à ton père; je dirai que c'est moi qui en passant près de toi ai fait tomber ce que tu portais, et je te réponds que tu ne seras pas battu.

Coco regarde Auguste, puis reporte encore les yeux sur les débris de la marmite, dont il a bien de la peine à s'éloigner; mais Dalville lui prend la main, et enfin l'enfant se décide à se mettre en marche. Chemin faisant, Auguste tâche de faire jaser le petit, afin de le distraire de sa frayeur.

— Que fait ton père, mon garçon?

— Il travaille aux champs.

— Et il s'appelle?

— Papa Calleux.

— Il me paraît que papa Calleux n'est pas très doux, puisque tu en as si peur... Et ta mère?

— Elle est morte.

— C'est donc ta grand'mère qui a fait la soupe aux choux?

— Oui, et elle m'a dit de bien prendre garde, et de ne pas casser la marmite comme l'autre fois.

— Ah! tu en as déjà cassé une?

— Oui... mais il n'y avait rien dedans, et j'ai été battu.

— Il me paraît que tu n'es pas heureux avec les marmites. Mais battre un enfant si petit!... il faut que ces paysans aient le cœur bien dur!... Pauvre enfant! il soupire encore, et il n'a pas sept ans!... Il faut donc qu'il y ait des peines à tous les âges!

Le petit conduit Auguste à travers plusieurs champs, au milieu desquels sont tracés d'étroits chemins. Cela éloignait Auguste de chez M. Destival; mais il ne voulait pas quitter l'enfant sans l'avoir vu heureux. Enfin l'on arrive près d'un champ de pommes de terre, et Coco s'arrête et serre en tremblant le bras de son compagnon en disant : V'là papa.

Auguste aperçoit à une quarantaine de pas un villageois occupé à bêcher; il quitte la main de l'enfant, et s'avance vers le paysan, qui, courbé à demi vers la terre, continue à travailler. — Père Calleux, je viens réparer un petit accident! dit Auguste en élevant la voix. Le villageois lève la tête et montre une face bourgeonnée, un gros nez, de gros yeux à fleur de tête, une bouche entr'ouverte et des dents qui rappellent celles de l'ennemi du petit Chaperon-Rouge. Cette singulière physionomie exprime la surprise en entendant un monsieur élégant prononcer son nom.

— Je crois que le père Calleux aime autant le vin que la soupe aux choux, se dit Auguste en regardant le villageois.

— Qu'y a-t-il pour vot'service, monsieur? dit celui-ci.

— En chemin, j'ai rencontré votre fils Coco...

— Ah!... et où est-il donc? il devait m'apporter à dîner. Coco!... qu'est-ce que tu fais là-bas?

— Attendez que je vous dise tout : en regardant un joli site, je me suis cogné contre l'enfant, et, ma foi, j'ai jeté à terre la marmite qu'il tenait... elle est cassée, et...

— Vous la payerez, voilà tout... car vous êtes cause que je ne dînerai pas.

— Oh! c'est trop juste!... c'est pour cela que je viens vous trouver. Combien vous dois-je? faites le prix vous-même.

— Dame, monsieur, la soupière était bonne; elle valait bien trente sous... et il y avait bien pour douze sous de soupe dedans, parce que le lard est cher par ici...

— Tenez, voici cent sous... êtes-vous content?

— Oh! oui, monsieur! c'est juste! je n'ai rien à dire.

— J'espère alors que vous ne gronderez pas votre fils... et, si vous

m'en croyez, vous ne ferez plus porter de si lourds fardeaux à un enfant de cet âge.

— Oh! monsieur, ça les habitue à être forts... Je ne pouvons pas élever nos enfants dans des confitures, nous autres... Allons, Coco, avance donc...

L'enfant s'avance d'un air craintif, et, arrivé près de son père, se met à pleurer en répétant :

— J'ai cassé la marmite.

— Oui, oui, je sais ce qui est arrivé, monsieur m'a tout conté. Retourne maintenant à la maison, et dis à la mère Madeleine de me faire à dîner... et d'avoir du vin surtout... Mais non, j'aime mieux aller dîner au cabaret de Claude... Va, Coco, et qu'on ne m'attende pas pour souper, j'ai affaire à la ville.

Auguste devine que l'affaire du père Calleux est de boire la pièce de cinq francs jusqu'au dernier sou ; mais, content de voir son petit protégé tout joyeux, il dit adieu au paysan, et suit l'enfant, qui reprend le chemin qu'ils viennent de faire, mais cette fois en sautant et gambadant autour de son compagnon. Le grand chagrin est déjà oublié, et l'on dit que nous sommes de grands enfants ! oui pour les faiblesses, mais non pas pour le bonheur. Auguste, heureux de la joie du petit garçon, qui ne songe plus à l'aventure de la marmite, se plaît à le regarder. Le rire va si bien à ces petits visages de six ans! une personne qui aime les enfants ne conçoit pas que l'on puisse voir leurs larmes avec indifférence. Il y a pourtant des gens pour qui les jappements d'un chien ont plus de charmes que le rire d'un enfant! cela fait beaucoup d'honneur à leur sensibilité.

Tout en cheminant, Coco chante, court, tourne autour d'Auguste, auquel il fait des niches, car il est déjà grand ami avec lui; à six ans et demi on donne son amitié aussi vite qu'à vingt ans on donne son cœur. Auguste joue et court avec l'enfant; il le poursuit, l'attrape, se roule avec lui sur le gazon sans remarquer que cela gâte sa toilette parce que les éclats de rire du petit garçon sont si vrais, si francs, qu'ils sont souvent partagés par le beau monsieur.

Eh quoi! dira-t-on, un petit-maître, un séducteur, un homme du beau monde, s'amuse à jouer dans les champs avec un petit paysan? Et pourquoi pas? Heureux qui conserve en vieillissant le goût des plaisirs simples de son âge! Henri IV marchait à quatre pattes dans sa chambre en portant ses enfants sur son dos. Surpris dans cette posture par l'ambassadeur d'une cour étrangère, il lui demanda sans se déranger s'il était père de famille, et, sur sa réponse affirmative, reprit : *En ce cas, je vais faire le tour de la chambre.*

Revenu à l'endroit où il a rencontré l'enfant, Auguste veut lui dire adieu et continuer son chemin; mais Coco lui tient la main, il ne veut pas la lâcher, et lui dit :

— Viens à la maison avec moi, viens donc; maman Madeleine te donnera du bon beurre. Viens, tu verras Jacqueleine, elle est bien belle, va.

— Qu'est-ce que c'est que Jacqueleine, mon garçon?

— C'est not'chèvre; elle couche à côté de moi.

— Mais ta maison, est-elle loin d'ici?

— Non, non, c'est là-bas.

Auguste se laisse entraîner. Coco, tout en disant toujours : c'est là-bas! fait encore marcher son compagnon pendant une demi-heure. Enfin, sur le bord d'un chemin de traverse, on aperçoit une misérable masure, dont le chaume est tombé en plusieurs endroits, et Coco s'écrie : nous voilà arrivés, vois-tu notre maison? Puis il tire son compagnon pour le faire courir avec lui.

Une vieille femme est assise devant la chaumière; elle est maigre et voûtée, et son teint donne l'idée des momies d'Égypte. Cependant une voix forte et aigre sort de ce corps débile. — Te voilà donc enfin, paresseux! dit-elle à l'enfant, pourquoi avoir été si longtemps? Où donc est la marmite?

Coco regarde Auguste, qu'il s'habitue déjà à considérer comme son protecteur; et celui-ci fait à la mère Madeleine le même mensonge qu'au père Calleux, en y joignant aussi la pièce de cinq francs, qui est l'argument irrésistible.

La vieille essaye alors d'adoucir sa voix et engage. Auguste à entrer pour boire du lait de chèvre et manger du beurre frais ; c'est tout ce qu'elle peut offrir. Le jeune élégant pénètre dans la chaumière. Son cœur se serre à l'aspect de ce misérable séjour. Une seule pièce compose tout le logement de la famille Calleux. Cette pièce est grande, mais le jour n'en éclaire qu'une partie, la terre sert de plancher; les murs, mal recrépis, n'ont rien qui cache leur nudité; le chaume menace ruine, et deux grabats placés dans l'endroit le plus obscur n'ont point de rideaux pour les garantir du vent qui pénètre de tous côtés dans cet asile, dont un vieux buffet, une huche, une table et quelques chaises composent tout l'ameublement.

— Où donc couches-tu? dit Auguste à l'enfant. Celui-ci le conduit dans un coin de la salle, où l'on distingue à peine, et lui montre à terre une petite paillasse sur laquelle est jetée une méchante couverture de laine. Tout auprès est une chèvre couchée sur de la paille étalée à terre. — Voilà mon lit, dit Coco. Oh! je suis bien, va! Jacqueleine me tient chaud l'hiver; elle m'aime bien, Jacqueleine!

Et l'enfant prend la chèvre par le cou et la caresse en se roulant avec elle sur la paille ; mais il est forcé de quitter sa compagne fidèle, car sa mère l'appelle en lui disant :

— Allons donc, vaurien ! vous jouerez plus tard : venez mettre le pain sur la table, donnez-moi une tasse. Ce petit drôle n'est bon à rien !

— Vous traitez bien durement votre petit-fils, dit Auguste en s'asseyant devant la table et goûtant le pain bis et le lait.

— Si je le laissais faire, monsieur, il jouerait toute la journée.

— Vous devez pourtant bien aimer cet enfant, puisque c'est le seul que vous ait laissé votre fille.

— Oh ! oui, je l'aime ben ! mais quand on est pauvre, il vaudrait autant n'en pas avoir.

Auguste regarde de nouveau la vieille paysanne, et la laideur de son visage ne le surprend plus autant. Il prend Coco sur ses genoux, lui fait boire du lait, manger du pain et du beurre, et se plaît à considérer sa jolie figure et ses beaux cheveux blonds. La vieille semble tout étonnée des caresses que le beau monsieur prodigue à l'enfant et murmure entre ses dents :

— Oh ! vous le gâtez ! ça ne vaut rien !

— Apprend-il à lire, à écrire ?

— Ah ben oui ! et de l'argent donc ! d'ailleurs j'navons pas envie d'en faire un savant ! Est-ce que c'est nécessaire pour conduire la charrue ?

— Mais au moins vous pourriez le coucher mieux qu'il ne l'est.

— Il n'y a ici des draps que pour un lit, et à mon âge il est juste que je les aie ; son père couche comme lui sur une paillasse. J'vous réponds qu'il n'en dort pas moins bien.

— Tenez, mère Madeleine, prenez ceci, achetez de quoi faire un lit à cet enfant, et ne le traitez plus si durement.

En disant cela, Auguste s'est levé, a mis six autres pièces de cinq francs dans la main de la vieille : celle-ci, qui n'a jamais vu autant d'argent à la fois, fait révérence sur révérence, en accablant l'étranger de remerciements, et disant à l'enfant : — Eh bien, Coco, remercie donc monsieur, qui donne tout cela pour toi. Veux-tu remercier ben vite !

L'enfant regarde sa grand'mère avec embarras.

— Laissez-le, dit Auguste en l'embrassant, il ne connaît pas encore le prix de l'argent... Le baiser qu'il me donne en sera plus sincère. Adieu, mon petit Coco... Ah ! le chemin de Livry, s'il vous plaît ?

— Suivez ce sentier, monsieur, il vous mènera sur la grande route... Vous y serez dans une demi-heure... Voulez-vous que Coco vous y conduise ?

— C'est inutile.

Auguste sort de la chaumière ; l'enfant lui dit adieu, et lui crie de loin :

— Tu reviendras jouer avec moi, n'est-ce pas?

— Oui, dit Auguste, je te le promets.

IV

QUELQUES PORTRAITS D'APRÈS NATURE

Depuis onze heures du matin, on attendait Dalville à la campagne de M. Destival. Madame, brune de trente ans, à l'œil vif, au regard plein d'expression, qui savait par une mise élégante faire valoir les avantages d'une taille bien prise et des formes séduisantes, madame avait terminé sa toilette; à la campagne elle doit être simple, mais il y a certains négligés qui demandent beaucoup de préparation. Cependant, comme madame est jolie, comme elle est encore jeune, elle n'a mis qu'une demi-heure à passer une légère robe blanche, à nouer une ceinture d'un jaune orange, à tourner avec grâce les boucles de ses cheveux, dans lesquels est un nœud de rubans pareil à sa ceinture; enfin elle n'a demandé que six fois à Julie si le jaune lui sied bien.

Julie a répondu à madame qu'elle était charmante, et que le jaune allait très bien aux brunes, et que, d'ailleurs, madame pouvait sans crainte porter toutes les couleurs. Madame a souri légèrement à Julie, qui n'a que vingt-quatre ans, mais est extrêmement laide, ce qui est presque une qualité dans une femme de chambre.

M. Destival a dix ans de plus que sa femme : il est grand et mince, il n'est pas beau, mais il a de la physionomie ; malheureusement l'expression de cette physionomie n'est point celle qui annonce un homme aimable, chez qui l'esprit fait oublier la laideur ; c'est celle qui dénote la suffisance, le contentement de soi-même, et la prétention continuelle à être malin ; sa casquette de campagne, posée en avant, semble mettre le cachet sur tout cela.

M. Destival a été employé dans les administrations; avec la dot de sa femme, il a acheté une charge de commissaire-priseur, qu'il a ensuite revendue avec bénéfice. Ne parlant jamais politique de peur de se compromettre, et ne sachant pas lui-même de quelle opinion il est, M. Destival a pourtant eu le talent de se faire un cabinet d'affaires, d'avoir de nombreux clients et de tripler ses capitaux. Il est vrai que M. Destival donne

des soirées, des bals, de petits punchs, et que madame, qui a des yeux pleins de feu et une charmante tournure, fait les honneurs de chez elle avec infiniment de grâce.

La maison de campagne, que l'on habite souvent l'été, est assez grande pour que l'on puisse y recevoir nombreuse société et y coucher sept ou huit amis; comme monsieur, qui a cabriolet, n'est jamais plus d'un jour sans aller à Paris pour ses affaires, et que quelquefois il ne revient pas coucher à Livry, madame (qui est fort peureuse, quoiqu'elle ait le regard d'une femme à caractère) aime beaucoup garder chez elle un ami de monsieur.

Un jeune homme qui a vingt mille livres de rentes ne peut qu'être fort bien reçu chez M. Destival; aussi, quoiqu'il n'y ait que trois mois qu'Auguste eût fait sa connaissance, on le traitait déjà comme un intime. Monsieur l'engageait sans cesse à venir le voir, soit à Paris, soit à la campagne, et madame aimait beaucoup à faire de la musique avec lui.

Mais midi a sonné, et M. Dalville n'arrive pas. Madame a de l'humeur; Julie s'est mise en vedette à une fenêtre du second, et monsieur va d'une pièce dans l'autre en s'écriant :

— Diable!... mon ami Dalville est bien en retard... il avait cependant promis de venir de bonne heure, d'être ici pour le déjeuner...

— Est-ce que M. Auguste se souvient de ce qu'il promet? dit madame avec un air de dépit.

— Oh! te voilà encore, toi, lui cherchant sans cesse querelle... l'attaquant... le persiflant...

— Moi, monsieur!... que m'importent les goûts, les défauts de M. Dalville? où m'avez-vous jamais vue lui chercher querelle?

— Je sais bien que c'est pour plaisanter... mais tu es un peu caustique, ma chère Émilie... tu aimes à lancer des traits!... Moi aussi, c'est vrai, je l'avoue, si je ne me retenais pas, je serais très mordant; je le suis même souvent sans m'en apercevoir. Mais enfin Dalville est un charmant garçon!... bien né... riche... des talents...

— Oh! des talents... bien légers!...

— Je croyais qu'il était fort sur le violon!

— Non, monsieur; il joue très souvent faux... Eh bien, Julie, avez-vous vu venir quelqu'un...

— Ah! mon Dieu, non, madame, j'ai beau regarder... Et tous ces fromages que j'ai pris à Denise!... Que c'est contrariant!

— Ah! par grâce, mademoiselle, laissez-nous tranquilles avec vos fromages... Montez au belvéder... vous verrez de plus loin.

— Oui, madame.

Comment va l'état de votre santé Madame? (P. 31.)

Julie monte, et monsieur reprend la conversation :

— Tu ne disconviendras pas, j'espère, que Dalville n'ait une jolie voix.

— Jolie!... ah! de ces voix comme tout le monde!...

— Il me semble pourtant qu'il chante parfaitement avec toi des duos... surtout celui du *Muletier* de Feydeau; tu sais bien, celui où il y a : *Quel plaisir!... quel plaisir!...* et qui finit par *coucou! coucou!*

— Ah! monsieur, que vous m'impatientez avec vos coucous!

— Il touche des contredanses sur le piano...

— Qui est-ce qui n'en touche pas maintenant?

— Ma foi, moi; il est vrai que j'ai toujours eu tant d'affaires que j'ai été forcé de négliger mon penchant pour la musique. Enfin, Dalville est gai, aimable, d'une humeur joyeuse...

— Il y a des jours où il ne sait pas dire trois mots de suite!...

— Écoute donc, moi-même, quand je suis très occupé d'une affaire majeure, je ne suis pas aussi aimable que de coutume... cela arrive à tout le monde. J'en reviens à Dalville, il est riche... il est jeune... Ah! quelle idée!... quelle idée délicieuse...

— Qu'est-ce donc, monsieur?

— Il faut que je le marie!...

— Marier M. Auguste!... Mais de quoi vous mêlez-vous?... sont-ce vos affaires?

— Est-ce que je ne fais pas celles des autres? Celle-ci peut être fort bonne, et...

— Ah! monsieur, ne faites donc point de mariages, je vous en prie!... est-ce que vous vous y connaissez?...

— Je me flatte que oui, madame...

— Un homme de cabinet, faire des mariages; fi donc!... cela n'aurait pas le sens commun... Et votre fusil, monsieur, y avez-vous songé?...

— Oui, madame; j'ai dit à Baptiste de le nettoyer; et Dalville doit amener son Bertrand, cet ancien militaire; il m'apprendra à m'en servir... car vous savez, madame, qu'on a aperçu un loup dans les environs, et c'est fort désagréable, parce que cela inquiète.

— Je pense que cela ne dispense pas de faire une battue dans le bois?

— Oh! non, madame; au contraire, c'est moi qui ai provoqué cette mesure de sûreté... je veux voir le loup, madame.

— Vous ferez très bien, monsieur.

La conversation est interrompue par le bruit que quelqu'un fait dans la pièce voisine.

— Ah! le voilà, sans doute, ce cher Dalville, dit M. Destival.

Madame ne dit rien, mais elle prépare une petite mine boudeuse qui doit laisser deviner ce qu'elle pense. Cependant la personne que l'on entend n'entre pas encore, elle continue de se frotter les pieds sur un paillasson. M. Destival ouvre la porte du salon, et, au lieu d'Auguste, aperçoit un petit homme de cinquante-cinq ans, à perruque blonde, tourte de paille à larges bords, habit presque carré, culotte courte et bas

chinés, qui se frotte et se refrotte les pieds sur le paillasson placé dans l'antichambre.

— Eh! c'est M. Monin, notre voisin!... dit M. Destival en apercevant le petit monsieur.

Au nom de Monin, Mme Destival fait un mouvement d'impatience en murmurant :

— Quel ennui!... et qu'avions-nous besoin de sa visite?...

— Chut!... paix donc, madame! il a encore un fonds de pharmacie à vendre, et une maison à acheter... Je veux qu'il dîne avec nous.

En achevant ces mots, M. Destival retourne vers l'antichambre, où M. Monin frotte encore ses pieds sur le paillasson.

— Eh bien, vous n'entrez pas, mon cher monsieur Monin? Que diable faites-vous là si longtemps?... Il me semble qu'il fait très beau, vous n'avez pas pu vous crotter.

— Ah! je m'en vais vous dire : en passant dans la cour je regardais le ciel pour savoir si nous aurions de l'orage, et j'ai marché sur un tas de fumier que je n'avais pas aperçu.

— C'est la faute de Baptiste, ce fumier devrait être rentré!

— Voilà qui est fini.

Enfin M. Monin quitte le paillasson, et, levant sur M. Destival de gros yeux à fleur de tête, dans lesquels on chercherait vainement une pensée, laisse échapper un sourire qui coupe son visage en deux, mais dans lequel domine toujours un nez d'une énorme dimension, qui est continuellement bourré de tabac comme une pipe qu'on n'a pas encore allumée.

— Comment va l'état de votre santé, mon voisin?

— Très bien, mon cher monsieur... Entrez donc, ma femme est là, elle sera charmée de vous voir.

M. Monin entre dans le salon, et ôte sa casquette en faisant un profond salut à Mme Destival, qui répond à cette politesse par un sourire qui pourrait passer pour une grimace; mais M. Monin prend la chose du bon côté, et commence sa phrase inévitable :

— Comment va l'état de votre santé, madame?

— Comme cela, monsieur... pas très bien dans ce moment... j'ai des maux de nerfs... des palpitations.

— C'est le temps, madame; la chaleur est aujourd'hui très forte : nous avons vingt-six degrés trois dixièmes.

— Vingt-sept, mon voisin, dit M. Destival en regardant son thermomètre.

— C'est étonnant! il n'y a pas cela chez moi... c'est pourtant la

même position; ma femme dit aussi que depuis quelque temps je ne remonte pas assez...

— Et Mme Monin, pourquoi ne vous accompagne-t-elle pas, voisin?

— Elle fait des cornichons, et ça va l'occuper toute la journée. Ah! c'est qu'elle les brosse avec un soin!... Elle ne sortira pas aujourd'hui.

— J'en rends grâce aux cornichons, dit tout bas Mme Destival, tandis que M. Monin continue en faisant tous ses efforts pour faire entrer encore une prise dans son nez :

— Ma femme m'a dit : je n'ai pas besoin de toi, Monin, va te promener... Alors je suis venu vous voir.

— C'est bien aimable à vous, mon voisin. Vous passerez la journée entière avec nous?

— Mais, si ça ne vous dérange pas, je le veux bien, parce que je vais vous dire : quand ma femme fait des cornichons, elle n'aime pas à s'occuper de cuisine.

— C'est entendu, vous nous restez. Vous verrez M. Dalville, un jeune homme charmant, fort gai. Son domestique, qui est un ancien militaire, doit me donner une leçon d'exercice, car je suis nommé général...

— Comment?

— Eh oui! dans la battue qu'on va faire.

— Ah! je disais aussi...

— Est-ce que vous n'en serez pas, vous, monsieur Monin?

— Ah! je vais vous dire : quand j'avais encore ma canardière, à la bonne heure...

— Madame! madame! une superbe calèche qui entre dans la cour, dit Julie en accourant dans le salon.

— Une calèche...

— Avec M. et Mme de la Thomassinière.

— Quoi!... ils sont venus! ah! que c'est aimable à eux!... s'écrie M. Destival en courant à la fenêtre. Mme Destival ne partage pas toute la joie de son mari; cependant elle se lève pour s'assurer de l'arrivée de ses nouveaux hôtes, et descend pour les recevoir, parce que des gens qui ont une calèche et une livrée méritent les plus grands égards; aussi M. Destival vole-t-il sur les pas de sa femme, laissant là M. Monin, qui allait lui dire combien de fois il avait été à la chasse, et qui, se voyant abandonné dans le salon, a recours à sa ressource ordinaire, et parvient, en y mettant de la persévérance, à s'insinuer encore dans les narines deux jolies pincées de tabac.

M. de la Thomassinière, pour lequel on s'empresse de descendre, est un homme de quarante ans à peu près. Lorsqu'il arriva à Paris, n'ayant

encore que dix-huit ans, il s'appelait tout simplement Thomas, et ne rougissait point alors de sa mère, qui tenait un petit cabaret dans son village. Mais le séjour de la capitale a entièrement changé M. Thomas; d'abord petit commis, puis employé, puis prêtant à usure, puis faisant des affaires en grand, M. Thomas a vu la fortune lui sourire, il a spéculé sur les rentes, il a été heureux : dès lors il a oublié son village, et a pris le ton, les manières d'un homme du grand monde. Que sorti de très bas on arrive très haut, ce n'est point là le mal ; au contraire, celui qui parvient par son travail, qui fait lui même sa fortune, laisse présumer plus de mérite que celui qui arrive tout porté au sommet des honneurs. Mais ce que l'on ne pardonnera jamais aux parvenus, c'est d'affecter de l'orgueil, de l'insolence, et de croire, en se donnant des airs de grand seigneur, faire oublier le nom et l'habit qu'ils portaient ci-devant. M. Thomas était de ce nombre.

Il avait commencé par changer son nom trop bourgeois en celui de la Thomassinière. Puis, au lieu d'engager sa mère à quitter son village et à venir jouir de sa fortune, il s'était contenté de lui envoyer une somme d'argent pour qu'elle décrochât l'enseigne de l'*Ane savant*, et cessât de vendre du vin ; mais il lui avait défendu de venir à Paris, dont l'air était, disait-il, très malsain pour les femmes âgées. Ensuite M. de la Thomassinière avait monté sa maison, pris voiture, laquais, livrée, acheté une superbe campagne et une fort jolie femme de dix-huit ans, qu'on lui avait livrée avec cent mille francs de dot, et qui n'avait pas seulement demandé si son mari était beau ou laid, parce que, ayant reçu une éducation parfaite, elle savait qu'un futur qui a voiture a toujours une assez jolie figure, et que d'ailleurs une femme n'est pas tenue de ne regarder que son mari.

M. de la Thomassinière, mis en petit-maître et singeant les manières du grand monde, mais laissant toujours percer quelque chose de l'*Ane savant*, disait à tout propos : ma terre, mes biens, mes gens, mes chevaux ; il n'y avait que sa femme pour laquelle il ne se servît pas de ce pronom possessif. Quant à madame, vive, légère, étourdie, ne songeant qu'à la toilette et aux plaisirs, elle ne causait avec monsieur que pour lui demander de l'argent ou lui parler de la fête qu'elle voulait donner.

— Eh! les voilà, ces chers amis! dit M. Destival en courant donner la main à Mme de la Thomassinière pour descendre de voiture, tandis que monsieur admire ses chevaux et l'éclat de sa livrée.

— Bonjour, Destival... Lapierre, ayez soin de mes chevaux...

— Madame, je vous offre mes hommages... Laquais, vous recouvrirez ma calèche... il pourrait pleuvoir dedans... Nous arrivons sans façon...

Ça ne vous gêne pas que j'ai amené quelques-uns de mes gens, n'est-ce pas?...

— Comment donc! j'ai de quoi les loger et les nourrir... répond M. Destival en se mordant les lèvres, parce que son modeste cabriolet est très éclipsé par la brillante calèche, et que Baptiste et Julie, qui composent tout son domestique, seraient cachés par un seul des grands gaillards que M. de la Thomassinière traîne à sa suite. Mais ces réflexions n'empêchent point les politesses d'aller leur train, elles ne font que donner le désir de pouvoir augmenter sa maison; aussi, tout en donnant la main à la jeune femme, notre homme d'affaires se dit : — Il faut que je marie Dalville, que je vende la pharmacie de Monin, et que je lui achète une maison; alors je me donne un petit jockey, je le prendrai nègre, et je l'habillerai en rouge pour qu'on le voie de loin.

Les deux dames se sont embrassées.

— Bonjour, ma chère amie.

— Bonjour, ma bonne...

— Que vous êtes gentille de venir nous voir!

— Nous resterons jusqu'à demain...

— Comme elle est toujours bien coiffée!...

— Trouvez-vous?

— A ravir... J'aime beaucoup cette façon de robe...

— C'est la dernière nouvelle... Pas tout à fait assez décolletée...

— Mais si... je veux avoir de cette étoffe... c'est de bon goût!

— Ah! c'est bien simple : la robe ne revient qu'à deux cents francs!... Mais pour la campagne et pour aller chez des amis!... Je vous donnerai l'adresse de mon marchand.

Et Mme Destival fait monter Mme de la Thomassinière au premier en continuant de l'accabler de compliments et en feignant la joie la plus vive afin de mieux cacher son dépit secret; car la nouvelle arrivée est en effet très jolie, elle est très jeune, elle a dans les manières une vivacité qui plaît, et M. Dalville, que l'on attend toujours, ne s'est pas encore trouvé avec elle. M Dalville, qui s'enflamme si facilement, pourrait fort bien faire la cour à Mme de la Thomassinière, qui pourrait aussi l'écouter. Tout cela donne en secret beaucoup d'humeur à Mme Destival, qui n'en affecte que plus d'amabilité, parce que, dans le monde, il faut savoir se contrefaire, dire autrement qu'on ne pense; c'est là le grand secret du savoir-vivre.

— Mme de la Thomassinière est entrée dans le salon, où est resté M. Monin, qui est sur le point de tenter l'introduction d'une nouvelle prise de tabac, mais qui s'arrête en voyant la petite-maîtresse, recule, ôte sa

tourte, et, quoiqu'il n'ait point encore vu la jeune dame, va commencer sa phrase de rigueur : — Comment va l'état de votre santé?

Mais la petite-maîtresse ne laisse pas à l'ex-pharmacien le temps de prendre la parole, elle étouffe avec son mouchoir un éclat de rire que fait naître la figure originale de M. Monin, et se tourne vers Mme Destival en disant :

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Un voisin, extrêmement riche, mais aussi sot qu'ennuyeux!

— Ah! tant mieux; nous nous amuserons. Il faut bien rire un peu. Attendez-vous d'autre monde?

— Mais... nous attendions un jeune homme... un grand ami de M. Destival... M. Auguste Dalville... Le connaissez-vous?

— Non, mais j'en ai beaucoup entendu parler; on le cite dans le monde pour ses bonnes fortunes, ses conquêtes. Je serais fort aise de faire sa connaissance. En général, ces mauvais sujets sont toujours fort aimables, n'est-ce pas, ma chère?

— Mais quelquefois... pas toujours... Au reste, vous en jugerez vous-même?

— On dit qu'il est fort joli garçon?

— Oh! comme cela, une figure passable, voilà tout; d'assez beaux yeux, mais une bouche un peu grande, des lèvres très grosses. Je n'aime pas du tout ce genre de figure-là.

— Moi, je n'aime pas les bouches pincées. Est-il blond ou brun?

— C'est tout au plus si je m'en souviens; il est brun, je crois?

— Je croyais avoir entendu dire que M. Dalville allait très souvent chez vous?

— Mais non... chez mon mari, pour affaires.

— N'est-il pas musicien?

— Un peu.

— J'ai apporté un nocturne dont je suis folle, il le chantera avec moi.

M. Dalville sera certainement enchanté de faire votre partie. Pardon, ma belle amie, j'ai quelques ordres à donner. A la campagne, on agit sans façon.

— Mais je l'espère bien! Je vais aller voir votre jardin.

— Allez. Je vais faire servir le déjeuner, et j'irai vous avertir.

La petite-maîtresse descend légèrement l'escalier qui mène au jardin, et Mme Destival se rend dans sa chambre à coucher, où elle se jette sur un fauteuil en disant à Julie qui vient d'entrer.

— Ah! Julie!... suis-je assez contrariée!... Je n'en puis plus, j'étouffe!...

— Je le crois bien, madame, c'est fait pour cela! ne pas voir arriver ceux que l'on attend, et recevoir tout plein de monde que l'on n'attend pas!

— M. Destival est cruel avec sa manie d'engager toutes les personnes qu'il rencontre! Il aurait un château, qu'il ne ferait pas autrement!

— Ce vieux Monin, qui ne sait que manger et boire!

— Encore, s'il n'y avait que lui, on n'y prend pas garde, voilà tout.

— Est-ce que sa femme va venir?

— Non, Dieu merci, elle fait des cornichons.

— C'est bien heureux! C'est une très mauvaise langue que Mme Monin; et curieuse... ah!... elle entre toujours dans la cuisine voir tout ce qu'on fait.

— Malgré cela, je l'aurais encore préférée à ces Thomassinières, qui ont un ton, se donnent des airs, des prétentions insupportables!

— Et puis, a-t-on jamais vu amener trois domestiques qu'il faut nourrir? Ces gaillards-là vont tout manger ici!

— Julie, quelle heure est-il?

— Midi passé, madame.

— Il ne viendra pas. J'en suis bien aise maintenant. Fais servir le déjeuner. On ne dînera qu'à six heures et demie.

— C'est cela, ça fait qu'ils ne souperont pas au moins?

Julie descend. Madame se place devant son miroir, s'y regarde quelques minutes, arrange quelques boucles, puis s'en éloigne en disant : — Je suis assez bien pour ces gens-là! Elle va au jardin rejoindre Mme de la Thomassinière, dont l'époux, en arrivant, a demandé à M. Destival une plume et de l'encre, afin d'écrire sur-le-champ une note importante pour une affaire majeure. M. Destival a établi le spéculateur dans son cabinet en lui disant : — Ne vous gênez pas, faites comme chez vous, je vous laisse. Et M. de la Thomassinière, resté seul devant le bureau, s'est gratté la tête, a regardé les plumes et n'a rien écrit, par la raison qu'il n'avait rien à écrire et aucune note à prendre ; mais un homme qui fait de grandes spéculations doit toujours avoir l'air préoccupé et avoir besoin d'une écritoire ; cela impose aux sots, aux gens crédules, quelquefois même aux gens d'esprit ; il n'y a que les intrigants qui ne se laissent pas prendre à toutes ces petites ruses-là, parce qu'eux-mêmes en font souvent usage.

En laissant la Thomassinière, M. Destival va retrouver M. Monin, qui ne se formalise pas de ce qu'on ne s'occupe point de lui, parce que sa femme l'a habitué à cela.

— Eh bien! mon voisin, avons-nous vendu cette pharmacie? dit l'homme d'affaires, en frappant sur l'épaule de M. Monin.

J'aimais surtout les rôles où l'on changeait de toilette. (P. 39.)

— Pas encore, mon voisin. Cela me contrarie, parce que je vais vous dire, ceux qui me remplacent provisoirement n'ont pas mon habitude, et...

— Je vous vendrai cela. J'espère vous voir cet hiver à Paris, monsieur Monin, et y cultiver votre connaissance.

— Monsieur, certainement...

— Vous viendrez faire votre partie chez moi.

— Est-ce qu'on fait la mouche, chez vous?

— Non, mais l'écarté, le boston. J'ai une bien jolie maison à vous vendre.

— En vérité?

— Oui; c'est une occasion, c'est pour rien.

— Est-elle assurée?

— Je ne sais pas. Nous causerons de tout cela; allez faire un tour de jardin. Je vais voir si l'on pense à nous faire à déjeuner.

Monin s'éloigne; et, en se retournant, M. Destival aperçoit sa femme, qui s'écrie :

— Comment, monsieur, vous invitez M. Monin à venir vous voir à Paris?

— Certainement, madame.

— Passe à la campagne, parce qu'on est voisin; mais à la ville! un homme qui ne sait rien dire, rien faire, qui ne joue qu'à la mouche.

— Il est riche, madame.

— Eh! monsieur, cela n'empêche pas d'être bête comme une oie.

— Madame, ce ne sera pas la première bête que l'on aura vue chez moi. Quand on reçoit beaucoup de monde, cela ne peut pas être autrement. Eh! d'ailleurs, avec vos gens d'esprit, vos auteurs, vos poètes, il n'y a jamais un sou à gagner.

— Puisque vous aimez tant l'argent, monsieur, pourquoi donc inviter tant de monde à venir à votre campagne? Cela est ruineux, monsieur.

— Rassurez-vous, madame, je n'invite que les gens qui peuvent m'être utiles. Oh! je suis très fin! je vois de loin. La Thomassinière est une excellente connaissance, je tiens fort à me lier intimement avec lui. Je sais bien qu'il est souvent fort ridicule, qu'il veut faire le seigneur, et que cela ne lui va pas; qu'il lâche de temps à autre des locutions et des pataquès qui sentent terriblement leur cru! qu'il est assommant avec sa voiture, ses terres, ses biens et ses gens, qu'il vous jette sans cesse au nez; mais, du reste, c'est un homme pour lequel j'ai une estime toute particulière, parce que, comme je vous le disais tout à l'heure, je vois de très loin, moi, madame. Mais ce déjeuner?

— Parlez à Baptiste, monsieur; moi, j'ai donné mes ordres à Julie.

Mme Destival va au jardin. La petite-maîtresse y folâtrait en se faisant un bouquet.

— Vous voyez, dit-elle, que je cueille vos fleurs?

— Vous faites très bien, ma chère amie, prenez tout ce qui vous fera plaisir.

— Votre jardin est gentil?

— Oh! il n'est pas grand; mais il y a de l'ombrage, et c'est ce que j'aime.

— Moi aussi. A notre terre de Fleury, j'ai fait planter une forêt. Vous verrez, ce sera charmant.

— Mais avant qu'elle soit poussée...

— Oh! l'on n'a mis que des arbres déjà grands. Je vous y donnerai une fête le mois prochain. J'attends qu'on ait terminé les peintures, les embellissements que j'y fais faire pour aller y passer un mois. Mais j'emmènerai beaucoup de monde; car je n'aime la campagne qu'avec une nombreuse société.

— Moi, j'aime assez la solitude.

— Ah! Dieu! je mourrais si j'étais un jour seule!

— Vous n'aimez donc pas la lecture?

— Si, un moment, dans mon lit, mais pas longtemps, cela me fatigue.

— La musique?

— Je n'en fais que quand on m'écoute.

— Le dessin?

— Ah! c'était bon au pensionnat! A ma terre, je veux avoir un petit théâtre; nous jouerons la comédie, c'est cela qui est amusant. Je la jouais souvent à mon pensionnat. J'aimais surtout les rôles où l'on changeait de toilette.

— Qu'elle est enfant!

— Que voulez-vous? il faut bien passer le temps. S'il n'y avait que mon mari pour m'amuser, ah! Dieu! où en serions-nous? Un homme qui n'est occupé que de calculs, de change, que sais-je? Ces hommes de cabinet sont bien peu aimables.

Ces dames, qui venaient d'entrer dans une autre allée, se trouvèrent alors près de M. Monin, qui était arrêté et paraissait en contemplation devant un prunier dont les fruits étaient fort gros; à l'aspect des dames, il ôte sa tourte, et murmure :

— Comment va l'état de... Mais il ne finit pas sa phrase, parce qu'il se rappelle avoir déjà salué les dames au salon; alors il se retourne et montre l'arbre en disant :

— Ça fait de bien beaux fruits.

— Comment, ma chère, vous avez des arbres à fruits dans votre jardin! s'écrie la petite-maîtresse; mais c'est du plus mauvais ton, il faut faire arracher tout cela, et planter à la place des ébéniers, des acacias, des sycomores...

— Oh! notre jardin est sans prétention, répond Mme Destival en se

mordant les lèvres avec dépit ; ce n'est pas un parc comme à votre terre, et M. Destival aime beaucoup les fruits.

— Il a raison, répond Monin, qui s'était rapproché du prunier lorsque Mme de la Thomassinière avait parlé de le faire arracher. Le fruit est l'ami du corps quand on le mange bien mûr. D'ailleurs, je vais vous dire...

— Et des prunes de monsieur! reprend la jeune élégante. Fi donc! c'est très mauvais, on laisse cela aux domestiques.

— Oh! quand M. Destival aura fait fortune, alors nous aurons un verger particulier; mais, en attendant, nous avons la bonhomie de nous contenter d'une petite campagne. Que voulez-vous? nous ne sommes pas nés dans les grandeurs... dans les palais!

Mme Destival appuie avec malice sur ces derniers mots; mais Mme de la Thomassinière ne semble pas y faire attention : aussi étourdie qu'inconséquente, elle dit des choses mortifiantes sans y penser; et si elle parle sans cesse de sa toilette, de ses diamants et de sa terre, c'est moins par vanité que par habitude, tandis que le désir de faire parade de sa fortune est le mobile de toutes les actions de son époux.

— Le déjeuner vous attend, mesdames, dit M. Destival en courant d'un air galant offrir sa main à la petite-maîtresse, venez, il est tard, vous devez avoir besoin de prendre quelque chose; et, ma foi, si Dalville vient, il déjeunera seul, voilà tout.

Le maître de la maison s'éloigne avec la jeune dame. M. Monin a déjà ôté sa tourte, et se prépare à offrir sa main à Mme Destival. Celle-ci, qui a deviné son intention, disparaît par une autre allée, et le petit homme, n'apercevant plus la dame, se décide à se rendre seul à la salle à manger ; mais auparavant il jette encore un tendre regard sur le prunier.

On est à table, et M. de la Thomassinière n'est pas encore sorti du cabinet. — Dites-lui donc que nous allons déjeuner, dit M. Destival, que nous n'attendons que lui.

Baptiste monte au cabinet, et crie à travers la porte :

— Monsieur, le déjeuner est servi.

— C'est bien, c'est très bien, je descends, répond la Thomassinière en continuant de rouler dans ses doigts de petites boules de papier; je n'ai plus qu'une note à prendre.

Le valet va dire ce qu'on lui a répondu.

— Quel homme terrible avec ses notes! dit Mme Destival; il n'a donc pas un moment à lui, même à la campagne?

— Mon mari! répond la petite-maîtresse; ah! ma chère amie, c'est l'être le plus insupportable avec ses écritures! Jamais il n'est prêt à

descendre aux heures des repas, même quand nous avons vingt personnes à dîner; ce qui arrive fort souvent, il faut qu'on l'envoie chercher trois ou quatre fois.

Après avoir encore fait des petites boulettes de papier pendant cinq minutes, M. de la Thomassinière se décide enfin à se rendre à la salle à manger.

— Pardon! me voilà, ce n'est pas ma faute, dit-il en se mettant à table; il ne fallait pas m'attendre. C'est qu'il m'est revenu en tête certaine spéculation... Donnez-moi une aile de volaille et un verre de bordeaux, je ne prends que cela le matin. Eh bien! Athalie, avez-vous bien ravagé le parterre de madame?

Athalie, qui mange très bien pour une petite-maîtresse, répond en riant à son époux :

— J'ai fait ce que j'ai voulu, monsieur; vous savez bien que cela ne vous regarde pas.

— C'est juste, madame, c'est très juste. Moi, je donne de l'argent, je paye les mémoires. Des douze cents francs à une marchande de modes, c'est un peu cher. Mais il faut bien que madame ait ce qu'il y a de mieux.

— Si vous preniez de l'humeur, monsieur, le prochain mémoire serait du double.

— Vous savez bien, madame, que, quand il s'agit de donner de l'argent, je ne me fais jamais prier. C'est une chose toute naturelle, quand on est riche, il faut faire gagner les marchands, n'est-ce pas, Destival?

— Certainement, répond celui-ci, je suis tout à fait comme vous. Eh bien! comment trouvez-vous mon bordeaux? vous ne m'en dites rien.

— Il est assez bon, mais j'ai mieux que ça, oh! j'ai beaucoup mieux que ça; vous verrez, je vous en ferai goûter, chez moi.

— Et cette crème, vous paraît-elle bonne, madame?

— Mais oui, répond la petite-maîtresse; tandis que M. de la Thomassinière s'en sert trois cuillerées, en disant :

— Voyons donc cette crème; puis fait une légère grimace en ajoutant : Ah! c'est à ma terre que nous avons du laitage excellent! ça ne peut pas se comparer à ça! c'est tout autre chose! et des volailles, ah! délicieuses. Il est vrai qu'on les nourrit avec un soin! Voyez-vous, vous autres, vous croyez manger quelque chose de bon quand vous mangez un poulet comme celui-ci... Eh bien, si vous connaissiez ma basse-cour de Fleury, vous regarderiez ceci comme du fretin.

— Il est très heureux alors que nous ne la connaissions pas, répond Mme Destival en jetant sur son époux un regard significatif. Celui-ci,

pour changer cette aimable conversation, s'adresse à Monin, qui, depuis qu'il est à table, n'a pas dit un mot, tout occupé d'une cuisse de volaille qu'il assaisonne parfois de tabac, et regardant en amateur un beau pâté qui est devant lui, et auquel il semble dire : — Comment va l'état de votre santé?

— Il paraît que l'appétit va assez bien, mon voisin?

— Oui, oui, c'est le temps qui fait ça. En usez-vous? et Monin présente sa tabatière à Destival, puis à la Thomassinière, qui, après en avoir pris légèrement, tire de sa poche une tabatière d'or qu'il regarde quelque temps avec complaisance en murmurant : — Voici de la virginie, ce qu'il y a de meilleur en tabac; il est fort cher, mais je n'aime que celui-là. Goûtez, monsieur.

Monin, qui n'a jamais reculé devant une prise de tabac, va prendre de la virginie, lorsque l'on entend le bruit d'une voiture qui entre dans la cour, et Julie accourt en disant : — Voilà M. Dalville, son cabriolet vient d'entrer dans la maison.

Mme Destival laisse échapper un sourire de contentement, la petite-maîtresse se hâte de se faire changer d'assiette, afin qu'on ne voie pas devant elle les débris de son déjeuner, M. Destival court recevoir son cher ami; et M. de la Thomassinière se dit : — Il faut que ce Dalville soit un millionnaire pour que son arrivée fasse tant de sensation!

Quant à Monin, tenant d'une main la prise de virginie et de l'autre sa fourchette, troublé par le mouvement qu'opère autour de lui l'arrivée de Dalville, il porte à son nez un joli morceau de jambon, et sur sa langue le tabac superfin. Mais, s'apercevant de sa méprise, il se contente de remettre chaque chose à sa place.

V

L'EXERCICE, L'ESCARPOLETTE, L'ORAGE ET LA MUSIQUE

Destival, qui est allé au-devant de Dalville, le cherche vainement des yeux et ne voit auprès du cabriolet que le petit Toni, et Bertrand, qui lui fait un salut militaire.

— Eh bien! où est-il donc? par où est-il entré? dit M. Destival. Bertrand passe le bout de sa langue sur ses lèvres et se gratte une oreille pour y chercher une réponse ; enfin, il prononce d'une voix assurée : — M. Dalville arrivera ici aussitôt que moi.

— Il me semble cependant que vous arrivez sans lui, il vous a donc quitté en route?

— Oui, monsieur.

— Est-ce qu'il connaît quelqu'un dans les environs?

— Il paraîtrait que oui, monsieur.

— Enfin il va venir, c'est l'essentiel.

Destival court dire aux dames que son ami Dalville va arriver; qu'il s'est arrêté chez une connaissance, mais qu'il ne peut tarder

— Je ne croyais pas qu'il connût quelqu'un dans les environs, dit Mme Destival avec surprise.

— Mon Dieu! ce monsieur se fait bien désirer, répond la vive Athalie, en se levant de table; tandis que la Thomassinière, mécontent que l'on s'occupe d'un autre que lui, fait quelques pas dans la chambre, puis tape du pied avec violence et se frappe le front en s'écriant :

— Ah! mon Dieu! j'allais oublier. Quelle heure? pas encore une heure! Y a-t-il une poste dans les environs?

— Une poste aux ânes? dit Monin.

— Eh non! une poste aux lettres.

— Ah! oui : là-bas, dans la seconde rue. Je crois que, cependant je n'affirme pas, mais je vas vous dire...

— J'y cours; j'arriverai à temps.

Et M. de la Thomassinière s'élance hors de la salle comme s'il allait renverser tout le monde, et sans écouter Destival, qui lui crie : — Restez donc, je la ferai porter... D'ailleurs vos gens sont là. Le spéculateur court précipitamment dans la campagne, et, arrivé sous un épais feuillage, s'étend sur le gazon et s'endort en se disant : — Un homme comme moi ne doit pas avoir un moment à lui.

Les dames sont retournées au salon. M. Destival redescend près de Bertrand, et Monin, qui voit que tout le monde quitte la table, se décide à en faire autant, et suit le maître de la maison.

Dès que Bertrand s'est rafraîchi, M. Destival l'aborde en le priant de lui donner une leçon d'exercice et de commandement. L'ancien caporal est tout disposé à faire ce qui lui rappelle de glorieux souvenirs. Il se rend sur la terrasse du jardin avec M. Destival, qui se fait apporter son fusil, un fleuret qui lui sert de sabre, et se tient droit comme un piquet en exécutant les commandements de Bertrand. Monin, qui les a suivis, croit qu'il est de la politesse de faire comme son hôte; il prend une bêche en guise de fusil, et, placé derrière son voisin, exécute aussi des *droite, gauche, présentez armes*, qu'il n'interrompt que pour visiter sa tabatière.

Il y a plus d'une heure que ces messieurs sont sur la terrasse avec

Bertrand, qui passerait volontiers sa journée dans de si agréables occupations. M. Destival, qui veut éclipser les gardes champêtres, commence à se tenir comme un grenadier prussien; et Monin, tout en sueur, parce qu'il voudrait aller aussi bien que son hôte, ne s'aperçoit pas qu'à force de faire avec sa bêche, en joue, en avant et arme à terre, il a repoussé en arrière sa tourte et sa perruque, ce qui lui donne l'air extrêmement tapageur.

L'exercice est interrompu par les éclats de rire de la sémillante Athalie, qui arrive avec Mme Destival.

M. Monin s'arrête sur un : Présentez armes! Il était temps; encore quelques instants, et la perruque glissait en arrière, et montrait l'ex-pharmacien en enfant-jésus. Quant à M. Destival, il se présente fièrement devant les dames, le fusil au bras, en disant :

— Hein? que pensez-vous de la tenue?

— C'est superbe! Mais j'aime mieux monsieur avec sa bêche, il est plus drôle.

— Comment, mon voisin, est-ce que vous prenez une leçon d'exercice?

— Oui, répond Monin en s'essuyant le front et ramenant sa perruque en avant; je vous avais suivis de loin, et puis je vas vous dire...

— Mais qu'est donc devenu M. Dalville? dit Mme Destival sans écouter M. Monin; il vous laisse en chemin, il doit arriver aussitôt que vous, et voilà deux heures que vous êtes ici. Chez qui l'avez-vous donc laissé Bertrand?

— Chez qui, madame?... Je n'ai pas dit l'avoir laissé chez quelqu'un...

— Vous l'avez vu entrer dans une maison, sans doute? Enfin vous ne l'avez pas quitté sur la grande route?

— Pardonnez-moi, madame. J'ai justement laissé mon lieutenant dans le beau milieu du chemin, à une demi-lieue d'ici...

— Bertrand, vous ne dites pas tout, et M. Auguste n'était probablement pas seul sur la route?

— Je n'ai pas vu s'il venait du monde, madame...

— Oh! il y avait par là quelque paysanne, quelque rustique beauté, qui aura séduit M. Dalville.

— Comment, ma chère, est-ce qu'il donne dans ce genre-là? dit la petite-maîtresse avec un air de dédain.

— Il donne dans tous les genres, ma bonne. Oh! mon Dieu ! une fille de basse-cour, qui aurait un petit nez retroussé, un...

— Ah! fi donc! cela diminue beaucoup la bonne opinion que j'avais de ce monsieur.

Mme de la Thomassinière ne se lasse pas de se faire balancer. (P. 49.)

— Je vous le répète, ajouta plus bas Mme Destival en se rapprochant de son amie, c'est un libertin, tout à fait! Sans mon mari, je ne le recevrais pas! C'est un homme dont la connaissance peut compromettre la réputation d'une femme. Mais M. Destival en est fou! Il veut absolument le recevoir; il l'invite sans cesse; je n'aime pas les querelles, et je laisse mon mari faire ce qu'il veut.

— Moi, je ne suis pas aussi complaisante, je ne fais que ce qui me plaît, je ne reçois que les gens qui me conviennent. Ah! si M. de la Thomassinière voulait me contrarier, j'aurais sur-le-champ des attaques de nerfs.

Les dames vont reprendre le chemin du jardin et Bertrand la leçon d'exercice, lorsque l'on entend des éclats de rire dans la cour, et bientôt Dalville paraît devant la société.

— Eh! bonjour, cher ami, dit M. Destival en allant à Auguste avec son fusil à la main, on désespérait de vous voir. Arme au bras... hein!... C'est ça, n'est-ce pas?

— Je vois que Bertrand fera quelque chose de vous?

— Tenez, voilà ma femme, qui était d'une humeur de ce que vous n'arriviez pas.

— Dieu! que mon mari me fait souffrir! dit Mme Destival à sa voisine en prenant un air froid pour saluer Auguste qui lui dit :

— Quoi! madame, vous avez été assez bonne pour vous inquiéter de mon absence...

— Moi, monsieur, je n'ai pas dit un mot de cela... Je ne sais pas pourquoi M. Destival se plaît à me faire dire des choses que je ne pense pas. J'ai seulement trouvé que lorsqu'on promettait d'arriver pour le déjeuner, il était ridicule de venir à la fin de la journée; du reste, cela ne m'a nullement surprise, et... Ah! mon Dieu! monsieur, que vous est-il donc arrivé?... Comme vous êtes fait !... cette blessure au visage... ce désordre dans votre toilette, il paraît qu'il vous est survenu de grandes aventures.

— En effet, madame, dit Auguste en saluant Athalie, qui lui rend son salut en minaudant, j'ai fait une rencontre...

— Il a peut-être rencontré le loup, dit Monin en s'approchant de Destival; c'est qu'il y en a dans le bois. La villageoise qui a vendu les cornichons à ma femme, nous a conté que l'autre jour...

— Vous vous seriez battu avec un loup, mon brave Dalville? s'écrie M. Destival en présentant la baïonnette à la société comme s'il eût voulu forcer un bataillon carré.

— Et non, monsieur, dit madame en souriant avec malice, ce n'est pas un loup qui a fait à monsieur cette marque au visage; cela ressemble à toute autre chose, n'est-ce pas, ma chère amie?

— Ça, dit la vive Athalie en regardant Auguste de fort près ; mais... cela m'a tout l'air d'un coup d'ongle, n'est-ce pas, monsieur?

— Vous ne vous trompez pas, madame.

— Vous vous êtes donc battu, monsieur? dit Mme Destival.

— Non, madame, j'ai seulement rencontré un enfant fort gentil, il avait cassé le vase contenant la soupe à son père ; je l'ai consolé avec une pièce de monnaie. Alors... dans sa joie il m'a embrassé, ses petites mains caressaient mes joues... et, sans le vouloir, il m'aura un peu égratigné ; voilà, mesdames, le récit fidèle de mon aventure.

Mme Destival se mord les lèvres en regardant sa compagne qui sourit, toutes deux paraissent douter de la véracité du récit de Dalville ; mais celui-ci s'inquiète peu de ce qu'on pensera. Profitant du court silence qui se fait en ce moment, M. Monin s'approche d'Auguste qu'il a déjà vu deux fois chez son voisin et lui dit de l'air le plus aimable.

— Comment va l'état de votre santé?

— Cela va bien, monsieur Monin, sauf cette égratignure qui n'est pas dangereuse.

— Vous riez, monsieur !... Oh ! il ne faut pas badiner avec les coups d'ongle... En usez-vous?

— Merci.

— Je sais ce que c'est, parce que je vas vous dire : ma femme a un chat...

Peu curieux d'entendre l'histoire de Monin, Dalville suit les dames qui sont retournées au jardin. La présence d'Athalie donne au jeune homme le désir d'être aimable ; Auguste ne s'attendait pas à trouver d'autre dame que la maîtresse de la maison, qui est bien, mais près de laquelle il ne fait plus de frais pour paraître aimable. Pourquoi? est-ce qu'il n'en est pas amoureux, ou parce qu'il est certain de lui plaire, ou...? Ah ! ma foi ! vous m'en demandez trop.

Le laisser-aller, la vivacité de Mme de la Thomassinière, s'accordent parfaitement avec la gaieté et les manières d'Auguste ; et comme la campagne autorise plus de liberté, au bout de fort peu de temps, Auguste et la petite-maîtresse rient et plaisantent ensemblent comme s'ils se connaissaient déjà depuis longtemps.

Mme Destival ne partage point leur gaieté, elle est boudeuse, elle parle peu et se contente de lancer de temps à autre au jeune homme des regards qui disent beaucoup de choses ; plus l'intimité s'établit entre les deux personnes qui sont auprès d'elle, plus son humeur semble augmenter, Cependant on parcourt le jardin, on s'assied ; puis Mme de la Thomassinière court admirer un point de vue, ou cueillir une fleur, ou chasser un

papillon, et, en se retournant, elle montre à Auguste une double rangée de dents charmantes, et semble lui dire : Venez donc avec moi. Mais Mme Destival ne la quitte pas, et quoiqu'en faisant une moue fort prononcée, elle court aussi après les papillons.

— Mais qu'avez-vous donc, ma bonne amie? dit Athalie d'un air de bonhomie ; vous ne semblez pas gaie.

— Pardonnez-moi... je suis très contente, mais c'est un violent mal de tête qui vient de me prendre.

— Rentrez, allez un moment vous jeter sur votre dormeuse...

— Non, ma petite, je veux rester avec vous.

— Est-ce qu'il faut se gêner à la campagne?... D'ailleurs monsieur me tiendra compagnie. Nous attraperons ensemble des papillons...

— J'attraperai tout ce qui vous fera plaisir, madame, répond Auguste en faisant un sourire auquel succède une légère grimace, parce que Mme Destival vient de lui pincer le bras tout en disant :

— Non, l'air me fera du bien ; mais je croyais que vous vouliez faire de la musique...

— Ah ! ce soir, nous avons le temps, puisque je couche chez vous. Et monsieur, reste-t-il?

— Si madame veut me le permettre, dit Auguste en regardant son hôtesse qui répond avec dépit.

— Vous êtes le maître, monsieur.

Après s'être encore promené pendant quelque temps, on arrive devant une escarpolette, et la vive Athalie court se placer dessus la planche étroite, soutenue seulement par deux cordes, en disant à Auguste :

— Ah! faites-moi aller, je vous en prie ; je suis folle de la balançoire ; j'ai pourtant manqué me tuer dix fois à ce jeu-là, c'est égal, il faut toujours que j'y retourne ; mais pas trop fort, monsieur, entendez-vous?

— Le mouvement qui vous fera plaisir, madame.

Auguste se tient près de la balançoire, qu'il pousse légèrement, tandis que Mme Destival s'assied à quelque distance, en portant son mouchoir sur ses yeux. Le jeune homme est distrait ; il regarde alternativement Athalie et Mme Destival ; la pétulance de l'une le séduit, le chagrin de l'autre semble lui faire de la peine. La petite-maîtresse : — Ah! que c'est amusant! ah! que c'est gentil!..... Allons donc plus fort... Prenez garde, vous me donnez des secousses... Ah! ma chère, vous ne vous figurez pas le plaisir que cela me fait.

Mme de la Thomassinière ne se lasse point de se faire balancer ; mais Mme Destival, que cela n'amuse nullement, prend le parti de se trouver mal, et se laisser aller sur sa chaise en poussant un profond gémissement.

Alors Auguste quitte la balançoire pour courir près d'Émélie en lui disant :

— Qu'avez-vous donc, madame?

— Laissez-moi ; vous êtes un monstre!... répond Mme Destival les yeux toujours fermés.

— Qu'ai-je donc fait?

— Vous croyez que je ne m'aperçois pas de votre conduite?

— Ma conduite est toute naturelle, il me semble...

— Non content de venir de... je ne sais où! monsieur se permet, devant moi, de faire la cour à cette coquette, qui se conduit de la manière la plus indécente! J'espérais au moins, monsieur, que vous respecteriez ma maison.

— Vraiment, madame, je ne conçois rien à votre humeur. Je suis honnête... poli... voilà tout.

— Est-ce que vous croyez que je n'ai pas des yeux? c'est par trop visible. On se contraint, au moins!

— Mais...

— Taisez-vous!

— Eh bien! dit Athalie qui s'aperçoit que le mouvement de la balançoire se ralentit ; que faites-vous donc, monsieur? Vous n'allez plus, vous me laissez là ; mais je ne veux pas encore cesser. Est-ce que vous êtes déjà las? Ah! c'est honteux! un jeune homme!

Dans ce moment arrive M. Monin, qui, voyant que son hôte s'obstine à faire l'exercice jusqu'à l'heure du dîner, et ne se sentant plus la force de continuer, vient d'abandonner la bèche et s'est dirigé vers le jardin où, tout en s'essuyant le front, il cherche dans sa tabatière de quoi rafraîchir ses idées.

— Vous arrivez bien à propos, monsieur Monin, dit Mme Destival ; il faut absolument un balanceur à madame. Allez donc lui rendre ce service, elle en sera enchantée.

En disant cela, Emilie se lève, prend le bras d'Auguste, et l'entraîne d'un autre côté du jardin, laissant Monin tout étonné de la besogne dont on vient de le charger, et Athalie sur la balançoire, qui, tournant le dos aux autres personnages, ne s'est point aperçue de leur départ, et ignore encore qu'elle vient de changer de balanceur.

— Eh bien! poussez-moi donc, monsieur! dit la petite-maîtresse en s'agitant sur la balançoire pour tâcher de la faire aller elle-même.

Monin se réconforte avec une nouvelle prise et se dirige vers l'escarpolette; mais, n'ayant pas bien calculé le chemin que la balançoire fait en revenant en arrière, au moment où il relève ses manches pour mieux

pousser, la planche revient sur lui, et les formes rondelettes de la jeune femme le frappent au milieu du visage.

Monin, étourdi par le coup, va tomber sur le gazon à quelques pas de là; Mme de la Thomassinière pousse un cri, parce que le nez de Monin a failli la faire glisser de dessus sa planche.

— Que vous êtes maladroit, s'écrie-t-elle; si je n'avais pas tenu fort, je tombais; allons, venez m'arrêter et m'aider à descendre... Eh bien, monsieur, est-ce que vous allez me laisser là?

Monin n'était pas leste à se relever, et il cherchait sa tourte que la balançoire lui avait emportée, tout en murmurant :

— Je suis à vous dans la minute, madame... C'est que si je revenais sans ma tourte, ma femme me ferait une scène!...

Impatientée, Athalie tourne la tête et aperçoit Monin cherchant à grimper à un arbre pour atteindre sa casquette que la balançoire a envoyée sur une branche fort élevée. La jeune femme part d'un éclat de rire, puis se jette à bas de la balançoire, et s'éloigne en cherchant Auguste et Mme Destival sous chaque bosquet.

Après avoir parcouru inutilement le jardin, elle revient à la place où elle a laissé Monin; il est encore au bas de l'arbre où il a vainement essayé de grimper, regardant d'un air désolé sa tourte, logée sur une branche qu'il ne peut atteindre, et cherchant dans sa tabatière le moyen de la ravoir.

— Par où sont-ils donc passés, monsieur? dit la vive Athalie en s'arrêtant devant Monin; celui-ci roule ses gros yeux autour de lui en disant :

— Qui ça, madame?

— M. Dalville et Mme Destival.

— Je ne vous dirai pas... à moins qu'ils ne soient aussi allés faire l'exercice...

Athalie se dirige vers la maison; M. Destival est encore sur la terrasse avec Bertrand. La jeune femme se rend au salon; il est désert.

— C'est très aimable, dit Athalie; ce monsieur est fort galant! Il paraît qu'ici on ne se gêne nullement... Je voudrais pourtant bien savoir si M. Dalville est avec Mme Destival... Madame avait la migraine; je suis curieuse de savoir comment elle fait passer cette migraine-là...

La petite-maîtresse quitte le salon, parcourt plusieurs pièces, ne rencontrant personne, car Julie et Baptiste sont occupés à la cuisine, et les trois laquais de M. de la Thomassinière sont allés jouer à l'oie dans le village. Athalie monte au premier, où est la chambre à coucher de Mme Destival; mais la porte de cette pièce est fermée, et la clef est ôtée.

— Elle est chez elle, se dit la petite-maîtresse ; et elle frappe légèrement à la porte. On ne répond pas : elle frappe plus fort. Enfin la voix de Mme Destival se fait entendre et demande qui est là.

— C'est moi, ma bonne, répond Athalie. Je viens causer avec vous.

— Ah! pardon... c'est que je dors un moment ; ma migraine est tellement augmentée...

— J'en ai une aussi et je me reposerai un instant chez vous ; cela me fera du bien.

— Est-ce que Julie ne vous a pas montré votre chambre?

— Non, ma petite ; ouvrez-moi donc!

Mme de la Thomassinière ne veut pas s'éloigner : au bout de quelque temps on lui ouvre. Mme Destival paraît dans ce désordre naturel chez quelqu'un qui s'était mis sur son lit. En entrant, Athalie jette un coup d'œil dans la chambre, et ses yeux voudraient bien pénétrer dans un petit cabinet vitré qui est au pied du lit et dont la porte est exactement fermée.

— Dieu! que la tête m'élance! dit Mme Destival en portant la main à son front.

— Cela ne va donc pas mieux? dit Athalie en s'asseyant sur une dormeuse.

— Oh! bien au contraire.

— Recouchez-vous, ma chère ; moi, je vais m'étendre sur cette dormeuse, je ne serai pas fâchée de me reposer aussi. Ce grand soleil me fait mal aux nerfs.

Mme Destival ne paraît plus vouloir se remettre sur son lit ; elle se promène dans la chambre avec impatience, en disant :

— Oh! non, je ne veux plus dormir, l'heure du dîner s'approche.

— Ah! comment faisiez-vous pour reposer ici? votre mari fait un train avec ses « en avant! en joue! »

— Cela ne me gênait pas du tout.

— Et qu'avez-vous fait de M. Dalville?

— Moi? mais, rien.

— Je le croyais avec vous.

— Avec moi?

— Quand vous m'avez abandonnée sur la balançoire, ne l'avez-vous pas emmené, en me laissant à la place cet aimable M. Monin, dont la société est si amusante?

— M. Auguste m'a quittée sur-le-champ ; il sera allé faire un tour dans le village.

— Savez-vous, ma bonne, que je n'ai pas reconnu M. Dalville d'après

Les dames s'approchent de la fenêtre et voient M. Destival qui vient d'appliquer une échelle (P. 54.)

le portrait que vous m'en aviez fait. D'abord, vous disiez qu'il n'était pas bien, qu'il avait l'air commun.

— Ah! je n'ai pas dit commun, je vous jure!

— Qu'il n'avait pas bon ton, que c'était un libertin, un mauvais sujet, un homme dont les visites pouvaient compromettre une femme

— Ah! ma chère, vous exagérez!

— Pardonnez-moi ! oh ! vous avez dit tout cela, vous m'en aviez fait un portrait affreux ! Moi, je le trouve fort bien, au contraire, il a des manières que j'aime beaucoup !

— C'est très heureux pour lui, madame.

— Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc ? vous mettez votre ceinture à l'envers.

— Ah ! c'est vrai ; j'ai des distractions.

— Voulez-vous que je vous noue votre robe, ma bonne ?

— Merci, je m'habille moi-même.

Dans ce moment le bruit de quelque chose qu'on appuie contre la fenêtre fait tressaillir Émilie.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? dit-elle.

— C'est dans ce cabinet, je crois, que quelque chose est tombé.

— Non, madame ; le bruit n'est pas venu de ce cabinet, c'est à la fenêtre.

Les dames s'approchent de la fenêtre, et voient M. Destival qui vient d'appliquer une échelle contre la croisée de la chambre de sa femme.

— Qu'est-ce que vous faites donc, monsieur ? dit Mme Destival avec effroi ; que veut dire cette échelle, ce désordre ?

— Ma chère amie, je sais toutes les évolutions possibles ; il ne me reste plus qu'à monter à l'assaut, c'est le bouquet, à ce que dit Bertrand, et c'est ce qu'il va me montrer. Vous, mesdames, vous êtes dans la forteresse, vous représentez les ennemis ; vous nous repousserez, mais nous entrerons dans la place mâlgré vous.

— Que signifie cette extravagance, monsieur ?

— Je vous dis que c'est le bouquet, madame. Allons, Bertrand, une ! deux ! au pas de charge, n'est-ce pas ?

— Je ne veux point que vous montiez à l'assaut, monsieur ! Bertrand, je vous en prie, ôtez cette échelle. Vous êtes fou, monsieur ! Est-ce qu'on monte à l'assaut pour prendre un loup ?

— On ne sait pas ce qui peut arriver, madame.

— Je sais que vous n'arriverez pas chez moi, monsieur.

En disant cela, Mme Destival ferme sa fenêtre avec violence, et entraîne Mme de la Thomassinière hors de sa chambre, en lui disant :

— Descendons, ma chère, descendons, je vous en prie, car, avec leur exercice, ils mettront ma maison sens dessus dessous.

Les dames se rendent sur la terrasse, où M. Destival tient toujours son échelle, que Bertrand veut en vain lui enlever. L'homme d'affaires est décidé à monter quelque part :

— Eh ! mon Dieu ! monsieur, s'il faut absolument que vous assiégiez

quelque chose, dit Mme Destival, que ce soit un arbre du jardin, et non pas mon appartement.

Bertrand adopte cette idée, et Athalie engage ces messieurs à attaquer l'arbre sur lequel est logée la tourte de M. Monin; on se rend près de la balançoire, et l'on trouve l'ex-pharmacien entourant de ses bras courts et gros l'arbre après lequel il voudrait monter, et ne pouvant réussir à s'élever à plus de trois pouces du sol.

La vue de l'échelle fait pousser un cri de joie à Monin, il se confond en remerciements quand M. Destival y monte au pas de charge, ne doutant pas que cette manœuvre n'ait pour but de lui rendre sa casquette ; mais c'est avec la baïonnette que M. Destival veut prendre ce trophée, et la pointe de son arme passe à travers le fond de la tourte, qui est en mince sparterie. Bertrand crie : Bravo! Monin fait la grimace, les dames rient, et Auguste arrive pour être témoin de ce tableau.

Auguste adresse un sourire charmant à Mme de la Thomassinière, et un salut assez froid à Mme Destival. Je ne sais si vous en devinez la cause; mais ces dames ne s'y méprirent point.

— Vous venez du village, monsieur? dit la petite-maîtresse en montrant ses jolies dents.

— Oui, madame, j'ai fait une promenade instructive, j'ai acquis quelques connaissances nouvelles, et j'espère les mettre à profit.

— Le dîner est sur la table, dit un petit homme maigre et jaune en accourant la serviette sous le bras. C'est Baptiste, le valet de la maison, qui sert à la fois de frotteur, de cuisinier, de laquais, de coureur et de maître d'hôtel, en attendant que M. Destival ait achevé de monter sa maison.

Aussi le pauvre Baptiste est-il sur les dents, et dit-il tous les jours à Julie qu'il ne veut pas rester dans une baraque où on lui fait faire un service de cheval.

— Dites donc qu'on a servi, Baptiste. Ce drôle-là ne se formera jamais! Allons, mesdames, à table. Ouf! je l'ai bien gagné. J'ai terriblement manœuvré aujourd'hui. Tenez, Monin, voici votre casquette. Avez-vous vu comme je vous ai enlevé ça?

— Vous l'avez trouée, dit Monin en regardant d'un air piteux le fond de sa tourte rabattue.

— Ah! ma foi, dans le feu de l'action! La baïonnette en avant. Une, deux; n'est-ce pas, Bertrand? Mais ces dames sont déjà parties. Allons attaquer le dîner maintenant, je compte y faire une terrible brèche. Bertrand, allez rejoindre Julie, elle aura soin de vous.

Bertrand se rend à l'office ; et Monin, après avoir essayé de rapprocher

les pailles pour boucher le trou fait à sa casquette, suit son hôte dans la salle à manger.

Tout le monde est à table, lorsque M. Destival s'écrie :

— Eh bien! et M. de la Thomassinière? il nous manque encore!

— Ah! c'est vrai, je ne pensais plus à mon mari! dit Athalie en souriant à son voisin de droite, et ce voisin est Auguste qui est placé entre les deux dames. Oh! il ne faut pas l'attendre.

— C'est fort contrariant! où diable est-il allé? Est-ce qu'il se serait égaré dans la forêt de Bondy?

— Elle est très dangereuse! dit Monin en attachant sa serviette à sa boutonnière; on dit qu'il y a dans ce moment une bande de voleurs, qui...

— Si je disais à vos trois laquais de faire une battue dans les environs. Qu'en pensez-vous, madame?

— Eh non, monsieur; ne vous occupez pas de mon mari, je vous en prie. Je vous assure qu'il se retrouvera! Je n'en suis nullement inquiète.

— Puisque madame n'est pas inquiète, dit Mme Destival en se pinçant les lèvres, il me semble que nous aurions tort de l'être. D'après cela, nous pouvons dîner.

— Dînons, soit. Une, deux, sur le potage, et par le flanc gauche sur le bœuf.

— Ah! monsieur, est-ce que vous n'allez plus nous parler que par une, deux?

— Ma foi, madame, cette journée m'a donné beaucoup de goût pour l'état militaire. Que c'est beau un homme qui se tient bien droit! le corps effacé. Passez-moi les légumes. Votre Bertrand est d'une terrible force; il connaît à fond son art! Peste! quel luron! Comme ça vous manie un fusil! Il m'a dit qu'il était content de moi. Encore trois ou quatre leçons, et j'espère...

— J'espérais, monsieur, que vous en saviez bien assez.

— Madame, un homme ne saurait trop bien connaître le maniement des armes. Je voudrais maintenant que des voleurs vinssent nous attaquer!

— Est-ce que vous leur feriez faire l'exercice, monsieur?

— Non, madame, mais je me servirais de mes avantages; je tire maintenant quatre coups en moins de cinq minutes.

— Je ne savais pas cela, monsieur!

— Oh! il y a encore des choses plus surprenantes. Enfin, regardez Monin. Il n'a fait que nous écouter un moment, eh bien, voyez comme il se tient mieux que ce matin.

— Il est certain, dit Monin en élevant en l'air un navet, et le portant à sa bouche comme s'il l'eût mis dans un canon de fusil, que l'exercice forme l'homme ; et puis je vais vous dire...

Monin est interrompu par l'arrivée de la Thomassinière, qui est tout essoufflé, car le spéculateur a fait un long somme sous un arbre, et en s'éveillant il a pensé qu'on pouvait dîner sans lui.

— Ah! vous voilà, homme terrible! dit Destival.

— Pardon, je suis en retard, c'est vrai, mais j'ai écrit au moins dix lettres depuis que je vous ai quittés.

— Et pourquoi ne les avoir pas écrites ici?

— Ma foi, j'étais si pressé, je suis entré dans le premier endroit venu.

— Allons, placez-vous là, près de Mme Destival.

— Oh! je vous aurai bientôt rattrapés, et puis je ne mange pas de bœuf, moi, c'est mauvais, le bœuf, ça ne vaut pas le diable.

M. de la Thomassinière s'assied en regardant Auguste avec une certaine surprise, parce que celui-ci ne lui a fait qu'un léger salut de tête, et continue de manger sans paraître s'occuper de lui, ce qui contrarie beaucoup le parvenu, qui voudrait toujours faire sensation.

Mais Dalville a sur-le-champ vu quel homme était M. de la Thomassinière. Les sots ont l'avantage d'être jugés en fort peu de temps, tandis qu'il en faut souvent beaucoup pour apprécier les gens d'esprit.

Le dîner est assez gai, grâce à Auguste et à sa voisine de gauche, qui disent mille folies, et sembleraient assez disposés à en faire. La maîtresse de la maison mange peu, Monin mange beaucoup; M. Destival n'attaque les plats qu'en douze temps, et pique un radis comme si sa fourchette était une baïonnette. Quant à M. de la Thomassinière, s'apercevant que décidément Dalville ne veut pas s'occuper de lui, il tâche de se donner de l'importance en dissertant sur les plats. Il trouve la volaille trop cuite, les petits pois trop gros, la salade trop vinaigrée, et le vin de Beaune trop vert. C'est un convive bien aimable que M. de la Thomassinière ; mais un homme très riche ne doit jamais paraître satisfait de ce qu'on lui sert. Fi donc! cela ferait penser qu'il n'a jamais rien mangé de bon.

Il est nuit lorsqu'on est au dessert, parce qu'on s'est mis tard à table. Le ciel est chargé de nuages; la chaleur augmente, et les éclairs, qui de temps à autre sillonnent les nues, annoncent un prochain orage.

M. Monin se dépêche de manger son fromage, parce que sa femme a peur du tonnerre, et qu'il a l'ordre de rentrer près d'elle toutes les fois qu'il fait de l'orage. La Thomassinière demande s'il y a un paratonnerre sur la maison. M. Destival a fait fermer toutes les fenêtres au premier

coup de tonnerre, et la vue d'un éclair lui fait oublier de présenter armes avec son verre. Quant à la petite-maîtresse, elle déclare avoir très peur de l'orage, et cache sa tête sur l'épaule d'Auguste toutes les fois qu'un éclair brille.

— Diable! diable! le temps se brouille, dit M. Destival. Allons, messieurs, un verre de champagne, cela dissipe, cela étourdit. Baptiste, avez-vous bien fermé partout?

— Oui, monsieur.

— Prenez bien garde qu'il y ait un courant d'air.

— Mais, monsieur, vous nous faites étouffer.

— Madame, quand il tonne on doit fermer, c'est prudent.

— Pourquoi aussi n'avez-vous pas de paratonnerre? dit la Thomassinière; moi j'en ai trois à ma terre, deux à ma maison que j'habite à Paris, et un à mon autre belle maison de la rue de Buffaut.

— Oui, j'en ferai poser un incessamment. Allons, messieurs, vos verres, le bouchon part.

— Ah! mon Dieu! dit Athalie en se serrant contre son voisin, que vous m'avez fait peur avec votre bouchon!

— Il paraît que l'orage vous effraye beaucoup, ma chère amie? dit Mme Destival d'un air moqueur.

— Oh! infiniment!

— Ma femme a les nerfs extrêmement susceptibles.

— Prenez garde, vous versez à côté, Destival.

— C'est ce diable d'éclair qui m'a brouillé la vue. Votre charmante dame en prend-elle?

— Oui, j'aime beaucoup le champagne, faites-le bien mousser, monsieur, je vous en prie.

— Voilà, belle dame. Allons, Dalville, tenez tête à madame.

— C'est ce que monsieur fait, dit Mme Destival avec dépit.

— Et vous, Monin, tendez donc votre verre.

— Ah! je m'en vais vous dire, il faut que je m'en aille, ma femme a peur du tonnerre.

— Eh! vous savez bien que votre femme fait des cornichons! qu'elle est occupée.

— Oh! quand il tonne elle quitte tout pour se fourrer sous une couverture de laine, et si je n'allais pas m'informer de l'état de sa santé. Oh! oh! quel coup! il a suivi de près l'éclair, l'orage n'est pas loin.

— Si on allait faire de la musique, dit M. Destival en se versant un troisième verre de champagne, afin de retrouver sa fermeté, il me semble que ça ne ferait pas mal. Qu'en pensez-vous, Darville?

Auguste était baissé pour ramasser son couteau, qu'il avait, pour la seconde fois, laissé tomber sous la table.

— Monsieur n'est pas adroit aujourd'hui, dit Mme Destival en se levant de table avec impatience; je crois qu'en effet nous ferons bien de monter au salon.

Dans ce moment la nuée crève, la pluie tombe par torrents, et la campagne prend une teinte nouvelle. Tout le monde se lève ; la petite maîtresse s'appuie sur les bras d'Auguste, parce que l'orage lui a ôté toutes ses forces. M. de la Thomassinière, qui veut faire le savant, parce qu'il croit que ceux qui l'entourent n'en savent pas plus que lui, s'approche d'une des croisées, et déclare que l'orage ne sera pas *conséquent*, parce que l'*atmosphère* est *très beau* au couchant.

Auguste ne peut retenir un léger rire, qui lui fait serrer plus fort le bras de la tremblante Athalie. M. Destival, qui a retrouvé un peu de sa gaieté depuis qu'il pleut, ce qui rend l'orage beaucoup moins dangereux, fait faire un demi-tour à gauche à la société, et monte l'escalier au pas accéléré. Monin reste seul dans la salle à manger, pliant sa serviette par habitude, et écoutant tomber la pluie en murmurant :

— Ça tombe joliment, et je n'ai pas de parapluie, et ma casquette qu'ils ont percée justement au fond, comment donc que je vas faire?

Après avoir pris deux ou trois fois du tabac, notre homme se décide à s'adresser à Julie, qui vient de passer dans la salle. Il la suit en lui criant :

— Mademoiselle, je vous demande bien pardon, est-ce que vous ne pourriez pas?

Comme Julie ne répond pas, Monin arrive avec elle jusque dans la cuisine, où Bertrand tient tête à Baptiste et aux trois grands laquais de M. de la Thomassinière, qui ne trouvent pas, comme leur maître, que le vin de Beaune soit trop vert.

— Si vous pouviez me prêter un parapluie? dit Monin.

— Nous n'en avons pas ici, répond Julie d'un ton sec.

— Fi donc! un parapluie! dit Bertrand, que le vin de Beaune a déjà mis en train de causer. Est-ce qu'un homme doit se servir de ça? est-ce que je vous ai appris ce matin à manier un parapluie?

Les convives se mettent à rire, et Julie pousse doucement Monin vers la porte en lui disant :

— Monsieur, je n'aime pas avoir tant de monde dans ma cuisine, ça me gêne. D'ailleurs ce n'est pas ici votre place.

Julie a refermé la porte; et Monin, se voyant hors de la cuisine, se décide à monter au salon en attendant que l'orage soit calmé. Dalville et

Athalie sont devant le piano, et chantent un nocturne. M. Destival joue à l'écarté avec M. de la Thomassinière, et Mme Destival, tout en ayant l'air de regarder jouer, ne perd rien de ce qui se passe devant le piano.

— J'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir, dit Monin en entrant doucement dans le salon.

— Comment, mon voisin, vous n'êtes pas parti! je vous croyais déjà chez vous.

— Non, je vas vous dire, la pluie.

— En ce cas, vous allez jouer. Tenez, pariez pour moi, vous gagnerez

— Est-ce qu'on peut parier?

— Oui, il est encore temps.

— Allons. Eh bien, je mets deux sous.

— Qu'est-ce que c'est que ça, deux sous! dit la Thomassinière d'un air méprisant; est-ce que je joue jamais du cuivre, moi? C'est déjà assez bourgeois de jouer un écu. Otez donc ça, monsieur, c'est plein de vert-de-gris.

— Monsieur, ce sont mes deux sous, je les parie.

— On n'en veut pas, monsieur.

— Comment, est-ce que j'ai déjà gagné?

— Allons, je vais arranger cela, moi, dit Destival en tirant une pièce de dix sous de sa poche. Je mets huit sous de plus pour compléter la pièce de Monin. Je joue alors trois francs quarante, et vous, mon cher, trois francs dix. Ah! c'est que mon voisin est sage, il est pourtant fort riche, fort à son aise, il a du foin dans ses bottes, le gaillard.

— Comment alors peut-il proposer deux sous? dit la Thomassinière, ça ne se conçoit pas. Atout, atout et atout. Vous êtes volé.

— Comment! il convient qu'il nous a volés dit tout bas Monin à son voisin.

— Cela veut dire que nous avons perdu. Allons, la revanche. Eh bien! Mme Destival, vous ne pariez pas?

— Non, monsieur; je préfère écouter chanter.

— Ça n'empêche pas, madame; je ne perds pas une note tout en jouant.

— Ni moi, dit la Thomassinière. Oh! je suis comme Caton, je ferais facilement quatre choses à la fois.

— Ma bonne amie, est-ce que vous n'avez pas ici quelque duo de Rossini? dit Athalie en faisant courir ses doigts sur le piano.

— Mais, je ne sais, je ne crois pas.

— Je crois cependant, madame, avoir eu le plaisir d'en chanter ici quelques-uns avec vous.

Ah! vous voilà donc, monsieur, s'écrie Mme Monin. (P. 63.)

— Ah! vous vous en souvenez, monsieur!

— Voici un duo de la *Gazza*, dit Athalie, qui a bouleversé toute la musique placée sur le piano, essayons-le, monsieur.

— Atout, et passe carreau! s'écrie M. de la Thomassinière d'un air triomphant en prenant l'argent qui est sur la table.

— Qu'est-ce que ça veut dire : passe carreau? dit Monin en se penchant vers l'oreille de Destival.

— Vous le voyez bien : cela veut dire que nous avons perdu.

— C'est que je ne connais pas les termes du jeu, ça fait déjà quatre sous que je perds.

— Mettez donc.

— Permettez auparavant que j'examine le temps. Oh! il pleut encore trop fort. Je suis au jeu.

— Monsieur a la veine!

— Et puis, je joue ce jeu-là d'une certaine façon! dit la Thomassinière en se balançant sur sa chaise.

— Je crois que je joue aussi assez bien, répond Destival en se mordant les lèvres de colère.

— Paix donc, messieurs! on ne s'entend pas? dit la vive Athalie tandis qu'Auguste chante : *E certo il mio periglio.*

Et la Thomassinière bat la mesure à contre-temps avec son pied en murmurant pour faire croire qu'il entend l'italien : — Très joli! fort joli! *Bravi! brava, bravissimo!*

Alors Monin se penche vers Destival et lui disant :

— Est-ce que cela veut encore dire que nous avons perdu?

— Non, non! est-ce que vous n'entendez pas qu'on chante de l'italien C'est un duo de la Pie.

— Ah! c'est de la Pie! répète Monin en roulant les yeux autour de lui et tirant sa tabatière. Comment donc se fait-il, mon voisin, qu'une pie ait fait un duo?

— Mon cher Monin, dit Destival avec humeur, ne me parlez pas à tous moments; vous voyez bien que vous me faites perdre.

— Comment! je vous ai fait perdre sans jouer?

— Oui, oui, cela trouble, mettez encore. Certainement je ne suis pas mauvais joueur; mais quand on cause comme cela...

— C'est que nous avons chez nous une pie qui parle joliment, et je voulais savoir... Ca fait huit sous que je perds.

— Et moi seize francs!

— Eh! qu'est-ce que c'est que tout cela, messieurs! dit la Thomassinière; si vous jouiez comme moi des poignées d'or! à la bonne heure! cela s'appelle une partie. Je suis très fâché d'user mon bonheur à si petit jeu. Bravi! bravissimo! *Certo pio pio piu! Atoussimo.*

La Thomassinière veut mettre de l'italien dans tout ce qu'il dit, et Destival s'efforce de sourire en fouillant à sa poche; mais sa gaieté est forcée et ses sourires sont des grimaces. Les deux chanteurs échangent de tendres regards en faisant ensemble des points d'orgue qu'ils prolongent fort longtemps, et pendant lesquels Mme Destival tousse avec impatience

dans l'espoir de troubler l'harmonie qui s'établit entre les musiciens.

Tout à coup la porte du salon s'ouvre : une grosse femme, d'une cinquantaine d'années, coiffée d'un chapeau de paille, dont les bords dépassent à peine son front et sur lequel se balance une guirlande de roses fanées, entre d'un air furibond, tenant d'une main un parapluie et de l'autre un ridicule capable de contenir un pain de sucre de dix livres. A sa vue, Monin recule, se trouble, renverse sa tabatière, et fait mine de vouloir se cacher sous la table.

— Ah! vous voilà donc, monsieur ! s'écrie Mme Monin, car c'est elle-même qui vient d'entrer dans le salon; je vous trouve à jouer. Je m'en doutais! Mes voisins, je vous souhaite le bonsoir. Pendant qu'il tonne! pendant qu'il fait un orage affreux! monsieur joue au lieu de venir me rassurer, et il sait combien j'ai peur de l'orage! Pardon, ma voisine, si je me permets de gronder chez vous; mais vous conviendrez que la conduite de monsieur est impardonnable!

Pendant ce sermon, le pauvre Monin, ne sachant plus où il en est, a mis une pièce de quarante sous au jeu au lieu d'y mettre deux sous, et fourre ses doigts dans sa tabatière, où il n'y a plus rien, tout en balbutiant d'un air contrit :

— Comment va l'état de ta santé, Bichette?

— Ma santé! vraiment vous vous en inquiétez beaucoup! m'abandonner pendant l'orage! Catherine a été obligée de me tenir compagnie sous la couverture.

— C'est la pluie qui m'a...

— Est-ce qu'un homme doit craindre la pluie!!! fi donc! vous me faites pitié!

Mme Destival n'aime point Mme Monin; mais en ce moment, enchantée de son arrivée, elle la fait asseoir près du piano et lui fait mille amitiés, auxquelles Mme Monin répond par force révérences en tendant son parapluie à son époux. Celui-ci va le prendre, et, oubliant qu'il est au jeu, murmure si bas qu'à peine on peut l'entendre : — Quand tu voudras, Bichette?

Mais Bichette, qui s'est assise et fait déjà des commentaires sur la petite maîtresse, répond d'un ton sec :

— Puisque je suis venue, croyez-vous que je veuille partir tout de suite? cela serait poli! cela serait digne de vous! J'aurai le plaisir de causer un instant avec ma voisine, et j'entendrai la musique. J'aime beaucoup la musique.

— Vous chantez, je crois, madame Monin? dit Mme Destival avec empressement.

— Oh! je chantais, j'avais même une assez belle voix, mais maintenant, j'ai presque tout oublié, excepté le duo d'Armide, *Aimons-nous! aimons-nous! tout nous y convie!* Ah! cela est si beau! cela ne vieillira jamais.

— J'ai la partition d'Armide ; il faut nous chanter cela avec monsieur.

— Ah! ma voisine!

— Entendez-vous le cadeau que l'on vous fait? dit tout bas Athalie à Auguste.

— Bien obligé, répond Dalville; en vérité, je ne sais ce que j'ai fait à Mme Destival pour qu'elle me joue un tour pareil!

— Rassurez-vous; si on vous force à chanter le duo, c'est moi qui vous accompagnerai, et avant la dixième mesure je vous promets d'avoir cassé trois ou quatre cordes.

— Ah! que vous êtes aimable! et que je vous aurai d'obligation!

Monin qui voit sa femme un peu radoucie, se permet de lui dire.

— Tu chantes aussi bien joliment cet air où il y a des moutons : *Margot filait bien tranquillement, ne pensant, ne rêvant qu'à son p'tit, p'tit, p'tit...*

— Taisez-vous, monsieur, allez à votre jeu, puisque vous aimez tant à jouer. Est-ce un piquet que l'on fait là?

— Non, Bichette, c'est l'écarté.

— Comment, l'écarté! Et depuis quand savez-vous l'écarté, monsieur?

— Je ne le sais pas, mais je vas te dire, c'est que je parie.

— Ah! vous pariez; j'espère au moins que vous êtes modeste, que vous ne jouez pas gros jeu?

— Oh! non, Bichette! sois tranquille!

— Monsieur Monin, vous avez perdu vos quarante sous! s'écrie dans ce moment Destival en poussant un profond soupir.

— Quarante sous! dit Mme Monin en faisant un saut sur sa chaise, ce qui fait trembler tous les meubles de l'appartement : quoi! c'est M. Monin qui joue quarante sous! mais c'est affreux! Ah! ma voisine, qu'est-ce que vous lui avez donc fait boire à dîner! Que signifient de telles extravagances, monsieur Monin? Est-ce que vous avez perdu la tête?

— Non, Bichette, c'est une erreur, je t'assure que je ne jouais que deux sous.

— Vous avez mis quarante sous au jeu, monsieur, dit la Thomassinière, et ils sont perdus.

— C'est que j'avais beaucoup gagné, dit tout bas Monin à sa femme; c'était mon bénéfice.

— Il faut avouer que je suis en malheur, dit Destival; voilà sept fois que je fais perdre ce pauvre Monin!

— Sept fois, monsieur! vous avez joué sept coups de suite! s'écrie Mme Monin en regardant son mari comme un chat qui va se jeter sur une souris.

— Eh! non Bichette; tu sais bien que j'en suis incapable!

— Voilà le duo d'Armide, dit Mme Destival; allons, monsieur Dalville, veuillez le chanter avec madame.

— Je ne le sais pas, dit Auguste.

— Ah! vous êtes assez bon musicien pour chanter à première vue.

— Je vous soufflerai vos passages, monsieur! dit Mme Monin en ôtant son chapeau dans la crainte qu'il n'étouffe sa voix.

Mme Monin a commencé. Sa voix fait presque grincer des dents. Monin applaudit à chaque mesure. Tout à coup une corde casse. La vive Athalie fait courir ses doigts sur les touches, et semble animée par le feu de l'exécution! mais bientôt une seconde, une troisième corde sont cassées, il n'y a plus moyen de continuer, et Athalie se lève en disant :

— C'est dommage, cela allait si bien!

— Voilà le désagrément de vos pianos, dit madame Monin en remettant avec humeur son chapeau de bergère; parlez-moi de la petite flûte de M. Monin, au moins il n'y a pas de danger que cela casse jamais!

— Veux-tu que j'aille la chercher, Bichette?

— Vraiment, voilà une belle heure pour faire une telle proposition! il faut aller nous coucher, monsieur; cela vaudra beaucoup mieux que votre petite flûte.

Destival quitte le jeu, rouge comme un coq, en s'écriant :

— Il n'y a pas moyen d'y tenir! Voilà douze fois que l'on passe! Je perds quarante francs au moins!

— Ah! peut-on jouer tant d'argent! dit madame Monin; si jamais vous perdiez quarante francs, monsieur Monin, je me séparerais sur-le-champ d'avec vous.

— Voilà une belle bagatelle! dit la Thomassinière en se levant, je jouerai demain cela d'un coup chez un notaire de mes amis. C'est là qu'on joue l'écarté! La table est couverte d'or, de billets de banque! à la bonne heure, c'est comme cela que c'est amusant! mais sans cela l'écarté est un jeu très ennuyeux! Eh bien! à propos, allons-nous nous coucher?

— Allez, monsieur! qui vous en empêche! dit la vive Athalie, nous n'avons pas besoin de vous!

— Ma foi, c'est que j'ai bien envie de dormir.

— Baptiste va vous conduire à votre chambre, qui est ici dessus.

— Et la mienne, ma chère, où est-elle, s'il vous plaît? dit la petite-maîtresse, pendant que son mari monte se coucher sans dire bonsoir à personne, parce que c'est mauvais genre.

— La vôtre, ma bonne! répond Mme Destival, mais c'est celle de votre mari, nous n'en avons qu'une à vous offrir.

— Comment! est-ce que par hasard vous allez aussi me faire coucher avec lui?

— Mais sans doute.

— Ah! c'est ridicule!... mais cela ne m'arrive jamais!... je ne couche pas avec M. de la Thomassinière!... Vous savez bien que j'ai mon appartement.

— Pour une fois, belle dame, dit Destival en prenant un air malin, le cher époux ne s'en plaindra pas.

— Ah! Dieu, que c'est amusant! dit Athalie en faisant la moue. Pendant ce temps, Mme Monin, qui a enfin fini de retrousser sa robe et de mettre son châle, fait des mines à Mme Destival en disant :

— Quant à moi, je couche avec mon mari, et je voudrais bien voir qu'il s'avisât jamais de parler d'un appartement séparé! ah! ah!

— Tu sais bien, Bichette, que je n'ai pas envie de...

— C'est bon, monsieur Monin, je sais ce que je sais. Bonsoir, ma voisine; mon voisin, je vous salue. Eh bien, monsieur, pourquoi donc ne mettez-vous pas votre casquette? Qu'est-ce que c'est donc que ce genre-là?

Monin avait peur que sa femme ne s'aperçût du trou fait à sa tourte; il se décide enfin à mettre sa casquette sur l'oreille gauche, afin que le fond soit moins visible aux regards de sa moitié. Et Mme Monin emmène son époux en lui promettant qu'elle ne le laissera plus dîner en ville sans elle, parce qu'il ne se ménage pas à table et que cela lui fait faire mille extravagances.

Les voisins partis, M. Destival avoue que l'exercice l'a beaucoup fatigué, et ne tarde pas à s'éclipser.

La musique a établi plus d'intimité entre Dalville et la brillante Athalie : pour quiconque sait goûter les charmes de l'harmonie, rien ne rapproche plus vite deux cœurs qu'un chant tendre ou gracieux, qu'un passage bien passionné, que souvent on s'adresse l'un à l'autre; la musique est en amour un auxiliaire bien puissant! Elle émeut, elle attendrit, elle parle à l'âme. Grâce au ciel, presque toutes nos dames savent maintenant toucher du piano.

Mais Athalie se lève, et Mme Destival la reconduit jusqu'à son appartement

Avant d'y entrer, la petite-maîtresse dit en riant à son amie :

— Ma chère, il faut que je vous fasse une confidence : je crois que j'ai fait la conquête de M. Dalville.

— Vous croyez?

— Ah ! j'en suis presque sûre; il m'a dit de ces demi-mots... vous savez ! puis il m'a tendrement serré la main.

— Je vous en fais mon compliment!

— Oh ! vous entendez bien que je veux m'en amuser, voilà tout !

— Au reste, je vous le dis franchement, sa conquête doit avoir peu de prix, car c'est un homme qui devient amoureux de toutes les femmes qu'il voit. Adieu, ma belle, bonne nuit !

— A demain, ma bonne ! Je me lèverai de bonne heure pour me promener dans la campagne.

— Je vous accompagnerai, ma chère.

Ces dames se quittent. Mme Destival redescend au salon. Dalville n'y est plus, il est aussi rentré chez lui; madame en fait autant, et appelle Julie pour qu'elle vienne la déshabiller.

VI

LA SOCIÉTÉ RETOURNE A PARIS

La nuit est passée : son ombre protectrice a-t-elle calmé l'humeur de Mme Destival et réparé les fatigues de son époux? Dalville s'est-il promis d'être sage, et Bertrand d'être sobre? La vive Athalie est-elle consolée d'avoir partagé la couche de son mari, et M. de la Thomassinière a-t-il bien dormi auprès de sa femme? Ce sont de ces mystères dans lesquels je ne suis pas initié.

Tout ce que je sais c'est que Mme Destival s'est levée en songeant encore à l'aimable confidence que son amie lui a faite la veille avant de se coucher, et qu'elle se dit en s'habillant : — La coquette a bien fait tout ce qu'elle a pu pour s'assurer la conquête d'Auguste. J'ai vu, pendant qu'ils chantaient, ses minauderies, ses sourires. Elle espère sans doute recevoir ce matin une déclaration dans toutes les formes; mais j'en suis bien fâchée, madame, je serai là, je ne vous perdrai pas de vue, et je ne souffrirai pas qu'il se noue chez moi de telles intrigues. Ah ! les femmes sont maintenant d'une coquetterie ! Mettons cette rose dans mes cheveux, cela me va mieux que ce ruban... Mon Dieu ! comme mes papillotes

tiennent mal aujourd'hui... Ensuite on se plaindra de ce que les hommes pensent défavorablement de notre sexe; mais ne les y autorise-t-on pas en se conduisant ainsi?... A la première rencontre, laisser voir à un homme qu'il nous plaît, c'est affreux! et une femme de vingt ans, mariée depuis deux ans au plus. Ah! monsieur Auguste, vous ne méritez pas qu'on ait quelque amitié pour vous.

M. Destival, en quittant le mouchoir des Indes qui la nuit couvre sa tête, va se placer devant sa glace, et se présente les armes avec un vase nocturne qu'il a oublié de replacer dans sa table de nuit. Ne songeant pas qu'il est en chemise, Destival, qui a rêvé qu'il détruirait toutes les bêtes de l'arrondissement, fait le tour de sa chambre au pas redoublé, et avec sa pincette couche en joue son traversin; mais dans cette noble position le souvenir des quarante francs qu'il a perdus la veille à l'écarté se présente à son esprit, et comme ce n'est pas en faisant l'exercice qu'il arrange ses affaires, notre homme revient à des sentiments plus pacifiques, et s'habille en ne songeant plus qu'aux moyens de devenir aussi riche que la Thomassinière, afin de pouvoir perdre au jeu quelques écus sans cesser d'être de bonne humeur.

Dalville a rêvé un peu à la petite-maîtresse, un peu à la jeune laitière, un peu à Mme Destival, puis encore à quelques autres, comme quelqu'un qui n'a pas dans le cœur un sentiment exclusif et qui se laisse aller à toutes les sensations, à toutes les illusions, à tous les caprices de son imagination. Il se lève sans avoir un plan de conduite bien décidé, sans se promettre d'être ni plus sage, ni plus entreprenant, sans avoir l'intention de former une nouvelle intrigue : c'est le hasard qui en décidera, ce sont les circonstances qui le feront agir, c'est à son cœur ou plutôt au plaisir qu'il obéira. Pour un étourdi, cette manière de vivre n'était pas dénuée de sagesse : s'abandonner aux événements, ne rien calculer d'avance, mais saisir au passage toutes les occasions d'être heureux, si c'est là de l'étourderie, cela ressemble aussi beaucoup à de la philosophie, ce qui n'a rien d'étonnant, puisque les extrêmes se touchent.

Bertrand s'était levé avant l'aurore, toujours prêt à exécuter les ordres de son maître, lors même qu'il blâmait sa conduite; l'ancien caporal était fort content du repas de la veille, parce que le vin de Beaune n'avait pas été ménagé, et que les grands laquais, Baptiste et Toni, avaient, tout en trinquant avec lui, écouté avec respect le récit de ses campagnes; et il se promenait sur la terrasse, disposé à donner à M. Destival une leçon d'exercice, et s'accommodant parfaitement de la vie que l'on menait à sa campagne.

La petite-maîtresse, dont la tête est aussi légère que le cœur, s'était

Est-ce que monsieur m'a appelé? (P. 72.)

levée de fort grand matin et avant que son mari se fût réveillé; elle avait mal dormi; mille pensées lui couraient dans l'esprit; mais chez elle, la principale était toujours le désir de plaire, de briller, c'était là le point autour duquel les autres sentiments n'opéraient que des mouvements de gravitation, sans pouvoir déranger le cours de l'astre duquel ils étaient subordonnés.

Quant à M. de la Thomassinière, il n'avait fait qu'un somme, et dans ses songes s'était vu seigneur d'un département, décoré de trois croix, d'un grand cordon et d'un crachat, et encore plus riche, encore plus suffisant, encore plus insolent que jamais. Puis, tout à coup, il s'était retrouvé dans le cabaret de *l'Ane savant* servant du vin à des paysans qui le traitaient fort cavalièrement. Ce diable de sommeil ne respecte rien; il vous déplace les hommes les plus puissants et opère de singulières révolutions; il fait d'un roi un berger, et élève parfois le laboureur sur le trône; il mêle le grand seigneur avec les plus simples roturiers; il fait d'un ministre un pauvre diable, sans pain, sans travail, sans ressource et mourant de faim dans un grenier; il transforme le banquier en petit commis travaillant quatorze heures par jour pour gagner un écu; le poète qui vend sa plume en bateleur chargé de venir faire des tours devant une assemblée qui le paye en le méprisant. Il montre à la femme entretenue l'hôpital, à la fille publique la Salpêtrière, aux jeunes gens qui fréquentent les roulettes, les galères ou les filets de Saint-Cloud. Il rappelle au parvenu sa naissance, à l'homme sans honneur les affronts qu'il a essuyés; et tous ces gens-là font comme M. de la Thomassinière : ils se réveillent en criant qu'ils ont le cauchemar, et ils attribuent ces maudits rêves à une mauvaise digestion. Ils seraient bien fâchés d'y chercher un souvenir du passé et une leçon pour l'avenir.

La nuit n'a point laissé de trace de l'orage de la veille. Le ciel est pur, la campagne semble plus belle, les arbres brillent d'un vert que la poussière ne gâte plus, les fleurs sont plus fraîches, les ruisseaux plus bruyants; tout invite à jouir des beautés de la nature, et c'est sans doute pour cela qu'Auguste est déjà dans le jardin, arrêté sur le seuil de la porte qui donne sur la cour, indécis pour savoir s'il ira se promener dans les champs où s'il restera dans la maison. Pendant ce temps, Athalie est au fond du jardin, assise sous un bosquet; elle s'occupe à assembler quelques fleurs, en regardant à droite et à gauche si on ne viendra pas lui tenir compagnie; et Mme Destival se promène dans une allée voisine, prête à se joindre aux personnes qu'elle présume rencontrer au jardin.

Tout à coup Auguste entend une voix qui ne lui est pas inconnue crier :

— Holà ! Jean le Blanc, holà donc ! est-ce que tu ne sais plus que nous nous arrêtons ici? Et dans le même moment, une laitière entre avec ses boîtes de fer-blanc dans la cour de la maison de M. Destival. Auguste pousse une exclamation de joie en reconnaissant Denise, et s'élance dans la cour au-devant de la jolie laitière.

— C'est vous, charmante Denise.

— Oui, monsieur, c'est moi. Ne vous ai-je pas dit hier que je venais tous les matins porter du lait ici? Ah! je suis bien contente de vous retrouver, monsieur!

— Vraiment, Denise, Est-ce que vous désiriez me voir?

— Oui, monsieur, oh! je le désirais ben. Ah! c'est joli ce que vous avez fait! c'est si généreux, et quoique vous soyez un peu trop cajoleur avec les filles, c'est égal, je vous le passe à cause de ça.

— Eh! mon Dieu! qu'ai-je donc fait, Denise, qui m'attire tous ces compliments ?

— Et Coco, et sa marmite, et sa vieille mère, est-ce que vous ne vous en souvenez plus?

— Comment savez-vous tout cela, Denise?

— Ah! pardi! dans les campagnes, est-ce que tout ne se sait pas. La vieille grand'mère est venue au village acheter quelques choses. Coco l'accompagnait; il contait à tout le monde qu'un beau monsieur lui avait donné beaucoup d'argent pour acheter une autre marmite. La grand'mère faisait votre portrait. Ah! je vous ai tout de suite reconnu. C'est dommage que le père Calleux soit un ivrogne, il a passé toute la nuit au cabaret à boire l'écu que vous lui avez donné, et il ne tardera pas à manger aussi ce que vous avez remis pour Coco. Mais, dame, ce n'est pas votre faute, et vous avez été bien bon pour eux.

— Je n'ai rien fait là que de très naturel, Denise, et j'en suis bien récompensé en ce moment.

Denise s'était animée en contant à Auguste ce qu'elle savait; les regards du jeune homme la firent encore rougir davantage. Elle baissa les yeux en souriant, et resta quelques instants les bras ballants devant celui qui la considérait; et sa gaucherie, son embarras, son gros jupon de laine, rendaient plus piquants les charmes de sa jolie figure.

Enfin la petite laitière reprend ses boîtes, qu'elle avait posées à terre, et dit :

— Il faut que j'aille porter ce lait à mamz'elle Julie; ordinairement elle est levée à cette heure.

— Encore un moment, Denise, je vous en prie.

— Est-ce que vous avez quelque chose à me dire, monsieur?

— Oh! oui, d'abord que vous me semblez encore plus jolie ce matin qu'hier.

— Oh! si c'est pour ça, je puis m'en aller.

— Un instant donc, Denise, je sens que plus je vous vois, plus je vous aime!

— Eh ben, il ne faut plus me voir, monsieur.

— Cela vous fâche donc que je vous aime ?

— Oh ! non, car je crois ben que ce n'est pas dangereux !

— Ah ! si vous vouliez m'entendre.

— Adieu, monsieur.

Et Denise fait un mouvement pour s'éloigner ; mais Auguste lui prend la main, et l'arrête en la regardant tendrement, trop tendrement pour un volage qui regarde ainsi toutes les jolies femmes. Les yeux d'un séducteur ne devraient exprimer que l'inconstance ; malheureusement les yeux se prêtent à tout ! Peut-être aussi Dalville éprouvait-il alors un sentiment véritable, que sait-on ? Et qui peut bien lire dans le cœur humain ?

Dans ce moment, Bertrand entre dans la cour ; il s'approche de son maître, qui ne le voit pas venir, et lui dit :

— Est-ce que monsieur m'a appelé ?

— Eh non ! je ne t'appelle pas, répond Auguste avec humeur en quittant la main de Denise ; tu viens toujours mal à propos ; est-ce qu'on dérange les gens quand ils causent ?

— Pardon, mon lieutenant, je ne vous entendais rien dire ; je ne savais pas qu'on causait sans parler.

— Laisse-nous, Bertrand.

Bertrand fait un demi-tour à gauche pour regagner le jardin ; mais en passant devant Denise, qui, tout en disant qu'elle voulait s'en aller, ne s'en allait point, et semblait très occupée après ses petits fromages, le caporal dit à demi-voix à la jeune fille :

— Prenez garde à vous !

Auguste se rapproche de Denise, qui a fait un mouvement de surprise·

— Qu'avez-vous donc ? lui dit-il.

— Rien, monsieur, mais il faut que je m'en aille.

— Denise, voulez-vous me rendre un service ?

— Oh ! oui, monsieur, avec plaisir, si ça dépend de moi.

— J'aime cet enfant que j'ai rencontré hier sur la route. Sa jolie figure, sa petite mine franche, tout me parle en sa faveur.

— C'est Coco Calleux que vous voulez dire ?

— Oui.

— Ah ! je l'aime bien aussi, mais ce pauvre petit, depuis qu'il a perdu sa mère, il n'est pas heureux ! sa grand'mère est dure et méchante, son père est un ivrogne ; on veut que cet enfant, qui n'a que six ans, travaille déjà ! Est-ce que c'est possible ? Eh bien, souvent il n'a que du pain pour toute nourriture ! heureux encore quand il n'est pas battu pour son souper ! Aussi, dans le village, nous n'aimons pas cet ivrogne de Calleux,

et si la chaumière de Coco n'était pas un peu éloignée du village, ah ! je vous répond qu'il serait plus souvent chez nous que chez lui.

— Eh bien, Denise, soyez assez bonne pour veiller sur cet enfant, pour lui acheter ce dont il aura besoin, enfin, remplacez-moi près de lui, le voulez-vous ?

— Oh ! avec plaisir, monsieur.

— Tenez, prenez cette bourse, et disposez de ce qu'elle renferme en faveur de mon petit protégé ; quand elle sera vide, je vous en donnerai une autre ; j'approuverai toujours l'emploi que vous en aurez fait.

— Ah ! monsieur ! vous avez un bon cœur ! Que je suis contente. Mais tant d'argent, il y en aura pour longtemps.

— Vous voulez bien me faire ce plaisir, n'est-ce pas ?

— Si je le veux ! Tiens ! pardi ! je crois ben ! Est-ce que ça n'est pas agréable d'être chargée de faire du bien ? Qui pourrait refuser une telle commission ? Tenez, monsieur, il faut que je vous embrasse, le voulez-vous ?

— Si je le veux, Denise !

Déjà Auguste entoure de ses bras la jeune fille et prend plus d'un baiser sur des joues qu'on lui tend avec plaisir, lorsqu'un cri et un éclat de rire se font entendre en même temps. Dalville se retourne : c'est Mme Destival et Mme de la Thomassinière qui sont derrière lui.

— Oh ! pour le coup ! c'est trop fort ! dit madame Destival en s'avançant d'un air courroucé vers Denise, tandis qu'Athalie continue de rire, mais d'une manière un peu forcée, en disant : C'est délicieux ! Quoi ! jusqu'aux laitières ? Ah ! Je m'en souviendrai ! le tableau était vraiment champêtre.

Denise n'est point troublée, car elle ne pense pas qu'on puisse la trouver coupable, et elle regarde les deux dames avec surprise, en cherchant à deviner d'où peuvent naître la gaieté de l'une et la colère qui brille dans les yeux de l'autre, et elle tient toujours à la main la bourse que le jeune homme lui a remise.

— Que faites-vous ici ? dit madame Destival en jetant sur la petite laitière des regards méprisants.

— Madame, vous le voyez, j'apportais des fromages et du lait comme à l'ordinaire.

— Je ne vous ai point demandé de fromages ; d'ailleurs les vôtres sont aigres, je n'en veux plus. Quant à votre lait, vous mettez moitié eau dedans, j'en ferai prendre à une autre qu'à vous.

— De l'eau dans mon lait ! s'écrie Denise, à qui les larmes viennent aux yeux en entendant traiter ainsi sa marchandise. Ah ! madame, par

exemple, vous êtes bien la première qui disiez cela ! et je vous jure.

— C'est bon, mademoiselle, en voilà assez ; je ne veux plus que vous mettiez le pied chez moi. Je vous croyais honnête et sage ; je n'aime pas les petites dévergondées.

— Dévergondée. Eh mon Dieu ! qu'ai-je donc fait à madame ?

— Nous l'avons vu, mademoiselle. Et cette bourse que vous tenez prouve assez.

— Cette bourse, madame, dit Auguste en s'approchant de Denise, est destinée à un acte de bienfaisance, à soulager un malheureux. Mais, je le vois, c'est toujours le mal que l'on suppose ! Pauvre Denise ! c'est moi qui suis cause que l'on vous fait de la peine ! Et lorsque, par hasard, je veux faire une bonne action, on pense que je cherche à vous séduire. Ah ! mesdames ! est-ce donc avec de l'argent que l'on se fait aimer d'une laitière ? Songez donc que nous ne sommes pas à Paris.

— Pendant qu'Auguste parle, Denise s'est calmée, elle essuie ses yeux avec le coin de son tablier, et reprend assez d'assurance pour répondre à Mme Destival :

— Je ne dois pas pleurer de ce que vous me dites, madame, je n'ai rien à me reprocher. Adieu ! monsieur, j'emporte votre argent, et je tâcherai de bien remplir vos intentions.

En achevant ces mots, Denise salue la compagnie, et le cœur encore bien gros, retourne près de Jean le Blanc et s'éloigne de la maison de l'homme d'affaires.

Mme Destival, qui se sent embarrassée, regagne le jardin ; Athalie se rapproche d'Auguste, et lui dit en riant :

— Vous conviendrez, monsieur, que vous l'avez embrassée au moins six fois de suite ?

— Je n'ai pas compté, madame.

— Il paraît que cela vous plaisait.

— Beaucoup, madame.

— Monsieur est franc, au moins.

— C'est peut-être ma seule qualité.

— Et pourquoi l'embrassiez-vous ?

— Est-ce qu'elle n'est pas fort jolie, madame ?

— Jolie ! c'est possible, de ces grosses beautés de campagne.

— Non pas ! elle a au contraire les traits extrêmement fins ?

— Mais c'est une laitière !

— Quelle différence faites-vous entre une jolie fille des champs et une jolie fille de la ville ?

— Mais une énorme, monsieur : et l'éducation, et les manières, et

le bon ton; est-ce que vous comptez cela pour rien? Sortiriez-vous dans Paris, à la campagne même, avec une laitière sous votre bras?

— Non, madame, j'avoue que je ne serais pas encore assez philosophe pour cela; mais mettez à Denise...

— Qu'est-ce que c'est que Denise?

— C'est cette petite laitière, madame.

— Ah! monsieur sait son nom.

— Oui, madame.

— Eh bien, monsieur que vous voulez mettre à Mlle Denise?

— Un joli chapeau, une robe bien faite, un beau châle.

— Ah! elle aurait une tournure singulière à porter tout cela!

— Eh! mon Dieu, madame, tout n'est qu'habitude. Vous-même, malgré toutes vos grâces, vous seriez peut-être empruntée sous le bavolet d'une laitière. Ce qui s'acquiert, madame, est d'un faible mérite; mais ce qui ne se donne pas, c'est la beauté, la grâce, l'esprit, la douceur de la voix, du regard, du sourire, ce charme enfin qui nous captive, et que vous possédez si bien, madame.

— Ah! vous avez bien fait de finir comme cela, sans quoi j'allais me fâcher. Mme Destival a raison, vous êtes un mauvais sujet! un homme dangereux. A propos, j'espère avoir le plaisir de vous recevoir à Paris, monsieur; je donne souvent des bals, et tous les jeudis, en hiver, j'ai soirée.

— Madame est trop bonne; mais monsieur votre époux ne m'a rien dit.

— Eh! mon Dieu, est-ce qu'il a le temps d'inviter quelqu'un? il est tellement distrait, tellement préoccupé de ses spéculations, c'est moi seule qui me charge des invitations. Vous viendrez?

— N'est-ce pas un besoin de vous revoir? si l'on cédait à son penchant, on ne vous quitterait plus.

— Ah! Dieu! je crois que nous tombons dans le sentiment. Est-ce que vous allez me faire une déclaration.

— Est-ce qu'il est possible de vous voir sans vous aimer?

— Prenez garde! vous devenez sérieux, et je n'aime que les gens gais. Cet air mélancolique ne vous va pas!

— Vous n'avez donc pas pitié du mal que vous faites?

— Ah! pas du tout! les soupirs ne m'attendrissent nullement; il faut pour me plaire, que l'on me fasse toujours rire.

Tout en causant, Auguste et la petite-maîtresse s'étaient enfoncés dans le jardin. Auguste avait pris le bras de la jeune dame et le lui serrait tendrement. Athalie riait toujours; mais elle ne repoussait pas les doux

serrements de main de Dalville, lorsqu'au détour d'une allée Bertrand parut devant eux.

— On vous attend, ainsi que madame, pour déjeuner, mon lieutenant, dit le caporal en portant le revers de sa main à son front.

Auguste fait un mouvement d'impatience ; mais déjà la vive Athalie lui a quitté le bras, et s'éloigne en folâtrant.

— Parbleu, Bertrand, tu es bien maladroit ! dit Auguste en regardant le caporal, qui est resté devant lui.

— Qu'est-ce que j'ai donc fait, mon lieutenant ?

— Il semble que tu prennes à tâche de venir me déranger quand j'ai un entretien intéressant avec une jolie femme.

— Pardon, mon lieutenant, mais je ne peux pas deviner ce que vous dites.

— Un homme adroit devine cela au premier coup d'œil ! Une fois pour toutes, quand je serai en tête à tête avec une femme, je te défends de venir m'interrompre.

— C'est fini, mon lieutenant ; la maison brûlerait, que je ne vous dérangerais pas.

Tout le monde est réuni dans la salle à manger ; comme la Thomassinière s'est réveillé avec un fort grand appétit, il n'a imaginé aucune affaire qui pût contrarier son estomac, et il fait à Dalville un salut très aimable, ce qui signifie que sa femme lui a annoncé qu'elle voulait le recevoir. Mme Destival semble aussi chercher à se réconcilier avec Auguste, qui la boude depuis la scène de la cour.

— Il faut que je sois avant midi à Paris, dit la Thomassinière en remuant une foule de papiers qu'il sort de son portefeuille, j'ai dix rendez-vous pour aujourd'hui. Je suis sûr qu'il est déjà venu vingt personnes me demander à mon hôtel. Encore un peu de café, s'il vous plaît ? Ça n'est pas du moka.

— Pardonnez-moi, dit Destival en lui en versant.

— Oh ! je vous assure que non, je m'y connais. J'en ai fait dernièrement une provision *conséquente ;* c'est bien autre chose que cela !

— J'ai aussi besoin d'être à Paris ce matin, dit Destival en se rengorgeant dans sa cravate, j'ai beaucoup d'affaires en train, j'en ai de très majeures ! Monin veut acheter une maison, j'ai son affaire.

— Qui ? ce petit monsieur qui pariait deux sous à l'écarté ?

— Lui-même.

— Comment, il achète une maison ! Je ne m'en serais pas douté, il avait un habit très râpé, avec des reprises aux coudes

— Oh ! à la campagne !

Denise court lestement dans les sentiers. (P. 84.)

— C'est égal, vous conviendrez qu'un homme qui a un habit râpé, ça n'annonce pas grand'chose, ça ne donne pas bonne idée de son esprit. Oh! c'est que moi j'ai un coup d'œil... et puis l'habitude de ne voir que des gens riches et bien mis. Ah! laquais, dites à mes gens d'atteler, de mettre les chevaux à ma calèche.

— Moi, j'attends ce matin ma marchande de modes, dit Athalie, elle

doit m'apporter un bonnet délicieux. Il faudra brûler le pavé, monsieur, car je suis bien curieuse d'essayer ce bonnet-là.

— Vous savez bien, madame, que mes coursiers ne vont pas comme des chevaux de fiacre. Je les nourris assez bien, et ils me coûtent assez cher pour que je les fasse galoper.

— Baptiste! crie M. Destival à son domestique, qui va sortir, tu attelleras aussi, entends-tu?

— C'est ça, se dit tout bas Baptiste, à peine sorti de la cuisine, il faut que j'aille à l'écurie!

— Parbleu, Baptiste, pendant que vous êtes en train, dites aussi à mon petit Tony de mettre le cheval à mon cabriolet, dit Dalville en souriant de l'air avantageux de la Thomassinière, qui dit en se frottant les mains :

— Ma foi, c'est agréable d'avoir chacun sa voiture, c'est gentil; au moins on est certain de n'être qu'avec des gens comme il faut. A la vérité, vous n'avez que des cabriolets, mais tout le monde ne peut pas avoir comme moi, calèche, coupé et landau.

— Comment, monsieur Dalville, vous partez aussi? dit Mme Destival en fixant sur le jeune homme des yeux très expressifs, c'est fort aimable, tout le monde m'abandonne.

— Il est vrai, mon ami, dit Destival, que ma femme comptait sur vous pour lui tenir compagnie et...

— Je n'ai jamais dit que je comptais sur monsieur, assurément je m'en serais bien gardée! dit Émilie en interrompant son mari : mais puisque tout le monde retourne à Paris, je ne vois pas pourquoi je resterais ici. D'ailleurs, ne devez-vous point donner un dîner cette semaine, monsieur?

— Oui, madame, un grand dîner. J'aurai des personnes puissantes, des gens en place, des artistes distingués. Je compte sur M. et Mme de la Thomassinière, ainsi que sur l'ami Dalville.

Dalville se contente de s'incliner, tandis que la Thomassinière répond :

— Nous verrons ça. Je ne puis pas promettre d'avance, parce qu'il pourrait me venir d'autres dîners chez des gens de la haute volée, et vous sentez bien...

— Ainsi, nous partons pour Paris, dit Mme Destival, mon mari se chargera de Baptiste et de Julie. M. Dalville aura-t-il la complaisance de me donner une place dans son cabriolet?

— Pourquoi ne viendriez-vous pas dans notre calèche? dit vivement la petite-maîtresse.

— Oh! je craindrais de vous faire attendre. J'ai encore plusieurs

dispositions à faire, et vous êtes pressée de voir votre marchande de modes. M. Dalville voudra bien, je l'espère, m'accorder une demi-heure de plus.

Auguste sent bien qu'il serait impoli de refuser: et d'ailleurs, quoique cet arrangement contrarie ses projets, quoique la séduisante Athalie lui fasse une petit moue fort piquante, et que Mme Destival ait dit beaucoup de mal de lui, Émilie n'en est pas moins une fort jolie femme, et on pardonne à une jolie femme bien des choses, lors même qu'on n'en est plus amoureux.

On quitte la table. Les voitures sont prêtes. Mme de la Thomassinière monte dans sa calèche en laissant tomber un regard malin sur Auguste et Mme Destival. Le spéculateur appelle ses deux laquais, et se fait aider à monter, puis se jette dans le fond de la voiture en criant :

— A mon hôtel de la Chaussée-d'Antin, et qu'on brûle le pavé. Qu'on aille *furieusement* vite, entendez-vous, Lafleur? Quoique ça, n'allez pas nous verser dans quelque chose ?

La calèche part comme un trait. Mme Destival a tellement pressé ses domestiques, que bientôt Julie et Baptiste sont prêts à partir avec leur maître ; pour madame, elle a encore divers arrangements à terminer, pour lesquels elle n'a plus besoin de Julie. M. Destival serre fortement la main de son ami, lui recommande de ne point faire aller sa femme trop vite, parce que ça lui fait mal aux nerfs, puis prend place dans son cabriolet à côté de Julie, en ordonnant à Baptiste de monter derrière, ce que celui-ci fait en murmurant de ce qu'on le met à toutes sauces.

Bertrand et le petit Tony sont auprès du cabriolet de Dalville, n'attendant plus que son arrivée et celle de Mme Destival pour se mettre en route. Mais les petits arrangements que la maîtresse de la maison avait à terminer durèrent près de deux heures. Bertrand s'impatiente près du cabriolet. mais son maître lui a ordonné de l'attendre là ; il ne quitte pas son poste,

— Monsieur nous croit peut-être partis, dit le petit Tony.

— Non, non; il sait que nous sommes là.

— Mais il ne veut peut-être plus retourner à Paris aujourd'hui.

— Alors il viendra nous le dire.

— Et s'il n'y pense pas ?

— Nous resterons là jusqu'à ce qu'on vienne nous relever de notre poste. La consigne, je ne connais que ça.

Enfin, sur le midi, Auguste paraît, donnant le bras à Mme Destival, qui s'appuie tendrement sur lui, et dont la physionomie n'exprime plus que le contentement et le plus aimable abandon.

— C'est singulier, se dit Bertrand : voilà une femme qui change de visage deux ou trois fois par jour. Au reste, je devrais y être accoutumé.

J'en ai tant vu comme cela! Toutes celles qui arrivent chez monsieur d'un air courroucé, en roulant des yeux, en faisant une grosse voix, sont, quand elles le quittent, douces comme des agneaux; ça n'est plus du tout la même figure, ni les mêmes yeux, ni la même voix...

— Allons, monte donc, Bertrand, dit Auguste, qui est déjà dans le cabriolet près de Mme Destival. Vous serez un peu gênée, madame; mais mon fidèle Bertrand n'est pas fait pour monter derrière.

— Oh! je serai toujours très bien. dit Émilie en jetant un doux regard à Auguste et adressant à Bertrand un sourire gracieux, car il n'y a rien de si aimable que les dames lorsque les choses tournent à leur gré! Mais aussi, quand on les contrarie...

On part ; et, en passant devant le petit sentier qui conduit à Montfermeil, Auguste avance la tête, regarde, et se dit tout bas :

— Je n'aurai pas toujours une dame à reconduire.

VII

LE VILLAGE

Denise avait repris la route de son village ; mais elle ne chantait pas comme c'était sa coutume, en marchant derrière Jean le Blanc. Elle avait encore le cœur gros de la scène qui venait de se passer dans la maison de Mme Destival ; et quoiqu'elle eût cherché à n'en point paraître affligée, elle se souvenait de ce mot : *dévergondée*, qu'on lui avait adressé. S'entendre appeler ainsi lorsque l'on est sage, lorsqu'on n'a rien à se reprocher, cela semble fort dur à la petite laitière. On dit que les injures qui ne sont point méritées ne blessent point : comment un cœur honnête et franc ne se sentirait-il pas outragé en recevant les épithètes réservées pour le vice? C'est bien plutôt ce dernier qui ne rougit plus et se moque de tout ce qu'on pourrait lui dire, parce qu'il ne conserve aucune pudeur. Or donc, le proverbe qui dit : Il n'y a que la vérité qui offense, est, à mon avis, essentiellement faux.

— Que ces gens de la ville sont méchants! se dit la jeune fille, m'appeler dévergondée ! Ça leur va ben ! Qu'avais-je donc fait pour cela? j'embrassais ce monsieur parce qu'il a un bon cœur, et qu'il veut prendre soin de Coco ; il me semble que c'était ben naturel, et je ne m'en cachais pas. C'te Mme Destival qui accourt sur moi en faisant des yeux ! J'ai cru qu'elle allait me battre... Me dire que mes fromages sont aigres ! que je

mets de l'eau dans mon lait ! Ah ! j'avais ben envie de pleurer, mais j'ai ben fait de renfoncer mes larmes, elle aurait été trop contente. Et c't'autre, qui ne faisait que rire en faisant un tas de mines et de singeries à ce jeune homme ! Mon Dieu ! est-ce qu'il y avait de quoi faire tant de bruit ? Fallait-il refuser c't'argent, quand c'est pour faire du bien à c'pauvre petit. Oh ! non ! et puis ça aurait fâché c'monsieur, et j'aime ben mieux fâcher la dame. Il n'est pas méchant, lui, il n'est que cajoleur. Dam, ! ça n'est pas un crime, on n'a qu'à ne pas l'écouter, v'là tout. Du reste, il est ben gentil, ben poli. J'lui ai griffé la figure, il ne s'est pas fâché. Tiens, il ne m'a pas dit son nom. Ah ! pourquoi faire ? je n'ai pas besoin de le savoir... Il l'a peut-être dit à Coco, faudra que j'lui demande. Hue donc, Jean le Blanc ! Montrerai-je à ma tante c'te bourse ? Oui, oui, je lui conterai tout. Quoique ça, je ne lui ai point dit hier que j'avais fait la culbute, et que ce monsieur avait vu... Quand je pense à ça, ça me taquine, et j'ai encore envie de pleurer. Et c't'autre monsieur, qui l'a appelé mon lieutenant, et qui, en passant près de moi, m'a dit tout bas : Prenez garde à vous ! Ah ! c'est Bertrand qu'on le nomme, celui-là, je m'en souviens. Il a l'air d'un bon garçon, ce Bertrand ; mais qu'est-ce qu'il voulait donc dire avec son : Prenez garde à vous.

Tout en faisant ses réflexions, Denise est arrivée à Montfermeil, joli village dont les habitants ne sont pas mal, où l'on voit quelques maisons bourgeoises, et rien qui annonce la misère, parce que l'habitant de la plus modeste chaumière travaille au lieu de mendier.

La maisonnette de Denise est au bout du village, sur le bord d'un petit ruisseau qui serpente entre les saules. Elle se compose d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage ; mais les murs sont bons et le toit est couvert en briques, ce qui donne à la maisonnette un certain air d'élégance. Une cour est sur le devant, mais elle n'est fermée que par une petite barrière de bois ; sur la droite est l'étable, et des poules, des canards, des poulets, des oies, se promènent çà et là dans la cour, qu'ils semblent regarder comme leur propriété, poussant mille cris divers lorsqu'une autre personne que Denise ou sa tante se permet d'y entrer. Le jardin est derrière la maison : il a près de deux arpents, mais aucun ordre n'y règne ; les fruits et les légumes y croissent pêle-mêle, suivant l'usage des villageois, qui songent d'abord à l'utile. Les fleurs y sont en petite quantité, cependant, comme Denise les aime, on trouve quelques rosiers parmi les plants de pommes de terre, et les seringas dont les branches entourent le tronc d'un prunier ou d'un amandier.

On voit par ces détails que la maisonnette n'appartient pas à de pauvres gens. Tout y annonce l'aisance ; en effet, la mère Fourcy, tante de

Denise, est une des plus riches villageoises de l'endroit : elle possède deux belles pièces de terre, dont l'une est de l'autre côté du petit ruisseau qui touchait sa maison, et Denise, qui est son unique héritière, sait, par son activité et son petit commerce de lait et de fromage, ajouter encore au revenu de sa tante, qui, quoique bonne femme, est un peu avare : on dit que c'est assez le défaut des gens riches, et comment voulez-vous que ceux qui n'ont rien laissent paraître ce défaut-là ?

Jean le Blanc est entré tout seul dans la cour, et prend le chemin de l'écurie. Denise est encore en arrière, arrêtée par quelques voisines, qui, suivant l'usage du village, causent avec toutes les personnes qui passent, parce qu'au village tout le monde se connaît. Mais la petite laitière, qui n'est pas en train de causer, se hâte de rejoindre Jean le Blanc et de le débarrasser de ses paniers, dans lesquels sont les fromages et le lait qu'elle rapporte.

— Que va dire ma tante en voyant que je reviens avec le lait et les fromages? se dit Denise; et elle ne peut retenir un soupir. Cependant Denise ne craint point sa tante, car la mère Fourcy, qui connaît la sagesse de sa nièce, et lui trouve plus d'esprit qu'à tous les habitants du village, approuve toujours ce qu'elle a dit ou ce qu'elle a fait, excepté lorsqu'il s'agit de prêter de l'argent; et voilà pourquoi Denise, malgré l'amitié qu'elle portait à Coco, n'avait pu faire encore que peu de chose pour lui.

— Son père est un ivrogne, disait la mère Fourcy ; donner à l'enfant, c'est donner de quoi boire à ce mauvais sujet de Calleux.

La mère Fourcy est une grosse femme de cinquante-cinq ans, qui, malgré son embonpoint, est active et alerte : elle a entendu rentrer sa nièce, et vient pour l'aider à débarrasser son âne.

— Quoi que tu tiens donc là, mon enfant? dit-elle à Denise.

— Ce sont les fromages que j'avais faits pour Mme Destival.

— Et pourquoi donc qu'elle ne l'za pas pris ?

— Parce que... parce qu'elle n'en a pas voulu.

— Ah ! c'est différent. Comment ! tout ce lait aussi?

— Ah ! mon Dieu oui, ma tante.

— Et moi qui en ai r'fusé c'matin à M. Brichard?

— Oh ! nous le mangerons, ma tante.

— Est-ce que Mme Destival t'a retiré sa pratique?

— Oui, ma tante.

— C'est donc ça que t'as la mine toute chiffonnée. Mais où donc veut-elle avoir du meilleur lait ?

— Ah ! ce n'est pas à cause du lait, ma tante.

— C'est donc pour autre chose

— Oui, ma tante.

— Ah ! c'est différent. Et conte-moi donc c't' autre chose, mon enfant.

Denise se recueille un moment, puis répond :

— Vous savez ben, ma tante, que je vous ai conté qu'hier j'ai rencontré un beau monsieur, qui m'a demandé le chemin pour aller chez M. Destival.

— Oui, ma petite.

— Et que c'est celui-là qui a donné tout plein d'argent à la grand'-mère de Coco, qui avait cassé sa marmite?

— Oui, oui, je sais. C'est cet ivrogne de Calleux qui boira ça !

— Eh ben ! ma tante, ce matin j'ai retrouvé ce jeune homme chez M. Destival.

— C'est donc un jeune homme? Tu m'avais dit hier un monsieur.

— Dame, oui, un monsieur qui est jeune.

— Ah ! c'est différent.

— Il m'a fait tout plein d'amitiés, puis, quand il a su par moi que le père Calleux mangeait tout, il m'a donné c'te bourse pour que j'aie soin que le pauvre Coco ne manque de rien. Moi, j'ai accepté, ma tante; est-ce que j'ai mal fait?

— Non, sans doute, ma petite; est-ce que tu ne fais pas toujours bien, ma chère Denise? Dame, t'es sage aussi; et tu ne t'en laisses pas conter.

— Oh ! non, ma tante, mais je me suis laisser embrasser par ce monsieur.

— Ah ! c'est différent ça; et pourquoi donc qu'il t'a embrassée?

— Pour me remercier de ce que je voulais bien veiller sur Coco qu'il aime tout plein.

— Eh ben ! je ne vois pas de mal à tout ça, mon enfant.

— Et cependant Mme Destival en a vu, puisqu'elle est venue à moi tout en colère et m'a appelée...

— T'a appelée...

— Ah ! je ne veux pas redire ce vilain mot-là... Eh ben ! elle m'a appelée... dévergondée.

— Jour de Dieu ! ma nièce ! ma Denise une dévergondée ! la fille la plus sage à dix lieues à la ronde ! et tu ne lui a pas sauté au visage?

— Non, ma tante; j'ai seulement dit que c'était affreux de croire... de penser... et puis j'ai remporté mon lait et mes fromages.

— T'as ben fait, ma petite, t'as ben fait; ces gens-là ne sont pas dignes de manger de si bonnes choses.

Denise ne dit pas à sa tante ce que Mme Destival a dit de son lait et

de ses fromages, parce que la mère Fourcy serait femme à se rendre chez l'homme d'affaires pour demander raison d'une telle injure. La jeune fille n'aime point les querelles, et ne désire plus entendre parler de Mme Destival. La mère Fourcy va dans le village pour tâcher de trouver à placer les fromages et le lait. Lorsqu'elle est seule, Denise tire la bourse de sa poche, et compte dans son tablier ce qu'elle contient.

Il y a dans la bourse douze pièces de vingt francs et six de cinq francs.

— Deux cent soixante et dix francs, dit Denise en faisant un mouvement de surprise ; mais c'est une somme considérable : il faut que ce monsieur soit ben riche pour donner tant d'argent à la fois. Je n'aurais peut-être pas dû prendre tout cela. Cependant, puisque c'est pour Coco... Il y a là de quoi l'élever, le faire aller à l'école, apprendre à lire. Oui, mais son père ne veut pas qu'il apprenne à lire. C'est dommage, je serais si contente de rendre Coco ben gentil, ben appris ! ça ferait plaisir à ce monsieur quand il reviendrait ; car, il reviendra voir son petit garçon, il l'a dit, du moins. N'importe, j'vas ben ménager c't' argent-là, et pendant que j'ai le temps, courons jusqu'à la chaumière, et voyons si on a suivi les intentions de ce monsieur.

En prenant des chemins de traverse, on allait en un quart d'heure de Montfermeil à la chaumière de la famille Calleux. Denise court lestement dans les sentiers qui lui sont bien connus. Elle entre dans la misérable masure. Coco était assis à une table avec la vieille Madeleine. Ils dînaient sans le père Calleux, qui, se trouvant en fonds, préférait le cabaret à sa maison.

En voyant entrer Denise, l'enfant jette un cri de joie et court à elle. Denise était si bonne pour lui ! elle lui apportait toujours quelque douceur ; elle empêchait souvent qu'il ne fût battu ; enfin, elle lui témoignait beaucoup d'amitié ; et les enfants aiment ceux qui les aiment : il n'en est pas toujours ainsi des hommes.

— Bonjour, ma petite Denise ! dit Coco en ouvrant ses bras à la jeune fille.

— Prends donc garde, vaurien, dit la vieille Madeleine, tu as manqué de renverser la table et de faire tomber ma soupe ! Je t'aurais joliment fouetté !

Denise a déjà porté ses regards dans toute la chaumière, et voit que le seul changement qu'ait opéré l'argent de Dalville consiste en une grande marmite qui est devant le feu. Du reste, le lit de l'enfant n'est pas plus doux qu'auparavant.

— Vois-tu, Denise, comme je suis beau ? dit l'enfant en montrant

Elle dit à sa tante : « Mon Dieu ! qu'ils ont l'air bête ! » (P. 88.)

à la jeune fille le pantalon et la petite veste brune qui remplaçaient les vêtements en guenille qui le couvraient la veille.

— Oui, je vois, dit Denise en examinant les habits de Coco, mais ce n'est pas neuf tout cela.

— Pardi ! s'écrie la vieille Madeleine, ne fallait-il pas les lui faire exprès ? C'est bien assez propre pour un joueur comme lui. Vous verrez dans quelques jours ! ça sera bientôt troué ! Ah ! c'est un brise-fer !

— Et pourquoi donc ne lui avez-vous pas acheté un matelas, mère Madeleine ? je croyais que ce monsieur vous l'avait recommandé en vous donnant de l'argent.

— Ah ! son père n'a pas voulu ; il dit qu'un garçon ne doit pas être couché si douillettement, que ça les empêche de devenir forts !

— Cependant, puisqu'on avait donné cela pour Coco...

— Pour Coco ! et pour nous aussi, ma petite : est-ce que les parents ne doivent pas passer avant les enfants ?

— Le père Calleux est aux champs ?

— Aux champs ! ah ben oui, aux champs ! il est au cabaret de Claude. Il a pris tout ce qui restait de l'argent que ce monsieur a donné il m'a dit qu'il allait avec ça faire une entreprise. Oui ! j'sais ben il va entreprendre de tout boire dans un jour, si c'est possible !

— Mère Madeleine, voulez-vous que j'emmène Coco avec moi jusqu'à ce soir ?

— Non, ma fille, non ; je suis vieille et je ne veux pas être seule. Il faut que Coco reste avec moi.

Denise va embrasser l'enfant, qui est allé jouer et se rouler avec sa chèvre ; puis elle regagne le village en se disant :

— Comment donc ferai-je pour remplir les intentions de ce monsieur ?

Le lendemain est un dimanche. Point de travail au village. On soigne davantage sa toilette, on met son joli déshabillé, et le soir on se rassemble sur une belle pelouse ombragée de chênes et de noyers. Là, un mauvais violon et un gros tambourin font sauter les jeunes filles et les jeunes garçons, qui trouvent l'orchestre délicieux, parce qu'il leur donne le signal du plaisir. Là, Denise est l'objet des préférences des villageois, et fait naître quelques mouvements de jalousie dans le cœur de ses compagnes. Les passions se glissent partout : on est envieux et médisant au village comme à la ville, seulement on y sait moins déguiser ses sentiments.

Denise est la plus jolie fille du village et des environs ; c'est ce que disent tous les hommes de l'endroit ; mais c'est ce dont ne conviennent pas toutes les femmes. Denise n'est point coquette, mais elle est femme ; et quelle est celle qui n'éprouve pas un secret plaisir à être certaine de

plaire, de l'emporter sur ses compagnes. Cependant Denise ne fait pas la coquette avec les garçons; elle n'adresse pas à l'un un sourire, à l'autre un regard, à celui-ci un mot d'espérance; mais elle rit, elle plaisante, et elle est aimable avec tous; car elle aime beaucoup la danse, et elle est bien aise que chacun vienne l'inviter à danser.

Ce dimanche-là, pourtant, Denise, qui est allée comme de coutume sur la pelouse avec sa tante, ne semble pas s'amuser autant que les autres fois; elle rit moins avec les garçons, et n'a pas l'air de prendre plaisir à la danse. Enfin, ce qui ne s'était jamais vu encore, Denise, après quatre contredanses, se sent lasse et demande à se reposer quelque temps.

— Est-ce que tu es malade, petite? demande la mère Fourcy à sa nièce en la voyant venir s'asseoir près d'elle.

— Non, ma tante, je ne suis pas malade, mais je suis fatiguée.

— Fatiguée! toi! la plus intrépide danseuse du pays!

— Dame! ma tante, je crois qu'on se lasse de tout. Je ne me sens pas en train aujourd'hui.

— Alors, c'est différent.

— Allons donc, mamzelle Denise, v'nez donc danser! disent plusieurs gros garçons en allant à la petite laitière. Puis l'un lui tire le bras de manière à le lui démettre, l'autre lui frappe de toute sa force dans la main; un troisième, en la saluant, lui marche sur les pieds; c'est avec ces petites gentillesses qu'au village on fait la cour à une jeune fille, qui parfois y répond par une bonne tape appliquée sur la joue du galant, ce qui annonce que celui-ci est dans les bonnes grâces de la demoiselle.

Mais Denise ne distribue aucune tape aux garçons qui l'entourent, elle se contente de les renvoyer en leur disant :

— Laissez-moi donc tranquille, puisque j'vous dis que je ne veux pas danser.

— Oh! que si! oh! que si!... elle dansera... vous danserez... c'est pour rire qu'elle dit ça.

Mais Denise tient bon; et quand les beaux danseurs sont éloignés, elle dit à sa tante ;

— Mon Dieu! qu'ils ont l'air bête!

— Qui ça, ma petite?

— Eh ben! Gros-Jean, Lucas, Bastien.

— Ce sont les plus malins du village! à quoi penses-tu donc, pour dire ça? Gros-Jean, qui est si farce en dansant, et qui embrouille toujours exprès les figures! Lucas, qui a eu trois années de suite le prix de l'oie! Bastien, qui a été deux fois à Paris, où qu'il a appris à faire le bâtonniste! Tu veux que ces garçons-là soient bêtes!

— Dame! ma tante, c'est qu'il me semble qu'ils ne me disaient que des choses qui ne m'amusaient pas.

— Autrefois tu riais si bien avec eux! J'te dis que t'es malade, ma petite; en rentrant, j'vas te faire avaler, avant de te coucher, une bonne assiettée de pois au lard, ça te fera du bien.

Denise ne se sent pas malade; elle ne sait pas elle-même pourquoi elle ne s'amuse point. Enfin l'heure de se retirer est venue, et la petite éprouve un secret plaisir en regagnant la maisonnette et en quittant ses compagnes, qui la regardent en ricanant, et se disent entre elles : — Denise a queuque chose, c'est sûr! En tout cas, si elle est toujours comme aujourd'hui, les garçons cesseront ben vite de la trouver aimable et de lui faire la cour.

Malgré ou peut être grâce à l'assiettée de poids au lard, Denise dort peu; elle pense non pas précisément au beau monsieur qui l'a cajolée, embrassée et relevée, mais à celui qui veut prendre soin du pauvre Coco: à cet argent dont elle est dépositaire, et aux moyens de rendre l'enfant plus heureux.

Au point du jour, la petite est levée; après avoir terminé ses travaux du matin, elle s'échappe et court jusqu'à la chaumière. Elle aperçoit l'enfant qui joue devant la porte. Denise est enchantée de lui parler sans témoin.

— Où est Madeleine? lui dit-elle.

— Elle dort, ma petite Denise! répond l'enfant en passant ses bras autour du cou de la jeune fille.

— Et ton père?

— Papa Calleux, il n'est pas revenu hier. Grand'maman dit qu'il a couché au cabaret.

— Coco, aimes-tu bien ce monsieur qui est venu ici, qui a donné de l'argent pour toi, et qui a empêché que tu sois battu pour avoir cassé la marmite?

— Oh! oui, je l'aime bien! Il a un beau gilet et un ruban qui pend là. Il reviendra jouer avec moi, n'est-ce pas?

— Oui, il a dit qu'il reviendrait. Sais-tu son nom?

— C'est mon bon ami.

— Mais son nom, te l'a-t-il dit?

— Non, mais il sait bien que je m'appelle Coco, et papa Calleux.

— Il faut bien l'aimer, ce monsieur-là, car il veut te faire beaucoup de bien! serais-tu content d'apprendre à lire, à écrire?

— Oh! oui, pour lire de belles histoires dans les livres où il y a des images, comme tu en as. Mais papa ne veux pas que j'aille à l'école.

— Je lui parlerai, et je tâcherai qu'il consente...

Dans ce moment, la voix aigre de la vieille Madeleine se fait entendre; elle appelle l'enfant. Celui-ci embrasse Denise et rentre dans la chaumière, et la jeune fille regagne lestement le village.

Le père Calleux, après avoir passé trois jours au cabaret, reprend la bêche et l'arrosoir; mais il ne veut pas consentir à ce que Coco aille à l'école, et la vieille Madeleine ne permet pas à l'enfant d'aller plus loin que le champ où travaille son père. Denise se rend tout les matins à la chaumière; elle porte toujours en secret quelque chose à l'enfant, mais elle n'a pas encore touché à l'argent de Dalville.

— C'monsieur ne reviendra pas, se dit Denise; v'là déjà huit jours de passés. Bah! il ne pense plus à... Coco; raison de plus pour ménager c't'argent. Un jour, ce pauvre petit sera heureux de trouver ça. Ce monsieur avait pourtant l'air d'avoir bonne envie de revenir. Il aura sans doute été chez Mme Destival, et il n'a pas passé par not'village! Comme ces jeunes gens de Paris sont menteurs! Celui-là a pourtant d'bonnes qualités. Pourquoi donc que ce M. Bertrand me regardait en me disant : Prenez garde à vous!

Les jours de danse reviennent, et la gaîté de Denise ne revient pas, quoiqu'elle fasse tous ses efforts pour paraître comme autrefois, que souvent elle danse sans en avoir envie, et qu'elle veuille rire encore avec les garçons; mais maintenant son plus grand plaisir est de s'asseoir seule sous un gros chêne de son jardin, ou d'aller embrasser Coco, auquel elle parle toujours du beau monsieur qui veut lui faire du bien.

Un mois s'était écoulé depuis que Denise avait rencontré Auguste, lorsqu'un matin, comme elle se disposait à se rendre à la chaumière, un paysan lui apprit que la vieille Madeleine était morte dans la nuit. La petite laitière se hâta de courir après l'enfant. On n'avait pas encore enlevé les dépouilles mortelles de la vieille mère, et comme Calleux était pauvre et n'était pas aimé dans le pays, l'enfant veillait seul près de la défunte, tandis que son père faisait les démarches nécessaires pour l'inhumation.

Denise s'arrête devant la masure isolée, dont l'aspect lui semble encore plus misérable, parce que la mort jette un voile sombre partout où elle passe. La petite s'étonne de n'apercevoir personne près de la chaumière : elle s'avance. Quelques éclats de rire frappent son oreille. Denise pense qu'on l'a trompée en lui racontant la mort de la grand'mère; elle passe sa tête sous le seuil de la porte : son regard découvre le lit mortuaire, près duquel une lampe jette une faible clarté, et, un peu plus loin, elle aperçoit l'enfant qui se roule sur la paille avec sa chèvre,

et accueille par des rires les bonds et les caresses de Jacqueleine.

Ce tableau fait éprouver à Denise une sensation singulière. Elle pénètre dans la chaumière et s'avance vers le petit en lui disant :

— Quoi, mon ami, tu joues près de ta grand'mère, qui est morte?

— Est-ce que cela la mettra en colère ? répondit l'enfant en portant son regard naïf sur Denise.

— Non, car elle ne peut plus t'entendre; mais tu dois être chagrin de sa mort?

— On m'a dit qu'elle ne me fouetterait plus.

— Est-ce que tu n'as pas pleuré quand elle est morte?

— Non, Denise.

— Tu ne l'aimais donc pas ?

— Oh! j'en avais bien peur!

— Mon ami, ce n'est pas beau d'être insensible.

— Ah ! Denise, si ma chèvre mourait, je pleurerais bien : elle est si bonne, Jacqueleine ! elle m'aime tant !

Denise ne trouve plus rien à répondre à l'enfant; elle se contente de l'envoyer dehors avec sa chèvre. Au retour du père Calleux, elle obtient la permission d'emmener Coco avec elle pour quelques jours, et Coco emmène au village sa chèvre chérie, dont il ne veut pas se séparer.

Le plaisir de Denise est de garder l'enfant près d'elle; la mère Fourcy a bon cœur, et Denise lui a fait entendre qu'en grandissant Coco leur sera utile, et que l'argent du monsieur de Paris est plus que suffisant pour l'élever. Le père Calleux, qui sent que son fils n'est pas en état de lui faire sa soupe, consent jusqu'à nouvel ordre à le laisser chez Denise, et la jeune fille est au comble de la joie.

Voilà donc Coco établi chez la petite laitière et jouissant d'une douce existence. Denise, qui sait lire, ce qui maintenant n'est pas rare au village, veut faire l'éducation de son petit protégé, et ne manque jamais chaque jour de lui parler du beau monsieur qui lui a si bien payé sa marmite.

Mais un mois s'écoule encore, et le monsieur de Paris n'est pas revenu Denise, qui aime toujours à rêver sous le gros chêne, se dit souvent : — J'avais bien raison de croire qu'il ne pensait pas un mot de toutes ces belles choses qu'il me disait. Mais, puisqu'il ne devait pas revenir, ce n'était pas la peine que c'monsieur Bertrand me dise. Prenez garde à vous !

VIII

MATINÉE CHEZ UN JEUNE HOMME

— Monsieur Bertrand, Auguste est-il chez lui ? dit une jeune femme de vingt-quatre ans, svelte, bien faite, ayant de beaux yeux bruns et des cheveux très noirs, le teint pâle, mais les dents blanches et bien rangées, l'air un peu fatigué, mais qu'un sourire malin sait ranimer et rendre fort agréable. Cette demoiselle est une certaine Virginie dont on a parlé en cabriolet en se rendant à la campagne de M. Destival; elle vient de sonner à l'appartement d'Auguste, et il n'est encore que huit heures du matin.

— M. Dalville est sorti, répond Bertrand en faisant un salut assez léger à Mlle Virginie, ce qui n'empêche pas celle-ci d'entrer en disant :

— Ça n'est pas possible, Bertrand; vous me dites ça parce qu'il y a du monde sans doute, et que vous avez la consigne. Nous connaissons cela; mais je veux le voir; j'ai à lui parler de choses très importantes. Vrai, mon petit Bertrand, ce n'est pas pour rire.

— Je vous assure, mademoiselle, que M. Dalville est sorti, ou, pour mieux dire, qu'il n'est pas rentré. Il est allé hier à un grand bal, et il paraît que ça dure longtemps.

— Ah ! Dieu ! quelle conduite !... Mais c'est affreux !... ce jeune homme-là se perd... Bertrand, vous ne veillez pas assez sur lui; ça n'est pas bien. Vous devriez lui faire des sermons, de la morale.

— D'abord, mademoiselle, M. Dalville est le maître; ensuite, quand je veux lui parler raison, il ne m'écoute pas, ou m'envoie promener.

— C'est très mal ! Ah ! si j'étais seulement sa mère ou sa sœur, vous verriez comme je le rendrais sage ! Je vais l'attendre, Bertrand, car il faut qu'il rentre. Encore au bal à huit heures du matin ! Ah ! nous ne donnons pas là-dedans.

Mlle Virginie, qui connaît les êtres de l'appartement, ouvre une porte qui conduit dans un petit salon, où elle s'installe, mettant son chapeau sur une chaise, son châle sur une autre, et se jetant elle-même sur un canapé. Bertrand la suit tranquillement, et comme habitué à la voir agir ainsi, il continue de manger le pain et le fromage qu'il tenait lorsqu'on a sonné.

— Décidément, je n'aime plus du tout M. Auguste, dit Virginie au bout d'un moment; il faudrait que je fusse bien folle pour aimer un homme qui a trente-six maîtresses, n'est-ce pas, Bertrand?

Mlle Virginie se place devant le déjeuner. (P. 96.)

— Ah! mademoiselle, je ne puis pas assurer...

— Oui, oui, il en a trente-six ! je ne dis pas à la fois; il faudrait être un Hercule du Nord... et encore, s'il pouvait! Ce n'est pas l'embarras, les hommes ne valent pas mieux les uns que les autres ! Je les connais si bien ! J'ai raison, n'est-ce pas Bertrand?

— Oh! quant à ça, nous avons eu des hommes qui... le grand Turenne, par exemple ?

— Ah! est-il bête avec son grand Turenne! Est-ce qu'il me prend pour une guérite? Moi, Bertrand, je ne connais pas l'histoire ancienne; je n'aime que ce qui est de mon temps et je vous dis qu'Auguste est un libertin. D'abord, il m'a fait un tour indigne il y a trois semaines. Comment! il me donne rendez-vous, nous devons passer la journée ensemble et aller le soir à Feydeau, et monsieur me fait croquer le marmot et part pour la campagne, pour aller chez son M. Destival, homme d'affaires. Il est encore malin celui-là! Il devrait bien s'occuper d'abord de ce qui se passe chez lui, n'est-ce pas, Bertrand?

— Chez lui, mademoiselle? est-ce que?...

— Oui, vous m'entendez bien! à moins que cela ne lui plaise cependant! Dame, il y a des maris que ça arrange! Et vous avez couché à cette campagne?

— Oui, mademoiselle.

— Ah! Dieu, c'est champêtre! Y êtes-vous restés plusieurs jours? Voyons, Bertrand, parlez donc, vous avez le temps de manger; vous savez bien que je n'ai mis les pieds ici depuis un siècle, et, de son côté, M. Auguste n'a pas eu seulement l'honnêteté de venir s'informer de ma santé. J'ai pourtant été très malade! j'ai manqué mourir. Je suis bien changée, n'est-ce pas, Bertrand?

— Mais non, mademoiselle, je ne vois que...

— Oh! si, j'ai encore le fond des yeux jaune. Il est vrai que cette robe-là ne me va pas bien. Elle monte trop, ça m'engonce. Eh bien, Bertrand qu'avez-vous donc fait à cette campagne?

— Mademoiselle, j'ai appris à M. Destival à faire l'exercice.

— Tiens, est-ce qu'il va s'engager dans les voltigeurs? Et sa femme, faisait-elle aussi l'exercice? Elle devrait apprendre à battre la caisse pour marcher devant son mari quand il ira tirer à l'arquebuse.

— Je ne sais pas, mademoiselle, ce que madame faisait.

— Sans doute, vous étiez chargé d'occuper le mari, et M. Auguste folâtrait avec madame dans des bosquets touffus! Je vois d'ici ce monsieur qui tire les moineaux pendant que sa moitié cherche des fraises! Ah! ah! ah!

Mlle Virginie rit de si bon cœur, qu'elle est quelques minutes sans pouvoir reprendre la parole. Pendant ce temps, Bertrand se promène de long en large dans le salon en continuant de déjeuner.

— Ah Dieu! ça fait mal de rire comme ça. Dites-moi donc quand vous êtes revenus, Bertrand?

— Le lendemain, mademoiselle.

— Et Auguste n'y a pas retourné depuis?

— Non, mademoiselle ; il en a eu souvent l'envie, mais il n'a jamais le temps.

— Oh ! c'est juste ; on a tant à faire ! et depuis quatorze jours on n'est pas venu une fois chez moi ; on me laisse malade, mourante presque ! et je ne suis pas encore bien. Oh ! non ! je souffre toujours beaucoup. Qu'est-ce que vous mangez donc là, Bertrand?

— C'est tout bonnement du fromage de Roquefort, mademoiselle.

— C'est drôle de voir manger, ça me donne envie de manger aussi ; moi, d'abord, il faut toujours que je fasse ce que je vois faire aux autres. Mon petit Bertrand, vous allez me donner à déjeuner, parce qu'au fait, quand je me désespérerais jusqu'à demain, c'est des bêtises, et je n'en aurai pas le mollet plus gros, n'est-ce pas, Bertrand?

— Mademoiselle, si vous...

— Il est bon enfant, ce Bertrand ; je l'aime tout plein moi, oui, je lu porte beaucoup d'amitié, quoiqu'il soit un peu traître, comme son maître.

— Ah ! mademoiselle, quant à ça, du côté de la franchise, je me flatte...

— C'est bien, Bertrand ; c'est pour plaisanter que je disais cela ; mais je ne vais pas déjeuner avec de la franchise. Qu'est-ce que vous allez me donner?

— Si mademoiselle veut du café, je vais dire en bas qu'on en monte.

— Du café !... ah ! ça me creuse l'estomac, ça ne me vaut rien. Est-ce que vous n'avez rien ici?

— Nous avons un restant de pâté, une cuisse de volaille, du saucisson de Lyon.

— Ah ! j'aime mieux ça que du café ; apportez tout ça, mon petit Bertrand ; c'est seulement pour passer le temps, en attendant qu'Auguste revienne.

Bertrand approche du canapé une petite table à thé, sur laquelle il s'empresse de placer à déjeuner pour Mlle Virginie, qui l'aide en courant elle-même au buffet prendre tout ce qu'il lui faut, tout en disant :

— Je suis fâchée de votre peine, Bertrand.

— Vous plaisantez, mademoiselle.

— Où est donc le petit Toni?

— Il est avec monsieur ; il faut bien quelqu'un pour le cabriolet.

— Ce garçon-là est un petit sournois, il ne veut jamais rien me dire, au lieu que vous, Bertrand, au moins vous parlez ; je sais bien que vous ne me dites pas tout. Au fait, vous avez raison ; il y a des choses que je ne dois point savoir, ça me ferait trop de mal. En attendant, je vais déjeuner.

Mlle Virginie se place devant le déjeuner, et, tout en répétant de temps à autre qu'elle est encore malade, fait disparaître la cuisse de volaille, et attaque très vigoureusement le pâté et le saucisson, qu'elle arrose de vin de Bordeaux, dans lequel elle ne juge pas nécessaire de mettre de l'eau.

Tout en mangeant, cependant, Virginie porte les yeux sur une pendule qui est en face d'elle, et s'écrie :

— Le mauvais sujet!... voyez s'il reviendra!... Vous conviendrez, Bertrand, qu'on ne reste pas au bal jusqu'à neuf heures du matin ; je sais bien, moi, que les bals bourgeois finissent toujours à cinq heures; ma tante en donnait autrefois. Ma pauvre tante! il faut pourtant que je me raccommode avec elle! Tiens, il n'est pas mauvais le pâté. Voyez-vous, Bertrand, ma tante c'est une femme dans votre genre...

— Ah! j'entends! grande femme de cinq pieds six pouces comme moi?

— Eh non! qu'il est godiche avec ses six pouces. Eh bien! ça ne laisserait pas d'être gentil si ma tante en avait six pouces! Je veux dire dans votre genre, que c'est une brave femme! une femme respectable! Oh! m'en a-t-elle fait des sermons, celle-là ! Elle me disait des choses si touchantes, que je pleurais comme une Madeleine en l'écoutant ; mais une fois dehors, prrr! je n'y pensais plus du tout. Avec ce diable de saucisson on mangerait un pain de deux livres ! Ce vilain Auguste ! Oh ! il me payera ça. D'abord, je ne m'en vais pas qu'il ne soit rentré, quand je devrais rester ici jusqu'à demain. Ça m'est égal, moi, je suis ma maîtresse.

Dans ce moment, on entend sonner tout doucement.

— Oh! le voilà, s'écrie Virginie ; Bertrand, ne lui dites pas que je suis ici, entendez-vous? je veux lui faire une surprise. Fermez la porte du salon.

— Oui, mademoiselle. Mais je n'ai pas dans l'idée que ce soit monsieur; je n'ai pas reconnu sa manière de sonner.

Bertrand, après avoir fermé la porte du salon, va ouvrir celle du carré, et, au lieu d'Auguste, voit entrer la jolie voisine du troisième, chez laquelle il avait été reporter le petit carlin.

La voisine est une blonde aux yeux bleus, au teint rosé ; sa voix est douce et mielleuse, ses manières et sa tournure sentent l'apprêt; mais elle est jolie, et ses grâces naturelles font pardonner celles qu'elle veut se donner.

— Monsieur Bertrand, est-ce que mon petit Zozor n'est pas chez vous? dit à demi-voix la jeune blonde en jetant un regard furtif dans l'appartement.

— Je n'ai pas eu l'honneur de le voir, madame, répond Bertrand en tenant toujours la porte entr'ouverte; ce qui n'empêche pas la voisine de faire un pas de plus en avant.

— C'est singulier, il est sorti ce matin. Ma bonne est au marché, et j'espérais le trouver ici...

— Si le déserteur se présente, madame, j'aurai l'avantage de le reporter sur le champ chez vous.

— Ce pauvre Zozor! J'en suis vraiment inquiète.

La voisine, qui fait toujours un pas en avant, se trouve alors au milieu de l'antichambre, et Bertrand tient toujours la porte du carré ouverte, dans l'espérance que cela engagera la voisine à s'en aller.

— M. Dalville est sorti hier au soir, en grande toilette, n'est-ce pas monsieur Bertrand.

— Oui, madame.

— J'étais par hasard à ma fenêtre, et je l'ai aperçu. J'aurais voulu lui dire un mot, lui demander pour aujourd'hui un livre qu'il m'a promis. Mais il est parti si vite! S'il n'était pas si bon matin, je l'aurais prié d'avoir la complaisance de me le donner. Mais ça le dérangerait peut-être?

La voisine semble attendre une réponse, mais Bertrand garde le silence, et se contente de faire aller et venir la porte du carré.

— Est-ce que M. Dalville est encore couché? dit enfin la jolie blonde en jetant sur l'ancien caporal un regard aussi doux que sa voix est mielleuse. Celui-ci va répondre, quand la porte du petit salon s'ouvre brusquement, et laisse voir Virginie, qui s'avance d'un air délibéré en disant :

— Eh ben! est-ce pour aujourd'hui, Bertrand? Est-ce que nous jouons à cache-cache?

En voyant paraître Virginie, Bertrand ferme la porte du carré, et va s'asseoir en murmurant entre ses dents :

— Arrangez-vous; ça ne me regarde pas.

A l'aspect de Mlle Virginie, la voisine devient un peu plus rose qu'elle ne l'était, et ses yeux perdent de leur douceur habituelle. De son côté, Virginie envisage la voisine du haut en bas en fronçant ses sourcils bruns et laissant errer sur ses lèvres un sourire dédaigneux. Bertrand semble impassible; et pendant que ces dames se toisent de la tête aux pieds, il avale tranquillement un verre de vin pour faire passer son roquefort.

— Vous ne m'aviez pas dit, monsieur Bertrand, que M. Dalville avait du monde chez lui, dit enfin la voisine d'une voix qu'elle tâche de rendre aussi douce qu'à l'ordinaire; mais dans laquelle perce quelque

chose qui ressemble à de la colère. Si je l'avais su, certainement je n'aurais pas voulu le déranger.

— Bertrand, est-ce que madame demande Auguste? dit Virginie d'un ton leste et en souriant d'un air malin.

La manière familière dont la jolie brune vient de parler de son voisin semble suffoquer Mme Saint-Edmond, qui fait ce qu'elle peut pour cacher son émotion en disant.

— Oui, madame, je demande M. Dalville.

— Si c'est quelque chose qu'on puisse dire à Auguste, je m'en chargerai, madame.

— Vous êtes trop bonne, madame, mais c'est à M. Dalville lui-même que je désire parler.

— Ah! j'entends. Sans doute Auguste connaît déjà madame?

— Oui, madame, j'ai l'avantage de connaître M. Dalville.

— Comme Auguste me compte toutes ses affaires. j'aurais pu répondre à madame. si elle avait voulu m'expliquer le motif de sa visite.

— Madame est donc chargée maintenant de recevoir les personnes qui viennent chez M. Dalville.

— C'est possible, madame.

— Monsieur Bertrand, vous auriez bien dû me dire... m'éviter de... Mais je veux absolument parler à M. Dalville. Faites-lui savoir que je n'ai qu'un mot à lui dire. Ensuite je le laisserai libre avec madame.

— Si j'avais pu répondre plus tôt, madame, dit Bertrand, je vous aurais déjà appris que mon lieutenant n'est pas encore revenu du bal; voilà pourquoi madame l'attend dans le petit salon.

— Eh bien! je vais l'attendre aussi... dit la voisine, dont le ton n'est plus du tout mielleux; et en passant près de Bertrand elle lui dit tout bas : Je ne sais pas ce que c'est qne cette femme-là, mais elle a bien mauvais ton!

Virginie reste un moment dans l'antichambre pour dire à Bertrand :

— Qu'est-ce que c'est que cette pie-grièche? ne me mens pas, mon petit Bertrand, ou je fais une scène!

— C'est une dame qui demeure dans le maison.

— Ah! elle demeure dans la maison. C'est tout commode! Elle a l'air d'une fameuse chipie! Y a-t-il longtemps qu'Auguste la connaît?

— Mais non, six semaines à peu près.

— Et il l'aime?

— Comment voulez-vous que je sache cela? Est-ce que je vais demander à mon lieutenant : Aimez-vous celle-ci, aimez-vous celle-là?

— C'est bon, tu es un scélérat. En tout cas Auguste aurait bien

mauvais goût! Elle est laide cette femme-là, elle a les yeux bordés de rouge comme les lapins, et une vilaine bouche. N'est-ce pas Bertrand ?

— Mais je ne trouve pas.

— Est-ce que tu t'y connais? Je te dis qu'elle est affreuse! avec son air de princesse! Ah! si elle croit m'en imposer, elle se trompe bien. Cette pécore, qui veut parler à Auguste, en particulier! Pour la faire enrager, je vais me mettre à manger du pâté, dussé-je avoir une indigestion.

Virginie retourne dans le petit salon, reprend place sur le canapé et se remet à déjeuner. La voisine s'est assise sur une chaise, à l'autre extrémité de la chambre, et, tout en ayant l'air de regarder dans la rue, elle voit du coin de l'œil tout ce que fait Virginie. Pour Bertrand, il est resté dans la première pièce, laissant ces dames s'arranger comme elles le voudront. Tout en mangeant, Virginie fredonne quelques refrains de vaudeville; Mme Saint-Edmond ne souffle pas mot. Cette situation dure depuis assez longtemps; Virginie que ça commence à impatienter, appelle Bertrand et lui dit :

— Votre pâté n'est pas délicat; la dernière fois que j'ai déjeuné avec Auguste, nous en avons mangé un qui était bien meilleur.

Bertrand se contente d'emporter les faibles débris du pâté en disant :

— J'aurais juré qu'elle le trouvait bon!

— Bertrand, dit Virginie au bout d'un moment, voulez-vous, s'il vous plaît, me donner de l'eau et du sucre? Ça me fera du bien.

— Elle doit en avoir besoin, se dit la voisine en laissant échapper un sourire ironique.

— Ah! mon petit Bertrand, vous avez de la fleur d'orange, n'est-ce pas? Cela calmera l'irritation de mes nerfs.

Virginie rit en disant cela, et semble se moquer de Mme Saint-Edmond ; celle-ci n'a pas l'air d'y faire attention.

— Ah! mon Dieu, je suis bien fâchée de vous avoir dérangé, Bertrand, reprend Virginie en se faisant de l'eau sucrée; j'aurais bien pu aller chercher cela moi-même, car je sais où tout se place ici! J'y suis comme chez moi, Mais vous êtes si complaisant!

— Je fais mon devoir, mademoiselle, dit Bertrand en saluant militairement.

- On sait, monsieur Bertrand, combien vous êtes attaché à Auguste dit Virginie en prenant un ton sentimental. Aussi toutes les fois que je lui parle de vous, je me plais à lui faire votre éloge. Ce n'est que justice, certainement. Auguste, qui a beaucoup de confiance en moi, suivra, je l'espère, les avis que je lui ai donnés, et vous verrez, monsieur Bertrand, que je ne suis pas capable de jamais...

Virginie s'embrouille toujours lorsqu'elle veut parler raison ou faire du sentiment. Bertrand se confond en salutations, en attendant la fin du discours qu'il n'a pas trop compris, mais heureusement pour Virginie que la sonnette se fait entendre.

— C'est Auguste! s'écrie-t-elle pendant que Bertrand va ouvrir.

Il se fait alors un grand mouvement dans le salon. Virginie se lève, prête à courir vers la porte, et regardant la dame blonde avec l'air de la défier. La voisine s'est levée aussi; mais elle ne regarde pas Virginie, et fait ce qu'elle peut pour prendre un air calme et indifférent.

Cependant l'espoir de ces dames est encore trompé. Ce n'est point Dalville qui a sonné, mais son petit jockey Toni, qui vient annoncer à Bertrand, qu'à la suite du bal qui a eu lieu chez Mme de la Thomassinière la brillante Athalie a emmené une partie de la société déjeuner à sa campagne; Auguste est du nombre; la petite maîtresse n'a pas même voulu lui permettre de retourner un moment chez lui pour changer de toilette. Mais comme dans la soirée Auguste a vidé sa bourse au jeu il envoie son petit jockey avec son cabriolet chercher des fonds, qu'il doit lui apporter à la terre de Mme de la Thomassinière.

Comme Virginie a tenu la porte du salon entr'ouverte, ces dames entendent ce que le petit jockey dit à Bertrand.

— Vous voyez, mesdames, qu'il est assez inutile que vous attendiez encore, dit Bertrand en rentrant dans le salon; voilà monsieur à la campagne. Il envoie chercher quelque chose, ça n'annonce pas qu'il veuille revenir bientôt.

— Oui, il fait demander de l'argent, dit Virginie en soupirant. Ah! Dieu! comme ce jeune homme-là en dépense! c'est effrayant! S'il me donnait seulement le quart de ce qu'il...

Mlle Virginie s'arrête; elle sent qu'elle a dit une bêtise, Mme Saint-Edmond lui lance un regard dédaigneux, et s'éloigne en disant à Bertrand:

— Je vous prie seulement, monsieur, d'avoir la complaisance de me faire savoir quand M. Dalville sera ici.

— Je n'y manquerai pas, madame, dit le caporal en reconduisant la voisine, qui lui dit dans l'antichambre.

— Je ne sais pas quelle est cette fille que je viens de trouver établie chez M. Dalville, mais elle a le ton d'une poissarde, et l'air tellement effronté que je n'en voudrais pas pour ma cuisinière.

Quand la voisine est partie, Virginie se décide à remettre son chapeau et son châle en murmurant:

— Allons, il faut bien m'en aller, puisque ce mauvais sujet ne rentre pas. Ça me contrarie, cependant, j'avais besoin de le voir. Je lui aurais

Je crains que vous ne tombiez, et je vais la tenir. (P. 106.)

demandé... Cet imbécile de propriétaire qui est toujours chez moi! Ah mais c'est qu'il m'ennuie! Il est furieux, parce qu'il voulait me faire la cour et que je ne l'ai pas écouté. Ah ben, par exemple, ce petit séducteur de cinquante-cinq ans! Vous ne savez pas ce qu'il faisait, Bertrand, dans les grandes chaleurs? il venait me voir le matin en robe de chambre ; mais un jour qu'il faisait du vent, je me suis aperçue que là-dessous ce

monsieur était tout bonnement... en Ecossais ! Ah! j'ai dit, c'est par trop sans gêne! Si c'est pour me séduire qu'il vient comme ça, un instant! Il ne voulait plus s'en aller; j'ai appelé le portier, et j'ai fait mettre le propriétaire à la porte de chez moi. Depuis ce temps-là, il est comme un croquet! Allons, je reviendrai incessamment Ah! je sais bien où je vais aller. Oui, ce gros Anglais, qui voulait absolument m'établir, à condition que... suffit. Je vais lui dire que j'ai trouvé un fonds de mercerie. Au fait ça m'ennuie de vivre comme ça; je veux avoir une boutique. Je ne serais pas mal dans un comptoir, n'est-ce pas, Bertrand! C'est égal, la voisine est joliment vexée; elle est partie avant moi: d'abord il aurait fallu m'emporter pour me faire en aller la première, parce que, quand j'ai quelque chose dans la tête, je ne l'ai pas... Adieu, mon petit Bertrand...

Mlle Virginie enfile lestement la porte, et descend l'escalier en fredonnant.

— Ma foi, se dit Bertrand en la regardant partir, si mon lieutenant était revenu, je ne sais pas trop comment cela aurait tourné. C'est un démon que celle-ci, et l'autre, avec sa voix languissante, commençait aussi à faire des yeux comme des pistolets ! C'est égal, je m'en suis assez bien tiré; du moins, cette fois personne ne s'est trouvé mal, et c'est toujours là ce que je crains ; mille carabines ! J'aimerais mieux avoir dix recrues à former qu'une femme évanouie à faire revenir. Avec ça, il y en a qui y mettent de la mauvaise volonté.

— Monsieur Bertrand, quand vous voudrez, dit le petit Toni en suivant l'ancien caporal dans le salon.

— Ah! c'est juste, mon garçon; je n'y pensais plus ! Il te faut de l'argent! toujours de l'argent. Allons, viens, suis-moi, allons au coffre-fort. Sacrebleu ! ça me fait mal d'y prendre toujours sans jamais y remettre, aussi nous sommes souvent à sec. Quand je dis cela à monsieur, il me répond : Va chez mon notaire. C'est juste; je sais bien que le notaire en donne, mais à force d'en donner!... Enfin, mon lieutenant est le maître, et je dois obéir. Combien t'a-t-il demandé, Toni?

— Cinquante louis, monsieur Bertrand.

— Cinquante louis! il les avait hier dans sa bourse quand il est parti pour ce bal! Que diable font-ils donc dans toutes ces belles réunions pour manger tant d'argent en une soirée? Il paraît que chez ces Thomassinet... Thomassinière, il n'est pas plus heureux qu'ailleurs!

— Ah! monsieur Bertrand, c'était bien beau!

— Ah! tu as vu cela, toi?

— Oui, j'étais monté à l'office. On m'a donné des glaces, du punch, des brioches

— Oh! je conçois que tu as trouvé cela gentil! Mais sais-tu qu'avec les douze cents francs que monsieur a perdus au jeu, nous aurions eu ici de fameuses brioches? Tiens, mon garçon, voilà les jaunets; prends garde de les perdre.

— Oh! soyez tranquille, monsieur Bertrand, le cabriolet m'attend en bas.

— Et ne fais pas aller Bébelle trop vite, entends-tu?

Le petit jockey est déjà parti. Bertrand est encore devant le coffre-fort, qui est ouvert: il compte ce qui lui reste en caisse. L'ancien caporal fronce le sourcil; il semble effrayé de la rapidité avec laquelle Dalville dépense son bien. Enfin, après avoir secoué la tête, Bertrand referme le bureau en disant : C'est à lui, il en est le maître.

Et pour éloigner de tristes idées, Bertrand descend à la cave, et en remonte une bouteille de vieux bourgogne, parce qu'étant chargé de l'inspection du vin, il veut s'assurer si le bourgogne ne file pas.

IX

MADEMOISELLE TAPOTE ET LE MARQUIS

Nous avons entendu le petit Toni dire que son maître était au bal chez Mme de la Thomassinière; d'où nous devons conclure que depuis la journée passée à la campagne de Mme Destival, la connaissance est devenue plus intime entre Dalville et le riche spéculateur. Auguste, engagé par la sémillante Athalie, n'a point manqué de se rendre à son invitation, et M. de la Thomassinière, en voyant Dalville être de toutes les parties de plaisir sans jamais calculer la dépense, jouer gros jeu et perdre avec la meilleure grâce du monde, a trouvé, comme madame, que le jeune homme était fait pour aller à tout.

Mme Destival enrage en secret de voir Dalville au nombre des adorateurs de Mme de la Thomassinière; mais cela ne l'empêche pas d'appeler toujours celle-ci ma bonne et ma chère amie, parce qu'on serait fâché de n'être plus invité aux fêtes brillantes que donne le capitaliste; et quoiqu'on n'y aille que pour chercher à critiquer, et que M. Destival ne puisse pas dîner de colère en voyant une table beaucoup mieux servie que la sienne, on est bien aise de se donner ce chagrin-là.

Dans ce tourbillon de plaisirs, et sans cesse auprès de femmes charmantes qui le choisissent pour leur cavalier, est-il étonnant que Dalville

ait oublié la petite laitière de Montfermeil? Le souvenir de Denise n'est cependant pas entièrement effacé de sa mémoire, et plusieurs fois Auguste a formé le projet d'aller au village pour revoir l'enfant et la jeune fille; mais lorsqu'il se dispose à mettre son projet à exécution, une nouvelle invitation, une partie qu'il ne peut manquer, le retiennent à Paris, où le temps passe si vite pour les gens heureux.

C'est à sa campagne, située à Fleury, que la brillante Athalie emmène Auguste et trois autres cavaliers qui ont été à son bal. Madame a formé cette partie de campagne en faisant une chaine anglaise et a décidé qu'on irait manger des œufs frais tout en achevant une queue du chat; Auguste et trois autres jeunes gens ont été invités et ont accepté sur-le-champ. Mme de la Thomassinière, qui met autant de vivacité dans ses plaisirs que de variété dans sa toilette, a sur-le-champ donné ses ordres. Son mari seul ignore cette partie de campagne, et à huit heures du matin, quand on a enfin décidé ces messieurs a quitter l'écarté, madame les fait monter dans sa calèche, riant comme une petite folle d'enlever ainsi quatre cavaliers en costume de bal. M. de la Thomassinière est couché; mais le valet de chambre doit, à son réveil, lui apprendre où il trouvera madame, dans le cas où il aurait l'intention d'aller la rejoindre.

Quelques mots que Mme Destival a saisis dans la nuit lui ont appris le projet charmant formé pour le matin; comme l'homme d'affaires et sa femme ne sont pas de cette partie, ils rentrent chez eux de très mauvaise humeur.

— Sans cesse de nouveaux plaisirs! dit Mme Destival en souriant avec amertume. Cette Mme de la Thomassinière ne sait qu'inventer pour ruiner son mari...

— Encore, si elle le ruinait! dit Destival; mais non!... Cet homme-là a un bonheur! tout lui réussit. Cependant, ce n'est pas par l'esprit qu'il brille, à coup sûr!... Eh bien! il vient encore de gagner soixante mille francs dans une affaire que j'avais en vue...

— Eh! monsieur, pourquoi ne l'avez-vous pas faite, cette affaire?

— Je n'avais pas assez de fonds pour acheter la créance, madame!

— On en emprunte, on en trouve. En vérité, monsieur, vous devriez être honteux de voir le luxe qu'étale ce Thomassinière, et de ne point l'éclipser! Ces gens-là ont huit domestiques, et, moi, je n'ai qu'une malheureuse bonne et un méchant valet qui sert à tout!... Je veux une femme de chambre, monsieur, j'en veux une!

— Madame, avant peu, j'espère...

— Ils ont calèche, landau, coupé! nous n'avons qu'un cabriolet bien mesquin!... Mais monsieur apprend à faire l'exercice au lieu de songer à gagner de l'argent!

— Madame, j'ai en train plusieurs affaires. Si je vends la maison à Monin...

— Mais finissez-en donc, monsieur; je vous déclare que je ne puis plus vivre comme cela : il me faut deux cachemires neufs, une femme de chambre, une calèche, et une campagne où je puisse donner des fêtes, non pas comme la bicoque de Livry, que je ne puis plus sentir.

— Soyez tranquille, madame... Il me faut à moi un commis, un cuisinier et un nègre. Je vais hasarder de nouvelles affaires, et vous verrez que bientôt nous écraserons ce méchant parvenu qui fait des pataquès avec une assurance qui me suffoque.

La calèche, traînée par deux chevaux fringants, emmène Athalie et quatre jeunes cavaliers à la mode, au nombre desquels est Dalville. Chacun de ces messieurs fait sa cour à la petite-maîtresse, qui sait distribuer tour à tour un mot, un sourire, un regard, et s'enivre avec délices des hommages qu'on lui adresse. Pour une femme coquette, est-il un bonheur plus grand que d'être entourée d'hommes qui portent ses chaînes? Athalie est vive, enjouée; pour lui plaire, on sait qu'il faut être gai, et parmi ces messieurs c'est à qui se montrera le plus fou, à qui dira le plus d'extravagances. Parmi tous les bons mots que l'on dit, il s'en dit de bien mauvais; car plus on cherche à faire de l'esprit, moins on y parvient; mais, reconnaissante des efforts que l'on fait pour lui plaire, Athalie accueille tout par des éclats de rire, et ces messieurs s'empressent de faire chorus, bien embarrassés quelquefois s'il leur fallait dire le sujet de leur gaieté. C'est au milieu de cet assaut de folies que le char léger arrive à la maison de campagne.

La propriété que Mme de la Thomassinière possède à Fleury est un séjour délicieux qui laisse, en effet, bien loin derrière lui la petite maison de campagne de Livry. Ici, tout respire le luxe, l'élégance : des cours spacieuses précèdent des salles de jeu, de danse, de festins; des péristyles d'un style sévère conduisent à des appartements délicieux; rien n'a été oublié de ce qui peut être agréable aux habitants de cet endroit charmant. Dans les jardins, qui sont immenses, vous trouvez des pavillons de lecture, de travail, de repos; des grottes fraîches, des bois couverts, des bosquets touffus, des labyrinthes où vous pouvez vous perdre, des réduits charmants où le murmure d'un ruisseau vous invite à rêver ou à tout autre chose; et c'est dans ce séjour enchanteur qu'une jolie femme de vingt ans règne en souveraine et ne s'occupe qu'à se créer de nouveaux plaisirs.

Pendant que la maîtresse de la maison donne ses ordres pour un déjeuner champêtre, ces messieurs se répandent dans les jardins et vont en admirer les agréments. Auguste se dirige seul vers une haie qui ferme

l'entrée d un verger. Cet endroit est séparé de la partie des jardins où l'on se promène; pourquoi donc Auguste y porte-t-il ses pas? C'est qu'au delà de la haie il a aperçu un jupon court et un petit bonnet, et qu'un charme irrésistible pousse le jeune homme vers tout ce qui annonce quelque chose de féminin.

Auguste entre donc dans le verger, et voit une jeune fille qui cueille des abricots. Elle n'a ni les traits fins ni la grâce de Denise. C'est tout simplement une grosse fille bien ronde, bien rouge et bien fraîche; mais il y a des gens qui préfèrent encore cela aux cascades, aux grottes et aux labyrinthes élevés à grands frais; Auguste était du nombre. Qui croirait qu'un simple jupon obtient la préférence sur les merveilles de l'art, qu'il peut troubler la paix d'un empire, bouleverser une république, écraser un peuple, étonner l'univers, donner ses lois, et faire perdre la raison à la moitié du genre humain? O Cléopâtre, Élisabeth, Dalila, Judith, Ninon, vos jupons ont produit tous ces miracles! A la vérité, ce n'est pas positivement à vos jupons que vous devez en rendre grâce.

La grosse fille était montée sur une échelle appuyée sur l'arbre et cherchait les fruits les plus mûrs. Auguste s'approche de l'échelle et regarde en l'air... Je présume qu'il regardait les abricots.

— Tiens! quoi que vous faites donc là? monsieur! dit la grosse fille, qui, en tournant la tête, vient d'apercevoir le jeune homme.

— Ma chère amie, j'admire! je suis amateur des beautés de la nature. Je sais apprécier ce qui est bien sous la bure comme sous la soie.

La grosse fille qui ne comprend pas ce langage, en conclut que le monsieur aime les abricots, et lui en présente un en lui disant :

— T'nez monsieur, en v'là un qui est ben mûr.

Auguste prend l'abricot et se rapproche de l'échelle en disant à la jardinière :

— Je crains que vous ne tombiez, et je vais la tenir.

— Oh! merci, monsieur, ça n'est pas la peine!... ça me connaît, ça; d'ailleurs je me retiendrais aux branches.

Cependant Auguste reste au pied de l'échelle, et comme la grosse fille est sur le quatrième échelon, la main du jeune homme se trouve naturellement près de la jambe de la jardinière, et tout naturellement encore cette main caresse un bas de laine qui renferme un mollet dont un danseur de l'Opéra pourrait se contenter.

La jardinière continue de cueillir des fruits pendant qu'on lui caresse le mollet, et Auguste se dit :

— A la bonne heure! voilà une paysanne qui sait vivre, qui a l'usage du monde! Ce n'est pas positivement une bergère de Florian. Cette jambe

me rappelle plutôt les Flamandes de Téniers ; mais au moins cela ne donne pas des coups d'ongles, et c'est fort heureux, car avec des mollets comme ceux-ci la cicatrice ne s'effacerait pas.

— Quand j'ai entendu venir quelqu'un derrière moi, dit la grosse fille, j'ons cru d'abord que c'était monsieur.

— Monsieur !... et quel monsieur, dit Auguste ?

— Eh, pardi ! monsieur le bourgeois, not'maître.

— Ah ! M. de la Thomassinière ?

— Eh oui !

— Est-ce qu'il vient quelquefois dans son verger ?

— Eh oui, qu'il y vient.

— Est-ce qu'il aime les abricots ?

— Eh oui ! les abricots et puis encore autre chose !

— Est-ce qu'il vous prend aussi le mollet, mon enfant ?

— Tiens, pardi, tout de même !... I' se gênerait, peut-être !...

La grosse fille rit, et Auguste se dit :

— Il paraît que M. de la Thomassinière, qui ne parle que des duchesses, des comtesses et des baronnes qu'il courtise, daigne aussi s'humaniser avec sa jardinière. Combien de gens veulent se donner dans le monde de brillantes conquêtes, et n'ont triomphé que de leur cuisinière ! Au reste, il y a bien des baronnes qui n'ont point les mollets si durs que ceux-ci.

Et tout en faisant ces réflexions, le jeune homme caressait toujours, et la grosse fille riait, et son panier étant rempli, elle commença à descendre un échelon, et comme M. Auguste ne descendait pas sa main, cette main dut se trouver au-dessus du mollet, où il y avait encore beaucoup à caresser, et la grosse fille se mit à rire encore plus fort.

— M. de la Thomassinière se permet-il aussi de vous prendre la taille ? dit Auguste en regardant la jardinière.

— Ah ben, tiens !... ah ben, pardié !... ah ben alors, si vous me faites rire !...

Dans ce moment Auguste aperçoit au-dessus de la haie le joli bonnet d'Athalie, qui approche du verger. Aussitôt, cessant de faire rire la grosse fille, il lui dit vivement :

— Ton nom ?

— Tapotte.

— Tu loges ?

— Là-bas au bout, à côté du hangar où qui gnia du foin.

— Il suffit ; adieu... je te reverrai. Et courant aussitôt vers l'entrée

du verger, le jeune homme en sort au moment où Mme de la Thomassinière arrivait contre la haie.

— Où vous cachez-vous donc, monsieur? dit Athalie en souriant à Auguste.

— Mais madame... vous voyez, j'étais entré là, sans savoir que c'était le verger, et, ma foi, je mangeais vos fruits.

— Avant déjeuner! c'est très mal. Je suis un peu égoïste; je n'aime pas que l'on prenne aucun plaisir sans moi... Je pensais que vous aviez trouvé à ma campagne quelque laitière, quelque paysanne dont le teint... bien rouge vous avait séduit...

— Ah! madame...

— Je ne crois pas cependant que ces lieux renferment des beautés champêtres dignes de vos hommages... car je vous suppose encore quelque goût, et j'avoue que la petite laitière n'était pas mal.

— Oui... oui... elle est très bien... et vous me faites songer...

— Allons, monsieur, donnez-moi le bras, et venez déjeuner : tout est prêt dans un carré de verdure ombragé de chèvrefeuille. Ces messieurs nous attendent, et il est inouï que je sois obligée de venir vous chercher.

— Si vous me laissiez quelquefois vous trouver, madame, vous n'auriez plus cette peine.

— Ah! monsieur, rien de sentimental, je vous en prie; rappelez-vous que l'on ne vient ici que pour faire des folies.

On arrive sous l'ombrage, où un couvert élégant est dressé; une petite-maîtresse met de la coquetterie dans tout, et le déjeuner champêtre, quoique composé seulement de laitage, d'œufs, de beurre, de fruits et de vins excellents, semble encore meilleur offert par une jolie femme et servi dans une porcelaine retraçant de charmants paysages. L'élégance ne gâte jamais rien ; elle donne souvent du prix aux choses les plus simples, et tel vin serait trouvé médiocre dans un verre à bière, qui paraît agréable versé dans un cristal artistement taillé.

On est à table depuis un quart d'heure, on cause, on rit, et on mange beaucoup parce que la danse, le grand air et le plaisir donnent de l'appétit, lorsque la voix de M. de la Thomassinière se fait entendre dans une allée voisine.

— Voilà mon mari, dit Athalie; j'étais sûre qu'il viendrait : il aime beaucoup cet endroit. Mais il amène quelqu'un avec lui.

— Pourvu que ce ne soit pas quelque ennuyeux personnage, dit un des jeunes gens.

— Oh! que m'importe! Si c'est quelqu'un qui m'ennuie, je ne m'en occuperai pas, et vous ferez comme moi, messieurs.

Comment, mon mari m'amène un marquis ! dit Athalie. (P. 110.)

M. de la Thomassinière paraît avec un homme d'un âge mûr, mais habillé à la dernière mode, et dont la démarche, les manières et jusqu'à la voix ont de l'affectation. Ce monsieur a une figure distinguée, mais son regard est un peu faux ; il sourit presque toujours, et porte souvent à ses yeux un lorgnon avec lequel il admire les fleurs, les arbres et les buissons.

— Les voilà ! dit de la Thomassinière en apercevant la société. Mon

valet de chambre ne m'a pas trompé et mon concierge m'a bien indiqué. Par ici, monsieur le marquis, par ici.

— Comment, mon mari m'amène un marquis ! dit Athalie ; allons, messieurs, il faut bien lui faire une petite place. Mais vraiment, M. de la Thomassinière est aussi fou que moi ! Ne pas me prévenir !

— C'est délicieux !... c'est enchanteur !... Tout cela est du goût le plus parfait ! dit le marquis en s'extasiant sur tout ce qu'il voit ; puis, apercevant la société, il fait un salut profond à la maîtresse de la maison, qui s'est levée pour le recevoir ; tandis que M. de la Thomassinière, qui se croit grandi de deux pieds depuis qu'il a amené chez lui un marquis, fait un léger salut de protection aux jeunes gens, et prend la main du nouveau venu en disant à sa femme :

— Madame, c'est M. le marquis de Cligneval qui a bien voulu daigner me permettre de vous l'amener. Il venait me voir ce matin à mon hôtel pour une affaire *consequente ;* je lui ait dit : Nous pourrons en causer aussi bien à ma campagne. Ça lui a souri, et, ma foi, j'ai fait mettre au cabriolet mon cheval gris pommelé ; M. le marquis est monté avec moi... Je lui ai donné un coup de fouet, et zeste, nous sommes partis comme du vent ! N'est-ce pas, monsieur le marquis, que mon cheval gris pommelé va joliment ?

— Comme un ange, mon cher... Madame, veuillez bien m'excuser si je me présente chez vous dans une toilette du matin...

— Monsieur à la campagne on est toujours bien, et vous voyez des cavaliers que j'ai enlevés à la suite d'un bal sans leur permettre de changer de costume... Mais vous déjeunerez avec nous ?

— Avec plaisir, madame.

— Oui, oui, dit de la Thomassinière en secouant la main de M. de Cligneval ; oh ! le marquis déjeunera : il me l'a promis ! Je déjeunerai aussi, moi.

— Alors, messieurs, prenez place et contentez-vous de ce que je puis vous offrir.

Madame fait placer le marquis à côté d'elle ; M. de la Thomassinière voudrait aussi s'asseoir à côté du marquis, mais il faut qu'il se contente d'être en face. M. de Cligneval fait honneur au déjeuner : il trouve tout excellent, délicieux, exquis, quoique la Thomassinière se tue à lui dire :

— Oh ! j'ai mieux que ça ordinairement ! Mais nous ne savions pas, madame n'était pas prévenue... J'espère une autre fois vous traiter beaucoup mieux. Ceci est un déjeuner sans prétention, mais quand je veux, je fais joliment les choses.

Tout en fêtant le déjeuner, M. de Cligneval trouve le moyen d'adresser

des compliments à la maîtresse de la maison. Le marquis a bon ton; il pousse peut-être un peu trop loin la prétention de le faire voir, mais il est aimable, il a de l'esprit, et bientôt la gaieté redevient générale; il n'y a pas jusqu'à M. de la Thomassinière, qui ne riait jamais croyant que c'était mauvais genre, et qui maintenant rit très haut afin de faire comme M. le marquis.

En offrant des fruits, Athalie en rencontre plusieurs qui ne sont pas mûrs.

— Ces abricots ne valent rien, dit-elle à un valet.

— Nous devons avoir beaucoup mieux que ça, s'écrie la Thomassinière. Dites à la jardinière de m'en apporter sur-le-champ, ce qu'il y aura de plus beau.

Le valet s'éloigne, et bientôt Mlle Tapotte arrive avec un panier plein de superbes fruits, qu'elle présente à Athalie, les yeux baissés et sans oser regarder la société, tandis qu'au contraire les jeunes gens examinent la grosse fille en faisant à demi-voix leurs réflexions, et que M. de la Thomassinière lui lance des regards en dessous.

— A la bonne heure! dit Athalie en prenant le panier, ceux-ci sont beaux. Tenez, messieurs, ils viennent d'être cueillis; cela semble meilleur. Une autre fois, Tapotte, ne me donnez point de fruits verts.

— Oui, madame, dit la jardinière en faisant une révérence bien gauche; puis elle s'éloigne encore plus rouge que lorsqu'elle est venue.

— Comment avez-vous nommé cette grosse fille-là, madame? dit un des jeunes gens.

— Tapotte, monsieur.

— Ah! le nom est fort drôle!

— Il est plaisant, dit le marquis.

— Oui, il est bien plaisant, répond la Thomassinière, et Auguste pense qu'il est mérité.

— Elle n'est pas mal cette grosse fille, dit un jeune homme.

— Ah! monsieur! s'écrie Athalie, que voyez-vous donc là-dedans de bien? C'est lourd! c'est gauche! c'est commun!

— Ah! mon Dieu! c'est une grosse masse de chair qui remue, et voilà tout, dit le marquis.

— Oui, oui, répond la Thomassinière en rougissant un peu, ça remue, ça remue, et, comme dit M. le marquis, ça ne sait pas faire autre chose.

— Qu'avez-vous donc à rire, monsieur Dalville? dit Athalie à Auguste; est-ce de Mlle Tapotte? Vous ne nous en dites rien?

— Je gage que monsieur est de mon avis, dit le marquis, et qu'il ne voit rien là qui mérite d'être regardé!

— Lui! dit Athalie, ah! vous ne le connaissez pas, monsieur, il voit des appas sous des bonnets ronds et sous des robes d'indienne.

— Je ne m'en cache pas, madame, et je ne pense pas qu'il faille avoir un cachemire pour être belle. Quant à votre jardinière, certainement elle n'a pas de jolis traits ni une jolie tournure ; mais, malgré cela, sa fraîcheur, son air réjoui...

— Ah! fi! monsieur, fi! taisez-vous, car vous seriez capable de pervertir ces messieurs. Mais c'est assez nous occuper de Mlle Tapotte: j'espère que M. le marquis me fera le plaisir de venir voir mon jardin, et s'il voulait nous donner cette journée...

— Madame, je me trouve trop bien chez vous pour avoir la force de vous refuser, et quoique attendu pour dîner chez un prince bavarois, je ne vous résiste pas.

— Messieurs, je compte aussi sur vous, dit Athalie en s'adressant à ses autres convives, il faut passer ici toute la journée. Oh! point de refus, il le faut, ou je me brouille avec vous. J'ai des appartements à vous offrir pour cette nuit, et demain matin je vous ramène à Paris dans ma calèche.

— Oui, dit la Thomassinière, puisque le marquis reste, il faut que ces messieurs restent aussi. Nous serons plus de monde, ça sera plus amusant. J'ai des affaires à terminer; mais, ma foi, quand on a l'honneur d'avoir un marquis chez soi, on envoie le reste au diable.

Les jeunes gens veulent faire quelques objections relativement à leur toilette ; mais la séduisante Athalie prononce encore :

— Je le veux, en adressant à ces messieurs un de ces sourires auxquels il est si difficile de résister, et cela aplanit toutes les difficultés. Auguste n'en a fait aucune pour rester, n'étant pas fâché de coucher à Fleury, et souriant déjà à certaines idées qui lui passent par la tête.

On quitte la table. La Thomassinière paraît décidé à ne point s'éloigner un instant du marquis ; mais celui-ci offre son bras à Athalie pour faire un tour dans les jardins, et la Thomassinière, ne pouvant donner aussi le bras au marquis, marche de l'autre côté, et se tient tout près de lui, adressant sans cesse la parole à son hôte, qui, les trois quarts du temps, ne lui répond pas, parce qu'il préfère causer avec madame. Auguste est allé s'asseoir sous une grotte de coquillage, n'osant pendant le jour retourner au verger. Les autres jeunes gens se sont emparés du billard.

Mais Athalie, qui a des dispositions à faire pour le séjour de ses hôtes, et qui veut que le dîner les dédommage de la frugalité du déjeuner, ne tarde pas à laisser M. de Cligneval avec son mari.

Aussitôt la Thomassinière prend le bras du marquis, et se dispose à le promener de nouveau en lui disant :

— Maintenant, nous allons parler d'affaires, monsieur le marquis, car c'est là mon fort, les affaires, les grandes affaires surtout ! les spéculations, les... Comment trouvez-vous mon labyrinthe ?

— Charmant !

— Et ma pièce d'eau ?

— Superbe !

— La cascade est de moi, j'en ai eu l'invention. Autrefois, l'eau retombait tout bonnement. C'était trop bourgeois ! J'ai fait mettre des rochers en zigzag, c'est tout à fait joli.

— Oui, cela vous fait honneur !

— Vous êtes bien bon. Je vais vous mener dans mon bois, de là dans ma prairie, où j'ai fait mettre des moutons mérinos pur race. C'est encore de mon invention. De là, nous irons dans mon désert ; vous verrez mes daims ! oh ! superbes, mes daims ! comme des cerfs.

— Vous n'avez pas de cerfs ?

— Non ; j'en voulais un, Mme de la Thomassinière a prétendu que c'était inutile, et que nous avions assez d'animaux policés. Je vous mènerai aussi à mon belvédère ; oh ! nous en avons pour trois ou quatre heures à voir des choses superbes.

Le marquis, qui commence à se lasser du tête-à-tête, déclare qu'il est fatigué, et comme on se trouve alors près de la grotte où Auguste se repose, ces messieurs viennent s'asseoir près de lui, la Thomassinière ayant dit qu'il était las dès que M. de Cligneval a parlé de se reposer.

— J'ai une terre dans le genre de celle-ci, dit le marquis en s'asseyant sur le banc de mousse, c'est dans la Bourgogne, pays très fertile. J'en ai une autre dans le Berry, où mon grand-père possédait un fort joli château.

— J'ai trois fermes dans le département de Seine-et-Oise, dit aussitôt la Thomassinière en caressant son menton, j'ai deux maisons à Paris, je suis sur le point d'en acheter une troisième.

— Mes aïeux étaient immensément riches ! dit le marquis. Je ne sais pas trop ce qui me reste ! je m'en inquiète peu ! Quand on a du crédit, qu'on est bien en cour ! Si je voulais des places ! il ne tiendrait qu'à moi.

— Moi, j'ai un crédit immense ! mon papier est très recherché à la Bourse. J'ai des affaires par-dessus la tête ! Je reçois chez moi la meilleure société, on y joue un jeu d'enfer !

— Pardieu ! cela me fait souvenir que j'ai perdu avant-hier trois mille francs à l'écarté, dit le marquis d'un air indifférent.

— J'en ai gagné quatre mille, il y a deux jours, chez un banquier de mes amis, répond aussitôt la Thomassinière.

— Oh! c'est une misère! Quand on joue, c'est pour faire quelque chose! dit le marquis.

— Certainement, reprend la Thomassinière, et je ne sais pas si je n'ai point oublié les quatre mille francs sur la table! je fais si peu attention à l'argent!

— Mais il y a un mois, dit le marquis, oh! j'étais d'une partie sérieuse! il ne s'agissait de rien moins que de quatre-vingt mille francs.

— L'hiver dernier, j'ai joué une maison, reprend la Thomassinière; il est vrai qu'elle n'était pas encore bâtie, et malheureusement, le lendemain, l'entrepreneur a fait banqueroute pour la troisième fois.

Auguste écoutait en silence ses deux voisins, qui semblaient se renvoyer la balle, lorsque la Thomassinière, craignant de ne plus rien trouver pour lutter avec le marquis, changea la conversation en disant:

— Comment trouvez-vous ce point de vue?

— Assez joli, dit le marquis; mais pourquoi ne l'avoir pas embelli de fabriques jetées çà et là.

— Ah! je n'ai pas voulu de fabriques chez moi! fi donc! Les ouvriers font du bruit, chantent! et je ne veux pas avoir affaire à tous ces gens-là.

Le marquis regarde Auguste en souriant, et on quitte la grotte pour se rendre au billard, où M. de la Thomassinière manque toutes les billes, s'écriant après chaque coup qu'il a joué de travers:

— C'est que j'ai une mauvaise queue; je n'y vois pas clair aujourd'hui; c'est la faute du billard; j'ai mal à la tête; on m'a troublé; je ne suis pas en train: mais si j'étais en train, vous ne seriez pas de force.

Le petit Toni est arrivé depuis longtemps; il remet à son maître de nouveaux fonds. Lorsque le marquis voit que Dalville a cabriolet, il lui fait beaucoup d'amitiés, et dit qu'il y a de la sympathie entre les goûts d'Auguste et les siens, sympathie dont Auguste ne s'est point encore aperçu, ce qui ne l'empêche pas de répondre aux politesses de M. de Cligneval.

L'heure du dîner est venue; on se met à table; Athalie en fait les honneurs avec beaucoup de grâce. Pour ne point déroger à ses habitudes, la Thomassinière n'arrive dans la salle à manger que lorsqu'on a desservi le potage; mais il est bien aise de dire devant le marquis qu'il avait dix lettres importantes à écrire.

Le dîner est encore plus agréable que le repas du matin, parce qu'on se connaît davantage et que des vins délicieux échauffent les têtes et excitent à la folie. Athalie sait par ses saillies entretenir la gaieté. Le

marquis la trouve divine, ravissante, et se perd en compliments. La petite-maîtresse ne veut pas séduire un homme de cinquante ans, mais elle est bien aise de mériter les suffrages d'un marquis ; et les jeunes gens ne sont point jaloux de M. de Cligneval ; ce qui rend la bonne humeur générale. On laisse la Thomassinière parler de ses fermes, de ses biens, de ses spéculations ; mais on applaudit quand il vante ses vins et son cuisinier.

On a quitté la table, aussi gais que peuvent l'être des gens de bonne compagnie. Athalie est allée voir si sa harpe est d'accord. Les hommes vont un moment prendre l'air dans le jardin ; il n'est pas encore nuit, mais le jour commence à baisser.

Le marquis s'est éloigné, et Auguste se trouve seul avec la Thomassinière, qui prétend avoir aussi pour lui de la sympathie, lorsqu'en cotoyant une allée devenue sombre, et qui touche au verger, ces messieurs entendent le bruit d'un baiser fortement appliqué. Auguste s'arrête, curieux de savoir ce qui se passe par là ; la Thomassinière s'arrête aussi d'un air étonné.

— Avez-vous entendu? dit-il à Auguste.

— Oui, répond celui-ci, j'ai fort bien entendu.

— Qu'est-ce que c'est?

— Si vous n'avez pas reconnu ce que c'est, il est inutile que je vous le dise.

— Ah ! il m'a semblé.. mais la nuit on peut se tro¬per.

— Ah ! vous croyez que la nuit on entend moins bien que le jour?

— Ah ! c'est que je ne pense pas qu'on puisse se permettre chez moi...

Le bruit d'un second baiser interrompt la Thomassinière. Ces messieurs s'approchent d'un bosquet voisin, et aperçoivent Mlle Tapotte, que M. le marquis retenait dans ses bras, et qui se défendait assez faiblement, suivant son habitude, tandis que le marquis, la figure enluminée, l'œil brillant et la voix épaisse, lui disait : — D'honneur, tu es un bouton de rose, et je veux un rendez-vous!

Mais le bruit du feuillage que l'on remue fait lâcher prise au marquis, Tapotte se sauve, et M. de Cligneval regagne la maison, tandis qu'Auguste dit en riant à la Thomassinière :

— Il paraît que votre vin de Champagne change bien les objets : cette masse de chair est devenue un bouton de rose.

— Ah ! c'est un langage de cour. Le marquis voulait rire, sans doute. Au reste, je serais désolé qu'il nous eût aperçus ! Vous sentez bien qu'un marquis ! Je ne dois rien avoir vu ! Monsieur Dalville, je vous

recommande sur tout ceci le plus profond secret, c'est très important.

— Soyez sans inquiétude !

— Je vous demande votre parole.

Après avoir rassuré son hôte, Auguste regagne avec lui la maison. Athalie se met à sa harpe; ces messieurs se placent devant une table de jeu, et, tout en écoutant les accords harmonieux que la jolie femme tire de l'instrument, font leur possible pour gagner leur adversaire. On apporte du thé, puis du punch. Le marquis gagne tout le monde; mais il est si poli, il a des formes si aimables, qu'on est presque tenté de le remercier de ce qu'il veut bien prendre l'argent. Fatiguée du bal de la veille, Athalie ne tarde pas à se retirer, et bientôt chacun se dirige vers son appartement.

Le temps est superbe, une douce clarté semble inviter à jouir de la fraîcheur du soir. Auguste descend doucement de son appartement et, vêtu d'une large robe de chambre qu'il a trouvée dans la pièce qu'il occupe, il se rend dans les jardins et se dirige vers le verger. Je ne sais si c'était seulement pour y chercher la fraîcheur, mais arrivé au milieu des arbres à fruits, où il fait très sombre, il se perd sous les pruniers et les cerisiers; enfin, après avoir erré quelque temps, il se trouve devant la chaumière que la jardinière lui a montrée. Il s'approche; des voix se font entendre; Auguste reconnaît celle de la Thomassinière; le jeune homme pense qu'il est venu trop tard, cependant il écoute ce que son hôte dit à Mlle Tapotte.

— Ma chère amie, M. le marquis vous a embrassée.

— Moi, monsieur, oh nenni ! personne ne m'a embrassée.

— Tapotte, songez que je suis votre maître et que j'ai le droit de tout savoir.

— Je n'sais pas c'que vous voulez savoir !

— M. le marquis vous a embrassée ?

— Qu'est-ce que c'est qu'un marquis ?

— Un homme superbe ! petit, un peu gros, presque chauve, cinquante ans à peu près et un lorgnon au côté.

— Ah ! c'est un marquis, ça? Je ne sais pas s'il avait un ognon au côté, mais i'sentait joliment le vin, toujours.

— Ne croyez pas que je veuille vous gronder, Tapotte; bien au contraire ! Je veux seulement savoir ce qu'il vous disait, afin de m'y prendre comme un marquis, quand l'occasion s'en présentera.

— Ah ! mon Dieu ! i' s'y prenait comme les autres. D'abord, il m'a pincée.

— Bon.

Auguste parvient à calmer la jolie blonde. (P. 122.)

— Après, il m'a encore pincée.

— Bon.

— Ah! oui, bon! bon! moi j'ai crié.

— Vous avez eu tort, c'était un marquis!

— Tiens, puisqu'il me faisait mal! ensuite... dame puisque ça vous amuse, il m'a embrassée.

— Bien.

— Il ne voulait pas me lâcher; il voulait absolument que j'li donne un rendez-vous, mais j'ons pas voulu!

— Vous avez eu tort! Vous êtes une sotte, Tapotte! Vous ne deviez pas refuser M. le marquis.

— Bah, laissez donc! il est vieux et vilain!

Cette conversation a fait naître une idée à notre étourdi, il s'enveloppe la tête de son mouchoir, et se met à tousser et à cracher en imitant l'organe un peu nasillard du marquis.

— Ah! mon Dieu! il y a quelqu'un là! s'écrie la Thomassinière.

— Oui, queuque vieux qui tousse, dit Tapotte.

— Eh! mais... c'est lui... c'est le marquis. Sotte que vous êtes, pourquoi ne pas avouer que vous lui avez indiqué votre demeure?

— Moi, monsieur, je vous jurons que...

— Chut! taisez-vous; il est là, il s'impatiente.

— Ah jarni! il a un catarrhe, c't'homme-là.

— Ma foi, il n'y a pas à balancer... M. le marquis!... quel honneur! Je me sauve par cette fenêtre qui donne de l'autre côté.

— Mais, monsieur, quand j'vous dis que j'nons pas donné de rendez-vous...

La Thomassinière n'écoute plus Tapotte; il a ouvert une fenêtre, il enjambe, il est dans le jardin. Au même instant, Auguste ouvre la porte, pénètre chez la jardinière, et celle-ci, en s'apercevant que ce n'est pas le marquis, pousse un cri de surprise. Mais Auguste lui dit tout bas de se taire; et Mlle Tapotte fait tout ce que veut le jeune homme, aimant beaucoup mieux avoir un tête-à-tête avec lui qu'avec M. le marquis.

La Thomassinière se promène sous les abricotiers, présumant que le marquis ne restera pas longtemps à causer avec Tapotte; mais au bout d'une demi-heure, ne le voyant pas sortir de chez la jardinière, notre financier se décide à rentrer se coucher, en se disant : — Diable, il paraît que le marquis en avait long à lui conter. Il faudra que je tâche de faire durer mes conversations aussi longtemps que M. le marquis.

Le lendemain, on se rassemble pour partir; Athalie est plus fraîche que la veille, le marquis est moins rouge; Auguste paraît fatigué, et la Thomassinière a un air malin en regardant M. le marquis. Il n'y a que Mlle Tapotte qui soit tout comme à son ordinaire.

Mais la société monte en voiture et quitte la jolie campagne de Fleury. Faisons comme elle, et retournons à Paris.

X

LE TOURNEBRIDE

Pour se consoler de l'absence de son maître, Bertrand avait fait monter chez lui le portier de la maison. C'était un vieil Allemand nommé Schtrack, qui était venu en France pour faire des culottes, et, ayant trouvé une place de portier, passait son temps à boire, à fumer et à battre sa femme. M. Schtrack était du reste peu en état de soutenir une conversation, même avec une cuisinière, mais il buvait sec et écoutait avec un flegme imperturbable le récit des campagnes de Bertrand, et des détails que l'ancien caporal se plaisait à répéter souvent pour la vingtième fois, ce qui n'empêchait pas Schtrack d'avoir l'air d'y prendre le même intérêt, l'œil fixé sur le narrateur, remuant la tête ou fronçant le sourcil lorsque l'affaire devenait chaude, et enfin lâchant une bouffée de tabac et un *sacretié!* quand Bertrand reprenait haleine.

Après s'être assuré que le bourgogne ne filait pas, on avait soumis le bordeaux et le madère à la même épreuve. Plus Bertrand parlait, plus il avait soif; or il devait être très altéré, car il parlait depuis la veille au soir; ces messieurs ayant passé la nuit à ce qu'ils appelaient déguster la cave; et Schtrack n'ayant quitté Bertrand que deux fois pour aller donner une correction allemande à sa femme, qui se permettait de trouver mauvais que son époux ne redescendît point à sa loge.

Bertrand interrompait quelquefois le récit de ses campagnes pour parler d'Auguste, qu'il chérissait, et faire part à Schtrack de l'inquiétude que lui donnaient ses folles dépenses et son penchant pour les femmes, et Schtrack écoutait cela comme le récit de la bataille d'Austerlitz, en lâchant de temps à autre un *sacretié !*

Bertrand, impatienté de n'entendre que cela depuis la veille, finit cependant par dire à Schtrack :

— Mais, enfin, mon vieux, que pourrais-je faire pour empêcher M. Dalville de se ruiner?

Schtrack, qui ne s'était jamais entendu interpeller par Bertrand, est cinq minutes à réfléchir, et répond enfin :

— Sacretié! buvons.

— Oui, buvons, c'est bien dit, reprend Bertrand en trinquant avec le portier; mais cela ne répond pas à ma question. J'aime, je respecte

M. Dalville, je me mettrais au feu pour lui; mais, mille carabines! ça me fend le cœur de le voir payer pour l'une prêter à l'autre, jouer un jeu d'enfer, faire des dépenses folles, et enfin altérer sa santé, car quel homme résisterait à une vie semblable? Et la plupart de ces jolis minois le trompent, je le gagerais! Mais il ne veut pas m'écouter! Le cœur est bon, oh! le cœur est excellent, mais la tête!...

— Sacretié! dit Schtrack en vidant son verre.

— Par exemple, cette petite dame qui demeure dans la maison, malgré son ton mieilleux, ses yeux bâissés, et quoiqu'elle se soit évanouie trois fois en apprenant les perfidies de mon maître, je ne voudrais pas jurer... Il m'a semblé y voir monter quelquefois un petit monsieur qui escalade les escaliers comme s'il avait un peloton de gendarmes sur les talons. Sais-tu qui je veux dire, Schtrack?

— Foui! foui!

— Eh bien! qu'est-ce que ce petit monsieur-là?

— Je ne zais pas.

— Comme portier, tu devrais le savoir.

— Il faut temander ça à mon femme.

Le bruit du cabriolet de Dalville met fin à la conversation de ces messieurs. Schtrack descend à sa loge, et Bertrand tâche de prendre un air posé pour recevoir son maître.

— Me voilà, mon cher Bertrand, dit Auguste en rentrant; j'ai passé hier une journée charmante. Oh! ne me gronde pas; j'ai été sage, autant que les circonstances me le permettaient. Est-il venu du monde pendant mon absence?

— Oui, monsieur. D'abord Mlle Virginie.

— Cette pauvre Virginie! elle doit m'en vouloir depuis plus de trois semaines que je l'oublie!

— Elle dit qu'elle en mourra de chagrin!

— Oh! elle m'a déjà dit cela si souvent!

— Elle a déjeuné ici; elle a mangé de la volaille, du pâté.

— Fort bien, je vois que son chagrin n'est point encore dangereux.

— Pendant qu'elle déjeunait, la voisine, Mme Saint-Edmond, est venue demander si je n'avais pas vu son carlin; elle voulait en même temps parler à monsieur pour une affaire soi-disant importante. Elle est entrée, et ces dames vous ont attendu longtemps.

— Comment! elles se sont trouvées ensemble?

— Oui, monsieur.

— Oh! ce devait être plaisant!

— Plaisant, si l'on veut! J'ai craint un moment que cela ne devînt sérieux.

— Oh! tu vois tout en noir.

— Je vous assure, monsieur, que ces dames ne se voyaient point en rose ni l'une ni l'autre; enfin, elles sont parties. Mlle Virginie est allée trouver un Anglais qui doit lui acheter un fonds de mercerie.

— Bertrand, vous êtes une mauvaise langue.

— Je vous répète ce qu'elle a dit, monsieur.

— Je monterai ce soir chez Léonie. Ensuite?

— Ensuite, M. Destival est venu vous demander, il avait l'air très affairé.

— Ah! oui! depuis quelque temps il me parle souvent d'une affaire excellente dans laquelle mes fonds me rapporteraient dix pour cent.

— Je vous conseille de leur faire rapporter beaucoup, mon lieutenant; car nous les faisons aller rondement.

— Au fait, il faut que je mette un peu d'ordres dans mes affaires.

— Oui, ça ne serait pas mal.

— J'ai déjà été forcé de vendre une ferme.

— Pauvre ferme! Quand j'y songe, ça me fait une peine!

— Sois tranquille, Bertrand, je veux désormais réformer ma dépense; je verrai Destival, et s'il peut encore me trouver un emploi avantageux de mes fonds, cela me rendra bientôt ce que j'ai dissipé. Allons, mon vieux camarade, point de tristesse; elle ne mène à rien! Je suis jeune, riche. Tu conviendras que je n'ai pas encore sujet de me désespérer.

— C'est juste, mon lieutenant, c'est ce que je me suis dit en faisant avec Schtrack l'inspection de la cave, afin de m'assurer si tout y était en état.

— Tu as fort bien fait, Bertrand : inspecte, surveille, arrange tout à ta guise. Moi je vais changer de toilette; je monterai chez ma voisine, et demain je m'occuperai d'affaires sérieuses.

— Excellent jeune homme! dit Bertrand en suivant Auguste des yeux. Il me laisse maître ici! mais ce n'est pas le tout de goûter ses vins! ça ne suffit pas; je veux lui être utile malgré lui, et j'irai causer avec Mme Schtrack au sujet du petit monsieur qui monte chez la voisine.

Mme Saint-Edmond reçoit Auguste d'un air piqué; elle est triste, elle a les yeux rouges, elle tient encore son mouchoir à sa main. Il est vrai qu'ayant appris le retour d'Auguste, elle s'attendait à sa visite. Dalville s'informe avec empressement du motif de sa tristesse : on ne veut pas le lui avouer; mais on laisse échapper quelques mots sur la femme que l'on a rencontrée chez lui; ces mots sont suivis de soupirs étouffés, de rires

ironiques, et Mme Saint-Edmond ajoute à chacune de ses réflexions :

— Vous êtes bien le maître, monsieur, de recevoir qui bon vous semble.

Auguste, sensible à la peine que Léonie semble éprouver, parvient à calmer la jolie blonde, qui consent enfin à faire la paix avec son voisin, à condition qu'elle ne rencontrera plus chez lui cette femme qui lui a dit des impertinences, et dont la seule vue lui donnerait des attaques de nerfs. Auguste le promet : en amour, comme en politique, on promet toujours plus qu'on a l'intention de tenir.

Cependant Léonie est encore rêveuse, préoccupée.

— Vous avez quelque chagrin, lui dit Auguste.

— Non! oh non! je n'ai rien, je vous assure, répond la jolie blonde d'un ton qui voulait dire positivement le contraire.

— Et moi, je vois bien que vous me cachez quelque chose.

— Mais non, vous vous trompez, d'ailleurs, cela ne vous regarde aucunement.

Comme nous voulons toujours savoir ce qui ne nous regarde pas, Auguste devient plus pressant; il exige qu'on lui dise tout et Mme Saint-Edmond avoue alors d'une petite voix flûtée qu'un marchand de nouveautés, auquel elle doit depuis longtemps deux mille francs, l'a forcée de faire un billet, que ce billet va échoir dans deux jours, et qu'elle se trouve fort embarrassée pour le payement.

Auguste est peut-être fâché d'avoir été si curieux; mais il n'y a plus moyen de reculer, et d'ailleurs il aime trop à obliger pour ne point venir au secours de sa voisine.

— Envoyez chez moi le porteur du billet, dit-il, Bertrand payera. Léonie refuse, elle craint de gêner Auguste : elle serait désespérée qu'il crût que l'intérêt entre pour quelque chose dans le sentiment qu'il lui inspire. Mais Auguste l'exige, il ne veut pas qu'elle ait recours à d'autres; et Léonie consent enfin à se laisser obliger, à condition que ce ne sera qu'un prêt dont elle tiendra compte à son ami.

Bertrand fait un saut en arrière lorsque le lendemain Auguste lui dit :

— Tu payeras un billet de deux mille francs de Mme Saint-Edmond, qu'on viendra recevoir ici.

— Deux mille francs pour cette petite figure chiffonnée! s'écrie l'ancien caporal en se frappant le front de désespoir. Ah! mon lieutenant, si c'est comme ça que vous mettez de l'ordre dans vos affaires!

— Point de réflexions, Bertrand, ce n'est qu'un prêt que je fais à Léonie; et si je me trouvais jamais gêné, je suis sûre qu'il n'est point de sacrifice dont cette femme-là ne fût capable pour m'obliger.

— Vous croyez cela, monsieur, mais moi...

— Bertrand, tu payeras.

— Je payerai, mon lieutenant.

Auguste sort en chantant, et Bertrand descend chez son ami Schtrack pour questionner sa femme.

Bertrand a payé. Léonie est plus tendre que jamais avec Auguste. Mais un matin, qu'on ne l'attendait pas, Dalville rencontre chez sa voisine un petit monsieur qui sort aussitôt en faisant de profondes salutations auxquelles Mme Saint-Edmond répond à peine, congédiant le monsieur d'un ton très sec.

— Quel est ce monsieur? dit Auguste quand l'étranger est parti.

— Ah! mon Dieu! c'est un bien sot personnage; il m'a été envoyé par une de mes tantes. Il arrive de province, il cherche une place. Mais comme il m'ennuie beaucoup, je le reçois de manière qu'il termine bientôt ses visites. Il est aussi bête qu'il est laid.

— Mais il ne m'a pas semblé si laid!

— Ah! comment l'avez-vous donc vu! Il est horrible! un vilain nez! des yeux renfoncés! et une tournure si gauche! si ridicule! Ah! je ne puis pas souffrir cet homme-là.

Auguste ne pousse pas plus loin ses questions, et ne parle plus du petit monsieur; mais il est en secret contrarié d'en entendre dire tant de mal, parce qu'il connaît la tactique de ces dames, qui souvent emploient ce moyen pour cacher leur intimité avec quelqu'un.

En rentrant, Auguste s'aperçoit que Bertrand le regarde d'un air goguenard et tourne autour de lui comme s'il cherchait à lui parler.

— Tu veux me dire ou me demander quelque chose, Bertrand? dit Dalville en s'arrêtant devant le caporal. Parle donc, au lieu de te promener ainsi autour de moi. Mon vieil ami, tu n'entends rien aux petites ruses des femmes, qui, lorsqu'elles ont quelque chose à nous dire, savent nous forcer à les questionner.

— C'est vrai, mon lieutenant, vous avez raison; il vaut mieux aller tout franchement sans faire de contre-marches. Vous avez dû rencontrer chez la voisine un petit monsieur, car je l'ai vu descendre peu après que vous étiez monté.

— Eh bien! oui, j'ai vu un monsieur; après?

— Après! C'est la première fois que vous le rencontrez?

— Oui.

— Il vient pourtant souvent.

— Qui t'a dit cela?

— Mme Schtrack la portière.

— Quoi! Bertrand, tu vas bavarder, faire des cancans avec une portière!

— Des cancans! non, mon lieutenant; mille cartouches! des cancans? Moi? Est-ce que je vous ai dit des cancans, mon lieutenant.

— Mais à peu près! Mme Saint-Edmond n'est-elle pas maîtresse de voir du monde? Doit-elle me rendre compte de toutes les visites qu'elle reçoit? De quel droit ferais-je épier ses actions? et si on lui rendait compte des miennes, penses-tu qu'elle n'aurait aucun reproche à me faire?

— C'est juste, mon lieutenant, c'est moi qui ai tort; je boirai encore avec Schtrack, mais je ne causerai plus avec sa femme, parce que je ne veux pas qu'on dise qu'une vieille moustache fait des cancans.

Mais, quoiqu'il ait grondé Bertrand, Auguste pense aux propos de Mme Schtrack; et, se rappelant le mal que Léonie lui a dit du petit monsieur, il ne peut s'empêcher de concevoir quelques soupçons. Tout en convenant qu'on ne mérite pas une maîtresse fidèle, on ne lui pardonnerait pas une infidélité. Auguste se dit :

— Il faudrait que Léonie fût bien fausse, bien perfide. Qui l'oblige à me témoigner de l'amour, à moins qu'elle ne me garde par intérêt, ou qu'elle n'en aime deux à la fois? cela s'est vu!

En descendant le boulevard Montmartre, Auguste se sent frappé légèrement au bras. Il se retourne, c'est Mlle Virginie qui est devant lui.

— Ça n'est pas malheureux de vous rencontrer, monsieur, dit Virginie, en regardant Auguste d'une certaine façon qui avait quelque chose de fort séduisant : aussi Mlle Virginie faisait-elle toujours beaucoup de conquêtes, parce qu'elle avait pris l'habitude de donner à ses yeux cette expression piquante; et, quoique Auguste sût par cœur les œillades de Mlle Virginie, il trouvait encore du plaisir à la regarder, surtout lorsqu'il y avait longtemps qu'il n'avait vu ses beaux yeux noirs se fixer sur lui.

— Oh! quand vous me regarderez en souriant! reprend Virginie, ça n'empêche pas que je sois très fâchée contre vous.

— Vraiment, tu es fâchée?

— Monsieur, je vous prie de ne pas me tutoyer! Est-ce que nous avons gardé les troupeaux ensemble?

En même temps Mlle Virginie part d'un éclat de rire qui fait tourner la tête à deux ou trois personnes qui passaient, parce qu'à Paris il faut très peu de choses pour occuper les passants; il y en a même un qui s'arrête, et qui, sans doute n'ayant jamais entendu rire de sa vie, va demander à Mlle Virginie ce qu'elle a; mais un regard d'Auguste lui fait continuer son chemin.

J'ai essayé un costume d'Iphigénie, c'est étonnant comme ça m'allait. (P. 128.)

— C'est vrai, vous me faites rire, et je n'en ai pas envie, dit Virginie en prenant tout de suite un air très sérieux.

— Qu'as-tu donc? voyons, conte-moi tes tourments; tu sais bien que je suis ton ami.

— Oh! oui, mon ami! Vous n'êtes plus rien du tout! Joli ami, qui est deux mois sans me voir!

— Ce n'est pas ma faute, des affaires.

— Ah! des affaires! je sais dans quel genre. La blonde du troisième, et puis la dame de la campagne, et puis celle-ci, et puis celle-là! Ah! vraiment, vous êtes un fort mauvais sujet, vous n'êtes plus gentil du tout! Autrefois, vous étiez encore quelquefois aimable avec moi.

— Pourquoi n'es-tu pas venue me voir?

— Tiens! est-ce que vous croyez que je n'ai que ça à faire, est-ce qu'il ne faut pas que je travaille?

— Ah! tu travailles?

— Oh! oui, maintenant je suis rangée; je ne sors jamais!

— Tu demeures toujours au même endroit?

— Non, j'ai déménagé.

— Mais tu ne fais donc que cela?

— Ma foi, mon cher, j'ai vendu mes meubles.

— Tu as vendu tes meubles, tant pis!

— Écoute donc, je ne pouvais pas vivre avec des coquilles de noix.

— Non, ça serait trop mauvais pour l'estomac; mais puisque tu travailles.

— Oh! oui, c'est amusant : toute une journée pour gagner quinze sous! Ah! Dieu, que je voudrais être homme!

— Pourquoi cela?

— Pour ne pas être femme. Je sais bien qu'il y en a qui sont heureuses! qui voltigent dans les plaisirs! qui ont des plumes et des bérets! Ah! ça me va bien, un béret; si tu savais comme je suis gentille avec ça! J'en ai essayé un chez une de mes amies; mais, cet hiver, je veux en avoir un en velours, avec des glands d'or.

— En gagnant quinze sous par jour?

— Ah! laisse donc! Non, mais j'ai vendu mes meubles, parce que je devais; il fallait bien payer, j'étais en arrière de quatre termes.

— Il me semble pourtant que, l'avant-dernier, c'est moi qui...

— Non, ça m'a servi à autre chose. Je suis avec une amie en attendant que j'aie d'autres meubles. Ah! tu ne sais pas.

— Quoi donc?

— Je vais me marier.

— Bah! vraiment?

— Ma foi, oui! C'est un homme qui est fou de moi! il m'adore, il en devient tout jaune.

— Tâche de l'épouser avant qu'il soit trop foncé.

— Non! c'est pour rire; mais, vraiment, sans plaisanterie, c'est un très bon parti, un homme superbe!

— De quel âge?

— Qurante ans.

— Que fait-il?

— Il est employé dans une administration; il a une très belle place.

— Eh bien! ma chère amie, marie-toi bien vite : il me semble que c'est ce que tu peux faire de mieux.

— Ah! comme je rendrais cet homme-là heureux, si je l'épousais!

— C'est bien; ce projet te fait honneur.

— Mais, non, ce n'est pas ça, tu ne m'entends pas. Je veux dire qu'il serait enchanté que je veuille bien le prendre pour mon mari.

— Ah! c'est différent; et qui t'arrête?

— Ah! c'est que je ne l'aime pas.

— Comment, un homme superbe!

— Oui, mais il a un peu les jambes en cerceaux.

— Tu lui feras porter redingote.

— Et puis, il a un nez d'une longueur... oh! mon cher, tu ne t'en fais pas d'idée! Son nez me fait peur!

— Je ne t'ai jamais connue si timide?

— Au fait, je ne veux pas me marier. Plus tard nous verrons. Tu ne sais pas, j'ai bien envie de me mettre au théâtre.

— Ah! voilà du nouveau.

— Tiens, est-ce que tu crois que je serais mal? D'abord, j'ai de la voix quand je veux; sais-tu qu'au théâtre je suis jolie comme un amour?

— Madame, vous n'avez pas besoin d'être sur un théâtre pour cela.

— Ah! Dieu, que c'est délicat! Mais, vraiment, sans plaisanterie, le rouge, et puis les quinquets, la lumière, ça me donne un éclat éblouissant : j'ai essayé un costume d'Iphigénie, c'est étonnant comme ça m'allait. On m'a offert de me faire entrer dans les chœurs du Vaudeville, mais ça ne me séduit pas trop.

— Ce n'est pas pour y faire Iphigénie?

— Non, que tu es bête! c'est pour prendre, comme on dit, l'habitude des planches et du public, pour s'accoutumer à regarder dans la salle. Qu'est-ce que tu me conseilles de faire?

— Moi, rien; fais ce que tu voudras; cependant si tu trouves réellement à te marier, cela vaudrait beaucoup mieux que d'entrer au théâtre

— Ah, mon Dieu! tu parles comme ma tante. Au fait, je ne pourrais jamais être actrice; quand j'entrerais en scène, en voyant toutes ces figures qui me regarderaient, je suis sûre que je rirais comme une folle. Mais, dis donc, est-ce que nous allons rester jusqu'à demain à la même place, on nous prendra pour des mouchards! Où vas-tu?

— Moi, je vais chez M. Destival pour affaire.

— Est-ce ce grand vilain effilé avec lequel je t'ai vu quelquefois en cabriolet?

— C'est possible.

— Ah! quelle drôle de mine! Cet homme-là me fait l'effet d'une marionnette de Séraphin. Tu sais bien, dans le *Pont cassé*, celui qui chante *tire lon pha!*

— Tu seras donc toujours la même?

— Tiens, il faut bien rire un peu! Écoute, Auguste, tu iras un autre jour chez ton M. Destival; aujourd'hui je ne te quitte plus.

— Mais, vraiment, j'ai affaire.

— Oh! tant pis. N'êtes-vous pas bien malheureux de passer un journée avec moi?

— Non, sans doute; mais ce soir on fait de la musique chez Mme de la Thomassinière, et j'ai promis.

— Tu feras de la musique demain en te levant, si ça te fait plaisir; mais aujourd'hui, monsieur, vous resterez avec moi; nous irons dîner à la campagne, et ce soir tu me mèneras au spectacle; il y a assez longtemps que tu me promets cela.

Il n'y a pas moyen de résister à Mlle Virginie, et Auguste se rend de honne grâce.

— Nous allons prendre un fiacre, dit-il, et nous nous ferons conduire à la campagne que tu choisiras.

— Et pourquoi donc ne pas prendre ton cabriolet? pourquoi aller en sapin avec de mauvaises roses, quand on a un joli cheval qui va comme le vent?

Auguste, qui ne veut être qu'*incognito* avec Virginie, préfère un fiacre, dans lequel il ne sera pas vu. Une place est voisine. Dalville fait monter sa compagne en lui disant :

— Où allons-nous ?

— Où tu voudras.

— Ça m'est égal.

— A moi aussi.

— Il faut pourtant nous décider. Aux Champs-Élysées.

— Oh ! il y a trop de monde.

— A Vincennes?

— C'est trop loin.

— A Vaugirard?

— Jolie campagne, où il n'y a pas d'arbre dans les environs.

— A Sceaux?

— C'est trop élégant, je ne suis pas en toilette.

— A Montmartre?

— Pour voir des carrières et des ânes!

— A Saint-Denis?

— Il n'y a de gentil que des talmouses, et j'aime mieux celles du passage des Panoramas

— A Belleville?

— C'est un peu canaille, mais c'est amusant; d'ailleurs, j'ai un penchant décidé pour les prés Saint-Gervais, et le bois de Romainville.

— Va donc pour Belleville. Allons, cocher, en route!

Le cocher part ; Virginie est en train de rire : avec elle les ennuis de la veille, les soucis du lendemain s'évanouissent devant le plaisir du moment. De son côté, Auguste n'est pas fâché de se distraire des pensées venues sur Mme Saint-Edmond, à laquelle il a dit qu'il passait la soirée chez M. de la Thomassinière.

On arrive à la barrière de Belleville ; le cocher met une demi-heure à faire monter la montagne à ses rosses, qui, parvenues à l'île d'Amour, refusent d'aller plus loin ; mais Virginie est bien aise de se promener dans les champs, on descend de voiture, on renvoie le fiacre, et on prend un petit chemin à gauche, qui mène dans les prés Saint-Gervais.

L'aspect de la verdure rend Virginie sentimentale ; elle soupire en passant sous les allées de lilas dans lesquelles on a bâti plusieurs maisonnettes.

— Comme c'est ridicule, s'écrie-t-elle, de bâtir partout, jusque dans les champs! on ne pourra donc plus se promener que dans sa chambre. C'était si joli par ici autrefois! Te rappelles-tu? nous avons mangé des œufs frais là bas. Nous avons bu de la bière sous cette tonnelle. Et ce traiteur, dans le bois, après le garde, où nous avons été plusieurs fois, où il y a des cabinets.

— Ah ! oui, au Tournebride?

— C'est cela au Tournebride : ingrat ! est-ce que cela ne vous rappelle rien?

— Si ; ça me rappelle une certaine volaille que nous n'avons jamais pu parvenir à découper.

— Ah! ça ne vous rappelle qu'une volaille! Vous n'êtes pas romanesque du tout aujourd'hui.

— Veux-tu y aller dîner?

— Non seulement je le veux, mais je l'exige. C'est un peu loin, mais cela nous donnera de l'appétit.

— D'ailleurs, nous pourrons nous reposer en route.

— Ah! depuis qu'on a bâti de tous les côtés, il n'y a plus de jolis endroits pour se reposer.

On se met en marche en courant, en se jetant des feuilles, de l'herbe, en cueillant quelques fleurs des champs. Enfin on arrive sur le terrain sablonneux du bois, et Virginie soupire encore en voyant qu'on y a fait des coupes prodigieuses, et que l'on y bâtit aussi des maisons.

— Ces gens-là ont résolu la perte du bois de Romainville, dit-elle.

— Ma chère amie, ça repoussera.

— Ah, oui! mais pendant ce temps-là, nous ne repousserons pas nous autres. Que les hommes sont indifférents! ils ne s'attachent à rien : ces chiffres amoureux que nous avions gravés avec un couteau sur l'écorce d'un chêne, et que je me fais un plaisir de revoir. Cet A et ce V entrelacés dans un cœur.

— Ils auront servi à réchauffer les pieds d'un vieux rentier, ou à faire bouillir la marmite d'une honorable famille.

— C'est ça, on fait aller le pot-au-feu avec mon cœur; c'est bien agréable! Faites donc des chiffres sur les arbres! Ah! heureusement que voilà le Tournebride ; j'avais peur qu'on ne l'eût coupé aussi.

Le Tournebride est le traiteur le plus distingué du bois de Romainville ; malgré cela, il ne faudrait pas y demander une charlotte russe ou un karik à l'indienne, parce que l'hôte croirait qu'on lui parle tartare ou qu'on veut se moquer de lui, et vous enverrait chercher un dîner à Noisy-le-Sec. Mais en se bornant à un petit ordinaire fort élégant pour des bourgeois de la rue Saint-Denis, et très recherché par les petites ouvrières qui viennent en partie fine à Romainville, on est certain de trouver son affaire au Tournebride, qui n'est qu'à trois portées de fusil de chez le garde, en suivant la route qui mène au village de Romainville.

Auguste entre avec Virginie, et comme c'est l'usage chez les traiteurs de campagne, on passe par la cuisine pour se rendre dans le salon ou dans les cabinets; on jouit de la vue des fricandeaux, côtelettes et bœufs piqués, et comme il n'y a point de cartes chez ces restaurateurs, c'est la cuisine qui en tient lieu : lorsque vous y passez, on découvre toutes les

casseroles, et vous respirez à la fois l'odeur de cinq ou six ragoûts, ce qui peut déjà vous tenir lieu de potage, mais ce qui n'est pas aussi agréable quand vous passez après avoir dîné.

L'hôte reçoit son monde le sourire sur les lèvres et le bonnet de coton sur l'oreille ; il vous répond en courant d'une casserole à une autre, et embroche ses pigeons tout en faisant l'éloge de son bifteck.

— Voyons tout de suite ce que nous prendrons, dit Virginie, qui a l'usage des traiteurs champêtres. Le bifteck est tendre?

— Oh! soigné, madame.

— Des rognons, n'est-ce pas, mon ami?

— Oui, c'est de rigueur. Avez-vous des rognons, monsieur l'hôte?

— Tenez, monsieur, flairez moi ça, dit le traiteur en mettant une casserole sous le nez d'Auguste. Je ne vous dirai pas comme mes confrères de Paris que c'est au vin de Champagne, mais je vous affirmerai que c'est au vin blanc, et soigné.

— C'est très bien.

— Et des pigeons en compote, soignés aussi, s'il vous plaît.

— Des asperges et de la salade.

— Si monsieur veut aussi la fine omelette soufflée.

— Ah! je me rappelle en effet que vous en faites aussi.

— Oui, monsieur, et qui bouffent comme un bonnet de coton!

— Va donc pour l'omelette soufflée. Un cabinet, s'il vous plaît.

— Conduisez monsieur et madame au premier, où il n'y a personne.

Un garçon qui n'est plus jeune, mais qui sourit toujours, conduit les nouveaux venus, et leur ouvre un cabinet qui donne sur le bois.

— Pourquoi ne pas nous mettre en face? dit Virginie : la vue est plus belle, on voit sur la route.

— Madame, il y a du monde... il y a une société.

— En ce cas, restons ici, dit Auguste.

Le garçon met le couvert, puis sort en disant ;

— On va s'occuper du dîner, si monsieur veut quelque chose avant, il appellera. Cela veut dire qu'on ne montera pas sans que vous appeliez. On devient presque aussi malin à la campagne qu'à Paris.

Auguste n'appelle pas de quelque temps parce qu'il faut bien se reposer avant le dîner, et que d'ailleurs les cabinets du Tournebride rendent Mlle Virginie *très romanesque :* c'est du moins ce qu'elle dit à Auguste en riant comme une petite folle, ce qui n'est cependant pas romantique ; mais Mlle Virginie a une façon toute particulière d'être romanesque.

Enfin l'estomac se fait entendre, et devant ce maître impérieux toutes

Tenez, monsieur, flairez-moi ça. (P. 132.)

les illusions cessent ; l'être le plus romantique, en admiration devant un torrent ou une cascade, est bien forcé d'y mettre un terme lorsque sonne l'heure de son dîner. Virginie et Auguste ne regardaient ni un torrent, ni une cascade ; je ne sais pas s'ils étaient plongés dans l'admiration, mais je sais qu'ils en sortirent pour ouvrir leur porte, en frappant à triple carillon dessus, avec des manches de couteau, manière de se faire entendre qui remplace les sonnettes.

Le garçon monte le dîner, auquel on fait honneur; le bifteck et les rognons sont en effet *soignés*, et on n'a pas lieu de se plaindre. Pendant que le garçon est là, Mlle Virginie, qui est passablement curieuse, s'étonne de ce que la société qui est en face soit tellement silencieuse qu'on n'entende parler personne, lorsque, ordinairement, les sociétés rassemblées chez les traiteurs de campagne sont fort bruyantes, et Virginie termine sa réflexion en disant au garçon :

— Ils ne sont donc pas beaucoup?

Le vieux garçon répond en souriant, de manière à mettre dans tout leur jour les trois dents qui lui restent :

— Ils ne sont pas plus que vous.

— Ah! c'est une société de deux personnes?

— Oui, madame.

— Homme et femme?

— Oui, madame.

— Il paraît qu'ils sont encore plus romanesques que nous et qu'ils ne songent pas à dîner.

— Oh! le dîner est commandé, on ne va pas tarder à le monter. Je connais leur coutume, ce sont des habitués.

Et le garçon sort et referme en même temps sa bouche et la porte qu'il tenait entre-bâillée.

— Tu es bien curieuse, dit Auguste à Virginie, il faut que tu saches combien il y a de personnes en face de nous! Que nous importe ce que disent et ce que font les autres?

— Oh! rien. mais, vois-tu, c'est que j'aime à voir... ça m'amuse.

— Mangeons et ne nous occupons pas des voisins ; cela vaudra mieux.

— Oh! ça ne m'empêche pas de manger! Ah! attends on ouvre la porte.

En effet, une voix d'homme crie dans le corridor.

— Garçon, montez le dîner.

— C'est le monsieur qui appelle, dit Virginie; il a une petite voix de *soprano*, mais ces voix-là ne prouvent rien du tout.

— Veux-tu du pigeon?

— Attends donc un instant, tu me presses.

Dans ce moment une voix de femme se fait entendre et dit :

— Mon ami. nous avons oublié de commander des beignets.

Auguste fait un bond sur sa chaise en entendant cette voix, et Virginie, effrayée du mouvement qu'il a fait, lui dit :

— Eh bien, qu'est-ce qui te prend donc? Est-ce que tu as avalé un pigeon de travers?

— Non, je n'ai rien. C'est cette voix qui m'a frappé, j'ai cru reconnaître...

— Ah! c'est cela, je comprends, c'est peut-être quelque ancienne passion de monsieur qui est ici à côté. Eh bien, après? est-ce que vous devez penser à une autre, étant avec moi? C'est très poli! Est-ce que ça ne vous est pas égal que cette personne soit avec qui elle voudra? Est-ce que vous en êtes encore amoureux? Si je le savais, j'irais lui faire une scène.

— Eh non; il n'est pas question d'amour, mais, c'est parce que...

— Parce que, parce que. Voilà que tu ne sais pas ce que tu dis. Veux-tu manger bien vite? Pourquoi ne manges-tu pas?

— Je n'ai plus faim.

— Ah! monsieur n'a plus faim depuis qu'il a entendu la voix de cette dame, ça lui a coupé l'appétit. Comme c'est touchant! Pourquoi vous levez-vous? où allez-vous?

— Je vais descendre un instant en bas.

— Je ne veux pas que vous sortiez, moi... Vous n'avez pas besoin de descendre. Vous voulez voir cette femme d'en face voilà tout; mais vous ne la verrez pas.

En disant cela, Virginie se lève aussi et se place devant la porte.

— Ma chère amie, je vous assure que j'ai besoin de descendre, dit Auguste en prenant doucement le bras de Virginie pour l'éloigner de la porte.

— Mon bon ami, il en arrivera tout ce qu'il pourra, mais vous ne sortirez pas.

Tout en riant, Auguste parvient à éloigner Virginie du poste qu'elle voulait défendre. Virginie est furieuse; déjà la porte est entr'ouverte, Auguste va sortir, elle le retient par son habit; la lutte recommence. Enfin Virginie perdant ses forces, lâche tout à coup le pan de l'habit. Auguste se lance précipitamment dans le corridor, et, se jetant à travers le garçon qui apportait le potage aux voisins, il envoie la julienne contre la muraille, fait voler de côté la soupière et trébucher celui qui la tenait.

Au cri que jette le garçon, au bruit de la soupière qui se brise, les personnes du cabinet, devinant que c'est leur dîner qu'on vient de laisser tomber, ouvrent aussitôt leur porte, et Auguste, qui est resté là, voit paraître Mme de Saint-Edmond et le petit monsieur qu'elle avait en horreur.

Dans le premier moment, les yeux de Léonie ne se portent pas sur Auguste, elle ne voit encore que le garçon qui ramasse les débris de la soupière en disant :

— C'est un malheur! heureusement il n'y a personne de blessé. Mais

Auguste se présente brusquement à l'entrée du cabinet et salue Léonie en lui disant :

— Je suis désolé, madame, d'avoir renversé votre potage.

Léonie a levé les yeux, elle pousse un cri et s'évanouit. C'est ce qu'elle pouvait faire de mieux dans une telle circonstance, le petit monsieur, qui a aussi reconnu Dalville, et qui craint d'être provoqué en duel, saute par-dessus le garçon encore baissé à terre, et descendant l'escalier quatre à quatre, sort du Tournebride et se jette dans le bois sans regarder derrière lui. Virginie, qui est sortie de son cabinet, pousse un cri de surprise en reconnaissant la voisine dans la dame évanouie, et le garçon, qui croit que tout le monde crie à cause du potage renversé, ne cesse de répéter :

— Ce n'est rien, messieurs, mesdames ; calmez-vous, il y en a d'autre en bas, nous avons toujours de la julienne !

Virginie n'est plus en colère, elle rit aux éclats; Auguste regarde Léonie, qui, renversée sur sa chaise, ne rouvre pas les yeux, tandis que le garçon, ne voyant pas ce qui se passe dans l'intérieur du cabinet, descend en criant :

— Je vais vous monter un autre potage, c'est l'histoire d'un instant.

Cependant Virginie s'est approchée de Mme de Saint-Edmond, et prenant le moutardier qui est sur la table, le lui porte sous le nez, ce qui fait sur-le-champ revenir la jolie blonde, qui jette un regard mourant sur la personne qui lui a prodigué des soins, et, en reconnaissant Virginie, change de figure et repousse brusquement le moutardier que celle-ci lui tenait encore sous le nez.

— Madame se trouve-t-elle mieux? dit Virginie en contrefaisant le ton mielleux de Léonie.

Celle-ci étouffe de colère et se lève en balbutiant :

— Je n'ai besoin de rien.

— Allons, ma chère amie, dit Auguste, il ne faut pas déranger davantage madame ; je suis désolé d'avoir fait sauver sa société. Mais, sans doute, ce monsieur n'attend que notre départ pour revenir ; il ne faut pas le forcer à rester plus longtemps dans la cuisine. Allons finir de dîner.

— Oui, allons manger notre omelette soufflée, dit Virginie en faisant une grande révérence à Léonie ; et elle retourne se mettre à table. Auguste va en faire autant, lorsque Léonie court à lui en levant les yeux au ciel, et lui dit à demi-voix :

— Vous me jugez sur les apparences ; mais je vous jure...

— Oh ! pour le coup, c'est trop fort, s'écrie Auguste, et il ferme

avec colère la porte au nez de Mme de Saint-Edmond, en disant : On prendrait une femme en flagrant délit, qu'elle vous dirait encore : Ne jugez pas sur l'apparence.

Virginie est enchantée de l'aventure ; elle raille Auguste sur la fidélité de la voisine : celui-ci tâche de rire aussi, quoiqu'au fond il ne soit pas satisfait de s'être laissé tromper. Enfin, on finit de dîner, et on va quitter le Tournebride, lorsque, en sortant du cabinet, les jeunes gens entendent parler très haut : ils reconnaissent la voix de l'hôte et celle de Mme de Saint-Edmond.

— Madame, dit l'hôte, vous ne pouvez pas vous en aller comme ça, il faut que mon dîner me soit payé.

— Monsieur, répond Mme de Saint-Edmond en donnant à sa voix une expression touchante, je suis désolée, mais vous devez bien penser que je n'ai pas eu l'intention...

— Madame, je vois que vous avez l'intention de vous en aller : votre société est partie comme un trait tout à l'heure ; qui donc me payera mon dîner?

— Eh! monsieur, reprend Léonie, dont la voix devient un peu moins tendre, après tout, nous n'avons pas dîné ; ainsi nous ne vous devons rien.

— Comment! madame, vous ne me devez rien! Quand un dîner est commandé et confectionné comme celui-ci, pensez-vous que ça ne se paye pas? Est-ce que vous voulez que vos filets, que vos oreilles me restent sur les bras? Ce n'est pas ma faute si vous ne voulez plus manger.

— Vous les servirez à d'autres, monsieur.

— On vous a servi une bouteille de vieux mâcon dès votre arrivée, et le potage renversé, et la soupière brisée.

— Cela ne me regarde pas, monsieur.

— Madame, votre dîner vous regarde : mangez-le et payez-le.

— Je ne le mangerai pas ; je vous dis que je me sens indisposée.

— Alors payez-le.

— Mais puisque je n'ai pas d'argent sur moi.

— Fallait pas laisser votre société s'enfuir comme si elle avait vu le diable! Est-ce qu'un homme doit laisser une femme dans une fausse position! Fi! ça ne se fait pas! Il est gentil le particulier qui disparaît avec l'argent... On n'entre pas chez un restaurateur quand on ne veut pas dîner.

— Monsieur, reprend Mme Saint-Edmond, dont la voix exprime la colère, ce n'est pas la première fois que nous venons dîner chez vous : nous prenez-vous pour de la canaille?

— Non, madame, certainement je vois bien à qui j'ai affaire, mais je ne veux pas faire de crédit : un dîner soigné comme celui-là ne doit pas être refusé quand il est confectionné.

Pendant ce dialogue, Auguste avait toutes les peines du monde à empêcher Virginie de rire aux éclats ; enfin, ayant pitié de la situation de la sentimentale Léonie, il descend, suivi de Virginie, et dit au restaurateur, qui ne perd pas de vue Mme Saint-Edmond :

— Monsieur, comme j'ai l'avantage de connaître madame, je vous prie d'ajouter sa carte à la mienne ; je payerai les deux.

L'hôte, qui ne demande qu'à être payé, reprend son air gracieux, et s'empresse de faire l'addition des deux écots. Pendant ce temps, la jolie blonde s'est laissée tomber sur une chaise en portant son mouchoir sur sa figure.

Auguste a payé ; Virginie, dont le triomphe est complet, prend le bras de Dalville et sort avec lui du Tournebride, en disant d'un ton moqueur :

— Si nous rencontrons ce monsieur dans le bois, nous l'enverrons sur-le-champ à madame.

Ce mot était le coup de grâce, et Auguste se trouva suffisamment vengé.

XI

VISITE A MONTFERMEIL

Auguste, qui n'avait point de secrets pour son fidèle Bertrand, lui raconta la rencontre qu'il avait faite au bois de Romainville.

— Eh bien ! mon lieutenant, dit Bertrand, Mme Schtrack avait-elle tort en parlant du petit monsieur qui montait furtivement chez la voisine dès que vous étiez sorti ?...

— Je croyais que Léonie m'adorait !

— Ça m'étonne, mon lieutenant ; vous qui trompez si souvent ces dames, vous devriez vous méfier un peu plus de leurs serments d'amour.

— Au contraire, mon pauvre Bertrand, je t'assure que les plus fins en séduction se laissent tromper avec une facilité étonnante.

— Alors, ce n'est donc pas la peine d'être fin.

— Pour aimer beaucoup une chose, cela ne prouve pas qu'on la connaisse à fond.

— Il est certain que si on la connaissait parfaitement on l'aimerait

peut-être moins : par exemple, j'aime le vin, je l'avoue; je reconnais bien quand il est bon, mais je ne peux pas toujours dire de quel pays il est.

— Moi, j'aime les femmes, j'apprécie leurs charmes, j'admire leurs grâces... mais leur cœur!... Ah! s'il se montrait de même à découvert, ce n'est pas toujours la plus jolie qui obtiendrait la préférence.

— Malgré ça, mon lieutenant, à votre place, je me défierais de ces airs précieux, et de ces voix toujours montées sur un ton de fausset, qui ne sortent jamais de la poitrine ; il me semble qu'on ne parle pas franchement quand on a toujours l'air de chanter. Je me tiendrais aussi en garde contre les évanouissements, les pleurs et les soupirs étouffés.

— Eh! mon cher Bertrand, quand ces pleurs sont versés par de beaux yeux, quand cette voix part d'une jolie bouche, quand celle qui semble perdre connaissance développe un corps charmant, une taille bien prise, est-il donc si facile de résister? Non, il faut succomber... sauf à s'en repentir après.

— C'est juste. Au fait, c'est comme moi; pour savoir si un vin est bon, il faut bien en goûter, et ce n'est jamais qu'avec le mauvais qu'on se fait du mal. C'est dommage que vous n'ayez pas fait la rencontre d'hier avant de payer le billet de deux mille francs!

— Ne pensons plus à cela.

— Non, ça sera seulement une leçon pour l'avenir.

— Bertrand, quand tu rencontreras Mme Saint-Edmond, je te recommande la même politesse qu'autrefois!

— Oh! soyez tranquille, monsieur, on est Français, et un ancien militaire connaît le respect dû au sexe. Parbleu! s'il fallait regarder de travers toutes celles qui manquent à la consigne, on serait forcé de loucher trop souvent. Du moins, mon lieutenant, ça en fait toujours une de moins ; et nous pourrons mettre un peu d'ordre dans notre caisse, et...

— Oui, oh! je suis bien décidé à me ranger. Destival m'a encore parlé d'un placement avantageux. J'irai demain voir mon notaire, je réaliserai mes fonds. Ah ! à propos, tu payeras un petit mémoire de marchand de meubles qu'on te présentera ces jours-ci.

— Est-ce que vous en avez acheté, mon lieutenant?

— Ce n'est pas pour moi, c'est pour Virginie.

Bertrand se retourne en se mordant les lèvres, et se donne des coups de poing sur le front pour s'empêcher de parler et satisfaire sa colère. Auguste, qui s'aperçoit de la mauvaise humeur de son caissier, reprend en souriant :

— Allons, calme-toi, Bertrand, tu deviens vraiment d'une sévérité!...

— Moi, monsieur! je ne dis rien!

— Que diable! je suis riche, veux-tu donc que je me refuse tout plaisir?

— Je ne veux rien du tout, monsieur.

— Un homme, dans la position où je suis, doit-il mener la vie d'un petit commerçant à douze cents francs?

— Nous avons dépensé quarante mille francs l'année dernière, et votre revenu ne s'élève plus qu'à quinze mille; en allant toujours comme ça, nous ne pouvons pas manquer de nous trouver comme des petits saint Jean.

— Non, je saurai cette année proportionner mes dépenses à mon revenu; mais ceci n'est qu'une misère. Cette pauvre Virginie!... elle est si drôle!

— Oh! oui, elle est drôle!... mais elle ruinerait un escadron de fournisseurs.

— Tu ne diras pas que celle-là a une voix de tête.

— Non, parbleu! oh! on entend bien que ça vient de la poitrine, et il faut qu'elle l'ait bonne, car elle en use diablement. Mille carabines! quel caquet!...

— Elle n'a ni l'air précieux ni les manières affectées.

— Oh! quant à cela, je conviens que c'est tout rond! au moins elle ne cache pas son jeu! Mais c'est égal, mon lieutenant, grondez-moi si vous voulez, je vous dirai encore que ces femmes-là ne devraient pas occuper tous vos moments... et que ça me fait de la peine de voir que vous n'êtes pas aimé comme vous mériteriez de l'être; parce qu'au fond, vous êtes bon, vous avez des qualités, de la sensibilité! et tout cela devrait vous faire sentir que ce n'est pas en courant toujours que... Voilà tout, mon lieutenant.

Auguste garde quelque temps le silence, et Bertrand, surpris de le voir rêveur, craint de l'avoir fâché, et n'ose plus souffler, lorsqu'Auguste lui dit enfin :

— Bertrand, je crois que tu as raison...

— Vraiment, mon lieutenant!... vous êtes de mon avis?

— Oui, je sens qu'un amour véritable, qu'un attachement sincère doit rendre plus heureux que tous ces caprices d'un moment. Mais, est-ce ma faute, si dans le monde il est si difficile de rencontrer un cœur sincère?

— Non, certainement!... ça n'est pas votre faute.

— Si l'amour et l'amitié sont remplacés maintenant par la coquetterie et la fausseté?

— On n'aurait pas dû admettre de tels remplaçants!

Il verra une autre jolie fille. (P. 145.)

— Ah! mon pauvre Bertrand!... nous serions trop heureux si toutes les femmes étaient fidèles.

— C'est juste, nous serions trop heureux.

— Et pourtant tout serait alors d'une uniformité assommante dans le commerce de la vie.

— Ah! vous croyez que cela ferait du tort au commerce?...

— Tiens, Bertrand, il faut prendre le monde comme il est!...

— Nous y sommes bien forcés!

— Mais quand j'aurai trouvé une femme qui m'aimera pour moi-même, qui sera incapable de me tromper, qui ne voudra plaire qu'à moi seul, alors...

— Alors, mon lieutenant?

— Ah! Bertrand, quel souvenir!... et j'ai pu l'oublier si longtemps!...

— Qui donc, mon lieutenant?

— Cette charmante Denise, cette jolie petite laitière de Montfermeil... Ah! celle-là est sage, je le jurerais.

— Ce serait risquer beaucoup... vous la connaissez à peine... et depuis deux mois que vous ne l'avez vue...

— Bertrand, sais-tu pourquoi je ne suis pas allé la voir?

— C'est parce que vous l'avez oubliée.

— Oh! ce n'est pas seulement cela... J'ai eu un autre motif... tu vas rire; eh bien! c'est que je crains de trop aimer cette petite fille.

— Alors, c'est très délicat de votre part.

— Oui, sans doute, car pourquoi chercher à séduire cette enfant, qui est sage, innocente, qui vit tranquille dans son village?

— Ce serait fort mal, monsieur. Il y a assez de filles qui se laissent séduire à Paris, sans aller encore en chercher dans les environs.

— Bertrand, selle mon cheval, et prends pour toi celui du cabriolet; dépêche-toi.

— Où allons-nous donc aller, monsieur?

— A Montfermeil, voir Denise.

— Comment? quand vous venez de dire...

— Je réfléchis qu'il n'y a aucun danger pour elle, car elle ne m'aime pas.

— Vous croyez, monsieur?

— Elle me l'a dit plusieurs fois... Mais je veux voir Coco, mon petit protégé... ce pauvre enfant... je me fais une fête de l'embrasser; tu verras Bertrand, comme il est gentil... et des parents si misérables!... Bertrand, mets de l'or dans ta poche.

— Oh! tant que vous voudrez, mon lieutenant, pour soulager des malheureux, pour aider un orphelin... ça ne se regrette jamais, et ça fait cent fois plus de plaisir que quand il faut payer les tapissiers de la brune et les cachemires de la blonde.

Les chevaux sont prêts. Auguste et Bertrand sont en selle, et partent pour Montfermeil sur les dix heures du matin. A onze, ils ont déjà dépassé

le Raincy. Bientôt ils sont à Livry, puis ils tournent à droite, et ne tardent pas à apercevoir le village de Denise. Bertrand est en nage; il n'a pas l'habitude de galoper comme Dalville et, quoiqu'on soit au mois de septembre, la chaleur est encore excessive. Bertrand ralentit le pas de son cheval en faisant remarquer à Auguste que leurs coursiers ont besoin de souffler quelques instants; mais, croyant reconnaître la route que Coco lui a fait prendre et qui mène à la chaumière de l'enfant, Auguste presse les flancs de sa monture en criant à Bertrand :

— Va toujours au village, je t'y retrouverai.

— Allons donc au village, se dit Bertrand en laissant aller son cheval au pas. Irai-je à l'auberge?... Demanderai-je la petite laitière?... non, je ne donnerai pas du lait à mon cheval, et cette jeune fille n'aurait pas sans doute de quoi nous nourrir toutes les deux... C'est gentil ce village; mais je ne vois pas plus d'auberge que dessus ma main.

Bertrand laisse aller son cheval au hasard; il passe devant plusieurs masures qui n'ont pas même un premier étage, et ne se soucie pas de s'arrêter dans de si pauvres gîtes; mais bientôt il se trouve devant un petit ruisseau bordé de saules, et une jolie petite maisonnette lui fait face Bertrand passe le ruisseau, et s'arrête devant la cour. Un petit garçon y joue avec une chèvre ; plus loin, une jeune fille bat du beurre, et, dans le fond, une femme âgée arrange des fruits dans une corbeille.

De dessus son cheval, Bertrand domine dans la cour, et regarde ce tableau champêtre. Tout à coup la jeune fille lève les yeux, aperçoit le cavalier de Montfermeil, et s'élance vers lui en criant ; — Je ne me trompe pas, c'est M. Bertrand... Et en même temps les yeux de la jeune fille regardent sur la route pour y chercher un autre cavalier.

Bertrand reconnaît Denise; il lui fait un salut gracieux en disant :

— Par le grand Turenne, je ne pouvais pas m'arrêter plus à propos. Bébelle a un nez étonnant.

— Entrez donc, monsieur Bertrand, dit Denise dont les regards se portent toujours sur la route.

— Mam'zelle, vous êtes bien honnête; mais je cherche une auberge pour faire rafraîchir mon cheval et moi.

— Vous trouverez chez nous tout ce qu'il vous faut. Nous ne souffrirons pas que vous alliez ailleurs, n'est-ce pas, ma tante? Entrez, monsieur Bertrand.

Bertrand ne résiste pas aux politesses de la jeune fille. Il est étonné de s'entendre appeler par son nom, ne présumant pas que Dalville se soit amusé à parler de lui à Denise. Pendant qu'il descend de cheval, la petite court à sa tante, et, pour qu'elle traite bien le nouveau venu, se hâte de

lui dire que Bertrand est le compagnon du monsieur qui a été si généreux pour Coco. La mère Fourcy se lève, et vient faire des révérences à Bertrand, qui ne devine pas la cause de tant de politesses.

On mène le cheval à l'écurie, l'enfant quitte sa chèvre pour aller regarder Bébelle, et Denise fait entrer Bertrand dans une salle basse et s'empresse de lui offrir du vin. Pendant ce temps, la mère Fourcy fait une omelette, parce que Bertrand a avoué qu'il mangerait bien un morceau.

Denise brûle d'envie d'avoir des nouvelles du jeune homme qui lui a recommandé Coco ; mais elle attend que sa tante ne soit pas présente pour en parler ; elle ne sait comment questionner Bertrand, qu'elle croit envoyé par le beau monsieur pour avoir des nouvelles de l'enfant, et elle attend que Bertrand en parle le premier ; mais comme celui-ci ne fait que boire et manger, Denise se décide à le questionner.

— Il vous a envoyé pour savoir si Coco ne manquait de rien? si j'avais fait un bon usage de l'argent qu'il m'a laissé, n'est-ce pas, monsieur?

Bertrand vide son verre d'un trait, et le replace sur la table avec force, en disant :

— Pour un petit vin de village, il n'est pas mauvais du tout.

— Est-ce que vous ne m'avez pas entendue, monsieur? reprend timidement Denise.

— Pardonnez-moi, mais vous seriez bien aimable de faire comme si je n'avais pas entendu, car je n'ai pas compris.

— Je vous demande si ce monsieur, ce jeune homme que j'ai vu avec vous, d'abord en cabriolet, puis à la campagne de Mme Destival.

— Vous voulez dire M. Auguste Dalville

— Ah! il s'appelle Auguste Dalville?

— Comment, vous ne saviez pas son nom, et vous savez le mien?

— C'est qu'il vous a nommé deux fois devant moi, dans la cour, et je n'ai pas oublié votre nom.

— Vous êtes bien honnête, mademoiselle.

— Et M. Auguste Dalville n'est pas venu avec vous aujourd'hui?

— Pardonnez-moi, il est ici près ; il va venir bientôt.

— Il est ici, il va venir, dit Denise en sautant de joie ; et, pour cacher son émotion, elle reprend :

— Ah! c'est que, en vous voyant seul, j'ai cru que vous n'étiez plus avec lui.

— Est-ce que je quitterai jamais mon maître, mon bienfaiteur, un homme qui fait tout pour moi, et qui me nomme encore son ami? Mille baïonnettes! Non, ma belle enfant, ça ne se peut pas, je suis attaché à M. Auguste comme la poignée de mon sabre est attachée à sa lame ;

désormais rien ne saurait m'en séparer, à moins que lui-même... Mais je suis bien tranquille, quoique je me permette de le gronder un peu ; il connaît le cœur de Bertrand.

Denise essuie quelques larmes d'attendrissement que lui fait verser le dévouement du vieux soldat ; puis elle s'écrie, en prenant la main de Bertrand et la serrant dans les siennes :

— Ah ! que c'est bien ce que vous dites-là, monsieur Bertrand ? que c'est joli d'aimer quelqu'un comme ça !

— Est-ce que cela vous étonne ? est-ce que vous pensiez que M. Auguste ne méritait pas d'être aimé ainsi ?

— Je ne dis pas cela, monsieur, au contraire. Encore un coup, monsieur Bertrand.

— Volontiers, mam'zelle.

Denise était charmée d'entendre parler d'Auguste, et comme le vin rendait Bertrand très communicatif, il continua ; car, lorsqu'il parlait de son bienfaiteur, c'était comme le chapître de ses campagnes, il n'y avait plus moyen de l'arrêter.

— Oui, jolie enfant, M. Auguste est un brave garçon, libertin, coureur, volage et dérangé, c'est vrai ! mais ça n'attaque pas le fond.

— Comment, monsieur..., il est tout cela ! mais c'est bien mal d'être libertin, volage. Vous en disiez tant de bien tout à l'heure !

— Est-ce que j'en ai dit du mal, ma petite ? Ne faut-il pas que les jeunes gens fassent des folies ? Mais j'espère qu'avec mes conseils... Corbleu ! si Schtrack connaissait ce petit vin-là... et puis quand on a chaud ça altère en diable.

— Monsieur, il m'a semblé que dans la cour de Mme Destival, pendant que M. Auguste me parlait, vous m'aviez dit à l'oreille : Prenez garde à vous !

— C'est possible, mon enfant, c'est très possible. Écoutez, mademoiselle Denise, vous êtes gentille...

— Vous êtes bien honnête, monsieur Bertrand.

— Non, oh ! je vous dis ça franchement ; vous avez l'air sage... et ça serait dommage de vous laisser attraper. Mon maître est un brave garçon, mais dès qu'il voit un joli minois, il prend feu comme de la poudre ! c'est plus fort que lui. Il va vous jurer que ça durera toujours... mais au premier village où il verra une autre jolie fille, il s'enflammera et il en jurera autant.

— Ah ! c'est bien vilain cela.

— Non, c'est une maladie de jeunesse, ça lui passera !... Vous pensez bien qu'à Paris je ne suis pas sans cesse derrière lui pour avertir les jolis

minois auxquels il en conte ; d'ailleurs, dans les grandes villes, les filles s'y connaissent assez pour n'avoir pas besoin d'avertissement. Mais quand, par hasard, je vois mon lieutenant s'adresser à une enfant qui m'a l'air sage et honnête comme vous, alors je lui glisse dans l'oreille un léger : Prenez garde à vous !... et si ça ne la sauve pas, du moins ça n'est pas ma faute.

Denise ne répond rien, elle réfléchit à ce que vient de lui dire Bertrand ; celui-ci s'essuie le front avec son mouchoir, boit un coup et reprend :

— Au reste, la preuve que M. Auguste est un brave jeune homme, c'est que quand il réfléchit, il ne fait pas de sottises. Par exemple, il vous a trouvée à son goût ; eh bien, il n'est pas revenu vous voir ; il m'a dit que c'était de peur de trop vous aimer.

— De trop m'aimer ! s'écrie Denise ! Quoi ! monsieur, il a dit cela... Il m'aime donc ?

— Pas du tout, ma belle enfant ; c'est-à-dire pas plus que les autres. Mais il aurait cherché à vous séduire par habitude, et vous l'auriez peut-être écouté ; car il est joli garçon, et il a une telle manière de dire qu'il aime, qu'il le ferait croire à une femme de soixante ans.

— Et c'est pour cela qu'il ne venait pas ? reprend Denise en soupirant.

— Oui ; mais aujourd'hui il s'est rappelé que vous lui aviez dit que vous ne l'aimiez pas... alors il est venu...

— Je ne lui ai pas dit ça, monsieur Bertrand.

— Non... alors il a eu tort de venir...

— Je ne vous dis pas non plus que je l'aime...

— Tant mieux pour vous, mam'zelle Denise ; car ça serait vous préparer des chagrins.

— D'ailleurs, est-ce qu'une villageoise peut aimer un beau monsieur de la ville ?

— Je ne sais pas si ça se peut, mais je sais que ça se voit quelquefois.

— Rassurez-vous, monsieur Bertrand, je n'aurai jamais que de l'amitié pour M. Auguste... et si c'est la crainte que je l'aime qui l'empêche de venir au village, ah ! dites-lui bien qu'il peut y venir tant qu'il voudra... Denise sait trop qu'elle n'est point capable de fixer un monsieur de la ville... elle ne l'oubliera jamais.

— Bravo ! ma chère enfant, c'est bien parler... Je bois à votre sagesse... et vous voyez que j'avale ça d'un trait... Mais qu'avez-vous donc ?... est-ce que vous pleurez ?

— Non, monsieur Bertrand, non... c'est que j'aurais été bien fâchée de... Mais c'est fini maintenant, M. Auguste ne craindra plus de venir

voir son petit protégé. Il ne sera plus deux mois sans passer par ici.

— Oh ! c'est selon!... A Paris, vous entendez bien, mam'zelle Denise, que mon maître n'a pas un instant à lui ! toujours dans les fêtes, dans les plaisirs ! Ah ! c'est à qui l'aura! il reçoit dans un jour dix invitations !

— Oh! oui... il n'a pas le temps de penser au village! Il est donc bien riche, M. Auguste ?

— Riche... oui, sans doute, il l'est encore... mais s'il continue de ce train-là, il ne le sera pas longtemps ! A votre santé, mam'zelle Denise !

— Que voulez-vous dire par là, monsieur Bertrand?

— Rien, oh ! rien... D'ailleurs, je ne dois pas me permettre de trouver cela mauvais ; M. Dalville est le maître de son argent ; qu'il en donne à des femmes qui le trompent, à des grisettes qui le ruinent ; qu'il paye les meubles, les tapis et les robes d'indienne, ça n'est pas mon affaire, je dois payer et obéir ; mais ça me fait mal, parce que... double citadelle !... les femmes d'un côté, l'écarté de l'autre...

— Qu'est-ce que l'écarté, monsieur Bertrand ?

— Ah ! c'est un petit jeu où l'on se ruine en s'amusant. On dit que c'est charmant, parce que ça va vite !... Moi, je trouve que ça va beaucoup trop vite ; mais M. Auguste joue pour faire comme les autres. Ça le regarde. D'ailleurs, s'il veut se ruiner... vous entendez bien que... la subordination avant tout... A votre santé, mamzelle Denise !

Denise est très étonnée de ce qu'elle vient d'entendre : elle ne sait si elle doit en croire Bertrand qui boit et parle encore, lorsque Coco entre en sautant dans la salle.

— Quel est ce petit ? demande Bertrand.

— C'est l'enfant auquel M. Auguste a donné tant de marques de générosité.

— Il est gentil, ce petit. Viens ici, mon garçon ; saute sur mes genoux, c'est ça. Est-ce que tu n'as ni père, ni mère, mon petit blondin ?

— Si, monsieur, j'ai papa Calleux, répond Coco en regardant Bertrand.

— Qu'est-ce qu'il fait ce père Calleux ?

— Il travaille à la terre.

— C'est un ivrogne, dit tout bas Denise à Bertrand.

— Tant pis ! c'est un vilain défaut, répond celui-ci en portant son verre à ses lèvres. Il faut boire... c'est une chose nécessaire... mais il faut savoir se modérer... et surtout ne jamais perdre la raison. Eh mais, en voyant ce petit, je me rappelle que c'est lui que mon maître est allé voir. Il m'a quitté en me disant : je vais à la chaumière de l'enfant.

— Ah ! mon Dieu, il ne trouvera personne, dit Denise. Et vous ne

nous dites pas... Il faut aller au-devant de lui... Je le croyais chez Mme Destival... Viens, Coco, viens ; nous allons chercher ton bon ami... celui que tu aimes tant.

— Celui dont tu me parles tous les jours, Denise ? dit l'enfant.

— Oui, ton bienfaiteur. Venez-vous avec nous, monsieur Bertrand?

— Ma foi ! mamzelle Denise, je suis très bien ici, et si vous n'avez pas besoin de moi...

— Non, non, ma tante vous tiendra compagnie. Viens, Coco, courons chercher ton bon ami.

L'enfant ne demande pas mieux que de suivre Denise. Tous deux laissent Bertrand faire un salut militaire à la mère Fourcy, qui vient d'entrer dans la salle basse, et prennent le chemin de la chaumière.

Mais Denise est agitée par divers sentiments : elle ne sait pas bien elle-même d'où vient son émotion ; elle est contente, et pourtant elle tremble, elle respire avec peine ; et comme on ne peut pas courir longtemps quand on respire mal, Denise ralentit ses pas, mais Coco continue de courir en avant, parce qu'à sept ans on ne connaît pas ces émotions-là.

Denise est tellement préoccupée de ce que lui a dit Bertrand, qu'elle ne s'aperçoit pas d'abord que l'enfant l'a quittée ; mais Coco connaît très bien les chemins ; la jeune fille n'est donc pas inquiète, et elle s'arrête un moment sous un gros arbre, n'étant pas fâchée de se préparer à revoir le jeune homme de Paris. Mille pensées l'agitent ; mais celle qui revient le plus souvent frapper l'imagination de la petite, c'est qu'Auguste n'est revenu au village que parce qu'il pense qu'elle ne l'aime pas.

— Est-ce bien sûr qu'il pense cela ? se dit Denise ; ce M. Bertrand a peut-être mal entendu... Est-ce bien vrai que M. Auguste soit aussi trompeur qu'il le dit? Un vieux militaire ne doit pas se connaître à tout ça... Mais, après tout, qu'est-ce que ça me fait?... puisque je n'aime pas ce jeune homme. Comme dit M. Bertrand, à quoi ça m'avancerait-il de l'aimer ?... Il se moquerait de moi ensuite. Oh ! il n'y a pas de danger que j'épouse un jeune homme de Paris... Un coureur,.. un séducteur... un volage.

Et tout en disant cela, la petite arrangeait son fichu, rajustait son bonnet, renouait son tablier, et se regardait en murmurant :

— Mon Dieu ! comme je suis chiffonnée... Si j'avais su ce matin... si j'avais pu deviner... Ce monsieur ne me trouvera plus gentille... Oh ! ça m'est égal ; mais on n'veut pas non plus avoir l'air sans soin... sans goût.

Enfin Denise ayant achevé l'examen de sa toilette va quitter le gros arbre, lorsqu'une voix se fait entendre. C'est celle d'Auguste.

Auguste offre son bras à la petite, qui l'accepte en rougissant. (P. 152.)

La petite l'a reconnu... Elle a besoin de s'arrêter encore pour reprendre sa respiration.

Mais Auguste n'est pas seul; il parle et rit avec une jeune villageoise fraîche et gentille, près de laquelle il marche en conduisant son cheval en laisse.

Denise, masquée par le gros arbre, n'est pas vue par Dalville.

La paysanne s'arrête à cent pas de l'arbre qui cache Denise en disant à Auguste :

— Adieu, monsieur, moi j'vas par là; et vous, pisque vous allez à Montfermeil, v'là vot' chemin tout droit.

— Nous ne nous quitterons pas ainsi, ma belle enfant, dit Auguste en lâchant la bride de son cheval pour prendre la taille de la villageoise, il faut au moins nous dire adieu...

— Laissez donc, monsieur, laissez donc... vous me serrez trop fort.

— Pas autant que vous me plaisez.

— Tiens! ça vous à donc pris comme ça, tout d'un coup, en descendant de cheval?

— Ça me prend toujours ainsi!

— C'est pis qu'un coup de tonnerre!... Ah çà! voulez vous ben me laisser?

— Quand je vous aurai embrassée.

— Non, pas de ça... Prenez donc garde; pendant que vous vous échauffez, vot' bidet va s'en aller.

— Je le retrouverai.

— Tenez, le voilà déja qui piaffe dans les haricots de Nicolas.

— Laissons-le piaffer.

— Monsieur, si je vous dis que je vas crier, si...

Le bruit d'un baiser interrompit la paysanne, et rententit jusqu'au cœur de Denise, qui entendait tout et ne bougeait pas. Ce premier triomphe allait peut-être être suivi d'un second, lorsque la voix de Coco se fit entendre ; il accourait vers Auguste, qu'il venait d'apercevoir, en criant de toute ses forces :

— Vlà mon bon ami! Bonjour, mon bon ami! Viens-tu jouer avec moi?

A la voix de l'enfant, Auguste quitte la villageoise pour aller au-devant de Coco, et la paysanne s'éloigne par un chemin de traverse en disant :

— C'est ben heureux que ce petit soit venu, quoique ça... car j'avais beau me défendre... c'est qu'il allait toujours!... Jarni! queu farceur qu'ça fait!

Auguste prend l'enfant dans ses bras, il l'embrasse, et reçoit avec joie ses caresses en lui disant :

— Tu n'étais pas à la chaumière, Coco, je n'y ai trouvé personne; est-ce que tu n'y demeures plus?

— Non, je suis toujours avec ma petite Denise, à présent : depuis que grand'maman Madeleine est morte, je demeure avec Denise... Oh! je

suis bien heureux ! elle m'aime tout plein, Denise ! elle m'aime autant que Jacqueleine.

La jeune, fille, après avoir essuyé ses yeux d'où sortaient quelques larmes, a quitté le gros arbre, et s'approche d'Auguste en tâchant de prendre un air riant.

— Tiens... la vlà Denise, dit l'enfant en apercevant la petite laitière qui vient à eux.

Aussitôt Auguste court au-devant de la jeune fille en s'écriant :

— Vous voilà donc, ma chère Denise ! Que je suis aise de vous revoir !...Il y a si longtemps... Vraiment, vous êtes encore plus jolie.

Denise fait à Auguste une froide révérence, et lui répond d'un air contraint : — Vous êtes ben honnête, monsieur.

— Sans les occupations qui me retiennent à Paris, il y a longtemps que je serais revenu vous voir... J'en ai eu plus d'une fois le désir, car je pensais souvent à la petite laitière de Montfermeil ; et vous... pensiez-vous quelquefois à moi ?

— Oh !... pas souvent, monsieur, dit Denise en roulant le coin de son tablier.

— Voilà ce qui s'appelle de la franchise, dit Auguste avec un peu d'humeur ; mais bientôt il reprend sa gaieté habituelle et s'écrie ; — Au fait, Denise, vous auriez eu bien tort de vous occuper de moi ! Est-ce que je mérite d'intéresser un cœur si neuf, si pur ?... Non, je me rends justice !... Décidément, Denise, je suis bien aise pour vous que vous n'ayez pas d'amour pour moi ; mais j'espère avoir votre amitié, et j'en serai digne malgré mes folies. N'est-ce pas, Denise ?... Vous serez mon amie vous ; et lorsque quelques-unes de ces dames de la ville m'auront fait de nouvelles perfidies, c'est auprès de vous que je viendrai les oublier. Votre vue me raccommodera avec votre sexe ; vous me ferez croire de nouveau à la vertu, à la fidélité... à toutes ces qualités que nous cherchons chez les femmes, et... Ah ! Denise, je ne vous ai pas encore embrassée, et un ami a ce droit-là.

Denise tend sa joue en rougissant, et Auguste y cueille un seul baiser, parce que l'air froid et contraint de la petite laitière lui fait croire que ce n'est que par complaisance qu'elle lui accorde cette faveur.

— Il est donc arrivé bien des événements ici ? reprend Auguste. Coco m'a dit qu'il demeurait chez vous, que sa vieille grand'mère était morte ..

— Oui, monsieur ; j'ai demandé au père Calleux à garder son fils avec nous, il y a consenti. J'ai pensé qu'auprès de nous Coco serait plus heureux. Ai-je mal fait, monsieur ?

— Est-ce que vous pouvez jamais faire mal?

— Et puis, ma petite Denise a bien soin de Jacqueleine, dit Coco, et elle me laisse jouer tant que je veux... à condition que, tous les matins et tous les soirs, je prierai le bon Dieu pour mon bon ami.

Denise rougit et baisse les yeux en disant :

— N'est-il pas bien naturel de prier pour son bienfaiteur?

Auguste se sent ému; il considère quelques instants la jeune fille et l'enfant, tout étonné qu'un peu d'or, donné pour faire du bien, lui procure un bonheur plus grand que celui qu'il répand à poignée pour payer des plaisirs. Puis, comme s'il eût été honteux de son attendrissement, il s'écrie :

— Me remercier pour une bagatelle!... Mais, maintenant que mon petit garçon est tout à fait chez vous, je n'entends pas qu'il soit à votre charge. Il ne doit rien vous rester de la misère que je vous avais remise; aujourd'hui nous réparerons mon oubli. Je veux que Coco fasse quelque chose, qu'il s'instruise...

— Oh! Denise m'apprend déjà mes lettres, dit l'enfant.

— Comment, Denise, est-ce que vous savez lire? dit Auguste.

— Oui, monsieur, et écrire aussi, répond la petite d'un air important.

Auguste sourit en disant :

— Mais, vraiment, cela est très beau pour une laitière, et je suis sûr que vous êtes plus savante que toutes vos compagnes. En ce cas, je vous abandonne pour quelques années l'éducation de Coco. Plus tard... nous verrons... Je le ferai venir à Paris...

— Avec Jacqueleine, n'est-ce pas, mon bon ami? dit le petit en prenant la main d'Auguste.

— Oui, mon garçon. Mais j'oublie ce pauvre Bertrand, qui m'attend dans quelque cabaret du village.

— Il est chez nous, monsieur... je l'ai laissé avec ma tante.

— En ce cas, allons le rejoindre, car je vous avouerai, ma chère Denise, que je meurs de soif et de faim.

— Ah! mon Dieu! monsieur, et moi qui ne pensais pas à vous offrir... Venez vite... Oh! nous serons bientôt arrivés.

On se met en marche; Auguste offre son bras à la petite, qui l'accepte en rougissant, et ose à peine s'appuyer sur son compagnon de route, craignant que la plus légère pression de son bras ne fasse deviner au beau monsieur ce qu'elle voudrait se cacher à elle-même, et retenant jusqu'à sa respiration, parce qu'elle croit que tout doit la trahir. Heureux âge! heureuse innocence! où l'amour a toute sa pudeur, où celle qui l'éprouve, tout en cherchant à le cacher, le laisse paraître dans ses yeux,

dans sa voix, dans ses moindres actions! Certes, il eût été bien facile alors de lire dans le cœur de la jeune fille; mais l'homme habitué au manège des coquettes de la ville peut-il se connaître au véritable amour?

On arrive à la maisonnette; on trouve la mère Fourcy assise près de Bertrand et ouvrant de grands yeux en écoutant des récits de bataille que l'ancien caporal arrose avec le petit vin du pays. La tante de Denise fait force révérences au monsieur de Paris; Denise court, va, vient, met tout en l'air pour offrir sur-le-champ un joli déjeuner à Auguste; et pendant qu'on le prépare, Coco mène son bon ami près de Jacqueleine, et la mère Fourcy le suit pour faire admirer au monsieur la beauté de ses coqs, la grosseur de ses œufs et la gentillesse de ses vaches. Après avoir visité la maisonnette, Auguste se rend dans le jardin, toujours guidé par la mère Fourcy et Coco; on lui fait goûter des fruits, du raisin; on lui offre les plus belles fleurs. Auguste trouve tout admirable, et chacune de ses approbations, lui attire une nouvelle révérence.

Enfin le repas est préparé. Il est une heure après-midi : c'est l'instant où l'on dîne au village. Denise a tant fait, qu'elle offre à Auguste un repas complet. Les poulets, les canards, les lapins y ont passé. En voyant une table si bien servie, Auguste exige que ses hôtes y prennent place à côté de lui. Les villageoises font quelques façons; mais le jeune homme déclare qu'il n'acceptera rien si on ne lui tient pas compagnie. On cède en faisant de nouvelles révérences; Auguste se place entre Denise et son petit protégé, la mère Fourcy en face, et, sur l'invitation de son lieutenant, Bertrand prend place près de la tante.

Ce repas, égayé par les saillies d'Auguste, par les rasades de Bertrand, par la joie naïve de l'enfant, fait éprouver à chacun des convives un sentiment nouveau. La mère Fourcy, toute fière de dîner avec un beau monsieur, se tient à un pied de distance de la table, et ne prendrait pas son verre sans saluer la compagnie. Bertrand éprouve une vive satisfaction à être assis près de son lieutenant; et voulant prouver qu'il n'oublie point le respect qu'il lui doit, il conserve, tout en mangeant, la même tenue que s'il présentait les armes; il ne lève pas les yeux de dessus son assiette, même pour verser à boire à sa voisine, ce qui l'expose quelquefois à verser à côté. L'enfant rit, bavarde, joue avec Auguste et donne à manger à sa chèvre. Denise parle peu; elle est embarrassée, elle ne mange pas, et cependant elle se trouve bien heureuse d'être assise près du jeune étourdi qui embrasse toutes les filles, et qui a le secret de se faire aimer même de celles qu'il ne courtise pas.

Auguste n'a jamais été si gai qu'à ce repas : il caresse l'enfant, il dit le petit mot pour rire à la mère Fourcy, il force Bertrand à trinquer

avec lui; il semble que l'air pur et frais des champs le dégage de toutes les sujétions du grand monde, et qu'heureux d'être un moment débarrassé d'étiquette et de galanterie, il respire avec plus de liberté.

— Bertrand, dit le jeune homme en se versant à boire, je crois vraiment que je suis plus content ici qu'à une table somptueuse, entouré de jolies femmes surchargées de bijoux et de parures, et servi par une armée de valets.

— Ici, monsieur, vous ne voyez que des gens qui vous aiment et qui ne vous ruineront pas en vous faisant des compliments et des politesses.

— Eh bien, Bertrand, quand les autres m'auront ruiné, c'est ici que je viendrai me consoler de l'ingratitude des hommes et de la perfidie des femmes. Mais vous ne me dites rien, Denise, est-ce que vous n'approuvez point mon projet!

— Si, monsieur, répondit la petite à demi-voix, et la tante s'écrie :

— Mais, parle donc, mon enfant, tu ne manges plus et tu ne parles pas!... Décidement t'as queuque chose.

— En effet, dit Auguste, vous ne semblez pas partager notre gaieté. Qu'avez-vous donc, Denise?

— Moi, monsieur?... mais rien, je vous jure.

— Et moi, j'vous assure qu'alle a queuque chose, s'écrie la mère Fourcy. Pardi! depuis queuque temps elle est toute retournée, elle n'aime pas la danse, elle n'aime pas les petits jeux, elle ne sait plus ce qu'elle aime. Oh! mais je m'y connais, voyez-vous : une jeune fille qui devient comme ça, c'est signe qu'alle pense à queuque chose. Eh ben, faut pas rougir pour ça, mon enfant; t'es honnête, on le sait ben; ça n'empêche pas de songer à se marier, et j'espère ben que monsieur nous fera l'honneur de venir à la noce.

— Oui, certainement, dit Auguste en faisant une légère grimace; oui, Denise, je serai charmé d'être le témoin de votre bonheur... et puisque vous aimez quelqu'un... Ah! vous ne m'aviez pas dit que vous aviez fait un choix.

Denise ne répond rien; elle tient ses regards baissés et tâche de cacher son trouble en caressant la compagne fidèle de Coco.

Auguste se lève brusquement de table, et, sans dire un mot aux convives, sort de la salle d'un air de mauvaise humeur, et va se promener dans le jardin. Il ne veut pas s'avouer à lui-même ce qu'il éprouve, mais ce que vient de dire la mère Fourcy lui a fait mal; tout en répétant qu'il ne songeait pas à Denise, il sent au fond du cœur que l'image de la jeune villageoise lui cause une émotion plus douce que celle des coquettes de Paris.

Auguste se promène au hasard dans les détours du jardin ; il fait ce qu'il peut pour reprendre sa gaieté en se disant : — Je ne me conçois pas ! prendre de l'humeur parce que cette petite aime quelqu'un, et que ce n'est moi. Moi ! Mais pourquoi m'aimerait-elle ? Moi ! qu'elle n'a vu que trois fois, qu'elle ne connaît pas ! Il faut que j'aie bien de l'amour-propre pour penser que cette jeune fille pouvait m'aimer. Non, je sens là que ce n'est pas la vanité qui me le faisait désirer. Allons, retournons à Paris, oublions cette petite laitière ! Ce ne sera pas difficile : qu'a-t-elle donc de si extraordinaire ? Il y a dans Paris mille femmes plus jolies, plus piquantes, plus...

Auguste s'arrête, car en tournant la tête il vient d'apercevoir Denise à quelques pas de lui ; ses yeux contemplent la jeune villageoise, qui semble craindre d'avancer et reste immobile contre un arbre : son embarras, sa rougeur, les regards furtifs qu'elle jette sur le jeune homme, donnent à toute sa personne une grâce, un charme que l'art ne peut imiter, et Auguste se dit tout bas : Non, il n'y en a pas une qui puisse lui être comparée.

Étonnée de voir leur hôte quitter la table si brusquement, Denise l'a suivi de loin dans le jardin. Elle se rappelle ce que lui a dit Bertrand, et comme son plus grand désir est qu'Auguste vienne souvent au village, elle se promet de bien cacher ce qu'elle éprouve en secret.

Auguste s'est approché de Denise ; pendant quelque temps, ils restent en silence l'un devant l'autre ; le jeune homme tâche de prendre un air indifférent, et lui dit :

— Vous aimez donc quelqu'un, Denise ?

— Oui, monsieur, répond la petite en rougissant et en tenant ses yeux baissés.

— Il me semble que lorsque je vous ai rencontrée pour la première fois, dans le petit sentier du bois, vous m'aviez dit que vous n'aviez pas d'amoureux ?

— C'est vrai, monsieur.

— C'est donc depuis ce temps que vous avez donné votre cœur ?

Denise soupire et se tait.

— Je n'ai pas le droit de vous questionner, reprend Auguste avec dépit ; mais c'est l'intérêt que vous m'inspirez, c'est... Tenez, Denise, je me trompais bien, car je croyais que vous m'aimiez un peu.

— Oh ! non, monsieur, je ne vous aime pas !... pas d'amour... Il faut bien que je vous dise cela, puisque vous ne viendriez plus au village s'il en était autrement. Mais venez-y monsieur ; oh ! venez souvent voir l'enfant que vous avez adopté ! Je n'oublierai pas que je ne suis qu'une

paysanne et que vous êtes un monsieur de la ville, et je vous assure bien que je n'aurai jamais d'amour pour vous.

En achevant ces mots, la jeune fille se retourne pour qu'Auguste ne voie pas les larmes qui s'échappent de ses yeux; mais celui-ci est déjà loin d'elle. Il marche à grands pas vers la maison, et entre dans la salle basse en disant :

— Allons, Bertrand, il faut retourner à Paris.

— Retournons à Paris, mon lieutenant; me voici disposé à faire quatre lieues par heure. Adieu, la maman; votre vin est gentil; un jour que Schtrack aura le temps, je l'amènerai jusqu'ici pousser une reconnaissance.

La petite revient; elle voudrait lire dans les yeux d'Auguste, mais, sans la regarder, le jeune homme lui dit :

— Adieu, Denise; nous partons.

— Déjà! s'écrie Denise; vous aviez l'air de vous trouver si bien ici!

— Oui, je m'y trouve très bien, en effet, mais des affaires m'appellent. Je vous reverrai, Denise; je reviendrai vous voir.

— Vous ne serez plus si longtemps sans venir embrasser Coco.

— Non, je vous le promets. Prenez ceci, c'est pour lui. Je n'ai pas besoin de vous le recommander, vous êtes si bonne!

— Oh! pour ça, monsieur, elle aime c't enfant comme si c'était son frère.

— Mais à quoi bon me laisser tant d'argent, monsieur?

— Sa chaumière tombe en ruine, vous la ferez réparer. Vous ferez clore le petit jardin qui est derrière; vous l'achèterez pour mon petit garçon.

— Mais, monsieur, ça fait mille écus que vous me donnez là, et il ne faut pas tant d'argent pour tout ça.

— Prenez, je le veux; et, si cela ne suffisait pas, tenez, voici mon adresse à Paris; écrivez-moi, Denise, et vous aurez sur-le-champ de mes nouvelles.

Auguste jette son adresse sur la table, et embrasse l'enfant.

— Adieu, mon bon ami! dit le petit en passant ses bras autour du cou d'Auguste; la mère Fourcy fait au jeune homme une révérence qui dure le temps que l'on mettrait à compter les mille écus. Denise le regarde avec embarras, attendant qu'il vienne l'embrasser; mais il n'en fait rien. Après avoir dit adieu à l'enfant, il salue tout le monde, et remonte lestement à cheval, puis s'éloigne avec Bertrand, laissant la petite attristée de la froideur avec laquelle il vient de la quitter, et se disant :

— Qu'a-t-il donc? Il ne venait pas parce qu'il craignait de m'aimer;

On met la maison sens dessus dessous. (P. 162.)

Il a l'air fâché parce qu'il sait que je ne l'aime pas. Comment faut-il donc faire pour le voir souvent?

Tout en trottant près de son lieutenant, Bertrand se permettait, suivant l'usage, quelques réflexions, et disait :

— Certainement, il est beau d'être généreux, et l'on ne doit pas regretter l'argent donné pour faire du bien. Cependant, monsieur, il me

semble que mille écus... c'est beaucoup dans ce moment où notre caisse est peu garnie; vous auriez pu vous gêner moins en donnant cela à plusieurs fois, cela serait revenu au même.

— Il est probable que je ne retournerai pas au village de longtemps, dit Auguste d'un ton pensif.

— Ah! alors, c'est différent, c'est moi qui ai tort.

XII

PLACEMENT DE FONDS ET JEUX INNOCENTS. — LE PUNCH ET LE LAMPION

De retour à Paris, Auguste trouve chez lui M. Destival qui l'attendait, et qui court presser la main de son cher ami.

— Ce cher Dalville, que diable devenez-nous donc? dit l'homme d'affaires en jetant de temps à autre un coup d'œil vers la fenêtre et regardant dans la rue.

— Vous m'attendiez, je suis désolé...

— Oh! il n'y a pas de mal. A la vérité, j'ai mille courses à faire dans Paris; mais mon nouveau cheval est délicieux... Peste! c'est un animal précieux. L'avez-vous remarqué, à la porte?

— Non; je n'y ai pas pris garde...

— J'ai fait repeindre mon cabriolet, et j'ai pris un nègre pour jockey; il faut bien monter sa maison quand les affaires augmentent. J'ai donné une cuisinière à ma femme... un cordon bleu... Vous en jugerez; je veux que vous veniez dîner demain; j'ai quelques personnes... tous gens très riches. Ce n'est pas que je tienne à cela, moi, je ne suis pas comme la Thomassinière, qui est toujours à nous étourdir avec sa fortune, ses maisons!... Cela est d'autant plus ridicule, que, quand on connaît comme moi l'origine du cher spéculateur, vous conviendrez que ses prétentions semblent risibles. Avez-vous remarqué mon nègre en bas?

— Non, je n'y ai pas fait attention.

— C'est un garçon bien taillé, d'un noir superbe. J'aime mieux un seul nègre que tous ces grands laquais qui abîment une voiture. A propos, ma femme vous en veut, mon ami, elle dit que vous la négligez.

— Mais je vous assure...

— Oh! vous ne venez presque plus! ce n'est pas bien!... Plus de musique, plus de chant, plus de partie de spectacle; vous nous oubliez,

Dalville, et cependant vous savez si nous sommes vos véritables amis! Mais parlons un peu d'affaires. Je me suis occupé de vos intérêts; car, quoiqu'on ne vous voie pas, on n'en pense pas moins à vous.

— Vous êtes trop bon!...

— Vous êtes un étourdi, vous, et vous ne songez pas à gagner de l'argent; mais moi je ne suis pas comme la Thomassinière, de ces égoïstes qui ne songent qu'à eux; je trouve une occasion de tirer un grand bénéfice de mes capitaux; mais je me suis dit : Pourquoi n'associerais-je pas ce cher Dalville à cette opération? Pourquoi m'enrichir seul? Le bonheur d'un ami double le nôtre, et puis je ne suis pas un ambitieux, je ne veux pas jeter de la poudre aux yeux et faire de l'embarras comme certaines gens de notre connaissance; je veux m'arrondir, voilà tout. Bref, l'affaire dont je vous ai parlé il y a quelque temps peut se faire; je réponds d'un bénéfice certain..., mais il nous faut des fonds.

— Je puis réaliser deux cent cinquante mille francs.

— C'est assez: avec ce que j'ai, nous marcherons; en moins d'un an, je veux que ces fonds vous rapportent vingt-cinq mille francs. C'est gentil, hein?

— Je me fie à votre prudence; je m'entends très peu aux affaires, mais je ne voudrais pas hasarder ma fortune.

— Oh! soyez tranquille, mon ami; pour la prudence je suis un vrai serpent! D'ailleurs, moi-même, pensez-vous que je veuille risquer mon bien?... Et quand pourrez-vous avoir ces fonds?

— Dès demain.

— Vous me les apporterez en venant dîner...

— Volontiers.

— C'est entendu; le reçu en sera préparé, car il faut que tout se fasse avec ordre. Ce cher Dalville!... Vous engraissez, mon ami, vous avez une mine charmante!

— Vous trouvez?... Aujourd'hui, cependant, je me sens un peu fatigué.

— Ma foi, il n'y paraît pas!... vous êtes un gaillard!,.. Au milieu de ses conquêtes toujours d'une santé de fer.

— Oh! pas précisément de fer.

— Mais vous êtes encore si jeune auprès de moi!... Je serais votre père!... Quel âge avez-vous? vingt-deux ans, tout au plus?...

— J'en ai bientôt vingt-sept.

— Oh! c'est extraordinaire!... Mais je vous quitte; j'ai tant d'affaires!.. Il faut que j'aille chez Monin; je lui ai vendu sa pharmacie. Je vais l'engager à dîner ainsi que son épouse : ce sont des gens qui n'ont pas inventé

la poudre... surtout ce pauvre Monin, qui se laisse mener par sa femme comme un vrai bambin; mais c'est honnête, oh! c'est la probité même; et moi je tiens à cela, je tiens essentiellement à cela. A demain donc, mon cher ami, et n'oubliez pas les fonds.

— C'est convenu.

Destival quitte Auguste, après lui avoir de nouveau pressé la main, comme s'il avait une convulsion. Dans l'antichambre, l'homme d'affaires rencontre Bertrand : nouvelles salutations de sa part à l'ancien caporal, auquel il serre aussi la main, en disant :

— Ce bon et brave Bertrand! que je suis aise de le rencontrer... Et cette santé, mon ancien, toujours parfaite?.. toujours une tenue superbe!.. Comme ça fait du bien d'avoir été militaire! Mais je vous assure que la leçon que vous m'avez donnée m'a singulièrement servi! J'espère qu'un de ces jours vous voudrez bien m'en donner une seconde, mon brave, et je serai toujours fier de les recevoir... Au revoir, estimable Bertrand.

Et sans avoir laissé à Bertrand le temps de répondre un mot, M. Destival enfile la porte, descend l'escalier, et avant d'être au bas du dernier étage, crie à tue-tête :

— Domingo!... holà! Domingo!,.. mon nègre!... ouvrez donc mon cabriolet.

Un nègre gros et trapu, vêtu d'une veste rouge et coiffé d'un petit chapeau de jockey, avec une avance de dix pouces, s'avance en trottinant avec peine dans une culotte de peau qui a servi dix ans à M. Destival, et dont il a jugé convenable de faire présent à son jockey, auquel elle est beaucoup trop étroite en lui assurant qu'il ne serait pas deux ans à son service sans que la culotte lui soit devenue trop large.

A la vue de son nègre, Destival regarde à droite et à gauche pour voir si on le remarque; mais comme personne ne s'arrête pour regarder Domingo, l'homme d'affaires se décide à monter dans son cabriolet, et après s'être assuré par le petit carreau que son nègre est derrière, M. Destival fouette son cheval, en criant gare! même quand il n'y a personne.

— Mon cher Bertrand, tu ne me gronderas plus, dit Auguste à l'ancien caporal après le départ de M. Destival.

— Pourquoi cela, monsieur?

— C'est que je mets de l'ordre dans mes affaires. Je confie mes fonds à Destival, qui va les faires valoir de manière que dans quelque temps je sois aussi riche qu'autrefois.

— Vous confiez votre fortune à ce monsieur, qui est si poli?

— Oui, mon ami.

— Tout?

— Mais à peu près ; je lui remets deux cent cinquante mille francs; il m'en restera encore vingt mille devant moi, pour vivre, pour m'amuser en attendant que je compte avec Destival, ce que je ne veux pas faire avant quelque temps.

— C'est fort bien, monsieur; mais avez-vous des sûretés? Car, enfin, deux cent cinquante mille francs, c'est une somme! et quand on n'a plus que cela!...

— Sois tranquille! j'aurai toutes les sûretés possibles; d'ailleurs, Destival est un homme prudent, sage!... Oh ! j'aurais plus de confiance en lui qu'en la Thomassinière, qui cependant est beaucoup plus riche; et puis, quand je voudrai mes fonds, je n'aurai qu'à le prévenir trois mois d'avance.

— Mais s'il voulait les garder, lui, vous préviendrait-il aussi, mon lieutenant?

— Fi! Bertrand, est-ce qu'il ne faut voir partout que dss intrigants et des fripons?

— Dieu m'en garde, mon lieutenant, car alors il faudrait faire un feu de file continuel sur tous ceux qu'on rencontrerait.

— Au fait, je n'ai point à me plaindre du sort : je jouis de la vie, je ne me refuse rien, et ma fortune va s'augmenter. Si quelques coquettes me trompent, je le leur rends bien. Je suis fâché, cependant, contre cette petite Denise; je sens que je l'aurais tant aimée!... Avoir donné son cœur sans me le dire!...

— Est-ce qu'elle avait besoin de votre permission, mon lieutenant?

— Non! mais si j'étais devenue amoureux d'elle, si j'avais conçu l'espoir de m'en faire aimer. Tu conviendras, Bertrand, qu'il est fort désagréable pour un jeune homme qui a quelque mérite, de penser qu'une si jolie fille lui préfère quelque rustre, quelque lourdaud paysan!

— Monsieur, ce rustre, ce lourdaud lui offrira sa main, il en fera sa femme, il chérira en elle la mère de ses enfants, et ne la quittera jamais. Croyez-vous que dans la balance tout cela ne l'emporte pas sur les œillades, les soupirs et les jolis propos du jeune homme de Paris?

— Tu as raison, Bertrand : quelquefois je n'ai pas le sens commun; ne parlons plus de Denise. J'irai la voir quand elle sera mariée. Mais jusque-là, je ne veux plus aller à Montfermeil, cette petite est trop séduisante.

— Bravo! mon lieutenant, voilà qui est agir en homme d'honneur.

Auguste se rend chez son notaire; en descendant l'escalier, il rencontre Mme Saint-Edmond ; c'est la première fois qu'il la revoit depuis l'aventure du Tournebride.

A l'aspect d'Auguste, Léonie s'arrête, s'appuie contre la muraille, tourne les yeux, tire son mouchoir, et n'omet rien de ce qui peut faire penser qu'elle va se trouver mal; mais sans faire attention à la pantomime expressive de sa voisine, Auguste se contente de lui faire un grand salut, et passe sans s'arrêter.

Le notaire a remis à Dalville les fonds qu'il avait à lui; celui-ci met en portefeuille deux cent cinquante mille francs, et laisse à Bertrand ce qui lui reste, en l'engageant à être moins économe dans ses dépenses, parce que leur fortune devant se doubler, il ne voit pas pourquoi ils se refuseraient quelque chose. Le lendemain, Auguste prend le portefeuille et se rend à cinq heures chez Destival, en recommandant de nouveau à Bertrand de s'amuser. Pour obéir à son maître, l'ancien caporal va trouver son ami Schtrack, avec lequel il se propose de faire une petite promenade.

L'homme d'affaires a pris un logement plus grand que celui qu'il occupait précédemment. Il a monté sa maison avec plus de luxe, et quoiqu'il ne puisse encore rivaliser d'élégance avec M. de la Thomassinière, on voit qu'il fait tout ce qu'il peut pour en approcher; mais généralement la peine que l'on se donne pour tromper les yeux produit rarement le résultat qu'on espère, et ne sert qu'à se faire moquer de soi. Dans les arts, il est rare que l'on réussisse en sortant de son genre, et dans le monde on est ridicule quand on veut se donner pour ce qu'on n'est pas. En vain la grisette voudra, sous son grand chapeau, singer les minauderies d'une femme du beau monde; en vain le garçon tailleur, habillé de neuf des pieds à la tête, croira, parce qu'il porte les modes les plus nouvelles, avoir l'air d'un agent de change; le naturel perce toujours : on peut en imposer à la multitude, et, dans la multitude, passer pour ce qu'on n'est pas; mais au moindre examen,

Le masque tombe, l'homme reste
Et le héros s'évanouit

C'est ainsi que la société nous offre une foule de gens qui, en ne cherchant pas à faire plus qu'ils ne peuvent, seraient fort estimables et ne prêteraient point à la critique. Chez un petit commis à cent louis d'appointements, on veut donner des soirées, des bals; on met la maison sens dessus dessous; on démonte les lits pour avoir plus de place, on fait venir un piano, on prépare des carafes de sirop, on loue des quinquets, des lampes; on donne du punch, on sert à souper. Mais, malgré tout le mal qu'on s'est donné, la société, beaucoup trop nombreuse pour le petit appartement, ne sait où se placer : il n'y a point assez de chaises; à la place où était le lit, le papier est d'une autre couleur et fait deviner le déménagement

du matin; le piano n'est point d'accord; les rafraîchissements, tout préparés, ne sont point assez sucrés, parce qu'on a économisé le sirop pour faire une carafe de plus; les lampes ne vont pas, parce qu'on n'a pas l'habitude de s'en servir; le punch est fait avec de l'eau-de-vie mauvaise, parce qu'on a pris la moins chère, et au souper vous ne trouvez que du pain rassis pour manger avec la volaille qu'on vous présente. Le monde aime à critiquer : on rit tout bas de tout ce qui a été mal, sans tenir compte de ce qui était bien. Au lieu de cela, ne valait-il pas mieux donner une soirée sans prétention, n'avoir pas autant de monde, et laisser son lit à sa place; servir une pièce froide de moins, mais donner du pain tendre; enfin ne pas montrer la prétention d'avoir une grande soirée, et ne chercher que l'occasion de réunir quelques amis?

Chez l'homme d'affaires, on n'a pas démonté les lits, parce qu'on a un salon assez vaste pour contenir une nombreuse société; les lampes éclairent bien, parce qu'on s'en sert souvent, et le punch est bon, parce que Mme Destival ne connaît point ces mauvaises économies avec lesquelles on ne fait jamais complètement bien. Mais Domingo placé dans l'antichambre pour annoncer, et Baptiste, qui court sans cesse d'une pièce à l'autre pour exécuter les ordres de son maître, et qui murmure sur tout ce qu'on lui dit de faire, ont quelque chose de comique qui frappe, parce que Destival appelle sans cesse son nègre et son valet de chambre en leur donnant les épithètes de drôle et de faquin.

Lorsque Dalville arrive, plusieurs personnes sont déjà réunies dans le salon; notre étourdi reconnaît M. Monin et sa moitié, qui cette fois n'a pas un chapeau de bergère, mais un turban énorme sous lequel sa grosse figure ressemble parfaitement à celle d'un Turc. Auguste n'est pas à moitié du salon, que Monin lui a déjà demandé comment va l'état de sa santé.

Mme Destival fait à Auguste l'accueil le plus gracieux, et les reproches qu'elle lui adresse sur les raretés de ses visites sont faits avec tant d'amabilité, qu'ils ne peuvent que faire naître le regret de les avoir mérités. Avant qu'Auguste ait examiné le reste de la société, M. Destival entre dans le salon, et en voyant Dalville pousse un cri de joie, comme s'il le croyait ressuscité, puis va lui prendre les mains en disant : — Le voilà ce cher ami... c'est lui!... il ne nous a pas manqué!... Que c'est aimable de sa part!... Oh! c'est que c'est une faveur de l'avoir!... Il a tant d'invitations!... tant de connaissances! Il a de la peine à suffire à tout...

L'homme d'affaires ajouta plus bas :

— Avez-vous songé à notre placement?

— J'ai cela sur moi, dit Auguste.

— En ce cas, passons dans mon cabinet... et finissons cela avant dîner, pour ne plus songer qu'aux plaisirs.

— Volontiers.

— Mesdames, un million de pardons si je vous enlève ce cher Dalville ; mais je vous promets de vous le rendre dans cinq minutes, sans quoi je conçois que vous m'en voudriez mortellement.

En disant cela Destival entraîne Auguste dans son cabinet. Là, ce dernier lui remet le portefeuille. L'homme d'affaires après avoir compté les billets, les serre avec soin dans son secrétaire, et donne à Auguste une reconnaissance de la somme ; Auguste la met dans sa poche en disant : — C'est fort bien ; j'examinerai cela chez moi. Ces messieurs retournent au salon. Dalville empressé de faire connaissance avec quelques jolies femmes qu'il a entrevues, et Destival aussi radieux que s'il venait de trouver une mine de diamants.

La société s'est augmentée de plusieurs personnes, parmi lesquelles Auguste remarque trois sœurs jeunes et jolies, mais qui parlent, marchent et ne sourient qu'avec affectation ; une jeune femme fort gaie, fort causeuse, fort disposée à rire avec tout le monde, mais principalement avec les messieurs ; une petite niaise de seize ans, bien timide, bien gauche, qui n'ose pas quitter la chaise de sa maman ni regarder les gens auxquels elle parle.

Un grand monsieur, à besicles, qui va mettre son nez sous tous les tableaux, les gravures, les écrans, les flacons, touche à tout, examine tout en secouant la tête, et laissant échapper deux ou trois fois : *hum! hum!* qui sans doute veulent dire quelque chose, tandis qu'un petit homme embarrassé de son gros ventre, de ses bras courts, de sa petite tête, ne sachant enfin que faire de toute sa personne, se dandine continuellement tantôt sur la jambe gauche, tantôt sur la droite, joue avec sa chaîne de montre, tire la langue quand on le regarde, et se gratte le nez quand on ne le regarde pas.

En général, la société semble plus choisie en femmes qu'en nommes, mais lorsqu'on fait des affaires, on a des relations avec toutes les classes et souvent ce n'est pas l'homme qui a meilleure tournure qui vous fait gagner plus d'argent.

Au milieu de tout ce monde, Monin se tient presque constamment derrière la chaise de sa femme, ne sortant de là que pour aller s'informer de l'état de la santé de chacun ; puis, quand il a été adresser sa phrase à un nouvel arrivant ; il revient en souriant se mettre derrière sa moitié, ouvre sa tabatière à *Bichette* qui, malgré son turban, joute avec son mari à qui prendra la plus grosse prise.

Un petit maître de province donna sa main à la brillante Athalie. (P. 169.)

Six heures ont sonné, Domingo vient en tortillant dire dans un baragouin où il y a de toutes les langues : — Maître, soupe servie !... Et Monin qui n'a pas remarqué le nègre dans l'antichambre, et croit que c'est un négociant de la côte de Guinée que l'on a invité à dîner, va quitter la chaise de sa femme pour aller demander à Domingo comment va l'état de sa santé, lorsque Bichette, qui devine l'intention de son mari, le retient par son habit en lui disant :

— Restez là... Où allez-vous donc, monsieur Monin? est-ce que vous ne voyez pas que c'est le nègre de M. Destival?...

— Ah! c'est un nègre, Bichette?...

— Comment, monsieur, vous ne vous en apercevez pas?

— Si fait, mais je vas te dire... J'ai cru qu'il parlait allemand... il a dit : Soupe servie...

— Eh bien! monsieur, c'est donc de l'allemand cela ?... Au reste, quand on fait tant que d'avoir un nègre, on devrait bien lui apprendre à marcher; est-ce que je voudrais d'un jockey qui a l'air d'avoir du plomb dans sa culotte!... Il est gentil leur Domingo !... c'est quelque méchant sauvage qu'on aura passé au jus de réglisse pour en faire un nègre.

— Le dîner est servi et M. et Mme de la Thomassinière n'arrivent pas! dit avec humeur Mme Destival.

— Nous n'attendons plus qu'eux... ils sont terribles! jamais exacts!... il est six heures bien sonnées...

— Six heures dix, dit le grand monsieur à besicles.

— Je suis toujours avec le soleil; hum! hum!

— Six heures sept, dit Monin en tirant sa montre.

— Vous retardez, monsieur! Hum ! hum!

— Mon mari se met tous les jours sur le canon du Palais-Royal, dit Mme Monin en jetant un regard fier sur l'homme à lunettes, tandis que le petit monsieur aux bras courts, pour venir à bout de tirer sa montre de son gousset, se met deux fois sur sa jambe gauche et trois fois sur la droite, et, parvenu enfin à faire sortir une montre d'argent après laquelle est attachée une chaîne d'or, regarde longtemps le cadran, et dit :

— Oui, il doit être bien à peu près ça.

— Ma foi, dit Destival, si la Thomassinière n'amenait pas madame, nous serions à table, parce qu'il est ridicule de faire attendre toute une société ; mais une jolie femme trouve toujours quelque chose à refaire à sa toilette, il faut pardonner aux Grâces. Domingo, qu'on tienne les entrées chaudes. Baptiste, que les réchauds soient rouges. Allons, drôles, un peu de vivacité quand je commande!

Domingo n'en marche pas plus vite, parce que la culotte y met ordre. Baptiste, toujours de mauvaise humeur, pousse brusquement le nègre en murmurant :

— Allons donc, moricaud! joli aide qu'on m'a donné là! Il ne sait que casser des assiettes et voler de la liqueur! Je voudrais qu'il en bût tant qu'il cassât tout le cabaret en porcelaine! ça leur apprendrait à donner une veste rouge toute neuve à ce vilain noiraud, tandis que, depuis trois ans, on me laisse avec un méchant habit rapé.

La demie a sonné, les visages s'allongent. Auguste cause avec un de ses voisins, qui lui dit :

— Ne trouvez-vous pas, monsieur, qu'il est ridicule qu'une ou deux personnes fassent attendre toute une société, et que souvent des gens respectables soient aux ordres d'un faquin à qui il plaira de n'avoir pas d'exactitude? Chez moi, monsieur, on dîne à une heure fixe; jamais je n'attends deux minutes ceux que j'invite, et je vous réponds qu'ils sont exacts, parce qu'ils savent qu'on dînerait sans eux.

Auguste trouve que son voisin a raison. Mme Destival perd patience; monsieur va à chaque instant dans la salle à manger, et revient en s'écriant :

— Tout sera froid! Les petits pâtés ne seront plus mangeables : c'est extrêmement désagréable!

— Oui, dit le monsieur aux besicles, la pâtisserie ne vaut rien réchauffée, hum! hum! parce qu'elle n'est bonne que chaude, hum!

Monin paraît très affecté de ce qu'on dit des petits pâtés; et le monsieur qui se dandine, se gratte le nez d'un air piteux. Enfin, à sept heures, on sonne avec violence, et bientôt M. et Mme de la Thomassinière entrent dans le salon.

Athalie est resplendissante : sa toilette est magnifique; son cou, ses bras sont surchargés de diamants, et l'éclat qu'ils répandent se marie parfaitement avec l'expression piquante de ses traits. A sa vue, les hommes laissent entendre un murmure d'admiration; les femmes ne disent rien; elles examinent, elles scrutent sa toilette jusque dans les moindres détails, et leurs yeux ne peuvent cacher un petit mouvement de jalousie, parce que tout est bien et qu'il n'y a pas moyen de critiquer, ce qui est une bien grande jouissance dans la société, où l'on n'épargne pas même ses amis! Jugez de ce qu'on dit des autres!

La Thomassinière, qui a encore gagné le matin une vingtaine de mille francs sur un terrain qu'il a revendu, et qui a presque tous les jours à sa table M. le marquis de Cligneval, fait plus l'important que jamais; il se gonfle dans son habit, se rengorge dans sa cravate, traîne ses pieds en

marchant et fait aller son corps comme le balancier d'une pendule. En entrant dans le salon, il jette des regards insolents sur tout le monde, ne salue personne, marche sur les pieds et sur les robes sans demander excuse, et ne répond pas à Monin, qui a quitté le derrière de la chaise de Bichette pour aller demander au spéculateur :

— Comment va l'état de votre santé?

— Que vous êtes cruel pour vous faire désirer, mon cher de la Thomassinière! dit M. Destival en tendant la main au parvenu, qui lui donne deux doigts d'un air protecteur en disant :

— Oui, c'est vrai. Que voulez-vous? quand on n'a pas un moment à soi! Nous avons bien manqué ne pas venir. Mon ami le marquis voulait nous emmener à la campagne; mais j'ai pensé que ça vous ferait faute si nous ne venions pas, et j'ai dit : Allons-y. Mais, ma foi, ça a tenu à bien peu de chose!

Pendant cette conversation, Monin est resté derrière M. de la Thomassinière; n'obtenant pas de réponse, il se décide à retourner près de sa femme. Mais Bichette, qui voit tout ce qui se fait dans les quatre coins du salon, a remarqué que la Thomassinière n'a pas rendu le salut à son époux, et elle fait des yeux furibonds au parvenu en disant à son mari :

— Pourquoi avez-vous été saluer ce grossier personnage?

— Bichette, je...

— Qu'avez-vous besoin de vous informer de la santé de tout le monde?

— Bichette, c'est parce que...

— Est-ce que vous êtes l'ami de ces gens-là?

— Tu sais bien que nous les avons vus chez M. Destival. En uses-tu, Bichette?

— Est-ce que vous n'avez pas remarqué que cet insolent, ce malotru, qui fait un embarras si ridicule, vous a tourné le dos sans répondre à votre politesse?

— Il ne m'a peut-être pas vu, Bichette.

— Pas vu! vous étiez sous son nez! Vous êtes une poule mouillée, monsieur Monin! Ces Thomassinière me payeront cela! En attendant, avisez-vous encore de parler à cet homme ou à sa femme, et je vous retire votre tabatière pour huit jours.

Monin, effrayé de la menace, repasse derrière la chaise et prend trois prises de suite. Mais Domingo a crié de nouveau qu'on était servi, et tout le monde se rend dans la salle à manger. Dalville offre sa main à la maîtresse de la maison, un petit-maître de province a donné la sienne à la brillante Athalie, le monsieur aux besicles s'approche des trois sœurs en

disant qu'il se charge de conduire les Grâces : la Thomassinière va seul, trouvant sans doute que c'est bien assez de présenter sa personne ; Monin marche au pas avec une vieille douairière, et Mme Monin se trouve la dernière dans le salon avec M. Bisbis (c'est le nom du petit homme qui se dandine) ; il vient en sautillant se présenter à la grosse dame au turban, lui offre sa main droite, puis sa gauche, puis représente la droite, et Mme Monin, impatientée, finit par saisir son cavalier à bras-le-corps, comme si elle allait danser une sauteuse, et l'entraîne ainsi vers la salle à manger.

Dalville occupe une des places d'honneur à côté de la maîtresse de la maison, et auprès de lui est la jeune dame qui cause si facilement : la petite-maîtresse est entre le beau fils de province et le monsieur aux hum! hum! son mari près d'une vieille maman et d'une des trois sœurs ; Mme Monin a son conducteur pour voisin, et Monin se trouve près de la petite niaise qui n'ose lever les yeux, et à laquelle, avant qu'on ait servi le bœuf, il a déjà offert deux fois du tabac.

Le dîner est somptueux : trois services, quatre entrées à chacun. Monin n'a pas le temps de visiter sa tabatière, il est encore aux anchois que déjà le premier service a disparu. La Thomassinière a trouvé l'occasion de dire que le madère est mauvais, que les olives sont trop salées, que le beurre ne vaut pas celui de sa terre de Fleury, et enfin que ce n'est pas assez de deux domestiques pour servir vingt personnes. Il est vrai que l'on laisse souvent M. de la Thomassinière demander deux fois une assiette, parce que Domingo n'arrive jamais assez vite, et que Baptiste s'embrouille et perd la tête en courant autour de la table.

Au second service, Baptiste laisse tomber un macaroni sur Mme Monin, et Domingo casse une pile d'assiettes en voulant courir. Mme Monin jette les hauts cris, on a taché sa robe de gros de Naples ; Mme Destival tâche de la calmer, M. Destival gronde ses gens, et Monin n'ose plus se verser à boire, parce que Bichette est en colère.

Tout en buvant de tous les vins, la Thomassinière ne cesse de répéter qu'il a mieux que ça dans ses caves. Destival fait des yeux à sa femme, qui a assez d'esprit pour ne point avoir l'air de faire attention aux sottises que débite le parvenu. Athalie paraît s'ennuyer des fadeurs de ses voisins ; Mme Monin semble tenter la conquête de M. Bisbis, qui se dandine sur sa chaise, et ne sait comment manger de la charlotte russe, qu'il se décide à attaquer avec sa fourchette ; Monin lorgne des yeux de la gelée au rhum, qu'il craint de ne pas voir arriver jusqu'à lui ; et déjà il a dit deux fois à Baptiste : — Dites donc... le domestique, donnez-moi donc de ce plat qu'on sert là-bas... Mais Baptiste, toujours de mauvaise humeur, s'éloigne

de Monin en murmurant entre ses dents : — J'ai bien autre chose à faire... Comme tous ces gens-là mangent! il ne restera rien pour nous!

Monin n'étant pas servi par Baptiste, se décide à s'adresser à Domingo, auquel il donne son assiette en lui disant : — Le nègre, demandez un peu de cette chose qui brille... pour une personne.

Domingo va présenter l'assiette à M. Destival, qui sert la gelée, en lui disant : — Un peu de chose qui brille, pour petit monsieur au gros nez.

Tout le monde se met à rire, Mme Monin, seule, trouve fort mauvais que le nègre se permette de désigner ainsi son époux, et elle passe sa colère sur un troisième pot de crème, en disant à M. Bisbis : — J'aimerais mieux me faire servir par quatre ramoneurs que par un nègre.

Après avoir pris le café et la liqueur, on sort de table à peu près aussi gaiement qu'on s'y est mis, c'est-à-dire que l'on s'est ennuyé, comme c'est l'ordinaire à un dîner de cérémonie. Mais déjà les personnes invitées pour le soir arrivent en foule ; bientôt le salon est trop petit pour contenir toute la société ; et Destival est enchanté, parce qu'on peut à peine marcher, et que chacun s'écrie : — Ah Dieu! que de monde, qu'il fait chaud ici!

Les parties se forment, M. de la Thomassinière s'est établi à une table d'écarté, sur laquelle il a jeté sa bourse en disant : — Je ne joue que de l'or. Mais les jeunes personnes, les jeunes dames et quelques hommes qui ont le bon esprit de préférer la conversation des dames à un jeu de cartes se réfugient dans la chambre à coucher de Mme Destival ; Athalie s'y rend aussi, ainsi que Dalville et d'autres jeunes gens. On décide que les jeux de cartes ne seront point admis, et, pour faire quelque chose, on propose les petits jeux innocents.

La proposition est acceptée, on s'assied en rond. Mme Monin accourt se mêler aux jeux innocents, et veut que l'on commence par : *dans mon trou*, *dans le trou commun* et *dans le trou du voisin*, jeu qu'elle démontre à la société, en mettant, avec beaucoup de dextérité, son index à droite, à gauche et dans le centre du rond ; mais, malgré la gentillesse avec laquelle Mme Monin met dans le trou du voisin, ce jeu est rejeté, et on lui préfère *le corbillon*, qui fait toujours donner des gages, quoique Mme Monin dise que ce soit trop facile, et qu'elle ait des rimes en *on* plein la tête. Cependant, à la seconde tournée, elle reste court, parce qu'on a dit les mots qu'elle savait, et elle regarde M. Bisbis en lui disant : — Soufflez-m'en un. Et M. Bisbis lui dit à l'oreille : — J'en cherche un pour moi.

On se lasse du corbillon, et une demoiselle ayant proposé le colin-maillard assis, les messieurs adoptent ce jeu à l'unanimité. C'est la petite niaise qui commence : elle reconnaît la troisième personne sur laquelle

elle s'assied ; c'est son petit cousin, qui est venu après le dîner. Après le petit cousin, vient le tour du monsieur aux besicles, qui se pose avec précaution sur les dames en disant : — Hum! Hum!... je parie deviner... Hum!... hum!... Je sais qui c'est... Hum!... Parbleu! si on mettait les mains, ce serait trop facile...

Cependant, il s'est assis sur toute la société sans deviner ; heureusement il lui reste Mme Monin, et celle-là est reconnaissable. Enchantée d'avoir été prise, Mme Monin se laisse mettre le bandeau, et va se jeter au hasard sur la société ; elle écrase du poids de son corps un beau fils, qui s'écrie :

— Nommez, madame! nommez donc, je vous en prie...

— Un moment, monsieur! vous êtes bien pressé, dit Mme Monin en cherchant les moyens pour reconnaître.

— Madame, ôtez-vous, je n'en puis plus!... crie le jeune homme, qui devient écarlate.

— Il me semble, monsieur, que vous n'êtes pas bien malheureux de m'avoir sur les genoux.

— J'étouffe, madame!...

La grosse maman y met de l'obstination ; mais comme chacun craint de la recevoir sur les genoux, on propose sur-le-champ de tirer les gages, malgré les réclamations de Mme Monin, qui veut absolument s'asseoir sur M. Bisbis, lequel jure, cependant, qu'il n'a rien de reconnaissable.

Une des trois sœurs tient les gages enveloppés dans sa robe : un jeune officier y met la main pour tirer, et les mêle très longtemps afin qu'il n'y ait pas de tricherie. C'est Athalie qui ordonne. Un monsieur doit faire une *confidence*, une dame doit faire un bouquet. On dit au jeune officier de tirer le gage ; mais probablement qu'il ne le tenait pas encore bien, car il a beaucoup de peine à se décider à retirer sa main cachée sous les plis de la robe de la jolie demoiselle. Enfin, le gage est amené ; il appartient à la jeune niaise. Il faut qu'elle fasse une confidence. Elle hésite, et ne sait à qui elle doit l'adresser, ou plutôt elle n'ose la faire au petit cousin, qu'elle a regardé en dessous en rougissant ; mais sa maman est là, et elle choisit M. Monin pour son confident.

Monin, qui s'était glissé derrière la chaise de sa femme, est tout surpris quand la jeune fille lui dit :

— Monsieur, voulez-vous venir avec moi?

L'ex-pharmacien ne sait ce qu'il doit faire, et se baisse vers sa moitié à laquelle il dit tout bas :

— Bichette, faut-il que j'aille avec elle?

— N'êtes-vous pas bien à plaindre, d'être choisi pour recevoir la

Ne criez pas si haut !... pour un peu de punch. (P. 177.)

confidence d'une jeune demoiselle? dit Mme Monin en souriant à M. Bisbis.

Alors Monin se laisse prendre la main par la petite fille, qui le mène dans un coin du salon, où elle lui dit tout bas à l'oreille :

— Monsieur, il a fait bien beau aujourd'hui.

Monin regarde la demoiselle d'un air hébété en disant :

— Eh ben! qu'est-ce qu'il faut que je réponde?

— Rien, monsieur, dit la jeune personne.

Et elle retourne à sa place, tandis que Monin gagne la sienne en disant aux personnes qui l'entourent :

— C'est un joli jeu ! Je ne savais pas que je savais y jouer.

Le gage suivant appartient à Athalie. Elle va *bouder*, et chacun s'empresse d'aller bouder auprès d'elle ; et tout en boudant, Dalville en obtient un rendez-vous. C'est une bien jolie chose que les jeux *innocents !* On défend aux demoiselles bien élevées de valser ; mais on leur permet de faire ou de recevoir des confidences, de se cacher avec un jeune homme, ou d'attendre dans un petit cabinet noir qu'on relève le portier du couvent et ce sont toujours des baisers à donner ou à recevoir, dans les petits coins, en cachette, derrière les rideaux. Si j'ai jamais une fille, je la laisserai valser sous mes yeux ; mais je lui défendrai les jeux innocents.

Le monsieur aux besicles est condamné à faire un compliment sans *a*. Après s'être gratté le front, il s'avance au milieu du rond, et prononce d'un air satisfait : La femme est le chef-d'œuvre du monde.

Le gage qui suit est à Mme Monin, qui doit faire un *voyage à Cythère*. Elle se lève avec empressement, et tend la main à M. Bisbis, lui disant : Venez voyager avec moi.

Le gros monsieur se laisse conduire dans un petit cabinet, dont Mme Monin referme la porte sur eux, et M. Monin, qui voit cela, dit à un de ses voisins :

— Qu'est-ce qu'ils vont donc faire là-dedans ?

— Ils sont à Cythère.

— Ah ! bon !... je vois ce que c'est !... c'est encore une confidence... Elle va lui dire qu'il a fait beau temps aujourd'hui !... Je connais le jeu à présent.

Après être restés assez longtemps, Bichette et son compagnon reviennent de Cythère ! et quelques dames remarquent que le turban est un peu dérangé, et que M. Bisbis ne sait plus sur quelle jambe se tenir ; ce qui n'empêche pas M. Monin de s'approcher de sa femme et de lui dire :

— Bichette, est-ce gentil ?

— Quoi, monsieur ?

— A Cythère ?

— Fort gentil, monsieur... Et cette réponse est accompagnée d'un coup d'œil fripon à M. Bisbis, qui se gratte le nez plus longtemps qu'à l'ordinaire, tandis que Monin s'avance vers lui avec sa tabatière, en lui disant :

— Est-ce que vous en usez aussi ?

Le jeu est interrompu par le punch que Domingo apporte. Le nègre

présente le plateau aux dames, qui font des façons pour accepter un verre de punch qu'elles trouvent toujours trop fort, ce qui ne les empêche pas quelquefois d'y revenir. Les hommes entourent Domingo, et saisissent le punch au passage. Monin court après le plateau, qui a passé plusieurs fois devant lui sans qu'il ait pu parvenir à attrapper un verre ; enfin, après avoir suivi Domingo dans tous les détours qu'il a faits au milieu de la société, Monin parvient à l'arrêter au moment où il retourne dans la salle à manger.

— Un instant donc, le nègre! dit Monin en avançant la main vers le plateau, que celui-ci tient toujours. Domingo s'arrête en murmurant :

— Vous voulez boire encore?

— Comment encore! s'écrie Monin. Eh bien! il est bon là le nègre!... Je n'en ai pas goûté, et j'aime beaucoup le punch.

En disant cela, Monin porte les yeux sur le plateau : tous les verres sont vides. Le pauvre homme est stupéfait :

— Moi, revenir tout à l'heure avec punch tout chaud, dit Domingo en s'éloignant; et Monin, pour se consoler, tire sa tabatière et retourne aux petits jeux en se disant :

— Il faudra que je tâche de l'attrapper plus tôt tout à l'heure.

Mme Monin, que le voyage à Cythère a beaucoup échauffée, dit à son mari, qui revient près d'elle :

— Allez donc me chercher un second verre de punch, monsieur Monin; celui que j'ai bu n'était pas à moitié plein ; je suis sûre que c'est calculé pour qu'on puisse en offrir plus souvent sans en faire davantage.

— Bichette, le nègre n'en a plus; mais il m'a dit qu'il reviendrait tout à l'heure avec punch tout chaud... Alors, je...

— C'est bon, c'est assez... Éloignez-vous ; je crois que ce monsieur me cherche pour faire le *pont d'amour*.

Mais l'espoir de Mme Monin est déçu, ce n'est pas à elle que s'adresse un jeune officier, qui est condamné à faire le *pont d'amour*; il prend Athalie qui se prête en riant à la pénitence, et Dalville remarque avec un peu de dépit que la petite-maîtresse fait le pont d'amour aussi volontiers avec d'autres qu'avec lui. Pour se consoler, il donne un *baiser à la capucine* à une jeune dame dont le mari fait le Chevalier de la triste figure; et la petite niaise reçoit une confidence de son jeune cousin, pendant que sa maman ordonne pour un autre gage; et la jolie demoiselle, qui les tient, fait la moue, parce que ce n'est plus le jeune militaire qui les tire; et le monsieur aux besicles cherche depuis une heure une pénitence nouvelle tandis que, pour la plupart de ceux qui sont là, le jeu n'est que le prétexte qui permet à chacun de se rapprocher de la personne qui lui plaît. C'est

ce que ne voient pas toujours les mamans et les papas, c'est ce dont s'inquiètent peu les maris; mais c'est ce que remarque fort bien l'observateur qui cherche dans un salon autre chose qu'une table d'écarté ou une conversation banale, avec des gens qu'on rencontre ponr la première fois, et que souvent on n'a pas envie de revoir.

Une nouvelle entrée de punch distrait des conversations particulières et des petits jeux, qui commencent à languir. Domingo est de nouveau entouré, et Monin est encore à la piste du nègre; mais les jeunes gens, qui viennent en riant assiéger le plateau, écartent sans cesse l'ex-pharmacien, qui ne se trouve encore en face de Domino que lorsque tous les verres sont vides.

Monin fort contrarié, retourne près de sa femme, qui finit de vider son troisième verre, et le donne à son mari pour qu'il aille le reporter, en s'écriant :

— Il est assez agréable, n'est-ce pas, monsieur?

— Je ne sais pas s'il est agréable, répond Monin avec humeur, mais je n'ai pas encore pu parvenir à le goûter.

— Parce que vous êtes un maladroit, et que vous ne savez pas vous y prendre. Si vous aviez vu M. Bisbis, comme il s'est élancé sur le plateau! J'ai cru un moment qu'il allait prendre tous les verres!... mais vous êtes si lent!

— Bichette, je vas te dire... c'est le nègre...

— Otez-vous de là, monsieur... on va jouer à *la mer agitée*... il faut que j'en sois...

— Qu'est-ce qui est agité, Bichette?

Voyant que sa femme ne s'occupe plus de lui, M. Monin s'imagine d'aller se mettre en embuscade à la porte du salon; de cette manière, il espère être le premier à saisir le nègre au passage, et il ne manquera plus le punch. Enchanté de son idée, Monin va se placer en sentinelle à l'entrée du salon, se bourrant de tabac pour prendre patience; mais il attend depuis une demi-heure, et Domingo n'apporte plus rien. Monin risque un coup d'œil dans la salle à manger. Il sent l'odeur du punch, cette vapeur odorante annonce que l'on n'a pas tout consommé; Monin se glisse dans l'antichambre, et, toujours guidé par l'odeur, arrive contre une petite porte entr'ouverte, et aperçoit Domingo avalant du punch, non pas dans un petit verre, mais avec une grande jatte de faïence. Monin est resté tout surpris dans son coin, lorsque Baptiste paraît dans le fond de l'office avec une assiette pleine de biscuits; il repousse le nègre, boit plusieurs verres coup sur coup, et trempe ses biscuits dans le punch, en se dépêchant de les manger tandis que Domingo, pour se dédommager,

fourre des macarons et des massepains dans les poches de sa veste.

Monin ne sait s'il doit s'en aller, ou demander aux domestiques la permission de prendre aussi quelque chose, lorsque M. Destival, qui appelle vainement dans le salon Baptiste et Domingo, arrive près de l'office et surprend ses gens.

— Ah ! drôles ! coquins !... je vous y prends ! s'écria l'homme d'affaires en courant sur ses valets. Domingo se sauve en trottinant ; mais Baptiste reste, et répond sans se troubler :

— Ne criez pas si haut !... pour un peu de punch ? ne faites pas tant de tapage !... J'étais bien aise de le goûter, moi ; je me suis donné assez de mal aujourd'hui !...

— Qu'est-ce à dire, coquin ? tu te permets de raisonner !... Misérable !... Il mangeait mes buiscuits !... Faquin ! voleur !...

— Voleur ! répond Baptiste en regardant M. Destival d'un air furieux ; ne vous permettez pas de m'insulter... ça ne vous irait pas !... il faut que je sois bien bon de rester dans votre baraque de maison !... où les domestiques n'ont ni à boire ni à manger... Et mes gages de deux ans dont je ne peux pas accrocher un sou !... sans compter les avances que j'ai faites...

— C'est bon, taisez-vous. Baptiste ! reprend M. Destival d'un ton plus bas, en voilà assez, je ne vous dis plus rien.

— Et moi, je vous dis que ça m'ennuie, reprend Baptiste en criant plus fort. Ah ! vous prenez un moricaud et vous ne me payez pas plus que le boulanger, le boucher, la fruitière, l'épicier dont je reçois les sottises tous les matins ! Eh ben ! je veux mon argent, et si vous n'êtes pas content, ça m'est égal, avec tous vos embarras, moi, je sais ben de quoi il retourne.

— Taisez-vous donc, Baptiste ! Qu'est-ce que c'est que ces folies-là ? Allons, mon garçon, mangez encore un biscuit et allez vous coucher.

Les cris de Baptiste ont attiré dans l'antichambre plusieurs personnes du salon.

— Qu'est-ce donc ? Qu'y a-t-il ? se dit-on ; et Destival s'empresse de répondre :

— Ce n'est rien, c'est mon valet de chambre qui est gris, et il ne sait plus ce qu'il dit.

— Non, je ne suis pas gris, crie Baptiste en s'avançant pour sortir de l'office, payez-moi mes gages au lieu de m'appeler voleur.

Destival s'empresse de pousser la porte de l'office sur le nez de Baptiste et la ferme à double tour en disant :

— Ce pauvre garçon, quand il a bu, il dit cent sottises ; mais je lui pardonne, parce qu'il m'est très attaché.

Les personnes qui sont venues là ont l'air de croire ce que dit M. Destival, parce qu'il ne serait pas honnête de faire autrement ; mais on se regarde en dessous, on rit, on chuchotte, on fait tout bas des commentaires, et Baptiste, ne pouvant venir dans l'antichambre, tape comme un diable après la porte en criant d'une voix enrouée :

— Mes gages! payez-moi et renvoyez-moi, ça me fera plaisir! ça m'ennuie d'entendre tous les jours les scènes que font vos créanciers.

Heureusement que la porte fermée couvre un peu la voix de Baptiste ; et pour qu'on l'entende moins encore, l'homme d'affaires crie plus haut que lui :

— C'est bon, Baptiste; c'est bon; vous vous repentez, je vous pardonne; je sais que vous êtes fidèle, ça me suffit.

Dans tout cela, Monin s'est vu frustré de sa dernière espérance ; car il n'est pas présumable que les valets reparaîtront dans le salon pour apporter du punch ; il retourne donc près de sa femme ; on se parle dans le salon de la scène de l'antichambre, on en cause même aux *jeux innocents*, et Mme Monin s'écrie :

— Ah! Dieu! si je n'avais pas offert ma *petite boîte d'amourettes* dans ce moment-là, je n'aurais pas perdu un mot de ce qu'a dit ce Baptiste! Mais vous y étiez, monsieur Monin, vous avez tout entendu. Que s'est-il passé?

— Bichette, je guettais le nègre pour avoir de punch, et c'est lui qui le buvait.

— Qui, lui?

— Le noir.

— Qu'est-ce que c'est que le noir?

— Le valet en veste rouge.

— Après?

— Après, il a pris des macarons... C'est-à-dire, je crois que c'est l'autre qui a d'abord mangé les biscuits... Je ne suis pas bien sûr...

— Ah! que vous narrez mal, monsieur Monin! Au lieu d'écouter ce qu'on disait, vous ne vous êtes occupé que des biscuits et des macarons : fi! vous êtes d'une gourmandise! Vous n'allez en société que pour boire et manger.

— Mais, Bichette, puisque je n'ai pas...

— Fi! taisez-vous, et trouvez-moi mon châle, vous voyez bien qu'on s'en va.

En effet, le moment du départ est venu, déjà les mamans ont mis leur châle ou leur chapeau. Les jeunes personnes sont plus lentes à trouver ce qui leur manque, et toujours quelque jeune homme officieux est auprès

d'une jolie demoiselle et s'offre de chercher avec elle. On a encore quelque chose à se dire avant de se quitter, et on veut profiter de la confusion qui règne dans ce moment dans les salons.

Dalville n'a pas entendu parler de la scène de l'antichambre, occupé à baiser le *dessous du chandelier*, qu'il avait eu soin de placer sur la tête d'une fort jolie personne, il s'inquiétait fort peu de ce qui se passait ailleurs; et Mme de la Thomassinière, ne songeant qu'à faire de nouvelles victimes, n'avait pas écouté les méchancetés que l'on débitait de tous côtés sur les maîtres de la maison.

Mais déjà le salon est dégarni; les dames partent; Auguste en fait autant, satisfait d'avoir passé sa soirée sans jouer à l'écarté, et s'apercevant qu'on peut s'amuser sans perdre son argent. Auguste est arrivé chez lui; il monte, sonne, on ne lui ouvre pas. Comme ordinairement Bertrand attend son maître, le petit Toni emporte rarement une clef. Après avoir sonné de nouveau sans être plus heureux, Auguste pense que Bertrand, auquel il a dit de se divertir, pourrait fort bien ne pas être encore rentré. Il envoie Toni s'en informer chez la portière, et reste sur le carré en réfléchissant que quelques jours auparavant, il eût facilement trouvé un endroit pour passer la nuit sans sortir de sa maison.

La voisine, qui probablement a entendu Dalville rentrer et sonner, passe un peignoir et sort de chez elle tenant un bougeoir à la main; elle descend un étage et aperçoit le voisin qui se promène tranquillement sur le carré. Léonie descend encore quelques marches, tousse légèrement, et se décide enfin à descendre près d'Auguste. Une jolie femme est très séduisante en peignoir; les cheveux mollement enveloppés dans un fichu de soie, de dessous lequel s'échappent de grosses boucles qui retombent sur un sein très blanc, que le peignoir ne cache jamais entièrement, parce qu'il y a toujours une ou deux épingles mal mises qui trahissent les secrets de la beauté, ou qui peut-être lui servent d'auxiliaires.

— Vous ne pouvez pas rentrer, monsieur Dalville? dit Mme Saint-Edmond avec cette voix douce qu'elle sait si bien prendre quand on ne lui laisse pas une carte à payer. Auguste fait un salut profond à la voisine, et lui répond froidement :

— Comme vous voyez, madame.

— M. Bertrand s'est donc oublié quelque part. Il lui est peut-être arrivé quelque chose.

— J'espère que non.

— Ce serait bien malheureux! un si brave homme, qui vous aime tant!

Léonie pousse un gros soupir et ne dit plus rien. Auguste se penche

sur la rampe pour écouter si Toni remonte. Léonie, voyant qu'Auguste garde le silence, se décide à renouer la conversation.

— Monsieur, si vous vouliez vous reposer chez moi jusqu'à ce que vous puissiez rentrer. Il me semble que vous seriez mieux que sur ce carré.

— Je vous remercie, madame; mais je ne veux pas vous déranger, ni troubler votre sommeil.

— Cela ne me dérangera pas, monsieur. Quant à mon sommeil, depuis plusieurs jours je ne dors plus.

— Est-ce que vous avez encore perdu votre carlin, madame?

— Que vous êtes méchant!... Comme vous vous faites un jeu de ma douleur!...

Léonie pousse un soupir plus fort, et comme elle n'a pas de mouchoir, elle prend un coin de son peignoir qu'elle porte à ses yeux; ce mouvement découvre des choses bien séduisantes! mais quand on pleure, on ne songe pas à tout, et en cachant ses yeux, on ne peut pas voir ce que l'on met à découvert.

Auguste, qui se défie de sa faiblesse, se penche toujours sur la rampe, et n'ôte pas ses yeux de dessus la loge du portier, en criant :

— Eh bien, Toni, est-ce pour aujourd'hui?

Léonie se rapproche d'Auguste, et lui dit d'une voix touchante :

— Mon Dieu, monsieur! que vous ai-je donc fait?

— Ce que vous m'avez fait, madame? mais il me semble que vous le savez autant que moi.

— Ah! monsieur... comment un homme d'esprit peut-il se fier aux apparences?

— Madame, il me semble qu'il n'y avait pas besoin d'esprit pour voir ce que j'ai vu.

— Et qu'avez-vous donc vu, monsieur? Est-ce qu'on ne peut pas dîner chez le traiteur avec un homme sans avoir la moindre préférence pour lui? Et vous, monsieur, que faisiez-vous avec cette femme qui a eu l'impertinence de me mettre un moutardier sous le nez?

— Oh! moi, madame, je suis plus franc que vous, j'avoue que je vous trompais.

— Ah! que je suis malheureuse!

Léonie a recours à son expédient ordinaire, elle s'évanouit; mais elle a soin de tomber sur Auguste, qui se trouve avec la voisine sur les bras. Dans ce moment le petit Toni remonte, et dit à son maître qu'il lui est impossible de comprendre ce que dit Schtrack, qui est gris. Auguste pose doucement Léonie sur les marches de l'escalier, et dit à Toni d'avoir

Allez crier tehors avec le betit frère. (P. 187.)

soin d'elle, puis il descend chez son portier, qui est à moitié endormi et peut à peine parler.

— Bertrand est-il rentré? dit Auguste en secouant le bras du vieil Allemand, qui lève la tête et envoie au jeune homme une bouffée de vin en balbutiant :

— Pertrand!... ah! sacretié!... Pertrand!...

— Voyons, Schtrack, parlez donc, vous avez été avec lui?

— Foui!

— Où est-il?

— Est-ce que fous l'avez bas troufé?

— Si je l'avais trouvé, vous le demanderais-je? Où est-il! où l'avez-vous laissé? pourquoi n'est-il pas rentré avec vous?

— Sacretié! je étais bas assez fort bour borter Pertrand il ne bouvait blus marcher... mais nous avons choliment pien bu!...

— Je m'en aperçois. Enfin, où trouverai-je Bertrand?

— Oh! fous le verrez pien!... il y a bas de danger!... il être en sûreté... là-bas... dans le haut de la rue... Mondez!... mondez touchours... auprès de la parrière Montmartre.

— Il est donc au cabaret?

— Non, quand je fous dis que fous le verrez pien.

Auguste ne pouvant tirer de Schtrack d'autres renseignements, se décide à aller à la recherche de Bertrand; il se fait ouvrir la porte, et sort au milieu de la nuit pour tâcher de retrouver son fidèle compagnon, guidé seulement par les faibles renseignements que Schtrack vient de lui donner; Auguste, qui demeure rue Saint-Georges, prend la rue Saint-Lazare, et se dirige du côté de celle des Martyrs, parce qu'il sait que c'est ordinairement à Montmartre que Bertrand va se promener.

Voulant profiter de la permission qu'Auguste lui a donnée, Bertrand avait en effet engagé Schtrack à venir faire un tour avec lui. Le vieil Allemand n'avait eu garde de refuser; et, laissant sa femme à son poste, il avait ciré ses bottes, pris sa canne, et suivi l'ami Bertrand, qui, à peine hors de la porte cochère, avait entamé la bataille de Wagram, ce qui devait nécessairement les mener très loin. En effet, l'affaire de Wagram durait toujours, et l'on était arrivé aux buttes de Montmartre sans s'être rafraîchi. Schtrack, qui n'avait encore risqué que des *sacretié*, proposa d'entrer dans un bouchon, ce qui s'exécuta sur-le-champ. Ces messieurs trouvèrent le vin mauvais, parce qu'ils étaient habitués à la cave de Dalville, et sortirent du cabaret pour en chercher un meilleur; ils entrèrent dans un second, burent une autre bouteille, décidèrent encore qu'elle ne valait rien, et cherchèrent un autre cabaret. Au bout de quatre heures de promenade, ces messieurs avaient bu six bouteilles et fait six cabarets; arrivés au septième, ils commencèrent à trouver le vin moins mauvais, ou plutôt ils ne furent plus en état de le juger. Là, Bertrand recommença ses campagnes: Schtrack fuma quatre cigares, et il était près de minuit quand on prévint ces messieurs qu'on allait fermer.

Bertrand paye sans compter, et se remet en route avec Schtrack;

mais le grand air achève de tourner la tête aux deux amis. Bertrand surtout, qui n'est plus habitué au mauvais vin, sent bientôt ses jambes qui fléchissent, et tout en se donnant les épithètes de lâche, de paresseux et en se disant :

— Va donc, méchant buveur ! il tombe au coin de la rue des Martyrs et de celle du Faubourg-Montmartre.

Schtrack, qui a conservé plus de tête parce qu'il est habitué au vin de cabaret, pousse un *sacretié* en voyant tomber Bertrand, et essaye de le relever. Il n'en peut venir à bout. Après quelques minutes, pendant lesquelles Schtrack crie de temps à autre : — Allons, camarate, Pertrand, en route ! le vieil Allemand s'aperçoit que le camarade ronfle déjà comme s'il était dans son lit.

— Tiens !... il dort, se dit Schtrack ; il faut bas le réveiller, il être très bien là pour tormir. Mais pourtant, si quelque voiture allait basser sans voir le camarate.

Cette réfléxion inquiète Schtrack, qui voudrait cependant aller dormir aussi, lorsqu'en jetant les yeux autour de lui, il aperçoit un épicier qui est encore ouvert ; notre Allemand se dirige aussitôt vers la boutique, et y demande un lampion. On le lui donne, et il a soin de le faire allumer ; tenant à la main son fanal, Schtrack revient vers Bertrand, qui dort toujours paisiblement étendu près de la muraille. Le vieux portier prend le chapeau du dormeur, le place contre sa tête, pose le lampion dessus et s'éloigne en se disant : — A présent, il y a bas de danger, il pouvait tormir tranquillement.

Le lampion a été aperçu par Auguste, qui sans cela aurait passé près de Bertrand sans le voir. Le jeune homme ne peut s'empêcher de sourire à cette invention de Schtrack, mais il secoue le bras de l'ancien caporal, qui ouvre les yeux, se lève à demi, repousse d'un coup de coude le lampion protecteur, et ne conçoit pas pourquoi il est dans la rue.

Auguste met Bertrand au fait ; celui-ci, que le sommeil a dégrisé, est désolé de s'être oublié au point de tomber dans la rue, et veut aller se jeter à l'eau pour se punir d'avoir bu tant de vin. Auguste parvient à le calmer, et tous deux regagnent leur demeure ; le jeune homme songeant à la fausseté de Léonie, à la coquetterie d'Athalie, à la dissimulation de Denise, et se promettant d'être plus sage ; Bertrand se rappelant le mauvais vin de cabaret, et jurant de ne plus boire.

XIII

DENISE ET COCO A PARIS

Dix jours s'étaient à peine écoulés depuis la visite de Dalville à Montfermeil, lorsqu'en revenant un soir du cabaret, le père Calleux, qui sans doute y voyait double, ou n'y voyait plus du tout, se laissa tomber dans un fossé nouvellement creusé près de la route; dans ce fossé se trouvaient quelques pavés destinés à la réparation du chemin, et la tête du paysan se fendit dessus. Le lendemain, le petit Coco était orphelin.

Mais il lui restait Denise, qui l'aimait tendrement; la mère Fourcy, qui s'était attachée à l'enfant, et enfin les bienfaits d'Auguste : au milieu d'amis qui nous donnent des preuves de tendresse, on ne se croit plus seul sur la terre. Combien d'infortunés dont les parents ne sont pas morts, et qui pourraient cependant se croire orphelins !

Denise paye quelques petites dettes qu'a laissées le père Calleux, et qui ne s'élèvent pas en tout à cent francs; car on fait peu de crédit à un pauvre homme. La chaumière reste à l'enfant; c'est son unique héritage; mais elle est en si mauvais état qu'il serait dangereux de l'habiter : le chaume est à moitié tombé, les murs fendus menacent ruine, et les matériaux qui ont servi à la construction sont si mauvais, qu'on ne peut en tirer parti. On n'a donc plus que le terrain, mais avec l'argent que Dalville a donné, on peut élever là une petite maisonnette, l'entourer d'un jardin et le cultiver. Voici ce que Denise dit à sa tante, qui lui répond : — I'n'faut pas se presser, mon enfant. I'faut attendre que ce monsieur revienne, et lui demander son avis.

Mais à seize ans, on n'aime pas attendre : Denise pense que le beau monsieur peut être fort longtemps sans revenir au village, et un matin, en regardant l'adresse qu'Auguste a laissée, et sur laquelle elle portait souvent les yeux, elle s'écrie :

— Ma tante! si nous écrivions à ce monsieur! Vous savez ben qu'il nous a donné son adresse pour que nous le prévenions si nous avions besoin de lui.

— T'as raison, mon enfant, dit la mère Fourcy; t'as toujours de bonnes idées! Tu sais écrire! C'est toi qui écriras, ma petite.

Denise reste pensive, et ne répond pas.

— Est-ce que tu ne sais plus écrire, mon enfant? reprend la mère Fourcy.

— Oh! si, ma tante, mais pas assez bien pour écrire à un monsieur de Paris.

— Alors, ma petite, fais-lui écrire par ce vieux bourgeois qu'est retiré ici, et qui écrit les lettres de toutes les nourrices. Il a joliment la plume en main, celui-là! Il vous fait des phrases de deux pages pour vous dire que vot' enfant a eu la colique, ou qu'il a besoin d'un béguin. Ou ben, prie le voisin Manflard de te rendre ce service : c'est un ancien maître d'école; i' doit écrire comme un Barême!

Denise garde toujours le silence ; mais, au bout d'un moment, elle dit en baissant les yeux.

— Ma tante, est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux aller à Paris parler à ce monsieur? Est-ce que ça ne serait pas plus honnête que d'écrire?

— T'as encore raison, mon enfant : au fait, il y a des petites voitures qui partent à huit heures du matin pour Paris, et vous en ramènent à quatre.

— Et vous savez ben, ma tante, que je suis déjà allée deux fois à Paris, et qu'il ne m'est jamais rien arrivé.

— Oui, mon enfant, va; il n'arrive qu'à celles qui le veulent ben.

— Et puis, j'emmènerai Coco avec moi; n'est-ce pas, ma tante?

— Oui, ma petite; ça fera plaisir à ce monsieur. C'est une politesse à lui faire, et si je n'étions pas si occupée ici, j'aurions été avec toi demander à dîner à ce monsieur, parce que je sais vivre, vois-tu?

Denise aime autant que sa tante ne puisse pas venir ; mais, enchantée de ce qu'elle lui permet d'aller à Paris, elle court sur-le-champ retenir sa place et celle de Coco pour le lendemain matin, et pendant le reste de la journée fait les préparatifs de sa toilette; Coco saute de joie en songeant qu'il va aller en voiture voir son bon ami, et la mère Fourcy met dans un grand panier deux paires de poulets, un quarteron d'œufs, des poires et une galette pour le jeune monsieur de Paris.

Denise s'est éveillée avant l'aurore : on est au commencement d'octobre, mais la journée est belle et rappelle à la petite celle où elle rencontra Auguste pour la première fois. Sa toilette est bientôt terminée : elle a mis un déshabillé tout neuf et son bonnet le plus élégant, celui avec lequel, le dimanche, elle fait la conquête de tous les garçons et le désespoir de toutes les filles du village. Mais, à Paris, ce joli bonnet aura-t-il le même pouvoir? Denise ne désire pas faire plusieurs conquêtes : il n'est

qu'une seule personne à qui elle voudrait plaire, tout en se disant cent fois par jour :

— Non, je n'aime pas ce monsieur.

Coco est habillé bien proprement ; la mère Fourcy leur donne le panier en disant :

— Vous lui ferez bien des compliments de ma part, et qu'il mange les poulets à mon intention, et i' me dira des nouvelles de c'te galette-là !

Denise court avec Coco, de crainte de manquer de voiture ; enfin, elle est dedans, l'enfant près d'elle, et le panier entre ses jambes, et on part pour Paris.

La route n'est pas bien longue : Denise a cependant trouvé qu'elle était éternelle, tandis que l'enfant, enchanté d'être en voiture, voudrait qu'on n'arrivât jamais. On arrive pourtant au bureau des voitures, rue Saint-Martin, et Denise, prenant le panier sous un bras et donnant la main à Coco, demande la rue Saint-Georges et se met en route pour la Chaussée-d'Antin.

Chemin faisant, la gentillesse de Denise, son costume villageois, lui attirent plus d'un compliment ; mais le jeune fille n'y répond pas et presse sa marche, quoique le panier soit bien lourd et que Coco commence à se lasser de marcher sur le pavé de Paris.

Quand on ne connaît pas une ville, on fait plus de chemin qu'il ne faut : Denise a souvent pris une rue pour une autre ; elle ne veut pas toujours demander, parce que ceux à qui elle s'adresse s'offrent pour lui donner le bras. La petite paysanne est en nage, Coco fait la moue et répète à chaque instant :

— Où donc que c'est mon bon ami? Et il y a plus d'une grande heure qu'ils marchent, lorsqu'ils se trouvent enfin dans la rue Saint-Georges.

— Nous y voilà, Coco, dit Denise avec joie ; voilà la maison de M. Auguste ; tu embrasseras bien ton bon ami ! il sera content de te voir. Oh ! je suis sûre qu'il nous recevra bien !

L'enfant oublie sa fatigue, ils entrent sous la porte cochère ; Denise regarde avec embarras autour d'elle : elle n'est pas maîtresse de son émotion, et s'arrête avec l'enfant et son panier entre deux beaux escaliers, ne sachant de quel côté diriger ses pas, tandis que Coco se met à crier de toute sa force :

— Mon bon ami, c'est nous qui t'apportons de la galette et des poires.

— Qu'est-ce que c'est que ze train-là? dit M. Schtrack en entr'ouvrant la porte de sa loge et regardant la jeune villageoise et l'enfant qui sont au milieu de la cour.

Tites donc, betite, est-ce que fous fenez crier des oies ici?

Denise rougit, et regarde Schtrack en balbutiant :

— Par où faut-il monter, monsieur?

— Il ne faut bas monter ti tou, sacretié! ça n'est bas un marché à folailles ici. Allez crier tehors avec le betit frère.

Déjà Schtrack s'avance pour mettre à la porte Denise et l'enfant, lorsque Bertrand descend l'escalier, et demeure fort surpris en apercevant la jeune fille.

— Comment, c'est vous, mon enfant!... le petit Coco aussi!...

— Oui, monsieur Bertrand, c'est nous. Ah! que je suis contente de vous voir!... on nous renvoyait de la maison.

— Comment, Schtrack, tu renvoyais cette jolie fille?

— Mais, sacretié, pourquoi qu'elle ne bas dire ce qu'elle veut? Le petit criait comme un âne dans la cour : Pon ami, pon ami, te la calette!... Est-ce que je connais pon ami?

— C'est ma faute, monsieur Bertrand; c'est que je ne pensais pas... j'étais si troublée... Et M. Auguste, est-ce que nous ne pouvons pas le voir?

— Si fait, répond Bertrand d'un air un peu embarrassé. Oh! vous le verrez. Venez, mam'zelle Denise, montez avec moi.

La petite et l'enfant suivent Bertrand, qui les indroduit avec précaution dans l'appartement, et les fait passer sur-le-champ dans le petit salon, en leur disant :

— Restez ici... reposez-vous... attendez un peu!...

— M. Auguste est donc sorti?

— Oui... mais il a du monde... il est en affaire pour le moment...

— Dites-lui que c'est nous, monsieur Bertrand; je gage qu'il viendra tout de suite; nous ne le retiendrons pas longtemps.

— Oui, je lui dirai cela... Mais attendez, je vais revenir.

Bertrand s'éloigne, et ferme avec soin la porte du salon. Denise examine les beaux meubles, les beaux tableaux qui ornent la pièce où elle est; Coco se délasse sur un canapé; mais le temps se passe, et on les laisse là. La petite sent son cœur se serrer; elle espérait en secret que l'on aurait du plaisir à la recevoir, et le peu d'empressement qu'Auguste met à se rendre près d'elle lui fait craindre de s'être trop flattée.

Denise n'ose ni sortir du salon ni ouvrir aucune porte; Coco s'est déjà endormi; la jeune fille, assise dans un coin, ne fait pas le moindre bruit, pour ne point réveiller l'enfant, et regarde tristement le panier renfermant les présents qu'elle apportait au monsieur de la ville.

Enfin, Bertrand revient d'un air mécontent lui dire à demi-voix :

— Vous vous ennuyez... Mille baïonnettes!... Je conçois bien ça; mais ce n'est pas ma faute, parce que, mam'zelle, ma consigne avant tout! Je ne connais que ça.

— Il n'est pas chez lui, M. Auguste!

— Si fait, il est chez lui... mais il ne peut pas encore vous recevoir... attendu que... la consigne...

— Mais, monsieur Bertrand, ce n'est pas honnête de ne pas venir parler aux gens, est-ce que chez nous on laisse comme ça ses amis tout seuls?

— Ah! mam'zelle, à Paris c'est différent. Je sais ce que mon lieutenant m'a promis si je le dérangeais quand il est... en affaires, et je ne peux pas manquer à l'ordre.

— Nous allons nous en aller alors.

— Attendez encore un peu... ça ne sera peut-être pas long.

Dans ce moment on entend du bruit dans l'antichambre, et bientôt Mlle Virginie entre dans le salon, en s'écriant :

— Me voilà! j'ai forcé la consigne moi... Ce vieux reître de Schtrack qui ne voulait pas me laisser monter, en me disant : Monsir il y est bas. Mais je monte toujours, moi!... Tiens, qu'est-ce que c'est que cette petite fermière?... Elle est gentille! Est-ce que c'est pour elle que M. Auguste fait défendre sa porte?

Denise regarde Virginie avec étonnement, tandis que Bertrand fait signe à cette dernière de se taire, en lui disant avec humeur :

— Mademoiselle, il me semble que lorsqu'un portier dit qu'on ne peut pas monter, on doit respecter la consigne.

— Laisse-moi donc avec ta consigne!... Il me disait qu'il n'y avait personne; tu vois bien qu'il mentait. Bertrand, qu'est-ce que c'est donc que cette beauté champêtre?

— C'est une jeune fille de la campagne.

— Pardi! je vois bien qu'elle ne demeure pas rue Vivienne... Qu'il est malin! Et que vient-elle faire ici?... Est-ce que c'est son nourrisson qui dort sur ce canapé? Diable! il est déjà avancé l'enfant.

— Cette jeune villageoise est fort honnête, mademoiselle; elle vient dire bonjour à M. Dalville, et lui amène cet enfant, qu'il aime beaucoup; il n'y a pas le moindre mal dans tout cela...

— Eh bien! tant mieux, s'il n'y a pas de mal... Tiens! est-il drôle ce Bertrand, quand il prend un air sévère!... Au fait, elle a l'air très ingénu cette jeune fille... Je suis sûre que son bonnet m'irait joliment.

Pendant cette conversation, qui a eu lieu à demi-voix, Denise tient

Est-ce que vous venez de loin, mademoiselle? (P. 190.)

ses yeux baissés ; elle s'aperçoit que Mlle Virginie la regarde beaucoup, et cela redouble son embarras.

— Et pourquoi donc M. Dalville fait-il attendre cette aimable enfant ? dit Virginie en prenant un air agréable et s'approchant de Denise.

— Parce que monsieur est en affaires, et qu'il m'a défendu de le déranger.

— Ah oui! j'entends, je comprends! *N'en demandez pas davantage*!

Bertrand fait signe à Virginie de se taire; mais celle-ci va s'asseoir près de Denise sans s'occuper de l'ancien caporal.

— Est-ce que vous venez de loin, mademoiselle?

— De Montfermeil, madame, répond timidement Denise. Le mot *madame* paraît flatter Virginie, qui se rengorge et tâche de se donner un air respectable en reprenant :

— Montfermeil! c'est je crois, du côté de Sceaux?

— Non, madame, c'est près du Raincy.

— Ah! c'est juste, je me blousais. C'est votre frère, ce petit garçon qui dort?

— Non, madame, c'est un pauvre orphelin dont M. Dalville prend soin.

— Bah! comment, Auguste fait de ces choses-là! C'est très bien. J'en suis contente : cela lui donne une nouvelle place dans mon estime. Et vous voulez voir Auguste?

— Oui, madame; le père de Coco vient de mourir, et je voulais consulter M. Dalville.

— Qu'est-ce que vous avez dans ce panier-là?

— Ce sont de petits présents de chez nous, des œufs, des poulets, de la galette que ma tante a faite elle-même.

— Ah! j'aime beaucoup la galette de village! voulez-vous me permettre d'en goûter, jeune villageoise?

Denise aurait désiré offrir son gâteau tout entier à Auguste; mais elle n'ose refuser à Mlle Virginie, qui, aussitôt, ouvre le panier, et se casse un gros morceau de galette, qu'elle mange, tout en continuant la conversation.

— J'ai bien peur, ma chère, que vous ne soyez venue pour des prunes!

— Comment cela, madame?

— Ah! c'est que ce mauvais sujet va vous laisser croquer le marmot jusqu'à demain!

— Qui cela, madame?

— Eh bien, Auguste! Elle est bonne, la galette, le beurre est délicieux Ça me rappelle mon enfance; j'en mangeais tous les soirs pour quatre sous, j'allais l'acheter sur le boulevard Saint-Denis, à cette petite boutique où on fait queue, c'est la renommée de la galette. Pour revenir, je vous disais, ma petite, que Dalville est sans doute avec quelque mijaurée et voilà pourquoi on ne peut pas lui parler.

— Quoi! madame, vous pensez?

— Oh! j'en suis sûre! est-ce que je ne connais pas tout ça? l'air

embarrassé de Bertrand, la consigne du portier. C'est même étonnant qu'on vous ait laissée monter.

— C'est M. Bertrand qui m'a fait entrer; sans cela on me renvoyait.

— Moi, tout cela m'est fort indifférent, je regarde maintenant Auguste comme mon frère; mais vous pâlissez, ma petite! est-ce que vous vous trouvez mal?

— Non, madame, je n'ai rien.

— Que vous êtes heureuse, mon enfant, d'être sage, et de ne point connaître les passions! Conservez toujours cette innocence. Bertrand, est-ce que vous ne voyez pas que je m'étouffe avec cette galette? donnez-moi donc à boire, cette petite prendra bien aussi quelque chose.

— Non, madame, je vous remercie.

— Ah! voilà le petit qui s'éveille

Coco ouvre les yeux, regarde avec surprise autour de lui, puis court à Denise en disant :

— Où est donc mon bon ami?

— Ah! je crois bien que nous ne le verrons pas! dit la petite d'une voix entrecoupée, regardant la pendule qui marque trois heures et un quart, puis portant sur Bertrand des regards suppliants comme pour l'engager à aller chercher Auguste.

— Il est gentil, ce petit! dit Virginie en passant sa main sur les cheveux de Coco. Je voudrais avoir un enfant comme cela, parce qu'un enfant c'est un porte-respect.

On entend sonner dans la pièce voisine.

— Monsieur appelle, dit Bertrand.

Et il sort vivement du salon. Au même instant le petit Toni descend rapidement l'escalier pour mettre le cheval au cabriolet.

Denise s'attend à chaque minute à voir entrer Auguste. Virginie joue avec Coco. Enfin Denise reconnaît la voix de Dalville, qui parle avec vivacité à Bertrand, et bientôt le jeune homme entre dans le salon; mais son chapeau sur la tête, ses gants à la main, et paraît très pressé. La jeune fille court au devant de lui avec l'enfant en prenant son panier à la main.

— Bonjour, Denise! bonjour, mon ami! dit Auguste en embrassant l'enfant et sans faire attention à Virginie. Vous m'avez attendu? Je suis fâché de ne pouvoir rester maintenant avec vous.

— Monsieur, ma tante vous fait bien des compliments, dit Denise, elle vous envoie ces poulets, ces œufs, ces poires, et ...

— Merci, Denise, merci; je...

— Venez donc, monsieur; je vous attends! dit avec impatience une

petite voix qui part de l'antichambre et ressemble beaucoup à celle de Mme de la Thomassinière.

— Adieu, adieu, je vous reverrai, dit Auguste à Denise.

Et, sans lui laisser le temps de répondre, il quitte vivement le salon, dont il referme la porte, et sort de chez lui avec une jeune dame, enveloppée dans un grand châle et couverte d'un voile épais, qui se cache dans le fond de son cabriolet.

Denise est restée immobile ayant toujours son panier à la main; mais de grosses larmes roulent dans ses yeux, et le panier lui échapperait, si Virginie, qui s'est approchée, ne le retenait en soutenant la jeune fille dans ses bras.

— Eh bien! ma petite, qu'est-ce que vous avez donc? Tiens! elle pleure tout de bon! Ah! mon Dieu! est-ce qu'elle va se trouver mal? Bertrand, apportez-donc quelque chose! Est-ce qu'il faut se faire du chagrin pour un homme, ma chère amie? Ah! Dieu! ils n'en valent pas la peine! Si vous les connaissiez comme moi! Je conviens que M. Auguste n'a pas été très poli; vous répondre à peine, ne pas vous remercier! Ah! voilà ses couleurs qui lui reviennent un peu. Vraiment ça m'a toute saisie de vous voir comme cela!

Denise tire son mouchoir, s'essuie les yeux, et appelle Coco en lui disant :

— Viens, mon ami; allons-nous-en, retournons au village.

— Et mon bon ami ne viendra pas avec nous? dit Coco en prenant la main de Denise.

— Oh! non, il n'a pas seulement le temps de nous parler. Viens, Coco, partons. Il faut être à la voiture pour quatre heures.

— Je vais vous reconduire, ma petite, dit Virginie, vous pourriez vous perdre dans Paris.

— Je vais vous offrir mon bras, mam'zelle? dit Bertrand.

— Non, monsieur Bertrand, ne vous dérangez pas; c'est inutile.

— Pourquoi donc cela, mam'zelle Denise?

— Nous retrouverons ben not'chemin. Quant à M. Auguste, dites-lui que nous ne le dérangerons plus.

— Mam'zelle Denise, vous avez tort de lui en vouloir, et sans une personne qui l'attendait.

— Oui, vraiment, dit Virginie, c'est très poli : ne pas seulement remercier cette jolie enfant pour son présent! des poulets superbes! de belles poires et des œufs frais! C'est si bon les œufs frais! Voulez-vous me permettre d'en mettre trois dans mon sac pour mon déjeuner demain?

— Tout ce que vous voudrez, madame, dit Denise; car je vois ben que

M. Auguste attache fort peu de prix à ce que nous avions tant de plaisir à lui offrir.

— Je vous dis, ma chère, que les hommes ne valent pas une pirouette, dit Virginie en fourrant quatre œufs dans son ridicule; puis elle suit Denise, qui s'éloigne avec l'enfant sans vouloir accepter le bras de Bertrand.

Mme Saint-Edmond montait l'escalier avec un jeune homme au moment où Denise sortait de chez Dalville, le cœur gros, les yeux rouges et tenant Coco par la main. Léonie est furieuse contre Auguste, depuis qu'il l'a laissée évanouie sur le carré pour courir après Bertrand. Ayant perdu l'espoir de renouer avec lui, elle cherche toutes les occasions de lui faire des méchancetés; c'est toujours ainsi que se venge une femme qui n'a jamais aimé.

En voyant la petite paysanne sortir de chez Dalville, Mme Saint-Edmond s'arrête, la regarde en ricanant, et dit à la personne qui l'accompagne :

— Ah! la tournure est fort plaisante; mais elle vient sans doute ici pour faire son éducation.

— Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce qu'elle a dit? s'écrie Virginie, qui suit Denise, et a entendu les dernières paroles de Léonie; mais celle-ci monte bien vîte l'escalier.

— Je ne sais pas, dit Denise, je ne connais pas cette dame, ainsi ce n'est pas à moi qu'elle parlait.

— Oh! je la connais, moi, dit Virginie en montant lestement quelques marches et regardant en l'air. Oui! oui! je la connais. Je ne lui conseille pas de faire son embarras. *Nous n'irons plus au bois sans payer not' dîner.*

Mais déjà Mme Saint-Edmond est rentrée chez elle et a fermé sa porte. Virginie descend avec Denise, qu'elle a prise en amitié, et la force à lui donner le bras pour faire le chemin jusqu'aux petites voitures.

Denise est triste, et répond laconiquement aux questions multipliées que Virginie lui adresse; mais celle-ci sait faire à elle seule les frais d'une conversation. On arrive à la voiture, qui est prête à partir; Virginie embrasse Denise en lui disant :

— Adieu, ma petite! ne soyez donc pas triste comme ça! Ah! vous êtes bien heureuse d'habiter la campagne, ça vaut mieux que ce coquin de Paris. Vous trouverez dans votre village des amoureux plus que vous n'en voudrez. Tiens! c'est la voiture, ça? C'est un petit pot-de-chambre comme pour aller à Saint-Denis. Quand j'aurai le temps, j'irai vous voir, vous m'apprendrez à faire du beurre. Adieu, ma chère amie. Cocher,

prenez garde, n'allez pas verser en route! songez que vous avez un Amour dans votre petit pot-de-chambre.

Denise et Coco repartent pour le village bien moins gais que lorsqu'ils l'ont quitté. C'est ainsi que souvent les événements trompent nos espérances : on trouve la peine où l'on croyait rencontrer le plaisir.

XIV

L'ÉCOLE DES PARVENUS

— Cette pauvre Denise était bien triste en s'en allant, dit Bertrand à Auguste le lendemain du voyage de la petite à Paris.

— J'ai été fort contrarié de ne pouvoir lui parler plus longtemps, répond Dalville; mais ce n'est pas ma faute, cette dame m'attendait.

— Cette dame... Cette dame aurait peut-être pu attendre quelques instants de plus.

— Bertrand!

— Pardon, mon lieutenant! c'est que vraiment j'ai été affligé de vous voir parler à peine à cette jeune fille, chez qui nous avons été si bien traités : rappelez-vous la manière dont on nous a reçus, la joie que l'on a témoignée en nous voyant!

— Ah! je ne l'ai pas oublié.

— Vous ne l'avez pas seulement remerciée de son présent!

— Je ne l'ai pas vu. Mais avant peu nous irons au village, je réparerai ma faute. Bertrand, je dîne aujourd'hui chez Mme de la Thomassinière; il doit y avoir beaucoup de monde, grande soirée. Je ne reviendrai sans doute que demain matin. A propos, mets en note que j'ai prêté cent louis à M. le marquis de Cligneval, qui dernièrement a été fort malheureux au jeu dans une maison où je me trouvais; il doit me les remettre ces jours-ci.

Bertrand ne répond pas; mais il retourne à sa caisse en se disant :

— Encore de l'argent qui ne rentrera pas; il prête sans cesse, et on ne lui rend jamais!

M. de la Thomassinière, qui voit chaque jour s'augmenter sa fortune, veut célébrer, par un grand festin, la fête de son épouse. Déjà, depuis huit jours, les invitations sont envoyées, tout annonce que le repas sera un des plus brillants qu'ait encore donnés le spéculateur. Il doit avoir à

sa table des chevaliers et des marquis qui veulent bien l'appeler leur ami; des poètes qui lui ont promis de parler de lui dans leurs ouvrages; et enfin quelques anciennes connaissances que l'on compte écraser par le luxe de la fête.

M. et Mme Destival sont de ce dernier nombre.

Tout le monde est en mouvement dans le superbe hôtel de M. de la Thomassinière. Les tapissiers ont décoré les salons, préparé les lustres, les girandoles. Les domestiques vont et viennent pour porter des ordres, les marmitons exécutent ceux de leur chef. Trois femmes sont auprès de madame, qui n'est à sa toilette que depuis trois heures, et il n'en est encore que cinq. Mais Athalie est inconstante dans ses goûts; ce qui la charmait la veille lui déplaît le lendemain; elle a déjà jeté de côté deux jolis bonnets, avec lesquels elle se trouve affreuse; elle s'impatiente, se dépite, trépigne des pieds, déchire un superbe tulle, met en pièces un bouquet, gronde ses femmes et va avoir une attaque de nerfs, parce qu'on lui apporte une parure en pierres bleues lorsqu'elle les voulait violettes. Enfin ses femmes parviennent à la calmer en lui assurant qu'elle est parfaitement coiffée; elle daigne se regarder encore dans sa psyché, se fait d'abord la moue, puis se sourit et dit enfin :

— C'est vrai, je ne suis pas mal.

A cinq heures et demie les convives commencent à arriver. M. de la Thomassinière, qui est un peu moins insolent chez lui que chez les autres, va au-devant des personnes titrées qui veulent bien lui faire l'honneur d'accepter son dîner, et daigne accorder un sourire à celles qu'il a honorées de son invitation.

M. et Mme Destival sont arrivés. Depuis qu'il a un nègre, l'homme d'affaires cligne des yeux, et prétend avoir la vue très basse. Sa femme est d'une élégance qui peut rivaliser avec celle d'Athalie, et ses yeux spirituels semblent avoir quelque chose de plus malin en se portant sur le maître et la maîtresse de la maison.

Tous les convives sont arrivés, et Auguste est du nombre. La société est brillante : des petites maîtresses, des élégants, des gens décorés garnissent le salon, dont Athalie fait les honneurs en mesurant cependant ses politesses au rang ou à la fortune des personnes à qui elle les adresse. M. de la Thomassinière se promène avec orgueil dans ses salons en disant :

— On parlera beaucoup de cette fête-là! Le marquis m'a promis d'en dire un mot à la cour; il y a un poète qui est journaliste, et qui m'a dit que mon nom serait dans un article de journal qui aura au moins une colonne! peste! Comme je vais être répandu! Quand Destival donnera

un dîner comme le mien, je lui permettrai de se croire quelque chose. Ces pauvres gens, ils crèvent d'envie, ça fait plaisir !

A six heures et demie la société se rend dans la salle à manger, où une table de quarante couverts est servie. M. Destival est placé tout au bout, entre un enfant de six ans et un vieux monsieur sourd. Il dévore cet affront en regardant sa femme, et leurs yeux, d'intelligence, semblent se promettre une douce vengeance.

Le potage venait d'être enlevé, lorsqu'un bruit, produit par des personnes qui semblaient se quereller, se fit entendre dans la pièce qui précédait la salle à manger.

— Qu'est-ce donc ? Lafleur ! Jasmin ! dit aussitôt M. de la Thomassinière en appelant ses gens. Qui donc se permet de faire du bruit chez moi ?... Renvoyez ! je ne suis visible pour personne ; on m'apporterait des lingots d'or, que je ne les recevrais pas maintenant.

Les valets semblent embarrassés et n'osent répondre. Cependant le bruit continue ; on distingue la voix d'une femme qui crie :

— J'entrerai ! je vous dis que je peux entrer.

— Faites donc chasser cette canaille, Lafleur ! reprend M. de la Thomassinière avec colère.

Dans ce moment la porte de la salle à manger est poussée brusquement, et une femme d'une soixantaine d'années, grosse, courte, à la face réjouie, coiffée d'un bonnet rond et habillée comme une marchande d'oranges, entre en s'écriant :

— Eh ben ! i' s'rait fort que je ne pusse pas entrer chez mon fils !... Sont-ils bêtes tous ces laquais de mes fesses !... *Escusez*, messieurs, mesdames !... Où donc qu't'es, Thomas ? Viens donc m'embrasser, mon fieu !... Est-ce que tu ne reconnais pas ta mère ?

Les changements à vue de l'Opéra sont moins prompts que celui qui s'exécute dans la salle à manger à l'entrée de la mère Thomas. M. de la Thomassinière est stupéfait : il semble que la foudre vienne de le frapper et qu'il n'ait plus la faculté de faire un mouvement ni de prononcer un mot. La brillante Athalie pâlit, se trouble, et porte sur la mère Thomas des regards qui annoncent qu'elle doute encore de ce qu'elle entend ; on lit sur la figure de chaque convive l'étonnement que leur cause cette scène inattendue et un sentiment d'ironie, de malice et de satisfaction, qui n'égale pas cependant celle que Destival et sa femme éprouvent en ce moment. La mère Thomas qui ne s'occupe pas de la mine des convives, a reconnu son fils parmi toutes les personnes assises à table, et court à lui en disant :

— Le v'là !... je le reconnais !... C'est lui... c'est mon Thomas...Oh !

Alors, à ta santé, l'éventé !... A la vôtre, vieux renard ! (P. 201.)

c'est ben lui... avec son petit haricot sous l'œil gauche !... T'es pas trop changé, mon garçon !... Eh ben ! embrasse-moi donc ! est-ce que tu ne peux remuer ni pied ni patte ?

En disant cela, la bonne femme prend son fils par la tête et l'embrasse à plusieurs reprises. La Thomassinière se laisse faire, comme quelqu'un qui ne sait plus où il en est, et Athalie s'écrie :

— Ah ! mon Dieu !... est-ce que c'est possible ? Est-ce que ce n'est pas une comédie qu'on nous joue ?

— Tu ne m'attendais pas, n'est-il pas vrai, mon garçon ? Ah ! j'crais ben !.... C'est z'une surprise, vois-tu, c'est queuqu'un de tes bons amis qui m'a écrit que ça te ferait ben plaisir de voir ta mère, et qu'il fallait tâcher d'arriver *jusse* pour aujourd'hui, que c'est la fête de ta femme...

Ici, les convives se regardent mutuellement pour tâcher de deviner quel est celui qui a fait cette surprise à M. de la Thomassinière ; et parmi ceux qui n'en sont pas l'auteur, il s'en trouve plus d'un qui regrette de n'en avoir pas eu l'idée. Quant au maître de la maison, il est toujours trop absourdi du coup qui vient de le frapper pour faire attention à ce que sa mère a dit ; et Athalie semble prête à se trouver mal.

— Là-dessus, reprend la mère Thomas, je me sommes dit : en avant la tirelire !... J'avais encore un petit magot de côté, ça m'a servi à payer ma place dans la diligence, ousque nous étions serrés, ni pus ni moins que des z'harengs, sauf vot' respect, messieurs, mesdames ; et me v'là dans ce Paris, ousque t'as si joliment fait tes orges !

Le marquis de Cigneval, qui est assis en face de M. de la Thomassinière, veut mettre un terme à l'embarras de son hôte, dans la bourse duquel il puise trop facilement pour ne point fermer les yeux sur le plus ou moins d'illustration de ses parents. Il s'empresse de prendre la parole, et s'écrie d'un air agréable :

— C'est vraiment très aimable à madame votre mère d'être venue vous surprendre ainsi !... Elle s'est tellement pressée, qu'elle est encore dans un négligé de voyage... Mais qu'importe, vous êtes avec vos amis... Elle va se mettre à table à côté de moi... je serai enchanté de faire sa connaissance. . Elle a une figure bien respectable ! un profil grec. J'aime beaucoup les habitants de la campagne, moi, ils ont un naturel charmant.

La Thomassinière regarde le marquis d'un air qui veut dire : Vous me sauvez la vie, tandis que la mère Thomas s'écrie :

— Quoi qu'il dit donc, celui-là, que j'suis venue en négligé ! Mais tu te trompes, mon fiston, j'ai ben mis mon déshabillé des dimanches.

— Taisez-vous !... taisez-vous !... de grâce, ma mère, murmure la Thomassinière. Prenez donc garde... vous parlez à un marquis..

— A un quoi ?... Comment que t'as dit Thomas ? Eh ben ! mais à propos, où qu'est donc ma bru ?... Présente-la-moi donc, mon garçon ; est-ce qu'elle ne serait pas ben aise d'embrasser la mère de son homme ?..

— Madame de la Thomassinière, embrassez-donc votre belle-mère, dit Mme Destival en regardant Athalie d'un air moqueur.

— Je n'en puis plus... Je me meurs !... dit Athalie d'une voix éteinte, et elle se laisse aller sur Auguste, qui est assis près d'elle

— Ma femme se trouve mal ! s'écrie la Thomassinière, enchanté d'un événement qui va distraire l'attention de la société; et il se lève précipitamment et court vers sa femme, que plusieurs personnes entourent, tandis que la mère Thomas s'écrie :

— Tiens ! c'est ta femme, c'te petite chiffon qui se pâme ! Elle aura déjà trop mangé, mon p'tit; c'est z'une *indigession*, c'est sûr ! donne-lui un verre d'eau-de-vie, ça lui remettra le cœur.

On fait respirer des sels à Athalie, on la place au grand air, mais elle n'a garde de revenir. La mère Thomas repousse deux petites-maîtresses qui secourent sa bru en leur disant :

— Prenez donc garde, mes petits choux, vous étouffez c't-enfant. Ah ! mon Dieu ! si on voulait la faire revenir tout d'suite, je sais t'un bon remède : deux ou trois claques sur l'derrière, ça vous ranime ben vite une femme; c'est z'infaillible !

Les élégantes se regardent, et s'éloignent de Mme Thomas en se disant entre elles :

— Mais c'est affreux ! cela devient intolérable.

— Ma chère, elle m'amuse beaucoup, dit l'une.

— Oh ! moi, elle me fait rougir : dès qu'elle ouvre la bouche je tremble toujours qu'il ne lui échappe quelque vilain mot !

— Mais cela ne commence pas mal.

— C'est une attaque de nerfs, dit la Thomassinière, il faut porter madame dans son appartement. Cela dure toujours deux ou trois heures au moins.

— Eh ben, ça ne laisse pas que d'être gentil ! dit la mère Thomas.

On emporte la maîtresse de la maison dans sa chambre, et elle se promet de n'en pas sortir tant que Mme Thomas sera avec la société.

Cependant, pour la plupart des personnes invitées, le dîner est la plus importante affaire, et Mme de la Thomassinière est à peine emportée hors de la salle à manger, que chacun se remet à table en disant : Ce ne sera rien, ce n'est pas dangereux, cela ne peut avoir de suite. Tout cela veut dire : C'est assez nous occuper de la maîtresse de la maison, à qui il a plu de s'évanouir; songeons maintenant à notre estomac, et ne laissons pas plus longtemps attendre les mets délicieux que l'on a préparés pour nous.

La Thomassinière aurait volontiers suivi sa femme; mais il sent qu'il

serait malhonnête de quitter aussi la société, avec laquelle il a déjà entièrement changé de ton. Il revient donc se mettre à sa place en cherchant dans sa tête comment il pourra imposer silence à sa chère mère; et Destival, craignant qu'on ne fasse disparaître Mme Thomas, va lui offrir la main pour la conduire auprès du marquis.

La mère Thomas accepte la main de Destival en lui adressant un : — Merci, mon homme, et se campe sur une chaise, auprès de M. de Cligneval en disant à son conducteur.

— Maintenant, galant, je n'ai pus besoin de vot'main; pour jouer des fourchettes et des quenottes, je vais ben toute seule, mon ami.

— Elle est pleine d'esprit! s'écrie le marquis, elle a vraiment des réparties délicieuses:

La Thomassinière, qui n'ose plus lever les yeux, voudrait au moins faire presser le dîner. Mais les convives ne le secondent pas; ils se trouvent bien à table, et font fête au festin. Le marquis bourre la mère Thomas, il couvre sans cesse son assiette, espérant que cela calmera son caquet; mais Mme Thomas est une luronne qui sait faire deux choses à la fois. Tout en mangeant, elle s'écrie à chaque instant :

— Ah! Dieu! que c'est bon! Ah! queu joli fricot! j'navions rien mangé de c'goût-là! Ah! Thomas, mon garçon, on ne faisait pas de si bonnes fricassées à not' petit cabaret de l'*Ane savant!* T'en souviens-tu, Cadet?

— Qui veut des truffes? qui n'a pas de truffes? s'écrie M. de la Thomassinière en tâchant de couvrir la voix de madame sa mère. Mais Mme Destival, qui a fort bien entendu, lui dit:

— Comment! madame, est-ce que M. de la Thomassinière a jamais tenu un cabaret?

— La Thomassinière! répond la mère Thomas en vidant son verre. Qu'est-ce que c'est que ça, mon cœur?

— C'est monsieur votre fils, madame.

— Comment! est-ce que tu ne t'appelles pus Thomas, mon garçon? C'est donc ça que tous ces singes verts, qui sont brodés en or dans ton antichambre, disaient que ce n'était pas ici ta demeure! Et pourquoi donc, Thomas, que t'as quitté le nom de ton père? Est-ce que tu ne le trouvais pas assez beau? Sais-tu ben que c'était un honnête homme, qui vendait du vin à six sous le litre sans mettre de la drogue dedans, comme tous vos sacripants de Paris! *Escusez!* la société.

— Monsieur votre fils, dit le marquis, s'appelle maintenant de la Thomassinière, du nom d'une terre qu'il a achetée. C'est d'ailleurs l'usage

à Paris : on ne change pas son nom, mais on l'allonge un peu; c'est plus agréable à l'oreille.

— Oui, sans doute, dit la Thomassinière en tâchant de reprendre de l'assurance. Quand on a fait une fortune aussi *conséquente* que la mienne, il est bien permis d'oublier. D'ailleurs, comme dit M. le marquis, cela se fait tous les jours.

— Ah! c'est différent, reprend la mère Thomas, si t'as acheté des terres. C'est pis que le marquis de Carabas! Mais, quoique ça mon garçon, t'aurais ben pu me faire venir plus tôt z'avec toi; car je m'ennuyais un brin dans not' endroit, qu'est z'un véritable trou, et avec deux cents francs que tu m'envoyais tous les ans, je ne pouvais pas faire une fameuse ripopée.

— Ah! Dieu! quelle horreur! s'écrie une dame coiffée d'un béret orné d'un oiseau de paradis, en se reculant de la table, tandis que les hommes se regardent en riant, et que M. de la Thomassinière allonge ses pieds sous la table pour tâcher de rencontrer ceux de madame sa mère, qui est assise en face de lui, et à laquelle il fait en vain des signes pour l'engager à se taire.

— Quoi qu'elle a donc, c'te dame dit la mère Thomas en regardant la dame au béret. Est-ce qu'elle se trouve mal aussi? Comme elle me fait des yeux, avec sa queue de cerf-volant sur la tête!

— Ma mère, je vous supplie! balbutie la Thomassinière en jouant des pieds.

— A bas! à bas, donc! i'gnia des chiens sous la table. Cadet. En v'là déjà deux ou trois qui me passent sur les jambes. Fais-leur donc donner la pâtée, et qu'ils nous laissent tranquilles. A boire! Qu'est-ce qui verse? est-ce toi, mon vieux?

C'est au marquis que la mère Thomas s'adresse; celui-ci prend un flacon de madère placé devant lui, et remplit le verre de sa voisine, qui ne veut jamais boire sans trinquer.

— Qu'est-ce que c'est que ce vin jaune-là, mon petit!

— C'est du madère, madame.

— C'est-i bon, fiston?

— Parfait! Celui-ci est le meilleur que j'aie encore bu.

— Alors, à ta santé, l'éventé! A la vôtre, vieux renard!

C'était à son voisin de gauche que Mme Thomas s'adressait. Ce voisin était un vieux chevalier coiffé et poudré comme sous la régence, qui semblait fort mécontent de se trouver assis près de la mère de M. de la Thomassinière, retournait la tête toutes les fois qu'elle le regardait, et ne répondait pas quand elle lui adressait la parole.

Cette fois, Mme Thomas tient son verre tendu dessus l'assiette du vieux chevalier : il n'y a pas moyen de la laisser ainsi sans lui répondre, et le voisin murmure avec un air de mépris : — Je ne trinque pas, madame.

— Ah! tu ne trinques pas, l'échalas!... Eh ben! on s'en passera, v'là tout. C'est pas l'embarras, t'as l'air aimable comme un clou de girofle!... A ta santé, mon fieu!... à la vôtre, messieurs, mesdames et toute la société... à la tienne aussi, singe vert qui ne voulais pas me laisser entrer.

C'est à Lafleur que ce compliment est adressé, et M. de la Thomassinière se frappe le front de désespoir, tandis que le marquis se tue de répéter : — C'est bien cela! les anciens usages patriarcaux... on boit à la santé de chacun... Les enfants de Noé trinquaient toujours entre eux.

Mme Thomas a avalé le verre de madère d'un trait; mais lorsqu'il est bu, elle fait la grimace, et regarde le marquis en s'écriant: — Ah! Dieu! que c'est mauvais ton madère!... Ah! mes enfants! ça sent le pissat d'âne à pleine bouche!...

Toutes les dames font un cri et se cachent la figure sous leur serviette; les hommes rient; Mme Thomas, qui ne voit rien que de très naturel dans ce qu'elle a dit, et croit que l'on partage sa gaieté, se fait verser d'un autre vin, tandis que monsieur son fils se laisse aller sur sa chaise en murmurant : — Je suis un homme perdu.

Plus Mme Thomas boit, plus elle devient bavarde; c'est en vain que le marquis emplit son assiette, que M. de la Thomassinière crie à ses valets : — Servez donc monsieur! desservez donc madame! la voix de la grosse maman perce par-dessus toutes celles des gens du bon ton, car les gens du bon ton n'ont pas pour habitude de parler haut.

Le vieux monsieur à ailes de pigeon, que la mère Thomas a appelé clou de girofle, n'a pas digéré cet outrage : il fait une mine épouvantable, tâche de tourner le dos à sa voisine, et murmure entre ses dents : — C'est indigne d'inviter des gens comme moi pour les compromettre avec de tels personnages... Ah! si jamais on m'y rattrape! Je suis désolé d'être ici.

Malgré cela, le vieux chevalier ne s'en va pas, et il mange et il boit comme quatre, parce qu'il faut bien se dédommager de la contrariété que l'on éprouve.

La mère Thomas veut de tout, elle se fait servir de tous les plats en disant au marquis :

— Qu'est-ce que ça, mon petit bel homme?

— Du poulet à la Marengo, madame.

— Ah! Dieu! comme il est déguisé! C'est égal, passe-moi-z-en une aile... Et ce ragoût noir, là-bas?

— Un salmis de perdraux aux truffes.

— Ça doit être échauffant ; donne-moi un peu de ton salmi gondis aux truffes, je me risque. Et ce grand plat qui est tout couvert de sauce?

— C'est une sultane à la Chantilly.

— Une sultane !... Ah ! cher ami ! il nous prend donc pour des turcs !... Tu m'en feras goûter aussi pour que je connaisse la cuisine de ces mauvais chiens-là...

— Madame Thomas... vous vous ferez mal, dit à demi-voix la Thomassinière, qui voit avec effroi que les yeux de madame sa mère s'animent de plus en plus, et qu'elle veut goûter de tous les vins, comme de tous les plats.

— Laisse-donc Cadet, j'ai z'un estomac d'*autriche*!... Tu ne te rappelles donc pas ce pari que je fis un jour avec not' cousin le gargottier... un brave homme !... Il est mort il y a trois ans, ce pauvre Chahû...

— Lafleur ! Jasmin ! Comtois ! servez... ôtez cela... le dessert, donc !...

M. de la Thomassinière a beau crier, madame sa mère n'en poursuit pas moins sa narration :

— Faut que vous sachiez, mes enfants, que Chahû était un des plus forts mangeurs de la Brie, c'était un gaillard à grosse tête, qui vous troussait, sauf votre respect, un dindon, comme nous avalons une mauviette ; le v'là-t-il pas qu'un jour, il a t'éva l'envie de gager z'avec moi à qui mangerait le plus d'une gibelotte que j'avais préparée pour une noce de maçons. Moi, qui suis fine mouche, j'accepte, mais quand nous sommes à moitié du plat, je lui avoue en confidence que ce sont des chats que j'ai fricassés. Là-dessus, v'là mon j... f... qui tourne de l'œil et fait un renard de deux aunes dans la chambre...

Les dames ne veulent pas en entendre davantage, elles se lèvent de table et vont se réfugier dans le salon. M. de la Thomassinière ne sait plus où il en est ; il devient tour à tour rouge, jaune et blême : la sueur coule de son front, il se verse du vin dans son assiette et met sa fourchette dans son verre. Les jeunes gens rient de bon cœur et Auguste est du nombre, car il trouve que son hôte mérite bien cette petite leçon. Destival est radieux, ses yeux brillent de plaisir ; il les porte sur tout le monde, et les reporte ensuite sur la Thomassinière. Quant au marquis de Cligneval, il regarde son hôte d'un air qui veut dire : Ma foi, j'ai fait ce que j'ai pu ; mais, vous le voyez, il n'y a pas moyen de la contenir.

— Eh ben, pourquoi donc que toutes ces jolies femelles s'en vont z'en en même temps, dit la mère Thomas est-ce qu'elles vont ensemble aux

lieux à l'anglaise?... Tiens c'est comme les poules chez nous... quand l'une y va, faut que les autres la suivent.

Un jeune poète, qui avait fait des vers pour Mme de la Thomassinière, et qui était fort contrarié de ce que l'arrivée de la mère Thomas, en faisant évanouir Athalie et mettant en fuite les dames, l'empêchait de réciter son quatrain, qui devait faire fureur, dit à la grosse maman tout en grasseyant et en arrangeant son col : — Madame, si les Grâces nous fuient... c'est un peu votre faute.

— Comment que tu dis ça, mon petit chat? répond la mère Thomas en mettant ses deux coudes sur la table pour mieux regarder le jeune homme.

— Je dis, madame, reprend le poète, que les Grâces s'effarouchent facilement, et que...

— Qu'est-ce que tu me chantes donc avec tes Grâces, est-ce que c'est des oiseaux que tu veux apprivoiser?

— Madame, les Grâces sont les femmes; les Zéphyrs et les Amours volent sur leurs traces, les Plaisirs et les Ris forment leur cortège en semant des roses sur leurs pas.

— Mais, mais! queu fricassée nous fais-tu là, mon garçon, avec tes roses que tu mets dans du riz?

— Madame, c'est pour vous faire entendre qu'il est des mots dont la pudeur s'offense, et qu'il faut, en contant, gazer adroitement certains objets, car

> Le latin dans les mots brave l'honnêteté,
> Mais l'*auditeur* français veut être respecté
> Du moindre sens impur la liberté l'outrage
> Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.

La mère Thomas rit aux éclats, et se tournant vers son voisin à ailes de pigeon, qui trempait un macaron dans du vin de Champagne, en faisant toujours une mine renfrognée.

— Comprends-tu ça, toi, vieux sournois! lui dit-elle, ce monsieur qui nous dit qu'il a les *sens impurs*; ça n'est-il pas honnête au dessert, de nous faire un aveu comme celui-là?

— Ah! madame! s'écrie le poète en devenant rouge de colère, on ne s'est jamais permis...

— Quoi donc, Biribi? Allons, tu te fâches, mon garçon, t'es colère comme un dindon, je vois ça; mais moi j'suis bonne enfant, et je n'ai pas pus de fiel qu'une puce. Trinquons ensemble, ça vaudra mieux que de nous parler de tes grasses et de tes maigres, ousque je ne connais goutte.

Auguste emporte Athalie dans ses bras. (P. 209.)

Du vin, marquis, de ce joli petit vin qui mousse. Ah! j'le connais, celui-là; c'est du champagne, à la bonne heure; c'est pas une attrape, comme ton madère! A vot' santé, mes petits choux; à la tienne, Thomas. Quoi que t'a donc, mon fieu? tu ne dis rien, t'as l'air tout chose; est-ce que tu va te trousser mal, comme ta femme? Faut chanter, mes enfants : au dessert, ça se fait toujours. Allons qu'est-ce qui commence? Thomas, t'en savais tout plein autrefois; moi, j'vas vous chanter celle que la femme de Chahû nous a chantée à ma noce :

J'entre en train quand il entre en train,
J'entre en train quand il entre...

Vous ferez *chorus*, mes enfants.

— Un instant, un instant, madame! dit le marquis; attendez donc la liqueur et le café.

— Ah! c'est *jusse*, mon ami, ça m'éclaircira la voix.

En disant cela, le marquis s'est levé et va près de la Thomassinière, qui vient aussi de quitter la table d'un air désespéré.

— Cela devient de plus en plus fort! dit tout bas le marquis à son hôte.

— Ah! monsieur le marquis, vous me voyez au désespoir... Je suis confus... Je n'ose plus me retourner!...

— Eh! mon cher, je ne vous en veux nullement, moi ; tous les jours on a une mère... qui n'est pas positivement noble... Cela ne vous empêche pas d'être un homme que j'estime infiniment, et de nous avoir donné un dîner délicieux; mais, dans la société, il y a des gens qui n'ont pas mon esprit, et près desquels cela peut vous faire du tort. Avec cela que la chère maman se grise, je ne sais pas trop ce qu'elle finira par nous chanter.

— Et moi qui attend ce soir plus de quatre-vingts personnes pour le bal, tout ce qu'il y a de plus élégant, de plus distingué dans Paris!... Sauvez-moi, monsieur le marquis; je mets à vos pieds ma caisse, ma bourse, mon crédit!

— Mon cher la Thomassinière, l'amitié que je vous porte suffira pour... Malgré cela, je crois que j'ai une lettre de change de deux mille écus à rembourser demain.

— C'est moi seul que cela regardera, monsieur le marquis.

— Il faudrait trouver un moyen pour faire partir tout le monde.

—Oui, et le plus tôt possible!

— Attendez... Je conçois... Oui, ma foi, l'idée est bonne.

— Ah! monsieur le marquis, ma reconnaissance...

— Cela vous coûtera peut-être un peu cher, mais je ne vois pas d'autre expédient...

— Je fais tous les sacrifices possibles.

— Il suffit... laissez-moi faire... Remettez-vous à table sans faire semblant de rien... Dites à vos valets d'exécuter mes ordres, et attendez-en l'effet.

— Lafleur, Jasmin, Comtois, obéissez à M. le marquis plus qu'à moi-même.

Le marquis sort de la salle à manger suivi des valets, et la Thomassinière se remet à table. On apporte le café, les liqueurs. Bientôt le marquis revient, et reprend sa place près de Mme Thomas en jetant un coup d'œil rassurant sur son hôte.

La mère Thomas fredonne déjà en buvant son café. — Mes enfants, dit-elle, il faut que nous dansions ce soir, je me sens rajeunie de vingt ans. Thomas, t'auras ben un crincrin, j'espère? Donne-moi donc un petit verre, marquis; mais pas de ces douceurs sucrées qui vous restent au gosier... Donne-moi du roide, mon ami, du dur, i' gna que ça qui fasse du bien.

Mme Thomas a déjà pris deux petits verres d'eau-de-vie, un de rhum, et un de kirsch: elle assure que cela la rafraîchit, et ne semble pas disposée à s'arrêter, lorsqu'une fumée épaisse sort de la cour, et pénètre dans les appartements. Chacun se regarde avec inquiétude.

— I' m'semble qu'il tombe un brin de brouillard, dit la mère Thomas, ça sent le roussi, mes enfants : est-ce que vous avez un gueux sous vous?

Les valets entrent d'un air effrayé en s'écriant :

— Le feu est à la maison!

— Le feu! répètent tous les convives en se levant de table: la mère Thomas seule reste sur sa chaise en disant :

— Eh bien! g'nia qu'à jeter de l'eau dessus, v'là tout!

— Le feu chez moi! dit M. de la Thomassinière en regardant le marquis. Mais comment se fait-il?... Il y avait de la paille, quelqu'un aura laissé tomber une lumière par là... Tenez, monsieur, voyez... voyez quelle fumée dans la cour!

Comme il est alors près de neuf heures du soir, les flammes que jettent plusieurs bottes de paille, auxquelles le marquis a fait mettre le feu, éclairent déjà toute la cour. Le cri *Au feu!* s'est bientôt répandu de tous côtés; il a pénétré dans le salon, et les dames qui s'y étaient réfugiées pour fuir la compagnie de Mme Thomas, en sortent en jetant les hauts cris, et en rappelant leur père ou leur mari.

Ces messieurs tâchent de rassurer ces dames en disant : — Ce n'est

rien... ce ne sera rien ; mais il faut nous en aller le plus vite possible... prenez vos châles, vos chapeaux... dépêchez-vous, il ne faut jamais que les dames restent au milieu du désordre... nous vous accompagnerons.

Cependant le feu que le marquis a fait allumer pour faire fuir tout le monde, et que les gens de la maison ne songent pas à éteindre parce qu'ils savent que c'est une ruse de leur maître, se communique réellement à la remise, et de là à l'écurie; pendant que les dames courent après leurs châles, les hommes après leurs chapeaux, et que les valets parcourent les appartements en criant : *Au feu!* Le danger est devenu réel, et on ne s'en aperçoit que lorsqu'une partie de la cour est déjà la proie des flammes.

Alors le tumulte, la confusion règnent partout : les dames se sauvent dans la rue; l'une perd son turban, l'autre son béret, plusieurs s'évanouissent. Auguste emporte Athalie dans ses bras, et va la déposer sur un banc de pierre de la rue voisine; au milieu de ce bouleversement, la mère Thomas se décide enfin à quitter la table, et retroussant ses jupons jusqu'aux genoux, se met à courir en criant :

— Voyez-vous tous les amis de Thomas! ces guerdins-là se sauvent au lieu de faire la chaîne!... et i' me laisseraient griller ni plus ni moins qu'un marron !

Le résultat de la petite ruse du marquis fut une aile de l'hôtel de brûlée, quatre chevaux rôtis, trois pompiers blessés, dix châles égarés quinze chapeaux volés, six mèches de cheveux grillés, trois bracelets perdus et deux peignes cassés; mais avec vingt mille francs M. de la Thomassinière en fut quitte, et du moins madame sa mère ne fut pas connue de la nombreuse société qu'il attendait le soir.

XV

CE QU'ON AVAIT PRÉVU

Le lendemain de la scène qui venait de se passer à son hôtel, M. de la Thomassinière partit avec Athalie pour l'Angleterre, où ils résolurent de rester jusqu'à ce qu'on eût oublié à Paris le scandale que la grosse maman avait causé : quant à celle-ci, on la fit repartir sur-le-champ pour son village, avec défense expresse de le quitter jamais, sous peine de se voir retirer les deux cents francs de pension que son généreux fils voulait bien lui faire.

La sottise de la Thomassinière, qui rougissait de sa mère depuis qu'il avait fait fortune, la petitesse d'Athalie, qui avait feint de se trouver

mal pour ne pas embrasser la mère Thomas, rendirent leur éloignement peu sensible à Auguste; mais ce n'était que chez eux qu'il voyait M. de Cligneval, et Bertrand disait :

— Il me semble, mon lieutenant, que nous n'entendons pas parler de ce marquis qui vous doit cent louis?

— Peut-être aujourd'hui aurai-je des nouvelles.

— Et la petite laitière, quand irons-nous la voir? la remercier de ce qu'elle vous a apporté? les poulets étaient excellents! j'ai été obligé de les manger, moi, pendant que vous dîniez en ville...

— Je ne crois pas que Denise songe beaucoup à nous!... n'a-t-elle pas un amoureux?... ne doit-elle pas se marier?...

— Est-ce une raison pour ne point la remercier de ses poulets, mon lieutenant?

— Elle venait peut-être à Paris pour m'inviter à sa noce.

— Je ne sais ce qu'elle venait faire... mais elle semblait pénétrée en s'éloignant. Elle a dit qu'elle ne vous dérangerait plus... et j'ai vu des larmes dans ses yeux; ça m'a ému moi, je l'avoue... cette petite est si gentille, et on voit bien que ses pleurs ne sont pas de contrebande.

Auguste semble réfléchir à ce que dit l'ancien caporal, lorsqu'on sonne avec violence. Bertrand vient annoncer qu'un vieux monsieur, qui a la figure toute renversée, demande M. Dalville, et Auguste reconnaît avec surprise M. Monin, dont les yeux, plus effarés que de coutume, semblent annoncer quelque événement extraordinaire.

— C'est vous, monsieur Monin? dit Dalville en présentant un siège à l'ex-pharmacien, qui, malgré son trouble, répond en s'asseyant :

— Comment va l'état de votre santé, monsieur Dalville?

— C'est à vous que je dois demander cela, monsieur Monin; vous avez l'air d'avoir quelque chose... puis-je savoir?...

— Oui, monsieur... j'ai quelque chose de moins!... c'est pour cela que je suis venu...

— Comment! de moins, monsieur Monin!... je ne vous comprends pas.

— Est-ce que vous ne savez pas ça?

— Quoi, monsieur Monin?

— Ce que je viens de vous dire.

— Pas encore; mais si vous vouliez vous expliquer...

— Monsieur, c'est que ça m'a donné un coup!

— Il me paraît en effet que vous êtes un peu troublé...

— Est-ce que ça ne vous a pas fait le même effet?...

— Je ne sais pas encore quel effet cela me fera, monsieur Monin, et en quoi me regarde ce que vous venez me dire...

— Ah! monsieur Dalville... si nous avions pu deviner; si nous avions pu prévoir... mais, dame! on n'est pas sorcier; c'est ce que j'ai dit à Bichette ce matin parce qu'elle voulait me retirer ma tabatière...

— Je n'ai jamais présumé que vous étiez sorcier, monsieur Monin; mais je vous avoue que je vous trouve dans ce moment incompréhensible...

— Monsieur, c'est que je n'en suis pas encore revenu...

— Revenu de quoi?

— Et Bichette assure qu'il vous a mis dedans aussi...

Dalville perd patience, et regarde Bertrand, qui se promène dans la chambre en murmurant : — Si j'avais une compagnie d'hommes comme celui-là à former, je commencerais par les attacher à la queue d'un cheval que je ferais courir au grand galop.

Monin tire sa tabatière, se calfeutre les narines, et reprend :

— Je suis venu chez vous, monsieur Dalville, pour savoir si par hasard vous avez découvert de quel côté il est allé?

— Mais qui cela, monsieur Monin? Pour Dieu, expliquez-vous mieux! depuis une heure vous me parlez sans que je comprenne un mot de ce que vous dites. Que vous a-t-on fait enfin?

— On m'a volé, monsieur!

— Volé?

— C'est-à-dire emporté vingt-cinq mille francs.

— Qui cela?

— M. Destival!

— Destival!

— Oui, monsieur... il est parti, il est sorti de France, à ce qu'on assure... Voilà ce que j'avais l'honneur de vous dire.

Auguste a trop bien compris; il est anéanti, et Bertrand s'approche de Monin en s'écriant :

— Que dites-vous là?... Par la mort!... Ce M. Destival aurait pu?...

— Ah! c'est monsieur Bertrand!... Comment va l'état de votre santé?...

— Il serait parti... avec nos deux cent cinquante mille francs!...

— Justement... Vous savez bien que vous lui appreniez à faire l'exercice!

— Ah! double coquin!... Nous sommes ruinés, mon lieutenant!...

— Calme-toi, Bertrand, peut-être cette nouvelle est-elle fausse... Je ne puis croire que Destival...

— C'est ce que je disais à Bichette; je ne pouvais pas croire non plus...

— Mais comment savez-vous?... qui vous a dit que Destival fût parti?

— Monsieur, je vas vous dire : il m'avait dernièrement vendu mon fonds, et il avait gardé les fonds pour les faire valoir, et je lui avais encore donné six mille francs il y a huit jours, parce qu'il disait que plus il en aurait, et mieux ça vaudrait... et cependant Bichette n'était pas trop d'avis de lui laisser notre argent... Mais M. Bisbis lui a conseillé de le laisser... alors... en usez-vous?

— Je cours chez Destival, dit Auguste en laissant Monin au milieu de son discours.

— Oui, mon lieutenant, dit Bertrand, cela vaudra beaucoup mieux que d'écouter monsieur. Allez, ne perdez pas de temps... moi, je vais, de mon côté, tâcher d'obtenir quelques renseignements sur la route que le fripon a prise ; peut-être notre voleur n'est-il pas encore loin... et dussions-nous crever dix chevaux, nous le rattraperons.

— Si vous le rattrapez, monsieur Bertrand, vous savez que j'y suis pour vingt-cinq mille francs, dit Monin. Mais on ne l'écoute plus. Déjà Auguste est sur l'escalier, le caporal ne tarde pas à le suivre ; et Monin, se voyant seul avec le petit jockey se décide à sortir de chez Dalville, et à retourner chez lui se disant : — Du train dont ils courent, il n'y a pas de doute que ces messieurs parviendront à attraper notre homme, et je vas rassurer Bichette.

Auguste s'est rendu à la demeure de l'homme d'affaires. Il s'informe de Destival au portier, et celui-ci lui répond : — Depuis trois jours on n'a pas vu M. Destival, on ne sait ce qu'il est devenu... il n'a rien dit. Le nègre et Baptiste sont aussi partis, mais madame est restée avec sa bonne : elle est chez elle.

Auguste monte, Julie lui ouvre. Le jeune homme ne remarque aucun changement dans les appartements, où règne seulement plus de tranquillité qu'autrefois ; on l'introduit dans la chambre de madame, qui paraît un peu troublée en apercevant Dalville.

— Le bruit que l'on répand serait-il vrai, madame? dit Auguste: on assure que votre époux est parti... qu'il a quitté la France!...

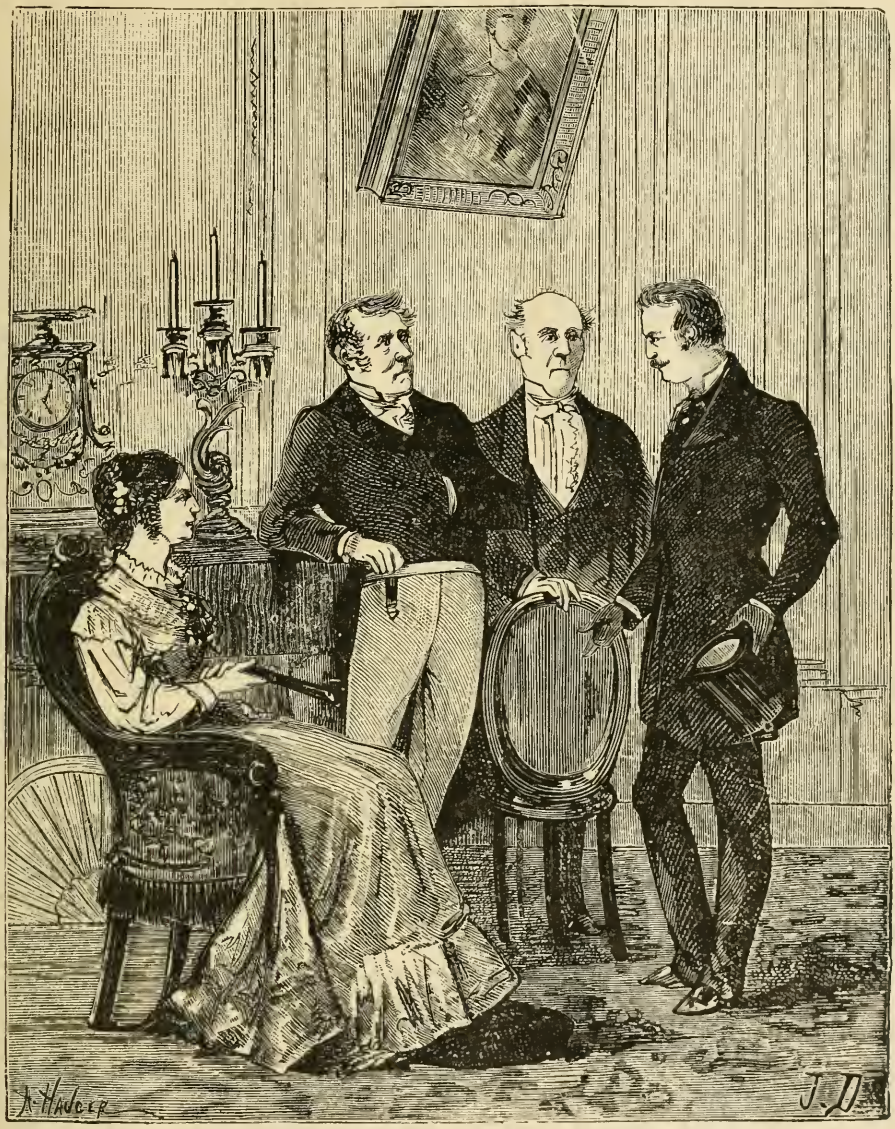
— Hélas! monsieur!... il n'est que trop vrai, répond Émilie en se laissant aller sur un fauteuil.

— Comment, madame! il est parti et ne doit point revenir?

— Je ne le pense pas, monsieur : il m'a abandonnée... C'est un homme abominable!...

— Et savez-vous ce qu'il m'emporte, madame?

— Non, monsieur ; je n'étais nullement au fait de ses affaires.



— Oui, madame, le fait n'est que trop certain. (P. 220.)

— Deux cent cinquante mille francs : c'est à peu près tout ce que je possédais.

— Ah ! c'est affreux de sa part !...

— Dites donc que c'est un vol, que c'est une friponnerie exécrable ! s'écrie Auguste indigné du sang-froid de Mme Destival ; et vous ignorez, madame, de quel côté il a porté ses pas ?

— Je ne sais rien du tout, monsieur : je suis accablée, anéantie comme vous !

— Votre époux me ruine ! madame.

— Vous m'en voyez désolée, monsieur ; mais que voulez-vous que j'y fasse?

— Il me semble, madame, que cet événement peut vous attirer à vous-même de fâcheuses affaires.

— Moi, monsieur, je n'ai rien à démêler avec les créanciers de M. Destival, nous étions séparés de biens : ce logement a été loué sous mon nom, tout ce qui est dedans est à moi. Est-ce ma faute si M. Destival a fait de mauvaises spéculations? Est-ce la première fois qu'une telle chose arrive? Ne suis-je pas la plus à plaindre?... Il m'emporte ma dot, monsieur, et certainement le mobilier qui me reste ne la vaut pas... D'ailleurs, monsieur, faites ce que vous voudrez, poursuivez-moi... mettez-moi sur la paille, si tel est votre désir !

Auguste ne répond rien, mais il sort brusquement de chez Mme Destival, en maudissant la friponnerie de l'homme d'affaires.

Bertrand revient sans avoir découvert les traces du fugitif. Pendant trois jours il se met en campagne, tandis qu'Auguste fait de son côté toutes les démarches nécessaires; mais il paraît certain que Destival est déjà hors de France, c'est tout ce qu'il apprend sur son compte.

Auguste tâche de rappeler sa gaieté pour supporter ce coup avec philosophie; Bertrand se garde bien de faire, dans ce moment, des représentations à son maître, il sent que l'instant serait mal choisi. Mais lorsqu'on a perdu tout espoir de découvrir les traces du fripon qui emporte la fortune de Dalville, Bertrand songe à la petite créance du marquis de Cligneval; et Auguste consent à ce qu'il se rende chez lui.

Bertrand y court et demande M. le marquis.

— Il ne loge plus ici, dit le portier.

— Et où demeure-t-il maintenant?

— Il est allé prendre les eaux...

— Et quelles eaux, morbleu?

— Ma foi, monsieur, il ne me l'a pas dit.

Bertrand est furieux : il revient en jurant apprendre cette nouvelle à Auguste, qui la reçoit assez tranquillement.

— Quoi ! mon lieutenant, on vous emporte encore cent louis et vous n'êtes pas plus en colère? dit Bertrand.

— Ma foi, mon ami, quand on est ruiné, cent louis de plus ou de moins, cela ne vaut pas la peine de se chagriner.

— Avec cela on passe encore du temps... Ce maudit marquis:... j'en avais le pressentiment!

— Je le retrouverai...

— Il ne vous payera pas.

— Bertrand, il faut faire l'état de ma caisse, que je sache ce qui me reste.

— Ce sera bientôt fait, mon lieutenant.

Bertrand s'achemine tristement vers le secrétaire, et revient présenter en soupirant l'état de leurs finances.

— Dix-huit mille six cent quarante francs, dit Auguste en lisant le total; ma foi, je ne pensais pas être encore si riche.

— Je n'ai pas compté les cent louis du marquis, ni ce que vous doivent plusieurs de vos amis.

— Je crois que tu as aussi bien fait. Mais il faut que je sache aussi ce que je dois; tu feras avertir mon tailleur, mon bottier, mon sellier..., tu payeras leurs mémoires. Quand j'étais riche, je pouvais devoir; mais lorsqu'on n'a plus de fortune, on ne doit pas se permettre de faire des dettes.

— Vous parlez comme le grand Turenne, mon lieutenant. Demain tous les mémoires seront acquittés.

Les mémoires payés, il reste à Auguste seize mille quatre cents francs. Bertrand dit :

— Ajoutons à cela un beau mobilier, du vin dans la cave, et avec de l'ordre, de l'économie, on peut encore attendre les événements.

— Bertrand, il faut maintenant ôter de cette somme cent écus, que j'ai promis de payer pour une jolie lingère, dont un barbare huissier voulait saisir les meubles; deux cents francs que je prête à Virginie, et dix louis pour des bracelets que j'achète ce soir.

Bertrand manque d'avaler la plume qu'il tenait à sa bouche, et s'écrie :

— Mon lieutenant, vous n'y pensez pas; bientôt il ne vous restera rien.

— Écoute, mon ami, j'avais promis de donner tout cela lorsque j'étais encore riche; parce qu'un fripon me ruine, faut-il que je manque à mes promesses?... Tu ne le voudrais pas toi-même; mais je te jure que ce sont mes dernières folies. Désormais, je veux être la sagesse même; d'ailleurs, songe donc que nous aurons encore le produit de la vente de mes deux chevaux et de mon cabriolet, car je ne dois plus me permettre d'avoir voiture!... Il faut que je diminue ma maison... que je renvoie Toni... et que j'aille à pied... Cela te chagrine, Bertrand?

— Pour vous, mon lieutenant!

— Eh! mon ami, je m'en porterai peut-être mieux. L'exercice est nécessaire à la santé, je t'ai entendu dire cela cent fois. Crois-tu que les gens qui vont à pied ne valent pas ceux qui roulent carrosse?

— Ah! mon lieutenant, vous ne me croyez pas si bête!

— Eh bien! mon ami, pourquoi donc regretter ce dont on peut si bien se passer? Avec de l'argent, n'a-t-on pas toujours voiture ou cabriolet à ses ordres, sans avoir des chevaux et un jockey à nourrir? Vraiment, je ne conçois pas maintenant pourquoi j'avais un cabriolet.

— Mais toutes ces grisettes qui venaient vous conter leurs petits chagrins pour que vous les consoliez, ces grandes dames dont vous faisiez la conquête... pensez-vous, mon lieutenant, que votre cabriolet n'était pas pour quelque chose dans la tendresse qu'elles vous témoignaient?

— Ce serait une raison de plus pour que je ne le regrettasse pas! Je vais maintenant connaître le cœur de ces dames; je vais être certain d'être aimé pour moi-même... et, du moins, si je triomphe d'une jeune beauté, si je l'emporte sur un rival, je ne craindrai plus de ne devoir qu'à ma fortune la préférence qu'on m'accordera.

— Vous verrez tout à l'heure, mon lieutenant, que c'est pour votre bonheur que ce fripon vous a emporté votre bien!

— Ma foi!... que sait-on?... Après tout ai-je donc tort de prendre la chose du bon côté?

— Non, certes; il y a bien des gens qui ne pourraient pas trouver un bon côté à un pareil événement; mais enfin... pardonnez mes craintes, monsieur : ce que vous possédez ne durera pas éternellement, malgré toute l'économie que nous pourrons mettre dans notre dépense... et alors... que ferez-vous, mon lieutenant? car on ne vit pas rien qu'avec sa gaieté.

— Ma foi,alors... nous verrons, mon cher Bertrand; j'ai quelques talents, eh bien! je les utiliserai, je travaillerai.

— Vous, travailler! monsieur... dit Bertrand en se retournant pour essuyer une larme.

— Pourquoi pas, mon ami?

— Parce que vous n'y êtes pas habitué... parce que cela vous semblerait trop dur... parce que je ne le souffrirais pas, enfin... et... Mais ne parlons plus de cela... Vous avez raison, il vaut mieux s'étourdir... Qui sait? nous retrouverons peut-être votre voleur!...

— C'est cela mon cher Bertrand; va, il faut toujours espérer, on n'en est pas plus pauvre, et l'on s'emporte mieux.

Auguste sort pour aller se distraire près d'une petite lingère, et Bertrand descend lire à Schtrack la vie du grand Turenne.

XVI

SCÈNE DE SOCIÉTÉ

Le cabriolet est vendu, le petit jockey a trouvé une autre condition. Depuis que Mme Saint-Edmond voit que son voisin diminue son train, elle ne daigne plus le regarder, et passe près de lui sans même le saluer. Bertrand est indigné de l'impolitesse de la voisine; Auguste en rit en disant : — Me voilà certain que cette femme-là ne m'a jamais aimé, et il est toujours agréable de savoir à qui l'on a eu affaire.

Mais Bertrand murmure tout bas : — Qu'elle perde encore son carlin! et, si je le trouve, je lui fais faire une faction dont il ne sera pas relevé.

Auguste continue de chercher des distractions dans le monde, et comme ordinairement les distractions coûtent cher, tout en se promettant d'être raisonnable, il dépense beaucoup plus qu'il ne devrait; il se croit sage parce qu'au lieu de perdre cinquante louis dans une soirée, il ne perd que cinquante écus; parce qu'au lieu de louer des loges au spectacles, il se contente de prendre des billets au bureau; et parce qu'il va en fiacre au lieu d'avoir son cabriolet. Mais ces dépenses sont encore trop considérables pour quelqu'un qui n'a qu'un faible capital et point de revenu. Bertrand voit avec effroi que leurs fonds ne dureront pas aussi longtemps qu'il l'espérait; il n'ose faire à Auguste des observations, mais il lui dit souvent : — Allons voir la jolie laitière, monsieur, et ce petit Coco que vous aimez tant; cela vous distraira. Nous passerons quelques jours au village ,et les distractions y coûtent moins cher qu'à Paris.

Auguste diffère toujours; il ne dit pas à Bertrand le motif qui lui fait redouter d'aller à Montfermeil; mais il se sent peiné en songeant qu'il ne peut plus faire pour l'enfant tout ce qu'il espérait; il croit que l'on a employé ce qu'il a laissé pour lui; et, habitué à ne suivre que le mouvement de son cœur, à donner avec profusion, il soupire à l'idée d'être obligé de calculer ses bienfaits. Ce chagrin est le plus vif que la perte de sa fortune lui ait encore fait éprouver.

Après six semaines d'absence, M. et Mme de la Thomassinière sont revenus à Paris. Leur hôtel est de nouveau le rendez-vous des gens qui aiment les bons dîners, les soirées, les bals; et le vieux chevalier à ailes de pigeon n'est pas le dernier à y revenir, quoiqu'il ait juré au

dernier dîner qu'on ne l'y reprendrait plus. Les marquis, les petits-maîtres, les élégantes, les poètes et les financiers n'ont garde de parler de Mme Thomas à M. de la Thomassinière, et celui-ci se dit en se frottant les mains : — C'est oublié, on n'y pense plus, cela ne m'a fait aucun tort. Malgré cela, j'ai bien fait de passer six semaines en Angleterre ; cela a laissé aux souvenirs le temps de s'effacer.

M. de la Thomassinière se trompe : la visite de Mme Thomas n'est point oubliée ; mais tant qu'il sera riche, tant qu'il donnera de belles fêtes et de grands dîners, on continuera d'aller chez lui et de lui faire accueil : qu'il cesse d'être opulent, et chacun le trouvera ce qu'il est, un fort sot, un fort grossier personnage. Il n'avait donc pas besoin de faire le voyage en Angleterre. Mais il est vrai qu'il ne s'est pas dit tout cela.

La fuite de Destival a fait du bruit. On en parle chez la Thomassinière qui s'écrie :

— J'étais certain que cet homme-là tournerait mal ! Il se croyait autant de moyens que moi ; il prétendait faire fortune comme moi ! Comme si ma capacité était donnée à tout le monde ! On dînait très mal chez lui : mauvaise chère, mauvais vins ; et il se figurait donner des dîners comme les miens ! J'ai dit cent fois : Cet homme-là *s'enfoncera*, et, en effet, ça n'a pas manqué.

— Sa femme était trop coquette, dit Athalie ; elle voulait suivre toutes les modes, porter des cachemires ; elle avait pris ma couturière.

— Elle avait pris votre couturière ! madame, s'écrie M. de la Thomassinière, vous conviendrez que cela n'avait pas le sens commun ! Ces gens-là avaient perdu la tête ! prendre votre couturière ! la femme d'un petit homme d'affaires !

— Mais elle est toujours à Paris, dit le marquis de Cligneval, qui est présent à cet entretien, je l'ai aperçue il y a quelques jours dans un boghey et plus élégante que jamais.

— Bah ! vraiment ! dit le spéculateur : elle était fort élégante ? Au fait, elle avait beaucoup plus d'esprit que son mari ! Il paraît que les affaires de celui-ci lui sont étrangères, elle aura pris ses mesures d'avance elle a bien fait, certainement ; on ne peut pas la blâmer.

Cette conversation est interrompue par l'arrivée de Dalville qui n'avait pas encore été chez les Thomassinière depuis leur retour d'Angleterre.

— Eh ! c'est monsieur Dalville ! dit le spéculateur en allant au-devant du jeune homme d'un air empressé, tandis que le marquis court prendre la main d'Auguste en s'écriant :

— Que je suis charmé de vous voir, mon aimable ami ! par Dieu ! je

comptais aller chez vous ces jours-ci, je me disais : On ne le voit plus, que diable devient-il?

— En effet, dit Athalie en faisant à Auguste un sourire gracieux, vous ne vous êtes pas empressé, monsieur, de venir nous voir, depuis plus de dix jours que nous sommes revenus; c'est fort mal, vous savez toute l'amitié que nous vous portons.

— Vous êtes trop bonne, madame, dit Auguste en s'asseyant près de la petite-maîtresse; mais j'ai eu des affaires. Vous avez sans doute appris que Destival...

— Nous en parlions à l'instant, dit la Thomassinière, et je disais à M. le marquis, mon ami, que son escapade ne m'avait nullement étonné! Je crois même que je l'avais prévue!

— C'est vrai, vous me disiez cela, répond le marquis; mais moi, j'avoue que ces choses-là me passent toujours. Faire faillite! emporter l'argent des autres, c'est affreux! Qu'on emporte le sien, pardieu, tant qu'on voudra, mais tromper des personnes qui ont confiance en notre bonne foi! qui nous donnent leurs affaires à gérer! qui s'en rapportent à notre probité! oh! je ne pardonnerai jamais ça.

— Ni moi, s'écrie la Thomassinière, je ne pardonne jamais à quelqu'un de faire de mauvaises affaires. Je dirai plus, je ne le recevrais pas chez moi. Oh! du moment que votre crédit baisse, bien le bonsoir, restez chez vous! je ne connais que cela! parce qu'enfin il faut de la probité, comme disait M. le marquis, et avec les gens riches on n'est jamais compromis.

Dalville sourit de la chaleur que ces messieurs mettent à soutenir leur amour pour la probité, et reprend au bout d'un moment :

— Savez-vous ce que Destival m'a emporté, à moi?

— Non, dit la Thomassinière; est-ce qu'il vous aurait dupé? Je vous croyais trop fin pour vous laisser attraper, monsieur Dalville!

— Eh! monsieur, en affaires d'intérêt les plus fins sont ordinairement les plus sots. Il n'y a pas besoin d'esprit pour s'enrichir : c'est une vérité dont le monde nous offre chaque jour la preuve.

— M. Dalville plaisante toujours, dit Athalie en riant, tandis que la Thomassinière dit bas au marquis :

— Ce jeune homme-là n'entend rien aux affaires. Ça me fait de la peine pour lui.

— Et combien vous a emporté ce fripon? dit le marquis.

— Deux cent cinquante mille francs.

— Peste! s'écrie la Thomassinière, mais c'est une somme très ronde!

Deux cent cinquante mille francs! Il faut avoir les reins forts pour supporter une telle faillite.

— Ma foi, je la supporte le mieux que je puis! C'est le cas d'être philosophe.

— J'entends: cela veut dire que vous êtes encore très riche.

— Pas du tout, il ne me reste rien, au contraire, Destival m'a emporté mon capital, et dans quelques mois il faudra que je m'occupe aussi de faire fortune.

La figure de M. de la Thomassinière s'allonge, celle du marquis devient inquiète; Athalie seule semble prendre intérêt à la position d'Auguste.

— Quoi! vraiment, monsieur Dalville? dit-elle; ce vilain homme vous a ruiné?

— Oui, madame, le fait n'est que trop certain.

— Et vous prenez cela aussi tranquillement?

— Quand je me désespérerais, cela ne me rendrait pas mon argent!

— Il est certain, dit le marquis, que la philosophie est une belle chose. Elle aide à supporter les événements, elle nous rend supérieur à l'adversité, et... Mais je me rappelle qu'on m'attend quelque part pour manger une dinde aux truffes. J'ai promis de me trouver à l'ouverture, et un homme d'honneur n'a que sa parole. Au revoir, mes bons amis.

Le marquis se lève et va sortir du salon, lorsque Dalville court à lui et l'arrête en lui disant à l'oreille :

— Pardon, mon cher monsieur de Cligneval; mais vous avez sans doute oublié une petite dette de cent louis. Si je me permets de vous la rappeler, c'est que vous devez penser que dans ce moment j'ai besoin de rentrer dans mes fonds.

— Ah! mon cher ami, que me dites-vous là? Pardieu! cela m'était sorti de la tête.

— Vous deviez me rendre cela dans la même semaine, et comme il y a déjà plus de deux mois, j'ai pensé, en effet, que vous aviez oublié cette bagatelle.

— Entièrement, mon cher ami, entièrement; je n'ai de mémoire que pour les choses importantes, et cent louis, vous sentez bien que c'est une misère. Envoyez chez moi.

— On n'a pas donné votre adresse à votre ancienne demeure.

— Ah! c'est vrai, je suis en camp volant. J'enverrai cela chez vous, cela vaudra mieux. Mais on m'attend; la dinde doit être servie. C'est un déjeuner d'hommes, et j'ai promis d'être exact, je tiens beaucoup à ma parole.

Elle n'est pas fâchée de se faire lorgner. (P. 228.)

— Ainsi, je puis compter que bientôt...

— Oui, demain au plus tard, vous aurez de mes nouvelles. Adieu ; pardon si je vous quitte si vite, mais une dinde aux truffes, cela n'admet aucun retard.

Et M. de Cligneval, qui tient essentiellement à sa parole lorsqu'il s'agit d'un dîner ou d'un déjeuner, se débarrasse de son créancier et

s'échappe du salon; mais comme il ne se soucie point de rencontrer souvent Dalville chez son ami la Thomassinière, arrivé dans l'antichambre, M. le marquis dit à un domestique d'aller tout bas annoncer à son maître que M. de Cligneval a quelque chose de secret à lui communiquer.

Le valet fait la commission. La Thomassinière s'empresse de quitter le salon et de venir rejoindre le marquis, dont il se croit trop heureux d'être le très humble serviteur.

— Que me voulez-vous, mon cher marquis ? je suis à vos ordres, s'écrie le parvenu.

— Chut! passons dans votre cabinet, mon ami; Dalville me croit parti, je ne veux pas qu'il me rencontre en sortant.

On se rend dans le cabinet de M. de la Thomassinière ; et là, le marquis semble hésiter et ne savoir s'il doit parler.

— Vous me voyez fort embarrassé, dit-il enfin à la Thomassinière, qui attend humblement ce qu'il va lui apprendre.

— Embarrassé... vous!... est-ce qu'un marquis peut jamais être embarrassé ?... Allons, vous plaisantez !...

— Non, mon ami, non... Eh ! mon Dieu !... parce qu'on est né dans les grandeurs!... parce qu'on jouit de quelque considération... et qu'on a du pouvoir... est-ce que vous croyez qu'on n'en n'est pas moins homme, et soumis à toutes les faiblesses que la nature nous a départies?

— Certainement, monsieur le marquis !... que...

— Eh mon Dieu !... nous ne valons pas mieux les uns que les autres !... Aux yeux des gens d'esprit, qu'est-ce qu'un peu plus ou un peu moins de noblesse?... Quant à moi, je vous le déclare, vous seriez duc, que je ne vous en estimerais pas d'avantage!

— Vous êtes trop aimable, monsieur le marquis.

— Non, je suis franc, voilà tout.

La Thomassinière cherchait dans sa tête comment cette dissertation pourrait conduire à la dinde aux truffes qui l'attendait, lorsque M. de Cligneval reprit :

— C'est au sujet de Dalville que j'ai voulu vous parler en secret. Ce jeune homme s'est laissé duper comme un sot !...

— Comme un véritable sot, monsieur le marquis.

— Il avait une assurance !... une suffisance !... Il ne voulait prendre conseil de personne... il croyait savoir conduire ses affaires... Cela fait pitié !...

— Cela fait, comme vous dites, pitié !...

— Confier tout son argent à ce Destival !... Il fallait avoir perdu la tête.

— D'ailleurs, monsieur le marquis, j'en reviens à mes principes : je ne pardonne pas à un homme de se laisser voler.

— Et vous avez raison ; qu'il vole les autres... c'est-à-dire qu'il se moque des autres, oh ! à la bonne heure !... c'est de la finesse, c'est du tact ! Mais enfin, voilà ce Dalville dans une très vilaine position !

— C'est ce que j'ai pensé dès qu'il ma dit qu'il n'avait plus rien.

— Encore, s'il avait un certain rang... des titres... de ces choses qui mènent à tout...

— Oui, s'il était noble enfin !

— Oh ! alors il pourrait s'en tirer... mais du moment qu'on n'est pas noble, il faut être riche !

— C'est juste, cela rentre dans mes principes.

— Et cela revient au système d'égalité et de philosophie que je vous démontrais tout à l'heure. Je m'intéressais à ce Dalville... mais l'amitié que j'ai pour vous passe avant tout ; c'est pourquoi je crois devoir ne rien vous cacher.

— Ne me cachez rien, monsieur le marquis !

— Savez-vous ce qu'il m'a dit tout bas, tout à l'heure lorsque j'allais sortir du salon ?

— Non, je n'en sais rien.

— Vous n'en avez pas entendu un mot ?

— Pas un seul.

— Eh bien ! mon cher, il m'empruntait de l'argent.

— Il vous empruntait de l'argent ?

— Oui, mon cher ; ma foi, je vous avoue que cela m'a paru un peu leste de sa part !

— Comment, leste !... vous êtes bien honnête, monsieur le marquis !... c'est pis que cela...

— D'abord, je ne le connais pas assez pour...

— Et quand même vous le connaîtriez beaucoup !... est-ce qu'on prête de l'argent à quelqu'un qui est ruiné, et qui vient vous le dire en face ?... Moi, qui le connais plus que vous, je ne lui en prêterais point.

— Ensuite, c'est qu'il est du plus mauvais ton d'emprunter à quelqu'un chez un tiers...

— C'est un ton épouvantable !...

— Ne pouvait-il pas venir tout bonnement chez moi... attendre un autre moment... mais non... il me saisit dans votre salon !... Il a fallu que je lui promette de lui en prêter, sans quoi il ne voulait pas me laisser partir.

— C'est vrai, c'est ce que j'ai remarqué... et pourtant vous aviez

annoncé qu'une dinde aux truffes vous attendait, et il me semble qu'une telle considération aurait dû lui imposer silence.

— Vous jugez que s'il va comme cela emprunter à toutes les personnes qu'il rencontrera chez vous, cela vous mettra dans une fausse position, et cela chassera de votre maison une grande partie de vos connaissances, parce que je ne connais rien qu'on redoute plus dans le monde que de s'entendre emprunter de l'argent.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria la Thomassinière en se promenant à grands pas dans son cabinet. Mais un homme comme cela serait une peste, un véritable fléau. Je crois que j'aimerais mieux voir arriver Mme Thomas !

— Je vous assure, mon ami, que cela vous ferait moins de tort.

— Soyez tranquille, je mettrai bon ordre à cela. Oh ! je n'irai pas par quatre chemins. Dès demain, mon suisse recevra mes ordres ; nous n'y serons jamais pour Dalville. Vous entendez bien, *jamais*.

— Mon ami, faites ce que vous jugerez convenable. Cela me fait de la peine pour ce jeune homme, que j'aimais beaucoup. Mais enfin j'ai dû vous instruire.

— Ah ! monsieur le marquis, vous m'avez rendu un service éminent ! Un service que je n'oublierai de ma vie ! Recevoir chez moi un homme qui emprunte de l'argent à mes connaissances ! qui finirait par m'en demander à moi-même ! Songez qu'il n'est ruiné que depuis peu de jours, et s'il emprunte déjà, qu'est-ce qu'il fera donc dans quelque temps ? Est-ce qu'on peut savoir où cela s'arrêtera ?

— Je vous ai prévenu, j'ai fait ce que l'honneur m'ordonnait, maintenant je vais dire un mot à la dinde en question. Adieu, mon ami.

— Monsieur le marquis, j'espère que demain vous dînerez avec nous. Je vous assure que vous ne rencontrerez pas Dalville chez moi.

— En ce cas, je serai des vôtres. Vous sentez qu'il est pénible de fermer sa bourse au malheur ; mais, avec la meilleure volonté du monde, on ne peut pas donner tout ce qu'on a... A demain, mon cher la Thomassinière.

— Votre très humble serviteur, monsieur le marquis.

Le marquis éloigné, la Thomassinière se consulte pour savoir s'il rentrera dans le salon. Il se décide à retourner près de Dalville, et pense même qu'il est de son devoir de commencer à lui faire mauvaise mine, afin qu'il ne lui prenne pas fantaisie d'enfreindre la consigne qu'il compte donner à son suisse.

Dalville est resté avec Athalie. La petite-maîtresse, tout en plaignant le jeune homme, et lui assurant qu'elle prend part à son infortune, s'est

rappelé qu'on donnait le soir une pièce nouvelle aux Français, et elle s'écrie :

— Je ne puis pas manquer d'aller là ce soir. Avez-vous loué une loge, monsieur Auguste?

— Je ne loue plus de loges, madame, répondit Dalville, je prends modestement mon billet au bureau. Quelquefois même je me mets à la queue, et je ne me permets plus la brillante avant-scène.

— Se mettre à la queue! dit Athalie, dont la figure devient moins riante. Fi donc! Quelle horreur!

Quelques moments après, la jeune coquette s'aperçoit que les bottes de Dalville ont quelques légères taches de boue, et elle s'écrie :

— Comment, monsieur, vous que je vois toujours si parfaitement chaussé! vous avez aujourd'hui reçu des éclaboussures. Vraiment, je ne vous reconnais pas là.

— Madame, ceci est encore une suite de mon adversité. Lorsque j'avais cabriolet, il m'était bien facile d'avoir toujours des bottes parfaitement luisantes; mais quand on va à pied, il faut s'attendre à être moins correct dans sa toilette.

— Quoi! vous n'avez plus votre cabriolet?

— Non, madame, je l'ai mis à la réforme, ainsi que mon petit jockey, et n'ai gardé que mon fidèle Bertrand, car celui-là est plutôt un ami qu'un serviteur, et on ne se sépare pas d'un ami parce qu'on est malheureux.

— Comment donc! mais c'est très juste ce que vous dites là, répond Athalie en allant devant une glace arranger les boucles de ses cheveux. Ah! mon Dieu! comme je suis pâle aujourd'hui! je fais peur! Je vais avoir mes maux de nerfs, je le sens.

C'est dans ce moment que M. de la Thomassinière rentre dans le salon se donnant un air plus important, une demarche plus lourde, et fronçant déjà le sourcil, de crainte qu'on ne lui emprunte de l'argent.

— Qui est-ce qui vous faisait donc demander, monsieur? dit Athalie en continuant de se regarder dans la glace.

— Madame, c'est une personne qui avait un avis très important à me communiquer, et qui ne voulait pas entrer, sachant que j'avais du monde, car il est certain que quand on a toujours du monde, ça gêne, et je veux me mettre sur le pied de ne recevoir personne quand je serai chez moi.

— Parbleu! monsieur de la Thomassinière, dit Auguste en riant, il faut faire mieux; il faut imiter une dame de ma connaissance, qui, lorsqu'elle n'avait pas mis son rouge, son blanc, son bleu et fini de s'embellir enfin, répondait elle-même en ouvrant sa porte : Je n'y suis pas.

— Ah! c'est fort drôle, dit Athalie; mais je me sens mal à mon aise je vais me jeter sur ma chaise longue.

La petite-maîtresse s'éloigne en faisant une légère inclination de tête à Auguste, et la Thomassinière continue à se promener dans le salon en fronçant le sourcil.

— Eh bien! monsieur de la Thomassinière, comment vont les affaires? dit le jeune homme en se balançant sur sa chaise, tandis que le parvenu ne sait que faire de lui.

— Les affaires, monsieur? Ah! vous voulez dire les spéculations!

— Vous gagnez toujours beaucoup d'argent?

— Oui, monsieur; certainement on doit gagner de l'argent, c'est un devoir, on est fait pour cela.

— Parbleu, il faudra que vous m'appreniez votre secret, car je n'ai su qu'en dépenser, moi, et cependant il faut que je change de conduite; il faut que je m'occupe de faire fortune aussi : il me semble que, pour cela, je ne puis mieux m'adresser qu'à vous.

La Thomassinière, qui est persuadé qu'Auguste veut en venir à lui emprunter de l'argent, feint de ne point l'avoir entendu, et dit en regardant son portefeuille :

— Il me manque trente mille francs pour l'achat des créances qu'on vient de me proposer, c'est une affaire superbe. Je sais bien que je trouverais facilement cette somme, et que je n'ai qu'à ouvrir la bouche, qu'à dire mon nom; mais ça me contrarie, parce que je ne puis pas souffrir avoir recours à personne, quand cela ne serait que pour une heure. Ah! je suis d'une délicatesse outrée sur cet article-là.

Cette comédie amuse quelque temps Auguste, qui dit enfin :

— A propos, monsieur de la Thomassinière, comment se porte madame votre mère, cette chère Mme Thomas, dont l'arrivée vous a fait tant de plaisir la dernière fois que j'ai dîné chez vous?

Le parvenu rougit, se mord les lèvres et balbutie :

— Monsieur... elle se porte fort bien... elle doit se porter bien... mais depuis que j'ai été en Angleterre... certainement on a eu autre chose à penser.. Et... Ah! Dieu!... je me rappelle... j'ai trois lettres à écrire à Londres : des milords qui attendent de mes nouvelles; étourdi que je suis!... Monsieur Dalville, je ne puis rester plus longtemps... mes affaires m'appellent... et les affaires avant tout.

En disant ces mots, la Thomassinière sort brusquement et sans saluer Auguste, qu'il laisse seul dans le salon.

— Le sot! dit Dalville en prenant son chapeau, croit-il donc que je n'aie pas vu le changement de ses manières depuis qu'il sait que je suis

ruiné? Et Athalie! je la croyais plus sensible! Mais qu'attendre d'une femme pour qui la parure et le plaisir sont tout? Et voilà ce monde où chacun veut briller, dont on recherche le suffrage, avec lequel on passe une partie de sa vie! Tous ces gens-là valent-ils donc la peine qu'on leur donne un regret?

Et Dalville sort de l'hôtel de M. de la Thomassinière en se promettant de n'y plus rentrer.

XVII

LE CINQUIÈME ÉTAGE

— Mon lieutenant, dit un matin Bertrand à Dalville, nous avons oublié quelque chose dans nos réformes, mais l'époque du terme m'y a fait songer: c'est le logement. Vous conviendrez, mon lieutenant, qu'un appartement de quinze cents francs est trop fort sur notre budget, où l'article des dépenses marche toujours, tandis que le côté des recettes est encore vierge.

— Tu as raison, Bertrand, il faut donner congé.

— Comme je causais de cela hier avec Schtrack, il m'a dit qu'un Anglais prendrait sur-le-champ notre logement si nous avions intention de le quitter, il me semble, mon lieutenant, qu'il serait plus sage, de déménager tout de suite.

— Fais ce que tu voudras, Bertrand.

— D'autant plus qu'il y a au cinquième un petit logement de garçon qui pourrait nous convenir: deux pièces et un grand cabinet. Il est vacant et si ça ne vous contrarie pas de rester dans cette maison...

— Et pourquoi? Ai-je donc à rougir de mon changement de fortune? Je suis la dupe des fripons, mais je n'ai point fait de dupes. Nous monterons quatre étages de plus. Arrête le logement de garçon.

— Il suffit, mon lieutenant. Demain nous y serons installés; je me charge du déménagement; point de voitures à payer, c'est encore une économie.

Bertrand était bien aise de rester dans la maison de son ami Schtrack et, dès le lendemain, aussitôt que Dalville est sorti, il transporte avec le portier tous les meubles du premier au cinquième; mais comme ce qui meublait six belles pièces ne peut pas tenir dans deux petites, on laisse

tout ce qu'on juge de luxe dans l'ancien appartement, et le nouveau locataire achète cette partie du mobilier, dont le produit vient à propos regarnir la caisse de Bertrand.

En rentrant chez lui, Auguste s'est arrêté par habitude au premier; il sonne et attend en vain qu'on lui ouvre; alors il se rappelle que ce n'est plus là qu'il loge et continue de monter l'escalier; mais, malgré lui, un soupir lui échappe en s'éloignant de son ancien logement, et lorsqu'il entre dans le nouveau, la petitesse du local, les toits qui de chaque croisée frappent sa vue, lui arrachent un nouveau soupir. On est homme avant d'être philosophe et ce qu'on acquiert avec sa raison ne triomphe pas facilement des penchants de la nature.

Cependant Auguste s'efforce de sourire lorsque Bertrand lui dit :

— N'est-il pas vrai, mon lieutenant, que nous serons très bien ici? C'est petit, mais on a tout sous la main; et puis, à quoi bon tant de pièces inutiles? Car, depuis que nous ne sommes plus riches, il ne nous vient presque personne. Si on veut se promener, on sort. Mais ici l'air est meilleur qu'au premier. Et la vue donc ! nous dominons sur toutes les maisons.

— Oui, c'est tout ce qu'il nous faut, dit Dalville; et Bertrand, qui s'aperçoit que le sourire de son maître est un peu forcé, s'empresse d'ajouter :

— J'ai déjà aperçu en face, là-bas à cette fenêtre sur les toits, une figure de jeune fille, qui était tout à fait bien.

— Où donc? s'écrie Auguste en courant à la fenêtre.

— Tenez, là, tout près, où la croisée est ouverte. Nous pouvons voir jusqu'au fond de la chambre, ce qui est tout à fait commode. Voilà la personne que j'avais aperçue tout à l'heure. Elle aura remarqué qu'elle avait un nouveau vis-à-vis, et elle n'est pas fâchée de se faire lorgner.

— Elle est vraiment gentille : la taille bien prise, l'air mutin, n'est-ce pas, Bertrand?

— Ça me fait cet effet-là, mon lieutenant.

— Elle travaille sur un carreau. C'est une ouvrière en dentelle.

— Ah ! vous pensez bien que ce ne sont pas des duchesses que nous verrons sur les toits.

— On ouvre encore une fenêtre, plus loin, vois-tu, où il y a du linge pendu à une corde?

— Oui, mon lieutenant.

— Ah ! Bertrand ! la jolie blonde ! vois-tu?

— Je ne vois pas aussi bien que vous, mais je crois que c'est encore une jeune fille.

— Je t'assure qu'elle est charmante, beaucoup mieux même que la

Calmez-vous, ce n'est rien, dit Auguste. (P. 233.)

première qui nous regarde toujours. Bertrand, décidément nous serons parfaitement ici, et ce logement me plaît beaucoup.

— N'est-ce pas, mon lieutenant, qu'il est gentil?

— La vue seule me charme ! est-ce que d'en bas je pouvais apercevoir tous ces jolis minois?

— Ç'eût été difficile.

— Je suis enchanté de loger au cinquième.

— Et moi je suis ravi que vous en soyez content! mon lieutenant.

Bertrand se frotte les mains, parce qu'en flattant le faible d'Auguste, il lui a rendu sa gaieté; et celui-ci, auquel la vue des toits avait d'abord inspiré de la tristesse, ne peut plus se résoudre à quitter sa fenêtre, parce qu'il plonge dans les chambres de deux jolies femmes.

La voisine à l'œil mutin et à l'air dégagé n'a pas toujours les yeux sur son carreau; elle regarde le jeune élégant qui est venu loger sur les toits. Quoique moins riche, Auguste n'avait rien de changé dans sa toilette, car celle d'un homme comme il faut est toujours la même, soit qu'il ait plus ou moins de revenu. Mais Auguste avait une très jolie tournure et des manières distinguées, et cela semblait piquer la curiosité de la jeune ouvrière, qui ne voyait pas toujours si bonne compagnie en face d'elle

Bientôt la demoiselle quitte son ouvrage; elle va et vient dans sa chambre, range ses tiroirs, allume son feu, se mire, arrange son fichu et fait son dîner; chacune de ses actions a été accompagnée d'un regard en face. Auguste, qui voit tout ce qui se passe dans la chambre de la demoiselle, reste à la croisée en répétant de temps à autre : — Vraiment, Bertrand, c'est très amusant de loger au cinquième.

Il regarde aussi la fenêtre où il a aperçu une jolie blonde; mais là on s'est contentée d'ôter du linge qui séchait et on a refermé la croisée sans donner un coup d'œil chez ses voisins.

Cependant la nuit est venue, il est l'heure du dîner. Auguste quitte sa fenêtre et descend gaiement ses cinq étages; mais le soir il rentre plus tôt que de coutume et ouvre sa croisée, quoiqu'on soit au milieu de l'hiver. Il aperçoit de la lumière chez ses voisines. L'ouvrière a des petits rideaux qui ne vont que jusqu'à son second carreau; et comme sa croisée est située plus bas que celle de Dalville, celui-ci voit par-dessus les petits rideaux dans la chambre, qui est bien éclairée, et aperçoit la jeune fille, qui va souvent de son miroir à sa cheminée, et paraît tout occupée de son petit bonnet et d'une casserole qui est sur le feu.

— Cette jeune fille ne pense donc qu'à sa cuisine? se dit Auguste : tantôt elle faisait son dîner; maintenant elle fait probablement son souper. Il paraît que sur les toits on ne manque pas d'appétit. Oui, Bertrand m'a dit que l'air était plus vif. Ah! la voilà qui retourne à son miroir. Elle est coquette, je m'en étais déjà aperçu; mais sa coiffure est plus soignée que ce matin. Attendrait-elle de la société? Pourquoi pas? est-ce qu'il n'est pas permis de s'amuser dans les mansardes comme ailleurs? et les riches auraient-ils seuls l'avantage de recevoir leurs amis? Leurs amis! qu'est-ce que je dis là! C'est bien plutôt au cinquième qu'on les reçoit; et les

flatteurs, les parvenus, les parasites ne viennent pas nous y déranger. Vraiment, c'est très avantageux de loger au cinquième. Ah ! qu'est-ce que je vois !

Auguste voyait la jeune ouvrière, qui, après avoir fini de placer son bonnet, ôtait sa camisole, son petit jupon, et passait une chemise blanche ; et le jeune homme, les yeux braqués sur sa petite chambre, répétait avec feu :

— C'est bien gentil ! fort gentil, ma foi ! Je n'ai jamais rien vu de mieux à un premier ! Ah ! mon logement est impayable !

La toilette achevée, la demoiselle dresse son souper sur une petite table ; elle place deux couverts.

— Diable ! se dit Auguste, la compagnie qu'elle attend ne se compose que d'une personne, et la société ne sera pas plus nombreuse que celle des cabinets du Tournebride. N'importe ! voyons toujours ce qui en arrivera.

Il arrive un jeune garçon en veste et en casquette de loutre, que l'on reçoit en faisant un bond de joie, auquel le jeune homme répond par un baiser bien appliqué, que Dalville croit en entendre le bruit parvenir jusqu'à lui ; et il se gratte l'oreille en disant :

— Diable ! diable ! regarderai-je toujours ! Pourquoi pas ? on sait du moins à quoi s'en tenir.

Le souper était sur la table ; mais le cavalier à bonnet de loutre avait encore plus d'amour que d'appétit. Il continuait de prendre des baisers en batifolant avec la jeune fille, qu'il ne conduisait pas positivement du côté de la table.

— Diable ! disait Auguste, je vois que sous les mansardes on fait l'amour tout aussi bien qu'au premier. Voilà un gaillard qui en sait autant que le plus habile séducteur de boudoir. Diable, diable !

Et Auguste finit par quitter la fenêtre avec dépit en murmurant :

— Il n'est pas bien nécessaire que j'en voie davantage : ces demoiselles qui donnent à souper à leur bon ami devraient faire en sorte que leurs rideaux allassent jusqu'au haut de leur croisée

Auguste se promène quelque temps dans son appartement, dont il a bientôt fait le tour, Bertrand est couché et dort déjà ; Auguste, en examinant son nouveau local, ne voit plus divers meubles qui d'ordinaire frappaient ses yeux, mais qui n'ont point été transportés au cinquième, où l'on n'a conservé que ce qui est absolument nécessaire. Dalville sent bien que cette réforme était indispensable ; cependant son front se rembrunit, il se jette sur une chaise, et des réflexions pénibles viennent l'assaillir. Il est fort tard lorsque, voulant éloigner de tristes pensées, il

retourne à sa fenêtre : il n'y a plus de lumière chez la jeune ouvrière; Auguste n'en est pas fâché ; il en a assez vu de ce côté. Ses yeux se portent vers la fenêtre où il a aperçu la jolie blonde ; mais là, quoiqu'on y distingue quelque clarté, un méchant rideau, qui semble déchiré en plusieurs endroits, empêche cependant qu'on ne voie dans la chambre.

Après avoir, pendant quelque temps, regardé plusieurs maisons voisines en songeant au *Diable boiteux*, que ce tableau lui rappelle, Auguste, n'ayant point d'Asmodée qui l'aidât à voir sur les toits, va quitter sa croisée. Minuit est sonné depuis longtemps, le plus profond silence règne dans la rue, et ce qui était gai vu à neuf heures du soir devient quelquefois triste quelques heures après.

Mais en jetant encore un regard sur la maison qui lui fait face, Auguste voit s'ouvrir la fenêtre de la chambre dont un mauvais rideau cache l'intérieur; un mouvement de curiosité assez naturel engage le jeune homme à regarder encore, et, quoique sa lumière vienne de s'éteindre, il ne se dérange pas pour la rallumer, sans songer que cette circonstance lui permet au contraire de voir sans être vu.

La chambre qu'il aperçoit alors parfaitement, offre l'aspect le plus triste : des murs à nu, une mauvaise paillasse jetée dans un coin, une table, quelques chaises, c'est tout ce que l'on trouve dans ce réduit, où la misère et le malheur semblent habiter, et où la lumière vacillante d'une lampe ne répand qu'une faible clarté.

Un homme âgé est seul dans sa chambre, sa mise, quoique pauvre, n'est point celle d'un ouvrier ; ses cheveux sont blancs, ses traits paraissent altérés; et tout, dans sa personne, dans sa démarche, dénote le désespoir et une sombre agitation.

En considérant ce vieillard, Auguste sent son cœur se serrer ; déjà ce n'est plus une simple curiosité qui le guide, c'est l'intérêt, c'est une secrète inquiétude qui le porte à suivre tous les mouvements de la personne qu'il aperçoit.

Après avoir ouvert la fenêtre, le vieillard est allé vers le fond de la chambre; il marche avec précaution, il semble écouter. Il ouvre doucement la porte d'un petit cabinet, dans lequel Auguste aperçoit un lit. Sans doute quelqu'un est couché là et repose, car le vieillard s'arrête et reste quelques moments immobile à considérer la personne qui sommeille ; puis il essuie avec sa main des larmes qui coulent de ses yeux.

Après quelques instants, il s'avance en ayant soin de ne faire aucun bruit, et dépose un baiser sur le front de la personne qui repose : il semble ne pouvoir s'arracher d'après elle et ne point se lasser de la considérer. Il tombe à genoux, ses mains s'élèvent vers le ciel, il paraît l'implorer

pour cet être dont il a peine à se séparer: enfin il s'est relevé, il s'éloigne avec effort du cabinet, et va tomber sur une chaise, comme accablé par la douleur. Dans ce moment, Auguste ne peut plus bien distinguer. Ses yeux étaient pleins de larmes, et ses pleurs coulaient sans qu'il s'en aperçût.

Mais tout à coup le vieillard, paraissant ne plus écouter que son désespoir, se lève brusquement, se dirige vers la croisée, jette un dernier regard autour de lui, puis s'élance...

Déjà son pied est posé sur le toit... Un cri d'effroi se fait entendre : — Arrêtez! arrêtez! Tels sont les seuls mots qu'Auguste puisse prononcer; il a lui-même le corps à moitié hors de sa fenêtre; il voudrait retenir le malheureux, et n'ose quitter sa croisée, dans la crainte que, pendant le temps qu'il mettrait à descendre, le vieillard n'accomplisse son fatal dessein.

Le cri d'Auguste a frappé l'infortuné; il s'est arrêté, il a tourné la tête vers le cabinet... Il croit que c'est de là que sont partis les accents qui ont pénétré jusqu'à son cœur... Sa force l'abandonne, cette sombre fureur qui l'agitait fait place à la faiblesse, à l'accablement qui succède toujours aux mouvements nerveux. Il se laisse aller sur un siège, le nom d'une femme sort de sa bouche, ses pleurs coulent de nouveau. — Je puis descendre, se dit Auguste; j'ai le temps de me rendre auprès de lui.

Courant précipitamment à son secrétaire, Auguste y prend son portefeuille, puis saute quatre à quatre son escalier. Il réveille Schtrack, se fait ouvrir et va frapper à la porte de la maison du vieillard. Aux coups redoublés qu'il donne sur la porte cochère, le portier croit que le feu est dans sa maison, et qu'un passant officieux vient l'en instruire; il se lève vivement, court en chemise ouvrir sa porte, et encore à moitié endormi balbutie :

— Dans quelle cheminée? D'où cela sort-il?... Est-ce qu'il est déjà violent?... Ma femme... Les pompiers!...

— Calmez-vous, ce n'est rien, dit Auguste; mais il faut absolument que je parle à ce vieillard qui loge au cinquième... Tenez...

Et Auguste met une pièce de cent sous dans la main du portier, et monte rapidement l'escalier, laissant le concierge se frotter les yeux, regarder la pièce qu'on lui a donnée, puis sortir dans la rue afin de s'assurer encore s'il n'aperçoit point de fumée quelque part.

Auguste est arrivé au dernier étage; la lumière de la lampe qui passe sous une porte mal jointe le guide pour passer.

— Qui est là? demande le vieillard étonné que quelqu'un vienne chez lui aussi tard.

— Ouvrez, de grâce! répond Auguste; c'est un ami, c'est quelqu'un qui veut sécher vos pleurs.

Ce mot un *ami* semble frapper d'étonnement le malheureux. Il se décide cependant à ouvrir, et regarde avec surprise le jeune homme qui vient à une heure du matin lui offrir ses services, et dont les traits lui sont entièrement inconnus. Mais la figure d'Auguste respire la douceur, ses yeux expriment un tendre intérêt pour le vieillard, et celui-ci le laisse pénétrer dans son réduit en balbutiant :

— Que voulez-vous, monsieur?

— Vous consoler... vous sauver du désespoir...

— Monsieur... qui vous à dit.

— Je vous ai aperçu tout à l'heure... Vous alliez exécuter un affreux projet...

— Ah! monsieur... C'est donc votre voix!... Pauvre Anna! et j'ai cru que c'était la sienne! Mais elle dormait. Elle repose encore. Ah! monsieur, je vous en supplie, qu'elle ne sache jamais... Et pourtant que faire encore sur la terre, sans pain... sans ressources?... Elle se tue pour me nourrir!... Elle se prive de tout pour moi!...

L'infortuné, en s'abandonnant à sa douleur ne s'apercevait pas qu'il élevait la voix. — Chut! lui dit Auguste, vous allez la réveiller... Parlons bas... Contez-moi vos peines; je vous le répète, je veux les faire cesser.

Le ton d'Auguste, la douceur de sa voix, inspirent de la confiance au malheureux père, il s'assied près du jeune homme, le plus loin possible du petit cabinet, et commence à demi-voix son récit :

— Je ne suis pas né dans l'indigence, monsieur, et c'est peut-être un malheur pour moi. Ma famille était considérée, et son nom...

— Je ne vous le demande pas, monsieur, je n'ai pas besoin de savoir votre nom pour désirer vous être utile; je ne veux connaître que vos malheurs.

L'étonnement du vieillard a redoublé; après avoir regardé de nouveau Auguste, il reprend son récit :

— Je reçus une éducation superficielle; mais je devais avoir vingt mille livres de rente, et l'on m'assurait que j'en saurais toujours assez. Je me trouvai de trop bonne heure maître de moi-même; j'aimais les plaisirs avec ardeur!... J'aimais surtout ce sexe séduisant... dont je ne dois pas dire de mal, puisqu'il est celui de mon Anna. Mais je m'abandonnai aveuglément à mes passions, et je dissipai ma fortune avec des maîtresses qui me trompaient, et des faux amis qui m'aidaient à me ruiner.

Ici Auguste ne peut s'empêcher de pousser un soupir, mais il fait signe au vieillard de continuer.

— Je voulais quelquefois être sage, mais ie ne savais point écouter les conseils de la raison. Arrivé à l'âge de trente-neuf ans, j'avais dissipé tout mon bien, et je n'avais aucune habitude du travail.

Alors une femme aimable, qui m'aimait pour moi-même, voulut bien associer son sort au mien. Elle possédait quelque aisance; elle m'épousa, et me donna mon Anna. Je pouvais être heureux, mais l'habitude des plaisirs du grand monde m'avait fait un besoin de la dépense. Je voulais procurer à mon épouse les parures brillantes que je voyais porter à d'autres; j'étais outré de voir des cachemires à des femmes qui ne la valaient point. En vain elle me disait que mon amour seul lui suffisait, je me persuadais qu'elle me cachait ses désirs et souffrait mille privations. Pour augmenter notre fortune, je fis des folies, je jouai... j'engageai notre bien... et je réduisis à la misère celle qui m'avait confié sa destinée. Alors, reconnaissant mes erreurs, je voulûs trouver un emploi, mais je n'étais plus jeune, je ne pus parvenir à être placé. Les regrets déchiraient mon cœur, ils blanchirent de bonne heure mes cheveux; je vous parais bien vieux, et je n'ai pas encore soixante ans. Mon épouse ne me fit aucun reproche; elle mourut en me recommandant notre fille, alors âgée de huit ans. Je tâchai d'utiliser quelques talents; mais ils étaient bien légers et je devenais vieux, je trouvai rarement à m'occuper. Cependant mon Anna grandissait, et déjà elle travaillait pour soutenir son malheureux père. Si vous saviez, monsieur, tout ce que je lui dois!... Combien de nuits elle a veillé afin de gagner davantage!... Pour elle, jamais de repos... jamais de plaisir... et cependant aucune plainte ne lui échappe : c'est elle qui me console lorsqu'elle me voit plus affecté, lorsque je me reproche mon inconduite. Ah! monsieur, je ne cherche point à cacher mes torts... Ce sont mes folies qui m'ont fait perdre ma fortune et dissiper celle de ma femme. Ma fille pourrait être heureuse, et depuis dix ans le travail et les larmes sont devenus son partage!... Seul, j'en suis cause! Pensez-vous encore que je sois digne de votre pitié?

— Oui, monsieur, dit Auguste en serrant la main de l'inconnu. Mais qui vous portait cette nuit à une si funeste résolution?

— Malgré mes fautes, monsieur, j'ai toujours respecté l'honneur; j'ai dissipé ma fortune, mais du moins je n'ai pas à me reprocher d'avoir jamais manqué à mes engagements. Il y a deux ans, j'ai rencontré un homme que j'avais connu au temps de mon opulence; il est venu à moi, il m'a nommé encore son ami. Je lui ai conté mes peines; il m'a offert sa bourse et m'a prêté douze cents francs. Vous prendrez, me dit-il, tout le

temps que vous voudrez pour me les rendre. Hélas ! une longue maladie m'empêcha de rien gagner; cependant mon créancier ne me demandait rien, mais ce brave homme, qui est maintenant dans le commerce, a fait lui-même de mauvaises affaires et éprouvé plusieurs faillites. Il y a deux mois il est venu savoir si je pouvais le rembourser, cela m'était impossible...

Il ne m'a fait aucun reproche et n'est plus revenu; mais j'ai appris hier qu'un créancier barbare l'a fait mettre en prison pour une somme de mille francs : cette nouvelle m'a désespéré! Si j'avais payé ma dette, cet honnête homme jouirait encore de sa liberté. Hélas! j'ai fait le malheur de tous ceux qui se sont intéressés à moi!... Mon Anna se prive de tout pour son père... Ah! monsieur, dois-je encore conserver une existence qui est un fardeau pour moi?

Auguste a tiré son portefeuille de sa poche ; il y prend trois billets de mille francs qu'il met dans la main du vieillard en lui disant : — Payez les douze cents francs que vous devez, et avec ce qui vous restera, achetez un petit établissement à votre fille. Je suis persuadé que maintenant des jours plus heureux luiront pour vous.

Le vieillard ne sait s'il est le jouet d'un songe : ce qui lui arrive lui semble tellement extraordinaire, qu'il n'ose encore se livrer à sa joie. Il regarde tour à tour Dalville et les billets de banque que celui-ci lui a mis dans la main ; il ne peut que balbutier :

— Mon Dieu ! se pourrait-il ?... Ce bonheur inattendu !... Bon jeune homme !... Pardon, monsieur !... Mais vous êtes donc un ange que le ciel envoie vers nous !...

— Non, je ne suis point un ange ! dit Auguste en souriant, j'ai au contraire, toutes les faiblesses des mortels, mais je me trouve heureux de pouvoir, avec si peu de chose, être utile à deux infortunés.

— Mais, monsieur, cette somme est considérable !...

— Elle ne saurait payer la leçon que vous venez de me donner.

— Comment !

— Adieu, monsieur, il est bien tard, livrez-vous au repos, vous en avez besoin, et j'espère que vous allez en goûter un plus doux.

— Eh quoi ! vous voulez déjà nous quitter !... Ah! laissez-moi apprendre à ma fille ce que je vous dois. Permettez-lui de remercier aussi notre bienfaiteur. Ah ! vous ne connaissez pas mon Anna, aussi belle que bonne... Sa vue vous fera sentir tout ce que vous avez fait pour moi en me donnant les moyens de rendre heureuse cette chère enfant !...

La petite court au-devant de Virginie. (P. 242.)

Le vieillard se dirigeait vers le cabinet, Auguste l'arrête en lui disant à voix basse :

— Je vous en prie, ne la réveillez pas... Une autre fois, je la verrai... ne troublez pas son sommeil.

— Vous le voulez, monsieur... je vous obéis ; mais, de grâce, votre nom ! que je sache à qui je dois...

— Je vous le dirai demain.

— Le mien est Dorfeuil, monsieur ; je veux que vous connaissiez celui que vous rendez à la vie, à l'honneur.

Auguste se dérobe aux remerciements du vieillard, et sort enfin de cet asile où il a porté la joie et le repos. Il descend gaiement les cinq étages, et, plus content qu'il ne l'a jamais été, se dit : — Voilà deux personnes que j'ai sauvées du désespoir... et, pour cela, je n'ai qu'à me figurer que Destival m'a emporté mille écus de plus. De retour à son cinquième, Auguste se couche et ne se réveille que tard dans la matinée.

— Il me semble, mon lieutenant, que vous n'avez pas mal dormi dans votre nouveau logement ? dit Bertrand en entrant dans la chambre d'Auguste.

— En effet, je crois que je n'ai jamais si bien reposé à mon premier.

Cependant l'ancien caporal voit avec étonnement que son maître ne se met pas une seule fois à la fenêtre ; à la fin de la journée, il lui en témoigne sa surprise.

— Est-ce que notre vue ne vous plaît déjà plus, mon lieutenant ?

— Non, mon ami, j'ai réfléchi... et je pense que c'est dangereux de voir chez les autres.

— Il me semble cependant que vous aviez aperçu de jolies petites choses, mon lieutenant ?

— J'en ai vu aussi de fort tristes... Tout bien considéré, je crois qu'il vaut mieux ne pas s'occuper de ce qui se passe chez ses voisins.

Auguste avait une autre raison pour ne plus se mettre à sa fenêtre : il ne voulait pas être aperçu du vieillard, qui l'aurait reconnu, et chez lequel il ne voulait plus retourner. Auguste savait que la fille du pauvre Dorfeuil était charmante ; il redoutait sa propre faiblesse, et ne voulait point s'exposer à gâter sa bonne action.

XVIII

LES GRISETTES AU VILLAGE. — LA VEILLÉE ET LE REVENANT

— Nous n'irons plus chez M. Auguste, avait dit Denise en retournant à son village ; et lorsque sa tante lui demanda si le beau monsieur de Paris les avait bien reçus, la petite ne put que pleurer en murmurant :

— Nous sommes restés plus de trois heures chez lui, et il ne nous a parlé qu'une minute !...

— Quoi ! ma chère amie, il ne t'a pas remerciée de tes poulets, il ne t'a pas fait compliment de ma galette ?

— Oh ! si, ma tante...

— Quoi que tu voulais donc de plus, mon enfant ? A Paris, vois-tu, on est toujours si pressé, qu'on a pas le temps d'y faire la conversation ; ce n'est pas comme chez nous.

Denise ne dit pas à sa tante que M. Dalville ne l'a pas seulement remerciée de son présent, car cela aurait fâché la mère Fourcy, et la petite espère encore que le jeune homme viendra les voir, et il est si aimable au village, qu'elle oubliera alors sa froideur de la ville.

— Et pour l'emploi de c't' argent, demanda la mère Fourcy, que t'a-t-il dit, mon enfant?

— Rien, ma tante... c'est-à-dire que nous en ferons ce que nous voudrons.

— Alors il faut faire bâtir la maisonette, cultiver le jardin, ça sera la propriété de Coco.

— Oui, ma tante.

La jeune fille laisse agir sa tante ; elle n'a plus de cœur à rien, chaque jour sa tristesse semble augmenter, les caresses de l'enfant ne peuvent la distraire. Elle cherche dans le travail l'oubli de ses ennuis ; mais au milieu de ses travaux champêtres, qui faisaient autrefois son bonheur, Denise s'arrête, soupire et reste souvent plusieurs minutes immobile et pensive.

Lorsque la mère Fourcy la surprend dans cet accès de tristesse, elle court à elle en s'écriant :

— Quoi que t'as donc, ma petite ?...

— Rien, ma tante, répond Denise en s'efforçant de sourire.

— Mais tu étais là sans remuer... et tu ne parlais pas...

— C'est que je pensais, ma tante...

— A quoi donc, mon enfant ?

— Je ne m'en souviens plus...

— C'est une maladie que t'as là !

— Je n'en sais rien, ma tante.

— Pardi ! je le vois ben !... tu maigris, tu pâlis... tu ne manges plus... Faudrait te marier, ma petite...

— Oh ! non, ma tante, je ne veux pas !

— Alors il faudrait prendre médecine, car enfin, mon enfant, il faut ben prendre quequ'chose.

La mère Fourcy ne voit qu'un mari ou une médecine qui puisse rendre à Denise ses couleurs ; mais la petite assure qu'elles reviendront

avec la belle saison, parce qu'elle espère que le retour du printemps ramènera Auguste au village.

En hiver, les journées sont bien longues, surtout pour la jeune villageoise qui ne prend plus de plaisir à la veillée, qui n'écoute qu'avec ennui les propos des garçons, et qui n'a personne pour qui elle désire se parer.

Si l'on trouve encore quelque charme à rêver sous l'ombrage d'un chêne, si l'aspect de la verdure des bocages adoucit les peines de l'amour, l'intérieur d'une ferme, le bruit des oies et des canards doit être insupportable à un cœur qui cherche le silence et la solitude. Denise, forcée de cacher sa tristesse à sa tante, reste dans sa chambre, et regarde la route qui mène à Paris.

Un jour qu'une belle gelée avait séché la terre, et que le soleil donnait encore du charme aux vieux arbres dépouillés de feuilles, Denise, qui était à la fenêtre de sa chambre, entend parler et rire dans le sentier qui conduit à leur maison. Ces voix ne sont pas du village ; en effet, ce sont deux dames mises comme celles de Paris, qui viennent par le chemin bordé de saules, regardant autour d'elles, paraissant ne pas trop savoir où elles vont, et s'arrêtant à chaque instant pour rire et se reposer contre la haie qui borde le chemin.

Denise reconnaît une de ces dames pour celle qu'elle a rencontrée à Paris chez Auguste, et qui l'a reconduite jusqu'à la voiture en lui témoignant le plus vif intérêt. La vue de quelqu'un qui connaît Dalville, qui vient peut-être lui donner de ses nouvelles, cause un grand plaisir à la jeune fille, qui sort aussitôt de sa chambre pour courir au-devant des voyageuses.

Denise ne s'était pas trompée : Virginie, qui pensait quelquefois à la jolie villageoise qu'elle avait rencontrée chez Auguste, avait parlé d'elle à une de ses amies ; cette amie était une grande brune de trente ans, bien taillée, mais dont le regard aurait intimidé un sapeur; couturière de son état, mais aimant la comédie avec passion, elle négligeait son fil et son aiguille pour aller jouer sur les théâtres de société les princesses tragiques et les héroïnes de mélodrame. Malgré son air décidé, le sentiment était le faible de Mlle Cézarine, qui avait toujours une grande passion en train, et se serait mise tout à fait au théâtre si elle avait pu parvenir à vaincre un zézaiement qui lui faisait dire à son amant : Ze vous aime et ze vous zéris.

Du reste, Mlle Cézarine était fort bonne enfant, et incapable de chercher à séduire l'amant d'une de ses amies.

Une belle journée d'hiver avait donné à Virginie l'idée d'aller à

Montfermeil ; au premier mot de campagne, Cézarine s'était écriée :

— Ze vais avec toi, ma zère, z'ai zustement besoin de me distraire auzourd'hui !... Théodore m'a fait des traits... Ah !... allons voir ta petite paysanne, nous boirons du lait, ça calmera peut-être mes idées...

— Allons-y, avait répondu Virginie ; je ne sais pas bien l'adresse, mais je sais que c'est à Montfermeil... et je n'ai pas ma langue dans ma poche.

— Ah ! nous aurons bientôt trouvé... Moi qui découvrirais Théodore à l'autre bout de Paris... est-ce que tu crois que ze n'aurai pas bientôt fait la revue du villaze ?

— Je te présenterai comme une de mes parentes... parce qu'il faut avoir l'air de quelque chose.

— Sois tranquille. Est-ce que ze n'ai pas zoué *Sémiramis ?*... est-ce que ze n'ai pas un port de reine ?

— Je sais bien que tu as joué Sémiramis, mais quelquefois on ne s'en douterait pas.

— Allons prendre les petites voitures, et partons.

— C'est ça. Oh ! je suis sûre que la petite me recevra joliment. Ma chère, c'est une vertu véritable que nous allons voir.

— Tant mieux, ze n'aime plus que l'innocence depuis que ce coquin de Théodore m'a trahie.

— Ah, Dieu ! est-ce que tu vas me parler de ton Théodore tout le long de la route ? ça sera amusant ! A propos, une difficulté : je n'ai pas le sou, moi.

— Oh ! z'ai de l'arzent pour nous deux. Attends que ze compte. Z'ai encore cent quinze sous.

— Avec ça, nous irions au *Mississipi*, mets la capote des dimanches, le cachemire indigène, et en route !

Mlle Cézarine avait mis la capote oiseau-de-paradis, que le soleil avait changée en couleur nankin, et le châle jadis amarante, dont les palmes se fondaient tellement avec le fond qu'il devenait difficile de les distinguer ; mais quand on a souvent de grandes passions, on fait quelquefois des sacrifices, et Mlle Cézarine préférait un regard de l'homme de son choix aux diamants d'un prince russe ; c'est en quoi elle différait essentiellement avec Mlle Virginie.

Ces demoiselles ont eu des places dans la voiture ; il n'y avait dedans que deux vieux paysans, auxquels elles ont tiré la langue tout le long du chemin, parce qu'elles ont trouvé qu'ils sentaient mauvais. Enfin, elles sont arrivés à Montfermeil ; et Virginie ayant demandé où logeait Denise, on les a envoyées dans le sentier où la jeune fille vient de les apercevoir.

— Ma zère amie, disait Cézarine, ze ne vois pas le toit zampêtre de ta petite connaissance, et ze commence à avoir une faim solide.

— Attends, ça doit être par ici.

— Que la matinée est belle ! Si cet ingrat Théodore était venu avec nous.

— Oui, pour te manger tes cent quinze sous en un repas ! Dieu ! que tu es bête de t'amouracher comme ça d'un homme qui te ruine ! Avançons encore.

— Ma zère, c'est plus fort que moi; z'ai beau me dire : *Faut l'oublier!*

— Si tu veux, je te le chanterai ; ça te fera peut-être plus d'effet.

— Ah ! il a de si beaux favoris ! Ce sont ses favoris qui m'on séduite d'abord.

— Il fallait les lui faire mettre en cravate.

— Tu plaisantes touzours. Que tu es heureuse, Virzinie ! tu ne sais pas ce que c'est qu'une passion violente.

— Bast ! j'en ai eu bien plus que toi ! Ah ! vois-tu cette jolie maison ?... cette ferme... C'est sans doute là...

— Ze ne crois pas que ta villazoise soit si bien lozée.

— Pourquoi donc pas ?... Si tu avais vu les beaux poulets qu'elle avait apportés à Auguste, ça ne t'étonnerait plus.

La présence de Denise met fin à l'incertitude de ces dames. La petite court au-devant de Virginie, l'embrasse, et fait des révérences respectueuses à Cézarine, qui s'écrie :

— Comment ! c'est là ta zeune villazoise... ah ! qu'elle est zentille !... Dieu ! quelle zolie figure !... Ah ! je suis bien aise à présent que Théodore ne soit pas venu...

Virginie donne un coup de pied à Cézarine pour la faire taire, et dit à Denise :

— Vous voyez, ma chère amie, que je ne vous ai pas oubliée... je suis venue vous voir sans façon. J'ai amené avec moi ma parente... cela ne vous gêne pas ?...

— Oh ! non, madame ; au contraire, je suis bien contente... C'est bien aimable à vous d'être venue... Ma tante sera charmée de vous voir... ainsi que madame.

— Voulez-vous permettre que ze vous embrasse aussi, mon enfant ? dit Cézarine.

— Oui, madame, avec plaisir... Mais, venez donc... entrez chez nous... Vous n'avez peut-être pas encore dîné ?

— C'est tout comme, ma zère... ze n'ai pris qu'un morceau de saucisson en me levant..

— Oui, dit Virginie en marchant encore sur les pieds de Cézarine, ma parente et moi, nous sentions que le grand air ouvre l'appétit... mais nous allions aller à l'auberge...

— Ah ! madame, j'espère bien que vous resterez avec nous... Ça serait bien mal de nous refuser...

— Dieu ! qu'elle est zentille !... elle a le nez de Théodore...

— Nous acceptons, ma chère Denise, puisque cela ne vous gêne pas... D'ailleurs, la moindre chose des personnes qu'on affectionne... cause toujours plus de plaisir... que les mets recherchés qu'on ne trouverait pas ailleurs...

Denise, pour toute réponse, court en avant avertir sa tante, et Virginie dit à son amie :

— Prends donc garde à ce que tu dis, et songe à prendre une tenue respectable... Avec ton Théodore que tu glisses partout !...

— Et toi, qui te perds dans tes phrases, dont tu ne peux plus sortir !...

— C'est égal... des phrases, ça convient aux paysans ; ils ne comprennent pas, mais ils trouvent que c'est superbe.

— Eh bien, Théodore, ze dirai que c'est mon mari qui est à l'armée.

Tout en parlant, ces dames sont arrivées dans la cour de la maison, et les oies, les canards, le chien et la chèvre les saluent par un petit concert impromptu.

— Ah ! que j'aime la campagne ! s'écrie Virginie en courant embrasser Coco, tandis que Cézarine fait ce qu'elle peut pour retirer son châle de la gueule du chien. Pendant ce temps, la mère Fourcy vient recevoir les voyageuses, que sa nièce lui a annoncées comme de belles dames de Paris de la connaissance de M. Auguste, et auxquelles la bonne femme croit devoir beaucoup de considération.

— Voilà ma tante, madame, dit Denise à Virginie, et celle-ci fait un salut de femme comme il faut à la paysanne en disant :

— Je suis fort aise de faire connaissance avec cette respectable tante... Dieu ! quelle figure à l'antique !... J'aime beaucoup les personnes âgées... Que je vous embrasse, madame !

Virginie, après avoir embrassé la mère Fourcy, appelle Cézarine :

— Ma parente... voulez-vous venir, que je vous présente à notre bonne tante ?...

— Un instant, donc ! dit Cézarine, que ze me débarrasse de ce polisson de zien, qui a empoigné mon cazemire. Ah ! ze sais bien pourquoi : c'est qu'avant-hier z'ai enveloppé un zigot dedans...

Virginie tousse pour couvrir les paroles de Cézarine, qui se

débarrasse enfin du chien, et vient faire un salut de reine à la mère Fourcy.

— C'est ma parente, dit Virginie en présentant son amie à la tante de Denise. Je lui ai parlé de votre aimable nièce, et elle n'a pu résister au désir de faire sa connaissance et la vôtre, respectable tante ; nous avons quitté nos hôtels et grimpé dans le léger pot-de-chambre, dans lequel nous n'avions pour toute société que deux vieux malotrus qui sentaient le rance ; mais quand on vient voir des gens qu'on estime et qu'on aime, on saute à pieds joints sur ces petites contrariétés ; n'est-ce pas ma parente ?

— Oui, mon amie, dit Cézarine en marchant comme *Sémiramis*.

— C'est ben honnête à vous, madame, dit la mère Fourcy, et nous sommes ben sensibles à vot' politesse... Mais vous allez prendre queuque chose...

— Nous avons déjà dîné à la fourchette... mais nous ne voulons pas vous refuser...

— Moi, à la campagne, ze manzerais toute la zournée.

Ces dames entrent dans la maison, et pendant qu'on met le couvert, Cézarine caresse Coco en s'écriant :

— Le bel enfant !... quel zoli profil !... Il ressemblera à Théodore... Est-ce que c'est à vous, ma belle ?

C'est à Denise que Mlle Cézarine adresse cette question ; la petite rougit en disant :

— Comment, madame ?...

— Ma parente, vous êtes furieusement bête ! s'écrie Virginie ; aller demander ça à cette enfant, comme si elle était d'âge à... ! D'ailleurs, est-ce qu'elle pense à la bagatelle !

— Écoute donc, ma zère, ze ne sais pas au zuste son âze... D'ailleurs, z'ai eu une sœur qui était mère à treize ans !

— C'était donc une créole?

— Oui, une créole du Pont-aux-Zoux.

Heureusement la mère Fourcy est alors à la cave, ce qui l'empêche d'entendre ces dames. Denise voudrait bien avoir des nouvelles d'Auguste, mais elle n'ose pas se permettre d'en demander à Virginie ; elle craint qu'on ne devine tout l'intérêt qu'elle lui porte, et la pauvre petite serait bien honteuse si les dames de Paris, qu'elle croit toutes deux de la connaissance de Dalville, savaient le secret de son cœur. Pour l'aimable enfant, l'amour est tout ; elle est loin de se douter que pour ces dames ce n'est plus que peu de chose.

Pendant que Denise est allée faire les apprêts du repas, Virginie

Il avait manqué défoncer une armoire, pour faire un plus beau salut. (P. 250.)

prétend aider la mère Fourcy à mettre les assiettes, ce que celle-ci ne veut pas souffrir, et pendant cette lutte entre la paysanne et la demoiselle de Paris, une bouteille pleine s'échappe de dessous le bras de la tante et se brise aux pieds de Cézarine dont la robe reçoit plusieurs éclaboussures.

— Ah! Dieu! mon mérinos est tout tazé! s'écrie Cézarine, comment donc que ze ferai! ze n'en ai pas d'autre...

— Tu mettras une robe de velours, dit Virginie en faisant signe à son amie de prendre garde à ce qu'elle dit ; mais Cézarine, tout occupé de sa robe, ne l'écoute pas et continue de se lamenter.

— C'est zustement celle qui m'allait le mieux et que z'avais quand z'ai fait la conquête de Théodore.

— C'est son mari qui est à l'armée!... il est général. Allons, ma parente, c'est assez nous occuper de votre robe... Vous n'en manquez pas, il me semble...

— Il est certain que si z'avais toutes celles que z'ai mises en plan...

— En plan, madame Fourcy, ça veut dire qu'on les coupe pour en faire des essuie-mains. Ah! c'est qu'à Paris nous sommes si changeantes!... il nous faut une robe neuve toutes les semaines!... Nous jetons notre argent par les fenêtres!... C'est un bien vilain séjour que ce Paris!... Heureux les habitants du village!... Ah! la campagne!... des arbres, des bêtes, du pain bis, voilà le bonheur... J'espère bien que je finirai par acheter un petit château ou une chaumière ; ça m'est égal, pourvu que ce soit dans les champs. Quant à Denise, que j'aime comme si j'étais sa mère, si j'ai un conseil à lui donner, c'est de rester ici, de ne plus aller à Paris... D'ailleurs, je crois bien qu'elle ne s'en soucie guère, et la manière dont M. Dalville l'a reçue la dernière fois... Ah! j'en étais outrée! Cette pauvre petite qui lui apportait des œufs et une si bonne galette!...

Denise, qui vient de revenir avec une grande soupière pleine, entend les dernières paroles de Virginie, et s'arrête derrière Cézarine, en lui faisant signe de ne rien dire à sa tante. Habituée à dissimuler, Virginie comprend les signes de la petite, et voulant tâcher de réparer sa gaucherie, elle reprend :

— Après tout, le jeune homme est excusable, parce que, voyez-vous, madame Fourcy, à Paris, il y a des gens qui n'aiment pas la galette : ce n'est pas comme au village, où ça tient lieu de salade. Du reste, Auguste est un peu étourdi, mais le cœur est bon! le cœur est excellent, je le connais mieux que personne! D'ailleurs, ce n'est pas dans ce moment que je voudrais dire du mal de lui, et quoiqu'il soit ruiné...

— Ruiné ! s'écrie Denise, et dans son saisissement la petite laisse tomber la soupière, dont le contenu achève de moucheter la robe de Cézarine.

— Dieu ! ze suis bien malheureuse auzourd'hui ! s'écrie Cézarine en considérant son mérinos ; comment voulez-vous que ze revienne à Paris, et que ze zoue lundi *Andromaque* avec cette robe-là ?

La mère Fourcy se confond en excuses ; mais Denise ne s'occupe pas de l'accident qui lui est arrivé ; elle court à Virginie en répétant :

— Ruiné ! M. Auguste ruiné ! Ah ! mon Dieu ! madame, et comment donc cela lui est-il arrivé ?

— Je vous dirai cela tout à l'heure, ma chère amie.

Virginie commence par se mettre à table ; Cézarine en fait autant, et oublie les accidents arrivés à sa robe en mettant les morceaux double. La mère Fourcy se tient respectueusement debout devant ces dames, et la pauvre Denise, les yeux fixés sur ceux de Virginie, attend avec impatience qu'elle veuille bien lui apprendre ce qui est arrivé à Auguste.

— Asseyez-vous donc, respectable tante, dit Virginie à la mère Fourcy, qui crois avoir chez elle des dames de la cour.

— Je n'en ferai rien, madame, assurément !

— Ze ne manzerai pas si vous restez debout, dit Cézarine en avalant son troisième œuf frais.

— J'savons trop ce que je vous devons, madame.

— Vous ne nous devez rien du tout, madame Fourcy ; c'est nous, au contraire, qui devrions vous servir !

— Ah ! madame, par exemple !

— Respect aux personnes ridées, voilà ma devise. Asseyez-vous donc.

— Comme madame zouerait bien la mère de *Coriolan !*

— Ma parente, laissons là Coriolan, et donnons un siège à madame Fourcy.

En disant cela, Virginie se lève de table, va prendre la mère Fourcy par le bras, et la conduit devant une chaise. Comme la paysanne se défend toujours, Virginie la pousse en arrière et finit par la prendre par les épaules et la faire asseoir à côté de la chaise ; la bonne femme tombe presque sous la table, et Virginie, qui est allée reprendre sa place et croit que la villageoise est assise, dit en ne la voyant plus :

— Je crois que je vous ai donné une chaise un peu basse, mais au moins, vous serez mieux que debout.

— Il est zoli ton siège ! dit Cézarine en aidant la mère Fourcy à se relever.

— Comment, vous étiez tombée? Voilà ce que c'est que de faire des façons ! Vous êtes-vous fait mal?

— Vous êtes ben honnête, madame, un peu... à la hanche.

— Ça ne peut que vous faire du bien, ça fouette le sang. Asseyez-vous donc.

La mère Fourcy ne se fait plus prier, et le calme étant établi, Denise dit de nouveau :

— Et M. Auguste, madame?

— Ah! c'est vrai, je ne vous ai pas dit pourquoi il était ruiné. La première raison, c'est que je n'en sais rien; mais ensuite c'est facile à deviner : ce jeune homme-là agissait comme un étourdi, jouant, faisait beaucoup de dépenses, payant des maîtresses ! Moi, je lui ai dit vingt fois : Auguste, tu vas trop fort! je lui ai dit cela très souvent, et je le tutoyais, parce que je l'ai vu si petit !

— Je croyais que ce mosieur était de votre âge, dit la mère Fourcy.

— Oui, à peu près; mais nous avons été élevés ensemble, nous avions la même nourrice ; aussi je lui suis bien attachée, et quoiqu'il loge maintenant au cinquième, ça ne m'empêchera pas d'aller déjeuner avec lui, c'est ce que je disais hier à Bertrand, qui m'apprenait que les fonds étaient bas.

— Mais M. Auguste doit avoir bien du chagrin, il doit être bien triste d'être ruiné, dit Denise en soupirant.

— Lui! ma chère amie ; pas du tout : oh ! vous ne le connaissez pas! il est toujours aussi fou, aussi insouciant. C'est Bertrand qui me disait cela hier. Ce pauvre Bertrand ! j'ai vu une larme dans ses yeux pendant qu'il me parlait des folies de son maître ! c'est là un fidèle serviteur, un ami véritable. Donne-moi à boire, Sémiramis, car, pendant que je cause je m'aperçois que tu ne fais que te verser. Sémiramis, c'est le nom d'une terre appartenant à ma parente ; elle en a dans tous les environs de Paris.

— Dis donc, Denise, s'écrie la mère Fourcy, si ce monsieur est pauvre à c't'heure, ne devrions-nous pas lui rendre ce qu'il a laissé pour Coco? Queu dommage que c'te maisonnette soit bâtie à présent!

— Madame Fourcy, ce qui est donné est donné, dit Virginie, c'est un principe dont je ne me suis jamais écartée. Il ne faut pas se mettre sur le pied de rendre ce qu'on a reçu !

— Ah! si z'avais tout ce que z'ai donné à Théodore!

— C'est le mari de ma parente. Elle lui a donné deux fois la rougeole, et vous concevez qu'elle ne serait pas charmée de la ravoir. Donnez-moi à boire, Sémiramis.

Denise ne se mêle plus à la conversation, elle est rêveuse, et tout

occupée de ce qu'elle vient d'apprendre au sujet de ce jeune homme de Paris. Les deux demoiselles, qui se trouvent bien à table, bavardent à qui mieux mieux. La mère Fourcy ouvre de grands yeux et de grandes oreilles, ne comprenant pas toujours les belles choses que ces dames lui racontent; mais comme on ne lui laisse pas le temps de placer un mot, elle n'a pas autre chose à faire que d'avoir l'air émerveillé.

Ces dames étaient à table depuis assez longtemps, et la mère Fourcy assise entre elles, ne faisait que tourner la tête à droite et à gauche. Denise a quitté la salle sans être remarquée; la pauvre petite a le cœur gros, elle croit Auguste malheureux, elle a besoin de laisser couler ses larmes, et veut les cacher aux dames de Paris. Coco, qui jouait dans la cour, la voit passer près de lui.

L'enfant s'aperçoit que la jeune fille a du chagrin : il quitte sa Jacqueleine pour aller près de Denise, en lui disant :

— Qu'est-ce que tu as, ma petite Denise?

— Tu ne sais pas, Coco, que ton bon ami, celui qui t'a donné tant de choses, est à présent pauvre, malheureux, peut-être...

— Ma petite Denise, il faut lui porter encore des œufs et de la galette; ça lui fera plaisir, s'il est pauvre. Quand j'étais dans not' chaumière avec grand'maman, j'étais si content quand tu m'apportais du pain blanc! Je n'en mangeais pas souvent alors.

Denise embrasse Coco, ce que l'enfant vient de lui dire lui a fait concevoir une secrète espérance; elle s'essuie les yeux et retourne dans la salle, où la société vient de s'augmenter par l'arrivée d'un habitant du village, ancien maître d'école, qui venait rendre visite à la mère Fourcy, et, à la vue des deux demoiselles de Paris, avait manqué défoncer une armoire pour faire un plus beau salut, tandis que Virginie regardait Cézarine, qui se cachait la figure sous la serviette, pour ne pas rire au nez du nouveau venu, dont la figure rappelait exactement les masques grotesques qu'on vend en carnaval.

— Bonjour, voisin Manflard, dit la mère Fourcy à l'ancien maître d'école.

— Bonjour, voisine Fourcy.

— Comment ça va-t-il, voisin Manflard?

— Très bien, voisine Fourcy. Ma foi, je n'avais rien à faire, je me suis dit : Faut aller voir la voisine Fourcy.

— C'est ben honnête à vous voisin.

— Mais si vous avez du monde, je ne veux pas déranger.

— Restez donc, monsieur Manflard, dit Virginie, nous serions désolées de vous faire fuir.

— Ze ne pense pas que le beau sexe effraye monsieur.

Pour toute réponse le voisin fait un nouveau salut, dans lequel il pourrait ramasser une pièce de six liards avec ses dents, puis il prend une chaise et s'assied.

— Vous boirez ben un coup, voisin Manflard?

— Volontiers, voisine Fourcy.

Le verre de vin est versé, le voisin Manflard le boit après avoir salué toute la compagnie, puis se replace sur sa chaise en murmurant :

— Il est bon, très bon, c'est toujours le même.

— Qu'est-ce que c'est que le voisin Manflard? dit tout bas Virginie à la tante Fourcy.

— Oh! c'est un ben brave homme. Il a tenu autrefois une école dans le village; mais les dernières années, comme il n'avait pus que deux enfants, il s'est retiré.

— Z'en suis fâzée, ze lui aurais envoyé Hécube.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Hécube?

— C'est la fille de ma parente, un enfant charmant qui n'a pas trois ans et qui mord à tout.

— Oh! ça c'est vrai; elle manzerait du marbre!

— Le voisin Manflard est une des plus fortes têtes de l'endroit...

— On s'en aperçoit en le regardant, mais il ne dit plus rien : Encore un coup, monsieur Manflard?

Le voisin ne répond que par un ronflement prolongé; suivant sa coutume, il s'était déjà endormi.

— Comment, il dort! dit Virginie.

— Oh! oui, c'est son habitude; à peine entré, il s'assied et tape de l'œil.

— Ça ne laisse pas de faire une petite société bien gentille!

— C'est comme ce polisson de Théodore, qui s'endormait tout de suite après qu'il m'avait dit une bêtise.

— C'est le mari de ma parente, qui voulait faire la sieste. Il avait rapporté ça d'Espagne avec du chocolat.

— Eh mais! Denise, s'écrie la mère Fourcy, je vois ben pourquoi le voisin Manflard est venu aujourd'hui cheux nous; hier à la veillée, chez Claudine, n'a-t-on pas dit qu'on veillerait ce soir ici?

— Ah! mon Dieu!... c'est vrai, répond Denise tristement; vous avez eu là une bien mauvaise idée.

— Une veillée villazeoise! dit Cézarine en se levant de table; oh! que ça doit être zoli... on m'en a souvent parlé, et ze n'en ai zamais vu.

— Ni moi, dit Virginie, et j'ai pourtant vu assez de choses. Tiens! si

nous couchions ici, nous serions de la veillée. Qu'en dites-vous ma parente?

— Ze dis qu'au fait, les voitures ne seront pas plus zères demain matin que ce soir...

— Il n'est pas question de voitures. Je sais bien que nous n'avons pas amené la nôtre pour ne point fatiguer nos chevaux; mais il faut savoir si ça ne gênera pas la respectable tante de nous coucher cette nuit?...

— Oh! j'avons de quoi, mesdames...

— Vous serez bien aimables de rester! dit Denise, qui espère encore parler d'Auguste avec Virginie.

— Mais faudra que ces dames se contentent d'un lit un peu dur...

— Nous serons toujours très bien.

— Moi, ze ne suis pas difficile... z'ai couzé plus d'une fois sur la paille.

Virginie pousse Cézarine et se hâte d'ajouter :

— Ah! oui, à la campagne... pour plaisanter, par farce.

— Oui; et puis z'aime bien ça, c'est amusant, ça picote.

— Oh! je n'entends pas que vous soyez piquée, dit la mère Fourcy, j'allons vous arranger un lit dans la petite chambre du fond...

— Pas le moindre dérangement, bonne tante, je vous en prie, le plaisir de rester avec vous, de voir le tableau d'une veillée, c'est tout ce que nous voulons, dit Virginie. Mais la villageoise ne l'écoute pas et va préparer une chambre pour ces dames tandis que Denise allume une grande lampe qui doit éclairer la salle; car la nuit tombe, et la veillée va bientôt commencer.

Pendant ces apprêts, Virginie dit tout bas à son amie :

— Ces bonnes gens nous prennent pour des princesses..

— Mais ze crois que z'ai une assez belle tournure...

— Oui, mais ne dis pas de bêtises à la veillée, moi, je me plais bien ici : j'y passerais volontiers quinze jours.

— Au fait, ça ne serait pas zer vivre.

— Mais si tous les hommes sont aussi aimables que le voisin Manflard, ça doit faire des gaillards bien dégourdis.

La nuit est venue, et les amateurs de veillées, qui se sont donné rendez-vous chez la mère Fourcy, commencent à arriver. La vieille femme apporte son rouet, une autre son tricot; beaucoup n'apportent rien, parce qu'elles doivent conter des histoires, et que ce n'est pas de peu d'importance à une veillée. Les hommes tiennent des bouteilles, des cruches et chacun a son souper.

Virginie et Cézarine, placées dans un coin de la grande salle, où il

A cet aspect horrible, toutes les femmes poussent des cris terribles. (P. 258.)

ne fait pas très clair, malgré la lampe, examinent les villageois et font leurs commentaires qu'heureusement ceux-ci n'entendent pas.

— Ah ! les drôles de figures ! dit Virginie, ont-ils l'air rustique ! je voudrais faire voir à tous ces gens-là des étoiles au plafond !

— Tu crois ça? mais les villazeois sont plus malins qu'ils ne le paraissent !

— Oh! je gage que je leur joue une farce et que je les attrape tous?

— Virzinie, tu sais bien qu'il faut être saze!

— C'est bon, Sémiramis, je sais ce que j'ai à faire.

— Tiens! voilà un grand zeune paysan qui est bel homme. Il a la cuisse de Théodore!

— Il a l'air furieusement bête!

— C'est égal, il n'est pas mal du tout.

— Les villageois, en entrant n'avaient pas d'abord aperçu les deux dames de Paris; mais en les voyant il se rassemblent et se mettent à chuchoter entre eux. Cézarine s'avance vers le groupe en disant d'un air gracieux :

— Nous ne voulons point vous zêner, bons villazeois; nous venons nous mêler à vos zeux!

— Nous avons un grand amour pour la vie champêtre, dit Virginie; et avant d'acheter une ferme, nous voulons savoir ce qu'on fait dedans.

L'arrivée de la mère Fourcy achève de mettre les paysans au fait.

— Ce sont de grandes dames de Paris, dit-elle aux villageois. Elles ont des hôtels, mais elles ne sont pas fières du tout: elles ont voulu coucher ici pour être de la veillée. Vous verrez comme elles sont polies.

Les paysans font de grands serviteurs aux deux dames; quelques jeunes malins de l'endroit pour faire sur-le-champ les gentils devant les étrangères, vont se pousser et se donnent quelques coups de poing près d'elles, puis jettent de grands cris de joie quand leur camarade tombe par terre. Et les vieux paysans disent :

— V'là nos gaillards qui commencent à rire! Et Virginie dit à son amie :

— S'ils commencent comme ça, comment finissent-ils?

Au milieu du brouhaha, M. Manflard continue de ronfler sur sa chaise, et l'un des espiègles de l'endroit s'écrie :

— V'là le père Manflard qui dort. Ah! faut faire une niche au père Manflard. Ça va-t-il?

— Moi ze suis pour les nizes, dit Cézarine en allant se mettre du côté du grand dadais qu'elle trouve bel homme et qui baisse les yeux en devenant rouge jusqu'aux oreilles quand la dame de Paris le regarde.

— Qu'est-ce que nous allons faire au père Manflard? dit un paysan.

— Faut lui prendre son chapeau.

— Ah! c'est pas assez drôle.

— Faut lui prendre son mouchoir.

— Sa tabatière.

— Oh! il devinera ben que c'est nous qui lui avons pris ça. C'est pas encore une bonne niche.

— Voulez-vous une bonne nize, dit Cézarine; ça serait de lui ôter tout doucement sa culotte.

Tous les villageois se regardent avec surprise, trouvant un peu forte la niche que propose la belle dame de la ville ; et Virginie marche sur les pieds de son amie en lui disant tout bas :

— Veux-tu te taire! à quoi donc penses-tu? Est-ce qu'on fait des bêtises comme ça, ici?

— Mes amis, reprend Virginie en s'adressant aux villageois, ma parente a dit cela parce qu'elle suppose que le père Manflard porte un caleçon.

— Oh! oui, mais il n'en porte pas! dit en riant une grosse commère. Aussitôt, tous les paysans s'écrient :

— Tiens! Fanchon qui sait ça! Ah! comment donc que tu sais ça, Fanchon? Ah ben! il paraît que Fanchon... Tu sais ça, toi, Fanchon?

Fanchon continue de rire, et ce tapage réveille enfin le père Manflard, qui se frotte les yeux en demandant ce qu'il y a.

Mais la tante de Denise rétablit l'ordre en faisant placer tout le monde en rond. Les places d'honneur auprès du foyer sont offertes aux deux dames. Cézarine qui s'est assise à côté du grand dadais, dit qu'elle se trouve bien, et que la chaleur lui fait mal. Virginie est placée entre deux vieillards. Denise a pris Coco sur ses genoux ; seule elle ne prend point part aux plaisirs de la veillée, et son cœur comme ses pensées la transporte loin du village.

Une vieille femme commence une histoire de voleurs, une autre en conte une de revenants, et comme tout cela n'amuse pas Cézarine pendant que les bonnes gens se serrent en tremblant l'un contre l'autre, elle joue à pigeon-vole avec le grand dadais, et lui donne de petites tapes sur le menton en disant :

— Comme il a un faux air de Théodore!

Un vieux paysan prend la parole et annonce qu'il va chanter la complainte faite sur la mort extraordinaire d'Étienne de Garlande ancien seigneur de Livry, qui a pris le parti d'Amaury de Montfort contre Louis le Gros ; la complainte n'a que soixante-douze couplets.

Comme chaque couplet est chanté d'un air lamentable et avec le mouvement de *Malbrough*, dure près de cinq minutes, au second Virginie se lève, prend une chandelle, dit tout bas à la mère Fourcy qu'elle va se coucher, et s'éclipse sans que cela ait distrait les paysans de l'attention qu'ils portent à la complainte.

Mais Cézarine qui ne se soucie pas d'entendre les soixante-douze couplets, interrompt le paysan au milieu du quatrième en disant :

— Mes zers amis, votre zanson est bien zolie, mais elle va finir par endormir tout le monde comme le voisin Manflard qui ronfle depuis une heure. Si vous voulez, pour vous réveiller un peu, ze va vous zouer une scène de trazédie? Zavez-vous ce que z'est que la trazédie, mes amis?

— Non, madame, disent les villageois.

— Et la comédie, y avez-vous été?

— Non, madame.

— Oh! moi, je sais ce que c'est! dit un des malins; j'y suis t'été à Paris. C'est z'ousqu'on voit des hommes et des femmes derrière une toile qui se lève, et puis y a des quinquets, et puis y viennent dire des bêtises en faisant des gestes, et on n'y comprend rien du tout; mais c'est fièrement beau.

— C'est cela même, mon cher ami; vous êtes au fait. Alors vous expliquerez à la société ce qu'elle ne saisirait pas tout de suite. Ze vais vous zouer une scène d'*Andromaque*. Venez avec moi, bel homme, vous allez faire Pyrrhus.

Cézarine prend le grand dadais par le bras, place un banc de bois dans le fond de la salle, déploie son châle et le drape autour de son corps, et ôte une de ses jarretières, qu'elle noue en bandeau autour de la tête du villageois, qui se laisse coiffer et n'ose bouger. Les paysans, les yeux fixés sur Cézarine, attendent avec impatience ce qu'elle va faire. Après avoir ôté son chapeau, et remonté ses cheveux sur le haut de sa tête, Cézarine fait grimper le grand dadais sur un bout du banc et se place sur l'autre en disant :

— Nous allons commencer. Mais avant, ze crois pourtant qu'il faudrait que ze vous dise un peu le suzet de la pièce Écoutez : *Andromaque*, c'est une reine dont le mari a été tué; *Pyrrhus*, que voilà veut l'épouser, et elle ne veut pas.

Voilà tout, vous comprenez bien?

— Oui, oui! disent les paysans; d'ailleurs Jean-François nous expliquera le reste.

— C'est cela. Ze commence; et vous, *Pyrrhus*, faites-moi le plaisir de ne pas avoir touzours les yeux sur vos orteils, parce que Pyrrhus ne doit pas avoir l'air d'un zobard.

Le grand dadais, pour obéir à la belle dame qu'il n'ose pas regarder, lève les yeux en l'air, et ne les ôte plus de dessus le plafond.

Cézarine prend une belle pose, et commence :

Et que veux-tu que ze lui dise encore!
Auteur de tous mes maux, crois-tu qu'il les ignore?
Seigneur, voyez l'état où vous me réduisez...
Z'ai vu mon père mort et nos murs embrasés;
Z'ai vu tranzer les zours de ma famille entière
Et mon époux sanglant traîné sur la poussière...

— C'te pauvre femme! comment, elle a vu tout ça! disent les paysannes. Est-ce vrai, Jean-François?

— Oui! oui! que c'est vrai!... Puisqu'elle vous dit qu'elle l'a vu.

— Mes enfants, dit Cézarine, si vous m'interrompez, ze ne serai plus inspirée; un peu de silence, s'il vous plaît :

Ze respire, ze sers;
Z'ai fait plus, ze me suis quelquefois consolée
Qu'ici plutôt qu'ailleurs le sort m'eût exilée;
Q'heureux dans mon malheur le fils de tant de rois,
Puisqu'il devait servir, fût tombé sous vos lois.
Z'ai cru que sa prison deviendrait son asile;
Zadis Priam soumis fut respecté d'Azile;
Z'attendais de son fils encor plus de bontés.
Pardonne, zer Hector...

— Mon ami Pyrrhus, soyez donc à votre affaire. Est-ce que vous zerzez des araignées au plafond?

Le grand garçon jette les yeux sur la porte d'entrée de la salle et Cézarine reprend :

Pardonne, zer Hector...

— Silence donc, mes enfants! dit-elle en s'arrêtant encore; que celui qui ronfle si fort me fasse le plaisir de s'en aller.

Cézarine va recommencer sa tirade lorsqu'un gémissement prolongé se fait entendre de nouveau. Tous les villageois se regardent en disant :

— Qui donc qui fait comme ça?

— Ce n'est pas moi.

— Ni moi.

— Ce n'est pas non plus le père Manflard.

Un nouveau gémissement sourd retentit dans la salle! la terreur se peint sur toutes les figures, les paysans se serrent les uns contre les autres en répétant :

— Mon Dieu! quoique c'est donc que ça?

— Vous vous effrayez pour rien, dit Cézarine ; c'est quelque bête qui rôde dans la cour.

— Oh ! ça n'est pas une voix de bête, ça ! C'est plutôt l'âme de queuque défunt.

— Tiens ! c'est peut-être Jacques Ledru, qui est mort il y a huit jours !

— Ça serait-i' pas plutôt l'esprit de la mère Lucas, qui était si méchante de son vivant, et qui veut encore nous tourmenter ?

Cézarine, pour rassurer les villageois, va recommencer sa tirade, lorsque le grand dadais, qui avait les yeux fixés sur la porte, pousse un cri épouvantable et se laisse tomber à bas du banc ; ce qui fait rouler Andromaque sur lui

— Qu'y a-t-il? qu'est-ce que c'est? disent tous les paysans effrayés.

Le grand dadais, qui n'a pas la force de parler, leur montre la porte d'entrée, puis cache sa figure dans ses mains. Tous les villageois regardent à l'endroit désigné : la porte venait de s'entr'ouvrir, et laissait voir sur le seuil un fantôme blanc d'une grandeur extraordinaire et dont les yeux lançaient du feu.

A cet aspect horrible, toutes les femmes poussent des cris terribles, et se jettent les unes sur les autres en s'éloignant de la porte : la plupart des hommes en font autant en criant : *Sauvons-nous* ! Mais, comme on ne peut pas se sauver par la porte, où le fantôme paraît faire sentinelle, chacun se pousse vers le fond de la salle ; et dans ce tumulte, les chaises les bancs sont renversés ainsi que la table sur laquelle était la lampe, qui s'éteint en roulant sur le carreau. Cette obscurité subite ajoute à la terreur générale ; ceux qui n'ont pas vu tomber la lampe croient que c'est le fantôme qui vient, par sa présence, de faire naître cette nuit effrayante ; les cris redoublent ; on ne se voit plus, on tombe les uns sur les autres, et chacun croit que c'est le diable qui lui tombe sur le corps. Pour augmenter encore l'effroi des paysans, le fantôme pousse des *hou ! hou !* sinistres et des gémissements douloureux.

Ce désordre durait depuis plusieurs minutes, les villageois jetaient de temps à autre des cris d'effroi en adressant leurs prières au ciel ; il n'y avait que Mlle Cézarine que l'on n'entendait pas se plaindre, quoique cependant elle fût tombée avec le grand dadais. Celui qui avait le courage de détourner la tête vers l'entrée de la salle apercevait le fantôme avec ses yeux étincelants, et disait tout bas aux autres :

— Il est toujours là ! il ne s'en va pas ! Et on entendait alors Mlle Cézarine qui disait d'une voix étouffée :

— Que personne ne bouze, mes enfants, et surtout qu'on n'allume pas de zandelles ! ou le diable viendra nous emporter.

Mais tout à coup on entend dans la cour des aboiements du chien ; ils sont bientôt suivis des cris du fantôme qui se débat avec le caniche, et c'est le revenant qui appelle les villageois à son secours en criant :

— Mère Fourcy, faites donc finir votre chien. Est-il méchant ! il me mord le mollet, Cézarine, viens donc le chasser !

Cette voix, que l'on a reconnue pour celle de Virginie, met fin à la terreur des villageois, qui commencent à deviner qu'ils ont été joués par une des dames de Paris ; pour achever de les rassurer, la caniche fait tomber le drap dont Virginie s'est couverte, et prend dans sa gueule une lanterne qu'elle avait placée sur sa tête en l'entortillant avec le drap, et d'où la lumière sortait par deux petits trous.

Le chien accourt dans la salle avec sa lanterne, et la lumière éclaire un burlesque tableau. Ces messieurs étaient pêle-mêle avec ces dames ; et, sans songer à la malice, les convenances n'avaient pas toujours été respectées, parce que, quand on a peur, on se cache où l'on peut. La position de Cézarine et du grand dadais était la plus équivoque : mais la lumière de la lanterne n'éclairant que faiblement la grande salle, il y a beaucoup de choses que l'on a pas le temps de voir. On commence par débarrasser le père Manflard, qui avait sur lui une table, deux bancs et trois nourrices, puis on rallume la lampe, et chacun se reconnaît. Au milieu de ce tumulte, Denise était restée blottie dans un coin avec Coco ; mais aux cris de Virginie, elle a volé à son secours et l'a aidée à se débarrasser des draps dans lesquels elle était enveloppée.

— Comment ! c'est vous qui faisiez le fantôme ? lui dit la jeune fille.

— Oui, ma petite, j'ai voulu vous jouer une scène de fantasmagorie, et sans votre maudit chien, je vous aurais encore fait bien d'autres peurs ! mais il m'a sauté au... au bas du dos, pendant que je poussais un *hou ! hou !*

— Ah ! quel dommage ! dit Cézarine en regardant le grand dadais, c'était si gentil ! Z'aime beaucoup les scènes de fantasmagorie.

— Vot' fantassourie est cause que je suis tout meurtri, dit le père Manflard.

Les paysans, fâchés qu'on se soit moqué d'eux, ne veulent pas prolonger la veillée, et s'en vont de chez la mère Fourcy en disant :

— Quoique c'est donc que des belles dames comme ça ! l'une veut voir le... caleçon du père Manflard, l'autre se déguise en revenant ; elles ont l'air fièrement déluré !

Les voisins partis, on ne songe plus qu'à se reposer. Virginie et son amie se rendent dans leur chambre, se couchent et ne tardent pas à s'endormir, l'une en tâtant sa morsure, l'autre en balbutiant que le grand dadais

a beaucoup de choses de Théodore. La mère Fourcy et Coco sommeillent aussi. Denise, seule, ne peut trouver le repos ; elle pense sans cesse à Auguste, au changement de sa fortune, et à ce qu'elle pourrait faire pour lui prouver son amitié. Mais elle n'a plus envie de demander de conseils aux dames de Paris, parce que toutes les folies qu'on leur a vu faire ont un peu diminué la considération qu'elle avait pour elles. Denise sent que c'est son cœur seul qui doit la guider ; elle sait bien qu'il ne lui conseillera jamais rien dont elle aurait à rougir.

Le lendemain matin, après le déjeuner, ces dames, qui s'ennuient déjà de la campagne où elles voulaient passer quinze jours, disent adieu à la mère Fourcy et à Denise, et remontent dans la voiture qui va à Paris, en se disant :

— Ah ! ma chère, qu'il me tarde d'arriver ! il me semble qu'il y a six mois que je n'ai vu ma rue Montmartre et l'Ambigu-Comique !

— Et moi, donc, qui n'ai pas aperçu Théodore depuis vingt-quatre heures !

— On a beau dire, il n'y a que Paris pour les agréments, la toilette, ses spectacles, le punch !

— Ah ! s'il me fallait vivre à la campagne, z'y mourrais.

XIX

UN HOMME SUR MILLE

Après sa visite chez le vieillard du cinquième étage, Auguste s'était promis d'être sage et de profiter de la leçon que, sans le savoir, l'infortuné Dorfeuil lui avait donnée ; mais un ancien proverbe dit : « Chassez le naturel, il revient au galop, » et le naturel d'Auguste le poussait toujours à faire des folies. D'ailleurs, ne pouvant plus se procurer de distractions à sa fenêtre, par un sentiment de délicatesse dont on ne peut le blâmer, il fallait bien qu'il en cherchât ailleurs. De son ancienne fortune, Auguste avait conservé l'habitude d'agir grandement, de ne point calculer, de ne suivre que son premier mouvement ; il était généreux avec les malheureux comme avec ses maîtresses : faire plaisir aux autres est une si douce habitude, qu'il est bien difficile d'y renoncer. Il y a pourtant des gens qui n'ont jamais connu cette jouissance-là.

En faisant l'inspection de sa caisse, Bertrand s'était aperçu de l'énorme déficit qui provenait de la visite d'Auguste chez le vieillard. Ne pouvant présumer que son maître eût mangé tant d'argent en si peu de

Eh bien! dit Auguste à Mme Valmont, quand puis-je me présenter chez le secrétaire du ministre? (P. 265.)

temps, Bertrand s'imagine qu'ils ont été volés, et fait un tapage infernal ; il veut descendre battre Schtrack et sa femme pour leur apprendre à laisser pénétrer des fripons dans la maison ; mais Auguste l'arrête en lui disant :

— Calme-toi, mon ami, on ne nous a pas volés.

— Comment, monsieur, il nous restait une dizaine de mille francs

il y a trois jours, je n'en trouve plus que sept, et nous ne sommes pas volés ?

— Non, Bertrand ; c'est moi qui ai pris cet argent.

— Ah ! pardon, mon lieutenant : si vous l'avez, c'est différent.

— Je ne dis pas que je l'ai : je te dis que c'est moi qui l'ai employé.

— Mille écus en trois jours ! ça va bien, mon lieutenant ; je ne vois pas trop alors pourquoi nous sommes montés au cinquième, car vous n'en dépensiez pas plus au premier.

— Bertrand, j'ai rencontré un ancien ami, il était dans la misère.

— Nous pourrons bien finir par y être aussi, et ça ne tardera pas si nous allons de ce train-là. Excusez, mon lieutenant, je sais combien vous êtes généreux, je connais votre bon cœur, mais il faudrait cependant songer que vous n'avez plus vingt mille livres de rente ; et quand on ne peut manger qu'un morceau de bœuf à son dîner, il me semble que ce n'est pas le cas de donner une perdrix aux autres.

— Ne te fâche pas, Bertrand; je vais être sage, avare même.

— Avare ! ah ! fi donc, mon lieutenant ! vous n'aurez jamais ce défaut-là. Je crois, d'ailleurs qu'il nous serait maintenant inutile.

— Je ne suis pas sans espérances; on doit me faire obtenir une place dans une administration.

— Vraiment ?

— Avec six mille francs d'appointements.

— Pas possible !

— C'est très possible, au contraire, mais tu vois tout en noir, toi.

— C'est que vous voyez tout en rose, vous, monsieur.

— Si la place dans une administration me manquait, il est probable que j'entrerais dans une maison de banque, comme teneur de livres.

— Est-ce que vous en avez déjà tenu, monsieur ?

— Non : mais qu'est-ce que cela fait ? Est-ce que tu crois qu'il faut étudier une place comme on étudierait un art mécanique ? Avec une jolie écriture, la connaissance des changes, des mathématiques, et de l'intelligence, on peut remplir tous les emplois. Je sais bien qu'il y a des gens qui s'étudient pendant plusieurs années à savoir copier une lettre, et d'autres qui se croient des *Archimède*, des *Newton* ou des *Galilée*, parce qu'ils passent leur vie à faire des additions.

— Monsieur, quand on a un emploi, il me semble qu'il faut travailler.

— Eh bien ! je travaillerai, Bertrand ; oh ! cela ne me coûtera pas : je ne faisais rien, parce que je n'avais rien à faire ; mais, du moment que j'aurai un emploi, tu verras avec quelle ardeur je me rendrai à ma besogne. Ah ! je voudrais déjà m'y voir.

— Et moi aussi, monsieur; d'abord parce que cela vous fera gagner de l'argent, ensuite parce que, quand un homme est occupé, il fait bien moins de folies. Et qui donc doit vous faire obtenir ces places?

— Pour la première, c'est une femme charmante, qui a un cousin qui est très bien avec le secrétaire du ministre. Ah! mon cher Bertrand, les femmes, vois-tu, il n'y a qu'elles pour tout obtenir; et, quoi que tu en dises, leur connaissance n'est pas toujours onéreuse; quand elles protégent quelqu'un, elles y mettent tant de zèle, tant d'ardeur qu'il faut qu'elles réussissent.

— Et l'autre place, mon lieutenant, est-ce aussi d'une femme que cela vous viendra?

— Non, c'est par un jeune homme avec lequel j'ai souvent dîné; un fort bon enfant, très obligeant; son oncle est associé dans une maison de banque: il doit lui parler pour moi, et la première place vacante me sera donnée.

— Ça arriverait bien à propos, monsieur.

— Mais tu conçois que pour se faire bien venir de ceux dont on a besoin il y a toujours quelques dépenses à faire; avec la jolie dame, c'est une partie de spectacle, ce sont des bagatelles à offrir; avec le jeune homme, des déjeuners, des dîners qu'il faut payer; car on n'oblige les gens que tant qu'on les croit à leur aise.

— J'entends; il faut se ruiner tout à fait avant d'avoir une ressource.

— Tout cela s'appelle semer pour recueillir.

— Il y a longtemps que vous semez, monsieur.

— Je te dis qu'avant quinze jours je serai placé.

— Ce jour-là, j'irai faire une promenade avec Schtrack.

— Donne-moi de l'argent, Bertrand.

— De l'argent, monsieur?

— Oui, je donne aujourd'hui à dîner à Eugène: c'est le jeune homme dont l'oncle est chef de bureau. Ce soir, j'irai chez cette jolie femme dont le cousin doit parler pour moi. On jouera sans doute, et si j'avais l'air d'un malheureux, qui craint de perdre quelques écus, on ne daignerait pas s'occuper de moi.

— Ah! j'entends, c'est pour semer que vous voulez de l'argent?

— Oui, mon ami.

Après avoir rempli sa bourse, Auguste va rejoindre l'ami auquel il a donné rendez-vous, et qu'il traite, ainsi que quelques autres qui pourraient lui être utiles. C'est chez un des meilleurs traiteurs que Dalville conduit ses convives; on rougirait d'aller dîner dans un endroit où l'on

serait aussi bien et où l'on payerait moins cher, mais qui ne serait pas renommé dans le beau monde. En dînant, on ne songe qu'à rire, qu'à s'amuser, et Auguste se garde bien de parler de son désir d'être placé, cela semblerait annoncer qu'on est mal dans ses affaires, et cela ferait un mauvais effet. Ce n'est qu'au dessert, en sablant le champagne, qu'Eugène dit à Auguste :

— As-tu toujours envie de faire quelque chose ?

— Mais oui, je m'ennuie de mon oisiveté, je suis las de plaisir !

— Au fait, travailler, ça change un peu, et puis cela range la jeunesse. Mon oncle te trouvera cela. Je lui en parlerai, quand je le verrai.

Auguste n'ose pas dire qu'il devrait voir cet oncle exprès. Les jeunes gens, qui ont fait un excellent dîner, quittent Auguste en lui faisant mille offres de services, en lui renouvelant leurs assurances de dévouement ; et celui-ci se rend chez la jolie dame qui veut le protéger, et qui doit avoir parlé pour lui à son cousin.

Les dames sont en effet de meilleurs protecteurs que les hommes ; il est vrai qu'il leur est bien plus facile de réussir ; avec un sourire, elles obtiennent ce que l'on a souvent refusé au mérite obscur, au pauvre honteux : si cela ne fait pas honneur à notre justice, cela en fait du moins à notre galanterie, et il est dans la nature de se laisser séduire par la beauté.

Mme Valmont s'intéressait beaucoup à Auguste, qui l'accompagnait très bien au piano et chantait chez elle des nocturnes avec un goût exquis. Elle avait tenu parole en invitant ce soir-là son cousin, dont elle voulait faire faire la connaissance à Auguste. Le cousin était un homme à la mode, très répandu dans le grand monde, promettant beaucoup, et oubliant le lendemain ce qu'il avait promis la veille ; mais voulant faire le protecteur, même lorsqu'il ne protégeait pas, et se croyant un être supérieur devant lequel chacun devait s'incliner. Cependant, après avoir entendu chanter un nocturne à Auguste, il déclara à sa cousine qu'il serait charmé de faire quelque chose pour lui, et qu'il avait chanté divinement bien. Après avoir dit cela, le cousin s'attendait aux très humbles remerciements d'Auguste ; mais celui-ci n'était pas homme à aller faire des courbettes pour obtenir la protection de quelqu'un : l'homme qui sait ce qu'il vaut ne se décide jamais à s'humilier devant son semblable, et à prodiguer de lâches flatteries à des gens qui souvent n'ont pour tout mérite que leur rang et leur fortune ; mérite bien mince aux yeux de ceux qui en ont un véritable, et bien grand pour la multitude qui se met à genoux devant les habits, les décorations, les écus, et irait danser sous

les fenêtres d'un singe, si ce singe lui jetait de l'argent. *Numerus stultorum est infinitus.*

Auguste, qui ne se sentirait pas d'humeur à danser pour un singe, ne va pas faire quelques compliments au cousin en ayant l'air d'implorer sa protection, et le cousin, habitué à être loué, flagorné par les pauvres diables qui ont besoin de lui, est tout étonné que le monsieur qu'on lui a recommandé ne se range pas à son devoir en venant lui faire sa cour. Il commence alors à trouver que Dalville ne chante plus si bien; pour achever de le scandaliser, Auguste, qui a parié de son côté lorsqu'il s'est mis à l'écarté, se permet de critiquer sa manière de jouer et de vouloir lui prouver qu'il a perdu un coup par sa faute. Le cousin est outré, et il sort de chez sa cousine en lui déclarant que le jeune homme qu'elle protège est incapable de remplir le plus mince emploi dans une administration.

— Eh bien! dit Auguste à Mme Valmont à la fin de la soirée, quand puis-je me présenter chez le secrétaire du ministre?

— Vraiment, je ne sais. Mon cousin n'a pas paru très bien disposé en s'en allant; mais aussi vous êtes un singulier homme! Au lieu de chercher à lui plaire, vous avez été plusieurs fois d'une opinion différente de la sienne, vous ne lui avez rien dit d'agréable. Vous le contrariez au jeu.

— Ah! j'entends, madame je ne suis plus digne d'être placé parce que je n'ai point fait de courbettes, et que je me suis permis de prouver à ce monsieur qu'il avait tort de jouer sa dame seconde.

— Je ne dis pas cela, mon cher Auguste. Au reste, c'est un mouvement d'humeur; je reverrai mon cousin, je lui parlerai et j'espère.

— Non, madame, ne vous donnez plus cette peine. Je suis sensible à l'intérêt que vous me témoignez, mais je préfère être sans emploi, à me faire le très humble serviteur de la sottise et de la fatuité.

Auguste rentre chez lui, irrité contre la vanité, l'orgueil, la petitesse des hommes, Bertrand, qui l'attendait avec impatience, s'écrie en le voyant:

— Eh bien! monsieur, cette place dans une administration...?

— Mon ami, dit Auguste en serrant avec force la main de Bertrand, nous mangerons du pain noir, nous boirons de l'eau, mais je ne me ferai pas le valet de gens que je méprise, je n'encenserai point l'insolence et la sottise! Je ne m'abaisserai point devant mon semblable.

— Non, mille escadrons! Vous ne le devez pas, mon lieutenant. Et je vois que la place est au diable?

— Il fallait faire la cour à un monsieur qui se donnait des tons protecteurs, il fallait approuver tout ce qu'il disait, lors même qu'il n'avait

pas le sens commun; enfin il fallait trouver qu'il avait bien joué lorsque par sa faute, il me fait perdre trente francs que je pariais.

— Trente francs d'un coup! c'était jouer bien gros jeu, mon lieutenant.

— Que veux-tu, je voulais tenter la fortune.

— Mais du pain noir et de l'eau, c'est un triste repas.

— J'ai encore quelque espérance, Eugène va parler à son oncle; peut-être de ce côté serai-je plus heureux.

Quelques semaines s'écoulent, et Auguste revoit enfin son ami, qui lui dit :

— J'ai parlé à mon oncle : tu peux aller le voir, je crois qu'il a justement une place à donner.

Dès le lendemain, Auguste se rend chez la personne qu'on lui a indiquée. Il pénètre dans des bureaux, et arrive à celui de l'oncle d'Eugène qui est assis, occupé à écrire, et, sans se déranger, fait signe à Auguste d'attendre.

Auguste, auquel on n'a pas dit de s'asseoir, commence par prendre un siège et s'étale dedans, regardant déjà de travers le monsieur qui n'a pas eu la politesse de lui en offrir un.

Cinq minutes s'écoulent, et le monsieur écrit toujours. Auguste, qui s'impatiente, dit enfin :

— Monsieur, je suis venu pour une place, et Eugène a du vous dire...

— Un moment, tout à l'heure, je suis à vous, monsieur; je suis très pressé.

Cinq minutes s'écoulent encore, et Auguste se dit :

— Diable! j'ai bien mal choisi mon moment. Est-ce que ce monsieur va écrire comme cela pendant une heure? Il faut que ce soit bien important.

Mais, au bout de cinq autres minutes, une autre personne entre dans le bureau et s'approche du monsieur qui écrit en disant :

— Bonjour, mon cher. Ah! vous avez affaire. Eh bien! Je reviendrai.

Le monsieur quitte aussitôt sa plume, se lève et retient le nouveau venu en disant :

— Eh! c'est vous, mon ami; restez donc, que diable! on ne vous voit plus! J'ai dîné hier chez quelqu'un qui me parlait de vous. Eh bien! avez-vous vendu cette partie de café martinique dont j'avais prévu que le cours baisserait?

Le nouveau venu allait répondre, lorsque Auguste, se levant, va se

placer entre lui et le chef du bureau, puis, après avoir placé son chapeau sur sa tête, dit à ce dernier :

— Monsieur, il y a une demi-heure que vous me faites attendre sans trouver une minute pour me répondre, et vous auriez l'impertinence de faire devant moi la conversation avec monsieur qui vient d'arriver ! Je n'ai qu'une chose à vous dire, c'est que vous êtes un drôle et un faquin. Si vous trouvez maintenant le temps de répondre à cela, voici mon adresse, j'attendrai de vos nouvelles.

En disant ces mots, Auguste sort, laissant le monsieur *pressé* tout étourdi du compliment qu'on vient de lui faire, et incapable de trouver un mot pour y répondre.

Bertrand attendait encore le retour de son maître ; mais en le voyant arriver, il devine le résultat de sa démarche. Les yeux d'Auguste exprimaient la colère.

— Du pain noir et de l'eau, n'est-ce pas, monsieur? dit Bertrand.

— Oui, mon ami, oui. Ah! les hommes ! Vraiment, il y aurait de quoi devenir misanthrope. Je n'ai jamais si bien connu le monde, que depuis que je suis ruiné ! Des parvenus qui se croient tout permis parce qu'ils sont millionnaires ! des gens d'esprit qui ne s'occupent que d'eux, et qui, pourvu qu'on les choie, qu'on les amuse, montrent sur tout le reste la plus complète indifférence ! des gens très polis qui vous escroquent votre argent ! des fats qui veulent qu'on les adule, des sots qui les flagornent, des parasites qui vous grugent, des intrigants qui vous ruinent, et des hommes qui vous tournent le dos quand vous êtes malheureux ! Voilà ce que je vois maintenant. Et c'est, dit-on, ce qu'on a vu de tout temps. Il y a de l'homme partout, ils n'étaient pas meilleurs avant le déluge qu'aujourd'hui, et l'étude de l'histoire n'est que celle des passions qui depuis des siècles, ont fait mouvoir le genre humain.

— Dans tout cela, mon lieutenant, vous avez oublié les femmes qui...

— Ah! n'en disons pas de mal, mon ami, elles valent cent fois mieux que nous. Même près de celles que nous trompons n'avons-nous pas trouvé le plaisir? C'est du moins un doux souvenir que l'infortune ne peut nous ôter.

— Cela me fait rappeler, monsieur, que Mlle Virginie est venue aujourd'hui pour vous voir.

— Cette pauvre Virginie ! elle ne savait pas encore mon changement de fortune. Eh bien ! qu'a-t-elle dit, Bertrand?

— Elle a d'abord dit que pour monter jusqu'ici il ne fallait pas être asthmatique, ensuite elle m'a demandé si c'était pour descendre en parachute que nous étions logés si haut, mais lorsque je lui ai appris

l'escroquerie dont vous avez été victime. oh! je dois lui rendre justice; elle a paru très émue; elle a versé quelques larmes... et elle m'a demandé un petit verre de kirsch pour se remettre: enfin elle doit venir déjeuner avec vous un de ces matins.

— Je la verrai avec plaisir; celle-là du moins ne m'évitera pas quand elle me rencontrera...

— Et ces bonnes gens de Montfermeil, cette gentille Denise, est-ce que vous croyez, monsieur, qu'ils ne vous reverront pas avec plaisir?...

— Je crains que la froideur avec laquelle j'ai reçu Denise lorsqu'elle est venue à Paris...

— Elle ne s'en souviendra pas, monsieur, lorsqu'elle saura que vous êtes malheureux... Et cet enfant que vous aimez... que vous trouviez si gentil!... pourquoi ne pas l'aller voir?

— Pourquoi?... tu ne songes pas, Bertrand, que je ne puis plus rien faire pour lui!... J'avais promis de l'élever, de me charger de son avenir... et tous mes projets sont détruits!...

— Eh! mais, monsieur, il me semble que vous aviez déjà fait pas mal pour ce petit mioche; au lieu de venir à Paris, il restera au village, il n'en sera pas plus malheureux.

Auguste ne peut se résoudre à reparaître ruiné chez ces bonnes gens qui l'ont vu répandant l'or avec profusion; une fausse honte l'empêche de retourner au village, et celui qui déclamait un instant auparavant contre les passions des hommes, n'est pas lui-même exempt d'orgueil et de vanité.

Auguste a quitté Bertrand pour chercher des distractions et chasser l'humeur noire que ses réflexions font naître. Bertrand, resté seul, songe que toutes les espérances de places sont évanouies, et se dit: comment ferons-nous quand nous n'aurons plus rien, ce qui ne tardera pas? lui laisserai-je manger du pain noir et de l'eau?... Non, sacrebleu! ça ne sera pas... Je ne suis pas capable d'occuper une place... d'ailleurs il ne voudrait pas que je le quittasse... mais ne puis-je travailler sans qu'il s'en doute?

Bertrand réfléchit quelques moments, se frappe le front, et fait un mouvement de joie en s'écriant! — Pourquoi diable n'y ai-je point songé plus tôt? puis il descend lestement l'escalier, et va trouver son ami Schtrack.

— Mon vieux, dit Bertrand au portier, tu fais des culottes... tu es tailleur, enfin...

— Foui.

— As-tu toujours de l'ouvrage?

— Foui... chen ai blus que j'en beux faire.

— Parce que tu ne travailles pas souvent... Veux-tu m'en donner?

Mais Schtrack la reçoit dans ses bras, et après avoir posé sa pipe sur la borne... (P. 273.)

— Des quilottes?

— Ce que tu voudras, pourvu que je travaille. J'irai mal d'abord, mais tu me montreras et je ferai mieux ensuite, d'ailleurs j'ai le désir de travailler, je ne suis pas plus bête que toi, et ce que tu fais, il me semble que je pourrai le faire aussi. Voyons, me donneras-tu de l'ouvrage?

— Comment, sacretié! monsieur Bertrand... fous foulez!..

— Eh! oui, je veux faire quelque chose, je m'ennuie toujours d'avoir les bras croisés, je me croiserai les jambes, ça me changera... est-ce dit?

— Foui, monsieur Bertrand.

— C'est bien. Mais pas un mot de cela devant mon maître, ou je commence mon apprentissage par te coudre la langue.

— Che tirai rien.

Dès le même soir, aussitôt que Dalville est sorti, Bertrand descend chez le portier, et, se plaçant dans une petite salle qui est derrière la loge, il se met avec ardeur au travail. L'ancien caporal a d'abord beaucoup de peine à tirer une aiguille, et il se l'enfonce souvent dans les doigts; mais lorsque Schtrack lui dit : — Fous êtes blessé, camarate? Bertrand lui répond : — Est-ce que tu crois qu'une baïonnette ne faisait pas plus de mal que ça?

Bertrand passe à travailler une grande partie de la journée, et il veille quelquefois fort tard. A force d'application, il commence à se rendre utile; il gagne bien peu encore, mais il espère, avec le temps, devenir plus habile.

Auguste ne se doute de rien; il est rarement chez lui, et ne s'informe jamais de ce que fait Bertrand. Cependant, en regardant son fidèle compagnon, il remarque que depuis quelque temps il a les yeux très rouges et l'air fatigué.

— Serais-tu malade, mon ami? dit-il à Bertrand.

— Moi, monsieur, je ne me suis jamais si bien porté...

— Tu as l'air fatigué, tes yeux paraissent affaiblis...

— Ah! c'est que je lis souvent le soir.

— Je ne te croyais pas si grand amateur de la lecture.

— C'est selon, monsieur... je lis la vie du grand Turenne.

— Tu dois la savoir par cœur.

— Je ne m'en lasse jamais, monsieur.

Auguste n'en demande pas plus. Quelque temps après, ne pouvant pendant une nuit trouver le repos, parce que, malgré toute sa philosophie, ses réflexions commencent à devenir moins gaies, Auguste se lève et veut aussi essayer de la lecture. Il va dans la chambre de Bertrand pour se procurer de la lumière, et, en sortant de l'obscurité, s'aperçoit avec étonnement que son compagnon est absent. Le lit de Bertrand n'est pas défait, il ne s'est donc pas couché; et cependant, lorsque Auguste est rentré, il était tard, et Bertrand semblait n'attendre que son retour pour se livrer au repos.

Cette absence au milieu de la nuit inquiète Auguste. Dans la situation où ils se trouvent, il ne présume pas que son fidèle serviteur soit

allé au cabaret avec Schtrack ; voulant savoir à quelle heure Bertrand est sorti, il descend, décidé à réveiller Schtrack s'il le faut : il veut savoir ce qu'est devenu Bertrand.

Il est trois heures du matin, tout le monde dort dans la maison, et cependant Auguste aperçoit encore de la lumière chez le portier ; la porte de la loge est entr'ouverte, et la clarté vient de la pièce du fond. Auguste y entre, et aperçoit Bertrand, assis sur une table près de Schtrack endormi, travaillant avec ardeur à une étoffe de drap dans laquelle ses yeux fatigués ont peine à suivre les fils qui lui servent de guide.

A l'aspect de son maître, Bertrand s'arrête interdit ; Auguste lui-même est si ému, qu'il reste quelques moments sans pouvoir parler. Enfin, il s'écrie :

— Quoi ! Bertrand... tu travailles... Tu t'es fait tailleur?

— Et pourquoi pas, monsieur?... J'ai longtemps manié un fusil, maintenant je me sers d'une aiguille ; on dit qu'un honnête homme honore tout ce qu'il touche.

— Et tu passes la nuit?... tu te perds la vue pour travailler davantage.

— Monsieur... c'est un hasard : ce soir il y avait de la besogne pressée... et j'ai voulu... mais c'est la première fois, je vous le jure...

— Ah ! ne cherche plus à me tromper !... C'est pour moi que tu veilles, que tu te prives de repos... C'est pour prolonger quelques temps nos ressources que tu uses ta santé... Et moi, je passe mes journées dans l'oisiveté... je dépense en quelques heures ce que tu t'efforces de gagner en plusieurs nuits...

— Non, monsieur, non... je travaille parce que ça me plaît... parce que ça m'amuse... et quand je chercherais à vous être moins à charge, serait-ce donc un mal? Depuis longtemps ne faites vous pas tout pour moi?... et voulez-vous défendre à votre vieux compagnon de faire quelque chose pour vous?...

Auguste ne peut répondre, mais il ouvre ses bras à Bertrand et le presse quelque temps contre son cœur ; puis il force son fidèle serviteur à remonter avec lui et à se livrer au repos.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Auguste fait chercher un tapissier.

— Quel est donc votre dessein, monsieur? dit Bertrand.

— Je veux vendre nos meubles, réaliser ce que nous possédons, et avec ce qui nous restera quitter Paris, et aller sous un autre ciel chercher quelques ressources dans mes talents. Tu me suivras, n'est-il pas vrai, Bertrand ?

— Ah ! partout, monsieur, partout où vous voudrez ; mais pourquoi cette prompte détermination?... Sans quitter Paris, ne pourriez-vous?..

— Non, mon ami ; dans cette ville où j'ai connu l'opulence, il m'en coûterait, je le sens, de chercher à tirer parti de mes talents. Pardonne-moi cette dernière faiblesse.

— Avant d'en venir là, n'est-il plus d'espérance de vous trouver quelque place ?

— C'est avec des espérances que j'achève de dissiper le peu qui me reste. Ici d'ailleurs je ne suis pas assez maître de résister à mon goût pour le plaisir. Dans un autre pays, peut-être deviendrai-je plus sage. Si cette épreuve ne me réussit pas, du moins est-il juste de la tenter.

— Mais, mon lieutenant !...

— Point d'objection, Bertrand. Ta conduite m'a dicté la mienne, ma résolution est prise. Demain nous quitterons Paris.

Bertrand voit bien que c'est en vain qu'il essayerait de combattre le projet de son maître ; il sent d'ailleurs que ce parti est en effet le seul parti qu'il leur reste, car ce n'est pas avec vingt sous qu'il gagne en faisant le tailleur qu'il pourrait soutenir longtemps l'existence de son maître. Il fait donc aussi ses préparatifs de départ.

Auguste, qui aime à exécuter promptement ce qu'il a résolu, termine dans la journée la vente de son mobilier, dont le montant, joint à ce qui lui restait, lui fait une somme de deux mille écus.

— Avec cela, dit-il à Bertrand, ne pouvons-nous pas aller chercher fortune au bout du monde?

— Il est certain, mon lieutenant, qu'il y a bien des gens qui ont commencé la leur avec beaucoup moins.

Tout est terminé. Auguste, qui veut d'abord se rendre en Italie, a retenu des places dans la diligence de Lyon. Bertrand va faire ses adieux à Schtrack en lui disant :

— Adieu, mon vieux ; nous allons faire le tour du monde. Si j'en reviens, je boirai encore un coup avec toi.

— Sacretié !... adieu, monsieur Pertrand.

XX

PAUVRE DENISE

Auguste et Bertrand étaient partis depuis quelques heures, et Schtrack, debout sur le seuil de la porte, regardait s'il les voyait encore, lorsqu'une jeune villageoise, tenant à la main un gros sac d'argent, entre précipitamment dans la cour de la maison, et demande M. Dalville.

— M. Dalville? dit Schtrack en tirant sa pipe de sa bouche; il n'est blus ici, mam'zelle.

— Plus ici!... comment, monsieur?... c'est pourtant ici qu'il logeait... C'est ici que je suis venue... Vous souvenez-vous d'une fois que vous ne vouliez pas me laisser monter?...

— Ah! foui!... que vous étiez avec un betit garçon, alors?

— Oui, monsieur. Mais où demeure donc M. Dalville, maintenant?... Le savez-vous, monsieur?... Il faut absolument que je le voie, que je lui parle... Ah! si j'avais pu réaliser plus tôt cet argent... que je lui dois!... Mais, dites-moi, monsieur, faut-il que j'aille plus loin encore?

— Ma betite mam'zelle, je crois bas que fous rencontriez facilement M. Dalville.

— Pourquoi donc cela, monsieur?... Ah! j'irai n'importe où.

— Che fous dis qu'il être trop tard. Comment foulez-fous troufer l'adresse d'un homme qui fait le tour du monde?

— Que dites-vous?... Quoi! M. Auguste...

— Il est barti aujourd'hui même avec mon camarade Pertrand.

— Parti!

— Et foui!... Il était ruiné ici... il était allé tâcher de faire fortune là-bas.

— Il est parti!... Et vous ne savez pas où il est?

— Si fait, bisque che fous dis qu'il fait le tour du monde.

— Ah! malheureuse!... Je suis arrivée trop tard!

En disant ces mots, Denise tombe privée de sentiment; mais Schtrack la reçoit dans ses bras, et, après a voir d'abord posé sa pipe sur la borne, il emporte la jeune fille dans la maison.

Schtrack a porté Denise dans sa loge; la petite, en perdant connaissance, a laissé tomber le sac qu'elle tenait à la main; le sac s'est crevé, les pièces de cent sous roulent dans la cour, et Schtrack, fort embarrassé, parce qu'il est seul en ce moment, court de Denise aux écus, des écus à sa pipe, en s'écriant :

— Sacretié!... cette betite qui fient chistement se troufer mal quand mon femme y être bas!... Allons, voilà mon bibe qui s'éteint... les écus qui roulent... sacretié!

Heureusement pour le vieil Allemand et pour Denise qu'une dame entre alors dans la maison. C'est Mlle Virginie, qui venait demander à déjeuner à Auguste, et qui, en apercevant les écus épars dans la cour fait un mouvement de surprise en disant :

— Ah! mon Dieu! quel luxe!... on jette de l'argent par les fenêtres, ici!... J'arrive à propos, moi..

— Touchez bas, touchez bas, crie Schtrack de sa loge ; c'était à cette petite qui foulait bas oufrir les yeux...

— Eh bien, vieil Allemand, est-ce que j'y touche à tes écus ?... Est-il malhonnête, ce méchant Suisse !... Pour qui me prenez-vous, monsieur l'Helvétique ?... De quelle petite parle-t-il donc ?...

En disant cela, Virginie s'est approchée de la loge du portier, et elle pousse un cri de surprise en apercevant la jeune fille de Montfermeil, que Schtrack arrose de vinaigre.

— C'est Denise !... c'est ma pauvre Denise, dit-elle en courant repousser Schtrack et en prodiguant des soins à la petite.

— Pauvre Denise !... elle était bas bauvre, bisque che fous dis que c'est à elle le sac d'écus, dit Schtrack en retournant dans la cour reprendre sa pipe et ramasser l'argent.

Les soins de Virginie parviennent bientôt à faire revenir Denise, qui en ouvrant les yeux les porte sur Virginie, et s'écrie en sanglotant :

— Ah ! madame, il est parti !

— Qui donc, ma chère amie ?...

— M. Auguste...

— Auguste est parti ?... bah !... mais il reviendra, sans doute ?

— Oh ! non, madame !... je ne le reverrai plus !... Il est allé bien loin...

— Dites donc, l'Allemand, est-ce vrai qu'Auguste soit parti de Paris ?

— Foui, foui... il être allé faire le tour du monde avec Pertrand.

— Le tour du monde !... Ah ! mon Dieu !... et moi qui venais lui demander à déjeuner !... Allons, ma petite Denise, ne pleurez pas comme ça... Pauvre enfant ! elle me fait de la peine... Vous aimiez donc Auguste, ma chère amie ?

— Oh ! oui, madame !

— Là ! voyez-vous, elle l'aimait !... Je m'en doutais !... Et il vous avait juré qu'il vous aimait aussi, sans doute, car ces coquins d'hommes, ça jure comme si ça disait bonjour !

— Non, madame : M. Auguste ne m'aimait pas... j'en suis bien sûre !...

— Alors, vous êtes bien bonne de le pleurer !...

— Ah ! je ne puis pas m'en empêcher.

— Oh ! je sais bien que c'est plus fort que soi. Je connais ça ! j'ai passé par là. Il y a des gens qu'on s'obstine à aimer. Et vous étiez venue à Paris pour le voir ?

— Oui, madame, et pour lui remettre cet argent. Quand vous êtes venue me voir il y a trois semaines, vous nous avez appris que M. Auguste était ruiné ! car je l'ignorais.

— Oui, oui, je me rappelle ; et j'ai fait le revenant, et sans votre caniche qui m'a mordu le mollet, je mettais tout le village en l'air.

— L'été dernier, M. Auguste m'a remis mille écus pour le petit Coco, mais il était riche alors ; aujourd'hui qu'il ne l'est plus, j'ai pensé que je devais lui rendre cette somme. Nous l'avions employée à faire élever une maisonnette, faire planter un jardin ; mais j'ai fait comprendre à ma tante que nous ne dirions pas à M. Auguste que nous avions employé l'argent. Ma tante est bonne aussi. D'ailleurs, ce n'était que faire notre devoir. Ayant achevé hier de compléter la somme, je suis partie pour apporter bien vite l'argent. J'étais venue seule afin que rien ne retardât sa marche, et cependant j'arrive encore trop tard ! Il est parti, et pour ne plus revenir !

Denise recommence à pleurer, tandis que Schtrack revient avec le sac, qu'il lui présente en disant :

— Il en blus manquer un seul ; comptez, mam'zelle.

— Hélas ! que vais-je en faire maintenant ? C'était à lui cet argent, dit Denise.

— Vous le reprendrez ; ma petite, on n'en a jamais de trop, répond Virginie, tandis que Schtrack tient toujours le sac en répétant :

— Comptez, mam'zelle, s'il fous blaît.

— Eh ! tu vois bien qu'on ne veut pas compter, vieil entêté, dit Virginie. D'ailleurs on sait bien que l'Allemand est honnête.

— C'est égal, comptez toujours, mam'zelle, s'il fous blaît.

Virginie se décide à compter l'argent, sans quoi Schtrack ne les laisserait pas tranquilles. Pendant ce temps, Denise dit au portier :

— Monsieur, lorsqu'il est parti, M. Auguste avait-il l'air bien triste ?

— Triste ? non, mam'zelle, il était beaucoup fort content de s'en aller, à ce qu'il disait.

— Je parie qu'il est allé toucher un héritage, dit Virginie, et c'est pour cela qu'il sera parti si vite. Vous a-t-il dit ça, l'Allemand ?

— Non, lui bas barler héritache, mais lui afait fendu tous ses meubles.

— Qu'est-ce que vous dites ? Il a fendu tous ses meubles ? Il avait donc le transport ?

— Che vous dis qu'il afait fendu tout bour faire de l'argent.

— Ah ! vendu ses meubles ! Expliquez-vous donc. Avec son français de Zurich !

— Vous voyez bien, dit Denise, qu'il était malheureux, puisqu'il a vendu tout ce qu'il avait !

— Ça ne prouve rien, ma chère amie ; d'abord, puisqu'il quittait

Paris, il n'avait plus besoin de meubles ; ensuite, il y a des gens qui se mettent par goût en garni : moi, j'ai vendu mes meubles quatre ou cinq fois, et cependant je restais à Paris : ça se voit tous les jours. Mais enfin, de quel côté est-il allé, ce jeune homme? Est-ce qu'il ne vous l'a pas dit, monsieur le Suisse?

— Si fait, il être allé faire le tour du monde.

— Eh bien? voilà une jolie adresse! Écrivez donc : A monsieur un tel, qui fait le tour du monde! Et il a emmené Bertrand avec lui?

— Foui, et chen être pien fâché, barce que Pertrand il commençait à travailler cholimen t!

— Bertrand travaillait? et à quoi donc?

— A faire des quilotes, des bantalons ; c'était moi qui lui avais montré.

— Mon cher ami, je crois que vous rêvez dans ce moment-ci. Bertrand, le vieux soldat, le fidèle serviteur d'Auguste, faisait des culottes?

— Comme un cheval.

— Vous êtes fou!

— Eh non, non, Pertrand il travaillait, il bassait toutes les nuits à l'oufrage, et mon femme disait à moi que c'était bour aider son maître qui mangeait tout.

Virginie reste muette, et Denise s'écrie :

— Je ne vous comprends que trop, moi! Ce bon Bertrand! je savais bien que c'était un brave homme! il travaillait pour aider M. Auguste, qui sans doute n'en savait rien.

— Oh, foui, lui devait coudre mon langue si che disais un mot de za!

— Eh bien! madame, si M. Auguste n'eût pas été sans ressources, est-ce que Bertrand aurait travaillé, passé les nuits?

— Ma foi, ma chère amie, je n'y comprends plus rien. La dernière fois que j'ai rencontré Auguste, il m'a encore fait prendre un quart de punch, et cependant il devait déjà demeurer à son cinquième ; il est vrai qu'il avait si bon cœur, il était si généreux! Allons, la voilà encore qui pleure! Ma chère Denise, vous vous ferez venir les yeux comme un lapin ; et ça ne fera pas revenir Auguste. Pauvre enfant, comme elle l'aime! ces mauvais sujets ont de la poudre de perlinpinpin pour faire comme ça des passions. Calmez-vous donc, Denise, il reviendra, il n'est pas parti pour toujours. Vous le reverrez, j'en suis certaine ; et quand il saura combien vous l'aimez, je veux qu'il vous aime, qu'il vous chérisse ; je lui dirai, moi, la peine, les tourments, qu'il vous a fait éprouver ; je lui dirai combien vous êtes bonne, douce, gentille. Allons, ne pleurez plus ; embrassez-moi, Denise, Auguste vous aimera, car vous le méritez bien.

Elle ne repousse pas le jeune homme, qui paraît avoir grande envie de la consoler. (P. 284.)

Virginie était vivement émue, la douleur de Denise l'avait attendrie : pour la première fois, depuis bien longtemps, des pleurs véritables coulèrent de ses yeux en pressant la jeune fille dans ses bras.

Ce qui calme le plus vite les infortunés, c'est de voir qu'on partage leur peine. Denise écoute les prières de Virginie ; elle s'efforce de rappeler son courage, elle essuie ses yeux, se lève, et dit en poussant un gros soupir :

— Je vais donc retourner à mon village.

— Oui, ma chère amie, c'est le plus sage.

— Mais s'il revenait, madame?

— Eh bien! je vous le ferai savoir, j'irai vous le dire; je vous promets de faire tout mon possible pour avoir de ses nouvelles.

— Ah! madame, que vous êtes bonne!

— Eh! non, c'est vous qui êtes une petite fille à mettre sous verre.

— Monsieur le portier, dit Denise, si vous entendez parler de M. Auguste, n'oubliez pas de demander où il est, de vous informer où l'on pourrait lui écrire.

— Foui, mam'zelle.

— Soyez tranquille, ma petite Denise; je viendrai souvent m'informer à l'Allemand s'il sait quelque chose. C'est un bon enfant, quoiqu'il fume toujours, que monsieur... Comment vous nomme-t-on?

— Schtrack.

— Schtrack! Ah! ce nom!... Schtrack!... Je crois qu'en allemand ça veut dire une polissonnerie. C'est égal, au revoir, monsieur Schtrack. Venez, ma petite, je vais vous reconduire à la voiture.

Denise quitte la demeure d'Auguste, et, appuyée sur le bras de Virginie, regagne le bureau des voitures en tenant le sac d'argent qu'elle est obligée de reporter au village. Virginie lui offre de faire la route avec elle, mais la jeune fille la remercie: et, après l'avoir priée de tâcher d'avoir des nouvelles de celui qu'elle espérait trouver à Paris, elle monte en voiture, et fait tristement la route qui la ramène à Montfermeil en se disant:

Hélas! je ne suis pas heureuse dans mes voyages à Paris.

XXI

PREMIÈRE AVENTURE DE VOYAGEURS

Auguste et Bertrand avaient pris la diligence de Lyon. Le jeune homme était dans l'intérieur de la voiture, et son compagnon sur l'impériale, pour avoir plus d'air, à ce qu'il avait dit à Auguste, mais dans le fait par mesure d'économie.

C'était la première fois qu'Auguste se trouvait dans une voiture publique; habitué à voyager dans son léger cabriolet, à conduire des chevaux fringants, à ne suivre que sa volonté en s'arrêtant où bon lui semblait, ce n'est pas sans éprouver un sentiment pénible qu'il se voit forcé de faire route avec des gens qui lui sont inconnus, d'être poussé par

l'un, coudoyé par l'autre et obligé d'entendre des conversations qui n'ont aucun intérêt pour lui.

A sa gauche est un gros papa d'une cinquantaine d'années, qui a sur sa tête un bonnet de coton, surmonté d'un mouchoir rouge et par-dessus tout cela une casquette bordée de poil qui rabat par devant et par derrière. A sa droite est une vieille femme dont le visage est heureusement caché sous un méchant chapeau de satin noir, sur lequel on a jeté un voile vert que personne n'est tenté de lever.

A peine la voiture a-t-elle commencé à rouler, que le monsieur de gauche fait comme le voisin Manflard, et que la dame de droite l'a imité. Mais, tout en dormant, le gros papa enfonce ses coudes dans les côtes d'Auguste, et la vieille dame laisse tomber sa tête sur l'épaule du jeune homme; celui-ci, qui n'est occupé qu'à repousser le bras de l'un et à se débarrasser de la tête de l'autre, se dit : — C'est bien amusant de voyager en diligence ! Oh ! mon joli cabriolet que Bébelle faisait voler si lestement sur la poussière, où es-tu? Hélas ! si j'avais été plus sage, je te posséderais encore; car si je n'avais pas commencé à anticiper sur mon revenu, je n'aurais point touché à mon capital; en n'y touchant pas, je n'aurais point songé à reprendre mes fonds qui étaient solidement placés, et j'aurais trouvé que vingt mille livres de rente bien assurées valent mieux que trente mille qu'on ne doit qu'à l'agiotage... Madame, tenez donc votre tête, s'il vous plaît... Alors je n'aurais point remis mon argent entre les mains de ce fripon de Destival, qui par conséquent, ne me l'eût point emporté; et alors je serais encore aussi riche qu'autrefois; je pourrais faire du bien; je serais retourné à Montfermeil, j'aurais tenu mes promesses à cet enfant, qui est si gentil; je n'aurais pas fait la cour à Denise puisqu'elle aime quelqu'un du village que sans doute elle a maintenant épousé, mais je l'aurais revue mariée, et en riant avec elle, en lui rappelant cette chute à bas de son âne dans le milieu du bois, peut-être... Ah ! monsieur, pour Dieu, tenez vos bras tranquilles, vous m'enfoncez les côtes.

Le vis-à-vis d'Auguste se compose de deux messieurs et d'une dame. La dame, placée au milieu, est précisément en face d'Auguste; mais comme elle a une capote très grande et qu'elle tient sa tête baissée, on ne peut apercevoir sa figure; et notre voyageur se dit : — Elle n'est sans doute pas jolie, sans quoi elle aurait déjà levé la tête. La mise de cette dame est du reste simple : c'est une toilette de diligence. Les deux hommes qui l'entourent sont des commis voyageurs, l'un est dans les vins, l'autre dans les toiles; ces messieurs ont commencé une conversation qui paraît ne devoir finir qu'à Lyon.

Auguste est étourdi par les deux parleurs, qui ne sortent pas des

pièces, des feuillettes, des veltes, des jouys, des rouenneries, des bonnes années et des faillites, et, fatigué du voisinage de ses dormeurs, regrette de ne s'être pas placé près de Bertrand, et soupire après la première halte, lorsque la dame en capote avance son pied et attrape celui d'Auguste ; un *pardon, monsieur*, est aussitôt prononcé par une voix fort agréable ; cela tire Auguste de son abattement, en lui donnant le désir de voir la figure de son vis-à-vis, et comme ses jambes se croisent avec celles de cette dame, il les avance doucement, en se plaignant de la gêne que l'on éprouve dans les voitures, manière d'entrer en conversation. La dame répond par un *oui, monsieur*, mais sans lever la tête ; et la curiosité de notre jeune homme en devient plus vive. On ne semble pas disposé à causer, mais on ne retire pas ses genoux, qui touchent ceux de son vis-à-vis. Auguste éprouve le désir de presser un de ces genoux contre les siens, mais il est arrêté par cette idée : — Si elle était laide !... comme je serais fâché d'avoir cherché à faire sa connaissance !

Malgré cela, le jeune homme se hasarde à serrer légèrement un genou ; on ne le retire pas, mais on ne lève pas la tête, et Auguste, qui éprouve un secret plaisir à jouer des genoux, se dit : — Il vaut peut-être mieux que je ne voie pas ses traits, du moins je puis me la figurer charmante, adorable. Avec cette idée, le simple froissement de sa robe me cause une agréable sensation, et tout cela me fait oublier les ennuis de la route. Ah ! madame, si vous êtes laide, de grâce, ne levez pas la tête, vous feriez évanouir de trop douces illusions.

En descendant une côte, un cahot violent manque de faire verser la diligence. Le gros papa et la vieille dame se réveillent en sursaut ; alors la dame en capote pousse un cri d'effroi et lève la tête ; Auguste aperçoit une jolie figure de vingt à vingt-cinq ans, de la fraîcheur, de la régularité dans les traits, de l'expression dans les yeux, enfin un charmant ensemble qui le ravit et lui fait serrer bien plus tendrement le genou qu'il tient entre les siens.

Mais déjà on a rebaissé la tête. L'effroi s'est calmé ; les commis voyageurs ont repris leur conversation, les voisins d'Auguste referment leurs paupière, et lui, enchanté de ce qu'il vient de voir, se rapproche de plus en plus de son vis-à-vis, qui laisse le jeune homme mettre ses pieds sur les siens.

— Elle est charmante, se dit Auguste, mais sa conduite est bien singulière. Pour se laisser presser ainsi les genoux, il faut que cela lui convienne ou qu'elle n'ose pas s'en fâcher. Dans le premier cas, c'est quelque femme qui ne fuit pas les aventures ; dans le second, c'est une jeune innocente qui se trouve pour la première fois en diligence.

Persuadons-nous que le seconde conjecture est la fondée ; il faut toujours voir les choses du bon côté.

La diligence s'arrête à Corbeil. Les deux commis se précipitent hors de la voiture; le gros papa se détache avec peine de son coin; la vieille au voile vert se laisse aller dans les bras d'un homme qui ouvre la portière, et Auguste étant descendu, offre la main à la jeune dame en capote; mais celle-ci lui répond en poussant un léger soupir :

— Merci, monsieur, je ne descends pas.

— Elle ne descend pas! se dit Auguste, qui est resté debout contre la portière, pauvre dame! Elle ne vient pas dîner à l'auberge, cela annonce ordinairement une économie forcée !

— Venez-vous dîner, mon lieutenant? dit Bertrand, qui est descendu de son impériale et attend Auguste à la porte de l'auberge.

— Oui, oui, me voici.

— Est-ce que vous avez oublié quelque chose dans la voiture?

— Non, c'est que j'aurais voulu...

— Entendez-vous? on dit aux voyageurs de se dépêcher.

Bertrand s'avance pour voir ce qui retient son maître contre la diligence; il aperçoit la jeune dame et murmure :

— Allons! morbleu! encore du nouveau! J'aurais dû penser qu'il y avait par là quelque jupon ! quelque bonnet! Mon lieutenant, rappelez-vous que nous quittons Paris pour être sages, pour nous ranger.

— Tu as raison, mon ami, répond Auguste, et il s'éloigne à regret de la voiture pour suivre Bertrand dans l'auberge.

Le dîner des voyageurs est bientôt terminé; chacun, pressé par le conducteur, va reprendre sa place dans la voiture, où la vieille dame emporte son dessert. Auguste regarde avec plus d'intérêt la jeune femme, qui probablement a dîné avec un modeste petit pain, et il replace avec plus de respect ses genoux contre les siens, parce que l'idée du malheur impose silence aux pensées du plaisir.

La vieille dame prie Auguste de lui casser des noisettes qu'elle a emportées de l'auberge, le gros monsieur lui offre du tabac, les commis-voyageurs lui adressent aussi la parole, chacun cherche à se lier davantage avec ses compagnons de voyage. La petite dame en capote garde seule le silence. Mais la nuit vient; Auguste la désirait ; ses voisins se rendorment, les commis en font autant, et il avance ses genoux pour essayer de s'entendre, par ce moyen, avec son vis-à-vis, en se disant :

— Si elle est malheureuse, il faut tâcher de la consoler. D'ailleurs, je lui serrais les genoux ce matin ; parce qu'elle n'a pas de quoi dîner à

l'auberge faut-il avoir l'air de la trouver moins gentille? ce serait digne de M. de la Thomassinière.

Ne voulant point donner de lui cette idée, le jeune homme s'approche de son vis-à-vis, presse avec tendresse ce qu'on lui abandonne, et se hasarde même à prendre une main qu'on ne retire pas. La nuit n'amène pas toujours des pensées sombres, et Auguste pensait à obtenir un baiser de la petite dame, qui paraissait d'une humeur si facile; mais ses deux voisins le gênaient : au moindre mouvement qu'il faisait pour se pencher en avant, la vieille dame et le gros papa tombaient sur son dos, et il ne pouvait plus retrouver sa place qu'après avoir remis le monsieur et la dame dans leur coin; en dormant les deux commis se laissaient aussi aller sur la jeune femme, qui les séparait, et leur tête froissait souvent sa capote.

— Ce n'est pas tout plaisir d'aller en diligence, disait Auguste à demi-voix.

Et la jeune dame répétait : Oh! non, monsieur! ce n'est pas tout plaisir.

Mais, pour en avoir davantage, le jeune homme s'avance encore, et embrasse bien tendrement un des commis voyageurs dont la figure se trouvait alors penchée sur la capote. Celui-ci s'éveille en cherchant à deviner d'où peut lui venir cette marque d'amour, et Auguste s'étonne de n'avoir pas trouvé le menton de la jeune femme aussi doux que sa main.

Le commis ne voit que sa voisine qui puisse l'avoir embrassé pendant son sommeil; et, quoique peu habitué à faire des passions, il se persuade qu'il en a inspiré une à la jeune femme qui est auprès de lui. Ne voulant pas être en reste avec elle, le monsieur, qui n'a encore pensé qu'à ses échantillons et aux droits d'entrée de ses marchandises, s'avise de penser à autre chose, et de jouer aussi des mains sur les genoux de la petite femme. Celle-ci laisse faire ces messieurs, qui ont l'air de jouer au pied de bœuf, et qui, s'étant pris la main, se la serrent avec une force qui les étonne mutuellement.

Les premiers rayons du jour surprennent les voyageurs dans cette situation. Auguste part d'un éclat de rire, le commis retire sa main avec humeur, la jeune femme retire son genou; mais elle regarde Auguste en dessous, et celui-ci se promet de se dédommager du quiproquo de la nuit.

Le lendemain on déjeune à Auxerre; la jeune femme reste encore dans la voiture; le soir on s'arrête à Avallon, où l'on doit dîner. La jeune femme est descendue, mais elle n'entre pas dans l'auberge, et, après avoir acheté un petit pain et quelque chose, elle va s'asseoir à quelques pas de l'auberge. Auguste, qui la suit des yeux, laisse entrer Bertrand en

lui disant qu'il n'a pas encore d'appétit, et rejoint la voyageuse, avec laquelle il entre en conversation.

— Vous quittez Paris, madame?

— Oui, monsieur (et un soupir).

— L'habitiez-vous depuis longtemps

— J'y suis née, monsieur.

— Et vous abandonnez votre pays?

— Il le faut bien, monsieur... (nouveau soupir).

— Vous allez vous fixer à Lyon, madame?

— Je ne sais pas, monsieur.

— Ah!... vous n'avez pas de projet déterminé?...

— Je suis si malheureuse, monsieur!

— Vous m'intéressez beaucoup, madame : mais pour causer nous serions mieux ailleurs que sur cette route. Si vous vouliez, madame, accepter mon bras, nous ferions un tour dans cet endroit en attendant qu'on parte?

— Je veux bien, monsieur.

La dame prend le bras d'Auguste, et ils s'éloignent de l'auberge en jasant.

— Si je ne craignais pas d'être indiscret, madame, je vous demanderais ce qui vous fait quitter Paris.

— Oh! volontiers, monsieur. Je suis fille de marchands très honnêtes ; on m'a mariée de très bonne heure à un homme que je n'aimais pas ; mais j'ai dû obéir pour faire plaisir à mes parents...

— C'est très bien de votre part, madame.

— Il y avait un monsieur fort aimable, qui m'avait fait la cour avant mon mariage... je ne l'aimais pas non plus ; mais je l'écoutais pour lui faire plaisir...

— J'entends, madame.

— Mon mari ne me rendait pas heureuse ; il ne voulait jamais que je sortisse, et je restais à la maison parce que ça lui faisait plaisir... mais il m'y venait quelquefois des visites, entre autres ce monsieur qui m'avait fait la cour autrefois.

— Et ça ne faisait pas plaisir à votre mari?

— Apparemment, monsieur ; car dernièrement, l'ayant trouvé avec moi..., il l'a mis à la porte. J'ai voulu me fâcher, il m'a battue, monsieur!... en me disant qu'il en ferait autant toutes les fois que cela lui ferait plaisir!

— Voilà un homme qui a une bien vilaine manière de s'en procurer.

— Comme je ne veux plus être battue, j'ai quitté mon mari, et je suis partie pour Lyon ayant à peine de quoi payer ma place.

— Vous connaissez donc quelqu'un à Lyon, madame?...

— Ah!... c'est ce monsieur qui venait me voir... qui m'a dit qu'il y allait... Du reste, je ne tiens pas plus à me rendre à Lyon qu'ailleurs... Je n'ai voulu que m'éloigner de mon mari, qui me rendait si malheureuse...

Tout en se promenant, les voyageurs sont arrivés devant un petit traiteur. Auguste, qui se rappelle que sa compagne n'a pas dîné, lui propose d'entrer prendre quelque chose, et elle accepte pour lui faire plaisir.

On entre. Auguste demande un cabinet, parce qu'on n'a pas besoin de témoin pour consoler une jeune femme que son mari a battue; il commande un dîner aussi délicat qu'il est possible, parce qu'il oublie toujours qu'il n'est plus riche, et se laisse volontiers aller à ses habitudes d'autrefois. Le petit traiteur d'Avallon s'est piqué d'honneur pour offrir un joli repas aux étrangers qui viennent de lui arriver. Le dîner est servi; Auguste presse la jeune dame d'y goûter, et celle-ci, tout en disant qu'elle n'accepte que pour lui faire plaisir, mange de tout, et ne se fait pas prier pour boire d'un petit vin que le traiteur assure être de l'année de la comète.

Tout en dînant, on se lie davantage. Auguste s'est d'abord assis vis-à-vis de la jeune dame, mais il réfléchit qu'ils étaient beaucoup plus près que cela en diligence, et qu'il est au moins extraordinaire de se tenir à une distance respectueuse dans un cabinet et en tête-à-tête lorsqu'on s'est pressé les genoux devant témoins. Il va s'asseoir tout près de la jeune dame, qui soupire encore de temps à autre, mais ne repousse pas le jeune homme, qui paraît avoir grande envie de la consoler.

Auguste presse bien tendrement une main bien douce, en s'étonnant qu'un mari puisse être assez barbare pour faire de la peine à une femme si gentille.

— Les hommes sont des méchants, dit la jeune femme, qui tient toujours ses yeux baissés.

— Ce sont des tyrans, répond Auguste en portant ses lèvres sur la main potelée.

— Ils font notre malheur! reprend la jeune femme en se laissant embrasser par son vis-à-vis.

— Ah! ils font encore bien autre chose! s'écrie Auguste en l'enlaçant dans ses bras.

— Ils font!... ils font!... murmure la jeune femme, qui paraît ne plus savoir ni ce qu'ils font ni ce qu'elle fait; mais après plusieurs repas frugaux, il n'était pas étonnant que le vin de la comète lui fît perdre la tête.

Enfin, vous voilà, Monsieur! (P. 287.)

En retrouvant la sienne, Auguste dit enfin :

— A propos, et la diligence ?

— Ah ! c'est vrai... et la diligence ? reprend la jeune femme en poussant un soupir, probablement par habitude.

— Je crois, ma chère amie, qu'il est bien temps d'aller la retrouver.

— Eh bien, allons la retrouver, mon ami.

Vous voyez que le vin de la comète avait établi une très bonne intelligence entre les voyageurs. Mais en général, il mène très promptement les affaires que l'on traite en voiture.

Auguste appelle le traiteur et paye le dîner ; la jeune dame remet sa capote, qui n'était plus sur sa tête, je ne sais pourquoi ; puis on descend du cabinet, et l'on s'achemine bras dessus bras dessous vers l'auberge où l'on a laissé la voiture.

Tout en marchant, Auguste cause avec sa compagne, qui lui paraît avoir un caractère fort doux, mais dont l'esprit ne répond pas à l'idée qu'en donnait sa figure assez expressive ; il y a des femmes qui ont tout leur esprit dans leurs yeux, il faut se contenter avec elles de jouer la pantomime. En approchant de l'auberge, Auguste aperçoit Bertrand, qui marche à grands pas devant la maison, regardant à droite et à gauche en donnant des signes d'impatience, et lâchant de temps à autre quelque juron énergique. En apercevant Auguste, il court au-devant de lui, et fait une grimace horrible à la jeune femme qui est pendue au bras de son maître.

— Enfin vous voilà, monsieur !... Sacrebleu ! j'ai cru que vous me laissiez ici pour chasser les hirondelles !

— Calme-toi, Bertrand, me voilà. Tu vois bien que je n'étais pas perdu ; eh bien ! partons nous ?

— Partir ? Et pour quel endroit, monsieur ?

— Mais pour Lyon, je pense !

— Et c'est pour cela que vous laissez en aller la diligence, que vous vous faites appeler, attendre, chercher de tous côtés ?

— Comment ! la diligence est partie ?

— Eh oui, morbleu ! et il y a plus d'une heure de cela ; mais il paraît que le temps ne vous a pas semblé long.

— La diligence est partie ! répète Auguste en lâchant le bras de sa compagne ; mais celle-ci, qui paraît tenir beaucoup à son bras, le lui reprend aussitôt en disant :

— C'est bien drôle ! n'est-ce pas, mon bon ami ?

— Je ne trouve plus que ce soit si drôle ! dit Auguste. Et Bertrand s'éloigne de quelques pas, et murmure en jurant et en frappant du pied :

— Son bon ami !... Allons ! mille baïonnettes, voilà encore du gentil !

— Mais, Bertrand, reprend Auguste, est-ce qu'on ne pouvait pas nous attendre un peu?

— On vous a attendu deux minutes, monsieur, et c'est beaucoup pour une diligence.

— Et tu n'es donc pas parti?

— Est-ce que j'ai voulu m'en aller sans vous? N'est-ce pas à vous seul que je suis attaché? Qu'ai-je besoin d'être à Lyon si vous n'y êtes pas?

— Tu as bien fait, Bertrand. Mais nos valises?

— Oh! les voilà. Me doutant bien qu'il y avait du nouveau, je ne les ai pas laissées partir sans nous.

— Ma foi, mon ami, il faut se consoler de cet événement. Après tout, peu m'importe d'aller à Lyon ou ailleurs, et d'y arriver demain ou dans huit jours.

— Ah! mon Dieu, mon bon ami, cela m'est bien égal aussi à moi, dit la jeune femme.

Bertrand fronce le sourcil, et fait signe à son maître qu'il désire lui parler en particulier. Auguste parvient à faire entendre à la jeune dame qu'il faut qu'elle lui quitte un moment le bras, et s'avance vers l'ancien caporal, qui lui dit d'un air sévère :

— Pardon, mon lieutenant, mais quelle est cette femme qui se colle à votre bras comme si vous aviez de la glu à votre habit?

— C'est une jeune femme qui était avec nous dans la diligence

— Et pourquoi n'y est-elle pas restée?

— Parce que je l'ai emmenée faire un tour de promenade avec moi.

— Qu'est-ce que c'est que cette femme-là?

— C'est une personne fort intéressante.

— Elle ne vous a pas dit ce qu'elle faisait?

— Si fait... elle va à Lyon... pour ne pas rester à Paris.

— Ah! diable! si c'est là son seul motif, je conçois qu'il lui est indifférent d'aller autre part. Mais pourquoi quitte-t-elle Paris? Une jeune femme ne voyage pas ainsi seule... pour l'unique plaisir de voyager.

— Oh! elle avait un motif très puissant... son mari la battait.

— Il avait peut-être raison, monsieur.

— Ah! Bertrand!

— Pourquoi vous appelle-t-elle déjà son bon ami?

— Parce que... parce que...

— Ah! oui, parce que! je comprends bien. Mais enfin, monsieur, que comptez-vous faire de cette femme-là?

— Je n'en sais trop rien... mais tu conçois bien que je ne puis pas l'abandonner ici après lui avoir fait manquer la diligence.

— C'est bien plutôt elle qui vous a fait manquer la voiture en vous contant des histoires... en vous attendrissant par le récit d'aventures qui ne sont pas vraies, je le gagerais. D'ailleurs, monsieur, une femme qui prend ainsi le premier venu pour consolateur, ne peut-être qu'une aventurière ! Je parie que vous ne savez pas seulement son nom?

— Ma foi, non. Mais qu'importe le nom? est-ce qu'on ne peut pas se donner celui qu'on veut? Que cette jeune femme m'ait dit ou non la vérité, je ne la laisserai pas sans argent loin de l'endroit où elle se rendait.

— Ah ! elle n'a pas d'argent !

— Puisque cette pauvre petite ne dînait qu'avec des petits pains

— Voilà une bien jolie trouvaille que vous avez faite là ! Ainsi, monsieur, quand nous quittons Paris pour être sage et économiser, à peine à soixante lieues de la capitale nous voilà avec une femme sur les bras !

— Eh ! que veux tu?... est-ce ma faute? Allons, Bertrand, ne gronde pas... à l'avenir, je réfléchirai un peu plus ; en attendant, abandonnons-nous à notre destinée.

Auguste va rejoindre la jeune femme, et Bertrand le suit en se disant : — Je crains bien qu'il ne soit incorrigible.

La jeune femme a bien vite repris le bras d'Auguste, qui lui dit :

— Ma chère amie, puisque la diligence est partie sans nous, rien ne nous presse maintenant.

— Oh ! rien du tout !...

— Nous pouvons même passer ici un jour ou deux?

— Volontiers, si cela vous fait plaisir.

— Nous aviserons ensuite de quelle manière nous voulons continuer notre route... soit par des occasions, des petites voitures... soit même en nous promenant pour admirer le pays, dans le cas où il serait admirable.

— Tout ce qui vous fera plaisir, mon ami.

— Vois-tu, Bertrand, dit tout bas Auguste, cette petite femme-là est la complaisance même, elle ne veut que me faire plaisir.

— Elle ne m'en fait pas du tout à moi, monsieur.

— Parce que tu y mets de la mauvaise volonté.

— Ah çà ! puisque nous restons ici, reprend Auguste, nous logerons à cette auberge. Bertrand, tu nous feras préparer un logement.

— Oui, mon lieutenant... et pour madame aussi?...

— Cela va sans dire... Ah !... comme il faut économiser... une seule chambre suffira pour madame et moi... N'est-ce pas, ma chère amie?

— Oh ! mon Dieu, oui... si cela vous fait plaisir.

— A propos, ma chère amie, vous ne m'avez pas encore dit votre nom.

— Je m'appelle Adèle... ou madame Florimont, comme vous voudrez...

— Ce sera plutôt comme vous voudrez vous-même...

— Appelez-moi Adèle, ça me fera plaisir.

— Adèle, c'est convenu.

— Mme Florimont ! murmure Bertrand en haussant les épaules, c'est un nom de comédie, ça !... elle a pris ce nom-là dans quelque coulisse.

— Moi, ma chère Adèle, je m'appelle Auguste, car il faut aussi que vous sachiez qui je suis.

— Oh ! mon Dieu ! c'est égal !

— Je vois que vous tenez plus à la personne qu'au titre, et que vous jugez les gens sur leur physionomie ; si cette science ne vous trompe jamais, je vous en félicite. Mais il fait encore jour, le temps est beau ; avant de souper, ce que nous avons de mieux à faire, je crois, c'est de nous promener. Viens-tu avec nous, Bertrand?

— Non, mon lieutenant ; je n'ai pas envie de me promener, moi.

Auguste s'éloigne avec la sensible Adèle. Ils parcourent en tous sens la jolie petite ville d'Avallon. Auguste fait ses observations sur ce qu'il voit, la jeune femme est toujours de son avis, et le jeune homme finit par trouver qu'une femme qui ne sait qu'approuver tout sans jamais rien observer par elle-même est une société un peu monotone. Mais Mme Florimont a de bien jolis yeux, et il n'y a pas encore longtemps qu'elle les fixe sur Auguste, et quand celui-ci a parlé quelque temps sans obtenir autre chose que des réponses insignifiantes, il joue des yeux avec Adèle, qui alors lui dit en pantomime les plus jolies choses du monde.

Il n'y a que devant les boutiques que la jeune femme trouve d'elle-même à observer. Elle s'arrête pour contempler un châle, et pousse un grand soupir.

— En as-tu envie ? lui dit Auguste.

— Ah ! ça me ferait grand plaisir !

— Eh bien ! achetons-le.

Le jeune homme, cédant à ses anciennes habitudes, achète le châle à Mme Florimont, qui le met sur-le-champ sur ses épaules, et s'empresse de rouler sous son bras le petit fichu qui était sur son cou. Un peu plus loin elle s'arrête, et soupire en regardant un joli bonnet ; Auguste le lui fait essayer, et comme il va à merveille sous la grande capote, le bonnet est acheté. C'est ensuite devant un bijoutier que la jeune femme soupire, elle voudrait une petite bague qui lui rappelât le jour où elle a connu Auguste ! celui-ci trouve ce désir trop aimable pour ne pas le satisfaire. Mais ensuite il ramène sa compagne à l'auberge sans la laisser s'arrêter nulle

part, de crainte qu'elle ne soupire encore. La jeune femme est très jolie avec le châle et le bonnet. Mais en la voyant ainsi, Bertrand prend encore Auguste à part, et lui dit :

— Monsieur, elle n'avait pas cette toilette-là ce matin.

— Tu conviendras, Bertrand, qu'elle est beaucoup mieux ce soir?

— Mais, monsieur ! à quoi pensez-vous ?

— Je pense à souper, car j'ai très faim ; et vous, ma chère amie?

— Je souperai avec plaisir aussi.

Bertrand ne dit plus rien ; mais il va dans un coin et se cogne la tête contre le mur. Cependant on apporte le souper ; Auguste se met à table avec Adèle et engage Bertrand à se placer avec eux, en disant à la jeune femme que Bertrand est son factotum, son caissier, et non pas son domestique.

Bertrand fait la grimace au mot caissier ; mais enfin il se décide à venir se placer respectueusement à l'autre bout de la table. Pour le remettre de bonne humeur, Auguste fait apporter quelques bonnes bouteilles de vin. Ce moyen réussit. En buvant, Bertrand retrouve sa gaieté, et il ne regarde plus la jeune femme de travers.

Cependant en voyant Auguste se retirer après souper avec Mme Florimont dans une chambre où il n'y a qu'un lit, il lui dit tout bas :

— Décidément, monsieur, on va vous prendre pour le mari de cette dame.

— Ma foi, Bertrand, ça y ressemblera beaucoup cette nuit.

— Mais ensuite ?...

— Oh ! mon ami, le plus pressé pour moi, dans ce moment, c'est de me coucher ; fais-en autant, bonsoir ; demain il fera jour.

— Oui, se dit Bertrand en retournant se verser à boire, demain il fera jour, et nous aurons encore cette péronnelle sur les bras ! Il valait tout autant rester à Paris et me laisser avec Schtrack faire des culottes !... Et Bertrand s'endort en finissant la bouteille.

XXII

RUSE DE BERTRAND

Une nuit de sommeil suffit pour dissiper les fumées du vin et rendre le calme à notre esprit ; une nuit d'amour suffit souvent pour dissiper bien des illusions et ramener le calme dans nos sens. Auguste et Bertrand, après la nuit passée à l'auberge avec Mme Florimont, pensèrent avec plus

de sang-froid à leur position : le dernier ne s'était jamais dissimulé le nouvel embarras dans lequel Auguste venait de se jeter ; et celui-ci, qui se lassait peut-être déjà de faire de la pantomime avec la jeune voyageuse, sentit qu'il avait fait une sottise. Mais comment se débarrasser honnêtement d'une dame qui lui dit à chaque instant :

— Mon ami, j'irai où ça te fera plaisir.

Après le déjeuner, Auguste demande si l'on peut avoir une voiture pour aller à Lyon. Prendre la poste coûterait trop cher à des gens qui veulent voyager avec économie, ce dont à la vérité on ne se douterait pas, car Auguste se fait traiter toujours en seigneur.

Un marchand de cuir, qui a un grand cabriolet à deux banquettes, propose d'emmener avec lui les voyageurs. A la vérité il mettra quatre jours, parce que ses affaires le forcent à s'arrêter en divers endroits, mais on n'est pas pressé, et on s'arrange avec le marchand de cuir, qui emballe dans sa voiture nos trois voyageurs.

Auguste est avec la sensible Adèle sur la banquette du fond, Bertrand se place près du marchand sur celle de devant, et on se met en route, traîné par un seul cheval qui en vaut deux par la grosseur, mais qui ne paraît pas d'humeur à prendre le mors aux dents.

Bertrand cause avec le marchand, grand gaillard de ving-huit à trente ans, qui passe une partie de sa vie dans son cabriolet, connaît mieux les auberges que sa maison, où il n'est que le quart de l'année, et prétend que pas une servante, à trente lieues à la ronde, n'a été indifférente avec lui.

Auguste regarde la campagne, et tâche de faire parler Mme Florimont.

— Comment trouvez-vous ce site?

— Mais c'est bien vilain.

— Comment ? cette colline couverte de bois, cette vallée sur la gauche, cette rivière qui l'arrose, et ce joli village au fond. Ce point de vue vous semble vilain ?

— Ah! non, c'est très joli.

— Cela vous plairait-il de voyager ?

— Mais je ne sais pas, mon ami.

— Vous n'avez jamais quitté Paris ?

— Oh ! si, j'avais été à Saint-Cloud, à Passy.

— Aimeriez-vous aller en Italie ?

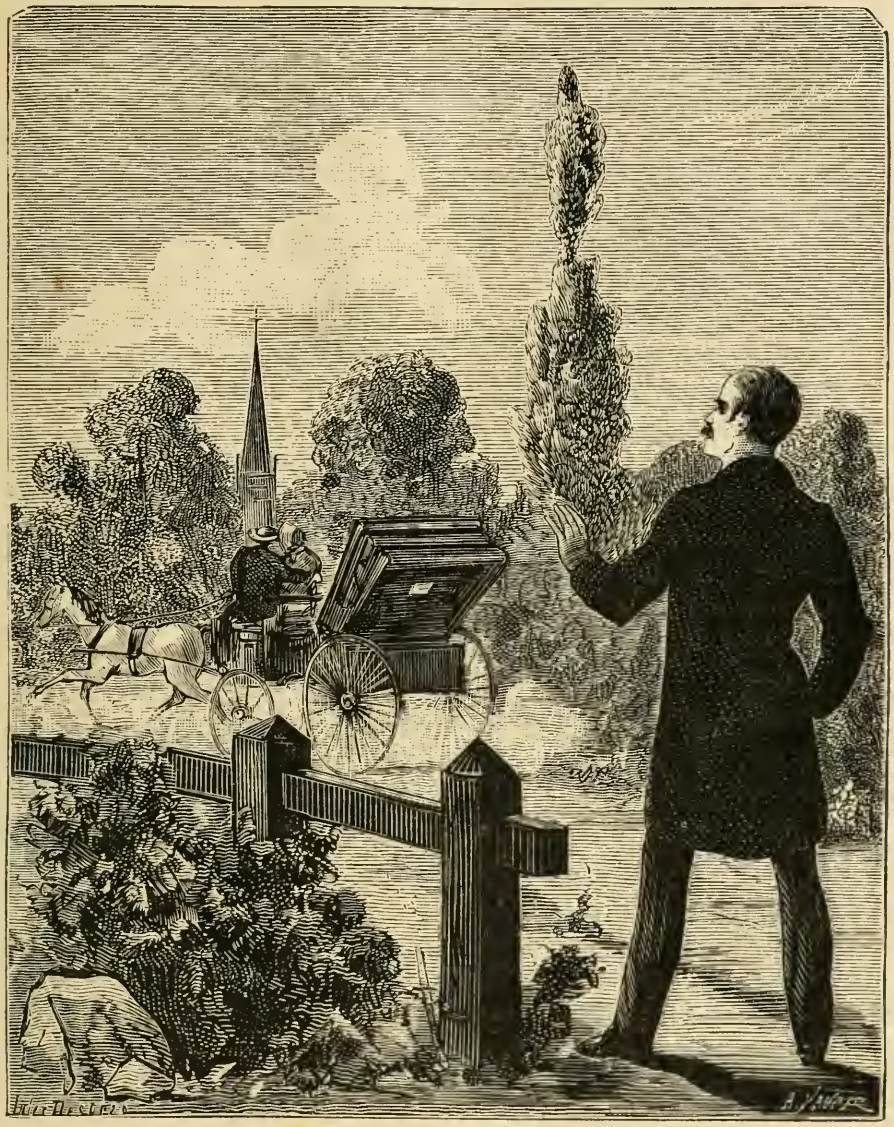
— Si ça vous faisait plaisir !

— Mais ce monsieur qui vous attend à Lyon?

— Ah ! je ne sais pas s'il m'attend !

— Je pourrais être forcé par les circonstances de vous quitter.

— Oh ! moi, je ne vous quitterai pas, mon ami.



Bon voyage ! dit Bertrand en regardant la voiture s'éloigner. (P. 297.)

— Mais si je retournais à Paris?

— J'y retournerais.

— Et votre mari qui vous battait ?

— Oh ! je ne lui dirais pas que je suis revenue.

Auguste se dit en lui-même :

— Vous verrez que je ne pourrai plus me débarrasser de cette femme-là ! Maudite diligence ! Cette grande capote, ces genoux contre les miens !

cette nuit en voiture, tout cela vous monte l'imagination. On se figure qu'on a fait une superbe rencontre ! On croit être amoureux ! on l'est pendant vingt-quatre heures ! mais après ! Ah ! mon Dieu ! où me suis-je fourré !...

Bertrand, qui a entendu une partie de la conversation entre Adèle et Auguste, se penche vers ce dernier et lui dit à l'oreille :

— Pardon, mon lieutenant, mais cette femme-là me fait l'effet d'être bête comme un pot.

— Cela m'en a assez l'air aussi, Bertrand.

— Est-ce que nous allons faire le tour du monde avec cette poupée?

— J'en ai peur, mon ami. Elle est décidée à ne plus me quitter.

— Je vous réponds que je la ferai changer de résolution, moi.

Bertrand ne dit plus mot. On voyage pendant quelque temps en silence. Le marchand de cuir lançait de temps à autre, à la dérobée, un regard d'amateur sur Mme Florimont, et en passant devant chaque bourg, chaque village, disait à Bertrand :

— J'ai connu une jolie femme là ! j'ai eu une aventure ici. J'ai fait parler de moi là-bas !

— Il paraît que vous êtes un luron ?

— Oh ! oui, on me connaît dans le pays.

On s'arrête à la nuit dans un petit bourg où l'on doit coucher. On entre dans une mauvaise auberge ; le marchand sort pour ses affaires, et après avoir soupé, Auguste, qui pense que ce qu'on peut faire de mieux avec la sensible Adèle est de se coucher, se retire avec elle, laissant Bertrand devant une table et une pipe.

Le marchand revient, Bertrand lui propose de boire un coup avec lui ; on ne refuse pas une telle proposition. Le marchand boit presque aussi bien que Schtrack ; après la seconde bouteille, la confiance s'établit, et Bertrand dit à son compagnon :

— Vous m'avez l'air d'un bon enfant.

— Vous êtes bien honnête !

— Vous devriez nous rendre un service à mon lieutenant et à moi.

— Si ça ne me coûte rien, je suis votre homme.

— Non seulement ça ne vous coûtera rien, mais encore je vous offrirai cinquante écus de pot de vin !

— Parlez donc vite, alors.

— D'après tout ce que vous m'avez dit, vous n'êtes pas ennemi du beau sexe ?

— J'en suis très ami, au contraire !

— Comment trouvez-vous cette jeune femme qui voyage avec nous?

— Mais...

— Allons, parlez franchement.

— Ma foi, je la trouve fort gentille ! elle a des yeux qu'elle fait joliment travailler !

— Enfin elle vous plaît?

— Sans doute, elle me plairait si elle était libre ; mais vous entendez bien que je ne songe pas à...

— Eh bien, écoutez-moi ; le plus grand service que vous puissiez nous rendre serait de nous enlever cette beauté-là.

— Vous plaisantez?

— Non ; voici le fait : mon maître est un étourdi ; il voyage pour devenir sage, et vous comprenez bien que ce n'est pas en ayant une petite compagne de voyage qui, comme vous dites, fait si joliment travailler ses yeux, que l'envie lui en prendra. Mais je dois avoir de la raison pour lui : or, ce que je vois de mieux à faire, c'est de le séparer de cette heroïne de grandes routes, qui, j'en suis certain, ne lui témoigne de l'attachement que parce qu'elle le croit riche.

— Elle ne vient donc pas de Paris avec vous?

— Eh non ! c'est une belle rencontre que nous avons faite dans la diligence de Lyon. Elle aurait cent fois mieux fait de nous verser que de renfermer cette princesse ! Mais vous, qui êtes toujours en route, ça ne vous gènera pas de la garder dans votre cabriolet ; d'ailleurs, j'ai cru remarquer que vous la regardiez en amateur.

— Je ne dis pas non... mais comment voulez-vous...

— Vous êtes bel homme, vous êtes un gaillard de bonne mine :...

— Il est certain que je ne suis pas mal, dit le marchand en se regardant avec complaisance dans un petit morceau de miroir cassé placé sur la cheminée de la salle.

— Demain, reprend Bertrand, j'aurai soin pendant la route de faire entendre que nous sommes mal dans nos affaires ; vous, au contraire, faites sonner vos écus. En arrivant à l'endroit où nous devons coucher, mon lieutenant fera le malade et déclarera qu'il ne peut se remettre en route. Le lendemain, il se mettra au lit ; pendant ce temps, saisissez l'occasion du tête-à-tête, glissez votre déclaration, et proposez à la jeune dame de l'emmener avec vous avant notre réveil... elle acceptera... je gagerais mes moustaches, si je les avais encore.

— C'est entendu, mon brave... et cinquante écus...

— Je vous les compterai en vous voyant partir. Vous pourrez aller à Lyon ; pour ne point vous rencontrer, nous n'irons pas dans cette ville.

— Touchez là, j'enlève votre belle... et, comme vous dites, elle ne

me résistera pas, parce que, quoique votre compagnon soit gentil, ça n'a pas cette taille... cette encolure... cet air séducteur enfin... convenez-en?

— Je crois bien! vous me faites l'effet d'un tambour-major.

L'affaire étant terminée, Bertrand et le marchand, après avoir bu un coup à la réussite de leur projet, vont aussi prendre du repos.

Le lendemain on se remet en route. Auguste semble encore plus ennuyé de la société de Mme Florimont; il n'ose le dire à Bertrand; mais celui-ci remarque les bâillements mal dissimulés, les soupirs étouffés du jeune homme, pendant que la sensible Adèle lui répète que ça lui fera bien plaisir d'être toujours avec lui. Au bout de quelque temps, Auguste cède au sommeil qui s'empare de lui. Il s'endort dans le fond du cabriolet, près de la jeune femme, qui ne dit plus mot. Bertrand, feignant de croire qu'elle dort aussi, dit à demi-voix au marchand :

— Le pauvre jeune homme!... si le sommeil pouvait calmer ses inquiétudes et payer ses dettes!

— Il a des dettes? dit le marchand.

— C'est pour cela que nous quittons Paris, et j'ai bien peur qu'à Lyon nous ne soyons encore poursuivis...

— C'est fâcheux!... parlez-moi d'un commerce comme le mien! ça va toujours... Le cuir ne passera jamais! c'est comme le pain, ça...

— C'est absolument la même chose. Aussi vous êtes riche?

— Mais... je suis à mon aise.

Bertrand a remarqué que Mme Florimont levait sa capote pour mieux voir le marchand ; il ne souffle plus mot, mais il regarde sur la route pour ne point gêner les œillades que son voisin lance à la jeune femme, et que celle-ci reçoit en souriant, probablement pour lui faire plaisir.

On arrive à l'endroit où l'on doit passer la nuit. Bertrand n'a pas encore parlé de son projet à Auguste, mais le hasard semble le servir : celui-ci, en quittant le cabriolet, se sent atteint d'une violente migraine, et en entrant à l'auberge se retire dans sa chambre pour chercher le repos, engageant Mme Florimont à se faire servir ce qu'elle désirera.

Bertrand prend un prétexte pour laisser le marchand en tête-à-tête avec leur compagne de voyage ; il va se promener, et ne rentre que fort tard. Le marchand était seul et se mirait devant une glace.

— Eh bien? dit Bertrand.

— Vous pouvez me compter les cinquante écus.

— En vérité?

— L'affaire est arrangée ; demain, dès le petit point du jour, j'emmène votre belle : elle doit dire à votre compagnon qu'il a le temps de dormir, et que nous ne partons qu'à dix heures.

— Morbleu ! une victoire ne me ferait pas plus de plaisir !... Mon pauvre maître ! Je voudrais tant le voir raisonnable !... le voir revenu de ses folies ! Je paye une bouteille... deux bouteilles par-dessus le marché.

— J'accepte.

— Elle n'a donc pas fait trop de façons ?...

— Laissez donc ! j'avais fait sa conquête : elle m'a dit d'ailleurs que sa délicatesse ne lui permettait pas de voyager avec quelqu'un qui a des dettes.

Dans sa joie, Bertrand fait encore sauter quelques bouchons, il compte sur-le-champ les cinquante écus au marchand, il ne se couche pas, afin d'être un secret témoin du départ de Mme Florimont, qui, au point du jour, se lève sans réveiller Auguste, et s'éloigne avec le cabriolet du marchand de cuir.

— Bon voyage ! dit Bertrand en regardant la voiture s'éloigner ; après l'avoir perdue de vue, il court dans la chambre d'Auguste, qu'il réveille en criant :

— Victoire ! mon lieutenant !... j'ai chassé l'ennemi de la place !...

— Qu'y a-t-il donc ? dit Auguste en se frottant les yeux.

— Ce qu'il y a, c'est que je vous ai débarrassé de votre sensible voyageuse, qui s'en est allée ce matin avec notre marchand de cuir...

— Serait-il possible, Bertrand ?

— Eh oui ! monsieur, je vous dis qu'elle est partie... J'espère que vous n'avez pas envie de courir après elle ?

— Dieu m'en garde !... Elle ne m'aimait donc plus ?

— Est-ce que cette aventurière vous a jamais aimé ?... Elle suit le premier venu qui lui semble riche !... Et voilà pourtant, monsieur, la femme que vous aviez encore sur les bras ! Vous devenez amoureux en diligence !... et crac !... vous faites connaissance... Tenez, mon lieutenant, je ne suis pas un séducteur, moi ; mais il me semble qu'on doit se dire deux choses dans les voitures publiques : Si cette femme-là est honnête, elle ne m'écoutera pas ; si elle ne l'est pas, ce n'est pas la peine que je lui parle.

— Tu as raison ! cent fois raison ! mais cette folie sera la dernière.

— Savez-vous qu'avec toutes les dépenses de voiture, de cadeaux, de frais de voyage, votre aventure nous coûte au moins cinq cents francs ? Joli début pour des gens qui vont chercher à faire fortune !

— Ah ! tu verras maintenant, Bertrand, que je serai d'une sagesse...

— Ainsi soit-il !... Mais pour ne plus rencontrer cette dame, si vous m'en croyez, nous ne passerons pas par Lyon.

— Volontiers, allons sur-le-champ en Italie. C'est sous le beau ciel

qui vit naître Virgile et Tibulle, c'est dans la patrie des arts que, plein d'une noble émulation, je veux tirer parti de mes talents, et tâcher d'en acquérir de nouveaux. Peut-être la fortune sourira-t-elle à mes efforts ! La musique, la peinture m'offrent des ressources que je ne dois point rougir d'employer ! Nous dépenserons peu, je tâcherai de gagner beaucoup ; car, en tous pays, plus les gens se font payer cher, et plus on leur croit de mérite : enfin, lorsque j'aurai amassé une jolie somme, nous reviendrons en France jouir du fruit de mes travaux.

— C'est cela, mon lieutenant ; et plus heureux que le grand Turenne, qui fut tué sur le champ de bataille, nous jouirons après la guerre des douceurs de la paix.

XXIII

LA NOCE

Les voyageurs ont laissé au marchand de cuir tout le temps de s'éloigner, ne se souciant pas de se retrouver avec Mme Florimont. Le propriétaire d'une petite carriole leur offre de les mener où ils voudront, se disant voiturin, et assurant que sa voiture est en état de les conduire jusqu'à Naples, dont elle a déjà fait quinze fois le voyage.

Quoique la carriole ne ressemblât nullement à la berline d'un voiturin, nos voyageurs s'en accommodent ; mais, avant de monter dedans, Bertrand s'assure qu'elle ne renferme point de femmes ; une robe lui fait peur : il ne voudrait pas même laisser son maître dans la compagnie d'une nourrice.

La carriole ne renferme qu'un bon paysan d'une cinquantaine d'années, que Bertrand examine fort longtemps, afin de s'assurer que ce n'est pas une femme déguisée, et Auguste se place dans la voiture en souriant des craintes de son compagnon.

— Est-ce que vous allez aussi en Italie, brave homme ? dit Auguste au paysan.

— Oh ! nenni, monsieur, répond celui-ci ; je n'allons pas si loin que ça ; je me rendons cheux ma sœur, qui demeure à trois petites lieues de Lyon, et qui marie son fils cadet Eustache, qu'est mon neveu.

— Ah ! vous allez à une noce ! C'est charmant, cela !... on s'y amuse, on y rit.

— Oh ! oui, monsieur, car cheux nous je sommes tous des farceurs !... et des malins !

— Cela se voit en vous regardant.

— Et je buvons ! que c'est une bénédiction.

— C'est très bien, cela, dit Bertrand ; vous avez donc de bons vins?

— Oh ! fameux ! Ma sœur a des vignes ; c'est une des plus grosses fermières de l'endroit ; et dame ! quand on marie son fieu, vous entendez ben qu'on fait sauter les futailles. La noce durera au moins huit jours. Si ça peut vous être agréable, messieurs, faut venir avec moi ; vous serez bien reçus, vous verrez de bons enfants. Ma sœur sera charmée de vous voir, et Cadet aussi, car il aime ben les gens de la ville... Vous êtes Parisiens, n'est-ce pas, messieurs?

— Comme vous dites, monsieur...

— Rondin, pour vous servir. Eh ben ! acceptez-vous ?

Auguste regarde Bertrand : l'idée d'aller à une noce villageoise lui sourit assez ; de son côté, l'ancien caporal éprouve une secrète tentation de connaître le vin de M. Cadet Eustache ; mais la crainte que son maître ne fasse encore quelque connaissance avec les dames de la noce lui fait résister à cette envie, et il dit tout bas à Auguste :

— Refusez, mon lieutenant ; croyez-moi, c'est le plus sage ; si nous nous arrêtons sans cesse en route, notre tour du monde se bornera à un tout petit voyage en Bourgogne, qui n'est pas la terre des Virgile et des Tibulle, et nous reviendrons à Paris sans avoir fait fortune.

— Je suis fâché de vous refuser, monsieur Rondin, dit Auguste, mon compagnon m'a fait souvenir que nos affaires nous appelaient au plus tôt en Italie. A la vérité, si nous gardons cette voiture, je ne pense pas que nous y arrivions de longtemps ; je crois que le drôle nous mène au pas ; c'est sans doute pour que sa mauvaise carriole puisse faire une seizième fois le voyage de Naples. Holà ! cocher ! vous dormez, mon ami. Plaisantez-vous de nous conduire ainsi ?

Le cocher se retourne et répond tranquillement aux voyageurs que ses chevaux ont leur pas ordinaire, dont ils ne changent jamais ; mais qu'il répond de les faire arriver sans accident à leur destination.

— C'est bien gentil, dit Bertrand ; c'est-à-dire que nous allons aller en Italie comme si nous suivions un enterrement ; si le cocher a déjà fait le voyage quinze fois de ce train-là, il faut qu'il ait commencé bien jeune. Et vous qui allez à la noce, monsieur Rondin, vous devez être pressé ?

— Oh ! on m'attendra. D'ailleurs i' faut que Cadet se repose avant de se marier.

— Est-ce que le marié vient aussi de voyager?

— Oui monsieur, il vient de Paris, c'est de là qu'il ramène sa future.

— Ah ! il a été chercher une femme à Paris ?

— J' vas vous dire, messieurs : Cadet est un finot qui ne se laisse pas attraper! Les filles de son endroit sont joliment délurées : et pour être sûr d'avoir queuque chose de bon, il est allé chercher une femme à Paris.

— Voilà un gaillard qui doit être bien spirituel!

— Oh! c'est le plus fin séducteur à six lieues à la ronde ; sa mère le laisse faire tout ce qu'il veut : il est donc parti pour Paris, où d'ailleurs il avait affaire. Au bout de quelque temps il a écrit chez lui qu'il avait trouvé la femme qui lui convient. Dame! vous entendez-ben qu'il faut que se soit une vertu et l'innocence même! ces Cadet est joliment connaisseur en fait de sexe.

— Et c'est à Paris qu'il a trouvé ce trésor?

— Non pas justement à Paris, mais dans les environs. Si bien qu'ayant plu à sa belle, il la ramène avec lui et va l'épouser. V'là pourquoi j'aurais ben voulu que vous fussiez de la noce, pour me dire aussi vot' sentiment sur le choix de mon neveu.

Auguste ne serait pas fâché de connaître la fiancée que M. Cadet Eustache a été chercher dans les environs de Paris ; il pense à Denise, et se figure que le neveu de M. Rondin a trouvé quelque jeune villageoise aussi jolie, aussi fraîche, aussi séduisante que la petite laitière. Cette idée le fait soupirer.

— Elle aussi est peut-être mariée! se dit-il, car elle aimait quelqu'un; elle me l'a dit, en m'avouant qu'elle ne m'aimerait jamais.

Auguste ne rit plus depuis que ses souvenirs le reportent à Montfermeil. Le paysan, surpris de la tristesse de son voisin, n'ose plus lui proposer de venir à la noce, et Bertrand se dit tout bas :

— Certainement, ça serait fort amusant de rester à table pendant huit jours ; mais à une noce il y a toujours quelque joli minois, et il ne faut pas exposer mon lieutenant à enlever encore quelqu'un, parce que je ne rencontrerai pas toujours des marchands de cuir.

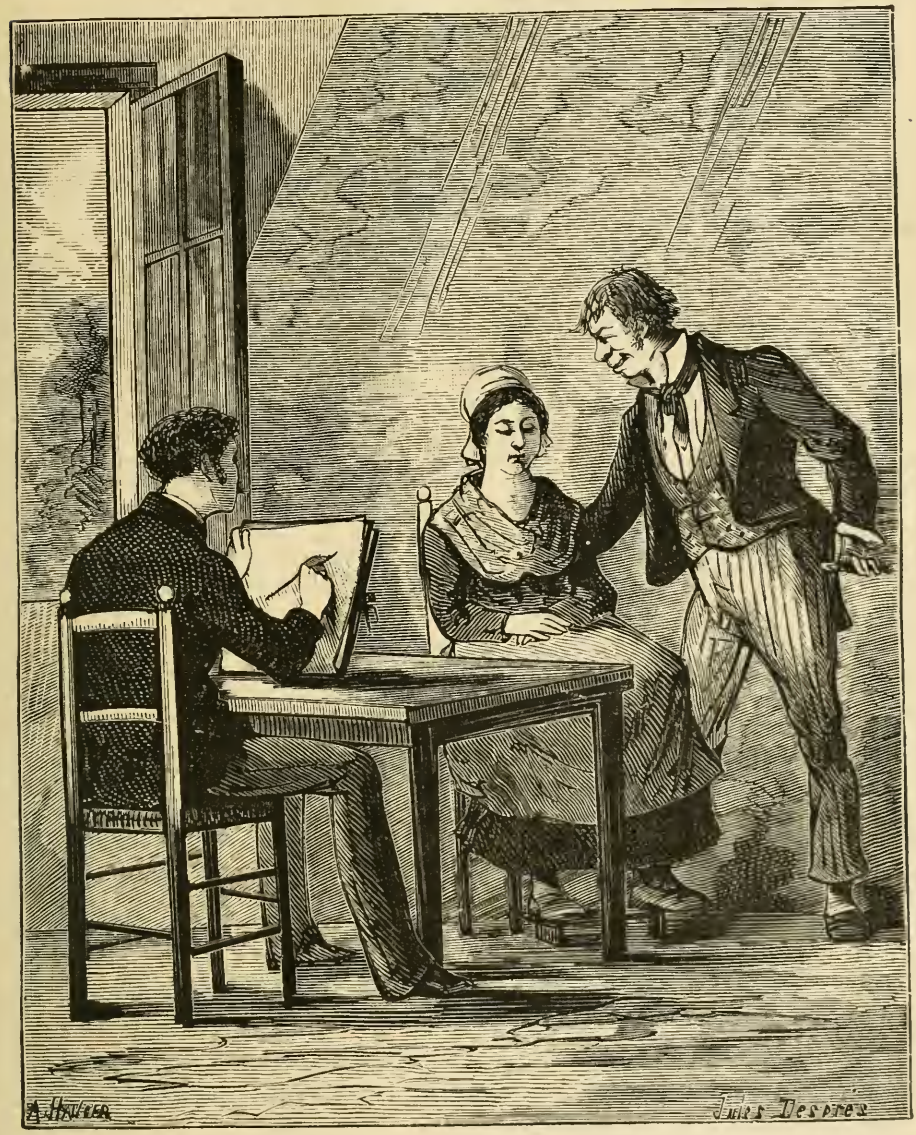
On ne dit plus rien, la carriole continue de rouler. En quatre heures on fait une lieue. Au bout de ce temps, le père Rondin, qui aime à causer, dit à Auguste :

— Il est certain que si vous allez en Italie pour affaires, vous n'arriverez pas à temps. Est-ce que vous êtes procureur?

— Non, je suis peintre et musicien.

— Peintre et musicien! jarni, comme ça ferait notre affaire! vous feriez danser nos filles et vous feriez le portrait de la mariée. Ça serait une jolie surprise pour Eustache!

— Parbleu! se dit Auguste, il serait assez drôle, en effet, que je fisse



Et M. Cadet lui amène sa future. (P. 305.)

le premier essai de mes talents avec ces bonnes gens. Qu'en dis-tu, Bertrand? faire le portrait de la mariée, cela me sourit assez.

— D'abord Cadet m'a écrit que c'était un superbe brin de fille, dit le père Rondin. Attrapez-vous ben la ressemblance des visages?

— Mais je n'ai encore essayé que celle-là ; du reste, je peindrai tout ce que vous voudrez. Allons, Bertrand, voilà qui me décide. Nous irons à la noce.

— Va pour la noce, monsieur. Mais pour Dieu ! n'y faites pas de folies, et souvenez-vous de vos résolutions.

— Sois tranquille, tu seras content de moi.

Le père Rondin est enchanté d'avoir décidé les voyageurs à venir à la noce, il est même au moment d'inviter aussi le cocher, lorsque la voiture, qui allait au pas, verse dans un fossé, le seul qui se trouvât alors sur la route, et les voyageurs roulent les uns sur les autres.

Heureusement, on en est quitte pour quelques contusions, et le cocher s'occupe tranquillement à relever ses chevaux, en disant aux voyageurs qu'il est fâché de ne point les avoir prévenus, mais que depuis le temps qu'il passe en cet endroit, il est très rare qu'il ne verse point, parce que ses chevaux en ont pris l'habitude.

Cet accident achève de dégoûter les voyageurs de la méchante carriole.

— Il n'y a que pour une journée de marche d'ici chez nous, dit le père Rondin, allons-y à pied ! Nous serons plus vite arrivés, vous êtes de force à faire ce trajet?

La proposition du paysan est acceptée. On laisse là la carriole. Bertrand prend une valise, Auguste veut absolument porter l'autre, et l'on se met en marche.

Le pays est charmant. On se réjouit de voyager à pied. Le père Rondin connaît les chemins. On ne s'arrête que pour se restaurer une fois, et le lendemain, dans la matinée, on arrive à la ferme de M. Cadet Eustache.

On n'en est plus qu'à cent pas, lorsqu'un grand garçon en sort et court se jeter au cou du père Rondin en s'écriant :

— V'là mon oncle !... arrivez donc, mon oncle ! Je n'attends pus que vous pour me marier ! et dame ! c'est que j'en ai fièrement envie !...

— Bonjour, Cadet. Tiens, je t'amène deux bons enfants, mon garçon ; v'là monsieur qui fait des peintures et de la musique, et puis M. Bertrand, qui boit sec, je t'en avertis.

M. Cadet Eustache fait de grands saluts aux voyageurs, puis dit à son oncle :

— Est-ce que vous ne nous amenez que ça?

— Comment, que ça, mon garçon?

— Oh ! dame ! c'est que si vous en aviez eu encore d'autres, ça n'aurait été que mieux, parce que nous voulons nous amuser, voyez-vous ! Mais c'est égal, ça fait toujours deux de plus.

— Est-ce que tu n'as pas beaucoup de monde à ta noce?

— Ah ! nous sommes déjà quatre-vingts

— I' m'semble que c'est pas mal.

— Ah ! c'est qu'il faut rire !... Je veux rire !... Et il faut être beaucoup pour rire ; d'abord, moi, je ne ris jamais à moins d'être une douzaine !...

— Je vous avais ben dit que mon neveu était un farceur ! dit le père Rondin à Auguste, qui regarde Bertrand en souriant, tandis que celui-ci murmure :

— Voilà un marié qui m'a l'air d'un grand imbécile !

— Mais conduis-nous donc, Cadet, nous sommes fatigués, et nous avons besoin de nous rafraîchir.

— Ah ! pardon, mon oncle, c'est que, voyez-vous, ma future ne me sort pas de la tête...

Oh ! vous verrez, messieurs, je ne vous dis que ça ; vous verrez une femme d'une fraîcheur !... Ah ! comme une betterave ! et des appas ! oh ! mais je dis des appas de tous les côtés !...

— Ah ! coquin ! il paraît qu'en l'amenant de son pays ici, tu as jugé tout cela ?

— Oh ! mon oncle !... Quant à ça, je m'en serais ben gardé... parce que c'est l'innocence même, voyez-vous, et elle m'aurait baillé queuque bon soufflet ! avec ça qu'elle est solide, ma future. C'est une vertu joliment ronde... Enfin, c'est de mon choix, et puisque vous v'la, nous ferons dès demain la noce.

Tout en parlant, on est arrivé à la ferme, qui est belle et annonce des gens à leur aise. M. Cadet dit à un de ses garçons :

— Jérôme, va annoncer dans tout le pays que c'est pour demain la noce, et que tout se prépare pour le repas, le bal ; tu iras prévenir les ménétriers que j'avons retenus. Mon oncle, j'vas chercher ma future ; elle est avec ma mère chez un de nos voisins, mais je veux que vous la voyiez de suite, et ces messieurs aussi.

— Ce garçon-là est terriblement amoureux, dit le père Rondin en conduisant les voyageurs dans une salle où il les fait asseoir.

Bientôt Mme Eustache arriva ; elle embrasse son frère, et va embrasser les nouveaux venus, parce qu'à la campagne c'est comme cela que l'on commence à faire connaissance.

— Et où donc est ta future ? dit le père Rondin, est-ce que nous n'allons pas la voir ?

— Tout à l'heure, mon frère ; elle est allée faire un brin de toilette pour la société. Ah ! ma fine ! c'est une belle fille, et Cadet s'y connaît.

— Et a-t-elle des écus ?

— Elle a un petit magot bien gentil que lui a donné le seigneur chez

lequel elle était, en disant à not' fieu que c'était une vraie rosière qu'il lui donnait là ; et vous savez que Cadet est un malin qui ne se laisserait pas attraper.

— Morbleu ! dit Bertrand à Auguste, si la rosière répond au futur, je gage que nous allons voir quelque grosse vachère de Pontoise.

Enfin on entend la voix de Cadet Eustache, qui vient présenter sa future à la société, et Auguste n'est pas peu surpris de reconnaître dans la fiancée du fermier Mlle Tapotte, la jardinière de M. de la Thomassinière.

Mlle Tapotte est grandie, et elle est toujours très grasse ; ce qui en fait effectivement une belle fille, qui, comme autrefois, marche les yeux baissés et salue sans regarder personne.

— Superbe ! s'écrie le père Rondin ; bravo, Cadet ! ma fine, t'as joliment trouvé ça, mon garçon !... et c'est qu'on voit encore sur ses joues le duvet de la pudeur.

M. Cadet reçoit les compliments en souriant, et dit :

— J'ai l'honneur de vous présenter mam'zelle Suzanne Tapotte, qui sera demain Mme Eustache si Dieu nous prête vie.

On embrasse la future, c'est encore l'usage ; et Bertrand, qui ne connaît pas l'aventure d'Auguste à la campagne de Fleury, se rassure en voyant la mariée, et se flatte qu'elle ne lui fera pas faire de folies.

Cependant, quand est venu le tour d'Auguste d'embrasser Mlle Suzanne Tapotte, celle-ci, malgré son ingénuité, lève les yeux, et un petit cri lui échappe en reconnaissant le jeune homme.

– Je suis bien maladroit, dit aussitôt Auguste ; aller mettre mon pied sur le vôtre ! pardon, belle fiancée !

– Ah ! c'est ça qui l'a fait crier ! dit Cadet en riant ; oh ! quand on marche sur le pied aux filles d' cheux nous, alles ne crient pas !... alles savent ben ce que ça veut dire. C'est pas comme Suzanne ! A propos, monsieur, mon oncle m'a dit que vous faisiez des portraits ; est-ce que vous faites aussi des figures ?

— Que voudriez-vous que je fisse ?

— Ah ! j' veux dire une tête avec des yeux, un nez, et cétera.

— Je n'en trouve ordinairement que comme cela.

— Pardi, monsieur, si vous aviez le temps de m'attraper la ressemblance de ma future, le visage seulement, ça me ferait ben plaisir.

– Je n'ai en voyage que mes crayons, mais je puis essayer de la dessiner.

— La dessiner ! ca sera-t-v elle tout de même ?

— Sans doute.

— Mam'zelle Suzanne Tapotte, monsieur va faire vot' portrait, i' va vous attraper.

La future fait des façons pour se laisser dessiner, mais M. Cadet y met de l'obstination ; et elle consent enfin à prêter sa figure à Auguste, qui demande une chambre où il puisse travailler tranquillement et sans être dérangé.

On conduit Auguste dans une petite chambre dans le haut de la maison, on lui donne tout ce qui lui est nécessaire ; et M. Cadet lui amène sa future, qui s'assied, les yeux baissés, devant la table sur laquelle Auguste travaille. M. Cadet se dispose à regarder comment on attrapera sa belle, lorsque Auguste lui dit :

— Je suis bien fâché de vous renvoyer, mais je ne puis dessiner devant du monde. Si vous voulez avoir le portrait de votre femme, il faut me laisser seul avec elle ; c'est d'ailleurs l'usage : un peintre n'aime pas que l'on regarde son ouvrage avant qu'il soit terminé.

— Ah ! c'est juste, dit Cadet ; au fait, si je regardais, il n'y aurait plus de surprise.

— C'est cela même.

— Allons, je m'en vas. Mam'zelle Tapotte, faut pas avoir peur de rester avec monsieur, c'est un artiste, il va vous attraper et me surprendre ! Ah ! que ce sera gentil !

Mlle Tapotte sourit sans lever les yeux, et M. Cadet la laisse seule avec Auguste, et va ordonner tous les préparatifs de la noce.

Bertrand est déjà à table avec le père Rondin. Bientôt plusieurs fermiers des environs viennent les rejoindre. Les voisins, les voisines, les parents, les amis, viennent dès la veille s'installer à la ferme d'Eustache. On dresse de grandes tables, on les couvre de viandes et de brocs. On rit, on chante, on crie, on fait du tapage, car la gaieté des paysans est bruyante. On se croirait déjà à la noce ; et Bertrand, qui trouve le vin bon, et ne remarque pas parmi les villageoises de figures qui puissent enflammer son maître, pense que l'on pourra sans danger passer huit jours à la ferme.

Cependant tout le monde demande la future, et M. Cadet dit :

— On l'attrape dans ce moment-ci, on me fait une surprise, on imite sa figure. Quoique ça, je vais voir si ça avance.

M. Cadet monte à la chambre où il a laissé Auguste et Mlle Tapotte. Mais on s'est enfermé, sans doute pour ne pas être dérangé. Le futur frappe doucement à la porte en disant :

— C'est moi, est-ce fini ?

— Non, pas encore, répond Auguste.

— Ça avance-t-il un peu ?

— Oui, cela va bien.

— Qu'est-ce que vous lui faites maintenant ?

— Une oreille.

— Est-elle ressemblante ?

— Elle sera frappante.

Cadet redescend trouver la société en criant :

— Je n'ai pas pu entrer, il était en train de lui faire une oreille qui sera parlante. Oh ! il paraît que c'est un malin ce peintre-là. J'ai voulu regarder à travers la serrure, mais apparemment que la pose était de profil ; car, au lieu d'une oreille, il m'a semblé voir un œil. J' mettrai le portrait de ma femme dans not' grande salle, en face de celui de ce sanglier qui a été tué par mon grand-père.

Enfin, au bout de deux heures Auguste revient donnant la main à la future, qui ne lèverait pas les yeux pour voir un diamant, et est encore plus rouge qu'à l'ordinaire. Chacun se récrie sur sa beauté, sa fraîcheur et son air d'innocence, et M. Cadet fait jabot.

Le futur demande à voir le portrait, Auguste lui présente alors une tête qui ressemble comme deux gouttes d'eau à celle de la dame de pique ; et chacun s'extasie en disant que c'est frappant, et que, de plus, cela a l'avantage de ressembler aussi au marié et au père Rondin. M. Cadet est enchanté, et Auguste reçoit les compliments de toute la compagnie.

Le reste de la journée se passe en danses, en plaisirs ; beaucoup ne quittent la table que pour aller se mettre au lit, et Bertrand est de ce nombre.

Enfin le jour de l'hymen est venu. Dès le point du jour on est sur pied à la ferme. M. Cadet est en costume qu'il s'est fait faire à Paris : habit, veste et culotte brou de noix. La maman Eustache va habiller la marié. Bientôt Mlle Suzanne Tapotte est amenée avec le bouquet virginal ; puis on se met en marche pour l'église, ayant les ménétriers en tête du cortège.

Bertrand s'amuse beaucoup à la noce, Auguste paraît aussi ne point s'y déplaire : il fait danser les filles tandis que son compagnon fait sauter les bouchons. La nuit entière se passe en jeux, en repas, en festins. Mais, à minuit, M. Cadet a emmené sa femme dans la chambre nuptiale, et on continue de boire et de danser. Au bout de deux heures on est fort étonné de voir le mari arriver en pet-en-l'air et en bonnet de coton dans la salle du bal, où il se met à crier à la société :

— Mes amis ! je suis le plus heureux des hommes, je ne vous dis que ça.

Et M. Cadet retourne près de son épouse au bruit des compliments

et des plaisanteries de tous ses amis, et le père Rondin dit à Auguste :

— Quand je vous disais que mon neveu était un malin, et que c'était quasiment une rosière qu'il avait amenée de Paris !

Auguste joint ses compliments à ceux de la société ; puis au point du jour, las de danse et de repas, il va se coucher, laissant l'intrépide Bertrand tenir tête à trois fermiers dont deux sont prêts à glisser sous la table.

Auguste et son fidèle compagnon passent les huit jours que dure la noce à la ferme de M. Eustache ; et pendant ce temps le jeune homme donne encore quelques séances à la mariée, qui trouve toujours quelque chose à refaire à son nez, à son œil ou à son oreille.

Au bout de ce temps, les voyageurs se remettent en route, non sans que M. Cadet les ait invités à venir le revoir, et Auguste dit en s'éloignant de la ferme :

— *Beati pauperes spiritu* ! A quoi Bertrand répond :

— Oui, mon lieutenant. Au moins voilà un endroit où vous avez été sage.

XXIV

ESQUISSE D'ITALIE

Auguste et Bertrand sont arrivés à Turin sans qu'aucune aventure nouvelle ait retardé leur voyage. Ils se logent dans un hôtel modeste ; avant de poursuivre leur route, Auguste désire faire connaissance avec cette jolie ville d'Italie, où l'on peut encore se croire en France, et où règne un aimable mélange des manières françaises aux mœurs italiennes.

Les dames de Turin sont jolies, aimables, piquantes ; elles joignent à la grâce des Françaises plus de feu dans le regard, plus de volupté dans la voix, plus d'abandon dans le maintien. Bertrand, qui s'aperçoit que son maître regarde beaucoup les Italiennes, ne cesse de lui répéter :

— Prenez garde à vous, mon lieutenant; nous voyageons pour faire fortune, et non pour tenter des conquêtes; nous ne sommes pas venus en Italie pour admirer des yeux noirs et des nez à la grecque.

— Non, Bertrand; mais puisque nous les y trouvons, rien ne nous empêche de les admirer.

— Songez, monsieur, que les beaux-arts seuls doivent vous occuper.

— La vue d'une belle femme enflamme le génie! Raphaël était amoureux du modèle de sa Madone.

— Ce n'est peut-être pas ce qu'il faisait de mieux, mon lieutenant.

— Bertrand, tu n'entends rien aux arts.

— C'est possible, mais je m'entends assez bien à calculer.

— Je veux peindre une de ces jolies têtes qui ont séduit mes yeux, je veux prendre pour modèle un de ces visages piquants que m'offrent les jeunes filles de ce pays.

— Alors vous ferez comme M. Raphaël, vous deviendrez amoureux de votre modèle.

— Tant mieux, si cela me fait enfanter un chef-d'œuvre.

— J'ai peur que cela vous fasse enfanter autre chose.

— Les as-tu entendues chanter, Bertrand.

— Qui cela, monsieur?

— Les jeunes filles des environs, les villageoises, les simples ouvrières; toutes chantent avec un goût, une harmonie!... en me promenant, j'entends tous les soirs des concerts délicieux. Nous sommes dans le pays de la musique, mon ami.

— J'aimerais mieux être dans celui des mines d'or.

— Ici les gens du peuple, les ouvriers sont nés musiciens; la petite marchande se délasse le soir de ses travaux en prenant sa guitare. Le batelier comme le grand seigneur, la paysanne comme la riche citadine, unit sa voix aux accords qu'elle tire de cet instrument.

— Il paraît que tout le monde en pince, alors.

— Et les Italiennes ont en chantant une nonchalance qui forme un contraste si piquant avec le feu de leurs yeux...

— Décidément, monsieur, je retournerai faire des culottes.

Auguste quitte Bertrand et va se promener dans les environs de la ville. La saison, plus précoce dans ce beau climat, offre déjà de la verdure, des bocages, des bosquets odorants que l'Italien regarde avec l'indifférence de l'habitude, mais qui font l'admiration de l'étranger qui voit pour la première fois ce beau ciel, ce charmant paysage, et ces orangers qui répandent autour d'eux un parfum délicieux.

Dans un séjour riant tout doit inspirer du plaisir : le climat de l'Italie semble être celui des amours. La vue d'un site sauvage, d'une nature âpre et stérile porte l'âme à la tristesse, à la mélancolie; celle d'un frais bocage, d'une vallée émaillée de fleurs fait plus doucement battre notre cœur, et n'enfante que des idées de plaisir et d'amour.

Auguste, qui n'avait pas besoin d'être en Italie pour se monter l'imagination, éprouve cependant la douce influence du climat, il soupire en regardant des femmes charmantes qui passent près de lui; et comme le jeune Français est joli garçon, on répond à ses soupirs par des œillades très expressives.

Elle lui accorde un rendez-vous pour le lendemain. (P. 313.)

Parmi les jolis minois qui ont passé près de lui, Auguste a remarqué une jeune femme dont la mise est décente, mais modeste, et qui donne le bras à une femme âgée. La figure de la jeune personne est ravissante ; mais ses regards timides, loin de provoquer ceux du jeune étranger, se baissent avec pudeur lorsqu'ils se rencontrent. Cependant Auguste suit les deux dames; la vieille se retourne quelquefois, et, en apercevant le

jeune homme, fait doubler le pas à sa compagne. On arrive dans un faubourg retiré de la ville, ces dames entrent dans une petite maison isolée. La jeune personne a laissé encore une fois entrevoir ses traits charmants, ses yeux se sont furtivement portés sur Auguste; mais la vieille a fermé la porte sur elles, et l'image enchanteresse a disparu.

Auguste est resté quelque temps devant la maison où vient d'entrer la jolie Italienne; mais, las de regarder une porte et des fenêtres qui ne s'ouvrent pas, il regagne sa demeure, en se disant :

— C'est un ange! c'est le beau idéal, c'est le modèle de la *Vénus Médicis*, de la *Galatée* de Girodet, de la *Psyché*, de la *Didon;*... et il faut que je fasse connaissance avec tout cela.

Le lendemain il retourne à la promenade, et revoit les dames de la veille. Plus hardi cette fois, il s'approche de la plus âgée, et, comme étranger, demande quelques renseignements sur tout ce qui frappe sa vue.

On lui répond avec politesse, et la jeune personne, sans se mêler à la conversation, porte quelquefois ses beaux yeux sur le Français. La vieille dame, qui est causeuse, a bientôt appris au jeune Français qu'elle se nomme la signora Falenza, que la jeune personne est sa nièce et se nomme Cécilia; qu'elles sont peu fortunées, et se sont pour cela logées dans un quartier reculé, et qu'elles louent une partie de leur logement quand il se présente des gens tranquilles, parce que cela augmente un peu leur faible revenu.

La vieille n'a pas achevé, qu'Auguste demande à louer le petit logement en lui disant :

— Je viens en Italie pour me livrer à l'étude de la peinture, que j'ai un peu négligée; je n'ai avec moi qu'un ancien militaire; nous sommes sages comme des demoiselles. Je me flatte que vous n'aurez pas à vous plaindre de nous avoir pour locataires.

La signora Falenza fait quelques façons; mais Auguste est si pressant, qu'elle consent à lui montrer le logement. On arrive à la petite maison; on fait voir au jeune Français l'appartement qu'on peut lui céder. Il se compose de deux pièces assez mesquinement meublées; il est vrai que le prix qu'on en demande est très médiocre. Auguste trouve le local charmant; il s'arrange de tout, et après avoir jeté un regard passionné à la belle Cécilia, court faire ses dispositions pour revenir le même soir habiter près de ces dames.

— Fais nos valises et paye notre hôte, Bertrand; nous déménageons.

— Est-ce que nous quittons Turin, monsieur?

— Oh! non pas, mon ami; je m'y plais plus que jamais!

— Et pourquoi donc aller quitter cet hôtel, où nous sommes bien et pas trop chèrement?

— Par économie, Bertrand ; j'ai trouvé un logement bien plus agréable et qui nous coûtera moitié moins; j'espère que cette fois tu ne me blâmeras pas.

Bertrand fronce le sourcil en disant tout bas : — Il y a du cotillon là-dessous je le gagerais.

Cependant il fait la valise, paye l'hôte et suit son maître, qui le conduit dans le faubourg.

— Il me semble, monsieur, que nous n'allons pas dans le beau quartier? dit Bertrand.

— Que nous importe, pourvu que le logement nous convienne?

— C'est juste.

— Tiens, voilà la maison!

— Elle est bien éloignée de toutes les autres. Souvenez-vous, monsieur, que nous sommes en Italie. Ça me fait l'effet d'un coupe-gorge, çà!

— Est-ce que tu as peur, Bertrand?

— Ah! mon lieutenant!

— Tu deviens d'une méfiance ridicule. Cette maison est très agréable; la vue donne sur des campagnes, des jardins. On y est fort tranquille ; c'est ce qui me convient.

— Ah! vous aimez la tranquillité, maintenant?

— Beaucoup.

Auguste frappe. La signora Falenza vient lui ouvrir, et à son aspect Bertrand se dit :

— S'il n'y a que des visages comme ça ici, certainement nous y serons fort tranquilles.

La vieille conduit les étrangers dans leur logement en leur faisant beaucoup de politesses. En traversant un couloir on rencontre la belle Cécilia qui fait un salut gracieux au jeune Français. Alors Bertrand pousse un soupir en se disant :

— Voilà l'économie dont mon lieutenant m'a parlé.

Les voyageurs sont installés dans leur appartement, et la signora Falenza les quitte en leur disant :

— Quand ces messieurs auront besoin de quelque chose, ils n'auront qu'à passer chez moi; moi et ma nièce nous nous empresserons de leur offrir nos services.

— J'espère bien alors, se dit Auguste, que j'aurai souvent besoin de les réclamer.

Bertrand fait l'inspection des deux pièces et à chaque objet qu'il examine fronce le sourcil en murmurant :

— C'est bien soigné!

— N'est-ce pas, Bertrand?

— Oui, un méchant lit, point d'oreiller.

— Tant mieux ! nous irons en demander.

— Des chaises cassées.

— Tant mieux! j'irai les changer.

— Des armoires qui ne ferment pas.

— Oh! pour ce que nous avons à y mettre!

— Un secrétaire où je ne vois pas de clef.

— J'irai la chercher chez ces dames...

— Pas un flambeau sur la cheminée.

— Ces dames nous en donneront.

— Pas seulement un pot à l'eau.

— Ce n'est peut-être pas l'usage du pays.

— Eh bien! il est gentil l'usage du pays, s'il ne permet pas de se laver les mains! Enfin, monsieur, nous manquons de tout ici.

— Nous ne manquerons de rien en demandant à ces dames.

— Ces dames!... ces dames!...

— Et le bon marché, Bertrand, comptes-tu cela pour rien?

— S'il n'y avait eu que la vieille hôtesse dans cette maison, vous n'auriez pas été tenté d'y habiter.

— C'est possible; mais je puis jouir de la société d'une jolie femme, et mettre de l'économie dans ma dépense, il me semble, Bertrand, que tu ne peux rien trouver à redire à cela.

Bertrand ne dit plus mot : il va dans un coin bourrer sa pipe, et comme le jour baisse, Auguste se rend chez ses hôtesses pour demander de la lumière. La vieille dame est absente, mais la nièce y est, et notre Français, enchanté d'avoir un tête-à-tête avec la belle Cécilia, va s'asseoir près de la demoiselle, qui semble moins timide chez elle qu'à la promenade, et répond en souriant aux doux aveux qu'on lui adresse. Cette conversation se prolonge fort tard; Auguste a oublié Bertrand, qui est sans lumière : il serait disposé à oublier bien des choses, si la signora Falenza ne venait par sa présence lui rendre la mémoire; il remonte chez lui. Bertrand s'était jeté sur son lit et endormi. Auguste ne juge pas à propos de le réveiller, et, tout plein de l'image de la séduisante Cécilia, s'endort aussi se persuadant qu'il n'a jamais été mieux couché.

Trois jours se passent dans le nouveau logement : Auguste ne sort presque pas; il guette l'occasion d'un tête-à-tête avec Cécilia; mais la

tante s'absente moins, et veille beaucoup plus sur sa nièce. Cependant Auguste a obtenu un doux aveu; il sait qu'il est aimé; mais cela ne lui suffit pas, et les yeux de Cécilia semblent lui promettre davantage.

Bertrand s'est habitué à sa nouvelle demeure; mais il dit chaque jour à son maître :

— Monsieur, vous êtes venu en Italie pour étudier et travailler; au lieu de cela, vous passez votre temps à courir après notre jeune hôtesse.

— Bertrand, Cécilia m'apprend à mieux parler italien; et moi, je lui enseigne le français.

— Je ne vois pas ce que ce petit enseignement mutuel vous rapportera.

— Et le plaisir, Bertrand, n'est-ce donc rien?

— C'est donc pour avoir du plaisir que nous voyageons?

— Pas tout à fait; mais quand il se présente, pourquoi ne pas en profiter?

— Songez, monsieur, que vos plaisirs vous ont toujours coûté cher.

— Tu ne diras pas qu'ici je dépense mon argent; je n'ai jamais été si rangé, si tranquille; je ne sors pas. Ces dames, à qui j'ai offert de les mener au spectacle, n'ont pas voulu accepter.

— Je conviens qu'elles sont sédentaires, et ne cherchent pas à vous faire courir la ville. Mais je n'aime pas cette vieille Falenza, avec ses révérences, ses politesses...

— Ah! décidément, Bertrand, tu deviens trop difficile. Quand on voyage, mon ami, il faut s'accoutumer à rencontrer d'autres usages, d'autres mœurs.

— Oui, monsieur; mais j'ai bien peur que le fond ne soit le même partout! Des hommes égoïstes, des femmes coquettes; des intrigants qui affichent un grand luxe pour mieux faire des dupes, des fripons qui n'ouvrent la bouche que pour mentir; et, par-ci par-là, quelques bonnes gens qui cependant considèrent leur intérêt avant tout. Je crois que c'est ce que nous verrons en tous pays.

— Bertrand, les voyages te rendent déjà très éloquent. Écris tes réflexions; je les lirai... à notre retour en France.

— Il sera bien temps, monsieur!

Auguste n'écoute plus son compagnon, il a entendu la voix de la belle Cécilia, et se rend près d'elle. Mais la jeune Italienne n'a qu'un moment pour lui parler, car sa tante va revenir. Cédant aux instances du jeune homme, elle lui accorde un rendez-vous pour le lendemain. Un joli bois situé à un quart de lieue de la ville est l'endroit où Cécilia doit se rendre en secret. L'heure est convenue, et l'on se quitte pour ne point éveiller les soupçons de la tante.

Auguste retourne dans son appartement avec cette satisfaction intérieure que l'on éprouve toujours à l'approche d'un moment désiré. Jamais soirée ne lui sembla plus longue, et il se couche de très bonne heure pour être plus tôt au lendemain.

Enfin le jour a paru. Auguste se lève, soigne sa toilette, et sort, laissant encore Bertrand endormi. L'endroit qu'on lui a assigné pour rendez-vous est extrêmement éloigné de la demeure de la signora Falenza mais Auguste pense que c'est par prudence que Cécilia a choisi ce lieu. Il traverse une partie de la ville, suit le bord du Pô, et arrive enfin au petit bois, où il espère bientôt voir sa jeune hôtesse.

Auguste attend pendant longtemps avec patience ; l'espoir le soutient, quelque obstacle a pu retenir Cécilia à sa demeure. Mais plusieurs heures s'écoulent, et la belle Italienne ne vient pas. Auguste, las de se promener sans cesse dans le même cercle, se décide enfin à regagner sa demeure en maudissant l'événement qui s'est opposé à ce que Cécilia vînt au rendez-vous.

En approchant du faubourg où il habite, Auguste aperçoit devant lui Bertrand, qui semble aussi regagner leur logis ; il double le pas pour le rejoindre. En le voyant, l'ancien caporal pousse un cri de joie en disant :

— Ah ! morbleu ! vous n'êtes pas blessé ?

— Pourquoi diable serais-je blessé ? dit Auguste.

— Qu'y-a-t-il d'étonnant, monsieur, puisque vous venez de vous battre ?

— Je viens de me battre, moi ?

— Du moins, c'est ce que m'a dit notre hôtesse, en m'assurant qu'un jeune homme était venu vous chercher au point du jour, et qu'à quelques mots qui vous étaient échappés, elle avait deviné qu'il s'agissait d'un duel.

— Parbleu ! voilà qui est singulier !

— Elle m'a même enseigné plusieurs endroits où elle supposait que vous pouviez vous être rendus pour vider votre querelle ; en sorte que depuis ce matin je cours de tous les côtés, et que je me fais rire au nez par tous ceux à qui je demande s'ils ont vu deux hommes se battre.

— Je n'y comprends rien, Bertrand.

— Tout cela n'est donc pas vrai ?

— Il n'y a pas un mot de vérité.

— Ah ! la vieille signora apprendra qu'on ne se joue pas ainsi de moi.

— Bertrand, doublons le pas.

— Qu'avez-vous donc, mon lieutenant, vous paraissez inquiet ?

— Oui. J'ai peur que la nièce ne se soit aussi moquée de moi. Voilà trois heures et plus que je l'attends en vain à l'autre bout de la ville.

— Ah! mille boulets! il y a du louche dans cette promenade qu'elles nous ont fait faire. Quand je vous disais, mon lieutenant, que la vieille faisait trop de révérences.

— Nous nous alarmons peut-être à tort. Mais nous voici arrivés; frappe Bertrand.

Bertrand a frappé, et personne ne vient ouvrir. Il frappe de nouveau de manière à ébranler les vitres, et on ne répond pas.

— Qu'est-ce que cela veut dire, mon lieutenant? s'écrie-t-il en regardant Auguste.

— Mais cela veut dire qu'il n'y a personne, sans doute.

— Il faut pourtant que nous rentrions.

En disant ces mots, d'un coup de pied il enfonce la porte, et, suivi de son maître, entre dans la maison. Elle est déserte; excepté quelques mauvais meubles, on a tout emporté, et l'appartement des deux voyageurs est tout dégarni.

— Nous sommes volés, monsieur, dit Bertrand.

— Ça m'en a tout l'air, mon ami.

— Vous aviez laissé notre argent ici?

— Hélas! oui! dans le secrétaire. Excepté ces dix pièces d'or que j'ai sur moi, tout était là.

— Ah! les scélérates! Au diable les signoras, les beaux yeux, les révérences! Pourquoi avons-nous quitté notre hôtel?

— C'est ma faute, Bertrand, je le sens bien. C'est encore mon étourderie qui est cause de ce malheur. Mais que veux-tu? le mal est fait.

— Il faut aller nous plaindre, monsieur; il faut nous faire rendre justice.

— Nous plaindre, mon ami, dans un pays où nous sommes étrangers et lorsque nous n'aurions pas de quoi payer les frais de la justice, qui coûte fort cher partout.

— Ainsi, monsieur, il faut se laisser voler et ne rien dire.

— C'est le plus sage ici, Bertrand.

— C'est bien amusant!

— Il faut même nous hâter de quitter cette maison dont nous avons enfoncé la porte, et que l'on avait sans doute louée à ces intrigantes; car on pourrait encore nous demander de quel droit nous y sommes, et nous punir d'y être entrés ainsi.

— Il ne manquerait plus que cela! Ah! mon pauvre Schtrack, il valait bien mieux rester avec toi!

— Du courage, Bertrand, soyons au-dessus des revers. Nous n'avons plus rien, eh bien! Cela me force nécessairement à travailler. Nous voyagerons à pied, ce qui n'expose pas à faire de mauvaises connaissances comme en diligence. Enfin, notre bagage est plus léger; mais chacun de nous pourra dire comme ce philosophe de la Grèce : *Omnia mecum porto.*

— Il paraît que cela veut dire qu'il n'avait pas le sou, n'est-ce pas, mon lieutenant?

— A peu près, Bertrand.

— En ce cas nous devenons terriblement philosophes.

— Quittons Turin, et allons ailleurs chercher la sagesse.

— Ah! monsieur, où nous arrêterons-nous?

XXV

QUI DURE TROIS ANS

Laissons Auguste et Bertrand courir le monde, l'un en promettant de ne plus se laisser séduire par les œillades du premier joli minois qu'il rencontrera; l'autre se damnant parce qu'on n'écoute pas ses conseils, et pestant contre un sexe qui fait faire tant de folies à son maître. Il faut excuser Bertrand, mesdames, et lui pardonner sa mauvaise humeur : il avait bien quelque raison de se méfier de la beauté. Mais s'il avait eu vingt ans de moins, et que de jolis minois eussent entrepris sa conquête, qui sait si, comme son maître, il n'eût pas succombé? Retournons au village, près de la petite laitière, dont les folies d'Auguste nous ont trop souvent éloignés; et que le tableau de l'amour vrai, de l'innocence, nous délasse des passions, des intrigues des villes, de la fausseté, de l'égoïsme du monde. C'est passer à un joli paysage de Regnier après avoir considéré une tempête de Gudin; mais si la vue du combat des éléments nous cause de vives émotions, celle d'un ciel pur, d'une riante prairie, repose doucement notre âme, et nous fait souvent éprouver des sensations plus agréables.

Denise a apporté à sa tante les mille écus qu'elle voulait faire reprendre à Auguste; elle lui a remis le sac d'argent en poussant un profond soupir.

— Il n'en a donc pas voulu, dit la mère Fourcy.

— Hélas! ma tante!... il n'était plus temps!... il était parti!... Il est allé faire le tour du monde!... et Dieu sait quand il reviendra!...

Schtrack fumait sur un banc devant sa loge. (P. 319.)

— Ça n'est pas notre faute, ma petite ; nous nous sommes pressées tant que nous avons pu pour réaliser cette somme ; mais, dame, mille écus !... ça ne se fait pas comme un fromage !... Puisqu'il est allé voyager, c'est que sans doute il n'avait pas besoin d'argent ; du moins nous n'avons rien à nous reprocher, et quand il reviendra nous voir, il verra que j'avons fait bâtir une jolie maisonnette à Coco.

Denise se flatte que Virginie tiendra sa promesse, qu'elle parviendra à savoir où Auguste a porté ses pas, et qu'elle lui donnera de ses nouvelles; cette espérance fait le seul charme de sa vie. Ce sentiment est toujours pour beaucoup dans la somme de bonheur que nous devons goûter sur la terre...

Combien de gens n'en ont jamais eu d'autre que celui qu'il procure!

Virginie avait dit à Denise pour la consoler :

— Vous reverrez Auguste, et quand il saura combien vous l'aimez, je veux qu'il vous chérisse.

Ces paroles sont gravées dans le cœur de la jeune fille, qui se dit tous les jours :

— Cette dame lui apprendra que je l'aime; quand il viendra ici, comme je rougirai!... Je n'oserai plus le regarder... ça le fâchera peut-être... mais c'est sa faute : pourquoi m'a-t-il dit qu'il m'aimait, lui?... Est-ce qu'on devrait dire ces choses-là quand on ne les pense pas?.. J'avais l'air de rire en l'écoutant... mais au fond du cœur je sentais que ça me faisait tant de plaisir!... Sans doute il ne songeait qu'à plaisanter avec moi... il me parlait comme à toutes celles qu'il trouve gentilles... Il ne sait pas le mal qu'il m'a fait!

Sur l'emplacement de la masure occupée par la famille Calleux, on a élevé une jolie maisonnette composée seulement d'un rez-de-chaussée et de greniers; derrière cette petite habitation est un jardin assez vaste entouré de palissades. C'est avec les mille écus laissés par Dalville qu'on a bâti cette maisonnette qui appartient à Coco quoiqu'il soit trop jeune pour y loger encore. Mais Denise se plaît à embellir cet asile, que l'enfant doit à son bienfaiteur, c'est là que chaque jour, après avoir terminé ses occupations du matin, elle va passer une partie de son temps, rêvant à celui dont elle attend sans cesse le retour. C'est là que, seule avec l'enfant, elle l'entretient d'Auguste, lui enseigne à l'aimer, à se rappeler que c'est à lui qu'il doit tout, et à ne pas entrer sous le toit de la maisonnette sans donner une pensée à la reconnaissance.

Le jardin est entretenu avec soin. Denise y met des fleurs; elle se souvient de ce qu'elle a vu dans les jolies maisons bourgeoises où elle a été; elle veut que le jardin de la maisonnette soit planté sur ce modèle; elle veut qu'en entrant dans cet endroit, Auguste soit agréablement surpris, et lui fasse compliment de son goût.

— Il verra ce bosquet... ces carrés de verdure, se dit-elle; il sera étonné que des paysans aient arrangé tout cela comme les gens de Paris.

Mais au bout d'un moment, la jeune fille soupire tristement en se disant :

— S'il est allé au bout du monde... il sera bien longtemps avant de venir voir mon jardin !

L'hiver fait place aux beaux jours, et Denise n'entend pas parler de Virginie.

— Elle n'a rien appris sur son sort, se dit la petite : sans cela elle serait venue m'en instruire.

L'espoir d'apprendre des nouvelles d'Auguste engage Denise à faire encore un voyage à Paris. Elle en obtient facilement la permission de sa tante, et, un matin, arrive dans la maison où Auguste a demeuré.

Suivant sa coutume, Schtrack fumait sur un banc devant sa loge. Il reconnaît la jeune fille, et quoiqu'il y ait près de quatre mois que la petite se soit évanouie dans ses bras, il s'écrie en la voyant :

— Est-ce que le compte il était bas dans le sac?

— Comment, monsieur?... Quel sac?... Est-ce que M. Auguste est revenu? dit Denise en regardant le vieil Allemand avec anxiété.

— Oh ! non, non... Le cheune homme est touchours en foyage avec Pertrand... Mais je croyais que fous feniez pour le sac d'écus qui afait roulé dans le cour... et que fous afiez blus troufer votre compte !... Ah ! sacretié !... c'est que Schtrack blaisante bas sur l'honneur !...

— Ah ! monsieur, est-ce que je viendrais pour cela?... Et vous n'en avez pas eu de nouvelles, monsieur?

— De quoi, mon betite ?

— De M. Auguste.

— Qui diable foulez-vous qui m'en donne, bisqu'il est autour du monde ?

— Et cette dame... l'avez-vous vue?...

— Un dame ?

— Celle qui était ici avec moi dans mon dernier voyage... qui eut la bonté de me secourir...

— Ah foui !... le démon !... la maufaise tête !... la betite grenadier !...

— Est-elle venue, monsieur?

— Oh ! foui !... elle est venue deux fois demander aussi des noufelles du cheune homme.

— Et elle ne vous a rien appris sur M. Auguste ?

— Mais sacretié ! bisque che fous dis qu'elle était fenue pour demander des noufelles... Vous comprenez bas?

— Savez-vous son adresse, monsieur?

— A la betite mauvaise tête ?

— Oui, monsieur.

— Non, che ne savais pas.

Schtrack s'est remis à fumer, et Denise, ne pouvant rien savoir du portier, s'éloigne en regrettant de ne pas connaître la demeure de Virginie ; elle eût été la voir, non qu'elle la croie plus instruite qu'elle sur le sort des voyageurs, mais du moins elle lui aurait parlé d'Auguste, et c'est un si grand plaisir de parler de la personne qu'on aime, surtout avec quelqu'un qui nous comprend !

Plusieurs mois se sont écoulés sans apporter aucune nouvelle d'Auguste, et sans que Virginie soit venue au village ; l'espoir s'affaiblit dans le cœur de Denise, mais l'amour ne s'éteint pas : ce sentiment, quand il est vrai, brave les obstacles, le temps, l'absence, et seul ne passe pas, lorsque tout passe autour de lui.

Denise a dix-sept ans accomplis. Sa taille n'est pas plus élevée, mais ses traits semblent avoir plus de charme, sa physionomie plus d'expression : le sentiment secret qui l'occupe donne à ses regards une douceur mélancolique qui sied à sa jolie figure ; les villageois ont rarement cet air-là ; c'est peut-être pour cela que les jeunes gens de Montfermeil et des environs trouvent à Denise quelque chose qui les séduit, qui leur tourne la tête. Cependant elle leur parle peu, elle ne rit plus avec eux, elle fuit leurs danses, leurs jeux ; et les autres jeunes filles se moquent de la petite laitière en se disant : — Elle fait sa fière... Elle se donne des air de dame... Elle veut singer les gens de la ville... Mais avec son air de mauvaise humeur elle ne trouvera pas d'amoureux.

En dépit du pronostic des paysannes, Denise, sans le vouloir, sans le chercher, fait chaque jour des conquêtes, et les villageoises, malgré leur gros rire, leur gaieté et les bonnes tapes qu'elles distribuent aux beaux garçons de l'endroit, les voient soupirer pour celle qui ne fait rien pour les captiver. Enfin, comme Denise, outre sa jolie figure, est un très bon parti, plusieurs villageois la demandent pour épouse à la mère Fourcy.

La bonne tante s'aperçoit bien que depuis longtemps sa nièce a quelque chose d'extraordinaire ; mais elle est persuadée que le mariage lui ôtera ce quelque chose qui la fait soupirer nuit et jour. La mère Fourcy se flatte d'avoir beaucoup d'expérience, et se rappelle que nombre de jeunes filles ont, en prenant un mari, recouvré leurs couleurs qui commençaient à se passer. Un beau matin, elle va donc trouver sa nièce, qui était, suivant sa coutume, seule dans le jardin de la maisonnette de Coco.

— Ma petite, dit la mère Fourcy en s'asseyant près de Denise, je venons te parler pour quelque chose.

— Tout ce que vous voudrez, ma tante, répond la jeune fille en

regardant toujours une marguerite qu'elle venait de cueillir, et dans laquelle elle avait vu que le jeune voyageur l'aimait beaucoup.

— Ma petite, t'as eu dix-sept ans à la Saint-Pierre. Une fille de dix-sept ans n'est plus un enfant !... comprends-tu ça, Denise?

— Oh ! oui, ma tante !

— D'ailleurs, il y a longtemps que tu es au fait du ménage, tu travailles à l'aiguille que c'est un charme !... et tu fais des fromages qu'on en mangerait toute la journée sans qu'il y paraisse !... enfin tu connais le tracas d'une maison, t'es active, laborieuse ; t'as trois fois plus d'esprit qu'il n'en faut pour mener un homme qui voudrait aller dans le travers ; et morguenne ! celui qui t'aura ne s'en repentira pas !

Denise porte sur la mère Fourcy des regards surpris, en balbutiant :

— Je ne vous comprends plus, ma tante.

— Alors, c'est différent, ma petite, j' vas couper au court. T'es en âge de te marier, et v'là plusieurs partis qui se présentent pour toi. D'abord, le gros Fanfan Jolivet, et puis le neveu du voisin Manllard, puis le grand Claude-Jean-Pierre-Nicolas Lathuille, qui vient d'hériter de son père ; il y en a ben encore d'autres qui voudraient de toi, mais ces trois-là sont les plus solides. Ce sont de braves garçons, de bons travailleurs. Ça fera ben ton affaire ; choisis lequel tu veux pour ton mari.

Denise est devenue pâle et embarrassée pendant le discours de sa tante ; mais elle regarde de nouveau les débris de sa marguerite, et répond bien bas :

— Je n'en veux pas, ma tante.

— Comment que t'as dit, ma petite?

— Je dis que... je ne veux pas me marier.

— Tu ne veux pas te marier? allons donc ! c'est pour rire que tu dis ça : est-ce qu'il ne faut pas que les filles se marient ? J' te dis, au contraire, que le mariage te fera du bien. Depuis longtemps tu n'es plus la même, tu n' ris plus, tu n' chantes plus... Un mari, ça fait chanter, mon enfant, ça rend la gaieté, et... Ah ! mon Dieu, tu pleures, ma Denise ! Est-ce que tu crois que je veux te faire du chagrin? oh ! non pas ! j'enverrai plutôt tous les épouseurs au diable... Ma pauvre enfant qui pleure !... Je n' voulons pas de ça... Allons, dis-moi tout de suite ce qui te fait pleurer.

— C'est de vous refuser, ma tante.

— Est-ce qu'il faut pleurer pour ça? Est-ce que j' te forçons jamais à faire ce que tu ne veux pas?

— Oh ! non, ma tante, vous êtes si bonne !

— Mais si tu pleures, je te gronderai ! Tu n' veux pas de ces maris-là, n'en parlons plus, mon enfant ; mais, jarni ! t'as queuque chose pourtant!...

une fille ne soupire pas toute la journée en pensant à des mouches.

— Ah ! ma tante !....

— Dis-moi ce que tu as, ma petite.

— Je n'ose pas...

— J' voulons que tu oses, moi. Tu as du chagrin dans le cœur... c'est sûr.

— Ah ! je suis bien bête ! je le sais bien !

— Toi bête ! toi la fille la plus spirituelle, la plus subtile, la plus adroite ! D'ailleurs, ma chère amie, on ne pleure pas parce qu'on est bête... Est-ce que tu serais amoureuse de queuqu'un, par hasard ?

Denise pousse un gros soupir, et répond enfin en baissant les yeux :

— Oui, ma tante.

— Eh ben ! ma petite, ça n'est pas défendu ! et si ça n'est pas un de ceux qui se présentent pour t'épouser, c'est égal, pourvu que ce soit un honnête garçon... et qu'il te rende heureuse... car il t'aime ben aussi sans doute ?

— Non, ma tante, il ne m'aime pas du tout... il ne pense plus à moi...

— Jarni !... j'irai lui arracher les yeux !... il t'aurait oubliée !... il t'aurait trompée... Il serait aimé de ma Denise, et il ne se trouverait pas trop heureux de l'épouser !...

— Mais il ne m'a jamais parlé de m'épouser, ma tante.

— C'est donc un enjôleur... un mauvais sujet ?

— Non, ma tante... mais c'est... c'est ce monsieur de Paris...

— M. Dalville ?

— Oui, ma tante.

— Ah ! mon Dieu !... à quoi donc vas-tu penser, Denise ? tu aimes un beau monsieur de Paris, un homme du grand monde, un homme qui ne doit pas regarder une paysanne !

— Oh ! si, ma tante, je vous assure qu'il me regardait beaucoup !...

— Mais tu n'y songes pas, mon enfant, aimer M. Dalville !

— Hélas ! ce n'est pas ma faute, c'est bien malgré moi.

— Et comment donc que c't amour-là t'est venu, ma petite ?

— En tombant de mon âne, ma tante !

— C'est i' possible !

— Mon Dieu ! oui ; j'ai rencontré M. Auguste sur la route ; il était dans son cabriolet, et moi j'allais à pied derrière Jean le Blanc.

— Tu m'as dit cela, mon enfant.

— Il me regardait souvent, et je n'avais pas l'air d'y faire attention. Il est descendu de voiture, et m'a suivie dans le petit sentier du

bois : il me disait que j'étais jolie, et moi je riais de ses compliments.

— Tu m'as encore dit cela.

— Il a voulu m'embrasser, et moi, en me défendant, je lui ai griffé la figure.

— Tu ne m'avais pas dit cela, ma petite.

— Oh ! j'étais alors bien en colère ! Je détestais ce monsieur ! je suis montée sur mon âne pour m'éloigner plus vite, mais Jean le Blanc a pris le galop et m'a jetée par terre. Je suis tombée... je ne sais comment...

— Ah ! mon Dieu ! mon enfant, et après ?

— Ce monsieur est accouru, mais il m'a relevée si honnêtement... il avait l'air si fâché de ma chute... il était plus pâle, plus tremblant que moi... Alors, je ne sais comment cela s'est fait, mais sur-le-champ ma colère s'est passée... et je crois que je l'aimais déjà.

— Ensuite ?

— Dame ! vous savez bien, ma tante, que nous avons appris ce qu'il avait donné à Coco et à sa grand'mère, et j'ai senti que cela me le faisait aimer davantage. Je l'ai revu chez Mme Destival, il m'a chargé d'avoir soin de Coco, et depuis ce temps, vous savez, ma tante, qu'il n'est venu nous voir qu'une seule fois.

— Est-ce que tu lui as dit que tu l'aimais ?

— Non ; au contraire, comme M. Bertrand m'avait dit que cela l'empêcherait de venir nous voir, je lui ai bien assuré que je n'aurais jamais d'amour pour lui.

— T'as bien fait, ma petite.

— Oh ! non, ma tante, je crois plutôt que j'ai mal fait, et que ça l'a fâché, car depuis ce temps, il n'est pas revenu, et il est parti sans nous dire adieu !

— Allons, la voilà qui pleure encore !... Mais, ma petite, à quoi ça t'avance-t-il c't amour-là ?

— A rien, ma tante.

— M. Auguste n'aurait pas épousé une petite fille de village. A présent le v'là parti, et sans doute nous ne le reverrons jamais.

— Est-ce qu'il ne peut pas revenir ?... Est-ce qu'il ne voudra pas revoir... Coco ?... Il reviendra, ma tante ; ah ! je l'espère toujours.

— Quand même il reviendrait, songe donc que c'est un monsieur, vois-tu, c'est habitué aux belles dames ; tandis que toi... Eh bien ! que regardes-tu donc sur cette fleur ?...

— Elle m'a dit que M. Auguste m'aimait beaucoup.

— Qui t'a dit cela ?

— Cette marguerite, ma tante.

— Effeuilles-en une autre, ma petite, demain elle te dira le contraire.

— Oh ! j'en effeuille tous les matins, ma tante.

— Et la fleur te dit toujours qu'il t'aime ?

— Quand l'une ne le dit pas, j'en questionne une autre, et je ne m'arrête qu'à celle qui me répond ce que je désire.

— V'là comme les jeunes filles se disent leur bonne aventure. Mais tiens ! mon enfant, il serait bien plus sage d'oublier un homme qui ne pense pas à toi.

— Je ne peux pas, ma tante.

— Si tu prenais un mari, au lieu d'effeuiller des marguerites, je te réponds que ton amour se passerait.

— Non, ma tante, je ne veux pas me marier. Laissez-moi libre de penser à lui, de consulter les fleurs... et je vous promets que je ne pleurerai plus.

— Comme tu voudras, ma chère Denise ; et puisque c'est ton goût... reste fille... Mais étant si gentille, si bien tournée !... Ah ! ça serait dommage si tu passais ta jeunesse à consulter des fleurs.

La bonne tante ne parle plus à Denise de mariage, et les prétendants sont congédiés. Les gens du village font des conjectures sur la conduite de la jeune fille. Les paysannes se moquent des galants qui ont été refusés ; ceux-ci espèrent qu'avec le temps Denise sera moins cruelle ; mais le temps s'écoule, et Denise ne change pas de résolution.

La mère Fourcy devient infirme, sa nièce lui prodigue les plus tendres soins ; et Coco, qui en grandissant a appris à chérir ses bienfaitrices autant qu'il chérissait sa chèvre, cherche déjà à se rendre utile, et par son babil enfantin distrait souvent Denise de sa mélancolie ; elle aime à regarder à caresser l'enfant qu'Auguste aimait, elle lui fait apprendre tout ce qu on peut enseigner au village, elle forme son cœur à la vertu, et veut qu'il fasse honneur à son bienfaiteur.

Deux années se sont passées depuis qu'Auguste est parti avec Bertrand ; pendant cet espace de temps, Denise a été six fois à Paris pour demander des nouvelles des voyageurs ; jamais Schtrack n'a pu lui en donner, et elle n'entend plus parler de Virginie. Au bout de ce temps la mère Fourcy tombe malade, et malgré tous les soins de sa nièce, meurt bientôt dans ses bras.

La perte de sa tante afflige vivement Denise ; on doit tant regretter ceux qui, pendant toute leur vie, n'ont cherché qu'à nous rendre heureux, sans jamais nous reprocher le bien qu'ils nous ont fait ; manière d'obliger qui glace la reconnaissance ! car il y a beaucoup de gens qui font du bien, mais il y a bien peu de bonnes gens.

Elle appuie sa tête sur l'épaule d'Auguste. (P. 330.)

Denise se trouve seule sur la terre avec Coco, qui n'a encore que huit ans. Elle loue sa maison, qui lui devient trop grande, et va se loger dans la maisonnette de Coco, qu'elle fait agrandir en y ajoutant un nouveau pavillon. Là, Denise se trouve mieux, il lui semble qu'elle se rapproche d'Auguste. La jeune fille n'a plus besoin d'être laitière, elle prend avec elle une vieille paysanne qui se charge des travaux de la maison. Denise s'occupe de son jardin, et cherche dans des livres des connaissances nouvelles. Du vivant de sa tante, Denise ne pouvait que rarement se livrer à son goût pour la lecture, parce que la mère Fourcy trouvait que sa nièce était déjà trop savante pour une paysanne ; mais maintenant rien n'empêche la jeune fille de suivre son penchant et de chercher à former son esprit.

Peu à peu, Denise quitte le gros jupon de laine, le tablier, le corset de bure ; elle prend des vêtements simples, mais qui se rapprochent de la mise des dames de la ville. Alors les villageois se disent :

— Décidément, Denise Fourcy veut faire la dame ; voyez-vous, depuis la mort de sa tante alle ne se met plus comme nous : alle se donne une tournure et alle fait des phrases en parlant.

Denise s'inquiète peu de ce que pensent les habitants du village ; son seul désir serait de plaire à celui qu'elle attend toujours, et elle se dit en se regardant dans son miroir :

— Peut-être m'aimera-t-il mieux comme cela... Il ne me trouvera plus si gauche, si embarrassée ; mais cela lui sera bien égal, car il ne m'aime pas, et il croit que je ne l'aime pas non plus !... Mon Dieu ! pourquoi lui ai-je dit cela !... C'est M. Bertrand qui en est cause... il m'a trompée en me disant qu'Auguste ne viendrait pas au village si je l'aimais... Oh ! oui... je suis sûre qu'il m'a trompée ; car c'est depuis ce temps qu'Auguste m'a reçu si mal à Paris, et n'est plus venu ici. Mais quand je le reverrai, ah ! je lui dirai la vérité ; on a toujours tort de mentir... et je le prierai bien de ne pas me mentir non plus...

Une année s'écoule encore ; Denise a vingt ans, et Coco en a neuf. L'enfant est heureux ; la gaieté, la santé brillent sur son joli visage. Denise est toujours triste, et veut en vain éloigner de sa pensée le souvenir d'Auguste, qu'elle commence à ne plus espérer revoir.

— Peut-être est-il fixé dans un pays étranger !... se dit-elle ; peut-être est-il marié... et il ne reviendra jamais !...

Alors des larmes mouillent ses paupières, et les caresses de l'enfant ne font qu'augmenter son chagrin, car il lui dit sans cesse :

— Reverrai-je bientôt mon bon ami ?

Souvent Denise se promet d'être raisonnable, d'éloigner de son cœur

une folle passion, et de ne plus penser à Auguste. Alors elle sort pour chercher dans la campagne quelque distraction ; mais, soit hasard, soit préférence, elle se retrouve toujours dans le petit sentier du bois où elle a fait la culbute

XXVI

LE RETOUR

Par une belle soirée de printemps Denise lisait dans un bosquet du jardin, et Coco jouait, devant la porte de la maisonnette, près de la vieille paysanne, qui dormait sur un banc.

En regardant sur la route, Coco aperçoit un homme arrêté qui semble considérer l'habitation, et tellement absorbé dans ses pensées, qu'il ne voit pas l'enfant qui joue près de là.

Cet homme n'est pas mis en paysan ; une veste de toile grise, un pantalon à guêtres et un paquet attaché à son dos, semblent annoncer un voyageur ; sur sa tête est un mauvais chapeau rond, et il tient à la main un bâton sur lequel il paraît avoir besoin de s'appuyer ; car sa figure est pâle et fatiguée, et sa barbe longue, l'expression de ses yeux semblent annoncer la pauvreté et le chagrin.

Coco s'approche doucement ; il regarde l'inconnu avec une curiosité enfantine, et voit avec surprise que des larmes coulent de ses yeux pendant qu'il considère la maisonnette.

L'enfant a appris de Denise à compatir aux peines des malheureux. Il se place devant l'inconnu en lui disant d'une voix naïve et avec l'expression de la bonté :

— Monsieur, est-ce que vous avez du chagrin ?... Si vous voulez vous reposer chez nous, nous vous donnerons à souper.

La voix de l'enfant a frappé l'étranger, il fait un mouvement de surprise et considère Coco avec attention ; puis il lui prend la main et la lui presse tendrement, en prononçant d'une voix altérée par l'émotion :

— Quoi ?... c'est toi, mon ami !...

Le petit, étonné de s'entendre appeler ainsi, répond à l'étranger en souriant :

— Est-ce que vous me connaissez, monsieur ?

Le voyageur pousse un soupir, et répond au bout d'un moment :

— Oui... je t'ai vu autrefois... ici... à cette place ; mais alors, au lieu

de cette jolie maisonnette, il n'y avait là qu'une vieille masure tombant en ruines !... Quel changement s'est opéré en ces lieux !...

— Ah ! c'est mon bon ami qui m'a donné de quoi avoir tout cela... car c'est ma maison, ça, monsieur ; mais quand il reviendra, je le remercierai bien !...

L'étranger presse encore tendrement la main de l'enfant, qui reprend :

— Voulez-vous entrer ?... Venez, je vais dire à Denise que vous souperez avec nous...

— Denise !... quoi ! Denise est là ? dit l'inconnu en retenant l'enfant.

— Oui, monsieur ; nous demeurons ensemble depuis que sa bonne tante est morte.

— Et Denise, est-elle mariée ?...

— Non, monsieur... Eh bien ! venez-vous ?

Après un moment d'hésitation, l'étranger se décide à suivre l'enfant, qui lui prend la main, et le fait entrer avec lui dans la maison.

— Denise ! Denise ! crie Coco, voilà quelqu'un !... voilà un monsieur qui a faim !... n'est-ce pas que vous avez faim ?... Denise, viens donc !

Mais la jeune fille était au fond du jardin et n'entendait pas la voix de l'enfant ; il court la chercher dans les bosquets, et l'inconnu le suit lentement.

— Ma petite Denise, dit Coco, je viens de voir sur la route un monsieur qui paraissait bien triste... je l'ai engagé à entrer chez nous ; nous lui donnerons à souper, n'est-ce pas ?

— Oui, mon ami.

— J'ai bien fait de l'amener... car il a l'air pauvre... et pourtant il ne demandait rien.

— Oui, tu as bien fait... allons le rejoindre...

— Tiens, il m'a suivi... le voilà...

L'étranger s'était arrêté à quelque distance, et considérait Denise ; les derniers rayons du jour portaient alors sur sa figure, et la jeune fille le regardait avec intérêt en s'avançant vers lui. Mais elle n'a pas fait quatre pas qu'un cri lui échappe, elle court, elle vole vers l'étranger. —Auguste !... monsieur... c'est vous... Voilà tout ce qu'elle peut dire ; et Auguste, car c'était bien lui, la reçoit dans ses bras.

— Denise ! bonne Denise ! dit Auguste en pressant contre son cœur celle que la joie, la surprise ont presque privée de sentiment ; enfin Denise recouvre la parole. — Coco, c'est ton bon ami, s'écria-t-elle, c'est ton bienfaiteur qui est revenu !... viens donc l'embrasser.

L'enfant regarde Auguste avec étonnement, il a de la peine à se faire à l'idée que c'est son bienfaiteur qu'il revoit avec une grande barbe et une

mise pauvre : mais, si ses yeux n'ont pas reconnu son bon ami, en revanche son cœur n'a pas été muet, quelque chose le poussait vers l'étranger : c'est donc avec joie qu'il court embrasser Auguste, et pendant quelques instants celui-ci se livre au plaisir de presser l'enfant et la jeune fille dans ses bras.

— Vous m'avez reconnu, Denise? dit enfin Auguste.

— Oh ! toujours ! toujours je vous reconnaîtrai !... quand même votre figure ne serait plus la même, mon cœur me dirait bien vite que c'est vous.

— Chère Denise !

— Moi, mon bon ami, je ne t'ai pas reconnu, dit Coco, parce que tu as de la barbe... et puis que tu pleurais...

— Hélas ! vous ne m'attendiez pas dans ce triste équipage, n'est-ce pas?...

— Oh ! nous vous attendions n'importe comment ! Pour nous, n'êtes-vous pas toujours bien ?... mais, en vous voyant ainsi, je crains que vous n'ayez été malheureux, et voilà ce qui me fait de la peine.

— Oui, Denise, oui, j'ai été malheureux... mais je l'ai mérité ! ce sont mes folies qui m'ont mis où me voilà ! Mais puisque j'ai encore votre amitié... celle de cet enfant, je sens que je n'ai pas tout perdu !...

— Ah ! monsieur, est-ce que vous pouviez douter de nos cœurs?...

— Que voulez-vous, l'infortune rend souvent injuste ; j'avais tort, je le vois. Je vous conterai tout ce qui m'est arrivé, Denise, je vous dirai franchement ce que j'ai fait... ce n'est point à vous que je voudrais cacher mes fautes, car je suis sûr d'avance que vous me pardonnerez.

— Ah ! monsieur, je suis si contente de vous revoir ! Mais venez donc vous asseoir, vous reposer dans la maison... vous devez avoir besoin de prendre quelque chose.

— Il est vrai que depuis hier je n'ai rien pris.

— Depuis hier ! s'écrie Denise, et aussitôt une pâleur mortelle couvre son visage, ses yeux deviennent gros de larmes, elle ne peut plus parler... elle appuie sa tête sur l'épaule d'Auguste et donne un libre cours aux pleurs qui la suffoquent.

— Denise, chère Denise, calmez-vous !... je suis auprès de vous !... j'ai déjà oublié une partie de mes chagrins, rassurez-vous ! D'ailleurs, je n'étais pas dénué de toute ressource. Si je n'ai rien pris depuis hier, c'est que de tristes réflexions m'avaient ôté l'appetit. Il me restait encore quelque argent, mais je le ménageais pour me loger à Paris ; car rien ne rend économe comme le malheur ! Ah ! la perte de mes richesses n'est point ce qui m'a le plus affligé ; vous le savez : doué d'un heureux caractère, l'espérance et la gaieté voyageaient encore avec moi lors même que ma

bourse était légère ; mais l'ingratitude des hommes, l'abandon de celui que j'aimais comme un frère, voilà ce qui m'a fait le plus de mal ! voilà ce qui m'a ôté le courage !... J'ai senti qu'on pouvait avoir de la philosophie pour supporter les coups du sort, mais je n'en ai pas trouvé pour la perte d'un ami, pour les peines du cœur...

— Oh ! mon Dieu ! dit Denise, se pourrait-il !... mais, en effet, vous êtes seul... Qu'est donc devenu Bertrand ?

— Il m'a abandonné !... il s'est lassé de mes folies... il a quitté celui qui... dans l'opulence le traitait comme un ami et non comme un serviteur.

— Bertrand vous a quitté !... il vous a laissé lorsque vous étiez malheureux et loin de votre pays !... Oh ! non, monsieur, non, cela n'est pas possible ! il vous aimait, il vous honorait ! Bertrand est un vieux soldat, il n'a pas oublié tout ce qu'il vous doit, je répondrais de son cœur comme du mien.

— Cependant, Denise, je vous ai dit la vérité. Mais entrons chez vous, plus tard je vous ferai le récit de mes voyages.

— Ah ! pardon, monsieur... moi qui oubliais... Entrons vite, ah ! venez vous reposer.

Denise conduit Auguste dans la maison. Coco les suit en sautant et en criant avec joie :

— V'là mon bon ami revenu. Denise ne sera plus triste à présent ! La jeune fille court réveiller sa vieille servante. Elle s'empresse de mettre tout en l'air pour offrir au voyageur ce qu'elle a de mieux, et en allant et venant autour d'Auguste, s'arrête encore pour le regarder, pour s'assurer que ce n'est point une illusion, puis s'écrie :

— Le voilà !... il est revenu enfin !... il ne nous avait pas oubliés !... Et la petite essuie une larme que l'émotion lui arrache, et qu'au même instant un sourire fait disparaître. Auguste est vivement touché du plaisir que son arrivée cause dans la maisonnette. Il ne peut se lasser de regarder Denise, il remarque le changement qui s'est fait dans son langage, dans ses manières, dans sa mise ; et reportant un coup d'œil sur lui-même, soupire en disant :

— Les trois années qui se sont écoulées ont produit de grands changements : au lieu d'une laitière, d'une villageoise un peu gauche, je retrouve en vous une jeune femme pleine de grâces ; et moi, que vous avez vu si brillant, si élégant !... me voilà fait comme un pauvre diable, qui voyage à pied, sans avoir toujours de quoi payer un gîte !...

— Qu'est-ce que cela fait ? en êtes-vous moins le bienfaiteur de Coco... et celui qui contait si bien fleurette à la petite laitière ?

— Vous conviendrez, Denise, que, dans ce costume, je n'ai pas trop l'air d'un bienfaiteur et d'un séducteur?

— Quant à moi, si je ne vous plais pas ainsi, je reprendrai bien vite le corset de bure et le petit bonnet.

— Vous serez toujours bien... D'ailleurs, je n'ai pas le droit... je ne dois pas oublier...

Auguste s'arrête, Denise le regarde avec inquiétude ; mais il semble vouloir éloigner un souvenir pénible, et va se placer à table en disant:

— Ne songeons maintenant qu'au plaisir que je goûte ici!... Denise, Coco, ah ! venez près de moi... une soirée de bonheur me fera oublier plusieurs mois de souffrances.

On se met à table. Auguste est l'objet des soins, des prévenances des habitants de la maisonnette ; la présence d'un potentat ne les rendrait pas si heureux que celle du pauvre voyageur.

Lorsque Auguste a réparé les fatigues de la route, il prend Coco sur ses genoux, se place devant Denise, et commence son récit :

— J'ai voulu voyager, dans l'espoir que cela mûrirait ma tête ; d'ailleurs, il fallait bien chercher à utiliser mes talents. Je sais peindre, je suis bon musicien, mais il me coûtait de chercher des élèves à Paris, théâtre de ma splendeur, où je ne pouvais faire un pas sans rencontrer d'anciennes connaissances, qui détournaient les yeux pour ne point me saluer, depuis qu'elles me savaient ruiné ; je suis donc parti avec Bertrand...

— Oui, et sans venir me dire adieu ! dit Denise en poussant un profond soupir.

— Je craignais de vous revoir... Je pensais que vous étiez mariée... Je n'ai point oublié ce que vous m'avez dit dans votre jardin lorsque je vins vous rendre visite.

Denise rougit, et Auguste reprend :

— Je partis donc ; il nous restait deux mille écus: avec de l'économie, cela pouvait nous mener loin. Mais il m'est si difficile de ne point faire d'étourderies!...

— Et d'être sage ! dit à demi-voix Denise.

Auguste sourit et continue :

— A Turin, des aventurières nous volèrent toute notre fortune, hors quelques pièces d'or, avec lesquelles nous arrivâmes à Rome. Là, je travaillai, je gagnai quelque argent avec mon violon, et Bertrand donnait des leçons d'armes. Nous nous rendîmes à Naples ; le hasard m'y fit retrouver une dame que j'avais connue à Paris ; elle s'intéressa à moi, et me fit avoir de riches élèves. Depuis une année nous vivions assez heureux,

Demain, Denise, vous aurez ma réponse. (P. 310.)

lorsque pour les beaux yeux d'une Italienne je reçus quelques coups de stylet !...

— Ah ! mon Dieu ! s'écrie Denise, qu'aviez-vous besoin d'aimer une Italienne, aussi !...

— Il fallait bien chercher des distractions. Cette aventure me dégoûta du séjour de l'Italie, où, d'ailleurs, je ne voyais pas moyen de faire une

brillante fortune. Je résolus de passer en Angleterre, où souvent on paye fort cher des talents médiocres. Bertrand était toujours disposé à me suivre ; nous quittâmes l'Italie, et nous arrivâmes à Londres sans mésaventure. Là, au bout de fort peu de temps, ayant acquis l'amitié d'un homme du grand monde, il me mit à la mode, et j'eus plus de leçons que je ne pouvais en donner. Je me faisais payer très cher, et je voyais avec joie que je pourrais un jour revenir dans ma patrie avec une somme assez ronde ; mais, hélas !... j'eus le malheur de faire connaissance avec une jeune Anglaise...

— Allons !... encore une femme, dit Denise avec humeur.

— Elle était chez des parents, qui, soi-disant, la rendaient très malheureuse ; elle me proposa de l'enlever... je n'osai pas refuser. Malgré les conseils de Bertrand, je fis encore cette folie. Mais cet enlèvement fit du bruit, on m'intenta un procès ; il fallait épouser la demoiselle, ou payer une forte somme d'argent : car en Angleterre il faut toujours donner des dédommagements. Je ne voulus point me marier, et je payai.

— Ah ! cela valait bien mieux... que de vous marier par force, dit Denise.

— Mais cette aventure me fit perdre mes élèves et le fruit de mon travail. Désespéré de ces revers, dont je ne pouvais accuser que moi, je proposai à Bertrand de faire un tour en Écosse avant de revoir notre pays. Un de mes élèves m'avait fait présent d'un cheval, j'en achetai un pour Bertrand, et nous sortîmes ainsi de Londres ; nous nous arrêtâmes dans un beau village, nommé, je crois, Newington. Après nous être fait servir à déjeuner dans une auberge, j'étais resté seul près d'une table, attendant le retour de mon compagnon, que j'avais envoyé payer notre dépense. Surpris de ne point le voir revenir, je descends, je m'informe. Votre compagnon est parti, me dit-on, il vient de monter à cheval et de s'éloigner au grand galop. Ne concevant rien à son absence, je restai dans l'auberge, et l'attendis toute la journée. Je ne pouvais supposer que Bertrand m'eût quitté ; mais le lendemain je l'attendis encore en vain. Je questionnai les gens de l'auberge ; ils ne purent rien me dire, sinon qu'après avoir payé notre dépense, il avait traversé la cour, et qu'un moment après on l'avait vu partir à franc étrier. Il fallut bien comprendre enfin que Bertrand s'était volontairement éloigné de moi. Ah ! Denise ! je ne puis vous dire tout le chagrin que j'éprouvai de son abandon. Habitué à vivre près de mon vieil ami, j'avais souvent fait peu de cas de ses conseils ; mais j'en faisais beaucoup de son amitié. Sans doute il se sera lassé de mes folies !... il aura perdu patience, et, désespérant de me rendre sage, n'a plus voulu partager ma mauvaise fortune... Cependant, il m'avait souvent juré de ne

me quitter qu'à la mort ; et je croyais à son serment, car celui d'un ami est plus sacré que celui d'une maîtresse !...

— Bertrand... vous quitter... je n'en reviens pas ! dit Denise.

— Je changeai de résolution, et ne me souciant plus d'aller en Écosse, je résolus de revenir en France... Ah ! j'avais besoin de toucher le sol de mon pays... J'éprouvais un vif désir de vous revoir et d'embrasser cet enfant ! Je vendis mon cheval pour payer mon passage ; arrivé à Calais, je calculai mes ressources et résolus de faire ma route à pied. Mais, je l'avoue, mes forces ont souvent trahi mon courage !... Habitué à l'opulence, aux douceurs de la vie, ma santé est encore celle d'un petit-maître, lorsque mon modeste costume n'annonce plus qu'un modeste voyageur ; et plus d'une fois, il m'a fallu m'arrêter en chemin : enfin, je suis arrivé jusqu'ici. Avant d'entrer dans Paris, il me tardait de revoir ces lieux, d'apprendre ce que vous faisiez, Denise. Me voici près de vous !... Peines, fatigues, tout est oublié, et demain, avec un rasoir, du linge blanc et quelques changements dans ma toilette, vous reverrez, non le brillant Dalville, mais du moins le pauvre Auguste auquel vous avez gardé votre amitié. Auguste embrasse l'enfant. Denise, que le récit du voyageur a vivement intéressée, lui dit :

— Maintenant vous n'irez plus courir le monde, j'espère ?...

— Tu resteras avec nous, mon bon ami ! dit Coco.

— Oui, je vois qu'il faut que je renonce à l'espoir de faire fortune avec mes talents. Je ne songe plus à voyager. Quant à ce que je ferai... je n'en sais pas trop rien encore ; mais enfin, parmi mes bons amis de Paris, qui ne daignent plus me regarder, il en est beaucoup que j'ai obligés et qui sont encore mes débiteurs... Il m'est bien dû une douzaine de mille francs ; je vais tâcher d'en recouvrer au moins la moitié, ensuite...

— Vous viendrez vous fixer près de nous, n'est-ce pas, monsieur ?

— Du moins, Denise, je viendrai vous voir souvent.

— Mais vous n'irez pas de sitôt à Paris, vous ne nous quitterez pas de longtemps...

— Non, je vous le promets.

— Songez qu'ici vous êtes chez vous, c'est avec ce que vous avez donné à Coco que nous avons fait bâtir cette maisonnette ; vous voyez bien qu'elle vous appartient...

— Non, Denise ; cette habitation est la fortune de cet enfant : trop heureux d'avoir pu contribuer à son bonheur, je regrette seulement de n'avoir pas employé ainsi tout ce que je donnais à mes plaisirs !... Il ne m'est rien resté de mes folies ! mais du bien que l'on fait il reste toujours quelque chose.

— Aussi maintenant vous êtes bien corrigé !... vous n'aimerez plus toutes les femmes, n'est-ce pas ?

— Ma foi, Denise, je n'en jurerais pas encore. J'avais reçu une grande leçon à mon cinquième étage !... et dans mes voyages je n'en ai nullement profité. Ah ! si j'avais été aimé d'une femme sincère, bonne, sage... comme vous, Denise, peut-être me serais-je déjà corrigé !

— Comment, monsieur !... dit Denise en rougissant, est-ce que... je ne vous aime pas ?

— Si... comme un frère, je le sais, et l'accueil touchant que vous me faites, la joie que vous a causée mon retour me prouvent bien toute l'amitié que vous avez pour moi ; mais, ma chère Denise, il est un sentiment plus doux, plus tendre que j'espérais vous inspirer, avant que vous m'eussiez dit positivement que vous n'auriez jamais d'amour pour moi. Ne baissez pas les yeux, Denise ; ce n'est point un reproche que je vous adresse, on n'est pas maîtresse de son cœur et j'avoue que je ne méritais pas le vôtre. Je tâcherai de m'habituer à vous regarder comme une sœur, c'est à quoi je m'applique depuis l'entretien que nous avons eu dans le jardin de votre tante. Cela me sera difficile ; mais avec le temps peut-être y parviendrai-je. Laissons cela : je suis maintenant si heureux d'être près de vous !... Eh bien ! vous ne me dites plus rien, Denise ?

— Si, monsieur !... si... Mais vous devez avoir besoin de vous reposer.

— En effet, le voyage m'a fatigué... et mon récit vous fait veiller tard.

— Venez, monsieur, je vais vous conduire au petit pavillon que j'ai fait bâtir dans le jardin... c'est la plus jolie chambre de la maison ; je voudrais pouvoir vous loger encore mieux...

— Vous oubliez, Denise, que je ne suis plus le petit-maître de la Chaussée-d'Antin !... Jetez donc un coup d'œil sur mon costume.

— Ah ! monsieur, pour moi vous êtes toujours le même.

La jeune fille conduit Auguste au pavillon, et l'y laisse en prononçant tendrement : — A demain ! Puis elle rentre dans sa chambre en se disant : — Il croit que je n'ai pour lui que de l'amitié, il se trompe ; c'est bien de l'amour que je ressens !... Mon Dieu ! pourquoi dans le temps ai-je cru ce M. Bertrand !... Pourquoi lui avoir dit que je ne l'aimais pas !... voilà ce que c'est que de mentir ; mais je lui dirai la vérité, parce que je ne veux pas qu'il s'applique à me regarder comme sa sœur.

XXVII

LES AVEUX. — LA PROPOSITION

Après avoir pendant trois années couru le monde pour chercher la fortune, après avoir retrouvé en tous pays les mêmes vices, les mêmes passions, la même sottise ; enfin, après être revenu plus pauvre encore que l'on était parti, qu'il est doux de se réveiller sous un toit hospitalier, près d'amis fidèles, que notre mauvaise fortune n'a point changés, et que notre retour rend heureux! C'est le port après l'orage ; c'est un beau ciel après la tempête ; c'est un rayon du jour après une longue obscurité.

Tel est le réveil d'Auguste : pour lui, la maisonnette est un palais ; elle vaut bien mieux, puisqu'elle renferme Denise et Coco. Il se lève, et, après avoir pendant quelques instants respiré avec délices l'air pur du jardin, il songe à sa toilette ; ce n'est pas impunément que l'on demeure avec une jeune fille charmante que l'on a aimée, que l'on aime encore, tout en voulant n'être que son ami. D'ailleurs il est bien naturel de chercher quelques-uns de ses avantages après s'être présenté sous le costume d'un pauvre voyageur.

En peu de temps le rasoir a fait disparaître la barbe de voyage. Mais le modeste portemanteau d'Auguste ne contient qu'un habit, un gilet et presque pas de linge. Il le visite en soupirant, lorsqu'on frappe doucement à sa porte, et la voix de Coco fait entendre :

— C'est moi, mon bon ami.

Auguste ouvre à l'enfant, qui porte un paquet assez gros qu'il dépose sur son lit :

— Qu'est-ce que c'est que cela, mon ami? dit Auguste au petit après l'avoir embrassé.

— Je ne sais pas, mon bon ami ; c'est Denise qui m'a dit de t'apporter cela. Adieu, je vais donner à déjeuner à ma chèvre. Tu ne l'as pas vue hier, habille-toi bien vite et tu viendras lui dire bonjour.

L'enfant est parti. Auguste ouvre le paquet qui renferme du linge pour homme, et un papier sur lequel est écrit : « C'est Coco qui vous offre cela, songez que jadis il n'a pas refusé vos bienfaits. »

— Bonne Denise ! dit Auguste, quelle attention ! et avoir pu se procurer ! elle n'a pas dormi, elle a déjà couru dans le village. Si c'est ainsi qu'agit son amitié ! que serait-ce donc si l'on avait son amour !

Cependant il en coûte à Auguste d'accepter les dons de la jeune fille : lorsqu'on était habitué à donner, on a de la peine à se décider à recevoir. Il surmonte enfin le sentiment d'orgueil qui le fait balancer ; il sent qu'il ferait du chagrin à Denise en le refusant, et ce motif le détermine à accepter son présent.

Après avoir achevé sa toilette, Auguste se rend dans le jardin, et y trouve Denise, qui vient au-devant de lui en lui adressant le plus aimable sourire, et un regard qui n'avait pas que l'expression de l'amitié. Coco court à Auguste en lui disant :

— Ah ! je te reconnais bien à présent, te voilà comme autrefois.

— Grâce à vous, Denise ! dit à demi-voix Dalville.

Mais la petite lui met la main sur la bouche, et il prend cette main et la presse contre son cœur sans en dire davantage. On lui fait visiter la maisonnette, le jardin, tous les détours de l'habitation, et la petite lui dit à chaque pas :

— Trouvez-vous cela bien, êtes-vous satisfait de l'emploi que j'ai fait de votre argent ?

— Ce qui me surprend, dit Auguste, c'est qu'on puisse faire bâtir une maison avec mille écus.

— D'abord, monsieur, nous avions le terrain ; puis, remarquez que la maisonnette n'a que quatre pièces et des greniers au-dessus.

— Mais ce joli pavillon où j'ai logé cette nuit ?

— Ah ! c'est moi qui l'ai fait élever après la mort de ma pauvre tante. J'aimais mieux habiter ici que dans notre maison. Je m'y croyais moins éloignée de vous.

Ces mots sont encore accompagnés d'un doux sourire, et tout cela n'est pas fait pour engager Auguste à ne regarder la jolie fille que comme sa sœur.

Après le déjeuner on va s'asseoir sous l'ombrage d'un bosquet de lilas. On cause, on a tant de choses à se dire après une longue absence ! La petite ne se lasse pas d'écouter Auguste lui conter ses voyages. Lorsqu'il prononce le nom de Bertrand, un soupir s'échappe de sa poitrine ; Denise lui prend la main et la lui serre tendrement, pour lui faire entendre qu'il lui reste encore des amis ; il continue son récit, mais la main de la petite est restée dans la sienne, et elle ne songe pas à la retirer.

Tout au bonheur d'être près de Denise, d'échanger avec elle de tendres regards, Auguste ne paraît pas songer à ne voir la jeune fille qu'avec les yeux d'un ami ; Denise ne cherche point à lui cacher ce qu'elle éprouve, elle désire au contraire qu'il lise dans le fond de son cœur. Plusieurs jours s'écoulent rapidement. Auguste et Denise vont le matin se promener dans

la campagne ; Coco les accompagne toujours ; sa présence ne les gêne pas ; car leurs yeux seuls trahissent leurs sentiments, et un amour innocent ne redoute pas les témoins. Le soir, rassemblés dans la maisonnette, ils voient encore les heures s'écouler rapidement, et en se séparant se disent tendrement :

— A demain...

Mais Auguste ne peut se cacher qu'il adore Denise ; et persuadé que ce n'est que de l'amitié qu'elle éprouve pour lui, il se dit :

— Cette petite me fera tourner la tête. Cependant elle ne m'aime que comme son frère ; elle ne sait pas combien ses regards, ses tendres caresses sont dangereux pour mon repos. Il faut la quitter et retourner à Paris ; encore quelques jours, et je n'en aurais plus la force.

De son côté, Denise se dit :

— Mon Dieu ! est-ce qu'il ne voit pas que je l'aime? Je fais pourtant ce que je peux pour cela ! Est-ce qu'il ne veut plus me comprendre? Alors il faudra bien que je le lui dise ; et à présent qu'il n'a plus de fortune et que j'ai quelque chose il voudra peut-être bien de la petite villageoise.

Tout en répétant qu'il faut s'éloigner de Denise, Auguste ne quitte pas la maisonnette où il se trouve si bien : mais un soir qu'il est seul avec la jeune fille, il lui dit :

— Comment se fait-il, Denise, que vous ne soyez pas mariée?...

— C'est que je n'ai pas voulu, monsieur ! répond Denise en levant sur Auguste ses beaux yeux.

— Cependant vous aimiez quelqu'un ? vous me l'avez dit? quelque obstacle vous a donc empêchée d'épouser celui que vous préfériez?

Denise rougit et n'ose plus regarder Auguste, puis enfin elle balbutie d'une voix tremblante :

— Monsieur, je vous ai menti autrefois.

— Comment cela, Denise?

— Vous savez bien, dans le jardin de ma tante, quand je vous ai dit que j'avais un amoureux, c'est que M. Bertrand m'avait assuré que vous ne veniez pas au village parce que vous aviez peur de m'aimer et, moi, je désirais tant vous voir, que pour cela j'ai dit que je ne vous aimais pas.

— Chère Denise ! il se pourrait ! s'écrie Auguste en pressant la petite sur son cœur.

— Oui, voilà la vérité, et depuis j'ai eu bien du chagrin de vous avoir dit cela, car vous n'êtes pas venu davantage, et vous avez pensé que j'en aimais un autre que vous.

Auguste regarde tendrement la jeune fille, mais bientôt son front se

rembrunit ; il baisse les yeux sur la terre, et paraît réfléchir profondément. Étonnée de son silence et de sa tristesse, la petite se rapproche de lui et lui dit timidement :

— Est-ce que vous êtes fâché que je vous aime?

— Ah! Denise, cela aurait pu faire mon bonheur, mais à présent!

— Eh bien, à présent?

Auguste ne répond rien, et la jeune fille lui dit au bout d'un moment :

— Monsieur, voulez-vous m'épouser?

— Vous épouser, Denise !

— Oui : autrefois je n'aurais jamais osé espérer cela : car vous étiez bien riche, et vous ne pouviez pas prendre pour femme une villageoise. Mais vous avez perdu cette fortune qui vous retenait dans le grand monde ; vous répétez chaque jour que vous n'aimerez plus ces coquettes, ces belles dames qui vous ont trompé. Ah! maintenant, si vous voulez de moi, je suis à vous. Je n'ai pas une grande fortune, mais j'en ai assez pour nous deux ; et je ne vous tromperai pas!

Auguste est vivement ému de l'offre touchante que lui fait Denise ; mais il se contente de lui presser la main en poussant un profond soupir. La petite attend avec impatience sa réponse ; le silence qu'il garde lui fait croire que sa proposition lui a déplu ; elle s'éloigne de quelques pas et ne peut retenir ses larmes, en balbutiant :

— Je vous ai fâché en vous proposant de m'épouser. Pardon, monsieur, j'ai oublié que je ne suis qu'une paysanne. J'ai cru que vous m'aimiez.

— Ah! Denise, je vous aime plus que je n'ai jamais aimé! le sentiment que j'éprouve pour vous est cent fois plus doux, plus tendre que ceux qui m'ont fait faire tant de folies. Vous n'êtes qu'une paysanne, dites-vous! mais, par vos vertus, vos qualités, vous vaudriez une grande dame, alors même que vous n'auriez pas en partage ces traits charmants, cette grâce, cette voix touchante qui arrive jusqu'à l'âme.

— Vous m'aimez! ah! que je suis heureuse! vous voulez donc bien de moi pour votre femme?

Auguste la regarde tendrement, puis lui dit enfin :

— Demain, Denise, vous aurez ma réponse.

— Demain! et pourquoi pas sur-le-champ, il faut donc bien réfléchir pour cela?

— Demain, ma chère Denise.

La petite se tait. Le reste de la soirée, Auguste se montre plus tendre, plus épris ; ses yeux, sans cesse fixés sur Denise, expriment l'amour le plus vrai, et le soir en la quittant pour retourner dans son

Denise se lève, et reste plus longtemps que de coutume à sa toilette. (P. 342.)

pavillon il la presse contre son cœur et semble ne pouvoir s'arracher de ses bras. Il la quitte enfin, et Denise se dit :

— Oh ! il voudra bien m'épouser ! mais pourquoi ne pas le dire tout de suite ?

La jeune fille ne dort pas, elle est trop agitée pour trouver le repos ; à défaut de rêves, son imagination enfante mille tableaux charmants : elle

se voit la compagne de l'homme qu'elle chérit, elle passe près de lui le reste de ses jours. Un si doux avenir vaut bien les rêves les plus agréables, et l'on ne cherche pas à s'endormir quand on tient le bonheur en réalité.

Enfin le jour est venu ; Denise se lève, et reste plus longtemps que de coutume à sa toilette : cela est bien pardonnable quand on sait que l'on va paraître devant celui que l'on désire nommer son époux. Elle sort de sa chambre et se rend au jardin, où chaque matin elle trouve Auguste ; mais il n'y est pas, et la petite s'étonne qu'il dorme encore : car elle pensait qu'il avait dû éprouver la même insomnie qu'elle, et qu'il serait pressé de la revoir.

Elle va s'asseoir sous le bosquet où ils ont causé la veille ; de là, ses yeux voient le pavillon ; elle attend avec impatience qu'Auguste en sorte ; mais la porte du pavillon ne s'ouvre pas, et c'est Coco, que Denise n'avait pas encore vu, qui accourt vers la jeune fille en tenant une lettre à la main.

— Tiens, ma petite Denise, mon bon ami m'a donné cela pour toi, dit Coco en présentant la lettre.

— Ton bon ami ! tu as donc déjà vu M. Auguste ?

— Oui ; oh ! il était levé avant le jour.

— Où donc est-il maintenant ?

— Il m'a bien embrassé, puis il est sorti ; je ne sais pas où il est allé.

Denise sent déjà quelque chose qui l'oppresse ; elle ouvre la lettre en tremblant, et lit : « Je vous aime, ma chère Denise ; ne doutez pas de mon amour ; mais irai-je unir ma misère à votre sort, après avoir par ma faute perdu ma fortune ? irai-je vous offrir la main d'un homme qui ne connaît pas même les travaux champêtres par lesquels on peut faire valoir votre bien ? Non, Denise, je ne suis pas digne d'être votre époux, je ne puis me résoudre à vivre aux dépens d'une femme qui pour moi sacrifierait un heureux avenir. Votre bon cœur vous aura sans doute portée à me faire l'offre de votre main ; peut-être même n'avez-vous feint de m'aimer que pour m'engager à accepter vos offres généreuses, mais je ne le dois pas. Adieu, Denise ! si je redevenais riche, je volerais près de vous ; mais je ne l'espère plus ! Adieu ! j'irai vous revoir lorsque j'aurai la force de ne plus vous regarder que comme ma sœur. »

Une pâleur mortelle couvre le front de la jeune fille, qui laisse tomber la lettre en s'écriant :

— Il ne croit pas à mon amour !

— Eh bien ? et mon bon ami ? dit Coco, t'écrit-il où il est allé ?

— Hélas! il nous abandonne, il nous fuit, il pense que nous ne l'aimons pas!

Denise fond en larmes, l'enfant court dans ses bras; elle le presse contre son cœur, elle lui dit en sanglotant :

— Ah! j'en mourrai de chagrin, tu lui diras que c'est lui qui en est cause, peut-être alors croira-t-il que je l'aimais!

XXVIII

ENCORE VIRGINIE

Auguste a quitté de grand matin la jolie maisonnette où il a passé quinze jours qu'il regarde comme les plus beaux de sa vie. Ce n'est pas sans effort qu'il s'est arraché d'auprès de Denise; il faut beaucoup de courage pour quitter une femme que l'on aime, lorsqu'elle vient elle-même nous offrir son cœur. Mais on doit se rappeler qu'Auguste a été riche, et tout sentiment d'orgueil n'est pas éteint en lui; sa fierté ne peut s'habituer à l'idée de n'offrir à Denise que la main d'un malheureux privé de toute ressource; enfin il craint que ce ne soit par reconnaissance de ce qu'il a fait pour Coco, par bonté, par humanité même que la jeune villageoise lui offre sa main. Un cœur froissé par l'infortune se blesse facilement; la crainte d'une humiliation rend injuste; un bienfait semble une aumône; les consolations ne sont plus que de la pitié.

Avec son petit paquet noué au bout de son bâton, Auguste s'est mis en route pour Paris. En revoyant la grande ville, il ne peut retenir un soupir, puis il enfonce son chapeau sur ses yeux et marche la tête baissée, craignant de rencontrer quelque ancienne connaissance. Ce n'est pourtant pas un crime d'être pauvre, pourquoi donc un malheureux semble-t-il éviter les regards lorsque tant de coquins vont tête levée? Pourquoi sera-t-on plus honteux de dire : je n'ai pas le sou, que de dire : j'ai cent mille francs de dettes? C'est que, dans le monde on ne voit, on ne recherche, on n'aime que les gens qui ont de l'argent; que l'on ferme trop souvent les yeux sur la source des richesses d'une foule d'intrigants qui brillent aux dépens de vingt familles qu'ils ont ruinées, et qui, du haut de leur calèche, de leur brillant équipage, narguent ceux qu'ils ont réduits à la mendicité; c'est que l'on excuse tous les vices chez celui qui sait les couvrir d'or, et que l'on ne pardonne pas une erreur à un pauvre diable ; c'est que l'on fera des politesses à une Messaline parée de diamants et de cachemires, et qu'on fermera sa porte à la jeune fille qui s'est donnée

par amour à un homme qui ne peut pas l'entretenir. Tout cela est triste, mais tout cela est vrai.

Auguste n'a garde de passer rue Saint-Georges; il se dirige vers le Marais. Il faut qu'il mette la plus grande économie dans sa dépense. C'est dans une vieille maison de la rue de Berry qu'il trouve un cabinet, soi-disant garni, situé au sixième étage, et qu'il peut habiter moyennant quinze francs par mois, dont il paye la moitié d'avance.

Celui qui passait ses jours dans les plaisirs, qui donnait le ton pour les manières et l'élégance, qui était recherché, fêté, que l'on se disputait dans les réunions et que les femmes étaient fières de subjuguer, le brillant Dalville se voit réduit à habiter un grenier, à coucher sur un mauvais grabat. En entrant dans le misérable réduit qu'on vient de lui louer, il n'est pas maître d'un sentiment douloureux et se laisse tomber sur une chaise qui chancelle sous lui. En portant les yeux sur des murs que couvrent à peine quelques lambeaux de papier, en considérant des mansardes en ruine et les meubles de son cabinet, Auguste se rappelle la chambre du vieux Dorfeuil ; il se rappelle surtout le récit du vieillard, et laisse tomber sa tête dans ses mains en disant :

— Cela ne m'a pas corrigé !

Au bout de quelques instants, rappelant son courage, il prend son portefeuille, y regarde une liste qu'il a faite de toutes les personnes qui lui doivent de l'argent, et se promet d'employer sa journée du lendemain à visiter ses débiteurs. Dans ce moment, la rentrée d'une seule créance lui serait d'un grand secours; malgré toute l'économie avec laquelle il a voyagé, après avoir payé la quinzaine de son cabinet, il ne lui reste plus que onze francs. Il s'est recommandé à la maîtresse de la maison pour des leçons de musique ou de dessin; mais trouvera-t-il des élèves, et avant de toucher le prix de ses leçons, comment vivra-t-il? De telles réflexions ne pouvaient pas donner un aspect plus riant au séjour qu'il habitait; si du moins son ancien compagnon avait encore été là pour lui donner des consolations, pour ranimer son courage !... Souvent, poussé par l'habitude, Auguste se retournait et cherchait Bertrand près de lui; mais, au moment de l'appeler encore, il se souvenait de son abandon, et son cœur était de nouveau déchiré.

Auguste a eu un moment la pensée de se rendre à son ancien logement pour savoir si Schtrack a vu Bertrand, et si celui-ci est à Paris ; mais il renonce à faire cette démarche, en songeant qu'il pourrait rencontrer Bertrand chez le vieux portier, et qu'il ne doit pas courir au-devant d'un homme qui, par son ingratitude s'est rendu indigne de ses regrets.

C'est en pensant à Denise, en se rappelant les doux instants qu'il vient de passer près d'elle, qu'Auguste cherche à oublier sa triste position. Chez Denise il sait bien qu'il trouvera toujours un asile, mais il ne peut se résoudre à vivre aux dépens de la jeune fille, il se dit : — C'est par pitié, peut-être, qu'elle m'offrait sa main.

Le lendemain, après avoir bien brossé son vieil habit et tâché de déguiser sa misère, Auguste se met en route pour chercher ses débiteurs. Ses deux premières courses ne sont pas heureuses : l'un est mort, l'autre est parti pour Bordeaux, où Auguste ne peut pas aller le chercher. Chez un troisième, il est plus heureux ; c'est un jeune homme qui, comme Dalville, était toujours dans les plaisirs ; il est en train de faire sa seconde toilette lorsque son créancier parvient jusqu'à lui.

On ne se dérange pas pour un homme pauvrement mis, et le jeune homme, qui ne reconnaît pas Dalville, lui dit en continuant d'ajuster sa cravate :

— Que voulez-vous?

— Vous voir d'abord. Est-ce que Léon ne me reconnaît pas?

Surpris de s'entendre appeler par son nom de baptême, le jeune homme jette un regard méprisant sur Auguste en disant :

— Le diable m'emporte si je vous connais. Est-ce qu'il a jamais pu exister de rapports entre nous?

— Oui, monsieur, car Auguste Dalville a eu plusieurs fois l'occasion de vous rendre service.

— Auguste Dalville! s'écrie le jeune homme en se retournant de nouveau ; comment, mon cher, est-ce que c'est toi?

— Moi-même!

— Oh! pas possible! tu es fait comme un voleur! Est-ce que tu sors de prison?

— Non, Dieu merci ; quoique fort malheureux, je ne me suis jamais mis dans le cas d'être emprisonné.

— Écoute donc, mon cher, ça n'empêche pas d'être honnête, ça ; j'ai été plus d'une fois à Sainte-Pélagie, moi, et il est probable que j'irai encore... Ce pauvre Auguste... Maudit nœud! je n'en viendrai jamais à bout. Eh? quel hasard t'amène, mon cher ami? Depuis un siècle on ne te rencontre plus nulle part.

— Voilà trois ans que j'ai quitté Paris, j'ai été en Italie, en Angleterre...

— Oh! diable! Et dis-moi, est-il vrai que les Anglais mettent leur cravate en *groom?*

— Ce n'est pas de cela que je me suis occupé dans mes voyages. Je

vous l'ai dit, Léon, je ne suis pas heureux ; mais lorsque j'étais riche, vous avez eu recours plus d'une fois à ma bourse, je vous ai prêté plus de mille francs, la moitié de cette somme me serait maintenant fort nécessaire, et je viens vous prier de me donner cet acompte sur ce que vous me devez.

— Parbleu, mon cher Auguste, tu prends bien mal ton temps. J'ai perdu hier à la roulette tout ce qui me restait. J'avais voulu essayer de tenter la fortune. Je n'ai plus rien, et si je ne trouve pas aujourd'hui une dizaine de louis pour mener au bois de Boulogne une petite femme charmante, je suis un homme perdu. Il est probable que ma belle ira au bois avec un autre, et tu sens bien... Trouves-tu ma cravate bien mise?

— Léon, je vous croyais un meilleur cœur. Vous trouverez dix louis pour aller promener votre belle, et vous ne les trouverez pas pour moi, à qui vous devez, pour moi, qui suis dans une fâcheuse position.

— Mon cher, je ne te dis pas que je ne les trouverai point. Reviens dans quelques jours, je te promets de mettre de côté tout ce que je gagnerai au jeu, et ce sera pour toi. Mon pauvre Dalville, d'honneur, je suis désolé. Voilà un bout de col qui ne se tient pas bien ; c'est une chose terrible, ça dérange toute l'harmonie d'une toilette.

Auguste sort de chez le jeune fat en s'étonnant d'avoir pu faire autrefois sa société d'un homme dont la tête est aussi vide que le cœur. Il se rend à la demeure d'autres débiteurs. Les uns sont absents, les autres ont changé de logement.

Auguste rentre chez lui harassé de fatigue et conservant peu d'espoir d'être plus heureux le lendemain. Pendant plusieurs jours il ne cesse de courir après ses débiteurs ; mais la plupart sont introuvables ou invisibles ; ceux qu'il parvient à voir n'ont jamais d'argent, et il lui est impossible de ressaisir chez lui le jeune Léon. Il a cherché en vain la demeure du marquis de Cligneval : mais un jour, en retournant chez lui, il aperçoit M. le marquis.

— Que me voulez-vous? dit M. de Cligneval avec hauteur.

— J'ai à vous parler, monsieur.

— Je ne vous connais pas.

— Vous ne me connaissez pas? s'écrie Auguste avec fureur et en barrant le passage au marquis, qui allait s'éloigner. Le ton d'Auguste, le feu de ses yeux, rendent sans doute la mémoire à M. de Cligneval, qui tâche de sourire en reprenant :

— Ah ! pardon !... un million de pardons !... c'est M. Dalville... j'étais si préoccupé... j'allais dîner... on m'attend... et...

— Monsieur, depuis longtemps vous me devez de l'argent que vous ne m'aviez emprunté que pour quelques jours.

— Je vous dois de l'argent? Oh! je vous assure que vous vous trompez.

— Comment! monsieur...

— Oh! permettez! je vous ai payé! je vous réponds que je vous ai payé, il y a déjà longtemps, c'est pour cela que vous l'aurez oublié.

— Vous osez me soutenir...

— Mon cher ami, vous confondez ma dette avec celle d'un autre; vraiment je vous ai payé! cherchez bien, vous vous rappellerez: ces choses-là trompent quand on prête à beaucoup de monde, on oublie; c'est comme au boston, il y a des gens qui vous demandent toujours deux fois pour le coup. Adieu! au revoir! je vais dîner.

M. de Cligneval est déjà loin. Auguste est resté pétrifié de l'impudence de son débiteur; mais que faire à un homme qui nie sa dette et contre lequel on n'a point de titre? Lui donner des soufflets, ce serait au moins un dédommagement, et cependant la justice vous donnerait tort.

Auguste rentre chez lui plus triste, plus accablé encore, et, pour surcroît de maux, la fatigue, l'inquiétude ont allumé son sang. La fièvre le dévore; il est seul sur un grabat, et bientôt il lui sera impossible de se procurer les objets qui lui seront nécessaires pour recouvrer la santé.

Étendu sur son lit, où il a passé toute la journée, Auguste cherche le sommeil, qui fuit sa paupière. Il souffre, il respire avec peine, et les accents de la gaieté troublent le silence de son asile. La personne qui habite au-dessous de lui paraît chanter en travaillant, sa voix perce à travers le mince plancher qui la sépare du pauvre malade, et de son lit de souffrance celui-ci distingue de temps à autre un refrain de chansonnette ou un air de vaudeville. — Ceux-là, se dit-il, n'ont pas la fièvre comme moi! Ah! ce serait bien le cas d'être philosophe; mais la nature parle plus haut que la philosophie.

Après une nuit passée sans repos, le malheureux, que la soif dévore, s'aperçoit qu'il n'a plus d'eau pour la satisfaire. Il rassemble ses forces, quitte son lit, et se traîne jusque chez sa portière, car il n'ose pas s'adresser à des voisins, et d'ailleurs il est seul entre deux greniers à son sixième étage. La portière, en voyant Auguste, s'écrie :

— Ah! vous êtes malade, monsieur?

— Oui, je souffre beaucoup depuis hier.

— Faut vous soigner, faut pas sortir.

— Ah! cela me serait bien impossible.

— Laissez la clef à votre porte, monsieur, j'irai voir ce soir s'il vous faut quelque chose.

Auguste remercie la portière, regagne avec peine son grenier, et se rejette sur son grabat.

La portière aimait à causer, comme toutes ses pareilles, et bientôt les gens de la maison qui s'arrêtèrent dans sa loge surent qu'il y avait au sixième un jeune homme d'une figure fort distinguée, qui allait probablement avoir une fluxion de poitrine.

Parmi les personnes qui entrèrent chez la portière, se trouva la chanteuse qui logeait au-dessous du malade ; cette chanteuse n'était autre que Virginie, qui, à force de faire des folies et des conquêtes, n'avait pas non plus attrapé la fortune. Ensuite, les folies fanent vite le teint, les veilles cernent les yeux, les fatigues en tous genres nuisent à la beauté, et la beauté était presque la seule richesse de Virginie, qui, avec trois ans de plus, avait des amoureux de moins. Tout cela était cause qu'on logeait au Marais dans un très modeste appartement du cinquième étage, que l'on passait souvent ses soirées à travailler, parce qu'on ne trouvait plus pour chaque soir une partie de plaisir, et enfin que l'on chantait en travaillant, parce qu'on avait conservé sa gaieté et sa voix. Virginie avait bon cœur, elle n'avait jamais pêché que par excès de sensibilité ; mais il y a des femmes qui n'en ont que pour le plaisir, et Virginie en trouvait encore pour les infortunés. En apprenant qu'il y a au-dessus d'elle un jeune homme qui est malade et qui est seul, Virginie dit à la portière :

— Avez-vous été voir s'il n'a besoin de rien?

— Je n'y suis pas encore allée, parce que j'ai mon pot-au-feu à soit gner; mais j'y monterai ce soir.

— Eh ben ; vous êtes encore bonne enfant! et d'ici là si ce pauvre monsieur est plus mal?... Je vais y aller, moi. Je suis seulement fâchée de ne pas avoir su cela plus tôt, car j'ai chanté hier toute la soirée, et quand on a la fièvre, on n'aime pas les roulades; mais j'étais en voix ! j'aurais joué Armide!... Je vais voir mon voisin... vous dites qu'il est jeunes

— Mais certainement, un homme de vingt-neuf ans environ.

— Pauvre garçon ! il est peut-être malade d'amour !... Oh ! non, les hommes n'en perdent jamais la santé... Je suis curieuse de le voir... Il serait vieux, j'irais tout de même ; mais un jeune homme, c'est toujours plus séduisant.

Virginie monte l'escalier, et, sans s'arrêter chez elle, arrive au sixième ; la clef était sur la porte du cabinet d'Auguste. — Quand on demeure là, se dit Virginie, on ne mange pas des petits pois au mois de janvier ! et elle frappe doucement à la porte en disant :

— Monsieur, c'est votre voisine d'au-dessous qui vient savoir si vous avez besoin de quelque chose ?

— C'est toi, Auguste !... c'est toi ! (P. 350.)

On ne répond pas. Elle se décide à ouvrir doucement la porte ; elle entre dans le galetas, auprès duquel sa chambre est un palais. Elle s'approche du lit sur lequel est couché le malade, dont la fièvre a redoublé, et qui n'a plus la force d'ouvrir les yeux ; elle penche sa tête vers lui, et pousse un cri en reconnaissant Auguste.

Ce cri fait ouvrir les yeux au malade ; il essaye de tendre la main à

Virginie, tandis que celle-ci se jette sur lui, l'embrasse à plusieurs reprises, essuie la sueur qui coule de son front, et le moment d'après mouille son visage de ses larmes en s'écriant :

— C'est toi, Auguste ! c'est toi ! ah ! mon Dieu !... dans ce grenier !... sur ce grabat !... Mon pauvre ami !... seul, malade !... et je ne le savais pas !... Pauvre Auguste !... et je chantais hier pendant qu'il gémissait !... Ah ! je sens que ça m'étouffe... je ne peux plus parler.

Mais enfin Virginie sent que ses pleurs et ses baisers ne suffisent plus au malade, qui lui fait signe que la soif le dévore.

— Attends !... attends, mon ami, lui dit-elle, je vais te donner... Eh ! mon Dieu ! il n'y a rien ici que de l'eau !... mais cela ne te vaut rien, cela redouble ta fièvre... Je vais courir... il faut que le médecin vienne sur-le-champ... je vais le chercher... je vais... Ne t'impatiente pas, mon ami : je ne serai pas longtemps ; et à présent tu ne seras plus seul ; je ne te quitterai plus !

Et Virginie court à la porte, revient encore vers le lit, recouvre le malade, lui arrange la tête, puis descend l'escalier quatre à quatre, et arrive tout effarée chez la portière en disant :

— Un médecin ! où y a-t-il un médecin ?

— Mais il y en a plusieurs dans le quartier. Est-ce que le monsieur est plus mal ?

— Son adresse, bien vite !

— L'adresse d'un médecin ! D'abord nous en avons un dans la rue... là-bas, à côté de la fruitière ; ensuite il y a celui qui m'a saignée... mais...

Virginie n'écoute plus la portière, elle est déjà à l'adresse qu'on lui a donnée ; elle monte chez le médecin, et le supplie de venir sur-le-champ voir un malade, avec cet accent que les femmes seules savent prendre quand il s'agit de l'objet de leur tendresse.

Le médecin ne répond pas, mais il prend son chapeau, cela valait mieux, et suit Virginie, qui le conduit chez Auguste ; il monte les six étages presque aussi vite qu'elle, et entre dans le galetas sans paraître remarquer autre chose que le malade.

Honneur aux gens qui consacrent leur vie à soulager l'humanité, et qui montrent le même empressement pour le pauvre que pour le riche ! Le nombre en est grand, et si Molière a fait des plaisanteries sur les médecins, sans doute il serait le premier aujourd'hui à leur rendre justice.

Virginie regardait avec inquiétude la figure du docteur pendant que celui-ci tâtait le pouls du malade.

Les yeux du médecin n'annonçaient rien de bon ; tandis qu'Auguste,

indifférent à tout ce qui se passait autour de lui, semblait ne plus rien voir, ne plus rien entendre.

— Eh bien, monsieur? dit enfin Virginie.

— Ce jeune homme n'est pas bien... la fièvre est forte... tout annonce qu'elle doit augmenter encore ; cependant, avec beaucoup de soins, j'espère que nous le sauverons.

— Ah! monsieur, ne négligez rien, je vous en prie!

— Mais il est bien mal ici... la petitesse de ce cabinet, le peu d'air qu'il respire... l'ardeur du soleil qui darde sur les toits et rend ces mansardes brûlantes... ce séjour est fort malsain.

— Ah! dès aujourd'hui il quittera ce grenier... il habitera ma chambre tant qu'il sera malade. C'est ici dessous : il sera bien mieux : au moins elle est grande, on peut s'y retourner. Il y serait déjà si j'avais pu seule l'y transporter... Si vous étiez assez bon pour m'aider, monsieur, ce sera bientôt fait!

— Voyons, mademoiselle.

Et le médecin se rapproche du grabat, soulève le seul matelas qui soit sur la paillasse; Virginie en fait autant de l'autre côté : tous deux emportent ainsi Auguste et le descendent à l'étage au-dessous, puis le déposent sur le seul lit qui soit dans la chambre.

— Où coucherez-vous donc, mademoiselle? dit le médecin à Virginie.

— Oh! monsieur, cela ne m'inquiète pas. Je descendrai la paillasse qui est là-haut : d'ailleurs, tant qu'il sera malade, je n'aurai pas envie de dormir.

Le médecin la regarde de nouveau, puis écrit une ordonnance, et s'éloigne en promettant de revenir le lendemain de grand matin.

Virginie restée seule regarde l'ordonnance, et cherche à lire, en disant :

— Dieu! que ces médecins écrivent mal! comme des chats. Sirop de... infusion de... C'est égal, l'apothicaire comprendra : le plus clair, c'est qu'il faut des sirops, des tisanes... par conséquent de l'argent. Pauvre Auguste, je suis bien sûre qu'il n'en a pas!... je n'en ai guère non plus ; mais c'est égal ; il faudra bien en trouver. Il m'en a assez donné quand il était riche... Allons vite chercher tout ce qu'il faut.

Virginie prend sa bourse et va acheter ce qui est nécessaire pour faire la tisane que le médecin a ordonnée. Elle ne s'amuse pas à babiller chez la portière, et se hâte de revenir chez elle pour soigner le malade. Celui-ci, dont la fièvre s'est changée en délire, ne la reconnaît plus et paraît être beaucoup plus mal. Virginie redouble de soins, de zèle.

Elle parvient non sans peine, à lui faire prendre de la potion qui est ordonnée ; pendant toute la nuit, elle ne goûte pas un moment de repos.

Sans cesse près du lit du malade, elle ne le quitte que pour retourner à son ouvrage. Elle travaille en linge, car depuis que les plaisirs ont diminué, elle a senti qu'il fallait pour vivre autre chose que de beaux yeux et un joli sourire. Ce travail lui rapporte peu de chose; mais elle redouble d'ardeur depuis qu'elle a Auguste à soigner.

Tout en travaillant, Virginie regarde encore le malade et se dit :

— Pauvre garçon !... il paraît que ses voyages n'ont pas été heureux. Mais comment se fait-il que ce brave Bertrand ne soit pas avec lui ? il faut que Bertrand soit mort pour n'être plus auprès d'Auguste... C'était un ami celui-là ! non pas comme ces freluquets qui le grugeaient. Et Denise, qui l'aime tant !.:. si elle savait qu'il est dans cet état !... Si je lui écrivais... non, cela pourrait fâcher Auguste : il l'a peut-être revue ; ils sont peut-être brouillés !... on ne peut pas savoir !... Il faut le guérir d'abord ; après cela, il me contera toutes ses aventures.

Le lendemain le docteur est exact; il ne peut encore se prononcer sur l'état du malade, mais il promet de revenir dans la soirée, et recommande à Virginie les mêmes soins.

Pendant trois jours Auguste est fort mal. Le docteur n'a point ménagé ses visites, et Virginie a fait exactement tout ce qu'il a prescrit. Mais vers le soir du troisième jour, elle ne trouve rien dans sa bourse, et n'a point d'ouvrage prêt à rendre.

Cependant il faut de l'argent pour mille choses nécessaires au malade, mais Virginie n'est point embarrassée : elle détache des bracelets et des boucles d'oreilles, seuls bijoux qui lui restent du temps de son ancienne élégance, et elle court les vendre chez un bijoutier aussi gaiement que si elle allait en partie fine.

Les soins de Virginie et du médecin ne sont point infructueux. Le quatrième jour, Auguste est mieux; il n'a plus le délire, et se voit avec étonnement dans une chambre qu'il ne connaît pas. Il serre la main à Virginie, et veut parler; mais le docteur a recommandé le repos, et Virginie dit à Auguste :

— Tais-toi, attends pour causer que tu sois rétabli ; en attendant, ne t'inquiète de rien ; tu es chez moi, et je te soignerai aussi bien que si tu avais douze nègres; tout ce que je te demande, c'est de bien boire de la tisane et de ne penser qu'à des bosquets de roses. Quand tu iras mieux encore, je te chanterai tout ce que tu voudras : je danserai même, si ça t'amuse, afin de te rendre ta gaieté.

Auguste sourit et se tait. Le mieux continue ; mais la convalescence doit être fort longue : et comme avec un malade il faut sans cesse se procurer mille choses, l'argent des bijoux est bientôt dépensé.

Alors, pendant qu'Auguste dort, Virginie regarde dans sa garde-robe tout ce qui est superflu; à la rigueur, il n'y aurait que le nécessaire. Cependant, elle trouve moyen de faire un paquet de plusieurs objets, en se disant :

— Cela me débarrassera d'un tas de vieilleries qui m'ennuyaient.

Et le paquet va rejoindre les bijoux.

Auguste, ayant un peu de force, peut faire à Virginie le récit de ses aventures. Lorsque celle-ci apprend que c'est Bertrand qui a volontairement quitté son maître, elle laisse échapper de ses mains une tasse de tisane qu'elle allait présenter à Auguste, en s'écriant :

— Les bras m'en tombent! Ce Bertrand que je jugeais digne d'être embaumé!... que je croyais un caniche pour l'attachement!... Fiez-vous donc aux hommes!... Mon ami, il faut que la bière de tes Anglais lui ait changé tous les sentiments.

Mais quand Auguste fait le récit de son séjour chez Denise, Virginie l'interrompt pour lui conter le chagrin de la petite villageoise, son désespoir en apprenant son départ, enfin tout l'amour qu'elle a pour lui.

— Il se pourrait! dit Auguste; elle m'aime réellement!... elle ne m'a donc pas trompé!... Ce n'est pas seulement par pitié qu'elle m'offrait sa main!...

— Comment, si elle t'aime!... Elle vous adore, monsieur; cette pauvre petite me faisait une peine!... elle pleurait tant! Mais ces messieurs sont uniques! quand on les aime ça les étonne; quand on ne les aime pas, ça les étonne encore.

— Ah! Virginie, quel plaisir tu me fais!

— En ce cas, rétablis-toi bien vite, et va consoler cette pauvre Denise.

— Oh! non... je n'irai pas.

— Comment, vous n'irez pas? Vous savez qu'elle vous aime, qu'elle se désole de votre absence, et vous n'irez pas la retrouver!

— Je suis dans la misère; je ne puis accepter sa main.

— Mon bon ami, voilà une délicatesse qui n'a pas le sens commun. Quand les gens nous aiment bien, ce qui est à eux est à nous, et si un prince devenait amoureux de moi, quoique je n'aie rien non plus, je ne ferais pas la moindre façon pour l'épouser.

Auguste se tait et Virginie ne lui parle plus d'une chose qui semble le chagriner. Pour rendre des forces au malade, ce ne sont plus des tisanes qu'il doit prendre, c'est du vin vieux, de bons consommés que le médecin lui ordonne; et Virginie, qui, pour faire de l'argent, visite en vain ses tiroirs, se décide à vendre un châle, qui est sa plus belle parure, et qu'elle ne quittait presque pas.

Mais Auguste voit tout ce qu'il coûte à Virginie, la peine qu'il en ressent retarde encore sa convalescence. Il la contemple, travaillant sans cesse, passant une partie des nuits à l'ouvrage, et il soupire en se disant :

— C'est pour moi qu'elle se tue !... et je ne pourrai pas reconnaître tant de soins !...

Lorsque Virginie revient chez elle, après s'être procuré de l'argent par le dernier moyen qui lui restait, Auguste s'aperçoit qu'elle n'a plus le châle qu'elle portait habituellement : il lui dit d'une voix faible :

— D'où venez-vous donc, Virginie ?

— De me promener un peu, de prendre l'air... J'ai vu que tu dormais et que tu n'avais pas besoin de moi.

— Pourquoi donc n'avez-vous plus votre châle ?

— Mon châle ?... mais je ne l'ai pas mis parce qu'il faisait trop chaud,

— Vous l'aviez en sortant.

— Je l'avais... Tiens, la vérité, c'est que je l'ai prêté à une amie qui va ce soir dans le beau monde... mais elle me le rendra.

— Virginie, vous me trompez.

— Non, monsieur, je ne vous trompe pas.

— Je vous coûte beaucoup... et pour me soigner, pour que je ne manque de rien, vous vous privez de tout ! vous vous dépouillez pour moi.

— Qu'est-ce que ces idées-là, monsieur Auguste ?... Je me prive de tout !... Je ne me prive de rien, entendez-vous monsieur ? Qui est-ce qui vous a dit que je n'étais pas à mon aise, que je n'avais pas d'argent de côté ?...

— Et tu travailles une partie de la nuit !

— Je travaille parce que cela m'amuse, et que je n'aime pas dormir. Du reste, je ne manque de rien... j'avais du *mégo ;* je suis bien la maîtresse de le dépenser... Me dire qu'il me gêne ! fi ! que c'est vilain ! moi, qu'il a tant de fois obligée ! être fâché de ce que je le soigne... Non, monsieur aimerait mieux que ce fût une autre, peut-être. Si vous me dites encore des bêtises comme cela, je jette le pot-au-feu par la fenêtre. Quant à mon châle, c'est vrai que je ne l'ai plus, mais il me déplaisait. D'abord la couleur n'est plus à la mode ; ensuite je ne veux plus de rosaces : c'est un mauvais genre.

Auguste ne dit plus rien ; il se contente de soupirer en pressant dans les siennes la main de Virginie, et celle-ci affecte d'être plus gaie que jamais, et fredonne toute la journée pour lui prouver qu'elle n'a nul regret de son châle.

Le médecin est venu voir son malade : il le trouve beaucoup mieux, il complimente Virginie sur les soins qu'elle lui a prodigués, et celle-ci,

quoique ne sachant comment elle payera, le prie de lui dire ce qu'on lui doit.

Mais le docteur lui répond qu'il ne se fait jamais payer quand il va plus haut qu'au quatrième ; et il se dérobe aux remerciements d'Auguste et de Virginie, en recommandant de nouveau au convalescent de se ménager et d'attendre pour sortir le retour de ses forces.

— Voilà un bien digne homme ! s'écrie Virginie en regardant le médecin s'éloigner. Il n'est pas beau ; certainement on ne peut pas dire qu'il soit beau ; il a même un œil un peu plus petit que l'autre. Eh bien ! il me fait l'effet d'un amour depuis que j'ai vu l'empressement qu'il a mis à te soigner.

Auguste sourit, les discours de Virginie ramènent souvent la gaieté dans ses yeux ; mais lorsqu'il pense à sa situation, son front se rembrunit, et il soupire, malgré tous les efforts de sa garde, qui lui répète sans cesse : — Tu ne soupirais pas tant que ça quand tu me faisais la cour.

Auguste voudrait déjà se lever et sortir, mais il n'en a pas encore la force ; et cependant Virginie lui donne tout ce que le médecin prescrit. Mais la convalescence doit être longue ; et tout en disant chaque jour à Auguste qu'il ne s'inquiète pas et qu'elle a de l'argent pour longtemps. Virginie s'aperçoit un matin qu'il ne reste plus rien de la vente de son châle.

Cependant le docteur, qui est encore venu la veille voir son malade, a dit qu'il pouvait manger du poulet, et Virginie, tout en fouillant dans ses coffres, dans ses tiroirs et dans sa bourse, où elle ne trouve rien, se dit tout bas : — C'est égal, le médecin a dit qu'il pouvait manger du poulet, et je veux qu'il en mange aujourd'hui !... J'ai beau chercher... rien qui puisse faire de l'argent ! pas seulement de quoi avoir une alouette... et mon ouvrage ne sera fini qu'après demain !... Tant pis !... quand je devrais me mettre en gage moi-même, il mangera du poulet aujourd'hui.

Et Virginie met son chapeau, son petit fichu qui a remplacé le grand châle ; puis, laissant Auguste encore endormi, elle sort doucement de chez elle en disant : — Je ne rentrerai pas sans un poulet.

XXIX

CELUI QU'ON DEVAIT ATTENDRE. — RETOUR AU VILLAGE

Virginie marchait sans trop savoir où elle irait ; elle cherchait dans sa mémoire qui pourrait l'obliger, et la mémoire est souvent en défaut quand

on lui demande le nom d'un véritable ami. Si Cézarine eût été encore à Paris, Virginie n'aurait point hésité à se rendre chez elle, parce qu'elle connaissait la bonté de son cœur ; mais Cézarine courait alors sur les traces de son Théodore, qui avait quitté la capitale, et son Théodore la menait très loin.

Les autres connaissances de Virginie lui offraient trop peu de ressources, et il en était plusieurs auxquelles elle n'aurait pas voulu s'adresser. Cependant le résultat de chaque réflexion était toujours : — Il me faut un poulet pour Auguste, et j'en aurai un ; je ne sais pas trop comment je ferai... mais chaque fois que je me suis mis dans la tête de faire une chose j'y suis toujours parvenue, et il s'agissait souvent d'objets beaucoup plus intéressants qu'un poulet ; ce serait bien le diable, si, pour une petite volaille, je n'en venais pas à mon honneur !

Et Virginie s'arrêtait devant les marchands de volailles et devant les rôtisseurs ; elle passait et repassait, se creusait la tête, ne trouvait pas d'argent, et poussait un grand soupir en regardant ce dont elle voulait régaler le convalescent.

Les mines drôles de Virginie, dont la mise décente n'annonçait pas le besoin, et les yeux qu'elle lançait aux poulets rôtis faisaient quelquefois sourire les passants, qui ne voyaient dans l'extase de la grisette qu'un sentiment de gourmandise ; et celle-ci, en voyant sourire ceux qui la regardaient, murmurait entre ses dents : — Les imbéciles !... quand ils me riront au nez... qu'est-ce que cela me fait ? Pas un n'aura seulement la galanterie de m'offrir un poulet ?... Les hommes deviennent peu aimables.

Depuis dix minutes, Virginie tournait et retournait devant la boutique d'un rôtisseur, et auprès de cette boutique était celle d'une petite mercière. Virginie n'avait pas remarqué la mercière parce qu'elle ne lorgnait que des poulets ; mais, à travers ses montres chargées de gants, de fil et de ruban, la petite marchande avait remarqué Virginie, dont l'air singulier devait effectivement piquer la curiosité.

Les femmes ont un instinct de sentiment qui leur fait comprendre tout de suite ce que les hommes seraient une heure à deviner, et ce que même ils ne devinent pas toujours. La jeune mercière voit dans les yeux de Virginie que ce n'est pas un sentiment de gourmandise qui la fait rester en contemplation devant la marchandise de son voisin. Elle sort par le fond de la boutique ; — sa cour est aussi celle du rôtisseur, — elle entre par là chez celui-ci, se fait donner un beau poulet gras, l'enveloppe dans un double papier, et rentre chez elle par le même chemin.

Puis elle se met sur le seuil de la porte et regarde Virginie, à qui elle ne sait comment offrir son présent. Virginie est quelque temps sans

Bertrand court à Virginie, l'enlève dans ses bras et l'embrasse. (P. 363.)

faire attention à la jeune marchande ; cependant celle-ci la regarde d'un air expressif, et semble avoir tant envie de lui parler, que Virginie s'approche d'elle.

Aussitôt la jeune mercière lui dit tout bas et en rougissant beaucoup :

— Madame, vous avez sans doute oublié votre bourse ?... Si vous vouliez me permettre de vous offrir...

Et en même temps on glissait le poulet sous le bras de Virginie en tremblant comme si l'on eût fait une sottise ; mais on tremble souvent beaucoup plus pour faire le bien. Virginie ne peut que serrer la main de la jeune mercière en lui disant :

— Vous m'avez devinée... Ah ! si vous saviez le plaisir que vous me faites... si vous saviez pourquoi je... Mais vous me reverrez... je viendrai vous remercier, et m'acquitter envers vous.

— Oui, oui, madame... dit la jeune marchande ; et elle est déjà rentrée toute confuse dans le fond de sa boutique, tandis que Virginie, légère comme une plume, avec son poulet sous le bras, regagne gaiement sa demeure en se disant :

— Je savais bien que j'en aurais un !... J'ai toujours de l'espérance, moi !

Cependant le poulet n'était pas encore arrivé chez Auguste. Au détour d'une rue, Virginie, qui probablement ne regardait qu'à ses pieds, est brusquement coudoyée par un homme qui fait rouler la volaille sur le pavé.

— Maudit imbécile ! s'écrie Virginie en se baissant pour ramasser le poulet. Mais cette voix a frappé l'homme qui l'a coudoyée, et qui s'était contenté de s'excuser en suivant son chemin. Il s'arrête, revient sur ses pas, et s'écrie à son tour :

— Eh oui ! mille baïonnettes !... c'est mam'zelle Virginie !... Ah ! morbleu ! elle pourra peut-être me donner de ses nouvelles.

— Tiens !... c'est Bertrand !... dit à son tour Virginie, qui a aussi reconnu l'ancien caporal. C'est ce brave Ber... Ah ! qu'est-ce que je dis donc ?... c'est un vilain, un ingrat, un mauvais cœur, je ne l'aime plus. Laissez-moi porter mon poulet... ne me retenez pas, monsieur.

— Que vous m'aimiez ou non, mademoiselle, ce n'est pas de cela qu'il s'agit dans ce moment. Un mot, s'il vous plaît : l'avez-vous vu, savez-vous où il est... ce qu'il est devenu ?...

— Qui ça ?

— Eh ! morbleu ! mon lieutenant, M. Auguste !

— Tiens ! si je sais où il est !... Cette question !... lorsqu'il loge dans ma chambre depuis quinze jours !...

— Il est chez vous !... Je l'ai retrouvé !... Je vais le revoir !...

Dans sa joie, Bertrand serre Virginie dans ses bras, et fait encore tomber le pauvre poulet, qui, cette fois, roule jusque dans le ruisseau, et Virginie est prête à pleurer, et s'écrie :

— Voulez-vous me laisser tranquille ! C'est pour Auguste ce poulet : et lorsque j'ai eu tant de peine à l'avoir, vous êtes cause qu'il ne pourra plus le manger !

— Ah !... ne pleurez pas !... je vous en achèterai d'autres, dix, vingt poulets !... un bœuf, si vous voulez !... Mais, pour Dieu, menez-moi bien vite près de mon lieutenant... Il me tarde de l'embrasser !...

— Comment ! vous l'aimez donc encore ?

— Si je l'aime !... Qui est-ce qui a pu douter de mon attachement, de mon dévouement à sa personne ?

— Ce n'est donc pas exprès qu'en Angleterre vous l'avez abandonné ?

— Abandonné !... Lorsque c'est pour le servir... pour le rendre au bonheur...

— Ah ! ce pauvre Bertrand !... J'étais bien sûre, moi, que c'était un bon garçon !... Venez, mon petit Bertrand, allons trouver Auguste : ah ! il sera bien content quand il saura que vous êtes toujours digne de son amitié.

Virginie et Bertrand se dirigent vers la rue de Berry. Chemin faisant, Virginie apprend au vieux soldat tous les chagrins qui ont assiégé Auguste, et la maladie grave qu'il vient de faire. En écoutant ces détails, Bertrand s'essuie parfois les yeux en s'écriant : — Sacrebleu ! pourquoi ne l'ai-je point rejoint plus tôt !... Mais je ne suis de retour à Paris que d'avant-hier ; et demain je me disposais à aller le chercher à Montfermeil, espérant y être plus heureux que dans cette ville, où depuis deux jours nous avons, Schtrack et moi, couru tous les quartiers sans découvrir mon lieutenant.

On arrive chez Virginie ; en montant l'escalier Bertrand est aussi ému que s'il allait revoir son fils, et Virginie lui dit :

— Il ne faut pas tout de suite vous montrer à Auguste ; il est encore bien faible, et votre présence pourrait lui causer trop d'émotion... Vous comprenez, Bertrand ?

— Oui, mademoiselle.

— Je vais entrer d'abord, et je préparerai tout doucement Auguste, et puis ensuite je vous ferai signe...

— Oui, mademoiselle, j'attendrai dans une autre chambre...

— Non, comme je n'en ai qu'une, vous attendrez sur le carré... Je laisserai la porte entr'ouverte...

— Fort bien ; mais ne soyez pas longtemps à me faire signe, car je brûle de le presser dans mes bras.

On est devant la porte de Virginie, elle l'ouvre à demi, et Bertrand se colle tout contre, osant à peine respirer. Auguste était levé et assis près d'une fenêtre ; il attendait avec impatience le retour de Virginie, dont la longue absence l'inquiétait.

— Me voici, mon ami, dit Virginie en entrant chez elle et tournant autour d'Auguste d'un air aussi embarrassé que devant le rôtisseur. Me voici, j'ai été un peu longtemps... mais c'est que... j'ai fait une rencontre qui vaut bien mieux qu'un poulet.

— Tu as fait une rencontre ?

— Oui... c'est quelqu'un que... quelqu'un...

Avant que Virginie ait trouvé ce qu'elle veut dire, Bertrand, qui ne peut plus y tenir, ouvre la porte, s'élance vers Auguste et le serre dans ses bras en s'écriant : — C'est moi, sacrebleu ! c'est moi !... Mais je ne peux pas rester plus longtemps caché... Il faut que je l'embrasse.

Pendant quelques minutes, Bertrand ne peut quitter les bras d'Auguste ; et Virginie s'écrie :

— Là, voyez-vous !... il n'a pas pu attendre que je lui fasse signe... il va faire mal à Auguste.

— Non, dit le convalescent, non, le bonheur n'en fait pas !... Mon pauvre ami !... te voilà donc revenu !...

— Vous avez pu croire que je vous avais abandonné !... dit Bertrand en prenant la main d'Auguste. Vous avez douté du cœur de votre vieux compagnon, de votre fidèle serviteur ! Ah ! je conviens que mon départ précipité devait vous surprendre... mais quand vous saurez !...

— Te voilà, Bertrand, tout est oublié !...

— Oh ! écoutez-moi d'abord, et vous verrez ensuite si je me suis mal conduit. Vous vous rappelez que je vous laissai dans une salle de l'auberge du village où nous venions de déjeuner. Je venais de payer notre dépense, lorsqu'en traversant la cour j'aperçois un homme dont la figure me frappe, et que je reconnais sur-le-champ pour notre fripon de Destival

— Destival !... s'écrie Auguste.

— Ton voleur !... dit Virginie.

— Il montait en chaise de poste au moment où je l'aperçus. Il n'avait pu me voir, mais la voiture était partie avant que je fusse revenu de ma surprise. Alors, sans me donner le temps de vous prévenir, ne voulant pas perdre une minute, de crainte que notre homme ne m'échappât, je cours à l'écurie, je selle mon cheval, je le monte et m'éloigne au grand galop pour courir sur les traces de notre fripon.

Je ne tardai pas à rattraper la chaise de poste ; mais en pays étranger, je savais qu'il ne serait pas facile de faire regorger notre coquin, et qu'il ne fallait espérer de justice que de moi-même. Je suivais donc la voiture en attendant un moment favorable pour trouver mon homme en particulier.

Pendant deux jours la maudite voiture ne fait que relayer ; enfin, au bout de ce temps, en passant dans un petit bourg, on s'arrête à l'auberge de la poste, et mon fripon, qui a sans doute besoin de repos, descend de la chaise et entre dans l'auberge. Je ne tarde pas à l'y suivre, et je demande à parler au voyageur qui vient d'arriver. On m'indique sa chambre.

J'y monte, j'entre et je commence par m'enfermer avec notre homme, qui, en me voyant, manque de tomber en défaillance sur un fauteuil. Je vais à lui, je lui prends le bras, et lui dis : — Vous êtes un voleur, vous avez ruiné mon maître, mais vous n'en ruinerez pas d'autre ; je vous ai appris autrefois à vous servir d'une arme, nous allons voir si vous vous souvenez de mes leçons... Voici deux pistolets, prenez-en un... Nous serons très bien dans cette chambre... quatre pas de distance suffisent quand on ne veut pas se manquer. Dépêchons. Au lieu de prendre l'arme que je lui présente, le misérable se jette à mes genoux et me demande grâce. Moi, je lui redemande votre fortune. Il tire de sa poche un portefeuille, me fait voir dedans pour cent soixante mille francs de billets sur la Banque de France, et me jure que c'est tout ce qui lui reste de ce qu'il a emporté de Paris.

Je réfléchis que cela vaut mieux que rien, et qu'il faut d'abord vous rendre cet argent avant de tuer notre fripon ; je prends le portefeuille, et laissant le coquin plus mort que vif, je sors de sa chambre, où je l'enferme. Je remonte à cheval et reviens au grand galop à l'endroit où je vous avais laissé ; en y arrivant mon cheval crève, et je ne vous trouve plus. Je cours de tous côtés, on ne peut me donner de vos nouvelles. Je prends la route de l'Écosse, où nous devions nous rendre. Je passe trois semaines à visiter jusqu'au plus petit hameau, je ne suis pas plus heureux ; enfin je me décide à revenir en France, et avant-hier j'étais à Paris.

Mon premier soin fut d'aller questionner Schtrack ; il ne vous avait pas vu, il ignorait l'adresse de mademoiselle ; nous nous mîmes à battre le pavé pour tâcher de vous découvrir... Mais vous voilà !... je vous ai retrouvé... Je puis vous remettre ce que j'ai sauvé de votre fortune !... voilà ma conduite, mon lieutenant, maintenant m'en voulez-vous encore ?

Pour toute réponse, Auguste tend ses bras à Bertrand, qui lui présente le portefeuille, tandis que Virginie saute dans la chambre, danse avec les chaises, et jette sa capote en l'air en criant : — Vive Bertrand !... Auguste n'est plus pauvre !... nous allons joliment nous amuser !...

Quand ce premier mouvement d'ivresse est calmé, Auguste raconte à Bertrand ce qu'il a fait depuis qu'il l'a quitté. Il ne lui cache pas l'état misérable où il était réduit lorsque Virginie est venue dans son grenier. Il lui apprend ce qu'elle a fait pour lui, son travail, ses veilles, tous les sacrifices qu'elle faisait chaque jour pour lui avoir ce qui lui était nécessaire.

Pendant ce récit, Virginie veut faire taire Auguste en lui disant : — Ça n'est pas vrai ; il en dit beaucoup trop ; ne le croyez pas, Bertrand ; et d'ailleurs, si j'ai fait tout cela, c'est qu'apparemment ça me faisait plaisir.

Mais Bertrand, qui n'a pu entendre sans attendrissement le récit d'Auguste, court à Virginie, l'enlève dans ses bras, et l'embrasse en disant :

— C'est bien cela !... c'est très bien !...

— Oui, mais vous me serrez trop fort, Bertrand.

Les tristes pensées ont fait place à celles du bonheur : ce n'est plus en soupirant qu'Auguste pense à Denise. Déjà il voudrait être auprès d'elle, il brûle de la revoir, de récompenser son amour ; car, après tout ce que Virginie lui a dit, il ne doute plus du cœur de la jeune villageoise. Cependant il ne peut partir sur-le-champ pour Montfermeil ; mais, comme le bonheur rend vite la santé, au bout de deux jours, qui se sont passés en projets charmants pour l'avenir et en emplettes pour le présent, Auguste est en état de sortir.

Avant d'aller au village, d'où il pense ne revenir de quelque temps à Paris, Auguste termine ses affaires ; il retourne chez son ancien notaire et le charge de lui placer convenablement ses fonds, dont il ne garde que ce qui lui sera nécessaire pour l'exécution de ses projets.

Auguste veut assurer un sort à Virginie ; depuis qu'elle est moins jeune, elle désire avoir un petit établissement. Bertrand lui loue une jolie boutique ; Auguste y fait porter un petit fonds de broderies, de nouveautés, et Virginie est établie lingère.

Elle va s'asseoir avec fierté dans son comptoir, et fait mettre sur sa porte : *A la Pucelle !* en jurant à Auguste que désormais elle ne veut plus s'occuper que de son commerce.

Auguste a reçu les remerciements de Virginie et ses compliments pour Denise, qu'elle ne veut aller voir que lorsque sa nouvelle conduite aura

entièrement fait oublier l'ancienne. Il va monter en cabriolet avec Bertrand, et partir pour Montfermeil, lorsque Virginie s'écrie :

— Ah ! mon Dieu !... j'ai oublié la petite marchande au poulet... je voulais te la recommander pour que tu lui donnes au moins ta pratique de gants.

— Quelle marchande ? quel poulet ? dit Auguste.

Virginie raconte ce qui lui est arrivé le jour où elle a rencontré Bertrand. Auguste, après avoir encore témoigné à Virginie toute sa reconnaissance pour ce qu'elle a fait pour lui pendant sa maladie, veut connaître et remercier la jeune femme qui a mis tant de délicatesse à obliger. Il fait monter Virginie dans son cabriolet, on se dirige vers la demeure de la jeune marchande.

Le cabriolet s'arrête devant la boutique de la mercière, les trois personnes en descendent : la jeune marchande est étonnée, elle n'a jamais vu venir des gens en voiture pour lui acheter du fil ou des aiguilles. Mais elle rougit en reconnaissant Virginie, qui entre la première en disant à Auguste :

— C'est madame qui s'est montrée si bonne pour moi pendant que vous étiez convalescent.

Auguste s'approche pour saluer la jeune marchande, qui est toute honteuse des remerciements qu'on lui adresse. Mais, avant qu'il puisse parler, un vieillard, qui était dans l'arrière-boutique, et qu'on n'avait pas encore remarqué, s'avance vers lui en s'écriant :

— Ma fille ! mon Anna ! c'est nous qui devons remercier cet homme généreux !... C'est notre bienfaiteur !... c'est à lui que je dois l'existence et le bonheur de te voir heureuse.

Auguste regarde le vieillard, il reconnaît le pauvre Dorfeuil, et, avant qu'il soit revenu de sa surprise, le père et la fille sont à ses pieds, et couvrent ses mains des pleurs de la reconnaissance.

C'est alors Bertrand et Virginie qui demandent des explications. Auguste veut s'y dérober ; mais le vieux Dorfeuil le retient. Il raconte tout ce qu'il lui doit, et termine son récit en disant à Auguste :

— Vous le voyez, vos bienfaits nous ont porté bonheur. J'ai payé ma dette ; et, depuis trois ans, mon Anna ayant réussi dans toutes ses entreprises, a pu enfin s'établir en ces lieux, où, près d'elle, je passe en paix mes vieux jours.

Bertrand embrasse encore Auguste ; Virginie embrasse tout le monde, puis on se sépare en se promettant de se revoir. Virginie retourne à sa boutique, qu'elle ne veut plus quitter, et Auguste conduit enfin son cabriolet vers le village de Denise.

Bertrand, qui a quitté le cabriolet, vient saluer Denise. (P. 366.

En approchant de Montfermeil, Auguste sent son cœur battre avec force; il regarde Bertrand en lui disant :

— Nous allons la voir !... Ah ! si tu savais comme ils m'ont reçu, comme ils m'ont fêté quand j'étais malheureux !

— Et vous les avez quittés ?

— Mon ami, je n'avais plus rien à offrir à Denise.

— Et maintenant que vous êtes beaucoup plus riche qu'elle, si elle allait vous refuser à son tour, il n'y aurait plus de raison pour que cela finisse. Les amoureux n'ont pas le sens commun.

Au lieu de suivre la route qui le conduirait au village, Auguste ne peut résister au désir de prendre par le sentier du bois où il a embrassé jadis la petite laitière.

Arrivés près de l'endroit où Jean le Blanc s'est emporté, Auguste aperçoit dans le bois un petit garçon sur un âne ; un peu plus loin, une jeune fille est assise au pied d'un arbre.

— Les voilà ! s'écrie Auguste.

Et déjà il a sauté hors de son cabriolet ; il court dans le bois, il est près de la jeune fille. Il se jette à ses genoux, couvre ses mains de baisers, et lui dit :

— C'est moi, Denise, je reviens près de toi, et pour ne te plus quitter.

La jeune fille doute si elle veille ; elle regarde Auguste, qu'elle voit élégant comme autrefois, et Coco accourt en disant :

— Voilà mon bon ami ! il est mis comme le jour où j'ai cassé la marmite.

— C'est vous !... dit Denise. Ah ! si vous saviez tout le chagrin que votre lettre m'a fait ! Méchant ! me quitter parce qu'il est pauvre ! oser dire que je ne l'aime pas ! qu'il ne reviendra me voir que quand il ne m'aimera plus !... Est-ce que c'est comme ça que vous revenez ?... Ah ! dites-le-moi tout de suite, ne me laissez plus espérer le bonheur... cela fait trop de mal d'être trompée dans ce qu'on désire !...

Pour toute réponse, Auguste la presse tendrement contre son cœur : et ses yeux disent à l'aimable fille que ce n'est pas l'amitié seule qui le ramène. Bertrand, qui a quitté le cabriolet, vient saluer Denise.

— Bertrand aussi ! dit la petite, il est revenu !...

— Oui, et c'est à lui, que j'accusais de m'avoir abandonné, que je dois aujourd'hui mon bonheur.

Quelques mots ont bientôt mis Denise au fait de tout, elle tend la main à Bertrand en disant :

— Ah ! mon cœur n'a jamais douté du sien !... Est-ce que l'on peut cesser d'aimer les gens parce qu'ils sont malheureux ?... Puis, réfléchissant qu'Auguste a recouvré une partie de sa fortune, elle s'écrie :

— Oh ! mon Dieu ! je ne pourrai donc plus être votre femme !

— Si, Denise, vous serez ma femme, dit Auguste en lui prenant la main, car vous êtes la seule qui puissiez faire mon bonheur ; et je ne puis douter de la sincérité de votre amour.

— Mais je ne suis qu'une villageoise....

— Que je préfère aux dames de la ville.

— Je serai gauche dans le monde.

— J'ai appris ce qu'il valait, et me soucie fort peu de ses jugements; d'ailleurs, quand il vous connaîtra, ma Denise, il sera forcé de vous rendre justice.

— Oh! je ne veux pas le connaître, moi, mon ami; si vous m'épousez, convenons que je resterai toujours ici. Vous irez seul à Paris lorsque vous le voudrez; quand vous serez las de la ville, alors vous reviendrez trouver votre petite laitière.

Auguste embrasse Denise, et l'on se met en marche pour la maisonnette. On trouve tout charmant quand on est heureux; pour les deux amants la maisonnette est devenue un palais; mais Bertrand, qui n'est point amoureux, et qui songe toujours à l'avenir, dit à Auguste :

— Mon lieutenant, cette maison n'est pas assez grande pour vous; d'ailleurs elle appartient à Coco, c'est sa propriété.

Il faut vous en acheter une fort jolie, et pas trop chère, que vous pouvez apercevoir d'ici, dans laquelle vous serez logé convenablement, et où vous pourrez recevoir quelques amis, parce qu'enfin il ne faut pas s'isoler de toute société, le moyen que votre amour dure longtemps n'est pas de vous enfermer pendant six mois avec votre femme. Maintenant que vous connaissez le monde, vous ne serez plus sa dupe. Vous prendrez les hommes pour ce qu'ils sont, vous verrez ceux dont la société vous amusera, et vous ne jouerez plus si gros jeu, parce que voilà le cas, ou jamais, d'être sage.

Auguste approuve la proposition de Bertrand. La jolie maison est louée, et, au bout de huit jours, Denise, rayonnante d'amour et de plaisir, embellissant par ses grâces, par ses attraits la parure modeste qu'elle a choisie, est conduite à l'autel par l'homme qu'elle chérit. Tous les habitants du village vont voir marier la petite laitière. Les paysannes se disent:

— C'est pour le coup qu'elle va faire la dame à présent! elle épouse un beau monsieur!... comme elle va être fière!...

Mais les paysannes se trompent: Denise, en devenant Mme Dalville, reste aussi douce, aussi bonne que lorsqu'elle était elle-même une simple villageoise.

En ramenant chez lui sa jeune épouse, Auguste donne bien encore par-ci par-là, quelques regards à de jolies femmes qui se trouvent sur sa route, mais c'est seulement par habitude, et Denise seule a son cœur.

Fidèle à sa promesse, Denise ne veut plus quitter son village, et

pendant longtemps Auguste ne s'éloigne pas de sa femme. Plus tard, cependant, il fait quelques voyages à Paris. Dans une de ses visites à la capitale, Auguste apprend que la vive Athalie s'est séparée de son époux, parce que la mère Thomas a fait un second voyage à Paris, et que M. de la Thomassinière, ayant fait à son tour de mauvaises spéculations, et s'étant laissé ruiner par M. de Cligneval, a été forcé d'abandonner toutes ses propriétés à ses créanciers, et s'est fait cocher de cabriolet, état dans lequel il semble beaucoup plus à sa place que lorsqu'il était au milieu d'un salon.

Le marquis de Cligneval s'étant permis, dans une partie d'écarté, de faire quelques tours d'escamotage, qui ne furent point du goût de la société, a été forcé de se battre en duel et tué par son adversaire. Quant à Destival, ayant voulu faire en Angleterre des affaires dans le même genre qu'à Paris, un de ses clients, dont il emportait l'argent, lui donna un coup de poing dont il ne se releva pas.

C'est M. Monin qui apprend toutes ces nouvelles à Auguste, non sans lui avoir demandé auparavant comment allait l'état de sa santé, et qui, après avoir visité sa tabatière, va rejoindre Bichette, qu'il a laissée dans un bosquet du café Turc avec M. Bisbis.

Auguste revoit aussi Dorfeuil et sa fille; mais il ne va que rarement chez la jeune mercière, parce qu'elle est fort jolie. En revanche, il voit souvent Virginie, qui n'est plus jolie, mais qui est tout à fait rangée, et dont le cœur excellent fait oublier ses folies d'autrefois.

Lorsqu'il a passé quelque temps à Paris, Auguste retourne à Montfermeil; c'est toujours avec un nouveau plaisir qu'il se retrouve près de sa petite laitière, de son fidèle Bertrand, et de Coco, qui, en grandissant, se félicite souvent d'avoir cassé sa marmite.

SŒUR ANNE

— Mais elle est si aimable cette petite Delphine. (P. 3.)

I

PROMENADE NOCTURNE. — LES CINQ CENTS FRANCS DE MA TANTE

Depuis longtemps les spectacles avaient fini, les cafés se fermaient, les boutiques l'étaient déjà. Les passants devenaient plus rares, les fiacres allaient plus vite, les réverbères brûlaient, et le gaz s'éteignait ; les rues

de Paris allaient jouir, comme les habitants de cette capitale, de l'heure du repos.

Mais le repos, ainsi que le beau temps, n'est jamais général : quand on le goûte à Paris, souvent l'on se bat sur un autre point du globe ; et lorsque nous jouissons d'une température douce et agréable, à quelque cent lieues de nous, un orage détruit les moissons, ou une tempête submerge des vaisseaux. Puisque la paix et le beau temps ne peuvent être universels, sachons en jouir quand nous les possédons, et ne nous occupons pas alors du temps qu'il fait chez nos voisins.

Un monsieur, qui probablement n'avait pas envie de dormir, se promenait dans les rues de Paris, devenues presque tranquilles. Depuis plus d'une heure, il marchait sur les boulevards de la rue du Temple à la rue Poissonnière ; et comme il n'avait pu mettre tout ce temps à faire ce trajet, il montait quelquefois les faubourgs, sans trop savoir quel chemin il prenait ; mais bientôt il s'arrêtait, regardait autour de lui, marmottait entre ses dents : « Où diable vais-je par là ?... » puis redescendait sur les boulevards.

Le monsieur qui se promenait ainsi pouvait avoir trente ans ; il était d'une taille moyenne, et plutôt gras que maigre. Sa figure n'était ni laide ni belle ; ses yeux un peu ronds étaient trop saillants, et son nez, sans être aplati, n'avait ni la noblesse du grec ni le séduisant de l'aquilin. Ce monsieur avait en revanche ce que l'on appelle de la physionomie, et possédait le talent de rendre ses traits mobiles, et de leur donner l'expression du sentiment qu'il voulait paraître éprouver : talent aussi précieux dans le monde qu'au théâtre ; car on joue partout la comédie, et il existe à la cour, à la ville, dans les palais, dans les salons, dans les boudoirs, et même dans les antichambres, des gens de première force dans l'art de peindre ce qu'ils n'éprouvent pas.

Le costume de notre promeneur n'était ni recherché ni mesquin. Sa mise était celle d'un homme qui va dans le monde, mais non pour y faire voir la coupe de son habit ou la couleur de son pantalon. Enfin sa tournure répondait à sa mise ; elle n'annonçait aucune prétention. Vous me direz peut-être que ce n'est pas quand on se promène aussi tard dans les rues de Paris que l'on se donne un *air penché* ou une démarche légère ; j'aurai l'honneur de vous répondre que je vous fais le portrait de l'homme tel qu'il est habituellement, et que je n'ai pas attendu jusqu'à ce moment pour faire sa connaissance.

Maintenant que vous pouvez vous faire une idée de ce personnage, vous désirez peut-être savoir ce qui l'occupe sur les boulevards, et pourquoi il se promène si tard au lieu de rentrer se coucher ? Pour le savoir,

écoutons-le se parler à lui-même, tout en marchant, les deux mains dans ses poches, et d'un air aussi tranquille que s'il n'était que huit heures du soir.

« — J'avais un pressentiment de ce qui m'arriverait... Je ne voulais pas aller chez cette petite Delphine. J'aurais encore mes cinq cents francs dans ma poche !... Mais elle est si aimable, cette petite Delphine !... elle m'avait écrit un billet si gentil !... Est-ce que je devais encore me laisser prendre à tout cela ?... moi, qui connais le monde, et les femmes surtout !... Si du moins je n'avais mis que cent écus dans ma poche, il me resterait quelque chose ; mais non !... j'ai voulu faire le milord !... j'ai joué comme un fou. Ce petit monsieur qui m'a gagné retournait bien souvent le roi... hem !... cela n'est pas clair !... Ce qui est clair, c'est que je n'ai plus le sou ; que mon propriétaire m'a mis hier à la porte de son hôtel garni, parce que je ne le payais pas. Pour quatre misérables louis !... L'arabe !... J'allais les lui donner hier avec les cinq cents francs que ma vieille tante m'a envoyés, lorsque l'invitation de cette petite Delphine est venue déranger tous mes plans de sagesse !... Pauvre Dubourg ! tu es incorrigible, mon ami, et cependant tu commences à être d'âge à te corriger ! »

Ici Dubourg (car maintenant nous savons son nom) tira une tabatière de sa poche et s'arrêta pour prendre une prise. « — O ma seule consolation !... ma compagne fidèle !... reprit-il en considérant sa tabatière d'un air presque attendri, c'est bien heureux que tu ne sois qu'en corne ! car sans cela il y a longtemps que je ne t'aurais plus. Mais résumons-nous un peu. Que diable vais-je faire ?... Je n'ai point de place : dans ces administrations ils sont si ridicules !... Je ne gagnais que quinze cents francs. je trouvais juste de ne pas travailler plus que mon sous-chef qui gagnait mille écus ; à la rigueur même, j'aurais dû ne travailler que moitié moins. Or, comme mon sous-chef, qui arrivait à midi pour s'en aller à quatre heures, passait ce temps à lire les journaux, tailler ses plumes, faire la causette, s'adosser au poêle l'hiver, et aller prendre l'air l'été, je trouvai tout simple de ne pas arriver plus tôt que lui, de ne point rester plus tard ; d'être une heure pour lire le *Moniteur*, trois quarts d'heure pour le *Constitutionnel*, et cinq pour les *Débats ;* de mirer ma plume fort longtemps avant de lui rafraîchir le bec ; de regarder, sans y toucher, la besogne qui était devant moi ; de feuilleter quelquefois pendant une heure un dossier, pour le remettre ensuite à sa place, le tout sans avoir eu l'intention de rien écrire dessus ; enfin, de mettre, pour aller acheter un petit pain, le temps qu'il m'aurait fallu pour me rendre de Paris à Saint-Cloud. Cette conduite, dictée par un esprit de justice, ne fut pas du

goût de mes chefs ; ces messieurs, qui voulaient me forcer à beaucoup travailler, afin de n'avoir rien à faire, trouvèrent fort mauvais que je m'avisasse de les imiter : ils firent contre moi un rapport au ministre, je fus destitué. A la vérité, on m'offrit, un peu plus tard, de rentrer comme aspirant surnuméraire ; mais je ne me sentais pas digne d'une telle faveur.

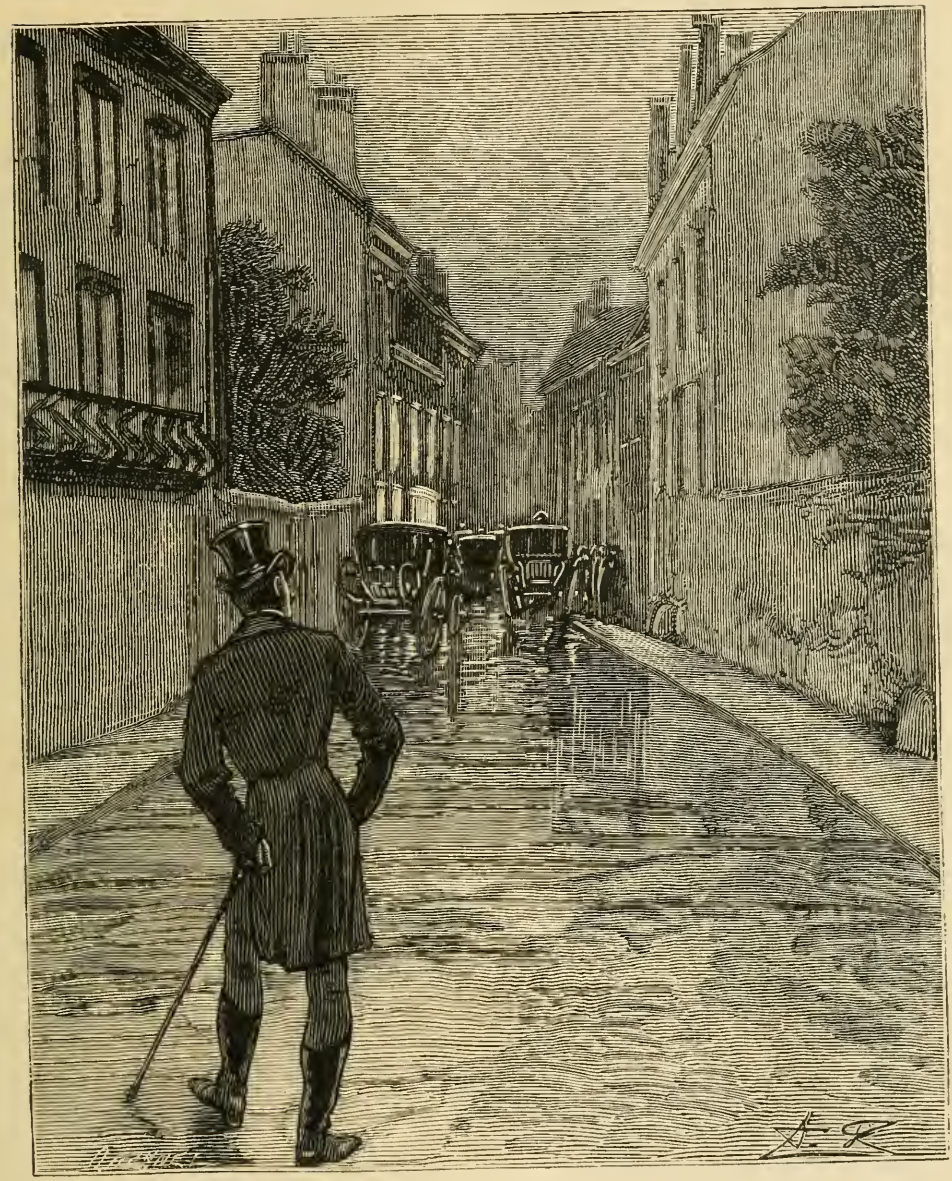
« J'entrai dans une maison de banque. Ah !... quelle différence !... Là, les chefs donnaient l'exemple du travail. Depuis le premier commis jusqu'au dernier, chacun arrivait à huit heures, restait au bureau jusqu'à cinq, et y retournait à sept pour ne le quitter qu'à dix ; et pendant ce temps, pas une minute de repos !... sans cesse écrire ou calculer. Si par hasard on se permettait la petite conversation, c'était alors en copiant une lettre ou en ouvrant un compte. Point de fêtes !... Toujours des courriers à recevoir, toujours des courriers qui partent !... Jamais on n'en faisait trop !... et quand je quittais le bureau quelques minutes avant dix heures, un maudit Allemand, qui avait déjà passé quarante-cinq années de sa vie sur un grand-livre, me disait en tirant sa montre : *Fous êtres pien bressé ce zoir.*

« Ma foi, je n'ai pas pu y tenir !... Cette vie animale détruisait ma santé, et un beau matin qu'on venait de me donner une semonce parce que j'avais été prendre une bavaroise au café voisin, je pris mon chapeau et dis adieu aux maisons de banque et de commerce.

« Je voulus tâter du notaire, mais j'étais trop distrait : je faisais signer un acte de décès pour un contrat de mariage, et une procuration pour un testament ; on m'engagea fort honnêtement à renoncer au notariat.

« J'entrai chez un vieil avoué. Ah ! j'y fus assez bien pendant quelque temps. Il avait une femme déjà sur le retour, qui aimait beaucoup la promenade, et elle m'avait choisi pour son cavalier. Le mari, que cela dispensait de promener sa femme, trouvait fort bien que je l'accompagnasse partout ; je crois qu'il m'aurait nommé premier clerc, si j'avais voulu m'engager à promener madame toute ma vie. Mais je me lassai d'avoir toujours au bras une tournure à la Pompadour et un visage de président à mortier. Je cessai d'être assidu près de madame, monsieur en prit de l'humeur et me renvoya. O temps ! ô mœurs !

« Dès lors je renonçai à la bureaucratie ; je sentais dans mon cœur une noble indépendance, un vif amour de la liberté !... Je me mis donc à ne rien faire... état superbe à la portée de tout le monde ; profession charmante, quand elle est appuyée d'inscriptions au grand-livre. Malheureusement, je ne suis inscrit que sur le grand-livre de mon tailleur, de



C'est devant l'hôtel du comte de Montreville que ces voitures sont en plus grand nombre. P. S.

mon bottier et de mon traiteur. Je suis orphelin ; mes parents ne m'ont laissé que peu de chose, et ce peu de chose ne pouvait durer longtemps, surtout avec moi, qui ne suis ni avare, ni économe, ni prévoyant, et qui ne désire de l'argent que pour avoir le plaisir de le dépenser. Mon père, honnête Breton, exerçait la médecine ; il aurait dû s'enrichir !... Probablement que de son temps il n'y avait pas assez de fièvres, de

rhumes et de mauvais airs. Il ne m'a laissé qu'un nom fort respectable que, malgré mes folies, je saurai toujours faire respecter, parce qu'on peut être mauvais sujet, mais honnête.

« Quand j'ai eu dépensé mon modeste héritage, je me suis mis à philosopher; j'avais envie d'écrire, comme Sénèque, sur le mépris des richesses!... Mais Sénèque avait une fortune de quarante millions quand il écrivait cela : il connaissait donc mieux son sujet que moi, qui n'ai pas le sou. Or, comme il faut tâcher de ne parler que de ce que l'on connaît, je n'ai point parlé des richesses que je ne connais pas.

« Heureusement il me reste dans le fond de la Bretagne une vieille tante qui ne s'est jamais mariée. La bonne femme n'a qu'une fortune assez médiocre, et pourtant elle n'a point abandonné son neveu!... Il est vrai que je lui ai écrit des lettres bien touchantes!... Pauvre chère femme!... elle me croit marié!... Ma foi, ne sachant plus quel moyen employer pour en obtenir de l'argent, dans ma dernière lettre je me suis fait tout de suite époux, père de famille, et, d'un trait de plume, trois enfants jumeaux!... C'est ce qui m'a valu ce billet de cinq cents francs que je viens de perdre à l'écarté! O maudit écarté!... j'avais juré de ne plus jouer, je suis en malheur ce mois-ci! Mais comment résister? j'arrive chez cette petite Delphine, qui, depuis qu'elle a quitté le théâtre, reçoit chez elle la meilleure société de Paris!... tous artistes... auteurs... journalistes!... milords anglais, russes et tartares!... Ah! oui, tartares! je crois même que ce petit monsieur avec lequel j'ai joué était un peu grec. Passer dix-huit fois de suite, c'est trop fort! Et cet autre imbécile, qui se tuait à m'offrir du punch toutes les fois que je perdais!... comme si j'avais pu en boire pour cinq cents francs! Ah! ma pauvre tante!... si vous saviez où est passé votre argent!... Le pis de tout cela, c'est qu'elle ne m'en renverra pas de fort longtemps!... Je ne puis pas faire accoucher tous les mois l'épouse que je me suis donnée pour attendrir ma tante; je l'ai déjà rendue deux fois malade; j'ai fait avoir à mes trois jumeaux tous les accidents de l'enfance; moi-même je me suis donné une fluxion de poitrine et une jaunisse! Mais enfin, il faut bien que cela finisse!... Non, ma pauvre tante, non, je ne vous importunerai plus!... Non, je ne veux plus que vous vous priviez de mille petites douceurs pour votre vaurien de neveu. J'ai trop abusé de vos bontés! Je rougis d'y avoir eu recours si souvent, je sens dans mon cœur une noble fierté... et quand je pense à votre dernier envoi de cinq cents francs!... Piqué sur quatre six fois!... Ah! c'est épouvantable. »

Dubourg marche avec un peu plus de véhémence; il ôte ses mains de ses poches, comme furieux de n'y rien trouver, mais il se calme enfin;

alors il s'arrête, reprend son pas ordinaire, puis s'écrie de nouveau : Mais que diable vais-je faire?

Dans ce moment passait auprès de lui une de ces personnes qui, une hotte sur le dos et un croc à la main, parcourent la nuit les rues de la capitale en s'arrêtant devant des endroits que nous évitons pendant le jour.

« Voilà certainement une ressource, dit Dubourg, en considérant l'homme à la lanterne, mais j'avoue que je ne me sens pas encore le courage de l'employer; et, quoique certain auteur ait dit : Ce n'est point la profession qui honore l'homme, c'est l'homme qui doit honorer la profession, je doute que l'on m'honorât beaucoup si je tenais ce petit croc; eussé-je, avec la hotte, la sagesse de Caton, la clémence de Titus et les vertus de Marc-Aurèle.

« Au reste, j'ai des talents, et je n'en suis pas encore réduit là : j'aime les arts!... oh! je les adore; j'étais né pour être artiste!... Je ne sais pas dessiner, je ne joue d'aucun instrument, je ne fais pas des vers très facilement; mais malgré cela j'aime la peinture, la musique et la poésie. Si je me mettais au théâtre... je crois que j'y aurais du succès. Mais débuter à trente ans... c'est un peu tard; et puis le fils d'un docteur de Rennes monter sur les planches!... Eh! pourquoi non?... Louis XIV y a bien monté; il jouait devant sa cour, et certes, si j'avais été à la place de Racine, bien loin de chercher à le détourner de ce penchant, je lui aurais fait des rôles superbes. Nos auteurs aujourd'hui ne seraient pas si maladroits!... Aussi nos auteurs sont riches, et du temps de Racine ils ne l'étaient point.

« Mais je ne puis pas débuter demain, et demain il faut que je dîne... solution désespérante lorsqu'on n'a plus ni argent ni crédit. Allons, Dubourg!... allons, mon ami, ne te chagrine point, conserve cette gaieté, ce sang-froid qui ne t'ont point abandonné jusqu'ici. Rappelle-toi qu'il est beau de savoir supporter l'infortune; que c'est dans les revers qu'un grand cœur montre son courage!... Ah! oui, je puis bien me dire tout cela maintenant que j'ai encore l'estomac plein des gâteaux, des brioches et du punch de Mlle Delphine; mais lorsque je serai à jeun, j'ai bien peur d'être mauvais philosophe.

« Dans le malheur on a recours à ses amis... mais on n'a point d'amis quand on est dans le malheur. Quelquefois cependant les hommes ne sont pas aussi égoïstes qu'on le dit. Eh mais! quel souvenir!... Frédéric! oui, lui seul pourrait m'être utile : Frédéric n'a que vingt ans; il voit encore le monde comme on le voit à cet âge, quand on est resté jusqu'à dix-huit ans sous les yeux d'un père et sous la surveillance d'un précepteur. Frédéric est bon, généreux, sensible... trop sensible même; mais ce n'est pas à moi

qu'il appartient de le blâmer de trop céder aux mouvements de son cœur. Il m'a obligé plusieurs fois... n'importe ; je suis certain qu'il m'obligera encore, s'il le peut. Allons trouver Frédéric. »

Et Dubourg, par un mouvement machinal, porte la main à son gousset de montre pour savoir l'heure ; puis il soupire en disant : « Malheureux ! tu n'as jamais pu en garder une huit jours ! Ah ! ma pauvre tante !... si j'avais encore vos cinq cents francs !... »

Le temps devenait noir ; quelques gouttes de pluie commençaient à tomber. Les fiacres avaient cessé d'interrompre le silence de la nuit ; les réverbères ne jetaient plus qu'une lumière faible et vacillante.

« Il doit être bien tard, dit Dubourg en jetant les yeux autour de lui. Frédéric demeure dans l'hôtel de son père, M. le comte de Montreville. Comment oser me présenter maintenant ?... Le comte, son père, est un peu sévère ; ce n'est pas un père de comédie, dont on fait tout ce qu'on veut !... On prétend au contraire qu'il exige de son fils la plus grande obéissance, et que celui-ci tremble devant lui... Oh ! l'on m'a sans doute exagéré sa sévérité ; d'ailleurs il me connaît à peine !... Je suis allé plusieurs fois à l'hôtel, mais il m'a vu rarement... Le logement de Frédéric est dans un autre corps de logis que celui de M. le comte, par conséquent avançons... »

Et Dubourg, qui était enfin sorti du cercle qu'il parcourait depuis si longtemps, se dirigeait à grands pas vers la rue de Provence, dans laquelle était situé l'hôtel du comte de Montreville.

Plus il approchait de la demeure de Frédéric, moins il conservait l'espoir de le voir avant le lendemain. Devait-il au milieu de la nuit mettre tout l'hôtel sens dessus dessous ? En réveillant le fils, il réveillait aussi le père, et c'était une assez mauvaise manière de faire connaissance avec M. le comte que de se présenter chez lui entre deux et trois heures du matin.

Dubourg se disait tout cela, mais il avançait pourtant, comme ces amants qui ne veulent plus revoir leurs infidèles, et qui tournent sans cesse autour de la demeure de la perfide, chez laquelle ils finissent toujours par entrer, en répétant encore : « Je ne la verrai plus ! » C'est qu'alors c'est la raison qui parle, et la passion qui nous conduit. Pauvres humains !... est-ce donc votre faute si la passion l'emporte si souvent ?

En approchant de l'hôtel, les yeux de Dubourg sont agréablement frappés par l'aspect d'une double file de voitures bourgeoises, dont les lanternes éclairent une partie de la rue. Il double le pas... c'est devant l'hôtel du comte de Montreville que ces voitures sont en plus grand nombre ; la grande porte cochère est ouverte ; la cour est remplie de coupés,

de landaus, de vis-à-vis. Les cochers causent entre eux; les valets jurent, s'impatientent ; les gens de l'hôtel traversent la cour ; des lampions placés sur les bornes et sur le grand escalier ont chassé l'obscurité de la nuit, et une musique délicieuse qui part du fond de l'hôtel, dont le beau salon brille de l'éclat de mille bougies, contraste avec le triste silence qui règne un peu plus loin.

Dubourg ne marche plus, il court, il saute, il vole. La vue des lampions, le bruit que fait tout ce monde, et le son des instruments qui jouent des contredanses, ont déjà chassé de son esprit les réflexions un peu serieuses qui commençaient à s'en emparer. « Il y a soirée, s'écrie-t-il, il y a bal ! Imbécile que je suis !... n'est-ce pas aujourd'hui jeudi, jour de réception chez M. le comte, qui donne, dit-on, des soirées charmantes? Frédéric m'a invité plusieurs fois à y aller, il voulait me présenter à son père. Hem ! il ne tenait qu'à moi d'aller dans les plus belles sociétés, d'y faire de superbes connaissances qui m'auraient poussé dans le beau monde !... Mais non !... Je ne puis pas être sage et quitter ce maudit billard !... et... Ah ! je reconnais cela... c'est du Rossini... c'est une trénis... Je l'ai dansée au Vauxhall avec la grosse blonde. »

Dubourg était dans la cour. Il avait passé à travers les voitures, les laquais et les cochers ; personne n'avait pris garde à lui, et s'il avait eu une mise élégante, il aurait pu pénétrer dans les salons, jouer et danser sans peut-être être aperçu du maître de la maison; car, dans ces nombreuses réunions, il n'est pas rare que celui qui la donne ne puisse point, dans une soirée, voir toutes les personnes qu'il a reçues.

Mais Dubourg restait devant le salon du premier, dans lequel on dansait... Afin de ne pas être trop en vue, il s'était éloigné de l'escalier tout couvert de lampions, et c'était à l'ombre d'une énorme berline qu'il considérait le bal et apercevait les danseurs.

Il est un moment tenté d'entrer dans le salon; mais, en jetant un coup d'œil sur sa mise, il sent que cela n'est pas le moment de se faire présenter à M. le comte, qui tient à l'étiquette. Il avait un habit bleu à boutons de métal, des bottes et une cravate noire. Tout cela était fort bon pour aller jouer à l'écarté et dire des gaudrioles chez Mlle Delphine ; mais cela eût été fort inconvenant pour se rendre aux soirées de M. de Montreville.

Et Dubourg marmotte encore, en considérant son costume, puis en portant ses regards vers le bal : « Ah ! si j'avais gardé les cinq cents francs de ma tante, j'aurais éclipsé toutes ces tournures-là !... »

Tout en regardant danser et en lorgnant les dames à travers les croisées, dont une grande partie étaient ouvertes à cause de la chaleur

Dubourg aperçoit dans un petit salon une table à tapis vert, devant laquelle deux hommes d'un certain âge viennent de s'asseoir. Bientôt les joueurs sont entourés de monde, et la table se couvre d'or.

Afin de mieux voir dans le petit salon, Dubourg monte derrière la voiture contre laquelle il se trouve, alors il peut apercevoir parfaitement la partie, et même le jeu de l'un des joueurs qui est placé tout contre la croisée.

« Qu'ils sont heureux ! se dit-il, ils jouent à l'écarté !... Peste ! la partie est échauffée... au moins trente louis sur la table. Si j'avais encore l'argent de ma tante, je pourrais parier d'ici !... Qu'est-ce que je dis là ?... Si jamais je retouche aux cartes !... Tiens, voilà le jeu avec lequel j'ai perdu mon dernier coup... et pourtant je devais le gagner : c'est un jeu de règle. Eh bien ! qu'est-ce qu'il fait donc ?... Il va demander des cartes !... »

Et Dubourg, oubliant qu'il est dans la cour, et monté derrière une voiture, se met à crier :

— N'en demandez pas !... Jouez cela... jouez cela, vous dis-je !... Je réponds du point !...

La voix de Dubourg porte l'étonnement parmi les joueurs. On se retourne, on se regarde, on s'interroge.

— Quel est donc celui qui a conseillé ? demande le vieux monsieur qui doit jouer. A-t-il mis au jeu plus que moi, pour avoir le droit de parler ainsi ? Répondez donc, messieurs.

— La voix partait de la cour, dit un jeune homme placé près de la croisée.

— De la cour ! Est-ce que ces marauds de laquais se permettraient de nous regarder et de dire quelque chose ?...

Et le vieux monsieur poudré à blanc se lève et regarde dans la cour. Dubourg se jette à bas de la voiture, et le mouvement que cela donne au carrosse réveillant les chevaux, ils battent le pavé et veulent prendre le galop. Les cochers, endormis, se frottent les yeux, croyant que le bal est fini : ceux qui causaient accourent et montent sur leurs sièges, et ceux, de la rue, voyant le mouvement qui a lieu dans la cour de l'hôtel, s'empressent d'en faire autant, tandis que le cocher et les heiduques de la voiture à laquelle Dubourg vient de donner l'élan tâchent de retenir les chevaux qui veulent quitter leur rang.

Pendant ce temps, Dubourg s'est faufilé le long de la maison en se disant : « Il faudra donc toujours que je fasse des sottises ! Voilà une trentaine de cochers et autant de laquais en mouvement, et voilà des chevaux qui ont manqué de m'écraser, parce que j'ai voulu donner un

conseil à ce vieux monsieur qui ne sait pas jouer, et qui va aux cartes quand il doit faire la vole. C'est fini, je ne me mêlerai plus des affaires des autres. »

Tout en se glissant le long des murs, Dubourg était arrivé devant une salle basse, dont un valet sortait pour s'informer de la cause du bruit que l'on faisait dans la cour.

Le valet se trouve vis-à-vis de Dubourg, qui le reconnaît pour le domestique de Frédéric, et se hâte de l'arrêter.

— Où est ton maître, Germain?

— Ah! c'est vous, monsieur, dit le valet, qui reconnaît Dubourg qu'il voit venir souvent chez son jeune maître. Est-ce que vous venez au bal?

— Non, non, je n'ai pas envie de danser. Où est ton maître, te dis-je?

— Oh! M. Frédéric danse... Il y a de jolies femmes là-haut... et vous savez qu'il est amateur.

— Diable! j'aurais bien voulu lui parler; j'ai quelque chose de fort important à lui dire... et pourtant je ne voudrais pas le déranger... ni entrer dans le salon... je ne suis pas en toilette...

— Écoutez, monsieur, si vous le désirez, je vais vous conduire à l'appartement de M. Frédéric; vous y attendrez tranquillement qu'il rentre se coucher.

— Tu as une idée délicieuse, Germain ; conduis-moi vite à l'appartement de Frédéric.

Germain prend une bougie et conduit Dubourg, qui est enchanté d'avoir trouvé un endroit pour finir sa nuit. Le valet, qui a vu son maître témoigner à Dubourg beaucoup d'amitié, est certain qu'il ne blâmera pas ce qu'il fait.

On arrive à l'appartement du jeune homme, qui est assez éloigné de la salle de bal pour que la musique s'y fasse à peine entendre.

— Voulez-vous que je prévienne mon maître? dit le valet en laissant sa bougie sur une table.

— Non, ce n'est pas la peine, dit Dubourg; je vais lire en l'attendant. Oh! maintenant je ne suis plus pressé ; laisse-le danser tant qu'il voudra.

Germain s'éloigne et laisse Dubourg seul. Alors celui-ci s'étend dans une vaste bergère, en jetant loin de lui le livre qu'il a pris.

— Au diable la lecture! dit-il en se plaçant le plus commodément possible pour dormir ; il est temps que je me repose : je l'ai bien gagné! Dansez, dansez, vous autres... Comme on est bien dans cette bergère... surtout lorsqu'on a manqué coucher dans la rue! Me voici installé chez M. le comte de Montreville, homme fort respectable, qui possède au moins trente mille livres de rente, et n'a qu'un fils unique... dont je suis l'ami...

et dont je veux achever l'éducation... car ils lui ont fourré un tas de choses dans la tête, et ne lui ont pas appris l'essentiel : la connaissance du cœur humain... et surtout du cœur féminin... Et comme je suis assez savant dans cette partie-là, je veux faire quelque chose de ce bon Frédéric, et lui apprendre à connaître le monde... afin qu'il fasse son chemin comme moi...

Tout en se parlant à lui-même, Dubourg commençait à s'assoupir; et il n'y avait pas cinq minutes qu'il était étendu dans la bergère, que déjà il dormait profondément.

II

LE COMTE DE MONTREVILLE — SOIRÉE DU GRAND MONDE

Le comte de Montreville était, à l'époque où nous commençons à faire sa connaissance, un homme de soixante ans. Issu d'une famille noble et riche, il avait servi, s'était marié, avait pris sa retraite, et avait su échapper aux orages de la révolution.

Le comte était un petit homme maigre, dont la figure froide et sévère imposait le respect. Il ne manquait point d'esprit, et n'était point entiché d'une foule de préjugés ridicules que quelques vieillards voudraient remettre à la mode, comme les paniers et les perruques à boudins. M. de Montreville n'était point de ces gens qui veulent reculer lorsque tous les autres avancent; il suivait l'impulsion des temps, et, sage au milieu de bien des fous, ne blâmait que ceux qui, par exagération, intérêt personnel ou incapacité, troublaient l'eau d'un fleuve que tous les efforts des hommes ne sauraient empêcher de couler.

Mais le comte avait été élevé sévèrement par son père. Habitué de bonne heure à l'obéissance, il voulut trouver la même soumission dans son fils. A six ans, le jeune Frédéric perdit sa mère. Le comte ne voulut point se remarier; il avait un héritier de son nom, cela lui suffisait. Il plaçait Frédéric dans un des premiers collèges de la capitale. A quatorze ans, le jeune comte, doué d'une rare intelligence, avait déjà remporté plusieurs prix. Cependant son éducation n'était point terminée ; mais son père, craignant qu'à cet âge il ne formât quelque liaison pernicieuse, et pressé du désir de l'avoir près de lui, afin de l'accoutumer à la plus stricte obéissance, le retira du collège et lui donna un précepteur.

Le précepteur que le comte mit près de son fils, et avec lequel nous

Et lui-même, assis dans un coin, n'en est pas aperçu. (P. 19.

ferons plus tard ample connaissance, n'était ni un savant ni un homme d'esprit; bien au contraire. Mais il était entièrement soumis à M. le comte, et n'aurait pas mené promener son élève sans en avoir préalablement demandé la permission à M. de Montreville; c'est pourquoi, malgré le peu d'étendue de son génie, il avait été placé près de Frédéric.

Le comte chérissait son fils, mais il eût été désespéré de lui laisser

voir toute sa tendresse; il aurait cru perdre de sa dignité et de ses droits au respect de Frédéric, s'il lui avait parlé avec la bonté d'un ami. Un père n'est-il donc pas le premier ami que nous donne la nature? et le respect qu'on lui porte devrait-il bannir la confiance et l'intimité?

Frédéric aimait son père, mais il tremblait devant lui. Accoutumé dès l'enfance à ne point lui répliquer, à exécuter ses moindres volontés avec promptitude, il avait conservé en grandissant cette habitude d'obéissance passive, et cette timidité qui, en sa présence, ne lui permettait pas de laisser franchement parler son cœur.

Cependant il faut rendre justice au comte de Montreville, il n'abusait point de son pouvoir sur son fils. Lorsqu'il eut dix-huit ans, trouvant son éducation terminée, il renvoya le précepteur de Frédéric, et faisant venir le jeune homme devant lui, lui tint le discours suivant :

« Frédéric, je suis content de vous. Vous avez répondu aux soins que j'ai pris de votre éducation, et je n'ai point à me plaindre de votre caractère. Mais vous devenez d'un âge où il faut par soi-même apprendre à connaître le monde. Jouissez donc dès aujourd'hui d'une entière liberté. Vous continuerez à habiter le même hôtel que moi; mais je vous donne l'appartement situé dans le corps de logis qui donne sur la rue : le mien est au fond de la cour; par ce moyen vous pourrez sortir à toute heure sans craindre de troubler mon repos. Mon intendant a ordre de vous compter de l'argent toutes les fois que vous lui en demanderez. Je vous connais et je suis persuadé que vous n'abuserez pas de cette facilité. Vous êtes dans l'âge où l'on est avide de plaisirs, jouissez-en, livrez-vous aux folies de votre âge : j'entends celles qui n'égarent ni le cœur ni l'esprit. Vous êtes sensible, vous adorez toutes les femmes! mais ce transport n'aura qu'un temps. Soyez plus difficile dans les liaisons que vous formerez avec les hommes de votre âge; ne vous livrez pas trop vite en amitié : il faut être plus difficile dans le choix d'un ami que dans celui d'une maîtresse. Au reste, je ne vous perdrai pas de vue entièrement; j'espère que les principes que je vous ai donnés vous préserveront de tout excès blâmable, et que je n'aurai point à me repentir de la liberté que je vous accorde. »

Frédéric, touché de ce discours, allait se précipiter dans les bras de son père ; mais le comte, réprimant ce mouvement de tendresse que son cœur partageait, se contenta de lui donner sa main à serrer dans les siennes, en ajoutant d'une voix un peu émue :

« Dans quelques années..... je m'occuperai de votre sort futur. Je songerai à vous trouver un parti convenable... Mais nous n'en sommes pas là... jouissez de votre jeunesse, et n'en abusez point.

Le comte, en disant ces mots, se hâta de quitter son fils, car cette conversation l'avait attendri; il sentait une larme mouiller sa paupière, et il eût été désolé de la laisser voir à Frédéric.

Deux années s'étaient écoulées depuis cette conversation, pendant lesquelles Frédéric, devenu son maître, avait suivi la première impulsion de son cœur. Doué d'une âme ardente et sensible, Frédéric devait éprouver bien vite les atteintes de l'amour. A dix-huit ans la plupart des jeunes gens disent : Il faut aimer, comme : Il faut jouer, danser et monter à cheval. Mais le jeune comte ne traitait pas l'amour aussi légèrement : son cœur tout neuf aimait ou croyait aimer réellement, il voulait être payé de retour; mais une perfidie le désolait, et il pleurait l'infidélité d'une maîtresse.

Frédéric était d'une jolie taille, d'une figure charmante, pleine de douceur et de noblesse; ses yeux exprimaient tout ce que son cœur éprouvait. Mais il n'avait pas encore ce ton léger, ces manières lestes des élégants du jour; il ne se dandinait pas en parlant, il ne souriait pas dans les glaces, ne disait pas de ces riens qui font fureur dans un salon, et ne savait pas regarder les dames sous le nez pour leur dire qu'elles étaient adorables.

Or, comme ces manières un peu cavalières sont à la mode, et que les dames n'aiment que ce qui est consacré par cette déesse, elles trouvaient Frédéric un peu sentimental, un peu gauche même, et elles se disaient : « Il n'est pas mal, mais il a bien besoin d'être formé ! »

Une petite-maîtresse ne peut pas s'attacher à un novice ; on veut bien avoir un caprice pour lui, mais il n'y a qu'un mauvais sujet qui sache inspirer une grande passion : c'est ce qui fait que le pauvre Frédéric était toujours trompé et quitté par ses maîtresses.

C'était chez Tortoni que Frédéric avait fait la connaissance de Dubourg. Ce jour-là le philosophe, qui était en argent, mettait tout en révolution dans le café, où il régalait quatre de ses amis ; quelques étrangers, que le bruit de ces messieurs ennuyait, voulurent leur imposer silence : pour toute réponse, Dubourg leur jeta à la tête le restant d'un bol de punch. On se leva, on cria, on se menaça, et, pendant la querelle, les quatre amis que Dubourg régalait jugèrent prudent de disparaître successivement. Celui-ci, indigné de la conduite des lâches qui l'abandonnaient, continuait de tenir tête à ses adversaires, lorsque Frédéric, se mettant de son parti, lui offrit de lui servir de second. Dubourg accepta : un duel eut lieu le lendemain. L'antagoniste de Dubourg fut légèrement blessé, et l'affaire n'eut point d'autres suites ; mais elle servit à cimenter l'amitié qui se forma entre Frédéric et Dubourg. Ce dernier, quoique ayant

près de dix ans de plus que le jeune comte, était loin d'être aussi raisonnable que lui; mais sa gaieté plaisait à Frédéric, qui avait souvent besoin des saillies de son ami pour oublier les infidélités de ses belles.

Maintenant que nous connaissons le comte de Montreville et son fils, entrons dans les salons, où la plus brillante société est réunie, parce que, ainsi que l'a dit Dubourg, c'est jour d'assemblée.

La société est dispersée dans plusieurs pièces, toutes resplendissantes de l'éclat des bougies; ici on danse, plus loin on joue; de ce côté, on cause. on se promène, on vient respirer un moment; la chaleur est accablante dans la salle de l'écarté, où l'on a de la peine à percer la foule des parieurs.

Les dames se font remarquer par l'élégance, et quelquefois l'originalité de leur parure. En général, la toilette des mamans est encore plus recherchée que celle des demoiselles : est-ce parce que ces dames pensent que leurs filles en ont moins besoin pour plaire? ou serait-il vrai que la coquetterie augmentât en raison inverse des charmes?... Je ne me permets point de juger la question. Pour les hommes, il n'en est pas ainsi : le costume de bal une fois admis est bientôt adopté par tous, et il ne reste à ceux qui veulent se distinguer que les ressources de la coiffure plus ou moins originale, et du nœud de la cravate; encore cette dernière partie de la toilette commence-t-elle à n'être plus arbitraire.

Mais il est près de trois heures, et la soirée touche à sa fin. C'est le moment où l'observateur peut faire le plus de remarques; il y a moins de monde à la danse, on y est plus à son aise, on se permet de rire un peu. Vers la fin du bal, l'abandon remplace la prétention, et beaucoup de femmes ne commencent à avoir de la grâce que lorsqu'elles veulent bien ne plus être maniérées. Quelques personnes, qui n'avaient encore pu se parler, causent dans un coin du salon. Quelques jeunes gens lient conversation avec les jolies danseuses qu'ils ont invitées de préférence. Quelques dames sourient plus tendrement à leurs cavaliers; on se rapproche, on se connaît davantage.

M. de Montreville parcourt ses salons avec ce ton aimable d'un maître de maison qui sait en faire les honneurs. Il va causer avec une vieille marquise qui est seule sur un sofa; il court dire un mot galant à une dame qui ne danse pas, et trouve, chemin faisant, le temps d'adresser quelques compliments aux jeunes danseuses; il fait circuler le punch et les glaces, il va jeter un coup d'œil à une table d'écarté; et s'il faut tenir un pari, il est toujours prêt.

Mais que fait Frédéric appuyé contre cette cheminée? il paraît donner toute son attention à la danse; est-ce bien le quadrille qui l'occupe?... et

pourquoi, s'il ne songe qu'à regarder les pas légers de cette jolie demoiselle, paraît-il éprouver une souffrance secrète? Oui, pour l'observateur, son calme est affecté, le sourire qui vient errer sur ses lèvres lorsqu'on lui adresse la parole n'a rien de naturel... Frédéric est fortement préoccupé, mais ce n'est pas de la danse!... A quelques pas de lui est assise une jeune femme qui n'a que vingt ans au plus, quoiqu'elle soit mariée depuis trois ans à un notaire d'une soixantaine d'années, qui dans ce moment est dans le salon de l'écarté.

Mme Dernange est fort jolie; sa vivacité, sa parure, l'éclat de ses yeux, le brillant de son esprit, tout en elle éblouit : elle plaît, elle subjugue, elle enchaîne d'un coup d'œil; mais, comme elle connaît le pouvoir de ses charmes, elle cherche sans cesse à augmenter le nombre de ses adorateurs. Mariée à seize ans, elle épousa M. Dernange sans avoir pour lui aucune préférence; mais elle l'épousa avec joie. Il lui tardait d'être sa maîtresse, et de se livrer à son penchant pour la coquetterie.

Avec un mari de près de soixante ans, elle était bien certaine de ne faire que ce qu'elle voudrait; en effet, M. Dernange lui laisse la liberté entière. On la voit à toutes les fêtes, à tous les bals, dans toutes les réunions. Quelquefois son mari l'accompagne, mais plus souvent il va se coucher au moment où son épouse sort; ce qui n'empêche pas qu'ils ne fassent fort bon ménage ; car il est très facile de bien vivre avec sa femme : il ne faut pour cela que lui laisser faire toutes ses volontés.

M. Dernange est un mari qui sait vivre; il est enchanté de voir sa femme s'amuser. Beaucoup de gens assurent que la jeune épouse n'abuse point de sa confiance : cela est possible; elle est fort coquette, mais les coquettes n'aiment personne; cependant il ne faut pas trop s'y fier.

Frédéric n'a pu voir avec indifférence la brillante Mme Dernange. D'un coup d'œil elle a su l'enflammer, et d'un coup d'œil elle s'est aperçue de sa victoire. Le jeune comte de Montreville n'était point une conquête à dédaigner; Mme Dernange résolut de le fixer à son char, et pour cela il ne lui fallut que quelques regards, quelques sourires, un léger serrement de main, de ces demi-mots dits d'une voix qui semble émue!... et la coquette employait avec tant d'art tous ses moyens! Elle n'aimait pas, et n'en savait que mieux se faire aimer. La personne qui aime réellement a bien plus de peine à plaire que celle qui n'aime point; car cette dernière sait user de tous ses avantages, tandis que l'autre en voulant paraître aimable n'est souvent que gauche et embarrassée. Ninon a dit cela, et Ninon s'y connaissait.

Le pauvre Frédéric fut bien vite dupe de ce manège; il se crut aimé, adoré!... et pendant quelques jours il en perdit la tête. Mais, à la soirée

de son père, un jeune et brillant colonel avait été présenté; c'était un homme que l'on citait pour ses bonnes fortunes, pour ses aventures galantes, un homme enfin qu'il était glorieux de compter au nombre de ses adorateurs, et Mme Dernange s'était bien promis de faire cette nouvelle conquête.

Pauvre Frédéric! ce soir-là tu fus oublié : ce n'est plus de toi que l'on s'occupe, c'est du beau colonel. On t'adresse encore parfois un tendre sourire; mais tu aimes, tu es jaloux, et tu t'aperçois que les regards de la coquette se reportent ensuite sur celui qu'elle veut enchaîner.

Plusieurs fois le jeune homme s'est approché de la brillante Dernange; il voudrait lui faire voir qu'il s'aperçoit de sa perfidie; mais la jeune femme se contente de lui dire en souriant :

— Qu'avez-vous donc ce soir, monsieur de Montreville? Je vous trouve un air sérieux qui est tout à fait drôle.

Comme ces paroles sont consolantes pour un amant jaloux! Frédéric ne répond rien, il s'éloigne le dépit dans le cœur, tandis que la coquette rit aux éclats d'un joli mot dit par le colonel ou un autre de ses adorateurs.

Toute la soirée Frédéric a été sur les épines, et, vers la fin du bal, apercevant Mme Dernange assise sur un sofa sur lequel le colonel vient aussi de se placer, il a été se mettre à quelques pas. Appuyé contre une cheminée, il leur tourne le dos, et feint de s'occuper de la danse; mais il ne perd pas un mot de ce que l'on dit sur le sofa. Le colonel est aimable, galant; il fait sa cour à Mme Dernange. Celle-ci fait usage de tout son esprit, et minaude avec sa grâce habituelle. Elle rit si bien... elle est si jolie, si séduisante, lorsqu'elle veut plaire !... C'est un échange continuel de compliments et de reparties spirituelles, pendant lequel ce pauvre Frédéric est tout en feu. S'il ne se retenait, il provoquerait le colonel et accablerait d'injures la perfide. Heureusement, il conserve assez de raison pour sentir toute l'inconvenance d'une telle scène, et tout le ridicule dont elle le couvrirait; car, dans toutes les intrigues amoureuses, celui qui se plaint et que l'on trompe est toujours sûr de faire rire à ses dépens. On dit : les *battus* payent l'amende; on pourrait faire à ce proverbe une légère variante, qui le rendrait plus juste, excepté en Angleterre, où les maris se font payer quand ils sont ce que j'entends à la place de *battus*.

Le colonel fait sa cour en militaire, c'est-à-dire qu'il fait beaucoup de chemin en peu de temps. Malheureusement cette manière réussit souvent. Je dis malheureusement pour les amants timides; car celle qui nous rend plus vite heureux n'est-elle pas la meilleure? Frédéric entend que l'on demande à Mme Dernange la permission d'aller lui présenter ses respects... Les respects d'un colonel de hussards!... Frédéric en éprouve une sueur

froide. La jolie femme fait quelques façons; elle rit, badine, dit qu'il faut d'abord s'adresser à son mari, puis part d'un éclat de rire en ajoutant :

— Mais, non ! non !... M. Dernange vous le permettrait!

Le colonel est pressant; la permission lui est accordée. Frédéric suffoque... il s'éloigne précipitamment, car il n'y tiendrait plus. Il passe dans une pièce où il n'y a personne, une grande partie de la société étant déjà éloignée.

Frédéric se jette dans un fauteuil. L'appartement n'est plus que faiblement éclairé par les lumières mourantes renfermées dans des globes de cristal; il peut se livrer sans contrainte à tout ce qu'il éprouve. Le jeune homme tire son mouchoir, il étouffe; des larmes mouillent ses paupières!... C'est presque toujours par des pleurs que l'on paye son apprentissage du monde. Mais encore quelques années, et il rira de ce qui le désole en ce moment. Après avoir été trompé, il deviendra trompeur à son tour; mais il ne fera plus la folie de s'attacher à une coquette, et peut-être quelques cœurs bien aimants seront-ils délaissés par lui, car souvent les innocents payent pour les coupables. Attendons cependant; il est possible que Frédéric conserve toujours cette sensibilité, cette constance, qui maintenant lui font regretter un cœur qu'il n'a jamais possédé.

Les noms de perfide, volage, infidèle, sortent de sa bouche, et sont suivis de longs soupirs. Depuis plus d'une demi-heure il est plongé dans ses réflexions. Les bougies sont éteintes, le bruit de la danse a cessé. Plusieurs personnes passent devant lui sans qu'il y fasse attention; et lui-même, assis dans un coin, n'en est pas aperçu. Quelques dames viennent chercher leurs châles qu'elles ont jetés sur une ottomane, non loin de Frédéric. Mais une voix bien connue vient de retentir jusqu'à son cœur : c'est celle de Mme Dernange ; elle parle avec une de ses amies. Ces dames semblent fort gaies :

— Comme je me suis amusée! dit l'épouse du vieux notaire. Ce colonel est vraiment fort aimable !...

— Mais, ma chère amie, as-tu vu la mine que faisait Frédéric?

— Oui, sans doute, et j'en avais une envie de rire !...

— Tu l'as désolé !...

— Oh? voyez le grand malheur ?... Ce jeune homme est vraiment d'un romanesque, d'un sentimental à donner des vapeurs ?... C'est un sot !

— Ah! ma chère, il est fort bien, et quand il aura perdu cet air de collège, quand il aura pris le ton de la galanterie à la mode, tu verras comme il sera recherché !...

— Quand je voudrai m'en amuser encore, il ne tiendra qu'à moi !... je n'aurai qu'un mot à dire, un regard à lui lancer pour le faire tomber

à mes pieds. Mais donne-moi donc mon châle que tu tiens depuis une heure... Le colonel m'attend pour me donner la main jusqu'à ma voiture.

Les dames sont parties. Frédéric se lève aussi ; il a de la peine à croire tout ce qu'il vient d'entendre. Le dépit, la jalousie, la colère, se partagent son cœur, où déjà l'amour ne tient plus autant de place ; car on vient de blesser son amour-propre, et l'amour-propre offensé triomphe bien vite de l'amour.

C'est dans ces sentiments que Frédéric se rend dans son appartement, dont il ferme avec violence la porte sur lui, ce qui réveille Dubourg en sursaut.

III

PROJET DE VOYAGE. — M. MÉNARD. — EN ROUTE

— Piqué sur quatre !... s'écrie Dubourg en sautant sur sa bergère, tandis que Frédéric, surpris de le trouver là, le regarde un moment en silence, puis se livre enfin sans réserve au plaisir d'épancher son cœur et de conter ses peines à son ami.

— Ah ! mon cher Dubourg ! c'est le ciel qui t'envoie !...

— Non, c'est mon propriétaire qui me met à la porte.

— Je puis donc enfin trouver un cœur qui réponde au mien, qui comprenne mes douleurs, qui plaigne mes tourments !

— Est-ce que tu as aussi parié du mauvais côté?

— La perfide ! la volage !...

— Mon ami, la fortune est femme !... c'est tout dire.

— Oui... oh ! femme bien cruelle !... Si tu savais ce qu'elle a osé dire de moi !...

— Comment ! la fortune t'a parlé ?

— Je ne suis qu'un sot !... Oui, en effet, elle a raison ; j'étais un sot de l'aimer !... mais c'est fini ! oh ! pour jamais ! Elle croit, d'un mot, d'un sourire, me ramener à ses pieds, m'enchaîner encore ! Oh ! non, je ne serai plus sa dupe... je la connais maintenant !...

Dubourg se frotte les yeux et regarde Frédéric, qui, d'un air très désespéré, se promène à grands pas dans la chambre, tantôt s'arrêtant pour se frapper le front, tantôt laissant échapper un sourire amer.

— Mon ami, de qui diable me parles-tu ?

Dubourg a indiqué à Frédéric l'endroit où il pourra lui faire savoir le moment de son départ. (P. 28.)

— Eh ! de Mme Dernange, de cette femme dont le cœur est aussi faux que la figure est jolie, de cette coquette que j'adorais depuis deux mois, et dont je croyais être aimé. Eh bien ! mon cher Dubourg, elle se moquait de moi.

— Et cela t'étonne ? Ah ! mon pauvre Frédéric ! que tu es jeune encore !...

— Elle m'avait fait accroire qu'elle répondait à mon amour... et ce soir, un nouveau venu, un colonel m'enlève son cœur, et cela sans beaucoup de peine !... J'avais envie de provoquer, de tuer ce colonel...

— Cela t'aurait-il rendu ta Mme Dernange moins volage?

— Non, sans doute ; c'est ce que je me suis dit.

— En lui faisant la cour il a fait ce que tout autre eût fait à sa place. Ce n'est pas à lui que tu peux en vouloir ; au contraire, tu lui devrais plutôt de la reconnaissance, car il t'a appris à connaître une femme qui se moquait de toi.

— Je crois que tu as raison, dit Frédéric en s'asseyant tristement dans un fauteuil, tandis que Dubourg, entièrement réveillé, croit convenable de faire un sermon à son ami.

— Écoute, mon cher Frédéric ; je suis plus vieux que toi ; j'ai beaucoup vu le monde, et j'ai de l'expérience, quoique je fasse encore souvent des folies. Or, je te dirai que tu as une malheureuse tendance au sentiment et aux passions romanesques qui te jouera quelque mauvais tour. Tu veux absolument être aimé, adoré !... Que diable ! tu veux donc passer ta vie à soupirer? Est-ce ainsi qu'un jeune homme doit faire l'amour? Ce n'est pas qu'au fond tu sois plus constant qu'un autre, car voilà, depuis près d'un an que je te connais, ta septième passion malheureuse. Le grand mal, c'est que tes sept passions t'ont quitté les premières, et tu devrais, au contraire, leur donner l'exemple. Enfin, tu t'es toujours consolé, tu te consoleras encore de celle-ci, je te le promets. Mais, mon ami, je t'en prie, ne t'affecte plus sérieusement pour ce qui ne devrait être qu'une folie de jeunesse. Il faut du sentiment pour plaire à ces dames, mais il n'en faut pas trop, parce que, vois-tu, l'excès du sentiment... tue le sentiment ; et ce que je te dis là est fort raisonnable ; je suis sûr que ton père, le comte, m'approuverait s'il était là, et qu'il serait enchanté de voir que tu as un ami qui ne te donne que de bons conseils et qui t'en donnerait bien d'autres !... s'il n'avait pas perdu cette nuit les cinq cents francs que sa pauvre tante lui avait envoyés !...

Frédéric n'avait pas fait grande attention au discours de Dubourg ; mais cependant il était plus calme, parce que les crises les plus violentes sont toujours celles qui durent le moins, et que le jeune homme se croyait beaucoup plus amoureux qu'il ne l'était réellement.

— Comment se fait-il que je te trouve ici, au milieu de la nuit? dit-il enfin à Dubourg.

— Mon ami... que veux-tu !... une suite de circonstances malheureuses... D'abord mon propriétaire, qui est un véritable *Vautour;* ensuite une soirée chez la petite Delphine... tu sais... je t'y ai mené une fois...

mais comme il te faut toujours du sentiment, tu n'y es pas retourné ; et pourtant elle t'en aurait donné, pour ton argent, qui aurait bien valu celui de Mme Dernange. Enfin, mon cher, j'ai joué, et j'ai perdu tout ce que je possédais ! Je ne savais vraiment plus que devenir !... J'ai pensé à toi, je connais ton amitié ; je ne comptais d'abord te voir que demain ; mais, tout étant en l'air dans cette maison, j'ai cru que je pouvais t'attendre ici, où j'ai fait un somme pendant qu'on te soufflait ta belle.

— Mon pauvre Dubourg !...

— Oh ! oui, bien pauvre, en effet !

— Écoute... il me vient une idée.

— Voyons ton idée.

— La vie de Paris m'ennuie...

— Elle m'ennuie bien davantage, moi qui n'ai plus le sou !

— La vue de ces femmes coquettes me fait mal !...

— Oh ! c'est fait pour cela !

— Je veux fuir les infidèles !

— Je ne sais pas trop où tu pourras aller.

— Ces sociétés où l'on cause sans rien dire, où l'on se connaît sans se lier, où l'on se rend plutôt par désœuvrement que par plaisir ; tout cela me déplaît. Je ne vais dans le monde que depuis deux ans et demi, et j'en suis déjà fatigué ; enfin, voici mon projet...

— Est-ce que tu veux te faire ermite ?

— Non, mais je veux quitter Paris pour quelque temps ; je veux voyager, parcourir divers pays : c'est de cette manière, c'est en comparant les mœurs, les usages des habitants de ce globe ; c'est en admirant les merveilles, les beautés de la nature, que l'on se forme l'esprit, le jugement, que l'on agrandit ses connaissances, et que le cœur éprouve des jouissances qu'il ne pourrait trouver dans ces réunions formées par la mode, l'étiquette et le désœuvrement.

— Supérieurement pensé ! dit Dubourg en se levant de sa bergère ; il faut voyager, mon ami, il n'y a rien de plus utile pour la jeunesse. Mais quand on voyage seul, on s'ennuie, on n'est heureux qu'à demi lorsque l'on n'a personne à qui l'on puisse communiquer les sentiments que font naître un site enchanteur, un monument antique, une ruine imposante !... D'ailleurs, tu es trop jeune pour courir seul le monde ; il te faut un compagnon sage, éclairé, expérimenté surtout ; eh bien ! mon ami, je m'offre pour être ton mentor.

— J'allais te le proposer, mon cher Dubourg.

— Parbleu, c'est avec grand plaisir !...

— Mais n'as-tu rien qui te retienne à Paris ?

— Oh! rien du tout, pas même un lit de sangle!

— Peut-être quelque attachement de cœur?

— Oh! pour des attachements, je ne suis pas comme toi, moi! J'en ferai tout le long de la route, ou, pour mieux dire, je n'en ferai plus. C'est fini, je veux être sage, rangé; tu seras édifié, de ma conduite.

— Allons, mon cher Dubourg, voilà qui est décidé, nous voyagerons ensemble.

— Ah çà! il n'y a plus qu'une petite difficulté: et ton père, s'il ne veut pas que tu voyages?

— Oh! je ne pense pas qu'il s'y oppose; je lui ai déjà dit quelques mots à ce sujet, et il m'a paru au contraire m'approuver.

— Alors tout va le mieux du monde; mais lui diras-tu que tu m'emmènes?

— Pourquoi pas? je dirai qu'un de mes amis, voyageant aussi, pourra m'accompagner quelque temps...

— Soit! arrange tout cela pour le mieux; si cela est nécessaire, tu me présenteras à ton père, qui ne me connaît qu'imparfaitement, et tu verras comme je sais me donner un air noble et imposant. Surtout ne parle pas de l'argent de ma tante, de la petite Delphine, de mon prétendu mariage et de mes trois jumeaux...

— Sois tranquille.

— Quant à ma famille, si elle n'est pas noble, cela ne l'empêche pas de valoir celle du comte de Montreville, et d'être fort considérée en Bretagne.

— Eh! mon Dieu! je sais tout cela.

— Ce n'est pas pour toi que je le dis, c'est pour ton père. Ainsi, voilà qui est convenu; il est déjà grand jour; j'ai assez dormi, mais tu as besoin de repos. Couche-toi; dans la journée tu parleras à ton père, et tu viendras me rendre réponse. Je t'attendrais sur les six heures au café de la Rotonde.

— C'est entendu.

— Ah! j'oubliais!... Prête-moi une douzaine de louis : je t'en dois déjà une trentaine, mais nous compterons au premier envoie de ma tante.

— C'est bien!... Eh! entre amis, est-ce que l'on doit compter?

— Ah! mon cher Frédéric, il n'y a pas beaucoup d'amis comme toi.

Dubourg met dans sa poche les dix louis que lui présente Frédéric; puis, laissant ce dernier se livrer au repos, il sort de l'hôtel en fredonnant un couplet nouveau, et va se promener sur les boulevards, aussi content que s'il venait d'être nommé à un emploi de douze mille francs où il n'y aurait rien eu à faire.

Dans le courant de la journée, Frédéric se présente chez son père. Il tremblait un peu en abordant le comte de Montreville, qui, loin d'aider la confiance de son fils, attendait qu'il lui expliquât ce qu'il désirait de lui.

Frédéric, après avoir salué son père avec respect, commence son discours, dans lequel il s'embarrasse quelquefois, parce que les yeux du comte, constamment attachés sur sa figure, semblaient vouloir lire au fond de sa pensée. Il s'explique cependant, et attend avec crainte la réponse de son père. Celui-ci paraît réfléchir, et garde quelques minutes le silence : Frédéric n'ose le rompre... Enfin le comte lui adresse la parole.

— Vous voulez quitter Paris, Frédéric?

— Oui, monsieur le comte.

— Vous êtes déjà las des plaisirs... des bals... des sociétés?... C'est de bonne heure.

Frédéric soupire et se tait. Le comte laisse échapper un sourire ironique en ajoutant :

— Vous ne dites pas tout... Avouez que quelque dépit amoureux...

Frédéric baisse les yeux et rougit. Le comte poursuit d'un ton plus doux :

— Allons, tout cela est de votre âge. Voyagez, j'y consens ; cela ne peut que servir à votre instruction. Si cependant votre présence me devenait nécessaire, j'espère que rien alors ne retarderait votre retour...

— Oh! mon père, un seul mot, et je serai près de vous...

— C'est bien, j'y compte.

— Un de mes amis... un jeune homme... nommé Dubourg, d'une ancienne famille de Bretagne, se dispose aussi à voyager quelque temps... Si vous le permettez, je me joindrai à lui...

— Non, monsieur, je ne le veux point : j'ai entendu parler de ce M. Dubourg, que vous nommez votre ami ; et quoique je ne l'aie aperçu avec vous que deux ou trois fois, je le connais assez pour ne point vouloir qu'il soit le compagnon de voyage de mon fils. Sa famille est honnête, je le sais, mais M. Dubourg est, dit-on, un fort mauvais sujet...

— Mon père, je vous assure...

— Ne m'interrompez pas, monsieur. Je ne puis à Paris vous empêcher de vous trouver avec de pareils étourdis ; mais lorsque vous devez voyager pour vous instruire et mûrir votre raison, je vous le répète, ce n'est point avec un monsieur Dubourg que vous devez parcourir le monde. Je ne veux pas non plus que vous emmeniez Germain ; ce valet se dérange depuis quelque temps. D'ailleurs, il faut en voyage savoir se

passer de valets. Avec votre argent, vous en trouverez partout où vous vous arrêterez.

— Je partirai donc seul, mon père?

— Non, vous n'avez pas encore vingt et un ans, vous êtes trop jeune pour être livré à vous-même. Attendez... oui... voilà l'homme qu'il vous faut; M. Ménard vous accompagnera.

— Quoi... monsieur le comte... mon précepteur?

— Il ne l'est plus depuis longtemps, et ce n'est plus comme tel, mon fils, qu'il sera près de vous; c'est comme ami, comme sage conseiller, M. Ménard a de l'instruction, et, avec cela, est doué du caractère le plus doux, le plus patient!... Vous le connaissez assez, je pense, pour ne pas être fâché de l'avoir pour compagnon de voyage. M. Ménard n'est point un pédant qui blâmera vos plaisirs; c'est un homme qui vous aime, et qui saura, je l'espère, empêcher le fils du comte de Montreville d'oublier ce qu'il se doit.

— Mais, mon père...

— C'est assez. Je vais mander M. Ménard; s'il accepte, comme je le pense, dès demain vous pourrez vous mettre en route.

Frédéric s'éloigne. Il n'est pas fort content du choix de son père, quoiqu'il sache que M. Ménard est un fort bon homme; mais il aurait préféré voyager avec Dubourg, dont la gaieté intarissable s'accorde fort bien avec son caractère sentimental; ce qui paraît d'abord singulier et ce qui est pourtant très commun: les petits hommes aiment les grandes femmes, et les petites femmes les beaux hommes; les bavards aiment les gens taciturnes; les gourmands ne dînent bien qu'avec ceux qui ne le sont pas; les forts s'allient aux faibles; les hommes de génie recherchent les femmes qui s'occupent de leur ménage, les femmes auteurs ont rarement pour maris des hommes d'esprit; les gens à prétentions ne peuvent vivre qu'avec ceux qui n'en ont point; les fripons ne recherchent que les honnêtes gens, les femmes les plus tendres aiment souvent les hommes les plus fous, et le plus volage sera aimé par la plus fidèle; enfin les libertins courent après l'innocence, et l'innocence se laisse souvent séduire par les mauvais sujets. Les extrêmes se touchent, les contrastes se rapprochent, et c'est dans l'opposition des lumières et des ombres qu'un peintre trouve ses plus beaux effets.

— Eh bien! dit Dubourg en apercevant Frédéric qui vient le trouver au rendez-vous, quelle nouvelle?

— Mais, pas très bonne...

— Ton père ne veut pas que tu voyages?

— Au contraire, il y consent.

— Il me semble alors que tout va bien...

— Mais... c'est que... il ne veut pas...

— Achève donc!

— Il ne veut pas que je voyage avec toi.

— Parce que?

— Parce que... il dit...

— Il dit... parle donc!

— Il dit que tu es un... mauvais sujet.

— A peine s'il m'a vu trois fois!

— Il paraît qu'on lui a parlé de toi...

— Il y a toujours des gens qui calomnient l'innocence... Sais-tu bien que si M. le comte n'était pas ton père... je... quoique, au fait, il ait un peu raison. Et pourtant s'il savait comme je suis corrigé!... et quelle morale je me suis faite depuis hier au soir!... Mais ensuite?

— Ensuite, il me donne pour compagnon de voyage M. Ménard, mon ancien précepteur.

— Donner un précepteur à un jeune homme qui va avoir vingt et un ans!... voilà de ces choses qui me font mal!... N'importe, laissons faire M. le comte, nous ferons aussi nos volontés.

— Comment?

— Tu ne seras pas fâché que je t'accompagne, n'est-ce pas?

— Non, sans doute.

— Moi, je ne serai pas fâché de quitter Paris pour quelque temps; cela donnera à mes créanciers, qui sont sans cesse à courir après moi, le temps de se reposer un peu.

— Mais mon père?

— Sois tranquille!... ne dis rien! j'arrangerai les choses de manière... Quel homme est-ce que ce précepteur?

— Oh! le meilleur homme du monde!... mais ce n'est pas un génie!...

— Tant mieux.

— Il fait grand cas des savants...

— Je lui parlerai latin, grec, anglais, chinois même s'il ne l'entend pas.

— Je crois qu'il n'a jamais voyagé qu'avec la carte.

— Je lui dirai que j'ai fait le tour du monde.

— Mais il est flatté de se trouver avec des personnes d'un certain rang.

— Je m'en donnerai un qui ne sera pas mince

— Quel est donc ton projet?

— Je te le répète, j'arrangerai tout cela; va rejoindre ton père, pars avec ton précepteur... Ah! fais-toi donner le plus d'argent possible, parce que cela ne nuit jamais en voyage; aie soin seulement de me faire savoir l'heure de ton départ et la route que tu prendras.

Les deux jeunes gens se sont séparés. Dubourg a indiqué à Frédéric l'endroit où il pourra lui faire savoir le moment de son départ, et l'a quitté sans vouloir lui donner d'autre détails sur son projet.

Laissons aller Frédéric et Dubourg, et sachons quel est ce M. Ménard, dont le jeune comte ne nous a donné qu'une légère esquisse, et qu'il est nécessaire de connaître avant de voyager avec lui.

M. Ménard est un homme de cinquante ans, très petit, très gros et très joufflu. Il a un double menton qui s'accorde assez bien avec un nez placé entre ses joues comme un gros marron. Il a, comme M. Tartufe, les oreilles rouges et le teint fleuri. Son ventre commence à le gêner un peu; mais ses petites jambes, ornées de deux énormes mollets, paraissent de force à supporter encore une plus forte machine.

M. Ménard a passé presque toute sa vie à enseigner des jeunes gens; il a conservé ces formes douces et bénignes qu'un précepteur du grand monde adopte toujours avec ses élèves. M. Ménard n'est point très savant, mais il se fait gloire de ce qu'il sait, et n'est pas insensible aux éloges. Son génie étroit s'est encore rétréci en ne s'exerçant jamais qu'avec des enfants; mais M. Ménard est probe, humain, conciliant; sa seule faiblesse est de se croire grandi d'un pouce lorsqu'il se trouve avec un grand seigneur, et son seul défaut est un penchant très prononcé pour les plaisirs de la table, qui lui occasionnent quelquefois de légères indispositions; non qu'il boive outre mesure, mais parce qu'il retourne trop souvent à une dinde aux truffes ou à un salmis de perdreaux,

Le comte de Montreville a envoyé chercher M. Ménard, qui s'est empressé de se rendre à ses désirs, et qui accepte avec joie la proposition qu'il lui fait.

Voyager dans une bonne chaise de poste, avec le fils du comte de Montreville!... avec celui de ses élèves qui lui fait le plus d'honneur! c'est une bonne fortune pour l'ex-précepteur; qui justement se trouve alors sans emploi.

Le comte lui recommande de veiller sur Frédéric, mais de ne point contrarier ses fantaisies lorsqu'il ne s'agira que de folies de son âge. Le comte, satisfait de la soumission que son fils a montrée en acceptant son précepteur pour compagnon, veut l'en récompenser en le laissant maître de se rendre où bon lui semblera.

Tout étant convenu entre le comte et les deux voyageurs, M. de

Je quitte Paris parce que je n'y trouvais que des femmes coquettes ou insensibles. (P. 35.)

Montreville remet à M. Ménard une somme assez forte qui est à la disposition de Frédéric.

— Mon fils, dit le comte, voyagez en homme de votre rang, mais cependant ne dissipez pas follement cette somme. J'ai su, par une conduite rangée, par un ordre constant, vous ménager une fortune raisonnable pour l'époque où je vous marierai ; mais vous ne devez point anticiper

sur vos biens. Cependant, si vous avez de nouveau besoin d'argent, M. Ménard me le fera savoir.

Frédéric promet à son père d'être sage; mais il vient d'écrire à Dubourg pour l'informer qu'il partira le lendemain matin, et prendra la route de Lyon.

Les préparatifs d'un jeune homme sont bientôt terminés. Ceux de M. Ménard sont un peu plus longs: en homme prévoyant, il ne monterait pas en voiture sans avoir placé dans le coffre un pâté de Lesage, et dans sa poche une petite bouteille de madère.

Enfin tout est terminé : Frédéric est enchanté de partir, de s éloigner de Paris et surtout de Mme Dernange. Le pauvre garçon croit qu'elle le regrettera et que son départ va la désoler!... Quand il aura voyagé quelque temps il perdra toutes ses chimères.

Mais la voiture les attend. Le postillon est en selle. Frédéric a pressé contre son cœur la main de son père; M. Ménard a salué six fois le comte et n'est monté dans la chaise qu'à reculons, afin d'avoir l'honneur de le saluer encore; Frédéric se jette dans le fond de la voiture; le postillon fait claquer son fouet, et les voilà en route pour l'Italie.

IV

NOUVELLE MANIÈRE DE FAIRE CONNAISSANCE. LE BARON POTOSKI

Depuis quelque temps la voiture roulait, mais la conversation languissait entre les deux voyageurs : d'abord M. Ménard avait témoigné à Frédéric tout le plaisir qu'il éprouvait à se retrouver avec lui, celui-ci l'en avait remercié; puis on avait admiré quelques points de vue. Puis le jeune homme, se rappelant Mme Dernange et quelques autres infidèles, était devenu rêveur, silencieux; alors M. Ménard s'était adressé au pâté dont il avait eu soin de se munir, et avait entamé avec lui une conversa tion qu'il n'interrompait que pour dire quelques mots à la petite bouteille de madère.

— Je crois que nous ferons un voyage charmant, dit Frédéric en sortant de ses réflexions.

Et M. Ménard se pressant d'avaler répond en souriant:

— Je le crois aussi, monsieur le comte; nous avons tout ce qu'il nous

faut pour cela... Si monsieur le comte voulait goûter de ce pâté... il est parfait...

— Non, je vous remercie, mon cher Ménard; je ne me sens pas encore en appétit.

— Comme monsieur le comte voudra.

— Ah! je vous en prie, point de monsieur le comte entre nous: nommez-moi Frédéric cela vaudra mieux.

— Cependant, monsieur le comte... en voyage... dans les auberges... il est bon que l'on sache... que l'on a l'honneur...

— Oui, sans doute, pour nous faire payer quatre fois plus cher. Je vous répète que je veux éviter toutes ces cérémonies, qui n'ajoutent rien à l'agrément du voyage.

— Vous me permettrez au moins de vous appeler M. de Montreville; car M. le comte votre père pourrait se formaliser s'il apprenait que vous gardez l'incognito.

— A propos! combien vous a-t-il donné d'argent?

— Huit mille francs, monsieur.

— Huit mille francs!... ce n'est pas trop!

— Ah! monsieur de Montreville!... n'est-ce pas suffisant pour deux hommes qui ont avec cela une bonne chaise et des chevaux à eux? Nous n'allons pas au bout du monde! Ensuite, vous savez que M. le comte votre père nous a dit que nous pourrions, en cas urgent, lui en demander de nouveau.

— Oui... Oh! d'ailleurs, nous ne ferons point de folies!...

— Et puis, en voyage, il serait imprudent de se charger d'une plus forte somme. Nous allons en Italie. Mais ce pays-là est infesté de brigands; entre Rome et Naples surtout, on prétend que la route est extrêmement dangereuse... Quand nous serons par là, il faudra bien prendre toutes nos précautions.

Frédéric ne répondait plus. Il pensait alors à Dubourg, et s'étonnait de n'en avoir aucune nouvelle. Les voyageurs étaient déjà à neuf lieues de Paris, sur une route fort belle, où il était difficile de craindre aucun accident.

Tout à coup le fouet bruyant d'un postillon leur annonce qu'ils sont suivis par d'autres voyageurs. Frédéric regarde, et aperçoit une petite berline qui arrive derrière eux au grand galop. Bientôt le bruit plus rapproché leur annonce qu'elle va les atteindre et ne tardera pas à les dépasser. Un nuage de poussière enveloppe les voyageurs, mais la route est trop large pour qu'ils aient besoin de se ranger. Cependant, au moment où ils s'attendent à être dépassés par la berline, elle vient frapper si

rudement leur voiture, que la chaise de poste verse près d'un fossé, dans lequel M. Ménard, que la secousse a fait sauter hors de la voiture, se laisse rouler en poussant de grands cris.

La berline s'est arrêtée. Le postillon de la chaise accable d'injures le postillon de la voiture, qu'il traite d'imbécile, d'ignorant et d'ivrogne, pour l'avoir accroché sur une route où trois voitures peuvent passer fort à l'aise. L'autre conducteur ne répond rien et se contente de rire, ce qui augmente la colère du postillon. Frédéric, qui n'est pas blessé, va près de M. Ménard s'informer de son état. Celui-ci a eu plus de peur que de mal : il se tâte partout, rajuste sa perruque, et ne cesse de répéter que cette chute-là va troubler sa digestion.

Pendant ce temps, le conducteur de la berline est descendu de cheval ; après avoir parlé à la personne qu'il conduit, il s'avance le chapeau à la main vers les voyageurs, qui sont encore dans le fossé, et, s'excusant de sa maladresse, leur dit que le baron Ladislas Potoski, palatin de Rava et de Sandomir, leur fait demander la permission de venir s'informer lui-même de leur état, et leur offre tous les secours qui sont en son pouvoir.

En entendant le postillon décliner les noms et qualités du voyageur qu'il conduit, M. Ménard s'empresse de sortir du fossé, et de tirer hors de son gilet un bout de jabot que sa chute a un peu chiffonné.

— Dites à votre maître que nous sommes sensibles à sa politesse, répondit Frédéric, mais il est inutile qu'il se dérange ; j'espère que tout ceci n'aura pas de suites fâcheuses.

— Mais notre chaise a quelque chose de cassé, dit M. Ménard, et nous pourrions profiter de l'offre de M. le palatin Pota... Poto... Potiouski, pour gagner le prochain village.

Le précepteur n'avait pas fini de parler, que le soi-disant seigneur polonais, sautant hors de sa voiture, s'avançait vers eux la main sur la hanche, et se dandinant avec beaucoup de noblesse. Frédéric lève les yeux et reconnaît Dubourg ; il va partir d'un éclat de rire, quand celui-ci le prévient et court à lui en s'écriant :

— Je ne me trompe pas !... Heureuse rencontre !... C'est M. Frédéric de Montreville !...

Et Dubourg se jette dans les bras de Frédéric, qui, feignant aussi la surprise, s'écrie :

— Eh ! mais... vraiment... c'est monsieur de... monsieur du...

— Le baron Potoski !... lui souffle tout bas Dubourg.

— C'est M. le baron Potoski !...

Pendant cette reconnaissance, qui a lieu sur le bord du fossé, M. Ménard se confond en salutations, en tirant doucement Frédéric par le

pan de son habit, afin de le ramener sur la grande route, lieu qui lui semble plus décent pour se faire présenter au seigneur polonais.

Dubourg se retourne enfin du côté de Ménard, et s'adressant à Frédéric :

— Aurais-je l'honneur de voir M. le comte votre père ? lui dit-il en adressant au précepteur le sourire le plus gracieux et le plus noble qu'il peut imaginer.

— Non, dit Frédéric, mais c'est un second père pour moi. Je vous présente M. Ménard, mon ancien précepteur.

— M. Ménard ! dit Dubourg en donnant à sa figure l'expression de l'admiration, et en regardant le précepteur comme on regardait Voltaire. Quoi !... c'est là M. Ménard ?... Peste ! j'en ai souvent entendu parler... Le *primus inter pares* des précepteurs !... Que je serai charmé de faire sa connaissance !... *Tandem felix*, monsieur Ménard, puisque je vous vois.

M. Ménard n'y était plus : ce déluge d'éloges et de politesses de la part du palatin de Rava et de Sandomir le troublait et le comblait à tel point, qu'il allait, à force de saluts, rouler une seconde fois dans le fossé, si Frédéric ne l'eût arrêté à temps.

Dubourg met fin à l'embarras du pauvre Ménard en lui prenant la main, qu'il presse avec force...

— Combien vous me faites honneur, monsieur le baron ! balbutie enfin le précepteur. Puis, s'adressant à Frédéric :

— Vous connaissez donc le seigneur Potoski ?

— Si je le connais ! dit Frédéric en souriant ; mais nous sommes amis intimes... Ce cher Dubourg !...

— Comment ! Dubourg ? dit Ménard.

— Oui, s'écrie vivement le prétendu baron, c'est le nom que je portais à Paris, où j'étais forcé de garder le plus sévère incognito, étant chargé de la part de mon gouvernement de missions secrètes et fort délicates...

— Je comprends... je comprends, dit Ménard.

— Mon cher Frédéric, appelez-moi encore Dubourg ; c'est sous ce nom que je vous ai connu d'abord, et il me sera toujours cher.

Pendant que M. Ménard s'approche de la chaise renversée, Frédéric dit bas à Dubourg :

— Sais-tu bien que le moyen que tu as employé pour me rejoindre était un peu violent ?... Tu as manqué me tuer, moi et ce pauvre Ménard...

— C'est la faute de cet imbécile de postillon : je lui avais dit de me verser en passant près de vous, mais le coquin a préféré vous jeter par terre. Cela me contrarie d'autant plus que je comptais monter dans votre

voiture, et qu'il faut au contraire que je vous offre de monter dans la mienne, ce qui n'est pas du tout la même chose. N'importe ! laisse-moi dire et faire... je vois qu'il me sera facile d'en imposer à ce pauvre Ménard. Mais sois prêt à me seconder, et appuie ce que je dirai quand cela sera nécessaire. Surtout n'oublie pas que je suis le baron Potoski, palatin de Rava et de Sandomir. Tu as déjà manqué tout gâter en me nommant Dubourg ; heureusement que j'ai su réparer cela ; mais ne fais plus de pareilles gaucheries, ou je serai forcé de voyager sans toi, et je te réponds que je n'irai pas bien loin.

Ménard revient annoncer qu'il y a un essieu de cassé à la chaise de poste, et qu'elle ne peut être en état avant le lendemain matin.

— Eh bien ! messieurs, dit Dubourg, vous allez me faire le plaisir de monter dans ma berline ; nous nous arrêterons au premier bourg, dans lequel nous coucherons ; et pendant ce temps le charron de l'endroit raccommodera votre voiture.

Cet arrangement étant adopté, on laisse le postillon ramener sa chaise au pas, et nos trois voyageurs montent dans la berline du baron polonais. C'était une vieille et mauvaise voiture, dont l'intérieur sale et rapiécé en divers endroits annonçait la vétusté, tandis que le coffre mal suspendu faisait à chaque instant sauter les voyageurs.

Frédéric ne peut s'empêcher de sourire en entrant dans la voiture du palatin ; mais Dubourg s'empresse de prendre la parole, et s'adressant à M. Ménard, qui, modestement assis sur le devant, n'avait encore porté que quelques regards furtifs autour de lui :

— Vous voyez, lui dit-il, une voiture qui est plus vieille que nous... elle a appartenu à mon aïeul... C'est dans cette même voiture qu'il sauva Stanislas Leczinski, poursuivi alors par son compétiteur Auguste, qui était protégé par le czar, tandis que Charles XII appuyait Stanislas... Mais vous savez tout cela mieux que moi, monsieur Ménard, car vous êtes un savant.

— Ah ! monsieur le baron !

— Pour en revenir à cette voiture, tous mes parents la révèrent comme moi ; c'est une voiture de famille. Lorsque mon père quitta Cracovie, dans un moment de trouble, cette modeste berline renfermait six millions, tant en or qu'en pierreries ; c'était un débris de sa fortune, avec lequel il voulait aller se retirer en Bretagne, où l'on mange d'excellent beurre et du laitage délicieux !...

Ici Frédéric, qui, aux six millions, s'était fortement mordu les lèvres, se mit à tousser pour cacher son envie de rire, tandis que M. Ménard ne regardait plus la voiture que d'un air respectueux.

— Vous sentez bien, monsieur Ménard, reprend Dubourg en s'essuyant avec un foulard qu'il avait mis dans le gousset de son gilet, afin de se donner un air étranger, vous sentez qu'on tient à une voiture qui nous rappelle de si honorables souvenirs. Je sais bien qu'elle n'est pas moderne, et qu'elle pourrait être mieux suspendue; vingt fois mon intendant a voulu la faire repeindre et mettre une nouvelle tenture dans l'intérieur, je ne l'ai pas voulu. Cette place, où je suis, a été occupée par le roi Stanislas ; celle où vous êtes, par une princesse de Hongrie ; et je vous avoue, monsieur Ménard, que je tiens à ne point changer ce velours d'Utrecht, qui a eu l'honneur de supporter ces illustres personnages.

— Je partage bien vos sentiments à cet égard, monsieur le baron, dit Ménard, qui, déjà ravi de voyager avec deux hommes d'un rang distingué, ne savait plus comment se tenir depuis qu'on lui avait dit qu'il occupait la place où s'était assise une princesse de Hongrie. Cette voiture doit vous être bien chère... et je vous assure, monsieur le baron, qu'on y est parfaitement et que je la trouve très douce...

Dans ce moment, un cahot faillit faire sauter M. Ménard sur les genoux de son élève; mais il reprit, en se retenant à la portière :

— *Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis offendar maculis.*

Et Dubourg y répond par :

— *Vitam impendere vero.*

Et Frédéric tousse un peu plus fort en regardant par la portière. et M. Ménard dit en s'inclinant :

— Monsieur le baron, je n'en ai jamais douté.

— Forcé de garder l'incognito, continue Dubourg, je n'ai emmené personne de ma suite, et je vous avoue que je ne m'en trouve pas plus mal ; je déteste ce train, cette étiquette, tout cet étalage qui accompagne la grandeur. En voyage, j'ai dépouillé tout cela ; je suis l'homme de la nature, et je vis en simple observateur. Mais, à propos, mon cher Frédéric, je ne vous ai pas encore demandé où vous alliez... serait-ce une indiscrétion de s'en informer?

— Non, vraiment, mon ami; je quitte Paris parce que je n'y trouvais que des femmes coquettes ou insensibles, qui ne comprenaient pas ma manière d'aimer.

— Eh! mon cher, c'est que votre manière d'aimer n'est peut-être plus à la mode!... Au reste, ceci est un dépit amoureux, je le vois; vous êtes toujours un peu romanesque... un peu sentimental. Il faut que nous guérissions Frédéric de cette folie, n'est-il pas vrai, monsieur Ménard?

— Monsieur le baron, ceci n'est plus de ma compétence ; et d'ailleurs

il faut bien lui passer quelque chose ; vous savez que Sénèque a dit : *Non est magnum ingenium sine mixtura dementiæ.*

— C'est très vrai, répond Dubourg, les plus grands hommes ont eu leurs faiblesses. Alexandre se grisait ; Antiochus s'habillait en Bacchus pour plaire à Cléopâtre ; Enée consultait la sibylle de Cumes ; l'empereur Maximilien est mort d'un excès de melon. Or donc, il n'y a rien d'étonnant à ce que Frédéric ait un cœur sensible.

M. Ménard s'incline devant M. le baron, qui vient de lui donner un petit échantillon de son érudition, et cela n'ajoute pas peu au respect qu'il lui inspire déjà.

— Je n'ai point de but déterminé, dit Frédéric ; je veux cependant voir ces pays qui nous rappellent des faits intéressants, ou donnèrent naissance à des hommes célèbres. On aime à fouler la terre où naquit le génie qui survit à tant de générations. Dans tout ce qui nous entoure alors, on croit retrouver le grand homme qui, par ses écrits, ses faits d'armes ou sa vertu, illustra son berceau. Enfin, mon ami, c'est par l'Italie que nous commençons nos voyages.

— Eh quoi !... se pourrait-il !... mais, comme vous, je voulais courir le monde pour ajouter quelques lumières à mes faibles connaissances. Quelle idée charmante !... si nous faisions ce voyage ensemble ?...

— Volontiers, mon cher baron !... cela me sera, je vous jure, fort agréable !...

— Ah ! d'honneur ! je rends grâce au hasard qui m'a fait vous rencontrer !... Quel plaisir de voyager avec mon intime ami le comte de Montreville et le savant M. Ménard, de mêler ensemble nos réflexions sur les lieux que nous visiterons, de s'éclairer des remarques de l'amitié et des connaissances d'un professeur aussi distingué !

Ménard se confond en saluts et commence des remercîments ; mais Dubourg poursuit avec chaleur et sans lui laisser le temps de répondre.

— Quelle joie de voir avec vous cette antique Rome... et cette superbe Gênes ! de grimper avec M. Ménard sur le sommet du Vésuve, et de descendre même dans le cratère, s'il n'y a point de danger ! Quelle douceur de visiter avec un ami le tombeau de Virgile et la Grotte du Chien, et de monter avec un savant sur la roche Tarpéienne ! Quelles jouissances nous attendent en Suisse... ce pays de Guillaume Tell !... ce berceau de la liberté dans lequel les mœurs ont conservé toute leur pureté à travers les orages des révolutions !... Là nous recevrons partout la plus touchante hospitalité... nous y mangerons du fromage, monsieur Ménard... Ah ! quel fromage !... Je ne vous garantis pas cependant qu'il vaille celui de la Bretagne... car il n'y a rien au-dessus de celui qu'on mange en

Tiens!... c'est un baron, reprend un second marchand. (P. 44.)

Bretagne... pays charmant, semé de bocages... de prairies et de gras pâturages... Ah ! que les vaches y sont belles, monsieur Ménard !...

Frédéric pousse Dubourg, pour le faire sortir de la Bretagne, où il revient toujours par un sentiment naturel. Celui-ci se hâte de reprendre :

— En Suisse, il n'est pas rare de manger d'un fromage qui compte quinze ou vingt ans ; les bons Helvétiens ont le talent de le conserver un temps infini.

— Cela doit être encore meilleur que notre roquefort, dit M. Ménard, qui se sent sur son terrain quand on parle de manger.

— Oh ! je vous en réponds ; à côté des vieux fromages suisses, notre roquefort n'est que du neufchâtel ! Au reste, monsieur Ménard, si vous voyagez avec moi, j'espère vous faire manger plus d'une fois du fromage !...

— Ah ! monsieur le baron !...

— Nous visiterons les glaciers, nous monterons sur le Saint-Gothard, sur le Righi... qu'il faut gravir à quatre pattes !... quels points de vue superbes nous contemplerons ! En descendant dans le pays des Grisons, nous herboriserons. M. Ménard cueillera des simples. Nous regarderons glaner les jeunes Suissesses... elles portent des jupons très courts... Ah ! que nous verrons de jolies choses !...

— Eh bien ! mon cher maître, que pensez-vous de notre projet ? dit Frédéric à son ancien précepteur. Celui-ci en était enchanté : voyager avec un homme aussi noble, aussi savant et aussi aimable que le baron Potoski, lui semblait un grand bonheur ; et quoique la dureté des coussins et les cahots de la berline lui eussent déjà occasionné quelques écorchures, il se sentait le courage de faire mille lieues dans une voiture qui avait servi au roi Stanislas, et à la place qu'avait occupée une princesse de Hongrie.

— Certainement, dit-il, je ne vois aucun obstacle à ce que nous voyagions avec M. le baron ; et, à la première poste, je vais écrire à M. le comte votre père pour lui apprendre l'heureuse rencontre que nous avons faite... il ne pourra qu'approuver...

— Non pas, non pas ! dit Dubourg. Oh ! il ne faut pas, au contraire, en écrire un seul mot à M. le comte !... Je vous l'ai dit, je voyage incognito ; je ne veux pas que l'on sache de quel côté j'ai porté mes pas. Mon gouvernement veut me nommer ambassadeur à la Porte, mais je ne me soucie point de cette dignité : M. le comte pourrait jaser par inadvertance, bientôt toute la France connaîtrait la route que je tiens, il vaut mieux ne rien dire.

— Je suis de cet avis, dit Frédéric. A quoi bon parler de tout ceci à mon père ? Il m'a laissé liberté entière d'aller où bon me semblerait, et

a prié M. Ménard de m'accompagner comme ami, et non comme mentor : certes, en voyageant avec M. le baron, je ne puis faire qu'un extrême plaisir à mon père. Mais, dans sa joie de me savoir en telle compagnie, il n'y a point de doute qu'il trahirait votre incognito, et vous seriez alors forcé de nous quitter.

— En effet, dit Ménard, je comprends que... cependant... si...

Dubourg, s'apercevant que le précepteur conserve encore quelques scrupules, s'empresse de tirer de sa poche sa tabatière de corne, qu'il présente à Frédéric en le regardant d'un air significatif...

— La reconnaissez-vous, mon cher Frédéric?... c'est celle que je vous ai fait voir à Paris...

— En effet, je la reconnais, dit Frédéric, qui ne sait pas encore où Dubourg en veut venir, tandis que M. Ménard jette à son tour un regard sur la tabatière, et attend avec impatience que le baron s'explique.

— Ah!... c'est un objet bien précieux pour moi! dit Dubourg en savourant une prise de tabac. Vous ne vous doutez pas, monsieur Ménard, à qui cette simple tabatière a appartenu?...

— Non, monsieur le baron...

— Toute simple qu'elle est, je ne la changerais pas contre une boîte d'or... C'est la tabatière du roi de Prusse, monsieur Ménard.

— Du roi de Prusse?...

— Oui, monsieur, du grand Frédéric, qui, comme vous le savez, aimait beaucoup le tabac, et en mettait souvent à même sa poche ; ce qui ne l'empêchait pas d'avoir aussi des tabatières fort simples, comme tout ce qu'il portait. C'est lui qui a donné celle-ci à mon père, et c'est de mon père que je la tiens!...

— Ah! monsieur le baron... si j'osais vous demander la faveur...

Et Ménard avance avec respect deux de ses doigts pour prendre du tabac dans la tabatière du roi de Prusse, que Dubourg lui présente en souriant.

Ménard prend une prise avec toute l'humilité convenable. Il se bourre le nez d'un tabac qu'il trouve délicieux, et le pauvre homme en éternuant croit avoir une légère ressemblance avec le roi de Prusse. Sa tête n'y est plus, la vapeur des grandeurs se mêle à l'odeur du tabac, et, au troisième éternuement, il s'écrie en saluant de nouveau le baron Potoski : Décidément il est inutile d'écrire à M. le comte.

V

UNE AUBERGE DE VILLAGE. — CE QU'IL Y ARRIVE A NOS VOYAGEURS

A la nuit, nos voyageurs sont arrivés dans un assez pauvre village. Dubourg a ordonné à son postillon de les descendre à la meilleure auberge; mais, comme il n'y en a qu'une dans l'endroit, il faut bien s'en contenter.

Cette auberge était rarement habitée par des voyageurs à voiture, les piétons seuls s'y arrêtaient.

Frédéric était d'avis de ne point coucher dans ce misérable village; mais Dubourg insista pour y passer la nuit. Il avait ses raisons pour ne pas vouloir aller plus loin avec sa berline; et comme M. Ménard se sentait en appétit, et que les débris de son pâté étaient restés dans la chaise de poste, il appuya la proposition de Dubourg.

La voiture entre dans une vaste cour remplie de fumier et de boue. Une douzaine de canards y barbotent dans une mare et semblent la disputer à des oies qui se promènent majestueusement alentour, tandis que trois pourceaux vont en grognant visiter tous les coins de ce séjour champêtre, et qu'un vieux cheval boiteux se désaltère à une auge, sur les bords de laquelle sont perchées quelques poules, qui pondent indifféremment dans la salle du rez-de-chaussée, dans la rue ou dans la cour, trouvant probablement qu'il y a entre ces lieux fort peu de différence. Enfin, pour compléter ce tableau, quelques lapins passant par-dessous la haie d'un jardin, dont on a fait une garenne, viennent de temps à autre montrer leur tête, puis se sauvent effrayés par les aboiements d'un gros dogue, qui semble chargé de surveiller la conduite de toutes les autres bêtes.

Ce n'est pas sans peine que la berline passe sous une mauvaise porte charretière qui depuis longtemps ne se fermait plus. D'un côté, la roue enfonce dans une ornière; de l'autre, elle passe sur un tas de fumier, ce qui fait craindre un moment à M. Ménard de voir verser la noble berline du palatin de Rava, et surtout de verser avec elle. Mais il en est quitte pour la peur. A l'arrivée de la voiture, les lapins et les pourceaux se sauvent, les canards crient, les oies et les poules s'envolent, et le chien vient aboyer sous le nez des voyageurs, tandis qu'une douzaine de manants et autant de paysannes, qui composent presque tout le village, sont venus se placer devant l'entrée de la cour pour voir les personnes qui vont descendre de la voiture.

— Où diable nous mène-t-on? dit Frédéric en mettant la tête à la portière, et la retirant aussitôt, parce que la roue, en remuant la vase qui remplissait cet endroit, lui avait fait jeter une odeur qui ne devait point attirer les voyageurs.

— Il faut espérer que nous ne sommes pas devant la cuisine, dit M. Ménard en se bouchant le nez.

— Rassurez-vous, messieurs, dit Dubourg, nous serons fort bien ici; vous savez qu'il ne faut pas juger sur l'apparence. Je me suis déjà arrêté dans cette auberge, et je me souviens qu'on y mange des gibelottes et des omelettes excellentes.

Quoiqu'il pût paraître étonnant qu'un palatin aimât des mets aussi communs, M. Ménard ne trouva plus la cour si laide; et descendant après Dubourg, qui venait de sauter sur le fumier, il tourna les yeux de tous côtés pour tâcher d'apercevoir la cuisine.

Le maître de l'auberge se présente, le bonnet sur l'oreille gauche et sans saluer les voyageurs; car, habitué à ne recevoir que des charretiers ou des paysans qui tiennent peu à la politesse, il a contracté une certaine familiarité avec tous les étrangers, et l'aspect d'une voiture ne lui impose aucun respect, par la raison que ce ne sont pas de semblables voyageurs qui alimentent journellement sa maison.

Cet aubergiste est un petit homme de cinquante ans, qui boite un peu, et dont le nez bourgeonné semble accuser son intempérance.

— Allez-vous boire un coup, messieurs? dit-il en s'adressant à Ménard, qui, toujours le nez au vent, tâche de flairer le fumet d'une gibelotte, et auquel le ton de l'aubergiste paraît fort inconvenant.

— Allons, mon brave homme, dit Dubourg, conduisez-nous dans votre plus belle salle; nous venons coucher et souper ici. Que l'on mette tout en l'air! que les broches tournent, que le feu pétille, et que l'on nous serve promptement.

— Oui, dit à son tour Ménard en frappant d'un ton protecteur sur l'épaule de l'hôte, et faites attention, mon ami, que vous avez l'honneur de recevoir chez vous M. le comte Frédéric de Montreville, M. le baron Ladislas Potoski, palatin de Rava et de Sandomir, et M. Benoît Ménard, maître ès-arts et bachelier distingué.

— Je n'aurai jamais assez de place pour loger tout ce monde-là, dit l'aubergiste, tandis que Dubourg, s'approchant de Ménard, le gronde d'avoir trahi son incognito, et le prie d'être plus circonspect à l'avenir.

— Holà! Goton!... Goton!... crie l'hôte en s'approchant du jardin, viens conduire les voyageurs pendant que je vais m'occuper des chevaux... et tu diras aussi à ma femme de songer au souper...

Mlle Goton arrive : c'est une grande et forte fille de vingt ans, brune, aux yeux noirs, et à la peau hâlée par le soleil ; ses traits ne sont pas réguliers, mais son nez retroussé et ses belles dents, que laisse voir une bouche un peu grande, rendent sa physionomie très piquante. Si, au lieu d'un petit jupon de bure, d'une cornette de toile et d'un corsage de grosse laine bleue, Goton portait une robe qui fît valoir sa taille ; si sa peau avait passé par la pâte d'amande, et ses cheveux par les mains du coiffeur, nul doute que Mlle Goton ne fît à Paris de nombreuses conquêtes.

— Voulez-vous me suivre, messieurs? dit la servante en souriant aux voyageurs ; car Mlle Goton sourit fort souvent, parce que cela la rend plus jolie, et qu'au village, comme à la ville, une femme sait fort bien tirer parti de ses avantages. A défaut de miroir, il ne faut qu'une fontaine pour former la plus simple.

Dubourg a d'un coup d'œil vu tout ce que vaut la servante ; et tout en la suivant il se dit : Avec le souper que je tâcherai de faire faire copieux, j'amuserai Ménard ; avec Mlle Goton, je ne m'ennuierai pas. Ah! si je pouvais trouver quelque figure sentimentale pour occuper Frédéric!... A défaut de nouvelle passion, je lui parlerai de Mme Dernange... de toutes ses infidèles de Paris ; il y aura de quoi lui faire passer sa soirée.

La plus belle salle de l'auberge est celle où mangent habituellement les charretiers, les rouliers et les paysans. Quatre marchands forains, qui étaient arrivés une heure avant les illustres voyageurs, étaient alors assis devant une table et buvaient tout en parlant de leur commerce.

L'arrivée des trois nouveaux venus ne dérange nullement les quatre hommes. Ils les regardent et continuent de boire.

— J'vas mettre vot' couvert là, dit Goton en s'approchant d'une table couverte en toile cirée.

— Non, non, dit Dubourg, nous ne pouvons pas souper ici ; vous nous servirez dans une des chambres où nous coucherons.

— C'est pourtant ici la salle où l'on mange...

— C'est possible, dit Ménard ; mais M. le comte et M. le bar... enfin, nous ne voulons pas y manger.

Ces paroles font tourner la tête aux marchands, qui toisent les voyageurs en ricanant entre eux. Ménard, qui craint de les avoir fâchés et redoute quelque scène, est déjà dans le couloir, où il attend la servante ; tandis que Dubourg, qui n'est pas endurant, toise à son tour les quatre buveurs. Pour Frédéric, l'esprit encore occupé de mille souvenirs, il fait peu attention à ce qui se passe autour de lui.

— Tu vois ben, Goton, dit l'un des marchands en souriant d'un air moqueur, que ces messieurs sont trop huppés pour souper à côté de

nous!... Jarni!... faut prendre garde de les regarder de trop près, cela pourrait les offusquer.

— On ne vous parle pas, dit Dubourg; tâchez de ne point faire les insolents, ou vous pourriez vous en repentir.

— Vraiment!... en voilà un qui veut faire le méchant!

— Par grâce, monsieur le baron, dit Ménard en passant le bout de son nez à l'entrée de la salle, que cela n'aille pas plus loin... Ces messieurs n'ont certainement pas eu l'intention de...

— Tiens!... c'est un baron, reprend un second marchand; je l'ai pris pour un fabricant de vulnéraire suisse, avec son foulard en sautoir.

— As-tu vu leur voiture? dit un troisième; c'est une vieille carriole à laquelle je ne voudrais pas mettre mon âne!

— Les misérables!... parler ainsi de la berline du roi Stanislas! dit Ménard; mais il murmure ces mots tellement bas, que personne ne se doute qu'il a parlé.

— Encore une fois, dit Dubourg, taisez-vous, ou nous vous apprendrons à qui vous avez affaire.

— Vraiment! disent les manants en brandissant leurs gourdins, nous pourrions ben te faire voir autre chose!...

Frédéric, qui jusqu'alors avait gardé le silence, tire de sa poche une paire de pistolets; et s'avançant près de la table où sont établis les quatre buveurs :

— Messieurs, dit-il d'un ton fort calme, quel que soit le titre que nous portions, nous sommes des hommes, et nous saurons vous le prouver; nous ne sommes pas habitués à nous servir de bâtons, mais voici qui rendra la partie égale entre nous. Tout le monde sait tirer un pistolet... Voyons qui de vous commencera avec moi.

— Oui, dit Dubourg en sortant à son tour de sa poche des pistolets d'un plus gros calibre, et voilà pour celui qui se présentera en second.

A la vue des pistolets, les marchands pâlissent et laissent tomber leurs gourdins : les êtres qui abusent de leur force pour outrager ceux qu'ils jugent plus faibles qu'eux deviennent en général fort lâches et fort sots devant de tels arguments.

Goton pousse de grands cris à l'aspect des armes à feu; l'aubergiste accourt en boitant, et M. Ménard, voulant reculer précipitamment dans le fond du couloir, où il ne fait pas clair, va se jeter sur l'hôtesse, qui venait à son tour savoir ce qui se passait dans la salle.

L'hôtesse, avec qui nous n'avons pas encore fait connaissance, était une petite femme d'une cinquantaine d'années, à peu près aussi large que haute. Depuis quelque temps son embonpoint s'était tellement accru;

Je le tiens, il est pris. (P. 47.)

qu'elle n'allait qu'avec difficulté de son comptoir à sa cuisine; encore fallait-il qu'elle eût la précaution de saupoudrer certaine partie de sa personne avec de la farine, sans quoi madame se coupait en marchant, comme les petits enfants.

Cette difficulté de faire mouvoir son individu rendait l'hôtesse fort sédentaire; elle passait presque toute sa vie assise dans un fauteuil, que

le charpentier de l'endroit avait fait d'une dimension capable de recevoir l'énorme surface de son centre de gravité. Cette manière de vivre, loin de diminuer son embonpoint, lui laissait au contraire faire chaque jour de rapides progrès. Cela commençait à devenir inquiétant, et l'aubergiste, qui boitait, mettait cinq minutes à faire le tour de sa femme.

L'hôtesse avait entendu les cris de Goton, les exclamations de son mari, et, se doutant qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, elle avait quitté son large fauteuil et enfilé le corridor qui conduisait à la grande salle. Comme ce corridor était étroit, l'hôtesse en bouchait hermétiquement la largeur, et sa personne frottait contre les deux cloisons qui formaient le couloir ; il eût donc été impossible à quelqu'un de le traverser en même temps que l'hôtesse, à moins de sauter par-dessus sa tête, ou d'essayer de passer entre ses jambes.

C'est contre cette énorme masse que M. Ménard, auquel la vue des pistolets a rendu ses jambes de vingt ans, est allé se jeter, en voulant se sauver loin du théâtre du combat. Malgré la violence avec laquelle le précepteur s'est précipité sur elle, l'hôtesse n'en est point ébranlée ; ferme comme un roc, et d'ailleurs soutenue par les deux côtés du corridor, la grosse maman se contente de crier d'une petite voix de fausset un : « Qu'est-ce que c'est?... qui va là?... »

Ménard, encore étourdi du coup qu'il s'est donné, veut, malgré cela, obtenir le passage, et il revient vers la personne qu'il a cognée, espérant qu'elle se sera rangée d'un côté ou d'un autre : il prend à droite, et va se frapper le nez contre une gorge qui dame le pion à celle de la Vénus hottentote, il se recule et prend à gauche... il va embrasser le haut d'un bras qui masquerait une croisée.

— Ah! mon Dieu!... où suis-je? dit le pauvre Ménard, qui ne comprend rien à ce qu'il rencontre, et, voulant toujours avancer, va la tête en avant comme les béliers, tandis que l'hôtesse crie plus fort :

— Qu'est-ce qui est là?... qu'est-ce qu'il veut donc faire?... où veut-il donc passer?

Les cris de l'hôtesse attirent l'attention des voyageurs, car la paix est rétablie dans la grande salle depuis que Frédéric et Dubourg ont montré leurs pistolets; les quatre marchands sont devenus polis et ont marmotté quelques excuses, dont les jeunes gens se sont contentés, ne désirant pas avoir affaire à de pareils adversaires. C'est donc vers le couloir que se porte maintenant l'attention générale.

— C'est la voix de ma femme, dit l'aubergiste; pour qu'elle ait quitté son fauteuil, il faut qu'il lui soit arrivé quelque chose de bien émoustillant!...

L'hôte se dirige vers le couloir, avec Goton, qui tient une lumière. Dubourg et Frédéric les suivent; ils arrivent devant l'hôtesse, qui crie encore plus fort, parce que le bruit des pas qui approchaient ayant augmenté la terreur de Ménard, il a voulu à toute force passer, et, ne pouvant y réussir ni à droite ni à gauche, s'est mis à quatre pattes, comme les enfants, et tâche de se glisser entre les jambes de la grosse maman; mais celle-ci, qui ne veut point laisser échapper l'inconnu, qu'elle croit être un voleur, n'a pas trouvé pour le retenir de meilleur moyen que de s'asseoir sur lui; elle se trouve donc à cheval sur Ménard au moment où on vient éclairer la scène.

Goton pousse de grands éclats de rire, l'aubergiste reste ébahi!... Frédéric et Dubourg cherchent à démêler quelque chose dans ce burlesque tableau.

— Je n'en puis plus, dit Ménard d'une voix éteinte.

— Je le tiens!... il est pris! répond l'hôtesse d'un air triomphant.

Le pauvre homme était si bien pris, qu'il allait étouffer si on ne l'eût retiré de là. Mais l'hôte qui est jaloux de sa chaste moitié, qu'il regarde comme la plus belle femme qu'on puisse rencontrer à cent lieues à la ronde, se baisse précipitamment et tire M. Ménard de dessous les jupons de sa femme en lâchant des f...

— Mon drôle!... sacrebleu!... mon camarade!... qu'est-ce que vous alliez faire là-dessous!... mille z'yeux!...

— Ah! je t'assure, loup-loup, qu'il a passé bien sagement!... dit l'hôtesse d'un air mielleux pour calmer les soupçons de son mari; tandis que Ménard, que l'on est parvenu enfin à remettre au jour, se relève, la perruque retournée et la figure toute bouleversée.

— Mais enfin, mille canards!... mon ami! reprend l'aubergiste, vous ne vous étiez pas mis là, sacrebleu, pour chercher de la violette?...

Ménard regarde tout le monde d'un air effaré; il n'est pas encore revenu à lui.

Dubourg arrange l'affaire; il devine pourquoi M. Ménard voulait s'éloigner; il dissipe les soupçons de l'hôte, il rassure l'hôtesse sur la querelle qui a eu lieu dans la salle, et ordonne à Goton de les conduire à leur appartement; ce qu'elle fait, après que l'épouse de l'hôte a bien voulu déboucher le couloir en retournant à son fauteuil.

Le plus bel appartement qu'on puisse donner à nos trois voyageurs consiste en deux chambres fort sales, enjolivées de poutres qui barrent les plafonds, et dans lesquelles les chats et les araignées paraissent avoir l'habitude de tenir compagnie aux voyageurs. Dans chaque pièce est un mauvais lit; des rideaux blancs et bleus, qui ressemblent par les dessins

à des saladiers de campagne, entourent à demi les couchettes, qui ont chacune plus de cinq pieds de haut.

— L'appartement est modeste, dit Frédéric en souriant; mais à la guerre comme à la guerre : lorsqu'on voyage, il faut s'accommoder de tout, n'est-il pas vrai, mon cher Ménard?

— Sans doute, répond celui-ci; une nuit est bientôt passée, et ces lits paraissent bons...

— Il nous faudra une échelle pour monter dessus!

— Mais je n'en vois que deux, monsieur le comte !

— Oh! ne vous inquiétez pas de moi, dit Dubourg; je ne me coucherai pas, j'ai à écrire... j'ai des dépêches à envoyer... ; je me jetterai dans un fauteuil pour finir la nuit...

— Mais je n'en vois pas, monsieur le baron...

— N'importe, une chaise, un banc!... Quand on a couché au bivouac, on n'est pas difficile. Mais le souper tarde bien... je vais donner un coup d'œil à la cuisine.

Dubourg descend; Frédéric se met à une fenêtre qui donne sur la campagne ; la lune éclairait une partie du village, où régnait le calme le plus profond. Le jeune homme compare la vie de Paris à celle des habitants de ce bourg; il pense que dans ce moment où les villageois se livrent au repos, les brillants citadins courent au spectacle ou dans les salons étaler leur parure et chercher des plaisirs! Mais, pour trouver des contrastes, est-il besoin de sortir de la ville?... Dans cette maison, où l'on danse au premier, on pleure au second la mort d'un époux ou d'un père; au troisième, un jeune homme fait à sa maîtresse une tendre déclaration d'amour; au quatrième, un ivrogne bat sa femme; au cinquième, un joueur se prépare à sortir, en emplissant ses poches d'or; et sous les toits, une jeune fille passera la nuit à travailler afin de gagner du pain pour sa mère.

Pendant que Frédéric se livre à ses réflexions, M. Ménard est allé examiner les lits, et il voit avec douleur que ce coucher, qu'il jugeait devoir être fort tendre, ne se compose que d'un mauvais matelas et d'une paillasse, laquelle paillasse est à elle seule haute de près de quatre pieds.

— Quelle mauvaise manie ont ces villageois, avec leurs énormes paillasses! dit Ménard en visitant les draps qui lui ratissent la main; moi qui croyais enfoncer dans la plume!... Voilà de bien méchants draps!... Et M. le baron qui dit que l'on est bien ici!... Je coucherai avec mon caleçon. Pourvu que le souper nous dédommage un peu!...

Dubourg est descendu pour parler au conducteur de sa berline, avec lequel il solde son compte, lui ordonnant de repartir avant le jour; car

Dubourg n'ayant plus que trois louis, sur les dix que Frédéric lui a prêtés, ne se soucie point de garder plus longtemps une voiture qu'il ne pourrait pas payer. Cette affaire une fois terminée, Dubourg va rôder autour de Mlle Goton, à laquelle il voudrait dire deux mots. La servante voit Dubourg d'un œil favorable, parce qu'il s'est bravement conduit avec les marchands forains, et que cela lui a plu; car un trait de courage plaît aux grosses filles comme aux petites-maîtresses; mais Goton aide son maître à la cuisine, puis elle sert les quatre hommes, qui paraissent disposés à passer la nuit à boire dans l'auberge, et à ne se remettre en route qu'au petit jour.

Les marchands rient et agacent la grosse servante, qui a fort à faire pour se défendre des entreprises un peu familières de ces messieurs; mais Goton est habituée à livrer bataille à de pareils rustres : elle distribue un soufflet à l'un, un coup de pied à l'autre; elle pince, elle égratigne, et les manants ne l'en trouvent que plus séduisante.

Occupée ainsi de tous côtés, Goton ne peut que glisser deux mots d'espérance à Dubourg, en lui faisant entendre qu'au point du jour les marchands seront partis, ses maîtres endormis, et elle plus libre... Cette promesse enchante notre voyageur; il tenait alors Goton au bas de l'escalier; il lui donne un vigoureux baiser. La grosse fille se sauve; mais, en levant les yeux, Dubourg aperçoit Ménard, qui, un bougeoir à la main, venait savoir si enfin on allait souper, et était resté un peu interdit en voyant le palatin de Rava qui tenait dans ses bras une laveuse de vaisselle.

Dubourg, qui ne se déconcerte jamais, va au-devant de Ménard en disant :

— L'empereur Héliogabale récompensait celui qui inventait un mets nouveau; moi, j'embrasse la personne qui vient m'annoncer que le souper est préparé.

Ménard n'en demandait pas davantage ; il remonte avec Dubourg auprès de Frédéric, et Goton vient mettre le couvert dans la première chambre.

— Mettons-nous à table, et vive la gaieté! dit Dubourg, qui se sent plus tranquille depuis qu'il sait qu'il sera débarrassé de sa voiture. Ménard répond à cette invitation par un gracieux sourire, et Frédéric se décide enfin à quitter un moment la lune pour s'occuper des choses terrestres.

— Goûtons d'abord ce vin, dit Dubourg ; est-ce du meilleur, mon enfant?

— Oh! monsieur, c'est du bon, car nous n'en avons pas d'autre.

— Il est un peu vert, dit Ménard en faisant la grimace.

— Mais nous en avons aussi du blanc qui est plus doux, dit Goton.

— Va nous chercher du blanc, ma chère, va, n'épargne rien; tu ne donnes pas tous les jours à souper à des gens comme nous.

— Non certes, dit Ménard, et il faut espérer que cette gibelotte sera faite en conséquence.

Dubourg sert de la gibelotte; mais l'aubergiste, troublé par l'aventure de sa femme dans le couloir, a laissé brûler son ragoût; et Goton, toujours aux prises avec les quatre marchands, a mis ses ognons trop tard, et son lard sans le gratter. Dubourg se tue en vain de dire qu'elle a un fumet délicieux ; Ménard ne répond pas, parce qu'il n'ose pas contredire M. le baron, mais, à chaque bouchée, sa figure se rembrunit.

— Quel diable de ragoût est-ce là? dit Frédéric en repoussant le plat de gibelotte que Dubourg ne cesse de lui présenter. Un lapin qui n'a vécu que de choux, des ognons crus, du lard rance... et par-dessus tout un goût de brûlé détestable...

— Il est certain, dit Ménard, que cela ne répond pas à ce que nous avait dit M. le baron.

— Que voulez-vous, messieurs ! dit Dubourg, un cuisinier se trompe quelquefois!... *Errare humanum est*, n'est-il pas vrai, monsieur Ménard?

— Monsieur le baron, un cuisinier ne devrait jamais *errare*.

— C'est votre faute aussi. Vous lui avez troublé l'esprit, pourquoi diable allez-vous vous fourrez sous les jupons de sa femme?...

— Je ne voulais que passer, monsieur le baron.

— Un mari seul doit passer par ce chemin-là, monsieur Ménard.

— Monsieur le baron, mes intentions étaient pures!

— Je n'en ai jamais douté; mais votre position était terriblement équivoque.

— Monsieur le baron, dans le temple d'Apollon, les pythonisses, placées sur le trépied divin, recevaient l'exhalaison prophétique par-dessous leur jupon.

— Monsieur Ménard, si ma femme était montée sur ce trépied-là, j'aurais plaidé en séparation.

Goton mit fin à cette conversation en montant une omelette et du vin blanc.

— Ces messieurs sont-ils contents de la gibelotte, dit-elle.

— Elle ne vaut pas le diable, s'écrie Frédéric.

— Elle est totalement manquée, dit Ménard.

— Ma chère enfant, dit Dubourg, les lapins de Bretagne ne sentent

point ainsi le chou... C'est là qu'on en trouve d'excellents...; mais ici vous avez une fort mauvaise méthode pour leur éducation.

— Il paraît que M. le baron a longtemps vécu en Bretagne? dit Ménard en avançant respectueusement sa main pour prendre une prise dans la tabatière du roi de Prusse, que Dubourg lui présentait.

— Oui, monsieur Ménard, et j'avoue que j'ai conservé un faible pour ce pays-là... J'en ai de si doux souvenirs!... Ah! le beau ciel que celui de la Bretagne!... Et ses campagnes... comme elles sont jolies! Quels gras pâturages, quels bocages enchanteurs!... Vous faites plusieurs lieues loin de la ville sans quitter les ombrages, les berceaux, les sentiers fleuris, qui font des champs de la Bretagne un jardin continuel.

— Mais la Pologne, monsieur le baron?

— Ah! la Pologne a bien son mérite, certainement... Y avez-vous été, monsieur Ménard?

— Je n'ai pas eu cet honneur, monsieur le baron.

— Puisque vous ne la connaissez pas, je vous en parlerai souvent.

— Ce doit être un pays bien curieux.

— Fort curieux, fort pittoresque et fort intéressant; nous avons surtout les monts Krapach, auprès desquels le mont Cenis n'est qu'une colline!...

— Oh! oh!... ces monts ne sont-ils pas couverts de neige?

— Presque toute l'année. Je possède un château sur le pic de l'un de ces rochers, au sommet duquel il n'y a que les chamois qui puissent grimper.

— Et comment arrive-t-on à votre château, monsieur le baron?

— J'ai fait construire un escalier tournant dans l'intérieur de la montagne; cela m'a coûté cent mille francs, mais c'est une chose superbe et que l'on vient admirer de cent lieues à la ronde. J'espère bien, monsieur Ménard, que j'aurai le plaisir de vous faire voir tout cela, et de vous posséder quelque temps à mon château de Krapach... Je vous y ferai boire d'un certain vin de Tokai qui me vient de la cave de Tékély, et dont vous me direz des nouvelles...

— Ah! monsieur le baron, vous me comblez... Mais il doit faire bien froid dans votre château?

— Il y faisait en effet très froid du temps de mes aïeux; mais grâce aux nouvelles lumières du siècle, j'ai trouvé le moyen d'en adoucir la température, moyen bien simple et qui remplit parfaitement mon objet.

— Quel est-il donc, monsieur le baron?

— J'ai fait établir un gazomètre au-dessous de mon château; le gaz, comme vous savez, donne beaucoup de chaleur à la terre, et c'est au point

qu'au-dessus des endroits où passent les conduits il me vient des petits pois au mois de janvier... Eh! mais buvez donc, mon cher comte, vous allez étouffer.

Frédéric avait en effet beaucoup de peine à entendre tranquillement les discours que Dubourg débitait avec un sérieux imperturbable, tandis que M. Ménard les écoutait avec la plus grande confiance, ne mettant point en doute une seule parole de monsieur le baron.

Dans ce moment, la conversation fut interrompue par une secousse violente qu'éprouva la maison, laquelle secousse fut suivie d'un craquement épouvantable.

— Ah, mon Dieu! dit Ménard, qu'est-ce que cela?... Cette maison ne paraît point solide...

— Est-ce qu'on tire le canon pour notre arrivée dans le village? demanda Dubourg à Goton, qui riait.

— Non, non, monsieur... ce n'est rien, répond la servante; c'est madame qui se couche, v'là tout.

Cette explication fit rire les jeunes gens; mais Ménard n'est tranquille que lorsqu'il est certain que l'hôtesse couche au même étage que lui; il ne consentirait point à passer la nuit au-dessous d'une femme qui, en se retournant, fait remuer sa maison; c'est déjà beaucoup de rester sous le même toit qu'elle.

Le petit vin blanc, un peu plus agréable que le rouge, a fait manger une omelette au persil que Dubourg veut en vain faire passer pour de l'estragon. Pour dessert, on ne peut offrir aux voyageurs que du fromage de Géromé qui pourrait au besoin arriver seul sur la table, et dont l'odeur fait reculer Frédéric, qui quitte sa place et va se coucher dans la chambre du fond en ordonnant à la servante de le réveiller de grand matin, ne désirant pas prolonger son séjour dans l'auberge. M. Ménard croit devoir tenir compagnie à M. le baron, qui lui verse force rasades et s'extasie su le goût du fromage anisé qui, dit-il, lui rappelle celui qu'il a mangé en Suisse, ce qui ôte à l'ancien précepteur l'envie d'aller goûter ou souper dans un chalet.

— Oui, monsieur Ménard, dit Dubourg, si vous alliez à Gruyère, petite ville de la Suisse, fort renommée pour ses fromages, qui font toute sa richesse, vous sentiriez d'une lieue les chalets dans lesquels on les fabrique. Quand on a couché une nuit dans un de ces chalets, on sent le fromage pendant huit jours, ce qui est excellent pour la poitrine. Mais vous devez avoir besoin de repos, monsieur Ménard, couchez-vous. Moi, je passerai la nuit à écrire...

— Monsieur le baron, je n'oserai jamais me permettre devant vous...

Ah ! jarni, vous me chatouillez ! (P. 55.)

— Eh ! pourquoi donc?... Diogène se couchait dans son tonneau devant Alexandre, et Cratès ne se gênait pas pour montrer son derrière à ses concitoyens.

— C'est vous qui l'ordonnez, monsieur le baron...

— Je ne vous ordonne pas de me montrer votre derrière, monsieur Ménard mais je vous engage à vous coucher comme si je n'étais pas là.

La fatigue et le petit vin blanc rendaient à Ménard le sommeil nécessaire, il ne se fait donc pas prier davantage : il passe derrière les rideaux à bouquets, et se dispose à se coucher. Pendant ce temps, Dubourg, assis dans un coin de la chambre, devant une table sur laquelle il fait semblant d'examiner des papiers et de prendre des notes, attend avec impatience que le précepteur soit endormi pour donner au conducteur de la berline le signal du départ ; car il craint que Ménard ne se réveille de bonne heure, et il serait fort embarrassé si sa voiture n'était pas alors loin du village. Ce motif l'engage à presser le départ du postillon.

La porte de la cour n'est point fermée ; Goton seule veille à ce qui se passe, et Dubourg sait le moyen de la rendre discrète.

Depuis près d'un quart d'heure, Ménard est passé derrière ses rideaux ; Dubourg le croit endormi, il va descendre, quand il entend quelques plaintes partir du côté du lit.

— Vous sentiriez-vous indisposé, monsieur Ménard? dit-il en approchant des rideaux qu'il entr'ouvre légèrement.

Mais quelle est sa surprise de trouver le pauvre Ménard qui, en chemise, en caleçon et en bonnet de coton, est encore debout contre son lit, sur lequel il essaye en vain de monter avec l'aide d'une petite chaise qui ne suffit pas pour élever ses courtes jambes à la hauteur de son matelas.

— Comment, monsieur Ménard, vous n'êtes pas encore couché?

— Non, monsieur le baron, car voilà dix minutes que j'essaye en vain de monter dans mon lit... N'est-ce pas une horreur?... n'est-ce pas se moquer des voyageurs, que de leur faire des couchettes qui touchent au plafond?... Tout le monde n'a pas six pieds de haut!... et à moins d'être un géant...

— Allons, calmez-vous, monsieur Ménard : que ne m'appeliez-vous à votre aide?

— Ah! monsieur le baron, je n'aurais pas osé me permettre.

— Vous aviez tort, car enfin vous ne pouvez pas passer la nuit à essayer de grimper dans votre lit.

Et, sans attendre sa réponse, Dubourg fait monter Ménard sur la la chaise; puis, le poussant vigoureusement en plaçant ses deux mains sur certaine rotondité que le précepteur avait de la peine à lever, il se met en devoir de le hisser dans son lit.

— *Sic itur ad astra*, dit Dubourg.

— *Labor improbus omnia vincit*, répond Ménard en tâchant de saisir son traversin.

— Ouf!... dit Dubourg.

— J'y suis, monsieur le baron, s'écrie Ménard enchanté d'être enfin couché.

— C'est bien heureux! Bonne nuit alors.

— Mille remerciements, monsieur le baron.

Dubourg en s'éloignant du lit a soin d'ôter la chaise qui était placée tout contre; de cette manière il est certain que Ménard ne se lèvera que lorsqu'il le voudra bien. Cette précaution pouvait mettre Ménard dans une fâcheuse situation : c'est ce que la suite nous apprendra.

Ménard n'est pas au lit depuis cinq minutes qu'il ronfle profondément.

— Bon! me voilà tranquille, dit Dubourg, et prenant sa lumière il descend doucement dans la cour. En passant devant la grande salle, il y jette un coup d'œil : deux des marchands forains sont endormis sur la table, les deux autres boivent encore; mais tout fait présumer qu'ils ne tarderont pas à en faire autant que leurs compagnons.

Dubourg va trouver son postillon, et, lui mettant une pièce de cent sous dans la main, lui ordonne de partir sur-le-champ. En un moment les chevaux sont mis, et la berline du noble palatin est loin de l'auberge et du village.

— Mais comment que vous ferez pour vous en retourner demain? dit Goton, qui est venue rejoindre Dubourg dans la cour, et regarde la voiture s'éloigner.

— Oh! nous avons une autre voiture, une bonne chaise de poste que l'on nous raccommode; quant à ce que je viens de faire, je t'apprendrai ce qu'il faut dire, entends-tu, Goton?

En disant cela, Dubourg glisse aussi deux pièces de cent sous dans la poche de la servante; c'était plus que la pauvre fille n'en gagnait souvent en six mois dans sa misérable auberge, et la vue des deux pièces rondes la rend docile comme un agneau.

— Oh! ça suffit, dit-elle pendant que Dubourg entoure de ses bras ses robustes appas; ça suffit! je dis ce qu'on veut, moi, voyez-vous! d'ailleurs c'te voiture était à vous... et vous étiez bien le maître... Ah! jarni! vous me chatouillez! ne pincez donc pas si fort!... Oh! c'est bête, ça.

— Où donc est ta chambre, Goton?

— Ma chambre! ah! je n'ai pas de chambre, moi! je couche là-bas, tenez, dans c'te petite étable, avec la vache... Ah! dam'! je n'ai qu'une grosse paillasse à terre pour lit, parce que l'été la bourgeoise dit qu'on n'a pas besoin d'user des draps... oh! d'ailleurs il ne fait pas froid là-dedans, Bebelle me tient chaud.

— Qu'est-ce que c'est que Bebelle?

— C'est not' vache donc !... oh ! elle est si douce !... Mais comme i' pince !... Ah ! Dieu ! queu pinceu vous faites !...

— Viens dans ta chambre, nous y serons mieux pour causer... avec toi. Goton, l'étable devient un boudoir et la paille de la plume !

— Quoique c'est qu'un boudoir ?

— Viens toujours, je te l'apprendrai.

— Et les marchands?

— Ils n'ont plus besoin de toi... n'ont-ils pas payé leur dépense?

— Oh ! oui !... d'ailleurs not' maître les connaît.

— En ce cas, il est inutile que tu veilles davantage.

— Mais s'ils avaient besoin de queuque chose?...

— Il y en a déjà deux qui dorment profondément ; les deux autres ne vont pas tarder à en faire autant. Viens, te dis-je ; c'est une sottise d'attendre le jour pour eux... Tu as besoin de dormir, Goton...

La servante était à demi vaincue. Elle ne résiste plus aux raisons de Dubourg, et se laisse entraîner vers l'étable, dans laquelle ils entrent tous les deux, en tirant sur eux la porte tout contre, car l'étable ne se fermait qu'en dehors par un crochet de fer ; mais la servante y dormait sans crainte, ne redoutant pas les voleurs.

Cependant un des marchands forains ne s'était pas endormi ; Goton l'occupait aussi, et il attendait que ses compagnons fussent livrés au sommeil pour chercher à se rapprocher de la jolie servante.

Cet homme avait remarqué que l'un des étrangers rôdait souvent autour de Mlle Goton, et cela lui avait donné de l'humeur ; mais il n'avait pas osé le surveiller de trop près, parce que le souvenir des pistolets le tenait encore en respect.

Lorsque ses trois camarades ont chacun la tête dans leurs mains, appuyées sur la table, il se lève doucement, et se dispose à chercher Goton, dont il connaît la chambre à coucher. Il ne prend pas de lumière, pour ne point trahir sa marche, et s'avance à pas de loup vers l'étable.

Il en est encore à dix pas, et déjà il distingue deux voix qui se disent de fort jolies choses... il s'approche encore... et il saisit fort distinctement le fil du discours ; car Dubourg et Goton, ne se croyant entourés que d'animaux, se livraient sans réserve au plaisir de la conversation.

Le marchand est furieux, mais comment se venger?... Il ne se soucie plus de chercher querelle à Dubourg ; appeler l'hôte, ce serait perdre son temps : le cher homme et sa femme s'enferment et se barricadent pour ne pas être dérangés ; et d'ailleurs qui oserait se charger de faire lever l'hôtesse? puis, après tout, que leur importe que leur servante couche avec un voyageur? Il est probable qu'ils ne répondent point de la vertu de

Goton. Le marchand veut jouer quelque tour au couple amoureux. Il ne trouve rien de mieux que de mettre bien doucement le crochet de fer qui ferme en dehors la porte de l'étable, puis s'éloigne enchanté, en se disant :

— Vous ne sortirez de là que lorsqu'on ira vous délivrer, car la porte est solide, et je vous défie de la briser.

Notre homme va rejoindre ses compagnons. Bientôt le jour commence à poindre, c'est l'heure où leurs affaires forcent les marchands à se mettre en route. Ils sont bientôt debout, et en prenant leurs ballots écoutent le récit du tour que leur camarade vient de jouer à l'étranger. Tous y applaudissent, enchantés de se venger d'un homme qui n'a pas eu peur de leurs gourdins; et ils quittent l'auberge en riant de la scène qui s'y passera le matin.

Pendant que ces événements se sont passés, Ménard n'est pas resté aussi tranquille que nous l'avons laissé. Le petit vin blanc, dont M. le baron lui a versé fréquemment, a produit son effet. Ménard se réveille... Il se retourne, il avance son bras en dehors de son lit pour rencontrer la chaise qui doit l'aider à descendre; car dans ces misérables auberges il n'y a point de table de nuit; il faut donc se lever pour chercher ce dont on a besoin.

Mais c'est en vain qu'il allonge les bras et tâtonne de tous côtés... Point de chaise!... Comment donc descendre de ce lit qui frise le plafond?... et cependant Ménard sent que cela lui devient fort nécessaire. Il écoute : il n'entend rien... Il entr'ouvre ses rideaux... la plus profonde obscurité règne dans la chambre; M. le baron se sera endormi sur une chaise, comme il en avait le projet; et d'ailleurs comment oser prier M. le palatin de Rava de lui donner le... Ménard ne le pourra jamais!... D'un autre côté, se jeter en bas du lit c'est s'exposer à se blesser, ou tout au moins à ne plus pouvoir y remonter. Tout cela est fort embarrassant, et le pauvre Ménard, assis sur son séant, ne sait quel parti prendre, et sent augmenter à chaque instant son envie d'être en bas.

Nécessité n'a point de loi, dit un vieux proverbe ; et puis M. le baron est si bon, si complaisant, si serviable ! Tout cela enhardit Ménard : il tousse, légèrement d'abord, ensuite un peu plus fort... puis il se hasarde à prononcer bien bas :

— Monsieur le baron... si vous ne dormez pas... oserai-je vous demander un secours?... Je suis bien embarrassé, monsieur le baron.

Mais dans ce moment le baron Dubourg était avec Goton, occupé à lui apprendre ce que c'est qu'un boudoir, et comment une mansarde, un bosquet, un grenier, une grotte, une cuisine, une cave, une étable même peut mériter ce nom, lorsqu'on y est avec la personne que l'on aime : et

Goton comprenait cela parfaitement, parce qu'elle avait l'entendement facile, et que Dubourg, qui avait été à l'enseignement mutuel, faisait fort bien le moniteur.

— Il paraît que M. le baron dort profondément, se dit Ménard. Maudite auberge!... lit infernal où je ne puis pas me retourner sans me piquer les fesses... car je crois que le matelas est fait de paille d'avoine!... Allons, arrive ce qu'il pourra... je vais tâcher de me laisser glisser.

Déjà Ménard a une de ses petites jambes hors du lit, il va sortir l'autre... quand un fracas épouvantable se fait entendre dans la chambre : une chaise est renversée, un vase placé dessus tombe et se brise... plusieurs objets glissent le long des murs, puis se sauvent en poussant la porte qui donne sur le carré... Ménard est glacé de terreur... Il appelle d'une voix étouffée :

— Monsieur le baron... monsieur le baron... est-ce vous?

On ne lui répond pas... Le pauvre homme ne se sent plus le courage de quitter son lit; il se fourre dans sa couverture, se cache la tête sous les draps, et la frayeur qu'il vient d'avoir lui faisant perdre toute retenue, il ne lui est bientôt plus nécessaire de descendre de son lit,où il se rendort sans être troublé davantage, parce que ce n'étaient ni des voleurs ni des lutins qui avaient fait ce vacarme dans sa chambre, mais tout simplement deux chats qui, trouvant la porte ouverte, étaient allés visiter leur demeure ordinaire. En se disputant un morceau de lapin, que M. le baron avait jeté sous la table tout en assurant qu'il était excellent, les deux matous avaient renversé une chaise sur laquelle était un pot à l'eau, dont la chute les avait tellement effrayés eux-mêmes, qu'ils s'étaient sur-le-champ sauvés par l'escalier en abandonnant le sujet de la bataille.

Cependant le jour est venu. L'aubergiste quitte sa chaste moitié, qui se lève à six heures pour être habillée à neuf. Frédéric s'éveille; Ménard en fait autant et se retourne dans son lit, où il est fort mal à son aise par des raisons que vous devinez bien. Dubourg, qui n'a plus rien à apprendre à Goton, veut regagner sa chambre, et Goton a plus de peine que d'ordinaire à quitter sa paillasse parce que les leçons de Dubourg l'ont fatiguée.

Mais c'est en vain que ce dernier veut sortir de l'étable. Depuis cinq minutes il pousse et secoue la porte, qui ne s'ouvre pas.

— Goton... Goton, est-ce que tu as fermé la porte? dit Dubourg.

— Bah! elle ne ferme pas, répond la grosse fille en se frottant les yeux.

— Cependant je ne puis pas l'ouvrir...

— Poussez fort!...

— Je pousse tant que je peux, mais elle ne s'ouvre point.

— Ah! que ces hommes de la ville sont mignons! dit la servante; et elle va donner un grand coup de poing dans la porte, qui ne s'ouvre pas davantage.

— Jarni! faut qu'on ait mis le crochet en dehors!...

— Qui diable a pu nous jouer ce tour-là?...

— Pardi! ça ne peut être qu'un des marchands... parce qu'ils me reluquaient, voyez-vous !... et peut-être ben qu'ils auront vu... que vous étiez là...

— Je n'ai pourtant pas envie de passer ma journée dans l'étable...

— J'vas vous traire du lait...

— Bien obligé...

— Vous me conterez queuque chose...

— Je ne sais plus rien... Cette odeur de vache... ce fumier me porte à la tête!...

— Eh ben! tout à l'heure vous disiez que c't'étable était un petit... comment donc?... un petit bouloir ben gentil avec moi...

— Ah! tout à l'heure, et à présent, c'est différent!... Pour qu'un endroit nous plaise, Goton, il faut que nous ne soyons pas forcé d'y rester. Mais il fait grand jour; si cette lucarne n'était pas si étroite...on pourrait sortir par là...

— Oh! guia pas moyen...

— Ah! quelle idée!... C'est cela! il faut tirer parti de la circonstance... Approche cette pierre, Goton... monte avec moi pour que nous soyons à la hauteur de la lucarne.. et crie comme moi...

— Que je crie quoi?...

— Ce que je crierai.

Dubourg approche sa tête de l'ouverture que l'on a pratiquée au-dessus de la porte, et se met à crier de toutes ses forces :

— Au voleur!... au secours!... arrêtez la voiture! au voleur!...

Et Goton lui dit tout bas :

— Où que sont donc les voleux?

Et Dubourg lui répète :

— Veux-tu bien faire ce que je te dis?...

— Allons, je vas crier, dit la servante, pisque ça vous amuse.

Et la grosse voix de Goton, se mêlant à celle de Dubourg, met en un moment toute la maison et une partie du village sur pied.

L'aubergiste accourt aussi vite que le lui permet sa jambe gauche, plus courte que la droite de deux pouces. Frédéric sort de sa chambre; Ménard se remet sur son séant, et, avec l'aide de son élève, parvient à descendre de son lit. Il passe à la hâte sa redingote et descend sur les pas

de Frédéric, qui a reconnu la voix de Dubourg, et qui est plus curieux qu'effrayé, se doutant que c'est encore une histoire fabriquée par M. le baron. Tout le monde se rend dans la cour. Les habitants des environs, quelques journaliers allant à leur travail, entrent aussi dans l'auberge, attirés par les cris de Dubourg, qui ne cesse de répéter :

— Au voleur!... arrêtez la voiture!

Tout le monde se retourne : on ne voit pas de voiture, et Goton crie à tue-tête :

— La berline de M. le baron s'est enfuie.

On approche de l'étable dont on commence par ouvrir la porte, et Dubourg en sort comme un furieux, criant, se démenant, courant dans la cour, et ne faisant pas attention qu'une partie de sa culotte est tachée de bouse de vache.

— Qu'y a-t-il donc, monsieur le baron? demande Ménard avec effroi.

— Ce qu'il y a?... ma berline,.. ce scélérat de postillon!... il se sauve... il me l'emmène... avec cinquante mille francs en or que j'avais mis dans l'un des coffres.

— Ah! mon Dieu!...

— La berline de mon père!... la voiture des Potoski!... Ce n'est pas l'argent que je regrette! mais une berline dans laquelle la princesse de Hongrie!... Ah!... mes amis, courez de tous côtés.. répandez-vous sur toutes les routes... cent louis à celui qui me la ramènera!

— Cent louis à celui qui rapportera la voiture! dit Goton.

— Ils seront bien habiles s'ils la rejoignent! dit tout bas Dubourg; elle doit être maintenant fort près de Paris.

— Mais comment vous trouviez-vous enfermé dans l'étable avec Goton? demande l'aubergiste.

— Ce n'est que trop facile à concevoir. J'avais dans la nuit entendu du bruit dans la cour; je suis descendu doucement, j'ai trouvé mon drôle qui mettait les chevaux à la voiture, pour se sauver pendant notre sommeil. Malheureusement je n'avais pas d'armes, et ce postillon est un gaillard plus fort que moi. J'ai voulu vous aller chercher, mais le scélérat m'a saisi, et, malgré ma résistance, m'a fait entrer dans cette étable, où dormait cette fille, et où il nous a enfermés. Nous nous sommes mis sur-le-champ à crier... mais vous dormez comme des sourds!...

— Ah! ça, c'est bien vrai, dit Goton, qui comprend maintenant pourquoi Dubourg lui a fait crier au voleur.

— Il faut courir chez M. le maire, dit Ménard; il faut qu'il mette en marche la force armée... vous avez sans doute un maire ici?

— Oui, monsieur; c'est le marchand de vin de l'endroit; mais pour

Malheureusement il n'en manque pas en France. (P. 65.

avoir la force armée, faut envoyer à la ville voisine, et c'est l'affaire de deux petites heures.

— Calmez-vous, mon cher Ménard, dit Frédéric en souriant, nous avons une bonne chaise de poste pour remplacer la berline de M. le baron.

— Mais, monsieur le comte, cinquante mille francs en or.

— Oh! ce n'est pas la perte de cette somme qui m'afflige, dit

Dubourg ; ma fortune est au-dessus de ce revers. Heureusement il me reste encore quinze mille francs dans mon portefeuille, pour subvenir aux premiers frais de mon voyage, mais c'est ma garde-robe que je regrette; c'est une énorme malle renfermant du linge et des habits, et qui était cachée sous la voiture.

— Il est certain, dit Frédéric en regardant malignement Dubourg et Goton, il est certain que vous avez maintenant besoin de changer de vêtements... car il paraît que vous êtes tombé dans l'étable.

— A coup sûr je n'y suis pas entré de bonne volonté, répond Dubourg en regardant Frédéric d'un air qui signifie : Tu avais bien besoin de parler de ça! Demandez à Goton comme le drôle m'a poussé !...

— Oh! ça, oui, dit la servante, il vous a fait tomber plus de quatre fois !...

— Au reste, mon ami, ma garde-robe est à votre service, dit Frédéric.

— Ainsi que la mienne, monsieur le baron, ajoute Ménard en saluant Dubourg, et en remontant dans sa chambre pour achever de s'habiller, pendant que le baron lui promet d'aller porter sa plainte chez le maire.

Le postillon aux gages de Frédéric vient enfin avertir les voyageurs que la chaise est en état.

Ménard descend de sa chambre en bénissant le ciel de ce qu'ils vont enfin quitter cette auberge, qui leur a été si fatale. Goton descend après lui, et s'approchant de l'oreille de Dubourg :

— Vous avez un compagnon qui est ben mal élevé, lui dit la servante ; à son âge!... faire des choses comme ça.. si mon petit frère en faisait autant, on lui donnerait le fouet!...

Deux mots mettent Dubourg au fait ; il ne peut s'empêcher de rire d'un événement dont il a été cause, tandis que Ménard regarde avec colère la servante, qui lui fait la grimace, hausse les épaules, et le poursuit en disant à demi voix :

— Fi!... que c'est vilain!... un petit homme de cinquante ans!... qui n'est pas encore propre!

Mais la chaise attend les voyageurs, et chacun y monte avec plaisir : Dubourg, enchanté d'être débarrassé de sa voiture ; Ménard, impatient de s'éloigner de Goton et de l'auberge qu'il a prise en aversion ; et Frédéric, trouvant que l'on est beaucoup mieux dans sa chaise de poste, qui est large et bien suspendue, que dans la mauvaise berline de M. le baron.

Ménard donnait bien encore quelques soupirs à la place qu'avait occupée la princesse de Hongrie ; mais il lui restait, pour se consoler, la tabatière du roi de Prusse, et l'espérance de boire du tokay de la cave de Tékély.

VI

LE PETIT BOIS

Nos voyageurs arrivent sans mésaventure à la ville voisine, où ils s'arrêtent pour déjeuner. Ménard admire avec quel calme leur noble compagnon supporte la double perte qu'il a faite des cinquante mille francs et de sa voiture.

— Je suis philosophe, monsieur Ménard, dit Dubourg, et je tiens peu à la fortune ; je crois même que je préférerais la médiocrité à une situation trop élevée : *Magna servitus est magna fortuna!*

— Vous n'êtes pas un homme ordinaire, mon cher Dubourg, dit Frédéric ; il y a tant de personnes qui n'ont de la philosophie que dans le bonheur, comme ces poltrons qui vantent leur courage lorsque le danger est passé!

— Certainement, dit Ménard, je ne suis point ambitieux, et je sais me soumettre aux circonstances ; mais je trouve qu'il faut une grande force d'âme pour renoncer sans peine à une bonne table et à un bon lit... et quand je parle d'un bon lit, je n'entends pas un lit haut!...

Cependant Dubourg s'aperçoit à l'issue du déjeuner que c'est M. Ménard qui paye la dépense.

— Est-ce que tu n'as pas la bourse du voyage? dit-il bas à Frédéric.

— Non, c'est à Ménard que mon père a remis nos fonds...

— Diable! mais c'est gênant... quand il verra que je ne paye jamais, que pensera-t-il?

— Pourquoi, quand tu t'es dit volé, as-tu ajouté que tu avais encore quinze mille francs dans ton portefeuille?...

— Ah! pourquoi, pourquoi!... parce que j'ai voulu faire le seigneur... et ne pas laisser supposer à ton compagnon que tu payerais pour moi.

— Je n'ose demander les fonds à Ménard. . Je craindrais de le blesser...

— Sois tranquille... je me charge de les lui faire donner volontairement...

— Comment?...

— Tu le verras.

— Quand tu tiendras la caisse, ne va pas trop faire le seigneur ; songe que nous n'avons que cela pour longtemps!

— Est-ce que tu me crois encore étourdi et joueur comme à Paris?... Non, mon cher Frédéric, je suis trop content de voyager avec toi pour faire des folies ; je te répète que je serai Mentor second.

— Oui, ton histoire dans l'étable est un très joli commencement.

— Ah! il fallait bien trouver un mensonge pour la berline.

— Et il fallait pour cela t'enfermer avec Mlle Goton!... mauvais sujet!...

— Allons, ne fais pas tant le Caton!... Si Mlle Goton avait eu des yeux mélancoliques et une tournure sentimentale, tu aurais mené paître les vaches avec elle.

— Mais au moins, je t'en prie, ne fais plus autant de gasconnades à ce bon Ménard, qui te croit sur parole : car, pour lui ôter le moindre soupçon, j'ai eu soin de lui dire que je connaissais beaucoup ta famille, et que tu étais fort considéré à Paris.

— Tu as très bien fait. Je ne lui dis que ce que je crois nécessaire pour soutenir mon personnage; tu ne veux pas te souvenir que je me suis fait seigneur polonais.

— C'est pour cela que tu ne lui parles que de la Bretagne

Les voyageurs sont remontés en voiture. Avant d'arriver à la ville dans laquelle ils doivent coucher, ils ont à traverser un bois très épais, et Dubourg, qui a son projet, commence par donner un tour sérieux à la conversation, car il sait fort bien que la disposition d'esprit grossit ou diminue les objets et que dans le monde, comme au théâtre, il faut savoir amener et préparer ses événements, pour qu'ils fassent plus d'effet.

— Je ne connais rien au-dessus du plaisir de voyager, dit Dubourg; pourquoi faut-il qu'il soit souvent troublé par la pensée que quelques événements fâcheux peuvent déranger tous nos projets!...

— Il en est ainsi de toutes les jouissances de la vie, dit Frédéric; en connaissez-vous sur lesquelles on puisse compter pour le lendemain?... C'est un grand bonheur d'être aimé d'une femme que l'on adore... mais alors que l'on croit lui plaire, que l'on compte sur son cœur, sur ses serments... alors arrive un jeune Adonis qui la séduit, un beau guerrier qui lui tourne la tête, un bel esprit qui la charme... et cette femme, jusqu'alors fidèle, vous trahit au moment où vous comptiez le plus sur son amour. Hélas! il ne dépend souvent que d'une légère circonstance, ce bonheur de tout notre avenir, dont l'édifice s'écroule comme un château de cartes.

— M. de Montreville parle fort sagement, dit Ménard : on est souvent fort trompé dans ses espérances; combien de fois n'ai-je point été dîner chez un traiteur en renom où le potage était manqué !...

— Un philosophe supporte ces revers, soit en fortune, en amour, ou

en plaisirs, dit Dubourg ; mais il est de ces choses contre lesquelles toute la philosophie ne saurait tenir... comme, par exemple, d'être attaqué sur une route et assassiné par des brigands.

Ces mots font frissonner Ménard : sa mine s'allonge, son regard devient inquiet, et il se retourne vers Dubourg, dont la figure est alors empreinte d'une expression sombre qui n'a rien de rassurant.

— Ces événements sont en effet bien fâcheux pour les voyageurs. On dit, monsieur le baron, que l'Italie est fort dangereuse à traverser... Vous qui avez beaucoup voyagé, vous pourrez nous dire...

— Sans doute, monsieur Ménard, il y a des brigands en Italie... Ce qu'il y a de différent dans ce pays-là, c'est que c'est à midi que les routes sont le plus dangereuses, car c'est le moment où les voleurs seuls bravent l'ardeur du soleil. Au reste, s'il y a des voleurs dans les Apennins, en Allemagne et en Angleterre, malheureusement il n'en manque pas en France !... il est maintenant tout aussi dangereux d'y voyager...

— Comment ! en France, monsieur le baron ! J'aurais cru que les routes étaient plus sûres !

— Vous ne lisez donc pas les journaux, monsieur Ménard ?

— Fort rarement, monsieur le baron.

— Vous y verriez que la forêt de Sénart, de Bondy, de Fontainebleau, de Villers-Cotterets même ont toutes leur bande de voleurs...

— Ah ! mon Dieu !...

— Malheureusement ces coquins-là deviennent de jour en jour plus féroces... Autrefois ils se contentaient de vous voler, maintenant ils vous assomment de coups, bienheureux quand ils ne vous laissent pas sur la place !...

— Diable !... diable !... si j'avais su cela ! murmure Ménard en regardant sur la route d'un air inquiet. Les voyageurs entraient alors dans le bois.

— Mais rassurez-vous, monsieur Ménard, continue Dubourg ; les voleurs ne s'en prennent ordinairement qu'à la personne qui est chargée de l'argent ; celle-là paye pour les autres ; ils l'attachent à un arbre, et la mettent nue comme un ver, pour s'assurer si elle ne cache rien sous ses vêtements...

Monsieur le baron, ceci ne me rassure nullement, car c'est moi qui porte notre caisse de voyage...

— Ah ! si je l'avais su, je ne vous aurais pas appris cela : je croyais que c'était Frédéric qui... Mais dans ce cas-là on vend chèrement sa vie... Vous avez sans doute des armes ?...

— Je ne m'en sers jamais, monsieur le baron.

– Il faudra pourtant bien en faire usage... nous traversons justement un bois dans lequel trois de mes amis ont été tués !...

— Comment ! dans ce bois-ci?... En effet, il me paraît bien épais.

Et Ménard regardait avec inquiétude à droite et à gauche. La nuit, qui commençait à couvrir la terre, augmentait encore sa terreur.

— Allez ventre à terre, postillon ! crie-t-il d'une voix altérée à leur conducteur.

Mais celui-ci, auquel Dubourg avait donné le mot, n'en allait pas plus vite. Frédéric ne disait mot, et paraissait enseveli dans ses réflexions, et Dubourg avait tiré de sa poche ses pistolets qu'il examinait avec attention, en jetant de temps à autre un coup d'œil dans le bois.

— Parbleu ! monsieur Ménard, dit Dubourg en sortant de sa poche un méchant portefeuille vert, dans lequel il avait mis sa dernière carte de traiteur pour le rendre volumineux, voici pour le moment toute ma fortune... Les quinze mille francs qui me restent pour voyager sont dans ce portefeuille ; mais puisque vous avez eu la complaisance de vous charger des fonds de Frédéric, je pense que vous voudrez bien aussi être mon caissier; il est inutile que deux personnes payent dans les auberges : il vaut mieux que cela ne regarde que vous

En disant ces mots, il présentait le portefeuille à Ménard ; celui-ci le regardait en réfléchissant à ce qu'il devait faire, et, quoique flatté de cette marque de confiance, ne se souciait pas d'accepter.

Dans ce moment un coup de sifflet part et retentit dans le bois.

— Oh ! oh !... qu'est-ce que c'est que cela? dit Dubourg en roulant autour de lui des yeux effrayés.

— Nous allons peut-être être attaqués... monsieur le baron?...

— Ma foi ! j'en ai peur...

— Et M. Frédéric qui dort... réveillez-le donc...

Frédéric écoutait la scène et faisait semblant de dormir profondément.

– Ce n'est pas nécessaire...

— Prenez ceci, monsieur Ménard, dit Dubourg en présentant au précepteur ses pistolets avec le portefeuille ; ils sont armés...

— Gardez... gardez, de grâce, monsieur le baron... Je ne puis me charger de ce portefeuille... Si vous aviez voulu, au contraire, vous sauriez bien mieux que moi défendre tout cela.

Et le pauvre Ménard tire d'une main son portefeuille, et de l'autre une bourse remplie d'or, en jetant sur Dubourg des regards suppliants.

— En vérité... dit celui-ci, je ne sais si je dois me charger... Peut-être Frédéric trouvera-t-il mauvais que...

— Non, oh! non, monsieur le baron, je suis certain qu'il m'approuvera.

— Voilà quatre hommes qui viennent à nous avec des fusils, dit le postillon.

— Ah! mon Dieu! nous sommes perdus! s'écrie Ménard.

— Donnez... donnez vite, dit Dubourg en prenant le portefeuille et la bourse ; je vois bien que cela me regarde.

Ménard se cache sous la banquette ; le postillon crie, jure, fouette ses chevaux; Dubourg se penche hors de la chaise, et tire ses deux coups de pistolet en l'air; Frédéric fait semblant de se réveiller; la voiture s'éloigne comme le vent : au bout de cinq minutes on est hors du bois.

— Nous sommes sauvés! dit Dubourg en aidant Ménard à se relever.

— Quoi! vraiment? monsieur le baron...

— Nous sommes sortis du bois, il n'y a plus de danger... mais nous l'avons échappé belle... n'est-il pas vrai, Frédéric?

— Et les voleurs, monsieur le baron?

— J'en ai tué deux.

— J'ai vu fuir les deux autres, dit Frédéric.

— Ah! monsieur le baron, que nous avons été heureux de vous avoir!...

On arrive à la ville. Dubourg est enchanté d'être le caissier, et il commence son emploi en glissant une pièce d'or au postillon pour le coup de sifflet qu'il a donné dans la forêt.

VII

DUBOURG CONTINUE A FAIRE LE SEIGNEUR. — SA MANIÈRE DE TENIR LA CAISSE

Dubourg n'avait jamais été possesseur d'une somme aussi considérable que celle que Ménard venait de lui confier. En général, les jeunes gens n'ont point l'habitude de thésauriser, et Dubourg, grand amateur du jeu, des plaisirs et de la bonne chère, s'occupant du présent, oubliant le passé, et ne s'inquiétant jamais de l'avenir, n'avait pas dû connaître l'économie.

Lorsqu'il était commis dans une administration, ses appointements étaient tellement grevés, qu'il n'en touchait que le tiers; et ce tiers ne

durait jamais que trois jours, pendant lesquels, à la vérité, M. Dubourg menait le train d'un chef de division.

Dans la maison de banque, forcé de travailler davantage; il s'en dédommageait en se faisant apporter au bureau des déjeuners délicats; et les cartes du limonadier et du traiteur emportaient une grande partie de la somme que le caissier lui comptait au bout du mois.

Chez le notaire il avait contracté avec les jeunes gens de l'étude la funeste habitude de l'écarté. Alors, c'était bien pis! le mois disparaissait dans une soirée: heureux encore lorsqu'il n'avait pas hypothéqué le suivant.

Chez son avoué, constamment en promenade avec la dame que son patron lui confiait, il avait perdu l'habitude du travail; sans cesse en parties de plaisir, il voulait suivre les modes, éclipser les jeunes élégants de la capitale. Alors son tailleur, son bottier et son loueur de chevaux s'étaient partagé ses revenus.

Quand la bonne tante lui envoyait de l'argent, ce n'était jamais une forte somme. L'envoi le plus considérable avait été celui des cinq cents francs, qu'il avait dû au conte de son mariage et de ses enfants, et nous avons vu l'emploi qu'il en fit.

Posséder huit mille francs!... car la somme était à peu près complète, c'est pour Dubourg une fortune dont on ne verra pas la fin. Cette somme, il est vrai, ne lui appartient pas précisément; mais cependant il en dirigera l'emploi : il peut agir, disposer, faire la dépense qu'il lui plaira, il est certain de n'avoir aucun compte à rendre !... Il ne voudrait pas s'approprier un denier de cet argent, mais il veut en faire honneur à ceux à qui il appartient, et n'est pas fâché d'en jouir avec eux.

Dubourg commande un souper recherché, qu'on sert aux voyageurs dans leur appartement, qui est le plus beau de l'auberge.

A la vue des mets dont la table est chargée, Frédéric s'écrie :

— Mais es-tu fou, Dubourg? car il continue à lui donner ce nom devant lequel Ménard, qui n'en est plus surpris; voilà un repas pour dix personnes!...

— Mon cher Frédéric, je me sens en appétit et disposé à y faire honneur : je gage que M. Ménard me secondera.

— Avec infiniment de plaisir, monsieur le baron; cette aventure du bois m'a creusé l'estomac.

— Mais tu as mis, je parie, tous les autres voyageurs à la diète...

— Ma foi, ils mangeront ce qu'ils pourront : je crois qu'il est naturel que nous nous dédommagions du mauvais repas que nous avons fait hier dans cette pauvre auberge...

M. LE BARON POTOSKI

— Je suis bien de l'avis de monsieur le baron ; nous avons vraiment besoin de nous restaurer.

— Mais...

— Eh ! que diable !... veux-tu que nous voyagions comme des loups? que nous mangions à table d'hôte comme de misérables piétons?... Il faut tenir son rang, mon ami, et je sens que mon estomac n'est point disposé à déroger.

— Monsieur le baron parle sagement ; il faut tenir son rang, dit Ménard en acceptant une aile de chapon au gros sel que lui présente Dubourg ; vous savez, monsieur Frédéric, que c'est le désir de M. le comte votre père.

— Oui, mon ami, reprend Dubourg en se versant du vin le plus vieux que renfermait la cave de l'auberge ; je pense, moi, que tu dois obéir au comte ton père ; et, ma foi, tout bien considéré, je ne vois pas pourquoi je garderais plus longtemps l'incognito : me voilà déjà loin de Paris... C'est fini ! je reprends mes titres, et je veux qu'on me rende les honneurs qui me sont dus !

— Ah ! Dubourg ! Dubourg !... tu nous feras encore quelque folie, dit tout bas Frédéric à son ami ; mais celui-ci ne l'écoute plus : il a la tête montée, il ne s'est jamais senti si joyeux. Il se verse force rasades, tandis que Ménard se sert avec volupté d'une croûte aux champignons, dont le fumet flatte agréablement son odorat.

— Que pensez-vous de mon projet, monsieur Ménard ?

— Vous savez, monsieur le baron, que cela fut toujours mon désir.

— C'est dit !... je suis baron, palatin, etc... et nous allons le prouver partout où nous passerons...

— Certes, monsieur le baron, on vous reconnaîtra toujours à la noblesse de vos manières...

— Bravo, monsieur Ménard ! voilà ce qui s'appelle un convive ! Mais, pour Frédéric, il est indigne de s'asseoir à notre table... Encore un peu de ce lièvre, monsieur Ménard.

— Volontiers, monsieur le baron...

— Il faut être philosophe... quand on ne peut pas faire autrement... mais la bonne philosophie consiste à jouir de la vie, à s'amuser quand on en trouve l'occasion... Horace a dit : *Dulce est desipere in loco !* N'est-il pas vrai, monsieur Ménard ?

— Oui, monsieur le baron ; mais Juvénal recommande un rare usage des voluptés : *Voluptatis commendat rarior usus.*

— C'est que Juvénal avait probablement un mauvais estomac.

— Ce serait bien possible, monsieur le baron.

— Encore un coup, monsieur Ménard : à la mémoire d'Anacréon, d'Epicure, d'Horace et de tous les bons vivants...

— Nous oublions Lucullus, monsieur le baron.

— C'est juste : encore une rasade pour Lucullus.

A force de boire à la mémoire des anciens, les deux convives commençaient à perdre celle du présent, et Dubourg s'écrie en se levant de table :

— Ma foi, je défie tous les palatins de Rava, de Cracovie et de Krapach, de faire un meilleur souper !...

— Prends donc garde à ce que tu fais, maudit bavard! dit tout bas Frédéric.

— Sois donc tranquille, reprend Dubourg en criant un peu plus fort, je te dis que je réponds de tout... et que le papa Ménard est un homme que j'estime, que j'aime, et auquel je fermerai les yeux avec des faisans ou des truffes.

Heureusement qu'alors Ménard n'entendait plus que fort confusément ce qui se disait autour de lui. Se sentant étourdi par les fréquentes libations qu'il a faites avec son noble convive, il s'est levé de table pour gagner sa chambre. Il marche en côtoyant les murailles, et arrive à son lit, qu'il a recommandé de faire très bas. Il se couche fort satisfait du repas qu'il vient de faire et de la manière avec laquelle le baron fait les honneurs d'une table; il pense qu'il a eu une excellente idée en lui confiant le soin de la dépense, car il n'aurait point osé commander un repas aussi délicat; et il prévoit que le baron, qui paraît gourmand et gourmet, leur fera faire constamment une chère de grand seigneur, puisqu'il renonce à garder l'incognito. Bref, Ménard est enchanté de leur compagnon de route, et il s'endort en réfléchissant aux honneurs et aux plaisirs que ce voyage va lui procurer.

Le lendemain de ce souper, Frédéric veut un peu parler raison à Dubourg.

— Veux-tu reprendre la caisse? lui dit celui-ci, prends, agis, ordonne, tu es le maître! Mais, toujours livré à tes rêveries mélancoliques, tu nous feras faire de méchants repas; et quand on voyage pour son plaisir, il me semble que c'est une partie fort essentielle à soigner.

— Mais, du moins, sois raisonnable!...

— Eh! n'es-tu pas bien à plaindre d'avoir près de toi deux hommes qui t'égayent, l'un par son esprit, l'autre par la manière dont il fait disparaître un perdreau!

— Mais pourquoi cette idée de faire maintenant le seigneur devant tout le monde?...

— Parce que nous nous amuserons davantage. D'ailleurs tu es comte ; pour voyager en égal avec toi, il faut au moins que je sois baron.

— Mais ta caisse ira bien plus vite...

— Bon! nous n'en verrons pas la fin de longtemps ; et puis alors tu as un père, et j'ai une tante!...

— Oui, je te conseille de compter dessus!

— D'ailleurs tu vois bien que ton mentor m'approuve.

— Parbleu! tu le grises, il ne sait plus ce qu'il dit.

— Sois tranquille, je réponds de tout.

Nos voyageurs se remettent en route. Les chevaux, qui appartiennent à Frédéric, sont menés comme le vent. Ménard est un peu étourdi de cette manière de voyager, mais il se dit : Les grands seigneurs vont toujours ventre à terre, et il se retient à la portière pour ne point tomber.

Dans toutes les auberges, on s'empresse de les traiter en seigneurs. Toujours les plus belles chambres, les meilleurs mets, le vin le plus vieux. Et Ménard est ravi, enchanté, parce qu'il croit que M. le baron a joint ses quinze mille francs à la somme qu'il lui a donnée, et qu'il le juge trop grand, trop généreux, pour s'occuper de la différence de leur mise de fonds.

Nos voyageurs arrivent ainsi à Lyon, ne s'étant arrêtés en route que pour admirer quelques sites, et pour donner à leurs chevaux le temps de souffler. Mais dans cette dernière ville ils doivent passer quelques jours. Le jeune Montreville est bien aise de la visiter, d'en connaître les environs, d'aller admirer les bords du Rhône; et ses deux compagnons consentent avec plaisir à s'arrêter quelque temps dans une ville où ils pourront faire aussi bonne chère qu'à Paris.

Nos voyageurs sont descendus dans un des premiers hôtels de la ville. Le bruit que fait Dubourg, la tournure distinguée de Frédéric et le soin que M. Ménard a de dire partout : « Vous avez l'honneur de loger M. le baron Potoski, palatin de Rava, et le jeune comte de Montreville, » attirent tous les égards, toutes les attentions aux deux jeunes voyageurs, qui paraissent disposés à faire beaucoup de dépenses, ce qui dans un hôtel est la meilleure recommandation.

Les trois voyageurs occupent un superbe appartement au premier. Ils se font servir chez eux; il leur faut la chère la plus délicate. C'est Dubourg qui commande tout; Frédéric ne se mêle d'aucun détail, il se contente de répéter à son ami :

— Prends garde à ce que tu fais.

Mais celui-ci lui répond :

— Sois donc tranquille, avec une telle assurance que le jeune comte finit par laisser faire Dubourg sans lui adresser de représentations.

Quant à Ménard, il est plus que jamais enthousiasmé du baron, qui lui fait mener une vie si agréable. Frédéric sort seul pour aller se promener sur les bords du Rhône; séduit par les sites enchanteurs qu'il aperçoit, il ne revient quelquefois à l'hôtel que le soir ou le lendemain. Dubourg, qui, ainsi que ces menteurs qui finissent par croire eux-mêmes leur fourberie, s'est tellement identifié avec son personnage qu'il donnerait un soufflet à quiconque douterait de son rang, Dubourg se plaît, pendant l'absence de son ami, à étaler son faste dans la ville.

Le bras nonchalamment appuyé sur celui de Ménard, qui, le chapeau posé en arrière pour mieux voir et être vu, se tient bien raide, marche avec beaucoup de précision, et tâche de prendre un air à la fois noble et gracieux quand il sort avec M. le baron, Dubourg va se promener dans toute la ville, la tête coiffée d'un grand chapeau à trois cornes, doublé d'une plume noire et orné d'une ganse d'acier, qu'il pose sur sa tête comme il a vu se coiffer les marquis de Molière. A la vérité, le reste du costume ne répond pas au chapeau; mais on ne porte plus d'habits brodés pour se promener dans les rues, et Dubourg s'est contenté de faire mettre des glands d'argent à ses bottes à la hussarde, trouvant que cela a quelque chose de polonais. Il laisse son habit ouvert, parce que cela donne plus d'abandon, et se sert pour regarder d'un énorme lorgnon pendu à son cou par un ruban rose.

La mise singulière de Dubourg attire tous les regards. Les uns le prennent pour un Anglais, les autres pour un Russe ou un Prussien; mais lorsque quelques curieux s'arrêtent et sourient en le regardant, Dubourg leur lance un coup d'œil qui leur ôte l'envie de rire à ses dépens, et donne à penser que l'étranger, quel qu'il soit, n'est pas d'humeur à souffrir qu'on se moque de lui.

Cependant, pour peu que l'on marche quelque temps auprès de nos deux voyageurs, on ne tarde pas à savoir quel est ce monsieur en chapeau à plumet, qui se dandine si agréablement en faisant usage de son lorgnon; car M. Ménard parle très haut, surtout lorsqu'il s'aperçoit qu'on le remarque, et il ne manque pas alors, en s'adressant à son compagnon, d'appuyer sur : M. le baron Potoski, M. le palatin; il va quelquefois jusqu'à monseigneur de Rava et de Sandomir.

Depuis huit jours ils habitent Lyon. Frédéric ne se lasse point de visiter les délicieux environs de cette ville; mais Dubourg commence à se lasser de se faire voir dans toutes les promenades, le bras appuyé sur celui de Ménard. Ils ont visité tous les endroits publics, tous les spectacles, tous les cafés; partout Dubourg a fait le seigneur, et Ménard le compère sans s'en douter; car le pauvre précepteur est de la meilleure foi, et se trouve fort honoré de se promener ainsi avec le noble ami de son élève, qui sait lui faire à propos quelque citation, et l'étourdit du récit de ses voyages dans les quatre parties du monde.

Depuis quelques jours Dubourg presse Frédéric de quitter Lyon, et celui-ci remet sans cesse leur départ au lendemain, lorsqu'un matin Dubourg reçoit une lettre qui lui ôte toute envie de partir.

Cette lettre est adressée à M. le baron Potoski, seigneur polonais. Dubourg relit deux fois la suscription. Qui peut lui écrire?... lui donner

ce nom?... Il demande à son hôtesse qui a apporté cette lettre. C'est, lui dit-on, un domestique à livrée qui a bien recommandé qu'on la remît à M. le baron lui-même.

Dubourg se hâte de rompre le cachet, et lit le billet suivant :

« M. le baron Potoski est invité à venir passer la soirée chez madame la marquise de Versac, qui sera charmée de posséder quelquefois le noble étranger pendant le séjour qu'il fera dans cette ville. »

L'adresse de la marquise est au bas du billet que Dubourg relit plusieurs fois, et qui répand dans son appartement une odeur de musc et d'ambre.

— Diable!... se dit Dubourg, une invitation d'une marquise!... C'est assez flatteur!... Mais comment sait-elle?... Ah! parbleu! on est bientôt connu quand on vit d'une certaine façon. D'ailleurs, depuis huit jours que je me promène avec Ménard comme un ours blanc, on doit commencer à parler de moi dans la ville.

Dubourg fait appeler de nouveau son hôtesse, et lui demande si elle connaît Mme la marquise de Versac.

— La marquise de Versac? je ne la connais pas personnellement, monsieur, mais beaucoup de nom. Cette famille est une des plus anciennes et des plus riches de cette ville, et je sais que madame la marquise a une maison de campagne magnifique sur les bords du Rhône, à quatre lieues de la ville.

Dubourg n'en demande pas davantage; il est enchanté. Il congédie son hôtesse, et se promène dans son appartement en se disant: Certainement, je me rendrai à l'invitation de Mme la marquise... c'est une connaissance qui ne peut que m'être fort agréable... et que sait-on?... peut-être trouverai-je là quelque baronne, quelque vicomtesse à qui je tournerai la tête! qui m'épousera, qui me donnera des terres... des châteaux!... eh! eh! qu'y aurait-il là d'étonnant? je suis jeune... je ne suis pas mal... j'ai une certaine tournure... qui probablement aura séduit Mme la marquise de Versac... Eh mais... si elle-même... Ah! j'ai oublié de demander à mon hôtesse...

Dubourg sonne de nouveau. L'hôtesse arrive.

— Pardon, ma chère hôtesse, lui dit-il, j'ai des motifs pour désirer savoir si Mme la marquise de Versac est mariée.

— Elle doit être encore veuve, monsieur, répond l'hôtesse, car il n'y a que trois ans que M. de Versac est mort : depuis ce temps, je n'ai pas entendu dire...

— C'est bien, c'est fort bien, madame, dit Dubourg en renvoyant

son hôtesse : et il sautille dans son appartement, et va se mirer devant les glaces en répétant :

— Elle est veuve!... il n'y a point de doute qu'elle est encore veuve, sans quoi l'invitation serait au nom de son mari; or donc ceci devient fort intéressant: une jeune veuve fort riche, qui a une magnifique maison de campagne... et qui m'écrit qu'elle sera charmée de me posséder!... car il y a cela... Relisons encore : oui, charmée de me posséder. Il me semble que c'est presque une déclaration... Tu me posséderas, femme charmante! je te le promets... Ah! j'ai oublié de demander si elle est charmante... cela ne peut pas être autrement; d'ailleurs je ne tiens plus à la beauté, je suis raisonnable, et je m'attache au solide. Dès ce soir elle verra le noble étranger. Ah! diable, mais... quand elle saura que le palatin n'est qu'un simple bourgeois... Après tout, je suis un bon Breton qui en vaut bien un autre... d'ailleurs nous n'en sommes point à l'explication. Commençons par la séduire. Quand une femme est séduite, connaît-elle les rangs, les distances? L'amour égalise tout : le maître du tonnerre brûla pour de simples mortelles, et il n'a tenu qu'au berger Pâris de coucher avec ce qu'il y avait de mieux dans l'Olympe. Pour coucher avec Mme de Versac, je lui donnerai toutes les pommes qu'elle désirera.

Ménard arrive dans le moment où Dubourg se promenait dans sa chambre en tâchant de se donner des airs de cour. Dès qu'il aperçoit le précepteur, il va lui mettre sa lettre sous le nez en s'écriant : *Tolle*, *lege*, mon cher Ménard; et Ménard recule, parce que l'odeur du musc qui s'exhale du billet lui monte à la tête.

— J'espère que cela sent furieusement la marquise, dit Dubourg en respirant avec délice le parfum de la missive. Eh bien! Ménard, que dites-vous de cette lettre?

— Je n'y vois rien de surprenant, monsieur le baron, et vous devez être habitué à en recevoir de pareilles dans tous les endroits où vous vous arrêtez.

— C'est vrai, vous avez raison, Ménard; je ne vous dis pas non plus que je suis étonné... je dis que le billet est bien tourné... hein?

— Fort bien tourné, monsieur le baron.

— Cela annonce une femme qui voit à qui elle a affaire, n'est-ce pas?

— Certainement, monsieur le baron, elle doit le savoir.

— Mais je veux dire que cela ne ressemble pas à ces billets... comme cette petite Delphine se permettait de m'en écrire.

— Quelle était cette Delphine, monsieur le baron?

— Ah! c'était une petite comtesse du boulevard du Temple... chez

laquelle se réunissaient un grand nombre de seigneurs dans mon genre...

— Monsieur le baron se rendra sans doute à l'invitation de Mme la marquise de Versac?

— Si je m'y rendrai?... oui, certes... Dînons vite, monsieur Ménard, afin que je n'aie plus à m'occuper que de ma toilette... Où est Frédéric?

— Il visite sans doute quelque site nouveau ; il m'a prévenu qu'il ne reviendrait que ce soir... je crois que son intention est de partir demain.

— Oh! demain!... nous verrons... nous avons tout le temps... on est fort bien à Lyon, n'est-il pas vrai, monsieur Ménard?

— Parfaitement, monsieur le baron ; mais vous savez que nous devons voyager pour...

— Je sais, je sais qu'on ne quitte pas une ville comme celle-ci sans la connaître à fond, et Frédéric ne peut pas connaître la ville, puisqu'il est toujours dans les environs... Il faudra que vous lui persuadiez cela, monsieur Ménard...

— J'y ferai mon possible, monsieur le baron.

Dubourg ne dîne pas, il est trop préoccupé de sa soirée pour avoir de l'appétit : un enfant ne mange pas quand on lui promet de le mener au spectacle. Nous sommes de grands enfants ; l'attente d'un plaisir nouveau fait toujours sur nous le même effet.

Dubourg songe à sa toilette. S'il en avait le temps, il se ferait faire un habit; mais il faudra qu'il se contente d'un de ceux de Frédéric, qui est beaucoup plus mince que lui, ce qui le force à le porter toujours ouvert. Ira-t-il en bottes?... Chez une marquise... c'est bien sans façon!... Mais il n'a pas de culotte ; celle de Frédéric est trop étroite pour lui ; il n'en est pas de ce vêtement comme de l'habit qu'on est libre de ne point boutonner. Ménard lui en prêterait bien une, mais elle lui serait trop large. Il se décide à aller en bottes ; il est étranger, il est Polonais, cela doit lui servir d'excuse. D'ailleurs ses glands d'argent lui plaisaient beaucoup.

Il n'est encore que huit heures, et depuis plus d'une heure Dubourg est habillé, et se promène dans son appartement, son chapeau à plumet sous le bras, s'étudiant à faire des saluts distingués, à sourire avec grâce, à marcher noblement. Il a mis toute sa caisse dans sa poche, et, n'ayant point de montre, hésite un instant s'il ôtera la ganse d'acier de son chapeau pour l'attacher à son gousset ; mais on pourrait reconnaître cette chaîne pour l'avoir vue sur sa tête ; il se contente d'un ruban rouge dont il ne laisse voir qu'un petit bout. Neuf heures sonnent enfin. C'est le moment où l'on peut se présenter en bonne compagnie : une voiture l'attend, il monte et se fait conduire à l'adresse indiquée sur le billet.

C'est fort bien, c'est fort bien, madame. (P. 74.

La voiture s'arrête dans une rue déserte, devant une maison d assez pauvre apparence. Dubourg descend de son fiacre. Un laquais qui, à défaut de portier, semblait posté sur une porte bâtarde pour y guetter quelqu'un, s'empresse de conduire Dubourg en montant devant lui un escalier assez sale, au bas duquel on a mis deux lampions, qui semblent tout surpris de se trouver là. Mais Dubourg repasse dans sa mémoire la phrase qu'il a préparée pour son entrée chez la marquise, et il ne remarque point la malpropreté de la maison.

Le laquais ouvre une porte au premier. On entre dans une antichambre dans laquelle on chercherait en vain un meuble, et qui, quoique mal éclairée, laisse voir des murs tachés d'huile et un parquet crotté dont la couleur a disparu. Mais le valet se hâte de faire traverser cette pièce à Dubourg, et, ouvrant une autre porte qui donne dans le salon, il annonce avec emphase :

— Monsieur le baron Potoski.

A ce nom, il se fait un grand mouvement dans le salon, et une dame se lève et s'empresse d'aller au-devant de Dubourg en lui témoignant tout le plaisir qu'elle a de le recevoir chez elle.

Dubourg répond tout ce qu'il lui vient à la tête ; il s'avance en saluant à droite, à gauche, et va se jeter dans une bergère près de la marquise de Versac qu'il commence alors à examiner. Il voit qu'il a eu raison de ne point s'être créé d'avance une chimère. La maîtresse de la maison est une femme qui paraît bien quarante-cinq ans, malgré le soin qu'elle a de mettre du fard, de se noircir les sourcils, de se rougir les lèvres et de se blanchir le teint. Elle est mise avec élégance, et cependant sa longue robe à queue paraît la gêner ; elle a la tête surchargée de fleurs, de rubans, et un triple collier de perles descend sur un grand cou jaune, triste compagnon d'épaules décharnées, que la marquise a la barbarie d'exposer à tous les regards, comme si cela devait réjouir la vue.

Dubourg ne s'arrête pas à examiner tout cela; il se rappelle ce que lui a dit son hôtesse, et tâche de trouver la marquise charmante. Pendant que celle-ci lui adresse les choses les plus flatteuses, il jette un coup d'œil sur le salon dans lequel il se trouve.

Un vieux lustre suspendu au plafond éclaire cette pièce qui est fort grande, et dont la tenture, qui a dû être belle, commence à marquer trop d'antiquité. On a étendu sur le parquet un immense tapis qui n'a jamais été fait pour orner un salon. Le meuble est de deux couleurs ; il y a une ottomane bleue et des fauteuils jaunes ; les chaises ne semblent pas non plus s'accorder ensemble. A défaut de pendule, il y a sur le milieu de la cheminée un énorme vase de fleurs et une grande quantité de flambeaux ;

plusieurs tables de jeux de diverses grandeurs achèvent l'ameublement de ce salon, qui paraît à Dubourg devoir être aussi ancien que la famille de Mme de Versac.

Après avoir considéré la pièce, Dubourg s'occupe de la société. Il n'y a que trois dames autre que la marquise. L'une, qui peut avoir soixante ans et que l'on appelle la baronne, ne cesse de parler de ses terres, de ses châteaux, de ses biens, de ses laquais ; elle s'entretient si haut avec tout le monde, que c'est un bourdonnement continuel. Une jeune femme assez jolie, mais qui semble un peu gauche et n'ouvre la bouche que pour rire ou pour dire oui ou non, est appelée la vicomtesse de Fairfignan ; tandis que la troisième, qui peut avoir trente ans, et que l'on nomme Mme de Grandcourt, est couchée négligemment sur l'ottomane, et semble faire la coquette en jetant sur tous les hommes des regards langoureux, et roulant des yeux qui ont été beaux, mais qui sont tellement cernés et battus, qu'il semble que les sourcils en fassent le tour.

Sept ou huit hommes forment le reste de la compagnie : chacun s'appelle monsieur le comte, monsieur le baron ou monsieur le chevalier. Tous cependant n'annoncent pas dans leur mise l'opulence et la grandeur. M. le chevalier a un frac dont les manches sont si courtes, qu'elles n'approchent pas de son poignet ; et quand il tire son mouchoir, il a grand soin de se retourner et de le cacher à la société.

Le comte a des manchettes de dentelle déchirées, et un jabot sali de liqueurs et de tabac. Il étale avec complaisance sa main, à laquelle brillent de grosses bagues à pierres rouges et jaunes ; mais la noirceur de cette main fait un effet singulier avec les manchettes et les bijoux.

Enfin le baron, qui est coiffé en poudre et paraît fort embarrassé de sa queue qui se fourre toujours en dedans de son collet, a un habit noir tout neuf et une vieille culotte de nankin, sur laquelle il secoue à chaque instant de vieilles breloques en fruits et en coquillages d'Amérique.

Les autres hommes sont mis dans le même goût. Dubourg, étonné de la tournure de tous ces nobles personnages, se dit : Mais, sacrebleu ! si mon hôtesse ne m'avait pas donné des renseignements sur la marquise de Versac, je croirais que je suis chez une revendeuse à la toilette et avec des comtes de la rue Vide-Gousset.

Cependant la conversation ne languit pas. Tout le monde parle, rit, cause. On témoigne au baron Potoski la plus grande considération ; la marquise l'accable de politesses ; la vieille baronne lui propose déjà de venir à sa terre, la comtesse le regarde en souriant, et Mme de Grandcourt lui lance des œillades dont l'expression n'est pas équivoque, tandis que les hommes applaudissent à tout ce qu'il dit. Dubourg est sensible à ces

égards, car les hommes les plus habiles et les plus fins se laissent toujours séduire par ce qui flatte leur amour-propre.

On apporte du punch, des liqueurs, des gâteaux. Toute la société tombe dessus. La vieille baronne boit comme un Suisse, la vicomtesse se bourre de gâteaux, et la langoureuse Grandcourt avale deux verres de punch de suite en s'écriant qu'il n'est pas assez fort.

Dubourg imite ses voisins; il prend du punch et fait compliment à Mme de Versac de la gaieté de sa société.

— Oh! nous sommes sans gêne, répond la marquise, entre gens qui se valent, doit-on établir d'ennuyeuses cérémonies?

— Eh bien! vous avez raison; j'aime ça, dit Dubourg, que le punch commence déjà à mettre en train. L'étiquette est un fardeau qu'il faut déposer à la porte des gens d'esprit.

— Ah! monsieur de Potoski, vous parlez comme Barême! dit la vieille baronne en retournant au punch. Vous êtes un palatin de la vieille roche...

— Non pas très vieille, madame...

— Mais de la bonne, au moins, dit Mme de Versac en appuyant légèrement son pied sur celui de Dubourg, qui se retourne et tâche de la regarder tendrement, en avançant doucement sa main derrière la marquise, qui se laisse pincer la fesse sans avoir l'air d'y faire attention, ce que Dubourg trouve extrêmement distingué.

— Moi, j'aime bien dire des bêtises!... dit la jeune vicomtesse qui commence à risquer quelques phrases depuis qu'elle a mangé. Je m'ennuie *ousqu'on* est sérieux.

Le *ousque* de la vicomtesse fait faire une légère grimace à Dubourg; Mme de Versac, qui s'en aperçoit, s'empresse de lui dire à l'oreille : C'est une Allemande; elle a beaucoup d'accent.

— Mais est-ce que vous ne nous faites rien faire ce soir, madame la marquise? dit le chevalier en tirant ses manches pour les allonger.

— C'est vrai, ma petite, dit la baronne; pourquoi ne nous faites-vous pas jouer?...

— Ah! oui, faisons quelque chose, dit Mme de Grandcourt en roulant des yeux languissants; il faut toujours que je fasse quelque chose, moi.

— M. de Potoski ne joue peut-être point? dit la marquise en se retournant vers Dubourg.

— Pardonnez-moi, madame, oh! je joue très volontiers.

— En ce cas, je vais établir les parties... Vous voulez donc bien en être, baron?

— Avec grand plaisir, dit Dubourg, enchanté de trouver un moyen pour retirer sa main qu'il commence à être las de tenir sous les formes de Mme de Versac. On forme des parties d'écarté ; le chevalier propose un petit creps pour les dames ; et Dubourg se dit : Il paraît que dans la haute compagnie les dames ont des goûts tout différents des bourgeoises ; peut-être Mme la marquise aime-t-elle aussi le biribi.

On a mis M. de Potoski à une table d'écarté avec le comte, que ses manchettes n'empêchent point de battre les cartes avec une rare habileté. Le jeu ne tarde pas à s'animer. Un grand monsieur sec, placé près de Dubourg, parie pour lui des rouleaux de vingt-cinq louis, qu'il pose sur la table sans les dérouler, et qui passent lestement dans les poches du comte, sans que le grand monsieur, qu'à son costume râpé on prendrait pour un malheureux solliciteur, ait seulement l'air de faire attention à sa perte.

— Voilà des gens qui jouent fort noblement, se dit Dubourg ; et ne voulant pas rester en arrière de son parieur, il double aussi ses enjeux, et son argent passe dans les mains à manchettes. Mais le punch circule avec abondance ; pour satisfaire Mme de Grandcourt on l'a fait beaucoup plus fort ; les têtes se montent, les esprits s'échauffent et le jeu s'anime.

Mme de Versac vient se placer auprès de Dubourg.

— Je veux porter bonheur à M. de Potoski, dit-elle en s'asseyant tout contre lui, et en lui montrant une rangée de dents placées en défenses de sanglier.

— Puissiez-vous changer la veine, madame ! dit Dubourg, qui perd déjà plus de mille francs qu'il veut absolument rattraper. Mme la marquise ne lui répond qu'en posant tendrement son pied sur le sien. Chaque coup que perd Dubourg, elle appuie un peu plus fort, et tâche de l'étourdir sur sa perte en lui disant des choses fort tendres, mais que déjà Dubourg n'écoute plus.

— J'espère vous voir souvent, monsieur de Potoski...

— Oui, madame... Dix louis de plus cette fois...

— Je suis beau joueur, dit le comte ; je tiens tout ce que l'on veut.

— Oui, certes, dit la marquise, M. le comte vous donnera votre revanche, si vous perdez ce soir...

— Si je perds !... murmure Dubourg, je le crois bien ! près de deux mille francs... Quel accroc à ma caisse !

— Vous viendrez à ma maison de campagne sur les bords du Rhône, mon cher Potoski... Je veux que vous y veniez...

— Oui, madame la marquise... oui, sans doute... Toujours le roi de l'autre côté ! c'est une chose surprenante !...

— Nous nous promènerons dans mon parc...
— Encore perdu !...
— Nous respirerons le soir le zéphir et la fraîcheur...
— On étouffe ici !...
— Prenez donc quelque chose...
— Je voudrais reprendre seulement ce que j'ai perdu !...
— Restez-vous longtemps à Lyon ?
— Le diable m'emporte si j'en sais rien !...

Et Dubourg, qui perd mille écus et s'ennuie de sentir sur son pied celui de Mme la marquise, se lève brusquement et fait quelques tours dans le salon.

Mmé de Grandcourt est étendue dans un coin sur une chaise longue. Un petit monsieur à moustaches et à favoris est assis à ses pieds sur un tabouret ; il a passé une de ses mains derrière la taille de sa belle, et l'autre paraît égarée dans les plis d'une robe de satin fanée.

Un peu plus loin, la vieille baronne et la jeune vicomtesse jouent au creps avec le chevalier. Les dames ont la figure très animée : la baronne a toujours un verre de punch devant elle, et elle roule des yeux effarés sur les dés, se disputant et criant pour une pièce de dix sous qu'elle ne veut pas avoir perdue. La vicomtesse a retrouvé la parole en mangeant des brioches ; et elle fait par-ci par-là des pataquès qui devraient ouvrir les yeux à Dubourg, s'il avait encore la tête à lui ; mais il n'y est plus : la perte qu'il a faite a troublé sa raison déjà échauffée par le punch et les liqueurs. Il se promène à grands pas dans le salon, regardant sans voir, écoutant sans entendre les politesses de la marquise, se passant la main sur le front, comme pour calmer ses idées ; voulant s'éloigner... mais revenant toujours vers la table de jeu en se disant : Il faut absolument que je rattrape mes mille écus.

Il va s'asseoir devant la table de creps, et appelle le comte, qui cause dans un coin avec l'homme en habit râpé, qui pariait toujours des rouleaux de louis qu'on ne voyait pas.

— Monsieur, dit Dubourg en élevant la voix, j'espère que vous ne refuserez pas de me donner ma revanche à ce jeu, où je serai peut-être moins malheureux.

— Avec grand plaisir, répond le comte à manchettes.

Il court sur-le-champ vers la table de reps, que la vieille et la vicomtesse quittent aussitôt ; bientôt même elles disparaissent de l'appartement, ainsi que Mme de Grandcourt ; mais Dubourg est trop occupé de son jeu pour faire attention à la disparition de ces dames.

Tous les hommes sont venus faire cercle autour de la partie de creps.

On laisse à Dubourg le choix d'être ponte ou banquier. Il préfère ce dernier avantage, et Mme la marquise, placée contre sa chaise, a toujours soin de lui présenter le cornet et de ramasser les dés pour lui. Dubourg perd ; il ne sait plus ce qu'il fait ; il jette dans le salon les dés et les cornets. On lui propose un trente-et-un ; il accepte : c'est pour le racheter ; en moins d'une demi-heure le restant de sa caisse y passe.

Dubourg se tâte... il fouille dans ses poches, dans ses goussets... il n'a plus rien ; il a tout perdu... et cet argent n'était pas le sien. Il ne parle plus, il se promène pendant quelques moments, pâle, défait, se mordant les lèvres, se serrant les poings, et lâchant de temps à autre quelques jurons. Les bougies du lustre commencent à s'éteindre ; les comtes et les chevaliers chuchotent entre eux et semblent embarrassés ; la marquise est dans un coin, elle ne croit pas le moment favorable pour aller marcher sur le pied de M. de Potoski.

Enfin Dubourg, sortant de son abattement, paraît avoir pris son parti. Il va chercher son chapeau, qu'il a placé sous un fauteuil ; il sort du salon, dont il referme la porte avec violence, et traversant l'antichambre où quatre grands gaillards, dont un seul est en livrée, sont occupés à boire, il ouvre la porte du carré, et descend l'escalier. Il n'est qu'à moitié chemin lorsqu'en voulant mettre son chapeau sur sa tête, il s'aperçoit qu'il ne tient qu'un mauvais claque sans ganse et sans coiffe, qu'on a mis à la place de son beau chapeau à plumet.

— Ah! pour le coup, c'est trop fort! dit Dubourg en remontant l'escalier ; non contents de m'avoir escroqué mon argent, ils veulent encore m'escroquer mon chapeau!... Ah ! messieurs les comtes et les chevaliers, nous allons voir cela.

Dubourg sonne avec violence : on ne vient pas. Il sonne de nouveau, et cogne contre la porte avec ses pieds et ses mains ; on lui ouvre enfin.

— Que voulez-vous? lui demande brusquement le valet en livrée.

— Ce que je veux? mon chapeau, que ton chevalier de je ne sais quoi a pris à la place de son méchant claque.

— On n'a pas de chapeau à vous ici...

— Comment ! drôle, tu oses me dire cela?

— Silence, monsieur! ne faites pas tant de bruit dans la maison, cela déplaît à Mme la marquise.

— Va-t'en au diable avec ta marquise, qui se laisse pincer le derrière pour ruiner les gens... je veux rentrer ; je saurai bien me faire rendre mon chapeau...

— Vous n'entrerez pas ! A moi, mes amis ! voici un monsieur qui veut faire du bruit.

Avant tout il faut voir un médecin. (P. 87.)

Les trois autres hommes accourent. Ils saisissent Dubourg par les épaules ; en vain il se débat, il n'est pas le plus fort. On lui fait ainsi descendre l'escalier. Dubourg crie, les traite de canailles, de fripons, ainsi que leurs maîtres ; les quatre grands drôles ne lui répondent pas et le poussent jusque dans la rue en lui refermant sur le nez la porte de la maison.

— Ah ! les misérables ! s'écrie Dubourg en rajustant son habit, que, dans la lutte qu'il vient de soutenir, il a manqué perdre aussi ; ah ! les gredins !... quelle jolie soirée j'ai faite là !... Ouf !... Ramassons des pierres, cassons les vitres. Mais, non, appelons... il passera sans doute quelque patrouille...

Il reste un moment dans la rue, indécis sur le parti qu'il prendra. Cependant il est fort tard, la rue est déserte ; en restant là il s'expose à être arrêté lui-même ; il réfléchit qu'il est étranger dans cette ville, et qu'il s'est donné un titre qui ne lui appartient pas. Tous ces motifs le déterminent à attendre le lendemain pour chercher à obtenir justice de Mme la marquise. En attendant, il faut tâcher de retrouver son chemin et son hôtel.

Mais comment se présenter devant Frédéric et devant Ménard après avoir perdu tout l'argent qu'ils lui avaient confié ?... Il n'a plus rien, et ils doivent à leur hôtel une somme assez forte.

Dubourg se frappe la tête et se donne des coups de poing en marchant dans les rues de Lyon. Enfin, il se trouve devant leur hôtel ; alors il s'adresse le discours suivant : — Il faut toujours que je finisse par me consoler... Quand je passerais la nuit dans la rue à me battre, cela ne ferait pas revenir un sou dans ma caisse... Allons donc nous coucher ! demain nous verrons à nous tirer de là.

VIII

LA VOILA

Frédéric en rentrant le soir à l'hôtel avait trouvé Ménard assis, seul, devant les restes d'un poulet au cresson avec lequel le ci-devant précepteur avait passé une partie de sa soirée. Étonné de ne point voir Dubourg, le jeune comte en avait demandé des nouvelles à Ménard, qui lui avait répondu que monsieur le baron était allé dans une des premières maisons de la ville, qui lui avait envoyé une invitation.

Dubourg invité à Lyon où il ne connaît personne, cela paraît singulier à Frédéric, qui craint que cette première maison ne soit de la façon de son ami. Il se garde bien cependant de communiquer ses soupçons à Ménard, et se contente de le prévenir qu'il veut partir le lendemain.

— Monsieur le baron n'est plus pressé, dit Ménard, il se trouve fort bien à Lyon.

— Et ce matin il me pressait encore de partir !

— Il paraît que l'invitation qu'il a reçue a changé ses projets.

— Monsieur le baron dira ce qu'il voudra, nous partirons demain.

Ménard ne répond rien et va se coucher, trouvant que son élève en agit bien librement avec un homme comme le palatin ; et Frédéric en fait autant, quoiqu'un peu inquiet de l'absence de Dubourg.

Le lendemain, le jeune comte et Ménard sont de bonne heure dans la pièce où ils ont habitude de se réunir pour déjeuner. Mais Dubourg ne paraît pas.

— Ne serait-il pas rentré cette nuit? demande Frédéric.

— Pardonnez-moi, monsieur, dit un des valets de l'hôtel, monsieur le baron est rentré vers les trois heures du matin ; il paraissait même très fatigué ; il est encore couché.

— Quelle folie de passer la nuit quand nous devons aujourd'hui nous mettre en route ! Mais où diable a-t-il été? Allez donc l'avertir que nous l'attendons.

Le temps se passe. Le valet revient annoncer que monsieur le baron est malade et ne peut se lever.

— Le coquin se sera grisé hier, se dit Frédéric ; et, suivi de Ménard, qui a commencé par se frotter les tempes et le nez avec du vinaigre, de crainte d'attraper le mauvais air, il se rend dans la chambre de Dubourg.

Ce dernier est couché ; il a enfoncé son bonnet de coton sur ses yeux, il a mis son mouchoir en marmotte par-dessus, et il donne à sa figure une expression tellement piteuse, qu'on croirait, en le voyant, qu'il souffre et languit depuis trois mois sur son lit.

Ménard s'arrête au milieu de la chambre et porte à son nez un flacon de vinaigre des quatre voleurs en disant bas à Frédéric :

— Ah ! mon Dieu !... comme il est déjà changé !

— Qu'as-tu donc, mon pauvre Dubourg ? dit Frédéric en s'approchant du lit et en prenant la main du malade, qui a employé tous les moyens connus pour se donner la fièvre.

— Hélas ! mon cher ami... je me sens bien mal...

— Comment ce mal est-il venu ?

— Ah !... c'est un événement... c'est la suite d'une aventure terrible... c'est la révolution que tout cela m'a causée !...

— Avant tout il faut voir un médecin.

— Je cours en chercher un, ainsi qu'un apothicaire, dit Ménard qui est pressé de sortir pour prendre l'air.

— Non, non, mon cher monsieur Ménard, répond Dubourg d'une voix faible, je n'aime pas les médecins... nous avons tout le temps...

Hippocrate lui même a dit : *Vita brevis, ars longa, experientia fallax !...*

— Oui, monsieur le baron ; mais, plus loin, Hippocrate a dit aussi...

— Ah ! de grâce, laissez là Hippocrate, s'écrie Frédéric, qui croit lire dans les yeux de Dubourg qu'il n'est pas aussi malade qu'il veut le paraître ; et puisque tu ne veux pas de médecin, apprends-nous au moins la cause de ta maladie et cette aventure terrible...

— Oui, dit Ménard, en ayant soin de s'asseoir assez loin du lit pour respirer l'air de la porte. Sachons si cela peut devenir contagieux.

Dubourg se met sur son séant ; il lève les yeux au ciel, pousse quelques gémissements plaintifs, enfonce encore son bonnet de coton sur ses yeux, et commence son récit du ton le plus lamentable.

— Le respectable M. Ménard a dû te dire, mon cher comte, que j'avais reçu hier une lettre d'invitation d'une des premières maisons de cette ville... C'est du moins ce que mon hôtesse m'a assuré, et certes sans cela...

— On me l'a dit... après, explique-toi donc, dit Frédéric impatienté des détours que prend Dubourg avant d'arriver au fait.

— Doucement ! mon cher Frédéric, je ne suis pas en état d'aller si vite. Je partis donc en fiacre, hier au soir, après avoir fait une toilette assez soignée...

— Oui, j'ai vu que tu as pris un de mes habits...

— Tu sais bien que j'ai perdu ma garde-robe avec ma berline...

— Après...

— Je ne sais par quelle fatalité il s'est trouvé que j'avais justement dans la poche de ton habit le portefeuille renfermant notre fortune...

— Aïe ! cela va mal, dit tout bas Frédéric, tandis que Ménard, plus inquiet, commence à rapprocher sa chaise.

— Eh bien ?... achève donc...

— Eh bien ! monsieur le baron...

— Eh bien ! mes nobles et chers amis, en sortant du cercle brillant où j'étais resté un peu tard, à la vérité... je n'ai pas trouvé de voiture... J'étais seul dans une rue que je ne connaissais pas... Tout à coup quatre brigands fondent sur moi... Hélas ! je n'avais pas d'armes ! je me défends comme un lion !... Mais c'est en vain ! Ils me battent, me roulent, me jettent à terre... et, ce qu'il y a de pis, me volent tout ce que j'avais sur moi...

— Ah ! mon Dieu !... Et vous aviez notre caisse ? s'écrie Ménard.

— Je l'avais !

— Et vos quinze mille francs...

— Tout!... tout, vous dis-je... Il ne me reste rien... que ce que vous avez sur vous... Ils m'ont pris jusqu'à mon superbe chapeau, dont la ganse valait soixante francs.

— Quel événement! et qu'allons-nous faire? dit Ménard, qui était désolé en songeant qu'après avoir vécu en seigneurs, ils vont se trouver réduits aux expédients.

Frédéric ne dit rien; il suspecte le récit de Dubourg. Celui-ci, qui s'en aperçoit, veut tâcher de le persuader en s'écriant à chaque minute :

— Quelle fatalité!... être attaqué... volé!... Ces choses-là sont faites pour moi...

— En effet, monsieur le baron, il paraît que vous n'êtes pas heureux, dit Ménard, qui se souvient du vol de la berline.

— Et chez qui avez-vous passé la soirée? dit Frédéric.

— Chez Mme la marquise de Versac.

— Chez Mme de Versac!... C'est bien singulier, je l'ai vue hier à sa maison de campagne.

— Tu l'as vue!... Comment!... est-ce que tu la connais? s'écrie Dubourg d'une voix qui n'est plus celle d'un malade.

— Mme de Versac est venue quelquefois chez mon père, lors de son séjour à Paris, l'année dernière. Pendant la belle saison elle habite sa maison de campagne. Hier je l'ai vue, te dis-je; elle m'a fait d'aimables reproches sur ce que je ne passais point quelque temps à sa campagne, et, certes, elle n'est pas revenue à la ville.

— Ah! mon Dieu! qu'est-ce que tu me dis là?... Quel âge a cette marquise?

— Vingt-huit ans au plus; sa demeure, ici, est sur la place Bellecour.

— Ah! mille cigares! c'était une marquise de contrebande... Triple sot! et je m'en suis pas aperçu!...

Dubourg se lève, il saute sur son lit, il se roule sur sa couverture, il arrache son bonnet, qu'il jette dans sa chambre; Ménard s'écrie :

— Monsieur le baron a le transport,... je cours chercher un apothicaire...

Le précepteur est sorti. Frédéric n'en est pas fâché, cela lui laisse la liberté de s'expliquer avec Dubourg; mais pendant quelques instants celui-ci ne veut pas se tenir tranquille : il est furieux après les soi-disant comtes et chevaliers. Il s'habille à la hâte, en jurant qu'il retrouvera son baron aux breloques, son chevalier râpé et son fripon à manchettes; qu'il cassera les dernières dents de la baronne, qu'il donnera des soufflets à la vicomtesse et fessera Mme la marquise.

Enfin Frédéric parvient à se faire entendre :

— Tu as donc joué hier, malheureux? et c'est là qu'est passée notre caisse?

— Ah! mon ami, bats-moi!... tue-moi!... Je sens que je suis un vaurien!... Mais vraiment tu en aurais fait autant à ma place... Comment, quand on prend un nom respectable... Moi, j'y vais en toute confiance!... j'espérais déjà faire un mariage avantageux... Je n'entends autour de moi que des gens qui disent : ma terre, mon château, mes gens... mes millions! comme je dirais : ma canne et mon chapeau!... Enfin ils m'ont étourdi de politesses et de liqueurs... J'aurais pourtant dû remarquer que tout cela était louche!... mais que veux-tu! Je n'ai pas malheureusement l'habitude de la bonne compagnie! J'ai pris les serrements de pied de l'une pour de la noblesse, et les pataquès de l'autre pour un accent allemand. On jouait!... j'avoue que j'aime le jeu! et ils m'ont tout escroqué!...tout, jusqu'à mon chapeau!... mais cela ne se passera pas ainsi!...

— Où vas-tu? dit Frédéric en voulant retenir Dubourg qui prend son claque pour sortir.

— Laisse-moi... laisse-moi... Je veux retrouver mes fripons, et peut-être... Attends-moi ici...

Dubourg ouvre la porte au moment où Ménard revient avec un garçon apothicaire, qui tient dans chaque main des potions calmantes.

Dubourg pousse brusquement Ménard, qui veut l'arrêter, et descend l'escalier quatre à quatre, tandis que le précepteur tombe sur l'apothicaire, qui tombe avec ses potions.

— Il faut faire courir après lui, dit Ménard, qui croit que Dubourg a une fièvre chaude. Ce n'est pas sans peine que Frédéric parvient à lui faire renvoyer l'apothicaire, en lui assurant que le baron va beaucoup mieux.

Dubourg se rend à la demeure de sa fausse marquise, dont il a conservé l'adresse. Il faut aller à pied maintenant, et l'on ne se donne plus des airs de seigneur. Le lorgnon irait très mal avec le vieux claque qui n'entre pas à moitié sur la tête de Dubourg. Mais dans ce moment il ne s'occupe pas de sa tournure, il ne songe qu'à son argent. Arrivé devant la maison où il est allé la veille, et qu'il reconnaît facilement, l'ayant dans la nuit considérée assez longtemps, il entre dans l'allée, dont la porte est ouverte; il monte l'escalier, écoute, regarde autour de lui et n'entend rien. Il sonne à la porte de l'appartement duquel on l'a renvoyé si brusquement; on ne lui ouvre point. Il sonne plusieurs fois avec plus de force; enfin le cordon de la sonnette lui reste dans la main, mais la porte ne s'est pas ouverte.

— Ouvrez, drôles, fripons!... ou je vais chercher un commissaire, crie Dubourg en se collant contre la serrure. Une vieille femme paraît sur le palier de l'étage supérieur et demande pourquoi l'on fait ce tapage.

— Je veux parler aux personnes qui demeurent au premier, dit Dubourg.

— Il n'y demeure plus personne, monsieur; c'était loué en garni à une femme qui l'a quitté avant le jour.

Dubourg est pétrifié. Il voit qu'il n'y a plus d'espoir de ravoir son argent. Il s'en retourne lentement et tristement à l'hôtel, et aborde Frédéric et Ménard d'un air consterné.

— Eh bien, les voleurs? dit Frédéric.

— Ah! mon ami!... ils ont pris la clef des champs!...

— J'en étais sûr.

— Du moins, monsieur le baron, avez-vous porté plainte chez le commissaire?

— Monsieur Ménard, j'ai fait tout ce qu'il fallait faire... mais je crois que nous pouvons dire adieu à notre argent.

— Et comment donc allons-nous faire?...

— C'est à quoi il faut songer. Combien possédez-vous d'argent, monsieur Ménard?

— Deux louis, pas davantage, monsieur le baron.

— Et toi, Frédéric?

— J'en ai dix environ!...

— Ce n'est pas seulement de quoi payer notre hôte, auquel nous devons à coup sûr plus de cent écus?...

— Quoi! il n'est pas payé?...

— Est-ce qu'on fait payer d'avance des gens comme nous?

— Et avoir fait une telle dépense!...

— Il fallait bien vivre : qu'importe, puisque nous ne pouvons pas payer, que nous devions cent francs ou cent écus?

— Cependant nous ne quitterons pas cet hôtel sans solder notre compte, et nous ne continuerons pas nos voyages sans argent.

— Ce me semble en effet difficile, dit Ménard.

— Pour en avoir, je ne vois qu'un moyen, dit Dubourg, c'est d'en demander à M. le comte de Montreville; certainement il ne laissera pas son fils dans l'embarras.

— Demander de l'argent à M. le comte... et il n'y a pas encore trois semaines que nous avons quitté Paris! Que va-t-il penser?... murmure Ménard en soupirant. Si monsieur le baron écrivait plutôt à son intendant de Rava ou de Krapach?

— Ah!... j'écrirais bien volontiers... mais il y a si loin!... Il faut au moins deux mois avant de recevoir une réponse, parce que dans ce moment-ci les avalanches gênent beaucoup les courriers...

— Comment, monsieur le baron, en été?

— C'est justement en été que la neige fond. Pardieu, si nous étions en hiver, on ferait la moitié du chemin en patinant. Nous ne pouvons pas attendre tout ce temps dans cette auberge; il nous faut de l'argent tout de suite...

— Mon cher Ménard, dit Frédéric, il faut absolument en demander à mon père.

— Je vais donc lui écrire le malheur arrivé à monsieur le baron...

— Non pas, non pas!... c'est à vous qu'il avait confié les fonds, c'est vous qui avez été volé, il est très inutile de lui parler de moi... Figurez-vous que c'est vous que l'on a volé cette nuit...

— Allons, mon cher Ménard, écrivez à mon père une lettre bien pathétique...

— Diable!... c'est fort difficile...

— Je vais vous la dicter, si vous voulez.

— Vous me ferez plaisir, monsieur le baron.

Ménard prend la plume, et Dubourg lui dicte la lettre suivante :

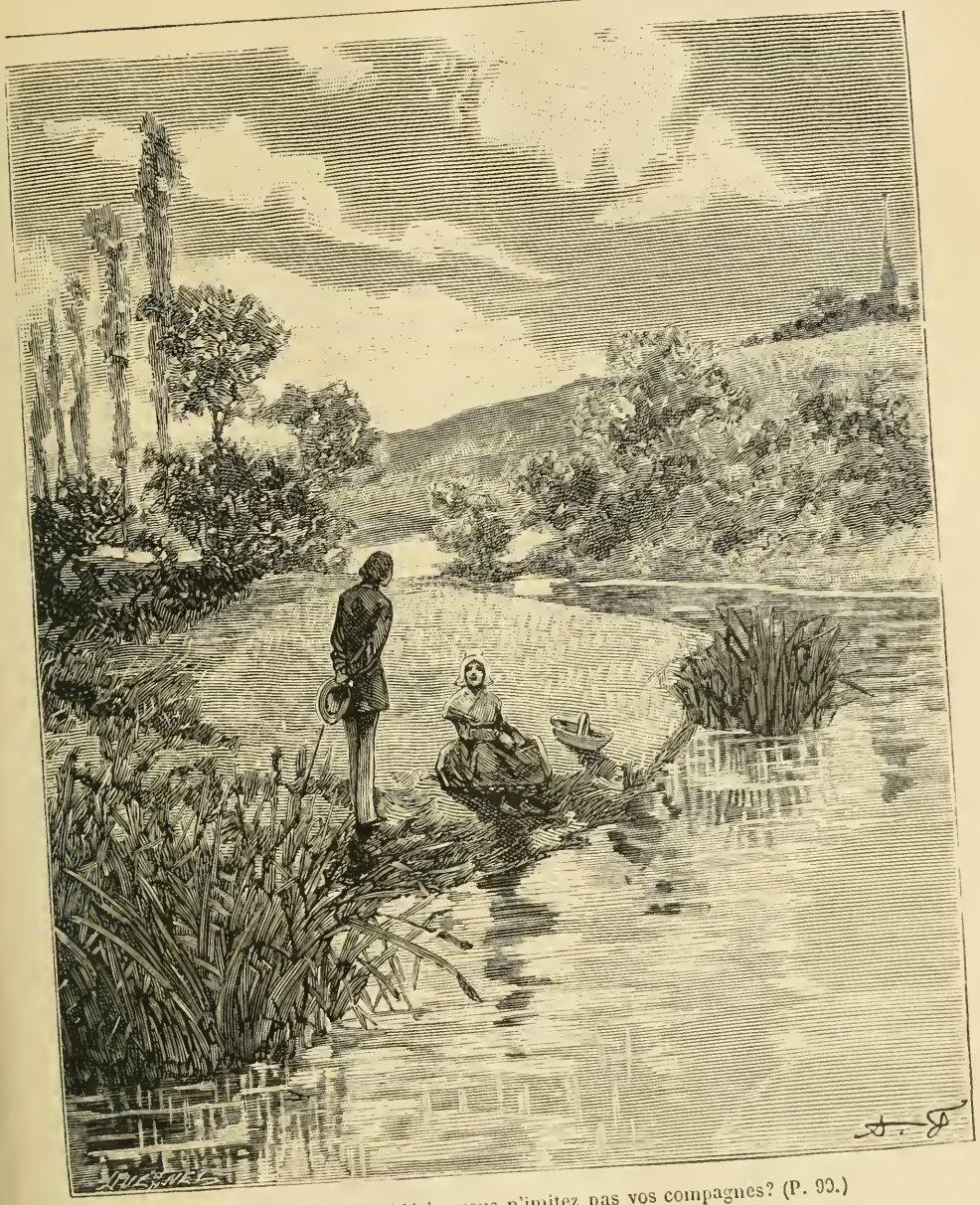
« Monsieur le comte,

« J'ai l'honneur de vous apprendre notre heureuse arrivée à Lyon, où je viens d'être attaqué en rentrant le soir à notre hôtel, et volé de tout ce que nous possédions, ce qui nous met dans un grand embarras, dont nous vous prions de vouloir bien nous tirer le plus tôt possible. Du reste, M. votre fils se porte comme Esculape, et les voyages paraissent lui faire grand bien. Il me charge de vous offrir ses très respectueux hommages. »

Ménard signe cette lettre, à laquelle Dubourg voudrait que Frédérci ajoutât quelques mots bien tendres. Mais Frédéric n'a jamais menti à son père, et il préfère ne rien lui écrire plutôt que de chercher à lui en imposer.

La lettre est mise à la poste, et il faut en attendre la réponse. Heureusement leur hôte ne paraît nullement inquiet. Il a, d'ailleurs, une chaise et des chevaux, ce qui, au besoin, serait plus que suffisant pour le payer; cela rassure Frédéric, qui engage cependant ses compagnons à faire moins de dépense pour leur table; mais Dubourg n'est pas de cet avis, il pense au contraire que cela pourrait donner des soupçons sur leur situation, et Ménard est encore de l'opinion de M. le baron.

Frédéric reprend ses promenades, mais Dubourg ne reprend plus les siennes avec Ménard; il ne se soucie pas, après avoir étalé sa tournure



Et quoi! lui dit Frédéric, vous n'imitez pas vos compagnes? (P. 93.)

élégante et fait le palatin dans les rues de Lyon, de s'y montrer maintenant en claque et avec une figure longue; il est persuadé que l'on devinerait qu'il n'a plus le sou : il y a tant de gens qui ne doivent leur assurance et leur suffisance qu'à l'or qu'ils ont dans leur poche, et qui seul leur donne de l'aplomb dans le monde!

Dubourg passe ses journées à philosopher avec Ménard, qui n'est pas

philosophe, mais qui écoute le baron qu'il croit fort savant, et dont pourtant il n'est plus aussi ravi d'être le compagnon de voyage, parce qu'il récapitule leurs aventures, depuis que le palatin les a jetés dans un fossé avec sa berline, et s'aperçoit que M. de Potoski porte avec lui un certain guignon dont ils ressentent déjà les effets.

Enfin, au bout de dix jours on reçoit une réponse du comte : elle est adressée à M. Ménard, mais c'est Frédéric qui brise en tremblant le cachet.

— Regarde d'abord dans la lettre, lui dit Dubourg.

On y trouve un effet de six mille francs sur un banquier de Lyon.

— Bon! voilà de quoi nous faire supporter les reproches du papa, dit Dubourg ; maintenant, lis-nous sa lettre.

M. de Montreville n'écrivait à M. Ménard que ces mots :

« Je ne crois aucunement à l'histoire de voleurs que vous me faites, mais je veux bien pardonner une première folie de mon fils ; j'espère cependant qu'elle le rendra plus sage. Je vous envoie de l'argent, mais ne comptez plus sur une pareille indulgence. »

— Il ne nous a pas crus, dit Frédéric.

— Je crains qu'il ne soit fâché, dit Ménard.

— Eh! tranquillisez-vous, il s'apaisera. Nous allons désormais voyager comme trois petits Amours de carton ; nous serons sages, rangés, philosophes enfin... ce qui ne nous empêchera pas de nous bien nourrir, parce que cela est nécessaire à la santé ; n'est-il pas vrai, monsieur Ménard ?

— *Credo equidem*, monsieur le baron.

— Mais plus de train, d'étalage... Je reprends l'incognito...

— Quoi, monsieur le baron !...

— Oui, monsieur Ménard ; d'ailleurs, avec six mille francs nous ne pourrions pas faire longtemps les seigneurs... je veux dire tenir notre rang.

— Mais, monsieur le baron, quand vous aurez reçu des réponses de Rava et de Krapach ?...

— Ah! ce sera différent... mais je crains que nous n'en ayons point de longtemps. Quant à la caisse, je crois qu'il faut la laisser à Frédéric. Il a du calme, du sang-froid... c'est ce qui convient à un caissier.

— C'est dommage, se dit tout bas Ménard ; nous vivions si noblement quand M. le baron payait!

Tous les arrangements terminés, on solde le compte de l'hôte. Pour trois semaines passées dans l'hôtel, il se monte à huit cent cinquante francs, ce qui écorne déjà beaucoup l'envoi du comte ; mais pendant ce temps on a été logé et nourri en seigneurs. Dubourg n'éprouve que le regret de ne pouvoir continuer à faire la même dépense, Ménard soupire

en songeant aux excellents repas qu'ils ont faits, et Frédéric dit tout bas à Dubourg :

— Mon ami, en allant aussi vite, nous n'aurions pas été bien loin. On a vendu les chevaux de M. le comte, on s'arrange avec un conducteur pour s'éloigner de Lyon.

— Voilà deux haltes qui vous coûtent cher, monsieur le baron, dit Ménard; une berline et cinquante mille francs la première fois!... quinze mille francs la seconde!... on ne pourrait pas voyager longtemps à ce prix-là!...

— Maintenant, je suis tranquille, monsieur Ménard; je défie bien qu'on me vole. Socrate trouvait sa maison assez grande pour y recevoir ses amis; moi, je trouverai ma bourse assez pleine tant que Frédéric payera pour moi.

M. Ménard ne répond rien à cela : la comparaison ne lui semble pas heureuse.

Au lieu de suivre la route de Turin, Frédéric fait prendre celle de Grenoble; il veut visiter cette ville et ses environs, il veut surtout admirer cette Chartreuse dont l'aspect sauvage étonne et frappe le voyageur. Dubourg n'est pas pressé d'arriver en Italie, peu lui importe de quel côté on se dirigera. D'ailleurs, depuis sa dernière équipée, il ne se permet plus de donner ses avis. Quant à Ménard, il est toujours soumis aux désirs de Frédéric, mais le nom de la Chartreuse l'a fait frémir : il craint que son élève ne veuille se loger dans quelque ermitage, et il ne se sent aucun goût pour la vie frugale.

En approchant des bords de l'Isère, le pays devient plus pittoresque, plus montagneux, plus imposant. Des bouquets de bois coupent les prairies; les ruisseaux, après avoir baigné une plaine, vont se perdre en cascades sur des rochers. Ce ne sont plus les bruyants environs de Paris, les sites délicieux des bords du Rhône; c'est un tableau plus sérieux, plus majestueux peut-être, qui porte dans l'âme une douce rêverie, et vous transporte bien loin des villes, dont vous n'entendez plus le fracas.

— Que ce pays me plaît! dit Frédéric; j'y trouve je ne sais quel charme qui séduit mon cœur comme mes yeux... Qu'il est doux de se promener sous ces ombrages!...

— Pour y rêver à Mme Dernange ,n'est-ce pas?

— Oh! non, Dubourg; depuis longtemps je t'assure qu'elle est loin de ma pensée, ainsi que toutes ces coquettes que j'ai connues à Paris.

— Mais alors, à qui donc rêves-tu, dans tes longues promenades solitaires?

— Hélas! je ne sais... je rêve un être que je ne connais pas... je rêve une femme jolie, tendre, aimante, fidèle surtout!...

— Et tu la cherches au bord des ruisseaux?

— Je ne la cherche pas, j'attends que le hasard me la fasse rencontrer!...

— Si ce hasard n'arrivait que dans trente ans, vous seriez un peu mûrs tous les deux.

— Ah! Dubourfi, que tu es impatient! tu n'as aucune idée de l'amour...

— Mon ami, c'est une poupée que chacun habille à sa manière... n'est-il pas vrai, monsieur Ménard?

— Monsieur le baron, je ne puis pas répondre *ad rem*.

On arrive à Grenoble, où l'on renvoie le conducteur ; là ce n'est plus comme à Lyon ; mais, quoique l'auberge soit moins fastueuse, on y est bien nourri : la volaille est abondante et le vin fort bon. M. Ménard et Dubourg prennent assez bien leur parti.

Le lendemain de leur arrivée, Frédéric et ses deux compagnons se sont mis en route pour aller voir la Chartreuse. Dubourg, ne faisant plus le seigneur, aime autant accompagner son ami que de rester avec M. Ménard, et ce dernier se décide aussi à les suivre, quoiqu'il soit mauvais marcheur, et que Frédéric, pour mieux admirer le paysage, veuille faire la route à pied.

La Chartreuse, où l'on arrive après un chemin de près d'une demi-journée, se présente à vous environnée de montagnes couvertes de sapins, de vallées fertiles, de prairies et de gras pâturages. En y arrivant par Fourvoyerie, on suit un chemin taillé dans le roc, en côtoyant sur la gauche un torrent, tandis qu'à droite s'élève un rocher de soixante pieds de haut. On éprouve un sentiment nouveau, un mélange d'admiration et d'effroi, à l'aspect de ce site sauvage ; on s'arrête pour contempler le rocher de l'Aiguille, qui est près de la porte de clôture de la grande Chartreuse.

Frédéric admire, Dubourg regarde, et Ménard soupire ; mais l'accueil hospitalier que les voyageurs reçoivent à la Chartreuse ranime les esprits du pauvre précepteur, qui, tout en convenant que ce pays offre des points de vue admirables, sent qu'il préfère son petit appartement, au quatrième, dans la rue Bétisy, à la cellule la plus pittoresque de la Chartreuse, dans laquelle d'ailleurs on fait constamment maigre. Il n'est pas donné à tout le monde de sentir les beautés de la nature, et c'est avec infiniment de plaisir que Ménard reprend le chemin de Grenoble, quoique Frédéric lui propose de coucher à la Chartreuse pour ne point trop se fatiguer ; mais Ménard assure qu'il n'est pas las, et que les cinq lieues ne l'effraient point : on se remet donc en route après le dîner.

Le soleil va se coucher, et nos voyageurs sont encore à quatre lieues

de Grenoble, parce que Frédéric s'arrête à chaque instant pour faire admirer à son ami une vallée, un moulin, un paysage charmant. Chaque fois que Frédéric s'arrête, Ménard s'assied sur le gazon, et l'on a ensuite beaucoup de peine à le remettre sur pied ; le bonhomme n'est point grand marcheur, cependant il rappelle son courage, et prend la liberté de s'appuyer sur le bras de M. le baron, qui est le meilleur enfant du monde quand il ne se donne pas des airs de palatin.

Le son d'une musique champêtre attire l'attention de Frédéric.

— Venez, dit-il, descendons de ce côté, j'aperçois là-bas des villageoises qui dansent ; allons jouir du tableau de leurs plaisirs.

— Allons, dit Dubourg, il y a sans doute à la danse quelques jolis minois.

— Allons, dit Ménard, nous nous reposerons et nous nous rafraîchirons.

Les voyageurs descendent une colline et se trouvent bientôt dans une vallée bordée de chênes et de sapins. Là sont rassemblés les habitants d'un joli village que l'on aperçoit vers le fond de la vallée : c'est la fête de l'endroit ; les paysans la célèbrent en se livrant à la danse. Une musette et un tambourin forment tout l'orchestre, mais c'est bien assez pour les faire sauter : la joie brille sur tous les visages ; les jeunes filles ont leurs beaux atours, et le costume piquant des villageoises de ce pays les rend en général assez attrayantes. Les gens âgés sont assis un peu plus loin, et causent en buvant, pendant que leurs enfants dansent devant eux.

Ménard s'assied devant une table, et demande à se rafraîchir ; Dubourg rôde autour de la danse en disant des douceurs aux plus jolies paysannes, et Frédéric, après avoir quelque temps regardé ce tableau, s'éloigne de la danse, et suit les bords d'un ruisseau qui serpente dans une allée de saules à l'entrée d'un bois épais.

Déjà le son de la musette ne retentit plus que faiblement à son oreille, il va retourner vers ses compagnons, lorsqu'en détournant la tête il aperçoit, à quelques pas de lui, une jeune fille assise sur le bord d'un ruisseau, les regards tournés vers la vallée avec une expression de douceur enchanteresse, et souriant à la danse qu'elle aperçoit de loin, mais laissant percer dans ce sourire une expression de tristesse qui lui semble habituelle.

Cette jeune fille paraît avoir à peine seize ans. Ses vêtements annoncent la pauvreté, mais sa grâce en efface la misère. De superbes cheveux blonds voltigent en boucles sur son front plein de candeur, ses traits sont fins et délicats, sa bouche aimable et gracieuse, et ses yeux, d'un bleu

tendre, ont une expression touchante de douceur et de mélancolie qui s'accorde avec la pâleur de son teint.

Frédéric s'est arrêté : il contemple la jeune fille... il ne peut se lasser de la regarder. Pourquoi est-elle seule sur les bords de ce ruisseau, tandis que ses compagnes se livrent au plaisir, à la danse? Pourquoi cette expression de tristesse répandue sur tous ses traits? Frédéric ne la voit que depuis un moment, et déjà elle l'intéresse; il veut savoir tout ce qui la concerne, il lui semble que son cœur partage déjà les peines de la jeune fille.

Dans ce moment, plusieurs couples de villageois traversent le sentier pour se rendre à la danse. Frédéric s'adresse à quelques paysannes, et, leur montrant la petite, assise sur le bord du ruisseau :

— Quelle est donc cette aimable enfant? leur dit-il, et pourquoi ne partage-t-elle point vos plaisirs?...

Les villageoises s'arrêtent et jettent sur la jeune fille un regard de pitié et de commisération; puis se retournant vers Frédéric :

— Oh! monsieur, lui disent-elles, la pauvre petite ne danse pas!... C'est sœur Anne...

Frédéric, étonné, attend une explication ; mais les paysannes retournent à la danse en répétant encore d'un ton triste :

— C'est sœur Anne!

IX

QUE FAIT-ELLE LA? — LA DANSE DE VILLAGE

Les villageois sont éloignés, mais Frédéric est resté pensif dans l'allée de saules que les derniers rayons du soleil n'éclairent plus que faiblement. Il regarde toujours la petite, qui ne le voit pas, parce que, ne pouvant plus apercevoir la danse, elle a laissé tomber sa tête sur sa poitrine, et ne regarde que l'eau du ruisseau qui coule à ses pieds.

Que voulaient dire ces paysannes par ces mots :

— C'est sœur Anne; pauvre petite, elle ne danse pas?...

Le ton de pitié qui accompagnait ces paroles a frappé Frédéric. Les villageoises semblaient plaindre l'aimable enfant, et trouver tout naturel qu'elle ne prît aucune part aux plaisirs de ses compagnes.

Quels chagrins... quelles causes peuvent éloigner cette jolie fille des lieux où l'on se livre à la joie? Quoiqu'une douce mélancolie règne sur

ses traits charmants, elle ne semble pas agitée par une peine récente: elle paraît au contraire calme, tranquille ; elle sourit au ruisseau qui murmure devant elle, et son âme paraît aussi pure que cette eau qui réfléchit son image.

Il semble que quelque chose de mystérieux enveloppe cette jeune fille, et Frédéric brûle de percer ce mystère. Tout ce qui touche sœur Anne ne lui est déjà plus indifférent.

Il s'avance bien doucement... il est tout près d'elle, et elle n'a pas levé les yeux.

— Eh quoi! lui dit Frédéric d'une voix émue, vous n'imitez pas vos compagnes?... on danse à quelques pas de vous... et vous restez seule dans cet endroit écarté?

A la voix de Frédéric, la jeune fille a tourné la tête et fait un mouvement d'effroi ; mais bientôt, rassurée par le ton doux de celui qui lui parle, elle se calme, et se contente de se lever et de quitter les bords du ruisseau.

— Auriez-vous quelque peine, quelque chagrin profond?... Si jeune!... connaîtriez-vous déjà le malheur?...Ah! s'il était en mon pouvoir d'alléger vos souffrances, je me trouverais heureux!...

La jeune fille jette sur Frédéric un regard où se peignent à la fois la tristesse et la reconnaissance. Elle fixe un moment ses beaux yeux sur les siens, puis lui faisant une gracieuse révérence, elle se dispose à s'éloigner... Il la retient doucement par la main. Elle semble étonnée... effrayée même ; elle retire sa main de celle du jeune homme qui la pressait déjà.

— Vous vous éloignez, dit Frédéric, vous partez, et sans me répondre... sans daigner me dire un mot?...

Les yeux de la jeune fille deviennent plus expressifs, un sentiment de douleur indicible semble alors les animer; bientôt des larmes les remplissent et coulent sur ses joues à peine colorées.

— Grand Dieu!... vous pleurez!... en serais-je la cause?... s'écrie Frédéric en saisissant de nouveau la main de la pauvre enfant; celle-ci semble lui faire signe que ce n'est pas sa faute. Un léger sourire perce sous ses larmes; mais, dégageant de nouveau sa main, elle gagne l'épaisseur du bois, et, aussi légère que la biche, disparaît bientôt aux regards de Frédéric.

Il a fait quelques pas pour la suivre, mais déjà il fait nuit, et il ne voit plus de quel côté elle a pris. Il revient sur les bords du ruisseau, et s'arrête à la place qu'elle occupait.

Frédéric ne peut encore se rendre compte de ce qu'il éprouve ; mais il

sent pour cette jeune fille un sentiment bien plus tendre, bien plus vif, et cependant bien plus doux que tous ceux qu'il a éprouvés jusqu'alors. En la perdant de vue, son cœur a battu avec force ; il lui semblait déjà qu'elle était quelque chose pour lui. Que de grâce, de charmes !... Mais pourquoi cette tristesse et ce silence?... On la nomme sœur Anne : que signifie ce titre de sœur attaché à son nom? appartiendrait-elle à quelque ordre religieux? Mais non, son costume ne l'annonce pas, et elle est libre dans ces campagnes... Cependant un mystère l'environne... Charmante fille !... ah ! je veux savoir tout ce qui t'intéresse, se dit Frédéric en regardant vers le bois par où elle a disparu ; je veux te revoir, je veux soulager ta misère... Je sens que je t'aime déjà !... Oh ! oui, je t'aime, non pas comme toutes ces coquettes qui m'ont trompé, mais comme tu mérites de l'être !... car j'ai lu dans tes yeux la candeur et l'innocence !... Ah ! si tu m'aimais un jour, que je serais heureux !

Mais il est nuit ; il faut aller rejoindre ses compagnons. Frédéric quitte à regret l'allée de saules où il a vu sœur Anne ; mais en regagnant la vallée il se dit encore : Je la reverrai, il faut absolument que je la revoie. Ne parlons pas de cette jeune fille à Dubourg, il se moquerait de moi !... il croit que toutes les femmes sont de même ; il n'a aucune idée de l'amour. Pauvre petite, ah ! je saurai pourquoi tu ne te mêles pas aux jeux de tes compagnes...

Les danses sont animées ; les villageois se livrent avec ardeur au plaisir ; les figures peignent la joie, le bonheur. Les chants des buveurs se mêlent au son de la musette et du tambourin. Les jeunes gens pressent en dansant la main de celles qu'ils courtisent ; les fillettes sourient à leurs amants, les mamans à leurs petits marmots, et les vieillards à leur bouteille. Chacun sourit à ce qu'il aime, comme pour le remercier du bonheur qu'il lui procure.

Ménard, qui s'est assis entre deux intrépides buveurs, écoute fort tranquillement les histoires du pays, tout en mangeant une salade et en choquant avec ses voisins ; car au village la fierté disparaît, et Ménard n'en montre jamais mal à propos, c'est-à-dire qu'il sait la soumettre à son appétit.

Dubourg, oubliant ses titres de noblesse, est allé se mêler à la danse. Il saute avec une jolie brune, aux yeux vifs, au nez retroussé et à la jambe très fine ! La paysanne danse avec le beau monsieur, sans que cela l'intimide ; elle n'en saute pas moins, et c'est elle au contraire qui répète sans cesse à son danseur : Allez donc, vous n'allez pas. Dubourg fait ses petits pas de Paris, si goûtés dans les salons ; mais au village on trouve que cela n'est que marcher. Et la jeune fille lui dit à chaque instant :

— Voulez-vous ben danser mieux que ça !... qu'est-ce que c'est donc

Ménard se tient fortement serré après le baron. (P. 102.)

que c'te danse-là!... Ah! faut sauter, ou j'vas prendre un autre danseur.

Dubourg, qui ne veut pas qu'elle prenne un autre danseur, fait alors un télégraphe de ses bras et de ses jambes, et se donne un mouvement continuel. Ménard, qui de sa table l'aperçoit se démener, dit à ses voisins :

— Voilà M. le baron qui danse une polonaise avec vos jeunes filles!... Regardez, mes enfants, voilà comme on danse à Cracovie...

et sur les monts Krapach!... Que c'est noble!... que c'est gracieux! Comme il fait de jolis pas *per fas et nefas!*...

Les voisins de Ménard ouvrent de grands yeux et ne comprennent rien à cela. Mais la danseuse de Dubourg est satisfaite, et celui-ci, qui la voit en bonne disposition, se permet de lui prendre un baiser; mais on y riposte aussitôt par un vigoureux soufflet, parce que les villageoises des environs de Grenoble ne ressemblent pas aux Gotons des environs de Paris.

Frédéric est devant la danse; mais il ne remarque pas ce tableau animé qui est sous ses yeux. Il se croit encore dans l'allée solitaire, et voit la jeune fille assise au bord du ruisseau.

C'est Dubourg qui vient à lui. Il a quitté sa danseuse, parce qu'il a vu qu'il en serait pour ses sauts, ses ronds de jambe et ses grands écarts, et que les tapes, que la paysanne lui a données en échange de ses petites libertés, ont calmé son ardeur pour la danse.

— D'où viens-tu donc? dit-il à Frédéric, tu nous quittes dans le plus beau moment!...

— Je viens de me promener...

— Quel intrépide promeneur tu fais!... Mais je crois qu'il est temps que nous allions promener jusqu'à Grenoble, dont nous sommes encore à quatre lieues.

Ils rejoignent Ménard, qui fait compliment à Dubourg sur sa manière de danser. Frédéric se fait indiquer la route la plus courte, et un jeune villageois s'offre de leur servir de guide une partie du chemin; mais Ménard ne paraît pas de force à pouvoir faire quatre lieues, et Dubourg lui-même semble effrayé de la longueur de la route. Le villageois propose son cheval de labour, à condition qu'on le mènera au pas. Le cheval est accepté avec reconnaissance par Dubourg et Ménard; ce dernier monte en croupe, et se tient fortement serré après le baron. Frédéric marche à pied avec le jeune villageois. On part.

La lune éclairait alors les campagnes. Le temps était superbe. Les forêts de sapins se dessinaient avec majesté sur la gauche des voyageurs, et le marteau du forgeron troublait seul le silence de la nuit. Souvent, en passant près d'une forge, une clarté brillante remplaçait un moment la couleur bleuâtre de la lune, et jetait sur la campagne une teinte de feu; on entendait les voix des ouvriers qui se mêlaient au bruit monotone du marteau; alors Dubourg disait à M. Ménard:

— Entendez vous les Cyclopes qui travaillent aux foudres de Jupiter?

Et Ménard lui répondait:

— Je ne voudrais pas pour tout l'or du Pérou me trouver seul, la nuit, au milieu de ces gens-là!...

Et il donnait un petit coup de talon à leur coursier, qui n'en allait pas plus vite. Dubourg et le précepteur sont un peu en arrière, parce que le cheval de labour n'avance que lentement dans le chemin, qui est fort rocailleux. Frédéric marche en avant, auprès de leur guide : c'est un enfant de douze ans, franc et naïf comme presque tous les montagnards.

— Quel est ce village que nous quittons? demande Frédéric au petit paysan.

— C'est Vizille, monsieur; c'est le plus joli village des environs de Grenoble.

— Tu l'habites ?...

— Oui, monsieur; j'y suis né.

— Et... y connais-tu...

Avant d'achever sa phrase, Frédéric se retourne pour voir si ses compagnons ne peuvent l'entendre; mais ils sont à plus de cinquante pas de lui : Dubourg parle de la Bretagne, et détaille à Ménard la manière dont on y vit. Frédéric voit qu'il peut causer avec leur guide sans crainte d'être entendu.

— Connais-tu dans ce village une jeune fille que l'on appelle... sœur Anne ?

— Sœur Anne!... oh! oui, monsieur, certainement que je la connais! Elle n'habite pas précisément dans le village, mais sa chaumière n'en est pas bien loin. Pauvre sœur Anne !... qui est-ce qui ne la connaît pas dans le pays?...

— Eh quoi! tu sembles aussi la plaindre?... Cette jeune fille est donc malheureuse?...

— Dam'! sans doute... elle est à plaindre !... et son histoire est bien touchante!

— Tu la sais?

— Oui, monsieur; ma mère me l'a contée plus d'une fois; tout le monde la sait chez nous.

— Raconte-moi cette histoire... raconte-moi tout ce que tu sais sur sœur Anne; parle, mon ami, et surtout n'oublie rien...

Frédéric, en disant ces mots, met une pièce d'argent dans la main de l'enfant, qui est étonné qu'on le paye pour une chose si simple, et commence naïvement son récit, dont Frédéric, serré contre lui, ne perd pas un seul mot.

X

HISTOIRE DE SŒUR ANNE

Sœur Anne est fille d'une dame que l'on appelait Clotilde, qui était, dit-on, bien douce et bien jolie. Cette Clotilde, née de parents riches, n'avait pas été élevée comme une simple fille des champs; elle possédait beaucoup de talents, et pourtant elle vint habiter avec son mari dans notre village. On disait que c'était un mariage d'amour, et que la belle Clotilde avait préféré son amant et une chaumière à de beaux appartements que lui aurait donnés un autre mari.

Clotilde et son mari vécurent quelque temps heureux dans notre village; ils eurent d'abord une fille, la petite Anne... déjà jolie comme sa mère... d'ailleurs vous l'avez vue, monsieur.

Quatre ans après, ils eurent un autre enfant, ce fut un garçon, et les parents en furent bien contents, et la petite fille ne quittait plus un instant son jeune frère. Mais bientôt les pauvres gens éprouvèrent tout plein de malheurs : un orage dévasta leur champ... ils perdirent leur récolte; la pauvre Clotilde devint malade!... Alors son mari, pour secourir sa femme et ses enfants, ne vit pas d'autre parti à prendre que de s'engager. Il se vendit, donna tout l'argent à Clotilde, et partit en lui disant :

— Veille bien sur nos pauvres enfants.

La douleur de voir son mari s'éloigner rendit longtemps Clotilde incapable de rien faire, et pendant ce temps la petite Anne donnait tous ses soins à son jeune frère, qu'elle aimait de toute son âme; sa mère lui répétait souvent :

— Veille bien sur ton frère... hélas! peut-être bientôt n'aura-t-il que toi pour appui!...

Une année s'écoula. Le mari de Clotilde lui écrivait d'abord fréquemment; mais tout d'un coup les lettres cessèrent, et l'on s'était battu... car dans ce temps-là on se battait souvent...

Le mari de la pauvre Clotilde avait été tué. On en reçut la nouvelle dans le pays, mais personne n'eut le courage de la lui annoncer, et Clotilde attendait encore des nouvelles de son époux, lorsque depuis longtemps il avait cessé d'exister!

La pauvre femme se rendait chaque jour sur le haut d'une montagne,

d'où l'on découvrait bien loin la route de la ville; c'était par là qu'elle espérait voir revenir son mari. Souvent elle passait des journées entières assise au pied d'un arbre, les yeux tournés vers ce chemin sur lequel elle avait aperçu son bien-aimé pour la dernière fois.

Quand on voyait Clotilde là, on essayait de la consoler; on lui parlait de ses enfants, mais elle répondait tristement :

— Anne est auprès de son frère, elle ne le quitte pas, elle sera pour lui une seconde mère.

En effet, la jeune fille, qui n'avait encore que sept ans, étonnait déjà tout le village par son intelligence et sa tendresse pour son frère. Le pauvre petit ne voyait qu'elle une grande partie de la journée, mais il ne manquait de rien. Sa sœur Anne le soignait, le berçait, le caressait, s'étudiait à prévenir ses moindres désirs; aussi le nom de sœur Anne fut le premier que l'enfant balbutia; et ce nom, tout le monde le lui donnait alors dans le village, en la citant comme un modèle de tendresse fraternelle : il lui est resté depuis.

Un jour, Clotilde était, suivant sa coutume, sortie pour se rendre à sa place habituelle, et sœur Anne était seule avec son frère dans sa chaumière. A l'heure où leur mère revenait ordinairement, les enfants ne la revirent pas. Le petit garçon continuait de jouer auprès de sa sœur; mais déjà celle-ci regardait avec inquiétude dans la campagne, et répétait à chaque instant :

— Maman ne revient pas!

La nuit parut, et Clotilde n'était pas de retour. Si Anne avait été seule, elle aurait couru dans le village, dans les environs, s'informer de sa mère ; mais quitter son frère!... cela lui était impossible, c'était un trésor qu'on lui avait confié, elle ne concevait pas la pensée de s'en séparer un instant.

La pauvre enfant se décide à coucher son frère, qui, âgé alors de trois ans, avait besoin de repos, et à veiller à côté de son lit en attendant le retour de leur mère. Le temps s'écoulait; chaque minute redoublait la peine de la jeune fille, sa poitrine se gonflait; de grosses larmes tombaient de ses yeux, et elle répétait encore :

— Maman ne revient pas... ô mon Dieu! nous aurait-elle abandonnés!

Pour redoubler sa souffrance, un orage affreux éclate sur le village. Le tonnerre gronde avec fracas; sœur Anne en avait très peur, elle se fourrait la tête sous le berceau de son petit frère, et appelait sa mère à son secours.

Tout à coup la foudre tombe avec un bruit terrible qui retentit dans

tout le village. Sœur Anne, étourdie par la violence du coup, reste quelque temps sans oser rouvrir les yeux. Mais lorsqu'elle regarde de nouveau autour d'elle, une fumée épaisse se répandait déjà dans la chaumière. La petite cherche avec effroi d'où peut venir ce nuage qui l'environne. A chaque minute la fumée augmente; Anne court vers la fenêtre... des flammes sortent aussitôt du dehors, et lui ferment le passage. Hélas! le tonnerre était tombé sur le toit de la chaumière, il l'avait embrasé, et de toutes parts les flammes environnaient les deux pauvres enfants.

La jeune fille ne songe alors qu'à son frère; elle le sort de son berceau, le prend dans ses bras, et regarde de tous côtés en poussant des cris affreux. Mais, hélas! le danger redouble... elle perd ses forces... la fumée l'étouffe... elle veut appeler encore... elle ne le peut plus!

Vous pensez bien, monsieur, que tous les habitants du village accoururent vers la chaumière. On ne pouvait plus sauver la maison, il fallait au moins sauver les enfants. On parvint, après bien des périls, à entrer dans la chambre de sœur Anne... On la trouve réfugiée avec son frère sous le lit de leur mère, tenant serré contre son cœur ce frère chéri qu'elle voulait préserver de la mort... mais inutilement! le pauvre petit garçon n'était plus! Sœur Anne n'était qu'évanouie : on parvint à la rappeler à la vie... Mais jugez, monsieur, de la douleur, de l'étonnement général! la révolution terrible qu'elle avait éprouvée lui avait ôté l'usage de la parole... Elle ouvrit la bouche; quelques cris sourds purent seuls se faire entendre... Depuis ce temps, la pauvre petite n'a plus parlé!...

— Grand Dieu! dit Frédéric, pauvre enfant!... voilà donc la cause de cette mélancolie répandue sur tes traits charmants!...

— Oui, monsieur, reprend le jeune guide, sœur Anne est muette; tout ce qu'on a fait depuis pour lui rendre la parole a été inutile, les médecins de la ville ont dit qu'une frayeur horrible et le désespoir de voir périr son frère sans pouvoir le sauver avaient ôté la faculté de s'exprimer, et qu'une révolution semblable pourrait seule, peut-être, lui rendre la parole. Mais la pauvre petite a conservé un cœur pour sentir ses peines... elle a su faire comprendre tout ce qu'elle a souffert; puis elle a pleuré pendant bien des années et son frère et sa mère ; car cette pauvre Clotilde avait succombé à sa douleur, et on l'avait trouvée inanimée au pied de l'arbre sur le haut de la montagne, la même nuit qui avait été si fatale à ses enfants.

La foudre en embrasant la chaumière avait privé Anne du dernier asile qui lui restait. Mais tous les habitants du village se cotisèrent pour secourir la jeune fille; et une bonne femme, nommée Marguerite, qui

habite une cabane dans le bois qui touche à la vallée, prit Anne avec elle en l'adoptant comme sa fille.

Marguerite était pauvre aussi ; mais, avec les secours réunis des plus riches du village, Anne eut une vache et quelques chèvres.

Pendant plusieurs années, elle parut incapable de se livrer à aucun travail. Elle passait les journées assise sur les bords d'un ruisseau, ou dans le fond des bois ; inattentive à tout ce qu'on lui disait, Anne ne savait que pleurer ses parents et son frère ; mais le temps a un peu calmé sa douleur, et elle est à présent plus tranquille, plus résignée ; elle se montre sensible à tout ce qu'on fait pour elle ; elle se livre de nouveau aux travaux champêtres, et témoigne le plus tendre respect à la bonne Marguerite, qui est aujourd'hui bien vieille et ne sort plus de sa cabane.

Enfin sœur Anne se montre maintenant douce, bonne, sensible comme autrefois. Elle sourit même quelquefois, mais ce sourire est toujours mêlé de tristesse! A la vue d'un petit garçon de l'âge que son frère avait, Anne s'émeut, se trouble, et des pleurs coulent de ses yeux. Si vous l'avez vue, monsieur, ah! vous savez comme elle est jolie!... elle a seize ans maintenant ; si elle ne parle pas, elle sait bien se faire comprendre; ses gestes ont tant d'expression et ses yeux parlent si bien!... Oh! nous la comprenons tous très facilement. Malgré cela, c'est bien dommage qu'elle ne puisse pas parler, car les femmes du village disent que ça lui ferait beaucoup de bien!...

— Pauvre petite!... dit Frédéric ; oh! oui, c'est bien dommage!... Que sa voix devait être douce!... que j'aurais aimé l'entendre! Mais je sens que son malheur la rend encore plus intéressante à mes yeux. Et tu dis que sa demeure est dans le bois?

— Oui, monsieur. Oh! c'est bien facile à trouver, la cabane de la vieille Marguerite!... En suivant le sentier qui donne dans l'allée des saules... à gauche, vous trouvez une clairière, vous descendez une petite colline, puis la cabane est devant vous.

— Bien, mon ami, je te remercie...

— Mais tenez, monsieur, vous voilà à Grenoble... vous n'avez plus besoin de moi?

— Non, mon ami, tiens... prends encore ceci pour ta peine...

— Grand merci, monsieur; quand vous aurez besoin de quelqu'un au village, je me nomme Julien, je me recommande à vous.

— Il suffit, je m'en souviendrai.

Les deux cavaliers descendent de cheval. Le jeune guide prend leur place, il salue les voyageurs et s'éloigne au petit pas. Frédéric, songeant à tout ce que le petit bonhomme vient de lui conter, marche en silence

à côté de ses deux compagnons, qui entrent dans Grenoble en discutant sur la manière dont il faut servir un canard aux olives, discussion qui les occupe depuis fort longtemps, Dubourg citant la méthode adoptée en Bretagne, et Ménard ferme sur les principes qu'il a puisés dans le *Cuisinier royal*.

De retour à l'auberge, chacun va se livrer au repos dont il a besoin après une journée aussi fatigante. Mais ce n'est point le sommeil que Frédéric trouvera sur sa couche : l'image de la jeune fille est sans cesse présente à sa pensée ; il songe à son malheur, à cette histoire touchante qu'on lui a contée, et il se dit : Comme elle aimait son frère !... quelle âme tendre !... quel cœur brûlant !... comme elle aimera lorsque l'amour lui sera connu !... quel plaisir de lui en inspirer !... de lire dans ses yeux charmants, qui suppléent si bien à l'organe qu'elle n'a plus !...

Cette idée occupe Frédéric toute la nuit. Au point du jour il se lève, et laissant ses deux compagnons goûter un repos qui le fuit, il sort de l'auberge, demande un cheval, et prend au galop le chemin du village de Vizille.

XI

UNE JOURNÉE DANS LE BOIS

L'amour est le dieu qui charme le plus agréablement nos loisirs ; il franchit l'espace, comble les distances, trompe le cours du temps. Jamais un amant ne s'ennuie, alors même qu'il n'est pas heureux. Les souvenirs, les projets, les espérances bercent continuellement un amoureux. C'est le dieu de tous les pays et de toutes les classes ; il pénètre dans les chaumières comme dans les palais. On aime aussi bien sur la fougère que sur le coussin le plus moelleux ; quelques personnes prétendent même qu'on aime mieux aux champs qu'à la ville ; du moins l'amour doit-il s'y montrer plus naturel. Il n'est pas permis au montagnard, au bûcheron, au journalier, de s'occuper de beaux-arts, de projets de finances, de plans politiques ; il est permis à tout le monde d'aimer, et cela est fort heureux pour le genre humain. Je ne sais quel auteur a dit avec beaucoup de vérité : Le temps le plus heureux de la vie de l'homme est celui qu'il passe à faire la cour à sa maîtresse.

C'est bien dommage que ce temps soit si court !... C'est probablement pour renouveler leur bonheur que les hommes changent souvent de

La jeune fille va jusqu'à la lisière du bois. (P. 115.)

maîtresse. Les femmes ne traitent pas l'amour si légèrement. C'est l'histoire de toute leur vie, et pour nous ce n'est qu'un roman.

Mais Frédéric est déjà arrivé dans la vallée où l'on dansait la veille, et qui est maintenant paisible comme tous les environs. Quelques laboureurs la traversent pour se rendre à leurs travaux; quelques villageoises sont de loin à loin occupées dans des pièces de terre. Ici, le plaisir de la

veille ne nuit point au travail du lendemain ; les bonnes gens se délassent en parlant des amusements de la fête qui ne doit revenir que dans un an ; mais ce temps passera vite pour eux : ils savent si bien l'employer !

Frédéric se dirige vers la petite allée de saules; il descend de cheval, l'attache à un arbre, et s'enfonce sous le feuillage. Il cherche la jeune fille sur les bords du ruisseau; mais elle n'est pas à cette place où il l'a vue la veille. Il pénètre alors dans l'épaisseur du bois, il se rappelle ce que lui a dit son guide, et prend à gauche. Tout est calme, tranquille, le sombre feuillage des sapins laisse à peine pénétrer quelques rayons du jour. Enfin Frédéric se trouve dans une clairière, il monte une colline et une chétive cabane s'offre à sa vue.

Le bois avec lequel on a élevé cette misérable habitation est en plusieurs endroits à demi pourri, le toit de chaume menace ruine. Quelques palissades entourent un petit jardin, que l'on voit sur la droite de la chaumière ; mais cette clôture est en partie tombée.

Frédéric sent son cœur se serrer à la vue de cette demeure, qui annonce la pauvreté et la privation des premiers besoins de la vie.

— C'est là qu'elle demeure, se dit-il, c'est là... que depuis l'âge de sept ans elle a vécu dans la misère et la solitude !... Pauvre petite !... quand ton dévouement sublime, quand le malheur qui en fut la suite t'auraient mérité l'hommage général, tu n'as trouvé que cette cabane pour pleurer ton frère et tes parents... heureuse encore de n'avoir pas été sans asile et sans pain !...

Frédéric s'est appuyé contre un arbre; il contemple la cabane; son cœur est trop plein pour qu'il puisse avancer... il ne peut que soupirer et se dire encore : Elle est là !...

Quelques minutes s'écoulent. Tout à coup la porte de la cabane s'entr'ouvre... une jeune fille paraît sur le seuil de la porte et jette un regard dans le bois... c'est elle !... La tristesse de ce lieu sauvage, le sombre aspect du bois, la pauvreté de cette chaumière... tout a disparu !... La présence de la jeune fille a sur-le-champ embelli ces lieux !... La femme que l'on aime a un pouvoir bien grand ; elle communique son charme à tout ce qui l'entoure : auprès d'elle la caverne la plus sombre n'a rien d'effrayant, le site le plus sauvage paraît délicieux !

Sœur Anne est rentrée dans la cabane; elle en ressort bientôt conduisant quatre chèvres qui composent tout son troupeau. Une vache paraît dans le petit jardin, elle la caresse en passant et semble lui promettre de revenir bientôt. Puis, poussant ses chèvres vers une montagne, où l'herbe croît en abondance, la jeune muette marche lentement derrière son

troupeau, la tête légèrement inclinée sur sa poitrine, ne la relevant que pour regarder si ses chèvres ne s'égarent point.

Frédéric est resté appuyé contre l'arbre qui le cache presque entièrement, il n'a pas perdu un seul mouvement de sœur Anne. Lorsqu'elle se dirige vers la montagne, il la suit doucement; il brûle d'être auprès d'elle, de lui parler... mais il craint de l'effrayer en paraissant trop brusquement. Elle semble si timide, si craintive!... si elle allait encore se sauver!...

Cependant elle vient de s'asseoir sur un tertre de verdure; elle tire de sa panetière un morceau de pain bis et quelques figues; elle va déjeuner. Frédéric s'approche davantage... Bientôt il est tout près d'elle, et au moment où elle tourne la tête pour chercher des yeux une de ses chèvres, c'est encore le jeune homme de la veille qu'elle aperçoit.

La jeune fille fait un mouvement qui semble plutôt causé par l'étonnement que par la frayeur, et d'ailleurs Frédéric n'avait rien d'effrayant : debout devant elle, mais paraissant lui-même inquiet et tremblant, ses regards étaient tendres et craintifs; tous ses traits exprimaient la douceur et l'intérêt qu'elle lui inspirait.

Sœur Anne paraît vouloir se lever pour s'éloigner :

— Ah! de grâce, lui dit Frédéric, ne me fuyez pas, aimable fille! je serais bien malheureux si je vous faisais peur!

La petite laisse échapper un aimable sourire, et, secouant doucement la tête, lui fait comprendre qu'elle n'éprouve pas un tel sentiment.

— Je vous ai vue hier au soir sur les bords du ruisseau, reprend Frédéric en se rapprochant d'elle. Sœur Anne le regarde et baisse la tête en souriant encore, comme pour lui dire qu'elle s'en souvient.

— Eh quoi! vous vous souvenez de moi!... Mais vous, aimable enfant, vous n'êtes pas un moment sortie de ma pensée. Pouvais-je ne pas être frappé à l'aspect de tant de grâces, en voyant des traits si charmants!

La petite l'écoute avec surprise; tout ce qu'il lui dit est nouveau pour elle. Frédéric s'assoit sur le gazon à quelques pas d'elle. Cette action étonne la jeune muette; elle considère encore le jeune étranger avec une espèce de crainte, mais le sentiment qu'expriment ses regards rassure bien vite son cœur. Elle baisse les yeux... mais il est déjà facile de lire dans ses traits naïfs qu'elle attend avec curiosité que Frédéric lui parle de nouveau.

— En vous voyant hier, lui dit-il, j'ai éprouvé pour vous le plus tendre intérêt... Mais combien il s'est accru encore depuis que j'ai appris... Pauvre petite!... Ah! je connais votre triste situation! je connais tous les malheurs qui vous ont accablée!

Les traits de la jeune muette prennent un caractère plus expressif; un souvenir déchirant semble l'agiter... Elle pousse quelques gémissements sourds, lève les yeux au ciel, puis les rabaisse vers la terre, et un torrent de larmes s'en échappe aussitôt.

Frédéric se rapproche d'elle. Il passe légèrement son bras autour de sœur Anne et prend une de ses mains, qu'il pose sur son cœur.

— J'ai renouvelé vos chagrins, lui dit-il, pardonnez-moi... Que ne puis-je, au contraire, vous les faire oublier en vous rendant heureuse! Pauvre enfant... permettez-moi d'essuyer vos larmes... Dès ce moment vous n'êtes plus seule sur la terre, vous possédez un ami... Il existe un cœur qui répond au vôtre, qui tant qu'il vivra ne battra que pour vous. Anne... chère amie, permettez-moi de vous aimer... de partager vos peines, vos tourments... de penser sans cesse à vous... de vous voir chaque jour... Ah!... ne me refusez pas cette grâce... ou je serais bien plus malheureux que vous...

Frédéric parlait avec feu, l'amour l'animait et rendait sa voix encore plus tendre, ses regards encore plus séduisants. La jeune muette l'a écouté d'abord avec surprise... un sentiment inconnu la trouble... elle veut retirer sa main... elle n'en a pas la force... Frédéric ne parle plus... et elle l'écoute encore...

Mais bientôt l'idée de sa situation, de son malheur, détruit le charme qu'elle éprouvait. Elle jette sur Frédéric un triste regard, et, reportant sur elle un regard plus amer encore, elle retire sa main, et repoussant Frédéric en secouant la tête avec chagrin, semble lui dire : Non! vous ne pouvez pas m'aimer... je suis trop malheureuse.

Frédéric la comprend : il presse de nouveau sa main sur son cœur, lui désigne sa cabane.

— Avec vous, lui dit-il, je sens que je serais heureux d'habiter dans ces bois!

Dans ce moment, le son d'une petite clochette se fait entendre. Ce signal avertit Anne que la vieille Marguerite est levée. Elle se hâte de rassembler ses chèvres et se dispose à reprendre le chemin de la cabane.

— Reviendrez-vous? lui dit Frédéric ; ah! que je vous voie encore aujourd'hui!...

Elle lui montre le soleil, dont les rayons percent le feuillage, puis baisse la tête sur le revers de sa main.

— Quand le soleil se couchera... vous irez au bord du ruisseau?...

Sœur Anne lui fait signe que oui ; puis poussant ses chèvres, elle regagne légèrement sa cabane. Mais avant d'y entrer elle tourne la tête,

ses yeux se portent sur la place où elle a laissé Frédéric; elle lui sourit et disparaît. Ce sourire, ce regard transportent le jeune amant; déjà il n'est plus un étranger, un inconnu pour sœur Anne ; cette idée l'enchante!... En amour il faut si peu de chose pour rendre heureux!

Frédéric va prendre son cheval; mais retournera-t-il à Grenoble pour revenir le soir?... Non, il lui semble plus naturel de rester au village, d'y faire un léger repas, puis de revenir rôder autour de la cabane dont il a déjà tant de peine à s'éloigner. Peu lui importe ce que penseront et diront ses compagnons. Il faudra bien qu'ils s'accoutument à ses absences; car Frédéric sent qu'il viendra souvent à Vizille, ou plutôt qu'il n'ira que rarement à Grenoble. C'est dans le bois qu'habite ce qu'il aime, sœur Anne est déjà tout pour lui; il ne songe plus à l'avenir, à son rang, aux projets de son père; il ne voit qu'elle, ne veut plus vivre que pour elle... Il est vrai que cet amour date de la veille, et que Frédéric n'a que vingt et un ans.

Dans le village où il va se reposer et déjeuner, c'est encore de sœur Anne qu'il parle : et chacun se plaît à vanter ses vertus, sa douceur, sa sensibilité ; mais les paysans ajoutent :

— La pauvre fille est bien à plaindre, elle court risque de rester toujours dans sa misérable chaumière ; car qui voudrait d'une malheureuse muette ?

Frédéric sourit et se tait; mais il pense qu'il a vu à Paris des femmes éblouissantes de charmes, d'attraits, de talents, de parures, et qu'il préfère à toutes la jeune muette du bois.

Le jeune homme trouve au village de quoi réparer ses forces; il a fait donner à son cheval une ample ration, puis reprend avec lui le chemin du bois. Il attache son coursier à un arbre près du ruisseau, et se dirige vers la cabane isolée.

Le soleil n'est encore qu'à moitié de sa course, mais Frédéric espère, en rôdant autour de la maisonnette, apercevoir sœur Anne, et cela lui donnera la patience d'attendre le soir.

En approchant de la palissade qui sert de clôture au jardin et qui n'a que quatre pieds de haut, il est facile d'en connaître d'un coup d'œil toute l'étendue : ce jardin est petit, mais on en a tiré tout le parti possible. Plusieurs arbres fruitiers, quelques ceps de vigne, des légumes, des fleurs, se mêlent et croissent ensemble dans cet étroit espace où la nature peut en liberté suivre tous ses caprices.

En avançant la tête, Frédéric aperçoit une vieille femme assise sous un figuier. Elle paraît fort âgée, mais sa figure vénérable annonce le calme, le repos de l'âme : Frédéric la considère quelques instants avec

respect... c'est elle qui a recueilli Anne, qui lui a tenu lieu de mère.

La figure de la bonne vieille s'épanouit : la jeune muette s'approche d'elle, tenant dans ses mains un vase de bois rempli de lait qu'elle vient placer sur les genoux de Marguerite. Celle-ci lui donne un petit coup sur la joue, en lui disant :

— C'est bien, ma fille... c'est bien, ma chère enfant... assieds-toi là, près de moi... Tu sais bien que j'aime à te voir pendant que je fais mon repas.

La jeune fille se place aussitôt devant Marguerite; elle semble épier ses moindres désirs, et plus d'une fois elle prend la main de la bonne vieille et la baise avec respect.

Frédéric reste fixé à la même place; il passerait des heures entières à considérer ce tableau.

La vieille, après avoir terminé un repas composé de fruits et de lait, se lève, et avec l'aide de sœur Anne fait quelques tours dans le jardin. Frédéric se cache lorsqu'elles passent près de lui, mais il remarque que la petite jette un coup d'œil dans le bois et semble y chercher quelqu'un. Si ce regard était pour lui... ah! qu'il serait heureux! son cœur en conçoit en secret l'espérance. Il est tenté d'entrer dans le jardin, de courir se jeter aux pieds de la jolie muette... mais la présence de Marguerite le retient.

Elles sont rentrées dans leur chaumière. Frédéric quitte cette place d'où il plongeait dans le jardin. Il va quelque temps errer dans le bois. Tout dans ces lieux lui retrace l'orpheline ; chaque arbre, chaque buisson lui parle d'elle... N'est-ce pas dans ce bois qu'elle habite depuis neuf ans? Ses pieds ont foulé ce gazon... et sans doute ses regards se sont auss arrêtés sur tout ce qui l'environne.

Frédéric descend lentement auprès du ruisseau. Il s'asseoit à la place où il a vu sœur Anne pour la première fois. Elle ne peut encore venir de longtemps; mais Frédéric tire de sa poche ses tablettes; il prend son crayon... Qu'écrit-il?... Des vers pour sœur Anne : tous les amants ne sont-ils pas poètes? et les poètes ne sont-ils pas plus éloquents lorsqu'ils sont amants? On sait encore les vers que Tibulle a faits pour Délie ; Ovide a immortalisé Julie ; Orphée enchanta les enfers en cherchant Eurydice ; c'est l'amour qui montait la lyre d'Anacréon ; c'est lui qui inspirait Sapho ; les charmes de Lesbie enflammèrent la verve de Catulle, comme ceux de Cynthie rendirent plus délicats, plus passionnés les vers de Properce. N'est-ce pas aussi à Laure que Pétrarque doit une partie de sa gloire? sans elle, il eût été poète ; mais aurait-il si bien peint l'amour? Eucharis, Éléonore, nous vous devons les tendres élégies de Bertin et les vers pleins de grâce de Parny.

Le temps passe bien vite lorsqu'on fait des vers pour ce qu'on aime : Frédéric, penché sur ses tablettes, écrivait encore ; un léger bruit se fait entendre... il tourne la tête... sœur Anne est derrière lui, et regarde avec curiosité ce qu'il fait. Elle rougit en se voyant surprise ; mais Frédéric la rassure, et la faisant asseoir à ses côtés, lui lit ce qu'il vient de composer.

Sœur Anne ne savait pas ce que c'était que des vers ; mais dans ce que Frédéric lui lut, elle comprit ce qu'il voulait dire. Le cœur est la clef de l'esprit des femmes de la nature ; c'est le contraire chez les femmes policées.

La jeune fille est déjà moins timide, moins embarrassée auprès de Frédéric ; à seize ans on fait bien vite connaissance, et plus vite encore lorsqu'on ne connaît ni les usages du monde ni les lois qu'il impose. Frédéric paraît si doux, si bon, si sensible ! il la plaint, il s'occupe d'elle, et la pauvre orpheline est tout étonnée qu'il y ait au monde une autre personne que Marguerite qui s'intéresse à son sort. Les habitants du village lui témoignent de la compassion, de la pitié !... mais ce sentiment a quelque chose de pénible pour celui qui en est l'objet. Ah ! ce n'est pas cela qu'elle lit dans les yeux de Frédéric... Il lui parle avec intérêt, la regarde avec tendresse, elle ne se trouve déjà plus aussi malheureuse.

Mais la nuit vient : ils sont encore assis près du ruisseau. Il y a deux heures qu'ils sont là, ils ne s'en doutaient pas.

Anne se lève, et montre du doigt à Frédéric son coursier qui l'attend ; puis ses yeux inquiets se dirigent vers le village, vers le bois, vers les montagnes qui conduisent à la ville, et elle les reporte ensuite sur Frédéric :

— Je vais à Grenoble, lui dit-il, c'est là que je demeure maintenant avec deux amis, qui peut-être sont inquiets de ma longue absence... Mais je reviendrai demain... je reviendrai tous les jours... Pourrais-je en passer un seul sans vous voir ?...

La petite sourit et paraît plus contente : elle le conduit jusqu'à son cheval ; Frédéric presse sur ses lèvres la douce main de sœur Anne, et se décide enfin à reprendre le chemin de la ville. La jeune fille va jusqu'à la lisière du bois, afin de le suivre des yeux tant que le crépuscule le lui permet. Ce n'est que lorsqu'elle n'entend plus les pas du cheval qu'elle retourne vers sa demeure. Pensive, rêveuse, tout étonnée du sentiment nouveau qu'elle éprouve, et dont elle ne peut se rendre compte, la jeune muette rentre lentement dans la chaumière

XII

COMME ON AIME A VINGT ANS

— D'où diable viens-tu? dit Dubourg à Frédéric, qui arrive à l'auberge au moment où ses deux compagnons allaient se mettre à table pour souper.

— Je viens de... parcourir les environs.

— Quelle manie as-tu de courir comme cela les champs? Est-ce que tu vas recommencer ici la vie que tu menais à Lyon?

— C'est possible.

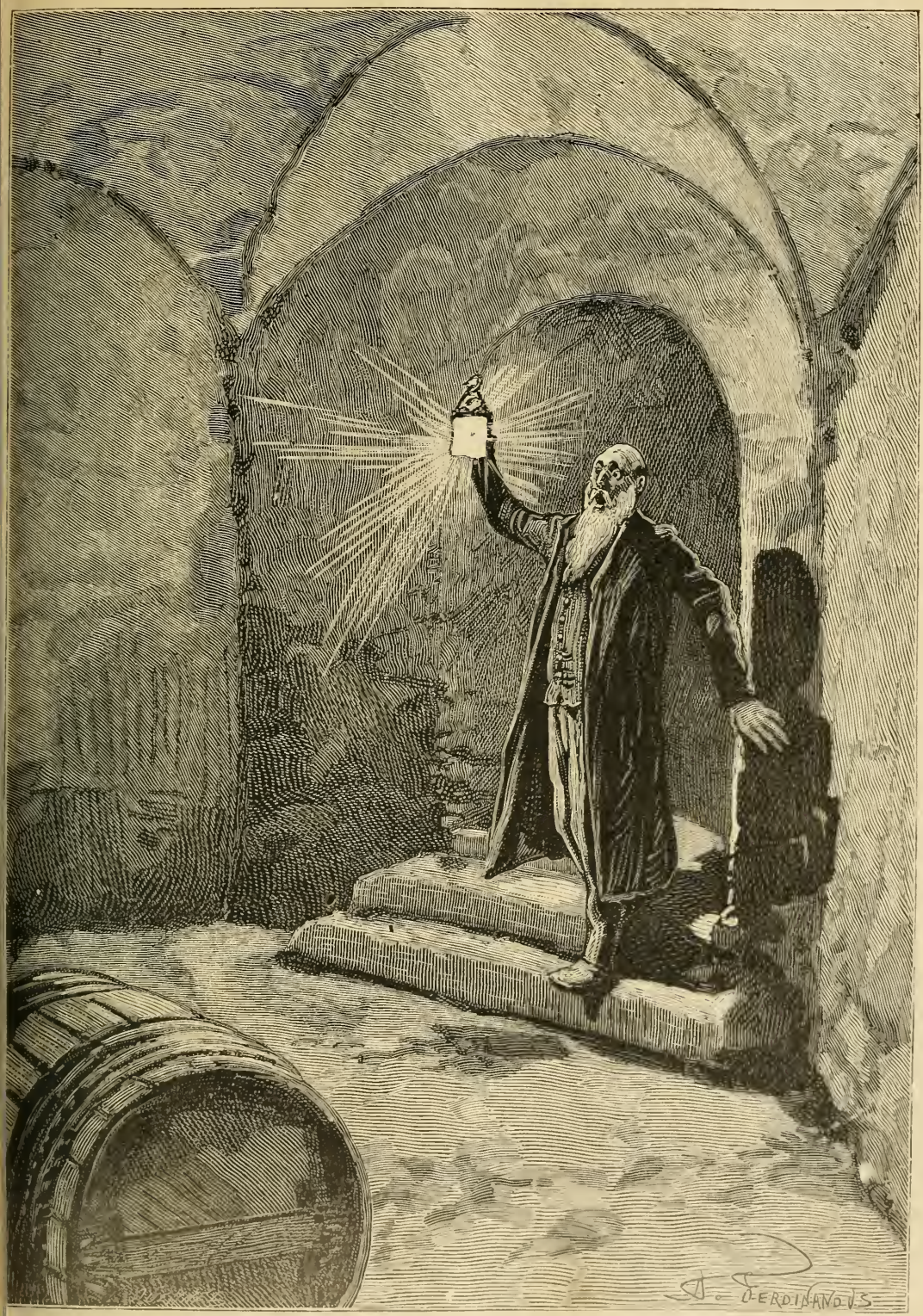
— Ce sera fort amusant pour nous! Au moins, à Lyon, on pouvait varier ses plaisirs!... voir du monde...

— Oui, des marquises de Versac, n'est-ce pas?

— Mais ici!... nous connaissons déjà la ville par cœur. Encore, si l'on pouvait faire quelques connaissances... s'introduire dans quelques sociétés... mais quand on n'a pas d'argent, on n'ose se présenter nulle part; cela vous donne un air gauche qui vous trahit tout de suite. S'il faut, dans chaque ville où nous nous arrêterons, que tu connaisses à fond tous les arbres, tous les bosquets, tous les points de vue, tous les rochers, enfin qu'il n'y ait pas un petit ruisseau devant lequel tu ne te sois arrêté, nous n'arriverons pas de dix ans en Italie!... et ta vie ne suffirait pas pour connaître la moitié de l'Europe!

— Il est certain, dit M. Ménard, que la réflexion de M. le baron me paraît assez judicieuse. Nous n'avançons guère plus vite que des tortues, *si parva licet componere magnis.*

— Je te pardonnerais de visiter Naples, Florence !... Il est des monuments qu'on ne peut trop contempler. Admire le Colysée de Rome ou la basilique de Saint-Pierre; va te promener sur le mont Pausilippe ou sur le Vésuve, je ne m'en étonnerai pas; mais dans ce pays, que vois-tu d'extraordinaire? Il est pittoresque, romantique, c'est fort bien; mais nous trouverons sur notre route des sites bien plus remarquables. Attends pour t'extasier que tu sois sur les glaciers du mont Blanc, ou sur un rocher des Apennins; mais ne reste pas toute une journée en admiration devant un vieux mûrier qui ombrage un petit ruisseau; car il y a partout des arbres, des bosquets, des gazons et des fontaines... excepté dans les déserts de l'Afrique; mais nous n'irons pas jusque là.



C'est un séjour moins gai que mon palais de Cracovie. (P. 131.)

— Mon ami, dit Frédéric en souriant, j'ai trouvé ici ce que l'on chercherait vainement ailleurs; ce qui vaut à mes yeux toutes les merveilles du monde.

En disant ces mots, Frédéric rentre dans sa chambre se livrer au repos, sans répondre à Dubourg, qui lui crie :

— Dis-nous donc ce que tu as trouvé?... Que diable peut-il avoir trouvé, monsieur Ménard?

— Je cherche, monsieur le baron.

— Ah! si c'était le portefeuille qu'on m'a volé à Lyon!...

— Ou votre berline, monsieur le baron!

— Ma berline!... vous devez bien penser qu'elle est mangée maintenant... c'est-à-dire que le coquin de postillon l'a depuis longtemps vendue pour boire.

— En effet, c'est présumable... quel dommage!... une voiture si respectable!...

— Mais qu'a-t-il donc trouvé de si charmant?...

— Peut-être la manière de conserver des œufs à la coque en voiture.

— Ah! croyez-vous que Frédéric s'occupe de cela?...

— Monsieur le baron, ce serait une découverte précieuse en voyage. On m'en avait donné la recette, ainsi que celle pour faire du punch au lait, j'ai eu le malheur de la perdre dans un déménagement!...

— Je vois que nous ne saurons pas ce qu'il aura trouvé, à moins qu'il ne nous en fasse part.

— Je vais y songer en dormant, monsieur le baron.

— Et moi, je vais dormir en y songeant, monsieur Ménard.

Le lendemain, de grand matin, Frédéric reprend la route du village. Il descend dans la vallée, laisse son cheval dans une prairie où il a de l'herbe jusqu'aux genoux, et, traversant rapidement le sentier, en un moment il est dans le bois, sur la colline et à côté de sœur Anne, qui a déjà mené paître son troupeau.

Une vive rougeur colore les joues de la jeune fille à l'aspect de Frédéric; elle lui sourit et lui tend la main avec amitié. Déjà elle s'impatientait de ne pas le voir arriver, déjà elle se disait: Est-ce qu'il ne reviendra plus? et ses yeux ne quittaient plus le chemin de la vallée. Elle ne connaît Frédéric que depuis deux jours; mais dans un cœur aussi aimant, aussi pur, l'amour devait faire de rapides progrès, c'est donc de l'amour qu'elle éprouve déjà pour le jeune étranger?... Pauvre petite! j'en ai peur!... mais n'est-ce pas bien naturel? n'est-elle pas dans l'âge où l'amour s'identifie avec tous nos autres sentiments? et Frédéric est bien fait pour lui en inspirer.

— Je suis venu plus tard, lui dit-il, mon cheval n'a point secondé mon impatience; chère amie, je suis si bien auprès de vous... je voudrais ne jamais vous quitter!

Anne le regarde longtemps... elle soupire, lui montre le chemin de la ville, puis regarde sa chaumière, comme pour lui dire: Nous serons toujours séparés!...

— Quittez cette chaumière, consentez à me suivre, s'écrie Frédéric avec chaleur, et nous ne nous quitterons plus.

La petite se lève, fait un mouvement d'effroi, et, lui montrant de nouveau la cabane, elle imite les pas chancelants de la vieille Marguerite; puis, secouant la tête avec force, ses yeux qui brillent d'une expression céleste disent à Frédéric :

— Jamais, jamais je ne l'abandonnerai.

— Ah! pardonnez-moi, lui dit-il; oui, j'ai tort, je le sens... votre cœur ne peut être ingrat... pardonnez-moi!... l'amour m'égarait.

La jeune muette ne lui garde pas rancune; elle retourne s'asseoir près de lui, et un sourire charmant vient animer sa physionomie. Ses beaux cheveux, que le vent fait voltiger, vont caresser la figure de Frédéric; elle rit en le dégageant de sa chevelure. Mais il a passé une de ses mains autour de sa taille; il retient contre lui cette tête charmante. Ses yeux échangent de doux regards avec ceux de sœur Anne; ses lèvres effleurent ses joues, et la douce haleine de la jolie muette se mêle à l'air qu'il respire : ces instants ne sont-ils pas les plus doux de l'amour, les plus heureux de la vie?

Une partie de la journée se passe ainsi. Frédéric reste dans le bois; sœur Anne lui apporte des fruits, du laitage, afin qu'il ne soit pas obligé d'aller jusqu'au village. Déjà la petite craint de le voir s'éloigner. A chaque instant elle court dans la chaumière voir si Marguerite n'a pas besoin d'elle. Mais la bonne vieille dort une partie de la journée, et sœur Anne revient en courant près de son nouvel ami.

Vers le soir, la jeune fille reste plus longtemps près de sa bonne mère. Pendant ce temps, Frédéric descend jusqu'au bord du ruisseau; c'est là qu'il attend le retour de sœur Anne, et ses tablettes lui font passer le temps. Quand la petite le surprend à écrire, elle pousse un profond soupir, et, reportant tristement ses yeux sur elle, semble dire : Je ne sais rien!... je ne saurai jamais rien!... Et Frédéric lui répond :

— Je serai ton maître... je t'apprendrai à parler sur le papier.

Quand la nuit vient, le jeune homme se sépare de son amie, qui l'accompagne tristement jusqu'à son coursier, et dont les yeux lui disent encore :

— A demain!

Huit jours se sont écoulés ainsi; chaque matin Frédéric part de Grenoble au point du jour : il prend le premier cheval qu'il trouve dans l'auberge, et se rend à Vizille. Il passe toute sa journée près de sœur Anne, et ne la quitte qu'à la nuit.

Frédéric ne vit point éloigné de la jeune muette, et déjà sœur Anne n'est plus heureuse que près de lui. L'amour s'est emparé de son cœur sans qu'elle ait cherché à le combattre : il s'est présenté à elle avec tant de charmes! pourquoi aurait-elle repoussé ce sentiment qui fait son bonheur? Frédéric a tout pour séduire ; il lui répète à chaque instant qu'il l'aime, qu'il l'aimera toute sa vie ; elle ne doute pas de ses serments; elle ne sait pas ce que c'est que l'inconstance. Pourquoi Frédéric lui mentirait-il?... Elle s'abandonne au plaisir de l'aimer... Sa bouche ne peut lui adresser de tendres assurances de retour; mais ses yeux lui disent tout ce qui se passe dans son âme, et un seul de ses regards vaut les plus doux serments.

Frédéric veut apprendre à écrire à Anne, mais l'amour trouble sans cesse les leçons qu'il lui donne. Assis auprès d'elle, la serrant tout contre lui, pouvant contempler tout à son aise ses traits si doux, ses yeux si enivrants... il s'arrête et oublie ce qu'il doit lui montrer. Elle le regarde, elle sourit, on oublie la leçon. Frédéric la presse sur son cœur... ses sens sont enflammés... mais on est timide avec l'innocence, surtout lorsqu'on est véritablement amoureux.

Cependant l'amour le plus timide s'enhardit; l'habitude de se voir, d'être ensemble, de se témoigner leur tendresse, les unit chaque jour davantage. Ils sont constamment seuls dans le bois... et c'est un séjour bien dangereux pour l'innocence. Pourraient-ils longtemps résister à leur cœur, au feu qui les dévore?... Frédéric ose tout, et sœur Anne se donne à lui sans regrets, sans remords, car elle trouve tout naturel de faire le bonheur de celui qu'elle aimera toute sa vie.

Frédéric, dans le délire de l'amour, ne veut plus s'éloigner de son amante pour aller coucher à Grenoble; les huit lieues qu'il faut faire pour aller à la ville lui font voir son amie quelques instants plus tard, et le forcent à la quitter quelques moments plus tôt.

— Non, dit-il, je ne veux plus m'éloigner de toi ; pas une heure, pas une minute. Si je ne puis te voir, eh bien! je coucherai dans le bois... sur le gazon... tout près de ta chaumière... ne serai-je pas toujours bien?

La jolie muette saute au cou de son ami, l'embrasse... fait mille folies!... tous ses gestes expriment le bonheur. Il ne la quittera plus... Elle va donc être constamment heureuse!... La pauvre petite croit que c'est possible. Tout à coup, comme frappée d'une idée nouvelle, elle

conduit Frédéric près de la chaumière, lui montre une fenêtre ; c'est celle de la chambre où couche la vieille Marguerite, et un peu après est une autre croisée... c'est là que repose la jeune muette ; elle entraîne Frédéric de ce côté, place sa tête sur le revers de sa main, l'attire contre son sein, et le regarde avec ivresse... Le jeune homme la comprend, il la presse sur son cœur et s'écrie :

— Oui, je reposerai avec toi... toujours près de toi !... Ah ! que nous serons heureux !...

C'est ainsi que l'enfant de la nature trouve bien vite ce qui peut servir son amour ; car pour bien aimer il n'est besoin ni d'art ni d'étude, le cœur est le meilleur maître. Plusieurs fois, cependant, sœur Anne a voulu montrer Frédéric à sa bonne mère ; elle ne conçoit pas pourquoi il évite ses regards... mais son ami lui dit :

— Marguerite ne voudrait pas te laisser la même liberté, si elle savait que tu me vois sans cesse ; elle te dirait au contraire qu'il faut me fuir et ne plus me parler.

Ces mots suffisent pour que sœur Anne ne lui en parle plus. Lui défendre de voir Frédéric !... lui ordonner de le fuir ! ce serait la condamner à pleurer toute sa vie. Elle sent bien qu'elle n'aurait pas la force d'obéir... Il vaut donc mieux cacher à Marguerite son bonheur. Tous les jours la bonne vieille s'affaiblit davantage ; elle ne quitte presque plus son fauteuil, où elle dort une grande partie du temps ; il est donc bien facile de lui cacher la vérité.

La nuit est venue succéder à ce jour où Frédéric a remporté le plus doux triomphe, où il a connu toute l'ivresse d'un véritable amour. Mais l'approche de l'ombre ne va plus le chasser du bois ; la nuit doit, au contraire, doubler encore son bonheur.

Il ne songe pas à ses compagnons, à l'inquiétude dans laquelle il va les laisser, à leur embarras, puisque c'est lui qui a l'argent ; il ne pense pas qu'il a un cheval qui appartient à l'auberge ; il ne voit plus au monde que sœur Anne !...

Le souvenir de son père ne vient même pas troubler son bonheur. Le présent est tout pour lui ; sœur Anne occupe toutes ses pensées ; il n'a jamais connu de femme qui pût lui être comparée. Trouverait-il dans le monde autant de beauté, de grâce, d'innocence et d'amour ?... Son malheur la lui fait aimer encore davantage... Frédéric était fort romanesque, et il ne traitait pas l'amour aussi légèrement que la plupart des jeunes gens de son âge ; sa conduite doit donc nous paraître moins extraordinaire... Et d'ailleurs, la jeune muette est si jolie ! Dans les premiers transports de l'amour, une cabane, des bois, un désert est ce qu'on aime ;

voilà ce que désirent tous les amants; mais cette ivresse est de courte durée : Frédéric sera-t-il plus constant?

C'est dans le sentier où ils vont s'asseoir souvent, c'est sur les bords du ruisseau, que Frédéric attend dans l'ombre que Marguerite sommeille.

Alors sœur Anne doit sortir doucement de la cabane, et venir chercher son amant.

Frédéric attache son cheval contre une vieille masure ruinée qui servait autrefois de demeure à un bûcheron, et qui lui tiendra lieu d'écurie.

La lune, qui brille de tout son éclat, reflète dans l'eau pure du ruisseau, et éclaire de loin en loin quelques clairières du bois. Frédéric écoute attentivement... il guette les pas de son amante... Le temps lui semble long... Chaque minute qui s'écoule coûte un soupir à l'amour. Ses yeux cherchent à percer sous les noirs sapins... à découvrir jusqu'à la chaumière. Enfin, un léger bruit se fait entendre... c'est elle... Il ne la voit pas encore, mais son cœur lui annonce déjà sa présence. Légère comme la biche, prompte comme le trait du chasseur, belle comme le bonheur, la jeune muette descend vivement les sentiers de ce bois dont elle connaît tous les détours. En un instant elle est près de son ami, qui dépose un baiser sur son front, et ne peut s'empêcher de la contempler quelques moments: Frédéric est fier de son bonheur. Le moment, le lieu, le plaisir qui anime ses traits, le mystère qui les environne, tout semble rendre encore sœur Anne plus jolie. Ses cheveux noués négligemment, et dont une partie flotte sur son cou: ses formes charmantes, qu'un léger vêtement voile sans les cacher; et ses yeux si doux, si pleins d'amour, font éprouver à Frédéric une ivresse nouvelle.

— Viens... viens, lui dit-il, conduis-moi !...

La petite prend son bras, et le guide à travers l'épaisseur du bois. Bientôt ils sont devant la chaumière, et Frédéric entre dans cette humble cabane, qui devient à ses yeux le séjour le plus délicieux. Il partage la couche de sœur Anne! peut-il envier quelque chose à ceux qui dorment dans un palais?... Heureux amants!... laissons-les goûter le bonheur.

XIII

DUBOURG REFAIT LE SEIGNEUR. — NOUVELLES CONNAISSANCES

Le jour qui a suivi la première absence de Frédéric, M. Ménard, s'étant levé de bonne heure, se rend dans la chambre de Dubourg, qui vient de s'éveiller, en s'écriant d'un air triomphant :

— Je l'ai trouvé, monsieur le baron, je suis certain que je l'ai trouvé.

— Quoi donc?... votre recette pour garder les œufs à la coque?...

— Non pas, mais ce qui a tant séduit hier M. le comte, cette merveille où il a passé sa journée...

— Bah!... vous savez ce que c'est?...

— Oh!... je le parierais.

— Dites-le-moi donc, alors.

— C'est le château de Bayard, qui doit être dans les environs de cette ville, dans la vallée de Grésivaudan.

— Le château de Bayard?... ma foi, c'est possible : au reste, nous allons le lui demander en déjeunant.

Mais on sert le déjeuner, et Frédéric ne paraît point. Dubourg appelle un des garçons de l'auberge.

— Est-ce que notre compagnon est déjà sorti?

— Oui, monsieur, dès le point du jour : il a pris le premier cheval prêt, et est parti au grand galop.

— Encore parti!... encore nous laisser là, toute une journée, peut-être.

— Je suis certain que c'est le château de Bayard qui lui tourne la tête.

— Hem! j'ai bien peur, moi, que ce ne soit quelque merveille plus moderne. Au reste, puisque nous n'avons rien de mieux à faire, allons voir les ruines de ce château, nous y chercherons Frédéric : qu'en pensez-vous, monsieur Ménard?

— Monsieur le baron, je suis entièrement de votre avis; mais peut-être ne ferons-nous pas mal d'emporter un pâté ou une volaille, car il est présumable que nous ne trouverons pas à dîner au château.

— Vous parlez comme la syntaxe, monsieur Ménard : munissons-nous donc de vivres : ce n'est peut-être pas très chevaleresque, mais c'est fort prudent. D'ailleurs nous ne voyageons qu'en troubadours amateurs;

J'espérais trouver de ce côté quelque bonne auberge. (P. 132.)

et tel beau que soit un site, telle imposante que soit une ruine, nous sommes de ces petits esprits auxquels il faut toujours à dîner. Ah! monsieur Ménard, nous ne sommes pas romantiques!... C'est bien heureux pour nous que nous ne soyons pas nés du temps d'Amadis et des quatre fils Aymon.

— Ma foi, oui, monsieur le baron ; car on ne savait pas alors truffer une volaille ni faire les filets de sole au gratin.

Dubourg se fait indiquer le chemin de la vallée de Grésivaudan, M. Ménard emplit ses poches de provisions, et nos voyageurs se mettent en route. On leur a dit qu'il y avait trois petites lieues pour arriver au château de Bayard ; mais toutes les demi-heures M. Ménard propose une halte à M. le baron. Celui-ci accepte et tire de sa poche une bouteille du meilleur vin qu'il a pu trouver à leur auberge; Ménard étale ses provisions sur une large feuille de papier qu'il met sur le gazon, et les voyageurs reprennent des forces. Quand Dubourg aperçoit quelques beaux fruits, il grimpe à un arbre, afin d'avoir du dessert; puis, coupant quelques branches, sur lesquelles il attache son mouchoir, il construit à la hâte une petite tente, afin de pouvoir dîner à l'ombre. Alors M. Ménard s'écrie :

— On ne se douterait guère que c'est un noble palatin qui a fait cela !

— Eh! pourquoi pas? répond Dubourg, la princesse Nausicaa coulait bien elle-même sa lessive ; les filles d'Auguste filaient les robes de leur père ; Denys le Jeune était maître d'école à Corinthe; le fils de Persée, roi de Macédoine, était menuisier à Rome, Pierre le Grand le fut en Hollande: je ne crois donc pas déroger en faisant une tente dans le Dauphiné.

A cela M. Ménard, n'ayant rien à répliquer, se contentait de saluer en murmurant : *Variant sententiæ.*

Enfin les deux voyageurs découvrent les ruines du château de Bayard, dont il ne reste plus que les quatre tours, et ils n'aperçoivent pas Frédéric en contemplation devant ces murs.

— Eh bien! dit Dubourg, le voyez-vous, monsieur Ménard?

— Le château?

— Frédéric !

— Pas encore, monsieur le baron ; mais asseyons-nous, faisons une halte... Je crains malheureusement que ce ne soit la dernière qui puisse nous restaurer, car nos provisions tirent à leur fin, et il ne nous reste plus qu'un quart de bouteille.

— Nous trouverons des fontaines, monsieur Ménard.

— Ce ne seront pas celles de Cana, monsieur le baron

— En attendant, vidons la bouteille et achevons ce chapon. D'ici nous serons très bien pour admirer le paysage.

— Cette vallée est charmante... Voyez, monsieur Ménard, sur la droite... ces montagnes font un effet très pittoresque ; elles sont couvertes de neige, cela me rappelle mes monts Krapach... Tenez, en voici où la neige est éternelle ; à la hauteur de quatre cents pieds elle ne fond plus

— Je vois, monsieur le baron, que nous tenons notre dernière aile, et je frémis en pensant au retour...

— Nous entrerons dans quelque habitation... dans un moulin... il n'en manque pas dans ce pays.

— Vous avez donc de l'argent, monsieur le baron?

— Pas un sou, monsieur Ménard ; et vous?

— Pas davantage!

— Diable! cela devient plus embarrassant... Et ce Frédéric qui nous abandonne et qui emporte la caisse avec lui, sans s'inquiéter de ce que nous deviendrons! Je sais bien que nous pouvons vivre à l'auberge, où notre compte est ouvert; mais il n'est pas agréable de rester cloué dans une auberge pendant que monsieur va se promener.

— Il est certain, monsieur le baron, que la promenade donne de l'appétit...

— Morbleu ! ce voyage commence à me paraître monotone; et si je ne craignais pas mes créanciers...

— Vos créanciers, monsieur le baron?...

— Je veux dire, si je n'avais pas des créanciers de mon gouvernement à liquider... enfin si... Mais chut!... j'aperçois du monde... des personnes qui sans doute viennent aussi visiter ces ruines... Il faut que ces gens-là demeurent dans les environs, car leur mise n'annonce pas une longue marche.

M. Ménard lève la tête : il aperçoit un monsieur et une dame qui arrivaient par la gauche et se dirigeaient lentement vers le château. Le précepteur s'empresse de faire disparaître leur couvert en fourrant dans sa poche la nappe et la bouteille ; puis il se lève et rejoint Dubourg, qui marche vers les promeneurs en se donnant déjà un air penché et se dandinant avec grâce, ce qui rappelle à Ménard leurs promenades dans les rues de Lyon, et il se dit tout bas : Il paraît que monsieur le baron ne veut plus garder l'incognito. Alors, de son côté, il tire le bout de son jabot, et donne à sa tournure un caractère plus sévère.

Dubourg a remplacé par un simple chapeau rond le méchant claque qu'on lui avait laissé chez la prétendue marquise de Versac, mais il a conservé à ses bottines ses petits glands d'argent ; il a conservé surtout ce talent de donner à sa physionomie le cachet du personnage qu'il veut prendre. Lorsqu'il est près des personnes qui examinent les ruines, on jugerait, à ses manières, à sa voix, à son parler, à ses yeux qu'il roule d'un œil observateur autour de lui, que c'est quelque noble étranger.

Le monsieur et la dame que Dubourg semble vouloir rejoindre ont une mise qui annonce l'aisance, mais qui sent la province et surtout la

prétention. Le monsieur, qui paraît cinquante ans, est coiffé en poudre ; il tient son chapeau à la main pour ne point abattre ses cheveux frisés en pain de sucre ; il a un habit noir, une culotte pareille, et des bottes à revers qui lui tombent plus bas que le mollet ; il tient une canne avec laquelle il semble désigner les objets à la personne qui l'accompagne, et on lit sur sa figure une expression de satisfaction et de contentement à aquelle il ajoute un air d'importance qu'il se croit sans doute obligé de conserver.

La dame qui lui donne le bras a au moins la quarantaine. Elle a dû être bien : mais elle a maintenant le tort de vouloir ne paraître encore que vingt ans, et cependant, malgré ses petites mines aimables, son parler enfantin, ses boucles passées derrière l'oreille, celles qui sortent par-dessous son chapeau, et une tournure qu'elle tâche de rendre folâtre, on s'aperçoit très facilement qu'elle est majeure.

Dubourg s'avance vers le château sans avoir l'air de faire attention aux étrangers, qu'il se contente de saluer ; puis il fait semblant de continuer de causer avec Ménard, et parle de manière à être entendu de loin.

— Ce château me rappelle celui de mon aïeul aux environs de Sandomir... Vous savez, mon cher Ménard, celui où nous soutînmes un siège si long... si meurtrier ?...

Ménard ouvre de grands yeux en regardant Dubourg, mais il se hâte de dire :

— Oui, monsieur le baron, je sais très bien.

— Voilà, reprend Dubourg, une tour qui ressemble étonnamment à celle placée à l'ouest de mon château de Krapach... Je crois m'y voir encore dans la chambre où couchait le prince de Bulgarie, lorsqu'il venait manger la soupe avec mon père. Ah ! mon cher Ménard, j'espère bien vous y faire boire de ce fameux tokay dont je vous ai parlé...

— Du Tokay de Tékély, monsieur le baron ?

— Précisément... il a cent vingt-quatre ans de bouteille !..

Le monsieur et la dame entendaient parfaitement tout ce que disait Dubourg, qui avançait toujours en feignant d'examiner le château, mais marchant de manière à ne point trop s'éloigner d'eux.

Pendant que Dubourg parle, le monsieur est attentif; sa figure prend bientôt une expression de considération, de respect ; il pousse le bras de sa femme, car c'est sa femme qui est avec lui, et lui désignant Dubourg, la fait marcher un peu plus vite afin de rejoindre l'illustre étranger.

Au pied de l'une des tours, le monsieur et la dame se trouvent tout

près de nos deux voyageurs. On va entrer dans les ruines. Dubourg s'arrête pour céder le pas à la dame; l'époux en fait autant à son égard; il n'est pas jusqu'à Ménard devant lequel il ne s'incline. Ces cérémonies terminées, la conversation s'engage.

— Monsieur vient visiter notre pays en amateur? dit le monsieur en s'approchant de Dubourg.

— Oui, monsieur; je voyage... pour mon plaisir... avec un ami, le comte de Montreville... dont vous avez peut-être entendu parler, et M. Ménard, professeur de belles-lettres très distingué... helléniste de la première force, qui tourne le couplet comme un ange... surtout au dessert.

Le monsieur s'incline devant Ménard, qui a fait de gros yeux bêtes quand on a dit qu'il tournait facilement un couplet, mais qui se garderait bien de contredire M. le baron.

— Vous habitez ce pays, monsieur? ajoute Dubourg.

— Oui, monsieur, répond la dame en souriant. Nous logeons à deux lieues et demie, à Allevard, où mon mari a acheté une propriété superbe, quand nous avons quitté le commerce des vins...

Ici le monsieur donne un coup de coude à sa femme, mais elle reprend sans paraître y faire attention :

— Commerce que nous n'exercions que pour notre plaisir, car mon époux a toujours eu une fortune assez *conséquente ;* mais il faut bien faire quelque chose.

— Comment donc! madame, mais j'estime beaucoup le commerce, surtout celui des vins. Certainement Noé n'a pas planté la vigne pour que nous ne mangions que des raisins secs. Gédéon, capitaine hébreu, battait lui-même son blé, Saül conduisait des bœufs. David gardait des brebis, Cincinnatus labourait son champ, le pape Sixte-Quint a gardé des cochons, Urbain IV avait fait des souliers ; je ne vois donc rien d'étonnant à ce que monsieur votre époux ait vendu du vin.

— Monsieur, certainement, dit le mari en saluant Dubourg; puis il ajoute tout bas à sa femme : — C'est un noble philosophe.

— Mais, reprend la dame, depuis que nous sommes retirés, nous ne voyons que ce qu'il y a de mieux dans l'endroit : le maire, le greffier... des propriétaires qui sont électeurs!... des gens comme il faut. Nous passons une vie charmante; mon mari est presque le seigneur de l'endroit.

— Il est certain, dit le monsieur en s'appuyant sur sa canne, qu'on me regarde comme tel. Il n'aurait tenu qu'à moi d'être sous-préfet ; mais il aurait fallu se déplacer, et je tiens à mon endroit. Nous y sommes tellement considérés! Je donne à dîner à ce qu'il y a de mieux ; nous

cultivons les arts, la musique... j'apprends le violon dans ce moment-ci; j'ai fait venir de Paris un orgue dans un buffet... Ma femme en jouera, elle a de l'oreille.

— Pardieu! dit Dubourg, en fait d'oreille, voici M. Ménard qui a une des plus belles basses-tailles que je connaisse!... Quant à moi, je joue de tous les instruments.

— Ah! monsieur, dit la dame en minaudant, quel plaisir nous aurions à vous entendre!... Nous avons beaucoup d'amateurs à Allevard; M. le maire joue de la basse, et un de nos voisins est très fort sur le cor de chasse. Si monsieur restait quelque temps encore dans ce pays... nous serions charmés de le posséder.

La dame accompagne cette invitation d'un sourire fort tendre: Dubourg y répond par un regard très expressif, et le mari baisse le nez avec satisfaction et humilité, tandis que Ménard regarde son compagnon pour savoir ce qu'il doit dire.

— Ma foi, madame, dit Dubourg, après avoir terminé son œillade qui durait depuis cinq minutes, et pendant laquelle le mari avait regardé voler les hirondelles, il serait possible que je restasse avec mes amis quelque temps à Grenoble. M. le comte de Montreville a un penchant très prononcé pour les bords de l'Isère; je l'aime trop pour partir sans lui. Nous sommes Oreste et Pylade, si ce n'est qu'on ne nous rencontre jamais ensemble; et quoique nous soyons attendus à la cour de Sardaigne, et que j'aie promis de passer l'hiver à la cour de Bulgarie, il serait possible, comme je vous le disais, que notre séjour dans ce pays se prolongeât quelque temps; n'est-il pas vrai, monsieur Ménard?

— Je le pense comme vous, monsieur le baron, dit Ménard; et la dame dit tout bas à son mari:

— Comme il est aimable pour un baron!

Et le mari lui répond:

— C'est justement parce qu'il est baron qu'il est aimable.

— D'autant plus, reprend Ménard, qui se donne plus d'importance depuis qu'il sait qu'il ne parle qu'à un ancien marchand de vins, d'autant plus que M. le comte de Montreville, mon élève, a une tête extrêmement romanesque!...

— Ah!... c'est comme moi... c'est bien comme moi! dit la dame en poussant un soupir qui s'adresse encore à Dubourg; je n'aime que le romanesque... Je suis folle des revenants et des lutins... n'est-il pas vrai, monsieur Chambertin?

M. Chambertin (c'est le nom du monsieur) répond en souriant:

— Oui, ma femme a toujours beaucoup aimé les esprits...

— Elle n'en a pas manqué avec vous, répond Dubourg.

— Il est vrai que j'en avais depuis vingt-quatre jusqu'à soixante-dix degrés.

— Si madame fait jamais un tour en Pologne, dit Dubourg, je la prie de venir passer quelques jours à mon château de Krapach. Elle y verra des fantômes de toutes les couleurs; c'est un séjour moins gai que mon palais de Cracovie, mais c'est un château que je ne donnerais pas pour deux millions! et il ne me rapporte cependant que de la neige; mais j'ai des raisons pour y tenir, n'est-il pas vrai, monsieur Ménard?

— Peste! je le crois bien, répond Ménard; un château où vous avez reçu...

— Chut... silence! Ménard, tout ceci n'intéresse pas M. et Mme Chambertin.

— Pardonnez-moi, monsieur le baron, répond Chambertin en s'inclinant; nous sommes trop flattés de faire connaissance avec un seigneur polonais... car je crois que monsieur le baron est Polonais?

— Depuis ma naissance, répond Dubourg en se retournant pour laisser à Ménard la facilité de leur dire à demi-voix :

— C'est M. le baron Ladislas Potoski, palatin de Rava et de Sandomir.

En entendant ces titres, l'ancien marchand de vins reste comme frappé de stupéfaction, n'osant plus faire un pas en avant ni en arrière, tandis que Mme Chambertin tourne sa bouche de cent façons, et fait son possible pour n'en plus avoir du tout, afin de séduire le palatin de Rava.

— Vous veniez visiter ces ruines? dit Dubourg après avoir laissé à son nom le temps de faire son effet.

— Oui, répond M. Chambertin; nous ne les connaissions pas encore, et il faut bien voir ses environs. Ce Bayard avait un fort beau château, à en juger par ce qui reste... mais c'était un seigneur bien recommandable...

— C'était un chevalier, n'est-ce pas, mon ami? dit Mme Chambertin en minaudant.

— Oui, ma bonne, c'était un preux du siècle de Louis XIV.

Ici Ménard tousse en regardant Dubourg d'un air goguenard; M. Chambertin poursuit :

— J'aime assez à voir les antiquités... les monuments anciens; cela amuse, quand on a une certaine instruction. Monsieur le baron faisait comme nous?...

— Ma foi, dit Dubourg, nous étions d'assez mauvaise humeur quand nous vous avons rencontrés : nous sommes venus de Grenoble ici en nous

promenant... On nous a dit qu'il n'y avait que trois petites lieues... je n'ai pas voulu fatiguer mes équipages dans ce pays montagneux; mais j'espérais trouver de ce côté quelque bonne auberge pour y dîner, ou du moins la facilité de gagner le premier village ; j'ai offert à des paysans jusqu'à six pièces d'or pour me chercher un cheval, et pas un de ces drôles n'a bougé. N'est-il pas vrai, Ménard?

— Il est très vrai, monsieur le baron, que nous ne trouvions rien du tout!...

— Ah! mon ami, dit à demi-voix Mme Chambertin à son époux, quelle idée!... quelle occasion!...

— Je la saisis!... répond celui-ci, et il se met devant Dubourg à la troisième position : Monsieur le baron, si je ne craignais d'être indiscret... s'il vous était indifférent d'accepter un dîner de propriétaire... nous serions ravis, Mme Chambertin et moi, de posséder à notre table un seigneur de distinction et un professeur de belles-lettres. Mon cabriolet de campagne nous attend ici près, avec Lunel, mon jockey; en une heure nous serons à Allevard, et ce soir mon cabriolet reconduira monsieur le baron.

— Vraiment, monsieur de Chambertin, ceci est trop aimable, répond Dubourg en le saluant, tandis que l'ancien négociant dit tout bas à sa femme :

— Il m'a appelé *de* Chambertin.

— Je l'ai entendu, mon ami.

— Est-ce qu'il a envie de me faire chevalier?

— Je le crois bien capable de vous faire quelque chose.

— Je suis presque tenté d'accepter votre invitation, reprend Dubourg; elle me procurera le plaisir de connaître des personnes aimables. Qu'en pensez-vous, mon cher Ménard? cela n'inquiétera-t-il pas Montreville? croyez-vous que nous pouvons accepter le dîner de M. de Chambertin?

— Oui, certainement, nous le pouvons, monsieur le baron, répond Ménard, qui, dans le plaisir que lui fait cette invitation, tire de sa poche leur nappe de papier qui entortillait la volaille, et s'essuie le visage avec, croyant avoir pris son mouchoir, et ne s'apercevant pas qu'il se barbouille la figure avec la gelée du chapon; mais M. et Mme Chambertin sont dans le ravissement et ne voient rien de tout cela : emmener dîner chez eux un grand seigneur polonais, un palatin!... qui a mis un *de* devant le nom de monsieur, et qui fait des yeux très tendres à madame, en voilà assez pour tourner la tête aux deux époux.

— Nous ne tiendrons jamais quatre dans le cabriolet, dit madame.

— Ne t'inquiète pas, ma chère, je prendrai le petit cheval de Lunel, qui montera derrière ; et quand monsieur le baron voudra...

En s'entendant appeler de Chambertin, il a pris le mors aux dents. (P. 134.)

— Ma foi, partons, dit Dubourg ; et il ajoute tout bas en offrant sa main à la dame :

— Toutes les ruines possibles ne sauraient l'emporter sur vous !

On se met en marche ; Dubourg donne le bras à madame, M. Chambertin court en avant, et Ménard suit en cherchant à deviner d'où peut venir cette odeur de volaille qui le poursuit partout.

Au détour d'un sentier, on aperçoit le cabriolet de campagne, que garde un petit homme de l'âge de son maître, qui ressemble plutôt à un sommelier qu'à un jockey : il a près de lui un animal qui, par sa taille et ses oreilles, tient le milieu entre le cheval et l'âne. Mme Chambertin monte en voiture avec nos deux voyageurs.

— Donne-moi ton bidet, Lunel, dit M. Chambertin.

— Et moi, monsieur? demande le vieux jockey.

— Tu monteras derrière la voiture.

— Vous savez bien, monsieur, que je ne peux pas m'y tenir.

— Alors, tu suivras à pied; imbécile!... qui ne sait pas encore se tenir derrière une voiture!

En disant ces mots, M. Chambertin enfourche le bidet en lui donnant de grands coups de canne à défaut de cravache.

— Pardon si je vous dépasse, crie-t-il à Dubourg, mais je vais donner quelques ordres!

— Ah! je vous en supplie, point de façons pour nous, monsieur de Chambertin, lui crie celui-ci.

Mais le propriétaire est déjà loin : en s'entendant appeler de Chambertin, il a pris le mors aux dents.

Dubourg prend les guides et conduit, ce qui ne l'empêche pas de dire en route des choses fort galantes à Mme de Chambertin, et de faire signe à Ménard de s'essuyer le visage. Lunel court à pied derrière le cabriolet, en donnant au diable les étrangers qui sont cause que son maître a pris son bidet.

On arrive à Allevard, joli bourg où un torrent considérable alimente un grand nombre de moulins, de forges de fer et d'usines. La maison de M. Chambertin est sur la droite, avant le village. C'est une propriété charmante, bâtie à la moderne, et, comme dit Mme Chambertin, c'est presque un château.

En descendant dans une fort belle cour ombragée de tilleuls, Dubourg se félicite en secret de sa rencontre, et commence à trouver que Mme Chambertin a encore les formes très agréables et les yeux très vifs. Quant à Ménard, qui a entrevu une cuisine bien échauffée, il pense que, sans être baron ni palatin, un homme qui possède une aussi jolie propriété mérite quelque considération.

M. Chambertin fait entrer les étrangers dans un joli salon du rez-de-chaussée, qui donne sur un fort beau jardin situé derrière la maison. Tout annonce la richesse, la profusion et le manque de goût. Il y a deux pendules sur une cheminée, une autre sur une console, une autre sur un secrétaire. Les meubles sont élégants, le parquet est couvert de tapis, les

boiseries surchargées de tableaux, et trois lustres pendent au plafond.

— C'est mon petit salon d'été, dit Mme Chambertin d'un air modeste. Si j'avais su avoir l'honneur de recevoir monsieur le baron, j'aurais fait préparer mon grand salon d'hiver, dans lequel on fait trois contre-danses sans se gêner.

— Madame, nous avons plus de place qu'il ne nous en faut! et je serais désolé de vous causer aucun dérangement... ce salon est charmant, tout s'y ressent du goût de la déesse de ce séjour...

— Ah! monsieur le baron... il est vrai que c'est moi qui l'ai fait arranger... mon mari voulait encore placer une pendule dans ce coin... mais il peut s'en passer...

— Il serait difficile de ne pas savoir l'heure ici!...

— Ce tapis est d'un assez bon goût... J'ai encore mieux que ça dans mon salon d'hiver... mais vous devez en faire un grand usage en Pologne, monsieur le baron?

— Oh! nous avons en Pologne des tapis qui ont six pouces d'épaisseur... on enfonce dedans en marchant, comme sur un lit de plume... J'espère avoir l'honneur de vous envoyer quelque échantillon...

— Ah! monsieur le baron!...

Dans ce moment M. Chambertin entre avec toute la société qu'il avait pu réunir à la hâte pour venir dîner chez lui avec un grand seigneur. Il n'avait trouvé que quatre personnes de disponibles: d'abord un ancien notaire de village et sa femme, qui allaient se mettre à table lorsque leur voisin était accouru, tout effaré, leur apprendre la rencontre qu'il avait faite, et l'honneur qu'il avait de recevoir chez lui le noble étranger et le professeur de belles-lettres.

A cette nouvelle, et sur l'invitation qui la suivit, de venir dîner avec le grand seigneur, M. Bidault (c'est le nom du ci-devant notaire) avait appelé sa bonne en lui disant:

— Marianne, enlevez le couvert... mettez le pâté dans le buffet, la volaille dans le garde-manger, le poisson à la cave... nous dînons chez mon voisin, conservez bien tout cela pour demain.

Et Mme Bidault s'était élancée devant son miroir, en s'écriant :

— Eh vite! Marianne... ma robe fleur d'oranger... mon chapeau à la jardinière .. ma collerette à points à jour... je ne puis pas paraître devant ces messieurs en négligé. Monsieur Bidault, est-ce que vous ne vous habillez pas?...

— Ma foi je vais passer mon habit marron, voilà tout... Fais en sorte, Marianne, que le poisson se conserve frais...

— Marianne, cherchez-moi donc ma robe.

M. Chambertin est parti bien vite pour continuer sa tournée d'invitations, en recommandant à madame Bidault de ne point se faire attendre La pauvre Marianne, pressée de tous les côtés, ne sait où donner de la tête: elle va porter le chapeau à la jardinière à la cave, et accourt vers sa maîtresse avec son plat de poisson à la main. Enfin, après vingt minutes employées à courir pour madame et pour monsieur, les deux époux sont en état de se présenter devant l'illustre étranger. M. Bidault, qui compose des vers depuis qu'il a vendu sa charge, se fait un plaisir de causer poésie avec l'homme de lettres; et Mme Bidault, qui se pique d'avoir le meilleur ton de l'endroit, est enchantée de montrer son savoir vivre devant un grand seigneur.

— En sortant de chez M. Bidault, M. Chambertin est allé chez le maire ; mais le maire est aux champs, il surveille ses travaux, et ne reviendra que le soir. Chambertin court chez le notaire qui a succédé à M. Bidault, mais le notaire est à la chasse, et sa femme est occupée à faire des confitures qu'elle ne peut pas quitter.

Cependant le temps presse ; Chambertin entre chez un ancien apothicaire de Lyon, qui s'est retiré dans une assez jolie maison qu'il a achetée à Allevard. Ce n'est pas un personnage fort distingué pour mettre en face d'un palatin, mais n'ayant pas le temps de choisir, on s'en contentera ; d'ailleurs, M. Fondant parle fort peu ; il ne dira pas de sottises.

Chambertin entre donc chez lui, et n'ayant pas le temps de bien s'expliquer, se contente de lui dire précipitamment :

— Mon cher Fondant, j'ai chez moi un grand palatin... de Pologne... je lui donne à dîner... venez, je vous attends... et un homme de lettres qui est helléniste incognito... Dépêchez-vous... ce sont des personnages du premier ordre... nous dînerons dans une demi-heure.

Chambertin est parti. Il songe qu'il peut encore avoir son ami Frossard, maître de forges, et l'un des plus riches propriétaires des environs. Il court chez lui. Le gros maître de forges est en train de dîner ; il a déjà mangé le potage et le bœuf, lorsque Chambertin, qui arrive tout en sueur dans la salle à manger, lui crie de loin :

— Arrête, Frossard... arrête... pas un morceau de plus !...

— Qu'est-ce à dire, répond le maître de forges en tenant son grand couteau levé sur un poulet gras qu'il s'apprête à découper, pas un morceau de plus!... j'espère bien que les cuisses et les ailes la sauteront... je n'abandonne que la carcasse...

— Arrête, te dis-je, mon ami ; il faut que tu viennes dîner chez moi...

— Pas aujourd'hui... tu vois bien qu'il n'est plus temps...

— Il le faut...

— J'ai déjà mangé le tiers de mon dîner...

— Ça ne comptera pas.

— J'ai bien peur que si!...

— J'ai deux seigneurs, dont un homme de lettres chez moi.

— Qu'est-ce que cela me fait?

— De Pologne... de Cracovie... un baron... un savant..

— Eh bien! après? tout cela ne doit pas m'empêcher de dîner.

— Je veux te procurer l'honneur de dîner avec eux.

— Mon ami, pourvu que je dîne bien, peu m'importe que ce soit un baron ou un meunier!...

— Allons, Frossard, mon ami, un peu d'élévation dans les idées...

— Mon poulet va être froid...

— Tu goûteras chez moi d'un lièvre piqué délicieux.,. j'ai aussi certain pâté de foie gras qui m'est arrivé de Strasbourg...

— Ah! le traître va m'attendrir...

— Nous boirons de mon vieux pomard... et de ce saint-péray que tu aimes tant...

— Il n'y a pas moyen de résister...

— Tu me suis?

— Oui, mais ce n'est pas pour tes seigneurs et tes savants, auxquels je ne connais goutte; c'est pour le lièvre et le pomard auxquels je me connais parfaitement.

M. Fondant était arrivé le premier chez Chambertin; mais, naturellement timide, et encore plus embarrassé pour paraître devant les deux étrangers, qu'il présumait être des princes d'après le peu de mots que son voisin lui avait dits, l'ancien apothicaire était resté dans l'antichambre qui précédait le salon dans lequel madame Chambertin causait avec ses nouveaux hôtes; et ne se sentant pas la force de faire seul son entrée, il attendait que les autres convives arrivassent, afin de passer derrière eux.

M. et Mme Bidault paraissent enfin, ainsi que le gros Frossard. M. Chambertin, qui venait de donner des ordres à son cuisinier, court au-devant de sa société. On trouve M. Fondant, qui est toujours dans l'antichambre; et M. Chambertin, ouvrant la porte de son salon, présente Mme Bidault à M. le baron. Pendant un échange de saluts et de révérences entre les deux epoux et nos deux voyageurs, le gros Frossard, qui ne fait pas autant de cérémonie, pousse devant lui M. Fondant, qui paraît vouloir rester dans l'antichambre; et Mme Chambertin, après avoir fait les honneurs de chez elle, s'éclipse pour aller s'occuper un moment de sa toilette.

— Monsieur le baron, dit Chambertin, j'ai réuni quelques amis qui sont, comme moi, ravis de ce que...

— Ma foi, dit Frossard en se jetant dans une bergère sans laisser finir Chambertin, il était temps que tu arrivasses, mon cher ; si le poulet avait été entamé, je ne l'aurais pas quitté !...

— Toujours plaisant, ce cher Frossard, dit M. Bidault en frappant sur la cuisse du maître de forges, tandis que son épouse se tenait bien roide dans un fauteuil vis-à-vis de Dubourg, qui, assis négligemment sur un canapé, ressemblait à un sultan contemplant ses esclaves ; tandis que Ménard, placé un peu plus loin, admirait l'air de santé du maître de forges et la mine respectueuse de M. Fondant, qui s'est assis contre une croisée, de manière à être aux trois quarts sous le rideau.

— Si j'avais su plus tôt traiter monsieur le baron, dit Chambertin, j'aurais arrangé... une petite soirée musicale... une petite fête... mais je me flatte d'être en mesure une autre fois...

— Ah ! monsieur de Chambertin vous me rendez confus !... En vérité je ne pourrai plus quitter ce pays ; et cependant, monsieur Ménard, vous savez qu'on nous attend à la cour de Bulgarie.

A ces mots, Mme Bidault se redresse en se pinçant les lèvres; Chambertin regarde ses voisins d'un air qui signifie : « Je vous l'avais bien dit ! » et M. Fondant disparaît entièrement derrière les rideaux.

— Au reste, reprend Dubourg, ce pays me plaît beaucoup... et la société aimable que j'y rencontre m'y attache encore davantage...

A ce compliment tout le monde se lève et salue. Il se fait derrière les rideaux un mouvement semblable.

— Mais il me semblait avoir aperçu M. Fondant, dit le maître de forges; que diable est-il donc devenu?...

— Je suis là, monsieur, dit d'une voix enrouée le ci-devant apothicaire en sortant un peu sa tête de dessous les draperies.

Et que faites-vous là, à une lieue de nous ?... approchez-vous donc, monsieur Fondant... Eh bien ! quelles nouvelles de Lyon?... que dit-on par là?...

M. Fondant est devenu rouge jusqu'aux oreilles : il s'aperçoit que les étrangers le regardent. Il tire son mouchoir, se mouche, avance et recule sa chaise, puis balbutie enfin, en parlant du nez pour se donner de l'assurance :

— Qu'il a fait chaud aujourd'hui !...

Heureusement Mme Chambertin revient, et sa présence change le tour de la conversation. Elle a passé une légère blouse de mousseline, garnie de dentelles; elle est coiffée en cheveux, ce qui ne lui va plus bien,

mais elle a mis ses boucles d'oreilles en brillants, et un superbe collier en perles fines, ce qui la rend très séduisante aux yeux de Dubourg, qui va au-devant d'elle, et, en lui donnant la main, lui serre tendrement le bout des doigts ; à quoi on répond par un demi-sourire, qu'accompagne un soupir étouffé.

M. Bidault s'est approché de M. Ménard, qu'il juge être l'homme de lettres, et lui glisse quelques phrases du *Parfait Notaire*, qu'il accompagne de petits vers de l'*Almanach des Muses*. M. Ménard, qui, en voulant se modeler sur Dubourg, prend quelquefois son ton suffisant, sourit à M. Bidault d'un air protecteur, en prononçant avec emphase : *Studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant* ; et M. Bidault, qui a oublié Cicéron en apprenant les cinq codes, y répond en offrant à M. Ménard une prise de tabac.

Lunel, qui a passé une petite veste à l'anglaise, avec laquelle il ressemble à un Limousin, vient annoncer que le dîner est servi.

Tout le monde se lève. Dubourg donne la main à Mme Chambertin, M. Frossard a pris celle de Mme Bidault, les autres suivent ; M. Fondant ferme la marche.

On se rend dans une fort belle salle à manger. La table est servie avec somptuosité. Ménard remarque avec satisfaction qu'il y a quatre hors d'œuvre, ce qui annonce toujours un dîner bien ordonné. On place M. le baron entre Mme Bidault et Mme Chambertin ; mais c'est vers cette dernière que Dubourg se tourne le plus souvent, et la vive rougeur qui vient de temps à autre colorer les joues de la maîtresse de la maison pourrait faire présumer que son illustre convive lui parle aussi par-dessous la table.

Ménard est entre Bidault et M. Fondant. L'un lui lâche par-ci par-là quelques vers à pistache ; l'autre se contente de lui verser constamment à boire, et M. Ménard se tourne plus souvent vers l'apothicaire que du côté de l'ancien notaire.

Au second service, Dubourg, qui commence à être en train, parce qu'il a sablé assez lestement le pomard de son hôte, se met à parler à tort et à travers de ses châteaux, de ses terres, de la Pologne et de la Bretagne ; il mêle les usages de Rennes avec les habitudes de Cracovie, et les productions de son pays avec les neiges des monts Krapach. Mais la société, tout émerveillée de ce qu'il dit, se contente d'ouvrir les yeux et les oreilles. Le gros Frossard trouve le baron de son goût parce qu'il boit sec, et regarde Ménard comme un savant distingué parce qu'il raisonne sur la manière d'accommoder chaque plat. M. Bidault est enchanté de trouver une occasion de faire le poète ; sa femme se croit une beauté parce que Dubourg

lui a dit qu'elle avait un faux air de Mlle de Scudéri; M. Fondant est plus à son aise, parce que personne ne fait attention à lui; M. Chambertin est dans l'ivresse, parce qu'il a un grand seigneur à sa table; et Mme Chambertin joue de la prunelle, parce que ce grand seigneur-là lui donne des coups de genou très fréquemment.

Vers les neuf heures du soir, on tâche de quitter la table. Tout le monde a voulu tenir tête à M. le baron, les uns par goût, les autres par politesse, ce qui fait que personne n'est solide sur ses jambes; les dames seules conservent leur tenue, car c'est rarement à table que les femmes perdent la tête.

Au milieu des vapeurs bachiques, Dubourg conserve assez de présence d'esprit pour sentir qu'ils sont à six lieues de Grenoble, et qu'il est temps d'y retourner. M. Chambertin propose des chambres à ses hôtes : mais si l'on restait, il faudrait faire quelque chose ; déjà M. Bidault et le maître de forges ont pris des cartes ; et Dubourg, qui a de la peine à résister à l'attrait du jeu, sent qu'il ferait une sotte figure sans argent dans sa poche. Il vaut donc mieux partir pour revenir une autre fois. M. Frossard l'a provoqué au trictrac; Dubourg, qui s'y croit très fort, espère regagner avec le gros maître de forges une partie de ce qu'il a perdu chez ses fripons de Lyon.

Ménard se trouve si bien chez M. Chambertin qu'il y coucherait volontiers, et Mme Chambertin, qui a peut-être quelques arrière-pensées, voudrait retenir le jeune palatin. Mais celui-ci a ses raisons pour ne point céder. Voyant que ses instances sont inutiles, M. Chambertin ordonne à Lunel de se tenir prêt avec le cabriolet pour reconduire M. le baron et son compagnon. Dubourg prend congé de ses hôtes, en leur promettant de venir incessamment passer quelques jours avec eux. Cet engagement calme le chagrin de son départ.

— Songez, monsieur le baron, que je compte sur votre parole, dit M. Chambertin en saluant profondément Dubourg.

— Nous vous attendons... ajoute madame en lançant un regard qui en dit suffisamment.

Dubourg y répond en appuyant sa bottine sur le pied de son mari, qu'il prend pour le sien, et, serrant affectueusement la main de son hôte, l'appelle son cher ami de Chambertin.

Mais Lunel et le cabriolet les attendent : Dubourg et Ménard montent dedans et prennent la route de Grenoble.

Le mouvement de la voiture endort Ménard, et Dubourg, n'ayant personne à qui parler, se dit à lui-même :

— Cette connaissance me sera fort agréable, et variera un peu la

Est-ce une raison pour ne plus les aimer? (P. 145.)

monotonie de notre séjour à Grenoble : ces bonnes gens me croient un seigneur, il n'y a pas grand mal à cela, et je puis bien en avoir la mine. Mme Chambertin a encore de la vivacité dans le regard... son mari a d'excellent vin, une bonne table... Ce gros maître de forges est riche comme un Crésus, et il paraît qu'il aime à faire sa partie. Ah! morbleu, si j'avais encore la caisse! quelle occasion pour réparer nos pertes!... Je suis sûr

qu'il ne se doute pas du trictrac!... un homme comme cela perdrait cinq ou six mille francs sans y faire attention... Et ce Frédéric qui nous laisse sans le sou... qui passe son temps je ne sais où!... Il faut absolument que je sache ce qu'il fait tous les jours... il faut bien que je veille sur lui, puisque ce pauvre Ménard n'ose rien lui dire. Joli surveillant que M. le comte lui a donné là!

On arrive à Grenoble fort tard. Ménard se réveille pour descendre de cabriolet. Quand Dubourg voit le vieux Lunel devant lui le chapeau à la main, il fouille, par habitude, dans son gousset ; mais ne trouvant rien dans aucune poche, il passe sa main sous le menton de Lunel, qui attend la pièce, et lui donne une petite tape sur la joue en lui disant :

— C'est bien, Lunel... adieu, mon ami, je suis fort content de toi!...

Le vieux jockey s'en retourne avec cela en marronnant tout le long du chemin :

— Il est gentil le pourboire du Polonais!

XIV

VISITE AU BOIS

Quand Dubourg et Ménard s'éveillent, le lendemain de leur dîner à Allevard, Frédéric est parti depuis longtemps. Dubourg dit :

— Nous l'attendrons ce soir, et nous lui parlerons.

Et Ménard répond :

— Oui, monsieur le baron, vous lui parlerez.

Mais nous avons vu que Frédéric restait fort tard près de sœur Anne jusqu'à ce qu'il se fût décidé à y rester tout à fait. De Vizille à Grenoble il y a quatre lieues ; le cheval que Frédéric prenait le matin, au hasard, pour s'être reposé toute la journée n'en valait guère mieux le soir, parce que des chevaux d'auberge sont rarement bons à monter ; il s'ensuivait que le cheval mettait quelquefois trois heures à revenir de Vizille, et Frédéric ne le pressait pas, car il ne s'agissait plus alors d'arriver près de sœur Anne.

Frédéric rentrait donc fort tard, et Dubourg, après avoir fait avec Ménard la partie de piquet, seul jeu que jouait l'ancien précepteur, finissait par s'endormir sur les cartes, parce que ces messieurs, n'ayant d'argent ni l'un ni l'autre, ne pouvaient jouer que sur parole, et que le

jeu ne s'échauffait jamais, quoique M. Ménard eût à sa disposition la tabatière du roi de Prusse et qu'il prisât à chaque instant pour se donner quelque ressemblance avec Frédéric II.

Dubourg bâillant, M. Ménard proposait au baron d'aller se coucher ; et on remettait au lendemain pour parler à Frédéric ; mais le lendemain s'écoulait de même sans qu'on l'aperçût.

Plusieurs jours se sont passés ainsi ; l'impatience de Dubourg augmente : il brûle de retourner à Allevard, de poursuivre sa conquête et de faire la partie du maître de forges. De son côté, M. Ménard ne désire pas moins boire encore du pomard de M. Chambertin, et se trouver à côté de M. Fondant qui le verse si bien.

Mais on ne peut pas aller à pied à Allevard ; il faut s'y présenter de manière à donner de soi une idée qui réponde au rang qu'on a pris, il faut surtout avoir de l'argent dans sa poche si l'on veut faire figure au jeu. M. Ménard ne voit pas trop la nécessité de cela ; mais puisque M. le baron pense que c'est indispensable, il est nécessairement du même avis.

— Il faut donc absolument voir Frédéric.

— Parbleu, dit Dubourg, nous l'attendrons ce soir, et, pour ne pas nous endormir, nous boirons du punch toute la nuit s'il le faut : qu'en pensez-vous, monsieur Ménard?

— Je suis entièrement de cet avis, monsieur le baron, pourvu que nous ayons une brioche pour accompagner le punch.

— Nous en aurons quatre ; nous les jouerons au piquet, et Frédéric les payera.

La nuit vient ; un énorme bol de punch est apporté, ainsi qu'une assiette surchargée de gâteaux. Ces messieurs se mettent au jeu en buvant, et boivent souvent pour ne pas s'endormir, ce qui au contraire les endort un peu plus vite. Après avoir bu chacun près d'un demi-bol, et avalé une demi-douzaine de tartes et de brioches, ils tombent la tête sur la table, Dubourg en disant :

— Je suis capot.

Ménard en ajoutant :

— Sur table, monsieur le baron.

Ils s'éveillent au point du jour, fort mécontents de s'être endormis ; mais enfin Frédéric ne doit pas encore être sorti, et ils vont le voir. Dubourg crie, appelle, on ne lui répond pas ; il descend dans la cour et s'informe de son ami.

— Il n'est pas rentré cette nuit, répond le valet d'écurie.

— Pas rentré! s'écrie Dubourg, tu en es certain?

— Oh! oui, monsieur, ni lui, ni le cheval.

— Diable! dit Dubourg, cela devient inquiétant... ne pas revenir depuis hier... c'est bien singulier!

Il monte apprendre cette nouvelle à M. Ménard ; et celui-ci, après avoir réfléchi un quart d'heure, finit par dire :

— Que pensez-vous de cela, monsieur le baron?

— Eh! morbleu, c'est à vous que je le demande, monsieur Ménard.

— Je n'ose rien préjuger, monsieur le baron... voilà mon avis.

— Il ressemble beaucoup à celui de Brid'oison.

On passe la journée à attendre Frédéric, qui ne revient pas. Dubourg est inquiet de son ami, Ménard tremble pour son élève, et l'aubergiste serait fort en peine de son cheval s'il n'avait la voiture pour répondant.

Le lendemain, dès le point du jour, Dubourg se présente devant Ménard, le chapeau sur la tête, et dit :

— Allons, il faut retrouver Frédéric...

— Trouvons-le, monsieur le baron.

— Pour le trouver, il faut le chercher.

— C'est ce que je pensais, monsieur le baron.

— Cela ne vous empêchait pas de rester fort tranquillement dans votre lit.

— J'attendais votre avis ultérieur.

— Mon avis est que nous nous mettions en route sur-le-champ. Ce jeune homme a une tournure et une figure assez remarquables pour qu'on nous indique le chemin qu'il a pris; il ne peut pas être perdu!...

— Il faut l'espérer... car que me dirait M. le comte son père?...

— Levez-vous donc, et venez avec moi.

— Ménard s'habille, déjeune, et suit Dubourg, qui fait mettre des selles à deux vieux chevaux de labour, que l'aubergiste ne donne qu'en murmurant, parce que la dépense de ces messieurs commence à dépasser la valeur de leur voiture. Enfin ils sont montés à cheval; Ménard prévient son compagnon qu'il ne va qu'au pas, et Dubourg lui répond que, lorsqu'on fait des perquisitions, on ne va pas vite.

Ils s'informent, en sortant de l'auberge, de la route que prenait Frédéric : on la leur indique. Tout le long du chemin on a remarqué le jeune voyageur, qui passait chaque matin en faisant aller son cheval le plus grand train possible, et qui revenait le soir tout doucement. Dubourg et son compagnon acquièrent bientôt la certitude que c'est à Vizille que Frédéric se rendait tous les jours.

— Que va-t-il faire là? dit Dubourg.

— Il y aura trouvé quelque site intéressant.

— Je crois plutôt que c'est une figure intéressante.

— Quoi ! monsieur le baron, vous penseriez...

— Oui, sans doute. Frédéric n'est pas assez fou pour ne contempler que des arbres et des montagnes. Il cherchait un cœur qui sympathisât avec le sien, une âme aimante comme la sienne, enfin une femme qui lui plût; et qui sait s'il n'a pas trouvé quelque jeune paysanne, bien simple, bien naïve, qui lui a tourné la tête!...

— Je gage, moi, qu'il est allé admirer la Chartreuse.

— Monsieur Ménard, songez que Frédéric n'a que vingt et un ans. Monsieur le baron, rappelez-vous que les femmes l'ont déjà trompé, et qu'il est parti de Paris pour les fuir!

— Est-ce une raison pour ne plus les aimer? D'ailleurs, monsieur Ménard, quand on fuit quelque chose, c'est qu'on sent bien qu'on ne résisterait pas longtemps.

— Monsieur le baron, Joseph fuyait Putiphar, et ce n'était pas par crainte de succomber.

— Monsieur Ménard, Joseph a fini par se laisser séduire, puisque sa postérité a peuplé le pays de Chanaan.

Tout en discutant, ces messieurs sont arrivés à Vizille. Ils s'informent de Frédéric dans le village ; mais les habitants, occupés de leurs travaux, ont peu fait attention au jeune homme, qui n'a dîné que deux fois à l'auberge ; car nous avons vu qu'il dînait dans le bois avec les provisions que sœur Anne lui apportait. On a bien aperçu plusieurs fois le jeune voyageur, mais on n'a pas remarqué de quel côté il tournait ses pas, ni ce qu'il venait faire dans le village.

Dubourg et son compagnon sortent de Vizille sans être plus avancés.

— Tout est perdu ! s'écrie de temps à autre M. Ménard, mon élève aura été mangé par les loups ou tué par les voleurs, ou sera tombé dans quelque précipice en regardant un coucher de soleil !... Pauvre Frédéric ! si doux, si aimable, si instruit ! je n'ai donc plus qu'à te pleurer !.

> Qualis populeâ mœrens Philomela sub umbrâ
> Amissos queritur fœtus!...

— Eh ! non, monsieur Ménard, Frédéric n'a été ni tué ni mangé !... Il n'est pas question de ressembler à Philomèle pleurant ses petits, mais il s'agit de savoir où le jeune homme a porté ses pas... Eh ! mais... tenez, voici, je crois, un animal qui pourra nous donner de ses nouvelles.

Les voyageurs, en sortant du village, étaient descendus dans la vallée, et se trouvaient alors devant la lisière du bois ; le cheval de Frédéric errait à l'aventure dans les sentiers qui touchaient à la vallée.

— C'est son cheval, dit M. Ménard. Je le reconnais à cette tache blanche, pour l'avoir vu dans la cour de notre auberge : c'est le cheval de Frédéric.

— Et il est seul... sans cavalier... Nouvelle preuve, monsieur le baron, que le jeune homme est victime de son imprudence ; le cheval aura jeté son maître par terre!... mon élève est mort!... il aura voulu gravir des montagnes!... *Nox erat!*... il n'aura pas vu à ses pieds... tout est perdu!

— Je crois plutôt que Frédéric est dans ce bois, et qu'il a quitté son cheval afin de s'y promener à son aise... Faisons-en autant pour le chercher... mais soyons plus sages que lui, et attachons nos chevaux à l'un de ces sapins.

Dubourg et son compagnon mettent pied à terre et entrent dans le bois, M. Ménard tenant déjà son mouchoir sur ses yeux, parce qu'il croit Frédéric mort ou blessé, et Dubourg marchant en avant, et regardant attentivement autour de lui.

Bientôt ce dernier revient vers M. Ménard d'un air joyeux, et lui désignant du doigt un tertre de gazon :

— Tenez, lui dit-il, regardez si mes pressentiments me trompaient ; voilà la merveille que Frédéric vient admirer.

M. Ménard suit l'indication du doigt de Dubourg, et aperçoit sous un ombrage épais, son élève négligemment couché sur l'herbe, et tenant dans ses bras une jeune fille charmante, dont la tête repose contre le sein de son amant, et qui a ses deux bras passés autour de son cou.

— Vous aviez raison, monsieur le baron, dit Ménard après un moment de surprise, ce n'est point la Chartreuse!... ceci est plus moderne...

— Cette jeune fille me paraît charmante!...

— Et à moi aussi, monsieur le baron.

— Ce coquin de Frédéric!... Ce n'est pas maladroit de trouver un si joli minois dans ce lieu désert... Pensez-vous encore qu'il fuit les femmes?

— Cela n'y ressemble pas, dans ce moment.

— Allez, monsieur Ménard, Frédéric, quoique sentimental, est un homme comme un autre ; mais il faut aller lui faire notre compliment.

— Cela va le déranger, monsieur le baron.

— Parbleu! puisqu'il passe ici ses journées, il a bien le temps de faire l'amour.

Dubourg et Ménard s'avancent : au bruit de leurs pas, Frédéric se retourne et les voit. La petite lève les yeux ; en apercevant les deux

étrangers, elle se presse davantage contre Frédéric, puis cachant sa tête sur le sein de son amant, semble de cette place défier tous les dangers.

— Bravo! mon cher Frédéric, bravo!... dit Dubourg en riant. Je conçois maintenant pourquoi tu te lèves si matin! Vraiment, ta conquête est charmante... et ce petit air sauvage ajoute encore au piquant de sa physionomie.

La jeune muette, après avoir regardé un instant Dubourg, reporte ses yeux sur Frédéric, et semble lui demander ce que cela veut dire.

Frédéric se lève, la petite en fait autant; elle court auprès de celui qu'elle aime et s'attache à lui en regardant avec inquiétude les deux étrangers; elle semble craindre qu'on ne vienne lui enlever son amant; mais Frédéric la rassure, il l'embrasse tendrement, et l'engage à aller l'attendre dans le jardin de la chaumière. Sœur Anne a de la peine à lui obéir, elle craint de le quitter... mais Frédéric lui promet de nouveau de la rejoindre bientôt. La main de la jeune fille désigne les étrangers, et ses yeux lui disent :

— Tu n'iras pas avec eux.

Il l'embrasse encore, elle se calme, et s'éloigne enfin, non sans tourner souvent la tête pour regarder Frédéric avec amour, et les deux nouveaux venus avec tristesse.

— Fort jolie... fort jolie, d'honneur! répète Dubourg en la suivant des yeux. Et M. Ménard dit entre ses dents : Si son langage ressemble à son plumage c'est le phénix des hôtes de ces bois.

— Que venez-vous chercher ici, messieurs? dit Frédéric en s'approchant d'eux avec humeur.

— Ce que nous venons chercher? toi, parbleu : toi, qui nous abandonnes, qui nous laisses sans argent dans une auberge, pour venir dans les bois faire l'amour avec une petite paysanne fort gentille, j'en conviens, mais qui ne devrait pas te faire oublier ton ami et ton respectable précepteur.

Frédéric ne répond rien, il paraît réfléchir profondément.

— Monsieur le comte, dit M. Ménard en s'avançant avec respect vers Frédéric, certainement il est permis à tout homme d'être sensible : Adam le fut avec Eve... Il est vrai qu'il ne pouvait pas l'être avec d'autres ; Abraham le fut avec Agar ; David avec Betzabé ; Samson avec Dalila ; et puisqu'un homme comme Samson a succombé, comment pourrions-nous résister, nous, qui ne sommes pas des Samson?... Mais cependant, monsieur le comte, *est modus in rebus;* il ne faut pas, pour un nouvel attachement, oublier tout ce qu'on se doit, et descendre du rang où le sort nous a placés. Or, ce n'est pas pour aller vivre dans un bois

comme un sauvage que monsieur le comte votre père vous a laissé entreprendre ce voyage... d'où je conclus...

— Mon cher monsieur Ménard, dit enfin Frédéric en sortant de sa rêverie, et sans paraître répondre au discours de son précepteur, j'ai quelque chose de très important à communiquer à mon ami le baron, je ne puis dire cela qu'à lui... obligez-moi d'aller faire un tour dans la vallée... nous vous rejoindrons bientôt.

— Monsieur le comte, je n'ai rien à vous refuser; je vais vous attendre avec confiance. Et Ménard sort du bois en se disant :

— Ma mercuriale a fait son effet; le jeune homme sent ses torts, il va s'amender et revenir comme l'enfant prodigue... le bâton blanc d'une main, et la bride de son cheval dans l'autre.

A peine Ménard est-il éloigné que Frédéric court vers Dubourg.

— Pourquoi as-tu amené ici notre mentor? pourquoi me suivre dans ce bois?... ne suis-je plus le maître de mes actions?

— D'abord, le mentor n'est pas effrayant; ensuite, il fallait bien savoir ce que tu étais devenu, puisque tu ne donnais plus de tes nouvelles; enfin, devais-je penser que pour une amourette tu deviendrais comme Roland le Furieux....

— Une amourette!... non, Dubourg, c'est une passion véritable, et qui sera éternelle! Jamais je n'ai aimé avec autant d'ardeur! jamais je n'ai rencontré un être plus digne de mon amour. Ah! Dubourg, si tu connaissais le cœur de cette aimable enfant!... elle est étrangère à toutes les fausseté du monde; son âme est pure et belle comme ses traits. Ah! mon ami, ce n'est pas à Paris, ce n'est pas dans les brillants salons de la capitale que je retrouverais une femme qui sût m'aimer autant.

— Allons, tu as la tête montée, et je vois bien qu'il me sera difficile de te faire entendre raison. Cette jeune fille m'a paru fort jolie, je veux bien que ce soit un phénix; mais enfin que prétends-tu faire? tu ne veux pas sans doute passer ta vie dans ce bois?

— Ah! je ne veux pas quitter sœur Anne!

— Eh bien! soit, emmène ta sœur Anne, qu'elle vienne avec nous; faisons-en une baronne, si tu veux, aux yeux de ce pauvre Ménard; je me charge même d'arranger tout cela; mais quitte ces vieux sapins, sous lesquels tu finirais par devenir un orang-outang.

— Cela ne se peut pas. Cette jeune fille a dans cette chaumière une bonne femme qui a pris soin de son enfance, elle ne peut l'abandonner.

— Allons, te voilà toute une famille sur les bras...

— Va, Dubourg, retourne à Grenoble avec Ménard, dans quelques jours j'irai vous rejoindre... mais je ne puis la quitter maintenant.

C'est comme si j'étais le seigneur... Au fait, je le suis presque... (P. 155.)

— Que je retourne à Grenoble!... Et crois-tu que je m'y amuse, avec ton précepteur, et sans pouvoir me présenter nulle part!...

— Ah! j'oubliais!... prends ce portefeuille... Il contient notre fortune... prends, fais tout ce que tu voudras. J'ai quelques louis, cela me suffit...

— Mais, en vérité, mon pauvre Frédéric, tu es fou!... vivre dans les bois, filer le parfait amour avec ta petite villageoise...

— Ah! ce n'est point une femme ordinaire... si tu savais... pauvre petite!... mais non, je ne veux rien te dire!... tu ne peux comprendre mon cœur... Adieu, Dubourg.

— Tu le veux? j'y consens. Je prends la caisse, et je te laisse. Je connais les hommes, j'ai plus d'expérience que toi : avant quinze jours tu seras las de ce genre de vie, et tu viendras nous retrouver...

— Oui, si sœur Anne veut me suivre...

— Tu viendras sans elle, j'en suis certain... au revoir, fais l'amour à ton aise : fais-le toute la journée, fais-le toute la nuit, fais-le tant, enfin, que dans quinze jours, tu en aies par-dessus la tête.

Dubourg, après avoir mis le portefeuille dans sa poche, descend rapidement dans la vallée, où il trouve M. Ménard assis tranquillement près de leurs chevaux. — Et vite! lui dit-il d'un air joyeux, à cheval!

— Comment, à cheval? et je ne vois pas M. le comte.

— C'est qu'il est resté près de sa belle.

— Il est resté, et nous partons!

— Sans doute ; car, n'ayant point de passions dans le bois, nous pourrions nous y ennuyer.

— Mais, monsieur le baron, je ne comprends rien à ceci.

— Monsieur Ménard, j'agis en homme qui connaît le cœur humain, et surtout celui des jeunes gens. Si nous avions voulu contrarier les désirs de Frédéric, il aurait été capable de faire des folies; au lieu de cela, laissons-le suivre son penchant. Je vous réponds que dans quinze jours, au plus tard, son amour satisfait sera calmé et sa raison revenue. Il n'y a point de passion qui tienne à un tête-à-tête de trois semaines consécutives!... l'amour est un feu qui s'éteint de lui-même, parce qu'il n'a jamais assez de raison pour se ménager.

— Ma foi, monsieur le baron, je commence à penser que vous avez raison...

— Allons, à cheval, monsieur Ménard, et vive la gaieté! Demain, je vous mène dîner chez notre ami de Chambertin.

— Vraiment, monsieur le baron?

— Et je vous promets que nous ferons dans le village une entrée qui fera sensation.

— Je ne vous comprends pas, monsieur le baron, mais vous arrangez si bien les choses, que je m'en repose sur vous.

Et Ménard, que l'espoir d'aller le lendemain chez M. Chambertin a rendu tout joyeux, pique des deux pour la première fois de sa vie (à la vérité ce n'est qu'avec ses talons), et va trotter à côté de Dubourg.

— C'est pourtant dommage, dit-il en route, que mon élève ait fait

cette nouvelle connaissance!... une femme fait quelquefois commettre à un homme bien des sottises!... Caton a dit que la sagesse et la raison étaient incompatibles avec l'esprit de ce sexe.

— Eh! monsieur Ménard, c'est que Caton avait probablement été malheureux en amour!

— Saint Bernard nomme la femme *organum diaboli*.

— Mais Confucius prétend que l'âme d'une femme est le chef-d'œuvre de la création.

— Juvénal dit qu'il n'y a personne pour qui la vengeance ait plus d'attrait.

— Cela prouve, monsieur Ménard, qu'elles ont quelque ressemblance avec les dieux.

— Enfin, Origène a dit : La femme est la clef du péché.

— J'avais cru jusqu'à présent qu'elle n'en avait que la serrure.

— Agnès Sorel amollissait le courage de Charles VII.

— Et c'est une autre femme qui le lui a rendu.

— Jeanne de Naples a fait étrangler son mari.

— Jeanne Hachette a sauvé Beauvais.

— Tout bien considéré, monsieur le baron, je vois que cela se balance.

Pendant que nos deux voyageurs cheminent vers Grenoble en discutant sur les femmes, discussion qui pourra les mener fort loin, sans qu'au bout du compte ils en connaissent mieux le sujet qu'ils auront traité ; car un savant a dit qu'il y avait autant de variété dans le cœur d'une femme que de grains de sable dans la mer ; et il fallait que ce savant-là le fût terriblement, pour connaître le compte des grains de sable de la mer!... revenons à Frédéric.

Il respire plus librement en voyant partir Dubourg ; bientôt il entend les pas des chevaux qui emmènent ses deux compagnons. Alors, aussi content que Cratès, qui s'écria : — Je suis libre, après avoir jeté tout son argent à la mer, Frédéric se croyant plus libre désormais de se livrer à son amour pour la jeune muette depuis qu'il s'est débarrassé de Dubourg et de Ménard, retourne à grands pas vers la chaumière. Frédéric ne voit que le présent ; il ne raisonne pas!... mais il n'a que vingt et un ans, et il est passionnément amoureux.

Sœur Anne était tremblante dans le jardin; la vieille Marguerite reposait, et la petite pouvait sans contrainte se livrer aux sentiments qui l'animaient. La présence de ces deux hommes qui connaissaient Frédéric la jetait dans une inquiétude que chaque minute rendait plus vive. Vivre sans son ami lui semblait maintenant impossible. L'amour était l'existence

pour cette âme de feu, qui, dans le fond des bois, n'avait pas appris à maîtriser ses passions. Son cœur aimant avait volé au-devant de celui qui lui avait dit : Je t'aime. Mais en se donnant à lui, c'était pour toujours que sœur Anne s'engageait. Frédéric lui avait fait connaître le bonheur ; il avait ranimé son âme flétrie par le malheur : en voyant qu'elle peut plaire, une femme renaît à la vie. Que serait-elle à seize ans, s'il fallait renoncer à cet espoir? Frédéric était tout pour elle ; et, jusqu'à ce moment, l'amour lui avait semblé le bonheur sur la terre... mais il n'est pas de bonheur durable, surtout en amour. A peine quelques jours de félicité viennent de s'écouler, et déjà la pauvre petite éprouve les peines que ce sentiment traîne à sa suite!...

Enfin Frédéric reparaît... elle ne court pas... elle vole dans ses bras... ses yeux errent autour de lui : il est seul, elle en est plus heureuse.

— Non, lui dit son amant en l'embrassant, je ne te quitterai point. Où trouverais-je une femme plus jolie... plus fidèle, plus digne d'être aimée?... Que m'importe ce qu'ils diront?... que me fait un monde où rien ne m'attache? Je trouve ici le bonheur. Non, mon père lui-même ne pourrait me faire renoncer à toi!...

Un nouveau baiser, pris sur la bouche charmante de la jeune fille, scelle l'engagement qu'il vient de contracter. La nuit ramène avec ses ombres des instants plus doux encore ; elle réunit les deux amants sur une couche solitaire ; et, dans les bras de celle qui lui prodigue les plus tendres caresses, Frédéric répète encore : — Non, je ne te quitterai jamais!

Au bout de huit jours, cependant, la journée passe moins vite pour notre amoureux... les aimables caresses de la pauvre petite ne lui suffisent plus pour employer le temps... il sent qu'il faut s'occuper... et qu'on ne peut éternellement rêver sur le bord d'un ruisseau.

Huit jours après, il descend dans la vallée, il monte le cheval qu'il a gardé, et fait quelques petites promenades dans les environs, afin, dit-il à sœur Anne, de rapporter les provisions dont ils ont besoin... mais dont il se passait fort bien dans le commencement de son séjour dans le bois.

Huit jours plus tard, il regarde du côté de Grenoble... Il s'étonne que Dubourg ne revienne pas savoir de ses nouvelles, de ce que Ménard l'oublie aussi!... Je crois même qu'il est en secret fâché. N'aimerait-il plus sœur Anne!... Oh! Frédéric l'aime toujours... Mais le temps!... et, comme l'a fort bien dit Dubourg, il n'est point d'amour qui résiste à un tête-à-tête de trois semaines.

Mais n'anticipons pas ; laissons-le près de la jeune muette, qui l'aime

autant que le premier jour, parce que... Ah ! ma foi, demandez à une dame, et retournons près de Dubourg, qui a de nouveau les fonds de voyage à sa disposition.

XV

FÊTE, DINER, FEU D'ARTIFICE, SURPRISE

En arrivant à Grenoble, Dubourg demande le dîner. On leur sert leur ordinaire habituel.

— Qu'est-ce que c'est que ce dîner-là?... il nous faut d'autres mets et surtout d'autres vins, dit Dubourg, qui commence à faire du tapage, parce qu'il a de l'argent dans sa poche.

L'hôte monte et représente à ces messieurs que leur mémoire est déjà très fort, parce que, nonobstant leur logement et leur nourriture, leur jeune compagnon a rendu fourbus tous les chevaux de l'auberge en leur faisant faire des marches forcées. Pour toute réponse, Dubourg tire de sa poche un billet de cinq cents francs qu'il donne à l'aubergiste en lui, disant avec le sang-froid de la grandeur : Payez-vous.

L'hôte ouvre de petits yeux étonnés; son nez, de pincé qu'il était, devient ouvert; sa bouche, qu'il veut rendre agréable, se fend jusqu'à ses oreilles; il s'entortille dans plusieurs phrases d'excuse, et termine en disant qu'il va faire son compte, mais il espère que ces messieurs ne le quitteront pas, et que si cela peut leur être agréable, il leur fera du vin muscat pour leur dîner.

Quand il est parti, M. Ménard, qui a fait une figure presque aussi comique que celle de l'aubergiste, dit à Dubourg :

— Monsieur le baron, vous avez donc reçu des fonds de la Pologne?

— Eh! certainement, monsieur Ménard!... Parbleu! est-ce qu'on est longtemps sans argent avec moi!...

— Mais je n'ai pas vu le courrier qui...

— Il est venu pendant que vous dormiez apparemment. Le principal, c'est que nous pouvons maintenant nous présenter partout, sans être obligés de rester, comme des cuistres, à voir jouer les autres, ce qui n'est pas noble du tout. Et pour commencer, nous irons demain chez notre ami Chambertin; mais, afin qu'il nous traite comme nous le méritons, je suis d'avis de lui dépêcher sur-le-champ un exprès, qui le préviendra de notre visite. Qu'en pensez-vous, monsieur Ménard?

— Je crois que cela ne peut pas faire un mauvais effet, monsieur le baron.

— En ce cas, déterrez-moi un marmiton, auquel on mettra votre gilet de flanelle et ma casquette du matin, pour lui donner un genre anglais. Pendant ce temps, je vais faire mon épître.

Ménard va chercher un petit garçon dont on puisse faire un jockey anglais, et pendant ce temps Dubourg écrit la lettre suivante :

« Le baron Ladislas Potoski, palatin de Rava, etc., etc., etc., a l'honneur de prévenir son honorable ami de Chambertin d'Allevard qu'il se rendra demain à son château, accompagné du savant Ménard. Le baron Potoski baise les mains de Mme de Chambertin d'Allevard. »

Ce billet terminé, on le donne au marmiton, que l'on déguise en courrier, et qui, moyennant une pièce de cent sous, part sur-le-champ pour le remettre à son adresse.

M. et Mme Chambertin allaient se mettre au lit lorsque le marmiton arriva chez eux. Il était neuf heures et demie du soir ; et à la campagne, lorsqu'on ne cultive ni les lettres, ni la musique, ni la peinture, ni son jardin, les soirées paraissent fort longues. M. Chambertin avait cependant joué du violon, et madame avait chanté une romance nouvelle, puis on avait parlé du seigneur polonais, que l'on se désespérait de ne pas revoir ; et monsieur avait dit : — Cela m'étonne ! il m'avait donné sa parole qu'il reviendrait. Et madame avait soupiré en ajoutant : — Cela m'étonne bien plus que vous !...

Le bruit que fait le messager arrête M. Chambertin, au moment où il allait entrer sa jambe dans la couche nuptiale. Il ne l'entre pas, et s'arrête, quoique son épouse lui dise : — Couchez-vous toujours, nos gens sont là pour répondre. Mais qui pouvait se présenter si tard?... On frappe à la porte de la chambre à coucher : c'est Lunel, qui annonce au travers de la serrure un messager de M. le baron de Potoski.

A ce nom, M. Chambertin, qui tenait toujours sa jambe en l'air, prêt à entrer dans le lit, la retire brusquement, et perdant l'équilibre, va rouler sur le tapis, pendant que Mme Chambertin, au seul nom du baron, s'est levée vivement, et se mettant sur son séant, demande à toute force un miroir pour rajuster sa coiffure. Son mari se relève, et court prendre sa robe de chambre tout en criant à Lunel : — J'y vais Lunel, j'y suis sur-le-champ...

— Donnez donc vite, monsieur, crie Mme Chambertin ; je suis pressée je n'aurai jamais le temps.

M. Chambertin croit que sa femme lui demande autre chose ; il lui présente un vase de nuit et court ouvrir à Lunel, qui entre suivi du

jockey, tandis que Mme Chambertin, furieuse de la méprise de son mari, tire avec précipitation les rideaux de son lit, pour qu'on ne la voie point dans une position équivoque.

M. Chambertin prend la lettre qu'on lui présente. Il lit, et à chaque mot, sa figure devient plus rayonnante, il n'y tient plus... il crie à sa femme : — Le baron viendra... Il m'appelle de Chambertin d'Allevard... ma femme, il te baise les mains, etc... Et Chambertin court tirer les rideaux, et se jette le nez sur le vase que lui présente son épouse... qui lui dit : — Prenez donc garde, monsieur... que faites-vous donc?...

— D'Allevard! ma femme, s'écrie Chambertin en saisissant l'objet contre lequel il s'est frappé, et se promenant avec dans la chambre. D'Allevard... c'est comme si j'étais le seigneur... Au fait, je le suis presque... et grâce au baron, j'espère bien que je le serai tout à fait.

— Posez donc cela, monsieur, posez donc cela quelque part, crie madame à son mari, qui ne sait plus ce qu'il fait; elle ordonne alors à Lunel de faire rafraîchir le messager, et dit à celui-ci que son maître et son ami seront reçus avec les honneurs qu'ils méritent.

Le messager est reparti. Chambertin s'est jeté dans un fauteuil, et madame s'est remise sur son oreiller; mais la lettre qu'ils viennent de recevoir ne leur permet plus de songer au sommeil. M. Chambertin la lit de nouveau. C'est surtout le titre d'Allevard qui le flatte.

— C'est le nom du village, dit madame.

— Oui, mais en le mettant après mon nom, cela m'anoblit.

— Vous savez bien, monsieur, que c'est comme cela que cela se fait à Paris; n'avons-nous pas deux de nos voisins qui se font appeler du nom de leur endroit : M. Gérard de Villers-Cotterets, et M. Leroux d'Ermenonville? Il y a six mois que je vous dis qu'il faut vous faire appeler Chambertin d'Allevard, mais vous ne m'écoutez pas!...

— Ma chère amie, maintenant que M. le baron m'a donné ce titre, certainement je ne le quitterai pas, et je ne signerai plus autrement. Ma femme, demain je donne une fête.

— Je l'espère bien, monsieur.

— Dîner, bal, concert, feu d'artifice... On n'en a, je crois, jamais tiré dans le pays, cela fera un terrible effet! J'invite tout ce qu'il y a de mieux dans les environs.

— Je me ferai coiffer à la Ferronnière, cela me va bien...

— Je fais illuminer partout.

— Ma robe à queue...

— En verres de couleurs.

— Une ceinture bien tendre.

— Des lampions dans la cour.
— Mes souliers cerise.
— Les plus grands qu'on pourra trouver.
— Une écharpe.
— Des guirlandes de fleurs.
— Mon collier de perles.
— Et des coups de fusil!...

L'hôte a fait son mémoire de manière que c'est justement cinq cents francs qui lui reviennent, et qu'il n'a rien à rendre à M. le baron. Un autre que Dubourg trouverait que c'est un peu cher de demander cent écus, parce qu'on a couronné trois ou quatre mauvais chevaux, qui ne pouvaient plus tirer la charrue ; mais celui-ci ne s'amuse point à examiner les mémoires. Il se contente de demander à l'aubergiste un joli tilbury pour le lendemain, et deux de ses gens qui représenteront sa suite.

Dubourg fait ensuite le compte de ses fonds. Il se trouve possesseur de quatre mille cinq cents francs ; c'est plus qu'il n'en faut pour en gagner dix fois autant. Il espère bien que les maîtres de forges lui rendront ce que le chevalier et le comte à manchettes lui ont escamoté.

Le lendemain, vers midi, Dubourg et Ménard se disposent à se rendre à Allevard, où ils comptent arriver pour le dîner. Comme l'aubergiste n'a pas trouvé de tilbury dans la ville, il faut que ces messieurs se contentent d'un char à bancs jaune à deux banquettes. Sur la première se placent Dubourg et Ménard, et sur la seconde on fait asseoir deux petits marmitons affublés de vestes et de pantalons pris à diverses personnes, et coiffés de vieilles casquettes de chasse qui leur tombent jusque sur le nez, ce qui leur donne l'air tout à fait étranger. Dubourg leur a expressément recommandé de feindre de ne point entendre le français, et de ne s'expliquer que par signes, afin de passer pour deux petits Polonais, et les deux jockeys ont promis d'obéir.

On part : Dubourg conduit la voiture ; mais quoiqu'il ait demandé à l'aubergiste ses deux meilleurs chevaux, il ne peut parvenir à leur faire prendre le galop. Il faut se contenter d'un trot très modéré, ce qui retardera leur arrivée ; Ménard craint qu'on ne dîne sans eux, et Dubourg est désolé de ne pas pouvoir entrer chez M. Chambertin comme un vélocifère.

Il est cinq heures et demie lorsqu'on aperçoit le village d'Allevard. Dubourg sue sang et eau après ses chevaux... On approche enfin de la maison de M. Chambertin devant laquelle il y a beaucoup de monde réuni. Dubourg dit à Ménard : — Piquez-les avec votre canne, que nous entrions du moins au grand trot. Comme Ménard allonge le bras pour piquer les coursiers, on entend un brouhaha de cris : — Les voilà ! les voilà !...

Il espère bien que les maîtres de forges lui rendront ce que le chevalier et le comte à manchettes lui ont escamoté. (P. 156.)

Quatre coups de fusil partent l'un après l'autre, puis deux violons et une clarinette exécutent l'ouverture de *la Caravane;* et les deux rosses, effrayées par les coups de fusil et la musique, s'emportent et entraînent le char à bancs sur une montagne qui est sur la droite de la route, au lieu de suivre celle de la maison. Dubourg crie de loin : — C'est charmant, c'est délicieux !... Ménard, qui a peur de verser, lui dit : — Prenez garde, monsieur le baron, nos chevaux s'emportent; et M. Chambertin, qui voulait faire illuminer à deux heures, dit à la société : — Voyez comme le baron, mon ami, conduit sa voiture avec adresse... il gravit exprès la montagne, pour nous donner un échantillon de son talent.

Cependant, en redescendant la montagne, les chevaux vont encore plus vite, et à chaque instant la frêle voiture manque de verser en passant sur des pierres ou en s'enfonçant dans des trous; Ménard est tremblant, les deux jockeys crient, et Dubourg leur dit :

— Taisez-vous, drôles... je vous ai défendu de parler français.. ne craignez rien, je réponds de tout.

La voiture va comme le vent; heureusement que les chevaux se dirigent alors vers la maison; mais au lieu d'enfiler la grande porte, les coursiers vont donner avec violence contre la muraille; le choc est si fort que Dubourg en a sauté à terre en criant :

— Je réponds de tout! et les deux jockeys ont roulé sur le gazon. Ménard seul est resté sur son banc, après lequel il semble cloué.

Mais personne n'est blessé. Dubourg se relève en riant, et va saluer la société en assurant que c'est ainsi qu'on descend de voiture en Pologne. Ménard, fier de n'être point tombé, entre en étalant son jabot, et les deux marmitons en se tenant le derrière, qu'ils se contentent de montrer à Lunel, qui leur demande s'ils sont blessés.

On fait à Dubourg l'accueil le plus aimable. M. Chambertin est aux anges, le baron lui a serré la main en l'appelant son cher ami; Mme Chambertin n'est pas moins satisfaite, l'illustre étranger lui a dit à l'oreille en la saluant : — Vous n'êtes pas sortie de ma pensée. Et toute la société paraît charmée de se trouver avec un grand seigneur qui n'a pas du tout l'air important, et met tout le monde à son aise.

M. Chambertin a réuni une quarantaine de personnes : tous les riches propriétaires des environs, le maire, le notaire, le greffier, des maîtres de forges, quelques amis arrivés de Paris et de Lyon, enfin tout ce qu'il a jugé digne de se trouver avec M. le baron. On se met à table. Dubourg a la place d'honneur près de madame, et Ménard est enchanté de se trouver à côté de M. Fondant, qui ne parle pas davantage, mais qui est très attentif pour lui verser à boire et lui passer des plats.

— J'espère, dit M. Chambertin, que M. le baron nous donnera quelques jours, ainsi que monsieur Ménard.

— Oui, dit Dubourg, je me suis arrangé pour passer quelque temps dans ce délicieux séjour, ainsi que mon ami Ménard.

Ces mots sont accompagnés d'un coup de genou à Mme de Chambertin, qui avale une aile de volaille pour étouffer un soupir indiscret. M. Ménard s'incline, et M. Chambertin reprend :

— Je n'ai qu'un regret, c'est que vous ne nous ayez pas amené votre ami, le comte de... le comte du... un comte enfin...

— Oh! c'est un original, dit Dubourg, il fuit la société. Je lui ai laissé mes gens avec ma berline, et n'ai amené avec moi que mes deux petits Polonais.

— Ah! ce sont des Polonais! ils sont gentils ; je les prenais pour des Cosaques.

Dans ce moment, Lunel vient annoncer à Dubourg que ses deux jockeys font le diable dans la cuisine, et ne veulent répondre à aucune question.

— Parbleu, je le crois bien! ils n'entendent pas le français.

— Laissez faire les gens du baron, dit Chambertin, et tâchez de comprendre leurs signes.

— Ils sont jolis leurs signes, dit tout bas Lunel, ils ne font que mettre leurs doigts dans les sauces et les reporter à leur culotte

La gaieté de Dubourg et du savant Ménard a mis tout le monde en train. On rit, on cause, on mange, on boit. Mais toutes les fois que Dubourg parle, M. Chambertin lâche des chut! à la société, en disant :

— Écoutons M. le baron.

Au dessert, M. Bidault se dispose à chanter, mais Dubourg a dit : On ne chante plus dans la bonne compagnie, et M. Chambertin fait taire M. Bidault en criant :

— On ne chante plus... qu'est-ce que vous alliez faire là!...

Mais le gros Frossard a l'habitude de chanter, et il ne s'embarrasse pas de ce que dit Chambertin, qui, voyant qu'il ne pourra pas l'empêcher d'entonner sa chanson à boire, prie la société de passer dans la salle du concert, qui va commencer, et dans lequel il espère que la chanson à boire du maître de forges passera pour un morceau à roulades.

On a fait venir un piano et une harpe ; une dame et une demoiselle des environs régalent la compagnie d'un air avec trente-six variations. Le maire prend sa basse, le notaire un violon : on présente un cor à Dubourg, qui a dit qu'il jouait de tous les instruments, mais qui déclare ne donner que du cor anglais, et passe l'instrument à Ménard en le faisant asseoir devant

un pupitre ; Ménard le regarde d'un air étonné, et Dubourg lui dit tout bas :

— Soufflez dedans, et n'ayez pas l'air embarrassé.

M. Ménard, qui ne s'est pas ménagé au dîner, ne doute de rien, et, prenant le cor, applique l'embouchure sur ses lèvres en soufflant et roulant les yeux. On commence un trio, pendant lequel Dubourg bat la mesure. Toutes les fois que le cor doit donner, on n'entend rien, parce que Ménard a beau souffler, il ne trouve pas l'embouchure ; mais Dubourg paraît satisfait, et se tournant vers la société il dit :

— Je n'ai jamais entendu un jeu aussi doux !... on ne croirait pas que c'est un cor.

Tout le monde applaudit, et Ménard, après le morceau, se dit :

— Je savais donner du cor, et je ne m'en doutais pas !...

Le concert est terminé enfin ; Dubourg parle de jouer, et bientôt les tables sont dressées. On ne joue guère le trictrac dans un salon, mais Dubourg dit qu'on ne joue que cela à la cour de Pologne, et M. Chambertin fait sur-le-champ apporter un trictrac, et déclare qu'avant huit jours il en aura quatre dans son salon ; Dubourg et le gros Frossard se placent, et M. Chambertin les regarde jouer, quoiqu'il n'y comprenne rien.

Dubourg est en veine ; il pousse son adversaire ; il le pique pour faire monter le jeu... Il gagne déjà une vingtaine de louis, lorsqu'on entend dans le jardin une détonation violente.

— C'est le feu d'artifice, crie-t-on de tous côtés ; et la société court dans le jardin.

— Au diable le feu d'artifice ! dit Dubourg, j'avais justement les dés heureux !

Mais il veut en vain retenir le maître de forges, celui-ci va aussi voir le feu. Dubourg se dispose alors à faire comme tout le monde.

Il sort du salon. Le feu est au bout du jardin ; Dubourg rencontre Mme Chambertin qui venait voir ce que faisait M. le baron, et qui cherchait peut-être l'occasion d'un tête-à-tête. Dubourg lui prend le bras, il est de fort belle humeur, il se rappelle la conversation de dessous la table, les soupirs étouffés, il pense qu'il va passer quelques jours dans la maison, et qu'il doit se montrer digne de l'accueil qu'il reçoit. Tous ces motifs lui font prendre avec Mme Chambertin une allée qui ne conduit pas à l'endroit où est toute la société. Madame dit bien de temps à autre :

— Où me menez-vous donc ?

Mais Dubourg répond :

— Je n'en sais rien, allons toujours.

Ils se trouvent bientôt devant un petit kiosque qui n'est pas éclairé et n'a qu'une fenêtre, un peu plus élevée qu'un rez-de-chaussée. Dubourg

ouvre la porte du kiosque, et y pousse Mme Chambertin, avec laquelle il entre en ayant soin de fermer la porte sur lui.

Cependant M. Chambertin, qui donne un feu d'artifice exprès pour son ami le baron, le cherche des yeux à la lueur d'une flamme du Bengale; ne l'apercevant pas, il court de tous côtés en criant :

— Venez donc, monsieur le baron, venez donc, de grâce!... Il y a déjà deux artichauts de partis, on met le feu au premier transparent!...

Dubourg, qui probablement ne s'occupait pas alors de transparent, entend la voix de M. Chambertin, et lui crie du fond du kiosque :

— Je suis ici... je suis très bien, ne vous occupez pas de moi ; madame votre épouse a la complaisance de m'expliquer le feu.

— Eh ! mais je ne vous vois pas à la fenêtre...

— C'est que madame craint les baguettes ; mais nous voyons fort bien.

— Ah ! tant mieux; je suis enchanté que vous soyez bien placé, dit M. Chambertin en se mettant sous la fenêtre. C'est moi qui ai ordonné la composition du feu ; avez-vous vu le soleil?

— Non, mais je l'ai senti; il ressemblait un peu à la lune.

— Regardez ces petits serpents... quel mouvement continuel !... ça fait très bien, n'est-ce pas?

— Ça tait supérieurement!...

— Ma femme, explique donc le transparent à M. le baron.

— Oh! M. le baron saisit tout avec une rare facilité, dit Mme Chambertin d'une voix que la fumée avait beaucoup affaiblie. Prenez garde... voilà le bouquet qui va partir!...

Le bouquet part en effet : on applaudit, on crie bravo ! la société revient enchantée, et Mme Chambertin sort du kiosque avec M. le baron.

— Le bouquet était fameux, dit M. Chambertin en se frottant les mains.

— J'en suis encore tout étourdie, répond madame d'une voix émue.

— Il est digne du seigneur de cet endroit, dit Dubourg.

— Ma foi, répond M. Chambertin, je crois en effet que je le suis à peu près.

— Vous l'êtes tout à fait, mon cher ami, c'est moi qui vous le certifie.

— Quand un homme comme vous me l'assure, monsieur le baron, je ne dois plus en douter.

Mais il est plus de onze heures, et à la campagne c'est une heure indue. Tous ceux qui demeurent dans les environs montent en voiture; les personnes qui logent dans le village font allumer des lanternes, que portent leurs domestiques ; on prend congé de M et de Mme Chambertin, en

leur faisant compliment de la beauté de la fête; on salue respectueusement M. le baron, et chacun s'en va chez soi. Alors M. Chambertin, qui pense que son illustre ami a besoin de repos, et s'aperçoit que le savant Ménard s'est endormi dans un coin du salon, ordonne à ses gens de conduire ces messieurs chacun dans leur appartement.

On a préparé le plus beau logement du premier pour le jeune seigneur, et une jolie chambre du second pour le savant, qui s'il n'était que cela pourrait bien être relégué au grenier, mais auquel on prodigue beaucoup d'égards, parce qu'il est le compagnon du baron.

Chacun s'est retiré chez soi. M. Ménard ronfle déjà comme un bienheureux, ce qui veut dire que les bienheureux ne font pas de mauvais rêves. Dubourg s'étend avec complaisance dans un lit bien moelleux, qu'entourent de beaux rideaux de soie à franges et à gros glands, et il dit :

— Ma foi, c'est fort amusant de faire le baron!... voilà une maison dans laquelle on me prodigue tous les égards, toutes les attentions, où l'on vole au-devant de mes moindres désirs!... Et tout cela, parce qu'on me croit un palatin!... Si je m'étais présenté tout bonnement comme M. Dubourg de Rennes, on m'aurait prié de passer mon chemin... et cependant cet autre nom n'a pas fait de moi un autre individu... Mais enfin, les hommes ont tous leur grain de folie... un peu plus, un peu moins... Au lieu de chercher à les guérir, ce qui serait fort beau sans doute, mais ce qui me semble trop difficile, il faut caresser leur manie pour se faire bien venir d'eux. Ce M. Chambertin est un sot, qui, après avoir été marchand de vins les deux tiers de sa vie, veut faire le seigneur et se donner des airs de noblesse pendant le dernier tiers qui lui reste. Que m'importe sa sottise!... il est enchanté de loger chez lui un baron, je ferai le baron tant que je me plairai ici; sa femme est fort aise que je lui fasse la cour, je la lui ferai tant que je ne trouverai pas mieux; et il est plus que probable que je ne trouverai pas mieux tant que je serai chez elle.

Tout en faisant ces réflexions, Dubourg commençait à s'endormir, lorsqu'un bruit subit se fait entendre du côté de la cour; ce sont des cris, des jurements et des éclats de rire; au milieu de ce tapage, Dubourg croit distinguer la voix d'un de ses jockeys. Il se lève, passe le vêtement nécessaire, et ouvre la fenêtre qui donne sur la cour. Il aperçoit alors plusieurs domestiques rassemblés, et le vieux Lunel se disputant une volaille avec un de ses petits Polonais, tandis que l'autre crie et pleure dans un coin de la cour.

Les deux marmitons, fidèles à la consigne que leur avait donnée Dubourg, n'avaient répondu que par signaux aux autres domestiques; mais Lunel, qui était à la fois l'intendant, le valet de chambre et le jockey

de M. Chambertin, était fort mal disposé pour les deux domestiques du baron, ainsi que pour leur maître, qu'il avait reconduit jusqu'à Grenoble sans avoir d'autre pourboire qu'un petit soufflet sur la joue. Les deux petits garçons s'étaient écorché les fesses en sautant hors du char à bancs : voilà pourquoi, en faisant des signes pour se faire comprendre, ils remettaient fréquemment leur main sur la partie blessée, et cela avait paru fort injurieux à M. Lunel, qui se persuadait que les petits Polonais avaient l'intention de se moquer de lui.

Pour se venger, Lunel les avait fait monter, sans souper, dans une petite chambre des mansardes, et les avait laissés là, en leur souhaitant une bonne nuit.

Les deux petits marmitons ne s'étaient pas couchés, croyant toujours qu'on leur apporterait à manger, ou qu'on viendrait les chercher pour souper. Las enfin d'attendre, ils étaient descendus de leur chambre. Tout le monde était retiré, mais Lunel veillait, parce que le vieux jockey se doutait que les domestiques du baron ne resteraient pas tranquilles.

Les petits gaillards, excités par la faim, avaient senti l'odeur du garde-manger placé dans la cuisine, dont la croisée était entr'ouverte ; ils étaient entrés facilement, et crevant la porte de l'armoire de toile, l'un avait saisi une volaille à laquelle on n'avait pas touché, l'autre un restant de lièvre dont on pouvait encore tirer parti. Chacun allait se sauver avec son plat, mais Lunel les a vus ; il crie au voleur, en leur allongeant un coup de fouet dont il s'est muni. Les deux marmitons regagnent la croisée ; en sautant, l'un tombe et s'écrase le nez sur son lièvre : l'autre, plus adroit, va se sauver avec sa volaille, mais Lunel l'atteint et veut la lui arracher. Alors une lutte s'engage ; le petit bonhomme crie : — Tu ne l'auras pas !... Et Lunel répond : — Ah ! petit drôle !... tu parles donc français, à présent ?... je t'apprendrai à me montrer ton derrière par signes... Et le petit qui est tombé crie en pleurant : — Je me suis cassé le nez... c'est la faute de ce vieux sournois qui ne nous donne pas à souper...

C'est dans ce moment que Dubourg paraît à sa fenêtre : tous les domestiques de la maison étaient descendus dans la cour, et M. Chambertin se montre aussi en robe de chambre sur son balcon.

— Que signifie ce bruit ? dit M. Chambertin.

— Ce sont mes petits Polonais.

— Oui, vos Polonais, qui parlent français à présent, répond Lunel, et que j'ai surpris volant dans le garde-manger...

— On ne nous a pas donné à souper, disent les deux enfants, et il nous attendait dans un coin avec son fouet...

C'est là le gros négociant en biftecks que M. Chambertin attendait. (P. 167.)

— O miracle!... s'écrie Dubourg, ils ont parlé... ils ont compris!... Voilà un fouet qui apprend encore plus vite que l'enseignement mutuel!... Venez, mes petits amis, montez, que je vous entende parler français, et vous aurez à souper.

— Et toi, coquin, crie M. Chambertin à son valet, avise-toi encore de toucher les Polonais de M. le baron, je te chasse à coups de bâton

Lunel s'éloigne en murmurant :

— Ils sont Polonais comme je suis Turc !

Les deux jockeys montent chez leur maître, avec leur lièvre et leur volaille qu'ils ont sauvés de la bataille ; les gens de la maison vont se coucher, et M. Chambertin va en faire autant auprès de son épouse, qui rêve qu'elle est dans le kiosque, et que l'on va tirer un pétard.

Dubourg pense qu'il n'est pas prudent de garder près de lui deux petits gaillards qui lui feront encore quelques sottises. Le lendemain, de bon matin, il leur met à chacun un écu dans la main, et les renvoie à Grenoble, au grand contentement de Lunel, qui n'aime pas les Polonais.

Les jours qui suivent cette fête s'écoulent paisiblement ; quelques amis seulement viennent partager le plaisir de M. Chambertin et écouter tous les contes qu'il plaît à Dubourg de leur faire sur ses châteaux, ses terres, sa famille et ses fonctions à la cour de Pologne. M. Ménard ne dit pas grand'chose, mais il mange et boit bien et cite par-ci par-là quelques auteurs latins ; alors la société, qui ne le comprend pas, le regarde encore plus respectueusement.

Dubourg fait sa partie tous les soirs, mais on joue petit jeu. Le gros Frossard est absent, M. Chambertin ne s'échauffe jamais, et Dubourg commence à croire qu'il ne doublera pas ses capitaux. Cependant la fête de M. Chambertin approche, et à cette occasion on doit de nouveau mettre tout en l'air dans la maison. On attend de Paris des amis très riches, qui feront la partie de M. le baron. C'est Mme Chambertin qui leur a écrit de venir, car elle met tout en usage pour retenir l'aimable seigneur, et tous les jours elle répète à son mari :

— Vous ne sentez pas tout l'honneur que M. de Potoski vous fait en logeant chez vous !... vous ne le devinez pas !..

M. Chambertin répond :

— Je vous assure, ma chère amie, que j'en suis glorieux, et que je ferai tout pour le retenir.

— Ah ! vous ferez bien, monsieur, car son départ me causera un grand vide !... C'est un homme bien difficile à remplacer... Il est noble jusqu'au bout des doigts !...

Mais déjà tout est en mouvement chez M. Chambertin, et l'on fait de grands préparatifs pour la fête nouvelle, dont le héros sera encore le charmant étranger. M. Chambertin paraît vouloir se surpasser ; il a fait venir des ouvriers, qu'il fait travailler mystérieusement dans son jardin, et c'est toujours du côté du kiosque qu'il semble les diriger ; il ménage quelque surprise à son hôte ; et comme on a parlé de son dernier feu d'artifice à six lieues à la ronde, il veut, cette fois, que l'éclat en rejaillisse jusqu'à Lyon.

Le grand jour est venu : une société nombreuse arrive chez M. Chambertin, qui est enchanté de ce qu'il a imaginé pour surprendre le baron, et n'a pas même voulu en faire confidence à sa femme. De nouvelles figures sont venues augmenter le cercle réuni chez le ci-devant marchand de vins. On sert un repas brillant ; les mets sont choisis, les vins sont délicieux, et c'est Dubourg qui fait à peu près les honneurs de la table, parce qu'en appelant son hôte mon ami d'Allevard, il est certain de lui tourner la tête. Puis il dit tout bas à madame :

— Deux fois heureux le jour où je vous ai rencontrée.

A quoi madame répond en soupirant :

— Que dites-vous, deux fois?... ah! ce n'est pas assez!... c'est quatre, c'est cinq, c'est six qu'il faut dire!...

— Mettons-en sept! dit Dubourg, et arrêtons-nous là.

Le dîner est terminé, M. Chambertin n'a qu'un regret, c'est que son ami Durosey, qu'il attend depuis plusieurs jours de Paris, ne soit point arrivé. Toutes les fois que l'on prononce le nom de l'ami Durosey, Dubourg se dit à lui-même :

— J'ai connu à Paris quelqu'un qui s'appelait comme cela... mais où diable l'ai-je connu?

Il demande alors à M. Chambertin quel est ce M. Durosey, ce qu'il fait à Paris ; et Chambertin répond :

— C'est un gros négociant qui vient de se retirer avec vingt mille livres de rente.

— Alors, se dit Dubourg, ce n'est pas celui que j'ai connu, car je ne fréquentais pas de gros négociants.

On a passé dans le salon, où un riche propriétaire, grand amateur d'écarté, paraît se proposer de tenir tête à M. le baron, lorsque Lunel annonce à son maître que M. Durosey vient d'arriver. M. Chambertin, enchanté, sort, et rentre bientôt amenant son ami, qu'il présente à la société Dubourg regarde le nouveau venu et reconnaît dans M. Durosey son ancien traiteur de Paris, auquel il doit encore un mémoire de quatre cents francs, que depuis deux ans il n'a pu acquitter. C'est là le gros négociant en bifteeks que M. Chambertin attendait, et que, par vanité, il s'est bien gardé d'annoncer comme un traiteur retiré.

La rencontre est fort désagréable pour Dubourg, mais il ne perd pas la tête, et lorsque Chambertin s'avance avec Durosey, auquel il dit : — Voici M. le baron de Potoski, palatin polonais, Dubourg salue en souriant, en clignant des yeux, en tournant sa bouche et en faisant de telles grimaces, qu'il n'est pas probable que son créancier puisse le reconnaître.

M. Durosey ne s'est pas arrêté devant Dubourg ; celui-ci se rassure

et se met au jeu avec plus de calme. Cependant, de temps à autre, il jette un coup d'œil dans le salon, et lorsqu'il rencontre les regards de son ancien traiteur, il croit voir que celui-ci l'examine avec attention, mais alors Dubourg refait des mines, des grimaces, et tâche de se donner un tic, en tournant continuellement son nez et sa bouche vers son oreille gauche.

Cependant la présence de son créancier le gêne, le contrarie; Dubourg n'est plus à son jeu, il se trouble, il perd la tête, et son argent passe insensiblement du côté de son adversaire. Dubourg veut doubler, tripler les enjeux : le riche propriétaire y consent, n'ayant rien à refuser à M. le baron. Une partie de la société entoure la table, sur laquelle on voit des billets de cinq cents francs, et M. Durosey se place justement en face de Dubourg, qui ne peut pas lever les yeux sans voir son créancier, et qui, pour comble de malheur, a toujours la veine contre lui. En une demi-heure, sa caisse de voyage est passée en d'autres mains, et Dubourg se lève en annonçant qu'il va chercher des fonds.

Mais comme il se dispose à aller s'adresser à son ami Chambertin, pour lui emprunter quelques billets de mille francs, avec lesquels il espère rattraper ce qu'il a perdu, car un joueur espère jusqu'à ce qu'il soit à l'hôpital, le traiteur, qui n'a pas perdu de vue M. le baron, le suit et le rejoint dans l'embrasure d'une croisée... il n'y a pas moyen de l'éviter.

— Comment se porte M. Dubourg? dit-il d'un air goguenard.

— Dubourg!... qu'est-ce à dire, Dubourg?... répond le faux baron en faisant jouer son nez et sa bouche plus fort que jamais

— Oh ! j'ai bien l'honneur de reconnaître monsieur, répond le créancier d'un ton plus haut; mais je ne savais pas que c'était un baron polonais...

— Chut! silence, mon cher M. Durosey, dit Dubourg, qui voit bien qu'il n'y a pas moyen de tromper le traiteur. Je ne vous avais pas reconnu d'abord, mais maintenant je vous remets parfaitement... je suis enchanté de vous revoir.

— Et moi aussi, monsieur. Vous me paraissez fort à votre aise maintenant, puisque vous jouez des cinq cents francs à la fois à l'écarté, et j'espère que vous me solderez les quatre cents francs que...

— Oui.. oui, avec grand plaisir... ce soir même je vous les donnerai... En quittant Paris j'avais oublié cette misère...

— Cependant, je suis allé plus de vingt fois chez monsieur, quand il demeurait au cinquième, rue d'Enfer... et encore rue de...

— Chut!... je sais tout cela : silence, monsieur Durosey. Depuis ce temps, je suis rentré dans mes biens, dans mes titres... vous allez être payé dans un moment.

— Oh! alors vous pouvez compter, monsieur le baron, que ceci restera entre nous.

Dubourg s'éloigne de M. Durosey, et se dispose à chercher Chambertin, lorsque celui-ci entre dans le salon en criant :

— Au jardin toute la société, on va tirer le feu d'artifice!

Dubourg s'approche de son hôte et lui dit :

— J'aurais quelque chose à vous demander...

— Après le feu, monsieur le baron, je serai tout à vous... mais veuillez vous rendre dans le kiosque : je me flatte que vous y verrez aussi bien que la dernière fois... ma femme va vous y conduire...

M. Chambertin s'éloigne d'un air malin, et Dubourg se dit :

— Parbleu! c'est assez plaisant qu'il m'envoie dans le kiosque avec sa femme.

Il descend dans le jardin et trouve Mme Chambertin, qui se rappelait le dernier feu d'artifice, et attendait M. le baron pour en avoir une seconde représentation. Madame ne demande pas mieux que de retourner dans le petit kiosque, d'où l'on voit si bien, et où l'on est assis très commodément, ce qui sera nécessaire, car elle a recommandé à son mari de faire durer le feu fort longtemps.

Les fusées partent, les girandoles, les transparents... Mais quand on en est au bouquet, M. Chambertin dit à la société assemblée dans le jardin :

— Tournez-vous vers le kiosque, et regardez bien ce que vous allez voir... c'est là qu'est la surprise.

Tout le monde se porte vers le kiosque. M. Chambertin donne le signal, la clôture du pavillon tombe comme par enchantement ; le toit seul reste soutenu par quatre colonnes, et une mèche enflammée allume rapidement quatre pots à feu placés en secret dans l'intérieur, et un transparent sur lequel est écrit :

Au baron Potoski, de Chambertin reconnaissant.

C'était à cette surprise que M. Chambertin faisait travailler en secret depuis quelques jours ; mais il ne s'attendait pas à celle que son ami le baron lui réservait : les pétards, les fusées, la démolition du kiosque avaient été si prompts, que le couple renfermé là n'avait pas eu le temps de quitter sa conversation, et elle parut fort animée à toute la société.

Les hommes rient, les dames se mordent les lèvres pour ne pas en faire autant. Ménard, qui est derrière la foule, s'écrie : — Expliquez-moi donc le transparent! Et M. Chambertin reste stupéfait.

Tout cela a été l'affaire d'une minute ; il n'en faut pas davantage à Dubourg pour sentir ce qui lui reste à faire. Il n'a plus le sou, il a retrouvé là un créancier, il ne peut plus rien espérer de son ami Chambertin que

des coups de bâton à défaut de coups d'épée ; il faut donc se hâter de quitter la maison.

Les pots à feu sont éteints ; Mme Chambertin s'est évanouie, c'est ce qu'elle avait de mieux à faire. Dubourg profite de la fumée qui a remplacé la lumière, il saute dans le jardin, se perd dans la foule qui entoure le kiosque, se jette dans une allée, y pousse Ménard, qui courait après lui, et lui ordonne de se taire, sous peine d'être assommé.

Au bout de cette allée est une petite porte qui donne sur la campagne ; Dubourg l'ouvre, fait sortir Ménard, qui ne sait où il en est, et s'imagine que le feu a pris chez leur ami Chambertin. Dubourg referme la petite porte, en jette la clef dans les champs, puis gagnant la campagne :

— Allons, dit-il à son compagnon, en avant, et au pas redoublé. Nous avons bu dans la coupe des voluptés, il faut maintenant nous mettre au régime, cela nous fera du bien. C'est à présent qu'il faut dire : *Non est beatus qui cupida possidet. sed qui negata non cupit.*

— *Amen*, répond Ménard en trottant à côté de Dubourg

XVI

LES COMÉDIENS IMPROMPTU — ÉVÉNEMENT QUI CHANGE TOUT

Après avoir fait près d'une lieue comme si on les poursuivait, le pauvre Ménard, tout essoufflé, déclare qu'il n'en peut plus, et se laisse tomber sur le gazon. Dubourg pense qu'ils peuvent maintenant s'arrêter, et il s'assied à côté de son compagnon.

— M'expliquerez-vous enfin, monsieur le baron, dit Ménard après avoir repris haleine, pourquoi nous nous sauvons comme des voleurs de chez notre ami M. de Chambertin, qui nous comblait de politesses, nous logeait élégamment, nous couchait douillettement, nous nourrissait parfaitement, et chez lequel enfin nous étions considérés suivant nos mérites?

— Mon cher monsieur Ménard... tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise ou elle s'emplit, c'est comme vous voudrez ; et, dans ce cas-ci, je pourrais bien avoir fait l'un et l'autre.

— Quelle est la cruche? qu'avez-vous brisé? je ne vous comprends pas, monsieur le baron.

— Je le crois bien, mais je vais m'expliquer d'une autre manière.

Avez-vous vu cet homme que l'on appelait Durosey, et qui n'est arrivé que ce soir chez mon ami Chambertin?

— Oui, monsieur le baron.

— Savez-vous ce que c'est que cet homme-là?

— On a dit que c'était un négociant retiré.

— Oui, sans doute, pour mieux m'abuser il avait pris ce titre!... Avez-vous remarqué qu'il avait la figure sinistre?

— J'ai vu, monsieur le baron, qu'il vous regardait fort souvent avec beaucoup d'attention.

— Parbleu! je le crois bien, il m'a reconnu. Monsieur Ménard, cet homme n'est autre qu'un espion turc déguisé... et envoyé à ma poursuite...

— Se pourrait-il?

— On sait que j'ai dans différentes cours plaidé la cause des Grecs, et armé plusieurs princes en leur faveur; les Turcs ont juré ma mort. Cet homme est un de leurs agents, je l'ai reconnu pour l'avoir vu souvent à Constantinople : sa présence est toujours pour moi un signal de quelque malheur; je suis sûr que tous les environs de la maison de M. Chambertin étaient cernés par ses complices Dans la nuit, ils m'auraient enlevé... et vous aussi, parce que l'on sait que vous m'accompagnez... et avant quinze jours nos deux têtes auraient orné le château des Sept-Tours, et figuré près d'une queue de cheval, symbole de la puissance du Grand-Seigneur. Voyez maintenant si j'ai eu raison de fuir!

— Ah! mon Dieu! dit Ménard en regardant derrière lui, il me semble que mes forces reviennent... Si nous nous remettions en route?...

— Non... Tranquillisez-vous, monsieur Ménard; les coquins ont perdu nos traces et n'oseront pas nous suivre.

— Mais comment se fait-il que M. Chambertin ait reçu chez lui...

— Eh! mon pauvre Ménard, vous ne connaissez pas les hommes! Avec une douzaine de cachemires, une collection de pastilles, une boîte de flacons d'essence de roses, on fait faire aux gens tout ce qu'on veut. Et d'ailleurs je n'accuse pas Chambertin : il a pu être abusé; mais, au moment du feu d'artifice, j'ai vu plusieurs hommes de mauvaise mine, et cela m'a déterminé à prendre la fuite...

— Vous avez sagement fait... Mais notre voiture?...

— Je n'irai certainement pas la chercher.

— Ni moi. Mais l'aubergiste de Grenoble à qui elle appartient?

— Il a notre chaise de poste pour se payer.

— Mais avec quoi voyagerons-nous désormais?

— Avec nos jambes probablement. D'ailleurs, quand on n'a pas le sou pour payer des chevaux, il est assez inutile d'avoir une chaise de poste.

— Comment ! monsieur le baron, vous n'avez plus d'argent?

— Non, mon cher Ménard ; j'ai perdu ce soir tout ce que je possédais... La présence de ce Turc me troublait l'esprit... je ne savais plus ce que je faisais... et j'ai joué tout de travers.

— C'est bien fait pour cela... Heureusement que mon élève, M. Frédéric de Montreville, a la caisse de voyage ; nous n'avons rien de mieux à faire que d'aller le trouver.

— Comment pouvez-vous compter sur Frédéric pour avoir de l'argent ?. . Ce jeune homme vient de faire une nouvelle connaissance, et les nouvelles connaissances, monsieur Ménard, coûtent toujours beaucoup... on fait le généreux... on ne refuse rien à sa belle... Je suis sûr que cette petite fille lui fait faire de folles dépenses !... A cet âge-là on ne connaît pas le prix de l'argent ; on n'a aucune économie...

— Mais, monsieur le baron, je ne vois pas trop comment, en vivant dans un bois, ils pourraient dépenser beaucoup d'argent...

— Vous ne le voyez pas !... je le vois bien, moi !... C'est une chose, une autre... mille fantaisies... Ne croyez-vous pas que, depuis un mois que nous les avons quittés, ils sont restés dans leur cabane ?... Tenez, je vous avouerai à présent que Frédéric voulait mettre la petite dans ses meubles...

— Comment ! monsieur le baron, vous ne lui avez pas représenté...

— Il est assez grand pour faire ses volontés. Au reste, calmez-vous, j'irai dans le bois... j'irai seul d'abord pour ne pas le fâcher, et, s'il veut m'entendre, je le ramènerai avec moi. Mais en attendant cela, il faut que nous vivions. Combien possédez-vous d'argent ?

— Dix écus, environ.

— C'est peu de chose ; mais en vivant avec économie cela nous mènera quelque temps ; à la vérité, nous nous nourrirons frugalement... mais cela nous fera du bien... Tous ces grands dîners nous échauffent ; c'est très malsain de manger tous les jours de cinq ou six plats et de boire de plusieurs sortes de vins.

— Il me semble cependant, monsieur le baron, que nous engraissions tous les deux chez M. Chambertin.

— Oui, mais cela nous aurait joué un mauvais tour ; un petit ordinaire bien simple arrêtera cette tendance à l'accroissement. Les délices de Capoue amollirent les Carthaginois ; la table de M. Chambertin aurait produit sur nous le même effet, et j'en aurais été désespéré. Décidément, je vais reprendre l'incognito.

— Ah ! cette fois je suis de votre avis, monsieur le baron ; car si ces Turcs vous retrouvaient...

— C'est aussi pour cela que je crois qu'il ne serait pas prudent à

Le jeune premier venait de Cambrai. (P. 177.)

nous de retourner à Grenoble, où je pourrais être arrêté... c'est-à-dire enlevé par ces drôles-là. D'ailleurs, sans argent, nous serions mal reçus par notre hôte, qui prétendrait, je gage, que sa voiture vaut mieux que la nôtre; nous éviterons de passer par cette ville, et nous irons, avec vos dix écus, nous loger dans quelque petit bourg...

— Mais quand nous n'aurons plus rien, monsieur le baron?...

— Oh! parbleu! nous verrons; il ne faut pas s'inquiéter d'avance... Frédéric écrira à son père...

— Je crains que M. le comte ne se fâche...

— J'écrirai à ma tante...

— A votre tante, monsieur le baron?

— C'est-à-dire à mon intendant. Enfin, nous trouverons quelques ressources!... D'ailleurs, quand nous nous chagrinerions, en serait-il autrement? Prenons donc notre parti... Tenez, il fait un temps superbe, nous ne sommes plus fatigués, remettons-nous en route. Ma foi, pour admirer le paysage, il n'y a rien de mieux à faire que de voyager à pied... Allons, mon cher Ménard, rappelez votre courage! Depuis que nous sommes ensemble, nous avons déjà eu bien des hauts et des bas... m'en avez-vous vu plus triste?

— Ah! monsieur le baron, tout le monde n'a pas votre philosophie.

— Je vous formerai. Songez aux infortunes de Marius, d'Annibal, du prince Édouard; à la pauvreté de la petite fille d'Henri IV, aux malheurs de Marguerite d'Anjou, et à tant d'autres personnages qui se sont trouvés dans des positions beaucoup plus difficiles que la nôtre, et plaignez-vous encore, si vous l'osez!

Les voyageurs se remettent en route. Il était assez curieux de voir Dubourg en grande toilette, en jabot et en minces escarpins, marcher près de Ménard, qui avait la culotte de drap de soie, les bas noirs et les souliers à boucles, et qui dans ce costume était souvent forcé de gravir des montagnes, de franchir des fossés, et de marcher sur un terrain fort inégal. Heureusement que ces messieurs avaient pris leurs chapeaux pour aller voir le feu d'artifice, sans quoi ils auraient probablement parcouru le Dauphiné en voisins.

Au point du jour, ils entrent dans une maison de paysan, et s'y font donner à déjeuner. Dubourg commande une omelette, et fait apporter du petit vin de vigneron. On sert le déjeuner à ces messieurs, qui le prennent sous une tonnelle entourés d'animaux domestiques qui viennent leur faire société.

— Que l'on est bien au grand air! dit Dubourg; toutes les salles dorées, toutes vos antichambres valent-elles cette campagne... cette douce liberté dont nous jouissons à cette table?

— Il est certain, dit Ménard en chassant un gros chat qui revenait continuellement mettre sa patte dans son assiette, il est certain qu'on est très libre ici... et qu'il n'y règne aucune gêne... Allons, voilà le chien, à présent, qui vient me prendre mon pain...

— Eh! monsieur Ménard, il faut que tout le monde vive. Du temps

de nos premiers parents, ces innocents animaux partageaient le repas de leurs maîtres ; le lion venait manger dans la main, et le tigre se jouait sur les genoux de l'homme.

— Vous conviendrez, monsieur le baron, que ces animaux-là ont bien changé de caractère.

— C'est égal ; j'aime tout ce qui me reporte à ce temps d'innocence... En voyant cette poule qui trotte sur notre table, et ce canard qui vient barboter à nos pieds, je me crois à l'âge d'or... Il n'y a que lorsque je fouille dans ma poche que je m'aperçois de l'illusion.

Malheureusement les œufs de l'omelette n'étaient pas frais, et le petit vin était aigre ; Ménard fait la grimace à chaque bouchée qu'il avale et à chaque coup qu'il boit, tandis que Dubourg dit :

— Je ne connais point de manger plus sain qu'une omelette !... En tel pays que vous voyagiez, en tel lieu que vous vous trouviez, s'il y a des œufs vous avez une omelette ! partout on sait les faire ; c'est un mets universel, c'est le plat de la nature.

— Si du moins les œufs étaient frais !

— Ma foi, ce petit goût de paille n'a rien de désagréable, et peut au besoin remplacer l'estragon. Et ce vin... je réponds bien qu'il ne nous fera pas mal.

— Il est diablement aigre !

— Preuve qu'il est naturel !...

Malgré tout ce que dit Dubourg pour faire trouver à Ménard le déjeuner excellent, celui-ci répète en se levant : — Je crois qu'il faut aller retrouver M. Frédéric de Montreville. Et Dubourg dit en lui-même : — Il me recevra bien quand il saura qu'en un mois j'ai fait encore sauter la caisse !... Comment diable me tirer de là ?... D'ailleurs qu'irai-je lui demander quand il m'a tout donné ? Je ne peux plus aller lui faire de la morale... cela ne m'irait pas ; et je crois, au contraire, qu'il faudra que j'engage Ménard à venir aussi habiter dans quelque coin du bois ; nous nous ferons ermites, et je ne jouerai plus à l'écarté.

Les voyageurs ont tourné autour de Grenoble sans entrer dans la ville ; ils s'arrêtent dans un petit hameau, et Ménard parle encore d'aller trouver Frédéric. Dubourg, impatienté, lui dit qu'il va se rendre seul à Vizille pour en apprendre des nouvelles. Il sort du hameau, gagne un petit bois, s'y étend sur l'herbe, y dort toute la journée, et revient le soir vers Ménard en tenant son mouchoir sur ses yeux, et en poussant de gros soupirs.

— Eh bien ! que lui est-il donc arrivé ? demande le précepteur avec inquiétude.

— L'ingrat !... l'étourdi !... le fou !

— De grâce, monsieur le baron, parlez.

— Je me doutais bien qu'il ferait quelque folie... Il est parti avec sa belle. Depuis quinze jours ils ont quitté le bois...

— Ah ! mon Dieu ! que va dire M. le comte ?... que lui répondrai-je quand il me demandera ce que j'ai fait de son fils ?

— Vous lui répondrez que vous l'avez perdu.

— Pensez-vous, monsieur le baron, qu'une telle réponse le satisfasse ?

— Alors vous lui direz qu'il s'est perdu lui-même. Mais calmez-vous, mon cher Ménard. Je vous réponds que nous retrouverons Frédéric. J'ai des amis dans toutes les cours de l'Europe ; le jeune homme nous sera rendu.

Cette promesse calme un peu le pauvre Ménard, et Dubourg reprend : Avant de nous occuper de lui, commençons par songer à nous, dont la position n'est pas fort brillante. Ce n'est pas dans ce misérable hameau que nous trouverons des ressources ; gagnons la ville voisine... et surtout, mon cher Ménard, tâchez de vous défaire de cette mine piteuse qui donnerait fort mauvaise opinion de nous dans toutes les auberges où nous nous arrêterons.

Les voyageurs se remettent en marche et arrivent à la nuit à Voreppe, petite ville située à deux lieues de Grenoble. Dubourg se fait indiquer la meilleure auberge, et s'y rend avec Ménard. Ils entrent dans la salle commune aux voyageurs, Dubourg, la tête haute, et l'air déterminé ; Ménard, les yeux baissés et la démarche très modeste.

Plusieurs voyageurs sont rassemblés et causent dans la salle en attendant le souper.

— Ces messieurs souperont-ils à table d'hôte ? demande la servante.

— Oui, sans doute, répond Dubourg, nous aimons la société... n'est-il pas vrai, mon ami ?

— Oui, monsieur le ba... oui, mon ami, répond Ménard, auquel un coup de coude a rappelé qu'il ne devait plus être question de baron.

Dubourg écoutait ce que l'on disait autour de lui. Mais la conversation était peu intéressante ; les marchands parlaient commerce ; quelques gens de la ville faisaient des nouvelles, et dans tout cela, Dubourg ne voyait pas quelque nouveau Chambertin à éblouir. Il se promenait à grands pas dans la salle, faisant sonner quelques gros sous qui emplissaient son gousset et s'arrêtant par moments devant Ménard pour lui offrir une prise de tabac ; et Ménard, malgré sa tristesse, ne regardait jamais que très respectueusement la tabatière qu'on lui présentait.

Tout à coup, un petit monsieur d'une cinquantaine d'années, en habit

cannelle, culotte verte, bottes à la hussarde, et coiffé d'une casquette dont la visière pouvait servir de parapluie, entre dans la salle d'un air effaré, et parlant très haut :

— Ils ne viendront pas!... Ils ne peuvent pas venir !... et voilà ma représentation manquée... Je suis désolé ! j'en perds l'esprit.

Le petit homme se jette sur une chaise, et les gens de la ville et de l'auberge l'entourent.

— Comment, monsieur Floridor, dit la maîtresse de l'auberge, vos acteurs vous manquent ?

— Il me manque les plus utiles, les plus importants ; le jeune premier et le père noble, deux talents marquants qui auraient complété ma troupe ! Le jeune premier venait de Cambrai, où il a joué pendant vingt ans les Colins et les Elleviou ; c'est un talent charmant, consommé. Je l'ai vu, il y a un mois, jouer *Sargine ou l'élève de l'Amour*, parce que depuis quelques années il a pris aussi les ingénus et les amoureux. Ah ! que j'ai été satisfait !... voix touchante... taille superbe !... un peu plus grand que moi... Et dans la tragédie, quel feu !... quelle âme !... J'ai pleuré en lui voyant jouer *Tartuffe*. Quant au père noble, ah ! c'est un acteur bien précieux !... Il y a trente ans qu'il fait les délices de Beaugency, et je l'ai vu, moi, à Paris, jouer chez Doyen, avec un succès fou. Il tient tous les emplois, rois, pères, tyrans, cassandres, il peut tout aborder. Il ne s'est jeté dans les pères nobles que parce qu'il n'a plus de dents, ce qui ne l'empêche pas de mettre beaucoup de mordant dans sa diction.

— Et pourquoi ne viennent-ils pas?...

— Ah ! pourquoi !... parce que le Colin a un catarrhe, et que le père noble, s'étant battu au cabaret, est en prison pour quinze jours. Ces choses-là n'arrivent qu'à moi. Après m'être donné tant de peine pour faire une jolie salle de spectacle de l'ancienne écurie de la maison, et y avoir réussi, car je me flatte que notre salle est charmante ; un orchestre, un parterre, trois premières loges et un paradis, tout ça de plain-pied et décoré avec goût ! Comme j'aurais surpassé le spectacle de Grenoble !... Les habitants de cet endroit auraient été si contents ! Ils sont connaisseurs, à Voreppe, et, quoiqu'il n'y ait jamais eu de théâtre, je suis sûr que j'aurais fait beaucoup d'argent !... J'avais déjà une loge de retenue par le juge de paix, qui entre *gratis* avec sa famille, et les principaux notables de l'endroit m'avaient fait dire qu'ils viendraient peut-être !...

Le petit monsieur s'arrête enfin pour reprendre haleine et s'essuyer la figure. Dubourg, qui n'a pas perdu un mot de ce qu'il a dit, s'assied dans un coin de la salle, paraissant méditer quelque nouveau projet.

— Vraiment, c'est contrariant, dit l'aubergiste, j'avais fait faire une robe à ma fille pour la conduire à la comédie.

— Contrariant, dites-vous !... reprit Floridor en se démenant sur sa chaise comme un possédé, mais c'est désespérant !... Je donnerais cent francs pour pouvoir remplacer mes deux acteurs, et cependant cent francs c'est une somme, c'est une recette pleine; mais, c'est égal, je la sacrifierais pour que mon spectacle pût ouvrir.

Ces mots sont entendus de Dubourg, qui cependant se tient toujours à l'écart et ne paraît pas faire attention à ce qu'on dit.

— Ah! dit un valet de l'auberge, si je savais jouer la comédie !... Ça m'arrangerait bien de gagner cela...

— J'avais engagé mes deux artistes pour un mois, moyennant soixante francs à chacun, dit M. Floridor; c'est un peu cher, mais il faut bien payer le talent...

— Est-ce que vous ne pouvez pas les remplacer?

— Et avec qui?... J'ai fait un tyran du perruquier, un confident du compagnon menuisier, qui a une voix superbe. J'ai décidé la femme du garde champêtre à me jouer les princesses, et j'ai fait une ingénue de la veuve du tonnelier; c'est tout ce que j'ai pu trouver dans la ville... mais ils vont bien, ils vont comme des bijoux. Quant à moi, je joue quand cela est nécessaire; mais comme il faut aussi que je souffle, je ne peux pas prendre des rôles de longue haleine. J'avais déjà un petit magasin de costumes très bien fourni: trois habits espagnols, que le dernier danseur de corde a laissés en payement chez le marchand de vin; une vieille robe d'avocat pour faire des tuniques; deux bonnets de loutre pour servir de turbans, et des rideaux que j'ai achetés à Grenoble pour en faire des manteaux. Nous aurions ouvert après demain par *Phèdre* et *le Devin du Village*. Dans *Phèdre*, le compagnon menuisier aurait fait Aricie, parce que nous n'avons que deux femmes, mais il est gentil, il n'a pas de barbe, et il aurait été très bien. Quant aux deux confidentes, Ismène et Panope, de mon trou je les aurais déclamées. Nous aurions joué *le Devin du Village* sans musique, mais il n'en est que plus joli : on parle au lieu de chanter, ça fait très bien; je l'ai vu jouer ainsi dans beaucoup de villes. Quel succès nous aurions eu !.... Mon Colin faisait Hippolyte !... et dans Thésée, mon père noble eût été magnifique. Le perruquier représentait Théramène; le drôle sait son récit sur le bout de son doigt; il ne fait pas une barbe sans le réciter; et il faut qu'Hippolyte ait un catarrhe et que Thésée se querelle au cabaret !... Qui me tirera de là?... Ah! s'il pouvait arriver dans notre ville quelque grand talent de Paris ou de l'étranger, de ces talents qui voyagent si souvent !... Mais il n'en passe jamais à Voreppe!...

— Le souper est servi, messieurs, dit la servante de l'auberge.

— Tout cela ne vous empêchera pas de souper, monsieur Floridor, dit un marchand au petit homme.

— Sans doute!... Je souperai par habitude, mais je n'ai point d'appétit!... Cet événement me coupe bras et jambes.

— Mais il ne lui coupe pas la langue, dit tout bas Ménard en se disposant à aller se mettre à table, lorsque Dubourg, s'avançant d'un air majestueux, s'arrête devant lui et déclame, en agitant son bras droit comme s'il voulait nager :

Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle;
Et déjà mon courroux semble s'être adouci
Depuis qu'elle a pris soin de nous rejoindre ici.

Ménard regarde Dubourg d'un air effaré.

— Vous l'avez retrouvé? lui dit-il, qui donc? mon élève? est-ce qu'il vient nous rejoindre ici?

Dubourg marche sur le pied de Ménard, parce qu'il s'aperçoit que Floridor, au lieu d'aller se mettre à table, s'arrête et l'écoute avec attention. Il prend le bras du précepteur et s'écrie :

Est-ce toi, chère Élise? O jour trois fois heureux!
Que béni soit le ciel qui te rend à mes vœux,
Toi qui, de Benjamin comme moi descendue,
Fus de mes premiers ans la compagne assidue.

— Délicieux!... délicieux!... s'écrie M. Floridor en frappant dans ses mains, tandis que Ménard, roulant des yeux étonnés autour de lui, cherche cette Élise dont M. le baron vient de parler, et n'apercevant que la servante de l'auberge, lui demande si c'est elle qui s'appelle Élise.

— Monsieur est artiste? dit Floridor en s'avançant vers Dubourg, sa casquette à la main.

— Moi, monsieur! répond celui-ci en feignant d'être surpris et fâché d'avoir été entendu. Moi... je vous jure, monsieur... et sur quoi fondez-vous un pareil jugement? dit-il en grossissant sa voix comme un traître de mélodrame.

— Sur quoi!... s'écrie le petit homme qui est enchanté et prend la main de Dubourg qu'il serre dans la sienne. Ah!... monsieur!... vous vous êtes trahi tout à l'heure sans vous en douter... mais sans cela même je vous aurais reconnu... Cette voix, cette tournure, ces poses nobles et

majestueuses !... Il n'y a qu'un acteur du premier ordre qui réunisse tout cela... vous l'êtes, vous le nieriez en vain !...

— Je vois, dit Dubourg en souriant d'un air de fausse modestie, qu'il est difficile de vous cacher quelque chose... Nous avions pourtan bien résolu de garder l'incognito, mon camarade et moi...

— Votre camarade ! s'écrie le petit homme en faisant un saut de joie, monsieur serait aussi acteur !...

– Premier talent dans le genre larmoyant, superbe dans le tragique, et d'un naturel outré dans la comédie, dit Dubourg en montrant Ménard, qui écoute tout cela comme quelqu'un qui entend parler une langue qu'il ne comprend pas. Mais M. Floridor ne le laisse pas dans cette immobilité; il saute au cou de Dubourg, il saute au cou de Ménard, il sauterait au cou de la servante, si on ne l'arrêtait pas.

— C'est le ciel qui les envoie ! s'écrie-t-il en courant comme un fou dans la chambre. Ma salle ouvrira !... nous jouerons *Phèdre*, nous ferons pleurer toute la ville !... avec *le Devin du village !*... Monsieur l'aubergiste, une bouteille de votre meilleur vin... C'est moi qui ai l'honneur d'offrir à souper aux deux artistes qui sont ici incognito.

— Qu'est-ce que cela veut dire? dit tout bas Ménard à Dubourg.

— Cela veut dire que nous sommes deux premiers acteurs du roi de Pologne, que ce petit bavard nous paye déjà à souper, et qu'il nous payera bien autre chose encore ; qu'il faut dire comme moi, et tâcher de ne pas avoir l'air d'un imbécile.

— Comment, monsieur le baron, vous... moi... passer pour des acteurs !...

— Monsieur Ménard, les acteurs sont des hommes faits comme tous les autres ; Roscius était admis près de Sylla, Garrick est enterré près des rois d'Angleterre, Molière a été acteur et n'en est pas moins un grand homme ; et deux des premiers auteurs de notre temps ont joué la comédie, et n'en ont pas moins de mérite pour cela.

— Mais, monsieur le baron, je ne l'ai jamais jouée.

— Ni moi non plus ; mais ce n'est pas cela qui m'effraye.

— Mais si l'on sait cela, que dira-t-on?

— On ne le saura pas, puisque nous sommes ici incognito.

— Mais je n'ai pas de mémoire, et je ne retiendrai jamais un rôle.

— On vous soufflera.

— Mais je suis fort timide, et n'oserai jamais paraître en public.

— Quand vous aurez du rouge et des moustaches, vous serez hardi comme un page.

— Je serai détestable.

Qu'il est beau ! s'écrient-ils. (P. 186.)

— Nous nous ferons payer très cher, et on nous trouvera excellents.

— Mais...

— Ah ! morbleu, voilà assez de mais. Songez que tout ceci n'est que pour trois ou quatre jours ; c'est une petite plaisanterie qui ne tirera pas à conséquence, et nous fournira les moyens d'attendre de nouveaux envois de fonds. D'ailleurs, quand un homme comme moi, un seigneur polonais,

un électeur palatin, se décide à faire une chose pareille, je trouve bien singulier qu'un roturier veuille lui donner des leçons. Vous jouerez la comédie avec moi, ou je vous abandonne à la colère du comte de Montreville, dont vous ne saurez pas retrouver le fils.

— Je la jouerai, monsieur le baron.

— C'est bien heureux!

Pendant ce petit dialogue, M. Floridor a déjà couru dans la maison voisine, où demeure le perruquier, pour lui apprendre que deux grands acteurs, dont il ne sait pas encore les noms, mais qui doivent être pleins de talent puisqu'ils voyagent incognito, viennent d'arriver à l'auberge du Soleil d'Or, et qu'il va faire tous ses efforts pour les engager à donner dans la ville quelques représentations. Le perruquier quitte le tour de la greffière, qu'il était en train de friser, et va dire cette nouvelle à toutes ses pratiques; les pratiques la disent à leurs voisins, chacun se la repasse de maison en maison, ainsi qu'au jeu de corbillon; et comme la ville de Voreppe n'est pas très considérable, avant de se coucher tous les habitants savaient qu'ils possédaient dans leurs murs deux grands talents qui voyageaient incognito.

M. Floridor est revenu, on se met à table. Dubourg met Ménard auprès de lui, afin de pouvoir lui souffler ses réponses, et le directeur du spectacle se place de l'autre côté de Dubourg; tous les autres convives témoignent beaucoup d'égards aux deux voyageurs, parce qu'ils voient que M. Floridor les traite avec la plus grande considération, et que dans le monde on fait souvent ce qu'on voit faire, sans trop savoir pourquoi on le fait. Le petit directeur parle toujours, Dubourg lâche de temps à autre les tirades qui lui reviennent à la mémoire, et Ménard se concentre dans son assiette.

— Saurai-je enfin, dit Floridor, avec qui j'ai le bonheur de souper?

— Nous ne voulions pas être connus, dit Dubourg, mais après les honnêtetés dont vous nous accablez, il nous serait difficile de vous taire quelque chose. Vous voyez en nous les deux premiers acteurs de Cracovie, qui profitent d'un congé pour voyager en France et se perfectionner dans la langue française, qui est celle dans laquelle on joue en Pologne, ce qui fait que notre théâtre n'est fréquenté que par les gens distingués du pays... c'est à l'instar des Bouffons de Paris...

— J'entends! j'entends... et quel genre jouez-vous?

— Tous! depuis la pantomime jusqu'au grand opéra. Mon camarade Wolowitz, que vous voyez, est le Fleury de la Pologne, et j'ose dire que j'en suis le Talma... Ah! si vous nous voyez tous les deux dans les *Chasseurs et la laitière!*... mais ici vous ne jouez pas l'opéra?

— Pardonnez-moi! l'opéra, l'opéra-comique, sans musique, à la vérité, parce que nous n'avons pas encore d'orchestre; mais si vous daignez céder à nos vœux, que notre ville sera heureuse de voir sur son théâtre deux artistes tels que vous!

— Il est certain que nous sommes terriblement aimés en Pologne!... Ah! quand nous jouons dans un endroit on nous jette toujours quelque chose!... Ça ne manque pas... Te rappelles-tu, Wolowitz... à Smolensk... Nous avons joué le *Déserteur* et le *Chien de Montargis*... C'est toi qui faisais l'assasin. Hein?... Te souviens-tu de l'effet que nous avons produit?

Wolowitz ne lui répondait pas, parce qu'il ne savait pas encore son nom; mais Dubourg lui donne par-dessous la table quelques coups de pied qui lui font lever la tête, et il répond, en continuant de manger :

— Oui, monsieur le baron.

— Voyez-vous? il m'appelle encore le baron, dit Dubourg; il croit toujours être en scène!...

Et un autre coup de pied rappelle à Ménard qu'il vient de dire une bêtise, et il marmotte à l'oreille de Dubourg :

— Dites-moi donc votre nom alors? je ne peux pas le deviner.

— Quand on voyait sur l'affiche : Boleslas et Wolowitz, reprend Dubourg en regardant Ménard, la foule encombrait la salle, et nous étions assommés de couronnes.

— Oh! vous en aurez ici, dit M. Floridor, on vous en jettera. J'en ai fait faire exprès une douzaine, que je ferai jeter sur la tête de mes acteurs... Vous aurez aussi des vers... des quatrains! j'ai de tout ça...

— Vous avez raison, cela fait toujours du bien, cela flatte l'artiste, éblouit le public.

— Ah! monsieur Boleslas... puis-je espérer que vous consentirez à nous donner quelques représentations avec votre camarade?...

Dubourg se fait prier: ils ont, dit-il, fait serment de ne jouer sur aucun théâtre de France. Floridor les presse, les conjure, et fait apporter une nouvelle bouteille de vin. Ménard est attendri par le souper et les honnêtetés du petit directeur, et en sortant de table il jouerait tout ce qu'on voudrait; mais Dubourg ne cède pas aussi facilement, parce qu'il veut se faire payer cher. Floridor ne le quitte pas, il est prêt à se jeter à ses genoux; il fera, dit-il, des sacrifices pour ouvrir son théâtre avec des talents aussi remarquables; enfin il offre à ces messieurs cent francs pour quatre représentations, ce qui est une somme énorme pour un spectacle joué dans une écurie; et Dubourg se rend, en assurant qu'il ne le fait que pour lui rendre service.

Le petit homme est transporté; il fait sur-le-champ trois affiches,

qu'il doit coller le lendemain matin dans la ville, et qui apprendront aux habitants que MM. Boleslas et Wolowitz, célèbres acteurs polonais, joueront sur leur théâtre.

— Nous désirons ouvrir par *Phèdre* ou le *Devin du Village*, dit Floridor.

— Oh! mon Dieu! cela nous est indifférent, répond Dubourg, tout ce que vous voudrez...

— En ce cas nous débuterons par là.

— Volontiers, je vous jouerai Phèdre...

— Comment, Phèdre? est-ce que vous faites aussi les rôles de femmes?

— Eh! non, c'est Hippolyte que je veux dire!... Quant à Wolowitz, il vous fera un Thésée superbe.

— Très bien. Pour le *Devin du Village* je n'ai besoin que du Colin.

— Je m'en charge. Dans quatre jours nous vous jouerons tout cela.

— Quatre jours, c'est bien long!

— Il faut que nous nous reposions un peu.

— Allons, va pour quatre jours. Dès demain vous serez annoncés. Avez-vous une garde-robe?

— Non, puisque nous ne comptions pas jouer.

— Il suffit, je me charge de vos costumes.

Floridor quitte nos deux voyageurs, et ceux-ci vont se coucher; Dubourg en riant de cette nouvelle aventure, et Ménard répétant encore:

— Puisque M. le baron le fait, pourquoi ne le ferais-je pas?

Le lendemain, en s'éveillant, le pauvre Ménard ne peut pas se persuader qu'il va faire Thésée; mais Dubourg vient à lui, la pièce à la main, et lui donne son rôle, que le petit directeur a déjà envoyé, en le faisant prévenir qu'on répéterait à midi.

— Allons, dit Dubourg, le rôle n'a pas cent vers... Qu'est-ce que c'est que cela pour vous, qui avez appris par cœur Horace et Virgile, et tant d'autres auteurs!...

— C'est fort bien, mais j'ai passé ma vie à les apprendre, au lieu que je n'ai que trois jours pour retenir cela.

— Ne craignez rien, je réponds de tout; d'ailleurs il y a un souffleur.

— C'est juste, ce sera ma ressource.

— Que vous sachiez votre entrée, c'est tout ce qu'il faut.

— Oh! pour mon entrée, j'en réponds :

La fortune à mes vœux cesse d'être opposée,
Madame, et dans vos bras met...

— Bravo!... vous allez comme un ange.

— C'est la malédiction qui m'embarrasse.

— Que vous fassiez bien les gestes, et cela suffira.

A midi, ces messieurs voient arriver M. Floridor, qui vient les chercher pour les conduire au théâtre, où le reste de la troupe les attend. L'aspect de la petite salle, où l'on arrive par un colombier, dans lequel on a établi le bureau pour les billets divertit beaucoup Dubourg, tandis que Ménard va se cogner contre deux vieilles futailles dont on a fait des montagnes.

La troupe témoigne beaucoup de respect aux deux nouveaux venus, qui répètent le rôle à la main. Dubourg ne dit pas un mot que les autres ne s'écrient : — Comme c'est bien déclamé! quel talent! Ménard de même; et le précepteur, étourdi des applaudissements qu'on lui prodigue, se persuade aussi qu'il avait un talent caché pour le théâtre.

— Est-ce que vous prenez du tabac en jouant? lui demande Floridor.

— Pourquoi pas? je fais un roi... et le roi de Prusse en prenait bien... témoin cette boîte que...

— En Pologne, dit Dubourg, nous prenons en scène tout ce qui nous fait plaisir; c'est reçu, c'est même de tradition dans plusieurs rôles.

— Oh! que c'est heureux! dit la femme du garde champêtre, qui joue Phèdre, moi qui n'osais pas priser en faisant la princesse!...

— En ce cas, dit le compagnon menuisier, je me glisserai une petite chique tout en faisant Aricie, puisque M. Boleslas veut bien le permettre...

— Tout ce que vous voudrez; les grands talents se permettent mille folies.

— *Non est magnum ingenium sine mixtura dementiæ*, dit Ménard.

— Entendez-vous ?... c'est du polonais, dit le directeur à ses artistes.

On passe trois jours à faire des répétitions, et le jour de la représentation arrive. Ménard ne sait par cœur que son entrée, mais il la sait fort bien, et Dubourg lui a dit que cela suffisait. Ce dernier ne sait pas un mot de son rôle, mais il ne s'en inquiète nullement. Le matin de la représentation il a soin de se faire payer d'avance les cent francs convenus avec Floridor, en lui disant que c'est l'usage en Pologne. Le petit directeur lui compte la somme, que Dubourg met dans sa poche.

On apporte à l'auberge les costumes qui doivent servir pour *Phèdre*.

— Est-ce qu'on ne s'habille pas au théâtre? demande Dubourg au directeur.

— Nous n'avons pas de loges pour cela, chacun s'habille chez soi; mais comme il fait beau, cela n'a aucun inconvénient.

— Il me faudra donc traverser la ville en Hippolyte?

— Le théâtre n'est qu'à deux pas de votre auberge, et vous pouvez jouer ce rôle-là en bottes, puisque Hippolyte est en chasseur.

— C'est juste.

— A défaut d'arc, que nous n'avons pas, vous prendrez un vieux fusil, que je vous ai fait apporter ; la baguette représentera les flèches.

— C'est très-bien.

— Quant à la perruque, je crois que vous en serez content ; comme il faut qu'Hippolyte ait des cheveux qui tombent en boucles sur son cou, je vous ai fait arranger une perruque à la Louis XIV, qui remplira parfaitement votre objet.

Le directeur est parti, et Dubourg se fait habiller par Ménard, qui, n'étant que du troisième acte, a tout le temps de faire sa toilette. Dubourg garde son pantalon noir, dans lequel sont les cent francs, que, de crainte d'événements, il veut avoir sur lui. Il passe par-dessus un large pantalon de nankin, met un gilet de piqué blanc, et attache sur ses épaules le large manteau couvert de poil de lapin qui représente la peau de tigre ; il se coiffe de la perruque, se barbouille de rouge, prend d'une main le fusil, de l'autre son mouchoir, et se dirige vers le théâtre, en recommandant à Ménard de se dépêcher, afin de ne point manquer son entrée.

La salle était pleine, ce qui pouvait produire une recette de près de quatre-vingts francs. Floridor était dans l'enchantement ; il courait de son trou sur le théâtre et du théâtre redescendait dans son trou, le tout à la vue du public, car on ne passait point sous le théâtre, et la toile qui servait de rideau était adaptée sur une tringle, et se tirait de côté, comme le rideau d'une lanterne magique.

Dubourg arrive en sueur, parce que le manteau recouvert de peau de lapin est très lourd et que la perruque est énorme. Les comédiens poussent un cri d'admiration en le voyant arriver.

— Qu'il est beau ! s'écrient-ils de toutes parts, comme il représente bien Hippolyte !

— Ah ! je jouerai Phèdre d'inspiration !... dit la femme du garde champêtre en lançant à Dubourg un regard enflammé.

Mais comme Phèdre louche un peu et a un nez énorme plein de tabac, Hippolyte ne répond pas à cette œillade amoureuse. Il va tirer le rideau pour regarder dans la salle ; au moment où il passe sa tête, un cri part de tous côtés : les dames ont cru voir un lion. Floridor sort de son trou et se tourne vers le public en disant :

— Je vous avais bien annoncé que vous seriez ravis, enchantés !... et il applaudit avec force, les spectateurs en font autant, et Dubourg salue le public avec noblesse, puis se retire derrière le rideau.

Tout le monde est prêt; Phèdre a une robe à la Marie Stuart, un bonnet à la folle, et des mouches jusque sur le nez. Œnone, pour se donner l'air méchant, s'est habillée en rouge et en noir et s'est fait une légère paire de moustaches, parce que Dubourg lui a dit que cela annoncerait une femme à caractère. Le compagnon menuisier a, au contraire, sacrifié de naissants favoris pour représenter Aricie ; on lui a mis une robe de percale blanche et une guirlande de roses dans les cheveux, et il imite assez bien la voix de femme, tout en continuant de mâcher du tabac.

Le perruquier qui fait Théramène s'est coiffé à la François Ier et a mis un costume espagnol, avec son sabre de garde national en guise d'épée. Quant aux deux autres confidentes, c'est Floridor qui, de son trou, doit réciter leurs rôles. On n'attend plus que Thésée pour commencer, et il ne vient point, mais il n'est que du troisième acte.

— Commençons toujours, dit le directeur, le public s'impatiente; il ne faut pas le faire attendre davantage. Thésée sera certainement arrivé avant le troisième acte.

— Il n'y a pas de doute, dit Dubourg, c'est sa toilette qui le retient; c'est un homme très sévère sur l'exactitude des costumes, et il ne met pas une épingle qui ne soit de tradition.

Le directeur, qui était à la fois souffleur, régisseur et machiniste, frappe les trois coups, puis tire le rideau, qui ne veut d'abord laisser voir que la moitié de la scène ; mais avec le secours de deux spectateurs qui montent sur le théâtre, on parvient à le tirer entièrement. Alors M. Floridor descend dans son trou avec un bougeoir à la main, et la pièce commence.

Lorsque Dubourg paraît en scène, s'entortillant majestueusement dans son manteau, le public laisse échapper un murmure d'étonnement qui n'est pas précisément d'admiration ; car avec sa perruque, son rouge qui lui coule sur les joues, et son vieux fusil sur l'épaule, Dubourg n'est rien moins que beau. D'après la tête qu'on avait aperçue un moment, on avait présumé voir un bel homme, de haute stature; mais, au contraire le manteau l'écrasait, et Théramène étant très grand, le rapetissait encore

— C'est un Polonais, se dit-on dans la salle.

— Il est bien laid ! disent les demoiselles ; mais on assure que c'est un grand talent !...

Dubourg roule ses yeux d'une façon effrayante pour se donner de la physionomie, tandis que le malheureux Théramène, dont la tête touche les frises, est obligé de se tenir courbé pour que sa coiffure n'enlève pas les toiles d'araignée qui se trouvent au plafond du palais.

Dubourg, qui n'est pas timide, débite son rôle en criant comme un sourd, et gesticule avec tant de chaleur qu'avant la fin de la première scène Théramène a déjà reçu deux soufflets d'Hippolyte. Au troisième, le perruquier commence à se fâcher, et dit entre ses dents :

— Sacrebleu, prenez donc garde!... si vous y allez de cette force-là, je serai comme une pomme cuite avant la fin de la pièce.

Mais le public trouve cette chaleur admirable ; il applaudit, il crie bravo!... Dubourg va son train, et une femme enceinte, placée au parterre, est obligée de sortir, parce qu'elle craint que les contorsions d'Hippolyte ne la fassent accoucher

Le premier acte marche assez bien ; cependant le public montre un peu d'étonnement lorsque, au lieu de voir arriver Panope, il entend le souffleur déclamer de son trou ; mais le rôle étant court, on passe par là-dessus ; d'ailleurs Floridor, se tournant vers le parterre, dit :

— Messieurs, c'est ainsi que se jouent presque tous les confidents dans les villes de troisième ordre.

Cependant Thésée n'est pas encore arrivé.

— Que diable fait-il donc à l'auberge? dit Dubourg, est-ce qu'il ne peut pas mettre son costume?

— Impossible! dit le directeur ; je lui ai donné une tunique jaune superbe et un pantalon de même étoffe ; quant au diadème, il a un turban de même couleur qui m'a servi dans *Mahomet*.

— Ah ça, Thésée sera donc tout jaune?

— C'est de tradition, et celle-là ne se perd pas. Mais jouons encore le second acte, il faut espérer qu'il arrivera.

On commence le second acte, qui ne va pas si bien que le premier. Aricie, dans un moment de chaleur, ayant craché son tabac au nez d'Hippolyte, celui-ci lui donne un coup de pied dans le derrière, pendant que son amant lui dit :

Modérez des bontés dont l'excès m'embarrasse!...

— Cela vous apprendra à faire attention, dit Dubourg.

— Si je n'étais pas en femme, je vous répondrais d'une autre manière, dit le menuisier en lui montrant le poing.

— Je vous conseille de vous tenir tranquille.

Floridor se hâte de sortir de son trou pour raccommoder Hippolyte et Aricie ; il parvient enfin à les apaiser, et la pièce continue. Mais un moment après, Dubourg étant en scène avec Phèdre, attend qu'on le

Elle se précipite dans ses bras. (P. 196.)

souffle pour parler ; mais on ne souffle pas, parce que le directeur ne voit plus clair. Il crie avec force :

— Des mouchettes ! des mouchettes donc !

— Est-il bête ! dit Phèdre en se baissant pour prendre la chandelle qu'elle mouche dans ses doigts avec beaucoup de grâce. Tiens, mon petit, voilà comme on fait quand on a de l'instinct. Puis elle replace le bougeoir dans le trou.

Cette petite interruption ne plaît point au public, qui a déjà murmuré de la dispute entre Hippolyte et la princesse ; et un amateur, qui est plus sévère que les autres, parce qu'il a vu jouer quelquefois à Grenoble, lance une pomme de terre crue qui va frapper l'œil gauche de Phèdre ; la femme du garde champêtre achève sa scène en pleurant, et le second acte se termine ainsi, faisant craindre l'approche d'un orage.

Floridor, qui sort de son trou après chaque acte, court sur le théâtre pour consoler Phèdre, qui ne veut plus jouer ; il tâche de ranimer ses acteurs en assurant que les derniers actes raccommoderont tout ; il compte surtout sur l'apparition de Thésée, que l'on n'a pas encore vu, et dont il attend un grand effet. Mais Thésée n'est pas arrivé, et l'inquiétude est générale.

— Que peut-il lui être survenu? Je cours à l'auberge, dit Dubourg, car ce retard commence à me surprendre ; je vous le ramène sur-le-champ.

— Dépêchez-vous, lui crie Floridor, car si nous faisons attendre le public, cela pourrait se gâter tout à fait.

Voyons pourquoi M. Ménard, si exact dans tout ce qu'il doit faire, n'est pas encore arrivé au théâtre. Après le départ de Dubourg, il s'est occupé de sa toilette, et ce n'est pas peu de chose pour un homme qui, n'ayant jamais été au bal et ne s'étant jamais déguisé, portait depuis trente ans le même costume. Ménard examine dans tous les sens la tunique, le pantalon turc et le turban ; il a quelque peine à se décider à endosser ce vêtement jaune et à mettre du fard sur ses joues *vénérables;* il faut qu'il se rappelle à chaque instant Roscius, Garrick et Molière, pour ne point renoncer à jouer la comédie. Mais il a promis, l'engagement est pris ; M. le baron, seigneur polonais, lui donne l'exemple, il faut se plier à la circonstance.

Après s'être donné beaucoup de peine, il est parvenu enfin à se costumer en Thésée. Il se mire, se sourit, ne se trouve plus si mal ; il s'échauffe en pensant qu'il va représenter le roi d'Athènes, repasse son rôle dans sa tête, et surtout son entrée, puis sort de sa chambre pour se rendre au théâtre en se disant : *Sic fata volunt.*

Dans ce même moment un voyageur vient d'arriver à l'auberge dans une bonne voiture. Tout annonce un homme riche, un homme du grand monde. L'aubergiste s'empresse de lui demander ses ordres. Le voyageur, qui est un petit vieillard maigre, et dont la figure annonce la sévérité, s'informe d'un ton bref des voyageurs arrivés depuis peu dans la ville, et après la réponse de l'hôte s'écrie :

— Je ne saurais donc pas ce qu'ils sont devenus... ?

— Monsieur soupera-t-il ? demande l'aubergiste.

— Non, je n'ai pas faim... Qu'on ait soin de mes chevaux... Peut-être repartirai-je bientôt ; donnez-moi une chambre où je puisse être tranquille un moment.

Le ton du voyageur ne permettait pas de faire la conversation. L'aubergiste s'empresse de prendre de la lumière et de conduire ce nouveau personnage. En montant l'escalier, on se trouve face à face avec Ménard, qui descendait majestueusement l'escalier en déclamant :

La fortune à mes vœux cesse d'être opposée,
Madame, et dans mes bras et...

Le petit vieillard a levé la tête en entendant la voix de Ménard ; il le regarde, l'examine longtemps avec surprise et s'écrie enfin :

— Est-il bien possible !... c'est M. Ménard que je vois sous cet accoutrement !

Ménard regarde le voyageur, et reste saisi en reconnaissant le comte de Montreville, le père de Frédéric, dont les yeux expriment la colère, et qui prenant Thésée par le bras, le fait rentrer brusquement dans sa chambre, se place devant lui, et d'un ton fort sévère commence à l'interroger.

— Que signifie tout ceci, monsieur Ménard? que veut dire ce turban placé sur votre tête, et ce costume jaune avec lequel vous avez l'air d'un échappé des petites-maisons?

— Monsieur le comte, le jaune n'est point une couleur méprisable : à la Chine, les marques de distinction sont les gilets jaunes et les plumes de paon.

— Morbleu ! monsieur, laissez-là les Chinois, répondez-moi : pourquoi vous vois-je affublé ainsi?

— Monsieur le comte, c'est que ce soir je fais Thésée.

— Vous faites Thésée !...

— Oui, monsieur le comte, dans *Phèdre* que l'on va jouer !...

— Comment, monsieur le précepteur, vous jouez la comédie?

— Que voulez-vous, monsieur le comte?... les circonstances.. D'ailleurs... Roscius était admis chez Sylla... Garrick est enterré à Westminster, et Molière...

— Vous croyez-vous comparable à ces hommes-là, monsieur? est-ce pour jouer la comédie que je vous ai placé près de mon fils? est-ce pour cela que vous avez entrepris ce voyage? Avez-vous cru, ainsi que Frédéric, que je serais longtemps votre dupe? Après quinze jours d'absence vous avez mangé les huit mille francs que je vous ai remis...

— Nous ne les avons pas mangés, monsieur le comte...

— Silence, monsieur. Je veux bien pardonner cette première folie. Je vous renvoie de l'argent, et au lieu de continuer vos voyages, j'apprends que vous restez à Grenoble, que c'est dans le Dauphiné que mon fils fait son tour de l'Europe.

— Le pays est superbe, monsieur le comte.

— Je pars, je veux savoir moi-même ce qui vous retient dans ce pays. Je vais à Grenoble, je ne vous trouve pas;... je vous cherche inutilement dans les environs... Enfin c'est ici, sous ce costume, que je vous revois!... je ne m'y attendais pas, je l'avoue. Mais mon fils... où est-il? est-ce qu'il joue aussi la comédie?

— Non, monsieur le comte.

— Où donc est-il?... parlez...

— Il est perdu, monsieur le comte...

— Perdu!... Que voulez-vous dire?... Répondez-donc, monsieur.

— C'est-à-dire, monsieur le comte, qu'il n'est qu'égaré...

— Songez, monsieur, que je vous avais confié mon fils...

— Nous le retrouverons, monsieur le comte; M. le baron Potoski doit envoyer des courriers dans toutes les cours de l'Europe.

— Qu'est-ce que c'est que le baron Potoski?

— C'est un seigneur polonais... un jeune homme fort savant, qui est palatin de Rava et de Sandomir, et a un château superbe sur le mont Krapack, qu'il chauffe par le gaz.

— Ah! pour le coup, je crois qu'ils vous ont rendu tout à fait imbécile, monsieur Ménard!...

— Non, monsieur le comte, je sais ce que je dis, et je ne dis que la vérité.

— Où avez-vous trouvé ce baron?

— Nous l'avons trouvé en route près de Paris; par parenthèse il a renversé notre voiture, et j'ai roulé dans un fossé. Mais M. votre fils a retrouvé dans le baron Potoski un de ses amis; nous sommes montés dans la berline du roi Stanislas, où j'occupais la place de la princesse de Hongrie, et depuis ce temps nous avons toujours voyagé avec le baron.

Le comte de Montreville se promène dans la chambre en frappant du pied avec violence et en levant les yeux au ciel. Ménard est dans un coin, tenant son turban à la main et n'osant plus bouger. Après quelques tours dans la chambre, le comte revient vers lui.

— Et ce baron qu'est-il devenu?

— Il fait Hippolyte, monsieur le comte... il joue dans ce moment... et... Mais, tenez, le voici lui-même, monsieur le comte..

Dans ce moment, en effet, Dubourg entrait vivement dans la chambre en criant :

— Allons donc, Thésée, on vous attend pour le troisième acte!...

Mais il s'arrête et reste immobile en apercevant le comte, qui s'écrie :

— J'en étais sûr!... c'est ce mauvais sujet de Dubourg!...

A ces mots, Ménard ouvre de grands yeux, et Dubourg se contente de faire une profonde salutation au père de Frédéric.

— Allons, monsieur Ménard, suivez-moi, reprend le comte ; quittez ce costume que vous ne deviez pas porter, et partons sur-le-champ.

Le pauvre précepteur ne se fait pas répéter cet ordre ; en un moment il a jeté loin de lui la tunique et le pantalon ; il repasse son habit, prend son chapeau, et se présente humblement devant le comte, qui dit à Dubourg :

— Quant à vous, monsieur, dont la société a été si profitable pour mon fils, songez que si bientôt je ne retrouve pas Frédéric, c'est sur vous que retombera ma colère. Suivez-moi, monsieur Ménard.

En un instant le comte et le précepteur sont dans la voiture, dont on n'avait pas encore dételé les chevaux, et ils s'éloignent de l'auberge, se dirigeant vers Grenoble, ville dans laquelle le comte espère avoir des nouvelles de son fils.

Cependant Dubourg, qui est resté un peu étourdi par ce qui vient de se passer, songe alors à ce qui peut lui arriver encore : le public attend Thésée, sans lequel on ne peut pas continuer la pièce, et le public de Voreppe ne paraît pas aimable quand on ne le satisfait pas. D'un autre côté, il a reçu du directeur l'argent pour lui et pour Ménard ; et puisque Ménard est parti, comment tenir leur promesse ?

Pendant qu'il se consulte, un bruit confus se fait entendre dans la rue ; Dubourg court à la fenêtre : il aperçoit Floridor qui arrive avec plusieurs spectateurs qui jurent et font tapage en disant qu'il faut que les deux Polonais jouent, ou qu'ils les rosseront ; et Floridor crie :

— Ils joueront, messieurs, ils joueront... je les ai payés d'avance.

Dubourg voit le danger qui le menace ; il balance s'il rendra l'argent, s'il s'excusera sur le départ de son collègue, ou s'il laissera le directeur s'arranger avec le public. Ce dernier parti lui plaît davantage ; même en rendant l'argent il craint d'être rossé, et d'ailleurs il trouve que la manière dont il a joué Hippolyte valait bien ce qu'il a reçu. Courant aussitôt vers une autre fenêtre de la chambre qui donne sur les champs, Dubourg, qui entend tout le monde entrer dans la cour, n'hésite plus ; il saute, tombe sur de l'oseille, se relève, tortille son manteau autour de son corps, et court à travers les champs comme si toute la ville était sur ses pas.

Le comte et Ménard arrivent en peu de temps à Grenoble, et descendent à l'auberge où les trois voyageurs avaient habité, et que le comte s'est fait indiquer par le précepteur; car pendant la route M. de Montreville ayant encore questionné Ménard au sujet de son fils, les réponses qu'il en obtient lui font aisément comprendre que c'est une amourette qui retient Frédéric dans les environs, et le comte est un peu plus tranquille, ne doutant pas que sa présence ne suffise pour ramener son fils à la raison.

En arrivant dans l'auberge, Ménard a une scène avec le maître de la maison pour le char à bancs que celui-ci a prêté. Cet homme parle aussi de Dubourg, en disant qu'un créancier du prétendu baron Potoski est venu le chercher à Grenoble, et court après lui pour le faire arrêter.

Le pauvre Ménard ne répond rien : il est confondu en apprenant que celui qu'il a cru un seigneur polonais n'a fait que se moquer de lui depuis qu'ils voyagent ensemble. Le comte de Montreville met fin aux propos de l'aubergiste en lui payant ce qu'il demande. Les voyageurs couchent à Grenoble, et l'intention du comte est de se rendre le lendemain avec Ménard à l'endroit où celui-ci dit avoir laissé Frédéric.

Mais le lendemain matin, à l'instant où le comte se disposait à partir, Ménard fait un cri de joie en disant :

— Le voilà, monsieur le comte... la brebis retourne au bercail, l'enfant revient près de son père... Tuons le veau gras, voici votre fils !

C'était en effet Frédéric qui entrait à l'auberge, mais qui était bien loin de se douter qu'il allait y trouver son père.

Le comte descend vivement, suivi de Ménard; il s'approche de son fils d'un air sévère, et le jeune homme baisse les yeux et paraît interdit en se trouvant devant lui.

— Je vous retrouve enfin, monsieur! lui dit le comte; j'ai su de vos nouvelles... j'ai vu votre compagnon de plaisirs, j'ai appris que c'était dans un bois, dans un misérable village que vous borniez le cours de vos voyages, dans lesquels vous jugez sans doute avoir acquis assez de connaissances; mais je m'abstiendrai de vous faire aucun reproche, j'en mériterais moi-même pour vous avoir donné un compagnon tel que monsieur. Oublions tout cela, et partons.

Ces derniers mots ont retenti jusqu'au cœur de Frédéric, qui avait supporté avec courage les reproches de son père; il se trouble, paraît accablé, porte ses regards derrière lui, et balbutie quelques mots pour demander au comte un jour ou deux de retard ; mais celui-ci feint de ne pas l'entendre ; et lui répète d'une voix sévère :

— Mon fils, je vous attends.

La voiture est prête, comment faire?... comment désobéir à son père? Frédéric est tremblant... il hésite encore... mais le comte va le prendre par la main et l'entraîne vers la voiture sans qu'il ose résister. Il n'a pas eu le temps de la réflexion, et déjà les chevaux l'emportent loin de Grenoble. Il avance sa tête pour regarder du côté de Vizille; il pousse un profond soupir... ses yeux se mouillent de larmes en songeant à sœur Anne, et il se dit à chaque instant :

— Pauvre petite! que va-t-elle penser?

XVII

PLAISIRS D'AMOUR NE DURENT QU'UN MOMENT, CHAGRINS D'AMOUR DURENT TOUTE LA VIE

Pourquoi l'amour d'un mois ne ressemble-t-il plus à celui d'un jour? pourquoi celui d'un an est-il bien moins vif que celui d'un mois? pourquoi jouissons-nous avec indifférence de ce que nous possédons en toute commodité, et pourquoi quelquefois ne jouissons-nous plus du tout, quand nous avons ce que nous désirons si ardemment? C'est que tout passe dans ce monde, où nous ne sommes nous-mêmes que passagers!... c'est que les hommes avides de plaisirs en cherchent toujours de nouveaux, et que pour beaucoup d'entre eux l'amour n'est qu'une distraction. Cependant vous me direz peut-être : Je suis marié depuis trois ans, et j'aime ma femme comme le premier jour; mon amant m'adore depuis six mois, et il est plus amoureux que jamais, je le veux bien; d'ailleurs, il y a toujours quelque exception; chacun peut l'invoquer en sa faveur; ensuite je ne vous dis pas que l'amour s'envole; j'entends seulement qu'il change de nuance, et, malheureusement, les dernières n'ont pas l'éclat, le brillant, le charme de sa couleur primitive.

Sans doute Frédéric aime toujours la jolie muette; cependant voilà trois semaines qu'il vit avec elle dans le bois, et cela commence à lui sembler un peu monotone; mais le défaut des amants est de trop s'enivrer de voluptés dans les premiers jours de leur bonheur. Ils font comme ces gourmands qui se mettent à table avec un grand appétit, et qui, pour avoir mangé trop vite, étouffent avant d'être à la moitié du repas.

Sœur Anne n'éprouve point cet ennui; elle est près de Frédéric plus heureuse, plus aimante que jamais. Mais, en général, les femmes aiment mieux que les hommes; et d'ailleurs la pauvre orpheline n'est pas une

femme ordinaire, Frédéric est pour elle le monde, l'univers. Depuis qu'elle le connaît, son âme s'est élevée, son esprit s'est formé ; elle a appris à penser, à réfléchir, à former des désirs, à craindre, à espérer ; mille sensations nouvelles ont fait battre son cœur. Avant de connaître l'amour, son existence n'était qu'un rêve, mais Frédéric l'a réveillée.

Lorsqu'elle s'aperçoit qu'il est triste, préoccupé, elle redouble de soins, de caresses ; elle court, l'entraîne dans le bois... elle disparaît un moment à ses yeux et se cache derrière un buisson ou un bouquet d'arbres ; puis, se montrant tout à coup, elle se précipite dans ses bras, et sa grâce enfantine ajoute encore à la douce expression de ses traits.

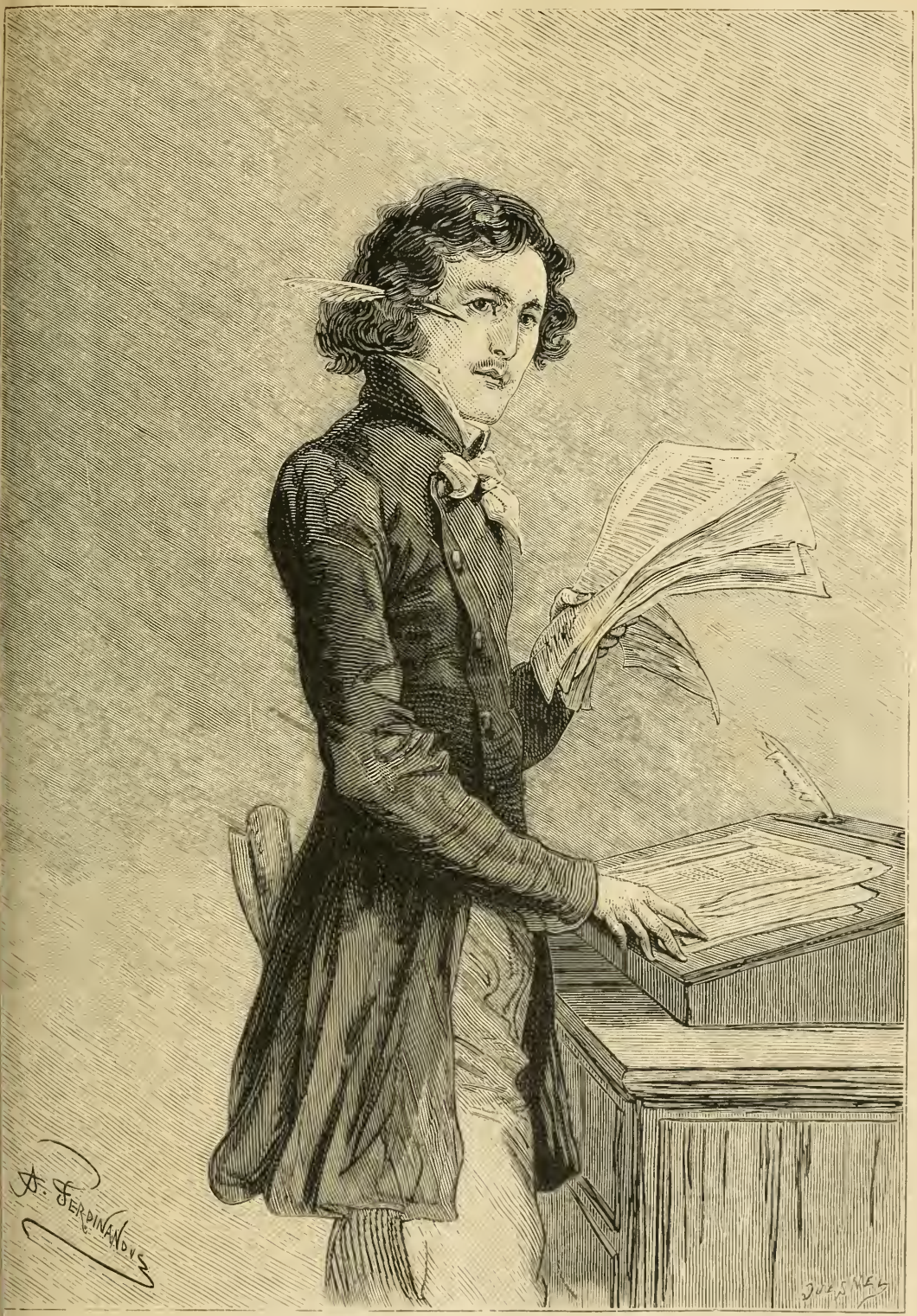
Dès que la nuit vient, ils rentrent dans le jardin de la cabane. Sœur Anne, vive, légère, apprête en un moment leur repas du soir, qu'ils prennent dès que la vieille Marguerite est couchée. La jeune muette cueille des fruits, apporte du laitage, du pain bis, puis se place près de Frédéric, s'assied tout contre lui, et sa main lui présente ce qu'elle trouve de plus beau, ce qu'elle croit le meilleur. Quand son amant parle, elle l'écoute avec délices ; on voit que les accents de Frédéric vibrent jusqu'à son cœur. Une fois il a chanté une tendre romance, et la jeune fille, immobile, attentive, craignait de perdre un son, puis lui a fait signe de la redire encore. Depuis ce temps, son plus grand plaisir est de l'entendre. Frédéric a la voix douce et flexible ; elle passerait tout le jour à l'écouter.

C'est ainsi que sœur Anne cherche à captiver celui qu'elle aime. Ce n'est point là le manège d'une coquette... c'est de l'amour tout simplement !... et ce n'est que cela ; tandis que dans tout ce que fait la coquette, il n'en entre pas un pauvre petit grain.

Pourquoi donc, imbéciles que nous sommes, nous laissons-nous prendre dans les filets de l'une, et ne payons-nous que de froideur l'amour sincère de l'autre ?

C'est que la coquette sait nous tenir en haleine : nous voit-elle bien épris, elle fait la cruelle, sommes-nous un peu froids, elle nous ranime par quelque sujet de jalousie ; paraissons-nous trop confiants, sa raillerie éveille nos craintes ; sommes-nous rebutés et prêts à nous éloigner, elle devient tendre, sensible, passionnée, et d'un mot nous ramène à ses genoux. Ces changements continuels ne laissent pas au cœur le temps de se refroidir... J'allais encore nous comparer aux gourmands chez lesquels la variété des mets aiguillonne l'appétit, mais je m'arrête : on croirait que j'ai étudié l'art d'aimer dans le *Cuisinier royal*.

Depuis quelques jours Frédéric a déjà fait de petites promenades dans les environs. Sœur Anne s'en alarme d'abord ; mais il revient bientôt, et ses craintes se dissipent. Frédéric commence à songer à l'avenir, à son



J'avais étudié pour être herboriste. (P. 207.)

père. Que dirait le comte de Montreville, s'il savait que son fils vit au milieu des bois avec une jeune villageoise?... Cette pensée vient souvent troubler le repos de Frédéric, et plus le temps s'écoule, plus elle se présente à son esprit.

Quelquefois il se dit : — Si mon père voyait cette jeune fille, il lui serait impossible de ne pas l'aimer?... Mais la donnerait-il pour épouse à son fils?... Non, cela n'est pas présumable ; le comte de Montreville n'est nullement romanesque ; il est fier, il aime la richesse, l'opulence, parce qu'il sait que l'argent ajoute toujours à la considération ; il ne faut donc pas espérer qu'il laissera son fils épouser une villageoise qui n'a rien.

On pourrait, il est vrai, se passer de son consentement ; mais il faudrait alors renoncer à sa fortune, travailler pour vivre, faire usage de ses talents ; mais de toute façon il faudrait toujours quitter le bois, car Frédéric commence à sentir que cela n'aurait pas le sens commun de fuir le monde à vingt et un ans, que les hommes sont faits pour la société, et que parce qu'on a une jolie femme ce n'est pas une raison pour s'enterrer avec elle dans le fond d'une forêt.

De jour en jour ces raisons prennent plus de force ; c'est surtout lorsqu'il n'est pas avec sœur Anne qu'il se livre à ces pensées, et ses absences deviennent chaque jour plus longues La pauvre petite en gémit ; elle compte les minutes qu'elle passe loin de son amant ; elle court dans la vallée pour le voir arriver, elle lui fait une petite moue bien triste lorsqu'il a été longtemps éloigné ; mais elle éprouve tant de plaisir à le revoir, que son chagrin passe bien vite... elle oublie toutes ses inquiétudes lorsqu'elle le presse contre son cœur.

Un mois s'est écoulé. Dubourg et Ménard ne sont pas revenus s'informer de Frédéric, et cela l'étonne beaucoup. Il ne sait pas comme nous que ses deux compagnons de voyage étaient alors établis chez leur ami Chambertin, qui préparait cette surprise en artifice qui lui fit voir tout ce que vous savez bien, et ce qu'il ne savait pas, et ce qu'il ne sut pas même après, à ce qu'on prétend, parce que sa femme lui persuada qu'il n'y avait vu que du feu.

Frédéric ne comprend rien à l'indifférence de ses deux amis, et surtout à celle de Ménard : il se dit : — Il leur sera arrivé de nouveau quelque événement ; Dubourg aura encore fait quelque sottise... J'ai eu tort de lui confier tout l'argent que je possédais. Le résultat de ces réflexions est toujours qu'il faut aller à Grenoble savoir ce qu'y font ces messieurs. Mais aller les trouver après avoir dit à Dubourg qu'on ne voulait plus quitter le bois, qu'on fuyait pour jamais un monde faux et pervers, dont tous les

plaisirs ne valaient pas la tranquillité d'une chaumière... ah! c'était fort embarrassant, et voilà pourquoi Frédéric ne pouvait se décider à aller à la ville, car un homme aime souvent mieux persévérer dans une sottise que de convenir qu'il a eu tort.

Cependant l'oisiveté accablait Frédéric; avec la meilleure volonté du monde, on ne peut pas parler vingt-quatre heures à une jolie femme, et la pauvre petite n'est déjà plus heureuse, parce qu'elle s'aperçoit que son doux ami est triste et soupire souvent. Enfin, un beau soir, Frédéric, qui n'y tient plus, dit à sa compagne :

— Demain, dès le point du jour, je partirai pour aller à Grenoble savoir des nouvelles de mes amis.

La petite, comme frappée d'un coup inattendu, reste un instant immobile, puis sa poitrine se gonfle, et deux ruisseaux de larmes s'échappent de ses yeux. Ses bras désignent le chemin de la ville, puis elle les reporte sur elle, et semble dire : — Et moi?... tu vas donc me quitter?

Pour retenir son amant, la jeune fille ne peut employer ces mots si doux, si tendres, ces prières auxquelles il est si difficile de résister. Mais que ses gestes sont expressifs, que ses yeux sont éloquents!... il suffit de les regarder pour comprendre toute sa pensée.

— Je reviendrai, lui dit Frédéric... je te le promets; je reviendrai, et je n'en aimerai jamais d'autre que toi.

Ces mots ont déjà adouci le chagrin de sœur Anne; car elle ne met pas en doute les promesses de son amant... Souvenez-vous, mesdames, que sœur Anne ne connaît pas le monde, connaissance bien pénible quelquefois, puisqu'elle apprend à renoncer aux illusions du cœur

La soirée s'est écoulée tristement; car, tout en ne doutant pas qu'il reviendra bientôt, l'idée du départ de son ami est cruelle pour cette âme brûlante qui goûtait en aimant un bonheur qu'elle croyait devoir durer jusqu'à la fin de sa vie. Frédéric fait tout ce qu'il peut pour la consoler; mais, en donnant de nouvelles preuves d'amour, un homme se fait aimer encore davantage... Est-ce donc là le moyen d'adoucir le moment d'une séparation? C'est cependant celui qu'on emploie ordinairement.

Le jour s'est levé bien sombre aux regards de la jeune orpheline... Peut-il être beau, le jour qui va nous séparer de tout ce que nous aimons?... Frédéric gravit une montagne qui mène sur la route, tenant dans les siennes la main tremblante de la pauvre petite. Arrivé là, après avoir renouvelé ses promesses, après avoir fait les plus tendres adieux, il s'éloigne enfin et disparaît aux regards de son amie.

Quel poids est venu se placer sur le cœur de la jeune fille! elle ne voit plus Frédéric... cependant elle reste toujours là, ses yeux le

cherchent encore... Tout à coup elle les reporte autour d'elle... un gémissement lui échappe, elle tombe à genoux auprès d'un vieux chêne... elle le baise avec respect. Pauvre petite!... elle est à l'endroit où sa mère est morte en venant attendre son père!... elle a reconnu la place... et joignant les mains avec ferveur, elle implore le ciel... elle se recommande à sa mère.

Sœur Anne allait plusieurs fois dans l'année s'asseoir et prier sous le vieux chêne où la malheureuse Clotilde avait expiré : mais jamais elle ne s'y était rendue avec Frédéric. Ce jour-là ils avaient pris par cette montagne, qui conduisait au chemin de la ville ; sœur Anne, toute à sa douleur, ne l'avait pas remarqué.

Pauvre petite! quel triste pressentiment oppresse ton cœur? tu songes à ta mère, et tu te dis : — Serai-je donc malheureuse comme elle!

Il faut regagner sa cabane : la vieille Marguerite peut avoir besoin de ses soins. Sœur Anne quitte lentement la montagne; plusieurs fois elle soupire en contemplant le vieux chêne... C'est là qu'il s'est séparé d'elle!... Comme sa mère, c'est là que chaque jour elle viendra attendre son retour.

Elle a revu sa chaumière, ses bois, ses chèvres; elle a repris ses habitudes, ses travaux accoutumés. Mais tout est changé à ses yeux : le bois lui paraît triste; partout elle éprouve de l'ennui. Son jardin n'a plus de charme, sa demeure lui semble un désert... Frédéric embellissait tout! et Frédéric n'est plus là!... Avant de le connaître, ses regards s'arrêtaient avec plaisir sur ce qu'elle voit maintenant avec indifférence, et cependant ces objets n'ont point changé... mais elle a perdu la paix, le repos, elle ne peut plus rien voir comme autrefois.

Frédéric n'a pas dit combien de jours il serait absent; la petite espère le revoir bientôt; elle ignore qu'il vient de trouver son père à Grenoble, et que le comte de Montreville emmène en ce moment son fils à Paris.

Chaque jour sœur Anne se rend sur la montagne avec ses chèvres, et à chaque instant ses regards se tournent vers le chemin de la ville; elle y cherche Frédéric comme la pauvre Clotilde y cherchait son époux. Avec une baguette, elle s'amuse à tracer sur la terre le nom de son amant; c'est là tout ce qu'il lui a appris; mais, devant lui, elle s'est exercée si souvent à tracer ce mot, qu'elle est parvenue à l'écrire lisiblement.

Plusieurs jours se sont écoulés, et Frédéric ne revient pas. Sœur Anne espère toujours, parce qu'elle ne peut croire que son amant manque à sa promesse, et tous les matins, en se rendant sur la montagne, elle se dit : — Aujourd'hui, sans doute, je la redescendrai avec lui. Vain espoir, il

faut encore revenir seule à sa chaumière, il faut regagner sans lui cette demeure, dont le repos a fui depuis que l'amour y est entré.

Un sentiment nouveau doit cependant faire diversion à ses peines. Sœur Anne porte dans son sein un gage de son amour pour Frédéric, elle est enceinte et n'a pas encore cherché à se rendre compte du changement qu'elle remarque en elle. Dans sa simplicité, elle n'a pas songé qu'elle pouvait être mère; mais cette pensée vient enfin frapper son esprit. Alors une joie nouvelle s'empare de son cœur... elle se livre avec ivresse à cette espérance. Elle aurait un enfant... un enfant de Frédéric... Il lui semble qu'il l'aimerait encore davantage. Cette idée la transporte... Être mère! quel bonheur!... et quel plaisir de pouvoir annoncer cela à Frédéric! La jeune fille court, saute dans le bois; dans son délire elle fait mille folies... elle se regarde dans l'eau du ruisseau, elle se mire dans la fontaine... elle est déjà fière d'être mère, elle voudrait qu'on pût s'en apercevoir en la regardant.

Pauvre petite! dont toutes les actions prouvent la candeur, jouis avec délire du nouveau sentiment qui naît dans ton âme... Celui-là, du moins, ne s'affaiblira pas.

Mais le temps passe; Frédéric ne revient pas. Sœur Anne a la certitude d'être mère, et elle ne peut annoncer ce bonheur à son amant; il faut donc toujours que la peine se mêle au plaisir! Celui de la jeune fille est empoisonné par l'inquiétude qu'elle éprouve en ne voyant pas revenir l'être qu'elle adore; et chaque jour le vieux chêne est de nouveau témoin de ses soupirs et de ses pleurs.

XVIII

LA GROSSE BÊTE

Nous avons laissé Dubourg courant à travers champs pour échapper à M. Floridor, au public et aux pommes de terre crues, dont Phèdre avait reçu un échantillon; n'oublions pas que dans la promptitude de sa fuite il n'avait pas eu le temps de changer de costume, que sa tête était toujours enterrée sous l'énorme perruque à la Louis XIV, qui descendait en grosses boucles sur son cou et sur ses épaules, et qu'il avait le corps enveloppé dans le manteau recouvert en poil de lapin.

Dubourg courait depuis une heure, traversant les routes, sautant les

fossés marchant dans les blés, dans les terres labourées, franchissant les haies, et cela sans trop savoir où il était ni ce qu'il faisait, car on doit se rappeler que c'est au milieu de la soirée qu'il s'est mis en course; par conséquent il était nuit, et comme il pleuvait, la lune n'éclairait pas sa marche.

Dubourg s'arrête enfin, il écoute... et n'entend rien qui lui indique que l'on court sur ses traces. Le plus profond silence règne autour de lui; il cherche à se reconnaître, à s'orienter, à savoir où il est; il ne craint plus d'être attrapé, et il sent qu'il a besoin de se reposer. On est alors en automne, les soirées commencent à devenir fraîches, et notre coureur ne se soucie pas de passer la nuit en plein champ, exposé à recevoir la pluie sur le dos; à la vérité sa perruque lui tient lieu de chapeau, et son manteau vaut mieux qu'un parapluie; mais, à la longue, ces objets seront trempés, et il se trouvera fort mal à son aise; il faut donc chercher un abri.

Il sent qu'il marche dans des plants de légumes; il avance, une haie assez haute lui barre le passage... mais le manteau protecteur le garantit des piqûres; il enjambe... s'accroche un peu, laisse quelques poils de lapin et deux boucles de sa perruque après le taillis, et se trouve enfin de l'autre côté sans savoir s'il y sera mieux. Cependant plusieurs arbres, des pots de fleurs, du treillage, lui font présumer qu'il est dans un jardin. Il marche toujours les mains en avant, et sent enfin un pan de mur... puis se trouve sous un toit, puis se sent arrêter par des bottes de paille et de foin : il est sous un hangar qui sert sans doute à mettre le fourrage.

— Parbleu! se dit Dubourg, j'ai trouvé ce qu'il me faut pour passer la nuit : je suis ici à l'abri de la pluie... étendons-nous sur ces bottes de paille, entortillons-nous dans mon manteau, et dormons!... Demain nous penserons à nos affaires.

Dubourg est bientôt couché. Il se trouve fort bien sous le hangar, il bénit le hasard qui lui avait fait trouver cet asile, et s'endort profondément.

Le hangar sous lequel Dubourg est couché se trouve effectivement au bout d'un jardin, mais ce jardin tient à une petite maisonnette assez gentille, habitée par un cultivateur nommé Bertrand, lequel a épousé, il y a sept ans, une jolie villageoise de son hameau, femme bien fraîche, bien alerte, qu'on n'appelait que la belle Claudine, et à laquelle M. Bertrand a déjà fait deux gros enfants : Claudine espère qu'il ne s'en tiendra pas là.

Aux champs on se lève de bon matin. Au point du jour, Paulin et Marie, ce sont les deux enfants du cultivateur, dont l'un a cinq ans et l'autre quatre, après avoir mangé la soupe au lait, descendent, suivant

leur habitude, jouer et courir dans le jardin. En courant ils approchent du hangar, et que voient-ils sur la paille?... Figurez-vous Azor dans *la Belle et la Bête*, et vous aurez une idée de Dubourg, dont la figure est entièrement cachée par une profusion de boucles d'un châtain roux, qui retombaient jusque sur sa poitrine, tandis que tout son corps était couvert du manteau, qui, s'il ne jouait pas le tigre, jouait au moins un autre animal; jugez alors de la frayeur de ces enfants en apercevant cette énorme masse.

La petite Marie laisse tomber une tartine de beurre qu'elle tenait à la main, le petit garçon ouvre une grande bouche qu'il ne peut plus refermer, parce que la frayeur l'a presque pétrifié.

— Ah! ah! mon frère, vois-tu? dit enfin Marie en se serrant contre lui et lui montrant l'objet couché sur la paille.

— Oh! oh! que c'est vilain!... dit Fanfan en passant derrière sa sœur.

Puis les deux enfants se sauvent vers la maison, en poussant de grands cris qui ne réveillent pas Dubourg, parce que les fatigues de la veille lui ont procuré un sommeil très profond.

Bertrand venait d'embrasser sa Claudine, et il allait partir pour travailler à son champ, lorsque les deux enfants reviennent avec des figures bouleversées et jetant de grands cris.

— Quoi que vous avez donc? dit le papa; parlez donc, polissons...

Les enfants étaient si troublés qu'ils ne pouvaient s'exprimer. Enfin chacun crie en même temps:

— Là-bas... sous la remise... une grosse bête toute poilue... sur la paille une tête noire... du crin rouge; c'est pus grand que not'bourrique... Oh! que c'est vilain!...

— Comprends-tu queuque chose à tout ça? dit Bertrand à sa femme.

— Ils ont parlé de grosse bête, not'homme.

— Morgué! i gnia que nous dans la maison... par où donc qu'alle serait entrée?... C'est peut-être le taureau du voisin Gervais, ou ben l'âne de dame Catherine...

— Non, papa.., non, c'est tout gris..., tout rouge... oh! c'est effrayant!...

— Diable! quoi que ça veut donc dire?

— Ça a-t-il une queue? demande Claudine.

— Dam'! maman, je n'en savons rien, la bête a l'air de dormir, et nous nous sommes sauvés bien vite.

— Faut aller voir c'que c'est, not'homme...

— Oui... oui... faut aller voir...

Il aperçoit toujours des choses fort agréables... (P. 209.)

Mais Bertrand, qui n'est pas courageux, éprouve déjà un léger tremblement, et va, par prudence, chercher son fusil, qui est chargé avec du sel. Claudine prend un balai, les enfants des bâtons, et ils se dirigent vers le hangar. Les enfants marchent devant, parce que, tout en ayant peur, à cet âge, on aime ce qui est extraordinaire, et le moindre événement est un plaisir. M. Bertrand marche à côté de sa femme, qui le pousse pour

le faire avancer. Plus ils approchent du hangar, plus ils vont doucement ; on a surtout recommandé aux enfants de ne point faire de bruit, parce qu'il vaut mieux voir la bête endormie qu'éveillée.

Les voilà enfin près du petit bâtiment, et les enfants disent d'une voix altérée :

— Tenez... voyez-vous, là-bas?...

Bertrand et Claudine tendent le cou... ils aperçoivent l'objet effrayant, ils n'osent plus avancer ; le mari pâlit et se glisse près de sa femme, qui fait signe aux enfants de ne pas approcher.

— Allons chercher du secours, dit enfin Bertrand d'une voix entrecoupée.

— Si tu tirais dessus, not'homme...

— Oui! mon fusil qui n'est chargé que de sel, ça ne la tuerait pas, mais ça la réveillerait ; elle serait furieuse, et sauterait sur nous...

— Ah! t'as raison, faut pas tirer... courons bien vite dans le village... Venez, mes enfants... Mon Dieu ! pourvu qu'elle ne s'éveille pas !...

Bertrand est déjà en avant ; il court comme si la bête le poursuivait ; il se rend au village, qui n'est qu'à une portée de fusil de sa maison, et il est bientôt rejoint par Claudine. Tous deux vont conter partout ce qu'ils ont trouvé dans leur jardin. Comme la peur grossit les objets, la bête qu'ils ont vue est, disent-ils, de la grosseur d'un taureau ; et comme en passant de bouche en bouche, les événements vont toujours en augmentant, parce que chacun enchérit sur ce qu'il a entendu, de taureau la bête devient un chameau, de chameau elle se change en lion, de lion en éléphant, et on irait encore plus loin si on connaissait un plus gros animal.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a une bête extraordinaire dans le jardin de Bertrand, et en un moment cette nouvelle a mis tout le village en émoi. On se rassemble, on se consulte ; les femmes vont chercher leurs maris aux champs et les mères font rentrer leurs petits enfants, en leur défendant de sortir. On se rend chez le maire, qui est un bon paysan comme ses administrés, et qui déclare ne pas se connaître en bêtes plus que les autres habitants de sa commune. Mais il y a dans l'endroit un nommé Latouche, qui a été, à Paris, commis de barrière, et qui fait le bel esprit, le malin, le goguenard et le savant. On va trouver Latouche, qui cherchait alors un procédé pour faire des confitures sans sucre, et on lui apprend l'événement qui met tout le village en l'air.

Latouche écoute d'un air grave, il se passe la main sous le menton, se fait plusieurs fois répéter les moindres détails, paraît réfléchir longtemps et s'écrie enfin :

— Il faut aller voir ce que c'est.

Tout le monde répète :

— C'est juste ; il a bien raison, allons voir cette bête.

— Quand je l'aurai vue, dit Latouche, je vous dirai sur-le-champ ce que c'est, et de quel règne est l'animal ; je dois m'y connaître ; j'avais étudié pour être herboriste, et j'ai un cousin qui a été sous-portier, à Paris, au Muséum d'histoire naturelle.

On se dispose à se rendre chez Bertrand. Chacun s'arme de ce qu'il trouve ; les femmes mêmes prennent ou des pioches ou des râteaux, parce que la bête peut être dangereuse. Le maire se joint aux habitants, et Latouche, qui est le seul de l'endroit qui ait un fusil en état, car celui de Bertrand ne peut supporter que du sel, Latouche se charge de diriger l'ordre, la marche et toutes les opérations qui vont avoir lieu.

On quitte le village ; hommes, femmes, garçons et filles s'avancent en dissertant sur cet événement. Mais plus on approche de la demeure de Bertrand, moins on a envie de causer ; et bientôt, par suite de la terreur que l'on éprouve, le silence devient général. On avance en colonne plus serrée et chacun cherche à puiser du courage dans les regards de son voisin ou de sa voisine.

Latouche marche en avant, son fusil sur l'épaule et faisant ses dispositions comme s'il s'agissait d'aller surprendre un poste d'ennemis. Comme on approche de la haie du jardin, Bertrand jette un cri et se cache derrière une grosse pierre en s'écriant :

— La voilà !...

Aussitôt tous les paysans font un mouvement rétrograde, et Latouche se précipite dans le centre du bataillon ; mais enfin, n'entendant aucun bruit, on se rapproche, on cherche l'objet qui a effrayé Bertrand... C'était un chat rouge qui venait de passer par-dessous la haie.

— Morbleu ! Bertrand, dit alors Latouche en se hâtant de sortir du centre, savez-vous que vous êtes terriblement poltron !... et que c'est honteux, à votre âge, de montrer si peu de cœur.

— Oh ! ça c'est vrai, dit Claudine, il n'est pas ferme du tout, et c'est ce que je lui reproche souvent.

— Pousser un cri ! répandre l'alarme pour un chat !...

— Dame, monsieur Latouche... j'voyais s'glisser queuque chose... et j'croyais...

— Peut-être est-ce aussi pour une bagatelle qu'il met tout le village sens dessus dessous et qu'il m'a dérangé de l'expérience chimique que je cherchais.

— Oh que non !... ça n'est pas une bagatelle !... vous verrez bientôt que ça en vaut la peine... nous v'là tout près du hangar..

voulez-vous passer par cette petite porte? vous y serez tout de suite.

— Non pas... entrons par la maison, afin d'examiner l'animal, de loin d'abord.

On suit l'avis de Latouche : on entre dans la maison de Bertrand, puis on se rend dans le jardin. En approchant du hangar, les plus courageux pâlissent, plusieurs femmes n'osent plus avancer, et Latouche, qui ressemble à ces gens qui chantent pour cacher leur frayeur, donne des ordres de prudence de côté et d'autre, mais trouve un moyen de ne plus rester en avant.

— La voilà... la voilà! disent bientôt quelques villageois, et du doigt ils montrent aux autres, Dubourg qui est toujours dans la même position, parce qu'il dort profondément. La terreur se peint sur tous les visages, mais la curiosité s'y joint ; chacun allonge le cou, ou se penche, ou s'appuie sur ses voisins. Latouche a sur-le-champ ordonné une halte, et de tous côtés on entend ces mots :

— Ah! que c'est vilain!... ah! que c'est laid!... Ah! queu tête!... Ah! queu corps!... On ne lui voit pas d'yeux, disent les uns; ni de pattes, disent les autres...

— Chut! chut! dit Latouche, ne parlez pas tant, vous pourriez l'éveiller!... attendez que j'examine... Mes enfants, avez-vous entendu parler de la fameuse bête qui désola le Gévaudan?...

— Non, non, disent les villageois.

— Eh bien! celle-ci m'a l'air de lui ressembler beaucoup... On ne lui voit pas les pieds, parce qu'à l'instar des Turcs ce monstre les aura croisés sous lui... quant à ses yeux... ils sont tournés vers la paille, ce qui est fort heureux pour nous, car les yeux de ces animaux-là lancent souvent un venin mortel. Plus je considère ce poil et cette crinière... oui... c'est un lion marin qui nous sera venu par la Normandie...

— Un lion marin! répètent les paysans, est-ce méchant?

— Ah! parbleu! cela mange un homme comme une huître!...

— Ah! mon Dieu!... comment faire?... comment le prendre?...

— Mais, dit Claudine, il est peut-être mort... depuis ce matin il n'a pas changé de position...

— Mort? ma foi... qui est-ce qui veut s'en assurer?...

— Si vous lui tiriez vot' coup de fusil? dit le maire.

— Tirer dessus... c'est beaucoup risquer... souvent la balle glisse sur la peau de ces animaux...

— Visez dans l'oreille...

— Il faudrait la voir pour cela.

— N'importe, dit le maire, il faut que nous saisissions cet animal

mort ou vif ; ajustez-le bien, tirez, et nous allons, moi et les plus braves, vous faire un rempart avec nos pioches ; et morgué, si la bête s'avance, nous la recevrons bien.

Le discours du maire ranime le courage des villageois ; ils forment une ligne en levant leurs pioches et sont prêts à frapper. Latouche, quoiqu'il ne s'en soucie guère, se décide à tirer. Il se place derrière la ligne, passant le canon de son fusil entre deux paysans. Il ajuste... il vise pendant cinq minutes... il lâche la détente enfin... et le fusil rate ; ce qui est fort heureux pour Dubourg, qui ne sait pas à quel danger il vient d'échapper.

Le maire se désole, Latouche ne veut plus recommencer, les paysans sont toujours immobiles... lorsque tout à coup notre dormeur fait un mouvement et se retourne en poussant un bâillement que l'on prend pour un rugissement. Aussitôt les plus braves lâchent leurs armes et reculent. On se foule, on se presse, on n'écoute plus que sa frayeur. Dans ce désordre, chacun pousse son voisin ou sa voisine pour se frayer un passage ; les garçons tombent sur les filles, les femmes entraînent les hommes ; Latouche grimpe sur un arbre : le maire est renversé par Bertrand, les plus lestes sautent par-dessus la haie, les plus lourds glissent en voulant courir. Claudine a fait la culbute, ainsi que plusieurs de ses voisines ; et dans ce désordre, ces dames et ces demoiselles ont fait voir bien des choses qu'elles n'avaient pas l'habitude de montrer au soleil ; mais alors personne n'y a fait attention, et les objets les plus séduisants n'arrêtent point les fuyards, parce que dans de grands événements on ne s'occupe point de pareilles bagatelles.

Cependant Dubourg s'est éveillé entièrement ; il se frotte les yeux et commence par se débarrasser de sa perruque qui l'empêche de voir clair, puis ôte son manteau qui l'étouffe. Il se lève, car il entend des cris, des plaintes, des mots qu'il ne comprend pas, enfin un tapage dont il est bien loin de soupçonner la cause. Il quitte le hangar ; il s'avance... et reste saisi du tableau qui s'offre à ses regards : il y avait de quoi être étonné ; cependant, comme parmi ce désordre, cette bagarre, il aperçoit toujours des choses fort agréables, il avance toujours en disant : — Je ne sais pas quelle mouche a piqué ces gens-là, mais voilà un pays où l'on a une singulière manière de recevoir les voyageurs ; on y doit faire bien vite connaissance.

Le plus hardi de la bande villageoise, n'entendant plus les rugissements de l'animal, a, petit à petit, tourné la tête... il aperçoit la figure de Dubourg, qui dans ce moment ne regardait pas une figure ; et les traits de l'étranger n'avaient rien d'effrayant lorsqu'ils étaient débarrassés de la maudite perruque.

— Eh ben, queu que c'est donc que c't' homme-là, dit le paysan, et d'où sort-il? A ces mots chacun retourne la tête et on regarde Dubourg, qui, après avoir galamment rabaissé la jupe de Claudine et aidé la villageoise à se relever, répond au maire qui lui répète cette question :

— Je suis un pauvre diable, honnête homme du reste qui, cette nuit, me trouvant surpris par l'orage et ne sachant où porter mes pas, ai pris la liberté de me coucher sur ces bottes de paille, où j'ai dormi tout d'un somme jusqu'à ce moment; ce qui, j'espère, n'a fait tort à personne.

— Vous avez couché sous ce hangar? dit le maire.

— Sans doute.

— Et vous n'avez pas été mangé par la grosse bête? dit Bertrand.

— Quelle grosse bête?...

— Pardi, c'te bête à poils... à crins rouges, qu'était couchée là...

Dubourg se retourne, il voit sa perruque et son manteau : il devine le sujet de la frayeur des paysans et cède à une envie de rire qu'il est quelques moments sans pouvoir réprimer. Les villageois, qui entendent rire, commencent à ne plus avoir peur ; les fuyards s'arrêtent, les plus éloignés se rapprochent, les femmes se relèvent et rajustent leur toilette ; tout le monde regarde Dubourg, on attend une explication : il retourne sous le hangar, prend d'une main son manteau, de l'autre sa perruque, et revenant au milieu des villageois :

— Mes amis, leur dit-il, tenez, voici la bête qui vous a sans doute effrayés... Je la livre à votre colère.

En achevant ces mots, il jette sur le gazon la perruque et le manteau, et les paysans s'approchent, touchent ces objets et se mettent à rire avec Dubourg en disant :

— Quoi, c'était ça!... Ah ! mon Dieu ! que nous étions donc bêtes !...

Alors Latouche descend du poirier sur lequel il était grimpé et s'écrie :

— Je vous avais bien dit que cet imbécile de Bertrand, qui est poltron comme un lièvre, nous ferait une histoire en l'air et prendrait une noisette pour un bœuf... Voyez, si je me suis trompé!

— Morguienne ! dit Bertrand, i' m' semble que c'te noisette-là vous a aussi fait une rude peur ! car vous êtes monté sur not' poirier plus vite qu'un chat, et vous avez renversé Claudine en courant.

— Taisez-vous, dit Latouche, que la réponse de Bertrand a rendu rouge comme un coq ; taisez-vous, bélître ; je ne montais sur l'arbre qu'afin de mieux viser sur le prétendu animal.

— Et vous aviez jeté vot' fusil à terre!

— Par inadvertance, sans doute.

— Allons, allons, dit Dubourg, c'est moi qui suis cause de tout ce

désordre ; véritablement, sous ce manteau et cette perruque on pouvait de loin être effrayé ; les gens les plus braves ne se soucient pas toujours de se battre contre une bête féroce ; et certes il faut que M. Latouche soit bien courageux pour avoir osé tirer sur moi.

Ce discours adroit flatte tout le monde. Latouche reprend sa belle humeur.

— Cet étranger s'exprime fort bien, c'est à coup sûr un savant.

Dans la disposition où il avait mis les esprits, il ne tenait qu'à Dubourg de se donner encore pour un baron ; mais depuis sa rencontre chez M. Chambertin il ne se soucie plus de faire le seigneur ; et quand le maire lui demande d'où il vient dans un costume aussi singulier, il forge à l'instant une histoire de voleurs qui l'ont attaqué, pillé, ont étouffé ses cris avec cette perruque et l'avaient enveloppé dans le manteau, probablement pour l'emporter dans leur caverne, lorsqu'un bruit de chevaux les ayant effrayés, ils se sont sauvés et l'ont laissé ainsi au milieu des champs.

Ce récit intéresse vivement les villageois en faveur de Dubourg, qu'ils trouvent fort aimable depuis qu'ils n'en ont plus peur. Le maire dresse un procès-verbal et Latouche s'écrie :

— Il y a longtemps que je dis qu'il y a des voleurs dans les environs... on m'a volé deux poules il y a huit jours, et cela ne s'est pas fait tout seul. Il faut faire une battue générale, mes enfants ; je me mettrai à votre tête, et vous savez comme je sais faire mes dispositions. Nous la commencerons immédiatement après celle que feront les gendarmes, d'après le procès-verbal de M. le maire.

En attendant la battue générale, on s'occupe de Dubourg, qui doit avoir besoin de se restaurer. C'est à qui le logera, le nourrira et le traitera ; chaque villageois lui offre de bon cœur une veste pour remplacer son manteau, et sa maison pour s'y reposer quelques jours. Dubourg donne la préférence à Bertrand, parce qu'il n'a pas oublié certaines choses qui lui ont donné dans l'œil lorsqu'il a aidé Claudine à se relever. La femme de Bertrand paraît très flattée de cet honneur ; elle fait la révérence à l'étranger, et en lui faisant la révérence elle sourit, et ce sourire voulait dire bien des choses. Après tout ce que Dubourg avait été à même de voir, il était très glorieux de l'emporter sur ses voisines.

Le maire, comme chef de l'endroit, a l'avantage d'offrir une bonne grosse veste de laine en remplacement de l'habit que les voleurs ont pris à Dubourg. En récompense, il s'adjuge le fameux manteau, dont il compte se faire une couverture pour l'hiver ; et M. Latouche obtient la perruque, qu'il a bien méritée pour la conduite qu'il a tenue dans cette affaire.

Chacun est retourné à ses travaux ; les uns regagnent leurs champs,

les autres leurs chaumières. Bertrand, qui a un grand carré de terrain à labourer, va à son ouvrage en recommandant à sa femme d'avoir bien soin du monsieur en attendant son retour. Claudine le promet et elle tient parole. La villageoise est active, obligeante ; elle a fort à cœur de prouver à l'étranger qu'il a bien fait de lui donner la préférence, et elle n'épargne rien pour qu'il soit content. De son côté, Dubourg veut effacer l'impression terrible que son apparition a faite dans le village, et nous savons que Dubourg a un grand talent pour se faire bien venir des dames; aussi lorsque le soir Bertrand revient des champs, sa femme court au-devant de lui en disant :

— Ah ! jarni, not' homme, que nous étions donc bêtes d'avoir peur de c'monsieur ! il est fait comme tout le monde, vois-tu, et il a de l'esprit plus gros que toi !

Dubourg est fort bien traité par les villageois et il trouve très commode de passer quelque temps au milieu de ces bonnes gens, qui veulent, par leurs soins, lui faire oublier sa mésaventure. Il paye son écot en contant le soir des histoires à la veillée. Pour les paysans, c'est un trésor qu'un homme qui parle pendant des heures entières de choses intéressantes, effrayantes, et par conséquent amusantes. Dubourg est ce trésor-là, et quand M. Latouche est présent à ses récits, il y mêle quelques mots de latin; alors, celui-ci, qui ne le comprend pas, se retourne vers les villageois en disant :

— Tout cela est vrai, mes enfants, il vient de nous le jurer en allemand.

Mais au bout de quinze jours, Dubourg, las de conter le soir des histoires aux paysans, et le matin des fleurettes à leurs femmes, songe à quitter le village, afin de savoir des nouvelles de ses compagnons. Il a toujours intacts dans sa poche, les cent francs qu'il a gagnés en faisant Hippolyte; avec cela il peut se mettre en route sans être obligé de se déguiser en grosse bête. Malgré tout ce que peut faire Claudine pour le retenir encore, il est décidé à partir. Il remercie le maire. Latouche et tous les habitants de l'endroit de l'accueil qu'il a reçu chez eux. Il remercie plus particulièrement Bertrand et surtout sa femme ; puis, tenant à la main un gros bâton noueux, qui s'accorde avec sa veste, et un grand chapeau rabattu qui remplace sa perruque, il se met en route en se disant :

— Ceux qui m'ont vu faire le seigneur ne me reconnaîtront pas ; c'est précisément ce que je désire.

Cependant Dubourg juge prudent de ne pas passer par Voreppe où il pourrait rencontrer M. Floridor ou quelqu'un faisant partie de sa troupe. Il ne veut pas non plus traverser Grenoble, où M. Durosey pourrait

Il se la représente dans le bois, attendant son retour. (P. 217.)

encore l'attendre, et les yeux d'un créancier sont difficiles à tromper. C'est du côté de Vizille qu'il se dirige; c'est là qu'il espère trouver encore Frédéric ou du moins apprendre de ses nouvelles.

Il marche gaiement, chantant tout le long du chemin et mangeant sur l'herbe des provisions dont Claudine a rempli ses poches, car les femmes pensent à tout... Dubourg bénit la prévoyance de Mme Bertrand et se dit :

— Comment pourrais-je m'attrister, quand j'ai eu cent fois la preuve que des êtres aimables s'intéressaient à mon sort! Buvons à la santé de Claudine, de Mme de Chambertin, de Goton, de la petite Delphine... et de tant d'autres qui m'ont fait passer des heures agréables et qui me laisseront de si doux souvenirs.

Il boit de l'eau d'un ruisseau, mais il s'accommode de tout. D'ailleurs il a de l'argent et pourrait avoir du vin, c'est une raison pour que l'eau lui semble moins mauvaise. A la fin du jour, il approche de Vizille et se dit :

— Si M. le comte a appris par Ménard les amourettes de Frédéric, il aura été le chercher dans le bois, et je ne l'y trouverai plus; mais j'y trouverai la jolie blonde, et elle me dira ce qui est arrivé.

Dubourg ne sait pas que la pauvre petite ne peut rien lui dire. Il traverse la vallée, entre dans le bois, cherche, appelle, ne rencontre personne et aperçoit enfin la chaumière. Il entre... le jardin est désert... il pénètre dans la maisonnette, ne trouve que la vieille Marguerite, qui sommeille dans son grand fauteuil.

Dubourg quitte la cabane, étonné de ne point voir la jeune fille; il craint que l'histoire qu'il a forgée à Ménard ne se soit trouvée vraie, et que Frédéric n'ait emmené sa petite. Il va se rendre au village pour tâcher d'avoir des nouvelles de sœur Anne, lorsqu'en traversant un sentier du bois, il l'aperçoit qui regagne lentement sa demeure.

La démarche de la jeune fille est si triste, sur tous ses traits se peint une douleur si profonde que Dubourg en est attendri. Il la contemple quelques instants et se dit : — Pauvre petite, il est parti... et ne t'a pas emmenée! ne vaudrait-il pas mieux pour toi qu'il ne fût jamais venu!

Dans ce moment, sœur Anne entend marcher près d'elle, elle aperçoit quelqu'un... elle court avec la promptitude de l'éclair... Arrivée devant Dubourg, elle s'arrête; ses traits, qu'animait l'espérance, reprennent de nouveau tous les signes de la douleur, elle secoue tristement la tête : ce n'est pas lui!...

Mais Dubourg parle... elle reconnaît sa voix... elle le regarde avec plus d'attention, et bientôt la joie vient encore ranimer son cœur. C'est un ami de Frédéric, c'est celui qui est venu une fois le chercher, et sans doute il lui annonce son retour. Elle s'approche de lui, ses yeux l'interrogent, elle attend avec impatience qu'il s'explique, et Dubourg étonné lui demande alors ce qu'est devenu Frédéric.

Le nom de Frédéric la fait tressaillir... elle indique la route qu'il a prise... compte sur ses doigts les jours qui se sont écoulés depuis son départ, et semble lui demander s'il ne le ramène pas.

Ces signes font enfin comprendre à Dubourg le triste état de sœur Anne, et il ne cherche plus qu'à la consoler; mais pour elle il n'y a point de consolation, point de bonheur sans Frédéric.

— Pauvre fille! dit Dubourg; il avait bien raison de m'assurer qu'elle ne ressemblait à aucune de celles qu'il a connues!... Mais la laisser dans ce bois... ah! c'est fort mal! tant de grâces, de charmes, vivre dans une cabane, c'est un meurtre!... J'ai vraiment envie de l'emmener à Paris.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas suivi? lui dit-il; qui vous retient dans ce bois?... Venez avec moi, mon enfant, nous retrouverons Frédéric, ou si nous ne le trouvons pas, il y en a mille autres qui seront trop heureux de le remplacer.

Sœur Anne le regarde avec étonnement : elle semble ne pas le comprendre; mais lorsqu'il fait un geste pour l'emmener, elle s'éloigne vivement de lui, et désignant sa cabane, lui fait entendre qu'il y a là quelqu'un qu'elle ne peut pas quitter. Ah! sans Marguerite, avec quel empressement elle suivrait Dubourg! car elle croit qu'il la conduirait sur-le-champ dans les bras de son amant. Mais abandonner celle qui a pris soin de son enfance, qui lui a tenu lieu de mère, l'abandonner alors que la pauvre femme, accablée par l'âge, a le plus besoin de son secours! une telle pensée n'entre pas dans l'âme de la jeune muette : l'ingratitude est un vice étranger à son cœur.

— Allons, lui dit Dubourg, restez donc dans ce bois, pauvre petite, et puissiez-vous y retrouver la paix et le bonheur !

Les yeux de sœur Anne l'interrogent de nouveau.

— Oui, oui, lui dit-il, il reviendra... vous le reverrez... je n'en doute pas... séchez vos pleurs... Bientôt, sans doute, il viendra vous consoler.

Ces mots font briller un rayon d'espérance sur la figure pâle et mélancolique de la jeune muette. Elle sourit à Dubourg, qui vient de lui faire cette promesse; puis, lui adressant avec sa tête un dernier signe d'adieu, elle le quitte pour retourner près de Marguerite.

Alors Dubourg sort du bois, et malgré son insouciance, il ne chante plus en traversant la vallée et en regagnant la route. Il a le cœur serré à l'image de cette infortunée à laquelle il a donné un espoir qu'il pense ne devoir point se réaliser. Jamais il n'avait été ému à ce point ; pendant plusieurs lieues encore, il pense à sœur Anne, et répète : — Pauvre fille, c'était bien la peine!

Mais enfin le souvenir de sa situation le ramène à son humeur naturelle. Il donne à un fripier sa veste et son chapeau, et avec quelques écus se rhabille plus convenablement, puis se dispose à prendre la route de

Lyon, d'où il compte revenir à Paris : c'est là qu'il espère retrouver ses deux compagnons de voyage.

XIX

ILLUSIONS DU CŒUR — INCONSTANCE ET FIDÉLITÉ

La chaise de poste qui amenait Frédéric à Paris allait comme le vent. Le comte de Montreville voulait se hâter d'arracher son fils à ses souvenirs, et paraissait impatient d'arriver.

La route se faisait silencieusement : Frédéric ne pensait qu'à sœur Anne; son père rêvait au moyen de rendre son fils raisonnable, et Ménard songeait à tous les mensonges que lui avait débités le faux baron polonais.

Cependant le comte n'adresse plus un seul reproche à Frédéric, il paraît avoir oublié tous ses sujets de mécontentement; et Ménard, qui craint toujours les regards sévères de M. de Montreville, parce qu'il sent bien que sa conduite n'a pas été exemplaire, commence à respirer plus librement et à se permettre de lever le nez.

On arrive à Paris. Avant que M. Ménard prenne congé du comte, Frédéric trouve l'occasion de lui parler en particulier, et lui demande des nouvelles de Dubourg. Ménard garde un moment le silence. Il se pince les lèvres comme quelqu'un qui ne sait pas s'il doit se fâcher; enfin il répond d'un air qu'il veut rendre malin :

— C'est de M. le baron Potoski que vous désirez avoir des nouvelles?

— Du baron, de Dubourg, nommez-le comme vous voudrez...

— Ma foi, monsieur, je pourrais le nommer un peu impertinent pour tous les contes qu'il m'a débités... Se dire palatin...

— Allons, mon cher Ménard, oubliez tout cela...

— Et sa tabatière du roi de Prusse!...

— C'était une plaisanterie...

— Ah! c'est surtout ce tokay de la cave de Tekély sur lequel je comptais...

— Songez que j'ai eu autant de torts que lui en l'autorisant à vous tromper...

— C'est ce qui me ferme la bouche, monsieur le comte ; d'ailleurs, sans son étourderie et sa passion pour le jeu, ce serait un homme de mérite. Il est instruit, il connaît ses classiques...

— Mais enfin qu'est-il devenu ?... où l'avez-vous laissé?...

— Je l'ai laissé faisant Hippolyte et venant me chercher pour entrer en scène.

Frédéric ne comprenant rien à cela, Ménard lui explique les aventures de la petite ville, dont tout autre que le jeune comte aurait ri ; mais celui-ci entend seulement que Dubourg est resté dans un grand embarras, et ne prévoit pas quand il pourra le revoir, ce qui le chagrine beaucoup, car il voudrait envoyer Dubourg près de sœur Anne, pour calmer les inquiétudes de la jeune fille, et lui donner de ses nouvelles.

Le comte de Montreville a congédié M. Ménard en lui donnant une somme raisonnable, non pas pour la manière dont il a veillé sur son fils pendant son voyage, mais pour le temps qu'il a perdu. Ménard va dire adieu à son cher élève, en se recommandant à son souvenir, dans le cas où il voudrait plus tard recommencer ses voyages autour du monde.

Plusieurs jours se sont écoulés depuis que Frédéric est de retour à Paris. Le souvenir de la jeune muette est sans cesse présent à sa pensée. Il se la représente dans le bois, attendant son retour, guettant son arrivée et désolée de son abandon. Chaque instant augmente ses tourments et son désir de revoir sœur Anne. Mais comment faire? il n'ose plus quitter son père; il est sans argent, et pour la première fois, l'intendant lui en a refusé par ordre de M. le comte, qui craint que son fils ne s'en serve pour recommencer ses voyages, et ne se soucie plus de le laisser partir.

Chaque jour Frédéric fait les projets les plus extravagants ; il veut partir à pied, courir rejoindre sa jeune amie, puis se cacher avec elle dans le fond d'une forêt. Mais sœur Anne ne peut pas quitter Marguerite ; il faudra donc rester dans le bois, et là son père le retrouvera facilement, car Ménard lui a tout conté.

Comment donc faire?... écrire?... hélas! la pauvre petite ne sait pas lire... elle ne sait rien... qu'aimer!... et c'est bien peu dans le siècle où nous sommes!

Frédéric ne va que rarement dans le monde, où il se déplaît. En vain la jolie petite Mme Dernange a recommencé ses agaceries, il n'y fait plus attention ; et celle-ci, piquée de son indifférence, emploie toutes les ressources de la coquetterie pour le ramener à ses genoux ; mais Frédéric n'est pas sa dupe, il a aimé véritablement. Il reconnaît la légèreté de tous ces sentiments d'amour-propre, de ces caprices des sens que l'on prend pour de l'amour, tant que l'on n'a pas connu le véritable.

Le comte traite son fils avec froideur, mais ne lui parle jamais de tout ce qui a rapport à ses aventures dans le Dauphiné. Il évite, au contraire, d'aborder ce sujet, et lorsque Frédéric, voulant pressentir les sentiments de son père, se hasarde à dire quelques mots sur son séjour à

Grenoble, sur les environs de cette ville, et sur le joli village de Vizille, un regard sévère du comte lui ferme la bouche et ne lui permet pas de continuer. Frédéric a déjà couru vingt fois dans les divers logements que Dubourg a habités à Paris; mais dans aucun on ne l'a revu. Il va voir Ménard et le charge de faire son possible pour rencontrer Dubourg, qui est peut-être revenu et n'ose se présenter chez lui, de crainte d'être aperçu par M. de Montreville.

— Et si je le découvre? dit Ménard.

— Vous me l'enverrez sur-le-champ.

— Vous l'envoyer! je m'en garderais bien!... Peste! M. le comte votre père ne l'a pas bien traité quand il l'a aperçu en Hippolyte... Il est vrai que le costume lui allait mal.

— Vous lui direz de m'écrire; ne peut-il me voir dehors s'il craint de venir à l'hôtel?... Suis-je donc gardé à vue?... Ah! monsieur Ménard... je n'y puis plus tenir... Chaque jour augmente mon supplice!... Il faut que je la revoie, il faut au moins que j'aie de ses nouvelles...

— Des nouvelles! de qui?

— De celle que j'adore, de celle... que j'ai été forcé d'abandonner pour vous suivre...

— Ah!... j'entends... de la petite du bois. M. Dubourg m'avait dit que vous l'aviez mise dans ses meubles, que vous étiez parti avec elle.

— Plût à Dieu que je l'eusse fait!... Maintenant je serais près d'elle. Ah! mon cher monsieur Ménard... si vous étiez un autre homme... Mais vous êtes bon, sensible, vous m'aimez, et vous me rendriez la vie si vous consentiez à aller lui dire que je l'adore plus que jamais!...

— J'en suis fâché, monsieur le comte, mais je n'irai pas lui dire cela ni autre chose. Je ne servirai pas une passion que monsieur votre père désavoue; il n'a déjà que trop à se plaindre de ma négligence. Je vous aime infiniment, et c'est pour cela que je ne vous aiderai point à continuer une liaison coupable qui ne vous mènerait à rien. Monsieur votre père sait bien ce qu'il fait; il était temps qu'il arrivât... nous ne faisions tous que des sottises, moi le premier. Sa présence a rétabli l'équilibre... Il vous a arraché à la tentation; cela vous afflige, et cependant c'est ce qu'il pouvait faire de mieux : *qui benè amat, benè castigat, experto crede Roberto.*

Frédéric rentre chez lui pour penser à sœur Anne, pour chercher un moyen de la revoir. S'il savait qu'elle va être mère, s'il savait qu'elle porte dans son sein un gage de son amour, rien alors ne pourrait le retenir à Paris. Il partirait, il braverait la colère de son père. Mais il ignore cette circonstance, et reste en disant tous les jours :

— Je partirai.

Le comte fait prier son fils de venir le trouver, et Frédéric se présente devant son père, le front toujours chargé d'ennui.

— On ne vous voit plus dans le monde, lui dit le comte ; vos voyages vous auraient-ils rendu misanthrope?

Frédéric se tait : c'est ce que l'on a de mieux à faire lorsqu'on ne sait que dire.

— Je désire que vous m'accompagniez ce soir, reprend le comte ; je vais chez un de mes anciens frères d'armes, le général Valmont. Après un long séjour dans ses terres, il vient passer quelque temps à Paris. Il désire vous voir ; je veux vous présenter à lui.

Frédéric s'incline et se dispose à suivre son père. Il lui a entendu quelquefois parler de ce M. de Valmont, avec lequel il a fait la guerre, et qui doit être à peu près de son âge. Il ne voit rien d'étonnant à ce que son père veuille le présenter à son ancien ami.

On part. Le comte de Montreville est plus aimable avec son fils et celui-ci s'efforce de paraître moins triste. La voiture s'arrête devant la demeure de l'ancien général. Le comte et son fils se font annoncer, et M. de Valmont vient au-devant d'eux. Au premier abord, sa figure prévient en sa faveur. Le général a de la rondeur dans ses manières ; ses traits respirent la franchise et la gaieté. Il court embrasser son ancien ami, il tend la main à Frédéric, la lui serre avec cordialité et paraît charmé de le voir.

Après les premiers compliments, le général engage ces messieurs à passer avec lui dans une pièce voisine.

— Tu m'as montré ta famille, dit-il au comte, il faut à mon tour que je te montre la mienne. Cela t'étonne, peut-être... que moi, vieux garçon, j'aie aussi de la famille... elle ne me tient pas de si près, à la vérité, mais ne m'en est pas moins chère.

En disant ces mots, le général fait entrer le comte et son fils dans une autre pièce où une jeune personne était assise devant un piano.

A l'entrée des étrangers, elle se lève vivement.

— Constance, lui dit le général, c'est mon ami, le comte de Montreville et son fils ; messieurs, je vous présente ma nièce... ma fille... car je l'aime autant que si j'étais son père.

Constance fait aux deux étrangers une révérence pleine de grâce. Frédéric la regarde... il ne peut faire autrement que de la trouver charmante. Quant au comte, un sourire de contentement perce dans ses traits. Je crois que le malin vieillard avait déjà entendu parler de Mlle Constance, et qu'en conduisant son fils chez le général il avait son projet.

Constance est d'une taille élégante ; son abord a quelque chose de

doux, de modeste, qui prévient en sa faveur. Elle est blonde, et son teint est légèrement coloré. Ses grands yeux bleus, qu'embellissent de longs cils noirs, ont un charme dont on ne peut se rendre compte ; sa physionomie est aimable et franche ; chacun de ses mouvements est gracieux, et Constance n'a pas l'air de s'en douter. Bien loin de chercher à briller, elle semble vouloir se dérober à l'admiration qu'elle fait naître.

Les deux vieux amis se sont mis sur le chapitre de leurs guerres, de leurs aventures de jeunesse, et à soixante ans on a de quoi causer sur ce chapitre-là. Il faut donc que Frédéric entretienne la nièce du général, et quoique l'on ait le cœur triste, on n'aime pas à ennuyer une jolie femme, on fait alors quelque effort pour oublier un moment son chagrin, afin de ne point paraître trop maussade. C'est ce que notre jeune homme tâche de faire en causant avec Mlle Constance, qui cause fort agréablement, et sans montrer la moindre prétention, laisse voir un esprit juste, cultivé, un grand amour pour les arts, et une candeur, une modestie qui répandent un charme de plus sur tout ce qu'elle dit. Ce n'est point une jeune demoiselle qui sait tout, discute et tranche sur tout, comme nous en avons tant, que l'on a la bonté d'appeler de petits prodiges, parce qu'elles babillent pendant deux heures avec une assurance surprenante, et qu'il est d'usage de trouver charmant tout ce que débite une jolie bouche, quand bien même cela n'aurait pas le sens commun.

Dieu vous garde des prodiges, lecteur, surtout en fait de femmes! Il n'y a rien de si bon que le simple, le modeste, le naturel ; c'est toujours à cela qu'il faut retourner. Ces qualités n'excluent point l'esprit et les connaissances, mais elles y ajoutent un vernis de douceur et de modestie qui leur donne un attrait de plus et que l'on ne trouve jamais chez les autres.

Les jeunes gens parlaient peinture, musique, campagne : tout à coup le général dit à sa nièce :

— Chante-nous quelque chose, Constance... mets-toi devant ton piano et fais-toi entendre; j'aime que l'on chante, moi, et cela amusera ce jeune homme.

Constance ne se fait pas prier ; elle se met au piano et chante en s'accompagnant fort bien ; sa voix est douce et pleine d'expression ; elle n'a pas une grande étendue, mais Constance chante avec tant de goût qu'on ne se lasse pas de l'écouter. Frédéric l'écoute avec beaucoup de plaisir : il n'a pas encore entendu de voix qui lui ait plu autant. Constance chante plusieurs morceaux, jusqu'à ce que son oncle lui dise :

— C'est bien, c'est très bien; tu es obéissante et tu n'as pas fait toutes ces petites façons pour chanter. Ah! morbleu ! c'est que je n'aime pas les simagrées, moi.

Vous avez donc tous les talents ? lui dit-il. (P. 225.)

Le comte et son fils unissent leurs éloges et remercient Constance, qui reçoit leurs compliments en rougissant. Mais il y a déjà près de deux heures qu'ils sont chez le général ; le comte fait ses adieux :

— J'irai te voir, lui dit son ami ; je viens d'acheter dans les environs une petite maison de campagne pour mademoiselle, qui me fait enrager avec ses champs et ses oiseaux. J'espère que tu viendras avec ton fils avant que la saison soit plus avancée.

Le comte le promet et remonte en voiture avec Frédéric, auquel il se garde bien de parler de la nièce du général. La vue de Constance devait faire plus que tous les discours d'un père. Frédéric ne dit rien non plus : il songe de nouveau à la pauvre muette du bois... Depuis deux heures il l'avait presque oubliée... Deux heures !... ce n'est rien encore ; mais sœur Anne ne l'oublie pas une minute.

Trois jours après cette visite, le général vint avec sa nièce dîner chez le comte de Montreville, qui a chez lui une nombreuse réunion. En apprenant qu'il va se trouver avec Mlle de Valmont, Frédéric éprouve une certaine émotion, qu'il attribue à la contrariété d'être obligé de cacher encore sa tristesse. En était-ce bien la véritable cause?

Le général est comme à son ordinaire, gai, franc et sans façons ; sa nièce est toujours jolie, aimable et sans prétentions. Dans une grande réunion, il est plus facile d'être seul qu'en petit comité, et Frédéric revient toujours se placer auprès de Constance. Il pense que c'est simplement par politesse et qu'il doit des soins particuliers à la nièce du général ; mais il ne peut se dissimuler que Constance est de toute la société celle qui lui plairait le plus si l'on pouvait encore lui plaire. Avec elle on peut causer sans chercher ce que l'on va dire. Ce ne sont point de fades épigrammes, des phrases banales, qu'il entend sortir de sa bouche : Constance n'est pas exclusivement occupée de la toilette des autres femmes; elle ne les passe pas en revue pour les critiquer l'une après l'autre, ce qui est ordinairement le fond de la conversation d'une jeune femme. Avec elle il se sent plus libre, plus à son aise; il lui semble qu'il la connaît déjà depuis longtemps; elle lui sourit si agréablement lorsqu'il va se placer à côté d'elle, sa voix a quelque chose de si tendre, ses yeux sont si doux, qu'il est bien naturel de préférer sa conversation à toutes les autres ; lors même qu'il ne lui dit rien, il éprouve encore un charme secret. Frédéric, quoiqu'il s'efforce de surmonter sa tristesse, conserve auprès de Constance un air de mélancolie qui ne lui va pas mal, et les femmes se laissent souvent séduire par ces airs-là. Lorsqu'il est rêveur, Constance le regarde avec intérêt, ses yeux semblent lui dire : Vous avez des chagrins?... Et en lui parlant, sa voix est encore plus douce, ses manières plus affectueuses : on dirait que, sans les connaître, elle prend part à ses peines, ou qu'elle cherche à les lui faire oublier.

Plusieurs demoiselles ont fait briller leur talent et leur voix en s'accompagnant de la harpe ou du piano, mais Frédéric n'a entendu que Mlle de Valmont. Elle n'a chanté qu'une romance, mais elle l'a chantée si bien! En l'écoutant, Frédéric la considère plus attentivement qu'il n'a encore osé le faire. Soit un effet du hasard, soit une illusion de son cœur,

il trouve dans les traits de Constance beaucoup de ressemblance avec ceux de sœur Anne... la même douceur, la même expression, et, si la pauvre orpheline pouvait parler, sans doute elle aurait une voix aussi tendre, aussi expressive. Frédéric, en écoutant Constance, se persuade qu'il entend sœur Anne, et ses yeux se mouillent de pleurs. Plein de cette idée, et trouvant à chaque instant de nouveaux rapports dans les traits, il ne perd plus de vue Mlle de Valmont. Elle a cessé de chanter, et Frédéric est de nouveau près d'elle, et ses regards, qu'il attache sur elle, ont un feu, une expression nouvelle. Constance s'en aperçoit, elle baisse les yeux; un vif incarnat vient colorer ses joues; mais, si Frédéric, en la regardant aussi tendrement, croit toujours voir la petite muette, n'aurait-il pas dû au moins prévenir Mlle de Valmont du véritable objet qui l'occupe? et Constance n'est-elle pas en droit de croire que le fils du comte de Montreville ne la voit pas avec indifférence?

La soirée a passé bien rapidement pour Frédéric. Le général et sa nièce sont partis en annonçant qu'ils se rendaient le lendemain à leur campagne, où le général déclare qu'il attend avec impatience le comte et son fils.

Lorsque Constance est éloignée, Frédéric se retrouve de nouveau seul au milieu de la société, et aussitôt qu'il peut disparaître, il se hâte de regagner son appartement pour penser... à Constance? oh! non, non, à sœur Anne; c'est toujours la pauvre petite qui l'occupe; mais est-ce sa faute si parfois le souvenir de Mlle de Valmont se mêle à celui de la jeune muette? Cela vient de la ressemblance qui existe entre elles. Un cœur aimant retrouve partout celle qu'il adore... Il la revoit où elle n'est pas... Il l'aime dans une autre qui lui rappelle son image... Voilà pourquoi il ne faut pas plus se fier aux gens sentimentals qu'aux étourdis.

Plusieurs jours se sont écoulés ; Frédéric n'a point de nouvelles de Dubourg, qui probablement n'est pas encore de retour à Paris. Le jeune comte est toujours triste et pensif, mais sa mélancolie a quelque chose de doux. Le souvenir de sœur Anne le fait souvent soupirer... Il désire vivement la revoir ; mais il ne forme plus de ces projets extravagants qui, dans les premiers jours de son arrivée à Paris, lui semblaient si faciles à exécuter. Il voudrait faire le bonheur de sœur Anne, assurer à jamais son repos, sa félicité ; mais il songe à l'avenir et il est plus que jamais certain que son père ne consentira pas à la lui donner pour femme. Il se dit quelquefois : Que ferions-nous?... quelle serait la suite de cette liaison?... on ne peut pas vivre toujours dans un bois. L'homme est fait pour la société, et sœur Anne ne peut y être présentée... elle ignore tout ce qu'il est indispensable de savoir.

Pauvre petite! pourquoi n'a-t-il pas fait toutes ces réflexions lorsqu'il t'a vue pour la première fois sur les bords du ruisseau?... Mais alors tu lui semblais charmante, telle que tu étais; ton ignorance te rendait mille fois plus piquante à ses yeux; et maintenant... Hum!... je le répète, les hommes si sensibles ne valent pas mieux que les autres.

Un matin, le comte propose à son fils de partir pour la campagne du général; Frédéric est toujours aux ordres de son père, mais il se hâte de donner un peu plus de soin à sa toilette. Quoique l'on ne cherche pas à plaire, on ne veut pas faire peur. Le comte remarque les moindres actions de son fils, et il éprouve une secrète satisfaction; mais il ne la laisse point paraître, et il ne lui parle pas plus de Mlle de Valmont que de toute autre personne.

La maison de campagne du général est dans les environs de Montmorency; les voyageurs y arrivent vers midi. En descendant de voiture, Frédéric éprouve un battement de cœur qu'il attribue au plaisir de revoir une femme dont les traits lui rappellent celle qu'il aime. Il est en effet bien ému, et en entrant dans la maison, ses yeux cherchent Mlle de Valmont... Mais il ne voit que le général, qui leur fait l'accueil le plus aimable.

— Vous resterez quelques jours ici, dit-il, je vous tiens, et je ne vous laisserai pas partir de sitôt. Nous causerons, nous rirons, nous chasserons, nous ferons la partie... ma nièce nous fera de la musique; enfin nous passerons le temps le plus gaiement que nous pourrons.

Frédéric cherchait des yeux cette nièce qu'il ne voyait pas; et comme le général venait déjà de citer à son père une de leurs campagnes, et que cela pouvait le mener loin, il se hasarda à demander de ses nouvelles.

— Elle est sans doute dans le jardin, dit le général, à sa volière ou à ses fleurs, ou à son belvédère... Allez, allez, jeune homme, cherchez-la, corbleu! c'est votre affaire; à votre âge, une jolie figure m'aurait fait courir depuis Paris jusqu'ici.

Frédéric profite de la permission; il descend dans un jardin qui paraît fort beau, et s'avance au hasard, cherchant des yeux Mlle Constance. Il passe près de la volière, elle n'y est point; il s'enfonce dans une allée de tilleuls, au bout de laquelle le terrain s'élève, et conduit par un chemin tournant à une espèce de plate-forme d'où l'on découvre au loin un charmant paysage. C'est sans doute ce que le général appelle le belvédère, car Constance y est assise, et tenant sur ses genoux un carton de dessin, s'occupe à esquisser une vue de la belle vallée que l'on aperçoit de cet endroit. Elle ne voit pas venir Frédéric, parce qu'elle tourne le dos au chemin qui mène au belvédère, et le jeune homme s'est approché et penché au-dessus de son épaule sans qu'elle ait été distraite de son occupation.

— Vous avez donc tous les talents? lui dit-il.

Constance lève la tête, l'aperçoit, et un sentiment de plaisir se peint dans ses yeux, tandis que son sein palpite avec plus de force. Elle veut aussitôt quitter son dessin.

— Continuez, de grâce, dit Frédéric; je ne viens point interrompre vos études... je désire plutôt les partager. D'ailleurs M. votre oncle veut que nous restions quelques jours ici; il ne faut donc pas que notre présence change en rien vos habitudes...

— Et... nous ferez-vous en effet le plaisir de rester quelque temps? dit Constance d'une voix émue.

— Mais sans doute... Je pense bien que mon père n'aura pas refusé à son ancien ami... Il se trouve trop bien avec lui.

— Je crains, monsieur, que vous, qui n'avez pas le même motif pour vous plaire en ces lieux, ne regrettiez bientôt les plaisirs de Paris... Ici nous ne recevons que peu de monde... Vous allez vous ennuyer...

— Vous me jugez bien mal, si vous croyez que je puis m'ennuyer près de vous...

— Ah! pardon... Je disais cela... par crainte; mais au fait, si vous aimez les champs, la musique, le dessin et la lecture, vous devez aussi vous plaire à la campagne.

Frédéric ne répond rien; il regarde attentivement Constance, et son cœur est oppressé par mille sentiments divers; il revoit dans ses traits une image toujours aimée... Il se transporte en idée dans le petit bois au bord du ruisseau; une teinte de tristesse obscurcit son front; un profond soupir s'échappe de son sein. Ce n'est qu'au bout de quelques minutes que, paraissant sortir d'un rêve, il répond à Constance :

— Oui, j'aime beaucoup la campagne.

La jeune personne le regarde avec étonnement, et sourit; puis, voyant qu'il n'en dit pas davantage, elle reprend son dessin et veut continuer son paysage; mais la présence de Frédéric lui cause une sorte d'embarras : sa main tremble en conduisant son crayon, et elle ne sait plus ce qu'elle fait.

Frédéric continue de la regarder en silence; il admire sa grâce, son maintien, son air à la fois aimable et décent. Il se dit : Si sœur Anne eût reçu de l'éducation, elle serait comme elle : elle aurait sa tournure, ses talents; elle s'exprimerait aussi bien. Et il commence à trouver que, loin de nuire aux grâces, aux attraits d'une femme, l'éducation leur donne un charme de plus.

La conversation languit entre les deux jeunes gens, car Frédéric retombe souvent dans ses rêveries; malgré cela, le temps passe vite; il

semble qu'ils se trouvent bien l'un auprès de l'autre, et que cela leur suffit. Pour Frédéric, il passerait volontiers toute la journée à regarder Constance et à faire des comparaisons. La jeune personne s'aperçoit qu'il la considère sans cesse ; mais les yeux de Frédéric sont si doux, il y a dans leur expression quelque chose de si tendre et de si touchant, qu'une femme ne peut pas se fâcher d'être regardée ainsi.

L'arrivée des deux vieux amis arrache les jeunes gens à cette situation, dans laquelle ils se plaisaient sans oser se l'avouer à eux-mêmes. Le général montre au comte toutes les beautés de son jardin, et le belvédère en est une. Le comte en paraît fort satisfait, car en y montant il a remarqué certain trouble, certaine émotion qui ne contribuent pas peu à lui plaire dans le belvédère. Le général ne voit pas tout cela : il n'est pas observateur comme son ami.

— Ma nièce, dit le général, voilà deux hôtes qui nous arrivent : tâche de faire si bien les honneurs qu'ils ne songent pas de longtemps à quitter cette maison.

— Je ferai de mon mieux, dit Constance en rougissant.

— Mademoiselle, dit le comte, il suffit de vous y voir pour y être déjà retenu.

Frédéric ne dit rien, mais il regarde Constance, qui, tout en remerciant le comte, a jeté sur lui un regard furtif, comme pour s'assurer s'il pensait de même.

Après le dîner, deux voisins viennent chez le général. L'un est un grand joueur de billard, qui ne dormirait point s'il n'avait pas fait sa partie, l'autre, un peu plus jeune et qui a servi, n'épargne pas non plus ses récits de campagne, qu'il entremêle de galanteries et de compliments à Mlle de Valmont.

Frédéric laisse ces messieurs jouer au billard, pour rester auprès de Constance, et l'entendre chanter ou toucher du piano.

— Ne vous gênez pas pour me tenir compagnie, lui dit-elle ; songez que nous ne sommes pas à Paris.

— A moins que cela ne vous déplaise, répond Frédéric, je préfère rester auprès de vous.

Constance sourit, et il est facile de voir que cela ne lui déplaît pas. A la campagne, et surtout chez le général, règne la plus aimable liberté. Dans la journée, chacun se livre à ce qui lui plaît ; souvent le comte et son ami vont faire des promenades dans les environs. Frédéric reste avec Constance : c'est dans le jardin qu'ils passent ensemble une partie des journées.

— Il faut profiter des derniers beaux jours, dit Constance ; l'hiver

arrive, et je viens dire adieu à mes arbres, à mes fleurs, à mes oiseaux. Mais je les reverrai, cet adieu n'est pas éternel.

— Vous ne retournerez donc pas habiter la terre de votre oncle?

— Oh! non : cette maison me plaît davantage; il l'a achetée pour moi, et il me permettra d'y passer sept mois de l'année. L'hiver nous reviendrons à Paris. Mon oncle est si bon! Il fait tout ce que je veux, car il m'aime tant!

— Et qui pourrait ne pas vous...

Frédéric n'achève pas : il s'arrête, comme fâché de ce qu'il allait dire; et Constance, surprise, baisse les yeux et se tait; mais elle commence à s'accoutumer aux bizarreries du jeune homme. Parfois, lorsqu'il reste longtemps auprès d'elle sans rien dire, et qu'il paraît triste et chagrin, elle est tentée de lui demander ce qui l'afflige; mais elle n'ose; elle se tait et soupire aussi, sans savoir pourquoi. La mélancolie est un mal qui se gagne entre deux jeunes gens de sexe différent. Souvent les heures de silence sont plus dangereuses qu'une conversation dont la galanterie ferait les frais.

Cependant, chaque jour une intimité plus tendre s'établit entre Frédéric et Constance : à peine huit jours se sont écoulés, et il ne règne plus entre eux cette réserve, ce ton de galanterie et de société qui n'est jamais le ton de l'amitié ni de l'amour. Le comte parle de retourner à Paris, et Frédéric s'étonne de n'y avoir pas songé : ces huit jours ont passé si vite!... En y réfléchissant, il est presque fâché contre lui; il a des remords d'avoir eu du plaisir... Mais les remords ne viennent jamais qu'après. Puis il se dit : — Non, je n'ai point oublié sœur Anne... C'est toujours elle que je vois dans Constance... C'est à elle que je pense en regardant les traits si doux de Mlle de Valmont; c'est près d'elle que je crois être, lorsque, assis près de Constance, j'éprouve une émotion délicieuse.

Et c'est probablement en songeant encore à sœur Anne que, la veille du jour où il doit retourner à Paris avec son père, Frédéric, assis dans le jardin, près de Constance, a pris sa main et l'a tenue longtemps dans les siennes. Cette main, Constance ne la retire pas... Elle baisse les yeux et paraît vivement émue. Frédéric garde le silence, mais il presse sa main bien tendrement, et, sans y penser peut-être, l'aimable fille lui rend ce signe de tendresse.

Le jeune homme éprouve alors un trouble nouveau : il abandonne la main qu'il tenait... il s'éloigne vivement de Constance, qui lève la tête, et voyant son agitation, lui sourit avec ce charme qui retient, qui entraîne, puis lui dit : — Vous partez donc demain?

Frédéric se rapproche et balbutie : — Il le faut... J'aurais dû partir plus tôt peut-être... et cependant... Ah! oui, c'est elle... c'est toujours elle que je vois... Je voudrais sans cesse rester auprès de vous... J'y suis si bien!... Ah! pardonnez, mademoiselle, je ne sais où je suis...

Constance ne comprend pas trop ce discours-là, mais les amants ne savent pas toujours ce qu'ils disent, ou le disent souvent fort mal, et elle pardonne volontiers, parce qu'elle interprète tout cela suivant son cœur, qui lui dit que Frédéric l'adore; et ces choses-là paraissent toujours bien exprimées, car en amour les yeux parlent autant que la voix.

Le comte emmène son fils à Paris, et jamais un mot touchant Constance! Ah! monsieur le comte, vous avez votre tactique, et vous savez bien ce que vous faites. A peine quelques jours se sont écoulés, et Frédéric dit que l'on devrait profiter des derniers beaux temps pour aller à la campagne du général, car il brûle de revoir Constance... afin de penser à sœur Anne.

XX

LUNEL, DUBOURG ET MADELON

Nous avons laissé Dubourg se disposer à prendre la route de Paris. Mais cette fois il ne voyage plus en seigneur polonais, il va modestement à pied, une canne à la main, qu'il balance comme s'il ne faisait qu'une simple promenade. Il n'a point de paquet à porter, parce qu'il a sur lui toute sa garde-robe, ce qu'il trouve beaucoup plus commode quand on voyage à pied. Il aperçoit ces lieux qui l'ont vu naguère si brillant, si noble, si magnifique. Il passe près de la maison de M. Chambertin, et salue cette demeure hospitalière, en donnant un soupir... à la maîtresse du logis, non pas, mais au vieux pomard de sa cave.

Cependant il passe vite, car il craint encore la rencontre de ce maudit Durosey, dont la présence semble avoir causé tous ses malheurs. En débouchant d'un petit sentier qui mène à la grande route, Dubourg se trouve presque nez à nez avec le vieux Lunel, qui retournait chez son maître, conduisant un âne chargé de différents objets qu'il venait d'acheter à Grenoble. Dubourg se hâte d'enfoncer son chapeau sur ses yeux et de marcher la tête baissée, ne se souciant pas d'être reconnu par le jockey de M. Chambertin. Mais en avançant il va se jeter contre l'âne, qu'il

Il se remet en route. (P. 232.)

manque de renverser. — Tu ne vois donc pas clair? imbécile! dit Lunel; la route est assez large, et il vient se jeter sur cet âne...

Au mot imbécile, Dubourg, qui n'a jamais aimé le vieux jockey, lequel, pendant son séjour chez M. Chambertin, ne l'a servi qu'avec humeur, cherchant toujours à lui faire des méchancetés, ainsi qu'à Ménard; Dubourg, qui n'a pas oublié les coups de fouet que monsieur

l'homme de confiance a distribués à ses deux petits Polonais, se retourne brusquement et applique trois coups de son bâton noueux sur les fesses de Lunel. Celui-ci se retourne en criant : — Au secours! au voleur!... Et comme le mouvement que Dubourg vient de faire a relevé son chapeau, le domestique reconnaît ses traits, et crie de plus belle : — C'est ce méchant palatin, qui doit quatre cents francs à son traiteur... C'est ce faux baron qui faisait voir des chandelles romaines à madame et des croissants à monsieur... Peste! il n'est pas si pimpant maintenant...

— Te tairas-tu, drôle! dit Dubourg en levant de nouveau sa canne sur Lunel.

— Pourquoi me battez-vous?

— Je ne fais que te rendre ce que tu as donné à mes gens, il y a longtemps que je te devais cela.

— Vos gens... vos gens... ils étaient gentils!... C'est là mon pourboire, parce que mon maître vous a hébergé pendant un mois avec votre savant, qui mangeait comme six.

— Si j'ai fait à ton maître l'honneur de loger chez lui, de quoi te mêles-tu, faquin, d'y trouver à redire?

— Oui... il est joli l'honneur que vous lui avez fait!...

— Prends garde que je ne recommence...

Dubourg tenait encore sa canne levée. Le vieux jockey se décide à filer doux. Il se tait, et cherche des yeux son âne pour continuer son chemin ; mais l'animal a disparu pendant la dispute de ces messieurs ; il s'est enfoncé dans le fourré qui borde la route, et on ne le voit plus.

— Ah! mon Dieu!... mon âne!... Où est mon âne? crie Lunel en regardant de tous côtés avec inquiétude.

— Ma foi, je n'en sais rien. Cherche ton âne, je continue mon voyage. Tu feras bien des compliments de ma part à ta maîtresse, et tu diras à ton maître que, si jamais il vient me voir à Paris, je lui ferai une petite réception en artifice.

Lunel n'écoute pas Dubourg ; il court à droite à gauche de la route en appelant : — Madelon!... hé! Madelon!... Il s'enfonce dans un sentier couvert... Dubourg le perd de vue, et se remet en route en riant de cette rencontre. Il y a près d'une demi-heure qu'il a quitté Lunel, et il est alors au bout d'un chemin qui donne dans une plaine, lorsqu'en sortant du sentier il aperçoit à une vingtaine de pas de lui Madelon qui marchait au petit trot avec son fardeau sur le dos, suivant librement les chemins qui lui plaisaient, et s'arrêtant de temps à autre pour manger un chardon ou quelques ronces sauvages.

— Parbleu ! voilà une aventure singulière, dit Dubourg en s'approchant ; cet animal me serait-il envoyé par la Providence ? Prenons garde pourtant, la justice pourrait trouver mauvais que je reçusse des cadeaux de la Providence. Cependant je n'ai point détourné cette ânesse de sa route... Est-ce ma faute si elle a quitté son maître ?... Commençons malgré cela par tâcher de la lui rendre.

Dubourg retourne de quelques pas dans le bois qu'il vient de quitter, et se met à appeler de toute sa force : Lunel ! holà ! Lunel !... voici votre bourrique...

Personne ne répond... Dubourg appelle inutilement. Las enfin de crier, il retourne vers l'âne en se disant : — Il me semble que j'ai fait tout ce que j'ai pu, et ma conscience commence à être plus calme. Je ne puis pas retourner de près d'une demi-lieue... Je n'ai pas envie de me présenter de nouveau chez mon ami Chambertin... qui n'est plus mon ami. Voyons cependant ce que porte cette ânesse... mais il n'est pas probable que ce soient des objets bien précieux.

Dubourg commence l'inventaire des deux paniers, qui sont couverts d'une grosse toile grise. Dans l'un il trouve deux seringues, l'une à mécanique, étiquetée : *Pour madame ;* la seconde, sans mécanique : *Pour monsieur ;* plus une grande boîte contenant plusieurs fioles et d'autres petites boîtes de carton : — Oh ! oh ! c'est une boutique d'apothicaire que j'ai trouvée là, dit Dubourg ; mais voici un grand papier... Ah ! c'est le mémoire acquitté ; cela va me donner connaissance des objets ; lisons : Fournis par Dardanus, apothicaire à Grenoble, pour Mme Chambertin. Ah ! voyons un peu. De l'opiat pour les dents, pommade pour les gencives, trois pots de rouge superfin, pâte d'amandes liquide, huile de Macassar pour teindre les cheveux, pommade d'oursin pour les empêcher de tomber, extrait de philocome pour les conserver, essence de Vénus pour adoucir la peau, rouge au vinaigre pour le soir, bleu végétal pour se faire des veines.

— Ah ! mon Dieu ! dit Dubourg en s'interrompant, c'est fort heureux que je n'aie pas trouvé ce mémoire-là un mois plus tôt, car cela m'aurait ôté le courage de dire de jolies choses à Mme Chambertin. Poursuivons : Des pastilles laxatives, des pilules émollientes, des tablettes adoucissantes. — Diable ! il paraît que madame est bien échauffée ! — Deux livres de chocolat de santé. — Ah ! ceci est meilleur. Voyons monsieur, maintenant : Trois cents pois à cautère. — Ah ! le coquin ! c'est cela qu'il a le teint si frais. — Trois bouteilles d'eau de Barèges, pommade pour les cors, onguent pour les clous, pastilles au cachou, menthe, conserve d'ache, pilules astringentes, tablettes toniques. — Il paraît que monsieur est relâché. C'est tout... voyons l'autre panier.

Il trouve d'abord un carton contenant une perruque parfaitement frisée et bouclée, que madame met sans doute les jours où elle n'a pas le temps de préparer ses cheveux. Plus une tête de bois destinée à supporter la perruque lorsqu'elle ne sert point. Enfin, une paire de bottes à l'écuyère et des gants de daim.

— Ma foi, je ne retournerai pas à Allevard pour des seringues et des pilules, dit Dubourg après avoir terminé son inventaire, monsieur et madame se passeront quelques jours des objets qu'ils attendent... Je prends possession... quoique je ne sache pas trop ce que je ferai de toutes ces drogues... Eh! mais quelle idée!... Parbleu, voilà un moyen d'utiliser cette boutique et de voyager sans toucher à ma bourse, qui n'est pas considérable; et qui sait si je ne vais pas faire ma fortune? Allons, le sort en est jeté ; j'ai été baron, palatin, comédien, j'ai même fait la bête sans m'en douter; je ferai bien le charlatan : c'est le métier le plus facile, le rôle le plus aisé à jouer, pour peu que l'on ait de l'esprit, de l'audace et du babil, et j'ai tout cela... Me voici donc charlatan... Eh! qui ne l'est pas dans le monde? chacun le fait à sa manière : les gens en place avec les solliciteurs, les spéculateurs avec les capitalistes, les fripons avec les sots, les hommes à bonne fortune avec les femmes, les coquettes avec leurs amants, les débiteurs avec leurs créanciers, les auteurs avec les acteurs, les libraires avec les lecteurs, et les marchands avec tout le monde. Moi, je suis de ceux qui guérissent tous les maux, qui les préviennent, qui les devinent; enfin je suis un second Cagliostro: j'ai la pharmacopée universelle, je n'ai point de compère, j'agis sans fraude; j'ai trouvé mille secrets dont un seul suffirait pour faire la fortune d'un homme, et je vends des pilules pour deux sous, parce que je suis philanthrope.

Bien décidé à cette nouvelle folie, Dubourg entre avec son âne dans un taillis épais. Là, il commence par ôter ses bottes de palatin, qui étaient fort usées, et les jette dans le bois; il met à la place les grandes bottes à l'écuyère, qui lui montent jusqu'à la moitié de la cuisse; afin que dans le marchand d'onguent on ne reconnaisse pas le baron Potoski, il enfonce sur sa tête la perruque blonde bouclée destinée à Mme Chambertin, après avoir eu soin de nouer les cheveux de derrière et d'en former une queue à la prussienne; il se barbouille les joues, le front et le menton de rouge superfin, puis, montant sur la croupe de Madelon et ayant devant lui les deux paniers qui contenaient sa boutique ambulante, il se remet en route, aiguillonnant son coursier avec sa canne qui lui sert de houssine.

La mine singulière de Dubourg, sa figure ombragée de belles boucles blondes, cette longue queue qui tombait sur son dos, ses grandes bottes

qu'il tenait en arrière, parce que les paniers le gênaient beaucoup, enfin sa pose majestueuse, attiraient les regards de tous les villageois. Ils s'appelaient l'un l'autre pour le voir. Les paysans se mettaient sur leurs portes ou à leurs fenêtres pour le regarder passer, et quelques petits garçons le suivaient quelquefois par derrière, Dubourg saluait à droite et à gauche d'un air de bienveillance en criant à haute voix :

— Mes enfants, avez-vous quelques maux, quelques douleurs de pied ou d'oreille, faites-vous de mauvais rêves? souffrez-vous en dormant?... avez-vous reçu des coups? êtes-vous aveugles, muets, paralytiques? Approchez... saisissez l'occasion!... Je suis le grand réparateur, le grand guérisseur, le grand opérateur... Hâtez-vous de profiter de mon passage dans ce pays; je n'y reviendrai que dans trente ans, et il est probable que je ne vous y trouverai pas tous... Venez mes amis... je guéris tout, je fais tout... même des enfants, quand on les commande d'avance. Il n'y a que les dents que je n'arrache pas, mais je donne une eau qui les fait tomber, et cela revient au même.

Les paysans sont naturellement crédules. A ce discours, quelques-uns approchaient de Dubourg et, après avoir ôté respectueusement leur chapeau ou fait une révérence, ils allaient lui conter leurs maux. Quand l'assemblée était nombreuse, Dubourg tirait de son panier sa seringue à mécanique qu'il avait remplie avec de l'eau de Barèges ; puis il seringuait au loin et les villageois étaient obligés de se boucher le nez; mais ils restaient, parce que la seringue merveilleuse jouait l'air *Avec les jeux dans le village*, et que Dubourg disait :

— Mes enfants, cette seringue magique me vient de la sultane favorite du soudan d'Égypte. Elle joue trois cents airs ; mais comme elle a des caprices, aujourd'hui elle jouera toujours le même. Cette eau merveilleuse qui en sort... et qui ne sent pas l'essence de rose, est un remède prompt et souverain pour les femmes qui ont la colique. Je donne quelquefois moi-même de ces remèdes, mais il faut que je choisisse les personnes, car cette seringue-là ne va pas à toutes les figures.

Après ce discours, Dubourg, écoutant les plaintes de chacun, fouillait dans sa pharmacie, distribuant des drogues au hasard, mais les vendant avec assurance, en promettant qu'on en éprouverait bientôt les effets. Il donnait à une nourrice de la pâte d'amande liquide, à un fiévreux des pastilles de cachou; pour un rhume, des boulettes qu'il avait faites avec l'onguent destiné aux cors ; pour un asthme, de l'huile de Macassar ; pour une fluxion, de la pommade d'oursin; et pour les maux d'estomac, du rouge au vinaigre.

Après cette belle équipée, il piquait Madelon et se hâtait de s'éloigner

de ses malades. En effet, à peine était-il à une demi-lieue, que les pauvres gens éprouvaient les effets de ses remèdes. Les uns se tenaient le ventre, les autres avaient des nausées; ceux-ci éprouvaient un violent mal de tête, ceux-là ne pouvaient supporter le goût de la drogue qu'ils avaient avalée, et quelques-uns couraient après le charlatan, qu'ils traitaient de filou. Mais celui-ci ne les attendait pas. Heureusement que, par prudence, il ne distribuait ses remèdes qu'en très petite quantité, ce qui empêchait qu'ils n'eussent des suites graves.

Dubourg avait soin de ne guérir personne dans les endroits où il s'arrêtait pour manger ou pour coucher. Après avoir fait ainsi une quarantaine de lieues en quinze jours, parce que le grand guérisseur s'arrêtant pour faire son commerce et sa monture n'allant qu'au très petit trot, il ne pouvait pas avancer fort vite. Dubourg se trouve devant une ferme considérable. Il y avait lontemps qu'il n'avait rien vendu, car plus il approchait de la capitale et moins il trouvait de gens crédules. Sa fortune ne s'était pas augmentée. Il mangeait régulièrement le soir ce qu'il avait gagné dans la journée, et quand la recette était bonne il faisait grande chère, satisfait de ne point toucher à sa bourse de réserve.

L'aspect de la ferme engage Dubourg à s'arrêter. N'ayant ni trompette, ni cor de chasse, il se sert pour s'annoncer de sa seringue à mécanique, et s'accompagne en battant la mesure avec sa canne sur la tête à perruque. Les habitants de la ferme arrivent. Parmi les personnes qui accourent, Dubourg remarque une jeune fille rose, fraîche, à l'œil mutin, au pied mignon, dont il a une grande envie de devenir le médecin.

Quelques grosses filles de basse-cour se font donner des onguents pour la fièvre et les maux d'aventure. Quelques paysans reçoivent des pastilles de menthe et de cachou pour le mal de dents ; mais tous regardent avec étonnement cette seringue merveilleuse qui fait de la musique et la tête à perruque qui parle quand il fait de l'orage, à ce qu'assure l'opérateur.

La jolie paysanne est la fille du fermier, qui est alors absent. Auprès d'elle est sa tante, bonne vieille qui croit aux songes, aux rêves, aux cartes, à la magie, aux revenants, aux talismans et aux sorciers. Elle s'est empressée de venir consulter Dubourg, parce que depuis trois jours elle s'endort sur le dos et se réveille sur le ventre, ce qui lui semble fort extraordinaire.

— Je vais vous donner quelque chose qui vous empêchera de changer de position, dit notre charlatan à la vieille tout en lorgnant la jeune ; ce sont des pastilles qui me viennent d'un habitant de la côte de Guinée, qui dormait quelquefois huit jours de suite sur l'oreille gauche. Mais en n'en

prenant que modérément, on passe une nuit délicieuse et on fait des rêves charmants!... des rêves divins!... des rêves de quinze ans... C'est si agréable qu'on ne voudrait plus se réveiller. Enfin, ma chère dame, quand on a pris de cela, on est certain de rêver de telle personne que l'on veut; il ne faut pour cela que faire le tour de son vase de nuit avant de se coucher.

— Ah! mon cher monsieur, dit la vieille, donnez-moi vite de ces pastilles... j'en mangerai tous les soirs!... dès cette nuit je veux rêver de mon premier mari... qui était bien aimable et pas ivrogne comme le second... Je ferai le tour du pot, monsieur, je n'y manquerai pas!...

Dubourg donne à la vieille une boîte de pilules laxatives qu'elle reçoit avec reconnaissance, puis il demande à la jeune villageoise ce qu'il peut faire pour elle.

— Dam'! monsieur, dit la jolie fille, c'est qu'il y a huit jours, en dansant avec Thomas, je suis tombée, je me suis foulé le poignet et je ne m'en sers pas encore aussi bien que de coutume; auriez-vous quelque chose qui me fît passer cela tout de suite?

— Si j'ai quelque chose, ma belle enfant! est-ce que je n'ai pas tout, moi?... En un quart d'heure je vous aurai fait passer votre douleur... il n'y paraîtra plus; je n'ai qu'à vous frotter avec une certaine pommade; mais il faut aussi que je dise des paroles magiques, et je ne puis les prononcer devant témoin, cela détruirait le charme. Conduisez-moi donc dans votre chambre ou dans tout autre lieu où nous serons seuls, et j'opérerai.

— Ma tante, faut-il? demande la fille du fermier.

— Comment donc, s'il le faut! répond la bonne femme, mais sur-le-champ. Profite de la bonne volonté de ce grand homme, et laisse-toi frotter.

La jeune fille ne fait plus de difficultés. Elle prie Dubourg de la suivre. Celui-ci attache son âne et toute sa boutique à la porte de la ferme et suit lestement sa jolie fermière, qui le mène dans sa chambrette, dont elle pousse la porte sur elle, s'abandonnant avec confiance à la science du sorcier, qui paraissait plus comique qu'effrayant.

De son côté, la tante pressée de jouir de l'effet des pastilles, et n'ayant pas la patience d'attendre la nuit pour rêver à son premier mari, était aussi rentrée chez elle, et après avoir avalé une pilule, et fait la cérémonie ordonnée, venait de se mettre sur son lit, en attendant avec impatience l'effet du charme, qui ne s'annonçait pas précisément par des prodiges.

Pendant que ces dames font usage des spécifiques de Dubourg, le fermier rentre chez lui. Il commence par s'informer à qui appartient cette

bourrique qui est à la porte. On lui répond que c'est la monture du grand guérisseur qui vient d'arriver. Le fermier demande ce que c'est que le grand guérisseur, les valets de ferme disent qu'ils n'en savent rien, mais que c'est probablement un sorcier, parce qu'il a des cheveux bouclés comme une femme, une grande queue, des bottes immenses, une seringue qui fait danser, et une tête de bois qui parle quand il fait de l'orage.

Mais le fermier était de ces hommes qui ont le malheur de ne pas croire aux charmes et à la magie, qui veulent voir par leurs yeux, entendre par leurs oreilles, et qui ne peuvent pas se mettre dans la tête qu'une poule noire fait venir le diable, et qu'on lit dans l'avenir avec le foie d'un mouton, du marc de café ou du plomb jeté dans de l'eau. Ces hommes-là sont la perte des sciences occultes.

Celui-ci, impatienté du récit des paysans, demande où est passé ce grand guérisseur. On lui dit qu'on l'a vu entrer dans l'intérieur de la maison avec la tante et la demoiselle. Le fermier se hâte de courir à la chambre de la vieille, qu'il trouve couchée et attendant toujours le songe délicieux qui n'arrivait pas.

— Ah ! mon frère ! que faites-vous? dit-elle au fermier. Vous venez me troubler... me déranger... Le rêve venait !... j'apercevais déjà mon premier mari... Nous allions cueillir la noisette ensemble... Allez-vous-en, vous empêcheriez l'effet de la pilule que j'ai prise... et que je dois à cet homme surprenant qui vient d'arriver.

— Morbleu! dit le fermier, aurez-vous bientôt fini vos contes et vos sottises? Et où est-il ce sorcier?... il me vole mes lapins peut-être?

— Quelle pensée !... Il est avec votre fille dans sa chambre, il prononce des paroles pour guérir sa main...

— Enfermé avec ma fille ! dit le fermier; morgué ! nous allons voir ça... Et il court à la chambre de la petite sans écouter ce que dit la vieille. D'un coup de pied le fermier ouvre la porte, et sans doute il n'est pas satisfait de la manière dont le grand guérisseur guérit sa fille; car saisissant un balai, il commence la conversation par lui en appliquer plusieurs coups.

Dubourg n'a pas le temps de se reconnaître; il crie, il se sauve; la jeune fille pleure, le père jure, et toute la maison est aux abois.

Notre charlatan, qui voit les valets s'armer de gourdins, à l'exemple de leur maître, ne s'occupe plus que de son salut : il fuit la ferme ; y abandonnant son âne, ses seringues et tous ses remèdes; ce qui fut fort heureux pour les malades qui se trouvaient sur la route qu'il avait encore à parcourir.

Laisser ensuite celle que l'on a séduite perdre les plus beaux jours dans les larmes et le désespoir. (P. 247.)

XXI

L'AMOUR EST TOUJOURS LE PLUS FORT

Dubourg est enfin arrivé à Paris. Il n'a mis qu'un mois et quelques jours pour faire à peu près cent vingt lieues ; mais ce n'est pas trop, lorsqu'en route on a fait des cures merveilleuses. En fuyant la ferme où son dernier prodige a été si mal récompensé, il a eu soin de jeter au loin sa perruque blonde à grande queue, qui faisait courir après lui tous les petits polissons. Il arrive dans la capitale un peu sale, un peu crotté, un peu défait, mais il arrive enfin, et se hâte de se rendre à son dernier logement, qui ne lui appartient plus, mais où il a laissé une culotte entre les mains de sa portière, bonne femme qui aime assez les mauvais sujets, parce qu'en général ils sont plus généreux que les gens raisonnables.

Avec sa culotte, la portière lui remet un gros paquet cacheté, et Dubourg le prend en tremblant, car il croit que c'est un paquet d'assignations ou de sentences ; quant aux saisies il ne les craint pas.

Il brise le cachet, il lit une lettre... la joie se peint sur sa figure... bientôt cependant il fait des grimaces comme s'il voulait pleurer, mais n'en pouvant venir à bout, il se décide à y renoncer.

— Ma chère madame Benoît, dit-il à sa portière, vous m'avez souvent entendu parler de ma respectable tante de Bretagne... qui m'envoyait quelquefois de l'argent?

— Oui, monsieur.

— Eh bien ! elle est morte... madame Benoît... cette femme respectable n'est plus !...

— Ah ! mon Dieu, quel malheur !...

— Certainement... mais je suis son unique héritier... ce n'est pas une grande fortune, mais c'est de quoi vivre honnêtement, surtout quand on est philosophe et sage.

— Et de quoi est-elle morte, monsieur ?

— Ah ! quant à cela, je vous le dirai une autre fois. On m'attend en Bretagne, et je vais partir sur-le-champ.

— Monsieur, pendant votre absence, votre ami, M. Frédéric a envoyé plusieurs fois vous demander.

— Je le verrai à mon retour, ma succession me réclame, c'est le plus pressé : il faut s'occuper de ses affaires avant de songer à celles des autres...

Adieu, madame Benoît... adieu. Tenez, je vous fais présent de cette culotte pour la nouvelle que vous venez de me donner... vous en ferez un spencer pour votre fille. Quant à moi, je pars tel que je suis arrivé, si ce n'est que cette fois je n'irai pas à pied.

Dubourg court aux diligences, il avait encore assez d'argent pour payer sa place; à la vérité il ne lui restait plus que cent sous pour vivre en route, mais il se met à la diète en se promettant de s'en dédommager bientôt.

La vieille tante avait laissé tout son bien à son neveu, qu'elle croyait marié et père de famille. Ce bien lui donnait à peu près seize cents livres de rente. Avec cela on ne fait pas le baron, mais on peut vivre modestement quand on est rangé et économe. Ce ne sont pas les qualités de Dubourg, mais, ainsi que tous les hommes, il se promet de se corriger, et de ne point hypothéquer son revenu.

— Monsieur, lui dit l'homme de loi chargé des affaires de la succession, madame votre tante m'a engagé à vous recommander de faire bon ménage, d'être fidèle à votre femme et de bien élever vos petits jumeaux.

— Soyez tranquille, monsieur, dit Dubourg, je remplirai strictement les intentions de cette chère tante... Je vis avec ma femme comme tourtereau, et mes jumeaux s'aiment déjà comme Castor et Pollux.

Dubourg fait vendre les effets et le mobilier de la défunte afin de se trouver en argent comptant. Tous ces soins le retiennent près de deux mois en Bretagne, et ce n'est qu'au bout de ce temps qu'il revient à Paris, habillé de noir depuis la tête jusqu'aux pieds. Pour y marquer son retour à la sagesse, il commence par payer ses créanciers, et tâche de conserver cet air raisonnable et cette démarche posée qu'il a prise depuis qu'il a hérité.

Il pensait à Frédéric, et ne savait s'il devait lui écrire ou se présenter chez lui, lorsqu'un soir, en entrant dans un café, il aperçoit M. Ménard assis devant une partie de dominos et fort occupé à juger les coups. Dubourg lui frappe légèrement sur le bras; M. Ménard se retourne, il reconnaît son compagnon de voyage, et est indécis sur la mine qu'il doit lui faire.

— C'est ce cher M. Ménard que j'ai le plaisir de voir, dit Dubourg en souriant.

— Lui-même... monsieur le... monsieur du.... ma foi, je ne sais pas trop comment je dois vous nommer maintenant. Et le précepteur sourit, enchanté de l'épigramme qu'il vient de lancer.

— Et quoi! monsieur Ménard, aurions-nous de la rancune?

— Vraiment on en aurait à moins, monsieur, après toutes les histoires que vous m'avez faites... Aussi désormais, si jamais je vous crois...

— Allons, monsieur Ménard, laissons le fiel aux âmes noires, et qu'on ne dise point de nous : *Nec ipsa mors odium illorum internocinum exstinxit.*

— Oui... je sais bien que vous êtes très instruit, dit le précepteur en se radoucissant; mais ce château de Krapach!... et puis me faire jouer la comédie!...

— Vous accepterez bien la demi-tasse et le petit verre de liqueur des Iles?...

— Allons, puisque vous le voulez...

Et le précepteur se dit en suivant Dubourg à une table : « Ce diable d'homme a une logique qui vous séduit... qui vous entraîne; il est impossible de rester fâché avec lui. »

— D'où venez-vous? dit-il à Dubourg ; il y a longtemps que mon élève vous cherche dans Paris et désire vous voir.

— J'arrive de mon pays, de Bretagne.

— Ah! vous êtes de la Bretagne?... je ne m'étonne plus si vous en fourriez toujours dans vos descriptions de la Pologne; et puis ce laitage et ce beurre que vous me vantiez sans cesse...

— Ah! excellents, monsieur Ménard.

— Et qu'avez-vous fait en Bretagne?

— Je viens d'hériter de ma tante, qui me laisse une petite fortune fort jolie...

— Je gage que ce n'est pas vrai!...

— Ah! monsieur Ménard! ne voyez-vous pas que je suis en deuil?

— Cela ne prouve rien ; vous vous mettiez bien en seigneur polonais, quand je vous donnais le bras dans les rues de Lyon... Ah! quand je songe à cela...

— Songez-vous aussi aux repas délicieux que je vous ai fait faire?...

— Sans doute, sans doute... Oh!... vous commandez parfaitement un dîner... Mais ce pauvre M. Chambertin! lui faire croire qu'il reçoit un personnage illustre!

— Écoutez donc, monsieur Ménard, il me semble que j'en vaux bien un autre...

— Et se faire donner des fêtes, des feux d'artifice, des dîners superbes!

— Où vous remplissiez aussi fort bien votre place.

— J'y allais de bonne foi, moi; j'étais votre compère sans m'en douter... Savez-vous que vous me compromettiez... et que c'est fort mal?...

— Un léger verre de punch. . qu'en dites-vous?...

— Oh! je craindrais...

— On le fera bien doux.

— Allons... puisqu'il sera doux...

— Garçon, du punch!

— Car, enfin, mon ami, je n'ai plus votre âge, et les folies que l'on pardonne à la jeunesse ne s'excusent point dans l'âge mûr...

— Vous parlez comme Cicéron... cependant je vous répondrai que Caton apprenait à danser à soixante ans.

— En êtes-vous bien sûr?

Je ne l'ai pas vu, mais nos folies ont été très raisonnables... Buvez donc.

— Je sais qu'après tout, cela ne faisait de mal à personne... Il est bon, le punch... il est très bon. Pourtant, quand vous m'avez fait courir à travers champs pour ce soi-disant Turc...

— Ah! ma foi, je vous avouerai que c'était un créancier, et ces gens-là ne sont-ils pas des Turcs pour leurs pauvres débiteurs?... Buvons...

— Il est certain que les créanciers... Tenez, mon cher Dubourg, vous avez tout ce qu'il faut pour faire un charmant sujet; vous connaissez les bons auteurs, vous connaissez l'histoire; croyez-moi, rangez-vous... devenez sage...

— Je le suis... oh! c'est fini!... plus de jeu, plus de folies... plus d'excès de table... Mais nous ne buvons pas.

— A votre santé, mon cher ami.

— Plus de contes en l'air, plus de mensonges...

— Oh oui! plus de mensonges, surtout, parce que cela ôte la confiance... et puis, c'est que j'avais l'air d'un imbécile, moi...

— Oh! pas tout à fait...

— Vous avez là une bien belle pierre en cachet...

— C'est une émeraude qui a été portée par Ali-Pacha.

— C'est magnifique!...

— Encore un verre...

— Ce brave Dubourg!... Mon ami, je suis bien content d'avoir renoué connaissance avec vous.

La liqueur et le punch ont beaucoup attendri M. Ménard qui ne quitte plus Dubourg qu'en le nommant son tendre ami, et en lui assurant qu'il peut aller à l'hôtel, que M. le comte de Montreville ne lui en veut plus et le recevra très bien.

Le lendemain de cette rencontre, Dubourg se rend en effet chez Frédéric, qui revenait de chez le général. C'était auprès de Mlle de

Valmont qu'il passait tout son temps. N'ayant plus besoin d'être accompagné par son père pour se rendre chez le général, qui le traite comme son fils, Frédéric profite de cette liberté. Chaque jour il se trouve à lui-même un prétexte pour aller voir Constance; car il veut se faire illusion, s'excuser à ses propres yeux; il veut se persuader que l'amour n'est pour rien dans ce sentiment qui l'entraîne près de la nièce du général. Il pense encore à sœur Anne, mais ce n'est plus avec cette ardeur, avec cette tendresse d'autrefois, et voilà ce qu'il ne veut pas s'avouer; peut-être s'il la revoyait, éprouverait-il encore une douceur extrême à la presser dans ses bras. Mais ce n'est pas elle qu'il voit, c'est Constance!... Constance qui, chaque jour, est pour lui plus tendre, plus aimable, plus sensible; qui éprouve tant de plaisir à le voir et ne cherche pas à le cacher. Déjà il règne entre eux une intimité plus tendre. Lorsque Mlle de Valmont est plusieurs jours sans voir Frédéric, elle lui fait d'aimables reproches, elle lui avoue qu'elle s'est ennuyée de son absence, et elle dit cela avec une candeur, une expression si vraie, que Frédéric en est vivement touché. Jamais cependant il ne lui a dit un mot d'amour; mais est-il toujours nécessaire de parler pour se faire comprendre, et à la place de Constance, quelle femme ne se croirait pas aimée?

En apercevant Dubourg, Frédéric fait un mouvement de surprise; un observateur y remarquerait même de l'embarras.

— Me voilà, dit Dubourg; je ne suis que depuis huit jours à Paris.

— Oui... j'ai pensé que tu étais absent... Mais pourquoi ce deuil?...

— Ah! mon ami, ma pauvre tante... elle n'est plus!...

Ici Dubourg tire son mouchoir et se mouche quatre ou cinq fois de suite.

— Allons, Dubourg, finis donc de te moucher; tu sais bien que tu ne pleureras pas.

— C'est égal... c'était une femme bien respectable... elle m'a laissé seize cents livres de rente...

— C'est quelque chose, mais tâche de ne pas les jouer.

— Oh! que dis-tu là?... l'écarté me fait l'effet d'une médecine. Mais toi, apprends-moi donc des nouvelles de tes amours... Sais-tu bien que je ne te trouve pas trop mauvaise mine pour un amant malheureux?

— Mais je... Depuis que mon père est venu brusquement me chercher à Grenoble, où je m'étais rendu pour avoir de vos nouvelles... je n'ai pu revoir cette pauvre petite... nous sommes partis si précipitamment!... Depuis ce temps, il me quitte à peine... Écrire... qui lui lirait mes lettres?... nous ne pouvons employer ce moyen... Je ne sais comment avoir de ses nouvelles.

— Alors c'est moi qui vais t'en donner...

— Tu l'as vue?

— Oui. Oh! il y a déjà longtemps... c'était environ quinze jours après ton départ...

— Eh bien! que faisait-elle? où était-elle ?

— Où elle était?... toujours dans son bois, revenant du chemin par où sans doute elle comptait te voir arriver; ce qu'elle faisait? elle pleurait... c'est, je crois, maintenant son unique ressource.

— Elle pleurait!...

— Oui, et j'avoue qu'elle m'a fait de la peine.

— Pauvre petite!... mais enfin tu lui as parlé ; elle t'a vu... apprends-moi donc...

— Elle m'a vu; elle m'a même reconnu, quoiqu'elle ne m'eût aperçu qu'une seule fois. Tu ne m'avais pas dit qu'elle était muette; moi j'ai bien vite compris ses signes. Elle me comptait les jours de ton absence, me demandait si tu reviendrais bientôt... je lui aï dit que oui.

— Ah!... tu as bien fait...

— Oui, mais il y a près de trois mois de cela.

— C'est vrai... mais je n'ai pas pu ..

— Enfin je l'ai quittée après lui avoir donné de l'espérance... je ne pouvais lui donner que cela; mais depuis trois mois elle doit s'être évanouie.

Dubourg ne dit plus rien, et Frédéric reste pendant quelques minutes triste et rêveur. Au bout d'un moment, il s'adresse à son ami :

— Si tu savais, Dubourg, quelle chose surprenante m'est arrivée!...

— Si tu me la disais, je la saurais.

— C'est vraiment inconcevable... c'est un coup du sort... En arrivant ici, à Paris, j'ai retrouvé sœur Anne...

— Tu l'as retrouvée ici?

— Oui, je l'ai revue... dans une autre femme, dans la nièce du général de Valmont, un ancien camarade de mon père. Ah! mon ami c'est une chose étonnante... jamais ressemblance plus parfaite ne s'est offerte à mes regards.

— Ah!... je commence à comprendre.

— Si tu voyais Constance... c'est le nom de la nièce du général, tu serais aussi surpris que je l'ai été... non pas sur-le-champ... mais en la considérant bien...

— Ah! tu as été surpris à la longue?

— Ce sont ses yeux... leur douceur, leur expression... Ceux de Constance sont pourtant un peu plus foncés. La même couleur de cheveux...

Je lui donnerai une villageoise de son âge. (P. 249.)

un front aussi noble, aussi gracieux ; le même teint... Cependant Constance est moins pâle que sœur Anne... La même expression dans les traits...

— Je m'étonne que la nièce d'un général ait tous les traits d'une pauvre chevrière.

— Sans doute il y a cette différence qui tient à la situation, à l'éducation... aux usages du monde. D'abord Constance est beaucoup plus grande ;

elle est d'une taille charmante; elle est fort bien faite; mais sœur Anne aussi. Constance a cette grâce... cette tournure que l'on ne peut pas prendre en vivant au fond d'un bois.

— Ah! tu trouves cela maintenant.

— Enfin elle a une voix charmante, une voix enchanteresse, qui pénètre jusqu'au fond du cœur. Eh bien, mon ami, quand je l'écoute, je me persuade que la pauvre orpheline n'est plus muette ; je me figure que je l'entends; sa voix, j'en suis certain, aurait la même douceur, le même charme... Aussi je suis tout ému quand j'entends cette voix-là...

— Je ne sais pas si cette émotion-là ferait grand plaisir à sœur Anne.

— Ah! il est impossible de ne pas l'éprouver... Dis-moi, n'est-ce pas bien singulier une telle ressemblance?...

— Fort singulier sans doute ; je crois cependant qu'elle ne serait pas aussi frappante à mes yeux. Je ne m'étonne plus si tu laisses la petite dans son bois... Tu la retrouves ici, tu la vois, tu l'entends, jouissance que tu n'avais pas auprès d'elle. Tu peux tous les jours la contempler à ton aise ; elle a ici des grâces, des talents qu'elle n'avait pas là-bas... C'est fort commode... Je t'en fais mon compliment... Je conçois que tu n'as pas besoin de t'occuper de celle qui est loin d'ici, dans sa cabane ou sur la montagne, à regarder si elle te verra venir, puisque tu la retrouves sans te déranger, plus belle et plus séduisante en ces lieux.

Il régnait dans le ton de Dubourg une ironie, un accent de reproche qui faisait baisser les yeux à Frédéric.

— Non, dit-il avec embarras, non... je n'abandonnerai pas sœur Anne... Certainement j'irai là voir, la trouver... je ne l'ai pas oubliée, puisque j'y pense tous les jours. Est-ce ma faute si je trouve tous ses traits dans ceux d'une autre ? N'est-ce pas, au contraire, une preuve que je pense sans cesse à elle? Mais, en vérité, c'est surprenant; Mlle de Valmont lui ressemble si bien... malgré de légères différences... elle est si douce, si bonne!... sa voix me cause tant de trouble... Ah! je voudrais que tu visses Constance!...

Dubourg ne répond rien, et pendant quelques instants les deux amis gardent le silence. Dubourg le rompt enfin.

— Tiens, Frédéric, je t'avoue que je suis fâché d'avoir revu cette petite... de l'avoir vue pleurant et t'attendant.

— Pourquoi donc?

— Ah! pourquoi?... C'est que je crois la voir encore, et que, malgré mon insouciance, je sens... que ça me fait de la peine. Je ne suis qu'un étourdi, un coureur, mauvais sujet même; mais enfin j'aime mieux ma

manière d'aimer que toutes les tiennes. Avec tes beaux sentiments, qui ne doivent jamais finir et qui finissent tout comme les autres, tu empaumes les jeunes cœurs, les femmes aimantes... qui se laissent toucher par tes soupirs, tes grands sentiments; elles se donnent à toi, puis après... pleurent, se désolent de ton inconstance. Ma foi, je ne connais que des femmes galantes, des grisettes ou des coquettes, qui ne valent pas mieux; du moins c'est beaucoup plus gai. Elles me trompent, je les trompe, nous nous trompons!... c'est convenu, c'est reçu! mais pour cela on ne se désole pas; nous ne pleurons que pour rire, et quand on se fâche tout à fait, on n'en est pas plus triste. Je conviens que ces dames ne sont pas de la première vertu, mais pour une amourette, un caprice, faut-il donc chercher cette fleur de sentiment, ces cœurs novices, qui ne connaissent l'amour que par les romans romantiques dans lesquels l'amour est peint d'une manière fort séduisante peut-être, mais très peu ressemblante? Non, je crois, au contraire, qu'il y a de la barbarie à vouloir se faire aimer tout à fait, à chercher à inspirer une grande passion, pour laisser ensuite celle que l'on a séduite perdre les plus beaux jours dans les larmes et le désespoir.

Pourquoi me dis-tu cela? J'aime toujours sœur Anne; je ne lui suis point infidèle... Est-ce ma faute si mon père m'a ramené brusquement à Paris? si, depuis ce temps, il m'a été impossible de m'absenter?... Certainement, je la reverrai, je ne l'abandonnerai pas... elle m'est toujours chère...

— Allons, Frédéric, ne me dis pas de ces choses-là... Voudrais-tu me faire accroire que j'ai le nez aquilin? Va, je suis un vieux routier qui ne s'y trompe pas; d'ailleurs, j'ai peut-être lu dans ton cœur mieux que toi. Tu n'aimes plus sœur Anne, ou du moins tu n'en es plus amoureux, parce que tu brûles maintenant pour cette charmante Constance... qui est en tout le portrait de la pauvre muette, si ce n'est qu'elle est plus grande, plus forte, quelle a les yeux plus foncés et un autre teint...

— Non, Dubourg, non; oh! je te le jure que je ne suis pas amoureux de Constance... je l'aime... comme un frère... mais jamais un mot d'amour n'est sorti de ma bouche!...

— Eh bien, je te réponds que cela ne tardera pas. Oh! tu as beau lever les yeux au ciel, je te dis que tu aimes Mlle Constance... Je ne t'en fais pas un crime, c'est tout naturel! cette jeune personne est jolie, elle te plaît, rien de mieux. Mais ce dont je te blâme, c'est d'avoir été courir dans le fond d'un bois pour y chercher cette pauvre petite, qui n'a aucune connaissance du monde, des hommes, et qui s'est laissé séduire et a cru tout ce que tu lui as juré, parce qu'on ne lui jurait jamais rien.

Ce qui est mal, c'est de lui avoir inspiré un sentiment exalté, qui fera son malheur, parce que dans son bois elle n'a rien qui puisse l'en distraire. Encore si, cédant à l'occasion, tu l'avais trompée et quittée sur-le champ... la douleur eût été forte, mais eût moins duré ; elle n'aurait pas eu le temps de t'aimer autant ; mais il faut toujours que tu outres les choses!... Tu abandonnes tout pour vivre dans le bois... pour ne pas te séparer d'elle... Pendant six semaines, tu ne la quittes pas un seul instant, tu manges des noisettes, tu couches sur l'herbe, tu vivrais de racines, s'il le fallait, pour lui parler d'amour. Comment diable veux-tu que cela ne lui tourne pas la tête?... La petite ne peut plus se passer de ta présence.., elle ne vit plus, ne respire plus que pour toi; elle se figure que ce genre de vie durera toujours!... et c'est alors que... crac! monsieur part; bien le bonsoir, c'est fini. Pleure, désole-toi!... je ne le verrai pas. Mais je l'ai vue, moi, ce dont je suis très fâché... car je crois la voir encore... pâle, échevelée, marchant sans regarder, écoutant sans entendre, et, tout occupée d'un seul objet, tourner à chaque minute ses yeux baignés de pleurs vers la route par laquelle il est parti, et rentrer ainsi dans sa chaumière pour pleurer encore; puis en faire autant le lendemain, et toujours!... sans avoir même la dernière consolation des malheureux, qui est de pouvoir se plaindre et verser ses chagrins dans le sein d'un ami... Voilà ce dont tu es cause... Ce n'est pas le plus beau chapitre de ton histoire. Voilà ce que tu aurais évité en ne te laissant point aller à tes idées romanesques ou en n'adressant tes hommages qu'à une femme du monde.

Frédéric ne répond rien; il paraît réfléchir profondément.

— Mon ami, lui dit Dubourg en lui prenant la main, je t'ai dit ce que je pensais; tu aurais tort de t'en fâcher. D'ailleurs, tout ce que l'on dit à un amoureux ne l'empêche pas de n'en faire qu'à sa tête.,. Je sais aussi que tu ne peux pas épouser sœur Anne... Parbleu ! s'il fallait épouser toutes les belles que l'on a aimées, moi, j'aurais autant de femmes que le grand Salomon. Je te dis seulement que cela m'a fait de la peine de... Mais ne parlons plus de cela ; je n'en suis pas moins ton ami, dispose de moi quand tu voudras. Adieu ; je vais dîner à trente-deux sous, parce que lorsque l'on n'a que seize cents livres de rente, et qu'on veut les conserver on ne va pas chez Beauvilliers.

Dubourg est parti depuis longtemps, et Frédéric est toujours enseveli dans ses réflexions. Malgré lui, Dubourg l'a éclairé sur l'état de son cœur, et quoiqu'il veuille encore chercher à se faire illusion, il sent bien qu'il n'est plus pour la jeune muette cet amant tendre, passionné, fidèle, qui voulait tout sacrifier pour passer ses jours auprès d'elle.

On a de la peine à convenir de ses torts avec soi-même, alors même

qu'on se les avoue, on trouve en même temps quelque raison pour colorer sa conduite, et on se dit : Je ne pouvais pas faire autrement. C'est surtout en amour que l'on raisonne ainsi, et le dernier sentiment, étant toujours le plus fort, ne doit pas tarder à vaincre l'ancien.

Frédéric, cherchant tous les moyens de réparer sa faute, se dit :

— J'irai revoir sœur Anne, je ne la laisserai point passer sa vie dans une misérable cabane, éloignée de toute société ; je lui achèterai une jolie maisonnette avec un beau jardin, des vaches, des troupeaux ; je réunirai dans cette demeure tout ce qui pourra l'occuper agréablement et embellir sa vie ; je lui donnerai une villageoise de son âge, qui la servira, et dont la présence la distraira ; elle habitera cet asile avec la vieille Marguerite, et là du moins rien ne lui manquera ; la vue des habitants des environs, du monde, des travaux champêtres, les soins qui l'occuperont, chasseront sa mélancolie ; j'irai la voir quelquefois, et elle sera heureuse.

Heureuse, sans Frédéric !... Non sœur Anne ne peut l'être... L'aisance, la richesse même, ne la dédommagerait pas de la perte de son amour ; car sœur Anne n'a pas été élevée à Paris ; elle ne concevrait pas que l'on pût préférer aux jouissances du cœur des diamants et des cachemires, ni réparer une faute avec de l'or. Il y a cinq mois, Frédéric ne l'aurait pas conçu non plus ; mais comme il comprend fort bien cela maintenant, il est naturel qu'il croie que sœur Anne pense de même : on juge le cœur des autres par le sien.

Pendant plusieurs jours, Frédéric, tourmenté par ce que lui a dit Dubourg, a sans cesse l'image de la jeune muette devant les yeux ; même auprès de sa Constance, sa mélancolie, qui s'était d'abord dissipée, semble plus que jamais l'accabler. Le général est de retour à Paris avec sa nièce. Chaque jour Frédéric peut voir Constance. Mais ce n'est qu'en tremblant qu'il se rend près d'elle ; Mme de Valmont, étonnée de sa tristesse n'ose cependant pas lui en demander les motifs ; mais en se fixant sur ceux de Frédéric, ses yeux parlent pour elle, et laissent voir toute la part qu'elle prend à son chagrin secret, et souvent le désir qu'elle aurait d'en connaître la cause.

Voulant sortir d'inquiétude et avoir des nouvelles de sœur Anne, Frédéric a plusieurs fois supplié Dubourg de se rendre à Vizille, afin de voir la jeune orpheline et de tâcher de la consoler. Mais sur cet article Dubourg s'est montré inébranlable.

— Je n'irai point, dit-il ; je l'ai vue une fois, c'est bien assez. Je ne me soucie pas de la revoir encore, pour avoir ensuite des idées tristes pendant six semaines... moi qui ne savais pas ce que c'était. D'ailleurs, ma présence ne la consolerait pas ; elle ne croirait plus ce que je pourrais lui

dire, parce que je lui ai déjà menti; mon voyage ne servirait donc à rien, et ne changerait aucunement sa situation.

Ne pouvant faire consentir Dubourg à se rendre près de la jeune muette, Frédéric se décide à demander à son père la permission de s'absenter quinze jours. Ce n'est pas sans avoir hésité longtemps qu'il se résout à faire cette démarche; mais le remords se fait sentir, il est sans cesse tourmenté par le souvenir de la pauvre petite, il se persuade qu'il sera plus calme, plus tranquille après l'avoir revue.

Depuis quelque temps le comte traitait son fils avec la plus tendre amitié; persuadé qu'il a entièrement oublié l'objet qui l'avait séduit dans son séjour en Dauphiné, et ne doutant pas de son amour pour Mlle de Valmont, le comte n'a plus avec Frédéric ce ton sévère d'autrefois; il espère bientôt voir s'accomplir le plan qu'il a formé, et pour lequel il est certain d'avance du consentement du général; c'est donc avec une vive surprise qu'il entend son fils lui demander la permission de s'éloigner pendant quelques jours.

Le front du comte de Montreville redevient sombre et sévère, et Frédéric, habitué à trembler devant son père, attend avec anxiété ce qu'il va lui répondre.

— Où voulez-vous aller? dit le comte après un moment de silence.

Frédéric va balbutier quelques prétextes; le comte ne lui en donne pas le temps.

— Ne cherchez pas de détours, je ne les aime point. Vous songez encore à une femme qui vous a occupé pendant votre voyage... et pour laquelle, je le sais, vous avez fait mille folies. Je l'avoue, je vous croyais devenu raisonnable; je croyais que depuis longtemps le souvenir de cette amourette était sorti de votre esprit, je ne dis pas de votre cœur, car le cœur n'est pour rien dans ces sortes de liaisons.

— Ah! mon père!... si vous connaissiez celle...

— Finissons, monsieur. Vous n'avez pas, sans doute, le projet d'épouser votre conquête?... Cependant il est possible que vous ayez des torts à réparer. Je ne connais pas cette fille... Peut-être êtes-vous plus coupable que je ne le pense: peut-être celle que vous avez séduite, égarée, se trouve par votre faute méprisée, abandonnée, et vit maintenant dans la misère. Si avec de l'or on peut réparer son malheur, croyez, monsieur, que je ne l'épargnerai pas; mais c'est moi, et non pas vous, qui me chargerai de ce soin.

— Vous, mon père?

— Oui, monsieur, moi-même, je saurai m'en acquitter mieux que tout autre. Vous ne quitterez donc point Paris maintenant... D'ailleurs,

reprend le comte après un moment de réflexion, d'ailleurs... votre présence est indispensable ici. Le général compte marier sa nièce avec un jeune colonel qu'il attend... et qui arrivera sans doute avant peu...

— Le général marie sa nièce?... dit Frédéric.

Et déjà tous ses traits ont pris une autre expression : la tristesse, la mélancolie, ont fait place à un trouble violent, à une inquiétude jalouse qui se manifeste par des regards enflammés, et ne lui permet pas de rester en place. Sa voix est altérée, et en questionnant son père il semble déjà attendre de sa réponse la vie ou la mort.

— Oui, dit le comte avec indifférence et feignant de ne point s'apercevoir de l'état de Frédéric; oui, le général marie sa nièce, je ne vois rien là de surprenant.

— Et... ce colonel va arriver?... Le connaissez-vous, mon père?... Il est jeune?... dit-on s'il est bien? Mlle de Valmont l'aime sans doute?

— Vous ne pensez pas que je sois dans la confidence de Mlle de Valmont; elle a dû voir le colonel dans le monde... Oui, je crois que c'est un jeune homme de vingt-huit à trente ans.

— Joli garçon?...

— Oh! joli ou laid... un homme d'honneur n'est-il pas toujours bien?

— Et ce mariage est arrêté?

— Il paraît que oui.

— Et Mlle Constance ne m'en a jamais parlé?

— Pourquoi donc vous aurait-elle appris d'avance ce dont une demoiselle bien née ne parle jamais?

— Ah!... en effet... je n'avais aucun droit... je ne devais pas savoir... cependant j'aurais cru...

— D'ailleurs il est possible que le général n'ait pas encore fait part à sa nièce de ses projets.

— Et c'est pour cela qu'il faut que je reste à Paris?

— Sans doute; en pareille circonstance il y a mille détails de fêtes, de toilette, d'emplettes; le général, habitué à la vie des camps, ne s'entend pas à tout cela... un garçon a besoin de conseils... il a compté sur vous pour l'aider.

— Ah! c'est fort aimable de sa part... je suis bien flatté de ce qu'il me trouve bon pour cela.

— Ainsi donc, Frédéric, je vous le répète, ne songez point maintenant à vous absenter.

Cette recommandation était devenue inutile. Le comte est parti pour aller voir son ancien ami, avec lequel il veut causer en secret, et Frédéric,

longtemps après le départ de son père, est encore comme anéanti de ce qu'il vient d'entendre. Pauvre sœur Anne!... ton souvenir s'est évanoui.

Pâle, agité, respirant à peine, Frédéric va et vient dans son appartement, s'asseyant quelques minutes se levant ensuite brusquement, soupirant, et fermant ses mains avec une force convulsive. C'est dans cet état que le trouve Dubourg, qui venait lui dire adieu, parce que Frédéric lui avait appris son projet, et qui, effrayé de le voir ainsi, s'arrête pour le considérer.

— Qu'as-tu donc, Frédéric?... que diable t'est-il arrivé? tu as la figure toute renversée... Ah çà! voyons, parleras-tu? au lieu de te promener comme cela et de frapper sur les meubles...

— Qui l'aurait cru? qui l'aurait pensé? dit Frédéric en se jetant dans un fauteuil. Ah! les femmes! les femmes!...

— Ah! il est question de femmes, cela commence à me rassurer.

— Avec une figure si franche, avec des yeux si doux... cacher tant de perfidie!... car c'est une perfidie!... elle devait me dire qu'elle en aimait un autre... M'accueillir si bien! paraître si contente lorsqu'elle me voyait!... Oh! c'est affreux!

— Il n'y a pas de doute que c'est affreux. De qui parles-tu?

— De Mlle de Valmont... de cette Constance... si belle!... si jolie!...

— Ah! oui, qui ressemble tant à sœur Anne!

— Eh bien, mon ami, croirais-tu qu'elle va se marier... épouser un jeune colonel que je ne connais pas... qu'elle aime... cela va sans dire.. que je n'ai jamais vu, et qui va arriver ces jours-ci pour l'épouser?

— Mlle de Valmont se marie?

— Oui, Dubourg.

— Eh bien, qu'est-ce que cela te fait? tu ne l'aimes pas? tu n'en es point amoureux? jamais un mot de galanterie n'est sorti de ta bouche! tu es pour elle un frère, un ami... Tu m'as dit cela il n'y a pas un mois.

— Non certainement, je ne l'aime pas... mais il est de ces égards, de ces marques de confiance que l'on se doit; et quand on voit quelqu'un tous les jours...

— Ah! tu la vois tous les jours!...

— Elle pouvait me faire entendre... me laisser voir... Ah! Constance! je ne l'aurais jamais cru.

— Ah çà! tu ne pars donc plus pour le Dauphiné?... dis donc... Frédéric! Frédéric!...

Mais celui-ci est déjà bien loin, il court comme un fou auprès de Mlle de Valmont. Dubourg alors quitte l'hôtel en disant :

— Cela lui va bien d'accuser les femmes de perfidie!... Ah! les

Elle ne sent pas ses douleurs physiques, un seul sentiment l'absorbe... (P. 259.)

hommes! les hommes!... Allons dîner. Je ne sais pas comment cela se fait, je suis déjà endetté avec mon traiteur, et nous ne sommes encore qu'au milieu du mois.

Frédéric est arrivé chez le général sans avoir formé aucun projet, sans savoir ce qu'il veut dire ni ce qu'il veut faire. Il entre dans l'hôtel, où l'on est habitué à le voir; il traverse rapidement plusieurs pièces, il

pénètre dans le salon où se tient habituellement Constance... Elle y est en effet, assise devant son piano. En la voyant occupée et calme comme à son ordinaire, Frédéric reste un moment immobile à la contempler.

Constance a retourné la tête en entendant entrer quelqu'un. Elle sourit lorsqu'elle reconnaît Frédéric, dont le désordre ne l'a pas encore frappée.

— C'est vous, monsieur, lui dit-elle, tant mieux : vous êtes bon musicien, vous allez m'aider à déchiffrer ce morceau.

Le jeune homme ne répond pas; il continue à regarder Constance, qui, habituée à son humeur bizarre et souvent taciturne, ne remarque pas d'abord son trouble ; mais s'apercevant qu'il reste toujours loin d'elle, elle se retourne de nouveau, et l'émotion de Frédéric ne lui échappe pas.

— Qu'avez-vous donc, monsieur? lui demande-t-elle avec intérêt; vous semblez bien agité?

— Oh! je n'ai rien, mademoiselle; que pourrais-je avoir?

— Mais je l'ignore... vous n'avez pas l'habitude de me conter vos peines.

En ce moment un léger accent de reproche perçait dans le ton de Constance. Frédéric va s'asseoir près d'elle, il semble vouloir lire dans ses yeux; jamais il ne l'a regardée ainsi, et Constance, étonnée, se sent rougir et baisse ses beaux yeux.

— Vous craignez que je ne devine ce qui se passe dans votre cœur, dit enfin Frédéric en affectant un ton d'ironie pour cacher sa douleur.

— Moi, monsieur! je ne sais en vérité ce que vous voulez dire... je ne vous comprends pas... Pourquoi craindrais-je de laisser lire dans ma pensée? je ne me trouve pas coupable... si je le suis, ce n'est pas vous qui devriez me le reprocher...

— Oh! sans doute!... vous êtes entièrement libre de vos sentiments, mademoiselle... je sais que je n'ai aucun droit sur votre cœur...

— Mon Dieu! qu'avez-vous donc, monsieur Frédéric?... vraiment vous m'inquiétez... votre trouble n'est pas naturel...

— Ce que j'ai!... Ah! Constance, vous en aimez un autre, et vous me le demandez!

Mlle de Valmont reste muette, saisie; jamais Frédéric ne l'avait appelée ainsi, et ces mots : Vous en aimez un autre, n'est-ce pas dire : Vous ne devriez aimer que moi. Une émotion délicieuse vient de passer jusqu'au fond du cœur de Constance; il palpite avec plus de force; l'expression du plaisir, du bonheur brille dans ses yeux, et sa voix est encore plus tendre en s'adressant à Frédéric.

— J'en aime un autre!... Mon Dieu! mais qu'est-ce qu'il veut donc dire!... Frédéric, expliquez-vous... je ne vous comprends pas.

L'aimable fille n'avait compris qu'une chose, c'est que le jeune homme ne voulait point qu'elle en aimât un autre, et cela avait suffi pour lui faire entendre qu'elle était aimée. Depuis longtemps elle espérait bien avoir inspiré à Frédéric les plus doux sentiments ; mais cependant il ne lui disait jamais un mot à ce sujet, rien qui voulut dire : Je vous aime; et lors même que tout le fait deviner, on veut encore s'entendre dire cela.

Frédéric garde de nouveau le silence, de longs soupirs s'échappent de sa poitrine, et il ne dit rien.

— Parlerez-vous, monsieur? dit Constance; qu'avez-vous aujourd'hui qui vous trouble à ce point? qu'ai-je fait pour mériter vos reproches?... Expliquez-vous tout à fait... je le veux : entendez-vous, monsieur ! je le veux.

La voix de Constance avait une expression si tendre en prononçant ces mots, que Frédéric ne put s'empêcher de la regarder de nouveau, et sans doute les yeux de Mlle de Valmont étaient d'accord avec sa voix, car il reste quelques minutes à les regarder avec délices ; mais tout à coup il s'écrie de nouveau :

— Que je suis malheureux!...

— Vous malheureux ! Frédéric... et pourquoi?..

— Vous allez vous marier...

— Je vais me marier!... en voilà la première nouvelle.

— Oh! vous voudriez en vain me le cacher : je sais tout mademoiselle... je sais que votre prétendu arrive dans quelques jours... que c'est un colonel... et que vous l'aimez...

— Que dites-vous?... un colonel!... et je l'aime!... Ah! par exemple, c'est un peu fort... Et quel est le nom de ce colonel que je vais épouser?...

— Son nom... Ah ! ma foi, j'ai oublié de le demander... Mais à coup sûr, vous savez fort bien qui je veux dire... Soutiendrez-vous que vous ne connaissez pas un colonel?...

— Il en est venu plusieurs... chez mon oncle... mais...

— Ah ! il en est venu plusieurs... vous en convenez maintenant..

— Et qui vous a dit, monsieur, que j'allais me marier?...

— Quelqu'un qui est certain, mon père, qui le sait de votre oncle.

— De mon oncle... mais je n'y comprends rien.

— Vous feignez de ne pas me comprendre !... Mais, sans doute, vous attendez avec impatience l'arrivée de votre futur époux.

Constance semble réfléchir quelque temps ; puis elle reprend d'un air qu'elle s'efforce de rendre bien froid :

— Vraiment, monsieur, je suis bien étonnée de ce que vous venez de me dire; mais enfin... s'il était vrai que je me mariasse... en quoi

cela pourrait-il vous toucher?... Je crois que cela ne peut que vous être fort indifférent.

— Ah!... vous pensez cela... Oh!... vous avez bien raison, mademoiselle; certainement cela ne peut rien me faire...

— Eh bien! monsieur, pourquoi donc alors me faire toutes ces questions?...

— Pourquoi?... Ah! Constance, vous vous mariez donc?... et ce colonel... vous l'aimez?...

— Et... si j'aimais quelqu'un... est-ce que cela vous ferait de la peine?...

Constance veut le pousser à bout; elle veut le forcer d'avouer ses sentiments. Frédéric ne peut plus se contenir... son cœur ne peut plus garder son secret. — Oui, s'écrie-t-il, je vous aime... je vous adore... je mourrai si vous êtes à un autre!...

— Il m'aime!... Ah! c'est bien heureux que l'on vous ait arraché cela!... J'ai cru qu'il ne le dirait jamais.

Et l'aimable fille tendait sa main à Frédéric, et celui-ci était tombé à ses genoux et couvrait cette main de baisers pendant que Constance lui disait avec tendresse :

— Ah! Frédéric, moi aussi je vous aime... Je n'aimerai jamais que vous!... Mon ami, pourquoi donc ne me l'avoir pas fait plus tôt cet aveu qui me rend si heureuse et que j'attendais depuis si longtemps?... Mon oncle me chérit; il ne voudra point faire mon malheur. S'il est vrai qu'il ait formé pour moi quelque projet de mariage... ce dont je n'ai jamais entendu parler, il faudra qu'il y renonce, car je lui dirai que je ne veux épouser que vous... que vous seul pouvez obtenir mon cœur et ma main, et il y consentira, j'en suis certaine... Il vous aime aussi, Frédéric; et qui ne vous aimerait pas?... Vous le voyez : vous avez tort d'être triste... mélancolique... de me cacher vos peines... Mon ami, depuis longtemps j'avais lu dans votre cœur : ne deviez-vous pas aussi lire dans le mien?

Frédéric ne répond que par des serments d'amour, sa tête n'est plus à lui; l'aveu de Constance a troublé sa raison; ce n'est pas sans peine que Mme de Valmont parvient à le calmer, et il ne la quitte qu'après avoir reçu de nouveau le serment qu'elle ne sera jamais à un autre.

Frédéric quitte l'hôtel dans une situation d'esprit bien différente de celle avec laquelle il y est entré. La certitude d'être aimé de Constance a en un moment changé toutes ses résolutions : dans son délire, sœur Anne est entièrement oubliée, il n'éprouve même plus de remords.

Semblable à ces malades qui, dans le plus fort de la fièvre, ne sentent point leur douleur, Frédéric s'écrie à chaque instant :

— Dubourg avait bien raison; j'aime Constance... je l'adore!... je ne puis plus aimer qu'elle.

Deux jours après cette déclaration, le comte de Montreville, bien certain que son fils ne songe plus à s'éloigner de Constance, part dans une de ses voitures pour le Dauphiné, accompagné d'un seul domestique et d'un postillon.

XXII

MORT DE MARGUERITE — SŒUR ANNE QUITTE SA CHAUMIÈRE

Retournons dans le bois près de la jeune muette que nous avons laissée attendant Frédéric, et que nous retrouverons l'attendant encore.

Mais les arbres ont dépouillé leur parure; les champs n'offrent plus à l'œil le doux aspect de la végétation ; plus de gazon dans la vallée ; plus de verdure sur les bords du ruisseau. Les feuilles sont tombées, et les pas du villageois ont retenti sur ce qui, quelques jours plus tôt, ombrageait sa tête et embellissait son jardin. Il a foulé aux pieds le beau feuillage du printemps, que l'approche d'une autre saison vient de faire mourir... Ainsi tout passe et se succède... Un autre feuillage renaîtra pour retomber à son tour, et cet homme qui le foule à ses pieds doit aussi retourner dans la poussière, sur laquelle marcheront d'autres générations. Il se croit quelque chose, parce que sa course a été plus longue ; mais quand les siècles auront dispersé sa cendre, qu'aura-t-il laissé de plus que ces feuilles que le vent chasse devant lui?

L'automne dispose à la mélancolie; il fait rêver, réfléchir, non pas le citadin que les soins de sa fortune ou de ses plaisirs retiennent dans le tourbillon du monde, mais l'homme des champs qui peut contempler chaque jour le changement qui s'opère dans toute la nature. Il ne voit pas sans émotion ces bois dont les arbres noirs et appauvris semblent porter le deuil du printemps ; s'il parcourt une route qu'ombrageait un épais feuillage, s'il cherche ces bosquets sous lesquels il s'est reposé dans la chaleur du jour, il ne voit plus que des branches sèches que souvent la main du pauvre a brisées. La forêt, éclaircie dans son dôme, est moins sombre qu'en été, et laisse pénétrer de toutes parts les rayons du jour. Mais cette clarté, loin de l'embellir, lui ôte tout son charme; on regrette ces sentiers sombres et

mystérieux, sous lesquels il est si doux de se promener dans la saison des amours.

En voyant l'approche des frimas, en contemplant les effets de l'hiver, l'homme, toujours bercé par l'espérance, se dit « Le printemps renaîtra ; je reverrai mes ombrages, mes gazons, mes bosquets. » Le printemps renaît... mais bien des hommes ne le verront plus!

Sœur Anne n'a remarqué le changement de saison que parce qu'il lui fait sentir la longueur du temps qui s'est écoulée depuis que Frédéric l'a quittée. La pauvre petite ne peut plus compter les jours, le nombre en est trop considérable. Cependant l'espoir n'a pas encore fui de son cœur; elle ne peut croire que son amant veuille l'abandonner pour jamais; quelquefois, elle s'imagine que Frédéric a cessé de vivre; c'est alors que le désespoir le plus sombre s'empare de son âme... Lorsque cette pensée s'offre à son esprit, la vie ne lui semble plus qu'un long supplice... Pourrait-elle exister encore, si l'espérance de revoir son ami ne la soutenait plus!. . Souvent elle voudrait mourir... Mais elle va être mère, ce souvenir la rattache à l'existence; quelque chose lui dit qu'elle doit vivre pour son enfant.

Depuis fort longtemps, la jeune orpheline n'est point allée au village. Un vieux pâtre, qui passe par le bois, a l'habitude de déposer tous les jours, au pied d'un arbre, le pain bis nécessaire aux habitants de la cabane ; et, en échange, il trouve toujours une grande cruche pleine de lait. Ce pain, du laitage, des œufs, composent en hiver toute la nourriture des pauvres femmes. Lorsque sœur Anne a terminé les apprêts de leur repas et donné à sa vieille compagne tout ce qui lui est nécessaire, elle prend avec ses chèvres le chemin de la montagne, et va s'asseoir au pied de l'arbre de sa mère. Malgré le froid qui commence à être vif, la jeune fille ne manque pas un jour de se rendre à cette place. Couverte d'un mauvais manteau de laine à demi usé, elle brave la rigueur de la saison, elle s'entortille dans ce vêtement, qui ne la garantit qu'à peine; ses chèvres, qui ne trouvent plus rien à brouter sur la montagne, viennent se coucher aux pieds de sœur Anne, dont les traits, aimaigris par son état et ses souffrances, n'offrent que trop fidèlement l'image de la pauvreté et de la douleur.

Plus d'une fois, la neige, en tombant à gros flocons, a formé sur toute sa personne un manteau de glace, et permet à peine de distinguer sur la terre le corps de la jeune fille, qui se dépouille alors elle-même pour couvrir ses pauvres compagnes. Le voyageur qui passerait sur la montagne ne verrait sortir de ce groupe couvert de neige que la tête de la petite muette, toujours tournée vers la route de la ville. Mais, insensible au froid, elle ne sent pas que tout son corps frémit, que ses dents claquent

avec force, que ses membres se roidissent; elle ne sent pas ses douleurs physiques; un seul sentiment l'absorbe... le mal qu'il lui fait ne laisse plus de sensation pour les autres.

Quand la nuit ne permet plus de voir sur la route, elle se relève, elle se regarde... étonnée de se voir presque ensevelie sous la neige. Elle secoue son manteau, caresse ses chèvres et redescend lentement la montagne. Elle retourne tenir compagnie à la vieille Marguerite, puis va se jeter sur sa couche solitaire... Elle n'y trouve plus l'amour, elle n'y trouve pas même le repos; depuis longtemps, elle n'en goûte plus. Le souvenir de son amant est là... Il est partout pour sœur Anne... Si du moins elle pouvait se plaindre, l'appeler... l'implorer encore!... Il lui semble que ses accents arriveraient jusqu'à lui. — Pauvre fille! le ciel t'a ôté cet organe si précieux. Des larmes! toujours des larmes!... voilà tout ce qui te reste.

Mais de jour en jour, sœur Anne voit s'affaiblir la vieille Marguerite. Depuis longtemps, la bonne femme ne sort plus de la cabane; à peine si elle peut encore gagner son grand fauteuil. Marguerite a soixante-seize ans; sa vie a été active, laborieuse, sa vieillesse est tranquille; exempte d'infirmités, la bonne femme n'a point de souffrance; l'âge seul abat ses forces, qui à chaque instant diminuent; elle s'éteint comme une lampe, après avoir jeté une douce clarté, elle n'a point brillé, mais elle a été utile, ce qui est préférable.

L'instant marqué par la nature approche, Marguerite ne doit point revoir un autre printemps. Sœur Anne redouble de soins près de sa mère adoptive, s'apercevant de l'affaiblissement de ses facultés, elle renonce à se rendre sur la montagne, afin de ne plus la quitter. Ce sacrifice était le plus grand qu'elle pût lui faire. La bonne Marguerite, touchée de son attachement, sourit à sa fille adoptive et l'appelle encore sa chère enfant... Mais un matin, quand sœur Anne, suivant son habitude, se rend près du lit de sa mère, pour voir comment elle a passé la nuit, Marguerite ne lui répond plus... elle ne lui tend plus sa main tremblante!... ses yeux sont fermés, ils ne doivent plus se rouvrir. Sœur Anne, effrayée, s'empare de la main de la bonne vieille... cette main est froide et inanimée... En vain elle cherche à l'échauffer dans les siennes!... Elle dépose un baiser sur le front de Marguerite... Mais un sourire n'est plus sa récompense.

La jeune fille reste anéantie devant le lit de sa compagne, elle contemple les traits vénérables de celle qui a pris soin de son enfance... de sa seule amie, qui vient aussi de lui être enlevée!... Marguerite semble dormir; la sérénité de sa figure annonce celle de son âme à ses derniers moments. Sœur Anne, placée devant ce lit, sur lequel elle appuie une de ses mains, ne peut se lasser de regarder sa mère adoptive. Sa douleur

est calme, mais elle n'en est pas moins profonde ; ses yeux ne trouvent plus de larmes, mais leur expression n'en est que plus déchirante !...

Sœur Anne a passé une partie de la journée devant les restes inanimés de la bonne femme ; ce n'est pas sans peine qu'elle parvient à s'en éloigner ; mais elle sait qu'il faut rendre à Marguerite les derniers devoirs, la conduire à son dernier asile, et seule, sans secours, la jeune fille en serait incapable. Il faut donc qu'elle aille au village, où elle n'a point paru depuis longtemps.

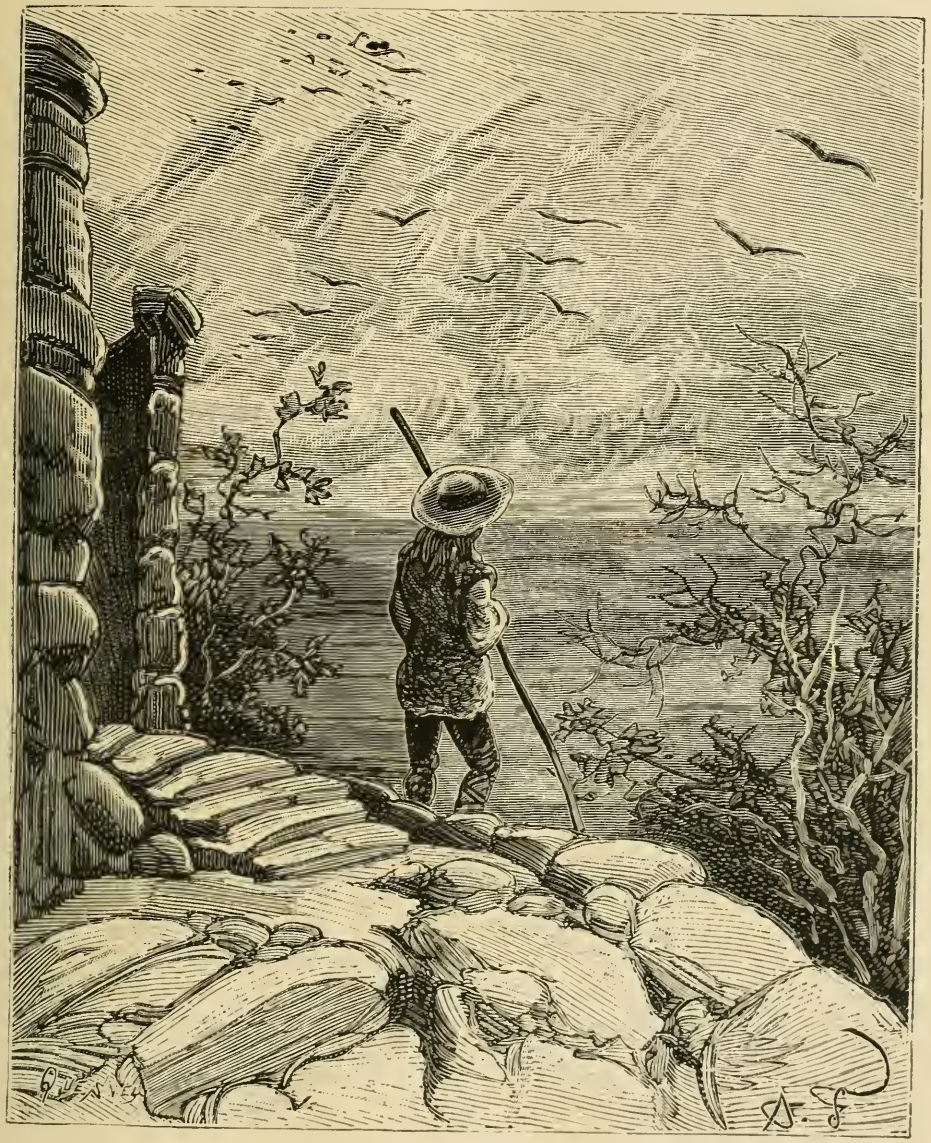
Elle quitte sa chaumière, elle sort du bois et se rend à Vizille. Sur son passage, elle salue, comme à son ordinaire, les villageoises qu'elle connaît ; mais elle ne conçoit pas pourquoi les paysannes détournent la tête ou la regardent avec mépris. Loin de s'arrêter, comme c'était leur coutume, pour dire bonjour à sœur Anne, elles s'éloignent d'elle et semblent vouloir éviter sa rencontre ; les jeunes gens la regardent en souriant et d'un air moqueur ; quelques-uns causent entre eux en se la montrant du doigt, et sur aucune de ces figures elle ne retrouve ces marques de l'intérêt que l'on avait l'habitude de lui témoigner.

— Qu'ont-ils donc?... se dit la pauvre orpheline ; tout le monde semble me fuir... est-ce parce que je suis plus malheureuse... parce que j'ai perdu ma mère, parce que Frédéric m'a abandonnée?...

Elle ne songe pas qu'elle porte le témoignage de sa faiblesse, ce gage d'amour, dont elle est fière, n'est aux yeux des paysans qu'une preuve de sa honte. Au village, on est plus sévère qu'à la ville : on y fait grand cas de l'innocence, parce que c'est souvent l'unique trésor que l'on y possède. Les habitants de Vizille avaient sur ce chapitre des principes austères : une fille qui avait commis une faute devenait l'objet du mépris général, tant que son séducteur ne la réparait pas en face des autels. Peut-être auraient-ils dû se montrer plus indulgents pour la jeune muette, qui, vivant au fond des bois, ignorait que l'on était coupable en cédant à son cœur. Mais les paysans ne raisonnent point ; ils agissent par habitude, et souvent machinalement. Ils avaient témoigné beaucoup d'intérêt à sœur Anne tant qu'elle avait été aussi innocente que malheureuse ; maintenant qu'elle porte des preuves de sa faiblesse, ils la repoussent, sans s'informer si elle n'est pas plus malheureuse encore qu'auparavant.

La jeune muette est arrivée dans le village, ne comprenant rien à la conduite des habitants, ne devinant pas pourquoi les jeunes filles fuient à son approche sans daigner répondre à ses signes, ni pourquoi leurs parents la regardent d'un air sévère et méprisant.

Elle frappe à la porte d'une maisonnette dont les propriétaires étaient amis de Marguerite. La villageoise qui lui ouvre fait un mouvement de



Le vieux pâtre s'est éloigné... (P. 263.)

surprise en la regardant, puis la renvoie de sa maison. Sœur Anne veut insister, et cherche à lui faire comprendre la perte qu'elle vient de faire ; mais, sans daigner remarquer ses signes, on la repousse dans la rue, où la regardent plusieurs habitants qui s'y sont rassemblés.

— Osez-vous bien venir au village dans cet état? lui dit un vieux paysan ; vous montrer parmi nous... vouloir entrer dans nos maisons?...

Vous portez les preuves de votre honte... Il fallait la cacher dans le fond de vos bois. Et vous venez vous présenter à nos filles... Est-ce pour qu'elles admirent votre belle conduite? est-ce pour leur donner un si bel exemple?... Allez! fille de Clotilde... vous devriez mourir de honte!... Retournez dans votre chaumière... fuyez avec votre séducteur, mais ne venez plus vous mêler parmi nos femmes et nos enfants!

Sœur Anne ne conçoit pas comment on peut être coupable pour avoir connu l'amour. Elle regarde les habitants du village avec surprise; elle joint vers eux ses mains suppliantes; elle cherche à leur faire entendre que ce n'est pas pour elle qu'elle vient les implorer; mais les villageois ne veulent point la comprendre; ils la repoussent, la fuient en rentrant dans leur maison; quelques-uns l'accompagnent jusqu'au bout du village et, là, ne la quittent qu'après lui avoir ordonné de ne plus y rentrer.

La pauvre petite suffoque; les sanglots l'étouffent : être traitée de la sorte pour avoir aimé Frédéric!... Cette pensée soutient son courage : c'est pour lui qu'elle souffre ces humiliations; elle supporterait tout plutôt que de ne plus l'aimer. Elle regagne en pleurant sa chaumière. Il est nuit. La profonde solitude règne dans sa demeure, désormais l'asile du silence. Elle est maintenant entièrement seule sur la terre. Inaccessible à de vaines terreurs, à ces craintes puériles que de grands génies éprouvent quelquefois à l'image de la mort, sœur Anne retourne près du lit sur lequel repose Marguerite, et se jetant à deux genoux devant cette couche funèbre, elle tend encore ses bras vers sa protectrice et semble lui dire : Vous ne m'auriez pas repoussée, ô ma mère! si, plus coupable encore, je m'étais présentée devant vous!... Vous auriez eu pitié de moi. Votre grand âge, votre vue affaiblie ne vous ont point permis de vous apercevoir de mon état; mais vous m'auriez pardonné... et ils viennent de me chasser! Est-ce donc en accablant les malheureux qu'on leur offre une voie au repentir!

Sœur Anne passe toute la nuit auprès du lit de Marguerite. Elle prie du fond du cœur pour celle qui lui a tenu lieu de parente; elle la supplie de la protéger encore, et pendant cette triste nuit l'image de Frédéric ne vint point troubler sa pieuse occupation.

Le lendemain, au point du jour, sœur Anne va dans le bois attendre le passage du vieux pâtre qui échange du pain contre son lait. Le villageois ne tarde pas à venir. C'est un homme d'une soixantaine d'années, mais encore fort et robuste, qui a passé une partie de sa vie dans les forêts, et, comme sœur Anne, est à peu près étranger à tout ce qui se fait au village, qui est le monde pour un habitant des bois. La jeune fille le prend par la main et semble le supplier de la suivre dans sa chaumière. Le vieux pâtre se laisse conduire. Elle le mène devant Marguerite. Le

vieux berger hoche la tête sans paraître ému : l'habitude d'une vie sauvage rend quelquefois indifférent sur les malheurs d'autrui. Cependant sœur Anne lui fait des signes suppliants qu'il est impossible de ne pas comprendre ; le vieux pâtre consent à lui rendre le service qu'elle lui demande.

La jeune muette le conduit dans le jardin, devant le figuier sous lequel Marguerite aimait à s'asseoir ; elle lui indique du doigt la terre : c'est là qu'elle veut que sa mère adoptive repose. Le vieux pâtre a bientôt creusé la tombe, puis il y transporte les restes de la bonne vieille et les recouvre de terre. Sœur Anne plante une croix sur cette place... C'est le seul monument qu'elle puisse élever à la mémoire de sa bienfaitrice ; mais elle viendra souvent l'arroser de ses pleurs. Et combien de mausolées magnifiques sur lesquels on n'a jamais versé une larme !

Le vieux pâtre s'est éloigné ; sœur Anne est de nouveau seule... et pour jamais !... Elle sent alors plus vivement encore la perte qu'elle a faite ; Marguerite parlait peu ; depuis quelque temps elle sommeillait sans cesse ; mais elle était là, et la pauvre petite ne se sentait point abandonnée de tout le monde. Un seul être pourrait la consoler... mais il ne revient pas, et chaque jour détruit le peu d'espérance qui la soutenait encore. Sœur Anne n'aurait pas la force de supporter ses peines si elle ne sentait que bientôt le ciel lui donnera quelqu'un pour les adoucir... Les mouvements de son sein lui annoncent l'existence de cet être qui va doubler la sienne. Pour lui, elle a déjà bien souffert ! on la fuit, on la méprise ; elle ne trouverait plus dans le village ni secours ni protection ; mais sa vue seule lui fera oublier tous ses tourments : n'est-il pas juste que ce soit dans la cause de nos peines que nous en trouvions aussi le dédommagement ?

Cependant les jours en s'écoulant ont changé en un doux souvenir de reconnaissance la vive douleur que sœur Anne éprouvait de la perte de Marguerite ; mais le temps, qui calme les regrets de l'amitié, n'adoucit point les douleurs d'une amante. Le souvenir de Frédéric est plus que jamais présent à sa pensée ; elle n'a plus rien qui puisse l'en distraire. Elle ne voit plus personne, et si les mouvements de son sein lui rappellent qu'elle sera mère, n'est-ce pas encore pour lui faire désirer la présence du père de son enfant ?

Pendant le temps que Frédéric a passé avec sœur Anne, il lui parlait quelquefois du monde, de son père, et souvent de Paris, lieu de sa naissance. Dans le cours de la journée, lorsqu'ils étaient assis tous deux sur les bords du ruisseau, il se plaisait à faire à la jeune fille le tableau de la grande ville, à lui décrire une partie de ces plaisirs, de ces spectacles, de ces promenades brillantes qui en font un séjour enchanté. La pauvre petite

ne comprenait pas toujours ce qu'il lui disait, mais elle l'écoutait en ouvrant de grands yeux ; elle témoignait son étonnement par des mouvements naïfs, par des signes de surprise fort bizarres, et cela amusait Frédéric, qui était souvent obligé de conter pour la satisfaire, car on ne fait pas continuellement l'amour... Il y a des personnes qui disent que c'est bien dommage ; elles oublient que ce que l'on peut faire sans cesse finit par n'avoir plus de prix.

Ce que Frédéric disait s'est gravé dans la mémoire de sœur Anne. Chaque jour elle y pense davantage et se dit :

— Il est sans doute dans cette grande ville, dans ce Paris dont il m'entretenait si souvent et où il est né. Peut-être son père l'empêche-t-il de venir me trouver... Mais si je pouvais aller le rejoindre... si je pouvais me jeter dans ses bras... oh ! je suis bien sûre qu'il serait content de me revoir... Alors il me garderait près de lui... je ne le quitterais plus... et je serais bien heureuse... Mais comment faire pour trouver ce Paris?...

Chaque jour le désir d'aller trouver son amant prend plus de force dans cette âme aimante, qui ne peut pas se persuader que Frédéric l'ait oubliée, et qui croit que, s'il ne revient pas la trouver, c'est parce qu'on le retient loin d'elle. Depuis que Marguerite est morte, sœur Anne n'a plus de raison pour rester dans le bois. Dans l'état où elle est, et privée d'un organe si nécessaire, sans doute sa chaumière devrait lui paraître préférable aux dangers, aux peines, aux fatigues qui seront son partage dans le voyage qu'elle veut entreprendre, mais une femme qui aime bien ne voit ni les dangers ni la peine... elle brave tout, soutenue par l'espoir de revoir l'objet de sa tendresse. Sœur Anne, étrangère au monde, ne pouvant parler, et portant dans son sein le fruit de ses amours, se décide à quitter son asile pour aller chercher son amant ; elle bravera tous les périls, supportera la misère, les privations de toute espèce, et dût-elle employer plusieurs années dans ses recherches, il lui semblera que chaque pas la rapprochera de son amant.

Sa résolution est prise, elle ne songe plus qu'à l'exécuter ; mais elle ne voudrait point laisser à l'abandon sa cabane et le tombeau de Marguerite. C'est encore au vieux pâtre qu'elle va s'adresser : elle le conduit un matin dans sa demeure, lui montre un petit paquet qui contient ses vêtements et qu'elle place sur son dos en lui indiquant qu'elle va se mettre en voyage ; puis, le faisant asseoir dans la chaumière, semble lui dire : — Elle est à vous, restez ici... je ne vous recommande que le figuier qui ombrage la tombe de ma mère, et ces pauvres animaux qui furent si longtemps ma seule compagnie.

Le vieux berger la comprend aisément ; mais, quoique la chaumière

soit à ses yeux un palais, et que, par l'abandon que lui en fait sœur Anne, il se trouve plus riche qu'il ne l'a jamais été, il cherche à détourner la jeune fille d'un projet qui lui semble insensé.

— Où voulez-vous aller, mon enfant ? lui dit-il ; vous quittez votre maison dans l'état où vous êtes... dans deux mois peut-être vous serez mère, et vous allez vous mettre en voyage !... Vous, pauvre muette !... qui vous recevra, qui vous aidera... comment demanderez-vous votre chemin ?... Allons, ma petite, vous allez faire une folie... du moins attendez encore quelque temps.

Sœur Anne a pris son parti, rien ne peut plus l'en détourner ; elle secoue la tête en regardant le vieux berger ; puis, levant les yeux au ciel, semble lui dire : — Dieu me conduira et prendra pitié de moi.

Le vieux pâtre veut la retenir encore.

— Et de l'argent ? lui dit-il ; ma petite, il en faut dans le monde : je sais cela, moi, quoique je n'y aie guère vécu... Dame, je n'en ai pas, et je ne puis rien vous donner de votre chaumière et de tout ce qui est dedans... et pourtant tout cela vaudrait de l'argent.

Sœur Anne sourit ; puis, sortant de son sein un petit sac de toile bise, en tire quatre pièces d'or, qu'elle montre au vieux berger : c'était le trésor de Marguerite. Quelque temps avant de mourir, la bonne vieille avait ordonné à la jeune muette de fouiller sous sa couchette, dans un coin de la chaumière. Celle-ci y avait trouvé le petit sac, bien roulé et bien ficelé, et Marguerite lui avait dit :

— Prends cela, ma fille, c'est pour toi : c'est le fruit de mes épargnes et de soixante années de travail... C'est à toi que je l'ai toujours destiné : ce trésor pourra te servir à acheter un plus nombreux troupeau.

A la vue des quatre pièces d'or, le vieux pâtre ne la retient plus, car il croit qu'avec cela on peut faire le tour du monde.

— Allez donc, lui dit-il, mon enfant ; je garderai votre chaumière ; quand vous voudrez y revenir, songez qu'elle est toujours à vous.

Sœur Anne lui sourit tristement ; puis, jetant un dernier regard sur sa demeure, elle en sort tenant d'une main son léger paquet et de l'autre un bâton, sur lequel elle s'appuie en marchant. En traversant le jardin elle salue la tombe de Marguerite... ses chèvres courent autour d'elle et semblent, suivant leur coutume, attendre qu'elle les conduise sur la montagne. Sœur Anne les caresse en pleurant, elles étaient devenues ses seules amies, et quelque chose lui dit tout bas : Tu ne les reverras plus !

En traversant le bois, que de souvenirs viennent agiter son cœur ! Voilà la place où ils s'asseyaient souvent !... voilà le ruisseau près duquel elle l'a vu pour la première fois... où il lui a dit qu'il l'aimait ! Ces lieux

sont encore animés de sa présence... Ce n'est pas sans effort qu'elle se décide à les quitter ! Mais pour soutenir son courage elle se dit : — Je vais le retrouver... et peut-être y reviendrons-nous ensemble...

Elle gravit la montagne... et se prosterne devant l'arbre où périt Clotilde. Là, elle prie sa mère pour que, du haut des cieux, elle veille sur elle... pour qu'elle la guide dans son voyage. Ensuite elle descend la montagne du côté de la ville... elle marche dans la route qu'il a suivie, elle voudrait y retrouver l'empreinte de ses pas.

XXIII

VOYAGE DE SŒUR ANNE — LA FORÊT

Depuis le point du jour, la jeune muette est en route, le temps est froid, mais beau, une forte gelée a séché les chemins, tari les ruisseaux, et arrêté les torrents. Les champs sont devenus déserts, les villageois ne les traversent qu'à la hâte, empressés de regagner leurs chaumières et de s'asseoir devant le foyer où pétillent les bourrées qu'ils ont rapportées de la forêt. La vue d'un feu ardent égaie les longues soirées d'hiver, et le pauvre mendiant qui passe dans un village s'arrête et regarde d'un œil d'envie cette flamme qui brille à travers la croisée d'une chaumière, trop heureux lorsque, sur la grande place, il trouve à se réchauffer devant quelques bottes de paille auxquelles d'autres malheureux ont mis le feu !

Il n'y a que quatre heures que sœur Anne est en marche, et déjà ses yeux sont frappés de la nouveauté des objets qu'elle aperçoit. N'ayant jamais vu que sa chaumière, son bois et le village de Vizille, elle s'arrête avec étonnement devant une forge, devant un moulin, près d'une maison de campagne qui lui semble un château : tout est neuf pour elle ; mais comment se dirigera-t-elle dans ce monde qui lui paraît si grand, comment pourra-t-elle trouver cette ville qu'elle ne peut pas nommer, dont elle ignore même la route ?... Quelquefois ces pensées abattent son courage, elle s'arrête, regarde tristement autour d'elle... puis elle songe à Frédéric et se remet en route.

Vers le milieu de la journée elle arrive dans un hameau, elle frappe à la porte d'une maison de paysan, on lui ouvre : elle voit une jeune femme allaitant un de ses enfants tandis que quatre autres marmots jouent autour d'elle et qu'une bonne vieille entretient le feu en y mettant quelques branches sèches qu'elle vient de ramasser dans le bois.

— Que voulez-vous, brave femme ? lui demande la jeune mère. Sœur Anne contemple le tableau qui vient de s'offrir à sa vue, et ne peut détourner ses regards de l'enfant pendu au sein de sa mère ; un rayon de joie vient ranimer sa physionomie, on voit qu'elle se dit en ce moment : — Et moi aussi je nourrirai mon enfant, je recevrai ses caresses, je le porterai sur mon sein !

— Dites donc ce que vous demandez, dit la vieille sans se détourner de devant son feu.

— Ah ! ma mère, reprend la jeune femme, voyez donc comme elle est pâle... comme elle paraît souffrante !... Si jeune, près d'être mère, voyager ainsi par le froid qu'il fait... Vous allez rejoindre votre mari, sans doute !...

Sœur Anne soupira... Puis, voyant que l'on attend sa réponse, elle indique qu'elle ne peut pas parler.

— Ah ! mon Dieu, ma mère, elle est muette... Pauvre jeune femme !...

— Muette ! s'écrie la vieille... Quoi ! ma chère, vous ne pouvez pas parler?... Que je vous plains, ma pauvre enfant !... Muette ! seriez-vous sourde aussi?

Les gestes de sœur Anne indiquent qu'elle les entend parfaitement

— Ah ! c'est bien heureux, vraiment ! reprend la vieille en s'approchant de la jeune voyageuse, tandis que chaque enfant regarde sœur Anne avec curiosité, croyant qu'une muette n'est pas un être comme un autre.

— C'est donc par accident que vous êtes muette, ma petite ? y a-t-il longtemps ?... Est-ce par une maladie ?... Cela peut-il se guérir ?...

— Ma mère, dit la jeune femme, donnons d'abord à cette pauvre femme tout ce dont elle a besoin ; faites-la reposer, rafraîchir... vous la questionnerez ensuite.

On s'empresse de faire asseoir sœur Anne devant le feu ; un enfant lui prend son paquet, un autre son bâton ; la vieille mère lui apporte à manger, car la jeune femme ne peut pas quitter l'enfant qu'elle nourrit. Sœur Anne, vivement émue des soins que l'on a pour elle, en témoigne sa reconnaissance par des gestes si touchants, que les habitants de la maisonnette en sont tout attendris.

— Ce n'est donc pas partout comme à mon village, pense la jeune voyageuse ; ici, loin de me chasser, de me repousser, ils me font du bien... me traitent comme leur enfant... Le monde n'est donc pas si méchant !...

Cette réception ranime le courage de la jeune fille ; mais elle ne peut

satisfaire à toutes les questions de la grand'mère. Les villageoises croient, d'après ses signes, qu'elle va retrouver son mari.

— Il est sans doute à la ville ? lui dit la vieille.

Sœur Anne fait un signe affirmatif, et comme la ville la plus proche est Grenoble, les paysannes pensent que c'est là qu'elle se rend.

Après être restée plusieurs heures sous ce toit hospitalier, sœur Anne veut se remettre en route ; mais auparavant elle sort de son petit sac une de ses pièces d'or qu'elle présente à la jeune femme.

— Gardez, gardez, ma chère, lui dit celle-ci ; nous ne voulons rien pour ce que nous avons fait. Vous êtes si à plaindre d'être privée de la parole, que vous mériteriez d'être accueillie et logée partout pour rien ; mais malheureusement tout le monde ne pense pas de même ; il y a des cœurs durs insensibles... Vous allez à la ville ; là, votre argent vous sera nécessaire, on ne vous l'y refusera pas.

Sœur Anne témoigne à la jeune femme toute sa reconnaissance. Elle l'embrasse tendrement ainsi que son nourrisson, puis sort de la maisonnette, et on lui indique la route de Grenoble, où l'on présume qu'elle se rend.

La jeune voyageuse ne va pas vite : sa grossesse, son peu d'habitude de la marche, le paquet de hardes qu'elle porte, la forcent à s'arrêter souvent. Alors elle s'assied sur un arbre renversé, sur une pierre, ou sur le bord d'un fossé. Là elle attend que ses forces soient revenues pour se remettre en chemin.

Quelquefois, pendant qu'elle se repose, des voyageurs passent devant elle. Les voyageurs en voiture ne la regardent pas ; quelques hommes à cheval lui jettent un regard, mais les piétons s'arrêtent et lui adressent quelques mots. Comme ils ne reçoivent pas de réponse, ils s'éloignent les uns en la croyant stupide, les autres en la traitant d'impertinente, parce qu'elle ne daigne pas leur parler. Sœur Anne regarde les passants d'un air de surprise, elle sourit au paysan qui lui propose de monter sur son cheval, et baisse les yeux lorsqu'un autre se fâche de ce qu'elle ne lui répond pas ; les plus curieux font comme les autres, ils finissent par la laisser là.

Vers la fin du jour, sœur Anne, qui a suivi exactement la route qu'on lui a indiquée, se trouve devant Grenoble. La vue d'une grande ville lui cause une nouvelle surprise, qui augmente à chaque pas qu'elle fait dans ces rues où elle voit du monde mis bien plus élégamment que dans son village. Tout l'étonne, tout l'embarrasse, elle ne marche qu'en tremblant. Ces grandes maisons, ces boutiques, ce mouvement de gens qui vont et viennent, ce bruit continuel, l'air singulier avec lequel on la regarde,

La lune, qui brille au-dessus de la route sur le bord de laquelle elle s'est endormie... (P. 273.)

tout augmente sa confusion. Pauvre fille! que serait-ce donc si tu étais à Paris?...

Mais il est nuit, il faut chercher un asile. Sœur Anne n'ose entrer nulle part; toutes ces maisons lui paraissent trop belles, elle craint qu'on ne veuille pas l'y recevoir. Pendant longtemps elle erre à l'aventure dans ces rues qu'elle ne connaît pas; mais la fatigue l'accable, elle se décide à

frapper quelque part. La pauvre petite ne sait pas ce que c'est qu'une auberge; elle croit que partout, en payant, on lui donnera à coucher.

Elle frappe à la porte d'une maison assez modeste. On lui ouvre, elle entre en tremblant.

— Que demandez-vous ? lui crie un vieux tailleur qui sert de portier.

La jeune fille le regarde tristement, et lui fait des signes pour se faire entendre; mais le portier, sans remarquer ces signes, se contente de répéter sa question. Ne recevant pas de réponse, il se lève avec colère, court à sœur Anne, la prend par le bras et la met à la porte en disant : — Ah ! tu ne veux pas dire où tu vas... mais on n'entre pas comme ça ici, ma petite.

Cette réception n'était pas encourageante ; la pauvre orpheline est encore dans la rue, les larmes sont prêtes de s'échapper de ses yeux ; elle rappelle son courage et va frapper ailleurs. Là, on la traite de mendiante, et on ne la reçoit pas davantage. Elle n'y tient plus, ses sanglots l'étouffent; elle va s'asseoir et pleurer sur un banc de pierre, placé devant une porte ; mais bientôt cette porte s'ouvre : un vieux couple en manchon, en pelisse et en douillette, en sort suivi d'un domestique qui porte un falot ; en passant ils ordonnent à sœur Anne de quitter le banc qui tient à leur maison, en la traitant de fainéante, de mendiante, de paresseuse, et la menaçant si elle ne s'éloigne pas, de la faire mettre en prison. Sœur Anne se lève en tremblant, et va traîner plus loin sa fatigue et sa douleur; et les vieux époux s'éloignent enchantés de ce qu'ils viennent de faire, en se promettant de se plaindre de l'audace des malheureux, dans le cercle où ils vont passer la soirée.

La jeune fille, accablée de fatigue, peut à peine se soutenir, et ne sait plus où porter ses pas. La conduite que l'on tient avec elle lui donne une bien triste idée du séjour des villes. Il faut cependant qu'elle trouve un abri pour la nuit. Elle aperçoit une maison qui lui semble plus éclairée; la grande porte est ouverte; plusieurs personnes vont et viennent. Elle prend dans sa main une de ses pièces d'or, et n'ose entrer qu'en la présentant. Cette fois elle s'est bien adressée : c'est dans une auberge qu'elle vient d'entrer, et la vue de la pièce d'or lui fait avoir un accueil favorable.

Quand l'hôtesse s'aperçoit que la jeune voyageuse ne peut pas lui répondre, elle pense devoir parler pour deux, et tout en la conduisant dans une petite chambre où est un lit, lui vante les agréments de sa maison, la manière dont son auberge est tenue, lui demande d'où elle vient, où elle va, et s'interrompt bientôt pour s'écrier : — Ah ! mon Dieu, que je suis bête !... je vous demande cela comme si vous pouviez me répondre.

Puis elle recommence ses questions le moment d'après en disant : — Mais c'est cruel!... Je ne comprends pas vos signes, je ne les comprends pas du tout... C'est égal, mon enfant, vous serez servie à la minute... Ah! si mon neveu était ici!... lui qui sait les mathématiques, comme il m'aurait bien vite expliqué vos signes! Mais il est parti, le pauvre garçon!... il est employé maintenant au télégraphe de Lyon.

Enfin, l'hôtesse a quitté sœur Anne, et celle-ci, après avoir fait un léger repas, peut se livrer au repos dont elle a tant besoin. Dors, pauvre fille, et puissent des songes heureux te faire un moment oublier tes souffrances!

Comme sœur Anne a entendu plusieurs fois son hôtesse lui répéter : « Vous êtes dans la meilleure auberge de Grenoble, » elle sait maintenant le nom de la ville dans laquelle elle se trouve, et se rappelle que Frédéric a aussi prononcé ce nom devant elle. Ce souvenir la détermine à ne point quitter cette ville sans l'y avoir cherché, et le lendemain matin, après être parvenue à faire comprendre à son hôtesse qu'elle veut encore passer ce jour à Grenoble, elle sort de l'auberge, et se met en route pour visiter cette ville, qui lui paraît immense.

Sœur Anne, tout en marchant, regarde chaque maison, chaque fenêtre. Si Frédéric était là, elle pense qu'il la verrait passer, qu'il l'appellerait ou courrait après elle. Quelquefois, elle s'arrête croyant reconnaître sa tournure... mais elle s'aperçoit bientôt de son erreur. Elle passe ainsi la journée entière, et ne revient à l'auberge que lorsque la nuit ne permet plus de distinguer devant soi.

— Vous avez parcouru notre ville? lui dit l'hôtesse; elle est fort jolie, ma foi... fort jolie, notre ville de Grenoble... Mais cela n'est pas aussi grand que Lyon, et Lyon lui-même n'approche pas de Paris.

Au nom de Paris, la jeune voyageuse fait un mouvement de joie, et serrant fortement le bras de l'hôtesse lui indique que c'est là qu'elle veut aller. Mais celle-ci ne la comprend pas bien.

— Vous allez à Lyon, je gage, lui dit-elle, ce n'est pas fort loin : quinze bonnes lieues, pas davantage! il est certain que dans votre état vous ne pouvez aller vite. Cependant en trois ou quatre jours au plus vous pouvez être arrivée.

Sœur Anne remonte tristement dans sa chambre; comment pourra-t-elle trouver le chemin de Paris, si elle ne peut faire comprendre que c'est là qu'elle veut aller? Cette pensée la désespère... mais elle a supplié sa mère de la guider dans son voyage; elle prie de nouveau, et l'espérance renaît dans son âme; sans elle, que resterait-il aux malheureux!

Le lendemain, la jeune fille se prépare à quitter l'auberge; l'hôtesse

lui présente un mémoire auquel la pauvre petite ne peut rien comprendre; mais elle donne une pièce d'or, et il ne lui revient que peu de chose. Les habitants des villes font payer chaque révérence, chaque politesse... On avait été très poli avec sœur Anne, aussi son séjour à l'auberge lui coûta un peu cher.

On lui a indiqué le chemin de Lyon, et la voilà de nouveau en route, son petit paquet et son bâton à la main. Mais de Grenoble à Lyon ne peut-elle point s'égarer dans ces sentiers montagneux et couverts de bois?... Elle s'en remet à la Providence du soin de la conduire. Elle marche une partie du jour, et le soir, épuisée de fatigue, quoique n'ayant fait que très peu de chemin, elle entre dans une ferme, où l'on consent à la coucher dans une grange. Mais pourvu qu'elle puisse passer la nuit à l'abri du froid, elle dormira sur la paille comme sur le duvet; la marche lui procure enfin quelques heures de sommeil.

Son séjour dans la ferme n'a pas du moins épuisé sa bourse, que la jeune voyageuse commence à sentir la nécessité de ménager; car c'est presque le seul talisman pour se faire donner un asile. Ils sont rares les gens hospitaliers !... Les plus humains croient faire beaucoup pour le pauvre voyageur en lui donnant une légère aumône et un morceau de pain !... mais ils ne le reçoivent point sous leur toit. Il est bien loin ce temps où l'on se trouvait honoré de donner asile à un étranger, sans s'informer quel était son rang et sa fortune ; où l'on partageait avec lui son feu, son repas et son lit! Autres temps, autres soins!... Nous sommes devenus très fiers, nous ne voulons plus rien partager. En revanche, nous avons de bons amis qui viennent manger notre soupe, boire notre vin, quelquefois même en conter à notre femme, et qui, en sortant de notre maison, vont dire mille méchancetés de nous... mais c'est par excès d'attachement, et de crainte que nous n'ayons d'autres amis qu'eux.

Vers le milieu de la seconde journée qui suit son départ de Grenoble, sœur Anne, tout occupée de ses souvenirs, n'a point remarqué qu'elle s'écartait de la route qu'on lui avait indiquée. Ce n'est que lorsqu'elle sent le besoin de se reposer qu'elle porte ses regards autour d'elle et cherche le village dont, d'après les indications qu'on lui avait données le matin, elle ne devrait plus être éloignée.

Le site où elle se trouve est âpre et désert; aucune maison ne s'offre à sa vue. Elle monte sur une éminence et ne découvre devant elle qu'une immense forêt de sapins. Sur la gauche, un torrent qui roule quelques glaçons, va se perdre dans un ravin profond et tortueux ; à sa droite, une montagne aride, des rochers, mais point d'habitation.

La jeune fille commence à craindre de s'être égarée; elle reste

quelques moments indécise sur le parti qu'elle prendra ; mais à droite et à gauche les chemins paraissent trop mauvais; elle ne veut point retourner sur ses pas, et se décide à suivre la route qui mène à la forêt. Après avoir marché encore une demi-heure, elle se trouve devant ces superbes sapins que le temps n'a point courbés, et dont les branches, quoique dépouillées de leur parure, semblent encore s'élever avec fierté vers la nue et braver les vents et les frimas.

Une route assez belle est percée dans la forêt; sœur Anne n'hésite point à s'y engager. Elle espère que ce chemin, dans lequel on trouve la trace des voitures ou des chevaux, la conduira au village ou à la ville prochaine. Elle surmonte sa fatigue, afin de faire en sorte d'arriver avant la nuit... Elle s'avance dans cette route, où elle n'aperçoit personne, et qui, bordée de chaque côté par la forêt, a quelque chose de sombre qui attriste l'âme du voyageur. La pauvre muette, dont les yeux cherchent la fin de cette longue route, n'aperçoit que les sombres sapins, et rien qui annonce l'approche du village. Son cœur se serre; la nuit commence à couvrir la terre de ses ombres ; déjà l'œil ne peut plus percer sous ces sentiers qui se croisent à droite et à gauche, et bientôt sœur Anne, dont les forces trahissent le courage, sent qu'il lui est impossible d'aller plus avant.

Il faut donc se décider à passer la nuit dans la forêt; ce n'est point la peur qui fait palpiter le cœur de la pauvre voyageuse, elle ne sait pas ce que c'est que des voleurs, il n'y en a jamais eu dans son bois. Mais par le froid qu'il fait et dans sa situation, passer toute une nuit dans la forêt!... sans abri pour attendre le jour!... Il le faut cependant. Elle va s'asseoir auprès d'un gros arbre : elle a toujours soin en quittant une ville ou un hameau de se munir de quelques provisions. Elle mange du pain et des noix sèches, puis, s'entortillant de son mieux dans ses vêtements et posant sa tête sur son paquet de hardes, elle attend le sommeil, que la fatigue qu'elle a éprouvée dans cette journée ne tarde pas à lui procurer.

Il est minuit quand la jeune fille rouvre les yeux, et la lune, qui brille au-dessus de la route sur le bord de laquelle elle s'est endormie, éclaire le tableau singulier qui l'attend à son réveil.

Quatre hommes entourent sœur Anne : tous quatre vêtus comme de misérables bûcherons, en vestes et en larges pantalons, que soutiennent de larges ceintures, ont de grands chapeaux, dont quelques-uns sont rabattus, tandis que les autres, relevés par devant, laissent voir des figures qui n'annoncent ni la douceur ni l'humanité. Leurs cheveux flottant sans ordre et leurs barbes longues ajoutent à l'expression sinistre de leurs traits; chacun d'eux tient à la main un fusil sur lequel il s'appuie, tandis que dans sa ceinture est passé un couteau de chasse et une paire

de pistolets. Deux de ces hommes sont courbés vers sœur Anne ; un autre, à genoux, tient une lanterne sourde, qu'il approche du visage de la jeune fille, tandis que le quatrième, tout en la regardant ainsi, semble prêter l'oreille pour s'assurer si tout est tranquille sur la route.

La vue de ces quatre figures, occupées à la considérer, cause à sœur Anne un saisissement involontaire ; et, quoique ignorant la grandeur du péril qui la menace, elle éprouve un effroi dont elle ne peut se rendre compte, et referme les yeux pour éviter les regards attachés sur elle.

— Que diable avons-nous trouvé là? dit l'un des voleurs penché vers sœur Anne ; je crains bien que ce ne soit pas grand'chose de bon... je ne sais pas même si c'est la peine de nous arrêter...

— Eh ! pourquoi donc pas? dit celui qui tient la lanterne, cela vaut toujours mieux que rien... Tiens, vois-tu, Pierre, elle a un paquet sous sa tête...

— Quelques misérables hardes... ne vois-tu pas que c'est une femme qui travaille aux champs?...

— Ah çà ! est-elle morte, ou dort-elle? dit un troisième... Voyons, Leroux, pousse-la donc un peu... Est-ce que nous passerons la nuit à regarder cette malheureuse?...

— Mort de ma vie ! il me semble que nous n'avons rien de mieux à faire ; car la route est bien tranquille ; n'est-il pas vrai, Jacques?

Jacques était celui qui, un peu plus éloigné, semblait avoir l'oreille au guet. A ces mots de ses camarades, il se rapproche du groupe qui entoure la jeune fille, en disant : Malédiction !... la nuit sera encore mauvaise !...

— Pas tant ! dit Leroux, qui considère toujours la jeune fille ; morbleu ! elle est jolie, cette femme !...

C'est en ce moment que sœur Anne rouvre les yeux et se décide à implorer la pitié des hommes qui l'entourent et dont elle n'a point compris le langage, ne soupçonnant pas leur profession.

— Tenez, regardez, s'écrie Leroux, la voilà qui s'éveille... Elle a de beaux yeux vraiment... Je suis curieux de savoir ce qu'elle va dire...

Sœur Anne promène ses regards suppliants sur ceux qui l'entourent, et joignant ses mains vers eux, semble implorer leur pitié.

— Oh ! ne crains rien, dit Pierre, nous ne te ferons pas de mal !... mais d'où viens-tu? où vas-tu ? pourquoi t'avises-tu de coucher dans notre forêt?

La jeune fille, qui prend les voleurs pour des bûcherons, tâche de leur faire comprendre qu'elle s'est égarée.

— Comment, c'est une femme, et elle ne veut pas parler ! s'écrie

Jacques, qu'est-ce que cela veut dire?... Est-ce la peur qui te rend muette? Allons, parle donc, morbleu!...

Sœur Anne se lève et fait de nouveaux signes pour faire comprendre qu'elle ne parle pas.

— Quel diable de femme est-ce là? s'écrie Pierre, tandis que Leroux, approchant toujours sa lanterne de la petite, dit en poussant un gros rire :

— Oh ! oh! camarades!... muette ou non, la poule a trouvé son coq, et l'œuf ne tardera pas à tomber.

Cette plaisanterie est accueillie par un rire féroce des trois autres voleurs, et tous quatre ne cessent de contempler la jeune muette, qui, ne devinant pas la cause de leur gaieté, mais ne pouvant soutenir leurs regards, baisse timidement les yeux vers la terre et reste tremblante au milieu d'eux.

— Allons, laissons cette femme, reprend Pierre, c'est une pauvre sourde-muette... il ne faut pas nous en embarrasser...

— Une sourde? répond Leroux, dont les yeux brillent d'une expression effrayante; c'est un vrai trésor qu'une femme comme cela... celle-ci est jolie... elle me plaît... j'en ferai ma compagne dès qu'elle se sera débarrassée de son fardeau...

— Allons, Leroux, veux-tu rire?...

— Eh non! mille tonnerres! une sourde-muette, songez donc que c'est précieux dans notre état.

Sœur Anne, toute tremblante, n'entend pas bien la conversation des voleurs ; mais, remarquant leur indécision, et craignant qu'ils ne veuillent point lui accorder un asile, dont elle sent qu'elle a plus besoin que jamais, car le froid a engourdi tous ses membres, elle tire son trésor de son sein, elle sait que la vue de l'argent aplanit toujours toutes les difficultés ; elle tire une pièce de son petit sac et la présente d'un air suppliant à l'un des voleurs.

— Oh !... elle a de l'argent... et elle nous l'offre... c'est fort bien : parbleu! donne... donne, la fille. En disant ces mots, Pierre s'empare de la bourse que tenait sœur Anne, qui demeure interdite en se voyant arracher son trésor, tandis que les voleurs comptent avec avidité ce qu'il y a dans le petit sac.

— Trois pièces d'or, ma foi!... s'écrie Jacques, et la figure des brigands exprime une joie féroce. C'est plus que nous n'avons gagné depuis cinq jours!...

— Quand je vous disais que la trouvaille n'était pas mauvaise! reprend Leroux. Allons, camarades, emmenons cette femme dans notre retraite, et allons nous réjouir!...

En disant ces mots, le voleur prend sœur Anne par le bras et l'entraîne vers le milieu de la forêt; Jacques se charge du paquet, Pierre le suit, et Franck, le quatrième brigand, prenant la lanterne des mains de Leroux, va en avant pour éclairer la marche de ses compagnons.

La jeune fille avançait sans résistance au milieu des voleurs, ne devinant point l'horreur de sa situation ; elle pensait qu'ils la conduisaient à leur demeure, près de leurs femmes et de leurs enfants. Cependant les traits farouches de ces quatre hommes, leurs manières brusques et hardies, les armes qu'ils portaient et la singularité de leurs discours, inspiraient à la pauvre petite une terreur dont elle n'était pas maîtresse. Souvent, pour se rassurer, elle jetait sur eux un regard timide, espérant trouver sur leurs figures l'expression de la compassion et de la pitié ; mais lorsqu'elle levait les yeux, elle rencontrait aussitôt ceux de Leroux attachés sur elle et brillant d'une ardeur grossière. Les traits de cet homme ajoutaient encore à l'effroi que ses manières causaient à la jeune fille : ses cheveux étaient crépus et de la couleur de son nom, que ses compagnons lui avaient donné à cause de cela ; ses yeux, d'un gris pâle, roulaient avec une vivacité étonnante dans leur orbite ; sa bouche, sur laquelle errait toujours un sourire féroce, était surmontée d'épaisses moustaches de la couleur de ses cheveux, et une large cicatrice, qui prenait au-dessus du nez et descendait jusqu'au bas de l'oreille gauche, achevait de donner à sa figure quelque chose d'effrayant. Cet homme, un bras passé autour du corps de la jeune muette, la soutenait en la faisant marcher dans les sentiers de la forêt, tandis que les autres bandits, par leur air et leurs discours, augmentaient à chaque instant la frayeur de sœur Anne.

Les voleurs habitaient une misérable cabane située dans le fourré de la forêt; ils y passaient, le jour, pour de pauvres bûcherons, ayant soin alors de cacher leurs armes dans un caveau qu'ils avaient creusé sous leur retraite. Mais, la nuit, ils s'armaient jusqu'aux dents et se rendaient sur la route, où ils attaquaient les voyageurs, lorsqu'ils se croyaient en nombre suffisant.

Sœur Anne est surprise du chemin qu'il faut faire pour arriver à l'habitation de ces hommes et plus encore des sentiers à peine praticables dans lesquels il faut passer. Enfin, après plus d'une heure de marche, on la fait descendre dans un fond et marcher entre d'épaisses broussailles. Bientôt, on distingue une petite lumière qui sort d'une cabane, et les voleurs sifflant à plusieurs reprises, une femme ne tarde pas à leur ouvrir la porte.

La vue d'un être de son sexe a un moment rassuré sœur Anne; mais lorsqu'elle regarde celle qui vient de paraître sur le seuil de la cabane,

Lui fourniront-ils l'occasion de s'échapper. (P. 281.)

elle sent s'évanouir son espoir. L'aspect de la compagne des voleurs ne devait pas, en effet, ramener le calme dans l'âme du malheureux voyageur : cette femme, d'une taille élevée, était d'une maigreur effrayante, et ses traits, fortement prononcés, avaient une expression de cruauté froide et calme qui semblait annoncer la plus complète insensibilité; son teint était livide; un fichu rouge couvrait sa tête, et quelques lambeaux de vêtements cachaient à peine son corps décharné.

— C'est nous... nous voilà, Christine, crient les voleurs en approchant de la cabane. Nous avons fait une prise, nous t'amenons une compagne avec laquelle tu ne te disputeras pas!...

A ces mots, Christine, faisant quelques pas dans la forêt et arrachant la lanterne des mains de Franck, va la mettre devant la figure de sœur Anne et, après l'avoir examinée attentivement pendant quelques minutes, dit d'une voix sombre :

— Qu'est-ce que c'est que cela?...

— Une femme, tu le vois bien... mais une femme rare!... une sourde-muette...

— Sourde-muette!... belle trouvaille, ma foi!... Et que voulez-vous faire de cela?...

— Ça ne te regarde pas, dit Leroux d'une voix qui retentit dans les échos de la forêt; c'est pour moi que j'ai pris cette femme... elle me plaît, elle me convient comme cela. Ne t'avises pas de la regarder de travers ou je t'accroche au plus haut sapin de la forêt!

Christine ne paraît pas effrayée de cette menace; elle continue à regarder la jeune fille, et s'apercevant de son état, un sourire ironique vient ranimer ses traits, et elle murmure entre ses dents : Tu seras sûr au moins d'avoir un enfant.

Un soufflet qui fait reculer de trois pas la compagne des voleurs est la seule réponse de Leroux à cette remarque de la hideuse Christine; celle-ci se rapproche d'un air menaçant; mais Pierre se met entre eux.

— Allons, mes enfants, dit-il, c'est assez jouer comme cela, il ne faut pas que la nouvelle venue mette le désordre ici!... En avant, Christine, et songe à nous donner vivement à souper : nous avons faim comme des loups.

Pendant cette altercation entre les voleurs et leur compagne, l'infortunée muette éprouve un sentiment de frayeur, un effroi jusqu'alors étranger à son cœur : la vue de cette femme, les propos de ces hommes, dont elle commence à deviner la férocité, l'aspect de cette horrible retraite, tout se réunit pour lui donner une idée des dangers qui l'environnent, mais que fera-t-elle? que deviendra-t-elle? Elle voudrait bien, maintenant,

être loin de cette demeure, quitte à supporter dans la forêt toute la rigueur du froid. Mais il n'y a plus moyen de s'éloigner, et on ne lui rend pas son trésor; on lui a pris son argent et ses hardes ; n'est-ce que pour un moment?... elle n'ose l'espérer et à chaque instant elle a quelque nouveau sujet de terreur.

Tout son corps frissonne, ses dents se choquent, ses genoux se dérobent sous elle.

— Voyez, dit Leroux en la soutenant, cette mégère a fait peur à ma jolie voyageuse... Allons, rassure-toi, ma petite, et entrons nous chauffer.

Les voleurs entrent dans la chaumière, qui est divisée en deux parties : la première est celle où se tiennent habituellement les habitants de cet horrible séjour ; c'est là qu'ils mangent et qu'ils se reposent sur des bottes de paille jetées dans un coin. Une cheminée, dans laquelle est allumé un grand feu, échauffe cette pièce, qui est la plus grande et la plus belle de la cabane. Celle d'à côté, qui n'a pas de cheminée, mais seulement une croisée donnant sur la forêt, sert de chambre à Christine, et on y dépose les provisions, ainsi que le bois qui alimente le foyer.

En entrant dans cette demeure sale et noircie par la fumée, à l'aspect de cette paille étalée dans un coin, de ces armes pendues le long des murs, de ce feu qui éclaire cette pièce et devant lequel sont disposés plusieurs quartiers de viande qui rôtissent pour le souper des voleurs, sœur Anne n'a plus la force d'avancer, et Leroux la porte devant le feu en lui disant :

— Remets-toi, réchauffe-toi, et le souper te redonnera des forces...

— Imbécile, qui lui parle comme si elle pouvait l'entendre! dit Jacques.

— C'est vrai, mais on oublie toujours cela.

— Et comment savez-vous qu'elle est sourde? dit Franck ; elle fait semblant peut-être... Elle pourrait n'être que muette...

— Alors il faudrait qu'on lui eût coupé la langue, dit Leroux ; mais il est bien facile de voir qu'elle l'a tout entière; et puisqu'elle ne peut pas parler, c'est parce qu'elle est sourde. Ah! vous ne comprenez pas ça, vous autres : mais moi, qui ai voyagé, je suis moins bête que vous, et je sais que les sourds-muets ne sont muets que parce qu'ils n'entendent pas. D'ailleurs, examinez cette femme... il est bien facile de voir qu'elle n'entend rien de ce que nous disons.

Depuis son entrée dans la chaumière, sœur Anne, abattue par la terreur, les souffrances et la fatigue, semblait en effet insensible à tout ce qui se passait autour d'elle. Cependant elle entendait fort bien la conversation des brigands ; mais en apprenant qu'ils la croient sourde, un secret

pressentiment l'engage à ne pas détruire leur erreur. Persuadés qu'elle ne peut les entendre, ils ne se gêneront pas pour parler devant elle de leurs projets, de leurs desseins; elle saura ce qu'elle doit craindre ou espérer, et peut-être, sans le vouloir, lui fourniront-ils l'occasion de s'échapper. Cet espoir soutient le courage de la jeune fille, elle tâche de cacher l'émotion que lui causent les discours des voleurs.

Les brigands ont quitté leurs armes et en attendant que le souper soit prêt ils s'entretiennent de leurs hauts faits. La pauvre petite voit avec horreur qu'elle est au milieu de scélérats capables de tous les crimes. Mais c'est dans l'excès même de son désespoir qu'elle puise son courage; et connaissant enfin l'étendue des périls qui la menacent, elle sent que ce n'est que par la ruse et l'adresse qu'elle pourra s'y soustraire. Si la mort ne frappait qu'elle, elle ne la redouterait pas; mais elle veut sauver l'existence de l'être qu'elle porte dans son sein : l'amour maternel a produit des actes d'héroïsme; c'est encore ce sentiment qui soutient sœur Anne et lui donne la force de supporter son affreuse situation.

Christine dresse une table au milieu de la chambre et la couvre de viande, de verres et de bouteilles; les voleurs s'asseyent autour et se mettent à souper en se livrant à leur brutale joie. Sœur Anne reste assise devant le feu : Leroux place devant elle du vin, du pain et de la viande rôtie; elle le remercie d'un geste de tête et s'efforce de manger un peu, pour reprendre des forces et cacher sa terreur.

— Vous voyez bien cette femme-là, dit Leroux à ses camarades, eh bien! je gage qu'elle est douce comme un agneau... j'en ferai tout ce que je voudrai!...

— Ne te fie pas à la mine, dit Christine en s'asseyant auprès des voleurs; avec ces airs-là on enjôle les hommes... mais les figures sont trompeuses.

— La tienne ne l'est pas, car tu as bien l'air de la sœur de Lucifer!...

Cette plaisanterie fait rire tous ces messieurs; ils remplissent leurs verres et les vident rapidement; plus ils boivent, plus ils parlent; l'horrible Christine leur tient tête; Leroux seul, occupé de sœur Anne, conserve un peu de sang-froid.

— D'où pouvait venir cette femme? dit l'un des voleurs; elle n'a pas l'air de travailler aux champs...

— Parbleu, c'est quelque fille que l'on a séduite! son amant l'a quittée, et elle court le monde pour le retrouver... C'est l'histoire de toutes les demoiselles qui écoutent les galants!

Sœur Anne essuie des larmes qui vont couler de ses yeux, car son cœur lui dit que cet homme ne s'est pas trompé.

— Morgué! dit Christine, si j'avais une fille, et qu'elle eût le malheur de faire un faux pas... je l'étranglerais de mes mains !...

— Voyez-vous ça! dit Jacques: c'est dommage que tu n'aies point d'enfants, ils auraient été beaux !

— Que cette femme soit ce qu'elle voudra, dit Leroux, elle ne sortira plus d'ici... et toi, Christine, ne va pas lui manquer, ou rappelle-toi ce que je t'ai promis !

— Je me moque bien de ta mijaurée... Tiens, tu ferais bien mieux de la consoler... on dirait qu'elle pleure maintenant... donne-lui donc un baiser.

— Et nous donc? disent les autres voleurs, échauffés par les fumées du vin, nous la consolerons aussi... Allons embrasser cette jolie muette, il faut l'égayer un peu.

En disant ces mots, les trois camarades de Leroux se sont levés pour aller vers sœur Anne ; mais celui-ci se plaçant entre eux et elle, et prenant un pistolet de chaque main, arrête ses compagnons en leur criant d'une voix formidable : — N'approchez pas, corbleu ! ou je vous tue !... Cette femme est à moi, c'est moi qui l'ai trouvée sur la route, lorsque vous passiez comme des imbéciles sans l'apercevoir ; c'est moi qui ai voulu l'amener ici, j'ai déclaré que j'en ferai ma femme, et, mort de ma vie ! le premier qui la toucherait mourrait de ma main.

Ces mots arrêtent les voleurs ; ils connaissent leur compagnon, ils savent que l'effet suivra de près la menace, et se contentent de rire de la jalousie de Leroux, tandis que sœur Anne, que cette scène a glacée d'effroi, se recule dans un coin de la salle, et se jette à genoux devant les voleurs.

Leroux va près d'elle, tâche de la tranquilliser ; mais de crainte de nouvelle entreprise de la part de ses camarades, il la fait passer dans l'autre pièce, et lui montrant un mauvais grabat, lui fait signe de s'y reposer, puis sort en refermant la porte sur elle.

Sœur Anne est seule dans une petite pièce où il n'y a pas de lumière ; mais la cloison mal jointe laisse percer celle de la pièce voisine, et permet de distinguer auprès de soi. La jeune fille, qui a feint de se coucher sur le grabat, se relève bientôt, et prêtant une oreille attentive, écoute ce que disent les voleurs ; ils continuent de boire et de chanter. Si pendant ce temps elle pouvait s'échapper !... Elle tâtonne autour d'elle... elle sent une fenêtre... elle doit donner sur la forêt, et la pièce est au niveau du sol, il sera donc facile de se sauver par là... Mais bientôt sa main touche de forts barreaux qui s'opposent à son passage... Pauvre petite ! elle éprouve un déchirement plus cruel que toutes les souffrances qu'elle a endurées

jusqu'alors. Au moment de croire recouvrer sa liberté, perdre cette dernière espérance... ne plus entrevoir le moyen de sortir de cet affreux repaire, c'est mourir une seconde fois... Elle tombe anéantie sur la couchette et tâche d'étouffer dans ses mains les gémissements qui s'échappent de son sein.

XXIV

L'ÉTRANGER

La nuit se passe ainsi, les voleurs se sont endormis devant le feu, et heureusement pour sœur Anne, leur infâme compagne en a fait autant, et n'est point venue reprendre sa place sur la couchette où la jeune fille passe la nuit, l'oreille au guet, frémissant au moindre bruit qui se fait dans la chambre voisine, et priant le ciel de lui envoyer des libérateurs.

Au point du jour les voleurs s'éveillent ; ils se hâtent de cacher leurs armes, puis se rendent dans la forêt pour y travailler comme les bûcherons. Avant de s'éloigner, Leroux va voir sœur Anne, il lui sourit, lui passe la main sous le menton, et murmure entre ses dents : Ce soir, ma belle, je te dirai deux mots. Il faut que l'infortunée reçoive ces horribles caresses !... Ce n'est pas sans effort qu'elle retient son indignation ; mais il est parti, il suit ses compagnons en recommandant à Christine de veiller sur la jeune femme.

Quand sœur Anne est seule avec la compagne des voleurs, il faut qu'elle supporte l'humeur de cette mégère, qui, jalouse de sa présence, cherche à s'en venger en accablant la jeune fille de mauvais traitements, trop sûre que celle-ci ne pourra s'en plaindre. Elle se rit de ses larmes, de ses prières, et la pauvre petite sent qu'il faudra mourir si elle ne peut bientôt se sauver de cet horrible séjour.

A la nuit, les quatre brigands reviennent ; ils mangent un morceau, puis reprennent leurs armes : Leroux seul ne les imite pas.

— Eh bien ! est-ce que tu ne te prépares pas à venir en course avec nous? lui disent ses compagnons.

— Non, non... pas encore... j'irai vous rejoindre... mais ce soir je suis bien aise de dire deux mots à ma petite muette.

En disant cela, un affreux sourire brillait dans les yeux du bandit, qui les reportait à chaque minute sur sœur Anne.

— Ah ! bon ! j'entends, dit Pierre ; nous te passons cela pour aujourd'hui, mais il ne faut pas que l'amour fasse oublier le devoir.

— Et s'il passait quelque bonne chaise de poste, dit Jacques, nous ne serions pas en état d'attaquer...

— Bah!... il ne va pas justement vous en venir ce soir; d'ailleurs je vous dis que je vous rejoindrai!...

— Bon! bon! nous nous passerons de lui, et s'il vient quelque bonne prise, ce sera pour nous, et il n'en aura rien.

— C'est trop juste, camarades.

Les voleurs s'éloignent, regardant en riant la jeune muette, qui ne devine pas encore le danger qui la menace, ni ce que signifie le sourire des brigands. Cependant, en voyant que Leroux ne suit pas ses compagnons, elle se sent frémir et ses yeux se portent sur Christine, comme si elle espérait un appui dans cette femme; mais celle-ci, après l'avoir regardée aussi d'un air moqueur, ainsi que Leroux, rentre dans la seconde pièce, dont elle ferme avec force la porte sur elle.

Sœur Anne a fait un mouvement pour suivre la compagne des voleurs; mais lorsqu'elle en voit l'impossibilité, elle retombe sur la paille sur laquelle elle était assise; un tremblement convulsif l'agite... elle est seule avec le brigand.

Leroux s'assied devant la cheminée, dont il attise le feu; puis il allume une pipe et fume pendant quelques moments, ne s'interrompant que pour boire et pour regarder sœur Anne. Celle-ci est tremblante dans le coin de la pièce où elle s'est assise, afin d'être le plus loin possible du voleur, qui jette sur elle des regards enflammés, en s'écriant de temps à autre : — Fort bien, mille tonnerres !... des yeux superbes... de belles dents... Elle sera mieux encore dans quelques mois, mais c'est égal... et ces nigauds, qui ne voyaient pas cela... Oh! oh! je ne vous la céderai pas, camarades!... nous n'avons pas souvent de telles prises...

Ces paroles ajoutent à l'effroi de la pauvre muette; il redouble encore lorsque Leroux, qui n'est pas resté uniquement pour fumer et pour boire, lui fait signe de s'approcher de lui; elle feint de ne pas comprendre et baisse les yeux. Alors le voleur se lève et s'avance vers elle... La jeune fille respire à peine. Le brigand se jette près d'elle sur la paille, elle veut se lever et s'éloigner de lui... mais il la retient avec force en passant son bras autour de sa taille, et approche de sa tête son horrible figure... La pauvre petite met sa main devant ses yeux pour ne point voir ceux du bandit.

— Eh! eh! on dirait qu'elle tremble, dit Leroux en laissant échapper quelques éclats d'une joie féroce. Vraiment, ma chère, il ne te va pas de faire la cruelle... on voit bien que tu ne l'as pas toujours été...

En disant ces mots, il s'approche davantage, voulant prendre un

Cette lutte horrible dure depuis longtemps. (P. 286)

baiser sur les lèvres de la jeune fille ; mais celle-ci, retrouvant tout son courage, le repousse avec force et, profitant de sa surprise, se lève vivement et va se placer à l'autre bout de la chambre, mettant devant elle la table sur laquelle soupent les voleurs.

Leroux la regarde avec étonnement, mais il se contente de sourire de nouveau en disant : — Ah ! tu fais la méchante !... c'est vraiment drôle !... est-ce que tu penserais me résister ?...

Le voleur se lève, marche vers sœur Anne, d'un coup de pied envoie la table à l'autre bout de la chambre ; puis saisissant la jeune muette, qui se débat en vain, il l'enlève dans ses bras et la reporte sur la paille qu'il vient de quitter. Sœur Anne rassemble tout son courage, toutes ses forces, pour résister au brigand qui veut triompher d'elle, et qui, après avoir ri de la défense qu'elle lui oppose, devient enfin furieux de la résistance opiniâtre qu'il trouve dans cette jeune femme. Cette lutte horrible dure depuis longtemps ; mais l'infortunée sent ses forces diminuer... Les larmes, les sanglots l'étouffent, elle va devenir la proie du scélérat qui la presse... lorsque tout à coup on frappe à coups redoublés à la porte de la cabane.

— Au diable ceux qui viennent maintenant ! s'écrie le voleur. Les camarades le font exprès ; mais je ne leur ouvrirai pas.

Dans ce moment une voix étrangère se fait entendre, et prononce ces mots : — Ouvrez, de grâce... sauvez-moi, vous en serez bien récompensés...

Cette voix n'est celle d'aucun des compagnons de Leroux. Le voleur demeure interdit. Il écoute avec effroi, tandis que sœur Anne se jette à genoux et remercie le ciel qui vient de la sauver.

Christine sort vivement de l'autre pièce, et court à Leroux d'un air inquiet : — On frappe, entends-tu? c'est une voix étrangère...

— Eh ! oui, morbleu ! je l'entends bien... Va regarder par la fenêtre, tâche de voir si c'est un homme seul. Christine va et revient bientôt en disant : Oui, il est seul.

— En ce cas, ouvrons, dit Leroux ; mais de la prudence en attendant le retour de nos amis.

Après avoir replacé la table au milieu de la chambre, Leroux reprend sa pipe, va s'asseoir devant le feu, et Christine ouvre la porte de la masure à la personne qui vient de frapper.

L'étranger qui entre dans la chaumière est un homme âgé, dont la mise annonce l'aisance, et les manières un rang distingué ; mais il est sans chapeau, ses vêtements sont en désordre, et la pâleur de son visage annonce l'effroi qui l'agite ; il se précipite dans l'intérieur de la cabane, et ne semble respirer que lorsqu'il en voit la porte se refermer sur lui.

— Pardon... pardon, braves gens ! dit-il en s'adressant à Leroux et à Christine ; je vous ai dérangés, j'ai troublé votre repos sans doute ! mais en m'accordant un asile vous me sauvez la vie.

— Comment donc cela, monsieur? dit Leroux d'un air d'intérêt.

— Je viens d'être attaqué, mes amis... là-bas, sur la route qui traverse la forêt ; j'étais dans ma voiture avec mon domestique ; le postillon

fouettait les chevaux... Tout à coup des brigands sortent de la forêt, et s'élançant à la tête des chevaux, tirent à bout portant sur le postillon ; le malheureux est tombé mort !... La voiture s'arrête, ils m'en font descendre, ainsi que mon domestique, et l'un des voleurs y monte pour la visiter : c'est pendant ce temps que, profitant d'un moment où ces misérables n'avaient pas les yeux sur moi, je me suis enfoncé dans la forêt, choisissant toujours les sentiers les plus épais... je suis parvenu jusqu'ici ; la lumière que j'ai vue m'a guidé, et j'ai frappé à votre porte...

— Vous avez bien fait, monsieur, dit Leroux en regardant Christine d'un air significatif. Asseyez-vous là, devant le feu : remettez-vous, chauffez-vous...

— Ah ! vous êtes trop bon ! dit le voyageur en allant s'asseoir devant la cheminée ; mais mon malheureux domestique !... qu'en auront-ils fait ?... sera-t-il donc aussi leur victime ?...

— Oh ! ce n'est pas présumable !... Après l'avoir volé, ils l'auront laissé libre... Ils n'ont tué le postillon que pour le forcer à s'arrêter... Oh ! je connais cela... on vole si souvent dans cette maudite forêt !...

— Je n'aurais pas dû prendre cette route... ce n'était pas mon chemin !... mais j'ai voulu connaître ce pays !...

— Et ces coquins vous ont-ils volé, vous, monsieur ?

— Non, grâce au ciel ; ils allaient le faire sans doute quand je me suis sauvé... J'ai du moins conservé mon portefeuille et ma bourse...

— C'est, ma foi, fort heureux, dit Leroux en regardant de nouveau Christine. Allons, monsieur, il faut prendre votre parti, et tâcher d'oublier cet événement... Nous vous traiterons de notre mieux, car il ne faut pas songer à sortir d'ici avant le jour ; ce serait fort imprudent...

— Ce n'est pas non plus mon intention, et si vous me permettez de rester...

— Comment donc ! mais avec grand plaisir ! Allons, Christine, alerte ! prépare le souper de notre hôte.

Pendant toute cette conversation, sœur Anne n'a pas cessé d'examiner l'étranger, dont la figure, quoique sévère, lui inspire de l'intérêt et du respect. Elle frémit en songeant que cet homme n'a échappé à un péril que pour tomber dans un autre. Connaissant maintenant toute la scélératesse des habitants de la masure, elle tremble pour les jours du voyageur, et ses regards, constamment attachés sur lui, semblent vouloir lui faire connaître les dangers qui l'environnent. Mais l'étranger n'a pas encore vu la jeune fille, qui est assise à terre dans un coin de la chambre ; à peine remis de l'émotion qu'il vient d'éprouver, il se rapproche du feu, et ne jette que rarement quelques regards autour de lui.

— C'est vraiment fort heureux que les voleurs ne vous aient pas poursuivi, dit Leroux en offrant au voyageur un verre de vin.

— Mais ce qui, je crois, m'a sauvé, c'est que dans ce moment j'ai entendu un grand bruit de chevaux...

— Ah! vous avez entendu un grand bruit de chevaux? demande Leroux avec inquiétude.

— Oui, je l'ai cru, du moins... J'étais si troublé!... C'était peut-être d'autres brigands ou la maréchaussée qui doit être à leur poursuite.

— Mais... en effet, cela pourrait bien être.

— J'ai fait la guerre autrefois, mais j'avoue que je n'aime pas la rencontre des voleurs : contre de tels misérables, la valeur est souvent inutile... D'ailleurs, je n'avais pas d'armes sur moi.

— Ah! vous n'avez pas d'armes?

— Non, mes pistolets étaient dans la voiture, mais ils ne m'ont pas laissé le temps de les prendre.

Leroux paraît réfléchir. Depuis que l'étranger lui a dit qu'il avait cru entendre sur la route un grand bruit de chevaux, il n'est plus aussi tranquille.

— Vous êtes bûcheron sans doute? dit le voyageur.

— Oui, monsieur, je suis bûcheron... et voilà ma femme, dit Leroux en montrant Christine qui dressait le souper sur la table.

— Et vous n'avez pas peur, au milieu de cette forêt?

— Ah! de quoi voulez-vous que nous ayons peur, nous autres?... Nous ne sommes pas assez riches pour tenter les voleurs!... Allons, Christine, dépêche-toi... monsieur aura besoin de se reposer quand il aura soupé.

— Oh ! ne la pressez pas tant.

L'étranger, qui est plus calme, commence à regarder avec plus d'attention autour de lui, et en examinant la pièce où il est, il aperçoit enfin sœur Anne assise sur un tas de paille, et dont les yeux sont fixés sur les siens avec une expression qui ne permet pas de ne point la remarquer.

Le voyageur, surpris, considère quelque temps avec intérêt les traits pâles et flétris de la jeune muette, et semble étonné de la façon singulière dont elle le regarde.

— Quelle est cette jeune fille? dit-il en s'adressant à Christine ; je ne l'avais pas encore aperçue.

— Ça !... oh! ce n'est pas grand'chose, répond la grande femme d'un ton sec.

— Est-ce que ce n'est pas votre enfant ?

— Non, monsieur, dit Leroux, c'est une malheureuse sourde-muette

que j'ai trouvée dans la forêt, et que nous avons recueillie par charité... Elle est sur le point d'être mère... j'en ai eu pitié.

— Cela vous fait honneur, monsieur; cette infortunée, si jeune! avec des traits si doux!... vous n'avez pu savoir d'où elle venait, ni le nom de ses parents?

— Que diable voulez-vous qu'on sache d'une femme muette et sourde?... Au reste, peu m'importe! elle est aussi, je crois, presque imbécile; mais je la garderai ici.

En entendant ces mots, sœur Anne se lève et s'avance doucement vers l'étranger, qu'elle regarde toujours avec un air d'intérêt mêlé de compassion.

— Eh bien! que fait-elle donc? dit Leroux; la pauvre fille a vraiment perdu la raison. Allons, Christine, fais-la rentrer dans l'autre chambre; il est temps qu'elle aille se reposer.

Christine pousse rudement la petite muette pour la faire aller dans la seconde pièce. Ce n'est qu'à regret que sœur Anne se décide à s'éloigner... elle ne voudrait pas perdre de vue ce voyageur, auquel elle porte le plus vif intérêt; mais il faut obéir. Elle marche lentement vers l'autre pièce en regardant toujours l'étranger, qui semble ému de son attention à le considérer, et la suit des yeux jusqu'à ce que la porte de la chambre du fond se referme sur elle.

Christine est entrée avec sœur Anne dans la seconde chambre; elle regarde à la croisée, et semble inquiète de ne point voir revenir les voleurs. La jeune muette s'est jetée sur sa couchette, non pour chercher le repos, mais pour rêver au moyen de sauver l'étranger en l'avertissant du danger qu'il court s'il reste dans la cabane. Mais comment pourra-t-elle s'approcher et se faire comprendre?. . Dans ce moment Leroux vient aussi dans la chambre, dont il ferme la porte sur lui avec précaution, puis il s'approche de Christine, et, grâce à l'idée qu'ils ont que sœur Anne ne peut les entendre, celle-ci est bientôt au fait de leurs projets.

— Eh bien! tu ne les entends pas venir? dit Leroux.

— Non, je n'entends rien.

— C'est bien singulier! depuis le temps que cet homme est arrivé, que peuvent-ils faire encore dans la forêt? Je ne suis pas tranquille... ce voyageur a parlé de chevaux, de maréchaussée... Si nos amis étaient arrêtés!...

— Diable!... nous auraient-ils vendus?...

— Écoute : quand cet étranger aura soupé et dormira, je sortirai pour tâcher de savoir des nouvelles. Si les camarades sont dans la forêt, je sais où je les trouverai. S'ils sont pris ou partis, nous profiterons du

sommeil de l'étranger pour nous en défaire, et avec ce qu'il a sur lui nous ne ferons pas mal de nous mettre aussi à l'abri du danger en quittant la forêt.

— C'est bien pensé; fais souper cet homme, qu'il s'endorme, puis à ton retour nous agirons... En attendant, je vais me jeter sur le lit et me reposer un peu.

— Oui, oui, sois tranquille, je t'éveillerai quand j'aurai besoin de toi.

Leroux va rejoindre le voyageur, et la hideuse Christine se jette sur la couchette à côté de sœur Anne. Il faut que celle-ci sente auprès d'elle cette femme qui calcule un meurtre avec la froideur la plus révoltante; mais la pauvre petite ne bouge pas; elle a entendu toute la conversation de ces monstres, elle n'a pas perdu un mot de leurs projets, et elle espère encore sauver l'étranger. Une seule pensée l'agite, c'est la crainte que les trois autres voleurs ne reviennent, car alors tout serait perdu; il faudrait voir périr le malheureux voyageur ou mourir avec lui.

A peine Christine est-elle sur le lit qu'un ronflement prolongé annonce son sommeil. Sœur Anne se lève alors doucement, s'éloigne de la couchette, et va appliquer ses yeux contre une fente de la cloison par où elle peut voir dans l'autre pièce.

L'étranger soupe tranquillement. Leroux tâche de lui tenir compagnie; mais à chaque instant il écoute avec inquiétude s'il n'entend pas du bruit dans la forêt, et paraît désirer que le voyageur veuille bientôt se reposer. Sœur Anne peut à son aise considérer les traits du vieillard, et plus elle le regarde, plus elle éprouve pour lui un sentiment d'intérêt, d'attachement, qui ne semble pas naître seulement de la situation dans laquelle il se trouve. Au moindre bruit causé par le vent qui agite les arbres ou fait tomber les branches sèches, la jeune fille éprouve une terreur mortelle, croyant voir revenir les trois brigands, tandis qu'au contraire la joie se peint alors dans les regards de Leroux, qui court écouter à la porte, espérant entendre ses compagnons.

— Attendriez-vous du monde? lui dit l'étranger.

— Non, monsieur, non, personne... c'est la crainte des voleurs qui me fait écouter ainsi... mais je commence à croire qu'ils ne vous ont pas poursuivi, et vous pourrez dormir tranquillement.

— Je vais me reposer jusqu'au point du jour, alors vous voudrez bien me servir de guide pour trouver le prochain village.

— Oui, monsieur, avec grand plaisir... mais dormez à votre aise, le jour est encore éloigné... Voilà le seul lit que je puisse vous offrir, c'est de la paille fraîche... je suis fâché de ne pouvoir vous coucher mieux que cela, mais nous sommes si pauvres !...

— Oh ! je serai fort bien... ne vous inquiétez nullement de moi.

En disant cela, l'étranger va s'étendre sur la paille, où il cherche le repos, et Leroux reste devant le feu, tournant la tête de temps à autre pour regarder si le voyageur s'endort. La jeune muette, l'œil toujours fixé contre l'ouverture de la cloison, ne perd de vue ni l'étranger, ni le voleur, et prie le ciel pour que Christine ne s'éveille point.

Enfin le voyageur paraît sommeiller, et Leroux se lève pour aller prendre ses armes dans le caveau, dont l'ouverture est fermée par une planche et masquée par un monceau de paille. Sœur Anne frémit... Si le voleur allait sur-le-champ assassiner le vieillard !... Mais non ; après avoir refermé le caveau, il sort doucement de la masure en murmurant :

— Allons au rendez-vous ordinaire, et s'ils n'y sont pas, revenons vite ici.

Leroux ouvre doucement la porte de la cabane et disparaît. Le moment d'agir est arrivé : la jeune muette rassemble tout son courage et sort de la chambre en marchant avec précaution, de crainte d'éveiller Christine, puis en referme la porte à double tour, afin de l'empêcher de sortir dans le cas où elle s'éveillerait. La flamme qui brille encore dans l'âtre éclaire seule la chambre où dort le voyageur. Sœur Anne va près de lui et lui prend le bras qu'elle serre avec force. Le vieillard s'éveille... il voit avec étonnement cette jeune fille penchée vers lui et dont les traits expriment la plus affreuse anxiété ; il va parler... elle pose vivement un doigt sur sa bouche, et regardant autour d'elle avec terreur, ses regards lui recommandent le plus profond silence... L'étranger se lève et attend avec inquiétude l'explication de cette scène mystérieuse.

Sœur Anne court au caveau... elle parvient à en soulever l'ouverture, prend dans l'âtre un morceau de bois enflammé dont elle se sert pour l'éclairer, puis, faisant signe au voyageur d'approcher, lui fait voir dans l'intérieur du caveau des armes, des vêtements de toute espèce, et le sang dont ils sont couverts atteste comment les voleurs s'en sont emparés.

Le voyageur frémit.

— Grand Dieu ! dit-il, suis-je donc dans le repaire des brigands ?...

La jeune fille fait un signe affirmatif, puis court vers la paille, et lui indique que pendant son sommeil on doit revenir pour l'assassiner.

L'étranger s'empare aussitôt d'une paire de pistolets qu'il trouve à l'entrée du caveau.

— Du moins, dit-il, je vendrai chèrement ma vie... Mais toi, pauvre femme... comment vas-tu faire ?...

Sœur Anne ne lui laisse pas le temps d'achever : elle court ouvrir la porte de la cabane, et lui indique qu'il faut se hâter de fuir et qu'elle

l'accompagnera. L'étranger la prend par la main... Ils sortent de la masure... En ce moment, la compagne des voleurs, qui a entendu du bruit, se lève et veut sortir de sa chambre; se voyant enfermée, elle crie, appelle Leroux, court vers la fenêtre qui donne sur la forêt, et aperçoit l'étranger et la jeune fille qui passent alors devant elle.

— Malédiction!... ils vont fuir!... s'écrie Christine en s'efforçant d'ébranler les barreaux de la fenêtre.

Le vieillard dirige sur elle un de ses pistolets; mais sœur Anne l'arrête en lui faisant comprendre que le bruit de cette arme attirerait les voleurs. L'étranger sent qu'elle a raison ; ils fuient, et, laissant l'horrible femme les accabler d'imprécations, ils sont bientôt éloignés de la demeure des brigands.

Après avoir erré pendant près d'une heure dans les détours de la forêt, tremblant, au moindre bruit, de rencontrer Leroux et ses compagnons, les fugitifs distinguent les pas de plusieurs chevaux... Ce ne peut être que la maréchaussée envoyée à la recherche des brigands. L'étranger et la jeune fille se dirigent d'où part le bruit... Bientôt un homme passe près d'eux en fuyant : c'est Leroux que poursuit un cavalier... Un autre homme à cheval accourt et s'écrie, en voyant l'étranger :

— Voilà mon maître!... Grâce au ciel, les coquins ne l'ont pas tué.

Le voyageur indique aux gardes la retraite des brigands ; puis, montant sur un cheval que lui amène son domestique, prend en croupe la jeune femme qui l'a sauvé, et ils s'éloignent au grand trot de la forêt.

Pendant la route, l'étranger ne cesse de remercier sa libératrice, qui rend grâce au ciel de ce qu'elle n'est plus au pouvoir des voleurs.

Le domestique apprend à son maître que, quelques moments après sa fuite dans la forêt, la maréchaussée a paru. Les brigands n'ont plus songé qu'à se sauver; mais, atteints bientôt, deux sont morts en se défendant. Alors, prenant les deux chevaux que les voleurs avaient déjà dételés de la chaise, le domestique était monté sur l'un et s'était joint aux gardes qui battaient la forêt pour tâcher de retrouver son maître.

Le péril passé est bientôt oublié. On arrive à un bourg assez considérable, et les voyageurs frappent à une ferme, où l'on s'empresse de les recevoir et de leur prodiguer tous les soins. C'est surtout la jeune muette qui a besoin de prompts secours. La situation affreuse dans laquelle elle s'est trouvée depuis deux jours, le danger auquel elle vient d'échapper, l'effort de courage qu'elle vient de faire dans cette nuit terrible, tous ces événements ont accablé l'infortunée, qui n'est plus en état de se soutenir. On la porte dans un bon lit ; les habitants de la ferme, apprenant la situation dans laquelle se trouvait cette jeune femme, et ce qu'elle a fait pour

Allons, allons! calme toi, morbleu! (P. 296.)

sauver le voyageur, lui témoignent le plus tendre intérêt, et l'étranger ne se livre au repos que lorsqu'il est certain que rien ne manque à sa libératrice.

Le lendemain, on a ramené la voiture trouvée sur la route ; l'étranger pourrait partir, mais sœur Anne est en proie à une fièvre ardente ; il ne veut pas s'éloigner sans être rassuré sur son existence. Le meilleur

médecin des environs est mandé : l'inconnu prodigue l'or pour que la jeune muette ait tous les secours que réclame son état. Il passe une partie de la journée dans sa chambre, il joint ses soins à ceux des habitants de la ferme.

Sœur Anne voit tout ce que l'étranger fait pour elle, et son cœur en est vivement touché. Malgré le mal qui l'accable, elle s'empare d'une des mains du voyageur et la presse avec reconnaissance.

— Pauvre femme ! dit l'étranger vivement ému, je ne vous quitterai pas que je ne sois tranquille sur vos jours... J'aurais voulu vous emmener dans ma voiture et vous conduire a votre destination... Que puis-je faire pour vous?... Vous m'entendez, je le vois bien; vous n'êtes privée que de la parole ; mais savez-vous écrire?

La jeune muette fait un signe négatif; puis tout à coup, un souvenir semble la ranimer; elle fait un mouvement avec la main, comme si elle voulait tracer des caractères. Le vieillard lui présente une plume, du papier... elle ne peut s'en servir; il lui donne un morceau de craie; se soulevant alors de son lit, elle se penche sur une table placée auprès, et parvient, non sans efforts, à tracer avec la craie le nom de *Frédéric ;* puis, désignant ce nom en secouant tristement la tête, ses yeux semblent dire : « Voilà tout ce que je sais... »

Le voyageur paraît vivement surpris en lisant le nom que la jeune femme vient de tracer sur le bois. Il semble réfléchir quelques moments ; ses yeux se reportent sur sœur Anne avec plus d'intérêt... mais la jeune muette y trouve moins de douceur, et une expression de sévérité qu'elle ne peut définir.

— Et votre nom, dit l'étranger, ne savez-vous pas l'écrire?...

Sœur Anne fait un signe de tête, et trace de nouveau le nom de Frédéric.

Le voyageur paraît fortement préoccupé tout le reste de la journée ; lorsqu'il regarde la jeune fille, il tombe dans de profondes rêveries. Pendant cinq jours, l'état de sœur Anne laisse craindre pour sa vie, et l'étranger ne quitte point la ferme. Au bout de ce temps, un mieux sensible se déclare, le médecin répond des jours de la malade, mais il annonce que, pendant longtemps, sa faiblesse devant être extrême, il y aurait de l'imprudence à elle à quitter la ferme avant le moment qui doit la rendre mère.

En apprenant cela, les yeux de sœur Anne se remplissent de larmes : elle craint d'être à charge aux bonnes gens qui l'ont reçue ; mais l'étranger s'empresse de la calmer, de la consoler.

— J'ai pourvu à tout, lui dit-il ; attendez en ces lieux le rétablissement

de votre santé, et, si rien ne vous appelle ailleurs, restez avec les habitants de cette ferme... ils vous aiment ; ici vous serez heureuse.

Sœur Anne secoue tristement la tête, puis indique qu'il faut qu'elle aille bien loin. L'étranger, qui a déjà donné vingt-cinq louis aux villageois pour tous les soins qu'ils prendront de la jeune femme, met encore une bourse remplie d'or dans les mains de sa libératrice... Celle-ci veut la refuser, et ne sait comment lui témoigner sa reconnaissance.

— Vous ne me devez rien, mon enfant, lui dit le vieillard ; songez que vous m'avez sauvé la vie, et que, tant que je vivrai, c'est moi qui vous devrai de la reconnaissance. Tenez, prenez aussi ce papier, il renferme mon nom et mon adresse. Si jamais vous êtes dans le malheur, faites-le moi savoir, et comptez toujours sur ma protection.

Sœur Anne prend le papier, qu'elle serre précieusement dans la bourse que l'étranger vient de lui donner. Celui-ci, après l'avoir encore regardée avec attendrissement, dépose un baiser sur son front, puis, se dérobant aux témoignages de sa reconnaissance, monte en voiture et s'éloigne après avoir laissé dans la ferme des marques de sa générosité.

L'étranger est parti ; sœur Anne en est longtemps attristée. Son cœur volait vers cet inconnu : déjà elle réunissait dans son âme son image à celle de Frédéric ; mais la tendre amitié qu'elle sentait pour l'un ne nuisait en rien à l'amour qu'elle éprouvait pour l'autre.

XXV

LE MARIAGE SE FAIT

Frédéric ne passe plus un jour sans voir Constance ; depuis que les deux amants se sont avoué réciproquement leur amour, à chaque instant ce sentiment semble augmenter encore. Mlle de Valmont aime avec cet abandon d'un cœur qui ne cherche plus à cacher ce qu'il éprouve. Elle est fière de l'amour qu'elle inspire à Frédéric, et met tout son bonheur à le partager.

Frédéric, plus ardent, plus impétueux, cède au sentiment qui l'entraîne, mais en aimant, il ne doit pas être aussi heureux ; il a besoin de s'étourdir... de repousser des souvenirs qui troublent son bonheur : semblable à ces gens qui ne regardent plus en arrière, de crainte d'y trouver des sujets d'effroi, Frédéric chasse les pensées qui le reportent

à une époque encore récente. Il veut ne s'occuper que de Constance ; il sent bien que désormais elle doit l'emporter sur toute autre : à quoi donc serviraient quelques soupirs qui ne consoleront pas celle qu'il abandonne? On se dit cela, mais malgré soi, dans le sein du bonheur même, il existe au fond de l'âme quelque chose qui nous reproche le mal que nous avons fait... à moins cependant que nous n'ayons pas d'âme, et il y a beaucoup de gens chez lesquels on en chercherait en vain

Le comte de Montreville est absent depuis quinze jours. Frédéric ignore le but du voyage de son père, il le soupçonne cependant : mais il n'a plus envie de profiter de son absence pour partir de son côté. Pourrait-il maintenant quitter Constance un seul jour? Quoiqu'elle l'ait rassuré sur le mariage dont on lui a fait peur, Frédéric n'est pas encore tranquille ; il supplie son amie de questionner son oncle à ce sujet. Constance n'ose parler de cela au général ; mais, vaincue par les sollicitations de Frédéric, elle se décide enfin à le questionner, et un matin elle va en rougissant le trouver dans son cabinet.

— Mon oncle... on m'a dit que vous aviez des projets sur moi, dit Constance en baissant les yeux.

Le général la regarde en souriant, puis tâche, pour lui répondre, de prendre un ton sérieux, mais cela ne va pas à sa physionomie.

— Qui vous a dit, mademoiselle, que j'avais des projets sur vous?

— Mon oncle... c'est M. Frédéric qui le sait de son père.

— Ah! diable! M. Frédéric s'occupe de cela?... et quels sont donc ces projets, mademoiselle?

— Mon oncle, vous devez le savoir mieux que moi...

— Ah! c'est vrai, tu as raison. Eh bien ! oui, j'ai des projets.

— Pour mon établissement, mon oncle?... demande Constance en tremblant.

— Oui, pour te marier, enfin.

— Me marier! il serait possible! Ah! mon oncle... Et l'aimable fille lève sur le général des yeux suppliants et déjà pleins de larmes.

— Allons, allons, calme-toi, morbleu! dit le général en prenant la main de sa nièce... Te voilà déjà aux champs, comme si je devais faire ton malheur : est-ce que tu ne veux pas te marier?...

— Mais... je ne dis pas cela, mon oncle.

— Alors, pourquoi donc cet effroi en apprenant que je songe à te donner un mari?

— Mais... c'est que je veux... je ne voudrais pas.

— Tu veux, tu ne voudrais pas!... Hum! les femmes ne peuvent

jamais parler clairement... Pourquoi ne pas me dire tout de suite que tu ne veux épouser que Frédéric?

— Ah! mon oncle... vous savez...

— Il faudrait que je fusse aveugle pour ne pas voir cela; et ce beau monsieur qui s'avise d'aimer ma nièce... et qui soupire, qui est triste, qui se désole, au lieu de venir tout bonnement me demander sa main...

— Ah! mon cher oncle... vous voudrez donc bien?

— Parbleu, est-ce que j'ai l'habitude de ne pas vouloir ce qui te plaît?...

— Mais ce mariage avec ce colonel?...

— C'est un conte inventé par mon vieil ami, je ne sais pas trop pourquoi; mais enfin il est venu me trouver et m'a supplié de le laisser dire cela : il a bien fallu le laisser agir, quoique je ne comprenne rien à tous ces mystères, et qu'il me semble que, lorsque deux jeunes gens s'aiment et se conviennent, il n'y a pas besoin de marches et de contre-marches pour les marier. N'importe; Montreville a sa tactique, dont il ne veut pas s'écarter. Ne va pas dire cela à Frédéric surtout, car son père m'en voudrait ; mais à son retour, qui doit être prochain, je mets fin à ces mensonges, et je t'unis à ton amant, qui finirait par se rendre malade à force de soupirer.

Constance embrasse son oncle et le quitte, encore embellie par la certitude du bonheur. Bientôt Frédéric revient près d'elle et s'informe avec inquiétude de ce que lui a dit le général.

Constance tâche de dissimuler sa joie; la femme qui aime le plus n'est pas fâchée quelquefois d'inquiéter un peu son amant, car, dans les tourments qu'il éprouve, elle voit de nouvelles preuves de son amour.

— Eh bien! dit Frédéric avec impatience, vous ne me répondez pas? Vous avez cependant parlé à votre oncle au sujet de ce mariage... Est-il vrai qu'il en ait conçu le projet?...

— Mais oui, il songe à me marier...

— J'avais donc raison! s'écrie le jeune homme en faisant un bond qui fit trembler Constance; il y pense; on m'avait dit la vérité... Mais on ne vous ravira pas à mon amour...

— Mon ami... calmez-vous...

— Que je me calme quand on veut vous marier! Constance, si votre oncle est un tyran, je vous enlève... Nous fuyons ensemble au bout du monde!... au bout de l'univers!... Vous, vous seule suffirez à mon bonheur!... Ce soir, si vous y consentez, nous partirons... Comment, mademoiselle, vous riez en voyant mon désespoir!...

— Ah! Frédéric, quelle mauvaise tête vous avez!

— Ah! mademoiselle veut me donner maintenant des leçons de sagesse... il me semble que ce mariage ne vous afflige pas beaucoup... C'est donc comme cela que vous m'aimez?...

— Méchant!... quel reproche!... Ah! mon ami, parce que mon amour est plus tranquille que le vôtre, ne croyez pas qu'il ait moins de force.

— Mais ce mariage que projette votre oncle?

— Et si c'était avec vous, monsieur, qu'il songeât à me marier?...

— Avec moi!...

Tous les traits de Frédéric s'animent d'une expression nouvelle, et Constance pose un doigt sur sa bouche en lui disant : — Chut!... silence, mon ami, mon oncle m'avait bien défendu de parler... mais puis-je vous voir longtemps de la peine!...

— Quoi! Constance, il se pourrait!... Ah! quel bonheur! votre oncle est le meilleur des hommes!... Ah! laissez-moi aller me jeter à ses pieds...

— Non pas vraiment!... pour qu'il me gronde... mais je ne pourrai donc jamais vous rendre raisonnable? asseyez-vous là, monsieur, auprès de moi...

— Mais enfin quand donc pourrai-je lui dire que je vous aime?

— Au retour de votre père... il ne tardera pas sans doute. Savez-vous s'il est allé bien loin?...

— Mais... non... je ne crois pas... je ne suis pas certain...

— Eh bien, mon ami, vous voilà tout pensif...

— Moi, non, je vous jure.

— Tant que nous n'avons pas été certains de notre bonheur je vous ai pardonné ces airs rêveurs, ces moments de tristesse qui vous prennent quelquefois auprès de moi; mais songez bien, monsieur, que je ne veux plus de ces mines-là... Mon ami, vous n'avez pas de chagrins, pas de peines secrètes que vous ne puissiez confier à Constance, n'est-il pas vrai?

— Non, sans doute!

— Promettez-moi que vous me direz tout... tout absolument, que j'aurai votre confiance entière... Est-ce que deux époux doivent se cacher quelque chose?...

— Oui, ma chère Constance, je vous le promets, je vous dirai toutes mes pensées.

Frédéric ment un peu en ce moment, mais ce mensonge est excusable, et dans cet instant une confiance entière ne causerait pas un grand plaisir à Constance, qui est persuadée que son amant ne songe qu'à elle, et qui, malgré son air calme, sa douceur et sa confiance, aime trop éperdument Frédéric pour ne pas être susceptible de jalousie, sentiment qui chez les femmes est presque toujours adhérent à l'amour.

Le comte de Montreville revient à Paris après une absence de près d'un mois. En toute autre circonstance Frédéric aurait été surpris de la longueur d'un voyage qui pouvait être terminé en quinze jours, mais près de Constance il ne s'est pas occupé de cela. Cependant, en revoyant son père, tous les souvenirs du Dauphiné reviennent à son esprit, il demeure embarrassé devant lui, il voudrait et n'ose le questionner.

De son côté, le comte ne paraît pas le même qu'avant son départ : comme s'il était fortement préoccupé d'un événement récent, il est souvent rêveur, pensif, et en regardant son fils semble aussi craindre et désirer une explication. Enfin Frédéric se hasarde le premier à questionner son père, et contre son attente, celui-ci en lui répondant n'a plus ce ton sévère, cet air froid qu'il prenait autrefois en abordant ce sujet.

— Vous avez été en Dauphiné, dit Frédéric, vous avez été à Vizille?...

— Oui, dit le comte, j'ai parcouru les environs de ce village... le bois dans lequel vous avez séjourné si longtemps...

— Et... vous avez vu cette... jeune fille?

— Non, je ne l'ai point vue; depuis quelques jours elle avait quitté sa chaumière, qu'un vieux pâtre seul habitait.

— Quoi! sœur Anne n'est plus dans sa retraite! se pourrait-il?... et Marguerite?...

— La vieille femme est morte depuis plusieurs mois.

— Sœur Anne est partie... pauvre petite!... que peut-elle être devenue?... dans sa situation comment pourra-t-elle se conduire... se faire comprendre? Ah! malheureuse!...

— Que voulez-vous dire? s'écrie le comte en fixant sur son fils des yeux où se peignait l'expression du plus vif intérêt, quelle est donc la situation de cette jeune fille... qui la rend donc tant à plaindre?... répondez, Frédéric!

— Mon père... sœur Anne depuis l'âge de sept ans a perdu l'usage de la parole... un événement affreux, une frayeur épouvantable ont ôté à cette pauvre petite la possibilité de se faire entendre.

— Grand Dieu! dit le comte vivement frappé de ce qu'il vient d'apprendre, c'est elle!... je l'avais deviné!

Mais Frédéric n'a point entendu les derniers mots que son père vient de prononcer. Il est tout occupé de sœur Anne, qu'il croit voir errante, sans secours, sans abri, au milieu des bois, des campagnes; repoussée dans la plupart des auberges, et partout en proie à la misère et au malheur. Il songe que tout cela est son ouvrage, que, s'il n'avait pas cherché à inspirer à cette jeune fille une passion violente, elle aurait vécu tranquille dans le fond de sa retraite, ne désirant point des plaisirs qu'elle ne

connaissait pas, et ne se créant point un bonheur, une existence différente. Dans ce moment, les remords accablent Frédéric, et il se reproche vivement sa conduite avec une femme dont il a cessé d'être amoureux, mais qui lui est toujours chère.

Depuis longtemps, le comte et son fils étaient plongés dans leurs réflexions. Le comte rompt enfin le silence en s'adressant à Frédéric d'une voix émue :

— Rassurez-vous sur le sort de cette jeune fille... Je l'ai retrouvée.

— Vous l'avez retrouvée, mon père, se pourrait-il?...

— Oui, dans une ferme, aux environs de Grenoble. Je l'y ai laissée... et j'ai fait en sorte de la mettre à l'abri de la misère.

— Mais comment?... vous ne pouviez la connaître...

— Son malheur, sa jeunesse... elle m'intéressait vivement... quelque chose me disait que c'était la personne que je cherchais, je n'en doute plus depuis que vous m'avez dit qu'elle est muette. Je vous le répète, ne vous inquiétez plus de son avenir; je l'ai laissée chez de bonnes gens, qui l'aiment, et où elle sera bien; j'aurai soin d'ailleurs de veiller sur son sort.

Le comte se garde bien de dire à son fils son aventure dans la forêt et tout ce qu'il doit à sœur Anne; en apprenant qu'elle lui a sauvé la vie, il craint que Frédéric ne sente se rallumer pour elle son premier amour; il ne veut pas surtout que Frédéric sache que la jeune muette est sur le point d'être mère; cette connaissance pourrait déranger les projets qu'il a formés. Enfin le comte, quoiqu'il s'intéresse maintenant à sœur Anne et se promette d'assurer son existence et celle de son enfant, n'en désire pas moins voir s'accomplir le mariage de son fils avec la nièce de son vieil ami, et pour cela juge très nécessaire de cacher tout ce qui a rapport à la pauvre orpheline.

En arrivant à Paris, il a expressément défendu à son domestique de parler de l'aventure de la forêt et de la jeune femme qu'ils ont laissée à la ferme.

L'assurance que son père vient de lui donner, que sœur Anne était entourée de bonnes gens et désormais à l'abri du besoin, a calmé le chagrin de Frédéric. En amour les remords ne durent guère, et le sentiment nouveau est toujours là pour chasser les souvenirs de l'ancien. C'est auprès de Constance que le jeune homme va oublier entièrement la pauvre fille des bois, c'est en faisant de nouveaux serments d'amour qu'il perd le souvenir de ceux qu'il a faits à une autre.

Le retour du comte de Montreville doit amener le prochain mariage des jeunes gens. Frédéric le désire, Constance l'espère et le général le

Mlle CONSTANCE.

veut, parce qu'il trouve qu'il ne faut pas laisser les amants soupirer longtemps.

Tout le monde est d'accord : quel obstacle pourrait retarder le bonheur des deux amants? Le mariage est arrêté. Le général se fait une fête de danser à la noce de sa nièce, quoiqu'il n'ait jamais dansé de sa vie; le comte ne désire pas moins saluer Constance du doux nom de fille, et les

amants... ah! vous savez bien ce qu'ils désirent ; cela se devine, mais cela ne se dit pas.

Tout occupé de son prochain bonheur, Frédéric n'a plus que bien rarement de ces souvenirs qui donnaient à ses traits une expression de tristesse; quand par hasard il lui échappe un soupir, un regard de Constance éloigne aussitôt ces pensées données à d'autres temps. Mlle de Valmont est si aimable, l'approche du bonheur la rend si belle qu'il est impossible de ne point l'adorer.

Enfin est arrivé ce jour qui doit unir Frédéric et Constance. Le comte de Montreville est tellement satisfait qu'il permet à son fils d'inviter à son mariage toutes les personnes qu'il désirera. Frédéric ne se connaît point de meilleur ami que Dubourg, qui, au milieu de ses folies, lui a souvent donné des preuves d'un véritable attachement. D'ailleurs, depuis que Dubourg a hérité de sa tante, il est devenu beaucoup plus raisonnable. A la vérité, il est toujours gêné vers le milieu du mois, mais il n'a pas hypothéqué son revenu, et a remplacé l'écarté par le domino, jeu où l'on s'échauffe beaucoup moins.

Ménard n'est pas non plus oublié; le bonhomme aime tendrement Frédéric; il a été un peu trop indulgent dans le voyage, mais le comte a pardonné cela, et d'ailleurs le précepteur a toujours eu les meilleures intentions. Quant à son penchant pour la table, dans le monde cela passe souvent pour une qualité.

Constance est parée avec goût et élégance ; mais on ne peut s'occuper de sa toilette en voyant ses grâces et sa beauté; car le bonheur, qui embellit tout, ajoute encore aux charmes d'une jolie figure. Les hommes ne peuvent que l'admirer ; quant aux femmes, elles voient d'un coup d'œil toutes les parties du costume et pourraient, au besoin, nous dire comment est placée chaque épingle, et combien de plis la robe fait par derrière et par devant : notre perspicacité n'ira jamais jusque-là.

Frédéric est rayonnant d'amour ; il ne perd pas Constance de vue, c'est le plus sûr moyen de n'avoir aucun fâcheux souvenir ; Frédéric est fort bien aussi, sa figure est noble et douce, et si les hommes admirent Constance, les dames ne la plaignent pas d'épouser Frédéric.

Le général et le comte éprouvent la satisfaction la plus vive d'unir leurs enfants. Dans sa joie, M. de Valmont est plus gai, plus expansif que le comte de Montreville ; mais celui-ci sourit à tout le monde, et pour la première fois, il embrasse tendrement son fils.

M. Ménard s'est habillé avec soin et conserve une tenue très sévère jusqu'au moment du dîner. Quant à Dubourg, enchanté d'être au mariage de son ami, et voulant se mettre dans les bonnes grâces du comte, il

prend toute la journée une mine tellement raisonnable, qu'il a l'air d'avoir le *spleen*, et s'étudie à se donner une démarche si posée qu'on croirait qu'il a soixante ans. Toutes les fois que le comte se trouve près de lui, il parle des faux plaisirs du monde, du bonheur de la retraite et des jouissances qui attendent le juste après sa mort. Cela devient si fort que le général dit à Frédéric :

— Quel diable d'homme que ton Dubourg! Est-ce qu'il passe son temps dans les cimetières? Je me suis approché de lui une fois ou deux pour causer, il m'a cité cinq ou six passages des *Nuits* d'Young et du *Petit Carême* de Massillon; voilà un jeune homme bien gai pour une noce.

Frédéric va près de Dubourg, et l'engage à se laisser aller à son caractère habituel; mais celui-ci est persuadé que sa conversation, son air et sa tenue enchantent M. de Montreville, et il n'y a pas moyen de le faire sourciller.

Un dîner magnifique est préparé dans l'hôtel du comte, d'où les jeunes mariés doivent partir le soir pour retourner à l'hôtel du général, dans lequel ils vont habiter. Le général, étant souvent en voyage, n'a besoin que d'un petit appartement, et cède aux nouveaux époux les trois quarts de sa maison.

Les mariages dans la haute société n'ont point la gaieté des noces bourgeoises, c'est ce qui dédommage la classe bourgeoise de ne pas être de la haute société. Cependant une gaieté douce préside au repas. M. Ménard s'en donne comme à la table de M. Chambertin; mais Dubourg ne mange pas, il refuse de presque tous les mets, parce qu'il présume que c'est beaucoup plus comme il faut. Impossible de lui faire accepter un verre de champagne ni de liqueurs :

— Je n'en prends jamais, répondit-il avec un flegme imperturbable.

Le comte de Montreville le regarde avec étonnement, tandis que Ménard, qui est près de lui, lui dit à chaque instant :

— Vous en preniez cependant... je vous en ai vu prendre assez souvent!... dites donc que vous êtes malade, à la bonne heure.

— Ton ami est terriblement sobre, dit le général à Frédéric, c'est un anachorète que tu nous as amené.

Après le repas, la danse remplit la soirée. Les nouveaux époux se livrent à ce plaisir, qui donne la patience d'en attendre d'autres; aussi la danse est-elle toujours nécessaire pour terminer gaiement une noce.

Mais Dubourg ne danse pas; il se contente de se promener avec raideur dans les salons, tenant sa tête comme s'il avait un torticolis, et ne s'arrêtant jamais auprès d'une table d'écarté.

— Vous ne jouez pas, monsieur Dubourg? lui dit le comte d'un air riant.

— Non, monsieur le comte, j'ai entièrement renoncé à ces jeux d'argent; je n'aime plus que les échecs, c'est le jeu des gens raisonnables, le seul qui me convienne.

— Vous ne dansez pas?

— Jamais; je n'aime que le menuet, danse noble et posée. C'est bien dommage qu'on ne la danse plus.

— Diable! monsieur Dubourg, vous êtes bien changé, vous étiez un peu étourdi autrefois...

— Ah! monsieur le comte, autre temps, autres soins; avec les années on devient sage.

— Les années!... mais il n'y a pas encore un an que vous faisiez *Hippolyte* et que vous vouliez faire jouer *Thésée* à ce pauvre Ménard.

— Ah! monsieur le comte, depuis ce temps il s'est fait en moi une bien grande révolution. Je n'aime plus que l'étude... la science... ah! la science surtout!... car, comme dit Caton : *Sine doctrina vita est quasi mortis imago.*

Le comte s'éloigne de Dubourg en souriant, et celui-ci est persuadé qu'il est fort satisfait de lui. Cette journée est passée; Ménard a regagné son petit logement en repassant dans sa mémoire tous les morceaux délicats qu'il a mangés. Dubourg n'est pas plutôt hors de l'hôtel qu'il saute et court comme un écolier qui n'est plus sous les yeux de son maître. Frédéric et Constance sont heureux!... des témoins importuns ne sont plus là pour contraindre les élans de leur tendresse... car le monde pèse aux amants, et c'est avec impatience qu'ils attendent le mystère et la solitude. Frédéric peut enfin emmener sa femme : le premier jour des noces, un époux est un amant qui enlève sa maîtresse.

XXVI

SŒUR ANNE EST MÈRE. — LONG SÉJOUR A LA FERME

Sœur Anne est toujours dans la ferme où l'a laissée le comte de Montreville, car nous savons maintenant que l'étranger qu'elle a sauvé de la chaumière des voleurs n'était autre que le père de Frédéric, qui revenait de Vizille, où il avait été s'informer du sort de la jeune fille que son fils avait abandonnée. Mais le comte n'avait trouvé dans le bois que le vieux

pâtre, et celui-ci ignorait de quel côté sœur Anne avait porté ses pas en quittant sa cabane. A toutes les questions qu'on lui adressait, il ne pouvait que répondre :

— Elle est partie, elle a voulu s'en aller, je ne sais où elle est allée !...

En s'éloignant du bois, le comte avait parcouru les environs de Grenoble, et c'était en retournant à Lyon que sa voiture avait été arrêtée dans la forêt.

Sœur Anne, malgré le désir qu'elle a de continuer son voyage, sent bien qu'elle n'est plus en état de se mettre en route ; le moment approche où elle va être mère, où elle pourra presser contre son cœur le fruit de ses amours. Cette pensée adoucit un peu ses tourments ; l'espoir de voir son enfant la distrait quelquefois de ses peines, et dans la ferme chacun cherche à lui rendre la tranquillité, à ramener le sourire sur ses lèvres. Les habitants de cette demeure sont de braves gens qui portent à la jeune muette le plus vif intérêt. Sans en être récompensés, ils auraient montré pour elle le même attachement ; mais l'or ne nuit jamais, et la somme que le comte de Montreville leur a donnée en les engageant à continuer de garder sœur Anne est pour eux considérable.

La jeune femme, qui sent bien devoir prolonger son séjour chez eux, leur présente la bourse que lui a remise le vieux monsieur, quelques moments avant de s'éloigner ; mais les villageois ne veulent plus rien accepter.

— Gardez cet or, lui dit la fermière, gardez-le, mon enfant ; cet homme respectable que vous avez sauvé des mains des brigands a pourvu à tout ; il nous a trop payés, même !... nous n'avions pas besoin de cela pour vous rendre service ; vous êtes si douce, si gentille et si malheureuse !... Pauvre petite femme !... ah ! je devine en partie votre situation !... quelque séducteur aura abusé de votre inexpérience, de votre innocence !... il vous a trompée, puis vous a laissée là !... Voilà l'histoire de toutes les jeunes filles qui n'ont point de parents pour les garantir des pièges de tous ces beaux messieurs... Ne pleurez pas, mon enfant !... je suis bien loin de vous condamner !... vous êtes moins coupable que toute autre ! mais c'est celui qui vous a quittée qui mériterait d'être puni... Dans la situation où vous êtes, vous abandonner !... ah ! il faut qu'il ait le cœur bien dur !...

En entendant ces mots, sœur Anne fait un mouvement précipité comme pour empêcher la fermière d'en dire davantage ; elle pose un doigt sur sa bouche, et secouant la tête avec force semble démentir ce que la villageoise vient de dire.

— Allons, dit la fermière, elle ne veut pas que l'on dise du mal de

lui!... elle l'aime encore!... Voilà bien les femmes! toujours prêtes à excuser celui qui leur a fait le plus de mal. Mais ne vous inquiétez plus de votre sort, mon enfant; restez avec nous, nous vous chérirons comme notre fille, nous aurons bien soin de vous; ici vous êtes pour jamais à l'abri de la misère.

Sœur Anne presse tendrement la main de la fermière, mais ses yeux ne font pas une promesse que son cœur n'a pas l'intention de tenir. Frédéric règne toujours au fond de ce cœur brûlant, et l'espoir de le retrouver n'abandonne pas la jeune fille.

Peu de temps après le départ de l'étranger, sœur Anne, se rappelant qu'il lui a remis un papier, le prend dans la bourse où elle l'a serré et le présente à la fermière, impatiente de savoir ce qu'il contient; la villageoise lit : *Le comte de Montreville, rue de Provence, à Paris.* Le papier ne contenait pas autre chose, et sœur Anne ne se doute pas que c'est le nom du père de Frédéric, car il n'a jamais devant elle prononcé le nom de sa famille; mais elle entend avec joie nommer Paris; elle tâche de faire comprendre à la fermière que c'est là qu'elle veut se rendre et replace avec soin le papier dans sa bourse.

— C'est l'adresse de l'étranger, dit la fermière; oh! cet homme-là ne ressemble pas à tout le monde!... il est reconnaissant; il n'oubliera jamais le service que vous lui avez rendu; et je suis certaine que si vous alliez à Paris, il vous y recevrait bien; mais qu'iriez-vous faire dans cette grande ville?... Croyez-moi, ma chère enfant, restez avec nous, vous serez plus heureuse.

Sœur Anne est charmée de posséder ce papier sur lequel est le nom de la ville où elle compte se rendre un jour; avec ce billet elle pourra se faire comprendre et rend grâces au ciel de cette circonstance qui lui permettra de trouver ce Paris dans lequel elle espère trouver aussi son amant.

Après deux mois de séjour dans la ferme, sœur Anne met au monde un fils... Avec quelle ivresse elle contemple son enfant! avec quels transports elle entend ses premiers cris! Il faut être mère pour comprendre les jouissances que ce moment procure. Déjà dans les traits de son enfant elle croit retrouver ceux de Frédéric; à chaque instant elle le considère, le couvre de baisers; son fils ne la quitte plus : malgré sa faiblesse, c'est elle qui le nourrit. Les villageois n'ont point cherché à s'opposer au désir qu'elle a témoigné d'allaiter son fils; car pour une mère c'est une source de jouissances sans cesse renaissantes, et sœur Anne semble les goûter plus vivement qu'une autre. Elle est si heureuse, si fière lorsqu'elle tient son enfant sur son sein que ce bonheur la distrait de ses peines. Elle n'oublie pas Frédéric, mais son âme n'est plus en proie à une

sombre tristesse ; la vue de son enfant ramène souvent le sourire sur ses lèvres ; elle sent que pour son fils une mère peut tout supporter.

Quelques semaines après son accouchement, sœur Anne témoigne le désir de se remettre en voyage ; mais les habitants de la ferme s'opposent à son projet.

— Y pensez-vous ? lui dit la fermière, vous mettre en route en nourrissant votre enfant ! Songez que ce n'est plus votre vie seulement, c'est la sienne que vous exposeriez. Croyez-vous, en cherchant de nouveau des fatigues, des dangers, pouvoir offrir à ce pauvre petit un sein dans lequel il puiserait la vie ? Non, madame, non, cela est impossible ; bientôt cet enfant perdrait la santé, l'existence, si vous persistiez dans votre projet.

Compromettre l'existence de son fils !... cette idée fait frémir la jeune muette. Il n'est pas de sacrifice qu'elle ne fasse pour son enfant ; c'en est un bien grand pour elle de suspendre son voyage, mais ce que vient de dire la fermière la décide sur-le-champ à rester à la ferme jusqu'à ce que son fils ne puisse plus se ressentir des peines qu'éprouvera sa mère.

— Allons, allons, vous resterez, dit la fermière, qui lit dans les yeux de sœur Anne qu'elle ne résiste pas. C'est bien, mon enfant, vous êtes raisonnable. Dans un an... dans dix-huit mois, si votre fils est assez fort... alors nous verrons ; mais jusque-là il ne faut point songer à voyager.

Sœur Anne a pris son parti ; et tout en songeant encore à Frédéric, elle ne s'occupe plus que de son enfant. Pour prix de ses soins, elle voit son fils acquérir chaque jour de nouvelles forces ; sur ses joues brille la santé, sur ses lèvres un doux sourire, et déjà ses petits bras semblent entourer avec reconnaissance celle qui lui donna le jour.

En traçant devant les villageois le nom de Frédéric, sœur Anne est parvenue à faire comprendre que c'est ce nom qu'elle veut que l'on donne à son fils. Les villageois n'appellent plus l'enfant autrement, et la jeune mère éprouve un sentiment de plaisir toujours nouveau chaque fois que ce nom frappe son oreille ; combien son bonheur sera plus grand encore lorsque son enfant y répondra !

La jeune muette est depuis six mois chez les bons fermiers, lorsqu'un jour un courrier apporte à la ferme un paquet contenant vingt-cinq louis et un billet du comte de Montreville adressé aux villageois. Dans sa lettre, il recommande de nouveau la jeune femme à leurs soins, en les prévenant que tous les six mois il leur enverra pour elle une pareille somme.

La fermière se hâte d'apprendre à sœur Anne ce que fait pour elle le comte de Montreville, et les yeux de la jeune mère se remplissent des larmes de la reconnaissance.

— Quel brave homme ! dit la villageoise... Ah ! j'étais bien sûre qu'il

ne vous oublierait pas... Morgué ! je vous le répète, si plus tard il vous prend encore l'envie d'aller à Paris, c'est chez ce comte-là qu'il faudra vous rendre tout de suite !... Dame ! mon enfant, c'est qu'un comte, c'est un seigneur... un homme puissant... Celui-là est bien riche, à ce qu'il paraît, et si vot' séducteur est dans Paris, il vous le fera retrouver ben vite ; et peut-être ben que, par les bons conseils qu'il lui donnera, il l'engagera à ne plus vous quitter.

Sœur Anne témoigne qu'elle pense comme la fermière, et qu'elle fera tout ce qu'elle vient de dire. Elle la force ensuite à accepter la somme envoyée par le comte, et se trouve plus heureuse en pensant qu'elle n'est point à charge aux bonnes gens qui lui marquent tant d'intérêt.

Le temps s'écoule : sœur Anne idolâtre son fils. Il lui tient lieu de tout ce qu'elle a perdu ; elle revoit en lui ce frère qu'elle chérissait, et dont la mort lui a causé une révolution si funeste ; elle revoit Frédéric, ce sont ses traits que son fils lui offre. Elle étudie les moindres désirs de son enfant ; elle épie son regard, son sourire, et dans ces soins si touchants trouve moins long le temps qui s'est écoulé depuis qu'elle n'a revu son amant, et celui qui doit se passer encore avant qu'elle se rapproche de lui.

Le petit Frédéric promet d'avoir la beauté, la douceur de celle dont il tient le jour ; déjà il balbutie ce nom si doux à l'oreille d'une mère, et sœur Anne sent alors combien il est nécessaire qu'elle ne prive pas son enfant des soins qu'on lui prodigue à la ferme. Si son fils ne connaissait qu'elle, le pauvre enfant ne parlerait pas ; car la voix est aussi un art dans lequel il faut un maître.

Le comte fait parvenir un second envoi d'argent à l'époque qu'il a désignée. Son messager s'informe toujours de la situation de la jeune muette, de la santé de son enfant, et engage sœur Anne à ne point quitter la ferme où elle goûte une existence tranquille, où elle peut prodiguer tous ses soins à son fils.

Mais sœur Anne n'a point renoncé au désir de se rendre à Paris. Malgré les remontrances de la fermière, elle veut tout tenter pour retrouver Frédéric. L'amour qu'elle sent pour son fils ne diminue pas ses regrets d'être éloignée de son amant : il semble au contraire qu'en considérant son enfant, dont elle admire la beauté, elle éprouve le plus vif désir de l'offrir à son père. — S'il le voyait, pense-t-elle, pourrait-il ne pas l'aimer ?... Non, il ne songerait plus alors à se séparer de moi.

Le petit Frédéric a vingt mois. Depuis longtemps, il ne puise plus sa nourriture dans le sein de sa mère. Il commence à essayer ses premiers pas ; chaque jour sa marche est moins chancelante. Sœur Anne le guide, le soutient ; elle remarque l'augmentation de ses forces, de ses facultés.

Assise dans le fond de la voiture. (P. 311.)

Semblable au jardinier qui considère les changements qu'une nuit a apportés dans ses jeunes plantes, une mère voit chaque jour avec délices ceux qui annoncent les progrès de son enfant.

Tranquille sur la santé de son fils, à l'abri du besoin par la somme que le comte lui a donnée à son départ, et ne doutant pas d'ailleurs qu'en arrivant à Paris elle trouvera en lui un protecteur et un ami, sœur Anne

est résolue à entreprendre ce voyage, et un matin, elle présente à la fermière le papier que lui a laissé le comte... C'était annoncer qu'elle voulait partir.

Les habitants de la ferme essayent encore de la faire changer de résolution ; mais cette fois sœur Anne est inébranlable ; elle veut partir, elle veut aller à Paris ; son cœur lui dit qu'elle y trouvera Frédéric.

— Pourquoi emmener votre enfant? lui dit la fermière ; laissez-le avec nous, vous savez combien nous l'aimons. Mais sœur Anne ne comprend pas qu'une mère puisse se séparer une seule minute de son fils ; elle serre le sien contre son sein, et fait signe qu'elle ne le quittera jamais. — Du moins, dit la fermière, puisque vous voulez absolument aller à Paris, vous ne voyagerez plus à pied comme une mendiante. Je vais avec ma carriole vous conduire jusqu'à Lyon, et là, je vous embarquerai dans une diligence qui vous conduira avec votre enfant à votre destination. En arrivant, vous montrerez l'adresse que vous avez, on vous conduira chez M. de Montreville : cet homme-là ne vous abandonnera pas... et quand vous voudrez revenir près de nous, il saura vous en procurer les moyens.

Sœur Anne témoigne à la bonne fermière toute la reconnaissance que lui inspirent ses bontés. Le voyage étant décidé, on s'occupe des préparatifs : les villageois ont acheté à la jeune femme du linge, des habillements et tout ce qu'il faut à son fils ; ils veulent encore lui offrir de l'argent ; mais la bourse que possède sœur Anne contient cinquante louis ; cette somme lui paraît énorme, et bien plus que suffisante pour exister à Paris, lors même que le comte de Montreville ne l'y protégerait pas ; elle ne veut rien prendre de plus, et les vêtements qui la couvrent lui semblent magnifiques, en comparaison de ceux qu'elle portait dans son bois. Son cœur éprouve un sentiment de joie lorsqu'elle considère son costume simple et de bon goût, qui est celui d'une jeune fermière du Dauphiné. — Il me trouvera plus belle, se dit-elle ; peut-être m'aimera-t-il davantage...

Tous les apprêts sont terminés : la fermière a fait atteler son cheval à sa carriole, dans laquelle elle se place près de sœur Anne, qui tient son fils sur ses genoux. On part de grand matin, et le soir même on arrive à Lyon. La fermière y arrête une place pour la jeune mère, dans une diligence qui part le lendemain pour Paris ; elle la recommande au conducteur, afin qu'il veille sur elle pendant le voyage.

Le moment du départ est arrivé : ce n'est pas sans répandre des larmes que la bonne fermière se sépare de la jeune muette et du petit Frédéric.

— Vous avez voulu nous quitter, mon enfant, dit-elle à sœur Anne,

je crains bien que vous n'ayez eu tort... Vous allez dans une ville immense... On n'y aura pas pour vous la même amitié que dans notre village... mais ne nous oubliez pas... Faites-nous donner de vos nouvelles par ce M. de Montreville, qui paraît vous aimer beaucoup, et si quelque jour vous étiez malheureuse, ah! revenez bien vite chez nous, vous y serez toujours reçue comme notre enfant.

Sœur Anne embrasse tendrement la bonne fermière, puis monte avec son fils dans la voiture qui doit la conduire à Paris.

XXVII

LA DILIGENCE. — SŒUR ANNE A PARIS

Une jeune femme qui jusqu'à l'âge de seize ans n'est point sortie de sa chaumière, qui par sa situation est plus que toute autre étrangère au monde et à ses usages, doit éprouver mille sensations nouvelles en se voyant pour la première fois entourée de personnes étrangères, dans ces maisons roulantes qui vous emportent à travers les villes et les champs.

Telle est la situation de sœur Anne, qui n'a encore que dix-huit ans et demi lorsqu'elle part pour Paris avec son fils âgé de vingt et un mois. Assise dans le fond de la voiture, tenant son enfant sur ses genoux, elle n'ose lever les yeux sur les personnes qui voyagent avec elle, et rougit lorsqu'elle s'aperçoit qu'on l'examine.

Sa jeunesse, sa beauté, son amour pour son fils, devaient la rendre intéressante aux yeux de toute personne sensible. Mais on trouve peu de sensibilité dans une diligence; les gens qui entourent sœur Anne n'en paraissent pas abondamment pourvus. A sa gauche est un marchand qui ne cesse de parler de ses affaires avec un autre négociant placé en face de lui. Le cours de la Bourse, le prix du sucre, du café, de la cochenille, les opérations qui ont eu lieu aux dernières foires occupent tellement ces messieurs, qu'ils ne trouvent pas même le temps de faire leurs excuses à leurs voisines, lorsque en gesticulant ils leur mettent le coude dans les côtes ou leur tabatière sous le nez. A sa droite, notre jeune mère a un monsieur d'une quarantaine d'années, au regard oblique, à la mine sèche et longue, qui parle peu, mais semble écouter et chercher à connaître ses voisins. En face est une dame de cinquante ans, en vieille robe de soie tachée, coiffée d'un mauvais chapeau de velours, sur lequel se balancent des plumes qui ressemblent à des arêtes, et dont le visage enluminé est

surchargé de rouge, de mouches et de tabac. Cette dame, avant que la voiture ait roulé dix minutes, a déjà appris à ses voisins qu'après avoir fait les ingénues à Strasbourg, les princesses à Caen, les amoureuses à Saint-Malo, les bergères à Quimper, les reines à Nantes, les mères nobles à Noisy-le-Sec, et les jeunes premières à Troyes, elle va remplir l'emploi des grandes coquettes au théâtre des Funambules à Paris, d'où elle compte obtenir incessamment pour la Comédie-Française un ordre de début qu'elle sollicite depuis trente-six ans.

Enfin, auprès de la débutante est un gros monsieur qui dort presque toujours, et ne se réveille que pour dire : — Aïe ! nous allons tomber !... J'ai cru que nous versions !... voisin extrêmement aimable en diligence.

Pendant les premiers moments du voyage, sœur Anne n'entend qu'un bruit confus de mots auxquels elle ne comprend rien, les marchands mêlant leur indigo et leur cochenille aux aventures arrivées à la grande coquette, qui ne s'arrête que pour priser et dire à son voisin le dormeur :

— Prenez donc garde, monsieur... vous vous jetez sur moi. . Ayez donc les égards dus à mon sexe !...

— Aïe !... nous allons tomber !... dit alors le gros monsieur en se frottant les yeux.

Après s'être occupé de soi, on finit toujours par s'occuper des autres : le monsieur au regard louche a déjà fait compliment à sœur Anne de la beauté de son fils, et cela lui a valu un doux sourire de la jeune muette, car on est certain de plaire à une mère en donnant des éloges à son enfant.

La dame au vieux chapeau considère à son tour sœur Anne, et dit : — Elle est fort bien, cette petite dame... figure très intéressante... C'est justement le costume que je portais dans *Annette et Lubin*, en 1792 : comme cela m'allait !... Il faudra que je rejoue ce rôle-là aux Funambules.

Les deux marchands jettent un coup d'œil sur sœur Anne ; mais comme le petit Frédéric tient dans ses mains un morceau de sucre, cela les ramène nécessairement sur les variations que vient d'éprouver cette denrée.

— L'enfant est gentil, dit la comédienne, il a déjà de l'expression dans les traits... S'il était à moi, je le mettrais au théâtre... Dans un an, il pourrait faire le petit Joas d'*Athalie*, et dans deux il saurait faire les grands écarts de Polichinelle vampire. Ah ! voilà comme on élève les enfants maintenant ! C'est superbe !... Tous ceux qui résistent sont, à douze ans, des Forioso !

Sœur Anne ne sait pas ce que c'est que Forioso et le petit Joas, mais elle voit que l'on considère son enfant, et son cœur éprouve ce sentiment

de plaisir et de fierté si naturel chez une mère. Cependant, bientôt les questions s'adressent à elle.

— Vous allez à Paris, dit la comédienne; est-ce pour le faire vacciner?... L'a-t-il été dans votre endroit?... Qu'allez-vous faire à Paris?... Votre mari vous a-t-il devancée?...

A toutes ces questions, la dame, ne recevant aucune réponse, commence à prendre de l'humeur et à trouver fort insolente la conduite de la jeune femme. — Est-ce que vous ne m'entendez pas, madame? reprend-elle d'un ton ironique. Quand je vous adresse la parole, il me semble que vous pouvez bien me faire l'honneur de me répondre.

Sœur Anne fait un signe de tête négatif, en baissant tristement les yeux. — Eh bien!... qu'est-ce à dire?... s'écrie la vieille débutante; je crois qu'elle ose me signifier qu'elle ne veut pas me répondre!... Apprenez, petite mijaurée, que je saurai bien vous faire parler!... et que *Primerose Bérénice de Follencourt* n'est pas faite pour souffrir une insulte!... Je me suis battue plus d'une fois en scène... J'ai fait des rôles d'homme, et je sais tirer l'épée, entendez-vous, petite impertinente?...

Sœur Anne, effrayée du ton de la vieille dame et des regards courroucés qu'elle lui lance, jette sur son voisin de droite un coup d'œil suppliant, et celui-ci, qui la considère avec curiosité, dit à la comédienne :

— Madame, vous avez tort de vous fâcher...

— Qu'est-ce à dire, j'ai tort?...

— Sans doute, le silence de cette jeune femme n'est pas naturel... Depuis qu'elle est en voiture, elle n'a pas dit un seul mot, même à son enfant... je crois qu'elle est muette...

— Muette!... une femme muette!... c'est impossible, monsieur.

Mais sœur Anne s'empresse de faire signe que c'est la vérité; aussitôt la vieille actrice pousse un cri d'étonnement si fort que son voisin se réveille.

— Elle est muette!... se pourrait-il?... monsieur, entendez-vous... elle est muette!...

— Aïe!... j'ai bien cru que nous versions....

— Ah! quel homme insupportable vous êtes!... Il me donnera des attaques de nerfs avec ses versements... Pauvre ange!... chère mignonne!... vous êtes muette, ma bonne amie?... Ah! que je vous plains!... que vous devez souffrir!... J'aimerais mieux être sourde et aveugle. Pauvre petite! qu'elle est intéressante!... que de grâces!... ne pas pouvoir parler... Et comment cela vous est-il arrivé, mon enfant?

Sœur Anne, presque aussi étonnée de l'amitié que lui témoigne la comédienne qu'elle l'a été de sa colère, tire de son sein sa bourse, en sort

le papier qu'elle porte toujours sur elle, et le présente à son voisin, qui lit bas, et se contente de dire : C'est l'adresse de la maison où elle va.

— Sans doute pour être nourrice sur lieu... Ah ! qu'elle ferait bien mieux de jouer la pantomime ! La jolie tête ! comme elle serait bien dans *Philomèle et Térée*.

Le voisin de sœur Anne ne répond plus à la vieille actrice ; il semble préoccupé depuis qu'il a vu la bourse pleine d'or que la jeune mère a tirée de son sein pour montrer l'adresse du comte. Depuis ce moment, il redouble d'attentions, de prévenances avec sœur Anne ; il caresse le petit Frédéric, et pousse la galanterie jusqu'à lui acheter du sucre d'orge et du pain d'épice à la première station. Sœur Anne, dont le cœur simple et pur ne voit que des amis et des protecteurs, ne remarque pas la fausseté qui règne dans les regards de son voisin, et se sent au contraire disposée à lui accorder toute sa confiance. Pauvre petite !... que vas-tu faire à Paris ?...

Le second jour du voyage, le monsieur louche dit à sœur Anne : — Je connais beaucoup à Paris le comte de Montreville chez lequel vous allez... c'est un de mes amis. Si vous le désirez, je vous conduirai moi-même chez lui.

La jeune muette marque au monsieur qu'elle accepte avec reconnaissance ; et la vieille actrice, qui s'aperçoit que sœur Anne sourit à son voisin, se pince les lèvres en la regardant d'un air dédaigneux, puis murmure entre ses dents : Cela va bien... en voiture on fait vite connaissance. Voilà comme on suppose toujours le mal, surtout quand on en a fait toute sa vie. Quant à sœur Anne, elle regarde la comédienne avec étonnement : elle ne conçoit rien à une femme qui en moins de vingt-quatre heures lui a montré de la colère, de l'amitié et du dédain.

Enfin la diligence est entrée dans la grande ville : sœur Anne est éblouie, étourdie de tout ce qu'elle aperçoit ; elle se croit dans un monde nouveau ; car étant arrivée à Lyon le soir, et repartie le lendemain de bon matin, elle n'a pas vu cette ville, dont la grandeur, la richesse et la population auraient pu lui donner une idée de Paris.

Le monsieur sec et louche, qui est toujours aux petits soins pour la jeune muette et son fils, les fait descendre de la diligence ; et pendant que la grande coquette des Funambules rarrange son chapeau et ses plumes un peu froissées par la voiture, pendant que les deux marchands courent à la Bourse, et que le gros monsieur s'éloigne en disant : — Tiens, nous n'avons pas versé... c'est drôle ; je croyais que nous verserions... l'homme obligeant fait venir un fiacre ; on y place les paquets

de sœur Anne : elle y monte avec son enfant, et le monsieur y monte avec elle.

L'inconnu a parlé au cocher : il dit à la jeune voyageuse : — Nous allons chez M. le comte de Montreville : je suis enchanté de vous conduire moi-même dans sa maison, car dans ce Paris, où vous êtes étrangère, vous pourriez vous trouver fort embarrassée, ne pouvant vous faire entendre.

Sœur Anne remercie le monsieur ; la pauvre petite ne se doute pas qu'elle est tombée entre les mains d'un intrigant, d'un misérable escroc qui, après avoir fait dans toutes les grandes villes de petites gentillesses qui l'ont forcé à fuir, revient à Paris dans l'espoir qu'une absence de huit ans l'aura fait oublier de ses anciennes dupes, et qu'il pourra en faire de nouvelles. Mais il était impossible que la jeune muette ne donnât pas dans le premier piège qu'on voudrait lui tendre. Douce, confiante, étrangère à la ruse, elle ne soupçonnait jamais le mal. Son aventure de la forêt lui aurait fait craindre des voleurs dans un bois, mais elle ne pouvait lui apprendre à se défier de ceux que l'on rencontre dans le monde, et qu'il est beaucoup plus difficile de reconnaître, parce qu'ils s'y couvrent du masque de la probité, ce qui les rend souvent plus dangereux que ceux qui nous attaquent sur les grands chemins.

Le fiacre qui conduisait les voyageurs s'arrête devant une belle maison. Le monsieur s'empresse de descendre en disant à sœur Anne : — Attendez un moment ; voilà l'hôtel du comte, mais il faut s'assurer s'il y est maintenant. Et aussitôt il entre dans la maison, puis revient au bout de quelques minutes d'un air contrarié :

— Ma chère dame, ce que je craignais est arrivé : le comte de Montreville est à la campagne ; il ne reviendra que dans deux jours.

La figure de la jeune fille semble dire : — Que vais-je faire pendant ce temps? où vais-je aller?

— Tranquillisez-vous, reprend l'homme obligeant, je ne veux pas vous laisser dans l'embarras ; je vais vous conduire dans une honnête maison où l'on aura bien soin de vous. Deux jours sont bientôt passés ; alors vous reviendrez chez M. le comte.

Sœur Anne lui témoigne de nouveau sa gratitude ; elle est touchée de toutes les peines que l'on se donne pour elle, sans cependant en être surprise : elle se figure que c'est ainsi que tout le monde agit dans les grandes villes. Le fiacre repart. Le mouvement de la voiture plaît au petit Frédéric ; il rit, il saute sur les genoux de sa mère ; et celle-ci, en apercevant ces grandes maisons, ces boutiques et ce monde qui se croise, laisse voir tout l'étonnement qu'elle éprouve. — Oh! vous verrez bien autre

chose encore, dit le monsieur, vous serez surprise de mille manières différentes... ce voyage vous sera très profitable.

Le fiacre s'est arrêté devant une méchante maison garnie du faubourg Saint-Jacques, et sœur Anne en y entrant trouve que cet honnête asile est bien triste et bien sale : mais elle se laisse conduire par le monsieur, qui fait porter son paquet dans une chambre qu'on vient de leur donner, et qui reste bientôt seul avec la jeune mère et son enfant. — Avant de vous quitter, dit-il à sœur Anne, je dois vous prévenir qu'il y a une petite formalité à remplir : quand on vient loger dans un hôtel à Paris, il faut déclarer ce qu'on a d'argent sur soi... C'est la police qui veut que cela se fasse ainsi, afin qu'il ne se perde jamais rien dans la ville, parce que si vous déclarez aujourd'hui avoir quarante louis, et qu'il vous en soit volé un demain, alors on va compter les bourses de tous les habitants de la capitale, et celui qui a un louis de trop est le voleur. Hein! que dites-vous de cela? C'est bien inventé, n'est-ce pas?

Sœur Anne ne comprend pas trop ce que ce monsieur vient de lui dire; elle le regarde comme pour en attendre une autre explication, et il reprend : — Voulez-vous aller compter avec la maîtresse de la maison, ou voulez-vous que j'y aille pour vous?... ça vaudra mieux ! donnez-moi votre bourse, ce sera plus tôt fait.

La pauvre petite tire sa bourse de son sein, et le monsieur obligeant la prend en disant : — Ne vous impatientez pas; je vais compter ce qu'il y a dedans. Puis il sort, et donne en bas une pièce d'or à la maîtresse de la maison en lui disant : — Voilà pour payer la dépense de cette jeune femme qui est muette. Après cela le fripon s'éloigne en se flattant que ce procédé est fort délicat, puis il va au Palais-Royal, où, trouvant d'autres fripons de sa force, il perd bientôt l'or qu'il vient de voler à une infortunée; puis, ne trouvant plus de dupes qui lui donnent leur bourse, il en escamote une dans la poche d'un gros milord; puis le milord, s'en étant aperçu, fait arrêter le coquin; puis on le conduit à la Préfecture, puis à Bicêtre, puis aux galères, où il s'exerce encore à voler ses camarades... Mais laissons-le là.

Sœur Anne attendait toujours le retour de ce monsieur qui venait de sortir avec sa bourse, la pauvre petite n'avait aucun soupçon, elle ne concevait nulle inquiétude et jouait tranquillement avec son fils, jetant quelquefois un regard par la croisée, puis se retirant tout effrayée, parce que la chambre était au troisième, et que la jeune muette ne s'était jamais trouvée si élevée au-dessus des passants.

Cependant le monsieur ne revenait point, et sœur Anne s'étonnait de sa longue absence, lorsque la maîtresse du logis vint la trouver.

Le valet oublie la défense de son maître. (P. 323.)

La jeune mère lui tend la main pour ravoir sa bourse, mais la dame se contente de lui demander ce qu'il faut lui servir : — J'aurai grand soin de vous, ajouta-t-elle, car monsieur en partant a payé pour votre loyer et toute la dépense que vous pourrez faire pendant les deux jours qu'il m'a dit que vous passeriez chez moi.

Ce monsieur est parti ! Un affreux pressentiment vient enfin éclairer sœur Anne ; elle tâche de se faire comprendre... elle tend sans cesse sa main en faisant signe comme si elle comptait de l'argent. — Je vous dis que je suis payée, dit l'hôtesse ; je ne vous demande rien, mon enfant, et je vais vous faire monter à dîner.

Sœur Anne reste anéantie ; ce n'est pas seulement son or qu'elle regrette, elle n'en connaît pas encore toute la valeur ; mais dans sa bourse était l'adresse du comte de Montreville, et le misérable l'a emportée avec tout ce qu'elle possédait. Que deviendra-t-elle?... comment pourra-t-elle maintenant trouver la maison de son protecteur?

Pendant la journée la jeune femme conserve encore quelque espérance : elle se flatte que l'inconnu reviendra ; mais la nuit est venue, et l'homme obligeant n'a point reparu. Sœur Anne pleure en pressant son fils sur son sein ; ce n'est plus pour elle seule qu'elle tremble, et sa peine n'en est que plus vive. Déjà elle voit son enfant privé du nécessaire, manquant de nourriture ; elle frémit, elle entrevoit toute l'horreur de leur situation, et se repent maintenant d'avoir quitté la ferme, car la pensée que son fils souffrira aussi abat tout son courage.

Elle passe encore dans sa chambre le second jour de son arrivée à Paris ; le misérable qui l'a dépouillée lui a dit que le comte était absent pour deux jours, elle attend donc au lendemain pour chercher M. de Montreville. Elle se flatte qu'elle reconnaîtra la maison devant laquelle le fiacre s'est arrêté. La pauvre petite croit se retrouver dans cette ville immense où elle vient pour la première fois !... elle ignore que le fripon qui l'a volée a fait arrêter la voiture devant un hôtel qui n'était point celui du comte.

Le lendemain elle prend son fils sur son bras et de l'autre le paquet qui contient ses effets, puis quitte sa demeure où l'hôtesse ne cherche pas à la retenir, parce qu'on n'a payé la dépense que pour deux jours. Sœur Anne se recommande à la Providence et tâche de ranimer son courage en s'aventurant dans cette ville qu'elle ne connaît pas. A chaque moment les voitures l'effraient, les chevaux lui font peur, les cris des marchands à éventaires l'étourdissent ; la vue de tout ce monde qui va, vient, se croise, et souvent la presse brusquement, la trouble à tel point qu'elle ne sait plus où elle en est. La pauvre petite entre sous une porte

cochère et se met à pleurer. La portière de la maison lui demande le motif de son chagrin, mais sœur Anne ne peut que verser des larmes ; alors la portière s'éloigne de mauvaise humeur en disant : C'est bien la peine de s'apitoyer sur le sort de gens qui ne veulent pas vous dire ce qu'ils ont !

La jeune fille, après avoir longtemps pleuré, se remet en route : mais elle a marché quatre heures et n'en est pas plus avancée ; elle voit toujours des rues, des boutiques, mais elle ne sait de quel côté se diriger, et fait souvent beaucoup de chemin pour revenir au point d'où elle est partie. Et cette maison du comte, comment la reconnaître?... elle commence à croire que cela n'est pas possible. La fatigue l'accable, car elle porte toujours son enfant sur ses bras... bientôt le besoin se fait sentir et vient augmenter l'horreur de sa situation.

Elle s'assied sur un banc de pierre ; les gens qui passent jettent un regard sur elle... mais ils continuent leur chemin ; ils s'arrêteraient si, au lieu d'une femme qui pleure sur son enfant, ils voyaient un chat se battre avec polichinelle.

Heureusement que l'on est dans le milieu de l'été ; le temps est superbe, et l'approche de la nuit ne force point à quitter la promenade. La jeune muette est entrée dans la boutique d'un pâtissier, elle donne des gâteaux à son enfant, puis présente tristement un de ses effets en payement ; mais on le lui rend en la regardant avec pitié et surprise, car la mine de sœur Anne n'annonçant pas la misère, on ne conçoit pas qu'elle se trouve sans argent.

Elle a essayé de se remettre en route, mais la nuit redouble ses alarmes, et malgré les réverbères qui éclairent les rues, le bruit des chevaux lui semble encore plus effrayant ; elle tremble à chaque moment d'être renversée avec son fils par ces voitures qui souvent l'entourent de tous côtés ; elle prend de nouveau le parti d'aller s'asseoir sur un banc.

Sœur Anne se trouve alors dans la rue Montmartre ; plusieurs fois dans la journée elle a passé par la rue de Provence et devant l'hôtel de M. de Montreville, mais la pauvre petite ne le connaît pas ; il lui serait maintenant impossible de retrouver sa demeure, elle est prête à se livrer au désespoir, mais elle presse son fils contre son cœur, et en le couvrant de baisers tâche de reprendre des forces. L'enfant lui sourit et joue avec ses cheveux : il est dans l'âge où l'on ne connaît pas le malheur quand on est dans les bras de sa mère.

La soirée s'avance ; déjà les boutiques se ferment, les piétons sont moins nombreux, les voitures mettent de plus longs intervalles à se succéder. Sœur Anne leve les yeux et regarde autour d'elle avec un peu plus

d'assurance. Où demandera-t-elle une retraite pour la nuit ?... Elle se trouve perdue au milieu de ces habitations, elle n'ose s'adresser nulle part!... Son regard suppliant s'attache sur les personnes qui passent devant elle... quelques hommes s'arrêtent pour la considérer.

— Elle est jolie ! disent-ils ; mais elle leur présente son enfant, et ils s'éloignent aussitôt.

— Grand Dieu ! pense l'infortunée, les habitants de Paris n'aiment donc pas les enfants?... ils s'en vont bien vite dès que je leur montre le mien.

Sur le minuit des soldats passent dans la rue, ils s'approchent, j'en frissonne... l'un d'eux s'avance en lui disant : Allons, allons, que faites-vous là avec votre enfant ? Rentrez chez vous, ou je vous emmène au corps de garde.

Le ton dur de l'homme qui vient de lui parler la fait trembler, elle se lève précipitamment et s'éloigne en serrant son enfant entre ses bras. Mais à peine a-t-elle fait cent pas qu'elle s'aperçoit qu'elle a oublié sur le banc de pierre le paquet qui contient ses effets ; elle court aussitôt pour le chercher... elle retrouve la place où elle était assise, mais hélas ! déjà ses effets n'y sont plus... malheureuse! c'était sa dernière ressource!

Elle ne trouve point de larmes pour ce dernier malheur, un poids énorme semble arrêté sur sa poitrine ; elle s'éloigne avec son enfant, elle n'ose plus penser... Elle marche plus vivement et sans savoir où elle va... elle serre son fils avec plus de force, tous ses membres sont agités par une contraction nerveuse... elle a presque perdu le sentiment de ses maux. Elle vient de descendre la rue Montmartre, elle arrive au boulevard... des arbres frappent sa vue, son cœur se dilate... La pauvre petite se croit sortie de cette ville où le sort la poursuit, elle se croit de nouveau près de ses champs, de ses bois, et, courant précipitamment vers le premier arbre qui se présente, elle se serre tout contre, le touche avec ivresse, et ses larmes se font un passage.

Elle s'assied enfin sous le feuillage dont l'aspect vient de ranimer son cœur ; elle couvre son enfant avec le tablier qu'elle porte, et se décide à attendre le jour en cet endroit.

Le jour est revenu sans que la jeune muette ait goûté un moment de repos; elle songe au sort qui l'attend, elle voit qu'il faudra implorer la charité publique pour elle et son fils. Seule, elle attendrait la mort ; mais pour son enfant elle peut tout supporter. Après avoir été si bien dans la ferme, entourée de gens qui l'aimaient, qui chérissaient son fils, être réduite à demander son pain !... Combien elle se repent d'avoir quitté ce séjour tranquille! c'est surtout en regardant son enfant qu'elle s'accuse: Pauvre petit ! pense-t-elle, tout ce que tu souffriras sera mon ouvrage!...

Mais suis-je donc si coupable d'avoir voulu te rendre ton père?... Ah! si du moins je pouvais retrouver cet asile! si je pouvais revoir ces bons villageois qui me traitaient comme leur fille! Je sens qu'il faut renoncer à l'espoir de revoir Frédéric!... mais si ma douleur m'ôte la vie, que deviendra mon fils dans cette ville immense?...

La pauvre mère pleure en considérant le petit Frédéric, qui dort encore. Quelques paysans qui vont au marché lui offrent en passant du pain, des fruits; une laitière lui fait boire de son lait, ainsi qu'à son enfant; tous les cœurs ne sont pas insensibles, les Parisiens même donnent volontiers aux pauvres; et s'ils ne le font pas plus souvent c'est qu'ils craignent de s'attrister devant un malheureux.

Pendant une partie de la journée, sœur Anne parcourt encore la ville pour tâcher de trouver la demeure de son protecteur; souvent elle voit passer des hommes qui ont la tournure, la mise de Frédéric; alors elle se hâte, elle double le pas pour les atteindre, et lorsqu'elle est près d'eux elle reconnaît son erreur; les uns la regardent avec étonnement, les autres en ricanant... elle s'éloigne toute honteuse et le cœur brisé. Mon Dieu! se dit-elle, je ne pourrai donc jamais le rencontrer!...

Vers la fin de la journée, les provisions qu'on lui a données le matin sont épuisées; il faut tendre la main et implorer la pitié des passants. Sœur Anne a besoin de regarder son fils pour trouver la force de demander du pain. Si du moins ceux qui font le bien le faisaient avec grâce, les infortunés seraient moins à plaindre; mais c'est d'un air dur ou dédaigneux, c'est presque en les grondant que bien des gens donnent aux malheureux. Hélas! pense sœur Anne en versant des larmes, pourquoi donc me font-ils un crime d'être pauvre?

Il lui tarde de quitter Paris; les habitants des campagnes lui semblent plus humains, plus doux; auprès d'eux elle se sent moins honteuse. Mais quel chemin prendre pour retrouver la ferme hospitalière? Il faut donc s'en remettre à la Providence, qui jusqu'à présent ne lui a pas été favorable, pauvre petite! puisse-t-elle te guider enfin vers le terme de tes maux!

Ignorant le chemin qu'elle doit prendre, mais voulant absolument sortir de la ville, sœur Anne se décide à suivre un homme qui marche à côté d'une petite carriole recouverte en toile. En effet, cet homme ne tarde pas à prendre un faubourg, puis à sortir par une des barrières de la ville. En suivant toujours la carriole, qui ne va qu'au pas, la jeune mère se trouve enfin dans la campagne; elle respire plus librement, elle embrasse son fils, et implorant pour lui le secours du ciel, elle se dirige vers un village pour y demander l'hospitalité.

XXVIII

LE HASARD LES RAPPROCHE

Frédéric aime toujours sa femme, peut-être avec moins d'emportement, de délire que dans le premier mois de son union ; mais la facilité qu'un mari a d'être avec sa compagne n'a point éteint son amour ; car chaque jour il découvre en Constance de nouvelles qualités, de nouvelles vertus. Les charmes de la figure séduisent, mais ne suffisent pas pour enchaîner ; heureux l'époux qui trouve dans sa femme des attraits sur lesquels le temps ne peut rien !

Constance paraissait susceptible d'un seul défaut, bien cruel lorsqu'on ne sait pas s'en rendre maître, mais qu'elle renfermait avec soin dans son sein. Elle était jalouse ; l'excès de son amour pour Frédéric lui faisait quelquefois concevoir de secrètes alarmes. Lorsqu'il était rêveur, pensif, Constance devenait inquiète et mille craintes s'élevaient dans son esprit. Qui pouvait occuper son époux, l'attrister, le faire soupirer?... car il soupirait encore quelquefois. Avant leur mariage, elle attribuait à son amour pour elle la mélancolie qui souvent obscurcissait le front de Frédéric... Mais maintenant qu'ils sont unis, maintenant qu'ils peuvent se livrer à toute leur tendresse, que rien ne trouble leur bonheur, pourquoi Frédéric soupire-t-il encore? pourquoi est-il quelquefois rêveur? Voilà ce que se dit Constance, mais l'aimable femme se garde bien de laisser voir ce qu'elle éprouve à son époux ; elle serait désolée de faire paraître le moindre soupçon. Quoique jalouse, elle ne tourmentera pas son mari : elle sera toujours aussi tendre, aussi douce, aussi aimante ; et si elle souffre, elle le cachera avec soin, afin de ne pas affliger celui qu'elle aime plus que la vie.

La mort du général vient au bout d'un an troubler leur bonheur. M. de Valmont était aimé de tous ceux qui l'entouraient, et tendrement chéri de sa nièce, à laquelle il avait tenu lieu de père. L'amour de son époux put seul adoucir le chagrin de Constance, vivement affligée de la mort de son oncle. M. de Montreville mêla ses regrets à ses larmes, il perdait un véritable ami ; mais dans la vieillesse on montre souvent plus de courage qu'au printemps de la vie pour supporter la mort de ceux que l'on aimait. Est-ce l'âge qui rend égoïste? Est-ce que le cœur, devenu insensible aux feux de l'amour, se ferme aux transports de l'amitié, ou ne serait-ce pas

plutôt l'idée que la séparation doit être moins longue, et qu'on rejoindra bientôt ceux que l'on a perdus?

Constance était unique héritière de son oncle ; le général était fort riche et possédait plusieurs fermes et différentes terres que Frédéric voulait connaître. Il avait formé le projet de faire une tournée dans ses nouvelles propriétés, et Constance devait rester à Paris, afin de ne point laisser seul M. de Montreville, attristé de la perte de son ami. Mais comment quitter sa femme avant que sa douleur soit moins vive? Le voyage n'était point pressé, Frédéric le remettait de mois en mois, et Constance, qui n'avait pas encore quitté son mari un seul jour, ne pouvait se décider à le laisser partir.

Quelque temps après la mort du général, Frédéric apprenant que M. Ménard, tourmenté souvent par la goutte, n'a plus d'élèves et n'est point heureux, se rend chez son ancien précepteur et lui propose de venir habiter avec lui.

— J'ai besoin, lui dit-il, d'un homme sage, habile, qui veuille bien prendre connaissance de mes affaires, surveiller les comptes de mes régisseurs, se charger de correspondre avec eux. Mon cher Ménard, soyez cet homme-là. Songez bien que ce n'est pas comme intendant, mais comme ami que je vous demande chez moi; et si le ciel me donne des enfants, vous serez auprès d'eux ce que vous étiez auprès de leur père.

Ménard accepte avec reconnaissance, et bientôt il est installé chez Frédéric, où Constance lui témoigne beaucoup d'égards et d'amitié ; elle aime l'ancien précepteur, parce qu'il chérit son mari ; et Ménard, vivement touché des attentions que la jeune femme a pour lui, s'écrie souvent en lui baisant la main avec respect :

— Ah! madame, faites donc des enfants!... je serai leur précepteur, et ils seront aussi gentils que monsieur votre époux, qui est mon élève et qui me fait honneur.

A cela Constance sourit... elle ne demanderait sans doute pas mieux, mais on n'a pas toujours tout ce qu'on désire.

Dubourg n'a pas non plus abandonné son ami. Frédéric lui a dit : — Viens chez moi quand tu voudras, ton appartement sera toujours prêt. Dubourg profite de cette permission non pour aller loger chez Frédéric à Paris, mais pour habiter quelquefois sa maison de campagne. C'est surtout vers la dernière moitié du trimestre que l'on voit plus souvent Dubourg qui touche ses rentes par quartier, mais ne peut jamais parvenir à en faire durer un plus de six semaines; alors il va manger chez Frédéric s'il est à Paris, ou prendre l'air à sa campagne en lui disant :

— Grâce à toi, mon ami, avec mes seize cents livres de rente, je vis

Constance gémit en secret. (P. 329.)

comme si j'en avais le double; je dépense mon revenu en six mois, et c'est toi qui fais les frais de l'autre moitié de l'année.

Le caractère gai de Dubourg plaît aussi à Constance, et Frédéric voit toujours avec plaisir venir son ami, car il sait bien que cet ami-là ne dira jamais à sa femme un mot qu'elle ne doit pas entendre, et que, malgré ses principes légers, il ne la regardera que comme une sœur. On peut

passer quelques travers à celui qui respecte l'amitié. Il y a tant d'amis sincères, vertueux, délicats, qui se font un jeu de brouiller les ménages !

Lorsque Dubourg et Ménard se trouvent réunis chez Frédéric, ce qui arrive toujours aux fins de trimestre, l'ancien précepteur ne manque pas de faire l'éloge du ménage qu'il a sous les yeux :

— C'est Orphée et Eurydice, c'est Deucalion et Pyrrha, c'est Philémon et Baucis... Pyrame et Thisbé...

— Oui, morbleu ! dit Dubourg, Frédéric a une femme charmante, une femme qui a toutes les qualités, un trésor enfin... Ce serait bien le diable s'il n'était pas content.

— Sans doute !... mais si je n'avais pas donné à mon élève d'excellents principes de sagesse et de morale, peut-être, tout en aimant sa femme, ne serait-il pas aussi rangé. Le czar Pierre le Grand adorait Catherine, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir des maîtresses : nombre de princes ont eu des concubines, et j'ai connu de très bons maris qui couchaient avec leurs servantes, probablement par esprit de propriété.

— Mon cher monsieur Ménard, ne vantez pas si haut la sagesse de Frédéric !... s'il n'avait eu que vous pour se conduire...

— Vous l'auriez mieux guidé peut-être, témoin quand vous avez voyagé avec nous en baron Potoski...

— Allons, chut ! monsieur Ménard, que ce voyage soit oublié, nous n'avons pas été plus sages l'un que l'autre. J'espère que devant Mme de Montreville vous n'avez jamais parlé de la petite aventure du bois... de cette passion de Frédéric...

— Oh ! pour qui me prenez-vous ?... Je sais très bien que ce serait maintenant maladroit !... *non est hic locus*, et cependant Mme de Montreville ne pourrait s'en fâcher ; tout ce qui s'est fait avant le mariage ne la regarde pas ; elle a trop d'esprit pour ne pas rire des petites folies que son mari a pu faire étant garçon...

— Malgré son esprit, il y a des choses qu'une femme n'apprend jamais avec plaisir ; il faut toujours éviter de dire ce qui peut lui faire croire qu'une autre a possédé comme elle le cœur de son mari. Quoique en épousant un jeune homme une femme sache fort bien qu'il a déjà connu l'amour, elle se persuade qu'il n'a jamais aimé personne autant qu'elle ; elle veut être celle qui lui a fait connaître le sentiment le plus vif, et ce serait l'affliger que de lui ôter cette illusion.

— Je comprends très bien : c'est comme un cuisinier auquel on veut bien laisser croire qu'on n'a jamais mangé un meilleur macaroni.

— C'est cela même. Oh ! vous êtes étonnant pour les comparaisons.

D'ailleurs, je crois la jeune femme susceptible de devenir jalouse; elle aime son mari à un tel point!

— Au fait, je crois que vous avez raison. J'ai remarqué qu'un jour elle paraissait moins gaie qu'à l'ordinaire... je présume que c'est parce que son mari s'amusait depuis un quart d'heure à caresser un chat...

— Que le diable vous emporte avec vos chats!... soupçonner Constance d'une telle sottise!...

— Comment, sottise? mais il y a des hommes qui préfèrent leur chien à leur femme, comme il y a des femmes qui aiment mieux leur serin que leur mari... Ce n'est pas pour mon élève que je dis cela, mais...

— Mais Mme de Montreville vous a-t-elle demandé quelquefois, comme à moi, si Frédéric avait toujours eu des moments... de tristesse, de mélancolie?...

— Ah! oui, oui, je me souviens que l'autre soir encore elle m'a dit tout bas : — Frédéric soupire, lui connaissez-vous quelque chagrin? en devinez-vous le motif?

— Eh bien! que lui avez-vous répondu?

— Parbleu! je lui ai répondu : Madame, c'est qu'il a sans doute une mauvaise digestion, et alors la respiration est gênée; cela m'arrive souvent. Depuis ce temps-là, elle ne m'a plus questionné sur ce sujet.

— J'en suis bien persuadé.

Quoique Frédéric soit heureux, il n'a pas oublié la jeune muette du bois, et c'est son souvenir qui le jette quelquefois dans de profondes rêveries. Il voudrait connaître le sort de sœur Anne, mais il n'ose en parler à son père. Le comte lui a dit qu'il veillait sur elle, et Frédéric sait qu'il peut se fier à sa parole; mais ne point savoir où elle est, ce qu'elle fait... ne point savoir si elle l'aime toujours... L'ingrat ose en douter, car il a bien fait tout ce qu'il fallait pour cela! Cependant, plus son amour pour Constance devient calme, paisible, plus le souvenir de sœur Anne se présente fréquemment à sa pensée; un sourire, une caresse de sa femme lui font aisément oublier la jeune muette... mais plus tard son image revient encore... il semble que le cœur de l'homme ait toujours besoin de souvenirs ou d'espérances.

Depuis près de deux ans, Frédéric est l'époux de Constance; leur seul chagrin est de n'avoir point d'enfant. Frédéric désirerait un fils, Constance voudrait offrir à son époux un gage de sa tendresse, et M. Ménard souhaite ardemment qu'il lui arrive de petits élèves.

Le comte de Montreville n'habite point avec ses enfants, mais il vient souvent chez eux; il a toujours pour domestique celui qui l'accompagnait lorsqu'il fut attaqué dans la forêt, et auquel il a défendu de parler

de cette aventure. Mais un soir, en causant avec les gens de l'office, le valet oublie la défense de son maître ; et comme chacun conte une histoire de voleurs, il ne manque pas de parler des périls qu'il a courus, ainsi que M. le comte, qui a été sauvé, comme par miracle, par une jeune femme muette. Le valet de Frédéric est présent lorsqu'on raconte cette histoire ; le lendemain, en habillant son maître, il lui demande si ce qu'a dit Dumont est vrai, parce qu'il croit que Dumont est un menteur, et que jamais M. le comte n'a dit avoir été attaqué par des voleurs et sauvé par une jeune femme muette.

Ces derniers mots attirent l'attention de Frédéric : un secret pressentiment lui dit qu'il s'agit de sœur Anne ; il ne répond rien à son valet, et se hâte de se rendre à l'hôtel de son père. Le comte est absent, mais Dumont y est ; Frédéric peut lui parler seul, c'est justement ce qu'il voulait. Aux premières questions, Dumont rougit, il se rappelle la défense du comte, mais il n'y a plus moyen de se taire. D'ailleurs, en disant tout au fils de son maître, il ne croit pas commettre une grande faute, et ne conçoit pas pourquoi M. de Montreville a voulu faire un mystère de cette aventure.

Frédéric se fait dépeindre la jeune fille que son père a conduite à la ferme ; dès les premiers mots, il ne doute pas que ce ne soit sœur Anne. Il demande mille détails à Dumont ; celui-ci lui dit tout ce qu'il sait.

— Crois-tu qu'elle sera restée dans la ferme? dit Frédéric.

— Oh! oui, monsieur... elle était trop souffrante pour continuer son voyage... et puis, j'oubliais de vous dire qu'elle était sur le point de devenir mère.

— Que dis-tu, Dumont?... cette jeune fille...

— Fille ou femme, je n'en sais rien, mais je vous réponds qu'elle était enceinte.

Sœur Anne aurait un enfant!... Frédéric comprend maintenant pourquoi son père agit avec tant de mystère. Il s'informe exactement du nom du village, de la position de la ferme dans laquelle on a laissé la jeune muette ; puis, donnant une bourse à Dumont, il lui recommande à son tour le plus grand secret sur cette aventure et sur leur entretien. Dumont promet de ne plus parler, et se perd en conjectures sur la conduite du père et du fils.

Depuis que Frédéric sait que sœur Anne l'a rendu père, il ne goûte plus un moment de repos. Cette idée le poursuit sans cesse, il brûle du désir de voir son enfant. Ses rêveries sont plus fréquentes, plus souvent son front est chargé de nuages, et Constance l'entend soupirer. La jeune femme n'ose questionner son époux ; mais en secret elle souffre et se

tourmente; elle se flattait d'occuper seule Frédéric, de remplir son âme, d'être l'unique objet de toutes ses pensées; mais elle est près de lui, elle presse sa main dans la sienne... ce n'est pas elle qui peut le faire soupirer.

Quand il lui échappe de demander à Frédéric ce qu'il a, celui-ci, s'efforçant de se remettre, la presse contre son cœur en lui disant : — Que veux-tu que je désire encore?... Mais alors même Constance trouve dans son sourire quelque chose de triste, il ne lui semble pas entièrement heureux.

Frédéric annonce à sa femme qu'il va entreprendre ce voyage qu'il diffère depuis longtemps, mais qui devient indispensable; Constance se flattait que Ménard le ferait à sa place; Frédéric même en avait parlé, mais il a changé de résolution et paraît décidé à partir. Constance n'ose le retenir encore, ni lui proposer de l'accompagner; elle craint de lui être importune, elle craint de le contrarier dans la moindre chose, et d'ailleurs, si Frédéric avait eu envie qu'elle vînt avec lui, il n'aurait eu qu'un mot à dire, elle aurait tout quitté pour le suivre; mais ce mot, il ne l'a pas dit!... Constance gémit en secret, mais elle ne montre à son mari qu'un front calme et des traits riants.

Frédéric l'a tendrement embrassée; il lui a promis de hâter son retour, et d'être auprès d'elle dans un mois. Constance tâche de prendre courage, et Frédéric est parti en la recommandant à Ménard et à Dubourg; mais Constance n'a pas besoin de distraction; quoique éloigné, Frédéric sera toujours près d'elle.

On est au mois d'août, dans cette belle saison de l'année où l'on respire avec douceur l'air plus vif des campagnes; Constance veut passer dans sa maison située près de Montmorency tout le temps de l'absence de son mari. Là, plus tranquille qu'à Paris, il lui semble qu'elle sera plus libre de penser à lui, de compter les instants qui doivent encore s'écouler avant son retour. M. de Montreville va voir sa bru à la campagne. Mais à l'âge du comte on a des habitudes, les distractions deviennent un besoin. Le comte aime Paris, où il a un grand nombre de connaissances, et dont la vue animée a toujours flatté ses penchants. Après une semaine de séjour à la campagne, il revient dans sa ville favorite se livrer à ses plaisirs accoutumés.

Constance reste seule avec M. Ménard et les domestiques. On est encore au commencement du trimestre, et Dubourg n'est pas à la campagne; mais Constance n'éprouve pas un moment d'ennui; quand le cœur est bien occupé, la tête n'est jamais vide; le vieux précepteur lui tient fidèle compagnie; il lui parle de l'histoire grecque et romaine, cite ses auteurs latins, s'enfonce quelquefois dans l'histoire ancienne; il n'est

pas certain que tout cela amuse beaucoup Constance; mais lorsque M. Ménard a fini de parler, elle lui fait un sourire si aimable que le précepteur est toujours content.

Vers la fin de la journée Constance se rendait au belvédère : c'était son endroit favori ; c'était là que Frédéric et elle avaient commencé à s'entendre, c'était là qu'elle avait éprouvé les premières impressions de l'amour. Depuis ce temps le belvédère était souvent visité, elle y venait attendre le retour de son époux. Constance, assise sur cette éminence, dominait dans la vallée, et voyait dans la campagne qui environnait les murs de son jardin.

Un beau soir, en promenant ses regards sur le chemin qui passe devant sa maison, Constance aperçoit une jeune femme assise au pied d'un arbre, et tenant un enfant en bas âge dans ses bras ; cette infortunée, qui paraît dans la plus affreuse misère, considère avec douleur son enfant, et, tout en le couvrant de baisers, semble livrée au plus violent désespoir. Constance se sent vivement émue. Dans ce moment M. Ménard monte au belvédère.

— Tenez, lui dit-elle, regardez donc cette pauvre femme... comme elle embrasse son enfant... Mais elle semble bien affligée... La voyez-vous ?...

— Dans l'instant, madame, dit Ménard ; je cherche mes lunettes... où diable les ai-je fourrées?

Dans ce moment la pauvre femme lève les yeux, et apercevant Constance, son regard devient si expressif, si suppliant, qu'il est impossible de ne pas la comprendre.

— Ah!... elle pleure, s'écrie Constance... attendez... attendez, pauvre femme... je descends...

Constance quitte précipitamment le belvédère, tandis que Ménard regarde de tous côtés, en cherchant ses lunettes.

A quelques pas de là, une petite porte donne sur la campagne : Constance l'ouvre, et se trouve bientôt près de l'infortunée qu'elle veut secourir. En approchant de la pauvre femme, elle se sent encore plus touchée, car tous les traits de la mendiante annoncent la souffrance et le désespoir, mais c'est surtout pour son enfant qu'elle implore la pitié de Constance. En la voyant, elle le lui présente, et de grosses larmes coulent de ses yeux rougis par le malheur.

— Pauvre petit ! dit Constance, qu'il est pâle... maigre !... mais les jolis traits !...

Et elle prend l'enfant dans ses bras, en disant à la mère :

— Venez, je vais vous donner de quoi vous remettre... Suivez-moi.

L'infortunée fait quelques pas, mais elle retombe bientôt... elle n'a plus la force de marcher.

— Grand Dieu ! dit Constance, dans quel état est cette malheureuse mère !... Monsieur Ménard, venez donc m'aider à la conduire jusqu'à la maison.

— Me voici... me voici, madame... Elles étaient dans la poche de mon gilet, dit Ménard en arrivant. Oh ! oh ! voilà une personne qui semble avoir besoin d'auxiliaire...

— Soutenez-la... aidons-la à marcher... Pauvre femme ! qu'elle me fait de peine ! Mon Dieu ! est-il possible qu'il y ait des gens aussi malheureux !...

— Très possible, certainement, madame ; mais il faudrait savoir *causa causarum*.

Avec l'aide de Ménard et de Constance, qui, tout en tenant l'enfant, soutient encore la mère, la pauvre femme parvient à arriver jusqu'à la maison. Là, Constance s'empresse de lui donner tout ce qu'elle croit pouvoir lui faire du bien, ainsi qu'à son enfant ; et pendant que la pauvre mendiante reprend des forces, elle la considère avec intérêt.

— Voyez donc, dit-elle à M. Ménard, elle est toute jeune encore... et déjà si à plaindre !... Ses traits sont doux... touchants... Pauvre mère ! d'où donc venez-vous ?... que comptez-vous faire maintenant ?

A ces questions l'infortunée ne répond rien... On en devine la cause : c'était sœur Anne et son fils que Constance venait de secourir.

Depuis dix jours que la jeune muette était sortie de Paris, elle errait au hasard dans la campagne. Forcée de chercher sans cesse un asile et du pain, souvent rebutée, souvent se privant de nourriture pour en conserver à son fils, sœur Anne sentait chaque jour s'affaiblir ses forces et son courage, le désespoir s'emparait de son esprit... il minait toutes ses facultés, et l'infortunée attendait la mort en embrassant son enfant, lorsque le hasard qui l'avait conduite devant la demeure de Mme de Montreville, permit que celle-ci l'aperçût et volât à son secours.

Constance, étonnée de ne point recevoir de réponse à ses questions, venait de les renouveler, lorsque sœur Anne, portant la main sur ses lèvres, et secouant tristement la tête, fit comprendre sa cruelle situation.

— O ciel !... elle ne peut pas parler... Pauvre femme !... Et seule, avec son enfant, sans argent... sans guide... sans pouvoir même demander sa route... Ah ! c'est trop .. c'est trop de peine à la fois !

Et Constance, se penchant vers sœur Anne, laisse couler des larmes que lui arrache la vue de son infortune, tandis que la jeune muette, touchée d'une pitié à laquelle elle n'est plus accoutumée, prend la

main de sa bienfaitrice, la couvre de baisers, et la presse sur son cœur.

— Ma foi, dit Ménard en tirant son mouchoir, car le bon précepteur n'avait pu voir sans attendrissement ce tableau, ma foi... je conviens que la position était critique... D'ailleurs la langue est fort nécessaire dans tout le cours de la vie, et quiconque n'a point de langue, ou ne peut pas s'en servir, est comme un renard sans queue, un papillon sans ailes, ou un poisson sans nageoires.

Constance continue à donner tous ses soins à sœur Anne et à son fils ; l'enfant rit déjà dans ses bras ; il est dans l'âge heureux où le chagrin passe devant un gâteau ou un jouet ; Constance ne peut se lasser de l'embrasser.

— Tenez donc, dit-elle à M. Ménard, regardez comme il me sourit...

— Je le crois bien, vous lui donnez des bonbons. On prend les hommes avec des paroles sucrées, et les enfants avec du sucre sans paroles. Les enfants montrent en cela plus de sagesse que les hommes.

— Les jolis traits, les beaux yeux !... Je ne sais si c'est une illusion, mais il me semble qu'il a les yeux de mon mari.

— De mon élève?... Oh ! il me paraît difficile que des yeux de deux ans ressemblent à des yeux de vingt-trois.

— Pauvre petit ! je sens que je l'aime déjà... Que je serais heureuse d'en avoir un comme cela !...

— Cela viendra madame : Sara avait quatre-vingt-dix ans lorsqu'elle donna le jour à Isaac. Vous avez encore du temps devant vous.

Sœur Anne éprouvait une bien douce jouissance en voyant Constance caresser son fils. Mme de Montreville ne pouvait se lasser de le considérer, car elle trouvait dans ses traits quelque rapport avec ceux de son époux. M. Ménard regardait sœur Anne avec commisération : il était bien loin de se douter que cette pauvre mendiante était cette jeune fille qu'il avait aperçue dans le bois de Vizille, assise auprès de Frédéric. Comment aurait-il pu la reconnaître !... il ne l'avait vue qu'un moment, et alors elle était rayonnante de plaisir et d'amour, alors ses traits charmants n'étaient point flétris par les larmes et la douleur ; la fatigue d'une route pénible, des souffrances sans cesse renaissantes, n'avaient point encore rendu sa démarche chancelante. Enfin, Ménard n'avait jamais su que la jeune fille était muette ; il ne pouvait donc, en ce moment, soupçonner qu'elle était devant lui.

— Savez-vous écrire, pauvre femme? dit Constance à sœur Anne. Celle-ci lui fait signe que non. Quel dommage !... J'aurais voulu savoir le nom de ce joli enfant !...

La jeune muette regarde vivement autour d'elle. On l'a conduite

Frédéric! s'écrie Constance... (P. 333.)

dans une salle basse qui donne sur le jardin. Elle en sort en faisant signe à Constance de la suivre. Elle casse une branche au premier buisson; puis, se penchant vers la terre, elle trace sur le sable qui couvre les allées du jardin le nom de son enfant.

— Frédéric! s'écrie Constance en lisant le nom que sœur Anne vient de tracer. Quoi! votre enfant se nomme Frédéric?... Ah! je sens

qu'il m'en sera encore plus cher... Frédéric! mais c'est justement le nom de mon mari... Qu'en pensez-vous, monsieur Ménard? n'est-ce pas singulier?

— Je n'y vois rien de fort extraordinaire, dit le précepteur. Comme il y a une grande quantité de Martin, de Pierre et de Paul, il peut se trouver aussi beaucoup de Frédéric. Je ne connais que le nom de *Thésaurochrysonicochrysides*, inventé par Plaute, qui ne soit pas devenu commun... Aussi, si j'avais eu un fils, je ne l'aurais pas nommé autrement quoique le nom ne soit pas très coulant.

Constance a pris de nouveau le petit garçon dans ses bras. Elle l'appelle Frédéric, et l'enfant, répondant à ce nom qu'on lui donnait à la ferme, balbutie le mot de maman et semble chercher des yeux les bons villageois qui l'appelaient ainsi.

— Je veux absolument que mon mari voie cet aimable enfant, dit Constance ; puis, après avoir réfléchi quelque temps, elle s'approche de sœur Anne et lui prend la main, suivant attentivement ses moindres signes, afin de comprendre ses réponses.

— Où alliez-vous avec votre enfant?... Elle n'en sait rien!... Malheureuse femme! vous n'avez donc plus ni père ni mère?... Ils sont morts!... Et le père de cet enfant, votre mari, pourquoi n'est-il pas avec vous?... Elle pleure!... Pauvre petite!... Il l'a abandonnée!... Abandonner un si joli enfant... une femme si intéressante! si infortunée!...! Ah! c'est affreux!... il faut avoir un cœur bien dur! Mais consolez-vous, séchez vos larmes, je ne vous abandonnerai pas, moi... Oui, j'y suis résolue, je veux prendre soin de vous, de votre enfant. Vous ne me quitterez plus. Vous logerez près de moi ; je vous occuperai à des ouvrages d'aiguille ; je vous apprendrai à travailler, je ferai élever votre fils sous vos yeux. Mon mari est bon, sensible, généreux. oh! je suis bien certaine qu'il ne me blâmera pas de ce que je fais. Il vous aimera aussi, et vous finirez vos jours avec nous. Entendez-vous, pauvre mère, ne pleurez plus?... ne tremblez plus pour votre enfant... Désormais la misère ne vous atteindra pas!... Eh bien! voyez donc, monsieur Ménard, elle se jette à mes pieds, elle me baise la main!... comme si j'étais un Dieu!... A quoi donc servirait la richesse, si l'on ne savait pas faire un peu de bien!

— Madame, faire la charité est un des préceptes de l'Évangile ; malheureusement tout le monde ne le met pas en pratique comme vous!...

— Mais il est temps de s'occuper de loger cette jeune femme, dit Constance en ramenant sœur Anne vers la maison. Après toutes les fatigues qu'elle a endurées, elle doit avoir besoin de repos. Où la ferons-nous coucher?... Ah! ce petit corps de logis qui touche à la serre dans le

jardin. Mon mari voulait en faire un cabinet d'étude; mais il travaillera dans son appartement. Oui, c'est cela; monsieur Ménard, veuillez donner des ordres... Qu'on y porte un lit, tout ce qu'il faut pour ce soir; demain je le ferai arranger entièrement. Là, elle sera tranquille, elle aura son fils auprès d'elle, et dès le matin elle pourra le promener dans le jardin.

M. Ménard est allé dire aux domestiques de préparer un logement dans le pavillon du jardin. Pendant ce temps, Constance reste avec sœur Anne, qui ne sait comment lui témoigner toute sa reconnaissance, et dont les traits semblent déjà moins abattus. Constance, en l'examinant, la trouve à chaque instant plus intéressante; la jeune muette n'a rien de ces mendiantes qui semblent vouloir arracher, à force de plaintes ou d'importunités, quelques secours qu'elles reçoivent avec insensibilité. Sœur Anne est douce, craintive; elle est étonnée de l'intérêt qu'elle inspire; on lit dans ses yeux la reconnaissance qu'elle en éprouve, et il règne dans son air, dans toute sa personne, quelque chose qui, malgré sa misère, semble annoncer qu'elle n'est point née dans les dernières classes de la société.

— Plus je la regarde, dit Constance, plus je m'étonne que l'on ait pu l'abandonner... Ses traits sont délicats, ses yeux doux et pleins de charmes... Comme elle sera bien sous d'autres vêtements!... Et toi, cher petit, oh! je veux bien avoir soin de toi.

Ménard vient annoncer que tout est disposé dans le pavillon du jardin pour y recevoir la pauvre femme et son fils : Constance prend sœur Anne sous le bras; elle la conduit au pavillon, regarde si rien ne lui manque pour la nuit, et la quitte en l'engageant à se livrer au repos et à ne plus se chagriner.

Sœur Anne presse sa main sur son cœur, et Constance s'éloigne tout émue en disant à Ménard : — Ah! maintenant je trouverai moins longue l'absence de Frédéric! Je sens que le meilleur moyen de se distraire de ses peines est de soulager celles des autres.

XXIX

ARRIVÉE DE DUBOURG — L'ORAGE SE FORME

Sœur Anne, en s'éveillant le lendemain matin, craint un moment que tout ce qu'elle voit ne soit qu'une illusion. Après avoir souffert ce que la misère a de plus affreux, après avoir erré si longtemps, et souvent sans obtenir un asile pour reposer sa tête et celle de son fils; après avoir éprouvé tout ce que peut ressentir une mère qui tremble à chaque instant

pour les jours de son enfant, se trouver dans un séjour élégant, commode, couchée dans un bon lit, rassurée sur son sort à venir ; au lieu du froid dédain de la pitié, recevoir les soins touchants d'une femme généreuse, qui double le bien qu'elle fait par la grâce qu'elle y met, c'est passer subitement dans une situation si différente que le cœur ému craint de se livrer au sentiment d'un bonheur auquel il ne peut croire encore.

Sœur Anne embrasse son fils ; puis elle se lève et le conduit dans le jardin qui entoure le corps de logis où elle loge. Quel délicieux séjour !... quel bonheur de l'habiter, d'y soutenir les premiers pas de son enfant ! Le petit Frédéric court déjà seul dans les allées de lilas et de roses ; lorsqu'il chancelle, un sable épais amortit sa chute, et l'enfant attend en souriant que sa mère vienne l'aider à courir de nouveau.

Constance est éveillée de bon matin ; toute la nuit elle a pensé à la jeune muette et à son fils ; le bien qu'elle veut leur faire ne lui permet pas de goûter de repos, car le plaisir a aussi son insomnie, et les femmes mettent dans tout ce qu'elles veulent faire plus d'ardeur, plus de sentiment que les hommes. Si pour une parure, un objet frivole, elles paraissent quelquefois fort préoccupées, que d'âme, que de sensibilité ne mettent-elles point dans une bonne action !

Mme de Montreville se hâte de descendre au jardin ; elle veut aller voir sa protégée. Elle trouve sœur Anne et son fils sous un bosquet de chèvrefeuille. L'enfant joue aux pieds de sa mère, qui en voyant Constance vole au-devant d'elle, et s'empare d'une de ses mains, qu'elle tient longtemps sur son cœur.

— Déjà levée ! dit Constance en embrassant le petit Frédéric, comment avez-vous passé la nuit ?... Bien... Tant mieux !... Après tant de fatigues, vous avez besoin de beaucoup de repos. Ce pauvre petit !... il me sourit... on dirait déjà qu'il me reconnaît. Mais je ne veux pas que vous gardiez ces vêtements ; venez, venez avec moi, je vais vous donner une de mes robes... Elle vous ira ; nous sommes à peu près de la même taille... Oh ! je n'entends pas qu'on me refuse, songez qu'il faut obéir, ou je me fâcherai.

Constance emmène sœur Anne et son fils dans son appartement. Là elle cherche dans ses robes les plus simples, et force sa protégée à s'en revêtir. Sous ce nouveau costume, la jeune muette semble prendre des grâces nouvelles, et sa timidité, son embarras n'ont rien de cette gaucherie que tant de gens laissent percer sous des vêtements qui ne sont pas faits pour eux.

— Elle est charmante, dit Constance, qui appelle sa femme de chambre, et lui fait arranger bien simplement, mais avec goût, les cheveux

de la jeune femme. Comme elle est bien ainsi!... Et dans quelques jours, lorsqu'elle sera entièrement remise de ses fatigues, lorsque son teint sera un peu plus animé, elle sera mieux encore. Allons, venez vous voir, et ne baissez pas les yeux... Est-ce qu'il faut être honteuse parce qu'on est jolie?

Constance conduit sœur Anne devant une psyché. La jeune muette s'y regarde en hésitant d'abord; mais bientôt elle se rassure un peu, un doux sentiment de plaisir colore son visage : une femme peut-elle être insensible à ce qui l'embellit? Sœur Anne, après s'être regardée quelques minutes, va se jeter aux genoux de Mme de Montreville.

— Oh! je n'entends plus qu'on se mette à mes genoux, dit Constance en la relevant; je désire que l'on m'aime et que l'on soit heureuse : voilà tout. Quant à votre fils, je veux qu'il soit beau aussi, et j'enverrai chercher à Paris tout ce qu'il faut pour lui.

M. Ménard, que le souvenir de la pauvre mendiante n'a point empêché de dormir comme à son ordinaire, descend enfin, et reste tout surpris en apercevant sœur Anne si différente de la veille.

— Eh bien, monsieur Ménard, comment la trouvez-vous? lui dit Constance.

— Ma foi, madame, je la trouve si bien que je ne la reconnais pas.

— C'est que sous ses autres habits vous n'aviez vu que son malheur, sans remarquer la délicatesse de ses traits.

— Il est certain que le malheur enlaidit considérablement. D'ailleurs en tout l'élégance ajoute aux charmes. On ne dîne pas si bien quand la nappe est malpropre, et le vin le plus ordinaire semble meilleur dans un verre à patte.

Toute la journée, Constance est occupée de ce qu'elle veut faire pour sœur Anne. L'appartement du premier, dans le pavillon, est arrangé et orné de tout ce qui peut le rendre encore plus agréable. Par les ordres de Mme de Montreville, on y porte un joli berceau que l'on place auprès du lit de la jeune mère. Les croisées sont garnies de caisses de fleurs.

— Elle ne peut avoir d'autres plaisirs, dit Constance; les livres, la musique lui sont étrangers; la pauvre petite ne sait encore rien faire, il faut bien l'entourer de ce qui lui plaît.

Pour tant de bienfaits, sœur Anne ne sait comment peindre sa reconnaissance. Constance s'amuse de l'étonnement que chaque chose nouvelle fait éprouver à la jeune muette. C'est surtout en entendant, pour la première fois, les sons du piano, auxquels Constance mêle sa douce voix, que sœur Anne éprouve un charme, un plaisir qui va jusqu'aux larmes. Le plaisir

de la musique est vivement senti par cette âme brûlante qui ne sait pas cacher ses sensations.

En regardant coudre, broder, sœur Anne soupire et laisse voir le chagrin qu'elle ressent de n'en savoir pas faire autant. Mais Constance se charge de lui montrer, et la jeune muette a un si grand désir de se rendre utile qu'en fort peu de temps elle fait tout ce qu'elle voit faire.

Huit jours se sont écoulés depuis que Constance a recueilli chez elle sœur Anne et son fils, et chaque instant semble augmenter encore l'attachement qu'elle leur porte. L'enfant a bien vite aimé Constance, qui le comble de caresses, et sœur Anne, toujours douce, attentive, reconnaissante, prouve à Mme de Montreville qu'elle a bien placé ses bienfaits.

Un matin, pendant que la jeune muette promenait son fils dans les jardins, Dubourg arrive à la maison de campagne de son ami : on était alors à plus de la moitié du trimestre, et Constance, qui connaissait un peu par son mari les habitudes de Dubourg, s'étonnait de ne point le voir arriver.

— Soyez le bienvenu, lui dit Mme de Montreville ; vous aviez promis à mon mari de venir me voir pendant son absence ; mais je commençais à être fâchée contre vous.

— Madame, dit Dubourg en souriant, je ne suis pas de ces amis qui ont la prétention de faire oublier les maris : mais, si je puis vous distraire un peu, me voici tout à vous jusqu'au trimestre prochain, et toute l'année, si je vous étais bon à quelque chose.

— Oh ! vous verrez du nouveau ici... j'ai quelqu'un avec moi. . Pendant l'absence de Frédéric, j'ai fait une connaissance...

— Vraiment ! je suis bien sûr que celle-là sera aussi du goût de votre mari.

— Mais je l'espère bien.

— Mon cher Dubourg, dit Ménard, madame ne vous dit pas qu'elle a recueilli, pris chez elle une pauvre femme et son fils ; elle ne se vante pas du bien qu'elle fait.

— Allons, taisez-vous, monsieur Ménard ; est-ce que cette jeune femme ne mérite pas tout ce que j'ai fait pour elle ? Pouvais-je mieux placer mes bienfaits ?

— Je conviens qu'elle apprend parfaitement à travailler... Je compte incessamment lui apprendre à lire...

— Vous verrez, Dubourg, comme elle est jolie, comme elle est intéressante... Et son fils, un enfant de deux ans, qui est charmant !..,

— Ah ! elle a un fils ?...

— Oui, et je suis sûre que vous trouverez comme moi qu'il ressemble...

Mais je veux que vous le disiez vous-même ; je cours la chercher.

Constance est déjà dans le jardin.

— L'aimable femme ! dit Dubourg ; que Frédéric doit se trouver heureux ! Et cependant le voilà déjà qui voyage !

— Mon cher Dubourg, les affaires vont avant tout... Une prise, s'il vous plaît... Mon élève a hérité par sa femme de terres, de fermes... Il faut bien connaître ses propriétés.

— Et pourquoi ne pas emmener sa femme avec lui ? Pensez-vous qu'elle n'aurait pas été bien aise d'accompagner son mari ?

— Je ne dis pas, mais... Il est bon... vous le prenez toujours au même endroit ?

— Hum !... pourvu que ce voyage ne cache pas quelque projet ! Je sais que Frédéric serait désolé de causer la moindre peine à sa femme, mais je sais aussi que ces hommes si sentimentals prennent feu en entendant un soupir !

— Je vous dis que mon élève visite ses biens... que diable !... Et le domino, commençons-nous à être fort ?

— Beaucoup plus que vous, qui ne devinez jamais où est le double-six. Mais allons rejoindre Mme de Montreville ; je suis curieux de voir cette femme dont elle prend soin.

— C'est une femme avec laquelle il serait difficile de ne point s'accorder, car une querelle ne peut naître qu'à l'issue d'une discussion ; or, quand il n'y a point de discussion, il ne peut pas naître de querelle, et il ne peut pas se former de discussion, puisque...

Mais Dubourg n'écoute plus Ménard : il est déjà dans le jardin ; il aperçoit de loin Mme de Montreville, tenant un enfant dans ses bras, et près d'elle une jeune femme vêtue d'une simple robe blanche et coiffée en cheveux ; il s'avance... cette jeune femme l'aperçoit... elle court, elle vole au-devant de lui, elle s'est emparée de son bras, elle le regarde avec anxiété... et Dubourg reste stupéfait, car il vient de reconnaître sœur Anne.

— Mon Dieu !... qu'a-t-elle donc ? dit Constance en s'approchant de Dubourg, qui ne revient pas de sa surprise en retrouvant la jeune muette sous un costume si différent et près de Constance, qui tient son enfant dans ses bras. Quel effet votre présence vient de produire sur elle !... voyez donc comme elle vous regarde... elle semble vous questionner... comme ses yeux vous interrogent !... vous connaissez donc cette pauvre petite ?...

— Mais... non... je... Ah !... si, si... je l'ai vue autrefois ; mais elle est si différente d'alors ; ce costume... cet enfant... Ma foi, je ne la reconnaissais pas...

Dubourg est troublé, embarrassé, il ne sait ce qu'il doit dire, et sœur Anne lui tient toujours le bras, et ses yeux le supplient de lui parler.

— Comment! vous la connaissez? dit Constance avec surprise ; mais que vous veut-elle donc maintenant?... ne pouvez-vous deviner ce qui paraît tant l'intéresser?...

— Oh!... pardonnez-moi... je commence à comprendre. J'ai connu l'amant de cette pauvre fille... et elle me demande de ses nouvelles.

— Mais répondez-lui donc bien vite, alors... voyez... ses yeux sont pleins de larmes...

— Ma foi... je n'ai rien de bon à lui dire... son séducteur est passé en pays étranger... sans doute elle ne le reverra jamais... Je ne sais ce qu'il est devenu! dit Dubourg en s'adressant à sœur Anne; ainsi que vous, je ne l'ai pas revu... Ainsi, ma chère enfant, il faut tâcher de l'oublier!...

Sœur Anne, qui prêtait la plus grande attention à chaque mot de Dubourg, laisse retomber sa tête sur son sein lorsqu'il a fini de parler; puis, donnant un libre cours à ses larmes, va s'asseoir sous un bosquet, où elle se livre à toute sa douleur.

— Pauvre femme ! dit Constance ; hélas! elle aime toujours celui qui l'a abandonnée... Qui a donc pu abuser de son innocence?..

— Madame, c'est un jeune peintre... il voyageait alors... pour son instruction... En cherchant des sites, il a rencontré sœur Anne... car c'est ainsi qu'elle se nomme... Elle est, je crois, fille de paysans... cependant, je ne vous l'affirmerai pas, je ne connais point sa famille; enfin mon ami l'a vue... il en est devenu amoureux... Ces peintres ont l'imagination exaltée... et il en est résulté un enfant... Voilà tout ce que je sais, car je n'ai vu cette jeune fille qu'une fois, en me promenant avec mon ami.

— Il est bien coupable à mes yeux!... Vous autres, messieurs, vous traitez cela légèrement!... Séduire une femme, la quitter ensuite, ce ne sont pour vous que des étourderies de jeunesse, dont souvent même vous vous vantez!...

— Oh! madame, je puis me flatter de n'avoir jamais séduit personne!

— Je parle en général; mais je suis bien certaine que mon Frédéric n'a point imité l'exemple de tant d'étourdis!... il est trop sensible, trop aimant, pour chercher à abuser un jeune cœur! Voyez quelles suites terribles peuvent avoir de tels égarements. Cette pauvre petite, se voyant grosse, aura abandonné ses parents, fui le lieu de sa naissance. Sans ressources, et privée de cet organe si nécessaire dans le monde, elle courait au hasard dans la campagne, dans la ville... en proie aux horreurs du besoin !... L'infortunée ! combien elle a dû souffrir !...

Dubourg se creuse la tête. (P. 344.

Ah ! si vous l'aviez vue, lorsque je l'ai recueillie, elle vous aurait fait peine !... Mais désormais elle a trouvé une amie, je ne l'abandonnerai point, et si je ne peux pas la rendre entièrement au bonheur, auprès de moi, du moins, elle n'aura plus à craindre la misère.

Dubourg ne répond rien, la vue de sœur Anne lui donne trop à penser.

— Votre présence a renouvelé son chagrin, en lui rappelant son

séducteur, dit Constance; éloignez-vous un moment, je vais tâcher de la consoler, quoique je sache bien que pour de telles peines il n'y a point de consolation. Si Frédéric m'oubliait, pourrais-je encore goûter un instant de bonheur?... mais du moins elle a un fils, et ses caresses adouciront sa douleur.

Constance va porter le petit Frédéric sur les genoux de sa mère, et, pendant ce temps, Dubourg retourne vivement dans la maison, où il cherche Ménard, qui ne sait que penser en voyant la mine effarée de son ancien compagnon de voyage.

— Tout est perdu! monsieur Ménard, s'écrie Dubourg en s'arrêtant devant le précepteur.

— Comment... qui est-ce qui est perdu?... est-ce encore la berline du roi Stanislas ou la tabatière du roi de Prusse? Vous savez bien que je ne donne plus là-dedans.

— Eh! laissons là toutes ces folies... l'événement est fort sérieux, il s'agit du bonheur, du repos de Frédéric et de sa femme...

— Je gage que ce n'est pas vrai, il vient encore me faire un conte pour m'attraper, mais *non me ludit amabilis insania.*

— Voulez-vous m'écouter, monsieur Ménard? morbleu! comment un homme de votre âge n'a-t-il pas su prévenir un tel événement?

— Qu'est-ce à dire, mon âge?... monsieur Dubourg, je vous prie de vous expliquer.

— Quoi! vous laissez Mme de Montreville recevoir, loger chez elle...

— Qui donc?

— Eh morbleu! celle pour qui Frédéric a fait mille folies, celle qui lui avait tourné la tête, près de laquelle il a vécu six semaines dans un bois... cette jeune fille qu'il adorait, qu'il aime peut-être encore!... car le cœur de l'homme est indéfinissable!... Enfin, sœur Anne, la petite muette du bois, la jeune fille de Vizille, c'est elle que Mme de Montreville loge dans sa maison.

— Ah! mon Dieu!... que m'apprenez-vous là?

— Comment! vous ne l'aviez pas reconnue?

— Reconnue!... une femme que j'avais aperçue une seule minute, et de loin... Je ne regarde pas les jeunes filles comme vous, monsieur; et pouvais-je me douter... savais-je qu'elle était muette? me l'avait-on dit? mais on ne me dit rien, et puis on veut que je devine!... que je sache!... Ces jeunes gens sont inconcevables! pensez-vous que je saurais le latin si on ne me l'avait pas montré?

— Eh bien! vous le savez maintenant...

— Parbleu! on m'a assez battu pour cela!... Dieu! que de coups de

règle pour l'*Epitome* et combien de *pensum* pour les fables de Phèdre !

— Par grâce, monsieur Ménard, c'est de sœur Anne que je vous parle, c'est elle qui est ici, près de la femme de Frédéric...

— J'entends bien, j'entends très bien!

— Quand Frédéric reviendra, elle le verra; son trouble, les larmes, les caresses de cette jeune fille découvriront la vérité... songez-vous alors à ce qu'éprouvera Mme de Montreville, en voyant un époux qu'elle adore et qu'elle croit un modèle de fidélité, en le voyant retrouver dans sa maison une maîtresse, un enfant... un enfant surtout!...

— Oui, oui, je songe à tout cela...

— Eh bien! parlez... Que faut-il faire?...

— Je n'en sais rien!

— Il est impossible de laisser sœur Anne habiter sous le même toit que Frédéric...

— Sans doute... c'est fort embarrassant! mais elle était si malheureuse!...

— Pensez-vous que je veuille l'abandonner? Ah ! je n'ai que seize cents livres de rente, mais je les lui donnerais de bon cœur pour que sa présence ne troublât point le repos des jeunes époux. Oui, je travaillerai s'il le faut, ou je passerai chez Frédéric mes trimestres entiers; mais cette jeune femme et son enfant seront à l'abri du besoin.

— C'est très bien, mon cher Dubourg, et si je possédais quelque chose... mais je n'ai que mes vieux classiques qui ne lui seraient d'aucune utilité puisqu'elle ne sait pas lire.

— Mais comment parvenir maintenant à faire quitter cette maison a sœur Anne?

— Voilà ce qui serait fort difficile : Mme de Montreville aime déjà beaucoup la jeune muette; elle est surtout folle de son enfant; elle trouve qu'il ressemble à mon élève. Eh! mais, au fait, je conçois d'où vient cette ressemblance.

— Je ne sais qu'inventer ! qu'imaginer!... Quand revient Frédéric?..

— Dans huit jours, nous avons le temps!...

— Le temps!... ah! ces huit jours seront bien vite écoulés... et s'il trouve sœur Anne ici!...

— Il me semble pourtant que nous pourrions défendre à la petite de parler.

— Je sais bien qu'elle ne parlera pas; mais ses gestes, l'expression de ses traits en diront assez.

— Eh bien! je vous jure que très souvent je n'y comprends rien du tout.

Dubourg met son esprit à la torture pour trouver le moyen d'éloigner sœur Anne et son fils; M. Ménard reste les yeux fixés sur sa tabatière, et fait semblant de chercher aussi, quoiqu'il ne songe alors qu'à un pâté de lièvre arrivé la veille de Paris, et qu'on doit entamer au dîner.

Constance revient avec la jeune muette et son enfant; les traits de sœur Anne annoncent la douleur, mais elle est plus calme, plus résignée; en revoyant Dubourg elle sourit tristement, et lui présente son fils, qu'il regarde avec intérêt, effrayé de la ressemblance qu'il remarque déjà entre ses traits et ceux de son père.

— Ne le trouvez-vous pas charmant? dit Constance.

— Oui, madame, répond Dubourg en embrassant l'enfant, je le trouve fort gentil.

— Ressemble-t-il à son père?...

— Beaucoup.

— Et vous ne trouvez pas qu'il a dans le regard quelque chose de mon mari?

— Oh! pas du tout !...

— C'est singulier! cela m'avait frappée. Il se nomme Frédéric aussi; ce cher petit; je crois que je l'en aime davantage.

Constance prend l'enfant dans ses bras, sœur Anne la regarde avec attendrissement, et Dubourg détourne les yeux pour cacher les sensations que ce tableau lui fait éprouver.

Pendant le reste de la journée, Dubourg se creuse la tête pour savoir comment il pourra faire sortir sœur Anne de chez Mme de Montreville. Mais il ne peut s'arrêter à aucun projet. Comment emmener la jeune femme loin d'une demeure où on lui prodigue les soins les plus touchants, où son fils est comblé de caresses? Sœur Anne, bien loin d'y consentir, ne verrait dans ce dessein qu'une affreuse ingratitude, et son cœur aimant et reconnaissant est incapable d'en concevoir la pensée. Lui apprendre que le mari de Constance est son séducteur, ce ne serait pas encore le moyen de la faire consentir à s'éloigner; le désir de voir Frédéric l'emporterait dans son âme sur toute autre considération. Elle se croit unie à son amant par les serments qu'ils ont faits; pourrait-elle concevoir qu'une autre femme a des droits, sinon plus justes, du moins plus sacrés que les siens?

Dubourg n'ose donc risquer ce moyen, et il se tourmente en vain pour en trouver un autre. Puis il va à Ménard et lui dit :

— Eh bien! avez-vous imaginé un expédient pour engager sœur Anne à quitter cette maison?

Et Ménard, après avoir pris du tabac et réfléchi pendant cinq

minutes, emmène Dubourg dans un coin et lui répond à voix basse :

— Je ne trouve rien du tout.

En causant avec Constance, Dubourg tâche de l'engager à envoyer la jeune muette et son fils demeurer dans une de ses terres éloignées de Paris ; mais Mme de Montreville repousse avec force cette idée :

— Pourquoi donc, dit-elle, me priverais-je de la société de cette jeune femme, de la vue de son fils, que j'aime comme s'il m'appartenait? Loin de moi, aurait-on pour cette infortunée tous ces soins qui adoucissent sa situation?... Non, je ne m'en séparerai jamais ; chaque jour, je sens que je m'y attache davantage ; si vous saviez combien elle est reconnaissante de ce que je fais pour elle!... Ah! j'ai lu dans le fond de son âme! je n'ai point mal placé mes bienfaits, et je suis certaine que Frédéric ne me blâmera pas.

— Ma foi!... se dit Dubourg, j'ai fait tout ce que j'ai pu!... et quand je me donnerais la migraine pour séparer ces deux femmes, je crois que je n'y parviendrais pas ; laissons donc aller les choses, et attendons les événements. Tout ce que je pourrai faire, ce sera de prévenir Frédéric quand il reviendra.

Le soir du jour où Dubourg est arrivé, Mme de Montreville lui dit :

— Je veux vous rendre témoin du plaisir que la musique fait éprouver à cette jeune infortunée ; lorsqu'elle m'entend chanter et toucher du piano, il me semble toujours qu'elle va parler...

Constance prend sœur Anne par la main et la fait asseoir auprès de son piano ; la jeune muette est plus triste qu'à l'ordinaire : la présence de Dubourg a renouvelé tous ses chagrins ; cependant elle sourit à sa bienfaitrice, et fait tous ses efforts pour paraître moins affligée.

Déjà Constance a joué plusieurs morceaux, quand elle s'arrête en disant :

— Mais je ne lui ai pas encore chanté cette jolie romance que mon mari aime tant...

Constance prélude à sa romance ; Dubourg fait peu d'attention à la musique. Il songe toujours au hasard singulier qui a réuni sœur Anne et l'épouse de Frédéric ; M. Ménard est assis dans un coin du salon, où il fait tout ce qu'il peut pour comprendre la mesure, et le petit Frédéric joue aux pieds de sa mère, qui écoute attentivement sa bienfaitrice.

A peine Constance a-t-elle dit les premiers mots de la romance, que sœur Anne éprouve un trouble qui semble s'accroître à chaque instant ; elle se penche vers Mme de Montreville, elle écoute, mais elle respire à peine ; tout son corps frémit, toutes ses facultés sont absorbées par un puissant souvenir... et Constance n'a pas encore achevé son couplet, qu'une pâleur mortelle se répand sur tous les traits de la jeune muette ; elle pousse un gémissement plaintif et perd connaissance.

Occupée de sa musique, Constance n'avait pas remarqué le trouble de sœur Anne ; mais au gémissement qu'elle vient de pousser, elle a volé vers elle.

— Grand Dieu ! qu'a-t-elle donc ? elle perd connaissance ! s'écrie Mme de Montreville, tandis que Dubourg se hâte d'aller soutenir la jeune femme, et que M. Ménard court chercher des sels et appeler du monde.

— Concevez-vous ce qu'elle peut avoir? Elle m'écoutait avec plaisir, et tout à coup elle s'évanouit...

— Madame, dit Dubourg qui veut profiter de cette circonstance, ne vous êtes-vous pas aperçue que cette jeune femme n'a pas toujours la tête à elle, et qu'il y a des moments... où elle semble en délire?

— Mais non, je n'ai jamais vu cela. Depuis qu'elle est ici, elle a toujours été fort raisonnable, et sa mélancolie me semble très naturelle... Pauvre petite!... elle ne rouvre pas les yeux...

— Oh! cela ne sera rien... l'émotion qu'elle a éprouvée ce matin en me voyant est sans doute la cause de cet évanouissement.

— Je le pense aussi.

Ménard revient armé d'une douzaine de flacons. Pendant longtemps, tous les soins sont inutiles : sœur Anne ne recouvre point ses sens, et Constance se désespère; enfin, un long soupir annonce que la jeune muette revient à la vie, et bientôt elle ouvre les yeux. Son premier regard est pour son fils : trop jeune encore pour avoir connu le danger de sa mère, il n'a pas interrompu ses jeux. Sœur Anne le prend, l'embrasse, puis, regardant tous ceux qui l'entourent, semble les remercier de leurs soins.

— Venez vous reposer, lui dit Mme de Montreville; cette journée a renouvelé toutes vos peines, vous avez besoin de les oublier dans le sommeil.

Mais, au lieu de suivre Constance ; sœur Anne lui prend la main, et la reconduit devant le piano en lui faisant signe de s'y asseoir :

— Non, demain, dit Constance, la musique vous émeut trop... vous m'entendrez demain.

Sœur Anne joint ses mains vers elle, et ses regards sont tellement expressifs, ils demandent avec tant de force ce qu'elle désire, que Constance n'a plus le courage de le lui refuser : elle se remet au piano, et Ménard dit tout bas :

— Cette femme-là aime passionnément la musique, on aurait bien dû lui apprendre à solfier.

Constance commence un air, sœur Anne l'arrête ; et, secouant vivement la tête, semble lui dire : « Ce n'est pas cela. » Mme de Montreville

en joue un autre, et la jeune muette n'est pas encore satisfaite. Enfin, Constance se rappelle qu'elle chantait une romance lorsqu'elle s'est interrompue ; elle la chante de nouveau, et à peine a-t-elle commencé, que le trouble de sœur Anne, l'attention qu'elle lui prête, annoncent que c'est bien cela qu'elle désirait entendre.

— Voyez donc comme cette romance l'agite! dit Constance ; c'est celle que Frédéric aimait tant!...

Constance n'a pas achevé ces mots, que la jeune femme lui prend la main, la lui serre avec force, et lui fait un signe affirmatif. Mais Mme de Montreville ne la comprend pas : elle regarde Dubourg, qui lui dit tout bas :

— Je vous assure qu'elle a des moments où elle ne sait pas ce qu'elle fait... Partout elle croit voir son amant; l'amour lui tourne la tête.

Le trouble de sœur Anne est un peu calmé ; les larmes se sont fait un passage. Elle pleure, mais elle paraît soulagée. Constance la regarde avec attendrissement en répétant souvent :

— Pauvre petite!... qu'il est coupable, celui qui t'a abandonnée!...

Pendant quelques moments, tous ceux qui entourent sœur Anne gardent le silence. Constance, pour calmer la douleur de la jeune muette, a recours à son moyen ordinaire : elle va prendre le petit Frédéric et le porte dans les bras de sa mère; celle-ci regarde sa bienfaitrice avec reconnaissance, et, après avoir couvert son fils de baisers, se lève et se dispose à gagner son logement.

Constance veut absolument la reconduire jusqu'au pavillon du jardin ; là, elle la quitte, en l'engageant de nouveau à prendre courage.

— Vos peines finiront, lui dit-elle, j'en ai l'espérance... Oui, votre séducteur reviendra à des sentiments plus dignes de l'homme que vous aimez ; il ne peut vous avoir entièrement oubliée... Dubourg n'est peut-être pas bien informé. Séchez vos larmes, un jour vous le reverrez ; et comment pourrait-il vous quitter encore, lorsque vous mettrez ce cher enfant dans ses bras?

Ces douces paroles pénètrent au fond du cœur de sœur Anne ; elle se livre au doux espoir que Constance vient de lui faire entrevoir, et la quitte moins malheureuse. Mme de Montreville regagne lentement son appartement; la vue des peines de celle qu'elle a sauvée de la misère lui fait éprouver une tristesse involontaire; Frédéric n'est pas là pour la distraire, pour lui faire tout oublier; jamais elle n'a été aussi longtemps séparée de lui, et cette absence entretient aussi sa mélancolie.

M. Ménard s'est retiré en disant à Dubourg :

— Voici une journée qui a été fort orageuse.

— Ah ! répond celui-ci, je redoute de bien plus terribles orages !... Si cette jeune femme s'est évanouie rien qu'en entendant cette romance que lui chantait Frédéric, que deviendra-t-elle lorsqu'elle le reverra... et lorsqu'elle apprendra qu'il est l'époux d'une autre ?... Ah ! monsieur Ménard, cette idée m'occupe sans cesse !...

— Je le crois bien ! Cela m'a ôté l'appétit, à moi !

— Tâchons de parer à cet événement.

— Parons-le, je ne demande pas mieux.

— Songez qu'il y va du repos, du bonheur, et même de l'honneur de votre élève, et que ses fautes rejailliront sur vous...

— Permettez : une faute de syntaxe ou de vers latins, à la bonne heure ; mais je ne lui ai pas enseigné à séduire les jeunes filles ; ce sont plutôt vos mauvais conseils qui l'ont perverti.

— Monsieur Ménard !...

— Monsieur Dubourg !

— Allons nous coucher.

— *Recte dicis.*

XXX

RETOUR DE FRÉDÉRIC — CONSTANCE ET SŒUR ANNE

Depuis dix jours que Dubourg habite chez Mme de Montreville, il cherche sans cesse comment il pourra prévenir l'effet que produira sur sœur Anne la vue de Frédéric ; il voit chaque jour s'augmenter l'attachement de Constance pour sa protégée et la reconnaissance de la pauvre mère pour sa bienfaitrice. Les séparer lui semble plus difficile que jamais. Constance répète souvent qu'elle ne pourrait plus se passer de sœur Anne et de son fils, et la jeune muette semble auprès d'elle sentir moins vivement ses chagrins.

On attend Frédéric, déjà même il devrait être de retour ; Constance s'inquiète de ce retard ; elle a perdu une partie de sa gaieté, souvent des pleurs mouillent ses paupières ; alors c'est sœur Anne qui s'efforce de la consoler, de lui faire comprendre que son mari reviendra bientôt.

— S'il ne m'aimait plus ! dit quelquefois Mme de Montreville. Mais la jeune muette la prend par la main, la conduit devant une glace, et semble lui dire :

— Regardez-vous... peut-on ne pas vous aimer ?

— Pardonne-moi! (P. 363.)

— Hélas! lui répond Constance, on vous a bien oubliée! et vous êtes aussi jolie que moi!...

Le comte de Montreville, qui devait revenir passer quelques jours à la campagne, est retenu à Paris par la goutte. Dubourg n'en est pas fâché; il ne voudrait pas qu'il fût témoin de la reconnaissance qu'il redoute; il ne sait pas que le comte connaît aussi sœur Anne.

Enfin Constance reçoit une lettre de son mari : il lui marque que des affaires imprévues ont retardé son retour, mais qu'il va faire en sorte de les terminer promptement. La lettre de Frédéric est tendre, expansive; il paraît toujours amoureux. Cependant Constance n'est pas satisfaite : rester aussi longtemps éloigné d'elle lui semble déjà annoncer moins d'amour. Frédéric n'est pas là, elle peut pleurer; devant lui, elle cacherait ses larmes. C'est toujours à sœur Anne qu'elle va confier ses peines; c'est dans son sein qu'elle verse des pleurs et trouve des consolations.

Dubourg voit dans ce retard quelques jours de gagnés et dit à Ménard :

— Tâchons d'employer ce temps à prévenir l'entrevue des deux amants.

— Prévenons-là ; c'est aussi mon avis.

— Mais voilà dix jours que je cherche, et je ne trouve rien !

— Ma foi, je suis plus heureux que vous, avant-hier j'ai trouvé quelque chose.

— Eh ! parlez donc vite en ce cas...

— C'est ma recette pour faire du punch au lait, que je croyais avoir perdue.

En quittant sa femme, Frédéric s'est rendu à la ferme pour s'informer du sort de sœur Anne et de son fils, qu'il brûle d'embrasser. Mais en arrivant chez les bons villageois, il apprend que, depuis longtemps, la jeune muette est partie pour Paris avec son enfant. Frédéric ne sait plus que penser, et ce qui le désespère, c'est qu'un messager de son père ne tarde pas à arriver apportant, comme de coutume, de l'argent et divers objets pour celle que le comte nomme sa libératrice ; ce qui prouve qu'il ne sait pas que sœur Anne a quitté la ferme, et que celle-ci n'a point trouvé à Paris la demeure de son protecteur.

Frédéric est désolé ; les habitants de la ferme partagent son chagrin. Ils se repentent d'avoir laissé partir sœur Anne; mais comment auraient-ils pu s'opposer à son dessein? Qu'est-elle devenue? que fait-elle dans Paris, sans amis, sans protecteur ? S'ils savaient que l'infortunée a été indignement dépouillée de ce qu'elle possédait, leur douleur serait bien plus grande encore.

Frédéric ne reste qu'un jour à la ferme; il repart pour Paris, et tout le long de la route tâche d'obtenir des renseignements qui puissent le mettre sur les traces de sœur Anne. Arrivé à Paris, il ne descend pas à son hôtel; il veut que son retour soit un mystère, afin de le cacher à sa femme, et pour avoir le temps de faire des perquisitions sur la jeune muette et son fils. Pendant plus de huit jours, il parcourt cette ville

immense, courant dans les quartiers les plus déserts et les plus populeux, montant souvent dans les mansardes, et partout s'informant si l'on a vu une jeune femme muette avec un enfant. Mais ses recherches sont infructueuses; il ne recueille aucun indice qui le mette sur les traces de sœur Anne. Le cœur ulcéré, il se décide enfin à retourner près de Constance: il est bien loin de penser que c'est là qu'il doit trouver ceux qu'il cherche depuis si longtemps.

Tous les jours Dubourg va se mettre en embuscade sur une route, et place M. Ménard en vedette sur une autre, afin de l'avertir s'il voyait arriver Frédéric. Comme il n'y a que ces deux chemins pour venir à la maison de campagne, il se croit certain de ne pas le manquer. Mais un matin, M. Ménard, qui a emporté Horace avec lui, ne voit pas, en lisant une ode, que celui qu'il guette vient de passer, et Frédéric arrive chez lui et entre précipitamment dans l'appartement de Constance, qui, seule alors, pensait à son mari.

Elle lève les yeux, pousse un cri de joie et vole dans ses bras. Toutes les peines de l'absence sont déjà oubliées sur le sein de son époux, Frédéric répond avec tendresse à ses marques d'amour. Après les premiers moments donnés au plaisir de se revoir, Constance lui dit :

— Pendant ton absence, j'ai recueilli dans cette maison une infortunée... Oh ! j'espère que tu l'aimeras comme moi !...

— Tout ce que tu fais est bien, ma chère Constance, ton cœur ne saurait t'égarer ; je suis certain d'avance que tu as bien placé tes bienfaits.

— Ah ! c'est une jeune femme si intéressante !... une victime de l'amour, et nous autres nous compatissons toujours à ces peines-là !... Son séducteur l'a abandonnée avec un enfant charmant... dont je suis folle... Il se nomme Frédéric comme toi... Mais qu'as-tu donc, mon ami? tu pâlis, tu trembles...

— Ah ! la fatigue peut-être... l'empressement que j'ai mis à revenir...

Frédéric s'assied, car il chancelle : ce que vient de dire Constance lui cause une émotion dont il n'est pas maître. Il regarde en frémissant autour de lui.

— Et cette femme... cet enfant... où sont-ils, demande-t-il d'une voix tremblante.

— Elle loge dans le pavillon du jardin... Mais je l'aperçois... Venez, venez vite, mon amie, dit Constance en courant au-devant de sœur Anne, qui s'avançait avec son fils. Mon mari est revenu, ah ! que je suis heureuse !... Maintenant rien ne manque à mon bonheur.

Constance, prenant la jeune muette par la main, l'entraîne dans l'appartement où son époux est encore. En apercevant Frédéric, sœur Anne

pousse un cri déchirant; elle court, se précipite dans ses bras et s'évanouit en lui montrant son fils.

Frédéric soutient d'une main sœur Anne, dont la tête inanimée est appuyée sur sa poitrine; de l'autre il se couvre les yeux et semble craindre de regarder autour de lui. Son fils est à ses pieds, il tient encore la main de sa mère, et Constance, surprise, tremblante, s'est arrêtée devant eux.

En un instant, mille sensations différentes paraissent agiter l'épouse de Frédéric. Elle change de couleur, ses yeux expriment la surprise, l'inquiétude; elle frémit et semble vouloir repousser la pensée que son cœur vient de concevoir. Mais ses regards, tour à tour fixés sur sœur Anne et son époux, cherchent à s'assurer de la vérité. Son premier mouvement est de courir à sœur Anne et de la retirer des bras de Frédéric.

— Qu'a-t-elle donc?... que signifie l'état où l'a mise votre vue? balbutie Constance en regardant Frédéric. Mon ami, répondez donc, connaissez-vous cette jeune femme?

Frédéric n'a pas la force de répondre ni de regarder Constance. Mais il aperçoit son fils, et le prenant dans ses bras, il le couvre de baisers; alors un coup affreux vient frapper le cœur de Constance, toute la vérité s'est dévoilée à ses yeux.

Dubourg arrive, suivi de Ménard; en apercevant Frédéric, il devine tout ce qui vient d'arriver, et court sur-le-champ porter secours à sœur Anne en s'écriant :

— Encore évanouie!... quelque accès de délire, je gage!... Oh! je vous l'ai dit, cette infortunée a des moments où elle perd la raison.

Constance ne répond rien. Elle abandonne sœur Anne aux soins de Dubourg et de Ménard et se rapproche de son mari, qui tient toujours l'enfant dans ses bras.

— Il est charmant... n'est-ce pas?... dit-elle d'une voix entrecoupée et les yeux toujours attachés sur son époux. Frédéric garde le silence. Constance prend l'enfant et l'arrache brusquement de ses bras; mais bientôt se repentant de ce mouvement dont elle n'a pas été maîtresse, elle couvre l'enfant de baisers en s'écriant avec douleur : Pauvre petit! ah! tu n'es pas coupable, toi!...

Dubourg et Ménard ont emporté sœur Anne dans le pavillon; Frédéric et Constance sont restés seuls avec l'enfant. Frédéric a les regards baissés vers la terre, et semble craindre de rencontrer ceux de Constance, qui s'est assise à quelque distance de lui et a pris sur ses genoux le petit Frédéric. Elle tâche de retenir ses larmes, mais elle n'a plus la force de parler. Pendant quelques moments, ils ne rompent point le silence. Enfin

Frédéric lève les yeux, il aperçoit sa femme caressant le fils de sœur Anne... A cette vue, il est sur le point de se jeter aux pieds de Constance et de lui tout avouer... Mais Dubourg revient précipitamment.

— Allons !... j'espère que ce ne sera rien, dit-il en regardant Frédéric et en lui faisant signe de ne point se trahir. Cette jeune muette a des accès de délire ; alors elle croit voir partout son amant... Oh ! j'avais déjà conseillé plusieurs fois à madame de ne point la garder auprès d'elle.

— En effet, balbutie Frédéric en cherchant à se remettre, je ne conçois rien à tout ce qui s'est passé... J'ai été tellement ému de l'état de cette infortunée... que je ne pensais pas à ce que je faisais...

Constance ne dit rien ; elle se contente de regarder Dubourg et son époux...

— Je vais lui ramener son fils, dit Dubourg en s'avançant pour prendre l'enfant.

— Laissez, dit Constance, Frédéric se chargera de ce soin...

Frédéric se trouble, il ne peut supporter les regards de sa femme. En vain Dubourg lui dit tout bas :

— Allons, morbleu ! de la tête, ici... Songe que c'est pour son bonheur qu'il faut la tromper !

En ce moment, M. Ménard court tout effaré.

— Elle a repris ses sens, dit-il bas à Dubourg ; mais il n'y a pas moyen de la faire rester tranquille dans sa chambre !... C'est un diable !... Elle veut absolument le voir... Elle court éperdue dans le jardin...

— Eh ! pourquoi l'avez-vous quittée ?...

Dubourg sort aussitôt de l'appartement.

— Qu'est-ce donc? dit Constance, serait-elle plus mal ?...

— Non, madame, répond Ménard, qui ne sait plus ce qu'il faut dire ni faire, mais je crains... la tête... les femmes... l'amour... *quid femina possit !...*

— Je vais la secourir, dit Constance, je vais lui ramener son fils... peut-être que sa vue... Ne venez-vous pas avec moi, Frédéric ? ne voulez-vous pas joindre vos soins aux miens pour calmer cette infortunée?

Frédéric hésite, il ne sait ce qu'il doit faire ; il brûle de revoir sœur Anne, dont l'état affreux a brisé son cœur ; mais en la voyant, il craint de se trahir. En ce moment, des cris se font entendre : c'est sœur Anne qui traverse le jardin ; les domestiques et Dubourg courent après elle ; les gens de la maison, en voyant son agitation, en l'apercevant courant les cheveux épars dans les allées du jardin, ne doutent point qu'elle n'ait perdu la raison, et Dubourg les fortifie dans cette idée, qui peut empêcher qu'ils ne devinent la vérité

Mais sœur Anne vient d'apercevoir Frédéric à travers une des croisées du rez-de-chaussée; aussitôt elle court, elle pénètre dans l'appartement, puis, aussi prompte que la pensée, s'élance dans les bras de Frédéric, repousse Constance qui était près de lui, et la regardant d'un air à la fois inquiet et jaloux, semble lui dire : C'est moi seule qui ai le droit d'être à cette place.

Tous les valets se sont arrêtés à la porte de l'appartement pour considérer ce tableau. Constance éprouve un affreux serrement de cœur en voyant sœur Anne dans les bras de son mari ; cependant elle conserve assez de force pour s'avancer vers ses gens et leur dire d'une voix tremblante : Éloignez-vous, mes amis ; cette infortunée n'a pas la tête à elle... mais nous saurons bien la calmer...

Les valets s'éloignent. Ménard est allé chercher Dubourg, auquel il a toujours recours dans les moments difficiles ; sœur Anne reste seule avec son fils, entre Frédéric et Constance.

La jeune muette semble vouloir s'attacher à Frédéric, qui n'a pas le courage de la repousser ; elle lui sourit, elle prend ses mains qu'elle pose sur son cœur... puis lui présente son fils. Mais en même temps ses regards inquiets se reportent sur Constance, qui, assise à quelques pas, cache sa tête dans ses mains, ne pouvant supporter ce tableau ; mais les pleurs l'étouffent ils se font enfin un passage, elle sanglote... Sœur Anne frémit... La douleur de Constance semble la toucher vivement. Frédéric ne peut plus se contenir ; il court se jeter aux genoux de Constance ; mais sans le regarder, elle le repousse doucement : — Allez, allez, lui dit-elle, cette infortunée a plus de droits à votre amour... cet enfant est votre fils... Consolez-la de tout ce qu'elle a souffert depuis que vous l'avez abandonnée... Je sais maintenant toute la vérité... Non, elle n'a point perdu la raison... elle a retrouvé son séducteur... le père de son enfant.

Frédéric est atterré. Pâle, tremblant, il reste aux genoux de Constance et sœur Anne, les yeux fixés sur lui, paraît attendre ce qu'il va dire. Mais Frédéric a saisi une main de Constance, il la couvre de larmes et de baisers : à cette vue, un gémissement plaintif échappe à la jeune muette et elle tombe de nouveau sans connaissance sur le parquet.

Constance s'empresse de lui porter secours. — Éloignez-vous, dit-elle à Frédéric, votre vue lui fait trop de mal... Ah ! vous pouvez me la confier, je ne serai pas pour elle différente d'autrefois...

Frédéric ne répond rien, il sort éperdu ; il rencontre Dubourg et Ménard qui accouraient : — La feinte est inutile, leur dit-il, Constance a deviné la vérité... elle sait tout !...

— Puisqu'elle sait tout, dit Ménard, il ne faut plus rien lui cacher.

Constance prodigue à sœur Anne les soins les plus empressés. La jeune muette rouvre enfin les yeux. En apercevant l'épouse de Frédéric, son premier mouvement est de la repousser ; puis portant ses regards autour d'elle, c'est Frédéric qu'elle veut apercevoir. Constance lui présente son fils, qui tend vers elle ses petits bras. Sœur Anne paraît émue de la conduite de Constance ; elle la regarde avec moins de jalousie, mais tout son corps frissonne, ses dents se choquent avec violence, ses yeux se ferment de nouveau, une pâleur effrayante couvre son visage.

Constance la fait transporter dans le pavillon. On la met au lit ; une fièvre ardente la consume, un délire réel s'est emparé de ses sens ; elle porte autour d'elle des regards inquiets, elle ne reconnaît plus personne, elle repousse même son fils.

— Pauvre petite ! ah ! je ne t'abandonnerai pas !... dit Constance, et elle passe toute la journée assise auprès du lit de sœur Anne ; ce n'est que sur le soir que, la voyant un peu plus calme, elle se décide à la quitter ; mais elle laisse auprès d'elle des domestiques assidus, et se promet bien de revenir souvent s'informer de son état.

Constance rentre dans son appartement, où Frédéric l'attendait. Mais combien ce jour qui les réunit est différent de ceux qu'ils passaient ensemble autrefois ! Constance garde le silence, mille sentiments l'agitent ; son sein palpite avec violence, mais elle tâche de cacher tout ce qu'elle souffre et de paraître calme devant son époux. Frédéric, ainsi qu'un criminel qui attend son arrêt, est immobile près de sa femme, dont la bonté lui fait plus vivement sentir ses torts. Il s'approche d'elle enfin, et n'osant lui parler, se jette à ses genoux.

— Que faites-vous, dit Constance avec douceur ; mon ami, pourquoi vous mettre à mes genoux ?... Vous n'êtes point coupable envers moi !... Ah ! c'est aux genoux de celle que vous avez trahie, abandonnée, qu'il serait plus juste de vous précipiter. Je n'ai pas le droit de me plaindre ; votre faute n'est que trop commune à bien des hommes... Vous avez connu cette infortunée avant de vous marier... Elle est devenue mère... Mais, dans le monde, on ne verrait dans votre conduite rien que de fort naturel ! Bien loin de vous blâmer, on vous approuverait peut-être d'avoir oublié une femme qui ne pouvait pas être votre épouse. Cependant, je l'avoue, je ne vous jugeais pas semblable à ces étourdis qui se font un mérite des larmes qu'ils font répandre. Combien votre faute a eu des suites funestes !... Si vous saviez tout ce que cette infortunée a souffert ! En proie à ce que la misère a de plus affreux, elle allait périr de besoin quand je l'ai secourue ; périr... avec votre fils... Ah ! Frédéric ! sentez-vous à quels remords vous auriez été livré ?... Vous pleurez... Ah ! mon ami,

laissez couler vos larmes, j'aimerais mieux perdre votre cœur, que de le croire capable d'insensibilité.

Écoutez-moi : vous avez retrouvé la mère de votre enfant, vous ne devez plus l'abandonner. Si vous vous en rapportez à moi, j'assurerai son sort... elle habitera dans une maison que je lui achèterai dans quelque riante campagne: rien ne lui manquera. Son fils est charmant... j'aurais voulu lui servir de mère; mais il serait affreux de la séparer de son enfant. Il recevra près d'elle une bonne éducation. Lorsqu'il sera grand, vous serez l'arbitre de son sort, et croyez bien que je ne trouverai jamais que vous faites trop pour lui. Voilà ce que je vous propose de faire pour celle que vous avez aimée... Mais... il est impossible que ce plan ne vous convienne pas... Peut-être... en revoyant cette infortunée, avez-vous senti renaître l'amour qu'elle vous inspira autrefois... Peut-être l'aimez-vous encore...

Ah! Frédéric, je vous en conjure, soyez sincère... laissez-moi lire au fond de votre cœur : pour vous rendre heureux, il n'est point de sacrifice dont je ne sois capable... Oui, mon ami, je saurai tout supporter... excepté la vue de vos regrets pour une autre. Si vous l'aimez... si elle vous plaît encore... je partirai, j'irai m'ensevelir au fond d'une de nos terres... vous ne me verrez plus, et vous serez libre de garder auprès de vous la mère de votre enfant.

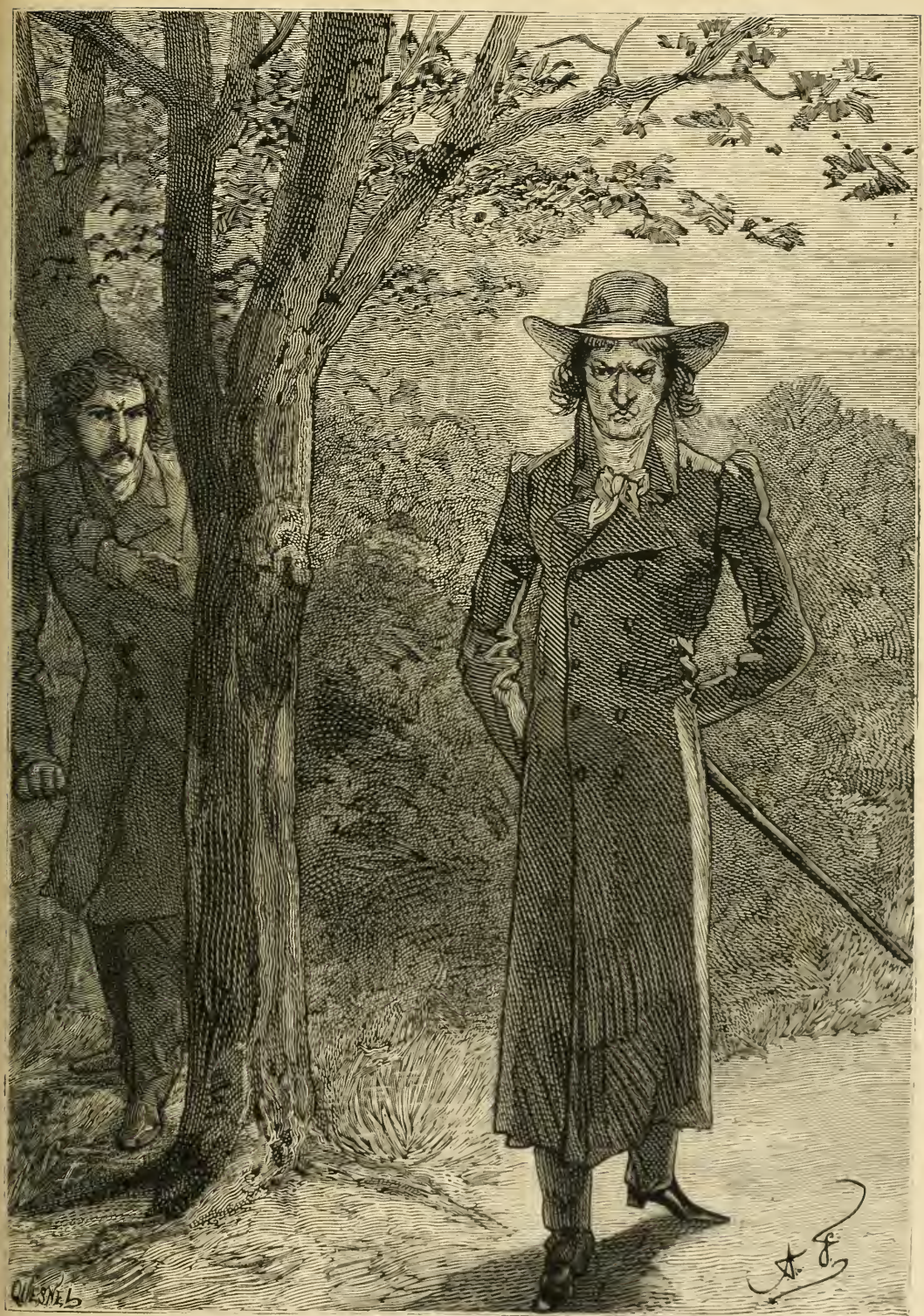
Constance ne put retenir davantage les pleurs qui la suffoquaient. Elle avait fait un long effort sur elle-même, mais tout son courage venait de l'abandonner en proposant à Frédéric de se séparer de lui.

— Moi te quitter! lui dit-il en la serrant dans ses bras. Ah! Constance! peux-tu croire que j'aie cessé un instant de t'aimer!... Non, je te le jure, toi seule possèdes mon cœur. Je sens mes torts ; je veux assurer le repos de sœur Anne, je le dois; en la revoyant, pouvais-je ne pas éprouver une vive émotion!... Et cet enfant, oui, je l'aime, je veux faire son bonheur, et tu ne saurais m'en blâmer. J'approuve tous tes plans, tous tes projets; je connais la bonté de ton cœur, la noblesse de ton âme. Ah! combien peu de femmes se conduiraient comme toi! Agis, ordonne : que sœur Anne s'éloigne, qu'elle parte dès demain...

— Demain!... oh! non, mon ami; l'infortunée est malade!... bien malade!... elle ne quittera ces lieux que lorsqu'elle sera entièrement rétablie. Tant qu'elle sera ici... tu éviteras de la voir; ta présence ne peut que lui faire du mal... Tu ne la verras pas, promets-le-moi : c'est le seul sacrifice que je te demande.

— Ah! je ferai tout ce que tu m'ordonneras.

— Quand elle sera rétablie, alors je la conduirai moi-même dans sa



Son front sévère lui annonce qu'il n'est plus temps de le prévenir. (P. 368.)

nouvelle demeure, et je ne la quitterai qu'après être certaine que rien ne lui manquera.

Frédéric presse tendrement Constance dans ses bras : sa bonté la lui rend encore plus chère. Une femme ne devrait jamais employer que de telles armes : les reproches, les plaintes, éloignent un mari ; la douceur, l'indulgence, finissent toujours par ramener un cœur.

Dans les bras de son époux, Constance retrouve le bonheur ; il lui jure qu'il n'aime qu'elle, et il croit à ses serments : pourrait-elle vivre sans son amour?

Le lendemain, de grand matin, Constance se rend au pavillon du jardin, et Frédéric va apprendre à Dubourg et à Ménard la noble conduite de sa femme.

— Elle ne ressemble pas à beaucoup d'autres, dit Dubourg ; conserve-la précieusement ! tu ne saurais trop l'aimer !... c'est un vrai trésor que tu possèdes.

— Il est certain, dit Ménard, que la conduite de Mme de Montreville est digne d'une héroïne de Plutarque ; et après celle de Cunégonde, femme de l'empereur Henri II, qui mania un fer ardent pour prouver sa chasteté, je ne connais rien de plus beau dans l'histoire.

Sœur Anne est toujours dans un état alarmant, elle ne reconnaît personne ; mais l'infortunée semble à chaque instant chercher quelqu'un et lui tendre les bras. Constance veille à ce qu'il ne lui manque rien, elle-même conduit près d'elle un médecin, et place à côté de la malade une vieille domestique qui ne la quitte pas un moment. Constance prend ensuite le petit Frédéric sur ses bras et va le porter dans ceux de son époux.

— Aime-le bien, lui dit-elle ; c'est en faisant le bonheur de l'enfant que tu répareras le mal que tu as fait à la mère. Ah ! je sens que je l'aime aussi comme s'il était mon fils. Dès que je l'ai vu, un secret pressentiment semblait me dire qu'il t'appartenait, et bien loin de le moins aimer, cette idée me le faisait chérir encore davantage.

Frédéric embrasse son fils, qui souvent passe près de lui une grande partie du temps, car le pauvre petit ne reçoit plus de caresses de sa mère, qui est toujours en proie à un violent délire et, pendant près de quinze jours, aux portes du tombeau. Pendant ce temps, Constance passe des journées et souvent des nuits entières dans le pavillon, ne s'en rapportant à personne pour les soins qu'il faut prodiguer à la jeune malade : c'est elle qui la veille, qui la soutient dans les moments les plus cruels de son délire ; elle surmonte la fatigue, elle ne sent pas ses peines, elle ne s'occupe que de sœur Anne ; en vain Frédéric la supplie chaque jour de ménager sa santé, de prendre du repos.

— Laisse-moi la veiller, dit Constance ; en lui prodiguant mes soins, il me semble que je répare une partie du mal que tu lui as fait.

Frédéric n'a pas un moment de tranquillité tant qu'il sait sœur Anne en danger : il brûle du désir de la revoir encore, mais il a promis à sa femme de ne plus se trouver en sa présence, et comment manquer à sa promesse après tout ce que Constance fait pour lui ? Souvent il s'approche du pavillon où habite l'infortunée, il attend avec impatience que quelqu'un en sorte pour lui demander des nouvelles de sœur Anne ; mais lorsque c'est Constance qui vient à lui, il cache une partie de ce qu'il éprouve, il craint de lui laisser voir tout l'intérêt qu'il prend à la jeune muette.

Grâce aux soins assidus de l'épouse de Frédéric, la jeune malade revient à la vie ; son délire cesse, elle reconnaît son enfant, elle le presse de nouveau sur son cœur, et ne veut plus s'en séparer. Lorsque, pour la première fois, elle revoit Constance, tout son cœur frissonne ; mais bientôt, paraissant revenir à la raison, elle s'empare d'une main de sa bienfaitrice, et la couvre de baisers et de pleurs ; elle semble vouloir lui demander pardon du mal qu'elle lui a fait.

— Infortunée, dit Constance en lui serrant tendrement la main, ah ! je serai toujours la même pour vous, c'est à moi de tâcher de réparer vos malheurs... Je suis votre amie... votre enfant est le mien, désormais son sort et le vôtre sont assurés... ah ! ne me refusez point, c'est une dette que l'on acquitte. Votre fils est charmant... son bonheur vous fera un jour oublier vos peines. Du courage !... vous pouvez encore être heureuse.

Sœur Anne soupire, et ses regards semblent dire le contraire ; Constance elle-même ne pensait pas qu'il fût possible d'oublier Frédéric, mais pour consoler les autres, il est bien permis de mentir un peu. La jeune muette promène un moment ses yeux dans la chambre, mais bientôt, les ramenant sur sa bienfaitrice, elle paraît résignée et semble lui dire : Je ferai ce que vous ordonnerez.

Mme de Montreville apprend à son époux que sœur Anne est sauvée, mais la convalescence doit être longue ; le médecin a dit que la malade serait longtemps avant de pouvoir voyager, mais que le voisinage du jardin qui entoure sa demeure lui serait favorable pour essayer doucement le retour de ses forces.

Frédéric apprend avec joie que sa victime renaît à la vie ; chaque jour, le désir de la revoir, ne fût-ce qu'un moment, le tourmente davantage ; un autre s'y joint encore : pendant que la jeune muette était bien mal, on lui amenait son fils, et il passait une partie de la journée avec lui. Il s'est habitué à le voir, il a connu les douceurs de l'amour paternel, et ce sentiment n'est pas de ceux que le temps ou l'absence

affaiblit. Frédéric, qui n'ose laisser connaître à sa femme le désir qu'il éprouve de voir encore sœur Anne, ne craint pas de lui demander son fils.

— Mon ami, dit Constance, il fait maintenant la seule consolation de sa mère, voudriez-vous l'en priver? Plus tard, lorsque le temps aura un peu calmé ses peines, je ne doute pas qu'elle ne consente à vous l'envoyer quelquefois; mais en ce moment elle a besoin de l'avoir sans cesse auprès d'elle.

Frédéric se tait, il tâche de dissimuler ce qu'il éprouve, car Constance le regarde et semble vouloir lire dans le fond de sa pensée.

Sœur Anne recouvre lentement ses forces; ce n'est qu'au bout de plusieurs jours que, soutenue par le bras de Constance, elle descend dans le jardin avec son fils. Tout en conduisant la jeune convalescente, Constance jette autour d'elle des regards inquiets: elle craint d'apercevoir Frédéric; mais elle lui a dit que sœur Anne irait prendre l'air hors du pavillon, et c'est lui recommander de ne point s'offrir à sa vue. Frédéric sait aussi que sa présence ne peut que produire une sensation dangereuse pour la convalescente, et il reste enfermé dans son appartement.

Sœur Anne est plus calme, mais cette tranquillité semble plutôt la suite d'un profond abattement que d'une entière résignation: elle ne regarde plus autour d'elle, ses yeux sont constamment baissés vers la terre, elle ne les reporte que sur son fils; elle ne pleure plus, mais l'expression de ses traits annonce les souffrances de son âme; cependant ses forces reviennent, bientôt elle est en état de sortir seule avec son enfant pour se promener autour du pavillon.

Encore quelques jours, et Mme de Montreville doit partir avec sœur Anne et son fils pour la terre dans laquelle elle veut les installer. Frédéric approuve le projet de sa femme, mais il brûle du désir de revoir celle qu'il a tant aimée, et qu'il n'est pas bien sûr de ne point aimer encore.

Il sait que tous les matins, au point du jour, sœur Anne va avec son fils s'asseoir dans un berceau peu éloigné du pavillon. Un matin, il se lève pendant le sommeil de Constance; le jour ne va pas tarder à paraître, il ne peut résister au désir de revoir la jeune muette et son fils; il ne lui parlera pas, il ne se montrera pas à ses yeux, mais il la verra encore une fois. C'est le lendemain qu'elle doit partir, ce jour est donc le dernier qui lui reste pour satisfaire le désir qui le tourmente.

Frédéric s'est habillé sans bruit, il s'approche du lit où repose Constance; elle paraît agitée, mais ses yeux sont fermés; elle dort, il veut profiter de ce moment; il se hâte, il sort doucement de la maison... il est

dans les jardins. L'aurore commence à peine à dissiper les brouillards de la nuit, tout repose encore... il marche précipitamment vers le berceau favori de sœur Anne... son cœur bat avec force... il lui semble être encore à ces moments de son premier amour, lorsque, arrivant dans le bois de Vizille, ses yeux cherchaient la jeune muette sur les bords du ruisseau où ils se donnaient rendez-vous.

Elle n'est pas encore dans le berceau, elle ne doit point s'y rendre avant un quart d'heure au moins ; il s'assied sur le banc où elle a l'habitude de se placer, de là on aperçoit le pavillon dans lequel elle repose avec son fils... Frédéric a les yeux fixés sur cet endroit... son cœur est plein... son âme renaît à ces émotions si douces qu'il éprouvait en contemplant la misérable chaumière de Marguerite... Dans ce moment, il oublie tout ce qui s'est passé depuis ce temps, il attend avec impatience qu'elle sorte... qu'elle se montre... il lui semble qu'il va la voir encore, accourant vers lui, en conduisant son troupeau.

Le temps passe bien vite dans de tels souvenirs! Tout à coup la porte du pavillon s'entr'ouvre... un enfant paraît... c'est son fils : Frédéric est sur le point de courir l'embrasser, mais il se rappelle la promesse qu'il a faite à Constance. S'il s'approchait du pavillon, il serait vu de sœur Anne, qui ne peut être éloignée de son enfant ; il faut au contraire éviter ses regards. Il passe derrière le bosquet, et là, caché par une épaisse charmille, il attend en tremblant qu'elle paraisse.

A peine a-t-il quitté le berceau que la jeune muette sort du pavillon et prend son fils par la main. Frédéric ne la perd pas de vue ; elle est vêtue d'une simple robe blanche, ses cheveux noués sans apprêt retombent sur son front, où se peignent la tristesse et la souffrance... elle sourit cependant en regardant son enfant, puis s'arrête, jette un regard dans le jardin, et soupire profondément.

Frédéric ne peut se lasser de la contempler ; ce nouveau costume, sous lequel il peut la regarder à son aise (car en présence de sa femme il n'a point osé l'examiner), lui semble augmenter ses grâces et l'embellir encore. Elle s'avance de son côté... elle vient dans le berceau... il respire à peine... elle s'assied sur le banc... la voilà tout près de lui... quelques branches de feuillage les séparent, mais il entend ses soupirs, il peut compter les battements de son cœur. Comme elle paraît triste !... hélas! qui la consolera maintenant? c'est lui qui cause ses peines, et il ne peut plus les faire cesser. L'enfant passe ses petits bras autour du cou de sa mère ; il semble, par ses caresses, vouloir déjà dissiper ses ennuis ; elle le serre sur son sein, et cependant ses larmes coulent encore... Frédéric n'est plus maître de lui... il entend ses sanglots... il oublie sa promesse, il

ne voit plus que les pleurs de sœur Anne, qui retombent sur son cœur. Il écarte brusquement les branches qui le séparaient d'elle... il est à ses pieds, et embrasse ses genoux en s'écriant : — Pardonne-moi !

En voyant Frédéric, sœur Anne a fait un mouvement pour se lever et fuir, mais elle n'en a pas eu la force; elle retombe sur le banc, elle veut détourner les yeux, un pouvoir invincible la force de les reporter sur son amant. Il est à ses genoux, il est suppliant : elle n'a pas le courage de le repousser ; elle met son fils dans ses bras... bientôt elle-même presse Frédéric sur son cœur... En ce moment, un cri part à peu de distance. Frédéric, troublé, effrayé, sort du bosquet, regarde de tous côtés... il ne voit personne, il revient vers sœur Anne... mais déjà elle a pris avec son fils le chemin du pavillon ; il veut la retenir encore... elle s'échappe de ses bras ; ses yeux lui adressent un doux adieu ; elle vient de goûter un moment de bonheur, mais elle ne veut pas se rendre coupable envers sa bienfaitrice en restant plus longtemps auprès de Frédéric.

Sœur Anne et son fils sont rentrés dans leur demeure ; Frédéric est seul dans les jardins : il est encore tout ému du plaisir qu'il a éprouvé en revoyant son amie, mais ce plaisir est mêlé d'inquiétude. Ce cri qu'il a entendu le tourmente. Il parcourt le jardin, il cherche de tous côtés, et ne rencontre personne. Il se persuade qu'il s'est trompé ou que la voix partait de la campagne. Un moment il songe à sa femme. Si Constance l'avait aperçu !... mais il rejette cette idée, Constance dormait lorsqu'il a quitté son appartement. Il retourne vers la maison. Les domestiques se lèvent. Dubourg et Ménard descendent dans les jardins. Frédéric n'ose se rendre près de sa femme, il attend l'heure de déjeuner pour la revoir.

Frédéric se promène avec ses amis ; mais il est pensif, inquiet.

— Te chagrinerais-tu du prochain départ de sœur Anne? lui dit Dubourg ; mon ami, il est indispensable. Un homme ne peut pas demeurer sous le même toit avec sa femme et sa maîtresse, lors même que cette dernière ne lui est plus rien ; car la femme doit toujours craindre les rencontres, les accidents, les reconnaissances... et pour peu qu'elle aime son mari, elle ne dort pas tranquille.

— Certainement, dit Ménard, on ne peut pas vivre avec la chèvre et le loup. C'est comme si vous mettiez dans la même cage un serin et un pierrot, ils finiront toujours par se battre. Ce n'est pas pour Mme de Montreville que je dis cela : c'est un ange de douceur... et certes, l'autre petite femme ne lui dira jamais un mot plus haut que l'autre... Mais enfin, *naturam expellas furcâ, tamen usque recurret*. D'ailleurs, un philosophe grec a dit : Voulez-vous avoir l'enfer sur terre? logez avec votre femme et votre maîtresse.

— Eh ! monsieur Ménard, bien loin d'en avoir la pensée, je voudrais déjà que cette infortunée fût loin de ces lieux. Je sens trop .. qu'il ne faut pas compter sur mes résolutions...

— Il n'y a qu'une chose au monde sur laquelle on peut compter : c'est une indigestion quand on va se baigner en sortant de table.

L'heure du déjeuner est venue : Constance paraît ; elle va, comme à l'ordinaire, embrasser son mari.

— Je m'étais trompé, elle ne sait rien, se dit Frédéric.

Cependant il croit remarquer que sa femme est pâle, que ses yeux sont rouges et gonflés, que sa main tremble dans la sienne. Il s'informe avec empressement de sa santé.

— Je n'ai rien, répond Constance, je ne suis point malade... je ne souffre pas.

Mais le ton de sa voix semble démentir ses paroles.

La journée s'écoule. Frédéric voit avec surprise que Constance ne fait aucun préparatif pour son départ et celui de sœur Anne. Il se hasarde enfin à lui parler.

— J'ai changé d'avis, dit Constance en s'efforçant de cacher son émotion ; je ne vois pas pourquoi cette jeune femme quitterait cette maison... elle est si bien avec nous ! Sa présence ne peut vous déplaire... son absence, au contraire, pourrait vous causer trop de regret.

— Que dites-vous ? s'écrie Frédéric.

Mais Constance poursuit d'un ton froid, et sans avoir l'air de remarquer le trouble de son mari.

— Non, elle ne partira pas. Cela est inutile maintenant...

En disant ces mots, Constance s'éloigne et va s'enfermer dans son appartement. Frédéric ne sait que penser de cette nouvelle résolution de sa femme ; et le soir par ordre de Mme de Montreville, sa femme de chambre va annoncer à sœur Anne qu'elle continuera à habiter le pavillon, et qu'il n'est plus question de départ.

La jeune muette apprend avec étonnement cette nouvelle ; mais en secret son cœur ne peut être indifférent au bonheur de rester près de Frédéric. Elle s'étonne cependant que celle qui lui a prodigué tant de soins ne soit pas venue lui expliquer le motif de ce changement. Mais plusieurs jours se passent, et elle ne voit pas Mme de Montreville. On a toujours les mêmes attentions pour sœur Anne et son fils, mais sa bienfaitrice ne revient plus visiter les habitants du pavillon.

Constance passe tout son temps dans son appartement ; elle n'adresse pas un mot à Frédéric ; mais ses traits sont abattus ; on voit qu'elle souffre et qu'elle fait tous ses efforts pour le cacher. Frédéric n'ose la questionner,

Là, vous élèverez votre fils. (P. 372.)

ou, quand il le fait, elle lui répond toujours avec douceur : — Je n'ai rien.

— Morbleu ! dit Dubourg, tout ceci n'est pas naturel !... Cette jeune femme a un fond de tristesse !... Elle veut que l'autre reste ; je n'y comprends rien...

— Ni moi non plus, dit Ménard ; mais je pense, comme vous, que

cela cache quelque mystère. Tertullien dit que le diable n'a point autant de malice que la femme, et je suis de l'avis de Tertullien.

XXXI

CATASTROPHE

Sœur Anne et son fils habitent toujours le pavillon du jardin. La jeune muette n'en sort que rarement, et ce n'est que pour se promener dans les allées qui l'entourent. Elle n'approche plus de la maison; elle craint de rencontrer encore Frédéric, quoique son cœur brûle toujours pour lui des mêmes feux.

Mais l'époux de Constance n'ose plus approcher du pavillon; la conduite de sa femme, depuis le jour où il a pressé la jeune muette dans ses bras, ne lui laisse plus douter que ce ne soit elle qui ait poussé ce cri dont il a cherché en vain l'auteur.

Si Constance l'a vu aux pieds de sœur Anne, que doit-elle penser de ses promesses? Sans doute, maintenant, elle ne se croit plus aimée uniquement.

Souvent il est tenté de se jeter à ses pieds, de lui assurer qu'il l'adore toujours; mais il faudra donc avouer qu'il a manqué à sa parole, et si sa femme ne le savait pas!... Dans cette incertitude Frédéric se tait, espérant, à force de soins, chasser les soupçons qui dévorent en secret Constance.

Mme de Montreville ne sort point de la maison; elle ne va plus au jardin. Ses traits sont abattus, ses joues décolorées; vainement elle tâche de sourire, la tristesse qui la mine perce dans toutes ses actions. Elle est toujours aussi douce, aussi bonne; elle paraît sensible aux attentions de son mari, s'apercevant qu'il ne va plus au jardin, souvent elle l'engage à s'y promener.

— Pourquoi veux-tu que je te quitte? lui dit Frédéric; puis-je être mieux ailleurs qu'auprès de toi?

Constance lui serre tendrement la main, et se détourne pour cacher une larme. Elle a sans cesse devant les yeux la scène du bosquet; elle voit toujours son mari pressant sœur Anne contre son sein; elle ne croit plus posséder sa tendresse, et se persuade qu'il est malheureux de ne plus voir la jeune muette, mais que c'est pour son repos qu'il se sacrifie

Cette pensée cruelle livre son cœur à mille tourments d'autant plus pénibles qu'elle s'efforce de les cacher.

— Cela ne peut cependant pas rester comme cela, dit souvent Dubourg à Frédéric. Ta femme change à vue d'œil ; la pauvre muette est d'une tristesse à fendre le cœur... Morbleu ! si ces deux femmes restent ensemble, elles ne tarderont pas à périr de consomption.

— Que puis-je faire ? le sort de sœur Anne n'est-il pas entièrement entre les mains de Constance? Lorsque je vais pour lui en parler, elle me ferme la bouche, ou déclare de nouveau qu'elle ne veut plus l'éloigner.

— C'est en effet fort embarrassant, dit Ménard, et si j'étais à la place de mon élève, je sais bien ce que je ferais !...

— Que feriez-vous? s'écrie Dubourg.

— Pardieu ! je ferais comme lui, je ne saurais à quoi m'arrêter.

Un événement fort simple devait tout changer dans la demeure de Frédéric : un matin, le comte de Montreville, que la goutte a enfin quitté, arrive à la maison de campagne de son fils.

Dubourg, quoiqu'il ne sache pas que le comte connaît sœur Anne, est satisfait de son arrivée, parce qu'il ne doute pas que sa présence ne force Frédéric à prendre un parti.

Celui-ci est vivement troublé en voyant son père, avec lequel il n'a encore eu aucune explication. Lui dira-t-il la vérité? lui apprendra-t-il que la jeune muette habite sa maison?...

Mais avant qu'il se soit trouvé seul avec le comte, Constance lui fait promettre qu'il ne parlera pas à son père de sœur Anne, car elle croit que le comte ignore la faute de son fils, et elle ne veut pas qu'il en soit instruit.

De son côté, le comte de Montreville est depuis longtemps inquiet sur le sort de la jeune femme qui lui a sauvé la vie. Son dernier messager lui a appris qu'elle a quitté la ferme pour se rendre à Paris ; le comte, ne la voyant point, l'a fait inutilement chercher dans cette ville ; il ne conçoit pas ce qu'elle peut être devenue.

En arrivant chez son fils, le comte est frappé de la tristesse et de l'abattement de Constance ; il s'informe avec intérêt de la cause de ce changement ; la jeune femme veut en vain lui donner le change, en prétextant une indisposition ; le vieillard est observateur, il s'aperçoit qu'on lui cache un mystère, et se promet de le découvrir. Son fils est embarrassé près de lui, M. Ménard l'évite comme s'il craignait de recevoir encore quelque réprimande ; Dubourg seul paraît charmé de son arrivée : tout semble annoncer qu'il se passe dans la maison quelque chose d'extraordinaire.

Comme Constance sait que M. de Montreville a l'habitude, lorsqu'il vient à Montmorency, d'aller souvent lire dans le pavillon du jardin, elle se hâte de lui apprendre qu'elle y a logé une jeune femme et son fils, dont elle prend soin.

Le comte n'en demande pas davantage; il est loin de se douter que cette jeune femme est celle qu'il cherche aussi depuis longtemps : ce n'est pas chez son fils qu'il croit la retrouver.

Le lendemain de son arrivée, le comte, suivant son habitude, se lève de grand matin et se dirige vers le pavillon du jardin; ce n'est que lorsqu'il est prêt d'y entrer, que, se rappelant ce que Constance lui a dit la veille, il s'éloigne, et va diriger sa promenade d'un autre côté. Mais à peine a-t-il fait quelques pas, qu'un enfant sort du pavillon et court vers lui; bientôt une autre personne s'est emparée d'une de ses mains qu'elle presse contre son cœur...

Le comte de Montreville ne peut revenir de sa surprise en se retrouvant entre la jeune muette et son fils.

Sœur Anne avait aperçu de sa fenêtre le comte se dirigeant vers le pavillon; elle l'avait sur-le-champ reconnu; les traits de son protecteur étaient gravés dans sa mémoire; elle avait couru sur ses pas au moment où il allait s'éloigner.

La jeune muette témoigne au comte tout le plaisir qu'elle éprouve à le revoir; celui-ci est longtemps à pouvoir se remettre de son étonnement.

— Vous ici! lui dit-il enfin; et qui vous y a reçue? Savez-vous que la jeune femme qui vous a donné asile est l'épouse de Frédéric, de votre séducteur?

Sœur Anne lui témoigne qu'elle le sait, qu'elle a vu Frédéric, et que c'est Constance qui veut qu'elle habite ce pavillon.

Chaque instant redouble la surprise du comte. Ne pouvant obtenir de la jeune muette tous les éclaircissements qu'il désire, il brûle de voir son fils. — Rentrez dans ce pavillon, dit-il à sœur Anne, vous ne tarderez pas à le quitter... Vous n'y êtes restée que trop longtemps, allez, pauvre enfant, je vous reverrai bientôt.

Sœur Anne obéit; elle rentre avec son fils, que le comte ne peut s'empêcher d'embrasser tendrement.

Frédéric redoutait ce qui venait d'arriver; il tremblait que son père ne rencontrât sœur Anne, et se disposait à aller lui dire la vérité, lorsque le comte parut devant lui; son front sévère lui annonce qu'il n'est plus temps de le prévenir.

— Je viens de voir la personne qui loge dans le pavillon du jardin,

dit le comte en regardant son fils attentivement ; je ne m'étonne plus de la tristesse, du changement que j'ai remarqués dans toutes les manières de votre épouse.

« Malheureux ! voilà donc la récompense de tant d'amour !... de tant de vertus ! Vous souffrez que celle que vous avez séduite loge sous le même toit que votre femme !

— Je ne suis point coupable, répond Frédéric, et il raconte à son père comment, pendant son absence, sa femme a recueilli la jeune muette et son enfant ; comme elle s'est attachée à cette infortunée, et tout ce qui s'est passé à son retour.

Le comte écoute en silence le récit de Frédéric. — Ainsi donc, lui dit-il, votre femme sait tout !... elle n'ignore point que vous êtes le séducteur de cette jeune fille, le père de son enfant... et elle veut qu'elle continue d'habiter votre maison ?...

— D'abord, son intention était de l'éloigner... de la conduire elle-même, avec son fils, dans une de nos terres, où rien ne lui aurait manqué ; le jour du départ était fixé... je ne sais ce qui a pu la faire changer de résolution.. elle ne veut plus que sœur Anne s'éloigne...

— Et vous n'en devinez pas le motif ?... Mon fils, cette conduite est trop extraordinaire pour ne pas être la suite de quelque raison secrète... Il n'est pas dans la nature qu'une femme qui aime, qui adore son mari, veuille garder auprès d'elle sa rivale, ou du moins celle qu'il a aimée, qu'il peut aimer encore.

« Mais Constance a une âme capable de tout sacrifier : elle s'immolerait à votre bonheur !... Devez-vous le souffrir ?

« Ne voyez-vous pas le changement qui s'opère en elle ? Elle vous cache ses larmes, mais elle ne peut vous cacher sa pâleur, la souffrance qui altère ses traits charmants ; à chaque instant de la journée elle pense que vous êtes sous le même toit que la mère de votre fils, que vous pouvez la voir, lui parler...

— Ah ! mon père ! jamais, je vous le jure...

— Je veux bien vous croire ; mais la position de votre femme est cruelle. Dès demain votre victime ne sera plus sous vos yeux.

— Quoi !... mon père...

— Blâmeriez-vous ma résolution ?

— Moi ! oh ! bien loin de là... Non, je sens tout ce que je vous dois... Je n'ai pas besoin de vous recommander cette infortunée... et... mon fils...

— Non, monsieur, je sais ce que je dois faire... les intentions bienfaisantes de votre épouse seront remplies... Et d'ailleurs pensez-vous que

cette jeune femme me soit indifférente, que son fils n'ait aucun droit sur mon âme?...

« Parce qu'il n'éprouve plus les passions brûlantes de la jeunesse, croyez-vous mon cœur glacé pour tous les sentiments?... Laissez-moi rendre la paix, le repos à votre épouse, rendez-lui, s'il se peut, le bonheur, en redoublant près d'elle de soins et d'amour... C'est ainsi, Frédéric, que vous pourrez effacer votre faute, et me payer de tout ce que je veux faire pour sœur Anne et son fils.

Frédéric mouille de pleurs la main de son père. Le comte le quitte pour se rendre près de Constance; il ne lui dit pas un mot concernant la jeune muette, mais en la regardant il l'admire, et sent qu'il la chérit encore davantage. Constance ne sait à quoi attribuer ces marques d'amitié que le comte, ordinairement si froid, se plaît à lui prodiguer; elle n'en devine pas la cause. Elle croit que le père de Frédéric ignore la faute de son fils.

Le comte a envoyé son domestique à Paris; il lui a donné ses ordres pour que le lendemain, au point du jour, une voiture et de bons chevaux soient à la porte du jardin.

Lui-même doit emmener sœur Anne, il se rend au pavillon pour lui apprendre ce qu'il a résolu.

Ces fréquentes allées et venues font présumer à Dubourg que le comte a quelques projets.

— Nous aurons du changement dans la maison, dit-il à Ménard ; puisse-t-il ramener le bonheur, le plaisir en ces lieux!...

— Il est certain que depuis quelque temps on n'est pas très gai, dit Ménard; Mme la comtesse soupire, mon élève est pensif, la jeune muette ne dit rien : vous-même, mon cher Dubourg, je ne vous reconnais plus.

— Eh! comment voulez-vous que je sois gai lorsque je vois souffrir ceux que j'aime? Malgré ma philosophie, je ne suis point indifférent aux peines de mes amis.

— C'est comme moi, je m'en occupe toute la journée.

— Oui; mais cela ne vous ôte pas l'appétit.

— Voulez-vous que je me rende malade pour les égayer?

— Vous n'en prenez pas le chemin!... Vous devenez comme une boule!...

— Cet imbécile de cuisinier nous donne tous les jours du beefsteak; comment voulez-vous qu'on n'engraisse pas?...

— Je compte beaucoup sur l'arrivée du père de Frédéric; il a été au pavillon, il a vu sœur Anne, cela va changer, j'en suis certain...

— Ah! vous croyez que nous n'aurons plus de beefsteaks?

— Vraiment, monsieur Ménard, vous n'étiez pas né pour vivre en France; il vous fallait aller habiter en Suisse, où l'on mange toute la journée.

— Monsieur, je suis né pour vivre n'importe où; et quand vous faisiez le baron Potoski, vous saviez fort bien faire sauter notre caisse avec vos dîners de trois services; et je ne dirai pas de vous : *Quantùm mutatus ab illo!* parce que je vous ai remarqué hier à table...

« Monsieur a mangé tout le thon, et je n'en ai plus trouvé quand j'ai voulu revenir.

— Le thon est très lourd, monsieur Ménard, cela ne vous vaut rien.

— Monsieur, je vous prie de ne plus vous mêler de ma santé, et de me laisser du thon à la première occasion. Vous verrez qu'à mon âge je ne pourrai pas me donner une indigestion si ça me fait plaisir!

Pendant que, dans la maison, chacun se livre à ses conjectures, le comte traverse le jardin et entre dans le pavillon. Sœur Anne habite le premier étage; il est déjà nuit lorsque M. de Montreville se dispose à lui apprendre ce qu'il veut faire.

Il s'arrête un moment avant de monter auprès de la jeune femme qui lui a sauvé la vie.

— Pauvre enfant, se dit-il, je vais l'affliger!... il faut l'éloigner de Frédéric... l'en séparer pour toujours... mais c'est un devoir que je dois remplir, et son âme est trop pure pour ne point sentir qu'il faut rendre le repos, la vie à celle qui l'a sauvée, ainsi que son fils, des horreurs du besoin, et qui s'est plu à la combler de bienfaits.

Le vieillard pénètre dans l'appartement de la jeune muette; à la vue du comte, sœur Anne se lève et court au-devant de lui; on lit dans ses yeux le respect, l'amour qu'elle ressent pour lui. M. de Montreville en est attendri; il la considère quelques minutes en silence; mais il sent qu'il doit se hâter de l'instruire afin qu'elle soit prête le lendemain au point du jour.

— Mon enfant, lui dit-il, je vous l'ai dit ce matin, vous ne pouvez, vous ne devez pas rester plus longtemps en ces lieux; votre présence y serait mortelle pour celle qui vous y a reçue; Constance chérit son époux, voudriez-vous lui ravir à jamais le repos, le bonheur?... Elle cache les tourments qu'elle éprouve; mais j'ai lu dans le fond de son cœur. Vous ne voudriez pas conduire au tombeau celle qui vous a conservé votre fils.

Sœur Anne, par un geste expressif, annonce qu'elle est prête à se sacrifier pour Constance.

— Eh bien! reprend le comte, il faut partir, il faut fuir ces lieux... les fuir dès demain au point du jour... sans voir votre bienfaitrice... Je me charge de lui témoigner tout ce que votre cœur vous inspire pour elle... Vous ne devez revoir personne de cette maison, cela est inutile; il en est une surtout... mais je n'ai pas besoin de vous faire sentir qu'il faut, au contraire, éviter avec soin de la rencontrer...

Sœur Anne est atterrée par ce discours.

Partir si brusquement, sans y être préparée! s'éloigner sans le voir et pour jamais!... Elle sent son courage l'abandonner, deux ruisseaux de larmes coulent de ses yeux.

Le comte s'approche d'elle, il lui prend la main.

— Pauvre petite! lui dit-il, ce départ subit vous afflige... mais il le faut; dans une semblable position, chaque instant de retard est un crime. Je vous arrache de ces lieux... mais j'ai le droit d'être sévère. Du courage, pauvre enfant... C'est le père de Frédéric que vous avez sauvé du fer des brigands, c'est lui qui vous demande de vous sacrifier encore pour le repos de son fils.

Ces mots font sur la jeune mère tout l'effet que le comte en attendait; en apprenant qu'il est le père de son amant, elle tombe à ses genoux, et ses mains élevées vers lui semblent implorer son pardon.

— Relevez-vous, relevez-vous, dit le comte en déposant un baiser sur son front; infortunée!... ah! que ne puis-je vous rendre le bonheur!... Du moins une existence aisée sera désormais votre partage, et le sort de votre fils est assuré.

« Je vais vous conduire dans une ferme que je vous donne; une jolie maisonnette en dépend, vous y demeurerez, je vous entourerai de gens fidèles qui vous aimeront tendrement. Là, vous élèverez votre fils, j'irai souvent partager votre retraite, et avant peu, je l'espère, le calme, la paix, seront rentrés dans votre cœur.

Sœur Anne écoute le comte, elle est prête à lui obéir; elle n'espère plus goûter le bonheur, mais elle semble lui dire :

— Disposez de moi, je suis prête à suivre vos moindres volontés.

— Ainsi donc à demain, dit le comte; au point du jour je viendrai vous prendre; je veux que nous partions avant que personne soit levé dans la maison; une bonne voiture nous attendra à la porte du jardin. Faites tous vos préparatifs pour vous et votre fils... ils ne sauraient être longs, vous trouverez dans votre nouvelle demeure tout ce dont vous aurez besoin.

« Au revoir, chère enfant, du courage! au point du jour je serai près de vous.

Mais mon fils est sauvé... (P. 376.)

Le comte est éloigné; sœur Anne est seule, son fils dort, il est nuit, et c'est la dernière qu'elle doit passer auprès de Frédéric... il faut partir... le fuir pour toujours. Cette pensée l'accable... elle est immobile sur une chaise près du berceau de son enfant... une seule pensée l'occupe... il faut s'éloigner de celui qu'elle désirait tant retrouver, de celui qu'elle idolâtre, qui dans le bosquet a paru l'aimer encore... il faut le fuir! mais le repos, la vie de sa bienfaitrice exigent ce terrible sacrifice.

Les dernières heures qui lui restent à passer dans la maison semblent s'écouler avec plus de rapidité!... Toute à ces pensées, elle ne s'est pas encore occupée des apprêts de son départ...

Minuit sonne à l'horloge du village et la jeune muette est encore sur la chaise, près du berceau de son fils, dans la situation où le comte l'a laissée.

Le triste son de la cloche la tire de sa rêverie : elle se lève, fait un léger paquet de quelques hardes; ses apprêts sont bientôt terminés, il reste encore plusieurs heures de nuit. Cherchera-t-elle le repos?... non; elle sait que ce serait en vain!... mais quelle pensée fait battre son cœur?... tout dort dans la maison; si elle profitait des derniers instants qui lui restent pour se rapprocher de lui!

Elle ne veut pas le voir, elle sait que ce serait manquer à la promesse qu'elle a faite au comte et à ce qu'elle doit à sa bienfaitrice.

Mais sans que Frédéric le sache, elle peut aller lui dire un dernier adieu; elle sait où sont les fenêtres de son appartement, elle verra le séjour où il repose; il lui semble qu'elle partira moins malheureuse et que, dans son sommeil, Frédéric entendra ses adieux.

Sœur Anne ne balance plus : elle place sur un siège les paquets qu'elle vient de faire, puis pose dans la cheminée la lumière qui éclaire son appartement.

Son fils dort d'un sommeil profond, elle le regarde.. elle verse des larmes sur son berceau, elle pense qu'elle va bientôt l'éloigner de son père.

Aucun bruit ne se fait entendre, elle sort doucement du pavillon; la nuit est obscure... mais elle connaît le jardin, ses pieds effleurent à peine la terre.

Semblable à une ombre légère, elle fuit rapidement dans les allées qu'il lui faut parcourir, elle est enfin devant la maison C'est sur la droite, au premier, qu'est l'appartement de Frédéric; elle se met à genoux devant ses fenêtres... elle tend ses bras vers lui... elle lui adresse ses derniers adieux!...

Baignée de larmes, soutenant sa tête sur une de ses mains, mais ne pouvant détourner les yeux du séjour où elle sait qu'il habite, sœur Anne se livre à son désespoir, à son amour, à ses regrets... depuis longtemps elle est sortie du pavillon... le temps s'écoule... elle ne peut s'arracher de cette place... il faut pourtant la quitter.

L'infortunée fait un dernier effort... elle se lève... elle s'éloigne le cœur brisé... elle marche en chancelant dans les allées, elle peut à peine étouffer ses sanglots... Tout à coup une lueur très vive brille dans le

jardin, sœur Anne lève les yeux... elle ne conçoit pas d'où peut provenir cette clarté... elle s'avance... la lumière devient plus éclatante... l'obscurité de la nuit a fait place à une effrayante clarté... c'est le feu dont les flammes éclairent les détours du jardin.

A cette idée, saisie d'une terreur inattendue, sœur Anne ne marche plus... elle court... elle vole vers le pavillon... les flammes sortent en tourbillons des fenêtres du premier.

Un cri affreux s'échappe du sein de la jeune mère ; elle ne voit plus que son fils, qu'elle a laissé dans cet appartement, son fils, que les flammes vont dévorer...

Dans son désespoir elle a retrouvé ses forces... elle est au pavillon, une fumée épaisse remplit l'escalier... une mère ne connaît aucun danger, il lui faut son enfant... elle monte... elle cherche... elle ne trouve plus la porte, que la fumée lui dérobe et que ses mains tremblantes demandent en vain... enfin la flamme la guide... elle pénètre dans l'appartement... tout est en feu.

Un paquet de hardes avait roulé jusqu'à la lumière, la flamme s'était rapidement communiquée à tous les objets. Sœur Anne court au berceau que le feu allait atteindre... elle tient son enfant... elle veut sortir... elle ne voit plus par quel côté il faut se diriger...

Déjà les flammes l'entourent... ses jambes sont meurtries... elle veut appeler, elle se sent mourir... En ce moment sa voix, cédant à un nouvel effort de la nature, a rompu les liens qui l'enchaînaient... l'infortunée tombe en prononçant distinctement :

— Frédéric, viens sauver ton fils !...

Mais les flammes du pavillon ont été aperçues par les habitants de la maison, dont plusieurs ne pouvaient trouver le repos. Frédéric, effrayé, sort de son appartement en appelant de tous côtés. Chacun se lève, se hâte : — Le feu est au pavillon ! tel est le cri général.

On y court ; mais Frédéric a devancé tout le monde, il a bravé la mort pour pénétrer jusqu'à sœur Anne ; il entre dans l'appartement peu d'instant après qu'elle a perdu connaissance ; d'un bras il l'enlève, de l'autre il tient son fils... il traverse les flammes... il est dans le jardin... il les a sauvés tous deux.

A la nouvelle du danger, tout le monde a suivi Frédéric. Constance n'a pas été la dernière à voler sur les pas de son époux. C'est elle qui reçoit sœur Anne dans ses bras, qui lui prodigue tous les secours, et la fait transporter évanouie dans son appartement. Tout le monde entoure la jeune mère, dont le corps porte les empreintes du feu ; mais son fils n'a point souffert, et on attend avec impatience qu'elle rouvre les yeux pour le lui présenter.

Enfin un soupir s'échappe de sa poitrine... ses yeux renaissent à la lumière... Constance lui présente son enfant... — Mon fils!... s'écrie sœur Anne en couvrant l'enfant de baisers.

Ces mots ont jeté tous les assistants dans la plus grande surprise. Ils écoutent encore, ils regardent sœur Anne, ils doutent s'ils ont bien entendu.

— O mon Dieu! dit la jeune mère, ce n'est point un songe... vous m'avez rendu la parole... Ah! Frédéric! je pourrai donc te dire combien je t'aimais... combien je t'aime encore!...

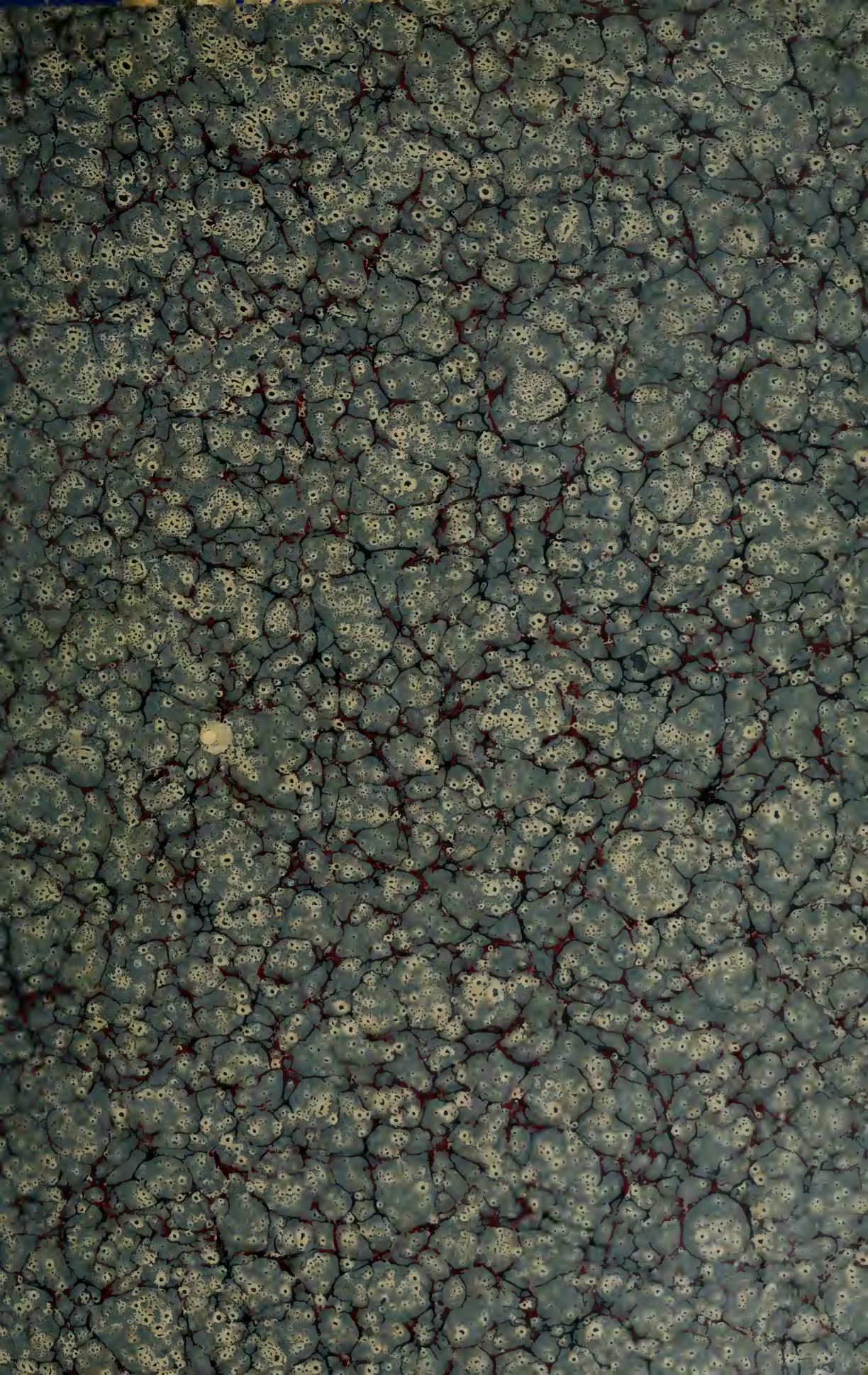
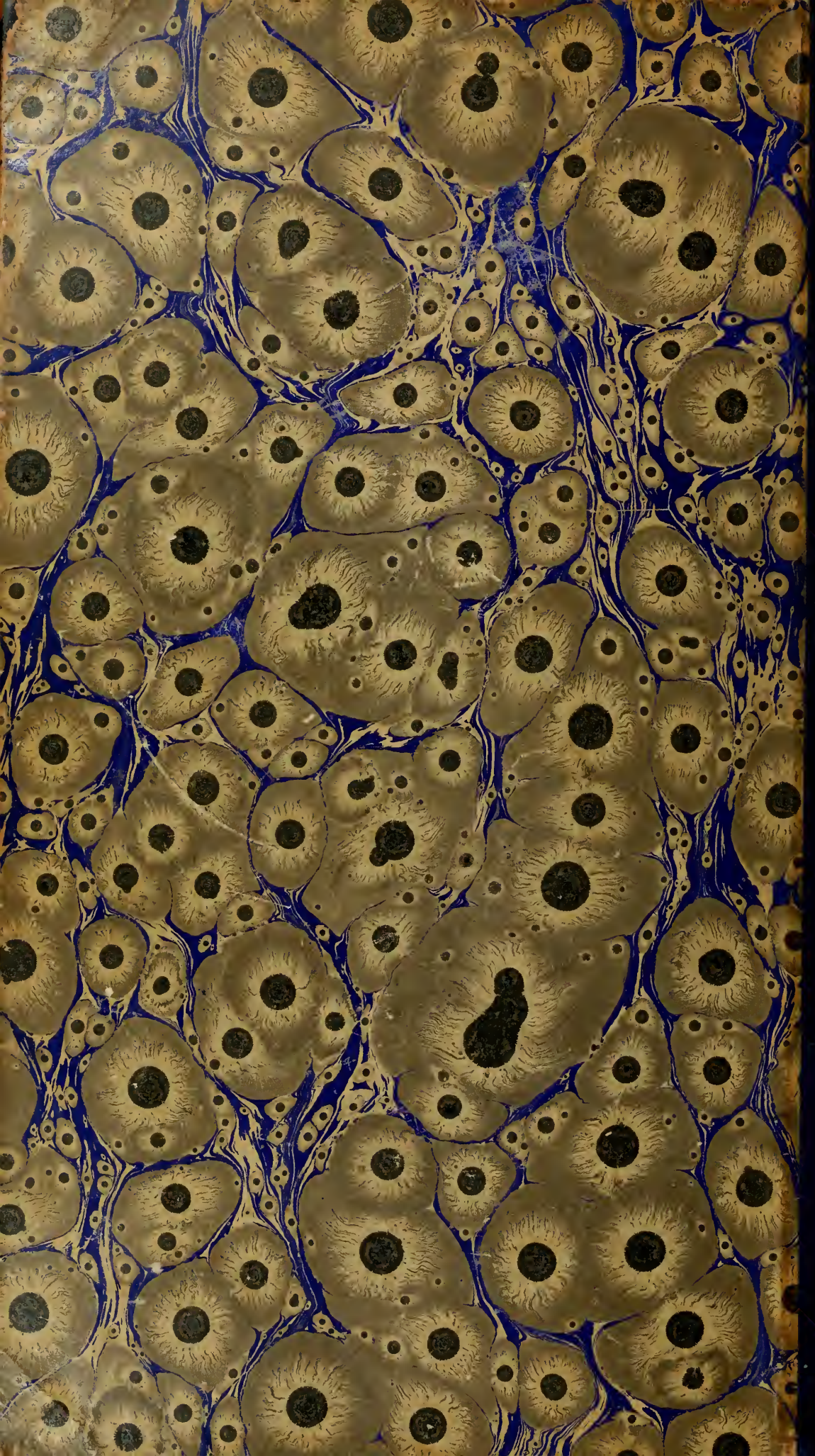
« Ah! madame, pardonnez-moi... mais je sens que je ne jouirai pas longtemps de cet organe qui m'est rendu... Tout ce que j'ai souffert aujourd'hui a éteint mes forces... je vais mourir.. mais mon fils est sauvé... Ah!... ne me plaignez pas!...

L'infortunée a fait un grand effort pour prononcer ces mots; ses yeux s'éteignent, sa main se glace, déjà une pâleur effrayante couvre son visage.

Frédéric tombe à genoux devant elle; il baigne de ses larmes la main qu'elle lui abandonne.

Le comte est abîmé dans sa douleur; Constance cherche en lui montrant son fils à la rappeler à la vie. Chacun prend part à cette scène déchirante, et celui qui n'a jamais versé de pleurs, Dubourg, en soutenant la tête de sœur Anne, ne peut retenir ses sanglots.

— Pourquoi me pleurer?... dit sœur Anne en faisant un dernier effort; je ne pouvais être heureuse... mais je meurs plus tranquille... Gardez mon fils... madame... il est si bien dans vos bras!... vous serez sa mère... Adieu, Frédéric... et vous... son père...

« Ah! pardonnez-moi de l'avoir tant aimé!...

Sœur Anne jette un dernier regard sur Constance, qui presse le petit Frédéric dans ses bras, et ferme les yeux en souriant à son fils.